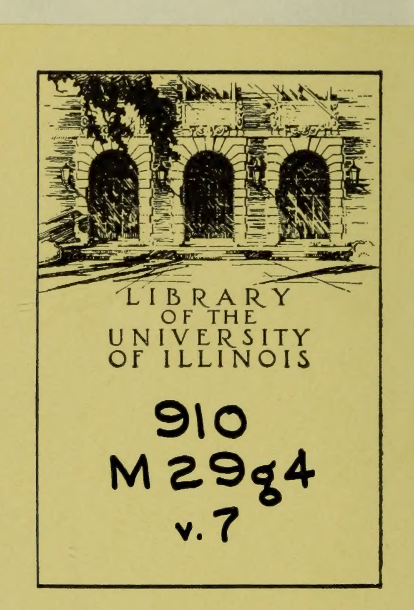




PRÉCIS

DE

LA GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE.

TOME VII.

PARIS, LE NORMANT, IMPRIMEUR, RUE DE SEINE, N° 8.

PRÉCIS
DE LA
GÉOGRAPHIE
UNIVERSELLE,
OU
DESCRIPTION DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE
SUR UN PLAN NOUVEAU,

D'APRÈS LES GRANDES DIVISIONS NATURELLES DU GLOBE;

PRÉCÉDÉE

DE L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE CHEZ LES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES
ET D'UNE THÉORIE GÉNÉRALE DE LA GÉOGRAPHIE MATHÉMATIQUE,
PHYSIQUE ET POLITIQUE;

ACCOMPAGNÉE

DE CARTES, DE TABLEAUX ANALYTIQUES, SYNOPTIQUES, STATISTIQUES ET ÉLÉMENTAIRES,
ET D'UNE TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS DE LIEUX, DE MONTAGNES, DE RIVIÈRES, etc.

PAR MALTE-BRUN.

QUATRIÈME ÉDITION,
Revue, corrigée, mise dans un nouvel ordre, et augmentée
de toutes les nouvelles découvertes,

Par M. J.-J.-N. Huot,
Membre de plusieurs Sociétés savantes, nationales et étrangères; continuateur de cet ouvrage,
et l'un des collaborateurs de l'Encyclopédie méthodique et de l'Encyclopédie moderne, etc.

TOME VII.

FIN DE LA DESCRIPTION DE L'EUROPE.

PARIS.

AIMÉ ANDRÉ,
LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE CHRISTINE, N° 1.

Ve LE NORMANT,
LIBRAIRE,
RUE DE SEINE, N° 8, F. S. G.

1836.

AVERTISSEMENT

DU CONTINUATEUR

SUR CE SEPTIÈME VOLUME.

Lorsque nous avons livré à l'impression le VI[e] volume de cet ouvrage, la question belge était encore indécise; les limites du royaume de Hollande et de celui de Belgique n'étaient point fixées; il a donc fallu interrompre la description de l'Europe pour passer à celle d'autres parties du monde.

La nécessité de comprendre dans ce volume les deux monarchies des Pays-Bas et la Confédération helvétique, ne nous a point fait perdre de vue que nous devions donner plus de développemens aux descriptions qu'il renferme qu'elles n'en ont dans les tomes VII et VIII de l'édition précédente : aussi ce volume dépasse-t-il pour la contenance le nombre de feuilles que le libraire-éditeur s'est engagé à donner à chacun de ceux de cette nouvelle édition.

Des critiques sévères, mais justes, avaient relevé plusieurs omissions, quelques erreurs même dans les deux derniers tomes de la première édition, et principalement dans la description de l'Italie. Auteur de ces deux volumes, nous avons dû cette fois profiter des reproches que l'on avait cru adresser à Malte-Brun; et pour ne point rester trop au-dessous de notre modèle, nous avons dû chercher à nous ins-

truire par nos propres yeux et par quelques voyages : ce motif expliquera facilement le retard qu'a éprouvé la publication de ce volume.

Nous croyons avoir pris les meilleures informations relativement aux royaumes de Hollande et de Belgique ; les personnes qui ont visité la Suisse et la Savoie reconnaîtront que nous avons parcouru ces contrées avec quelque fruit. Nous avons consulté des voyageurs consciencieux pour tout ce qui concerne l'Italie : il en est de même de la Péninsule hispanique, où nous avons encore été guidé par le volumineux Dictionnaire de don Sebastian de Miñano. Aucun de ces pays n'avait été décrit par Malte-Brun, mais la Turquie avait été le sujet de ses savantes recherches, principalement sur les peuples et sur les idiomes. Depuis la mort de ce savant géographe, l'intérieur de cet Empire n'a point été exploré ; mais d'après quelques renseignemens que nous ont fournis M. Du Caurroi, long-temps premier drogman à Constantinople, et M. Blaque, rédacteur du *Moniteur ottoman*, nous avons pu faire à sa description les corrections ou les additions qu'elle exigeait. Quant à la Grèce, nous avons eu pour guides les publications et les conseils du colonel Bory de Saint-Vincent et des autres membres de la commission scientifique de Morée. Enfin nous avons fait nos efforts pour n'employer que des documens statistiques exacts et récens.

CORRECTIONS A FAIRE AU TOME III.

Page 539, *ligne* 3, dictateur, *lisez* censeur.

Id., 25 à 28, *à la phrase commençant par les mots :* Un aqueduc, *et finissant par ceux-ci :* propriétés particulières; *substituer ce qui suit :* Trois aqueducs amenaient de l'eau à l'ancien *Lugdunum*. Le premier venant du mont Dor avait 2 lieues d'étendue; le second partant des montagnes à l'ouest de la ville, était long de 10 lieues; le troisième, dont on voit de beaux restes, et que l'on attribue à l'empereur Claude, amenait les eaux du mont Pilat.

Page 540, *ligne* 14, *au lieu de* sous les Romains, *lisez* au moyen âge.

Au lieu de le préteur y rendait ses arrêts, *lisez* mais ce n'est point, comme on l'a prétendu, sur cette place que le préteur rendait ses arrêts.

Id., 32, *au lieu de* et le vertueux président, *lisez* et le fils du vertueux président.

541, 4 et 5, *au lieu de* un siècle et demi, *lisez* un demi-siècle.

Id., 27, *au lieu de* ce prince, *lisez* son fils Philippe-le-Hardi prit les Lyonnais sous sa protection; mais ce fut Philippe-le-Bel qui.....

543, 31, *au lieu de* l'ancien couvent de la Trinité, *lisez* l'ancien collége des Jésuites.

N. B. Ces corrections ayant été oubliées à la fin du tome IV où elles auraient dû être placées, nous avons pensé qu'elles pouvaient être mises à la fin du volume qui termine l'Europe.

ERRATA DU TOME VII.

Page 49, *ligne* 10, *muschalkalk*, lisez *muschelkalk*.

102, 7, 40, lisez 30.

104, 4, 52, lisez 92.

PRÉCIS

DE

LA GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

LIVRE CENT TROISIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description de la monarchie néerlandaise ou du royaume de Hollande.

Lorsque le droit de conquête décide seul du sort des peuples; lorsque, malgré les obstacles que présentent les mœurs, le langage et la religion, une politique surannée prétend de plusieurs nations distinctes faire une nation nouvelle, il doit arriver tôt ou tard que celle qui n'aura obéi qu'à la force cherchera à secouer le joug qui lui aura été imposé, et à reconquérir sa nationalité. Ainsi, après avoir été quinze ans réunie à la Hollande, nous avons vu en 1830 la Belgique s'en séparer brusquement, le peuple lutter contre l'armée, et le *royaume des Pays-Bas* se briser aux pieds des barricades de Bruxelles.

En vain le gouvernement hollandais a-t-il refusé de se soumettre aux conséquences d'un événement accompli, la Belgique s'est donné un roi; et, bien que deux de ses provinces soient en partie occupées par la Hollande, nous pouvons considérer ces deux royaumes comme définitivement séparés, et compléter notre description de l'Europe

septentrionale par une excursion dans ces États, dont nous avons attendu l'organisation définitive.

Jetons un coup d'œil sur la géographie physique de la Hollande.

Dans ce pays on ne voit que des plaines à peine interrompues par de petites collines. C'est une contrée basse, couverte d'alluvions et de dépôts tourbeux qui indiquent les conquêtes récentes que les atterrissemens des fleuves ont faites sur la mer. Ainsi, dans la province de Groningue, on a quelquefois trouvé des ossemens de cachalots enfouis à environ 100 pieds de profondeur : ils indiquent un rivage sur lequel ces cétacés sont venus échouer peut-être depuis les temps historiques. Toute la partie septentrionale présente jusqu'aux bords de l'Yssel des dunes sur les côtes, et des sables, des marais, des bruyères dans l'intérieur ; entre l'Yssel et le Rhin s'élèvent des collines sablonneuses; la partie orientale jusqu'à la Meuse offre des dunes sur les côtes, et dans l'intérieur, des lacs desséchés et un sol marécageux qui forme une sorte de croûte tourbeuse sur un amas d'eau salée que l'on trouve à quelques pieds de profondeur; dans les îles qui s'élèvent entre la Meuse et l'Escaut, un dépôt argileux repose sur un sous-sol salé et imprégné de salpêtre; enfin toute la région au sud de la Meuse est couverte de landes sablonneuses, de bruyères et de marais.

La Hollande, ce pays si humide, renferme un grand nombre de cours d'eau : à son extrémité septentrionale l'embouchure de l'*Ems* baigne une petite partie de ses côtes; le *Wecht*, qui prend sa source sur le territoire prussien, la traverse de l'est à l'ouest sur une longueur de 12 lieues, pour aller se jeter dans le Zuyder-Zée ; l'*Yssel* ou l'*Over-Yssel*, qui sort aussi du territoire prussien, et qui se grossit de l'*Oude-Yssel*, coule dans la direction du sud au nord pour aller porter aussi ses eaux dans le Zuyder-Zée.

Un autre *Yssel*, qui se jette dans le Vieux-Yssel, et qui se distingue des deux précédens par le nom de *Nouvel-Yssel* (*Nieuw-Yssel*), n'est qu'une branche du *Rhin*, longue d'environ 15 lieues. Ce fleuve se ramifie et se divise sur le sol de la Hollande d'une manière tout-à-fait remarquable; il perd avec son nom son rang de grand cours d'eau, et ne conserve sa dénomination que dans un de ses bras les moins importans. Ainsi, sous le nom de *Wahal* il va se joindre à la Meuse et cède à celle-ci l'honneur réservé ordinairement aux grands fleuves, celui d'avoir une large embouchure et de former un vaste delta, tandis qu'il conserve le nom de Rhin sur son bras septentrional qui se jetait jadis dans la mer au-dessous de Leyde jusque vers l'an 869 de notre ère, époque à laquelle il cessa d'avoir une embouchure qu'on lui rendit vers l'an 1709, en ouvrant un canal que les sables finirent par obstruer, et qui fut ouvert de nouveau en 1807. La *Meuse* est le plus méridional des fleuves de la Hollande; nous en reparlerons en décrivant la Belgique; il nous suffit de dire que sur le sol hollandais elle reçoit, outre le Wahal, les deux rivières de l'*Aa*, et qu'à son embouchure le plus méridional de ses nombreux et larges bras va communiquer avec les bouches de l'*Escaut.* Quant à ce dernier fleuve dont les bouches seules appartiennent au territoire hollandais, nous le décrirons aussi avec la Belgique qu'il arrose; nous devons seulement faire observer ici que, formant avec la Meuse les îles de la Zélande, ses deux principaux bras, l'un au nord et l'autre au sud, ont reçu, le premier le nom d'*Escaut oriental* et le second celui d'*Escaut occidental.* La plupart de ces cours d'eau sont liés entre eux par des canaux qui établissent des communications faciles entre les villes, les bourgs et les villages.

Le sol de la Hollande renferme un grand nombre de

lacs : le plus important a reçu le nom de *mer de Harlem*. Situé dans la province de Hollande, il communique par le golfe de l'Y avec le Zuyder-Zée ; il a 5 lieues de long sur 2 ½ de large, et partout il est navigable. Une langue de terre d'environ 2 lieues de largeur le sépare de la mer du Nord. Ce lac fut formé, il y a trois siècles et demi, par une inondation maritime. Les Juifs d'Amsterdam ont offert de le dessécher, sous la condition qu'on leur accorderait la propriété du terrain ; mais d'autres intérêts se sont opposés à l'exécution de ce projet, qui aurait transformé en un fertile *polder* une superficie d'eau de près de 20,000 arpens. Parmi les lacs qui ont subi cette utile métamorphose, principalement dans la Hollande septentrionale, le plus important est la *mer de Naarden*. Le *Bies-Bosch*, sur la frontière du Brabant septentrional, est un lac d'environ 12 lieues carrées, qui est dû à un événement plus funeste que celui qui forma la mer de Harlem : il fut produit le 19 novembre 1421 par la rupture de plusieurs digues ; 72 villages, dont la population s'élevait à 100,000 âmes, furent submergés. Plusieurs bras de la Meuse s'y jettent ; à sa sortie ils en forment un seul sous le nom de Hollands-Diep. Parmi les nombreux marais des Pays-Bas, le *Bourtang*, dans les provinces de Groningue et de Drenthe, et le *Peel*, dans celles de Limbourg et du Brabant septentrional, couvrent une grande surface.

De tous les golfes qui bordent la côte et servent d'embouchures aux principales rivières, les deux plus importans sont le *Dollart*, entre la province de Groningue et le Hanovre, et le *Zuyder-Zée*, entre la Hollande et la Frise. Le premier, qui reçoit les eaux de l'Ems, a 3 lieues de largeur et 7 à 8 d'enfoncement ; il est le résultat d'une terrible inondation qui, en 1277, engloutit 33 villages. Le second, dans lequel se jettent le Reest, l'Yssel et plusieurs autres rivières, fut formé en 1225 par une irruption de

la mer qui couvrit 30 lieues de pays ; son nom signifie *mer du Midi*, parce qu'il est au sud de l'Océan.

Les îles du royaume de Hollande forment deux groupes bien distincts ; le méridional comprend les plus grandes, baignées par les différens bras de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin ; ce sont *Walcheren*, *Nord* et *Sud-Beveland*, *Tholen*, *Schouwen*, *Duiveland*, *Over-Flakkee*, *Voorne*, *Putten*, *Beyerland* et *Ysselmonde;* le septentrional est composé des îles *Wieringen*, *Texel*, *Vlieland*, *Ter-Schelling* et *Ameland*, toutes rangées à l'entrée du Zuyder-Zée et sur les côtes de la Frise.

Les provinces hollandaises, conquêtes de l'homme sur l'Océan, empruntent aux brumes de la mer et aux exhalaisons des marais leurs brouillards et leur humidité. Cependant l'hiver, qui y règne pendant quatre mois de l'année, et qui couvre la terre de frimas et les eaux de glace ; le vent d'est, qui souffle fréquemment pendant cette saison, dissipent les miasmes d'une atmosphère insalubre. Il arrive souvent que le Zuyder-Zée est entièrement pris par les glaces. Dans la saison chaude, les vents pluvieux sont ceux d'ouest qui viennent de l'Océan, et ceux du sud-ouest qui viennent à la fois de l'Océan et des larges embouchures de l'Escaut et de la Meuse. Ce sont ces vents qui dominent ; on a même remarqué que c'est à leur influence que les grands végétaux doivent d'être plus ou moins inclinés vers l'est et le nord-est. Les aurores boréales sont assez fréquentes en Hollande, puisque Muschenbroeck en a observé environ 750 dans l'espace de 29 années.

Les arbres et arbustes que l'on trouve le plus communément dans les bois sont l'aune noir, le bouleau, le charme, le chêne, l'érable, le frêne, le hêtre, le mélèze, le noisetier, l'orme, le peuplier, le pin, le sorbier, le tilleul, l'aubépine, le chèvre-feuille, le cornouiller, l'épine-

vinette, le framboisier, le houx, le nerprun, le prunelier et le sureau. Dans les tourbières croissent le roseau commun (*arundo phragmites*), des scirpes (*scirpus palustris*, *lacustris* et *acicularis*), la prêle d'eau (*hippuris vulgaris*), la gremille d'eau (*myosotis palustris*), la ciguë aquatique (*phellandrum aquaticum*), le plantain d'eau (*alisma plantago damasonium*), le chiendent des marais (*carex leporina*) et la lentille des marais (*lemna gibba*). Les prairies naturelles se composent principalement de l'avoine haute (*avena elatior*), de l'avoine des prés (*avena sesquitertia*), du chiendent à épis (*schœnus aculeatus*) et de l'avoine stérile (*bromus sterilis*).

L'industrie du cultivateur multiplie en Hollande les animaux domestiques et les pâturages. Bien que ce pays ne présente pas l'agréable variété d'un sol irrégulier, la belle saison le pare de ses charmes; d'immenses prairies brillantes de la plus fraîche verdure sont, pendant 8 mois, couvertes de bestiaux, dont les flancs arrondis annoncent une abondante et saine nourriture; ces nombreux animaux n'attestent pas moins la richesse du campagnard, que les champs en culture n'indiquent ailleurs l'intelligence et l'assiduité d'une population laborieuse.

Dans le nord, le blé, le lin, le chanvre, la garance, et dans la région méridionale, le tabac et quelques arbres fruitiers, couvrent les meilleures terres. C'est chez le Hollandais que l'horticulture a fait les plus grands progrès; que la culture de mille plantes d'agrément, et surtout des jacinthes et des tulipes, a été portée si loin, que le prix d'une fleur y dépasse souvent ce que coûterait l'entretien annuel de 20 familles.

Les seuls mammifères sauvages que l'on trouve en Hollande sont un grand nombre de lapins et de taupes, ainsi que quelques cerfs et chevreuils; les sangliers, les loups et les renards y sont inconnus. Les Hollandais nourrissent

quelques belles races de bêtes à cornes. La Hollande et la Frise produisent quelques races de chevaux estimés : ils sont ordinairement noirs; leur cou est rond et ramassé; leur sabot est épais et large. On donne le nom de *ketten* à une race obtenue par le croisement des grands chevaux de la Hollande et des petits chevaux des îles Shetland (1). On nourrit ordinairement les chevaux avec du pain et de la drêche.

La population du royaume de Hollande, considérée sous le rapport religieux, se subdivise en un grand nombre de croyances différentes. Aucune n'a sur les autres la prééminence comme religion de l'État; toutes jouissent des mêmes droits et d'une égale liberté. Cependant la religion réformée est celle de la majorité des habitans : les chrétiens de la confession d'Augsbourg occupent le troisième rang; les mennonites, d'autres membres de différentes sectes et les juifs, beaucoup moins nombreux, sont répartis dans toutes les provinces. Sous le rapport ethnographique, la population offre des nuances encore plus nombreuses : le langage y appartient à trois souches principales. La plus importante est la souche *germanique :* les peuples de la Frise et des îles du Zuyder-Zée, ceux qui parlent le hollandais, ceux qui ont conservé les dialectes néerlandais de la Gueldre, de la Zélande, et des autres provinces du nord; les habitans des cantons voisins de l'Allemagne, en font partie. Les juifs, en général originaires du Portugal, se servent de l'idiome qui leur était familier lorsqu'ils s'établirent dans les Pays-Bas.

Les plus anciens peuples de la contrée étaient les *Frisii* et les *Batavi*. Les *Frisii*, ancêtres des Frisons, occupaient du sud au nord le pays compris entre le Rhin et l'Océan ; leur nom latin vient probablement d'un ancien mot de la

(1) Franck de Berkhey, t. IV, p. 257.

langue germanique, *friessen*, qui signifie défricher, creuser des marais. Ils étaient l'une des nations les plus puissantes de la Germanie occidentale. Braves, jaloux de leur liberté, ils furent long-temps les dévoués auxiliaires des Romains; leur indépendance ne fut jamais contestée; on les voit, après la mort de Drusus, choisir des chefs ou des ducs au sein de leur nation. Celle des *Batavi* était, à ce que l'on croit, une colonie du peuple germain appelé *Chatti;* forcés, par suite de dissensions intestines, de quitter leur patrie, ils s'installèrent dans le pays sablonneux et marécageux circonscrit par le Rhin et la Meuse : leurs voisins les appelèrent pour cette raison *Wattawer* (1), dénomination que les Romains transformèrent en *Batavi*. Lorsque César entreprit la conquête des Gaules, ils étaient déjà puissans et maîtres d'une partie des terres au sud de la basse Meuse. Leur cavalerie était redoutable : leurs chevaux étaient dressés à traverser les fleuves à la nage sans rompre leurs rangs. A la bataille de Pharsale ils décidèrent la victoire en faveur de César. Leur bravoure et leur loyauté leur valurent le titre d'amis et de frères des Romains, et l'honneur de former la garde prétorienne; Tacite dit qu'on ne les chargeait point d'impôts; ils restèrent fidèles à l'Empire jusqu'à sa chute. Leur territoire était compris dans la *seconde Germanie.*

D'autres peuplades germaines, telles que les *Sicambri*, les *Usipètes* et les *Chamaves* habitaient aussi la partie septentrionale du royaume néerlandais.

De ces généralités qu'il est inutile d'étendre davantage, passons aux villes importantes des diverses provinces hollandaises. Lorsque ces provinces, soulevées contre la tyrannie de Philippe II, se lièrent par le traité d'Utrecht en

(1) En allemand, *watte* signifie encore *banc de sable*, *aue* ou *ave*, *pays bas*, *prairie.*

1579, et prirent en conséquence le titre de Provinces-Unies, elles étaient au nombre de sept : les seigneuries de Groningue, de Frise, d'Over-Yssel et d'Utrecht, le duché de Gueldre, et les comtés de Hollande et de Zélande. Le pays de Drenthe était leur allié; le Brabant hollandais et la Flandre orientale étaient sous leur dépendance. En 1798, le gouvernement républicain de France, dont les armées avaient envahi le territoire des *sept Provinces-Unies*, les détermina à modifier leur organisation : elles prirent le nom de *république batave*. Leur division politique changea; elles furent divisées en huit départemens (1). Cette division ne dura que 18 mois; celle qui rappelait les beaux jours de l'indépendance hollandaise redevint en usage, et subsista jusqu'à l'époque où Napoléon imposa un souverain aux descendans de ces républicains qui avaient cimenté leur indépendance par le sang des phalanges espagnoles. Leur pays fut alors divisé en 11 départemens (2). Réunie le 9 juillet 1810 à l'empire français, la Hollande forma 7 départemens (3). En 1814, augmentée de la Belgique, elle composa la *monarchie néerlandaise*, mais depuis 1830 elle en est séparée : le *royaume néerlandais* est rentré dans ses limites antérieures à 1810, si ce n'est qu'il reste possesseur d'une partie de la province de Luxembourg et de celle du Limbourg.

Groningue, chef-lieu de la *province* du même nom, est la plus importante ville du nord de ce royaume. Arrosée par la Hunsé; située à l'embranchement de trois grands

(1) On les désigna par les noms de Delft, Dommel, Amstel, Ems, Escaut-et-Meuse, Rhin, Texel et Vieux-Yssel, qui étaient ceux des principaux cours d'eau qui les traversaient.

(2) Amstelland, Brabant, Zéeland, Utrecht, Gueldre, Maasland, Frise, Ost-Frise, Over-Yssel, Drenthe et Groningue.

(3) Ceux de l'Ems-Oriental, de l'Ems-Occidental, de la Frise, des Bouches-de-l'Yssel, de l'Yssel supérieur, du Zuyder-Zée et des Bouches-de-la-Meuse.

canaux, qui la font communiquer avec plusieurs villes commerçantes; possédant un port qui, bien qu'il soit à 5 lieues de l'embouchure de l'Ems, reçoit les plus gros navires marchands, il n'est point étonnant que cette cité florissante ait une bonne université, des écoles, de belles collections et des sociétés scientifiques. Elle a vu naître plusieurs savans distingués, entre autres Rudolphe Agricola, l'orientaliste Albert Schultens, et Muntinck, qui fonda le jardin botanique qu'on y admire. Ses plus beaux édifices sont l'église gothique de Saint-Martin, dont la flèche a 330 pieds de hauteur, et l'hôtel de ville, construit en 1793 sur une place qui passe pour une des plus belles de la Hollande. L'un de ses ponts, appelé Botering-Hoog, est regardé comme un chef-d'œuvre. Ces constructions et plusieurs autres que l'on y remarque, la propreté et la régularité de ses rues, placent Groningue au rang des plus belles villes de la Néerlande. On évalue sa population à environ 25,000 âmes. Avant l'épidémie qui la ravagea en 1826, cette population était de près de 30,000 âmes. Elle fit jadis partie de la ligue hanséatique; elle jouissait alors de grandes prérogatives sur ses environs, que l'on appelait *ommelandes*. On prétend, sur quelques données fort incertaines, qu'elle a été bâtie autour de la forteresse romaine que Tacite nomme *Corbulonis monumentum;* cependant l'histoire n'en fait mention pour la première fois que vers le IXe siècle; et ce n'est que pendant le XIVe qu'on y éleva des fortifications qui ont toujours été entretenues depuis avec beaucoup de soin.

L'île de *Rottum*, qui s'élève à quelques lieues de la côte, dépend de la province de Groningue : elle a $\frac{3}{4}$ de lieue de longueur et $\frac{1}{4}$ de largeur, et renferme un petit village peuplé de pêcheurs.

Delfzyl, à l'embouchure de l'Ems, est défendue par une forteresse, et possède un port assez fréquenté. *Winschoten*,

sur le Rensel, qu'on a canalisé sous le nom de Winschoter-Trekvaart, a 4000 habitans. On y remarque d'anciennes fortifications.

Dans la *province* de Frise, *Leeuwarden* communique avec Groningue par un canal, et par d'autres canaux elle entretient un commerce actif avec plusieurs villes, telles que *Dokkum*, *Sneek*, etc. Cette jolie capitale est entourée d'un fossé et d'un rempart en terre; l'une de ses 12 églises renferme les tombeaux des princes d'Orange; le palais de ceux-ci est l'un de ses principaux édifices. Son hôtel de ville, construit en 1715, est d'une assez belle apparence. On donne à cette ville, que les habitans nomment *Liewerden*, une population d'environ 20,000 âmes. Sur l'emplacement d'un hameau que la mer engloutit en 1134, s'élève *Harlingen*, importante par ses fortifications, par son port, par son commerce et par ses chantiers de construction. Cette ville, qui est la plus peuplée de la Frise après la capitale, est assez bien fortifiée du côté de la terre, et peut défendre ses abords par des écluses qui inondent ses environs. Des digues la mettent à l'abri des envahissemens de la mer. Il s'y fait une grande quantité de sel. Près de son port on voit un monument qu'elle érigea en l'honneur de Gaspard Robles, qui, en améliorant les digues de la province, a mérité la reconnaissance de ses concitoyens.

Dans les environs de *Franeker* on fabrique une grande quantité de briques que l'on exporte pour l'étranger. Cette ville possédait autrefois une université qui a été remplacée par un athénée, où sept professeurs font chaque année des cours. *Dokkum*, ville de 3000 âmes, est très-bien placée pour le commerce sur la route de Leeuwarden à Groningue. *Sneek* ou *Snits*, est une ville de 6000 âmes, bâtie près d'un lac qui porte son nom, sur la petite rivière de Swette. Son plus bel édifice est l'hôtel de ville. On remarque dans une de ses deux églises le tombeau d'un simple paysan nommé

Lange-Pier, qui se rendit célèbre pour avoir pris le titre de duc de Frise. Dans cette ville industrieuse on fabrique des toiles, de la poterie et des horloges en bois, dont on fait des envois en pays étrangers. Au mois de février 1825, la digue de Workum se rompit, et la mer se répandit dans la ville. *Heerenveen* est le siége d'un tribunal de première instance. On exploite dans ses environs la meilleure tourbe de toute la Frise.

Les trois îles de *Schiermonnik-oog*, *Ameland* et *Ter-Schelling* appartiennent à la province de Frise; la première, longue de près de 2 lieues et large d'une demi-lieue, renferme 1100 habitans, dont la principale occupation est la pêche. La seconde, trois ou quatre fois plus considérable, a plus de 3000 habitans répartis dans trois villages. La troisième, large d'une lieue et longue de 5 à 6, est bordée de dunes qui la garantissent contre les irruptions de la mer, et renferme de beaux pâturages, un grand nombre de bestiaux et 2000 habitans.

La Frise, ancienne seigneurie érigée en comté par l'empereur Charles-le-Gros en 888, et dont l'archiduc Charles, depuis Charles-Quint, fut le dernier prince, fit partie des Provinces-Unies en 1579, époque de l'union d'Utrecht. Elle formait avec l'Ost-Frise ou la Frise orientale, qui appartient au royaume de Hanovre, le pays des anciens *Frisii*. Germains d'origine, les Frisons ont conservé l'idiome de leurs ancêtres, leurs anciennes coutumes, et surtout leur amour pour la liberté. Leur principale industrie consiste à fabriquer des toiles de lin, dont l'extrême finesse est renommée dans toute l'Europe.

La petite *province de Drenthe* est sensiblement plus haute que celles de Frise et de Groningue; les parties élevées sont boisées; celles qui bordent les rivières offrent de bons pâturages; le sol est en général peu fertile, et produit peu de céréales. La principale industrie se réduit à l'exploita-

tion des tourbières dont le pays abonde. Cette province formait jadis un comté qui dépendait de l'empire d'Allemagne.

Assen, son chef-lieu, est une jolie ville qui, par un canal, communique avec *Meppel*, bourg de 4000 âmes, et avec le Zuyder-Zée. On a découvert dans ses environs des tombeaux d'anciens Germains. *Kœvorden*, bâtie en forme de pentagone, est entourée de fortifications regardées comme le chef-d'œuvre de Cœhorn; elle est en outre environnée de marais qui en rendent l'accès difficile.

La *province* d'*Over-Yssel* renferme plusieurs villes importantes : à *Zwoole* ou *Zwol*, sa capitale, l'église de Saint-Michel est remarquable par la beauté de son orgue et les sculptures de la chaire évangélique. Cette ville est fortifiée et assez bien bâtie. Près de ses murs on a établi des promenades agréables sur la montagne de Sainte-Agnès, que surmontait jadis le couvent d'augustins où vécut au XVe siècle Thomas A-Kempis, qui passe pour être l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ.

Kampen est sur la rive gauche de l'Yssel, à peu de distance de son embouchure dans le Zuyder-Zée; les sables qui obstruent son port menacent d'une destruction totale son commerce depuis long-temps déchu. Cependant cette ville renferme encore plus de 6000 habitans. Elle est entourée de fossés et de hautes murailles flanquées de tours, mais qui tombent en ruine. Ce qu'elle offre de plus remarquable, c'est son hôtel-de-ville et un pont de bois long de 128 toises et large de 3, soutenu par de grosses poutres enfoncées en terre, et tellement éloignées les unes des autres qu'on le croirait suspendu en l'air. Kampen était autrefois ville libre et hanséatique. *Deventer*, dont on vante la quincaillerie, la bière et le pain d'épice, possède quelques beaux édifices, tels que la cathédrale et l'hôtel-de-ville, et renferme 9000 habitans. Elle est importante par

ses fortifications : en 1813 elle résista aux Russes et aux Prussiens réunis. Elle possède plusieurs associations philanthropiques et scientifiques, telles que la société du bien public, celle d'agriculture, et un athénée qui compte sept professeurs. C'est le *Deventurum* des Romains, et la patrie du philosophe Gronovius.

La *province de Gueldre*, qui a conservé le nom d'une ville qui fut cédée à la Prusse il y a plus d'un siècle, était habitée jadis par les *Sicambri*, peuple de Germanie. La première ville importante que l'on y traverse en suivant le cours de l'Yssel, est *Zutphen*, défendue par quelques fortifications : on y remarque l'hôtel de ville, l'église de Sainte-Walburge surmontée d'une très-haute tour, et le palais des anciens comtes de Gueldre. Cette vieille cité fit partie de la ligue hanséatique, puis elle donna son nom à un comté qui fut réuni ensuite au duché de Gueldre. Sa population est de 7 à 8000 âmes. Sur le bord d'un des bras du Rhin, *Arnheim*, non moins forte que la précédente, est le siége du gouvernement de la province; elle fut fortifiée par le célèbre Cœhorn; ses remparts, plantés de vieux ormes, forment une agréable promenade; son port est beau, ses rues sont alignées, sa principale église, dédiée à saint Eusèbe, renferme les tombeaux des anciens ducs et comtes de Gueldre. Sa population est évaluée à 11 ou 12,000 âmes. A quelques lieues au sud de ce chef-lieu, une ville plus considérable est celle de *Nimègue*. Son ancien nom était *Noviomagum* qui, dans le moyen âge, se changea en celui de *Numaga*. Elle est célèbre par deux traités de paix : le premier, conclu en 1678 par l'Espagne, la France et la Hollande, et le second, l'année suivante, par l'empire d'Allemagne et la Suède. Cette ville est bâtie sur trois collines, et défendue par des fortifications fort étendues et bien entretenues. Ses maisons sont assez régulières, mais ses rues sont étroites. On y remarque l'hôtel de

ville orné des statues de différens empereurs, et renfermant la collection des antiquités romaines qui ont été trouvées dans ses murs ou dans ses environs. On y voit aussi avec intérêt le vieux château de *Valken-hof*, dont on attribue la construction à Charlemagne. Non loin de cet édifice est la promenade de *Kalverbosch*, près de laquelle est le belvéder, haute tour d'où l'on jouit d'une vue magnifique. Parmi ses 8 églises, celle de Saint-Stephano se distingue par ses tours et son carillon. Nimègue a donné le jour à plusieurs hommes célèbres, au nombre desquels on cite le littérateur Geldenhaut ou Gérard, et le savant jésuite Pierre Canisius. *Thiel* et *Kuilenbourg*, dans la même province, sont des villes de 4000 âmes qui n'offrent rien de remarquable.

L'un des bras du Rhin traverse *Utrecht*, ville beaucoup plus considérable que toutes celles que nous venons de citer. Le nom de *Trajectum*, sous lequel elle est désignée dans l'Itinéraire d'Antonin, annonce qu'elle dut être une des 50 forteresses que Drusus fit bâtir chez les *Batavi* pour s'assurer du cours des principales rivières. Cette cité naissante fut plusieurs fois détruite par les Barbares sous le règne de Valentinien; Ulpius-Trajan la rétablit, ce qui lui valut le nom de *Trajectum Ulpii*. Ses édifices ont un caractère d'ancienneté qui inspire le respect; en les examinant, le souvenir de l'acte d'union de 1579 qui proclama l'indépendance de la république des sept Provinces-Unies, celui de la paix qui y fut signée en 1713, se présentent à l'esprit : ce fut donc au sein de cette ville, berceau du précepteur de Charles-Quint, le pape Adrien VI, que se forma cette puissance maritime qui lutta contre l'Angleterre, qui fut humiliée par Louis XIV, et qui fit trembler ensuite le grand roi. Dans l'ancienne cathédrale, restée en partie renversée par l'ouragan de 1674, et dont la principale tour a 388 pieds de hauteur, reposent les cendres de plusieurs empe-

reurs. Le palais du roi, appelé *Huis van Loo*, est un de ses édifices les plus remarquables. Son université, ses collections scientifiques et ses sociétés des arts, des sciences et du bien public, sont dignes du rang qu'elle occupe dans les annales de la Hollande. Elle a donné son nom à un genre de velours qu'elle fabrique encore. Sa population est de 35,000 âmes. *Amersfoort* est la seconde ville de la province d'Utrecht; elle est grande et bien fortifiée; elle s'enorgueillit d'avoir vu naître le célèbre Olden Barnevelt, victime de l'ambition et du despotisme de Maurice de Nassau.

A 7 lieues d'Utrecht, *Rhenen* est une petite ville dans les environs de laquelle on cultive de vastes champs de tabac. *Wyk-by-Dunrstede* est une autre petite ville située sur la rive droite du Leck, et que l'on croit être l'antique cité appelée *Batavodurum*. Près de son enceinte on voit les ruines du vieux château de *Dunrstede*, qui portait jadis le nom de *Duro-stadium*.

Depuis le fond du Zuyder-Zée jusqu'à l'île d'*Ameland*, l'une des plus septentrionales de celles qui bordent l'entrée de ce grand golfe, la traversée est de 40 lieues et la navigation très-dangereuse, parce qu'il faut passer entre un grand nombre de bancs de sable. Au sud-ouest de Ter-Schelling, que nous avons déjà nommée, on voit l'île de *Vlieland*, entourée de bancs de sable et renfermant un village de 7 à 800 habitans. La mer en a peu à peu diminué l'étendue. On voit ensuite l'importante île du *Texel*, et celle de *Wieringen*, couverte de prairies, de champs en culture, et peuplée de 1400 âmes. Ces trois îles appartiennent à la Hollande septentrionale, ou, suivant l'expression du pays, à la *Nord-Hollande*. Wieringen a un peu plus de 2 lieues de longueur sur une demie de largeur; le Texel a 4 lieues $\frac{1}{2}$ de long sur 2 $\frac{1}{2}$ de large, et renferme 6 villages; il est célèbre par plusieurs batailles navales qui se livrèrent près de ses côtes, et surtout par celle de 1653,

dans laquelle l'amiral Tromp perdit la vie. L'île produit beaucoup de tabac; ses prairies sont couvertes de bestiaux, et principalement de brebis, dont le lait sert à faire un excellent fromage vert qui doit, dit-on, sa couleur à la fiente de brebis. La population de l'île est de 5000 habitans; sur sa côte méridionale elle offre une rade commode où se rassemblent les vaisseaux pour y attendre les vents du nord-est qui doivent leur faire passer le dangereux courant du *Mars-Diep*, et les pousser vers Amsterdam.

L'extrémité septentrionale de la *Nord-Hollande*, qui s'avance en pointe vis-à-vis l'île du Texel, est un pays aride et sablonneux qui porte les traces du séjour récent de la mer, et que les Hollandais appellent leur Sibérie. Les flots baignent le joli bourg du *Helder*, sans arbres ni canaux, mais composé d'habitations propres et élégantes. Il a donné son nom à une bataille gagnée par les Franco-Bataves sur les Anglo-Russes, bien que cette affaire ait eu lieu près de *Castricum*, à plus de 8 lieues du Helder. Près de là, *Willems-Ord* est un établissement maritime fondé par Napoléon, et protégé par le souverain actuel, qui lui donna son nom; il y possède même un petit palais dont le parc, planté d'arbres rabougris, ressemble à une petite oasis au milieu d'une aride steppe. Sur la côte du Zuyder-Zée, *Médenblick*, petite ville de 2000 âmes, avec un port, est, dans les grandes tempêtes, menacée d'une submersion complète; on la regarde comme la plus vieille ville de la Hollande septentrionale, et comme la résidence des anciens rois de Frise. *Horn*, au fond d'une baie, est la patrie de Guillaume Schouten, qui découvrit en 1616 le cap américain auquel il donna le nom de sa ville natale. Elle est assez bien bâtie; son port est bon; ses environs sont embellis par des jardins et des maisons de campagne, et le nombre de ses habitans est de 10,000. En 1557, les eaux du Zuyder-Zée rompirent les digues et menacèrent

de l'engloutir. *Alkmaar* est le centre d'un des plus importans commerces de beurre et de fromage de la Hollande. Cette ville de 9000 âmes jouit d'une charmante promenade plantée à l'anglaise, qui occupe une superficie de 50 arpens. A l'embouchure du *Zaan*, dans le long golfe de l'Y, *Zaandam* ou *Saardam*, ville importante divisée en deux parties, est célèbre par le séjour qu'y fit Pierre-le-Grand, en qualité de simple charpentier, sous le nom de Pierre Mikhaïlof. La cabane qu'il habita est la seule curiosité qu'elle renferme : tous les voyageurs y inscrivent leurs noms. On y conserve avec soin la modeste couchette sur laquelle reposa le fondateur de la puissance russe. Zaandam a des chantiers considérables et fait un grand commerce de bois de construction et de papier. Presque toutes ses maisons sont en bois et peintes en vert. Vue du port, elle paraît n'avoir qu'une cinquantaine d'habitations, mais elle se prolonge ensuite en une seule rue longue de 3 lieues qui se trouve entre deux rangées de moulins à vent, dont on compte là plus de 2000 ; car le mécanisme de ces moulins est appliqué par les Hollandais à toutes sortes d'usages : à moudre les grains et le tabac, comme à puiser de l'eau et à remonter les navires (1). Il n'est point en Europe de cité de 11,000 âmes dont la population soit aussi opulente.

Des bords septentrionaux du golfe de l'Y, la traversée n'est que d'une demi-lieue pour entrer dans le port d'*Amsterdam*. D'immenses prairies parsemées de villages et d'habitations entourent la capitale de la Hollande ; le cours tranquille de l'Amstel , petite rivière qui l'arrose, et dont les bords sont couverts, pendant la belle saison, de prés fleuris et d'arbres chargés d'un beau feuillage, complètent le brillant tableau qu'offrent ses environs. Cette

(1) M. *Le Peintre* : Quatre mois dans les Pays-Bas, etc. — 1830.

ville, ceinte de fossés et de remparts convertis en boulevards, ne craint point l'approche de l'ennemi : elle peut, au moyen de ses écluses, inonder tout le pays qui l'environne. Une foule de canaux, la plupart bordés de rangées d'arbres, la traversent en formant 90 îles qui communiquent par 280 ponts, dont le plus beau est celui de l'Amstel : il a 660 pieds de longueur, 70 de largeur, et se compose de 35 arches. L'eau saumâtre et fangeuse qu'ils renferment, quoique souvent agitée par le mouvement des écluses, répand dans cette vaste cité des miasmes dangereux qui se joignent à l'humidité de l'atmosphère et du sol pour rendre son séjour malsain. L'un des inconvéniens qu'elle offre est le défaut d'eau douce ; celle de l'Amstel est mauvaise : on se sert de celle de la petite rivière du Vecht, que l'on va puiser à quelques lieues de la ville ; mais la meilleure est celle que l'on fait venir d'Utrecht à grands frais. Les rues, presque toutes alignées au bord des canaux, sont bien pavées, garnies de trottoirs, et la nuit éclairées avec soin ; les deux plus belles, appelées le *Heeren-Gragt* et le *Keisers-Gragt*, sont magnifiques : elles ont plus d'une demi-lieue de longueur. Rien n'égale leur richesse, mais ce ne sont pas, comme dans les villes d'Italie, des palais qui en font l'ornement ; les maisons, toutes bâties en briques et peintes de diverses couleurs, sont garnies avec goût des plus brillantes étoffes, et la profusion des magasins, ornés de tous les produits des deux mondes, annonce la richesse d'une ville qui posséda long-temps le commerce de l'univers. Le *Kalver-Straat* et le *Nievedek* surtout ressemblent à des galeries d'exposition en plein air de tous les trésors de l'industrie.

De beaux édifices publics font ressortir encore la richesse commerciale d'Amsterdam : sur la place du Dam, la plus magnifique construction est le *palais du roi*, l'ancien hôtel de ville. On lui reproche seulement des proportions peu

en harmonie entre elles : ainsi, sa hauteur, qui est de 116 pieds non compris une tour qui en a 41, est trop considérable pour sa longueur qui en a 282, et pour sa profondeur qui est de 222 pieds. Il est bâti sur 13,659 pilotis. L'intérieur atteste la splendeur de la capitale à l'époque où elle fit construire un bâtiment aussi somptueux pour ses magistrats; les ornemens n'ont point été épargnés : les marbres, les statues, les tableaux y sont même en profusion. La salle royale est l'une des plus vastes qui existent en Europe : elle a 120 pieds de long, 56 de large et 98 de haut; elle est traversée par une méridienne que traça le célèbre Huyghens; les marbres dont le parquet, les murs et le plafond sont revêtus, les colonnes qui supportent celui-ci, les drapeaux enlevés sur les Espagnols, la décorent avec une magnificence que rien ne pourrait remplacer. Les appartemens royaux sont encore tels que le roi Louis les fit orner et meubler. La bourse, bâtie sur un large pont qui cache le cours de l'Amstel, est un édifice dans le goût gothique, long de 250 pieds sur 140 de largeur; sa principale façade est ornée d'un Mercure colossal. Les temples et les églises d'Amsterdam sont au nombre de 49 (1); celle de Saint-Nicolas, appelée aussi *Ouder-Kerk* ou la vieille église, est un bel édifice dont la voûte est soutenue par 42 colonnes en pierre et sur laquelle s'élève une tour de 240 pieds de hauteur, portant un carillon composé de 36 cloches. Celle de Sainte-Catherine ou l'église neuve, *Nieuwe-Kerk*, est une des plus belles du royaume; on y remarque le tombeau du célèbre amiral Ruyter. Dans la belle rue appelée *Heeren-Gragt* se trouve la société *Felix meritis*, qui, par ses cours de sciences, de littérature et de

(1) Savoir : 11 pour le culte réformé, 2 françaises, 1 anglaise, 1 écossaise, 2 pour la confession d'Augsbourg, 1 arminienne, 3 pour les anabaptistes, 24 chapelles catholiques, 1 pour les quakers, et 3 synagogues.

commerce, est l'une des plus importantes et des plus fréquentées de cette capitale. Le bâtiment où elle tient ses séances peut passer pour un de ses plus beaux édifices. La plus belle porte de la ville est celle de Harlem. On compte à Amsterdam trois théâtres et un nombre considérable d'hôpitaux et d'hospices : il y en a six pour les seuls orphelins, et un même nombre de maisons de correction et de travail. Ces établissemens, beaucoup mieux tenus que dans la plupart des autres contrées de l'Europe, sont un fléau inévitable dans une cité, le rendez-vous d'une foule d'étrangers qui y sèment l'or et corrompent les classes inférieures. Il faut voir le vaste hôtel de la compagnie des Indes, les bâtimens de l'amirauté, qui ressemblent à une ville séparée, les chantiers de construction et la majestueuse enceinte du port, pour juger de ce que devait être autrefois l'activité d'Amsterdam, par le mouvement qui y règne encore. Il y entre annuellement 3000 navires; son commerce avec les deux mondes ne contribue pas seul à nourrir sa population : on y fabrique un grand nombre d'étoffes, des produits chimiques, du tabac, de la quincaillerie et de l'orfévrerie; on y distille une grande quantité d'eau-de-vie de genièvre; l'art du lapidaire surtout y est encore porté au plus haut degré de perfection.

Cette grande capitale, dont on évalue le nombre d'habitans à plus de 200,000, était, au XIIe siècle, bâtie au pied d'un château au bord de l'Amstel qui lui donna son nom; vers le milieu du XIVe siècle elle reçut le titre de cité; en 1482 elle fut entourée de murailles; et ce ne fut qu'en 1578, lorsqu'elle eut adhéré à la pacification de Gand, qu'elle acquit de l'importance; un siècle plus tard elle attira dans ses murs tout le commerce dont Anvers était depuis long-temps en possession. Au commencement du XVIe siècle elle ne renfermait que 2500 maisons : aujourd'hui leur nombre s'élève à plus de 27,000. S'il faut en croire un

géographe instruit (1), l'entretien de ses ponts, de ses canaux, de ses digues et de celles qui dépendent de sa banlieue, coûtent 30,000 francs par jour; que de trésors ne faut-il point à la Hollande pour retenir les flots de l'Océan dans les barrières factices qu'elle lui oppose!

Un canal de 4 lieues de long conduit d'Amsterdam à *Harlem*, ville importante, entourée de fossés et de remparts flanqués de tours qui rappellent les horreurs d'un siége trop fameux qu'elle soutint en 1573 contre les Espagnols commandés par le duc d'Albe. Après un échange de têtes coupées, fait entre les assiégeans et les assiégés, et une résistance de six mois, le duc força la place à capituler, promit une amnistie et fit périr en moins de trois jours, dans des supplices affreux, les magistrats, les ministres protestans, 2000 citoyens et ce qui restait de la garnison. Les constructions de cette ville sont belles; ses rues ne sont pas larges, mais garnies de trottoirs bordés de balustrades et traversées par des canaux plantés d'arbres; elles présentent un ensemble d'autant plus agréable que la plupart des maisons sont ornées de marbre, de plaques de cuivre éclatantes et de peintures. Le plus beau de ses édifices est l'hôtel de ville. L'église de Saint-Bavon est célèbre par son magnifique buffet d'orgue, composé de 8000 tuyaux dont l'harmonie est au-dessus de tout ce que l'on peut imaginer de plus mélodieux. Sur la place du marché, une statue érigée à Laurent Coster annonce que cette ville se glorifie d'avoir vu naître cet homme qui passe, surtout à Harlem, pour le véritable inventeur de l'imprimerie, à qui Faust et Guttemberg auraient volé ses caractères, son secret et ses titres à la reconnaissance de la postérité. Au milieu de la foule de marchands et d'ache-

(1) M. *Reichart*, conseiller du duc de Saxe-Cobourg-Gotha, auteur du Guide des voyageurs en Europe.

teurs on voit se promener gravement des cigognes, qui jouissent d'une liberté d'autant plus grande que le peuple a pour ces oiseaux une sorte de vénération (1). Cette ville est aussi la patrie du savant helléniste Corneille Schrevelius, de Wouwermans, de Van-der-Helst et de plusieurs autres peintres célèbres. Sa société des sciences, qui compte parmi ses membres des hommes distingués; celle appelée Teylérienne, qui, tous les ans, propose des prix pour la solution de plusieurs questions scientifiques, placent Harlem au rang des cités savantes de la Hollande. Elle est renommée pour ses blanchisseries, ses tissus de laine et de soie, ses tapis et ses velours, ses savonneries et ses fonderies de caractères d'imprimerie, mais surtout par ses jardins, où la culture des tulipes a presque dégénéré en manie. Toute la banlieue est consacrée à ce genre d'industrie : ce qui ajoute à la beauté de ses environs, où l'on remarque une magnifique promenade appelée le Bois, des maisons de plaisance du plus beau style, et les ruines de la vieille forteresse de Brederode, dont les tours rougeâtres s'élèvent majestueusement dans les airs.

La route d'Harlem à *Leyde*, tracée entre un canal et la tranquille mer d'Harlem, est aussi belle et aussi bien entretenue qu'une allée de jardin anglais : elle n'est point encombrée par des charrettes, tout se transporte par les canaux. Ce n'est, sur un espace de 6 lieues jusqu'à cette ville, patrie de Rembrandt, de Gérard Dow, de Muschenbroeck et du chef des anabaptistes Jean de Leyde, qu'une agréable promenade au milieu de prairies, de maisons de campagne et d'élégans villages. Autrefois célèbre par son industrie, et par le commerce de librairie que rendaient si actif les presses des Elzevirs, elle renferme encore près de 30,000 âmes. Son université, fondée en

(1) M. *Le Peintre* : Quatre mois dans les Pays-Bas.

1575, possédant de belles collections, une bibliothèque de 60,000 volumes qui peut compter 14,000 manuscrits, est toujours très-fréquentée. Vaste, entourée de fossés et de murailles, et percée de huit portes, Leyde n'est que la réunion d'un grand nombre d'îles entrecoupées de canaux bordés d'arbres, couvertes de rues larges et droites qui communiquent entre elles par une infinité de ponts la plupart en pierre. C'est dans son hôtel de ville que l'on voit un des plus beaux tableaux de Lucas, l'un de ses peintres, représentant le jugement dernier. L'église gothique de Saint-Pierre renferme le tombeau de Boërhaave. Le vieux château, témoin du fameux siége que soutint la ville en 1574 contre les Espagnols, pendant lequel plus de 6000 personnes périrent par la famine, présente un labyrinthe que les étrangers vont visiter. Plusieurs parties de cette forteresse paraissent être de construction romaine, ce qui confirmerait l'opinion encore incertaine que Leyde occupe l'emplacement de *Lugdunum Batavorum*, mentionnée dans la Table théodosienne, dans l'Itinéraire d'Antonin, et par Ptolémée, comme la plus importante cité des *Batavi*. Cette ville, et La Haye qui n'en est qu'à 3 lieues, sont dans la Hollande méridionale. Le nombre de cités considérables qui couvrent le sol de cette petite province est réellement extraordinaire; nous ne parlerons que de celles qui offrent le plus d'intérêt.

La Haye, en hollandais, *Haag* ou *S'Gravenhag*, s'offre en première ligne comme la résidence de la cour et des états-généraux. Elle n'est d'une grande importance ni par son étendue ni par sa population, que l'on porte à 50,000 âmes, mais on ne peut se dispenser de la comprendre parmi les plus belles villes de l'Europe. Elle est du petit nombre de celles de la Hollande où le sol est sec et l'air pur et sain. Les deux tiers de ses rues sont entrecoupées de canaux bordés d'arbres; de belles plantations couvrent aussi

ses places, et rendent plus agréable à l'œil la régularité des édifices. Un air d'aisance se fait remarquer dans tous les quartiers de cette cité, plutôt parlementaire que commerçante. Les quartiers marchands sont composés de rues étroites, mais d'une grande propreté; dans ceux de la bourgeoisie, les maisons ont une belle apparence; les rues en sont larges, droites et pavées en briques; la plus belle est le *Prinzen-Gracht*. Le vieux palais royal, bâtiment immense, mais assemblage sans goût de plusieurs ordres d'architecture, renferme une belle bibliothèque, une collection de médailles, des tableaux précieux et les archives du royaume. Le palais neuf, bâti par Guillaume III, celui du comte de Bentheim et celui du prince Maurice de Nassau, brillent chacun dans leur genre. Le musée, que le dernier renferme, est visité par tous les curieux: plus de 400 tableaux y rappellent l'ancienne splendeur des écoles flamande et hollandaise. Un autre musée, composé de plusieurs salles, contient une magnifique collection de curiosités chinoises et japonaises, ainsi que des objets d'un grand prix aux yeux des Hollandais qui connaissent l'histoire de leur pays. Ici se conservent les habits que portait Guillaume de Nassau, le fondateur de la république hollandaise, lorsqu'il fut atteint d'une balle par le fanatique Balthasar Gérard; plus loin ce sont les vêtemens du stathouder Guillaume III, des cheveux de Guillaume IV, le chapeau de Ruyter, les gobelets d'argent du marquis de Spinola, et la truelle de même métal dont se servit l'empereur Alexandre pour sceller une pierre dans la cabane de son aïeul à Saardam. L'hôtel de ville, la halle aux grains et le temple neuf sont aussi de beaux édifices; le dernier est surtout remarquable par sa charpente. Nous aurions trop à faire si nous voulions énumérer ou décrire les hospices, les maisons de charité, les écoles, les collections et les sociétés scientifiques de La Haye. Toutes les villes de la Hollande renferment de sem-

blables établissemens. Rappelons seulement que cette cité royale est la patrie de l'astronome Huyghens et du poète Jean Second, qui se servit avec tant de grâce et de facilité de la langue d'Ovide.

Les environs de cette ville, si rians et si verts, sont encore embellis par de charmantes habitations et par des promenades magnifiques. La beauté de celle que l'on nomme *le Bois* surpasse tout ce qu'on peut imaginer; des arbres majestueux entrelacent dans les airs leur épais feuillage; à ses extrémités, des pavillons, qui déguisent sous d'élégantes façades des guinguettes ou des cafés, servent de rendez-vous aux promeneurs, car le Hollandais aime mieux s'enfermer dans ces pavillons, où l'attire le dimanche un orchestre choisi, que de respirer un air pur sous les voûtes silencieuses de ce bois magnifique. Près de la promenade est située la jolie maison royale d'*Orangenzaal*. Une belle avenue conduit au village de *Schweningen*, où se trouvent réunis divers lieux de divertissement. Au sud-est de la ville on voit le château de *Riswick*, où fut signé, en 1697, le traité de paix conclu entre l'Empire, l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande et la France. Un obélisque rappelle la mémoire de cet événement.

Delft, à deux lieues de La Haye, occupe une jolie position sur les bords de la *Schie;* c'est une place de guerre de troisième classe, une ville sans mouvement et presque sans commerce, quoiqu'elle possède des fabriques de draps, de tapis, de savon, et des brasseries estimées. Elle compte 800 ans d'antiquité, et cependant elle est bien bâtie; ses édifices publics sont magnifiques. On voit dans sa vieille église les tombeaux de l'amiral Heyn et du célèbre Tromp; l'église neuve renferme ceux de Grotius et du physicien Leuwenhœck, qui ont illustré cette ville où ils reçurent le jour; mais le monument le plus remarquable dans ce temple, est le mausolée de Guillaume Ier : c'est au *Prinsen-Hof*,

à quelques pas de là, que ce prince fut assassiné par Balthasar Gérard.

En moins de deux heures, et en suivant une route où l'on ne voit de tous côtés que des villages peu distans, séparés par de magnifiques prairies, que des habitations d'herbagers que l'on prendrait pour des maisons de campagne, on arrive de Delft à *Rotterdam,* la cité la plus commerçante et la plus populeuse de la Hollande après la capitale. Elle possède des écoles et des sociétés savantes; elle est la patrie d'Erasme, dont on voit encore la maison, et à qui elle érigea une statue en bronze sur le grand pont de la Meuse; et cependant c'est peut-être la seule grande ville de la Hollande qui ne possède point une bibliothèque publique digne de son importance. Nous n'en tirerons pas, ainsi qu'on l'a fait, une conséquence trop rigoureuse, en nommant ses habitans les Béotiens des Pays-Bas. Absorbés par leurs occupations commerciales, ils doivent être bien courts les instans qu'ils peuvent consacrer à l'étude des lettres et des sciences! Cependant elle renferme plusieurs sociétés scientifiques et littéraires, telles que la *Société batave, des sciences exactes et expérimentales*, la *Société du bien public* et la *Société nationale économique*, et des établissemens pour l'instruction, c'est-à-dire un collége, une école latine, un cabinet d'antiquités et d'histoire naturelle. Le nom de cette ville signifie la *digue de Rotte*, parce qu'elle est située à l'endroit où cette petite rivière se jette dans le cours d'eau que l'on appelle la basse Meuse.

« Une partie de la ville est spacieuse et située très-agréa-
« blement; des canaux larges et profonds, que le flux et
« reflux de la Meuse empêche d'être insalubres, où l'on
« voit les plus gros navires à l'ancre, devant les magasins
« et les boutiques les plus riches, et communiquant les uns
« aux autres par des milliers de ponts-levis; des quais ma-
« gnifiques sur le bord de ces canaux, ornés de rangées de

« gros tilleuls et garnis de hautes maisons que l'on dirait « construites depuis peu : voilà le coup d'œil général. Quel- « ques quartiers sont pittoresques : tel est celui de l'ami- « rauté avec ses chantiers, offrant un quai plus beau que « tous les autres, où la Meuse forme un coude, et qui est « suivi au loin d'une plantation superbe, entremêlée de « petites maisons bâties en briques, dont l'arrangement « forme des dessins divers. Au milieu du fleuve qui baigne « ces habitations, qu'on dirait sorties de ses ondes, se « montre une île couverte de bocages (1). » Le palais de l'amirauté et celui de la ci-devant compagnie des Indes sont deux des plus beaux édifices de Rotterdam; la Bourse est plus grande et plus belle que celle d'Amsterdam.

Entre un bras de la Meuse et le lac de Biesbosch, une ville dispute d'ancienneté avec Delft, c'est celle de *Dordrecht*. Elle n'est éloignée de Rotterdam que de quatre lieues ; sa situation sur une île la défendrait au besoin beaucoup mieux que ses vieux remparts. C'est dans son enceinte que se tint, en 1618 et 1619, le synode qui condamna les doctrines d'Arminius, et qui, dévoué au prince Maurice, envoya à la mort le grand pensionnaire Barneveldt. Dordrecht, par ses 20,000 habitans, son commerce, son industrie, ses chantiers, son port, sa principale église et ses belles promenades, est une des plus importantes villes du royaume. *Gorkum* ou *Gorinchem*, divisé en deux parties par la petite rivière de la Linghe, est une place de guerre, peuplée de 8 à 9000 âmes, entourée d'immenses polders, et où les digues ont de la peine à retenir le Wahal, qui, avec tous ses affluens, y présente l'aspect d'une mer. A l'embouchure d'un des bras de la Meuse, c'est-à-dire sur le côté septentrional de l'île de Woorne, se trouve *la Brielle*, qui passait autrefois pour une place de guerre importante, et

(1) M. *Le Peintre :* Quatre mois dans les Pays-Bas.

dont la plupart des 3000 habitans sont pêcheurs et pilotes.

La *province de Zélande*, formée des îles qui s'élèvent à l'embouchure de l'Escaut, a pour capitale *Middelbourg*, au centre de l'île de Walcheren; son nom signifie *place du milieu*. C'est une ville industrieuse, commerçante, riche et même savante, ou du moins possédant une société des sciences et des arts, une société d'agriculture, un athénée, une bibliothèque et un musée d'histoire naturelle et d'antiquités. Elle est la patrie du poète Beverland et de Leydeker, auteur de la république des Hébreux. Un large canal, construit en 1817, remplace son ancien port. Cette ville, assez bien bâtie, et traversée par des canaux, possède un hôtel de ville remarquable par son architecture gothique et par sa façade ornée de vingt-cinq statues des comtes et comtesses de Zélande; l'église de Saint-Pierre, ancienne cathédrale, renferme plusieurs beaux mausolées. Dans la même île, *Flessingue* ou *Vlissingen*, défendue par d'importans travaux de fortification, possède un port vaste et sûr, des bassins qui peuvent contenir 80 vaisseaux de ligne, des chantiers et des magasins immenses, constructions dues en grande partie aux Français, qui, après en avoir chassé les Anglais en 1809, conservèrent cette place jusqu'en 1814. Elle fut la première ville qui, en 1572, arbora l'étendard de la liberté; elle eut aussi la gloire de donner le jour à l'amiral Ruyter.

La petite ville de *Veere* ou *Tervère*, qui possède un hôtel de ville bâti en 1470, et un bel arsenal commencé en 1564, a été récemment le théâtre d'un sinistre événement : la tour colossale qui dominait une de ses églises transformée en hôpital, s'est écroulée; des 300 malades que renfermait cet établissement, 7 ont été retirés morts, et un grand nombre ont été blessés.

Goes ou *Ter-Goes*, dans l'île de Sud Beveland, est une petite place forte, peuplée de 4000 âmes. *Tholen*, dans

l'île de ce nom, n'a que 2000 habitans; *Zirikzée*, sur l'île Schouwen, est célèbre par ses bancs d'huîtres, qui s'étendent sur la côte, et par ses puits dans lesquels on les conserve.

Dans le *Brabant septentrional* ou hollandais, la plus méridionale des provinces, et la plus importante par le rang qu'elle occupe aux états-généraux, dix villes mériteraient d'être mentionnées, si nous ne voulions éviter les répétitions monotones qu'entraînerait la description d'un grand nombre de cités qui offrent la même physionomie. Les trois principaux chefs-lieux sont trois places de guerre. Sur la rive droite de l'Escaut oriental, *Berg-op-zoom* ou *Bergen-op-zoom*, est célèbre comme forteresse, et renommée par les anchois que l'on pêche dans ses environs, et par les poteries qu'elle fabrique. La tour de son château s'élève en s'élargissant et semble prête à s'écrouler au moindre coup de vent. *Bois-le-Duc*, en hollandais *Hertogenbosch*, est la capitale de la province. Arrosée par le Dommel et l'Aa, qui s'y réunissent pour se jeter à une lieue plus bas dans la Meuse, elle peut augmenter les moyens de défense que lui offrent sa citadelle et ses deux forts, en inondant ses environs. Ses rues sont droites et bien bâties; ses canaux la divisent en neuf quartiers; son hôtel de ville et sa cathédrale sont ses plus beaux édifices, et son commerce est important. Parmi ses hommes célèbres, on cite le peintre Jérôme Bos et le mathématicien S'Gravesande. Entre ces deux villes, et à huit lieues de l'une et de l'autre, *Breda* est défendue par des fortifications qui ont près d'une lieue de tour, et par de vastes marais. Elle est célèbre dans les annales de la guerre : en 1590, Maurice de Nassau s'en rendit maître en cachant, dans un bateau de tourbe qu'il fit entrer la nuit dans la place, 80 soldats qui s'emparèrent du gouverneur et ouvrirent les portes. Spinola, 35 ans plus tard, la força de se rendre et fit brûler le fameux bateau; les Français s'en emparèrent en 1792 et en 1794;

mais en 1813, pendant une sortie qu'ils firent pour attaquer l'armée russe, les habitans se révoltèrent, fermèrent les portes et empêchèrent la garnison de rentrer. L'un de ses plus beaux édifices est sa grande église, dont la flèche a 360 pieds de hauteur.

Le territoire néerlandais ne se compose pas seulement des anciennes provinces que nous venons de parcourir, il possède, sur les rives de la Meuse, dans l'ancien Limbourg, Venlo, Ruremonde, Thorn et Maestricht avec les dépendances de ces villes; c'est-à-dire que tout ce qui s'étend à une lieue à l'ouest de Maestricht, et à partir de cette forteresse jusqu'à Thorn, tout ce qui est à l'est de la Meuse jusqu'à la frontière de la Prusse, et enfin, depuis Thorn, les deux rives de la Meuse jusqu'aux confins de la Gueldre, est Néerlandais, d'après le traité du 15 novembre 1831, conclu sous le patronage des puissances étrangères. D'un autre côté, la province ou le grand-duché de Luxembourg, sujet de tant de contestations et de conférences diplomatiques, a été partagé entre la Belgique et la Hollande, de telle manière que cette dernière possède, dans ce grand-duché, tout ce qui est compris entre le cours de la Moselle et une ligne à l'ouest, qui, prolongée du nord au sud, maintient sur le territoire néerlandais, outre Luxembourg et Diekirch, Vianden et Steinfort.

Parcourons ces possessions de la couronne néerlandaise.

Venlo ou *Venloo*, sur la rive droite de la Meuse, est environnée de marais et de plaines incultes; de l'autre côté de ce fleuve elle est défendue par le fort Saint-Michel. Cette ville, qui n'a que 6500 habitans, est ancienne, et fit jadis partie de la ligue hanséatique; c'était, en 1343, un bourg que Renaud, duc de Gueldre, entoura d'une muraille, et qu'il éleva au rang de cité. Elle dut son nom aux tourbières au milieu desquelles elle s'élève (1). Sa principale industrie

(1) *Ween* en hollandais signifie tourbière.

est la fabrication des épingles. C'est dans cette ville que naquit, en 1526, le savant antiquaire Hubert Goltzius. *Veerdt*, que les projets de traités laissent aussi aux Hollandais, est une petite ville de 5 à 6000 âmes, entourée également de landes et de tourbières, et qui renferme une très-belle église. Elle est la patrie du fameux Jean de Veerdt, qui, d'abord garçon cordonnier, s'engagea comme soldat, devint général au service de l'Autriche, et vice-roi de Bohême, et qui, après avoir répandu la terreur jusqu'aux portes d'Amiens, tomba au pouvoir des Français en 1638, à la bataille de Rheinfeld, capture qui fut chantée dans les couplets de pont-neuf de cette époque, comme la plus importante que l'on ait pu faire. A quatre lieues à l'est de cette ville, s'élève *Ruremonde* ou *Roer mond*, c'est-à-dire *bouche de la Roër*, parce qu'elle est située à l'embouchure de cette rivière dans la Meuse; plus ancienne que Venlo, elle n'était qu'un simple village lorsqu'en 1290 Othon III, dit le Boiteux, comte de Gueldre, y fit construire des murailles. Elle est ceinte d'un rempart avec un fossé, peuplée de 5000 âmes et est assez bien bâtie; elle possède un collége et renferme des fabriques de tissus de laine et des papeteries considérables. A deux ou trois lieues au sud-ouest de cette ville, on voit, à peu de distance de la rive occidentale de la Meuse, *Thorn*, bourg de 1100 habitans, qui renferme des brasseries, des tanneries, des tisseranderies et des fabriques de teintures.

Une vallée qui s'élargit devant nous laisse apercevoir dans le lointain *Maestricht* et la montagne de Saint-Pierre qui le domine entre la rive gauche de la Meuse et le cours du Jaar; cette montagne calcaire, dont on tire depuis plus de 15 siècles une pierre tendre et crayeuse, est traversée par un si grand nombre de galeries, qu'elle forme un labyrinthe inextricable d'environ six lieues de circonférence. On a découvert dans cette masse divers ossemens fossiles

d'un grand intérêt pour la science, entre autres deux têtes de sauriens gigantesques, qui ne vivent plus à la surface du globe, et que les savans s'accordent à désigner sous le nom de *mosasaurus* (1). L'une a été transportée dans le musée d'Harlem, et l'autre se voit au muséum d'histoire naturelle de Paris; sa longueur est de 3 pieds 9 pouces, ce qui fait présumer que ce monstrueux lézard avait environ 24 pieds de longueur. La montagne de Saint-Pierre, qui porte le nom d'un village qui sert de faubourg à la ville, ou plutôt celui de l'église de Saint-Pierre qui précéda la fondation de ce village, s'appelait, au moyen âge, le *Mont des Huns* (mons Hunnorum). Sur le sommet de la montagne, une vieille tour a conservé la dénomination de *Tour de César;* plus loin on croit qu'il exista un camp romain. Ajoutons à ces noms fondés sur des traditions, que le nom brabançon de *Maastricht*, n'est que la traduction de l'expression latine de *Trajectum ad Mosam* (2), *passage de la Meuse;* ne doit-on pas en conclure que les Romains n'y possédaient qu'un camp retranché? Rien n'annonce que cette cité puisse être antérieure au IVe siècle. Les remparts, les fossés et les bastions qui la défendent, ainsi que le fort Saint-Pierre, en font une des plus fortes places des Pays-Bas. Elle est bien bâtie; on ne peut se dispenser de remarquer la beauté de son hôtel de ville et de l'église de Saint-Gervais. On y fabrique des armes à feu, des épingles et des draps; le cours de la Meuse donne de l'activité à son commerce. La ville communique avec le faubourg de Wyck au moyen d'un beau pont en pierre de 500 pieds de longueur, qui traverse le fleuve; ses maisons sont bien bâties; ses rues sont larges

(1) Voyez l'Histoire de la montagne de Saint-Pierre de Maëstricht, par *Faujas de Saint-Fond*. — Mémoire sur le plateau de Saint-Pierre, par M. *Bory de Saint-Vincent*. Ann. gén. des sciences physiques, t. I.

(2) M. *Dewez :* Dictionnaire géographique de la Belgique et de la Hollande. — Bruxelles, 1829.

et propres, principalement celle de Bois-le-Duc, qui est remarquable par sa longueur. Le Vry-Hof ou la place d'armes, plantée de beaux arbres, forme une agréable promenade. L'un des côtés de la grande place du marché est décoré par la façade de l'hôtel de ville, qui date de 1652, et qui passe pour un des plus beaux de la Hollande. Les autres édifices sont la halle couverte, l'église de Saint-Gervais, l'arsenal, le théâtre et l'ancien collége des jésuites. Elle possède neuf autres églises, deux hôpitaux, deux hospices d'orphelins, une belle bibliothèque et une société d'agriculture. Sa population est estimée à 22,000 âmes. Réunie à la France en 1795, cette ville devint le chef-lieu du département de la Meuse-Inférieure.

La partie du Luxembourg que les traités projetés cèdent au royaume néerlandais forme une superficie d'environ 80 lieues carrées; ce n'est que le tiers de toute l'ancienne province; cependant cette portion conserve le titre de grand-duché, qui lui fut donné par l'acte du congrès de Vienne, et place son souverain dans la confédération germanique, parce que *Luxembourg* est, depuis cette époque, une des forteresses de la confédération. Cette ville, qui s'élève au bord de l'Alzette, fut pendant vingt ans le chef-lieu du département français des Forêts; elle se divise en deux parties : la ville basse, arrosée par la rivière qui la partage en deux quartiers que l'on peut considérer comme les faubourgs de la place, et la ville haute, où l'on arrive par un chemin tortueux et taillé dans le roc; ce chemin est tellement escarpé, que les voitures ne peuvent le gravir qu'avec peine. Cette partie de Luxembourg date du commencement du XIe siècle. Les deux quartiers de la ville basse sont appelés le *Grundt* et le *Pfaffenthal.* De larges fossés de 80 pieds de profondeur sembleraient devoir suffire à la défense de la ville, et cependant, outre ces fossés, un double rang d'ouvrages extérieurs en défend l'approche.

Ces travaux de défense furent d'abord dus en partie aux Français, qui s'en emparèrent en 1684; cédée à l'Espagne par le traité de Riswick, Luxembourg fut reprise en 1701 par les Français; mais à la paix d'Utrecht, elle passa sous la domination de l'Autriche. Bloquée en 1795 par l'armée française, elle fut forcée de capituler; ses fortifications reçurent alors de nouvelles augmentations; enfin, en 1814, enlevée à la France, elle fut érigée en capitale du grand-duché auquel elle donne son nom, et qui fut annexé à la couronne des Pays-Bas. Ses travaux de défense reçurent encore de nouvelles augmentations; aussi n'est-ce point une exagération de dire que c'est une des plus fortes places de guerre de l'Europe. Sous le rapport militaire, elle ne dépend pas du seul royaume néerlandais; la nomination du chef qui y commande est soumise à l'approbation de la confédération germanique. C'est là tout ce qui constitue l'importance de Luxembourg; il nous serait difficile de mentionner, parmi ses édifices, un seul bâtiment civil ou religieux digne du rang que cette ville occupe; sa population même est à peine de 11,000 âmes.

Cette ville doit son origine à un ancien château que l'on prétend avoir été construit sous le règne de Gallien, pour arrêter les irruptions des Allemani, et dont il est fait mention dans un acte de l'an 963. Compris dans les vastes domaines de Sigefroid, comte d'Ardenne, c'est autour de ce château que se groupèrent les habitations qui formèrent dans la suite la ville haute.

A six lieues au nord de Luxembourg, *Diekirch* est une petite ville irrégulière, bâtie dans le style gothique; elle n'était qu'un misérable hameau, lorsqu'en 1320, Jean, roi de Bohême et comte de Luxembourg, la fit entourer de murailles. Un peu plus loin, *Vianden*, qui n'a que 1200 habitans, s'élève sur la rive droite de l'Our. Sur celle de la Sura, *Echternach* ou *Epternach*, l'antique *Ande-*

thana, possède des fabriques de linge de table, et une population de 3 à 4000 âmes. *Grevenmachern*, près des bords de la Moselle, qui coule au pied d'une colline couverte de vignes, fait un grand commerce de vin. Son nom signifie *limites du comte*. Au sud de cette petite ville, celle de *Remich* joint au même commerce celui du plâtre qu'on exploite dans ses environs; enfin *Bettenbourg* est située sur un territoire fertile en céréales.

Il est peu de pays où la constitution physique du sol paraisse avoir plus d'influence sur le caractère et les mœurs des habitans que le royaume néerlandais. L'humidité du climat les rend lourds, flegmatiques et lents; ils sont rarement affectés par de grandes passions, mais leur apathie cesse dès que leurs intérêts sont froissés. L'égoïsme est, dit-on, la base de leurs actions, l'amour du gain leur premier stimulant. Convenons cependant que ces deux défauts ont été les causes de leur grandeur passée, de leurs richesses, de leur patriotisme, de la sagesse même de leurs institutions, et que l'économie est devenue une de leurs vertus politiques. Si leur parcimonie les porta à secouer le joug de l'Espagne qui les accablait d'impôts, à refuser de payer la dîme au clergé, et les indulgences au pontife romain; dans la grande lutte qu'ils soutinrent au XVIe siècle, leur esprit de calcul et leur persévérance triomphèrent de tous les obstacles. Ils sentirent que la liberté religieuse était la base de la liberté civile, que celle-ci assurait celle du commerce et de l'industrie; ils conservèrent tant qu'ils le purent les avantages du régime représentatif. A cet égard, quel que soit le mobile de leurs grandes actions, ils ont du moins le mérite d'avoir dirigé leurs vues intéressées vers les moyens d'assurer la prospérité de leur patrie. Ceux qui les ont détractés ont cru qu'il suffisait de faire ressortir leurs défauts pour diminuer l'impression favorable que laisse dans l'esprit cette foule de travaux et d'établissemens utiles

entretenus à grands frais, qui donnent à leur pays une physionomie particulière. Ces digues élevées pour arrêter les efforts de l'Océan, ne sont dues, a-t-on dit, qu'à l'intérêt de leur propre conservation; ces canaux qui coupent leur pays dans tous les sens, ne sont creusés que dans le but de favoriser leurs relations commerciales; ces hôpitaux, ces établissemens de bienfaisance, si beaux et si nombreux, ne sont fondés que pour mettre l'aristocratie des riches à l'abri des attaques de la classe indigente; leur bonne foi dans les affaires n'est que le besoin de capter la confiance (1). L'homme est un composé de vertus et de vices; on ne doit pas exiger chez un peuple plus de désintéressement que chez un individu. Qui ne voit qu'en attribuant à leur intérêt seul les institutions et l'esprit d'ordre qui font honneur aux Hollandais, on rend hommage à leur jugement! On leur reproche leur orgueil national..... Quelle est donc la nation qui n'aime à se rappeler sa splendeur passée? Le Français lui-même, le peuple le plus spirituel de la terre, ne préfère-t-il pas reporter sa pensée sur sa gloire militaire que sur celle qu'il s'est acquise dans les arts, la littérature et les sciences?

Les mœurs des Hollandais ne sont pas déréglées : ce que l'on attribue, avec quelque raison, à la froideur de leur caractère et à leur penchant pour l'économie. Peu délicats dans leurs affections, ceux qui se donnent des maîtresses les choisissent dans la classe domestique, et quelquefois les femmes ne se montrent pas plus difficiles dans le choix des objets de leurs faiblesses. On remarque beaucoup moins de dépravation dans la classe du peuple en Hollande que dans le reste de l'Europe. Il est fort rare qu'on y entende parler de vols, et plus rare encore que l'on y commette des crimes. Sortir peu, fumer beaucoup,

(1) Voyez l'ouvrage intitulé : Quatre mois dans les Pays-Bas, t. II.

boire et manger souvent, sont à peu près les principaux passe-temps des riches hollandais. Ils n'apprécient pas les plaisirs de la société, mais ils savent goûter les jouissances paisibles de la vie intérieure. Les seules réunions suivies ne sont que des rassemblemens d'hommes qui se partagent par classes : celles des armateurs, des riches négocians, des magistrats, des commerçans, des courtiers, des marchands et des bourgeois. Ces classes ne se mélangent jamais, et vivent même dans une sorte de jalousie les unes à l'égard des autres. Les artistes et les gens de lettres sont peu considérés, et quoiqu'il n'y ait pas de pays où l'on trouve plus de musées, de collections scientifiques, de sociétés littéraires et savantes, les beaux jours qui virent briller en Hollande tant de littérateurs, de savans et de peintres célèbres, sont à jamais passés; les sciences et les arts ne sont plus que les délassemens des riches industriels, qui tous, appréciant dignement les nobles produits de l'esprit humain, n'épargnent aucune dépense pour donner à leurs enfans une éducation qui les dispose à se ménager de semblables jouissances.

TABLEAUX STATISTIQUES

DE LA MONARCHIE NÉERLANDAISE.

Division administrative, superficie et population des provinces.

PROVINCES.	POPULATION en 1831.	SUPERFICIE en HECTARES.	CHEFS-LIEUX et VILLES PRINCIPALES.	POPULATION.
Hollande septentr.	434,000	229,200	*Amsterdam* † (1).	220,000
			HARLEM..........	21,000
			Hoorn............	10,000
			Alkmaar.........	9,000
			Zaandam........	10,000
Hollande mérid....	471,000	277,830	LA HAYE........	49,000
			Rotterdam.......	66,000
			Delft.............	14,000
			Leyde............	29,000
			Dordrecht.......	17,500
			Gorcum..........	5,000
Zélande...........	141,000	158,036	MIDDELBOURG ...	17,000
			Flessingue.......	5,000
Utrecht............	131,000	127,617	UTRECHT	36,000
			Amersfort.......	9,000
Gueldre............	304,000	517,098	ARNHEIM.........	10,000
			Nimègue.........	13,000
			Zutphen	7,000
			Harderwyk......	3,800
Over-Yssel.........	168,000	329,961	ZWOLL...........	31,000
			Deventer.........	10,000
			Kampen	7,000
Drenthe...........	61,000	223,852	ASSEN...........	1,200
			Meppel..........	4,000
			Coeverden.......	2,000
Groningue........	169,000	205,059	GRONINGUE..	24,000
			Delfzyl..........	3,000
Frise...............	214,000	260,732	LEEUWARDEN.....	17,000
			Horlingen........	7,000
Brabant septentr..	350,000	484,896	BOIS-LE-DUC †...	13,000
			Breda.............	11,000
			Berg-op-Zoom...	6,000
Total.....	2,443,000	2,814,281		

(1) Le signe † indique les évêchés.

PROVINCES.	POPULATION en 1831.	SUPERFICIE en HECTARES.	CHEFS-LIEUX et VILLES PRINCIPALES.	POPULATION.
D'autre part...	2,443,000	2,814,281		
TERRITOIRE CÉDÉ PAR LA BELGIQUE, en vertu du traité du 15 nov. 1831.			*Maestricht*.......	22,000
			Ruremonde	5,500
			Venloo	6,500
PARTIE du Limbourg......	180,983	219,529	Veerdt	3,000
			Sittard	3,800
PARTIE du Luxembourg....	151,501	218,515	*Luxembourg*.....	11,500
			Vianden	1,500
Total.....	2,775,484	3,252,325	Diekirch..........	2,800
			Wiltz.............	2,500
Population des colonies détaillées ci-après...........	9,426,450		Echternach......	3,700
			Grevenmachern.	2,300
Total de la population générale...	12,201,934		Remich..........	2,100

Colonies néerlandaises (1).

Parties du monde.		Population.
AFRIQUE......	Dans la république de Fantie : *Elmina* ou Saint-George de la Mine; le fort *Vredenbourg;* le fort *Nassau;* le fort *Leydssaamheyde* ou Apam. Dans le royaume d'Ahanta : le fort *Antonius;* le fort *Hollandia;* le fort *Sébastien.* Dans le royaume d'Accra : le fort *Crèvecœur.*	15,000
OCÉANIE.......	*Sumatra* (la plus grande partie de cette île avec Bencoulen). *Java*, dont Batavia la capitale est celle de toute l'Océanie néerlandaise. *Madura* en totalité. *Célèbes* en grande partie. *Bornéo*, id. Archipel de *Sumbava* et *Timor*, presque en entier. Archipel des *Moluques* presque en entier. La *Terre des Papouas* et l'*Ile des Papouas* presque en entier.	9,300,000
AMÉRIQUE.....	Iles *Bonair*, *Curaçao*, *Saint-Eustache*, une partie de celle de *Saint-Martin*, celle de *Saba* et quelques îlots peu importans. Colonie de *Surinam* à la Guyane.	111,450
		9,426,450

(1) Voyez pour connaître en détail les colonies néerlandaises en Amérique, le tome XI, p. 724 et 792.

TABLEAU *du nombre d'élèves dans les écoles et colléges du royaume néerlandais en* 1827.

	Écoles des petits enfans.	Écoles de travail.	Écoles primaires.	Colléges.	Total général des élèves.	Rapport des élèves à la population par 1000 habitans.
Over-Yssel..........	1,582	219	23,958	113	25,872	164. 62
Drenthe...........	90	»	8,781	28	8,899	156. 18
Groningue..........	331	»	21,173	84	21,588	136. 65
Frise.............	2,011	»	24,801	121	26,933	134. 22
Hollande septentr..	9,062	88	38,677	221	48,048	118. 56
Gueldre............	2,031	»	30,952	172	33,155	116. 63
Brabant septentr...	2,624	195	34,739	420	37,978	116. 02
Hollande méridion.	8,179	1,296	40,473	225	50,173	113. 40
Utrecht.............	1,468	277	11,802	119	13,666	111. 65
Zélande...........	1,386	47	12,735	37	14,205	107. 35
Totaux.....	28,764	2,122	248,091	1,540	280,517	1,275. 28

TABLEAU *du mouvement commercial des principaux ports du royaume en* 1826, 1827 *et* 1828.

		1826.	1827.	1828.
Navires entrés	à Amsterdam..........	1,887	1,982	2,132
Idem	à Rotterdam...........	1,587	1,731	2,085
Id.	à Schiedam............	»	»	263

Quantités de café entré dans les ports ci-après :

		1826.	1827.	1828.
Amsterdam..................	(balles)	150,000	113,000	169,000
Rotterdam..................	(*Idem*)	134.000	98,000	113,000

TABLEAU *des forces de terre et de mer en* 1829 *et* 1832.

				Hommes.
En 1829 (lorsque le royaume des Pays-Bas se composait de la Hollande et de la Belgique).	Armée de terre..			43,297
	Armée de mer...	Équipages en activité.		4,314
		Vaisseaux de ligne....	12	
		Frégates..............	33	
		Corvettes.............	36	
		Bâtimens inférieurs...	50	
		Totaux.....	131	47,611

				Hommes.
En 1832.	Armée de terre.	Infanterie, 62 bataillons de 800 hommes.		49,600
		Cavalerie, 8 régimens (4 de cuirassiers et 4 de cavalerie légère)........		4,800
		Artillerie, 30 compagnies (150 pièces)...		3,000
		Génie, 6 compagnies de mineurs..........		750
		Garde urbaine, 34 bataillons de 800 hommes, formant 27,200 hommes, et donnant un effectif réel de............		12,000
		Total de l'armée de terre.....		70,150
	Armée de mer.		canons. canons.	
		5 vaisseaux de 84, 74 et 64....	370	
		19 frégates.. de 60, 44 et 32....	792	
		14 corvettes de 32, 28 et 20....	364	
		10 bricks.... de 18, 14 et 12....	170	
		3 avisos.... de 8, ...	24	
		4 bâtimens divers de 30 à 35 canonnières..................	»	
		En construction.		
		4 vaisseaux....... de 84 à 74....	306	
		3 frégates........ de 60 à 44....	164	
		7 corvettes, etc. de 18 à 24....	158	
		1 bâtiment d'instruction.. »....	»	
		70 bâtimens portant ensemble.....	2,348	
		Équipages en activité.................		3,102
		Total de l'armée de terre et de mer.....		73,252

TABLEAU *des revenus et des dépenses du royaume néerlandais.*

		florins.	
Revenus évalués d'après le taux moyen des dernières années..........................		40,000,000	francs. 85,000,000
Dépenses d'après le budget de 1836.	Liste civile..........................	1,425,000	florins. 49,336,000 francs. 105,149,580
	Secrétairerie d'État et haut collége d'administration.........	541.800	
	Départ. des affaires étrangères...	744,500	
	Dépenses de la justice............	1,084,500	
	Idem de l'intérieur.............	2,716,700	
	Idem du culte réformé..........	1,330,000	
	Idem du culte catholique........	400,000	
	Idem de la marine...............	4,750,000	
	Dette nationale. — Département des finances. — Pensions, etc.	14,715,00	
	Dépenses de la guerre............	21,000,000	
	Idem des colonies...............	658,5000	

Dette publique en 1834.	Dette de la Hollande.............. francs.	1,198,625,000	»
	Somme que le traité du 15 novembre 1831 porte à la charge de la Belgique.........	639,366,000	»
	Total qui, d'après le traité, resterait à la charge de la Hollande.........	559,259,000	»
	Inscription au grand livre de la dette nationale active d'une somme de 6,340,370 fl. au capital, pour combler le déficit de 1832, ci, en..................... francs.	13,504,987	70
	Total général en 1834..... francs.	572,763,987	70

LIVRE CENT QUATRIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description du royaume de Belgique.

Ce royaume nouvellement fondé présente, sous le rapport physique, une transition bien marquée entre le territoire néerlandais et le territoire français : au nord les deux provinces de Flandre, celle d'Anvers et celle du Brabant méridional offrent des plaines comme celles de la Hollande, mais encore plus étendues, et les marais du Limbourg se confondent avec ceux du sol néerlandais ; au sud s'étendent des plateaux ondulés qui se continuent sur le territoire de la France. Les aspérités du sol ne sont dans la Belgique que des collines ; elles appartiennent au groupe du système alpique qui domine en France et que nous avons appelé *groupe franco-celtique :* ainsi celles qui s'étendent dans la province de Luxembourg et dans celle de Liége, ne sont qu'un prolongement de la chaîne que nous avons nommée *Cevenno-Vosgienne.* Le plateau des Ardennes ou plutôt de l'Ardenne, qui appartient à la même chaîne, s'étend dans le Hainaut, la province de Namur, et celle du Limbourg. Les plateaux qui se trouvent entre l'Escaut et la Meuse sont sillonnés par des fentes au fond desquelles coulent des rivières : ce qui donne à la contrée un aspect montueux. Celle qui est située à l'est de la Meuse est basse dans sa partie du nord-ouest, et s'élève dans la direction du sud-est, c'est-à-dire vers les frontières de la France. Ses points les plus élevés ne paraissent pas dépasser 350 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. « Elle « est en général sillonnée, dit M. d'Omalius d'Halloy, par « un grand nombre de vallées et de vallons. Ce mouve-

« ment du sol, l'existence d'une multitude de petites ri-
« vières et le mélange des rochers escarpés avec des prai-
« ries, des terres labourables et de petites forêts, lui don-
« nent un aspect très-pittoresque ; mais, comme dans pres-
« que tous les autres pays où dominent les terrains pri-
« mordiaux, le sol est peu fertile, à l'exception cependant
« des parties situées au nord de la Sambre et de la Meuse,
« sur lesquelles se sont étendus des dépôts meubles de
« terrains secondaires ; de sorte que les richesses miné-
« rales s'y trouvent réunies ; ce qui a fait dire que le mi-
« neur et le minéralogiste, accoutumés à habiter des mon-
« tagnes arides, étaient étonnés de se rencontrer, dans le
« Hainaut, au milieu de plaines couvertes d'une végétation
« brillante, où la culture est portée au plus haut point de
« perfection. »

Le même savant fait remarquer que sur la rive droite de la Meuse la disposition des vallées présente deux modifications distinctes : les unes sont droites, larges, peu profondes, bordées de coteaux en pente douce, et dirigées du nord-est au sud-ouest ; mais elles sont déchirées par des vallées plus profondes, irrégulières, dirigées en tous sens et servant d'écoulement aux rivières ; disposition qui est due à la constitution géognostique du pays. Les autres vallées n'ont aucun rapport avec la nature du sol, du moins lorsque celui-ci est formé de roches dures ; car ces vallées, dit-il, sont arrêtées par des dépôts arénacés. Elles semblent démontrer qu'il ne faut point attribuer le creusement des vallées à l'action errosive des eaux, mais à des crevasses dont les eaux ont profité pour s'écouler.

L'Ardenne, dit encore M. d'Omalius d'Halloy, est plus élevée que les contrées qui l'environnent au nord, à l'ouest et au sud ; ses sommités ont, d'après M. Steininger, une hauteur moyenne de 550 mètres au-dessus du niveau de la mer. Cependant l'Ardenne n'est pas mon-

tueuse; on y voit des suites considérables de plateaux qui ne présentent que de légères ondulations. Mais dans les parties traversées par des rivières un peu importantes, telles que l'*Our*, la *Meuse*, la *Roër*, le *Semois*, la *Sure*, etc., elle est déchirée par une multitude de vallées et de gorges extrêmement profondes, souvent très-resserrées, qui présentent des escarpemens de plus de 200 mètres de hauteur. Il résulte de cette disposition que cette région renferme des cantons très-montueux et d'autres presque plats, et que cependant les sommets des plateaux sont partout à peu près de la même hauteur et le terrain de la même nature. On connaît ses immenses forêts, mais la majeure partie du sol est aride, et ne présente que des landes « qui « forment ou de vastes plateaux marécageux et absolument « incultes, connus dans le pays sous le nom de *fagnes*, ou « de mauvaises pâtures qu'on ne peut livrer à la culture « qu'après un intervalle de 15 à 20 ans, et par un pro- « cédé particulier appelé *essartuge;* ce n'est en général « que dans les vallées que l'on trouve de véritables prairies « et des terres régulièrement cultivées. »

La constitution géognostique du royaume de Belgique mérite quelques détails. Dans les Flandres et dans la province d'Anvers on trouve un calcaire marin que l'on a d'abord rapporté au calcaire grossier des environs de Paris, mais qui est reconnu aujourd'hui pour être plus récent que tout ce qui constitue les terrains parisiens. C'est sur ce calcaire que s'étend une couche d'argile diluvienne qui constitue les terres fortes des Flandres. Vers le nord de ces provinces s'étend un dépôt sablonneux beaucoup plus moderne: il est composé, suivant un savant professeur de Gand (1), de plusieurs assises dont la plus inférieure est

(1) M. *Ch. Morren :* Mémoire sur les ossemens humains des tourbières de la Flandre. — Gand, 1832.

un sable vert sur lequel repose, tantôt un limon noir et tout pétri de coquilles d'eau douce appartenant à des espèces encore vivantes aujourd'hui, tantôt un sable blanc ou jaune qui constitue le sol des grandes bruyères de la province d'Anvers et des terres légères du pays de Waes, dans la Flandre orientale, sur lesquelles des blocs erratiques se sont répandus. Ces dépôts septentrionaux sont évidemment diluviens et d'eau douce. Sur ceux-ci, comme sur le dépôt marin du midi, il existe des tourbières qui portent les mêmes caractères, avec cette différence que dans celles qui reposent sur le calcaire marin on trouve des ossemens du bœuf aurochs, et dans celles qui sont sur le dépôt diluvien des ossemens de castors, de loups, de chiens, de loutres, de chèvres et d'hommes. Cuvier a prouvé que les castors de ces tourbières appartiennent à une espèce qui n'existe plus : voilà donc un nouvel exemple d'ossemens humains contemporains d'animaux dont les races sont perdues.

Les dépôts diluviens ou de transport de la plupart des provinces belges, telles que celle d'Anvers, le Brabant méridional, les Flandres, le Hainaut et le Limbourg, renferment des ossemens d'éléphans et quelquefois de rhinocéros; celles de Namur et de Luxembourg ne paraissent pas en recéler; mais dans les cavernes de la province de Liége, particulièrement celles de Chokier, un savant naturaliste (1) a trouvé dans une couche argileuse d'origine diluvienne, mêlée de cailloux roulés de quarz, et de fragmens de calcaire, des ossemens humains accompagnés de débris de rhinocéros et du grand ours des cavernes (*ursus spelæus*).

Si de Menin nous tirons une ligne passant par Bruxelles et se terminant à Maestricht, tout l'espace qui s'étend au

(1) M le docteur Schmerling, de Liége

sud de cette ligne nous offrira une grande variété de formations plus ou moins anciennes.

Depuis les bords de la Senne jusqu'à la frontière belge, à peu de distance d'Aix-la-Chapelle, s'étend une longue bande de terrain crétacé composé de craie blanche, de marne, d'argile, et de craie tufeau. Sa plus grande largeur du nord au sud se trouve entre Saint-Trond, dans le Limbourg, et Héron dans la province de Liége.

A l'ouest du terrain crayeux, s'appuie sur celui-ci un terrain supercrétacé dont nous avons déjà parlé, et qui est plus récent que le calcaire grossier des environs de Paris : il se compose d'un sable calcarifère coquillier, qui renferme des bandes de roches calcaires. Il s'étend en longueur de l'est à l'ouest, depuis Dhuy jusqu'à Turcoing, et en largeur depuis Bruxelles jusqu'à Nivelles.

Au sud de ce terrain, depuis Nivelles jusqu'à Chimay, on traverse 5 à 6 bandes de calcaire anthraxifère, c'est-à-dire contenant une matière combustible appelée *anthracite*, qui se prolongent presque parallèlement du sud-ouest au nord-est, depuis Tournay jusqu'aux environs d'Aix-la-Chapelle, et dont la plus septentrionale est à Nivelles, et la plus méridionale au sud de Chimay.

Au sud de la plus septentrionale, on voit à l'ouest et à l'est de Mons le terrain houiller, qui s'étend ensuite en une longue bande depuis Fontaine-l'Évêque dans le Hainaut, jusqu'à Daelheim, dans la province de Liége. Au sud de Mons reparaît la craie recouverte des grès du terrain supercrétacé; mais plus au sud encore, depuis les environs de Dour jusqu'à Verviers, les bandes du calcaire anthraxifère s'appuient sur des schistes ardoisiers qui règnent ensuite sans interruption jusqu'aux frontières méridionales de la Belgique.

La stratification ou la disposition des couches du calcaire anthraxifère et du schiste ardoisier est remarquable

en ce qu'elles s'élèvent verticalement, ce qui oblige à exploiter au moyen de puits les immenses houillères des environs de Namur et de Mons. Quel soulèvement ces couches ont dû éprouver par suite de l'action des feux souterrains, pour que ces couches, originairement horizontales, se trouvent aujourd'hui perpendiculaires!

Dans la partie du Luxembourg qui appartient à la Belgique on voit reposer sur les schistes le lias ou calcaire à gryphées, les marnes irisées, le calcaire conchylien ou *muschalkalk* des Allemands, et le grès bigarré.

Tel est en général l'ensemble des terrains qui constituent le territoire de la Belgique. Ils donnent lieu à quelques exploitations plus ou moins considérables, parmi lesquelles la houille n'est pas la seule qui soit importante.

Les roches quarzeuses et celles qui renferment de l'amphibole, et qui forment des couches au milieu du terrain ardoisier, constituent une branche importante d'exploitation pour le pavage des routes et pour faire des meules à aiguiser : c'est dans le terrain qui contient de l'anthracite que se trouve cette grande variété de marbres, l'une des richesses minérales de Belgique, principalement celui qui doit à de nombreux débris de corps organisés marins le nom de *petit granite,* et que l'on exploite à Soignies, à Harquesne, à Felay, aux Ecaussines dans le Hainaut, et à Ligny dans la province de Namur; on doit encore citer les marbres noirs connus sous les noms de *marbres de Namur*, de Theux et de Dinant, ainsi que celui de *Sainte-Anne*, qui vient des environs de Thuin dans la province de Hainaut, et qui est veiné de gris et de blanc. Un autre marbre assez estimé est la brèche de Waulsort, dans la province de Namur. Le même terrain contient en abondance de riches minerais de fer et de plomb, et donne naissance aux célèbres eaux thermales de Chaudfontaine, près de Liége. Le schiste est exploité comme pierre de

construction, et employé aussi en carreaux, en tables, et quelquefois en ardoises; au milieu des roches schisteuses des bords de la Meuse, on exploite ces pierres à aiguiser, ces pierres à rasoirs que l'on expédie sur tous les points de l'Europe, ces schistes chargés d'alun que l'on vend sous le nom de crayons de charpentiers; enfin, c'est du terrain ardoisier que jaillissent les eaux minérales de Spa, qui ont acquis une si grande célébrité.

Le fer abonde dans le terrain anthraxifère; il s'y présente sous deux états différens : le *fer oxidé* que les mineurs nomment *mine rouge*, et le *fer hydraté* qu'ils appellent *mine jaune*. Le premier de ces minerais forme des couches dans les bandes schisteuses, et donne un fer tendre et cassant peu estimé; le second se présente en amas considérables au milieu du calcaire et donne en général du fer d'excellente qualité. Les plus riches exploitations de ce métal sont celles des cantons de Walcourt et de Florenne. On en exploite aussi dans les environs de Couvin, d'Echsweiser, de Ferrière, de Rochefort et de Theux. Le calcaire anthraxifère recèle aussi des filons de galène et de pyrite, c'est-à-dire de sulfure de plomb et de fer, principalement à Vedrin, près de Namur. A Visé on trouve du cuivre pyriteux disséminé en globules; à Moresnet, dans la province de Liége, on exploite dans la localité connue sous le nom de *la Vieille-Montagne*, ainsi qu'aux environs de Limbourg, du zinc silicaté et carbonaté, et le métal qu'on en retire sert à alimenter une importante fabrique de zinc établie à Liége et plusieurs manufactures de laiton, qui existent en Belgique et dans le nord de la France.

C'est dans la bande de calcaire anthraxifère que la nature a creusé la belle grotte de Han, située à 5 lieues de Dinant. La rivière de la Lesse s'y engouffre sous des masses de rochers pour reparaître à 500 mètres plus loin, de l'autre côté de la colline. Les corps légers que l'on jette dans la

rivière prouvent que celle-ci met 24 heures à traverser les sinuosités de la grotte. Cette célèbre caverne se compose d'une série de cavités élevées, unies par des couloirs plus ou moins resserrés dont le développement est de plus d'une demi-lieue, et dont les parois sont tapissées de brillantes stalactites. Il est bon de remarquer, dit M. d'Omalius d'Halloy, que la vallée de la Lesse n'est point barrée en cet endroit, mais qu'elle se prolonge autour de la colline traversée par les eaux, et que lorsque le volume de celles-ci devient trop considérable pour entrer dans la grotte, une partie s'écoule dans la vallée.

Le royaume de Belgique reçoit plusieurs fleuves et un grand nombre de rivières, qui prennent naissance sur le territoire français. L'*Escaut*, en brabançon *Schelde*, sort de France, traverse une partie du Hainaut, borde à l'orient la Flandre occidentale, sépare en deux parties la Flandre orientale, et forme la ligne de démarcation entre celle-ci et la province d'Anvers, avant de se diviser en deux branches principales qui, en tombant dans la mer, forment les îles dont se compose la *Zélande*. La *Meuse*, que le Belge appelle *Maas*, et qui à 7 lieues des frontières de la France reçoit les eaux de la Sambre, arrose les provinces de Namur, de Liége et de Limbourg, sépare le Brabant septentrional de la Hollande, et, se réunissant au Wahal ou au Rhin, usurpe le rang de ce grand fleuve. Parmi les autres cours d'eau qui arrosent le territoire belge nous citerons la *Lys*, qui a donné son nom à un département français formé de la Flandre occidentale, et qui parcourt une étendue de 19 lieues en France et de 23 en Belgique; la *Nèthe*, formée de la grande et de la petite Nèthe, qui ont donné aussi leurs noms à un département dont le chef-lieu était Anvers, et qui se réunit à la *Dyle* grossie des eaux de la *Senne* pour former la *Rupel;* la *Sambre*, en latin *Sabis*, qui coule pendant 17 lieues en

France et 22 en Belgique; enfin la *Lesse*, petite rivière de 15 lieues de cours, qui n'est célèbre que par son passage souterrain dans la grotte de Han, et l'*Ourthe* qui a donné son nom à un département dont le chef-lieu était Liége, et qui n'a que 25 lieues de cours. Ces deux rivières se jettent dans la Meuse.

Les diverses parties du royaume de Belgique diffèrent principalement par leur humidité plus ou moins grande. Dans le duché de Luxembourg le climat est sain et tempéré, cependant plutôt humide que froid. Le chêne, le frêne et le hêtre dominent dans ses belles forêts; les bêtes à cornes y trouvent des pâturages abondans; on y cultive quelques vignes qui donnent un vin médiocre; les arbres fruitiers y sont rares; le blé y réussit avec peine; mais l'habitant tire un grand avantage de la culture du seigle, de l'avoine, et surtout de la pomme de terre.

Dans la province de Liége l'air est souvent brumeux : ses vallées fertiles et bien cultivées, principalement celle qu'arrosent l'*Ourthe* et l'*Emblève*, donnent, outre les productions du Luxembourg, une belle qualité de froment; son territoire n'est pas moins riche que le précédent en forêts, en gibier, en porcs et en bêtes à cornes.

L'air de la province de Namur est vif et sain; le sol, très-varié, est docile à la culture, les moutons ont une laine plus belle et une chair plus succulente que dans les deux autres provinces.

On respire dans le Hainaut un air aussi sain ; on y jouit d'un climat aussi tempéré; on y remarque la même fertilité, et les forêts, quoique plus disséminées, procurent de beaux bois de charpente.

La Flandre occidentale et la Flandre orientale sont sous l'influence d'un climat humide qui fait naître fréquemment des fièvres dangereuses; l'été y est chaud, mais pluvieux; l'hiver y est froid : les vents du nord-ouest rendent souvent,

dans la première de ces provinces, cette saison redoutable par les inondations qu'ils causent.

Les deux Flandres nourrissent des chevaux trop lourds comme monture, mais excellens pour le trait. Les autres animaux domestiques s'y font remarquer par leurs qualités, qu'ils doivent à de bons pâturages. Les végétaux qui y réussissent le mieux sont le tabac, le chanvre, la garance, et surtout le lin, principale richesse du pays. Dépourvues de forêts, mais abondantes en tourbe, on y fait un grand usage de ce combustible. Les provinces du Brabant méridional, d'Anvers et du Brabant septentrional, sont saines, quoique humides; le sol y est partout fertile, excepté dans le nord de la dernière, où les bruyères et quelques forêts de pins couvrent encore des landes sablonneuses, sur lesquelles la tourbe s'accumule au fond des grands marécages; cependant des travaux assidus pourraient, comme sur le territoire d'Anvers, transformer en fertiles prairies des terrains inutiles. Le Limbourg, non moins marécageux, se livre avec un grand avantage à l'éducation des bestiaux et des abeilles.

Avant de passer à la description des villes du royaume de Belgique, nous jetterons un coup d'œil rapide sur les anciens peuples qui habitaient ce pays avant, pendant et après la domination romaine. Les principaux, ceux qui donnèrent leur nom à la Belgique, sont les *Belgæ*, nation celtique que l'on s'accorde à regarder comme originaire de la Germanie (1), et dont le nom signifiait dans son propre idiome, selon les uns, *habitans du nord*, selon d'autres, *querelleur*, du mot tudesque *belgen* qui signifie *disputer*. A une époque très-reculée qu'il est difficile de fixer d'une manière précise, mais qui paraît être entre l'an 350 et 281 avant notre ère, ils traversèrent le Rhin, envahirent la Gaule

(1) *Cæsar :* De Bello Gallico, lib. II, c. IV.

septentrionale jusqu'à la chaîne des Vosges à l'est, et au sud jusqu'au cours de la Marne et de la Seine (1). Leur véritable nom de *Belg* se prononçait *Bolg*, *Volg* et *Volk:* de là la dénomination latine de *Belgæ*, *Volgæ* et *Volcæ*, par lesquelles ils sont désignés dans les anciens auteurs. La nation belge se composait de plusieurs peuples dont les principaux étaient les *Vellocasses*, les *Treviri*, les *Segni*, les *Condrusi*, les *Eburones*, les *Atuatici*, les *Cæresi*, les *Pæmani*, les *Ambivarites*, les *Menapii*, les *Morini*, les *Nervii*, avec les *Centrones*, les *Grudii*, les *Levaci*, les *Pleumosii*, et les *Garduni*, peuplades qu'ils prenaient sous leur protection.

Ceux de ces peuples qui occupaient la Belgique actuelle étaient les *Ambivarites* dans la province d'Anvers; les *Nervii* dans le Hainaut et dans une partie du Brabant méridional et de la Flandre orientale; les *Morini* dans la Flandre occidentale; les *Menapii* dans le Limbourg, avec les *Eburones* qui possédaient aussi la province de Liége, et qui paraissent avoir pris plus tard le nom de *Tungri;* enfin les *Treviri*, qui comprenaient dans leur territoire la plus grande partie de la province de Luxembourg. Subjugués par les Romains, ces peuples s'unirent en 409 aux Francs pour secouer le joug qu'ils portaient depuis 458 ans. C'est de cette réunion que date l'origine de la monarchie française. Le roi Clodion, fils de Pharamond, s'empara de la province romaine appelée *seconde Belgique*, et fixa le siége de son empire à *Dispargum*, que l'on croit être aujourd'hui la ville de Diest, dans le Brabant méridional; Mérovée ajouta aux conquêtes précédentes celle de la première Germanique, et choisit Tournay pour capitale; Childéric y joignit la seconde Germanique avec la première

(1) M. *Amédée Thierry :* Histoire des Gaulois, t. I, ch. IV, p. 130. — Voyez aussi le *Dictionnaire géograph. de la Belgique et de la Hollande*, dans lequel l'auteur, M. Dewez, place cette émigration vers l'an 280.

Belgique ; enfin Clovis s'empara de Tongres et de la seconde Belgique : ainsi, les premiers rois de la France l'ont également été de la Belgique.

Sur la rive droite de l'Escaut, *Anvers*, en flamand *Antwerpen*, paraît devoir son nom à deux mots flamands, *aen' twerf*, qui signifient *au quai*, parce que dès la plus haute antiquité cette ville avait un quai destiné au débarquement des navires. Dans les anciens monumens historiques elle est appelée *Andoverpia*, *Anturpia*, *Andowerpum*, etc. On croit qu'elle était la cité des *Ambivarites*, peuple dont parle César (1) ; les lois saliques paraissent en faire mention sous les noms d'*Anhunerbo* et d'*Andrepus* ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il en est question dans des actes du VIIe siècle, qui lui donnent le titre de *castrum*, expression qui signifiait déjà, non pas un château, mais une ville forte : et en effet, c'est en 630 que saint Amand y construisit l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul (2). Devenue au VIIIe siècle le boulevard septentrional des Francs contre les hordes danoises, frisonnes et normandes, elle reçut le titre de *marquisat de l'Empire*, c'est-à-dire *Marche frontière*. Vers l'an 1124 elle était déjà très-peuplée ; en 1201 son enceinte fut agrandie ; en 1304 elle prit de nouveaux développemens ; en 1306 ses rues furent pavées ; en 1456 l'autorité municipale ordonna que ses maisons, qui jusque-là avaient été bâties en argile, le seraient en pierres ou en briques ; enfin, au XVIe siècle, elle devint une ville régulière, une place commerçante, et elle entra dans la ligne des 32 villes hanséatiques. Devenue après sa réunion à la France, en 1795, chef-lieu du département des *Deux-Nèthes*, des travaux immenses ordonnés par Napoléon l'élevèrent momentanément au rang des principales villes ma-

(1) *Cæsar :* De Bello Gallico, lib. IV, c. IX. — (2) *Dewez :* Dictionnaire géographique de la Belgique et de la Hollande. — Bruxelles, 1829.

ritimes de l'empire français. Sa cathédrale est la merveille de la Belgique; c'est l'une des plus belles constructions gothiques de l'Europe : elle a 152 mètres de longueur, 76 de largeur et 109 de hauteur. Ses voûtes sont soutenues par 125 piliers formant 230 arcades. Plusieurs tableaux des grands maîtres de l'école flamande décorent son intérieur : on y remarque la fameuse descente de croix de Rubens, chef-d'œuvre de ce grand homme. Des colonnes en marbre de diverses couleurs ornent le chœur, les chapelles et le portail. La grande tour dont elle est surmontée fut commencée en 1422 et terminée en 1517; lorsque l'église fut brûlée en 1533, il n'y eut de préservés que le chœur et cette tour. Celle-ci a 144 mètres de hauteur. Elle renferme un des plus beaux carillons de la Belgique : il se compose de 42 cloches, bien qu'il y ait 40 autres cloches ordinaires pour carillonner aux fêtes. Montons jusqu'à la plus haute galerie de cette tour pyramidale, et jetons un coup d'œil sur le magnifique spectacle qui s'offre à la vue. On se trouve au centre d'un panorama de 10 lieues de rayon; on voit se diriger dans tous les sens les 212 rues de la ville; on aperçoit l'hôtel de ville, bâti à l'époque dite de la renaissance, mais achevé plus tard dans un autre style, ce qui produit un coup d'œil bizarre auprès des maisons qui bordent la place, et dont l'architecture est plus ancienne, telles que la fameuse maison de la corporation des brasseurs, si élégamment sculptée; la Bourse attire aussi les regards : c'est un parallélogramme dont le cloître intérieur et à jour se fait remarquer par la multiplicité des colonnes qui soutiennent l'édifice, et dont aucune n'a la même forme ni la même sculpture. Cette bigarrure tient à une cause qui mérite d'être rappelée : la Bourse a été fondée par les corporations du commerce, et chacune fit faire un pilier sur un dessin particulier, en n'observant d'autre règle d'uniformité que celle de la hauteur. L'église de Saint-

Jacques renferme le tombeau de Rubens et son beau tableau de la Sainte-Famille, qui fut fait en 17 jours, et dont toutes les têtes sont les portraits des membres de sa propre famille. Sur la place de Meer on voit l'hôtel du gouvernement, qui sert encore d'habitation aux gouverneurs, et où Napoléon résida en 1806. On aperçoit aussi les six portes de la ville, ses quais, les restes de ses chantiers, le magnifique faubourg de *Borggerhout;* le port, l'une des plus grandioses créations de Napoléon, et destiné à recevoir plus de 100 navires; l'arsenal, d'une étendue considérable, qui fut incendié en 1831 par les Hollandais; enfin la citadelle, une des plus fortes de la Belgique, et qui cependant fut enlevée aux Hollandais, en 1832, par l'armée française sous les ordres du maréchal Gérard. L'Escaut, dont la largeur est de 1600 pieds à quelque distance du port, donne un aspect magnifique à cette ville, patrie des Teniers, de Van-Dyck, de Jordaëns, de la famille de Rubens et d'autres personnages célèbres.

A 8 lieues au nord-est d'Anvers nous voyons *Turnhout*, bâti à l'endroit où les ducs de Brabant avaient construit un château au milieu d'une forêt. Elevée au rang de cité en 1264, cette ville, dont on porte la population à 12,000 âmes, est célèbre par ses dentelles et ses divers tissus de lin, de chanvre et de laine. Au confluent des deux Nèthes, *Lierre*, dont on remarque la grande église et l'hôtel de ville, était déjà, en 1212, au nombre des cités belges. Son nom, dit-on,dérive de *Ledi* qui signifie *flux de la mer.* En remontant le cours de la Dyle, *Malines*, qui communique avec Bruxelles par un chemin de fer de 4 lieues de longueur, est nommée en flamand *Mechelen :* c'est une ville bien bâtie et peuplée de 23,000 âmes. Sa plus belle église, celle de Saint-Rombaut, renferme quelques tableaux remarquables. Sa tour a 112 mètres de hauteur. Cette ville existait au IXe siècle. Son ancien nom est *Maghlinia* (*maris linea*), c'est-à-dire *reflux de la mer.* Déchue de la splendeur dont elle a joui long-temps, elle est encore le siége d'un arche-

vêché; mais son importance réelle n'est plus que dans la fabrication de ses dentelles, renommées sous le nom de *point de Malines.* On y fabrique aussi toutes les chaises dont on se sert en Belgique.

Ces campagnes dont l'œil mesure sans obstacle la riche et fertile étendue, n'offrent pas un seul monticule, et ne sont que des prairies alternant avec des champs, des haies et des jardins. Vers l'ouest on voit s'étendre la *Flandre orientale* avec ses vingt villes toutes plus importantes les unes que les autres. A 4 lieues d'Anvers, l'élégante cité de *Saint-Nicolas*, riche de son commerce de lin, de chanvre, de houblon et de seigle, et de ses fabriques en tous genres, est traversée par une route magnifique. Cette ville de 17,000 âmes renferme une place d'une grande étendue, un hôtel de ville et une église remarquables par leur architecture. A 3 lieues au-delà, *Lokeren*, à peu près aussi peuplée, est arrosée par la Durme qui, canalisée jusqu'aux bouches de l'Escaut, favorise son important commerce en grains, en bestiaux, en toiles et en denrées de toute espèce. *Termonde* ou *Dendermonde*, c'est-à-dire *Bouche de la Dendre*, située au confluent de cette rivière et de l'Escaut, passe pour être ancienne : on croit qu'elle existait du temps de Charlemagne. Sa citadelle ne date que de l'an 1624. Cette petite ville peut inonder ses environs à une grande distance.

A 7 lieues de celle-ci brillent les clochers de *Gand* ou de *Gent*, cette ancienne capitale de la Flandre, qui du temps de Charles-Quint surpassait en superficie la capitale de la France. Sa forme est triangulaire; l'Escaut, la Lys, et les deux petites rivières de la Liève et de la Moère y forment plus de 26 îles réunies par plus de 100 ponts. Cette ville, comme toutes les autres de la Belgique, présente les traces de la domination des Espagnols : un grand nombre de maisons rappellent par leur architecture celles de Madrid, ce qui forme un singulier contraste avec la multipli-

cité de ses canaux, qui la font ressembler à Amsterdam. Des quais magnifiques, de grandes places publiques, des promenades agréables, dans une enceinte murée de 4 lieues de circonférence, placent Gand au rang des belles et vastes cités; mais peu peuplée relativement à son étendue, l'aspect en est monotone et triste; sa population est de 85,000 âmes. La citadelle que fit bâtir Charles-Quint pour contenir les habitans, n'existe plus; le roi Guillaume en a fait construire une autre assez mesquine. La cathédrale, sous l'invocation de Saint-Bavon, monument de la munificence des comtes de Flandre, est un des plus remarquables de la Belgique. Il fut consacré en 941. On y admire la belle chaire à prêcher, ouvrage de Delvaux. Il faut surtout porter son attention sur l'église souterraine qui date des temps antérieurs à Charlemagne et qui possède des tombeaux parfaitement conservés de divers personnages du VIIe siècle. La tour voisine appelée le *beffroi*, et dont les fondemens ont été posés en 1461 et la croix en 1535, porte un carillon célèbre par le nombre de ses cloches. L'hôtel de ville est digne aussi de fixer l'attention : c'est un double bâtiment à deux faces : l'une, qui est dans le style gothique, fut commencée en 1481; l'autre date des premières années du VIIe siècle. Le palais de l'Université présente une belle façade. Les principales places de Gand sont le *Marché du vendredi*, remarquable par sa grandeur, et le *Marché aux grains*, près duquel se trouve, au détour d'une rue, un canon en fer forgé d'une dimension extraordinaire : il a 3 pieds de diamètre et 18 de longueur. On dit que Charles-Quint le fit fondre pour contenir les Gantois. Le *Kauter* et la *Couture* sont les deux plus belles promenades. Un zèle éclairé pour les sciences, les arts, la morale et la religion, a contribué à la fondation de plusieurs riches établissemens dans cette patrie de Charles-Quint, de Jacques Arteveld qui se rendit célèbre dans les troubles de la Flandre,

de l'helléniste Daniel Heinsius, du sculpteur Delvaux, de l'architecte François Romain, de l'astronome Philippe Laensberg, et de l'historien Van-der-Vynckt. Parmi les établissemens les plus utiles, nous citerons l'Université, le jardin botanique, le cabinet de physique et d'histoire naturelle, le musée de peinture, la collection de médailles et d'antiquités, l'académie des beaux-arts, la société d'agriculture et de botanique, l'hospice des incurables et des aliénés, la maison de correction, et plusieurs associations philanthropiques. On montre rue des Champs la maison qu'occupa Louis XVIII pendant les cent-jours; dans l'*Over-Scald* le cabaret où l'archiduchesse Jeanne mit au jour le prince qui devint célèbre sous le nom de Charles-Quint; et non loin de l'Université la maison du fameux brasseur Jacques Arteveld, qui au XIVe siècle fut le général des Gantois et gagna des batailles sur les comtes de Flandre et les ducs de Bourgogne.

On attribue l'origine de Gand à deux châteaux dont l'un appelé *Castrum Ganda* lui donna son nom. Elle était déjà de quelque importance au VIIe siècle; on la voit au XIe, industrieuse et riche, créer son commerce, conquérir ses libertés municipales, et pendant trois siècles prendre part aux intrigues politiques de l'Europe et s'y distinguer souvent comme rebelle. A ses opulens tisseurs de laine succédèrent ces turbulens tisserands qui dictèrent des lois à leurs souverains, aux ducs de Bourgogne, comme aux empereurs eux-mêmes. Sous la République et l'Empire, Gand fut pendant 20 ans le chef-lieu du département de l'Escaut; aujourd'hui encore elle est l'âme des Flandres par l'activité de son industrie : elle renferme des fabriques de soieries, de chapeaux, de dentelles, des raffineries, des tanneries, et plus de 60 manufactures où l'on file, tisse, blanchit et imprime le coton.

Sur les rives de la Dendre, à 5 lieues au sud-est de Gand,

Alost, en flamand *Aëlst*, est une ville de 15,000 âmes qui renferme une belle église dédiée à Saint-Martin et un hôtel de ville construit depuis peu d'années et remarquable par son architecture. Alost paraît devoir son origine à un château que les Goths bâtirent en 411. Elle eut jadis le titre de ville impériale, parce que la rive droite de l'Escaut, qui faisait partie de son territoire, relevait non pas des rois de France, mais des empereurs. Elle donna le jour à Koeck, peintre et architecte de Charles-Quint, et à Thierry Martens qui introduisit l'art de l'imprimerie en Belgique, et dont le tombeau, qui porte une épitaphe composée par Erasme, se voit dans l'église de Saint-Martin. Alost fait un commerce considérable de grains de houblon et d'huile de colza.

Comme la précédente, c'est à un château bâti en 411 par Alaric que la petite ville d'*Audenarde* doit son origine. Les Flamands la nomment *Au-den-aerde.* Son hôtel de ville est remarquable par sa belle architecture gothique. Audenarde est la patrie du peintre Brauwer, de l'historien Rap-Saet, et de Marguerite de Parme, fille naturelle de Charles-Quint. En 1708, il se livra sous ses murs une bataille dans laquelle les Français, sous les ordres du duc de Bourgogne et du duc de Vendôme, furent forcés de céder à la force numérique de l'armée des confédérés autrichiens, hollandais et anglais, commandés par le prince Eugène et Marlborough. Les Français la démantelèrent en 1744.

Suivons l'une des belles routes qui partent de Gand, et dirigeons-nous vers la *Flandre occidentale.* Quiconque a traversé ce pays n'a pu s'empêcher de remarquer la fraîcheur et la beauté des femmes de la moyenne classe, et surtout de celle du peuple; elles offrent le type de ces belles Flamandes, brillantes de fraîcheur et d'embonpoint, que le pinceau de Mieris a si fidèlement copiées, et que les Teniers ont représentées dans leurs fêtes de village et dans leurs scènes de cabaret. Les villes, les bourgs, les hameaux

se pressent tellement dans cette populeuse contrée, qu'étonné de ce spectacle, on s'écrie, comme Philippe II : *Ce n'est qu'une grande ville.*

Bruges, qui fut le chef-lieu du département français de la Lys, et qui est la capitale de la Flandre occidentale, paraît devoir son nom au mot flamand *Bruggen* (ponts), parce qu'il fallait jadis traverser deux ou trois ponts pour y arriver. C'est une des plus anciennes cités flamandes; il en est fait mention dans une charte du IVe siècle; au VIIe siècle elle avait déjà le titre de ville municipale; dès l'an 867 elle était fortifiée; il serait même possible que quelques parties de ses murailles remontassent à cette époque. Au commencement du XIIIe siècle, elle était le principal entrepôt des villes hanséatiques, et l'une des plus florissantes places de commerce de l'Europe. Ses rues sont larges, mais ses maisons à pignons découpés, leur donnent un aspect gothique qui a conservé à cette ville une telle empreinte du caractère flamand, que l'on regrette de n'y plus rencontrer ces sombres figures à chaperons mi-partis, et au coin des rues ces chaînes en fer, barrières matérielles des franchises de Bruges. Le pays d'alentour, qui, sur une étendue de 7 lieues, comprend plusieurs villes, bourgs et villages, formait un canton qui porte encore le nom de *Franc-de-Bruges*, et qui s'administrait par des coutumes particulières. Dans l'ancienne salle du Franc-de-Bruges, au Palais de Justice, on admire de belles sculptures en bois, entre autres une statue de Charles-Quint, de grandeur naturelle. Cet édifice décore la vaste *place du Bourg*, sur laquelle on voit aussi l'*hôtel de ville*, bâtiment gothique, riche de sculpture et de souvenirs. Un beau monument du moyen âge est l'*église de Notre-Dame*, qui avait le titre de cathédrale avant 1801, époque à laquelle l'évêché de Bruges fut réuni à celui de Gand; on y remarque une belle statue de la Vierge par Michel-Ange. Le *marché du vendredi* est une des trois

grandes places de la ville : plusieurs allées d'arbres y forment une promenade agréable. La place du *grand marché* est la plus belle, on y voit le vaste bâtiment des halles dont la façade est surmontée d'une immense tour carrée que l'on aperçoit des bords de la Tamise, et qui possède le plus beau, le plus harmonieux de tous les carillons connus. Sur cette même place, la *halle aux draps*, bâtie sur un canal, est soutenue par plusieurs piliers, de sorte que les navires peuvent passer dessous pour traverser du canal d'Ostende dans celui de Gand. Cette ville a donné le jour au mathématicien Simon Stevin, inventeur du calcul décimal, au géomètre Grégoire de Saint-Vincent, au jurisconsulte Damhouder, auteur de plusieurs traités sur la procédure civile et la procédure criminelle, aux peintres Jean de Bruges, Roger et Stradan, et à Van-Berchem, inventeur de l'art de tailler le diamant. Elle possède une académie des beaux-arts, une société de littérature, un collége royal, une bibliothèque publique, un jardin botanique et un cabinet de physique et d'histoire naturelle. Le bassin du canal peut contenir plus de 100 navires de 4 à 500 tonneaux. Mais après avoir été pendant le moyen âge l'une des villes les plus commerçantes de l'Europe, la rivale de Gand et tour à tour son alliée ou son ennemie, fidèle ou rebelle aux comtes de Flandre qui souvent y résidaient, sa prospérité a toujours été en déclinant. Sa population s'élève cependant encore à 42,000 âmes.

Ostende, ville forte et port de mer, à 5 lieues de Bruges, est trois à quatre fois moins peuplée. Elle soutint, depuis le 5 juillet 1601 jusqu'au 22 septembre 1604, un siége mémorable à la suite duquel elle se rendit à Ambroise Spinola, qui commandait l'armée espagnole. Cette ville date du XIIe siècle ; son nom signifie *extrémité orientale*. Elle était menacée de voir son commerce tout-à-fait ruiné ; déjà son port, encombré par le sable et les galets, ne recevait plus

les gros bâtimens qu'à la faveur de la marée montante, lorsqu'en 1827 il fut complètement nettoyé et garanti contre le renouvellement du danger qui le menaçait, par une écluse de chasse qui forme la porte de mer. On pêche sur la côte voisine une petite espèce d'huître qui est très-recherchée des gastronomes.

A 9 lieues au sud de cette ville, *Ypres*, sur le bord de l'*Yperlée*, était jadis la rivale de Bruges en industrie et en commerce; sa population était alors de 120,000 âmes; elle en compte à peine 15,000 aujourd'hui. Elle fabrique encore des toiles, des étoffes de laine et de la dentelle; mais elle n'est réellement importante que par ses fortifications rétablies depuis la paix. Parmi ses édifices on doit citer l'*hôtel de ville*, appelé communément *les halles*, beau monument du XIVe siècle, surmonté d'une haute tour dans laquelle on conserve les archives. L'église de Saint-Martin est aussi fort ancienne; elle a perdu le titre de cathédrale depuis 1801, que le diocèse d'Ypres a été réuni à celui de Gand.

Si nous voulons voir une ville industrieuse, il faut nous diriger sur *Courtray*, que la Lys divise en deux quartiers à peu près égaux; ses belles toiles, son linge de table et ses dentelles sont l'aliment de son commerce. Il s'y tient tous les ans deux foires considérables. *Cortryk*, son nom flamand, vient de celui de *Cortoriacum*, ville gauloise dont elle occupe sans doute l'emplacement; elle fut plusieurs fois prise et reprise par les Français. Ses environs sont fameux dans l'histoire par un grand nombre de batailles; en 1302, l'armée française perdit contre les Flamands celle que l'on appela la *bataille des éperons*, parce que les ennemis trouvèrent sur le terrain plus de 4,000 éperons dorés. En 1382, Charles VI vengea cette défaite par la victoire de Rosebecke, qui fit éprouver une perte de 40,000 hommes aux Flamands; en 1794, une armée de jeunes Français y

battit deux fois les vieilles bandes autrichiennes soutenues par les Anglais et les Hanovriens.

Les autres villes de la Flandre occidentale sont de peu d'importance. *Thielt* est la patrie du fameux Olivier le Dain, surnommé *le Diable*, qui fut barbier, puis ministre de Louis XI, et qui fut pendu sous le règne de Charles VIII; *Thorout* passe pour devoir son nom au dieu Thor, à qui l'on rendait un culte dans les forêts qui entouraient cette ville, dont on fait remonter l'origine au-delà de notre ère; *Furnes*, en flamand *Veuren*, possède un hôtel de ville d'une architecture gothique remarquable, et fait un commerce assez important en chevaux et en bestiaux; *Dixmude* est célèbre par la bonté de son beurre, dont la vente l'enrichit; enfin *Roulers* ou *Rousselaer*, ville de 10,000 âmes, c'est-à-dire environ deux fois plus peuplée que la plupart des cités de second ordre que nous venons de nommer, fait un grand commerce de grains et possède des fabriques de toiles.

Sur la rive droite de l'Escaut, le *Hainaut* comprend plusieurs lieux mémorables dans les fastes de la stratégie. Près de Tournay, *Fontenoy* rappelle la victoire à laquelle assista Louis XV; la petite ville de *Fleurus* est célèbre dans les annales de l'Espagne par la bataille que gagnèrent ses troupes sur Mansfeld en 1622, et dans la longue série de nos victoires, par celle que livra avec tant de succès, en 1690, le maréchal de Luxembourg à l'armée impériale; par la journée du 16 juin 1794, dans laquelle Jourdan défit les Anglais et les Autrichiens, et fit tomber la Belgique au pouvoir des Français; enfin par celle qui précéda de deux jours la célèbre défaite de 1815. Le village de *Saint-Denis* est célèbre aussi par la trahison du prince d'Orange, depuis roi d'Angleterre, qui, le 14 août 1678, attaqua et battit l'armée française commandée par le maréchal de Luxembourg, après la signature de l'armistice qui venait d'être conclu à Nimègue. *Steenkerque* vit en 1692 le

même général français battre les alliés commandés par Guillaume d'Orange; et la plaine de *Jemmappes* a été le théâtre de la victoire que Dumouriez remporta sur les Autrichiens le 7 novembre 1792, victoire qui fit donner le nom de ce village au département français dont Mons fut le chef-lieu.

Tournay, à deux lieues de la frontière, est partagé par l'Escaut en *ville vieille* et *ville neuve ;* dans celle-ci un superbe quai planté d'arbres forme la promenade la plus belle et la plus fréquentée de la ville; les maisons en sont bien bâties, les rues propres et assez droites; l'autre quartier, moins beau, s'élève sur l'emplacement de *Tornacum*, qui paraît remonter au-delà du IIe siècle, qui servit de résidence aux rois francs, et qui fut érigé en évêché au Ve siècle. On admire la construction de la cathédrale, dont les quatre clochers noirâtres s'aperçoivent à une distance considérable; l'intérieur est surchargé de sculptures et d'ornemens de la plus grande richesse. Elle fut fondée par les chrétiens belges, au temps de Théodore son premier évêque, vers l'an 480. Le tombeau de Childéric Ier fut découvert par hasard, en 1653, en démolissant une vieille maison à côté de cette église. Une fouille faite à sept pieds de profondeur mit au jour un sac de cuir renfermant plus de 100 pièces de monnaie d'or et autant en argent; le fer d'une hache et celui d'un javelot, une lame d'épée, cinq agrafes, un étui avec un style pour écrire, les charnières de deux tablettes, une petite tête de bœuf émaillée, deux anneaux dont un portant un cachet sur lequel on lisait ces mots: *Childerici regis.* Ces divers ornemens en or étaient accompagnés de plus de 300 petites abeilles en or et en argent, qui paraissaient avoir appartenu à un manteau royal; le tout se trouvait mêlé à des ossemens, parmi lesquels on remarquait deux têtes humaines et le squelette d'un cheval, ce qui servit à confirmer la coutume qu'avaient les Francs de se faire

enterrer avec leurs armes, leurs habits, leur cheval de bataille, leurs bijoux les plus précieux, et peut-être quelques dépouilles de leurs ennemis, car l'une de ces deux têtes était vraisemblablement celle d'un esclave ou d'un guerrier vaincu. Tournay, qui pourrait contenir plus de 60,000 âmes, n'en renferme pas la moitié; elle est cependant industrieuse et commerçante; ses tapis, ses toiles, ses camelots et ses porcelaines sont connus dans toute l'Europe. Louis XIV fit raser ses fortifications, mais elles ont été rétablies sur un plan nouveau.

A une ou deux lieues de cette ville, entre les villages de *Hollain* et de *Rongy*, on remarque, au milieu de la campagne, un bloc de grès haut d'environ 15 pieds, large de 10, et épais de 2, qui est connu dans le pays sous le nom de *pierre Brunehaut;* on a fait beaucoup de conjectures sur l'antiquité et le but de ce monument, qui, selon nous, doit être rangé parmi ceux qu'on appelle druidiques; il offre tous les caractères d'un *menhir*, et, sous ce rapport, il est d'autant plus remarquable, que ces sortes de monumens sont fort rares en Belgique.

La petite ville de *Leuze* ne renferme rien d'intéressant qu'une assez belle église dédiée à saint Pierre et à saint Paul. *Ath* est une place forte dont les remparts furent élevés par ordre de Charles-Quint, reconstruits par Vauban, et détruits par Joseph II; mais depuis 1815, le roi Guillaume y a fait faire des travaux de défense qui la mettent sur un pied respectable. Elle possède un collége qui, depuis l'an 1416 qu'il fut fondé, a toujours joui d'une grande réputation. Son hôtel de ville et l'église de Saint-Julien sont de beaux édifices dans le style gothique. Cette ville a vu naître le récollet Louis Hennepin, qui fut missionnaire au Canada, et découvrit le fleuve Mississipi. *Enghien*, qui fut bâtie en 1167, par un seigneur d'*Angien* ou d'*Ainghin*, près d'un château de ce nom, fait le commerce de den-

telles, de tapis et de toiles, et n'offre de remarquable que le château de la famille d'Aremberg, célèbre dans tout le pays par la beauté de ses jardins. Cette petite ville est à 5 lieues au nord de Mons, qui mérite quelques détails.

Mons, capitale de la province, est bâtie sur l'emplacement de *Castri-locus*, où Q. Cicéron commandait une légion de l'armée de César; elle garda long-temps le nom de cette station romaine; mais elle ne prit réellement le titre de ville qu'au VII[e] siècle, époque à laquelle sainte Vaudru, fille du comte Walbert, y fit construire une magnifique abbaye dans laquelle elle reçut le voile et le manteau des mains de saint Aubert, évêque de Cambrai. Elle est grande et fortifiée; mais il existe peu de places fortes qui aient plus souffert des maux inévitables de la guerre. En 1572, Louis de Nassau employa un singulier stratagème pour s'en emparer : il y fit entrer des soldats déguisés en marchands de vin qui conduisaient des charrettes chargées de tonneaux à double enveloppe, dont l'extrémité renfermait du vin et l'intérieur des armes. Après avoir payé les droits, les prétendus marchands de vin égorgèrent les employés de l'octroi ainsi que la garde, et livrèrent les portes à leur chef, qui y entra aux cris de *vive la liberté! plus d'impôts de dixième et de vingtième!* faisant allusion aux contributions exorbitantes dont la ville était frappée par le duc d'Albe. Mons renferme 23,000 habitans; ses fortifications en font le poste militaire le plus important pour la Belgique; on y remarque l'hôtel de ville, édifice gothique surmonté d'une tour; et l'église de Sainte-Vaudru, qui n'est pas celle que l'on érigea au VII[e] siècle en l'honneur de cette sainte : elle fut détruite en 1112 par un incendie, et rebâtie en 1148; celle que l'on voit aujourd'hui fut commencée en 1460, et terminée en 1469. Celle de Sainte-Elisabeth est riche d'ornemens dans le goût espagnol. La bibliothèque publique mérite d'être citée.

Nous ne devons point passer sous silence le magnifique établissement industriel fondé à une lieue de Mons dans la plaine de Jemmappes, par M. Desgorges : c'est un village nommé *Ornu*, qui consiste en plusieurs bâtimens uniformes destinés à l'habitation des ouvriers et de leurs familles, formant une population de 1600 individus. Ils ne sont admis aux travaux que lorsqu'ils ont appris à lire et à écrire : alors seulement on les emploie aux fonderies et à l'extraction de la houille. M. Desgorges, qui fonda en 1817 ce village de travailleurs, fut emporté par le choléra en 1832. Ses lumières et son zèle ont contribué à répandre le bien-être dans les communes environnantes, en inspirant parmi les basses classes l'amour du travail, de l'ordre et de l'instruction.

Sur le bord de la Sambre s'élève *Charleroi*, ville de 6000 âmes, qui, à la place qu'occupait le village de Charnoi, fut fondée et fortifiée en 1666 en l'honneur du roi d'Espagne Charles II. Ses fortifications plusieurs fois détruites ont été reconstruites depuis 1815. On y compte plusieurs fabriques d'ouvrages en fer et en acier, de verrerie, de tabac et de canons de fusil. *Thuin*, à quelques lieues plus haut, a été long-temps une petite place forte; enfin *Beaumont*, près de la frontière de France, possède des scieries de marbre et des forges. Le village de *Vergnies*, dans ses environs, est la patrie du célèbre musicien Gossec.

A 5 lieues au-delà du cours de la Sambre, que l'on traverse près du bourg de *Merbes-lès-Château*, on aperçoit sur une colline la petite place forte de *Philippeville*, dans la *province de Namur*. C'était en 1555 l'ancien village de Corbigny; Marie, reine de Hongrie et sœur de Charles-Quint, le fit fortifier à cette époque et lui donna le nom de Philippe II, son neveu. On n'y compte que 1200 habitans. A 2 lieues au sud-ouest, la place de *Marienbourg*, moins importante encore, a été bâtie par la même princesse, qui lui donna

son nom. Ses fortifications ont été réparées et augmentées en 1818. Sur la rive droite de la Meuse, *Dinant* est défendu par une bonne citadelle. Ce chef-lieu d'arrondissement est une des plus anciennes villes de la Belgique. Quelques auteurs prétendent que son nom lui vient d'un temple de Diane que les Romains y avaient construit à la place de celui de la déesse Arduenna, à laquelle les *Atuatici* immolaient des victimes humaines. Suivant l'historien Fisen, une caverne creusée au milieu d'un rocher qui domine la ville était le lieu où la divinité païenne rendait ses oracles (1). Cette caverne existe encore dans le jardin de l'ancien refuge de Florenne : on y voit des traces d'antique construction. Au IVe siècle saint Materne y bâtit une église. Elle est citée comme ville au VIe et au VIIe siècle sous le nom de *Dionantis;* mais il n'existe aucun monument antérieur à la fin du XVe siècle, parce que les habitans ayant pris parti pour Louis XI contre le duc de Bourgogne Philippe-le-Bon, et ayant pendu en effigie le comte de Charolais, fils de ce prince, et fait mettre au gibet un plénipotentiaire chargé de les engager à se soumettre, le comte de Charolais y entra le 25 août 1466, livra la ville au pillage pendant trois jours, y fit mettre le feu, fit jeter dans la Meuse 800 Dinantais liés deux à deux, dos contre dos, fit transporter à Liége le reste de la population, et raser toutes les constructions qui avaient résisté aux flammes. Ce ne fut qu'en 1469 que les chanoines de Dinant obtinrent la permission de rebâtir leur église, ainsi qu'une douzaine de maisons qui existent encore, et dont le nombre s'augmenta par la suite jusqu'à pouvoir compter 5000 habitans qui forment sa population actuelle.

Une route aussi belle qu'elle est pittoresque borde la rive gauche de la Meuse et conduit à *Namur,* bâti à l'em-

(1) *Fisen :* Histoire ecclésiastique, t. I, p. 20-42.

bouchure de la Sambre. Cette place, déjà bien forte lorsqu'elle fut emportée par Louis XIV, est devenue presque imprenable par les travaux que le roi des Pays-Bas a faits à la citadelle, qui était connue au temps des maires d'Austrasie sous le nom de *Namon*, et qui dans la chronique de Sigebert, au VIIe siècle, était appelée *Nammum castrum*. Sa situation, au confluent de deux grands cours d'eau, favorise son commerce et son industrie : la fabrication de la coutellerie et de la poterie commune, ainsi que la préparation des cuirs, y occupent un grand nombre de bras; les usines où l'on fond le fer et le cuivre sont ses principaux établissemens industriels; enfin la taille et la vente de ses marbres noirs forment une branche importante de ses exploitations les plus lucratives. Ses édifices les plus remarquables sont l'église cathédrale de Saint-Aubin, construite sur le modèle de Saint-Pierre de Rome, celle de Saint-Loup et l'hôtel de ville, bâti en 1827. Environ 20,000 individus peuplent cette patrie du peintre Jean-Baptiste Juppin.

Rien de plus enchanteur que le spectacle qu'offre la route de Namur à Liége sur les bords de la Meuse! Ici vous voyez le fleuve resserré entre des plateaux escarpés couronnés par des forêts touffues; là son lit s'élargit, sa pente devient plus rapide, le terrain s'abaisse, et ses flots se pressent avec rapidité; bientôt des prairies s'étendent sur ses rives; il y promène lentement ses larges contours, comme pour jouir plus long-temps de la fraîcheur d'une belle verdure. Au nord de Namur on monte par une route qui, vers l'an 1828, a été ouverte à travers des bois épais et sur le flanc d'une colline escarpée, et d'un abord jusqu'alors difficile; du sommet, la ville et le confluent de la Sambre et de la Meuse apparaissent d'un côté dans toute leur beauté; de l'autre, on descend dans les magnifiques plaines du *Brabant méridional*.

La première ville que nous traverserons est *Nivelles*, jadis

fort importante. Au commencement du XIIIe siècle elle était entourée de murailles; elle a 3 faubourgs, 5 églises et 1 hôpital. Il y a 40 ans, elle était célèbre par une abbaye de chanoinesses qui, le soir, quittaient l'habit religieux pour jouir des distractions de la vie mondaine : leur abbesse prenait le titre de princesse de Nivelles. La tour de l'horloge porte à son sommet un homme en fer qui frappe les demi-heures avec un marteau, figure appelée dans le pays *Jean-de-Nivelles*. Ce n'est cependant point à ce sonneur qu'il faut attribuer un proverbe connu. D'après les recherches de plusieurs historiens, Jean II de Montmorency, père de Jean, seigneur de Nivelles, et de Louis, baron de Fosseux, épousa en secondes noces Marguerite d'Orgemont; les deux jeunes gens, qui n'avaient point à se louer de la belle-mère, se retirèrent à la cour du comte de Flandre, et Louis devint la tige des Montmorency-Fosseux. Leur père les somma vainement de revenir; sur leur refus, il les traita de *chiens* et les déshérita. La sommation avait été faite à l'aîné, Jean de Nivelles, ce qui donna lieu au dicton populaire : *Il ressemble au chien de Jean de Nivelles, qui s'enfuit quand on l'appelle.* Cette ville a 7000 habitans; elle est la patrie du musicien Jean le Teinturier, qui au XVe siècle donna à la musique une forme nouvelle.

Quittons le petit plateau de Nivelles, avançons dans ces plaines où toutes les armées de l'Europe se donnèrent rendez-vous pour renverser un conquérant fameux. Voici les *Quatre-Bras*, *la Belle-Alliance*, *Mont-Saint-Jean*, *Waterloo*, lieux qui rappellent une lutte sanglante que les soldats soutinrent avec un courage héroïque, malgré les fautes des deux chefs ennemis, et dans laquelle la victoire, infidèle à celui qui croyait la tenir, se tourna vers celui qui ne l'attendait plus. *Bruxelles* ou *Brussel*, capitale de la Belgique et chef-lieu du Brabant méridional, n'est qu'à 4 lieues de ce champ de bataille que domine une colline

élevée de main d'homme, et surmontée du lion de Belgique, figure gigantesque en fer coulé, que les soldats français, marchant en 1832 à la délivrance d'Anvers, voulurent renverser, par excès de patriotisme.

L'origine de Bruxelles date du VIIIe siècle; saint Geri, évêque d'Arras et de Cambrai, fonda une chapelle dans une petite île formée par la Senne, et cette île, qui n'était qu'un marécage (en flamand *breecksel*), donna son nom au bourg qui, avec le château du Borgval, devint le bourg de Bruxelles, que sa position agréable fit choisir pour résidence aux ducs de Basse-Lorraine. Les comtes de Louvain, devenus ducs de Brabant, en firent une ville importante qui s'accrut encore sous les gouvernemens espagnol et autrichien. Joseph II transforma ses anciennes fortifications en une belle promenade : c'était une ville entourée d'une simple muraille, lorsque du rang de capitale des Pays-Bas autrichiens, elle descendit en 1794 à celui de chef-lieu du département français de la Dyle. Elle est bâtie sur un terrain inégal, et ses rues sont généralement escarpées. Sa partie basse, la moins saine et la moins régulière, renferme beaucoup de maisons dans le goût de la renaissance. Les habitations sont éclatantes de blancheur, on les badigeonne tous les ans au printemps. On compte dans cette ville 290 rues, 13,000 maisons, 27 ponts et 8 places publiques : la plus belle est la *Place-Royale*, dont l'enceinte quadrangulaire est formée par le beau portail de l'église de Saint-Jacques-sur-Caudenberg, et par 8 hôtels à l'italienne, d'un goût exquis, formant deux par deux les quatre faces des côtés. La *Grande-Place* offre un aspect tout différent; les constructions qui l'entourent sont des divers genres d'architecture espagnol, flamand et gothique : la principale est l'hôtel de ville, bâtiment flanqué de 5 tourelles hexagones, et surmonté par un beffroi haut de 366 pieds, couronné par une statue de saint Michel en cuivre

doré, de 17 pieds de proportion, et tournant sur un pivot au moindre vent. La construction de cette tour est de l'an 1445. La *Grande Place du Sablon* est ornée d'une belle fontaine en marbre blanc, représentant Minerve assise, qui tient les portraits de l'empereur François Ier et de Marie-Thérèse. Cette fontaine est l'ouvrage de Berger, qui l'exécuta en 1751, d'après un legs de Thomas Bruce, comte d'Aylesbury, qui avait séjourné 40 ans à Bruxelles. La place de *Saint-Michel* n'est pas d'une grande étendue, mais elle est plantée d'arbres et entourée de bâtimens d'une élégante architecture. C'est sous ces allées qu'ont été inhumés les patriotes, victimes de la révolution de 1830 : au centre s'élève le modèle en bois du monument que la nation doit faire ériger en leur mémoire. Sur celle de la *Monnaie*, dont la plupart des constructions sont remarquables, on distingue le grand théâtre royal et l'hôtel des monnaies, bâtiment simple et imposant, présentant une façade surmontée d'un étage et d'un attique. Sur le monticule appelé *Molenberg*, dans la partie septentrionale de la ville, l'antique église de Saint-Michel et de Sainte-Gudule étale son imposante façade gothique : on y monte par un escalier composé de 36 marches ; la sculpture de sa chaire en bois est digne de fixer l'attention ; c'est l'ouvrage de Verbruggen. Dans celles de Saint-Nicolas et de Notre-Dame-des-Victoires-aux-Sablons, on remarque des tableaux précieux et de nombreuses reliques. La ville est arrosée par une trentaine de fontaines, presque toutes embellies de sculptures, et alimentées par les eaux d'un petit lac situé à un tiers de lieue de ses murs dans la direction de l'orient. Aucune ne jouit de la réputation populaire du *manneken-piss*, enfant en bronze, dont le nom exprime par quelle voie il jette un indécent filet d'eau. Cette statue, qui fut coulée en 1648 par le célèbre sculpteur Duquesnoy, en a remplacé une dont l'origine remonte peut-être au XIIe siècle. Elle porte

chez le peuple le titre du *plus ancien bourgeois* de Bruxelles. Elle a été dotée par tous les souverains qui ont voulu s'attirer la bienveillance des Bruxellois. Elle jouit de 300 livres de rentes, fruit de diverses fondations. Dans les fêtes, le perruquier son voisin, qui est son homme d'affaires, la revêt d'un habit plus ou moins riche; il l'affuble ou du costume de la garde civique ou de l'épée donnée par Frédéric, ou du cordon rouge dont le décora Louis XV.

Nous n'avons point encore nommé tous les édifices de cette ville, tels que le *Palais de la Nation*, où s'assemblent le sénat et les représentans; le nouveau *Palais de Justice;* celui du roi, construit depuis peu d'années, et surtout le magnifique palais bâti par le prince d'Orange, et dont il n'a pu jouir que pendant deux années.

La capitale de la Belgique est, dans une circonférence de 2 lieues et demie, comme une réunion de plusieurs petites cités qui diffèrent par leur langage, leurs occupations et leurs mœurs. Le quartier du Parc est habité par la noblesse et les riches banquiers; c'est aussi celui que choisissent de prédilection les nombreux étrangers. Vers le sud-est, une population active et rusée, mais peu nombreuse et composée de Wallons, se distingue par sa physionomie et son langage. La ville basse est presque exclusivement peuplée de Flamands, attachés à leur idiome et à leurs anciennes coutumes. Le quartier situé entre ce dernier et celui du Parc, est le centre du commerce et des plaisirs : là demeurent des bijoutiers, des modistes et tous les industriels qui trafiquent sur le luxe des gens riches. La rue de la Madeleine, montueuse et sale, mais flanquée de maisons curieuses par leurs pignons bizarrement sculptés et souvent dorés, est le point de réunion des plus beaux magasins. Les juifs n'habitent pas, comme à Amsterdam, un quartier séparé : les plus pauvres se concentrent dans les rues les plus sales, et les opulens se répandent dans le reste

de la ville. L'accroissement que prennent certaines parties prouve que l'industrie et le commerce y sont encore florissans, bien que le nombre des manufactures ait diminué depuis 1830. Un magnifique hospice des vieillards, et des établissemens de bienfaisance pour les orphelins, les aliénés, les malades et les aveugles, y sont entretenus soigneusement. Dans aucune ville les secours aux pauvres ne sont mieux distribués ni plus considérables : les indigens secourus en hiver sont au nombre de 25,000. La population totale de Bruxelles s'élève à peine aujourd'hui à 100,000 âmes.

Un grand nombre d'établissemens relatifs aux sciences, aux arts et aux lettres, donnent à cette capitale un autre genre d'importance. Nous citerons l'*Académie des sciences et belles-lettres*, la *Société royale des beaux-arts*, celle *de Concordia*, où l'on s'occupe de recherches sur la littérature nationale, celle *de Botanique*, celle qui a pour but l'instruction primaire et populaire; l'*Université libre*, fondée au moyen de souscriptions, et l'*Athénée*, espèce de collége royal. Dans le palais des anciens gouverneurs généraux se trouvent la *Bibliothèque de la ville*, contenant 150,000 volumes, et la belle *Bibliothèque* dite *des ducs de Bourgogne*, conservée avec soin; les cabinets de physique et d'histoire naturelle, le Musée d'industrie; enfin une collection de plus de 200 tableaux, parmi lesquels on remarque une précieuse suite de tableaux antérieurs aux beaux temps de l'école flamande. Nous devons encore citer le jardin botanique, dont les serres sont d'une magnificence unique, et qui renferme des plantes d'une grande rareté; il orne le faubourg de Schaerbeck, au nord de la ville.

Le duc d'Aremberg, le comte de Robiano et le comte de Beaufort possèdent aussi des galeries de tableaux précieux, et MM. Vandermaelen une riche collection scientifique et un établissement géographique important.

Bruxelles compte parmi ses enfans Jean Boch ou Bochius,

dont les poésies latines rappellent souvent les beautés antiques des grands maîtres; de Feller et le prince de Ligne, écrivains distingués; Miræus, Pontanus, Cartias, Nény et Hogard, biographes et historiens estimés; Van Helmont, Spigelius et Vésale, connus dans les annales de la médecine. La peinture doit à Bruxelles les deux Champagne, Van Orley et Vander Meulen; la gravure, les deux Sadeler; et la sculpture, Buyster, Godechasles et Duquesnoy.

Le Bruxellois aime à se montrer, avec un faste qui souvent dépasse ses moyens pécuniaires, dans les réunions brillantes, et surtout dans d'élégans équipages, sur les boulevards qui entourent la ville, et sur l'*allée verte*, délicieuse avenue plantée d'arbres séculaires et située entre le canal qui joint celui de Charleroi au Rupel, et entre le chemin de fer dont le mouvement vient embellir cette promenade couverte de chevaux et de voitures. A l'extrémité de l'allée verte est la belle route d'Anvers, dominée par le palais de *Laëken*, demeure royale d'été, qui fut remise à neuf par Napoléon, et qui, située sur une éminence, jouit d'une vue qui s'étend au loin, et est ornée d'un beau jardin anglais, moins remarquable cependant que celui de Bel-OEil, dans le Hainaut, propriété du prince de Ligne. En général, c'est dans les maisons de campagne des environs de la capitale que les riches Bruxellois déploient tout leur luxe.

Nous traverserons la Senne à *Vilvorde*, ville de 5000 âmes, dont l'origine et l'ancien nom de *Filfurdum* remontent au VIIIe siècle, et qui doit à Joseph II une maison de détention remarquable par la beauté de ses ateliers. Le chemin de fer de Bruxelles à Malines, qui passe par cette ville, en a depuis peu d'années doublé la population. A 4 lieues à l'est nous apercevons, sur un autre canal qui correspond avec Anvers par l'Escaut, *Louvain* ou *Leuwen*, qui était déjà connue dans les annales de la Belgique en

884, et qui possédait au XIVe siècle 4000 fabriques de draps, dont une partie des 150,000 ouvriers, forcés de s'expatrier par suite d'une révolte contre Wenceslas, duc de Luxembourg, époux de Jeanne, dernière héritière des ducs de Brabant, allèrent porter leur industrie en Angleterre. Aujourd'hui cette ville n'est plus célèbre que par la fabrication de ses excellentes bières, dont elle exporte annuellement plus de 150,000 tonneaux. Son canal, qui porte de gros bateaux, contribue avec le cours de la Dyle à activer cette branche de commerce. Un établissement qui donnait de l'importance à cette ville était l'université, fondée en 1427 par Jean IV, duc de Brabant; elle fut supprimée par les Français en 1797, rétablie depuis 1815, et supprimée de nouveau en 1835 par une loi qui a affligé tous les amis des saines traditions littéraires et des sciences d'application, dont cette université présentait le modèle. Elle avait reçu du roi Guillaume une atteinte grave par la fondation de deux autres universités; mais on doit regarder comme l'acte le plus impolitique celui qui l'a fait fermer: par-là on a détruit l'esprit de fusion si utile à entretenir entre la race flamande et la race wallone. Les universités de Gand et de Liége restent désormais sans tradition, et leur position n'y amènera jamais que des Flamands ou que des Wallons. Le seul établissement important que conserve Louvain est un hôtel des Invalides qui peut recevoir 2500 personnes. L'enceinte murée de cette ville, trop vaste pour une population de 25,000 âmes, renferme des jardins et des champs, des rues assez régulières, avec des maisons mal bâties et quelques beaux édifices. Parmi ceux-ci se présente en première ligne l'*hôtel de ville*, que l'on peut considérer comme le monument du moyen âge le plus pur de style que possède la Belgique. Son extérieur forme un parallélogramme flanqué de 4 tourelles et de 2 demi-tourelles; trois rangées de sculptures représentent

des sujets tirés de l'Écriture-Sainte. Cet hôtel allait tomber en ruine lorsque l'administration municipale le fit naguère réparer dans le style primitif. L'église de Saint-Pierre n'est point indigne de l'attention de l'archéologue, qui regrettera toujours la destruction de la belle flèche qui la surmontait, et qu'un violent coup de vent abattit en 1604. On doit remarquer aussi les vastes et somptueux bâtimens de la vieille université. Parmi les collections particulières on peut citer la magnifique galerie de tableaux de M. Van der Schrick. En un mot, Louvain est une ville déchue, mais qui chaque jour essaie avec succès de recouvrer sa splendeur passée. A une demi-lieue au sud on voit le magnifique château d'Éverlé, appartenant à la famille d'Aremberg.

Aerschot ou *Arschot*, sur le Démer, à 3 lieues de Louvain, est une petite ville autrefois fortifiée, dont l'église paroissiale est fort ancienne. Il ne reste de ses fortifications qu'une tour appelée *tour d'Aurélien*. *Diest* n'est remarquable que par son église de Saint-Sulpice, qui renferme les cendres du fils de Guillaume-le-Taciturne. C'est la patrie de Nicolas Clénard, savant helléniste, qui passe pour être l'auteur de la première grammaire grecque. *Tirlemont*, en flamand *Thienen*, plus peuplée que les deux précédentes, est une ville de 8 à 9000 âmes, située sur la Geete. Sa population occupe à peine le tiers de son enceinte qui tombe en ruines. Elle a été l'une des plus importantes cités du Brabant; ses fortifications ont été rasées en 1804. On y a ressenti en 1828 d'assez fortes secousses de tremblement de terre. *Wavre*, qui n'a que 4 à 5000 habitans, ne mérite pas d'être visitée.

C'est par la route qui, passant à Tirlemont conduit à Aix-la-Chapelle, que nous entrerons dans le *Limbourg*. *Saint-Trond*, qu'il faut d'abord traverser, trafique de ses dentelles et du produit de ses forges. Cette ville, de 8000 habitans, doit son origine à un village appelé *Sarchinium*,

et son nom à un seigneur nommé *Trudon*, et par corruption *Trond*. Nous laissons sur notre gauche le bourg de *Looz*, dont on aperçoit le magnifique château, et dont les anciens comtes firent souvent trembler par leur audace et leur turbulence les ducs de Brabant et les évêques de Liége; nous arrivons à *Hasselt* sur le Démer; c'est une petite ville qui possède un grand nombre de distilleries. Ses environs, plantés aujourd'hui de tabac et de garance, sont intéressans sous le rapport historique : c'est à l'est d'Hasselt, jusque près de Diest, que les Francs vinrent se fixer en 406; le souvenir en est conservé dans la dénomination de *Vranckryck* (royaume des Francs), qu'a conservé ce territoire, et dans celle de *Frans-Broueck* (pâturages des Francs), que l'on donne à l'espace qui s'étend entre Hasselt et *Laeck*.

Maseyk, sur le bord de la Meuse, doit son nom à ce fleuve. C'est une petite ville qui fait le commerce de cuirs et de dentelles, et qui vit naître le peintre Jean Van Eyck, que l'on regarde comme l'inventeur de la peinture à l'huile, mais qui, à dire vrai, inventa le dessiccatif de ce genre de peinture.

Remontons vers les bords du Jaar, où *Tongres*, en flamand *Tongeren*, est fréquenté pour ses eaux minérales ferrugineuses. Cette ville était du temps de César une forteresse des *Eburones*, qui fut appelée *Atuatuca Eburonum*, et qui devint avec Cologne le chef-lieu de la seconde Germanique sous le nom d'*Atuatuca Tungrorum*. Les débris de ses remparts romains, dont on voit encore quelques pieds de tours massives, font penser que la ville avait près de 2 lieues de circonférence. Elle fut ruinée en 451 par Attila, et en 881 par les Normands. Sa population est à peine de 5000 âmes.

Dans la *province de Liége*, le premier endroit que nous visiterons est le bourg de *Hannut*, qui se trouve sur la route du chef-lieu. *Liége* est appelé en flamand *Luyck*. Cette

cité riche, populeuse et active, est une des plus pittoresques que l'on puisse voir. Lorsqu'on l'aperçoit des hauteurs qui l'environnent, ses tourelles antiques, ses vieilles églises, dont les clochers se mêlent aux hautes cheminées des usines, d'où s'échappe une épaisse fumée de houille, produisent un singulier assemblage, qui n'est point sans quelque charme pour l'homme qui aime à trouver aux mêmes lieux les traditions de l'histoire et l'essor de l'industrie. Liége, qui s'embellit tous les jours, est l'entrepôt des marchandises des Pays-Bas, de la France et de l'Allemagne. L'exploitation des houillères, les forges, la fonderie des canons, la fabrication des armes et plusieurs autres genres d'industrie, occupent une partie de ses habitans, dont le nombre total est de 60,000. Dix faubourgs, 17 ponts, 12 places publiques, 1 arsenal, une bourse, une chambre de commerce, une université fondée en 1817, des écoles et des sociétés savantes attestent sa richesse, son importance et le zèle d'une partie de ses habitans pour l'instruction et les sciences. Ses fortifications avaient cessé d'être entretenues sous le gouvernement français; mais une vaste citadelle s'est élevée depuis peu d'années sur l'emplacement de l'ancienne : elle a maintenant le rang de place de seconde classe. Ses monumens publics sont peu remarquables, si nous en exceptons sa massive cathédrale, son ancien palais épiscopal, son hôtel de ville, et son nouveau théâtre, construit sur le modèle de l'Odéon de Paris. La cathédrale date de l'an 1016; le palais de l'évêché est un brillant monument du XIIIe siècle : ses cloîtres extérieurs sont soutenus par près de 200 énormes piliers donnés par les corporations liégeoises, et présentant la même irrégularité que ceux de la bourse d'Anvers. La cour de ce palais sert aujourd'hui de marché, et c'est dans l'intérieur que siége la cour d'appel. Dans les rues commerçantes on voit encore ces vieilles boutiques enfumées où s'ourdissaient les révoltes

contre les ducs de Bourgogne et les évêques. Liége a vu naître plusieurs hommes célèbres : les deux Surlet-Chokier, dont l'un fut antiquaire et l'autre jurisconsulte ; les peintres Lairesse, et Barthélemi Flémalle, plus connu sous le nom de Bertholet ; les historiens Gilles d'Orval et Foulon ; le biographe Chapeauville ; le médecin Nysten, et le mécanicien Renkin, constructeur de l'ancienne machine de Marly. La mémoire de ces hommes remarquables, et de plusieurs autres que nous pourrions nommer, doit être chère à cette ville, à en juger par le prix qu'elle a paru mettre à posséder le cœur de l'inimitable Grétry, qui naquit aussi à Liége, mais dont la verve musicale s'est illustrée sur la scène française.

Aux environs de cette ville nous ne devons point oublier le bourg de *Seraing*, où l'ancien palais d'été des évêques de Liége a été transformé en une magnifique usine fondée par M. John Coquerell, et qui égale ou même surpasse les plus beaux établissemens de ce genre en Angleterre et dans toute l'Europe. C'est là que sont fabriquées les machines à vapeur les plus parfaites. Une multitude de puits pour l'extraction de la houille, des martinets et des hauts-fourneaux, dépendent de cette immense fonderie, qui doit son importance aux encouragemens du roi Guillaume.

Dans toute la province on exploite plus de 100 houillères qui occupent plus de 10,000 ouvriers.

A 5 lieues au nord-ouest de Liége, *Waremme* est une très-petite ville près de laquelle on remarque une antique voie romaine. A 5 lieues au sud-ouest, *Huy*, peuplée de 7 à 8000 âmes, est remarquable par son industrie, ses papeteries, ses manufactures de zinc, de fer-blanc, de tôle et d'ouvrages en fonte. On y traverse la Meuse sur un beau pont en pierres ; on y voit un château-fort, une église d'un beau style, et plusieurs sources minérales, dont une est connue depuis le VIe siècle. S'il faut en croire d'anciennes

chroniques, Huy, en latin *Huum*, aurait été bâtie en 148 par l'empereur Antonin.

Le pays qui s'étend au sud du cours de la Meuse, à partir de Liége et de Huy jusque dans la partie septentrionale de la province de Namur, entre la Meuse et l'Ourthe, porte le nom de *Condros*, de celui des *Condrusi*, peuple qui l'occupait avant la conquête romaine.

Près de la frontière prussienne, *Limbourg*, ancienne capitale du duché de ce nom, petite ville de 2000 âmes, conserve encore son vieux château, bâti sur la crête d'un monticule imposant. Quelque pittoresques que soient en général les routes de la province de Liége, il est difficile de ne pas mettre sous ce rapport en première ligne celle qui conduit de Liége à Limbourg : elle est presque toujours resserrée entre des coteaux boisés ou tracée au milieu de prairies arrosées par la Vesdre et garnies çà et là de fabriques de draps et d'armes à feu. *Verviers*, un peu plus bas sur la même rivière, continue à s'enrichir par la vente de ses draps estimés. Sa population est de 20,000 habitans. On traverse cette jolie ville avant d'arriver à *Spa*, petite cité de 3000 âmes agréablement située dans une vallée profonde, resserrée entre des plateaux escarpés, et arrosée par la Vèse, affluent de la Vesdre. Elle est célèbre par ses eaux minérales, qui tous les ans, à la fin de mai, sont fréquentées par plus de 1000 étrangers que le plaisir encore plus que le soin de leur santé y attire. La ville ne se compose que d'une rue tortueuse et assez mal bâtie, mais on y trouve un théâtre, une salle de bal et des maisons de réunion. La plus fréquentée de ses sources est celle du *Pouxhon*, sur la place du Marché : on en exporte annuellement plus de 130,000 bouteilles. Outre cet élément de richesses, elle possède une branche d'industrie qui était autrefois très-productive : c'est la fabrication de divers petits objets de goût en bois et en fer-blanc peints et vernissés; mais ces

objets ont beaucoup perdu de leur vogue depuis que la fabrication en a été perfectionnée en Écosse et à Paris.

La dernière petite ville que nous traverserons avant de quitter la province est *Stavelot*, dont l'ancien nom *Stabulaus*, disent les chroniques, vient de *stabulum*, parce que dans ce lieu jadis désert, où les bêtes sauvages venaient boire et manger aussi tranquillement que si c'eût été leur étable, saint Remacle fonda en 655 un monastère qui devint l'origine de la ville qu'on appela *Stablot* ou Stavelot, et qui avec la ville de Malmedi, aujourd'hui sur le territoire prussien, forma un territoire dont l'abbé de Stavelot était souverain avec le titre de prince de l'empire. Il y a dans cette ville, de 3 ou 4000 âmes, des fabriques d'étoffes de laine et des tanneries.

Dans la partie de la *province de Luxembourg*, que les traités laissent à la Belgique, nous remarquerons d'abord *La Roche*, petite ville qui doit son nom aux rochers qui la dominent; *Marche*, autre petite ville qui renferme des usines : on lui donne le nom de *Marche-en-Famène*, parce qu'elle est dans le pays de *Famène*, contigu au Condros, et qui comme celui-ci doit son nom au peuple antique qui l'habitait, et que César appelle les *Pœmani* ou *Phœmani*. Nous trouvons ensuite sur la petite rivière de Wiltz *Bastogne*, renommée pour ses excellens jambons : elle est située dans le lieu même où Childebert, roi d'Austrasie, possédait une maison de plaisance appelée *Belsonacum*, d'où elle tire son nom.

Aux pieds des montagnes qui séparent le cours de l'Ourthe de celui de la Lesse, nous apercevons *Saint-Hubert*, ancienne petite ville qui s'appelait *Andage* ou *Andaïn*, lorsqu'en 825 on y transporta les reliques du saint que les chasseurs ont choisi pour patron, et qui est regardé comme celui des Ardennes. Sa chapelle reçoit encore les fréquentes visites des paysans qui veulent mettre et leurs personnes et

leurs troupeaux à l'abri de la rage. L'église de cette ville est d'une belle architecture. *Neufchâteau*, sur la Vierre, fait un commerce assez considérable de grains et de bétail. La position de *Bouillon*, dans une gorge profonde que la Semoy parcourt en serpentant, lui donne un aspect triste et romantique. L'ancien château, qui domine cette vieille capitale de duché, la défendrait mal contre un ennemi redoutable, parce qu'il est commandé par les monts environnans, mais il est digne de respect : c'est là que naquit Godefroi, le héros de la première croisade, qui le reçut de sa mère, Ide, duchesse de la Basse-Lotharingie, à titre de seigneurie.

Au milieu des forêts, sur une des collines qui donnent naissance à la Semoy, l'on aperçoit la petite ville d'*Arlon;* qui commerce en fer et en grains; c'est une antique cité, mentionnée sous le nom d'*Orolaunum* dans l'Itinéraire d'Antonin. Lorsque l'on fouille son sol, on y trouve souvent des objets antiques. Deux fois, en 1793 et 1794, les Français y mirent les Autrichiens en déroute. Depuis les derniers traités cette ville, qui n'a que 3500 habitans, mais qui possède des forges, des distilleries, des fabriques d'étoffes de laine et des manufactures de faïence, a le titre de capitale de la province de Luxembourg.

La Belgique, après avoir été violemment séparée de la France en 1814, fut gouvernée par le roi des Pays-Bas, qui, par un système d'impôt oppressif, sa tendance à exploiter la Belgique au profit de la Hollande, à comprimer l'esprit religieux et les institutions municipales, ne tarda pas à mécontenter toutes les classes. Enfin de nouveaux griefs de la part des Belges, en 1830, déterminèrent une révolution où la Belgique recouvra son indépendance. Un congrès national s'assembla et rédigea une constitution, puis élut pour roi le prince de Saxe-Cobourg. Il jura la constitution en juin 1831.

Le roi partage avec deux chambres le pouvoir législatif, et

l'initiative de la présentation des projets de loi. Il a le droit de faire la paix ou la guerre, de conclure des alliances et des traités. Il confère la noblesse, dispose des emplois administratifs et militaires. Toute justice émane de lui, mais les juges sont élus par le peuple. La couronne est héréditaire de mâle en mâle par ordre de primogéniture. Des deux chambres, l'une est le sénat, dont les membres, nommés pour 8 ans au nombre de 51, sont choisis parmi les propriétaires qui paient 2000 francs d'imposition, par les électeurs payant une contribution foncière relative à l'importance de la localité; l'autre, celle des représentans, est composée de 102 membres qui, sans aucune condition d'éligibilité que l'âge et leur qualité de citoyen, sont élus pour 4 ans par les mêmes électeurs qui élisent les sénateurs.

A la tête de chaque province est un gouverneur civil nommé par le roi, et qui exerce les mêmes fonctions que les anciens préfets, mais dont le pouvoir est plus restreint : il est assisté par une députation des États de la province, corps permanent élu par les citoyens pour siéger près des gouverneurs dans l'intervalle des sessions des États provinciaux. Cette députation a les mêmes attributions que celles des conseils de préfecture, et des conseils généraux en France. Les catégories de membres de l'ordre équestre, de députés des villes et des campagnes, créées par le roi Guillaume à l'instar des trois ordres du clergé, des nobles et des communes dans l'antique Brabant, ont été abolies par la constitution de 1830.

Les États provinciaux et ceux de districts assistant les commissaires de districts délégués des gouverneurs dans la province, s'assemblent comme les deux chambres à des époques fixes que le pouvoir royal, très-resserré en Belgique, ne peut enfreindre. Le code Napoléon, et toutes les lois civiles publiées en France de 1795 à 1814, sont en vigueur en Belgique, sauf quelques exceptions. L'institution

du jury y exerce sa salutaire influence depuis 1831. La presse y jouit d'une grande liberté; et comme elle n'a jamais été poursuivie depuis 1830, elle peut être audacieuse; ses excès ne présentent pas de dangers. Toutes les institutions de la Belgique sont aujourd'hui calquées sur celles de la France.

Les Belges jouissent en paix des libertés qu'ils ont conquises; malgré les efforts de leurs envieux, ils se livrent entièrement à la propagation de l'instruction dont toutes les classes ont un besoin réel, à développer leur agriculture si belle et si riche, à rendre leurs armées imposantes, leurs lois plus stables, et leur commerce florissant. L'établissement du chemin de fer de Malines à Bruxelles, et les travaux qu'on exécute pour terminer celui de Cologne à Ostende, et d'Anvers à Paris, dénotent qu'ils comprennent l'importance de leur commerce et le mérite de leur fabrication. Un bel avenir serait réservé à ce peuple, s'il se décidait à marcher dans la voie réelle du progrès; mais entiché d'une vanité déplacée, ne comprenant pas les avantages d'une grande union sociale, il reste divisé et sans forces. La portée de son esprit ne s'étend pas plus loin que l'intérêt de sa ville, et à peine saisit-il bien l'idée de l'agglomération provinciale : comment sentirait-il tout ce que signifie le grand mot de *nation?* La municipalité et la religion lui ont rendu d'immenses services, il y a 200 ans et plus; ces idées de son enfance auraient dû grandir depuis ce temps, et se formuler en nationalité et en amour religieux de l'humanité : elles sont restées aussi rétrécies qu'à ces époques. Toutes les villes sont rivales les unes des autres, mais elles ne sont point animées de cette rivalité éclairée qui produit le bien : c'est plutôt une haine rétrécie qu'une noble émulation.

Le peuple belge a le sentiment des beaux arts : les Teniers, Verbruggen, Grétry et tant d'autres artistes, morts ou vivans, que la Belgique a produits, suffiraient pour prouver la supériorité qu'il s'est acquise sous ce rapport. Mais ce qui semblerait attester son origine germanique, c'est que

la musique est chez ce peuple un besoin impérieux qui règne dans toutes les classes : dans les salons de Bruxelles comme dans la boutique du marchand, et dans les cabarets, vous trouvez des virtuoses; au fond des campagnes même un son de flûte, un coup d'archet, vous surprennent et vous arrêtent; dans les églises, les prières des fidèles semblent ne pouvoir être faites avec toute la ferveur chrétienne qu'au milieu des accords d'un concert harmonieux. Dans les Flandres, les tabagies doivent leur vogue et l'affluence des fumeurs, au choix heureux des musiciens qui composent l'orchestre; plusieurs de ces lieux de réunions populaires prennent le titre de *grande harmonie;* mais ce n'est point, comme en France, de ces concerts qui vous assourdissent et qui obligent les assistans à élever de plus en plus la voix pour pouvoir se parler et s'entendre : ce sont des amateurs distingués que l'on y va écouter, et pour ne point perdre une note dès que les instrumens retentissent, le Flamand cesse de parler; toute son attention est concentrée; les yeux sont fixes, les oreilles attentives, et si les pipes n'exhalaient leur fumée, si les pots de bière ne se vidaient en silence, on pourrait se croire dans une salle de concert plutôt que dans une tabagie. Enfin, dans les campagnes, chaque village tient à honneur de posséder le virtuose le plus distingué. A certains jours de l'année, ces virtuoses luttent entre eux au milieu d'une population qui attache le plus grand intérêt au résultat du concours, dont le prix, qui consiste en un médaillon que l'on attache à la bannière du patron de la paroisse, est décerné par les mains du bourgmestre.

Le Belge ne vit point frugalement; l'estaminet ou les clubs prennent une partie de sa journée, et 5 heures de travail sont, pour le fonctionnaire et l'homme d'affaires, une journée bien remplie; les jeunes gens, surtout ceux des hautes classes, sont d'une ignorance impardonnable; et pour trouver encore de l'amabilité, de la grâce et de l'instruction, il faut chercher les hommes qui ont

étudié sous le régime autrichien : ils deviennent très-rares.

Néanmoins il serait injuste d'attribuer à tous les Belges généralement cette nonchalance coupable. Les Flamands, les Brabançons, les gens d'Anvers le méritent, et ceux de Bruxelles avant tous les autres. Mais chez le paysan il y a de l'activité et un travail soutenu : chez le Wallon, c'est-à-dire l'habitant du pays de Liége, du Namurois et du Hainaut, il y a du zèle et de la bonne volonté. Les Wallons s'adonnent au commerce et à l'agriculture avec passion ; ils sont économes, rangés et industrieux. Par leur gaieté et leur vivacité ils rappellent le Français, dont ils regrettent de n'être plus les frères, et il faut le dire, pour le malheur peut-être de la Belgique, ils ont peu de sympathie pour la race flamande. Leur courage est indomptable, et leur foi sacrée. Il serait à désirer que l'esprit de certains d'entre eux, de ceux de Liége, par exemple, fût moins entaché de cette turbulence qui, chez eux, *est un trait caractéristique.*

L'industrie de la Belgique mériterait peut-être que nous entrassions dans quelques développemens que ne permet guère la nature de ce Précis : qu'il nous suffise de faire une comparaison qui pourra la faire apprécier. D'après les documens officiels publiés par l'administration des ponts et chaussées de France, les 946 machines françaises à vapeur présentent une force d'environ 14,000 chevaux ; dans la Belgique, la force totale des machines à vapeur représente une force de 20,000 chevaux. Ainsi cette force est d'un tiers plus considérable en Belgique qu'en France ; et si l'on tient compte de la population et de la superficie des deux pays, on peut en conclure que l'industrie belge est douze fois plus développée que l'industrie française. C'est principalement dans le Hainaut et dans la province de Liége que les machines sont les plus nombreuses et les plus fortes : dans cette dernière, par exemple, on en compte 216, formant une force de 5445 chevaux ; la plus forte est de 300 chevaux, et la plus faible d'un et demi : en France, aucune machine n'excède la force de 100 chevaux.

TABLEAUX STATISTIQUES
DU ROYAUME DE BELGIQUE.

Superficie et population des provinces en 1831.

PROVINCES.	SUPERFICIE EN HECTARES.			POPULATION		
	TERRES.	EAUX.	TOTAL.	URBAINE.	RURALE.	TOTALE.
Anvers............	278,831 47	5,081 93	283,913 40	122,370	225,220	347,590
Brabant	317,554 28	5,971 53	323,525 81	160,784	395,262	556,046
Flandre occidentale.,	310,958 41	9,265 65	320,224 06	163,697	439,517	603,214
Flandre orientale....	294,399 69	4,295 80	298,695 49	179,423	554,515	733,938
Hainaut	371,977 75	491 93	372,469 68	129,239	479,285	608,524
Liége.............	286,821 35	2,167 12	288,988 47	95,555	276,013	171,568
Limbourg	» »	» »	230,813 51	»	»	157,412
Luxembourg	» »	» »	349,488 »	»	»	160,107
Namur.	344,760 34	1,135 5	345,895 39	31,705	179,839	211,544
Totaux...	....	....	2,814,013 81	....	....	3,549,943

TABLEAU *relatif à l'instruction primaire en 1832.*

PROVINCES.	NOMBRE DES ÉCOLES		NOMBRE DES ÉCOLIERS DANS LES ÉCOLES				TOTAL des ÉLÈVES.
	COMMUNALES.	PRIVÉES.	COMMUNALES.		PRIVÉES.		
			Garçons.	Filles.	Garçons.	Filles.	
Anvers.......	177	164	11,617	8,557	3,488	3,244	26,906
Brabant	186	406	10,653	7,834	10,431	9,752	38,690
Flandre occid .	286	412	12,054	7,842	7,895	9,155	36,946
Flandre orient.	208	667	11,272	7,735	19,438	16,549	54,994
Hainaut	464	415	24,527	17,839	11,144	11,209	64,719
Liége........	267	223	12,571	7,726	5,341	4,251	29,889
Limbourg.....	264	153	13,122	9,533	3,851	2,886	29,392
Luxembourg ..	664	167	21,442	17,185	2,607	2,016	43,250
Namur.......	319	96	14,221	10,958	2,840	2,617	30,636
Totaux...	2,835	2,703	131,479	95,209	67,055	61,679	355,422

TABLEAU *du nombre de villes, communes, maisons, etc., en 1826.*

PROVINCES.	NOMBRE de		NOMBRE de maisons dans les		NOMBRE de cantons de	
	VILLES.	COMMUNES.	VILLES.	CAMPAGNES.	JUSTICE DE PAIX.	MILICE.
Anvers........	4	143	17,878	35,641	19	22
Brabant	8	334	22,190	67,154	27	39
Flandre occid . .	15	248	27,870	75,952	36	48
Flandre orient. .	11	293	26,792	92,249	34	53
Hainaut.......	21	424	20,812	88,766	32	32
Liége.........	7	326	12,778	49,917	24	24
Limbourg	9	321	10,371	49,462	24	27
Luxembourg ...	18	308	5,906	45,494	32	25
Namur.	5	243	3,842	31,583	15	14
	98	2,640	148,439	536,218	243	284

TABLEAU *comparatif des chevaux, bêtes à laine et bêtes à cornes.*

PROVINCES.	CHEVAUX.		BÊTES A CORNES.		BÊTES A LAINE.	
	1821.	1825.	1821.	1825.	1821.	1825.
Anvers	14,281	14,722	89,604	85,532	22,900	28,408
Brabant	31,402	30,543	98,353	93,007	31,189	32,725
Flandre occidentale	24,229	23,752	133,141	127,713	39,768	38,604
Flandre orientale	27,865	27,549	122,526	118,024	37,097	34,077
Hainaut	43,659	51,812	87,065	98,999	74,943	95,916
Liége	22,215	21,403	76,253	70,800	92,421	96,344
Limbourg	25,672	24,769	105,454	101,637	126,245	126,913
Luxembourg	34,285	37,195	120,757	131,651	225,496	206,860
Namur	22,259	21,922	61,180	55,571	119,288	113,657
	245,867	253,667	894,333	882,934	769,347	773,504

TABLEAU *indiquant le nombre d'arrondissemens par provinces, et la population des villes.*

PROVINCES.	NOMBRE D'ARRONDISSEMENS.	VILLES.	POPULATION en 1835.
Brabant	3	BRUXELLES (1)	98,000
		Louvain	25,000
		Nivelles	7,700
		Aerschot	3,600
		Diest	7,000
		Vilvorde	5,000
		Tirlemont	8,000
		Wavre	5,000
		Jodoigne	2,150
Anvers	3	ANVERS	60,000
		Malines	23,000
		Turnhout	12,800
		Hoogstraeten	1,516
		Herenthals	3,400
		Lierre	13,000
Flandre occidentale	4	BRUGES	42,000
		Furnes	4,500
		Ypres	15,000
		Courtray	19,000
		Ostende	12,000
		Dixmude	3,500
		Roulers	10,000
		Menin	7,500

(1) Les noms en PETITES MAJUSCULES indiquent les chefs-lieux de provinces, et ceux en *italique* les chefs-lieux d'arrondissemens.

PROVINCES.	NOMBRE D'ARRONDISSEMENS.	VILLES.	POPULATION en 1835.
		GAND	85,000
		Audenarde	5,500
		Termonde	7,500
FLANDRE ORIENTALE	3	Alost	15,000
		Eecloo	8,500
		Saint-Nicolas	17,000
		Rupelmonde	2,600
		Ninove	4,500
		MONS	23,000
		Tournay	29,000
		Charleroi	6,000
		Ath	9,000
		Soignies	6,500
		Thuin	4,000
HAINAUT	3	Antoing	1,880
		Rœulx	2,600
		Chatelet	2,700
		Fontaine-l'Évêque	3,000
		Chimay	2,600
		Fleurus	2,220
		Gosselies	4,000
		LIÉGE	60,000
		Huy	7,500
		Verviers	20,000
		Waremme	11,800
		Landen	915
LIÉGE	3	Visé	2,000
		Limbourg	2,200
		Theux	3,195
		Spa	3,230
		Stavelot	3,800
		Hasselt	7,500
		Brée	1,550
		Maseyck	4,000
LIMBOURG	3?	Stocken	1,130
		Saint-Trond	8,500
		Haelen	2,000
		Tongres	5,000
		ARLON	3,500
		Neufchâteau	1,600
		Saint-Hubert	1,800
		Marche	1,800
		Diekirch	2,800
		Virton	1,700
LUXEMBOURG	5	Bastogne	2,400
		Durbuy	300
		Vieil-Salm	2,636
		La Roche	1,200
		Houffalise	1,000
		Nassogne	872

PROVINCES.	NOMBRE D'ARRONDISSEMENS.	VILLES.	POPULATION en 1835.
Luxembourg	....	Palizeul	760
		Bouillon	2,500
		Chiny	1,100
Namur	2	Namur	20,000
		Dinant	5,000
		Philippeville	1,200
		Gembloux	2,500
		Andenne	4,200
		Fosses	2,600
		Ciney	1,500
		Rochefort	1,130
		Florennes	1,176
		Marienbourg	600

TABLEAU STATISTIQUE *de la justice criminelle pendant les années* 1831, 1832, 1833 *et* 1834.

ANNÉES.	ACCUSATION POUR CRIMES			JUGEMENS		NOMBRE D'ACCUSÉS		
	contre LES PERSONNES.	contre LES PROPRIÉTÉS.	TOTAL.	CONTRADICTOIRES.	par CONTUMACE.	PRÉSENS.	CONTUMACE.	TOTAL.
1831.	123	311	434	418	16	589	20	609
1832.	130	365	495	469	26	703	37	740
1833.	122	242	364	343	21	479	25	504
1834.	139	289	428	389	39	587	40	627
Totaux.	514	1,207	1,721	1,721		2,358	122	2,480

TABLEAU *de la proportion du nombre des accusés à celui des habitans par province.*

Province de Namur	1 accusé sur	4,945	habitans.
——— de Brabant	1 ———	5,300	»
——— de Liége	1 ———	5,500	»
——— de la Flandre orientale	1 ———	5,613	»
——— du Limbourg	1 ———	5,977	»
——— d'Anvers	1 ———	6,084	»
——— de la Flandre occidentale	1 ———	6,722	»
——— de Luxembourg	1 ———	8,465	»
——— du Hainaut	1 ———	16,870	»

TABLEAU *des contributions et des budgets des provinces en* 1832.

PROVINCES.	CONTRIBUTION.	REVENUS ET MOYENS.		DÉPENSES ET BESOINS.	
		SOMMES proposées par la députation des États.	SOMMES allouées par le Roi.	SOMMES proposées par la députation des États	SOMMES allouées par le Roi.
Anvers..........	3,420,375 79	95,497 64	83,497 64	95,497 64	83,497 64
Brabant.	6.085,235 7	292,619 14	201,444 14	292,619 14	201,444 14
Flandre occid. (1).	4,479,159 10	220,909 62	212,344 62	244,127 57	212,127 7
Flandre orientale..	5,437,744 22	194,385 4	194,385 4	194,385 4	194,385 4
Hainaut.	5,684,663 43	197,496 41	197,496 41	197,496 41	197,496 41
Liége...........	2,866,408 37	179,466 83	107,239 95	179,466 83	107.239 95
Limbourg	1,824,851 3	97,236 77	74,236 77	97,236 77	74,236 77
Luxembourg.	1,478,570 57	79,712 5	59,712 5	72,905 84	59,712 5
Namur.	2,233,656 68	167,866 73	91,576 73	151,244 24	91,576 73
En francs...	33,510,664 26	1,525,190 23	1,221,933 35	1,524,979 48	1,221,715 80

ÉTAT *de l'armée de terre en* 1832.

				hommes.	hommes.
INFANTERIE....	de ligne.............	12	régimens. .	48,000	56,000
	chasseurs à pied.....	3	*idem*.....	6,900	
	régimens étrangers.	1	bataillons. .	600	
	compagnies sédent..	3	....	500	
CAVALERIE.....	guides...............	3	escadrons..	450	8,750
	lanciers.............	2	régimens . .	2,800	
	chasseurs	2	*idem*. ...	2,800	
	cuirassiers...........	1	*idem*.....	1,600	
	gendarmerie.........		....	1,100	
ARTILLERIE ...	à pied...............	11	batteries...	2,420	6,120
	à cheval.............	1	*idem*.....	220	
	de siége..............	3	bataillons..	2,700	
	train................	3	compag....	780	
GÉNIE................................		1	bataillons............		900
GARDE CIVIQUE mobilisée............		28	*idem*................		14,000
				Total.....	85,770

MARINE, *d'après le rapport du budget du* 18 *décembre* 1835.

2 brigantins.	*le Congrès*, ...	de	8	canons.
	les 4 Journées, ...	de	8	»
4 goëlettes canonnières.............		de 7 canons,	28	»
4 chaloupes,	*idem*,	de 5 »	20	»
4 *idem*,	dont une à la Paixhans,	de 5 »	20	»

2 navires marchands montés par la marine royale.

(1) La Flandre occidentale est portée d'après son budget de 1831.

ÉTAT *récapitulatif des recettes et des dépenses de la Belgique, d'après le budget de* 1836.

RECETTES.

		francs.	francs.
CONTRIBUTIONS	foncières	14,079,522	18,261,225
	idem sur les territ. cédés	1,799,805 (1)	
	5 cent. additionnels	793,966	
	16 *id.* *id.* extr.	1,587,932	
	personnelles. — Principal	7,465,024	8,211,526
	10 cent. extraord. addition.	746,502	
PATENTES	Patentes réduites aux ¾	1,854,258	2,570,000
	26 cent. additionnels	482,107	
	10 cent. extraordinaires	233,635	
Redevances sur les mines			92,400
Douanes			8,000,000
Garantie, poids et mesures			270,000
Recettes diverses			30,000
Timbre et enregistrement			17,000,000
Domaines			4,026,000
Fonds spéciaux			2,200,000
Postes			2,225,000
Trésor public			2,602,000
Accises (droits sur les boissons, le sel et le sucre)			19,070,000
		Total	84,558,151

DÉPENSES.

		francs.
MINISTÈRES.	Affaires étrangères	676,000
	Marine	658,078
	Justice	5,273,727
	Intérieur	11,088,114
	Guerre	39,868,000
Liste civile		1,800,000

Dépenses diverses.

	francs.
Pensions, intérêts de la dette publique, et réserve	25,194,232
Total	84,558,151

(1) Comme le traité de 1831 n'a point encore été reconnu par le gouvernement néerlandais, le gouvernement belge perçoit provisoirement la contribution foncière dans les parties du Limbourg et du Luxembourg échues en partage à la Hollande.

LIVRE CENT CINQUIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description de la Confédération suisse.

Nous n'essaierons point de dépeindre les sensations que l'on éprouve à la vue des sites pittoresques qui font de la Suisse l'une des plus belles contrées de l'Europe. Ce contraste de la verdure et des frimas, de ces forêts silencieuses et du fracas des cascades ; ces grands tableaux d'une nature gigantesque, au milieu desquels l'homme paraît un être si chétif, offrent dans leur description autant de difficultés pour le peintre que pour l'écrivain. Dans l'esquisse chorographique que nous allons en faire, nous ne considérerons que les points les plus importans, que les généralités les mieux constatées : assez d'itinéraires sont destinés à guider le voyageur qui veut s'arrêter à chaque pas.

La Suisse est bornée à l'ouest par la France, au nord par le grand-duché de Bade et le royaume de Wurtemberg, à l'est par la province autrichienne du Tyrol, et au sud par le royaume lombard-vénitien et celui de Sardaigne. Son étendue de l'ouest à l'est est d'environ 80 lieues, et du nord au sud de 50; sa superficie est de 1985 lieues carrées.

Cette contrée offre deux chaînes de montagnes distinctes : celle du Jura, qui s'étend du sud-ouest au nord-est, et celle des Alpes, qui suit à peu près la même direction, mais qui, beaucoup plus considérable, projette dans tous les sens de nombreuses et importantes ramifications. La première, longue de 90 à 100 lieues, large de 15 à 18,

présente du côté des Alpes des pentes abruptes, et s'abaisse graduellement du côté de la France; elle est formée principalement de calcaires, dont quelques bancs sont de véritables marbres, mais peu recherchés. Ce calcaire est grisâtre, passant au cendré et au bleuâtre; on y remarque un grand nombre de corps organisés, tels que ces coquilles bivalves nommées *gryphées ;* ces coquilles cloisonnées, contournées en spirales, qui par leur configuration ont reçu le nom d'*ammonites* ou de cornes d'Ammon, et ces singuliers débris allongés en pointes coniques et appelés *bélemnites*. Les bancs de cette roche alternent avec des lits de sable fin jusqu'à la hauteur de 1800 pieds; ils sont quelquefois séparés par des couches de cailloux roulés ou anguleux qui ne peuvent avoir été réunis par le ciment calcaire qui les enveloppe qu'au sein même de l'antique Océan. Ces cailloux sont des fragmens de diverses roches granitiques qui forment le noyau de ces montagnes et les sommets des Alpes; mais ce qui paraît singulier, c'est de voir sur les pentes du Jura, du côté de la Suisse, à 2000 pieds au-dessus de la surface du lac de Genève, des blocs de granite et de protogyne qui doivent y avoir été entraînés de quelques sommités plus élevées appartenant aux Alpes, à l'époque où ces hautes montagnes ont été soulevées par la même action souterraine qui contribue encore à former les volcans.

Les Alpes présentent un sujet d'études continuelles pour le géologiste : parmi les faits qu'elles offrent à ses recherches attrayantes et trop souvent hypothétiques, il en est plusieurs qui n'ont point encore été suffisamment observés, bien que des esprits ardens aient cru pouvoir les expliquer. Nous nous bornerons donc à relater quelques uns des plus intéressans et des plus positifs. Au premier aspect les masses immenses qui constituent les montagnes de la Suisse présentent l'image du désordre : on dirait que

ce sont les vénérables témoins des convulsions de la nature, lorsque la terre prit la forme que le Créateur avait jugée convenable à l'accomplissement de ses desseins. Des pics inaccessibles couverts de neige; des pentes rapides qui donnent à quelques sommités la forme d'obélisques; des vallées entourées d'immenses escarpemens; des rochers rongés par le temps et prêts à tomber de vétusté; tel est le tableau que présentent les chaînes alpines. Mais si l'observateur qui les parcourt est familiarisé avec l'étude de la nature, il y verra les traces de sa marche lente et graduée à côté des traces de la destruction. Ebel a remarqué que dans ces montagnes les dépôts les plus anciens sont disposés par bancs dont la direction est de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est. Au nord-est du groupe du Mont-Blanc, dont nous parlerons en décrivant la Savoie, s'étendent les plus importantes chaînes des Alpes suisses, si curieuses par leurs formes singulières et par les faits que le géologiste y sait observer. Comment ne point admirer le *Cervin*, dont la cime de *serpentine* s'élance dans les nues, en forme d'obélisque triangulaire? Ce qui étonne le plus le géologue lui-même, c'est la disposition circulaire de quelques sommets : le mont *Rose*, par exemple, est composé d'une série non interrompue de pics gigantesques qui forment un vaste cirque d'environ 3000 toises de diamètre.

A partir du grand Saint-Bernard jusqu'à l'extrémité des Alpes helvétiques, les roches qui les constituent présentent une suite de bandes parallèles dirigées du sud-ouest au nord-est, et composées de granite, de gneiss, de micaschistes et de dolomies ou calcaires magnésifères. Ces bandes sont toutes transversales et toutes parallèles aux différens rameaux des Alpes.

Le Saint-Gothard, en se dirigeant du nord au sud depuis Amsteg jusqu'à Airolo, présente du côté occidental une

alternance de gneiss, de granites et de micaschistes dont les couches sont d'abord inclinées de 70 degrés, puis deviennent verticales, et près d'Airolo s'inclinent de 50 degrés, tandis que vers le point central le granite du Gallenstock se déploie en forme d'éventail entre deux massifs de gneiss. Ces granites, ces gneiss et ces micaschistes, paraissent être supportés par des calcaires à débris organiques. On trouve, subordonnés à ces trois principales roches, des dolomies, des calcaires grenus, du gypse et de la serpentine.

Cette disposition en forme d'éventail, que nous venons de signaler dans le granite du groupe du Saint-Gothard, se fait remarquer dans plusieurs autres parties des Hautes-Alpes, et s'accorde parfaitement avec la théorie des soulèvemens. Le passage du Grimsel offre une masse de granite semblable; et le Faulhorn, près du mont Gries, en montre un exemple très-curieux, mais dans des roches moins anciennes.

En résumé, l'on peut dire que le groupe du Saint-Gothard est composé de gneiss qui passe quelquefois au granite, et qui paraît être la roche fondamentale; que ce gneiss alterne avec du micaschiste; qu'au milieu de ces roches se trouve une masse de calcaire grenu et de micaschiste renfermant des bélemnites; que ces roches, distinctement stratifiées, dont l'inclinaison s'approche de la verticale, se dirigent à peu près constamment de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest; qu'elles paraissent avoir été soulevées toutes en même temps, et qu'enfin, ainsi que l'a fait observer M. Lardy, la situation actuelle des couches doit être attribuée à une cause qui a agi dans une direction parallèle sur les deux versans principaux du groupe, cause qui est la même que celle qui a relevé les couches de tout le système des Alpes, depuis le Mont-Blanc jusque dans le Tyrol, et qui doit être attribuée à l'action qui a fait sortir des entrailles de la terre le porphyre pyroxénique.

Les neiges qui s'accumulent sur les cimes appartenant

aux deux grandes chaînes des Alpes qui circonscrivent le Valais y forment, comme on sait, des glaciers par suite des éboulemens ou avalanches de neige qui accumulent celle-ci dans des enfoncemens abrités des rayons du soleil, où, se fondant en partie, elle se transforme en glace. On compte environ 400 glaciers depuis le groupe du Mont-Blanc jusque dans le Tyrol. La plupart ont au moins une lieue de longueur, et un grand nombre en ont 6 ou 7. Ces glaciers sont souvent inclinés, et toujours divisés par de larges et profondes crevasses et hérissés d'aspérités qui leur donnent de près les formes les plus variées et les plus bizarres, et de loin l'aspect d'une eau agitée qui se serait tout à coup consolidée. A l'approche du printemps ils glissent tout entiers sur les pentes qui les portent, mais ils s'arrêtent bientôt : le mouvement qu'ils ont éprouvé y détermine des ruptures dont le bruit, semblable à celui du tonnerre, retentit au loin dans les montagnes; la commotion que l'air éprouve se communique aux masses neigeuses : elles s'ébranlent, et quelques portions que l'on voit rouler au loin comme des pelotes de neige, sont quelquefois assez considérables pour renverser dans leur chute les forêts, les habitations, les villages même que trop souvent elles atteignent. Ebel croit que la glace descend dans les couloirs des glaciers de 12 à 25 pieds par an; mais si l'on considère qu'elle a entraîné graduellement des portions de rochers sur des plans inclinés de 10 à 12 lieues de longueur, et qu'à 18 pieds par année ces glaces seraient neuf siècles à s'avancer d'une lieue, on peut juger du temps qu'il a fallu à certains glaciers pour s'étendre jusque sur les places qu'ils occupent, puisque plusieurs sont descendus au fond des vallées, ce qui donne à celles-ci le plus singulier aspect par le contraste de la glace et de la verdure. Pour se faire une idée de l'effet de ces grands mouvemens de la nature qui accélèrent la marche des

glaciers, nous en citerons une description faite par un témoin oculaire. Le ministre de Grindelwald, traversant avec quelques amis le fameux glacier supérieur des environs de ce village, s'était reposé sur la glace : « A peine « étions-nous placés, dit-il, que le singulier phénomène « appelé *crue de glacier* se manifesta par un bruit affreux ; « tout, autour de nous, paraissait se mouvoir de soi-« même : fusils, bâtons, carnassières. Des rochers en appa-« rence solidement établis dans la glace commencèrent « à se détacher et à s'entre-choquer ; des crevasses de 10 « à 20 pieds de largeur s'ouvrirent à nos yeux avec un fra-« cas épouvantable ; d'autres, se fermant tout à coup, lan-« cèrent à une grande hauteur l'eau qu'elles contenaient. « La masse entière du glacier, si agitée tout à coup, s'était « avancée de quelques pas ; mais tout rentra bientôt dans « un repos et un silence profonds, à peine interrompu par « le sifflement des marmottes [1]. »

Le *Rhin*, qui depuis le Saint-Gothard poursuit son cours sinueux jusqu'au lac de Constance ; l'*Inn*, qui descend du mont Bernina ; l'*Adda*, qui prend naissance au pied du mont Gallo et se jette dans le lac de Côme, hors de la Suisse ; le *Tessin*, qui sort du mont Gries, d'où il va traverser le lac Majeur en Italie ; le *Rhône*, qui, formé de divers ruisseaux descendus des monts Grimsel et Furca, porte ses eaux dans le lac de Genève ; l'*Aar*, qui passe au milieu des lacs de Brienz et de Thun pour aller se réunir au Rhin après avoir formé plusieurs magnifiques chutes d'eau ; enfin la *Limmat*, qui descend du mont Limmeren-Alp et traverse le lac de Zurich avant de se réunir à l'Aar, coulent au milieu des plus grandes et des plus magnifiques vallées de la Suisse.

[1] Voyez dans le Voyage en Suisse, par M. *Simond*, t. I, la citation d'un ouvrage du professeur *Wiss*, qui rapporte la relation du ministre de Grindelwald.

C'est ici que nous devons faire connaître l'étendue des principaux lacs. Celui de *Genève*, dont le nom antique est *Léman* (*lacus Lemanus*), rappelle par sa forme celle d'un croissant dont les pointes sont tournées vers le sud. Sa longueur est de 16 lieues, et sa plus grande largeur entre ses deux extrémités est de 3 à 4 lieues géographiques. Sa superficie est d'environ 40 lieues. Il est élevé de 1130 pieds au-dessus du niveau de la mer. Sa profondeur est de 2 à 300 pieds vers ses extrémités, et de plus de 900 vis-à-vis Évian en Savoie. Ses eaux sont sujettes à un phénomène particulier appelé *seiches*, qui consistent en une crue et une baisse subites qui changent son niveau de 4 à 5 pieds. On y éprouve aussi des tempêtes quelquefois terribles. Ses eaux paraissent constamment d'un bleu très-prononcé. Ses bords variés d'aspects lui ont acquis depuis long-temps une grande célébrité. Au nord il baigne plusieurs villes généralement adossées à des montagnes dont les flancs arrondis sont couverts de vignobles; au sud, au contraire, ce sont des prairies qui se terminent à une rangée de montagnes la plupart escarpées, derrière lesquelles s'élèvent les cimes neigeuses du groupe du Mont-Blanc.

Le *lac de Neuchâtel* est long de 8 lieues et large de 2; le niveau de ses eaux est d'environ 180 pieds au-dessus de celles du lac de Genève, et de 1300 au-dessus de la mer. Saussure a reconnu que sa profondeur est de 325 pieds, mais dans certains endroits elle est de 400. On croit que ce lac occupait jadis une étendue plus considérable qu'aujourd'hui. Ce fait semble prouvé par les marais que l'on voit au sud près du cours de la rivière d'Orbe; par la tradition qui porte que la ville d'Yverdun, qui en est éloignée de quelques centaines de mètres, plongeait presque dans ses eaux; par les sables que l'on remarque à quelque distance de ses bords, et qui sont semblables à ceux du lac. Cette diminution est d'ailleurs l'effet naturel des atterrissemens et

des alluvions que forment à leur embouchure les rivières et les ruisseaux qui s'y jettent. On reconnaît encore parmi les sables et les cailloux roulés des dépôts qui s'élèvent en forme de dunes sur ses bords, les mêmes coquilles que celles qui vivent dans le lac.

Le *lac de Bienne* a 8 pieds au-dessous de celui de Neuchâtel, dont il n'est éloigné que d'une lieue au nord, a 3 lieues de longueur sur une dans sa plus grande largeur. Sa profondeur est de 200 à 220 pieds.

Le *lac de Thun*, long de 4 lieues, n'en a que ¾ de large, mais sa profondeur est de 720 pieds, et sa surface est à 1780 pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée.

Le *lac de Brienz*, à une lieue au nord-est du précédent, est traversé comme lui dans toute sa longueur par l'Aar. Il est situé à 30 pieds au-dessus. Sa profondeur est dans quelques endroits de 500 pieds.

Le *lac de Lucerne* ou des *Quatre-Cantons*, très-irrégulier dans sa forme, est composé de quatre bras, dont le plus long a plus de 9 lieues sur une largeur de plus d'une demi-lieue. Sa profondeur la plus grande est de 600 pieds, et son niveau est à 1350 pieds au-dessus de la Méditerranée. Les points de vue variés qu'il présente le placent parmi les plus pittoresques de tous ceux que renferme la Suisse.

Le *lac de Zug* a 4 lieues de longueur et une dans sa plus grande largeur. Son niveau est à 1300 pieds au-dessus de celui de la mer, et sa profondeur est d'environ 600 pieds.

Le *lac de Zurich*, qui s'étend sur une ligne courbe de 9 lieues de longueur, a ¾ de lieue dans sa plus grande largeur. Sa profondeur est de 600 pieds, et son niveau est à 1260 pieds.

Enfin le *lac de Wallenstadt* a 3 lieues ½ de longueur, une ½ dans sa plus grande largeur, et son niveau est à 1340 pieds au-dessus du niveau de la mer. Il est entouré

de montagnes hautes de 6000 pieds, dont la plupart sont dépourvues de végétation, ce qui lui donne l'aspect le plus sauvage.

Tous ces lacs forment une superficie de 52 lieues carrées. Les principaux poissons qu'ils nourrissent sont le brochet, la truite, la carpe, le saumon, plusieurs espèces d'ables, le lavaret, la lotte estimée des gastronomes, le salmone ou l'ombre chevalier, dont la chair grasse et délicate le fait rechercher sur les tables de Paris même où on l'a quelquefois vendu jusqu'à 300 francs. Dans le lac de Zug on pêche des carpes qui pèsent jusqu'à 90 livres.

Les montagnes de la Suisse abondantes en substances utiles, telles que le porphyre, le marbre et l'albâtre, le sont encore en minéraux de toutes espèces, mais disséminés en petites quantités. Le fer, le plomb, le cuivre, le zinc, le cobalt, le bismuth, l'arsenic et l'antimoine y forment des filons et des amas; le cristal de roche y est commun; le soufre s'y trouve souvent, et quelques rivières, comme le Rhin, l'Aar, l'Adda et le Reuss, charrient de l'or. Plusieurs vallées sont riches en bancs de lignites ou de bois bitumineux, et en tourbe que l'habitant utilise comme combustible. On exploite aussi pour le même usage l'anthracite dans plusieurs cantons, et notamment dans celui de Berne. Une exploitation assez importante est aussi celle de sel gemme à Bex, dans le canton de Vaud.

Il est peu de pays plus abondant en sources minérales que la Suisse. Qui n'a entendu parler des eaux acidules de *Saint-Maurice* dans le canton des Grisons? des bains de *Gurnigel* dans celui de Berne? Ceux de *Bade*, dont la température est très-élevée, ne sont pas moins renommés comme moyen curatif contre la stérilité; mais les plus fréquentés sont ceux de *Pfeffers* et de *Leuk* ou *Louëche*: l'hydrogène sulfuré que contiennent leurs eaux les rend d'un usage salutaire contre les maladies de la peau. Est-ce

au carbonate de chaux tenu en dissolution dans certaines sources, ou, comme l'on prétend, à l'eau trop crue formée par la fonte des neiges qu'il faut attribuer les goîtres dont sont affectés les habitans de quelques cantons, surtout ceux de Berne, de Lucerne, de Fribourg et du Valais?

Ebel et d'autres naturalistes divisent les Alpes de la Suisse en sept régions, sous le rapport de la végétation. La plus inférieure, ou celle des vignes, commence dans les vallées, au bord des rivières et des lacs, et finit à 1700 pieds au-dessus du niveau de la mer; plus haut, la région des chênes s'élève jusqu'à 2800 pieds; au-dessus de ces arbres commence celle des hêtres qui règne encore à 4000 pieds; celle des sapins lui succède et s'étend jusqu'à 5500 pieds; là commence la région alpine inférieure : les arbres y font place aux plus riches pâturages; elle s'élève à 1000 pieds au-dessus; elle est dominée par la région alpine supérieure qui s'élève 1700 pieds plus haut, et qui conserve pendant toute l'année des amas de neige dans les places abritées du soleil; enfin au-dessus de celle-ci la région des glaciers et des neiges éternelles commence à 8000 pieds. Ces deux dernières ne sont point tout-à-fait dépourvues de végétation : on y voit des saxifrages, des gentianes, des chrysanthèmes et d'autres plantes des climats hyperboréens.

L'agriculture ne règne que dans les vallées basses, principalement vers leur extrémité voisine de la plaine.

Les influences atmosphériques ont un caractère particulier dans les montagnes de la Suisse; Ebel indique d'après quels indices on peut y annoncer les changemens de temps : ainsi lorsque le soir on voit les nuages se traîner le long des hautes montagnes; lorsque le matin ils voilent les sommets de ces dernières; ou bien enfin quand ces sommités sont entourées de vapeurs transparentes qui semblent aplanir leur surface et diminuer leur distance respective, on peut s'attendre à de la pluie. En été, lorsqu'il pleut pendant plu-

sieurs jours, ou des semaines entières, le beau temps ne revient que quand il a neigé sur les Alpes moyennes; mais dès que le matin on aperçoit les flancs des montagnes couverts de neige depuis leur sommité jusqu'à la limite des forêts, le voyageur peut se remettre en marche : c'est un sûr indice que le ciel va redevenir serein.

La faune de la Suisse est très-variée : on y trouve la belette, la fouine, le putois, le furet, le renard, l'écureuil, le lynx ou loup-cervier, nos diverses espèces de gibier, le lièvre blanc, semblable à celui de Sibérie; le hamster, connu des dames par sa fourrure plus jolie qu'estimée; différentes martes, plus recherchées; le chamois et la marmotte, dont la chair est regardée comme un mets délicat; enfin des sangliers et des ours. Ces derniers sont bien moins nombreux que jadis. Les montagnes du Valais sont particulièrement celles qui leur servent de refuge. L'antipathie du taureau contre l'ours, qui la lui rend bien, est fort singulière. Au rapport d'un voyageur connu (1), on ne peut arrêter un taureau qui sent un ours dans le voisinage : ces deux ennemis se battent à outrance, et ne se séparent que lorsque la fatigue les y oblige; mais c'est pour revenir le lendemain au rendez-vous jusqu'à ce que l'un des deux succombe.

On a récemment reconnu dans la vallée d'Urseren, dans le canton d'Uri, une nouvelle espèce de musaraigne nommée par M. Schinz *sorex alpinus*, et décrite après ce zoologiste, par un naturaliste français, M. Duvernoy. Son pelage est d'une couleur uniforme gris-de-fer; sa longueur est de 5 pouces, sur lesquels la queue est à un peu plus de 2. On la trouve aux environs du lac Oberalp-sée et jusque dans les pâturages les plus élevés de la vallée.

Le chamois, qui devient chaque jour plus rare, est l'objet

(1) *Coxe :* Voyage en Suisse, en anglais.

des recherches du chasseur intrépide, et des attaques du grand aigle ou griffon des Alpes. Cet oiseau guette l'agile quadrupède, et, planant autour de lui, le force par de feintes attaques à prendre la fuite sur les cimes les plus escarpées; le timide chamois, réfugié sur une étroite saillie, n'a plus d'autre ressource que la résistance. L'aigle l'observe, le harcèle jusqu'à ce que, profitant de la posture gênée que prend l'animal en lui présentant ses cornes, il le frappe de ses ailes et le précipite au fond des abîmes où il devient sa pâture. Mais ce roi des oiseaux, suivant le témoignage de Coxe, est souvent en guerre avec les corbeaux si nombreux dans les Alpes. Les combats qu'ils livrent à leur redoutable ennemi sont intéressans par les manœuvres aériennes employées de part et d'autre : les corbeaux s'alignent, se divisent en plusieurs bataillons, attaquent l'aigle de tous côtés, et sont successivement remplacés par des corps de réserve; très-souvent ils le forcent à prendre la fuite. Ce grand oiseau, qui a 16 pieds d'envergure [1], qui enlève des agneaux, des chevreaux, de gros chiens, et qui est redouté pour sa force, n'est point épargné par l'homme, mais il est difficile à atteindre. Ebel rapporte à ce sujet un trait de courage et d'adresse extraordinaire : un chasseur avait découvert le nid d'un de ces griffons; il venait de tuer le mâle et se glissait le long d'une pointe de rocher pour s'emparer des petits de l'animal : au moment où il mettait la main dans le nid, la mère fond sur lui du haut des airs, lui enfonce ses serres dans le bras et son bec dans les reins : le chasseur était perdu, le moindre mouvement l'aurait fait tomber au fond d'un affreux précipice. Mais il tenait d'une main son fusil; il l'appuie contre le rocher, le dirige avec son pied vers l'oiseau redoutable, fait partir la

[1] Les Suisses le nomment *Lœmmer-geyer*, c'est-à-dire *vautour des agneaux;* mais c'est proprement le Griffon des Alpes (*phene gigantia*).

détente et le tue. Les blessures qu'il avait reçues étaient si fortes qu'il garda le lit pendant un mois.

Les autres oiseaux de proie communs en Suisse sont le vautour arrian (*vultur arrianus*); le vautour griffon (*vultur fulvus*); l'aigle royal (*aquila regia*); l'autour vulgaire (*dædalion palumbarius*); et le milan noir (*milvus ætolius*).

Parmi les animaux domestiques de la Suisse, les chevaux se distinguent par leur taille assez élevée; les porcs, par leurs soies ordinairement noires; les vaches de la vallée de Sarnen et du pays de Gruyère, par l'abondance de leur lait, et les bœufs des prairies du Jura, par leur force et leur stature : il n'est pas rare d'en rencontrer qui pèsent 1200 kilogrammes.

Les premiers habitans de la Suisse orientale furent, selon les traditions, des Italiens qui, 600 ans avant notre ère, fuyant les Gaulois qui avaient pénétré dans leur patrie, c'est-à-dire la contrée où fleurirent depuis Gênes et Florence, vinrent se réfugier et s'établir dans les hautes montagnes qui environnent les sources du Rhin et de l'Inn. On les appela *Rhœti*, du nom de *Rhœtus*, leur dieu ou leur héros : telle fut l'origine du peuple qui habite le canton des Grisons, peuple si fier de sa liberté.

Les *Helvetii* proprement dits occupaient les vallées situées entre le Jura et les Alpes, depuis le lac Léman jusqu'au lac de Constance. Ils paraissent être d'origine celtique. Ils se divisaient en plusieurs nations, dont le gouvernement était démocratique; chaque vallée formait une communauté indépendante; l'un de ces peuples, celui dont le nom est le plus anciennement connu, habitait les rives du Rhin et de la Thur; on l'appelait les *Tigurini*. Ils vivaient heureux, et ignorés du reste de l'univers, lorsque 100 ans avant notre ère une armée formidable composée de 300,000 guerriers sortis de la Scandinavie et de la Frise, et célèbres sous le nom de *Cimbri*, s'approcha des Alpes en pillant et en ravageant la Gaule. Les *Tigurini*, enflammés du désir de pren-

dre part à la gloire et au butin des *Cimbri*, se joignirent à eux sous le commandement de Divicon, jeune guerrier dont l'histoire a conservé le nom. On sait qu'une armée romaine, envoyée au secours des Gaulois, fut taillée en pièces par Divicon, qui fit passer les vaincus sous le joug. Si ce chef eût été plus habile, il eût rapidement marché sur Rome encore tremblante de cette défaite; mais les *Cimbri* et les *Tigurini* divisèrent leurs forces; une de leurs armées se porta sur Marseille, et l'autre suivit une direction différente : aussi Marius parvint-il à les vaincre, d'abord près d'Aix en Provence, puis sur les bords de l'Adige en Italie. Les *Cimbri* qui échappèrent cherchèrent un refuge sous la conduite de Divicon dans les montagnes de l'Helvétie. Ils s'établirent sur les bords du lac des Quatre-Cantons au pied des montagnes appelées Hacken et Mythenberg, près de Bruck, pays montagneux dont ils défrichèrent les forêts, et ils furent appelés *Bruckenbouren*, c'est-à-dire *paysans des marais.* La tradition porte que, parmi ces Cimbri, deux frères nommés Swen et Suiter fondèrent la ville de Schwitz. Ils se répandirent dans les vallées inhabitées autour du lac et qui appartiennent aujourd'hui à l'Oberland bernois et au canton d'Unterwald, et principalement au pied du mont Brunig, enfin dans les vallées de Frutingen, d'Obersibnen et de Hasli : aussi retrouve-t-on dans la haute stature, le teint blanc, la chevelure blonde du peuple de ces vallées, ainsi que dans leur accent, plus doux que l'accent germanique, des traces encore reconnaissables d'une antique population du nord (1).

Un auteur dont l'érudition est digne de confiance (2), s'est appuyé sur plusieurs faits pour prouver que la Suisse avait reçu des colonies grecques, long-temps avant que les Romains eussent entendu parler de ce pays si voisin de leur

(1) *H. Zschokke :* Histoire de la Nation suisse, p. 12 à 20.
(2) *J. Muller :* Histoire de la Suisse.

patrie. César nous apprend en effet que lorsqu'il défit les *Helvetii* en marche pour faire une invasion dans les Gaules, on trouva parmi leurs bagages un état, écrit en caractères grecs, de tous ceux qui composaient leur expédition.

Le général romain nous apprend aussi que, lorsqu'il les atteignit dans les plaines de *Bibracte*, aujourd'hui Autun, ils étaient commandés par ce même Divicon qui, dans sa jeunesse, avait vaincu et humilié les Romains. 263,000 *Helvetii* et 100,000 alliés du Jura, du lac de Constance, des montagnes du Tyrol et des Grisons s'étaient mis en marche après avoir brûlé chez eux 12 villes et 400 villages, bien déterminés à ne plus retourner au sein de leur patrie; vieillards, femmes, enfans, chariots, bêtes de somme, étaient accompagnés de 92,000 combattans. La victoire de César fut complète : il n'échappa de cette expédition que 110,000 *Helvetii*, auxquels il permit d'aller rebâtir leurs demeures (1).

Après cette défaite, ces peuples furent comptés parmi les alliés de la république, mais leur indépendance dura à peine six ans. Compris dans la classe des peuples conquis, ils durent, à ce titre, souffrir toutes les vexations dont Rome abreuvait les nations qu'elle avait soumises. Ainsi, pour contenir les *Helvetii*, César avait fait construire sur le bord du lac Léman une nouvelle forteresse appelée *Noviodunum*, aujourd'hui *Nyon;* on cantonna successivement différens corps de troupes dans les diverses parties de leur pays; l'entrée du Bas-Valais fut gardée par de l'infanterie, et une garnison fut placée à *Octodurum*, dont on croit que l'emplacement était le même que celui qu'occupe Martigny.

Les peuples du Valais ou les *Vallenses*, comme les appelaient les Romains, se divisaient en quatre nations : les *Nantuates*, les *Veragri*, les *Seduni* et les *Viberi;* les *Nantuates* occupaient le Bas-Valais; les *Veragri* avaient

(1) *César :* Guerres des Gaules, liv. I.

probablement pour principale cité *Octodurum;* les *Seduni*, *Sedunum* ou Sion, et les *Viberi* s'étendaient jusqu'aux glaciers du Rhône : nous sommes même portés à croire que le bourg de *Visp*, à l'entrée de la vallée arrosée par le torrent du Visp, pourrait bien indiquer par l'analogie qu'offre son nom avec celui de *Viberi*, l'une des cités de ces montagnards. Quoi qu'il en soit, les *Vallenses* menaient une vie libre et sauvage ; ils imposaient un droit de péage sur les marchandises qui traversaient le Valais; ils exerçaient même sur les voyageurs toutes sortes de brigandages. Sans aucunes relations ni avec les *Helvetii* ni avec les Romains, lorsqu'ils virent ceux-ci élever des forteresses sur leur territoire, ils descendirent de leurs montagnes, attaquèrent les ennemis de leur indépendance, et les harcelèrent avec tant de persévérance que les Romains abandonnèrent la contrée; mais ce fut pour revenir avec des forces tellement considérables que toute résistance devint inutile. Près de 10,000 habitans du Valais ou de la vallée (*vallis*), périrent en voulant défendre leur liberté. Dès cette époque les *Vallenses* furent soumis.

Les *Rhœti* ou les Grisons seuls ne s'effrayèrent point de ces exemples de résistance inutile : alliés des *Vindelici* et des peuples du Tyrol, ils se crurent invincibles derrière leurs lacs et leurs glaciers; ils ravageaient les villes de l'Italie voisines de leur pays, et choisissaient parmi leurs prisonniers des victimes pour les immoler à leurs dieux. Auguste, irrité de ces actes de brigandage, envoya deux armées contre les farouches habitans des Alpes italiennes. L'une franchit ces montagnes et descendit vers la vallée de l'*Œnus* ou de l'*Inn;* l'autre traversa le *lacus Brigantinus* ou *lac de Constance:* tout fut soumis après de sanglans combats. On raconte, dit un historien (1), que les femmes des *Rhœti*

(1) *Zschokke :* Histoire de la Nation suisse, p. 21.

se précipitaient dans les rangs des combattans et écrasaient leurs enfans contre le visage de leurs ennemis, comme si, dans leurs montagnes, toute vie devait expirer avec la liberté.

Trois siècles d'esclavage avaient fait perdre aux habitans de l'Helvétie leur mâle énergie, et les jouissances du luxe romain avaient effacé chez eux, avec les vertus du citoyen, la haine du joug étranger, lorsque des peuples sortis du Nord et de l'Orient poussant devant eux les nations épouvantées, et franchissant les limites de l'empire romain, asservirent à la fois les maîtres et les esclaves. L'Helvétie venait de recevoir les premières lumières du christianisme; elle était toujours soumise aux empereurs, lorsqu'au IV[e] siècle elle changea d'oppresseurs : une population composée d'*Alamanni* ou d'Allemands, de *Longobardi* ou Lombards, et d'autres peuples qui paraissaient pour la première fois sur la scène du monde, subjugua la plus grande partie de son territoire. Les *Alamanni* se partagèrent tout le pays situé entre le Rhin et l'Aar, le lac de Constance et celui des Quatre-Cantons. Les vainqueurs mêlés aux vaincus formaient déjà une nouvelle nation, lorsque les hordes d'Attila parurent. Les *Huns*, comme un torrent dévastateur, traversèrent l'Helvétie en détruisant les villes, en pillant et massacrant les habitans; mais les *Bourguignons*, qui leur succédèrent, s'établirent dans la Gaule sur les deux versans du Jura, dans la Savoie, autour du lac Léman, dans le Bas-Valais et sur les bords de l'Aar, enfin dans toutes les parties des Alpes et du Jura où la langue française est depuis long-temps en usage. Ce peuple, disposé à la civilisation, éleva des forteresses et fonda des villes; il fit sortir Genève de ses décombres, Avenche des ruines d'*Aventicum*, et bâtit Lausanne dans un lieu où l'on croit peut-être à tort, ainsi que nous le verrons plus tard, qu'il existait une cité romaine appelée *Lausonium*.

Les *Goths*, maîtres de l'Italie, pénétrèrent à leur tour dans l'Helvétie ; ils y entrèrent par le sud, en s'emparant de l'ancien pays des *Rhœti*, et s'étendirent au-delà du lac de Wallenstadt : les vallées de l'Appenzell, d'Uri, et du pays de Glaris, furent divisées par eux en fiefs, dont les seigneurs relevaient de leur roi qui avait son trône en Italie.

Plus humaine, et plus disposée à mêler ses mœurs à celles des vaincus, la race bourguignonne se perpétua dans cette contrée : elle eut ses rois, et Genève devint leur résidence. La nation helvétique fut plus heureuse sous ces barbares qu'elle ne l'avait été sous les Romains. Il résulta de tous ces peuples un peuple nouveau qui adopta la langue romane que parlaient les Bourguignons, et qui, bien qu'altérée, est celle de la basse classe dans les cantons de Vaud, de Fribourg et de Neuchâtel.

Cependant l'Helvétie devait encore être la proie de nouveaux envahisseurs. Un peuple plus audacieux, plus rusé peut-être que les précédens, paraissait sur la scène du monde : c'était le peuple *Franc*. Après avoir successivement envahi les provinces belgiques soumises aux Romains, il ne tarda pas à s'emparer de la plus grande partie des Gaules, et bientôt du territoire même qu'occupaient les Bourguignons.

Les Goths, qui n'avaient pu se maintenir en Italie, virent leurs frères de la Rœthie obligés de subir à leur tour le joug des Francs, qui, maîtres de toute l'Helvétie, réunirent à la Souabe toute la partie qu'habitaient les Allemands et les Goths, et comprirent sous le nom de Petite-Bourgogne tout ce qui forme aujourd'hui les cantons de Genève, de Vaud, de Fribourg, de Neuchâtel, de Berne, de Soleure et du Valais, ainsi que la Savoie. Tel était, vers le milieu du VI[e] siècle, le tableau politique que présentait l'Helvétie.

Le culte druidique, en honneur chez les anciens *Helvetii*, s'était mélangé avec celui des nations qui les avaient con-

quis. *Hesus*, qui présidait aux combats; le puissant *Teutatès; Belenus*, dieu de la lumière; *Taranis*, armé de la foudre; *Siwa*, chez les Grisons; *Penninus*, chez les Valaisans, se partageaient les hommages de ces peuples. Quelques chrétiens depuis le IIIe siècle habitaient probablement certaines vallées du Jura, lorsque vers le VIIe siècle plusieurs moines écossais vinrent prêcher l'Évangile dans les montagnes de l'Helvétie; l'un d'eux, appelé Gall, s'y fit une telle réputation de sainteté, qu'un demi-siècle après sa mort la célèbre abbaye de Saint-Gall fut fondée en son honneur. Est-ce à l'influence d'une religion qui alors éclairait les peuples abrutis qu'il faut attribuer la résistance qu'opposa l'Helvétie à de nouveaux envahisseurs?

Au VIIIe siècle, une horde de Huns menaça la Suisse, mais elle fut détruite; 200 ans plus tard, deux peuples d'une origine fort différente commencèrent à ravager son territoire: ce sont les Hongrois et les Sarrasins, les premiers appartenant à la nation slave, et les seconds à la nation arabe, mais souvent confondus sous le même nom par les chroniqueurs.

Les Hongrois, appelés par les auteurs contemporains *Ungari*, et dans la chronique de Saint-Gall *Agareni*, c'est-à-dire fils d'Agar, parce que l'auteur de cette chronique les prenait pour des Arabes, partaient des bords du Danube. On les voit arriver en Suisse, tantôt par la Souabe, tantôt par la Bourgogne et le Jura, tantôt même par l'Italie. C'est à la diversité de leurs routes qu'il faut attribuer les méprises auxquelles ils ont donné lieu : ceux qui venaient par le nord, et ceux qui arrivaient par le midi, ont été pris pour deux nations différentes. A ces Hongrois se mêlaient d'autres peuples slaves appelés *Wendes* ou *Wendi*, que l'on a désignés aussi sous le nom de *Vandali*, parce que le nom de Vandales était devenu célèbre depuis le IIIe siècle par leur marche à travers l'Europe, et par leurs établissemens

en Espagne et en Afrique. Toutefois il est probable que les Vandales et les Wendes appartiennent à la même souche, et que sortis des bords de la Baltique ils se fixèrent sur la rive droite de l'Oder, d'où ils partirent pour aller conquérir la partie méridionale de la péninsule hispanique. Ces Wendes du Xe siècle passent chez quelques historiens de la Suisse pour avoir donné leur nom au pays de Vaud, en allemand *Waat;* cette opinion nous semble d'autant moins fondée, que les Hongrois, et les Wendes qui les accompagnaient, paraissent ne s'être jamais fixés dans les pays qu'ils ravagèrent. Leurs fréquentes excursions en Suisse ne cessèrent que vers l'an 954 ou 956, époque à laquelle l'empereur Othon-le-Grand, à qui il fallut dix ans pour les détruire, remporta sur eux une victoire complète près des bords du *Lech*, et non du *Leck*, comme le disent à tort quelques auteurs (1).

Les Sarrasins, autrement appelés Maures et Ismaélites, s'étant établis sur les côtes de la Provence vers l'an 888, pénétrèrent successivement en Dauphiné, en Piémont et en Suisse : presque toute cette dernière contrée se ressentit de leurs ravages. Leur séjour est attesté par les noms de quelques lieux, tels que *Maurmont*, *Maurofonte*, et le *mur des Sarrasins*, près d'Avenche, etc. (2). Maîtres des différens passages qui conduisent en Suisse de l'Allemagne, de l'Italie et de la France, tels que le Vogelberg, le grand Saint-Bernard et le mont Cénis; du côté du nord ils s'avancèrent jusqu'à Saint-Gall; vers l'est ils dévastèrent l'abbaye de Disentis et la ville de Coire, dans le canton des Grisons. Dans le Valais, l'abbaye d'*Agaune* ou de Saint-Maurice fut presque entièrement détruite par eux; ils montèrent jusqu'à

(1) Le savant M. *Weiss*, dans la Biographie universelle, dit, à l'article Othon-le-Grand, que ce prince défit les Hongrois sur les bords du *Leck*, mais il a voulu dire sur les bords du *Lech :* le Leck est un affluent de la Meuse, et le Lech un affluent du Danube. La rencontre eut lieu en Bavière.

(2) *Simond :* Voyage en Suisse, t. II.

Sion : au village de Saint-Pierre leur passage est attesté par une inscription latine que l'on voit encore dans l'église de ce village, et qui date du commencement du XI[e] siècle (1). Après 50 ans d'excursions et de rapines, le courage des montagnards parvint à anéantir ces hordes audacieuses.

Les dissensions qui régnèrent entre les petits-fils de Charlemagne préparaient un nouveau sort à l'Helvétie : chacun d'eux voulut être indépendant ; l'un eut la France, l'autre l'Italie, un troisième l'Allemagne ; la partie de l'Helvétie qui appartenait au duché de Souabe fut incorporée à l'empire germanique. Mais la Suisse présentait déjà un esprit bien différent de celui qu'elle avait long-temps offert : les invasions et les brigandages des Hongrois avaient fait sentir la nécessité d'entourer les villes de remparts propres à défendre leurs habitans et à offrir un refuge au peuple des campagnes. Ainsi Basle, Saint-Gall, Zurich, Lucerne et Soleure s'environnèrent de murailles.

Une portion seule de l'Helvétie était sous la protection de l'empire d'Allemagne ; Rodolphe de Habsbourg, qui de simple bailli d'Arau, de Bade, de Diessenhofen et de Schwitz, devenu empereur par l'élection des princes et ducs d'Allemagne, conçut le projet de réunir les diverses parties de l'Helvétie en une seule souveraineté. Albert, son fils, tenta de l'effectuer ; mais ses lieutenans exercèrent tant de vexations sur les habitans, Gessler surtout fit peser sur eux un joug si humiliant, que Guillaume Tell, en tranchant les jours de ce tyran, prépara la délivrance de ses compatriotes. Trois héros, dont les noms sont vénérés dans toute la république, Werner, du canton de Schwitz, Walter-Furst, de celui d'Uri, et Arnold, de celui d'Unterwald, résolurent en 1308 de s'emparer des châteaux-forts occupés par les

(1) M. *Reinaud :* Incursions des Sarrasins en France, et de France en Savoie, en Piémont et dans la Suisse, d'après les auteurs mahométans et chrétiens. — Paris, 1836.

gouverneurs autrichiens. Le secret de cette conjuration fut si bien gardé, les mesures concertées avec tant de sagesse, exécutées avec tant de courage et d'intrépidité, qu'ils réussirent à conquérir l'indépendance de leur patrie. L'Helvétie libre ne comprit d'abord que les *Waldstetten* ou les trois cantons forestiers que nous venons de nommer, mais elle forma en 1315 une confédération qui prit le nom de celui de Schwitz; plus tard les autres cantons y furent successivement admis; en 1513, Appenzell compléta cette république fédérative, dont le traité de Westphalie confirma et garantit l'indépendance.

La confédération suisse se composait de 13 cantons (1), dont la petite république de Genève ne faisait point partie, lorsqu'en 1798 elle fut, comme tant d'autres pays, obligée de se soumettre aux lois qu'imposait la France victorieuse : en échange d'une partie de son territoire, elle reçut une nouvelle constitution. Les vallées de Valteline, Bormio et Chiavene furent enlevées à la république des Grisons et réunies à la république Cisalpine : depuis ce temps elles ne font plus partie de l'Helvétie; l'évêché de Basle, dont le siége était depuis la réforme à Porentruy, fut réuni à la France, ainsi que le territoire et les villes de Genève et de Mulhouse, et le reste de l'Helvétie forma une république qui fut déclarée *une et indivisible*, et dont le chef-lieu fut la petite ville d'Arau, en Argovie. La plupart des cantons accédèrent à cette organisation, qui fut signifiée par le gouvernement français, accompagnée de la formule que le chef de l'État employa si souvent depuis en renversant et fondant des trônes : « La confédération a cessé d'exister. » En vain les fiers montagnards de Glaris, de Schwitz, d'Unterwald et d'Uri, jaloux de leur antique in-

(1) Zurich. — Berne. — Lucerne. — Uri. — Schwitz. — Underwald. — Zug. — Glaris. — Basle. — Fribourg. — Soleure. — Schaffouse. — Appenzel.

dépendance, résolurent-ils de ne la perdre qu'avec la vie; en vain leur courage et leur enthousiasme doublèrent-ils leurs forces jusqu'à remporter une victoire contre quelques bataillons français : cette victoire leur coûtait trop cher pour pouvoir lutter long-temps; il leur fallut capituler et céder à la force. Ainsi se termina, après deux mois de résistance, l'ancienne confédération qui avait duré 490 années. Cependant quelques insurrections excitées par un capucin qui persuadait au peuple que la constitution donnée par la France était l'œuvre du diable, excitèrent les représailles des soldats français, dont le triste résultat fut la ruine et le pillage de Stanz et de Stanzstadt. Napoléon comprit enfin qu'il fallait satisfaire la Suisse en la divisant en cantons indépendans les uns des autres; leur nombre fut porté à 19 (1); chacun d'eux eut son gouvernement et ses lois; mais celui de Berne fut le canton directeur; et son chef ou *landamman* eut, comme le premier magistrat de toute la confédération, la direction des affaires générales du pays. Le seul avantage que le peuple suisse retira de la nouvelle constitution de 1808 fut de renverser l'ancienne aristocratie qui gouvernait la moitié des cantons, de déclarer égaux devant la loi tous les Suisses, citadins ou paysans; d'enlever aux familles et aux villes leurs prérogatives féodales, et de donner à chaque habitant le droit de s'établir et d'exercer librement son industrie sur tous les points du territoire suisse.

En 1810 le Valais, qui depuis la dernière constitution ne faisait plus partie de la Suisse, fut réuni à l'empire français, et forma le département du Simplon.

Tel était l'état de la confédération, lorsqu'en 1813 les

(1) Appenzel. — Argovie. — Basle. — Berne. — Fribourg. — Glaris. — Saint-Gall. — Grisons. — Lucerne — Schaffouse. — Schwitz. — Soleure. — Tessin. — Turgovie. — Underwald — Uri. — Vaud. — Zug. — Zurich.

puissances étrangères violèrent la neutralité du territoire helvétique pour pénétrer en France. Les prétentions de l'aristocratie suisse se réveillèrent ; l'acte de médiation de Napoléon fut annulé : on vit alors la noblesse de Berne, de Fribourg et de Lucerne revendiquer ses anciens priviléges ; mais à Zurich, la diète, animée d'un esprit plus en harmonie avec la marche de la civilisation, posa les bases d'une nouvelle alliance des 19 cantons ; et comme le parti populaire menaçait de se porter à des excès, le congrès de Vienne prononça, le 20 mars 1815, l'acte par lequel il déclarait reconnaître l'alliance que la majorité des cantons avait contractée, et comprenait dans la nouvelle confédération le Valais, le territoire de Neuchâtel et celui de Genève : ce qui porta à 22 le nombre des cantons.

Plusieurs langues sont en usage dans ces différentes divisions : la plus répandue est l'allemand, mais l'allemand le plus dur ; on le parle dans les trois quarts des cantons. Le français est en usage dans ceux de Vaud, de Neuchâtel, de Genève, et dans une partie de ceux de Berne, de Soleure, de Fribourg et du Valais. L'italien est usité dans le canton du Tessin et dans une partie de celui des Grisons. Le peuple des cantons où l'on parle français s'exprime dans un patois welche ou roman, que plusieurs savans regardent comme un mélange de celtique, de grec et de latin ; il se divise en plusieurs dialectes, et paraît être l'une des plus anciennes langues du pays : ce qui confirme ce que nous avons dit précédemment.

Le christianisme, en détruisant les anciens dieux de l'Helvétie, y fit naître de nouvelles superstitions populaires. Dans les cantons catholiques la religion ne consiste guère qu'en une foule de pratiques extérieures. Suivant les montagnards, des esprits habitent les forêts et les montagnes ; le diable a construit la chaussée de *Pierre-Pertuis*, ainsi que le pont naturel qui s'élève au-dessus, et dont l'ouver-

ture a 30 ou 40 pieds de largeur, 20 de hauteur, et la voûte 25 de profondeur. La réformation du XVI[e] siècle n'a point pénétré dans tous les cantons : ceux de Basle, de Berne, de Vaud, de Schaffouse, de Zurich, et de Neuchâtel se sont presque entièrement séparés de Rome; Soleure, Fribourg, Lucerne, Zug, Schwitz, Unterwald, Uri, le Tessin et le Valais sont restés totalement catholiques. Mais les cantons de Genève, d'Argovie, de Glaris, de Thurgovie, de Saint-Gall, d'Appenzell et des Grisons se sont partagés entre le culte réformé et le culte romain.

On a beaucoup exagéré la pureté des mœurs de la Suisse; les riches qui la parcourent se font quelquefois illusion sur les impressions qu'ils éprouvent à la vue d'un pays si riche par ses sites, si différent de ceux du reste de l'Europe, le seul qui nourrisse dans certaines parties un peuple de bergers et d'agriculteurs unis sous un gouvernement populaire. L'image de la vie paisible des montagnards porte le citadin à envier leur sort : il les croit heureux, parce qu'il est heureux lui-même des sensations nouvelles que produit sur lui la variété des objets; il se fait une idée favorable de leurs vertus, parce qu'éloigné de la sphère des intrigues, il lui semble que le peuple qui l'entoure est sans ambition, sans chagrins et sans vices. C'est ainsi que l'habitant des villes est porté à considérer le peuple des campagnes comme une réunion d'hommes heureux : on sait cependant que ce n'est point toujours au village qu'il faut chercher l'exemple des vertus et des bonnes mœurs : l'ignorance et la pauvreté sont rarement compagnes des qualités morales. Ce qui se passe en Suisse est donc ce qu'on remarque partout : dans les cantons où l'éducation est répandue, où l'industrie est une source d'aisance, le cœur est pur, les visages sont rians et le peuple est heureux. La religion y exerce une douce influence. Peut-être faut-il attribuer au protestantisme, qui domine en Suisse, l'esprit d'union et de tolérance répandus

dans tous les rangs : c'est dans ce pays que l'on voit fréquemment le même temple réunir deux cultes différens. Il est vrai de dire aussi que, par un vieux reste d'intolérance, les juifs ne sont point admis dans la plupart des cantons.

Dans les montagnes, la vie isolée des habitans semblerait devoir développer chez eux ces vertus, cette pureté de mœurs que l'on attribue aux premiers âges des sociétés humaines. Un air pur, les travaux agricoles, l'éducation des bestiaux, l'absence de besoins, et l'ignorance du luxe, devraient y prolonger les jours de l'homme comme au temps des patriarches. Cependant la morale n'y est point sans tache, et la vie ne s'y prolonge guère au-delà de 60 à 70 ans. Faut-il en conclure qu'à l'époque de civilisation où nous sommes arrivés, les vertus et la santé s'accommodent mieux du contact des grandes populations, des besoins du luxe et du travail, que de la simplicité ignorante, et des occupations peu lucratives ?

Les Suisses des villes recherchent peu la société, mais ils goûtent avec plus de charmes les jouissances de la vie intérieure : dans la bourgeoisie on pourrait citer bien des exemples de morale, de vertus et de félicité, souvent trop rares dans les pays où les sensations sont moins concentrées, où les plaisirs sont extérieurs. Les hommes se réunissent, mais c'est pour causer, fumer et se promener de long en large dans une chambre où trois chaises sont plus que suffisantes pour une réunion de douze personnes. En Suisse, chaque individu se présente sans fard, avec des manières et des allures à soi. C'est ce qui fait dire à un auteur zuricois (1) : « Aux concerts, à l'église, dans tous les rassemble-« mens un peu nombreux, mais surtout au spectacle, qui « pour n'être permis que rarement chez nous n'en est que « plus suivi, il est impossible qu'un œil observateur ne re-

(1) *Meister*, auteur du Voyage de Zurich à Zurich.

« marque avec surprise la prodigieuse diversité des physio-
« nomies qu'offrent les têtes de tout âge, et très-particu-
« lièrement celles des jeunes personnes; l'extrême mobilité
« de leurs traits, l'ingénuité comme la vivacité de leur ex-
« pression. »

Dans tous les rangs, l'attachement au pays et le respect pour les anciennes coutumes forment les principaux traits du caractère national. La masse du peuple, dans les pays de plaine, est plus éclairée que partout ailleurs : dans quelques cantons, non seulement les gens aisés, mais les paysans aiment la littérature et les arts. Cependant l'esprit humain est un composé bizarre de tant de contrastes, qu'il ne faut peut-être pas s'étonner que dans cette contrée, où certaines libertés se sont établies depuis des siècles, plusieurs questions d'un haut intérêt n'y soient point comprises : la justice s'y rend à huis clos, et la torture n'y est point légalement abolie. En un mot, le moyen âge y est encore debout. Il subsiste dans les monumens comme dans les lois et dans les mœurs. Ainsi le droit de bourgeoisie est dans toute sa vigueur : on achète ce droit un prix plus ou moins élevé selon l'importance des lieux; et les avantages que l'acheteur en retire sont proportionnés au prix qu'y met la commune. Dans une ville d'environ 2000 âmes on acquiert la qualité de bourgeois moyennant 2000 francs une fois payés, et l'on jouit en retour de sa part dans les revenus communaux : ainsi l'on peut avoir pendant toute l'année sa provision de bois, de vin, de fromage, etc. Si l'on meurt en laissant des enfans, ceux-ci reçoivent, aux frais de la commune, l'éducation qui convient à leur naissance.

Des costumes particuliers, dont l'origine remonte à plusieurs siècles, distinguent la plupart des cantons, mais ces costumes ne se conservent que chez le peuple, et même les femmes seules y sont restées fidèles. On reconnaît la paysanne du canton de Berne, tantôt à sa petite calotte de

paille chargée de fleurs comme une corbeille, tantôt à son bonnet de dentelle noire, ou dans les jours de fête à son bonnet de velours noir garni d'une sorte de dentelle raide de la même couleur faite avec des crins de cheval, et à son corset brodé d'or et garni de chaînes en argent qui pendent sur les épaules; l'éclat de ce corset est relevé par des manches empesées, larges, de la plus grande blancheur, et qui descendent jusqu'au coude. C'est dans le même canton que l'on voit des femmes qui portent des jupons qui ne dépassent pas le genou. Dans le canton de Fribourg la coiffure des paysannes consiste en un grand chapeau de paille parfaitement plat, garni de fleurs et de rubans, et posé sur le front. Dans le canton de Schaffhouse, elles vont tête nue, mais ornée de longues tresses de cheveux qui descendent jusque sur leurs talons. Dans l'Unterwald, la tête d'une jeune fille se pare de nates roulées sur le sommet et ornées de rubans de soie et de lames ou de feuilles d'argent, tandis que la femme mariée se reconnaît à un double morceau de mousseline empesé et plissé comme un jabot qui s'élève en forme de crête depuis la nuque jusqu'au sommet de la tête. La Vaudoise porte un grand chapeau de paille pointu et terminé par un prolongement en forme de gros tube qui sert à prendre et à mettre cette coiffure. La paysanne du canton de Soleure cache une partie de ses blonds cheveux sous une coiffe noire ornée d'un ruban froncé de même couleur, dont les deux bouts viennent se nouer sur la poitrine; enfin la Valaisanne couvre sa tête d'un petit chapeau, dont le bord arrondi est entouré d'un ruban, tandis qu'un autre ruban froncé ou une rangée de plis ronds entoure la forme du chapeau, sous lequel descendent ses cheveux relevés en chignon. A toutes ces coiffures si variées ajoutez l'éclat du reste des vêtemens : le jupon bordé, le tablier rayé de diverses couleurs, les bas rouges, les cravates de velours noir et mille autres

petits détails qui varient selon le goût ou le caprice de chacune de ces coquettes villageoises, et vous pourrez vous les représenter avec assez d'exactitude : l'imagination aura même l'avantage de les peindre avec la grâce et la beauté qui leur manquent trop souvent; car autant ces costumes paraissent élégans lorsqu'ils sont sur une jolie taille ou accompagnés d'une figure agréable, autant ils paraissent bizarres lorsqu'ils contrastent avec une taille épaisse, un pied large, une jambe massive et une figure repoussante.

Quelques cantons sont soumis à des lois somptuaires. C'est une mesure sage dans un pays où la simplicité de mœurs entretient l'esprit d'indépendance et de liberté. Les jeux de hasard y sont défendus, mais les exercices d'adresse et de gymnastique, comme la lutte, la course et le tir, sont les amusemens journaliers de la jeunesse. Bien que les Suisses ne soient point une nation poétique (1), de tous les arts qu'ils cultivent, celui dont le goût paraît le plus répandu, c'est la musique.

L'art d'utiliser les terres, de ménager les irrigations, de multiplier les engrais, est parfaitement entendu en Suisse. Sans la variation des saisons, elle pourrait se dispenser d'importer des grains et d'autres alimens de première nécessité. Le nombre et la beauté des pâturages favorisent la propagation des bestiaux; ils sont quelquefois remarquables par leur grosseur : on sait combien les vaches suisses sont renommées, surtout celles à petites cornes de la vallée de Gruyères. Les chevaux ne sont pas d'une race fine, mais ils sont endurcis à la fatigue. Le mulet, recherché pour sa marche assurée, est dans les montagnes la principale bête de somme.

Dans les divers cantons le commerce a beaucoup perdu

(1) De l'Allemagne, par Mme *de Staël*.

de son importance depuis les derniers traités. Le système prohibitif des États voisins rétrécit les débouchés que la confédération helvétique trouvait autrefois pour ses bestiaux, ses cuirs et ses fromages, son chanvre et son lin, son horlogerie et ses mousselines. Ses plantes officinales sont encore un objet d'exportation considérable.

A partir de l'extrémité septentrionale de la Suisse, le *canton de Schaffhouse*, l'un des moins étendus, est celui qui doit d'abord attirer nos regards. *Schaffhouse*, son chef-lieu, est une petite ville de 7 à 8000 âmes, dont les maisons sont bâties dans le goût antique, les unes avec des peintures sur les façades, les autres avec des espèces de tours. On y remarque le Munster ou la cathédrale dédiée à saint Jean, l'église de tous les saints, qui est fort ancienne, et la vieille forteresse appelée *Unnoth* ou *Munnoth*, dont les murs ont 18 pieds d'épaisseur. Au VIIIe siècle son port était déjà fréquenté : sa position au-dessus des écueils du Rhin lui fit donner le nom de *Schiffhausen* (abri des bateaux), et par corruption celui de *Schaffhausen*. Elle a un bon collége académique où neuf professeurs enseignent les diverses branches de connaissances qui constituent l'enseignement en usage dans nos colléges royaux; un gymnase ou école préparatoire; un institut d'orphelins; un pensionnat de jeunes demoiselles, et trois bibliothèques publiques, riches en anciennes éditions et en manuscrits précieux. Son commerce est actif : on y fabrique des cotonnades, des étoffes de soie, et l'on y prépare le cuir. Si l'intérieur de Schaffhouse offre peu d'objets qui intéressent l'étranger, la célèbre chute du Rhin, connue en Suisse sous le nom de *Laufen*, suffit pour y attirer les curieux : c'est la plus importante cataracte de l'Europe.

C'est du vieux château de *Laufen*, dans le canton de Zurich, que l'on peut contempler cette chute de 60 à 75 pieds de hauteur qui vous assourdit, vous inonde d'un

nuage de vapeurs, et forme l'un des plus beaux spectacles que l'on puisse voir, soit qu'on l'examine au lever ou au coucher du soleil, ou pendant une belle nuit d'été, à la lueur blafarde de la lune. On regrette seulement, pour l'effet pittoresque de tout un fleuve qui se précipite au milieu de rochers taillés par la nature en obélisques noirâtres, que le rideau de verdure sur lequel se détachent ses flots écumeux ne soit formé que de vignes liées d'une manière si peu poétique à leurs échalas régulièrement plantés. Heureusement pour les propriétaires de ces vignobles, que le vin rouge qu'on y récolte est un des meilleurs de la Suisse allemande. Heureusement encore pour la ville de Schaffhouse que l'on pêche une grande quantité de saumons au pied de cette cataracte, qu'ils cherchent vainement à franchir.

Stein est une petite ville située à l'endroit même où le Rhin sort du *Zellersée*, partie inférieure du lac de Constance. On y remarque le vieux château de Steiner-Klinge, d'où l'on jouit d'une vue magnifique. A une demi-lieue de là se trouve le village d'*Œningen*, dont les carrières sont célèbres par les beaux poissons fossiles qu'on y trouve.

Le canton de Schaffhouse est situé en entier sur la rive droite du Rhin; il est couvert de collines et de montagnes, dont la plus haute, le Randenberg, a 1200 pieds de hauteur au-dessus du niveau du fleuve. La culture de la vigne est la principale occupation des habitans des campagnes. Sa population est de 34,000 âmes qui, à quelques centaines près, appartiennent au culte réformé. Son territoire est divisé en 24 tribus, et gouverné par un grand conseil composé de 74 membres qui exerce le pouvoir souverain, et par un petit conseil de 34 membres, auquel est confié le pouvoir exécutif.

Au sud-est s'étend jusqu'au lac de Constance le *canton de Thurgovie*, en allemand *Thurgau*, qui a pris ce nom

de celui de la *Thur*, petite rivière de 24 lieues de cours qui le traverse avant de se jeter dans le Rhin, et qui n'est navigable que pendant une partie de l'année. Son territoire est couvert de petites montagnes, dont les plus hautes ne s'élèvent pas au-dessus de 2500 pieds au-dessus du lac de Constance. La basse Thurgovie est riche en prairies, en vergers et en vignobles, et la haute Thurgovie est tellement fertile qu'on y fait jusqu'à deux récoltes par an, l'une en lin et l'autre en céréales. On y trouve les plus beaux poiriers et les plus beaux pommiers de toute la Suisse. Le lin et le chanvre qu'on y cultive alimentent de nombreux métiers à tisser qui livrent au commerce des toiles d'une grande finesse.

A *Frauenfeld*, capitale de ce canton, on ne remarque que trois rues assez belles et des fabriques de soieries. La petite ville de *Bischofzell* n'est peuplée que d'agriculteurs. Elle conserve un pont en pierres qui date de 1484.

Le *canton de Saint-Gall* est un de ceux où la démocratie est la plus développée : il n'y existe aucun privilége ni de naissance ni de fortune. Son territoire, assez étendu, comprend un grand nombre de belles vallées formées par des montagnes, dont quelques unes atteignent la limite des neiges. Le lac de Wallenstadt, long de 4 lieues sur une de largeur, et profond de 4 à 500 pieds, doit son aspect pittoresque à ses rives verdoyantes au centre, et garnies à ses deux extrémités de rochers à pic et nus. Les 130,000 âmes qui forment la population du canton composée d'Allemands, dont la moitié est protestante et l'autre catholique, est une des plus ignorantes de la Suisse. La classe populeuse est en proie à la misère, surtout dans la partie catholique.

Saint-Gall est commerçante et industrieuse. Les restes de son abbaye et les manuscrits de la bibliothèque abbatiale sont ses seules curiosités. Le couvent même a été transformé en un gymnase catholique, et la partie de ses bâtimens,

que l'on nomme le palais, est la résidence du gouvernement cantonal. Le nouvel hôpital des orphelins est l'édifice qui présente la plus belle apparence.

Les petites villes de *Werderberg* et de *Sargans*, de *Wallenstadt*, près du lac de ce nom, et celle de *Rapperschwyl*, au bord de celui des Quatre-Cantons, ne méritent d'être nommées que pour les sites pittoresques qui les environnent. Nous ne devons point passer sous silence le canal de la Lint, qui communique du lac de Wallenstadt à celui des Quatre-Cantons. La Lint, par les sables et les roches qui entravaient son cours, causait de fréquentes inondations sur les terrains qui bordaient ses rives et y entretenait des marais pestilentiels, lorsqu'un homme éclairé, Conrad Escher, proposa de transformer en un canal le cours de cette rivière dangereuse : ses plans furent exécutés, et depuis 1816 la contrée a été assainie, et de vastes marais ont été rendus à l'agriculture.

Le *canton d'Appenzell*, enclavé au milieu de celui de Saint-Gall, présente un spectacle tout opposé; il y règne la plus active industrie. Ce pays forme deux petites républiques appelées *Inner-Rhoden* et *Ausser-Rhoden;* la première catholique, et la seconde protestante, composant une population de 53,000 âmes. Les habitans de l'Inner-Rhoden sont de laborieux montagnards qui se livrent avec ardeur aux travaux agricoles si pénibles dans leurs hautes vallées. Dans leurs montagnes calcaires, aux cimes neigeuses, leur principale occupation est de soigner leurs bestiaux : pendant l'été plus de 20,000 bêtes à cornes couvrent les pâturages. L'Ausser-Rhoden, trois fois plus peuplée, ressemble à un immense jardin anglais parsemé de manufactures où l'on tisse le coton en toiles et en mousseline. *Appenzell* n'est qu'un bourg de l'Inner-Rhoden. *Herizau*, plus considérable, le surpasse par son commerce et ses fabriques.

Dirigeons-nous maintenant vers le *canton de Zurich*, situé

à l'ouest de celui de Saint-Gall. Il tient un des premiers rangs dans la confédération helvétique, par son étendue, par sa population que l'on porte à plus de 221,000 âmes, et par son industrie, son commerce et sa richesse. L'agriculture y est florissante, et les principales manufactures sont celles de cotonnades et celles de soieries. Le gouvernement y réside dans un grand conseil composé de 212 membres, et dans un conseil exécutif formé de 19 membres. Son territoire ne renferme pas de hautes montagnes : la plus considérable n'a que 3600 pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Parmi les 7 lacs qu'on y compte, les plus importans sont le *Pfeffikon*, le *Greifensée* et celui qui porte le nom de la capitale.

Zurich s'élève à l'endroit où la Limath ou Limmat sort du lac pour aller grossir l'Aar; le cours de la rapide rivière la divise en haute et basse ville : la première sur la rive droite, et la seconde sur la rive gauche. Cette cité se rappelle encore la campagne de 1799, pendant laquelle, occupée tour à tour par les Français, les Autrichiens et les Russes, Masséna remporta dans ses environs une victoire éclatante sur l'armée de Souvaroff. Elle conserve une partie de ses bastions; mais ceux qui entourent la ville haute sont en partie détruits, et seront remplacés par des boulevards. Sans être bien bâtie, Zurich renferme d'assez belles maisons, surtout dans la partie haute, où résident de riches fabricans. On traverse la Limath sur trois ponts en bois, dont celui du milieu est le seul sur lequel les voitures puissent passer : il est assez large pour qu'il s'y tienne un marché. A l'extrémité de ce pont, sur la droite de la rivière, on remarque un édifice bâti vers la fin du XVIIe siècle : c'est la maison du grand conseil; à l'extérieur, la frise est ornée de bustes des personnages les plus remarquables de la Suisse et de l'antiquité. A l'extrémité de la ville, au bord du lac, se trouve l'hôtel de ville, maison de modeste apparence,

et dans le style du moyen âge. L'ancienne cathédrale, édifice surmonté de deux tours, est bâtie dans le style roman : on croit qu'elle existait du temps de Charlemagne. Dans l'un des deux bâtimens servant d'arsenaux on conserve une belle collection d'armures suisses, françaises et autrichiennes du moyen âge. Le théâtre n'offre rien de remarquable, non plus que l'hôpital. La maison de correction est vaste, et le casino situé sur un des boulevards de la ville haute est d'une assez belle apparence. Vis-à-vis de l'hôtel de-ville on voit la bibliothèque publique, composée de 60,000 volumes, et de plus de 700 manuscrits, parmi lesquels nous citerons plusieurs lettres de Jane Gray, écrites en latin à Bullinger, une partie du *Codex vaticanus*, et le manuscrit original de Quintilien.

Zurich est remarquable par les beaux points de vue qu'offrent ses promenades et ses remparts. Les montagnes neigeuses qui, vers le sud-est, bornent son horizon, ajoutent à la beauté de son bassin, circonscrit par le mont Albis à l'ouest, et le Zurichberg à l'est. De belles maisons de campagne ornent ses environs. Entre la petite rivière de la Sihl et la Limath, dans laquelle elle se jette, s'étend une magnifique promenade sur laquelle s'élève un monument à la mémoire de Conrad Gessner. Zurich, par sa position à l'extrémité d'un grand lac, est devenue un des importans entrepôts de la Suisse. Son commerce est alimenté par des fabriques de toiles de coton, de chapeaux de paille et de savon. Dès le moyen âge cette ville devint célèbre par les talens du réformateur *Zwingle*, et depuis par les hommes distingués auxquels elle a donné naissance. Il suffit de nommer *S. Gessner*, *Lavater* et *Pestallozzi* pour justifier ses titres à la célébrité. Ses écoles sont nombreuses; son université jouit d'une bonne réputation; ses sociétés savantes feraient honneur à des cités plus importantes. Elle ne renferme que 11 à 12,000 habitans.

La jolie petite ville de *Winterthur*, qui rivalise avec Zurich dans la carrière des arts, des sciences et de l'industrie, a dans sa bibliothèque une belle collection de médailles et de pierres gravées trouvées dans le village d'*Ober-Winterthur*, sur l'emplacement de l'ancienne ville de *Vitodurúm. Bulach* est entourée de vignobles et de champs en culture; *Eglisau* n'offre rien de particulier; mais sur le chemin de Zurich à cette petite ville de 1800 âmes, on traverse le village de *Kloten*, où l'on a trouvé des antiquités romaines qui prouvent que la XIe légion a stationné dans ce lieu.

A l'ouest du canton de Zurich, celui d'*Argovie*, en allemand *Aargau*, est arrosé par la Limath, la Reuss et l'Aar, dans laquelle elles se jettent, et qui donne évidemment son nom au pays. Il est composé de vallées formées par des collines et de petites montagnes. L'agriculture y est dans un état prospère, et l'industrie y est alimentée par l'exploitation des mines de fer, par de bonnes routes, par plusieurs foires et par des fabriques de cotonnades et de soieries.

Arau ou *Aarau*, capitale du canton, est une vieille et sale petite ville, mais commerçante et industrieuse. Elle possède plusieurs établissemens de bienfaisance, et des écoles où les parens sont obligés d'envoyer leurs enfans. Sa bibliothèque renferme une riche collection de manuscrits relatifs à l'histoire de la Suisse. C'est, après Genève, la seule ville de la confédération où l'on recueille des observations météorologiques. *Bade* ou *Baden* est connu par ses bains, que les Romains appelaient *Aquœ verbigenœ.* Tacite en vante la beauté et l'utilité. On y a découvert un grand nombre d'antiquités, entre autres une statue d'Isis, vénérée sous le nom de sainte Verène (1). Les bains de Bade sont distribués

(1) *Ebel*, Voyage en Suisse.

dans chaque auberge près de la ville, et fréquentés par un grand nombre de malades, mais les plus chauds, ceux de Sainte-Verène, sont publics et peuvent contenir une centaine de baigneurs. Le seul édifice à remarquer à Bade est l'hôtel de ville, qui date de 1416, où fut signé le 7 septembre 1714 le traité de paix entre le prince Eugène et le maréchal de Villars. *Bruck* ou *Brugg*, sur l'Aar, près du confluent de la Reuss et de la Limath, est une petite ville entourée de vieilles murailles : la porte par laquelle on y entre en venant de Bade est dans le style du moyen âge. C'est à Bruck que naquit le docteur Zimmermann. *Zoffingen*, qui jouit d'une grande réputation sous le rapport de l'industrie, est bien bâtie, renferme de jolis édifices, tels que l'église de Saint-Maurice, l'hôtel de ville, une bibliothèque, un cabinet de médailles digne d'être vu, et la maison des tireurs. Près de la jolie petite ville de *Lenzbourg* on voit les ruines du château du fameux bailli Gessler.

Sur la rive gauche du Rhin, *Kaiserstuhl*, petite ville de 600 âmes, paraît occuper l'emplacement de l'ancien *Forum Tiberii;* plus loin, *Klingnau*, sur la droite de l'Aar, récolte d'excellens vins.

Dans la belle et riche vallée appelée *Frickthal*, qui comprend un petit pays peuplé de 20,000 âmes, et borné au nord par le Rhin, vit un peuple docile et laborieux qui professe le catholicisme. Ce pays, qui appartenait autrefois à l'Autriche, ne fait partie de la Suisse et du canton d'Argovie que depuis 1803. On y trouve la petite ville de *Laufenbourg*, sur le Rhin, qui la divise en deux parties inégales. Elle doit son nom à une chute que forme le fleuve, et qui n'est pas à comparer à celle qui tombe au pied du château de Laufen, près de Schaffhouse, mais qui rend la navigation dangereuse. Plus loin on traverse *Rheinfelden* ou *Rhinfelden*, la plus importante des petites villes forestières du canton d'Argovie. Après avoir quitté cette ville, on passe à *Augst*, village

embelli par des maisons de campagne ornées de beaux jardins. Ce village, ainsi que l'indique son nom, occupe l'emplacement de l'antique *Rauraca*, appelée aussi *Augusta Rauracorum*, parce que cette ville romaine était située dans le pays des *Rauraci*. On y découvre fréquemment des restes d'antiquités.

Ce village est sur la limite du canton d'Argovie; au-delà on se trouve dans le *canton de Basle*, qui, sous le rapport administratif, en forme deux : celui de *Basle-ville* et celui de *Basle-campagne*.

Arbourg ou *Aarbourg* est dominé par la seule forteresse que possède la confédération helvétique.

Basle ou *Basel*, qu'Ammien Marcellin désigne sous le nom de *Basilia*, était au XIe siècle la plus importante ville de l'Helvétie; elle a été pendant long-temps la seule de l'Europe où l'art de l'imprimerie fût porté à un haut point de perfection. Elle se glorifie d'être la patrie des Bernouilli, des Euler et des deux Holbein. Plusieurs tableaux de ces deux artistes sont précieusement conservés dans la bibliothèque de la ville, enrichie de celle que possédait Érasme, qui termina ses jours à Basle. Cet établissement, situé aujourd'hui près de la place de l'ancienne cathédrale, renferme 40,000 volumes. On conserve dans une salle particulière un grand nombre de manuscrits, dont quelques uns sont du XIIe siècle : entre autres un de saint Grégoire de Nazianze, ainsi qu'une nombreuse collection de lettres de différens personnages célèbres qui ont marqué dans l'histoire de la réforme, tels que Luther, Mélanchton, Érasme, etc. C'est au rez-de-chaussée de l'établissement que se trouvent deux salles où l'on conserve des tableaux anciens; l'une d'elles renferme une trentaine de tableaux peints par Holbein père et fils, Sigismond et Ambroise Holbein, quatre tableaux de Luc Kranach, ainsi qu'un grand nombre de dessins de ces peintres et de quelques autres artistes contemporains. Dans la

même salle on voit avec intérêt une belle suite de médailles et de figurines antiques qui ont été trouvées à Augst. Dans une autre salle on conserve plusieurs livres précieux : entre autres l'exemplaire de l'Éloge de la folie par Erasme, sur les marges duquel Holbein a dessiné à la plume plusieurs des scènes retracées par le savant de Rotterdam. Basle, dont la population est aujourd'hui de 17,000 âmes, était plus considérable au XVIe siècle ; elle renferme quelques belles rues et des places spacieuses, des hôpitaux, des écoles dans lesquelles on pratique la méthode d'enseignement de Pestallozzi, des sociétés savantes et de nombreuses manufactures. Sa situation est magnifique : « D'une haute « terrasse ombragée de dix beaux marronniers et sur la- « quelle la cathédrale est bâtie, la vue plonge sur le Rhin, « qui présente ici l'aspect d'un torrent furieux, plus pro- « pre à ravager le pays qu'il traverse qu'à le fertiliser et à « faciliter ses communications (1). Sa couleur est d'un bleu « blanchâtre comme le Rhône, et l'on aperçoit au premier « abord un air de famille entre ces deux grands fleuves, « qui indique leur origine commune. » La communication du grand au petit Basle, sur la rive opposée, a lieu par le moyen d'un pont de 14 arches, bâti en pierres aux deux extrémités et en bois au milieu, à cause de la profondeur et de la rapidité du Rhin. Le petit Basle est un quartier mal bâti, renfermant un grand nombre de maisons et quelques églises. On remarque vers le milieu de la longueur du pont, c'est-à-dire à environ 100 mètres du grand Basle, une construction dans le style gothique qui paraît avoir été destinée à recevoir dans une niche une figure de vierge ou de saint. De chaque côté de celle-ci un ange est représenté, l'un tenant une croix et l'autre une lance. Cette espèce de tour paraît être du commencement du XIIIe siècle. Les

(1) M. *Simond*, Voyage en Suisse.

montagnes de la Forêt-Noire terminent l'horizon du côté du nord-est. On les a constamment à sa droite, comme un large rideau d'un vert sombre, depuis Laufenbourg jusqu'à Basle.

Mais montons à l'ancienne cathédrale qui domine la plate-forme ombragée de marronniers dont nous venons de parler. Ce monument présente sur ses côtés des arcades cintrées et sur sa façade des arcades en ogives. Le portail, où s'ouvrent trois portes richement sculptées, est surmonté de deux tours carrées terminées en flèches élégantes, mais d'inégale hauteur et d'une architecture différente : la plus haute a 250 pieds d'élévation. De chaque côté des portes on voit, sur des pilastres, deux figures à cheval qui se détachent en relief : l'une, incomplète, représente un saint Martin coupant un morceau de son manteau, et l'autre est un saint George armé de pied en cap, qui de sa lance, longue de 12 à 16 pieds, perce de part en part un dragon. La porte latérale est ornée d'un grand nombre de figures qui sont évidemment plus anciennes que celles du portail, et qui représentent Jésus-Christ et d'autres personnages du Nouveau-Testament. Le cloître qui entoure le côté droit de l'église est rempli d'anciennes tombes sur lesquelles on marche, et de monumens funéraires de différens âges, dont quelques uns sont très-vieux et dont plusieurs sont remarquables par leur style et leur exécution ; des familles privilégiées s'y font encore enterrer. Dans l'intérieur de l'église, qui est transformée en temple réformé, on voit à gauche, près de la porte, le tombeau de Bernard de Maswau, chevalier du XIVe siècle, représenté couché et revêtu de son armure. La chaire, formée de trois blocs de pierre, est du plus beau travail dans le style gothique. Plus loin, sur le côté gauche, on remarque un tombeau représentant couchée une comtesse de Thierstein, femme du margrave Rodolphe de Hochbourg, morte en 1385. Sur le même côté, mais près de la porte principale, on conserve de belles stalles en bois sculpté, qui par l'élégance des or-

nemens annoncent l'époque de la renaissance. Près du chœur s'élève, adossée à la muraille, une pierre sépulcrale en marbre rouge : c'est le tombeau d'Érasme. Derrière le chœur on remarque celui de l'impératrice Anne, femme de Rodolphe de Habsbourg. Elle y est représentée couchée près d'une petite princesse, sa fille, qui mourut à Basle quatre ans avant elle, et près de laquelle elle voulut être inhumée en 1286. Dans le chœur on montre un bassin en pierre, destiné à servir de fonts baptismaux et parfaitement sculpté dans le style gothique. Cette église a été commencée en 1019 par l'empereur Henri II; mais d'après ce que nous venons d'en dire, par le style gothique qui y domine, on voit qu'elle doit avoir été terminée dans le siècle suivant. Elle fut probablement destinée à remplacer une petite église beaucoup plus ancienne dont nous allons dire quelques mots. Par le chœur on descend dans une chapelle souterraine : c'est tout ce qui reste de cette antique église; on en porte la construction au IXe siècle, et certainement, à en juger par son architecture et ses ornemens, elle n'est pas postérieure à cette époque. Elle est surtout remarquable par les restes de peintures à fresque qui en décorent les murs et le plafond cintré, et qui représentent plusieurs scènes du Nouveau-Testament. Une belle figure du Christ, de grandeur naturelle, et dans l'attitude que l'on donne à l'*ecce homo*, présente surtout une rectitude de dessin que l'on ne remarque point dans les sculptures qui ornent la grande église. Les arbres seuls, dans ces peintures, sont dessinés d'une manière assez grossière. Tout porte au surplus à regretter qu'elles ne soient pas mieux conservées; mais l'humidité de cette chapelle souterraine les endommage tous les jours davantage. On a scellé dans la muraille près de l'entrée un bas-relief qui date du VIe siècle et qui représente six des apôtres. Ce monument a été découvert à Augst.

Un escalier conduit de l'église dans la salle où depuis

1431 jusqu'en 1444 se tint le mémorable concile de Basle. Cette salle n'offre rien de curieux; mais dans celle où non loin de là Erasme faisait ses cours, on remarque sur une des tables un portrait fort ressemblant de ce savant docteur, tracé dans le bois avec la pointe d'un canif par un de ses auditeurs. Une dame anglaise a offert 20,000 francs du morceau de cette table qui porte le croquis de quelque jeune artiste ignoré.

A l'entrée de la place du marché, l'hôtel de ville, édifice du moyen âge, déploie sa façade ornée de sculptures et de peintures à fresque, représentant différens personnages relatifs à l'histoire de la Suisse. Le vestibule est décoré de grands tableaux peints dans le même genre et dont les sujets sont tirés de l'Écriture sainte. Au pied de l'escalier, on remarque la statue en bronze de Munatius Plancus, fondateur d'*Augusta Rauracorum*. Cette statue est moderne comme les peintures. Le marché aux poissons est orné d'une fontaine dans le style gothique remarquable par son élégance. Dans l'arsenal, où les armes du canton de Basle-ville sont aussi bien rangées que dans les autres cantons, on conserve la cotte de mailles de Charles-le-Téméraire, et l'armure de tête et de poitrail du cheval qu'il montait à la bataille de Morat. On sait que plusieurs villes de la Suisse se partagèrent ses dépouilles.

Basle est une ville fermée. Son origine paraît remonter au IVe siècle; au XIe elle était la cité la plus grande de l'Helvétie, elle l'est bien encore, mais ce n'est pas la plus peuplée. Les croisés s'y rassemblèrent en 1202. Elle occupa de bonne heure un rang parmi les cités lettrées; son université fut long-temps célèbre et peut rivaliser encore avec les autres établissemens de ce genre que possède la Suisse.

Cette ville fut à plusieurs reprises bouleversée par des tremblemens de terre. Au XVe siècle la peste la ravagea, et l'on raconte même que ce fléau réduisit à un seul membre

le fameux concile, décimé par la mort et dissous par la fuite.

Dans le canton de Basle-campagne nous n'avons aucune ville intéressante à citer. *Liestall* ou *Liechstall*, qui en est le chef-lieu, n'est peuplée que de 2000 âmes. Elle est située sur la rive gauche de l'Ergolz, qui, à peu de distance de là, forme une jolie cascade. *Waldenbourg*, que sa population de 5 à 600 âmes devrait exclure du rang des villes, est située au pied du mont Ober-Nauenstein, à l'entrée d'une étroite vallée arrosée par la Frenke.

Le *canton de Soleure*, au sud de celui de Basle, est un pays de pâturages et de culture, où l'on élève une belle race de bœufs remarquables par l'épaisseur de leur queue, et où l'on trouve un grand nombre de châteaux du moyen âge. Il n'existe que deux villes dans ce canton.

Soleure, avec ses bains sur l'Aar, ses rues larges et bien bâties, ses belles fontaines, son église dédiée à saint Ours et qui passe pour être l'une des plus belles de la Suisse, est plus intéressante sous le rapport du commerce que sous celui de l'instruction. Les écoles de cette ville ont fait moins de progrès que celles des campagnes, mais les prisons publiques et les hôpitaux méritent des éloges pour leur excellente tenue. L'arsenal renferme une collection de 2000 cuirasses qui passe pour être une des suites les plus complètes qui existent. La bibliothèque publique se compose d'environ 10,000 volumes. Cette petite ville de 4000 âmes, appelée en allemand *Solothurn* et au moyen âge *Salodurum*, paraît occuper l'emplacement d'une station romaine. On y a trouvé beaucoup d'antiquités. Il en est de même de la petite ville d'*Olten*, sur l'Aar, où l'on voit quelques jolies maisons et une belle église : mais on sait que celle-ci s'appelait *Ultianum* du temps des Romains.

Dans le *canton de Berne*, le plus vaste de toute la Suisse, puisqu'il s'étend depuis la frontière de la France jusqu'à celles du Valais, on trouve les sites les plus célèbres, les

cascades les plus pittoresques, et quelques unes des plus hautes cimes des Alpes. Parmi ses villes il en est aussi plusieurs qui sont dignes d'être mentionnées; commençons par celles-ci. Nous citerons d'abord celles de la partie septentrionale, c'est-à-dire dans les montagnes du Jura. *Délémont*, en allemand *Delsberg*, où l'on fabrique de l'horlogerie et des toiles peintes, et dont les environs offrent au confluent de la Sorne et de la Birse de belles ruines de bains romains; *Wiedlisbach*, près de laquelle on voit sur une cime du Jura le château de Bipp, ainsi appelé du nom de Pepin qui le fit bâtir comme rendez-vous de chasse; *Porentruy*, ou *Pruntium*, enrichie par ses tanneries; *Burckdorf*, en français *Berthoud*, jolie petite ville célèbre par l'institution qu'y fonda Pestallozzi; *Bienne* ou *Biel*, qui élève beaucoup de vers à soie, et qui est connue par son lac. Ses maisons bizarrement peintes sont bâties en arcades; ses places publiques sont ornées de vieilles fontaines de mauvais goût qui remontent au XVe et au XVIe siècles. Les femmes y portent de longues tresses de cheveux tombant plus bas que leurs jupons qui descendent à peine aux genoux.

Berne mérite par son importance d'être la capitale de ce riche canton. Ses rues bordées de galeries massives et sombres qui avancent sur le rez-de-chaussée des maisons, sont belles, mais tristes; on y voit peu de monde, excepté les jours de marché. Des fontaines, des eaux courantes et limpides y entretiennent la propreté. Les magistrats n'y ont point sacrifié l'utilité à l'apparence : des greniers d'abondance et des hôpitaux frappent d'abord les regards. Le commerce y est peu actif, mais l'aisance y est générale : on n'y voit point de mendians. Ce que l'on doit remarquer dans cette ville, c'est le *Munster* ou l'ancienne cathédrale, bel édifice gothique commencé en 1421 et terminé en 1502 : elle a 108 pieds de hauteur et le clocher 191 de plus. La principale de ses cloches a 9 pieds de diamètre et pèse 280 quintaux. Le por-

tail est de la plus riche architecture : on y voit représentés le jugement dernier, le paradis et l'enfer; au centre, le soleil, la lune et les étoiles. L'intérieur est orné de beaux vitraux; les orgues sont d'une grande dimension et richement ornées. Le chœur, séparé de la nef par une cloison vitrée, est décoré d'un rang de stalles en bois parfaitement sculptées, représentant d'un côté Jésus-Christ et les douze apôtres, et de l'autre, Moïse et autant de prophètes. On remarque dans cet édifice deux tombeaux : l'un élevé à la mémoire de Berthold V, duc de Zeringen, fondateur de la ville, l'autre à celle de Frédéric Steiger, qui en était avoyer lorsque les Français s'en emparèrent en 1798. La terrasse sur laquelle l'église est bâtie forme une promenade plantée de deux carrés de marronniers entourant deux pièces de gazon. De cette plate-forme, qui s'élève à 108 pieds de hauteur au-dessus du cours de l'Aar, on jouit d'une vue magnifique qui se prolonge au sud-est sur les montagnes neigeuses de l'Oberland bernois.

En suivant la grande rue de Berne, sillonnée dans sa longueur par un fossé de 3 pieds de largeur, creusé au milieu de la chaussée, et servant à l'écoulement des eaux, on arrive en montant et en passant devant une dizaine de fontaines du moyen âge, dont une représente un ours revêtu d'une armure de chevalier portant une bannière, accompagné d'un ourson vêtu en page; on arrive, disons-nous, à la *Grosse horloge*, c'est ainsi que les Bernois nomment une porte intérieure de leur ville; elle est, en effet, surmontée d'une horloge représentant, près de la principale cloche, une grande figure de guerrier du moyen âge dont le bras droit, armé d'une masse d'armes, fait le mouvement de frapper la cloche lorsque l'heure sonne. Plus bas on voit alors se mettre en marche une procession de petits personnages dont la plupart sont des ours, les uns jouant de divers instrumens, les autres armés de mousquets. Au-

dessus du cintre de la porte, un zodiaque paraît avoir été destiné à être mis aussi en mouvement. Au-delà de cette horloge on trouve la porte de Morat, bâtie en 1583, et ornée d'une figure colossale peinte sur des planches découpées et représentant dans d'assez mauvaises proportions un guerrier armé d'une hallebarde et d'une longue épée. Non loin de cette porte, l'église du Saint-Esprit, édifice moderne, rappelle par son portail celle de Saint-Gervais de Paris. La maison pénitentiaire, située à peu de distance de là, est vaste et bien construite. On y comptait, en 1835, 330 prisonniers des deux sexes. Nous ne pouvons nous dispenser de faire l'éloge de la belle tenue qui y règne, soit dans les différens ateliers, soit dans les dortoirs. Un assez grand nombre de détenus sont logés dans de petites cellules très-propres; tous sont bien couchés et bien nourris. Ils sont classés par catégories. Il n'y a que des adultes.

La *halle aux grains* est un vaste bâtiment carré, orné d'un fronton dont le centre est occupé par deux ours soutenant l'écusson de Berne. L'un d'eux verse une corne d'abondance du côté de Cérès, tandis que l'autre tend sa pate au dieu Mars. Cette sculpture est simple et d'une assez médiocre exécution. Sur la place que décore cet édifice on remarque une fontaine assez singulière, et dans le style du moyen âge : c'est une colonne dont la base est entourée d'une suite d'ours armés, et dont le chapiteau est surmonté d'un personnage qui mange un enfant, et qui en tient plusieurs autres qu'il va dévorer.

L'*hôtel de ville*, qui n'offre rien de remarquable, est un édifice noirâtre dont la façade est décorée de tous les écussons de la Suisse, et dans lequel on entre par un double escalier.

Dans la partie de Berne qui comprend le Munster, nous avons encore à citer l'*hôtel des monnaies*, monument d'une architecture simple et régulière, et l'*hôpital de l'île*, vaste

bâtiment dont l'intérieur se fait remarquer par la bonne tenue. Le bas-relief qui en orne le fronton n'est pas d'une meilleure exécution que ceux qui décorent les autres édifices modernes de cette ville. Dans le même quartier se trouve la bibliothèque publique qui renferme 32,000 volumes, un grand nombre de manuscrits relatifs à l'histoire de la Suisse, dont le plus ancien est de 1444, plusieurs manuscrits classiques, une collection de vases grecs et romains, et une belle suite de médailles antiques. La principale salle est décorée de colonnes et de pilastres en stuc qui lui donnent l'aspect le plus élégant. Cet établissement communique au *muséum d'histoire naturelle*, dans lequel on remarque au rez-de-chaussée une assez belle collection de minéraux, classés d'après la méthode d'Haüy, plusieurs plans en relief des plus importantes parties des Alpes, et une suite de fossiles et de roches du canton. Le second étage se compose d'une vaste salle consacrée à la zoologie; les oiseaux s'y distinguent par leur belle conservation. Cette salle est ornée des portraits des avoyers de Berne et de tous les hommes marquans que la république a produits, en tête desquels se trouve Haller. Dans le jardin botanique on voit le monument que la ville a fait élever à la mémoire de ce grand homme qu'elle a vu naître.

Berne renferme une population de 18,000 âmes, et possède un arsenal bien approvisionné; une université fréquentée par environ 200 étudians, et un gymnase qui compte 250 élèves.

La situation de cette ville sur une hauteur contribue à la salubrité de l'air et aux fréquens exemples de longévité. Son nom, qui vient du mot allemand *Bœr* (ours), a donné lieu à diverses opinions sur son origine. On croit cependant que son fondateur Berthold V, duc de Zeringen, l'appela *Bœrn* parce qu'il avait tué un ours dans ses environs. La figure de cet animal compose ses armes parlantes;

mais est-ce en mémoire de cet ours que depuis long-temps on en élève dans ses fossés ?

La route de Berne à *Thun*, que l'on prononce *Thoune*, longe agréablement le cours de l'Aar, caché par des prairies, des vergers, des maisons de campagne, des fabriques de toiles peintes et de jolis villages aux maisons en bois ou châlets. Thoune est dans la position la plus pittoresque, sur l'une des rives de l'Aar, qui s'y partage en deux branches à peu de distance du lac qui prend le nom de la ville. La principale industrie de cette petite cité qui ne paraît pas avoir plus de 1500 à 2000 âmes, consiste dans la fabrication de tabatières et de jolis ouvrages en bois peints, ornés des principales vues et des costumes de la Suisse, et dans la vente des toiles de ses fabriques et de celles de ses environs. Elle est aussi, en quelque sorte, l'entrepôt de tous les petits meubles en bois sculpté que l'on travaille dans l'Oberland ou *haut pays*, c'est-à-dire au milieu de ces belles montagnes qui s'étendent au sud des lacs de Thoune et de Brienz jusqu'au Valais. Elle possède de bonnes écoles, un hôpital, une maison d'orphelins, une bibliothèque publique, et une école fédérale d'artillerie. Ses deux seuls édifices sont le château flanqué de tourelles où se rassemblent les autorités, le temple situé sur un plateau qui domine la ville, et qui n'est remarquable ni par son architecture ni par son ancienneté : il est au contraire moderne, à l'exception du clocher. Autour de ses murs s'étend le cimetière, où l'on voit quelques tombes assez belles, mais les plus beaux mausolées sont scellés dans le mur extérieur de l'église. De la plate-forme sur laquelle celle-ci est bâtie, on domine la ville et les environs; et l'on jouit d'une vue magnifique sur le cours rapide de l'Aar, sur le lac, et sur les hautes montagnes qui bornent l'horizon, et parmi lesquelles on reconnaît la *Jung-frau*. Les jolies habitations qui bordent la rive droite de l'Aar sont

louées chaque année par de riches étrangers et surtout par des Anglais. Sur la rive gauche on trouve de jolies promenades et au milieu d'un jardin un bâtiment dans lequel on montre le panorama du Rigi peint avec beaucoup d'exactitude par Huber de Kulm.

La navigation du lac de Thun se fait dans un bateau à vapeur, qui parcourt la longueur du lac depuis Thun jusqu'à Neuhauss en une heure et demie. C'est dans cette traversée que l'on peut juger de la beauté des sites qui entourent ce lac. Ce n'est pas sans intérêt que l'on voit une de ces machines locomotives, dues au progrès des sciences et de l'industrie, transporter le voyageur au milieu de tant de sites variés où les beautés d'une nature tantôt sévère, tantôt gracieuse, prêtent leurs charmes à de vieux monumens du moyen âge. Les regards sont d'abord attirés vers le mont Niesen, magnifique pyramide qui s'élève à 5564 pieds au-dessus de sa base, et dont la cime sert de baromètre aux habitans des contrées voisines : selon qu'elle se détache nettement sur le fond du ciel, ou qu'elle se couronne de nuages, elle annonce le beau temps ou la tempête. Presque au pied de la montagne on voit, au-dessus de l'embouchure de la Kander, un pont d'une seule arche qui semble suspendu dans les airs ; au-dessous du nouveau canal de la Kander l'antique tour de *Strættligen*, et le vieux château de *Spies*, qui portait jadis le nom de *Golden-Hof* (cour dorée), se détachent sur le rideau vert que forment de vastes forêts. Plus loin derrière ce château l'on aperçoit celui de *Wimmis*, placé entre deux montagnes comme pour défendre l'entrée de la vallée. Sur la rive opposée se présente le village d'*Hilter-Fingen*, dont l'église, fondée par le roi Rodolphe de Strœttligen, date, dit-on, de l'an 933. A *Ober-hofen* on voit encore les traces d'un éboulement qui eut lieu en 1820 : les rochers à pic qui bordent ce côté du lac menacent à chaque avalanche d'engloutir ces beaux villages. Plusieurs

jolies cascades tombent de la cime de ces rochers. C'est près de *Ralligen* que les curieux vont visiter la caverne de Saint-Béat, ainsi appelée du nom d'un zélé missionnaire du IIIe siècle, qui quitta l'Angleterre, sa patrie, pour aller prêcher l'Évangile dans l'Helvétie, et qui s'établit dans cette grotte dont une des cavités sert de passage au *Beaten-bach*, ou ruisseau de Saint-Béat. A l'extrémité du lac on retrouve l'Aar, et sur ses bords la petite ville d'*Unterséen*, nom qui signifie *au-dessous du lac*, parce que la rivière descend de celui de Brienz, et de l'autre côté de l'Aar on est à *Interlaken*, qui a perdu l'aspect qui charme dans les villages suisses, pour prendre la physionomie élégante, mais étrangère, d'une réunion d'habitations anglaises. Les indigènes se sont relégués à Unterséen pour faire place à une colonie d'Anglais. Le nom de ce village paraît dériver du latin *inter lacus*, parce qu'il est situé entre le lac de Thun et celui de Brienz.

Nous ne dirons que quelques mots de l'Oberland bernois, dont nous avons déjà cité les beautés naturelles dans l'aperçu général que nous avons donné de la Suisse. A deux lieues au-dessus du lac de Brienz, *Meyringen*, sur la rive droite de l'Aar, vis-à-vis de la magnifique chute du Reichenbach, est un des plus jolis villages de la belle vallée de *Hasli* qui, sur une longueur de dix lieues, présente les sites les plus romantiques et une longue suite de hautes montagnes boisées qui s'élèvent comme un double rempart d'où tombent avec fracas de distance en distance de brillantes cascades. Les habitans de cette vallée forment par leur taille, la beauté de leurs traits, la noblesse de leur maintien, leur courage, leur franchise, leur probité et leur patriotisme, la plus remarquable peuplade de la Suisse. Le village de *Grindenwald*, dont les glaciers sont célèbres, est environné d'Alpes aux gras pâturages et de châlets où l'on fabrique du fromage qui se vend sous le nom de Gruyères. *Lauterbrunn* est dans une vallée qui retentit du bruit

de nombreuses cascades dont la plus belle est le Staubach, magnifique masse d'eau qui tombe de 800 pieds de hauteur. Dans la vallée qu'arrose la Kander, *Frutingen* passe pour le plus beau, le plus riche et le plus grand village du canton de Berne. Il a été brûlé plusieurs fois; ses maisons, pour la plupart neuves, sont grandes et bâties en pierres. Ce qui, par un beau temps, donne à la partie qu'occupe ce village un aspect imposant, c'est la vue d'une haute montagne appelée la *Frau*. Enfin, en remontant encore la Kander, on arrive à *Kandersteg*, charmant village, le dernier que l'on trouve en continuant à monter jusqu'au passage de la Ghemmi.

Quittons les hautes montagnes du canton de Berne, et descendons dans celui de *Lucerne*. Ce canton, presque au centre de la Suisse, en est l'un des plus fertiles : il produit plus de céréales qu'il n'en consomme; l'agriculture occupe la plupart de ses habitans, et l'industrie manufacturière y est peu développée.

Sursée et *Sempach* sont deux jolies petites villes agréablement situées aux deux extrémités d'un lac qui porte le nom de cette dernière; près de Sursée se trouvent les bains de *Knutwyl* qui depuis le XVe siècle jouissent en Suisse d'une grande réputation d'efficacité contre les douleurs rhumatismales. A une lieue de la ville le village de *Büttisholz* est dominé par la colline des Anglais, ainsi appelée parce qu'on y enterra les ossemens d'une division de 3000 hommes de l'armée anglaise commandée par Enguerrand de Coucy, qui en 1376 fut battu par les habitans de la vallée d'Entlibuch. Sempach est célèbre par la fameuse bataille gagnée par les Suisses sur Léopold d'Autriche, grâce au dévouement d'Arnold de Winkelried qui, s'élançant au milieu des ennemis en saisissant une grande quantité de leurs lances, ouvrit un passage à ses compagnons d'armes qui entourèrent les troupes autrichiennes, mirent le désordre dans leurs rangs et en firent un terrible carnage.

Lucerne est encore plus remarquable par la beauté des sites qu'offre son lac, dont la plus grande partie, qui n'appartient point à son territoire, porte le nom de lac des Quatre-Cantons : les monts *Rigi* et *Pilate* qui se réfléchissent à sa surface, les beaux points de vue dont on jouit près de la chapelle de *Maria-Zell* et sur d'autres lieux élevés, présentent un aspect admirable. Au milieu de murailles flanquées de tours qui datent du XIVe siècle, *Lucerne* prolonge ses rues dont plusieurs sont larges et garnies de maisons modernes. Elle est située au pied d'une colline appelée *Musegg*, à l'extrémité occidentale de la partie du lac des Quatre-Cantons, qui porte le nom de la ville. Elle est traversée par la Reuss, qui sort du lac, et par un canal ; aussi ses ponts sont-ils ce que l'on remarque d'abord, non point qu'ils attirent l'attention par leur élégance ; ils sont au contraire tout-à-fait rustiques ; construits en bois et couverts d'un toit que supportent des solives grossières, leurs côtés garnis de planches n'y laissent pénétrer la lumière que par quelques ouvertures placées de distance en distance ; ils ne sont point de niveau avec le sol, on y monte par plusieurs degrés. En un mot, ce qui les distingue, c'est leur construction ancienne et les peintures qui les décorent. Le premier en date est celui de la chapelle ; il a été construit en 1303 ; sa longueur est de 1000 pieds ; il est décoré de 154 tableaux triangulaires destinés à cacher la jonction des poutres qui soutiennent la toiture : 90 de ces tableaux représentent des scènes relatives aux temps héroïques de la Suisse ; les 64 autres retracent des traits de la vie des deux patrons de la ville, saint Léger et saint Maurice. Le pont des moulins, construit en 1403, a 300 pieds de long et est orné de 36 tableaux à double face peints par Meglenger, et représentant des scènes allégoriques et quelquefois burlesques, dans lesquelles la mort, sous toutes les formes et dans tous les costumes, joue le rôle principal. Le pont de la Reuss, qui a 150

pieds de long et 26 de large, est le seul qui ne soit pas couvert et sur lequel les voitures puissent passer; mais le plus long de tous est celui du Hof ou de la cour; il a 1380 pieds de longueur, et sert à traverser l'extrémité du lac; c'est la seule route directe qui conduise à la cathédrale. Il est décoré aussi de peintures au nombre de 238, dont la moitié représente des scènes de l'Ancien-Testament, et l'autre des scènes du Nouveau. De l'extrémité occidentale de ce pont on jouit d'une vue magnifique sur le lac et ses environs; des coteaux cultivés ou boisés, des villages, des maisons de campagne situées sur ses bords se réfléchissent agréablement dans ses eaux tranquilles, sillonnées çà et là par quelques barques légères et couvertes d'une innombrable quantité de poules d'eau qu'il est défendu de tuer. Derrière les coteaux qui bordent le lac s'étend un rideau de hautes montagnes : la plus proche de la ville est le Pilate aux onze cimes dentelées, plus loin vers le sud, le Blumalp, le Buscher-Horn et le Sechsberger-Kulm, derrière lesquels s'étendent les cimes neigeuses de l'Oberland bernois et du canton d'Uri; enfin l'horizon se termine à l'est par la belle masse du mont Rigi dont les couches inclinées forment de larges bandes parallèles qui se présentent comme intercalées entre deux bandes de verdure. Il domine comme un colosse le Rossberg qui, plus éloigné, n'a que quelques centaines de pieds de moins.

L'église du Hof, ou de Saint-Léger, qui s'élève à la base d'une colline, fut fondée vers la fin du VII[e] siècle; mais, terminée beaucoup plus tard, elle offre la réunion de plusieurs genres d'architecture; ses deux clochers pointus sont dans le style gothique, mais le portail et l'intérieur nous semblent être du XVI[e] siècle. En y entrant, on est étonné de voir réunis, sur un espace peu étendu, un si grand nombre d'autels surchargés d'ornemens que l'œil en est fatigué; outre un grand buffet d'orgues placé au fond de la nef, on en voit deux autres de chaque côté de celle-ci;

cette nef est séparée du chœur par une grille en fer d'un assez beau travail ; le maître-autel est décoré d'un tableau de Lanfranc, représentant Jésus-Christ au mont des Oliviers. Les stalles et la chaire, sculptées en bois, sont bien travaillées, et dans le goût de la renaissance. Autour du cimetière qui environne l'église, règne une galerie en pierres sous laquelle sont scellés, dans le mur d'enceinte, un grand nombre de mausolées dont les plus modernes sont empreints du goût du moyen âge. L'ancien collége des jésuites et l'église qui en dépendait méritent d'être visités ; celle-ci surtout est remarquable par sa construction et la richesse de ses sculptures. L'église du couvent des franciscains est dans le style gothique ; on y voit une très-belle chaire ; la nef est décorée de peintures représentant les drapeaux pris jadis par les Lucernois. L'hôtel de ville est un petit édifice qui paraît plus ancien qu'il ne l'est réellement : une partie porte la date de 1577, et l'autre, qui est la plus ornée, celle de 1603 ; on y voit une frise formée par une suite de bustes tout-à-fait détachés de la pierre. Deux salles de cet édifice sont garnies de beaux lambris. L'arsenal, dont la construction est de l'an 1567, renferme, outre un grand nombre d'armes, plusieurs curiosités du moyen âge : d'abord une magnifique suite de vitraux peints relatifs à l'histoire de la Suisse, et presque tous du XVIe siècle ; l'armure de Léopold d'Autriche, trophée de la bataille de Sempach ; le collier en fer, garni intérieurement de pointes, et que les Autrichiens destinaient à l'avoyer Gundoldingen ; enfin l'épée et la hache d'armes de Zwingle, tué à la bataille de Capelle, en 1531 ; cette arme est remarquable, en ce que le manche en fer est creux et servait de pistolet. Il serait mieux, pour la mémoire de ce réformateur, qu'il n'eût jamais porté une arme si redoutable.

On pourrait encore citer à Lucerne les vieilles tours qui la dominent, et dont une surtout se fait remarquer par une

peinture extérieure représentant la figure d'un géant; la porte de Basle, qui est dans le style du moyen âge, et plusieurs fontaines, entre autres celle de la place du marché au vin, surmontée d'une colonne autour de laquelle se groupent plusieurs chevaliers revêtus de leurs armures.

Mais sortons de la ville et allons visiter un monument moderne, plus remarquable, sous certains rapports, que tous ceux qu'elle renferme. Au pied de la plate-forme sur laquelle s'élève l'église du Hof, un joli sentier traverse, dans sa longueur, un petit vallon où l'on trouve quelques habitations et un établissement de bains. A quelques pas de là s'élève une chapelle sur l'entrée de laquelle on lit ces mots : *invictis pax;* elle a été érigée aux mânes des Suisses morts aux Tuileries le 10 août 1792. Un peu plus loin un monument d'un style simple et grand à la fois frappe tout à coup les regards. C'est dans la montagne même qui forme le vallon, dans le rocher de grès que couronnent des touffes d'arbres et d'arbrisseaux, et que baignent les eaux limpides de plusieurs sources qu'on y a rassemblées, que s'est exercé le ciseau d'un sculpteur habile. Une grotte creusée au milieu du rocher est l'asile où le lion helvétique rend le dernier soupir. Ce lion expirant, percé d'une lance dont le tronçon est resté dans la plaie, couvre de son corps un bouclier aux fleurs de lis, qu'il n'a plus la force de défendre; des armes et un autre bouclier portant une croix gisent à ses côtés. Au-dessus de la grotte, on lit, sur le rocher : *Helvetiorum fidei ac virtuti;* au bas, une inscription latine rappelle les terribles journées des 10 août, 2 et 3 septembre 1792, et donne les noms des chefs et le nombre des soldats qui y ont péri. A l'aspect de ce monument, les opinions des partis s'effacent pour faire place à l'intérêt et à l'admiration qu'inspire le courage malheureux accomplissant religieusement son devoir; l'âme sympathise avec la pensée simple et poétique si bien exprimée par le célèbre sculpteur suédois

Thorwaldsen ; et l'expression de douleur qui règne dans la pose du noble animal vous émeut et vous pénètre d'admiration. Le lion a 28 pieds de longueur et 18 de hauteur ; la grotte dans laquelle il est sculpté est longue de 44 pieds et en a 28 d'élévation ; mais les effets de lumière, la masse au milieu de laquelle il a été taillé, l'ensemble général enfin a été si bien calculé qu'il ne semble pas beaucoup plus grand que nature. Dans l'habitation du gardien de ce monument les yeux s'arrêtent sur une nappe de soie brodée et destinée à l'autel de la chapelle, sur laquelle on lit : *Ouvrage de S. A. R. madame la dauphine Marie-Thérèse de France*, *an* 1825, *donné à la chapelle du monument du* 10 *août* 1792, *à Lucerne.*

Le *canton de Zug*, un des moins considérables de toute la Suisse, se divise naturellement en deux parties : celle du sud-est, couverte de montagnes, s'étend depuis le Rossberg jusqu'à la capitale; celle du nord-ouest est composée de plaines fertiles. Les habitans, au nombre d'environ 15,000, sont tous catholiques et d'origine allemande. La petite ville de *Zug*, au bord d'un lac auquel elle donne son nom, est dans une des situations les plus agréables de la Suisse ; Ebel en donne une idée exacte lorsqu'il dit : « On y voit les montagnes du canton se confondre doucement avec les coteaux des bords du lac. De toutes parts on découvre des prés fleuris, des vergers, de petites villes et de belles maisons de campagne. Le charmant bassin du lac est encadré, du côté du sud, par les vertes rampes du Rigi, audessus duquel dominent les sombres rochers du Pilate. « Dans le lointain s'élèvent les sommités neigeuses des Alpes de l'Oberland bernois, et l'on aperçoit à l'ouest la chaîne bleuâtre du Jura. » Cette ville, qui paraît être une de celles que les *Helvetii* brûlèrent lorsque du temps de César ils firent une incursion dans la Gaule, est assez bien bâtie, mais sans commerce et sans industrie. L'église pa-

roissiale, dédiée à saint Michel, et située loin de la ville, est remarquable par son cimetière, dont les tombes sont entretenues avec soin, et dans lequel un ossuaire renferme des crânes qui portent le nom des individus auxquels ils appartenaient jadis. L'église de Saint-Oswald renferme des tableaux du Carache. L'hôtel de ville est orné d'assez beaux vitraux.

A l'est du précédent s'étend le *canton de Schwitz*, pays de prairies et de pâturages alpins, dont les montagnes cependant ne s'élèvent pas à plus de 7000 pieds.

Schwitz, gros bourg plutôt que ville, situé au pied des monts *Mythen*, renferme seulement quelques maisons bien bâties. Dans ce canton le village d'*Einsiedlen* est le rendez-vous de tous les bons pèlerins de la Suisse et de quelques parties de la France et de l'Allemagne, qui se réunissent à l'abbaye de ce village, qui eut pour curé le réformateur Zwingle. Dans certaines années il s'y rassemble plus de 20,000 fidèles. Ce couvent de bénédictins possède une image miraculeuse de la Vierge, au-dessus de laquelle une plaque d'argent porte l'empreinte des cinq doigts du divin Sauveur; ceux qui veulent avoir la rémission de leurs péchés doivent placer leurs doigts dans les cinq creux de la plaque, et boire aux quatorze tuyaux de la fontaine qui est située devant l'abbaye, parce que l'un de ces tuyaux servit, dit-on, à désaltérer Jésus-Christ.

Le mont Rigi, dont la longueur est de 4 lieues, et qui est élevé de 5200 pieds au-dessus du niveau de la mer, appartient en partie au canton de Lucerne et en partie à celui de Schwitz. Il est célèbre par le coup d'œil magnifique dont on y jouit, et qui y attire, dans la belle saison, une foule de promeneurs étrangers ou suisses; l'un des chemins les plus pittoresques pour arriver à son sommet est à partir du village de *Wœggis* sur le lac des Quatre-Cantons. Après une montée que les propriétaires des différentes auberges

que l'on trouve sur la montagne ont cherché à rendre moins pénible, en faisant placer de distance en distance des bancs d'où l'on jouit d'une vue délicieuse sur le lac, on arrive à travers des pâturages au châlet de Sœntiberg, puis, en suivant un sentier taillé dans le roc, à l'ermitage de Sainte-Croix, où un vieil anachorète vient vous offrir quelques rafraîchissemens. La chapelle de cet ermitage annonce par les *ex voto* dont elle est garnie, que le chemin est fréquenté par plus d'un pèlerin. A partir de la chapelle, le chemin s'élève en zigzag, et passe ensuite sous une sorte de voûte immense formée par trois énormes blocs de rochers détachés de la montagne, et qui se sont disposés de manière que l'un des trois est posé sur les deux autres. Toute la montagne est formée, depuis sa base jusqu'à sa cime, d'une roche assez solide, composée de sable agglutiné, contenant des cailloux roulés de différentes grosseurs. Au-dessus de la voûte naturelle dont nous venons de parler, on rencontre, de distance en distance, des croix indiquant les stations du calvaire et celles où les pèlerins doivent s'arrêter, et l'on arrive enfin au *Bain-Froid*, assez grande auberge d'où l'on jouit d'une vue magnifique, et qui est la première station du voyageur ; elle doit son nom aux établissemens de bains dans lesquels on se plonge tout habillé pour laisser sécher ses vêtemens sur le corps ; ils sont fréquentés l'été, et passent pour être efficaces contre les rhumatismes. On croit être bien avancé dans son voyage en quittant le Bain-Froid ; mais après une montée encore longue et rapide, qu'un vert gazon bordé de sapins semble rendre moins pénible, on va se reposer à l'auberge du Staffel. De cet endroit on n'a plus qu'une montée d'un quart de lieue pour arriver au Rigi-Kulm, c'est-à-dire au point culminant de la montagne. Là se trouve une auberge où beaucoup de voyageurs vont passer la nuit pour y jouir le lendemain du magnifique spectacle du lever du soleil. L'ascen-

sion du Rigi dure quatre heures; mais on y oublie tout à coup la fatigue du voyage à la vue de l'horizon immense qui s'y déroule autour de vous, et qui offre le plus beau panorama de la Suisse qu'il soit possible de voir; il présente un diamètre de 70 lieues; on compte 17 lacs, 10 grands et 7 petits. De l'extrémité du petit plateau qui constitue le Kulm, on aperçoit très-bien le Rossberg et le terrible éboulement qui, du haut de cette montagne, alla détruire, en 1806, le village de Goldau. L'auberge du Rigi-Kulm n'est habitable que pendant la belle saison, encore est-on obligé d'y faire du feu le soir et le matin même à l'époque des chaleurs. A l'approche de l'hiver, cette maison, élégamment meublée, est totalement abandonnée; mais, pour la mettre sous la sauvegarde des habitans des montagnes voisines, on la laisse ouverte; si on la fermait, nous a-t-on dit, elle ne manquerait pas d'être dévastée.

Le *canton de Glaris*, pays montagneux, ne consiste pour ainsi dire qu'en deux grandes vallées : celle de la Sernft et celle de Linth, auxquelles se réunissent un grand nombre de vallées transversales.

Quatre siècles s'étaient écoulés sans qu'aucune armée ennemie eût pénétré dans ce canton, lorsqu'il devint le théâtre des combats que les Français livrèrent aux Autrichiens et aux Russes en 1798. Cette époque fut tellement désastreuse pour le pays, que tout ce qui pouvait servir à nourrir ou à vêtir le soldat y fut pillé. La dernière bouteille de vin qui restât dans la vallée de la Sernft fut offerte à Souvaroff et au grand-duc Constantin, lors de leur retraite précipitée. Le bourg de *Glaris* ne ressemble à aucun autre, il a un caractère suisse tout particulier. En y entrant, on se croit transporté tout à coup au XVe siècle : les mœurs antiques des habitans, et leurs habitations plus antiques encore, produisent cette illusion. La plupart des maisons portent la date de leur construction; plusieurs ont 5 siècles

d'existence ; toutes sont peintes de diverses couleurs ; quelques façades offrent même de véritables tableaux d'histoire. Mais les rues sont si étroites, et le bourg, placé comme au fond d'un entonnoir, est dominé par de si hautes montagnes, que le soleil n'y paraît que quatre heures par jour (1). Ce chef-lieu possède plusieurs fabriques de draps, d'indiennes et de mousselines.

Dans le *canton* montagneux d'*Uri*, que la Reuss traverse dans toute sa longueur, nous n'avons à citer qu'un seul bourg, c'est *Altorf*, son chef-lieu, situé près du lieu où la Reuss entre dans le lac des Quatre-Cantons ; ce bourg est encore plein du souvenir des libérateurs de l'Helvétie : une tour sur laquelle on a représenté l'histoire de Guillaume Tell, s'élève sur la place même qu'occupa, jusqu'en 1567, le tilleul contre lequel on plaça son fils au moment où le malheureux père devait essayer d'abattre la pomme. On voit encore la maison de Walter Furst, beau-père de Guillaume et l'un des héros de cette époque.

Le nom de *canton d'Unterwald* signifie *au-dessous des forêts ;* il en est en effet couvert, et elles forment, avec le produit des bestiaux, les deux principales branches de revenu que possède le pays ; des négocians établis en France ont affermé la coupe de ces forêts, les plus belles de la Suisse ; l'une d'elles partage le canton en deux parties, l'*Ober-wald* et le *Nied-wald*, qui forment deux petites républiques séparées, dont les habitans ont conservé les mœurs hospitalières de leurs ancêtres.

L'*Oberwald*, ou le pays *au-dessus des forêts*, renferme deux lacs, celui de Lungern et celui de Sarnen, que traverse la rivière de l'Aa, qui va se jeter ensuite dans celui des Quatre-Cantons. *Sachslen,* sur la rive orientale du lac de Sarnen, est un village qui mérite qu'on s'y arrête pour visiter

(1) M. *Simond :* Voyage en Suisse.

sa belle église, ornée d'un grand nombre de colonnes en marbre noir tiré de ses environs; elle a été construite en 1678; sa porte est en bois et bien sculptée; de chaque côté de celle-ci les murs extérieurs sont couverts de peintures relatives à Nicolas de Flue, vénéré comme un saint dans le pays, et dont on conserve, dans cette église, les dépouilles mortelles. Suivant les chroniques, ce personnage, issu d'une famille distinguée, naquit à Sachslen, en 1417; dès sa jeunesse il s'était acquis une grande réputation de piété, de droiture, de prudence et de patriotisme; dans la guerre de Zurich et dans celle contre Sigismond d'Autriche, il donna des preuves de courage sur le champ de bataille; il employa constamment son influence à assoupir la haine des partis, et à mettre fin aux rapines et aux cruautés qui caractérisaient les dissensions et les guerres de cette époque. Conseiller de son canton, il refusa la dignité de landamman qui lui fut plusieurs fois offerte. D'un mariage heureux il avait eu dix enfans, lorsqu'on le vit, à l'âge de 50 ans, céder à sa passion pour la vie contemplative, et quitter, pour s'y livrer, les affaires, le monde et sa famille; il établit sa retraite dans les sombres solitudes du Melchthal; et l'on voit encore, près de la chapelle que bâtirent ses concitoyens, la cellule qu'il habitait, et la pierre qui lui servait d'oreiller. A la suite des guerres de Bourgogne, des troubles sérieux divisèrent les cantons et menacèrent la confédération d'une dissolution prochaine. Une assemblée tenue à Stantz, vers la fin de 1481, présenta l'image des dissensions qui régnaient dans les différentes parties de la Suisse; et elle allait se dissoudre sans aucun espoir de réconciliation, lorsque le curé de Stantz, ami de Nicolas de Flue, courut l'instruire des malheurs de la patrie. Le saint ermite quitte sa retraite et se présente au milieu de l'assemblée. Le souvenir de ses services passés, l'exemple de ses vertus, l'ascendant de sa parole font une telle impression sur les esprits,

que Nicolas de Flue parvient à les réconcilier, à faire admettre Fribourg et Soleure dans la confédération, dont il fixe les bases en faisant jurer aux confédérés de ne commettre aucune hostilité les uns contre les autres, de secourir le canton injustement attaqué, d'interdire toute association non autorisée, de se tenir en garde contre la séduction des cours étrangères, et de vivre dans la simplicité de leurs ancêtres, soutien nécessaire de la liberté qu'ils avaient conquise. Heureux du dernier service qu'il venait de rendre à sa patrie, Nicolas de Flue se retira dans sa cellule en emportant les bénédictions de ses concitoyens. Tels sont les faits sur lesquels repose la vénération que la Suisse lui conserve; aussi n'est-on pas étonné que ce vertueux personnage ait été béatifié par les papes Clément IX et Clément X; il était inutile de justifier sa sanctification par d'autres miracles que ceux qu'il avait opérés en éteignant le feu de la haine et de la jalousie des partis. Cependant le bruit s'accrédita que, pendant les vingt dernières années de sa vie, il ne prenait d'autre nourriture que la communion qu'il recevait chaque mois; il était devenu à la vérité d'une maigreur extrême, et des auteurs ont cherché à expliquer par-là comment son corps, qui ne faisait aucune perte, demandait fort peu de réparation. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui encore, on ne serait pas bien reçu dans le canton d'Unterwald si l'on paraissait douter de ce miracle.

Le cimetière de Sachslen peut donner une idée de tous ceux de la Suisse catholique; la profusion de croix en fer, ornées de dorures et des portraits de ceux qui y sont inhumés, présente un aspect très-singulier. On voit dans ce village un couvent de capucins.

A *Sarnen*, le chef-lieu de l'Oberwald, on remarque l'hôtel de ville, où l'on a rassemblé les portraits de tous les chefs qui ont marqué dans cette petite république; sur la place publique on voit une fontaine dont le bassin, qui a

12 pieds de diamètre, est d'un seul morceau de granite. Au village d'*Alpnach*, au pied du mont Pilate et sur le bord du lac des Quatre-Cantons, l'église mérite d'être visitée; elle est moderne et bien bâtie.

Dans le *Nied-wald*, ou le pays *au-dessous des forêts*, nous ne citerons que *Stanz* ou *Stantz*, son chef-lieu; c'est une petite ville dont l'église, l'hôtel de ville et l'arsenal méritent d'être visités. La place publique est décorée de la statue du sauveur de la Suisse, Arnold de Winkelried, dont, en parlant de Sempach, nous avons rappelé la mort héroïque; on montre encore la maison qu'il habitait.

Les habitans de l'Unterwald sont au nombre de 25,000; ils unissent à une grande dévotion l'esprit démocratique; sobres et laborieux, ils se livrent à l'agriculture et à l'éducation des bestiaux; on compte, dit-on, dans ce pays environ 12,000 bêtes à cornes. Les fromages forment une importante branche de commerce : on les expédie en Italie.

Le *canton de Neuchâtel*, qui occupe le vingt-deuxième rang dans la confédération, et qui, à titre de principauté soumise au roi de Prusse, est gouverné au nom de ce souverain, est borné au nord par le canton de Berne, à l'est par le même canton et celui de Fribourg, au sud par celui de Vaud et à l'ouest par la France; il a 8 ou 9 lieues de longueur du nord-est au sud-ouest, 4 à 5 de l'ouest à l'est, 39 de superficie et 56,000 habitans.

La partie de la chaîne du Jura qui occupe son territoire est fort riche en sources minérales, sulfureuses ou ferrugineuses, et en diverses roches calcaires ou siliceuses, abondantes en débris organiques du règne animal et du règne végétal. Ces montagnes n'atteignent point une hauteur aussi considérable dans le canton de Neuchâtel que près du lac de Genève. Six ou sept vallées, dont quelques unes riches en pâturages, telles que le val de Ruz et le val de Travers, constituent la plus grande partie du sol. Plus

favorisé des dons de Bacchus que de ceux de Cérès, ce pays est obligé de tirer annuellement des contrées voisines pour environ 300,000 florins de blé; mais la vente de ses vins rouges, généralement estimés, produit un revenu de 180,000 florins, qui, ajouté à celui de ses fruits, de ses chanvres et de ses bestiaux, lui fournit un bénéfice net que l'on peut évaluer à 60,000 florins. Il retire aussi un grand avantage de la pêche de son lac, des mines de fer et de cuivre de ses montagnes, et des plantes qu'on y recueille pour en faire le thé et le vulnéraire suisses.

Le canton de Neuchâtel peut se diviser en trois régions différentes : l'inférieure, qui s'étend sur les bords du lac, est la plus chaude; c'est celle aussi qui renferme des plantations de lin, de chanvre, et les meilleurs vignobles. Une rangée de montagnes la sépare de deux vallées élevées qui s'étendent du nord-est au sud-ouest, dans lesquelles on ressent déjà un air plus vif, et qui renferment quelques champs cultivés en céréales, mais surtout de vastes herbages. Enfin la troisième, qui domine les deux autres, couverte de bois, de bruyères et de pâturages, et dans laquelle l'habitant ne peut cultiver que l'avoine, est exposée à un climat très-froid. Le printemps et l'automne y sont de peu de durée; l'hiver s'y prolonge pendant sept à huit mois; la neige s'y amasse quelquefois à une hauteur qui surpasse celle des habitations; mais lorsqu'elle a disparu, des chaleurs brûlantes succèdent presque aussitôt aux frimas les plus rigoureux.

Il semblerait que cette région, exposée par son élévation à la température des climats septentrionaux, ne dût être habitée que par un peuple ignorant, pauvre et superstitieux. Il n'en est point cependant de plus intéressant par son industrie, ses lumières, et l'on pourrait même dire sa richesse. Les arts de la gravure, de la peinture, et principalement de l'horlogerie, sont cultivés dans ces mon-

tagnes avec un succès remarquable. Dans la ville du Locle, située sur l'un des points les plus élevés, presque toute la population est occupée à travailler l'or, l'argent, l'acier, pour la coutellerie et l'horlogerie ; ce dernier genre d'industrie ne paraît même y avoir été exercé que depuis 1680, qu'un montagnard nommé Jean Richard, âgé alors de quinze ans, ayant examiné pour la première fois une montre, parvint à en faire une semblable, et fonda au sein de son village, par son exemple, et l'on pourrait dire par son génie, une source de richesses qui s'étendit jusque dans toutes les vallées du Jura. A la Chaux-de-Fond, jadis simple village, aujourd'hui ville assez importante, située à une hauteur plus considérable que le Locle, on fabrique aussi une grande quantité de montres et d'autres petits objets d'art, ainsi que des dentelles. C'est dans cette ville que sont nés les Droz, habiles mécaniciens, célèbres par leurs automates. A Couvet, à Travers, et dans plusieurs lieux, on retrouve la même industrie et la même activité. On a de la peine à concevoir jusqu'où peut aller le génie inventif de l'homme quand il est libre de se livrer à son essor : c'est au milieu de ces montagnes qu'on peut s'en faire une idée. De simples paysans, mus par le seul désir d'améliorer leur sort et d'accroître leurs jouissances, ont trouvé le moyen d'ajouter à la force productive de leurs bras celle d'un puissant véhicule dont il fallait aller chercher le secours dans les entrailles de la terre. Ils avaient remarqué depuis long-temps que dans la chaîne du Jura les eaux produites par les pluies et par la fonte des neiges trouvent, sur les sommités même les plus élevées, des interstices par lesquelles elles descendent, dans leur course souterraine, jusqu'au pied des montagnes, d'où elles sortent en formant des sources ou des ruisseaux peu considérables. Ils ont été chercher ces eaux quelquefois à 100 pieds de profondeur dans les canaux naturels qu'elles sui-

vent. Là, après avoir pratiqué des échafaudages ingénieux pour retenir les terres, ils ont construit, dans des galeries élargies à grands frais, des rouages que ces eaux font mouvoir, et qu'ils utilisent dans différens travaux : résultat qu'ils n'auraient jamais pu obtenir des sources qui s'échappent quelquefois des montagnes dans leurs vallées élevées. On ne s'étonnera donc point que dans une contrée aussi industrieuse que le canton de Neuchâtel, on compte 5600 personnes occupées à faire de la dentelle, 3300 ouvriers pour l'horlogerie, un grand nombre de graveurs et plus de 700 peintres qui ne travaillent que pour les nombreuses fabriques de toiles peintes et de cotonnades du pays. On évalue le produit annuel de celles-ci à 60,000 pièces, et à 130,000 le nombre de montres que l'on exporte en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Turquie et même en Amérique.

La ville commerçante de *Neuchâtel*, qui, dans les actes les plus anciens, porte le nom de *Novum castrum*, paraît devoir son origine à une forteresse que les Romains élevèrent pour contenir la nation helvétique. Elle est placée en amphithéâtre sur le bord du lac qui porte son nom et à l'embouchure du Seyon, ruisseau qui la traverse et se précipite avec fracas dans le lac. Le nombre de ses habitans s'élève à 5000. On y remarque quatre belles rues et un vieux château, situé sur une haute terrasse ombragée par des tilleuls tellement anciens, que l'un d'eux, à hauteur d'homme, a 18 pieds de circonférence. L'ancienne cathédrale, bâtie en 1164 par Berthe, épouse du comte Ulrich de Vilnez, renferme un beau monument érigé en mémoire des comtes de Neuchâtel par le dernier de ces seigneurs. Au milieu de la place de l'église, on voit la pierre sépulcrale du réformateur Guillaume Farel. Le gymnase et plusieurs écoles publiques, l'hôtel de ville, la maison des orphelins, deux hôpitaux, et la société

d'agriculture et d'économie ont été fondés au moyen de legs considérables faits dans ce but par deux respectables et riches négocians de cette ville [1]. Neuchâtel éprouva plusieurs fois des désastres qui, sans l'industrie et le patriotisme de ses habitans, auraient pu consommer sa ruine. En 1033, elle fut prise et saccagée par l'empereur Conrad II; en 1249, elle fut brûlée par Henri, évêque de Basle et comte de Neuchâtel; en 1450, un incendie la consuma presque entièrement; en 1579, l'inondation du Seyon y causa de grands ravages; enfin en 1714, le feu détruisit toute la rue du château [2]. Afin d'éviter les tristes effets d'un nouvel incendie, il a été établi depuis 1811, non seulement pour cette cité, mais pour les villes et les villages, des compagnies d'assurances.

Le lac qui baigne les murs de Neuchâtel ajoute à la beauté des sites de ses environs; ses bords présentent les points de vue les plus variés. Du haut de la colline du château, on aperçoit, lorsque le ciel est pur, la chaîne des Alpes depuis le canton d'Uri jusqu'au mont Blanc.

Nous avons déjà cité pour leur industrie *le Locle* et *la Chaux-de-Fonds;* la première de ces villes est peuplée de 1100 habitans, et la seconde de 4300. La seule ville ou plutôt le bourg qu'il y ait encore à nommer, parce qu'il était autrefois la capitale d'un comté, c'est *Vallengin,* situé sur le Seyon, au milieu d'une belle vallée. Dans un pays montagneux aussi resserré, ce n'est point le nombre des cités qui indique sa richesse : 3 villes, 3 bourgs, 67 villages et 45 hameaux, formant une population d'environ 1350 individus par lieue carrée, sont la preuve la plus palpable de sa prospérité.

A quoi faut-il attribuer l'aisance et l'activité qui règnent

[1] M. *David Tury de Lissabon*, et M. *J.-L. de Pourtalès*.
[2] Voyez *Dictionnaire de Moreri*.

parmi les habitans du canton de Neuchâtel? Est-ce à cette disposition naturelle qui les porte à réfléchir, à examiner, à discuter même toutes sortes de questions, et qui leur fit adopter à la pluralité des suffrages, en 1530, la réformation que leur prêchait Farel (1)? car on n'y compte que deux communes catholiques, *Landeron* et *Cressier.* Est-ce plutôt à l'entière liberté civile, religieuse et politique dont ils jouissent, à l'avantage de n'avoir pas vu depuis plusieurs siècles leur pays troublé par le bruit des armes? Est-ce enfin à l'exemption de toute espèce de charges d'impôts ou de contributions? On ne saurait nier que de si grands avantages n'aient contribué à y faire naître cette sorte d'émulation qui entretient la pureté des mœurs et l'amour du travail, et cette passion de la liberté qui accélère le progrès des lumières, et cet esprit d'union qui éteint parmi ceux qui s'occupent des mêmes travaux jusqu'à l'idée de céder à l'envieuse jalousie que l'on remarque si fréquemment chez les fabricans.

Ce qui contribua beaucoup à l'étonnante conversion de ce peuple, c'est que Farel était Français, et que la langue française est presque la seule en usage dans le canton de Neuchâtel. Ce canton est, comme nous l'avons dit, sous la souveraineté du roi de Prusse. Mais l'influence qu'il y exerce est pour ainsi dire nulle. Lorsque Marie d'Orléans, épouse de Henri de Savoie, duc de Nemours, et sœur du dernier héritier de la maison de Longueville qui régnait sur cette principauté, mourut sans enfans, en 1707, une foule de prétendans au titre de prince de Neuchâtel se présentèrent ou envoyèrent leurs représentans auprès de la cour souveraine de ce pays. Frédéric Ier, roi de Prusse, fut choisi comme le plus proche héritier de la maison de

(1) Voyez *Musée des Protestans célèbres*, tom. II, Ire part. (Notice sur Farel.)

Châlons, dont les anciens comtes de Neuchâtel étaient les vassaux; mais son admission ne pouvant rien changer aux dispositions du traité de Westphalie qui assuraient l'indépendance de tous les membres de la confédération helvétique, le canton de Neuchâtel a conservé la sienne, non seulement jusqu'au moment où, en 1807, il devint l'apanage d'un maréchal de France sous le gouvernement impérial, mais encore après que le congrès de Vienne en eut rendu la souveraineté à la Prusse.

Cette puissance n'y jouit que des revenus de quelques domaines et de quelques contributions foncières réglées jadis et qui ne peuvent être augmentées. Les habitans qui se destinent à l'état militaire ont la liberté d'entrer au service de quelque souverain que ce soit, pourvu qu'il ne soit point en guerre avec le roi de Prusse comme prince de Neuchâtel, chez lequel il est rare que très-peu d'entre eux s'enrôlent. Ils ne connaissent aucune espèce de droits d'entrée, de sortie, ou de circulation : tous les genres d'industrie y sont libres; enfin les précautions propres à assurer leur indépendance ont été si scrupuleusement prises, que la justice même ne se rend point au nom du prince, et que ni lui ni celui qui le représente n'ont le droit de poursuivre la punition d'un délit ou d'un crime, quoique dans les cas graves le prince ait celui de faire grâce ou de commuer la peine.

Tel était l'état politique du canton de Neuchâtel, lorsqu'en 1830 l'exemple de la révolution de juillet porta le peuple à des mouvemens insurrectionnels pour obtenir des institutions conformes à l'esprit du siècle. La bourgeoisie, plus sage, recueillit les vœux des communautés et les transmit au roi de Prusse. Ce prince, cédant aux désirs de la majorité, décréta un acte additionnel à la constitution des principautés de Neuchâtel et de Vallengin, dont les principales dispositions sont l'admission de tous les citoyens

au droit de voter dans l'assemblée électorale à 22 ans révolus, pourvu qu'ils ne soient pas sur la liste des indigens ou sous le poids d'une condamnation infamante; la qualité d'éligible au corps législatif accordée à tout membre d'une communauté, pourvu qu'il ait 25 ans révolus et qu'il possède un immeuble de 1000 livres tournois; enfin, le droit reconnu au corps législatif de partager avec le gouvernement l'initiative de la proposition des lois.

Entrons dans le *canton de Fribourg; Morat* est célèbre par la défaite de Charles-le-Téméraire, et *Gruyères* par les fromages qui font sa principale richesse. Chef-lieu d'un des cantons les plus importans par leur agriculture, les plus dignes d'être connus dans l'empire de Flore, d'un de ceux enfin où les femmes se distinguent par leur beauté et la singularité de leur costume, *Fribourg* est entouré de vieilles murailles, et possède, au milieu de ses rues tortueuses et rapidement inclinées, plusieurs monumens remarquables. La porte par laquelle on y entre, en venant de Morat, est une des constructions les plus hardies que l'on puisse voir; elle est comme suspendue au-dessus d'un précipice de 200 pieds de profondeur. A peine a-t-on dépassé cette porte, que l'on descend, par un escalier de 120 marches, dans une rue dont les toits sont au niveau du pavé des rues voisines. Avant de monter à la cathédrale, on remarque le vieux tilleul planté en 1476, en mémoire de la bataille de Morat. Le clocher de cette église est un des plus élevés de l'Europe, il a 386 pieds de hauteur; la cathédrale est un bel édifice gothique qui a été plusieurs fois restauré; le portail est un des plus riches en sculptures de tous ceux qu'on remarque en Suisse; il représente le jugement dernier. Les jésuites qui, depuis 1815, ont repris à Fribourg leur ancienne influence, y possèdent un magnifique collége; leur église est bâtie comme une citadelle, dans une position magnifique. La porte Bourguillon (*Bürglenthur*), qui, bâ-

tie au bord d'un précipice, semble planer à moitié dans les airs, est une construction romaine, lourde, massive et carrée ; près d'elle, à la gauche du chemin rapide qui y conduit, est une assez jolie petite chapelle, bâtie en 1700, dans les niches de laquelle on a placé 14 statues de saints, dont quelques unes sont assez remarquables ; mais ce qui surtout attire l'attention dans cette ville, c'est le pont suspendu en fil de fer, qui y conduit d'une montagne voisine. Il a 850 pieds de longueur, 150 à 200 d'élévation, et passe à plus de 100 pieds au-dessus des plus hautes maisons bâties au fond de la vallée. Fribourg est une ville catholique, imbue des mêmes préjugés et sous l'influence des mêmes mœurs qu'au moyen âge ; cependant l'industrie et le commerce y font des progrès sensibles : on y fabrique des chapeaux de paille, des faïences et des toiles de coton.

Le canton de Fribourg, dont nous venons de décrire les deux principales villes, occupe le neuvième rang dans la confédération. Il est riche en prairies, en forêts et en terres cultivées : on y compte environ 76,000 arpens de pâturages, 21,000 de forêts, 60,000 de terres arables, 600 de vignes et 1200 de produits divers.

L'un des cantons les plus importans par sa richesse territoriale est celui de *Vaud*. C'est un de ceux où la civilisation est la plus avancée, et l'éducation la plus répandue ; les crimes y sont peu ou point connus ; les maisons de correction renferment seulement une centaine de détenus ; et sur 3000 procès intentés annuellement, plus de 2000 se terminent par l'entremise des juges de paix (1). Il est situé entre la France, le canton de Neuchâtel, celui de Fribourg, le lac de Genève et le Valais.

Balaigue est le premier village suisse du canton lorsqu'on y entre en venant de la France par Pontarlier. Près

(1) Voyez le Voyage en Suisse, par M. *Simond*.

du lac de Morat, l'ancienne capitale de l'Helvétie romaine, *Aventicum*, occupait une étendue de deux lieues de tour. Malgré les ravages du temps et des barbares anciens et modernes, on y distingue encore la trace des rues et des édifices. Des ruines que l'on croit avoir appartenu à des bains publics, des mosaïques, des pilastres, des colonnes en marbre, les débris d'un vaste amphithéâtre, des bas-reliefs et des inscriptions, attestent son antique splendeur. On y voit les murs de son ancien port et les anneaux de fer qui servaient à amarrer les bateaux. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le lac en est éloigné aujourd'hui de plus d'une demi-lieue. *Aventicum*, pour avoir refusé de reconnaître l'autorité de Vitellius parce qu'elle ignorait la mort de son prédécesseur Galba, fut ruinée par la légion terrible. A son avènement au trône, Vespasien, qui y avait été élevé, se plut à l'embellir; mais ravagée au IVe siècle par les barbares, elle est depuis restée sans importance, et ce n'est plus qu'un bourg dont le nom latin revit dans celui d'*Avenche*. A *Payerne*, petite ville ancienne, on conserve le tombeau de la reine Berthe, et la selle dont elle se servait, qui porte encore l'ouverture destinée à recevoir la quenouille que ne quittait jamais cette bonne reine. *Yverdun*, jolie ville commerçante et industrieuse, dont les habitans se distinguent par leur goût pour les sciences et leur urbanité, est l'ancien *Ebrodunum*, résidence du commandant des barques (*præfectus barcariorum*) : on y a découvert plusieurs restes d'antiquités. *Orbe*, ville également romaine, est encore dominée par l'ancien château dans lequel Brunehaut fut trahie et livrée à Clotaire II, qui la fit mourir. Il reste de ce château une tour ronde et une tour carrée, situées sur une plate-forme qui sert de promenade et qui domine la vallée qu'arrose l'Orbe jusqu'au lac de Neuchâtel : on y jouit d'une belle vue sur les montagnes du canton de Berne et sur celles de la Savoie qui, au milieu

des brumes du matin, se confondent avec les nuages. Orbe est assez bien bâtie; la place publique est ornée d'une fontaine surmontée d'une colonne dans le goût de la renaissance, et portant la statue d'un chevalier armé de pied en cap. En sortant de la ville pour aller à Lausanne, on passe sur un joli pont terminé en 1830, qui est jeté avec hardiesse sur l'Orbe. Il est remarquable par sa construction en une seule arche très-élevée.

La jolie ville de *Nyon*, au bord du lac de Genève, possède une belle manufacture de faïence et de porcelaine. Cette ville, bâtie en amphithéâtre, est dominée par un ancien château à tourelles où s'assemblent les autorités. Elle portait sous la domination romaine le nom de *Novidunum*. On y voit encore, dans les murs qui bordent la promenade du côté du lac, plusieurs restes d'antiquités, et sur les bords mêmes du lac une tour carrée qui porte le nom de *Tour de César*: un bas-relief y passe pour le portrait du général romain; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est antique. On voit aussi à Nyon une ancienne construction qui, pendant notre première révolution, servit d'asile à un Français qui depuis a fait les fonds nécessaires pour que la ville pût y recevoir quelques réfugiés de sa nation.

Copet est la première ville qui se présente de ce côté en allant à Genève. *Rolle* est renommée pour ses vins; *Morges*, pour ses papiers, ses fleurets et ses canons. Sa jolie église, ses belles promenades aux deux extrémités de la ville, son petit port dont l'entrée est fermée par deux longues jetées, et son ancien château flanqué de tours, qui renferme l'arsenal et la fonderie de canons du canton de Vaud, lui donnent une agréable apparence. C'est entre Morges et Rolle que se trouve l'ancien et pittoresque château d'Eaubonne, joli édifice du moyen âge flanqué d'élégantes tourelles; *Vevey* est remarquable par son site et par les rochers de *Meillerie* qui dominent le lac et qui s'élèvent vis-à-

vis de son petit port. On y voit une belle fontaine publique élevée aux frais de M. Perdonnet, ancien agent de change de Paris, né à Vevey, ainsi qu'un des plus beaux marchés de la Suisse. Sur cette place, longue de 600 pieds et large de 400, s'élève la Grenette ou la halle au blé; c'est un édifice couvert, supporté par 18 colonnes élégantes en marbre noir que l'on exploite dans les environs. Une petite promenade, celle appelée derrière l'Aile, qui borde le lac et qui est contiguë au pont, ainsi qu'une autre qui domine la ville, offrent les plus beaux points de vue et sur le lac et sur les montagnes de la Savoie. Cette petite ville de 4 à 5000 âmes présente l'aspect le plus riant, et même est très-animée les jours de marché; son port est garni de petits bâtimens à voiles qui annoncent un certain mouvement commercial. A peu de distance au-dessus de la ville, on remarque l'église de Saint-Martin, bâtie sur une terrasse d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur le lac, les montagnes du Valais et les glaciers du mont Saint-Bernard. Ce temple, d'une assez médiocre architecture, renferme les tombes de deux des juges de Charles Ier, roi d'Angleterre, Edmond Ludlow et André Broughton. A l'hôtel de ville on conserve un fragment d'autel antique en marbre blanc, consacré au dieu Sylvain, qui fut découvert en 1777 dans une fouille faite au collége. Ce n'est pas la seule antiquité que l'on ait trouvée à Vevey, qui était, comme on le sait, une ville celtique, connue sous le nom de *Vibiscum* ou *Vibiscus*, comme le porte l'itinéraire d'Antonin.

Les vignobles de Vevey sont renommés en Suisse. Autrefois les vignerons et les cultivateurs célébraient tous les quatre ans, au mois d'août, dans cette ville, une fête qui depuis 1819 n'a été renouvelée qu'en 1833. Elle commence par une procession qui offre le bizarre assemblage de divers personnages de la Bible et de la mythologie :

Noé, son arche, et la grappe de Chanaan; Bacchus, Silène monté sur un âne; Cérès assise dans un char; des bacchantes et des satyres. L'origine de cette procession, qui fut sans doute modifiée depuis l'établissement du christianisme, se perd, dit-on, dans la nuit des temps. La dernière fois qu'on la célébra, plus de 25,000 personnes y assistèrent et tous les habitans s'empressèrent de les loger.

Lausanne est située, dit-on, à peu de distance de l'emplacement de l'ancien *Lausonium*. Quelques savans vaudois prétendent que le nom de leur capitale vient des mots *Laus Annæ*, parce que dès les premiers temps de l'établissement du christianisme dans ce pays, on érigea près du lieu qu'occupe la ville une chapelle en l'honneur de sainte Anne. Voilà pourquoi les habitans écrivent *Lausanne*, tandis qu'il serait mieux d'écrire *Lausane*, si l'on faisait dériver ce nom de *Lausonium*. Cette ville possède plusieurs sociétés savantes et une académie qui compta au nombre de ses professeurs Théodore de Bèze et Conrad Gessner. Le château où siége le gouvernement est un vieil édifice carré flanqué de tourelles, qui fut commencé au XIIIe siècle et terminé au XVe; l'une de ses façades donne sur une place où l'on voit un bâtiment décoré d'un péristyle supporté par des colonnes d'ordre toscan; dans le premier se réunit le conseil d'État, et dans l'autre le grand conseil. L'ancienne cathédrale, commencée en l'an 1000, et consacrée par Grégoire X en présence de Rodolphe de Habsbourg, est dans le goût saxon et remarquable par sa hardiesse et sa légèreté; la nef et le chœur sont dans de belles proportions de hauteur et de largeur. La longueur totale de l'édifice est de 316 pieds, sa largeur dans le chœur de 120, la hauteur de la nef de 67 et celle de la coupole du chœur de 102. On remarque dans l'intérieur un grand nombre de tombeaux de ses anciens évêques, et un du pape Félix V qui

y abdiqua la tiare en 1449; un autre a été érigé à un chevalier Othon de Grandson; et plusieurs d'une date récente renferment les cendres de quelques étrangers de distinction, tels qu'une princesse Orloff, une duchesse de Courlande, et la femme de l'ambassadeur anglais Stratford-Canning. Le monument érigé à cette dernière consiste en une belle urne en marbre blanc sculptée par Canova, et ornée de bas-reliefs dans le goût antique. On remarque dans cette église une rangée de stalles en bois, décorées de figures de saints et de guerriers du moyen âge, dont le style est comparable à celui de quelques uns des plus beaux morceaux de sculpture de la renaissance. L'église est surmontée de deux grandes tours dont une, en flèche élégante et déliée, a 230 pieds de hauteur. On entre dans ce temple par deux beaux portiques ornés d'un grand nombre de statues et de sculptures. Du haut de la terrasse sur laquelle il est bâti, on parcourt des yeux les bords variés du lac de Genève : c'est une des plus belles vues de la Suisse. La maison de ville n'offre rien de particulier; elle paraît être du XVe siècle; mais un établissement digne de fixer l'attention est la maison pénitentiaire, vaste édifice plus remarquable encore par sa belle tenue que par sa construction fort bien appropriée à sa destination. Enfin nous citerons la maison qu'habita l'historien anglais Gibbon et celle de Mon Repos, célèbre par ses beaux jardins et par le séjour qu'y fit Voltaire.

Villeneuve, à l'extrémité du lac de Genève, est une ancienne ville importante qui, après avoir joui pendant le moyen âge du rang de cité impériale, est tombée au point d'être réduite à 1200 habitans. Ce bourg possède un petit port d'où part et où arrive chaque jour le bateau à vapeur de Genève. Nous y avons remarqué une école d'enseignement mutuel assez bien tenue, contenant 200 élèves, et une salle d'asile de 60 à 80 enfans. De Villeneuve on aperçoit

sur un roc isolé au-dessus du lac le château de Chilon, ancien manoir des baillis de Vevey, dont les cachots voûtés en ogives et soutenus par des colonnes, servirent de prison au vertueux Bonnivard, prieur de Saint-Victor, qui perdit sa liberté en même temps que Genève sa patrie, dont il avait vainement défendu les droits contre la tyrannie des comtes de Savoie au XVI[e] siècle. L'un des piliers porte l'anneau de fer où il fut attaché pendant six années; on remarque l'empreinte du frottement de sa chaîne, et la trace de ses pas autour de ce pilier, sur lequel Byron, qui a chanté le courage et le dévouement du prisonnier, a tracé son propre nom. Ces souterrains ont été taillés dans le roc, à une dizaine de pieds au-dessous du niveau du lac. On voit encore dans l'ancienne grande salle le plafond, les colonnes sculptées, et une vaste cheminée du temps. Ce château gothique, entretenu par le canton et conservé comme un des monumens de l'indépendance de la Suisse, est badigeonné comme une maison bourgeoise. Il est gardé par un poste de douaniers.

C'est à une petite lieue à l'ouest de Villeneuve que le Rhône, formant un delta fangeux et couvert de roseaux, se divise en deux bras et porte ses eaux limoneuses au lac de Genève qu'il va traverser. Son cours depuis le lac jusqu'au pied de la Dent-de-Morcles, sommité de 900 pieds qui termine la longue chaîne des Alpes de l'Oberland bernois, sépare le canton de Vaud de celui du Valais. La plaine marécageuse qui précède la vallée est celle où Divicon défit les légions romaines vers l'an 645 de Rome. La vallée dans laquelle on entre en quittant Villeneuve serait célèbre par son aspect pittoresque, si les beautés qu'on y remarque n'étaient point tellement fréquentes en Suisse, que les derniers points de vue que l'on y contemple paraissent toujours plus beaux que ceux qu'on a précédemment admirés. Cependant cette vallée mérite une courte descrip-

tion. D'abord large de 2 lieues, elle va toujours en se rétrécissant jusqu'à Bex, bordée d'un côté tantôt par des champs et des vignes, tantôt par une muraille de marbre grisâtre, coupée à pic et présentant en saillies inégales ses couches épaisses inclinées sur un angle de 45 degrés. Des cascades qui tombent de ces masses verticales, des torrens qui vont se jeter dans le fleuve, donnent à ce côté une physionomie particulière; l'autre côté est formé par une chaîne de montagnes qui vont se rattacher au groupe du Mont-Blanc, dont elles cachent la cime, en traçant la limite de la Suisse et de la Savoie, et dont les flancs couverts de pâturages et de bois de sapin contrastent avec le ton rougeâtre de la Dent-de-Morcles, et avec la cime rosâtre et ornée de festons de neiges de la Dent-du-Midi, dont la hauteur atteint presque 10,000 pieds; ces deux sommités, en quelque sorte rivales, s'avancent vis-à-vis l'une de l'autre sur les deux rives du Rhône. Ajoutez, à ce tableau, des villages cachés à une hauteur effrayante, au milieu des prairies et des sapins, et qui ne s'annoncent que par leurs églises, dont les clochers noirâtres se distinguent à peine des vertes cimes des arbres; et sur le premier plan, au sommet de collines que l'on appellerait ailleurs des montagnes, de vieilles tours grises du moyen âge, et vous aurez une idée assez exacte de la route que l'on parcourt avant d'arriver à *Bex*.

Ce beau village ou plutôt ce bourg, où l'on compte 3000 habitans, est important par ses salines, les seules que possède la Suisse. Une galerie d'environ 7000 pieds de longueur dans laquelle on a creusé un puits de 800 pieds de profondeur; une galerie inférieure presque aussi longue que la première; un escalier de 725 marches taillées dans le roc; une roue de 36 pieds de diamètre placée à 400 pieds sous terre, mise en mouvement par un courant d'eau et destinée à faire mouvoir les pompes qui portent

hors de la mine l'eau salée; des salles et des galeries où le sel mêlé à l'argile étincelle à la lueur des flambeaux; de grands réservoirs souterrains pour les eaux destinées à être évaporées; à l'extérieur, de vastes bâtimens de graduation; tout cela forme un ensemble qui mérite d'être visité. Les salines de Bex sont situées à une petite lieue du bourg, dans une vallée sauvage arrosée par un torrent rapide. Elles produisent annuellement 30,000 quintaux de sel qui rapportent au canton de Vaud la somme de 450,000 francs.

La vallée du Rhône, qui forme le riche *canton du Valais*, portait chez les anciens le nom de *Vallis Pennina*, du nom du dieu *Penninus* ou du mot celte *pen*, qui signifie *pointe*, *cime aiguë*, dénomination qui convient à la plupart des montagnes qui circonscrivent cette vallée.

« Le Valais est un pays montagneux, divisé, suivant sa « longueur, par une vallée dans laquelle coule le Rhône. « Cette vallée est extrêmement remarquable pour la géogra-« phie physique; elle sépare deux chaînes des Alpes égale-« ment hérissées de pics et de glaciers, de sorte que l'on « pourrait dire que la chaîne centrale des Alpes est double « dans cette partie (1). Parmi les montagnes qui ceignent le « Valais au midi, le Mont-Rose a 2430 toises d'élévation « au-dessus du niveau de la mer; au nord le pic de Finster-« aarhorn s'élève à 2206 toises (2), tandis que la ville de « Brieg, située dans le Valais entre ces deux points, n'est qu'à « 354 toises d'élévation. Cette vallée est donc une des plus « profondes que l'on connaisse. Les montagnes qui la bor-« dent présentent de toutes parts d'effroyables précipices. « Le Valais a très-peu de pente dans le sens de sa longueur; « le Rhône, depuis Brieg jusqu'à son embouchure dans le

(1) *Saussure :* Voyages, § 2115.

(2) *Tralles :* Mesure des montagnes du canton de Berne (en allemand).

« lac de Genève, ne descend que de 171 toises. Cette « constitution physique donne au Valais un climat très-« chaud, et empêche l'air de s'y renouveler assez souvent. « Les exhalaisons des eaux des marais, devenues stagnantes « dans les vallées les plus basses et les plus étroites, prennent « un caractère encore plus pestilentiel par la chaleur ex-« cessive qui, à Sion, s'est quelquefois élevée à 83 degrés « de Fahrenheit, ou 22 à 23 de Réaumur (1). »

La première ville que l'on trouve en remontant le Rhône, est *Saint-Maurice*, sur la rive gauche du fleuve, que l'on traverse sur un pont en pierre, dont l'entrée est fermée par une porte qui forme la limite du canton de Vaud et de celui du Valais. A l'extrémité du pont, et en avant de la ville, des palissades et quelques travaux de défense peu respectables ont été élevés en 1830, après la révolution de juillet, dans la crainte des agressions des Français, que l'on s'attendait, chez nos voisins des Alpes, à voir reprendre possession des trois anciens départemens du Léman, du Mont-Blanc et du Simplon. On entre dans Saint-Maurice par une rue étroite dont le côté gauche est d'abord formé par un long roc noir et vertical qui appartient à la base de la Dent-du-Midi; cette rue, qui en est la principale, se continue en serpentant, sans offrir aucun édifice remarquable; mais vers l'extrémité de la ville on voit les restes de l'abbaye qui fut fondée en 351 à *Tarnadæ*, nom que portait jadis Saint-Maurice, de celui d'un château romain appelé *Castrum-Tauredunense*. Cette petite ville se vante d'avoir embrassé le christianisme vers l'an 58 de notre ère. On sait que l'empereur Maximien y conduisit, en 286, un corps d'armée pour réprimer la révolte des *Bagaudæ*, peuple qui s'était soulevé pour venger la mort de Carinus. L'empereur, dont le quartier-général était à *Octodurum*

(1) *Malte-Brun :* Mélanges, t. I.

ou Martigny, ordonna un sacrifice aux dieux pour assurer le succès de son entreprise; mais la légion thébéenne, qui faisait partie de son armée, était entièrement composée de chrétiens; elle s'abstint de prendre part au sacrifice. L'empereur, pour la punir, ordonna qu'elle serait décimée, et que ceux sur qui le sort tomberait seraient envoyés à la mort: de ce nombre fut Maurice, qui la commandait, et qui reçut, avec ses compagnons, la couronne du martyre. Il paraîtrait que ce fut en mémoire de cet événement que les chrétiens donnèrent à *Tarnadæ*, où les martyrs furent inhumés, le nom d'*Agaunum*, qu'on écrivait peut-être *Agonum*, du mot *agonia*, sacrifice.

Plus tard la ville reçut celui de *Saint-Maurice d'Agaune*, et, par abréviation, on l'appela Saint-Maurice. Son abbaye fut opulente, grâce à la munificence de Charlemagne et de saint Louis; reconstruite à plusieurs époques, son extérieur n'a rien de remarquable, mais sa bibliothèque possède quelques manuscrits précieux. On y voit une riche collection de reliques, un vase en agate donné par Charlemagne, et un beau reliquaire, présent fait par saint Louis.

En sortant de Saint-Maurice, on aperçoit, à environ 7 à 800 pieds de hauteur, comme suspendu à la muraille verticale de rochers que l'on a sur sa droite, le petit ermitage de Notre-Dame-de-Sex, lieu de pèlerinage très-fréquenté, bien que le chemin qui y conduit, taillé en saillie le long de la roche, n'ait pas deux pieds de largeur dans certains endroits.

A deux lieues de Saint-Maurice on passe devant la belle cascade qui mériterait un autre nom que celui de *Pissevache;* elle tombe d'environ 300 pieds; mais sa chute n'est verticale que sur une hauteur de 100 pieds au-dessus du sol. Par un beau soleil du matin, l'eau qui se répand en pluie, à une assez grande distance de cette cascade, reflète les brillantes couleurs de l'arc-en-ciel; elle est

formée par un ruisseau connu sous le nom de Salanche. Plus loin on voit couler, sous un pont couvert et construit en bois, le Trient, ruisseau qui s'échappe d'une ouverture étroite et verticale de 1200 pieds de hauteur, formée par deux masses de montagnes. Ce ruisseau tortueux, qui se jette dans le Rhône, doit son origine au glacier du même nom, et coule avec force dans la vallée appelée *Valorsine.*

On arrive enfin à *Martigny*, en traversant un pont couvert, construit en bois, sur la Dranse. Un vieux château, formé de plusieurs tours dont une domine les autres, occupe le sommet d'une colline qui s'élève sur la rive gauche de ce petit affluent du Rhône. Cette ville, où l'on remarque quelques belles maisons avec des galeries couvertes formées par des colonnes en pierres, est à plus de 1700 pieds au-dessus du niveau de l'Océan; les Allemands l'appellent *Martinach :* chez les Romains elle porta successivement les noms d'*Octodurum*, de *Forum Claudii* et de *Vicus Venagrorum.* En 1818 la Dranse déborda et éleva ses eaux jusqu'au premier étage des habitations. Cet événement est attesté par une inscription. Un peu au-dessus on voit, dans la vallée qu'arrose cette petite rivière, un village assez bien bâti, appelé *Bourg de Martigny.*

Tout le bas Valais présente un aspect grandiose et pittoresque ; cette vallée du Rhône, qui ne paraît étroite que par la hauteur des montagnes qui la bordent et qui s'élèvent, en certains endroits, à 4000 pieds au-dessus de leur base, offre à l'œil le moins exercé les traces les plus évidentes des dislocations et des bouleversemens qui ont accompagné le soulèvement des Alpes. Les couches calcaires, tantôt contournées en festons, et tantôt brisées en zigzags, ou considérablement inclinées, sont pénétrées, jusqu'à une grande hauteur, par d'énormes masses de granite qui, à elles seules, formeraient des montagnes, et qui, poussées de bas en haut, ont causé ces brisemens et ces contournemens

de couches ; tandis que sur le sommet de ces montagnes des calcaires, moins anciens que les précédens et déposés par l'Océan postérieurement à ces soulèvemens, sont restés en masses horizontales. Au-dessus de ces rochers qui se montrent décharnés des deux côtés de la vallée, s'étendent ici de vertes pelouses parsemées de villages que dominent de pittoresques chalets ; là des forêts de sapins dont les arbres, malgré une taille de 120 pieds, ressemblent, en haut des montagnes, à des bruyères éparses sur leurs cimes. Le Rhône qui coule en bouillonnant n'est pas encore un fleuve, c'est un large torrent.

Au milieu de son lit, à 26 pieds de profondeur, on a découvert dans ces dernières années une source sulfureuse chaude dont la température est de 30 degrés : on l'a utilisée sur la rive droite, dans le canton de Vaud, en fondant un établissement de bains que l'on commence à fréquenter, et qui pourra rivaliser un jour avec celui de Louèche.

C'est vis-à-vis de cette source, dont la place est indiquée par une construction que baigne le Rhône, que le 26 août 1835, à la suite d'un violent orage, une portion assez considérable du sommet de la Dent-du-Midi s'écroula en ébréchant un glacier placé au-dessous. Les eaux accumulées sous ce glacier n'étant plus retenues, se précipitèrent, sur une longueur de 4 à 5 lieues, jusque sur les bords du Rhône, et avec une telle rapidité, qu'en moins d'une demi-heure ce trajet fut parcouru. Ce n'était point une masse d'eau qui se précipitait de la montagne, c'était un torrent épais et boueux qui entraînait des blocs de granite de 6 à 8 mètres de longueur sur 2 à 3 mètres de hauteur, et que l'on voyait descendre en se culbutant dans le sens de leur plus grand diamètre, et en suivant la pente rapide du *Bois-Noir*, ravin situé entre Saint-Maurice et Martigny. La fange torrentueuse, qui entraînait ces immenses débris des montagnes avec les énormes sapins qu'elle rencontrait sur son pas-

sage, était à peine liquide, on pouvait marcher sur ses bords sans y enfoncer; elle couvrit en peu d'instans, sur la rive gauche du Rhône, un espace de 600 toises de longueur sur 200 de largeur. Le bruit de la chute de la Dent-du-Midi, qui ressembla à un violent coup de tonnerre, et la commotion qui en résulta, et que l'on ne peut comparer qu'à une secousse de tremblement de terre, avertirent heureusement les habitans du village d'Evionaz du danger qui les menaçait; en peu d'instans chacun sauva ce qu'il avait de plus précieux; mais heureusement il ne se trouva sur la route du torrent fangeux que deux maisons; le reste était des bois, des vergers et des vignes. Ces deux maisons furent en partie englouties, et l'on en voit encore une sur le bord du Rhône, dont on n'aperçoit plus que le toit, bien que son rez-de-chaussée fût précédemment à 22 pieds au-dessus du niveau du fleuve. Un fait remarquable, et qui peut trouver son application dans d'autres faits géologiques, c'est-à-dire dans la théorie des vallées de remplissage et d'érosion, c'est que le torrent fangeux a, sur les bords du Rhône, élevé le sol d'environ 80 pieds, et que l'ancien ruisseau qui sillonnait le ravin du *Bois-Noir*, en continuant à couler, a creusé au milieu de ces alluvions un nouveau ravin de 60 pieds de profondeur. Les eaux ont donc pu, à certaines époques, remplir de larges vallées et les creuser ensuite.

Depuis cet événement du 26 août jusqu'à la fin de novembre, le désastre de la Dent-du-Midi s'est renouvelé en partie deux ou trois fois : les pluies déterminèrent de nouvelles chutes de rochers, et le torrent, reprenant sa force et sa violence primitives, recommença ses ravages. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'après la chute de la portion de la Dent-du-Midi dont il s'agit, il s'éleva de cette cime comme un nuage de fumée que nous aperçûmes encore le 2 septembre; il semblait que cette cime se fût transformée en

volcan. Cette espèce de fumée n'était que la poussière que la chute des débris secs élevait dans les airs.

La profondeur de la vallée du Rhône y entretient un climat doux et favorable à divers genres de culture : les vergers y produisent d'assez bons fruits; la vigne y fournit des vins spiritueux; les abeilles y distillent, au milieu des richesses de Flore, le miel le plus agréablement parfumé de toute la Suisse. Mais un spectacle pénible et qui fait ombre à ce tableau si magnifique d'une nature agreste et vigoureuse, c'est l'état de dégradation intellectuelle et physique dans lequel l'homme peut descendre pour former cette race de crétins que l'on rencontre dans tout le Valais, et principalement dans les villages de *Branson*, *Fouly*, *Sierre* et *Xasimbre*, sur la rive droite du Rhône.

On ne connaît point encore la véritable cause du crétinisme : les uns l'attribuent aux obstacles que l'air éprouve pour se renouveler dans les vallées profondes; les autres à la nature des eaux qui tiennent en dissolution du sulfate ou du carbonate de chaux; d'autres enfin aux eaux trop froides qui proviennent de la fonte des neiges; mais aucune de ces causes ne nous paraît suffisante pour expliquer un phénomène qui est commun aux Alpes aussi bien qu'aux Pyrénées.

« Les goîtres accompagnent souvent cette dégradation « de la nature humaine, mais n'en forment point un sys- « tème caractéristique. Tout indique chez ces malheureux « êtres un relâchement extrême; leurs chairs sont molles « et flasques; leur peau est flétrie et pendante; leurs lèvres, « grosses et saillantes, laissent entrevoir leur langue épaisse; « leur teint, d'un jaune-brun, accroît l'horreur qu'inspire « leur vue. Il y en a qui ne sont capables d'aucun mouve- « ment spontané, si ce n'est celui de la déglutition : on les « nourrit à la cuillère comme des enfans nouveau-nés. On « voit des crétins qui ne profèrent que des sons inarticulés,

« d'autres qui balbutient quelques mots; il y en a qui, sans « avoir l'usage de la raison, apprennent par imitation à « vaquer à quelques travaux domestiques.

« Le même phénomène s'observe dans la Haute-Styrie, « dans la Carinthie et dans le Tyrol, où il y a des vallées « profondes, étroites, et semblables au Valais. On y appelle « ces êtres dégradés *Gouanques*, *Gagges* et *Lappes* (1), « noms très-remarquables, puisqu'ils rappellent ceux de « *Gouanches*, de *Cagots* et de *Lapons*.

« Qui croirait que dans une vallée environnée au nord, « à l'est et au midi par d'immenses glaciers, dont quelques « uns ont 10 à 12 lieues de long, l'œil du voyageur trouve- « rait à se reposer sur de rians vergers, de beaux champs « de blés et de riches vignobles? Tel est pourtant l'aspect de « la vallée centrale de ce pays; les champs n'y reposent « jamais; ils sont, ainsi que les vignobles et les prairies, « arrosés au moyen de canaux taillés dans les roches énormes « qui les bordent et les protégent contre le souffle des vents « froids du nord et de l'est. La récolte commence à la fin « du mois de mai dans le plus bas de la vallée; les derniers « fruits sont récoltés avant la fin d'octobre au pied des « mêmes glaciers. Les amandiers, les figuiers, les grena- « diers, le safran, prospèrent aux environs de Sion; les vins « de Coquembin et de la Marque, qui croissent près de « Martigny, sont recherchés dans l'étranger. On recueille « aux environs de cette même ville du miel extrêmement « délicat. Le Valais exporte en Italie une grande quantité « de bestiaux, de beurre et de fromage Le blé ne suffit qu'à « peine aux besoins du pays (2). »

Entre Martigny et Sion, le village de *Saint-Pierre* est remarquable par son église du Xe siècle, dont le clocher,

(1) *Rohrer :* Tableau des tribus allemandes de l'Autriche, t. II, p. 76.

(2) *Malte-Brun :* Mélanges, t. I.

construit dans le style roman, avec des arcades cintrées, est d'une architecture élégante. On remarque dans l'intérieur, ainsi que nous l'avons dit, une inscription qui fait mention des ravages des Sarrasins dans le Valais.

Depuis ce village on laisse le Rhône sur la droite en se dirigeant sur *Sion*. La situation de cette petite capitale du Valais est une des plus pittoresques que l'on puisse voir. Elle s'appuie, à l'est, sur une montagne tapissée de vignobles et de prairies, qui se termine par deux sommets calcaires que couronnent d'imposantes constructions : sur l'un s'élève le château de *Tourbillon*, bâti en 1492, et qui servit de résidence d'été à l'évêque jusqu'en 1788, qu'il fut ruiné par un incendie ; sur l'autre, appelé *Valeria*, probablement par suite de quelque souvenir antique, on voit, au milieu de vieilles murailles, de tours et de maisons, une ancienne église où l'on conserve les reliques de saint Will, qui attirent tous les ans un grand nombre de pèlerins, parce qu'elles ont la réputation d'opérer des guérisons miraculeuses. Entre ces deux sommets on remarque les ruines du château de Majorie, maison de plaisance des anciens évêques. La ville est environnée de fossés, de murailles et de tours. Ses rues sont en général étroites et fort inclinées ; cependant la grande rue est assez large et très-animée les jours de marché. Sion renferme des religieux de différens ordres : les jésuites dirigent le collége ; les capucins possèdent, hors de son enceinte, un assez beau couvent. Dans la grande rue, l'hôtel de ville, édifice ancien dont la porte en bois est du moyen âge et ornée de belles sculptures, présente, sous son vestibule, plusieurs inscriptions romaines scellées dans la muraille ; à peu de distance, le milieu de la rue est occupé par une fontaine qui porte la date de 1610. Un monument qui mérite d'être vu, est la cathédrale, sous l'invocation de la Vierge. Elle offre toute les beautés du style roman ; l'intérieur est, comme toutes les églises

catholiques de la Suisse, surchargé d'ornemens en or et de tableaux; on y compte quinze autels; la chaire est d'un très-beau travail, dans le goût de la renaissance. L'extérieur présente, du côté du cimetière, un grand nombre d'inscriptions romaines placées avec symétrie dans la muraille. De l'autre côté du cimetière s'élève une petite église dans le style gothique, bâtie en l'honneur de saint Théodule, évêque de Sion. Cette ville, appelée en allemand *Sitten*, n'est peuplée que de 3000 âmes. On y parle un jargon allemand; mais les mœurs tiennent à la fois de l'Allemagne et de l'Italie. Le clergé y jouit de la prépondérance la plus marquée: on n'y comprend même pas certaines inconvenances qui frappent les regards des étrangers les moins susceptibles: ainsi il n'est pas rare de rencontrer dans les rues des ecclésiastiques en surplis, et coiffés du bonnet carré, se promenant avec d'élégantes Valaisanes. Sion n'est pas, comme l'a dit un peu légèrement un voyageur français (1), l'*Octodurum* des Romains, puisque nous avons vu plus haut que c'est Martigny. Les antiquités nombreuses qu'elle renferme prouvent qu'elle était importante sous la domination romaine; elle était la principale cité des *Seduni*, et paraît n'avoir pas eu d'autre nom que celui de *Sedunum*.

On trouve aussi des inscriptions antiques à *Sierre*, en allemand *Sieders*, beau village situé sur la route de Louèche, et dans les environs duquel on récolte de très-bon vin. La route passe ici de la rive droite à l'autre rive du Rhône. On traverse de nouveau le fleuve sur un beau pont couvert, vis-à-vis de *Louèche*, où l'on monte par un chemin très-rapide. Ce bourg est un des principaux entrepôts de commerce du Valais. Il possède deux églises et deux chapelles qui, se groupant avec d'autres monumens du moyen âge, présentent l'aspect le plus pittoresque. Le clo-

(1) *L. Simond :* Voyage en Suisse, t. I, p. 554.

cher de la principale église est dans le style roman. L'intérieur, surchargé de dorures comme celui de la cathédrale de Sion, renferme une chaire d'un goût et d'un travail exquis. A Louèche, tout respire encore le moyen âge : plusieurs maisons ont trois ou quatre siècles de date ; un édifice isolé, flanqué de tourelles et surchargé d'inscriptions en caractères tudesques, s'élève sur la pente qui domine la vallée du Rhône : c'est l'hôtel de ville ; plus haut se trouve l'hôpital, autre édifice ancien. Sur la place de l'église, l'un des piliers d'une maison gothique porte une chaîne et un collier en fer qui servent à attacher les individus condamnés pour vol, usage qui s'est conservé jusqu'à ce jour.

Il faut trois heures pour monter du bourg de Louèche, par la vallée de la Dala, aux *bains de Louèche*, appelés simplement dans le pays *les Bains* (Baden). Cette vallée fait oublier un instant tout ce qu'on a vu de plus beau dans la Suisse : le cours tortueux de la Dala, dont les eaux écumeuses forment à chaque pas, au fond d'un abîme, des chutes variées ; les cascades qui tombent du haut des parois verticales de la vallée ; les forêts de sapins qui tantôt couronnent ces parois et tantôt garnissent des pelouses arrondies ; des villages dispersés çà et là sur des prairies en pente, situées à 2 ou 3000 pieds au-dessus du niveau du Rhône où aboutit la vallée ; l'un de ces villages entre autres, appelé *Albinen*, qui n'est accessible qu'au moyen de huit ou neuf longues échelles dressées verticalement les unes au-dessus des autres ; la route enfin que l'on suit, et qui n'est qu'un sentier où, lorsqu'on n'est point sur une pente rapide, on se trouve sur un escalier naturel formé par les couches des roches : telle est, en peu de mots, cette vallée singulièrement pittoresque, jusqu'au moment où l'on aperçoit le village des Bains. Il s'étend sur une prairie en pente arrosée par la Dala, qui descend du glacier du Bulmhorn, montagne peu éloignée, élevée d'environ 10,000 pieds,

et vis-à-vis de laquelle on voit la Gemmi ou Ghemmi, col de 7000 pieds de hauteur qui paraît tirer son nom du mot latin *geminus*, parce qu'il est formé par une double cime. Du côté du village des Bains, la Ghemmi est coupée presque verticalement ; un chemin accessible aux mulets y a cependant été pratiqué il y a environ un siècle ; il est l'ouvrage d'ouvriers tyroliens ; c'est le passage le plus curieux que l'on connaisse en Suisse. Ce chemin rapide est taillé en zigzag dans le roc, de telle façon que l'on a toujours, d'un côté un précipice dont on ne peut regarder le fond, et de l'autre une muraille naturelle dont on ne peut calculer la hauteur ; pendant l'ascension, qui dure environ trois heures pour arriver au sommet, le voyageur ne voit ni le chemin qu'il a fait ni celui qui reste à parcourir ; heureusement que, dans ce long et pénible trajet, on a presque continuellement du côté du précipice un petit rempart en pierres sèches qui rassure contre la crainte d'un faux pas ; quelquefois aussi les couches de roches s'avancent en corniche sous laquelle on marche comme dans une galerie qui ne serait ouverte que d'un côté. Au haut du col de la Ghemmi on trouve un vaste entonnoir de rochers noirâtres, au milieu duquel s'étend un petit lac ; et plus loin un petit châlet offre un asile au voyageur fatigué. Rien n'est plus sauvage que l'aspect de ce sommet du col de la Ghemmi, surtout après quelques heures de pluie qui, à cette hauteur, et quelle que soit la saison, forme une couche de neige d'un demi-pied d'épaisseur qui contraste avec la teinte noire des roches dépourvues de végétation ; c'est à l'extrémité de ce col que se termine, de ce côté, le canton du Valais. Si l'on retourne sur ses pas, le passage de la Ghemmi est encore plus effrayant à descendre qu'à monter, car on a toujours, soit à droite, soit à gauche ou devant soi, le précipice et le fond de la vallée.

Le village des bains de Louèche est composé d'habitations

en bois, faites comme des châlets : les hôtels mêmes et les maisons de bains ont cette forme pittoresque. Il y a quatre sources ; leurs eaux sont à la température de 41 degrés de Réaumur.

En remontant la vallée du Rhône, *Brieg*, l'un des plus beaux bourgs du Valais, se fait remarquer au loin par ses maisons couvertes en schiste micacé d'un brillant argenté ; ses bains rivalisaient jadis avec ceux de Louèche.

Le *canton du Tessin*, le plus misérable et le plus reculé sous le rapport des lumières et de la civilisation, doit son nom à l'une des rivières qui le traversent. Le Tessin ou *Ticino* prend sa source sur le revers méridional du mont Saint-Gothard, et traverse le lac Majeur pour aller se jeter dans le Pô. Ce canton, borné au nord par des glaciers, est exposé vers le sud à des chaleurs si fortes que pendant une grande partie de l'été les végétaux y sont brûlés par le soleil. Les trois petites villes qu'il renferme en sont chacune tour à tour et pendant six années le chef-lieu.

Au bord d'un lac auquel elle donne son nom, *Lugano* offre déjà l'aspect des villes de l'Italie : elle est, il est vrai, la plus belle du canton. Ses rues sont larges, ses places publiques spacieuses, et ses édifices bâtis avec élégance : les plus remarquables sont le théâtre, l'église des Franciscains qui possède un beau tableau de Luvini, et l'église collégiale de Saint-Laurent qui, bâtie sur un monticule, y développe les riches sculptures de son portail. C'est surtout des bords de son lac que cette ville se présente sous son plus bel aspect, au milieu de jardins, de vignobles, et d'élégantes maisons de campagne ; sa population est de 4000 âmes. Elle fait un commerce considérable de transit. Elle possède plusieurs manufactures de tabac, de chapeaux et de soieries. La soie qu'on récolte dans ses environs passe pour la plus belle de tout le canton.

A l'extrémité septentrionale du lac Majeur, *Locarno*, la

moins peuplée des trois villes chefs-lieux, n'a que 1500 habitans, mais au XVI[e] siècle elle était plus considérable. Ses maisons sont assez bien bâties : on y remarque une belle place, quatre couvens et une ancienne église située hors de son enceinte.

Bellinzone ou *Bellinzona*, peuplée à peu près comme la précédente, est sur la rive gauche du Tessin, au pied d'une montagne. La ville s'étend des deux côtés de la rivière; à l'est, c'est-à-dire sur la rive gauche, on a construit deux forts l'un au-dessus de l'autre, et à l'ouest un seul; des murs descendent de ces trois forts jusque sur les bords du Tessin : en sorte que les trois portes de la ville ferment la vallée, ce qui en fait la clef de la Suisse du côté du mont Saint-Gothard. Si ces trois forts étaient modernes, ils offriraient un point de résistance important, mais ils datent du XV[e] siècle et sont l'ouvrage des ducs de Milan. On remarque près de Bellinzone une digue qui fut construite par les Français, sous le règne de François I[er], pour arrêter les dévastations du Tessin pendant ses grandes eaux. Les principales constructions que présente la ville sont le pont sur le Tessin, long de 714 pieds et large de 21; l'église paroissiale qui renferme quelques bons tableaux, et le gymnase dont les bâtimens sont fort beaux et où l'on enseigne la théologie.

Après le canton de Berne, le plus important en superficie, mais non en population, est celui des *Grisons :* il occupe le quatorzième rang dans la confédération. Sous la domination romaine, nous avons vu qu'il appartenait à la *Rhétie;* nous avons vu aussi que ce n'est que depuis la révolution de 1798 qu'il est devenu l'un des cantons de la Suisse. Il se divise en trois ligues ou petites républiques fédératives, appelées la *ligue Grise* ou *Supérieure*, la *ligue Cadée* ou *de la Maison de Dieu*, et celle *des dix Droitures* ou *Juridictions*. Dans ce pays les priviléges de toute

nature ont été abolis. Cependant l'instruction y est fort arriérée; les écoles y sont en général mal tenues, bien qu'elles aient fait des progrès depuis que des sociétés de lecture, destinées à répandre les lumières parmi les citoyens, s'y sont établies. L'antique population rhétienne se reconnaît encore dans les hautes vallées; elle a conservé son ancien idiome, appelé aujourd'hui *langue romanique*, et qui se divise en deux dialectes, le *roman* ou *rumonique*, et le *ladin.* Il y a peu de contrées en Suisse qui renferment un aussi grand nombre de châteaux et de donjons du moyen âge : on en compte, dit-on, plus de 180.

Le canton des Grisons comprend un grand nombre de montagnes et de glaciers; c'est dans sa partie méridionale que prennent leur source les deux branches du Rhin appelées le Haut et le Bas-Rhin, ainsi que la rivière de l'Inn.

Au milieu de ces montagnes qui constituent le pays haut (*Oberland*), on remarque, sur la rive droite de la branche du Rhin qui descend des cimes élevées qui forment la vallée de Tavetsch, *Ilanz*, en langue rhétienne *Ilon* ou *Glion :* c'est une petite ville de 5 à 600 habitans où l'on remarque un assez beau pont. A 5 ou 6 lieues au-dessus, on trouve le bourg de *Disentis*, peuplé d'un millier d'habitans et célèbre par son antique abbaye de bénédictins. A la même distance d'Ilanz, mais au-dessous de cette ville, nous remarquons, à l'endroit où la petite rivière appelée Plessur se jette dans le Rhin, *Coire* ou *Chur*, la capitale de tout le canton et le siége d'un évêché. Sa population est de 3000 âmes. C'est dans son collége que le duc d'Orléans, aujourd'hui roi des Français, donnait des leçons de mathématiques transcendantes sous le nom de Corby. Les antiques tours de *Marsoil* et de *Spinoil*, ouvrages des Romains, la cathédrale bâtie au VIIIe siècle, et le palais épiscopal d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur l'Ober-

land ou la vallée de Surselva, sont ses principaux édifices. Le nom de cette vallée, que parcourt le Rhin antérieur, vient du latin *super sylvas;* et Coire est l'antique *Curia Rhætorum.*

En remontant la vallée de Domleschg, nous trouvons, sur les bords de la branche du Rhin qui descend du mont *Bernardino*, la petite ville ou plutôt le bourg de *Tusis*, appelé en rhétien *Tusan* ou *Tossana.* Ce nom rappelle les anciens *Tusci* ou *Toscans* qui s'y réfugièrent lorsque Bellovèze envahit l'Italie. Cette petite ville est l'une des mieux bâties de tout le canton. Près de la limite de son territoire, et sur la rive droite du Rhin, *Mayenfeld*, autre petite ville, est entourée de vignobles estimés.

Nous terminons la description de la Suisse par le *canton de Genève.*

Les bords du lac de Genève n'offrent point, malgré ses beaux sites, autant d'attraits que ceux de plusieurs autres lacs moins importans de la Suisse. On présume avec raison que son étendue était jadis plus considérable : les atterrissemens qu'y forme à son entrée le Rhône, si limpide à sa sortie, suffisent d'ailleurs pour accréditer cette opinion.

A son extrémité occidentale, *Genève*, la capitale du plus petit canton de la Suisse, est, de toutes celles de la confédération, la plus civilisée, la plus industrieuse et la plus riche. Depuis la réformation, elle est devenue l'un des principaux points de centre des lumières, de la littérature et des sciences. Sa population ne s'élève cependant pas à plus de 26,000 âmes. Des constructions mesquines et des rues étroites donnent, surtout dans les anciens quartiers, une idée peu favorable de cette ville, que les eaux rapides du Rhône divisent en deux parties inégales; cependant elle s'est embellie sur plusieurs points; ainsi, sur les bords du lac à la sortie du fleuve, les quais se sont garnis de plusieurs belles habitations : ici c'est le vaste hôtel des Berghes où

descendent les étrangers les plus opulens; et, sur le même alignement, une rangée de maisons en arcades construites sur un plan uniforme. En face de ce quai, un beau pont suspendu sur des chaînes de fer qui ne se voient que sous le plancher du pont, traverse le lac et le Rhône; il n'est pas en ligne droite; au contraire, il présente un angle saillant, qui, du côté d'où vient le fleuve, résiste mieux à son courant; les piétons et les voitures le traversent sans cesse. Le soir une foule de promeneurs viennent y respirer la fraîcheur; vers le milieu il repose sur un terre-plein qui forme une place circulaire, d'où l'on passe, au moyen d'un pont en fil de fer, dans une île transformée en un joli jardin anglais, au milieu duquel s'élève une belle statue de M. Pradier, en bronze, représentant l'illustre philosophe gènevois dans un costume romain et méditant les profondes pensées de son *Contrat social*. La place *Belair*, ornée de beaux édifices et d'un marché couvert, sert d'entrée à la rue *de la Corraterie*, qui pourrait rivaliser avec ce que d'autres capitales offrent de plus remarquable en ce genre, si les deux côtés étaient garnis d'habitations aussi belles que celles qui occupent le côté droit en montant. A l'extrémité de cette rue, on voit le musée Rath, garni d'assez bons tableaux, et dont une salle est réservée aux expositions annuelles des artistes gènevois; tandis que de l'autre côté s'élève, au-dessus d'une muraille qui forme une haute terrasse, la maison de Saussure. Le musée Rath a été fondé par les demoiselles Rath, filles d'un Genevois qui, dans ces derniers temps, mourut général au service de la Russie. Vis-à-vis de cet édifice on voit la mesquine façade du théâtre, près duquel s'étend le jardin botanique. La rue de Rive serait assez belle si les façades des maisons d'un des côtés n'étaient pas défigurées par de grandes constructions en bois qui ne sont que d'énormes charpentes gothiques qui ont 15 pieds environ de largeur, et qui supportent de larges toits.

Le plus beau temple de Genève est l'ancienne cathédrale, sous l'invocation de saint Pierre : c'est un édifice du XIIIe siècle, dont le chœur est orné de beaux vitraux, et dont les rosaces qui ornent les portes latérales sont en verres colorés et modernes fabriqués à Genève et dans d'autres lieux de la Suisse et de la France. On y remarque plusieurs tombes de ses anciens évêques; une belle rangée de stalles en bois sculpté dans le goût et à l'époque de la renaissance. Près du chœur, un grand tombeau en marbre noir, supporté par des lions, serait assez remarquable s'il n'était défiguré par une statue d'une exécution grossière, représentant le duc de Rohan, qui mourut protestant.

Les remparts de Genève servent de promenades intérieures; mais, à l'extérieur, on trouve d'autres promenades assez belles.

En sortant par la porte du côté de l'ouest, on trouve, à peu de distance, *Carouge*, petite ville que l'on pourrait regarder comme un faubourg de Genève, depuis que des *omnibus* se croisent sans cesse sur la route qui y conduit. Cette petite ville est d'ailleurs assez bien bâtie et ornée de jolies promenades.

Le luxe des habitations s'est porté hors de l'enceinte de Genève. Comment ne point chercher à jouir des beautés de la nature, dans un pays où elle se montre si variée et si imposante? Les édifices de cette ville sont peu dignes de fixer l'attention; sa supériorité sur les autres capitales de la Suisse est en quelque sorte tout intellectuelle : on n'y a rien négligé pour rendre importans ses établissemens d'instruction. Sa bibliothèque renferme 50 à 60,000 volumes et beaucoup de manuscrits; son académie, fondée par Calvin, se compose de différentes chaires de théologie, de droit, de médecine, et d'autres branches scientifiques et littéraires; son observatoire est pourvu de bons instrumens; le jardin botanique est riche en belles plantes; le bâtiment du musée

renferme une collection d'antiquités et un grand nombre de débris romains découverts dans la ville; enfin plusieurs sociétés savantes et littéraires y propagent dans tous les rangs le goût des plaisirs solides, et peut-être concourent-elles, avec l'influence d'un culte sévère, à répandre cette pureté de mœurs que l'on remarque ici chez les deux sexes beaucoup plus que partout ailleurs. Un des traits caractéristiques du peuple genevois, c'est son amour de la lecture: plus de 2000 volumes de la bibliothèque publique sont constamment en circulation chez de simples ouvriers, et jamais aucun de ces livres ne se trouve égaré.

Quelques mots suffiront pour faire apprécier les différences que l'on remarque dans la constitution des diverses parties de la confédération suisse. Le canton de *Neuchâtel* est le seul dont le gouvernement présente des formes monarchiques modifiées par des institutions républicaines et une représentation nationale. Les autres offrent des nuances dans leur organisation : tous sont souverains et indépendans, mais réunis par un pacte conservateur. On peut les diviser en six classes : les uns, comme ceux de *Basle*, de *Schaffhouse* et de *Zurich*, sont des républiques représentatives dont les capitales jouissent de grands priviléges sous le rapport de la représentation nationale; les autres, comme celles d'*Argovie*, de *Genève*, de *Saint-Gall*, du *Tessin*, de *Vaud* et de *Thurgovie*, sont des républiques démocratiques dans lesquelles le peuple élit la plupart des membres du grand conseil qu'assiste le conseil d'État, auquel est confié le pouvoir exécutif. Ceux d'*Appenzell*, de *Glaris*, de *Schwitz*, d'*Unterwald*, d'*Uri* et de *Zug*, jouissent d'un gouvernement démocratique qui rappelle ceux de la Grèce et de Rome : les citoyens, réunis en assemblées générales *(Landsgemeinde)*, sont appelés à nommer leurs magistrats et à délibérer sur les intérêts de la république. Celui des *Grisons* divisé en trois ligues, et celui du *Valais* en décuries, sont des répu-

bliques démocratiques représentatives. Enfin ceux de *Berne*, *Fribourg*, *Lucerne* et *Soleure* sont des républiques aristocratiques, c'est-à-dire que plusieurs familles privilégiées sont appelées à former une partie du petit conseil auquel le pouvoir exécutif est conféré.

La diète, composée des députés des 22 cantons, dirige les affaires importantes de la confédération. Chaque canton a une voix. Le président de la diète a le titre de *landdammann*.

Dans un pays comme la Suisse, où la patrie est partout et le centre nulle part, tout doit prendre et conserver une physionomie particulière; de là des mœurs antiques et l'amour de la liberté; de là encore la coutume qu'ont prise les deux principales sociétés littéraires, savantes et patriotiques, de se réunir alternativement dans les différens chefs-lieux et d'y rassembler les fruits de leurs recherches et de leurs travaux.

En Suisse, tout citoyen qui a atteint l'âge de 20 ans est soldat : il est tenu de s'armer, de se vêtir selon l'uniforme de son canton, et de se faire incorporer dans une compagnie. En cas de guerre, chaque canton fournit un contingent dont le total est de 33,758 hommes; un nombre égal forme le contingent de réserve. Mais la Suisse peut facilement mettre sur pied une force de plus du double : la levée en masse fournit environ 200,000 soldats. Pour subvenir aux frais de l'armée et aux autres dépenses, les cantons s'imposent en proportion de leurs revenus ou de leur population; mais il n'y a point de contributions fixes de diverses natures : la quotité varie tous les 20 ans, suivant la révision qui en est faite. En 1826, la dette de la confédération s'élevait à environ 3,000,000 de francs et son revenu à 11,500,000.

Nous avons vu précédemment que la Suisse n'a point de capitale permanente; mais l'acte fédéral de 1815 a réglé que

les villes de *Zurich*, *Berne* et *Lucerne*, auraient alternativement tous les deux ans le rang de capitale : ainsi, Berne a commencé à jouir de la prérogative de capitale en 1835; Lucerne aura son tour en 1837, et ainsi de suite.

Par le traité de Paris, les puissances européennes ont reconnu la neutralité perpétuelle de la Suisse; cependant celle-ci a compris combien les faibles doivent avoir peu de confiance dans des promesses des forts : elle a formé le projet d'élever des travaux de défense à Saint-Maurice et dans quelques uns des défilés du Valais; de préparer un point central pour le rassemblement de ses forces au moment du danger; et quoique l'expérience ait prouvé à deux grandes époques qu'elle pouvait être facilement envahie, lorsqu'elle n'écoutera que l'amour de la patrie, elle saura trouver, nous n'en doutons point, des moyens de résistance redoutables dans la nature de son sol et dans son enthousiasme pour la liberté.

TABLEAUX STATISTIQUES
DE LA SUISSE.

Population des principaux lieux, et contingens des 22 cantons suisses, classés suivant l'ordre et le rang qu'ils occupent dans la confédération.

Nos.	Cantons.	Contingent. hommes.	Villes ou bourgs.	Populat.
1	Zurich	3,700	Zurich	11,500
			Winterthur	3,300
2	Berne	5,824	Berne	18,000
			Thun	2,000
3	Lucerne	1,734	Lucerne	6.500
			Sursee	3,700
4	Uri	236	Altorf	1,700
5	Schwitz	602	Schwitz	4,900
6	Unterwald.. { Obwalden.... 221; Nidwalden... 161 }	382	Einsiedlen	3,200
			Sarnen	3,500
			Stanz	2,200
7	Glaris	482	Glaris	4,100
8	Zug	250	Zug	2,900
9	Fribourg	1,240	Fribourg	6,500
10	Soleure	904	Soleure	4,000
11	Basle	918	Basle	17,000
12	Schaffhouse	466	Schaffhouse	7,500
13	Appenzell. { Ausser-Rhoden. 772; Inner-Rhoden.. 220 }	972	Appenzell	3,200
			Hérisau	7,000
14	Saint-Gall	2,630	Saint-Gall	9,000
15	Grisons. { ligue Grise (*Grau-Bundten*). ligue Cadée (*Gottes-haus-Bundten*). ligue des dix Juridictions (*Zehn-Gerichten*). }	1,600	Ilanz	600
			Coire	3,400
			Tusis	3,000
16	Argovie	2,410	Arau	3,500
			Bade	1,700
			Zoffingen	1,700
			Arbourg	1,100
17	Thurgovie	1,520	Frauenfeld	1,800
			Bischofzell	2,000
18	Tessin	1,804	Bellinzone	1,400
			Lugano	3,602
			Locarno	1,500
19	Vaud	2,964	Lausanne	10,200
			Vevey	4,500
			Yverdun	2,500
			Nyon	2,100
			Morges	2,000
20	Valais	1,280	Sion	3,000
21	Neuchatel	960	Neuchâtel	5,000
22	Genève	880	Genève	26,000
	Total des troupes de la confédération.	33,758		

TABLEAU *de la population de la Suisse par cultes et par idiomes, indiquant la superficie, le nombre d'habitans par lieues géographiques carrées, et celui des couvens.*

CANTONS.	POPULATION PAR CULTES EN 1822 (1). Réformés.	Catholiques.	Anabaptist.	Juifs.	POPUL. PAR IDIOMES EN 1822 (1). Allemands.	Français, Welche et Savoyard.	Italiens.	TOTAL de la POPULATION en 1826 (2).	TOTAL de la POPULATION en 1828.	Superficie par lieues géographiq. carrées.	Population par lieue carrée.	Couvens.
Zurich	191,700	1,350	»	»	193,050	»	»	218,000	224,100	91	2,463	»
Berne	300,500	41,700	900	»	291,100	52,000	»	350,000	357,700	351	1,019	»
Lucerne	»	103,900	»	»	103,900	»	»	116,000	118,000	77	1,532	10
Uri	»	12,000	»	»	12,000	»	»	13,000	14,000	55	254	3
Schwitz	»	34,900	»	»	34,900	»	»	32,000	36,100	44	820	5
Unterwald	»	21,800	»	»	21,800	»	»	24,000	25,000	33	736	5
Glaris	25,815	3,285	»	»	29,100	»	»	28,000	28,900	39	715	»
Zug	»	15,000	»	»	15,000	»	»	14,500	14,800	15	986	3
Fribourg	5,100	67,400	»	»	27,310	45,190	»	84,000	83,800	66	1,269	19
Soleure	4,200	49,500	»	»	53,700	»	»	53,000	54,400	35	1,554	9
Basle	5,900	5,900	»	»	51,800	»	»	54,000	55,300	24	2,304	»
Schaffhouse	26,900	200	»	»	27,100	»	»	30,000	32,000	16	2,000	»
Appenzell	41,200	13,800	»	»	55,000	»	»	52,500	57,500	20	2,375	»
Saint-Gall	81,829	61,371	»	»	143,179	»	»	144,000	157,000	100	1,570	14
Grisons	49,000	34,500	»	»	30,200	41,500	11,800	88,000	98,000	340	288	»
Argovie	76,500	68,800	»	1,700	147,000	»	»	150,000	151,200	80	1,890	6
Thurgovie	63,900	19,000	»	»	82,900	»	»	81,000	80,700	36	2,441	11
Tessin	»	95,800	»	»	900	»	94,900	102,000	104,000	136	764	22
Vaud	155,000	3,200	»	»	5,200	153,000	»	170,000	179,000	156	1,147	»
Valais	»	67,400	»	»	21,080	41,200	5,120	70,000	77,500	220	352	7
Neuchâtel	50,000	2,200	»	»	»	52,200	»	51,500	56,500	39	1,448	»
Genève	27,080	14,400	»	270	»	42,100	»	52,500	53,500	12	4,458	.
	350											
	1,104,974	737,406	900	1,970	1,346,219	427,190	111,820	1,978,000	2,05,7000	1,985	32,385	114
	1,885,229				1,885,229							

(1) D'après les Tableaux statistiques de M. *Hassel.* — (2) D'après les calculs et les documens que possédait M. *Ad. Balbi* en 1826, et qu'il a reproduits dans son Abrégé de Géographie en 1833, ainsi que dans la deuxième édition (1835).

TABLEAU *du nombre de presses établies en Suisse.*

Canton de Zurich	17	*D'autre part*	64
—— de Berne	9	Canton d'Appenzell	1
—— de Lucerne	6	—— de Saint-Gall	9
—— d'Uri	1	—— des Grisons	2
—— de Schwitz	3	—— d'Argovie	16
—— d'Unterwald	»	—— de Thurgovie	1
—— de Glaris	1	—— du Tessin	2
—— de Zug	2	—— de Vaud	12
—— de Fribourg	2	—— du Valais	2
—— de Soleure	4	—— de Neuchâtel	3
—— de Basle	16	—— de Genève	18
—— de Schaffouse	3		
A reporter	64	Total	130

JOURNAUX DE LA SUISSE.

Le nombre total des feuilles périodiques s'élevait, en 1828, à 28. Les plus connues sont :

JOURNAUX ALLEMANDS.

1° *Messager suisse* (Schweizer-Bothe), publié une fois par semaine........ à Arau.
2° *Correspondant général de la Suisse* (Allgemein. Schweizerisch. Corresp.), deux fois par semaine.... à Schaffhouse.
3° *Gazette du Vendredi* (Zürcher-Freytags-Zeitung).... à Zurich.
4° *Nouvelle Gazette* (Neue-Zürcher-Zeitung), trois fois par semaine........ à Zurich.
5° *Narrateur* (Erzœhler), une fois par semaine.......... à Saint-Gall.
6° *Gazette de Zug* (Zuger Zeitung), une fois par semaine. à Zug.
7° *Ami des Suisses* (Schweizer Freund), une fois par semaine........ à Berne.

JOURNAUX FRANÇAIS.

8° *Gazette de Lausanne*, deux fois par semaine............ à Lausanne.
9° *Nouvelliste vaudois*, deux fois par semaine........... *Ibid.*
10° *Journal de Genève*........ à Genève.
11° *Bibliothèque universelle* (journal scientifique), une fois par mois........ *Ibid.*

JOURNAUX ITALIENS.

12° *Courrier suisse* (Corriere suizzero), deux fois par semaine........ à Lugano.
13° *Gazette du Tessin* (Gazetta Ticineze), une fois par semaine........ *Ibid.*

Nombre moyen annuel d'étrangers qui ont fait viser leurs passeports à Genève dans ces dernières années.

Allemands	1,900
Suisses	3,600
Français	3,100
Anglais	1,600
Piémontais ou Savoyards	3,200
Italiens	600
Américains	100
Danois et Suédois	50
Russes	150
Total	14,300

LIVRE CENT SIXIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description de l'Italie. — Première section. — Description physique générale de l'Italie.

Les contrées pittoresques de l'Allemagne, les grands événemens dont elle fut le théâtre, les souvenirs historiques qui s'y rattachent, les mœurs de ses habitans, leur caractère particulier, leur amour pour les sciences et la philosophie, ont répandu de l'intérêt dans nos descriptions. Nous n'avons pu voir d'un œil indifférent les belles vallées et les hautes montagnes de la Suisse. L'Italie va nous offrir son ciel azuré, ses sites enchanteurs, ses souvenirs classiques et ses chefs-d'œuvre des arts. A peine arrivés sur le versant méridional des Alpes, nous verrons changer tout à coup la végétation, les hommes et les usages : il semble qu'un climat favorable au laurier, au myrte et à l'olivier, porte l'homme à l'amour de la gloire et aux bienfaits de la civilisation. L'Italie n'a-t-elle point produit le peuple qui fut le maître du monde? Les poètes et les écrivains qui l'ont éclairée; les arts qui y furent portés par les Grecs, n'en ont-ils point fait jadis le pays le plus civilisé de l'Europe? Et lorsque la barbarie eut étendu son sceptre de fer sur cette partie du monde, ne vit-on point l'Italie, du temps même des croisades, redevenir l'asile des lumières qui se répandirent ensuite sur nos contrées? La superstition, les moines et la misère ont, il est vrai, établi leur empire dans ce pays, mais l'Italie est encore, sous le rapport intellectuel, l'une des plus belles portions de l'Europe.

Considérée dans ses limites naturelles, la partie septentrionale de cette contrée comprend tout le versant des Alpes,

depuis la branche appelée *Alpes cottiennes* jusqu'à celle que l'on appelle *Alpes juliennes;* mais les lignes de démarcations politiques ont modifié ces limites. Ainsi, dans sa plus grande largeur, elle est comprise entre le golfe de Trieste et le Rhône, non loin du lac de Genève; d'où il suit que ce fleuve, les *Alpes pennines* et l'extrémité du golfe Adriatique, séparent l'Italie de la France, de la Suisse et de l'Allemagne. Le golfe Adriatique et la Méditerranée baignent les côtes de cette contrée jusqu'aux pentes des *Alpes maritimes*, près des frontières de la France. Sa longueur, du nord-est au sud-ouest, est d'environ 300 lieues; sa largeur, au nord, est de plus de 160 lieues; dans sa partie moyenne, de 50; au midi, de 40; et à l'entrée de la Calabre, de 10 à 12 seulement. Sa superficie, en y comprenant la Sicile, la Sardaigne et toutes les petites îles, est de 16,200 lieues; et celle des îles seules, de 2800.

Les principales montagnes de l'Italie sont les *Alpes pennines*, qui comprennent la chaîne qui s'étend du mont *Rose* au mont *Blanc;* les *Alpes grecques*, comprises entre le mont *Blanc* et le mont *Cenis;* les *Alpes cottiennes*, entre le mont *Cenis* et le mont *Viso;* enfin les *Alpes maritimes*, qui, du mont Viso, se prolongent au-delà du *Col de Tende.* Ces différentes parties d'une même chaîne serpentent de l'est à l'ouest et de l'ouest à l'est dans la direction générale du nord au sud. A partir du *Tanaro* jusqu'à l'extrémité de l'Italie, s'étend la longue chaîne des *Apennins.* Toutes ces montagnes dépendent d'un même système: celui des Alpes, la chaîne *Rhétienne* et la chaîne *Apennine*, partent d'une masse principale, le mont Blanc. La chaîne des Apennins, qui doit principalement nous occuper, s'étend sur une longueur de 270 lieues. Elle se divise en trois parties: l'*Apennin septentrional* se prolonge, en passant près d'Urbin, jusqu'à la mer Adriatique; l'*Apennin central* se termine près des bords du *Sangro;* l'*Apennin méridional* s'étend, en serpentant, jus-

qu'au bassin de l'Ofanto où il se bifurque : la branche la moins considérable sépare la terre de Bari de celle d'Otrante; l'autre, composée de montagnes élevées, traverse les deux Calabres, et se termine par l'*Aspromonte.*

Du côté de l'Italie, la chaîne des *Alpes* est beaucoup plus escarpée que du côté de la France, de la Suisse et de l'Allemagne; celle des *Apennins*, moins élevée, prolonge plusieurs rameaux, dont les plus importans vont former des caps dans la mer Adriatique, celle de Sicile et la Méditerranée. *Piombino* est bâti sur l'un de ces caps, mais le plus important est celui qui forme la pointe de la *Campanella*, à l'entrée du golfe de Naples. Sur les bords de l'Adriatique, ces pointes ou ces extrémités de chaînes sont moins importantes; cependant, à l'entrée du golfe de *Tarente*, le cap de *Leuca* est formé par les dernières pentes d'un de ces rameaux. La branche principale, qui continue jusqu'à l'extrémité la plus méridionale du continent, ne fait que s'enfoncer dans la mer pour reparaître en Sicile, dont elle forme pour ainsi dire la charpente. Dans l'étendue que parcourt la chaîne *Apennine*, elle se range plus près de la côte occidentale de l'Italie que de la côte opposée.

Cette contrée, si remarquable par ses montagnes, ne l'est pas moins par ses plaines. L'une des plus belles et des plus riches de l'Europe, et peut-être du monde, est celle de la Lombardie. Celle qui s'étend entre le golfe de Naples, le Vésuve et les Apennins, moins étendue, est admirable par sa richesse et sa fertilité. Sur le versant opposé de cette chaîne, d'autres plaines moins étendues encore, mais non moins fertiles, se prolongent sur les bords de l'Adriatique, aux environs du golfe de *Manfredonia* et sur la terre de *Bari.*

Les cours d'eaux qui sillonnent l'Italie diffèrent d'importance, suivant qu'ils descendent des Alpes ou des Apennins. Le *Pô*, le plus grand de ses fleuves, prend sa source au

mont *Viso*. Grossi des eaux du *Tanaro*, de la *Trebia*, du *Taro* et du *Panaro*, qui s'y réunissent sur sa rive droite; augmenté sur sa gauche par la *Dora*, l'*Orca*, la *Sezia*, le *Tessin*, l'*Adda* et l'*Oglio*, il se jette, après un trajet de 120 lieues, dans la mer Adriatique. La même mer reçoit des Alpes le *Tagliamento*, la *Piave*, la *Brenta* et l'*Adige*. La chaîne des Apennins fournit à la Méditerranée l'*Arno*, qui se jette dans le golfe de *Gênes*, et le plus petit fleuve de l'Europe, le *Tibre*, qui se plonge dans la mer près d'*Ostie*.

Les plus grands lacs s'étendent sur le versant des Alpes rhétiennes; à l'ouest, c'est le lac *Majeur*, et dans la direction de l'est on voit successivement ceux de *Lugano*, de *Côme*, d'*Iseo*, et celui de *Garda*, le plus important de tous. Que sont, auprès de ces grandes nappes d'eau, les lacs de *Pérouse*, de *Bolzena* et de *Fucino*, qui se succèdent du nord-ouest au sud-est, sur les pentes occidentales des Apennins?

Le lac Majeur (*lago Maggiore*) est le *Verbanus lacus* des anciens; il a une lieue et demie dans sa moyenne largeur, et 14 dans sa plus grande longueur; mais sa profondeur est extraordinaire : elle est, dit-on, de 800 mètres. Le lac de Lugano, l'ancien *Ceresius lacus*, n'a que 5 lieues de longueur sur une largeur moyenne d'une demi-lieue. Il est élevé de 870 pieds au-dessus du niveau de la mer, et de 180 au-dessus du lac Majeur, dans lequel il écoule ses eaux. Celui de Côme, appelé *Larius lacus* par les anciens, a 6 lieues de longueur en le mesurant depuis son extrémité septentrionale jusqu'à l'extrémité méridionale de la plus longue de ses deux branches. Sa largeur est d'environ une lieue. Il reçoit plus de 60 cours d'eau, dont la plupart forment de belles cascades : ce qui est dû à la hauteur des montagnes qui l'entourent, dont plusieurs ont 8 à 9000 pieds d'élévation, et qui, s'abaissant en gradins, viennent former

autour de ses rives une rangée de collines de 1200 à 1800 pieds de hauteur. Les points de vue agréables qu'elles offrent, les maisons de plaisance qui se groupent çà et là sur leurs pentes, rendent les bords de ce lac on ne peut plus pittoresques. Ses eaux sont animées par un grand nombre de mauves qui voltigent à sa surface, et dont le nom latin *Larus* paraît être l'origine de celui du lac. Le lac d'*Iseo* ou de *Sabino* (*Sevinus lacus*), large d'à peu près une lieue, et long de 5, a 300 mètres de profondeur. Il est environné de rochers à pic et de coteaux couverts de vignes et d'oliviers. Le lac de *Garda* (*Benacus lacus*) a 11 lieues de longueur, une lieue de largeur au nord, et 4 au sud. Sa profondeur, qui varie beaucoup, est, dans son maximum, de 8 à 900 pieds. Ce lac, chanté par Catulle et par Virgile, est célèbre par la variété et la quantité de poissons qu'il nourrit.

La beauté du climat de l'Italie a contribué à rendre plusieurs de ses sources minérales aussi célèbres que celles de l'Allemagne. Aux environs de *Pise*, les sources gazeuses de *Saint-Julien*, les bains de *Montecatini*, les sources de *Saint-Cassian*, et les célèbres bains de *Lucques*, attirent une foule d'étrangers en Toscane. Dans le royaume de Naples on trouve à chaque pas des sources gazeuses, comme si elles étaient la conséquence des phénomènes volcaniques : les eaux de *Santa-Lucia*, celles de *Pisciarelli*, de *Pouzzolles*, et les 4 sources d'*Ischia;* dans le royaume Lombard-Vénitien, les bains d'*Albano*, près de Padoue; ceux de *Rocoaro*, dans les environs de Vicence; les sources thermales d'*Acqui*, celles de *Vinadio* et d'*Oleggio*, dans le royaume de Sardaigne ; enfin les sources minérales des environs de *Parme*, prouvent que l'Italie est, sous le rapport des moyens curatifs, favorisée d'Hygiée, la déesse de la santé.

Du nord au sud de l'Italie on compte quatre zones et

quatre climats différens. La zone septentrionale, qui règne depuis les Alpes jusqu'aux Apennins, est souvent exposée à des froids rigoureux : quelquefois le thermomètre y descend jusqu'à 10 degrés. Elle ne produit généralement ni l'olivier, ni le citronnier, ni les différentes espèces de ce genre, si ce n'est dans quelques localités abritées contre les vents. Dans la seconde, qui s'étend jusqu'au cours du *Sangro*, l'hiver est sans âpreté : l'olivier et l'oranger sauvages lui résistent, mais l'arbre qui porte l'orange douce n'y prospère point en pleine terre. C'est dans la région suivante, qui se termine vers les bords du *Crati*, qu'il réussit presque sans culture, à côté du cédratier et du bigarradier. Il y gèle pourtant quelquefois, mais rarement dans les lieux peu élevés. La dernière zone enfin jouit d'un climat brûlant, le thermomètre n'y descend point au-dessous de zéro; le palmier, l'aloès et le figuier d'Inde y croissent, surtout dans les plaines et sur le bord de la mer, car les cimes les plus élevées se couvrent de neige en hiver.

Rien n'égale la fertilité de la première région, qui occupe toute la vallée du *Pô;* elle produit une grande quantité de riz, diverses espèces de grains, et surtout celle qui sert à faire les pâtes et les macaronis dont les Italiens sont si friands. C'est aussi dans cette vallée et dans celles qui y aboutissent que l'on voit les plus belles prairies de l'Italie et les bestiaux les plus gras. Ses fromages sont un objet considérable de commerce; ses vins sont estimés, principalement ceux du Frioul, du Vicentin, du Bolonais et du Montferrat.

La seconde région a peu de prairies et peu de champs de blé; ses terres cultivées s'élèvent, sur les pentes des montagnes, en terrasses, soutenues par des murs de gazon, dont la verdure, sur laquelle se détachent des arbres couverts de fruits et le pâle olivier, donne aux coteaux l'aspect le plus riant et le plus riche.

La troisième région, que plusieurs parties malsaines ont fait appeler pays de mauvais air, est couverte de vastes pâturages, de coteaux et de vergers.

Dans la dernière on cultive le figuier, l'amandier, le cotonnier, la canne à sucre et la vigne qui donne les vins brûlans de la Calabre. La végétation y rappelle celle des plus belles contrées de l'Afrique. Le bombix, qu'on y élève, produit une soie moins fine et moins brillante que dans les autres parties de l'Italie : on en attribue la cause à sa nourriture, qui consiste principalement en feuilles de mûrier noir. C'est dans cette région que l'œil se promène avec plaisir sur ces pampres dont les rameaux flexibles s'enlacent aux peupliers. On a remarqué que les vins que l'on obtient des vignes basses sont d'une qualité supérieure à ceux que produisent celles qui forment d'élégantes guirlandes à la cime des arbres. Souvent le raisin des premières est mûr avant que celui des secondes se soit coloré. Le mélange de ces deux raisins ne donne qu'un vin aigre-doux, en dépit du climat.

L'Italie produit tous les arbres fruitiers des contrées tempérées de l'Europe, et de plus quelques végétaux qui ne peuvent croître qu'à la faveur d'une haute température. Tels sont : le *plaqueminier* (*diospyros lotus*), dont les fruits jaunes, acides et de la grosseur d'une cerise, ne sont mangés que par les enfans et par les pauvres; l'*azédarac bipinné* (*melia azedarach*), arbre dont les fleurs, d'un bleu tendre et d'une odeur suave, tombent en grappes élégantes; le *grenadier*, apporté de Carthage en Italie par les Romains; l'*azerolier* (*crotægus azarolus*), espèce de néflier dont le fruit plaît par sa belle couleur rouge, et dont le suc rafraîchissant le fait rechercher dans l'Italie méridionale; le *caroubier* (*ceratonia siliqua*), dont la gousse est aimée des Napolitains; le *pistachier lentisque*, qui fournit une huile bonne à brûler et à manger; enfin le *frêne à feuilles rondes*

(*fraxinus rotundifolia*), arbre précieux de la Calabre, dont l'écorce entaillée suinte la manne.

Plusieurs animaux de l'Italie sont communs à différentes parties de l'Europe; d'autres sont particuliers à son climat et à ses montagnes : celles-ci servent de retraite au lynx, au chamois, à la chèvre sauvage, au furet, au loir et au *lemming*, petit rat de Norvége célèbre par ses migrations. Dans les Apennins on trouve communément le porc-épic. Un bœuf auquel on donne le nom de *buffle* vit apprivoisé dans le midi de la contrée. Les chevaux napolitains sont estimés pour leurs formes et leur vigueur; l'âne et le mulet y sont d'une très-bonne race, et les moutons rivalisent avec ceux d'Espagne. Les oiseaux y sont très-nombreux : dans les seules Alpes maritimes on en compte 306 espèces; quelques reptiles du midi appartiennent à la partie septentrionale de l'Afrique; deux grandes couleuvres, l'aspic et la vipère, y distillent leurs poisons.

Les poissons et les mollusques sont extrêmement nombreux dans la Méditerranée. Les profondeurs de cette mer sont habitées par les *alépocéphales*, les *pomatomes*, les *chimères* et les *lépidolèpres*. Dans la région supérieure se trouvent les *molves*, les *merlans*, les *castagnolles*, etc.; à 300 mètres au-dessous de la surface des eaux, les *raies*, les *lophies*, les *pleuronectes* et tous les poissons à chair molle. A 150 mètres plus haut s'étend la région des coraux et des madrépores; au milieu d'eux vivent les *balistes*, les *labres*, les *trigles* et autres poissons. Au-dessus végètent des *algues* et des *caulinies;* cette région est fréquentée par les *murènes*, les *vives*, les *stromatées*, etc. Au-dessus s'élèvent les rochers couverts de *varecs* et de *fucus*, qui servent de retraite aux *blennies*, aux *clines*, aux *centrisques* et à tous les poissons de rivages. Enfin les plages couvertes de galets et de sables sont la résidence ordinaire des *spares*, des *anchois*, des

muges et de divers *mollusques* [1]. C'est au sein de la Méditerranée qu'habite la *sèche commune*, qui rejette, lorsqu'on la poursuit, une liqueur noirâtre dont on fait une couleur appelée *sepia;* c'est là que demeure également ce mollusque de la famille des *poulpes*, décrit par Aristote et par Pline, et connu sous le nom d'*argonaute papiracé;* singulier animal dont la coquille transparente et fragile, en forme de nacelle élégante, semble avoir donné à l'homme l'idée des premiers navires, comme il paraît lui avoir donné les premières leçons de navigation. Doué de la prudence nécessaire à sa conservation, qualité indispensable au navigateur, dès que la tempête commence à agiter les flots, il se renferme dans sa coquille et se laisse descendre au fond des eaux; mais lorsque le calme a reparu, il étend ses bras hors de sa barque légère et reparaît à la surface de l'onde. Il introduit ou rejette à volonté l'eau qui lui est nécessaire pour son lest; le mouvement donné à ses bras, qui lui servent de rames, le fait voguer, et si la brise qui agite les flots n'est point trop forte, il élève deux de ses bras, présente au vent la membrane qui les unit, et s'en sert comme d'une voile propre à accélérer sa course, tandis qu'un autre bras, plongeant dans l'eau derrière la coquille, agit comme gouvernail.

Les vents du midi sont très-incommodes dans le royaume de Naples et dans la Sicile; mais celui du sud-est, ou le *sirocco*, est celui dont le souffle est le plus accablant. Lorsqu'il règne, la lueur du jour est obscurcie, les feuilles des végétaux se roulent comme si elles étaient piquées par un insecte destructeur, et l'homme est accablé d'un malaise et d'une nonchalance qui lui font perdre ses forces. Heureusement ce vent règne plus fréquemment l'hiver que l'été.

L'Italie offre aux observations du géologiste une foule de

(1) Histoire naturelle des principales productions de l'Europe méridionale, par M. *Risso*, tom. III.

localités intéressantes pour qui sait les explorer. Le terrain jurassique commence au nord de Bellune : il montre dans sa partie supérieure les calcaires oolithiques en couches horizontales d'où l'on voit sortir le grès rouge (1). Dans la vallée de *Cadore*, les calcaires donnent issue à des sources imprégnées d'hydrogène ; la montagne de *Jiau*, également calcaire, renferme du plomb argentifère ; celle de *Grigne* contient de l'oxide de fer et du plomb sulfuré. On connaît dix-neuf mines dans cette vallée. Sur le territoire de *Vicence* on voit des calcaires analogues à la craie, des dépôts de sédiment supérieur et des roches volcaniques anciennes : ces derniers produits offrent aux recherches du minéralogiste des globules de calcédoine remplis d'air et d'eau. Dans la montagne de Monte-Bolca on voit la lave alterner avec le calcaire schisteux rempli de poissons fossiles. Des grès verts forment le noyau de toutes les collines calcaires qui s'étendent dans le Frioul et les collines basses d'*Oltre-Piave*.

Le Véronais présente la même disposition : ses calcaires sont remplis de corps organisés fossiles. Au pied des Apennins s'étendent, dans les duchés de Parme et de Plaisance, des montagnes coquillières dont les sommets s'élèvent jusqu'à 1600 pieds, et dont les couches sont inclinées au nord de 10 à 20 degrés ; elles dominent le cours du Pô. Ce fleuve, qui traverse une grande étendue de terrains supercrétacés supérieurs, charrie, comme tous les grands fleuves, les débris des montagnes qui l'entourent et du sol qu'il sillonne. L'action journalière de ses eaux accumule à son embouchure des dépôts qui chaque jour reculent les limites de la mer. Des recherches savantes ont servi à constater que depuis 1604, époque à laquelle on a cherché à le contenir par des digues, ce fleuve a tellement amoncelé les débris qu'il en-

(1) Mémoire de M. *Catullo* : Giornale di fisica chimica.

traîne, que dans sa partie la plus basse la surface de ses eaux est maintenant plus élevée que les toits des maisons de *Ferrare* (1). A partir de la même époque ses atterrissemens ont reculé la mer de plus de 3 lieues. L'antique *Hatria*, aujourd'hui *Adria*, était dans les temps anciens un port célèbre, puisqu'elle donna son nom à la mer Adriatique : elle est aujourd'hui à plus de 8 lieues du rivage. On a sans doute exagéré (2) en évaluant à 120 mètres les envahissemens annuels de ces atterrissemens; mais ce qu'il y a de certain, c'est que les travaux des hommes n'ont pas peu contribué à les augmenter. On peut mesurer leur marche avec assez de précision : au XIIe siècle, la mer était éloignée d'Adria de 9 à 10,000 mètres; à la fin du XVIe, lorsqu'on eut ouvert une nouvelle route au fleuve, les promontoires de ces atterrissemens les plus avancés dans la mer se trouvaient à 18,500 mètres d'Adria, ce qui donne à leur marche moyenne 25 mètres par an. En considérant que l'extrémité de ces atterrissemens est aujourd'hui à 32,500 mètres du méridien d'Adria, leurs envahissemens peuvent être évalués à 70 mètres par an. Jadis le *Pô* était sujet à des crues qui se renouvelaient tous les 40 ou 50 ans. Elles sont devenues plus fréquentes. La marche des atterrissemens de la Brenta menace Venise du même sort qu'Adria.

Au milieu de ces vastes plaines d'alluvions, à l'orient de l'Adige et de la ville d'*Este*, s'élève un groupe de montagnes volcaniques : ce sont les monts Euganéens et les monts Berici qui forment des mamelons arrondis, dont le plus élevé n'a pas plus de 1800 pieds au-dessus du niveau de la mer. On remarque dans ces montagnes, non seulement des bancs de roches ignées, mais des cou-

(1) Voyez le travail de M. *de Prony* sur le système hydraulique de l'Italie. — (2) *Breislak*, Instructions géologiques.

ches argileuses et calcaires qui renferment des poissons fossiles.

En descendant du mont Rose ou Rosa au val de Sesia, ainsi nommé de la petite rivière de la Sesia qui va se jeter dans le Pô, la principale roche que l'on remarque est la serpentine. Dans la vallée de Macagnaga, en Piémont, on trouve des schistes aurifères. Dans la vallée de la Doire ou Doria, près d'Ivrée, et dans celle de Bielle, on remarque le granite, le porphyre, le calcaire jurassique, la craie, et le terrain supercrétacé supérieur. Le majestueux mont Blanc, ce colosse des Alpes, montre dans le groupe qu'il forme des alternances de granite et de roches à débris organiques qui appartiennent au terrain jurassique. Non loin de Turin, la montagne de Superga présente un exemple frappant du terrain supercrétacé qui a été soulevé et redressé par la même cause qui a fait surgir les cimes du mont Blanc. Sur les bords de la Scrivia, près de Tortone, on voit des dépôts de terrains supercrétacés moyen et inférieur, et dans celui-ci se trouve du gypse qui l'a pendant long-temps fait confondre avec les terrains parisiens.

Le sol de la Lombardie et celui du Piémont abondent en coquilles fossiles, mais les terrains meubles qui recouvrent les dépôts marins sont remplis d'ossemens d'élans, de mastodontes, d'éléphans, de rhinocéros et d'autres grands quadrupèdes; dans les collines des environs de Plaisance, et principalement au val d'Arno, on a trouvé des os de cétacés. Des animaux aujourd'hui perdus habitaient donc les versans des Alpes et des Apennins, avant que l'homme y eût établi son empire.

La chaîne des Apennins présente deux massifs : l'un se compose de granite, de *gabbro* (roche que les minéralogistes français appellent *euphotide*) et de serpentine qui constituent le noyau de ces montagnes. L'autre est formé

de calcaires saccharoïdes et de calcaires compactes, auxquels succèdent des couches siliceuses, et la roche sablonneuse appelée *macigno*. Ces calcaires saccharoïdes, que l'on a regardés long-temps comme primitifs, offrent au ciseau du statuaire de très-beaux marbres blancs, dont le principal est celui de Carrare, sur le versant occidental de l'*Apennin septentrional*. En remontant vers le nord, ces calcaires anciens, entourés de calcaires jurassiques, supportent des terrains de la dernière formation, auxquels appartiennent des argiles remplies de coquilles et d'autres dépôts de sédiment contenant des fragmens de bois et des fruits de divers arbres conifères (1).

Les bords de la Méditerranée, depuis Vintimille jusqu'au bourg d'Alassio, présentent des dépôts arénacés et calcaires appartenant au terrain jurassique supérieur; d'Alassio à Savone le même terrain, mais modifié par l'action des feux souterrains; à Codibona, des poudingues et des lignites, avec des ossemens d'*anthracothère*, animal perdu. A Gênes, on voit le terrain jurassique supérieur renfermant des plantes marines fossiles, et recouvert par le terrain supercrétacé supérieur. A la base de l'*Apennin central* s'étendent les mêmes terrains tertiaires; ils forment des collines composées en grande partie de marne argileuse, de sable calcaire et siliceux dans lesquels on trouve du soufre, de la poix minérale et du sel. Le nombre de dépouilles organiques y est si considérable qu'il surpasse peut-être celui des animaux qui peuplent la mer (2). Les roches granitiques de l'Apennin méridional, depuis les montagnes de Conegliano jusqu'à l'extrémité de l'Italie, sont plus visibles que dans le reste de la chaîne : leur couleur est

(1) Mémoire sur les bassins tertiaires de Gênes et de ses environs, par M. *Pareto*, Ann. des sciences nat., tom. I, pag. 86.

(2) *Breislak :* Institutions géologiques, tom. II, pag. 206.

jaune et leur texture grenue et demi-cristalline; ils paraissent faire partie de la formation intermédiaire. Près du bord de la mer, les collines calcaires qui s'élèvent çà et là appartiennent aux dépôts de sédiment supérieur. Dans la Calabre orientale, au bas des pentes de l'*Aspromonte*, on trouve de grands dépôts salifères : l'exploitation de *Lungro* est la plus considérable.

Sur le versant occidental de l'*Apennin central*, le séjour des mers, auxquelles ont succédé des lacs d'eau douce, est attesté par la nature du sol, et les produits volcaniques s'y sont amoncelés à une époque antérieure aux temps historiques. Là sont des *macignos*, ici les plus modernes des roches calcaires appelées *travertins*, dont la formation paraît être due à des sources minérales contenant de l'acide carbonique; ils ont servi à la construction de la plupart des monumens de l'ancienne Rome; ils se présentent en bancs puissans dans les environs de cette ville. D'autres calcaires qui se forment encore indiquent la marche qu'a suivie la nature aux époques les plus reculées; on doit les distinguer sous le nom de *calcaires incrustans*. Les eaux qui descendent de la chaîne du mont *Velino* tiennent en suspension du carbonate de chaux qui se dépose dans le lac *Velino*, aux cascades de *Terni* et à celle de *Tivoli*. Le témoignage d'un savant estimable servira mieux que nous ne pourrions le faire à donner une idée de la manière dont ce calcaire se dépose. « Les chutes d'eaux ou cascades célèbres de Tivoli ne sont « pas dues à des escarpemens du calcaire compacte qui « forme la masse de ces montagnes (celles qui dominent « Rome), mais à un barrage de la vallée, produit par les « dépôts des eaux qui en sortent, et qui étaient dans les « derniers temps beaucoup plus chargés de calcaire qu'elles « n'en contiennent actuellement. Cette agitation des eaux « donne à ce dépôt des ondulations qu'on ne lui voit pas « dans la plaine, et sa précipitation, moins abondante,

« permet au calcaire de prendre une texture et un aspect « cristallin qui l'éloignent du travertin pour le rappro- « cher des albâtres. Cette même disposition, due aux « mêmes causes, s'observe dans tous ces détails aux belles « cascades de Terni. On trouve d'abord dans les environs « et dans les parties basses du travertin, un calcaire d'eau « douce compacte, et après *Rieti*, au confluent du Velino et « de la *Nera*, cette petite rivière se précipite en cascade « d'un barrage de calcaire concrétionné cristallin, formé « par la même voie et sur le même sol fondamental de « calcaire compacte qu'à Tivoli (1). »

Ce calcaire est fortement coloré, sa teinte est d'un brun rougeâtre; quelquefois on y trouve des coquilles d'eau douce, mais dans d'autres localités il est de la plus grande blancheur. Sur une colline évidemment moderne, au nord-ouest de *Radicofani*, près des frontières de la Toscane, les eaux de Saint-Philippe, utilisées comme moyen curatif, le sont encore par la propriété dont elles jouissent de dépo-ser un sédiment très-fin et du plus beau blanc. On les fait tomber en pluie sur des moules en creux, et l'on obtient ainsi par voie d'incrustation de très-jolis bas-reliefs.

A Radicofani on voit le terrain tertiaire supérieur et des dépôts volcaniques. Le lac de Bracciano paraît avoir été jadis un cratère. Près de Viterbe on voit une ancienne coulée de lave.

Les lacs dans lesquels se sont déposés les travertins antiques des environs de Rome ont formé le *Quirinal*, l'*Aventin* et les monts *Marius* et *Cœlius;* mais le *Janicule* et la roche du *Vatican* attestent par leurs mollusques la présence des eaux marines. D'autres roches, et des déjections volcaniques agglomérées par un ciment calcaire, constituent le

(1) M. *Al. Brongniart:* De quelques terrains d'eau douce, postérieurs au calcaire grossier hors du bassin de Paris, t. II, seconde partie, p. 552; dans l'ouvrage intitulé : Recherches sur les ossemens fossiles, par *G. Cuvier*.

sol de la ville antique. Quelques uns des sédimens de ses environs renferment des ossemens d'animaux terrestres dont les espèces sont perdues.

Des bords du Pô jusqu'aux extrémités de l'Italie, on a reconnu deux traînées de matières volcaniques : l'une s'étend sur le versant oriental des Apennins, depuis le territoire de Ferrare jusque dans les Abruzzes, non loin des rives du Sangro; l'autre, sur le versant opposé, se prolonge jusques dans la Sicile. Aux deux extrémités de ces produits des feux souterrains, se développe le phénomène des *salses*, ou *pseudo-volcans* dans lequel le gaz hydrogène est le principal agent. Dans celle de *Sassuolo*, aux environs de Modène, un bâton plongé détermine l'eau à s'élever en forme de jet. Près de *Pietra-Mala*, en Toscane, une source d'eau froide, l'*Acqua buja*, s'enflamme à l'approche d'une lumière, et le *Fuocco del legno*, toujours allumé, a la flamme bleue le jour et rouge la nuit.

Au bas du versant des Apennins qui se dirige vers le golfe de Naples, des cratères de diverses dates se sont accumulés sur le sol même que l'homme foule aujourd'hui, et la décomposition des laves a contribué à fertiliser ses champs. Toute la plaine de la Campanie est couverte de déjections volcaniques; Naples est bâtie sur des courans de laves. Spallanzani a reconnu le premier que les lacs *Averno*, *Agnano* et *Lucrino*, étaient d'anciens cratères.

Cette plaine, qui s'étend depuis les bords du Sebato et du Sarno jusqu'à la Méditerranée, est connue depuis les temps anciens sous la dénomination de *champs Phlégréens :* tout y retrace en effet les ravages des feux souterrains. L'Averne, que les Grecs nommaient *Aornos*, parce que les oiseaux fuyaient ses rives d'où s'exhalaient des vapeurs pestilentielles, les attire aujourd'hui par l'abondante nourriture qu'il leur offre. Il a dans certains endroits 180 pieds de profondeur, mais il n'offre plus l'aspect sombre et lugubre sous

lequel nous le peignent les historiens et les poètes de l'antiquité. Les vieilles forêts qui couvraient ses bords escarpés sont remplacées par des taillis et des buissons qui conservent leur verdure toute l'année; les marais insalubres qui l'environnaient ont été convertis en vignobles. On remarque encore sur ses bords, d'un côté les restes d'un temple d'Apollon, de l'autre la célèbre grotte de la Sibylle de Cumes; enfin rien n'est plus romantique que l'aspect de ce lac que les anciens regardaient comme l'entrée des enfers.

Le lac Lucrino ou *Licola* (*Lucrinus lacus*), voisin du précédent, avec lequel il communiquait par un canal que fit construire Agrippa, gendre d'Auguste, pendant que d'un autre côté il communiquait aussi à la mer, ne nourrit plus les huîtres qui le rendaient célèbre chez les anciens. L'éruption du 29 septembre 1558 forma dans son sein un petit volcan qui, pendant sept jours, rejeta des matières enflammées, et dont la lave forme aujourd'hui une colline de 8000 pieds de circonférence à sa base, et de 400 de hauteur: il est connu sous le nom de *Monte-Nuovo*. Depuis l'éruption subite de cette colline, le lac Lucrino, considérablement diminué, n'est plus qu'un étang dans lequel on ne pêche que des anguilles.

Le lac d'Agnano a une demi-lieue de circonférence; ses eaux sont poissonneuses, ses bords sont garnis de châtaigniers. Les rives et le fond de ce lac sont formés de pépérine ponceuse renfermant des fragmens de lave; on n'y découvre aucun filon : ce qui fait présumer avec raison, ainsi que l'a remarqué Spallanzani, que ce cratère n'a produit que des éruptions boueuses. Malgré la beauté du site, l'œil ne découvre aux environs que des habitations éparses. Les habitans riverains sont faibles et languissans.

Sur les bords de ce lac les curieux ne manquent point d'aller visiter la *grotte du Chien*; mais elle a beaucoup perdu de sa réputation, depuis que l'on connaît dans plusieurs

contrées volcaniques d'autres cavernes d'où s'exhale l'acide carbonique. Sur le côté opposé à celui où l'on voit cette grotte, on remarque les *étuves de San-Germano*, et la célèbre source des *Pisciarelles*, dont on vante les effets salutaires.

Sur le côté du sud-ouest du lac on voit la célèbre *Solfatare*, connue jadis sous le nom de *vallée de Phlegra* et de *Forum Vulcani*, reste d'un cratère de forme elliptique, dont le grand diamètre est de 1200 pieds, et qui est environné de collines formées de laves qui furent jadis les parois de cet entonnoir volcanique. Le fond du cratère est à 300 pieds au-dessus du niveau de la mer. Aux environs, le sol caverneux retentit sous les pas du voyageur. Le soufre et l'alun que l'on en retire semblent être une inépuisable richesse pour l'industrie. Il est à remarquer que les exhalaisons sulfureuses de la Solfatare ne cessent que lorsque le Vésuve est en éruption.

Non loin du lac Agnano est *Astroni*, autre cratère formé en même temps que celui d'Averne. Sa profondeur est de 102 pieds; il est rempli d'arbres grands et majestueux, formant le seul bois des environs de Naples qui rappelle les belles forêts du Nord.

Suivant le docteur Forbes, l'Achéron ou le lac *Fusaro*, qui communique avec la mer, est au milieu d'un sol alluvial. Au sud s'élève le *monte di Procida*, composé d'un conglomérat porphyrique. Il contient des fragmens de granite et de syénite, et se termine dans la mer par le *Scoglio delle pietre arse*, qui est formé d'une roche de rétinite couverte de lave terreuse.

Toute la partie des champs Phlégréens, depuis le château de l'OEuf, près de Naples, jusqu'au cap Misène, à l'extrémité occidentale de la baie de Pouzzole, est composée de roches volcaniques. Le mont Pausilippe est formé de pépérine ponceuse qu'il a été facile de percer pour la route

souterraine appelée Grotte de Pouzzole, parce qu'elle conduit de Naples à cette ville. Dans la caverne de Misène, creusée par l'art, un peu au-dessus du niveau de la mer, dans une roche analogue à celle de Pouzzole, on voit des efflorescences d'hydrochlorate d'alumine en tapisser continuellement les parois.

Le Vésuve est le chef de tous les petits volcans modernes du territoire de Naples. Aussi actif qu'il y a dix-huit siècles, il passe pour être le seul en Europe qui rejette des roches de différentes natures sans les altérer. Dans l'éruption qu'il éprouva en 1822, sa hauteur diminua d'environ 100 pieds; le point le plus septentrional de sa cime a 3800 pieds d'élévation absolue; les parois de son cratère offrent la succession d'un grand nombre de couches de lave qui pourraient presque servir à calculer celui de ses éruptions. Dans cette cavité conique on a plusieurs fois observé des laves prismatiques presque aussi régulières que les plus belles colonnes de basalte. Le mont *Somma*, qui était le sommet du Vésuve au temps de Strabon, l'entoure aujourd'hui en partie, et n'en est séparé que par la colline volcanique de *Cantaroni*. Cette longue ceinture, appelée Somma, paraît être formée de roches d'origine ignée qui, au lieu d'avoir été vomies par un cratère, sont sorties par l'effet d'un soulèvement ancien. Près du cratère, la lave retentit sous les pas : il semble qu'elle soit prête à s'engloutir dans le gouffre qu'elle recouvre; des vapeurs brûlantes sortent d'un grand nombre de petites crevasses tapissées de soufre en efflorescence, et dans lesquelles la flamme se manifeste lorsqu'on y présente une matière combustible. Ce qui complète avec la Somma la ceinture de la cime du Vésuve, c'est la *Padimentina* qui, à l'est, se rattache à la Somma, et à l'ouest se termine à peu de distance du Cantaroni. Entre la Somma et le cône du Vésuve se trouve une sorte de vallée appelée *atrio del Cavallo* (Vestibule du Cheval), parce que les voya-

geurs y laissent leurs montures. La base entière du Vésuve présente des cratères et des vallons plus ou moins considérables : tels sont la *costa della Tofa* et la *costa del Gando*, le *vallone della Paliata*, le *vallone dell' Angelo* et le *vallone di Constantinopoli.* Il serait inutile de décrire le cône du Vésuve, car sa forme change à chaque éruption; nous nous bornerons à rappeler que depuis l'an 79 que date la première dont les hommes aient conservé le souvenir, on en compte 81 jusqu'à la dernière, qui eut lieu au mois d'août 1834 (1).

Cette montagne volcanique est isolée au milieu d'une plaine; elle n'est formée que de matières vomies du sein de la terre, en sorte que sa masse donne la mesure exacte de la cavité d'où elles sont sorties. Sa base est divisée en propriétés de peu d'étendue, mais très-fertiles : on peut juger de la richesse du sol que forme la lave en se décomposant, par la quantité d'habitans comparée à sa superficie : chaque lieue carrée nourrit 5000 individus. On est d'abord étonné de la sécurité de cette population, qui semble être menacée d'une destruction subite et complète; mais on est bientôt tranquillisé par l'idée que chaque éruption est annoncée à l'avance par des indices certains : la terre est ébranlée, un bruit sourd fait retentir ses entrailles, les puits tarissent, et les animaux errent épouvantés. Averti du dan-

(1) Voici le nombre de ces éruptions distribuées par siècle :

En 79	1
Au IIIe siècle	1
Au Ve	1
Au VIe	1
Au VIIe	1
Au IXe	1
Au Xe	2
Au XIe	2
Au XIIe	2
	12
Ci-contre	12
Au XIIIe	1
Au XIVe	1
Au XVe	1
Au XVIIe	5
Au XVIIIe	35
Depuis le commencement du XIXe	26
Total	81

ger, l'homme a le temps de s'échapper, et de mettre à l'abri ce qu'il a de plus précieux. Dans les intervalles de ses éruptions, ce volcan rejette sans cesse des tourbillons de fumée.

La richesse minérale de l'Italie consiste plutôt en substances pierreuses qu'en substances métalliques; toutefois elle n'est pas sans importance. N'a-t-elle point la serpentine du revers méridional des Alpes, le porphyre des Apennins, le marbre de *Carrare*, l'albâtre de *Volterra*, le marbre brèche de *Stazzema*, composé d'une réunion de fragmens de diverses couleurs; le marbre noir de *Pistoja*, le vert de *Prato*, les brocatelles de *Piombino*, la pierre calcaire de *Florence*, dont les plaques polies représentent des ruines ou d'élégantes arborisations, formées de molécules de manganèse; la baryte sulfatée du mont *Paderno*, dont on fait, par la calcination, la pâte appelée phosphore de *Bologne*; les jaspes de *Barga*, les calcédoines de la *Toscane*, le lapislazuli des environs de *Sienne*, le jargon du *Vicentin*, le grenat du *Piémont*, l'hyacinthe du *Vésuve* et les mines de la *Sicile* et de la *Sardaigne*, qui fournissent un peu d'or, quelques centaines de kilogrammes d'argent, quelques milliers de quintaux de plomb, et 5 ou 600 mille quintaux de fer?

De nombreuses îles forment une partie intéressante du territoire de l'Italie; les plus importantes sont: la *Sicile*, la *Sardaigne*, et nous pourrions même dire la Corse, puisque, considérée physiquement, celle-ci n'est qu'un démembrement de l'autre. Celles qui viennent ensuite, classées d'après leur importance, sont, au sud de la Sicile, *Malte*, *Gozzo* et *Pantellaria*; puis, entre la Sicile et le continent, les îles d'*Eole* ou de *Lipari*; à l'entrée du golfe de Naples *Ischia* et *Capri*; enfin l'île d'*Elbe*, entre la Toscane et la Corse.

La *Sicile*, située entre l'Europe et l'Afrique, est la plus grande des îles de la Méditerranée. Sa longueur, du sud-est au nord-ouest, est de 66 lieues; sa largeur moyenne,

de 25, et sa superficie d'environ 1630 lieues carrées. Une chaîne de montagnes qui fait suite aux Apennins s'y divise en trois branches, dont les extrémités se terminent par trois caps principaux : celui de *Rasocolmo* au nord-est, celui de *San-Vito* au nord-ouest, et celui de *Palo* au sud-est. Ces trois branches partagent la masse triangulaire de l'île en trois versans : celui du nord, celui de l'est et celui du sud-ouest. Ils donnent naissance à un grand nombre de cours d'eau; les plus importans sont : au midi, le *Belici*, le *Platani* et le *Salso;* à l'est, la *Giarretta;* le versant septentrional, étroit et rapide, n'est sillonné que par des ruisseaux.

La roche principale qui sert de charpente aux montagnes de la Sicile est, suivant Spallanzani (1), un granite qui se décompose facilement; mais les caractères qu'il lui donne nous portent à croire que cette roche est du nombre de celles qui se sont souvent fait jour au milieu des roches à débris organiques, c'est-à-dire qui rentrent dans la catégorie des *syénites*, des *diorites* et des *protogynes.* Sur ce noyau granitoïde s'appuient des calcaires remplis de madrépores, de mollusques marins et de poissons fossiles.

Nous pouvons, d'après les observations de M. Constant Prévost, préciser un peu mieux les terrains de la Sicile. Les roches anciennes sont feldspathiques et micacées : elles tiennent le milieu entre le gneiss et le granite; celui-ci forme des filons entre des roches feuilletées, sortes de schistes qui alternent avec des calcaires. Les plus anciens de ceux-ci présentent plusieurs des caractères du calcaire jurassique; au-dessus se trouve une sorte de craie, sur laquelle repose un calcaire de la même époque que le calcaire tertiaire du midi de la France; enfin des calcaires plus récens, quelquefois tra-

(1) Voyage dans les Deux-Siciles, tom V.

versés par des roches volcaniques, renferment des marnes gypseuses, souvent siliceuses et pénétrées de soufre.

Spallanzani observa sur les bords de la mer des poudingues et des grès, dont les cailloux et les grains de sable sont réunis par un ciment calcaire qui se forme tous les jours sous les eaux; ils sont visibles surtout aux environs de Messine. Des témoins lui assurèrent qu'on avait souvent trouvé dans les sables qui leur donnent naissance, des fers de flèches, des médailles et des ossemens humains; ainsi la nature peut encore être prise sur le fait dans la formation de certaines roches.

C'est sur le versant oriental de la Sicile que s'élève le mont *Gibel* ou l'*Etna*, volcan si considérable, que le Vésuve ne serait qu'une colline auprès. Sa hauteur est d'environ 11,000 pieds au-dessus du niveau de la mer; sa base a 36 lieues de circonférence; mais si l'on y comprend tout l'espace sur lequel la lave s'est étendue, sa circonférence est de plus du double. Il est divisé en trois régions végétales: la première est celle de la canne à sucre et du blé, elle porte le nom de *région fertile* (*regione cultivata*); la seconde, celle des vignes, de l'olivier, du hêtre, du chêne et du châtaignier, se termine par des arbres résineux et porte dans le pays le nom de *région boisée* (*regione selvosa*); la troisième, celle des plantes boréales et des neiges, est appelée *région stérile* (*regione scoperta*). On voit qu'elles représentent les élémens et la végétation des trois grandes zones de la terre: aussi pourrait-on les appeler *zone torride*, *zone tempérée* et *zone glaciale*.

La lave et les scories de l'Etna ne sont pas moins susceptibles d'être fécondées que celles du Vésuve : sa base, sur une circonférence de 100 lieues, nourrit 180,000 habitans. Les végétaux y acquièrent une vigueur prodigieuse. Près du promontoire d'Aci, qui rappelle la fable d'Acis et Galatée, d'antiques châtaigniers, témoins muets des révolutions po-

litiques et des convulsions de la nature, qui depuis tant de siècles agitent la contrée, étendent leurs gigantesques rameaux. Plusieurs de ces arbres ont 12 à 15 pieds de diamètre; l'un d'eux est appelé *castagno dei cento cavalli*, dénomination d'autant plus exacte, que 100 chevaux peuvent se mettre à l'abri sous son ombrage, et à la rigueur dans son intérieur. Il est creux, et a 112 pieds de circonférence.

Au milieu de la seconde région, se trouve sur la pente méridionale la grotte des Chèvres (*grotta delle Capriole*), ainsi appelée parce que ces animaux viennent s'y réfugier dans les mauvais temps. Près de cette caverne, on voit les deux plus belles montagnes qu'ait enfantées l'Etna : le *Monte-Nero* et le *Monte-Capreolo.* Sur la même pente, mais près du sommet, dans la région stérile, la tour du Philosophe (*torre del Filosofo*) attire l'attention, parce que l'opinion vulgaire est qu'elle fut érigée par Empédocle, qui en fit son habitation pour mieux étudier les éruptions du volcan, tandis que plusieurs personnes pensent qu'elle est un reste d'un temple de Vulcain, et que d'autres croient que ce fut une vedette construite par les Normands pour observer au loin les mouvemens de l'ennemi. Quelle que soit son origine, tout porte à croire que cet édifice est d'une époque fort ancienne.

Ce terrible volcan, dont le cratère, dominé par un rocher pyramidal, a plus d'une lieue de circonférence et 700 pieds de profondeur, est souvent visité par les curieux; mais rarement on peut parvenir jusqu'à sa cime glacée, tant les dangers augmentent après avoir passé la première région des neiges.

La plus importante de ses dernières éruptions est celle de 1812, qui dura 6 mois; celle de 1819 fut considérable. Un voyageur, qui en fut témoin, vit sortir la lave sous ses pieds; elle formait un courant de 60 pieds de largeur sur la montagne, et de 1200 à sa base. Elle ravagea une éten-

due de 2 lieues, embrasant les arbres qu'elle touchait. Au-dessus de la bouche qui la vomissait, un cratère lançait des pierres à 1000 pieds de hauteur (1).

La dernière éruption de l'Etna, celle de 1830, est une des plus désastreuses que l'on puisse citer. Le 16 mai, 7 nouveaux cratères se formèrent au sommet du volcan; la lave détruisit 8 villages situés à une distance qu'elle n'avait point encore atteinte; toutes les habitations disparurent sous des monceaux de cendres brûlantes et de pierres calcinées. D'effroyables détonations avaient annoncé la catastrophe; mais les habitans de ces villages étaient tellement rassurés par leur éloignement du foyer de l'incendie, qu'ils restèrent paisibles dans leurs maisons : aussi le nombre de victimes fut-il très-considérable. Huit jours après, les édifices fumaient encore. Jamais calamité ne fut plus terrible, plus imprévue, plus générale (2).

On connaît dans l'île plusieurs salses semblables à celles de Modène : l'une est celle de *Valanghe della Lalomba*, l'autre celle de *Terra Pilata*, et la troisième celle de *Macaluba*. La première est la moins importante; elle cesse d'être en mouvement pendant les grandes chaleurs. La seconde consiste en une éminence divisée par plusieurs fentes;

(1) Lettres de M. *Al. de Sehenberg* à M. le docteur *Schouw*, Journal encyclopédique de Naples, n° 8.

(2) Le silence que garde Homère sur les feux de l'Etna fait présumer que de son temps il était dans le même état de calme que le Vésuve au temps de Strabon. Depuis l'époque historique la plus reculée, le nombre de ses éruptions s'élève à 95; savoir :

Avant l'ère chrétienne..........	10	*Ci-contre*.....	19
Au Ier siècle de cette ère........	1	Au XVe..........................	4
Au IIIe..........................	1	Au XVIe..........................	9
Au IXe..........................	1	Au XVIIe..........................	22
Au XIIe..........................	2	Au XVIIIe..........................	32
Au XIIIe..........................	1	Depuis le commencement du XIXe..........................	9
Au XIVe..........................	3		
	19	Total.....	95

un grand nombre de petits cônes y lancent à 6 ou 7 pieds de hauteur de la fange et du gaz, d'autres du gaz hydrogène seul; plusieurs cônes profonds de 5 pieds rejettent constamment de l'hydrogène, qui s'enflamme dès qu'on en approche une substance incandescente. La salse de *Macaluba*, située sur un monticule de 50 pieds de hauteur, produit des phénomènes un peu différens : Dolomieu lui donne le nom de volcan d'air. De ses petits cratères s'exhalent des bulles de gaz qui, rompant l'argile qui les recouvre, produisent un bruit semblable à celui d'une bouteille que l'on débouche. Ce monticule renferme une source d'eau salée; sur le sol calcaire de ses environs s'élèvent d'autres monticules d'argile grisâtre, qui contiennent du gypse. Le terrain de *Terra Pilata* doit le nom qu'il porte à sa stérilité : il n'y croît aucun végétal.

Les terres de la Sicile sont douées de la plus grande fertilité: l'olivier y est plus grand et plus robuste que dans les autres parties de l'Italie; le pistachier y est abondant, et le cotonnier cultivé avec beaucoup de soins; mais les forêts y sont depuis long-temps épuisées, au point que le bois y est extrêmement rare. La culture des fèves y remplace l'usage des jachères; l'abeille est une des principales richesses du pays : le miel de Sicile est justement estimé. Les animaux n'y diffèrent point de ceux de la Calabre, et parmi les oiseaux, le plus fidèle au sol et le plus recherché pour son chant plein d'harmonie, est le merle solitaire (*turdus syaneus*).

Ne quittons pas la Sicile sans examiner une question sur laquelle plusieurs savans ont été divisés : la Sicile a-t-elle fait partie jadis du continent? Dans cette question, ceux qui nient la possibilité de cette séparation ont peut-être passé trop légèrement sur les traditions rapportées par les anciens. *Pline* (1) et *Pomponius Mela* (2) l'ont admis comme

(1) Liv. III, ch. VIII. — (2) Liv. II, ch. VII.

un fait incontestable. Les poètes décrivirent cette catastrophe : *Virgile* (1) et *Silius Italicus* (2) en fournissent la preuve. Une tradition populaire peut n'être point d'un grand poids aux yeux des savans, lorsqu'elle est opposée au témoignage de la raison et aux faits qui forment la base d'une science; mais lorsqu'elle s'accorde avec ces témoignages et ces faits, elle doit être considérée comme une preuve de quelque importance. Il est vrai qu'au premier abord l'autorité de l'histoire a droit à plus de confiance qu'une simple tradition qui se perd dans la nuit des temps; mais en y réfléchissant, on sent que, pour peu que l'on remonte à une certaine antiquité, l'histoire même se confond avec les fables; et l'imagination peut facilement se transporter à une époque où les peuples ignoraient l'art de fixer les idées par le moyen de l'écriture, où l'histoire ne reposait que sur des traditions. Une objection importante en apparence a été faite par *Cluver* (3) contre la possibilité de la catastrophe dont nous nous occupons; il dit que le cours des rivières sur les dernières pentes de l'Italie, du côté de Messine, indique une inclinaison générale et ancienne du terrain vers la mer; mais en admettant que la chaîne *apennine*, minée par les feux souterrains, s'est rompue à l'endroit même où une dépression séparait deux sommets; en admettant surtout qu'au moment de cette rupture les eaux de la mer se seront précipitées avec violence dans le détroit de Messine, elles auront dû contribuer à adoucir les pentes qui terminent l'Italie d'un côté, et les caps de Messine et de Rasocolmo de l'autre. Voilà ce qu'on peut répondre aux objections relatives à la configuration actuelle du terrain : mais que répondra-t-on aux observations géologiques qui prouvent que les

(1) Énéide, liv. III, vers 414. — (2) Liv. XIV, vers 10 et suiv.
(3) Sicil. ant., lib. I.

montagnes de la Sicile sont formées des mêmes roches que celles de l'Apennin? Regardera-t-on comme une rêverie l'idée qu'un violent tremblement de terre ait pu faire écrouler une partie de cette chaîne sur une largeur de moins d'une lieue, sous prétexte qu'il n'est point vraisemblable que l'Apennin méridional soit miné, et pour ainsi dire placé sur d'immenses cavités, lorsqu'on sait avec quelle intensité les feux souterrains ébranlent la Calabre, lorsque ceux-ci ont formé une montagne aussi importante que l'Etna, lorsqu'ils ont soulevé au milieu des flots les sommités volcaniques auxquelles on donne le nom d'îles de *Lipari*?

A une lieue et demie de la pointe du phare situé près du cap *Rasocolmo*, s'élève un rocher fameux dans l'antiquité comme le plus redoutable écueil. Coupé à pic, la base de *Scylla* est percée de plusieurs cavernes; les flots qui s'y précipitent se replient, se brisent et se confondent en produisant un bruit effrayant qui explique pourquoi Homère et Virgile ont peint *Scylla* poussant d'horribles hurlemens dans sa profonde retraite, entouré de chiens et de loups menaçans. *Charybde*, aujourd'hui *Calofaro*, à 750 pieds du rivage de Messine, ne ressemble point à la description qu'Homère en a faite; ce n'est pas un gouffre, c'est un espace ayant à peine 100 pieds de circonférence, qui éprouve le remous que l'on remarque en mer dans tous les passages étroits.

Entre la Sicile et l'Afrique, *Malte*, *Gozzo* et *Comino* forment une superficie de 22 lieues carrées. La première, l'antique *Melisa*, longue de 5 lieues et large de 3, est un rocher calcaire à peine couvert d'une légère couche de terre végétale que la chaleur de son climat rend fertile. Plus de 80 sources l'arrosent. Ses oranges célèbres et d'autres fruits exquis, la beauté de ses roses, les douces exhalaisons de mille fleurs diverses, son miel délicieux, la fécondité de ses brebis et de ses bestiaux, s'accordent peu avec l'idée qu'on

doit se faire d'un sol sur lequel on est obligé d'apporter de la Sicile la terre végétale, lorsqu'on veut y créer des jardins.

La petite île de *Comino* est une pointe de rocher d'environ 500 pas de circonférence, qui doit son nom à la grande quantité de cumin qu'on y cultive. *Gozzo*, jadis *Gaulos*, hérissée de montagnes, a 4 lieues de long sur 2 de large; elle est fertile en coton, en grains et en plantes potagères. Plus près de l'Afrique que de la Sicile, l'île volcanique de *Pantellaria*, l'antique *Cossyra*, n'offre de tous côtés que des pentes abruptes et des cavernes. Au centre, un lac de 800 pas de circuit et d'une immense profondeur occupe la cavité d'un ancien cratère; ses eaux sont tièdes et ne nourrissent point de poissons. Du pied de la plupart des montagnes arides et brûlées, sortent des sources bouillantes. Les parties du sol les moins rebelles à la culture produisent du raisin, des figues et des olives. *Lampedouse*, jadis *Lopadusa*, plus près de l'Afrique que de Malte, a un peu plus de 2 lieues carrées; elle est inhabitée.

C'est entre Pantellaria et la Sicile, à 8 lieues au nord de la première et à 13 de la seconde, que s'éleva en 1831, vers le 10 juillet, une petite île volcanique, qui reçut des Anglais le nom d'île *Graham*, des Siciliens celui de *Fernanda*, et des Français celui de *Julia*. C'était un volcan qui brûlait au sein des flots, et que les flots engloutirent au commencement de 1832.

Près des côtes occidentales de la Sicile, les trois îles *Egades : Favignana*, *Maretimo* et *Levanzo*, sont peu dignes de fixer l'attention. On y élève des abeilles. Au nord, toutes les îles ne sont que d'anciens cratères. A 11 lieues du cap de *Gallo*, *Ustica* est dominée par trois petits sommets volcaniques qui, sous la domination phénicienne, étaient depuis long-temps éteints. Son sol noirâtre et fertile produit du raisin, des olives et du coton.

A l'est de cette île, s'étendent celles d'*Eole* ou de *Lipari*,

les *Æoliæ* et *Vulcaniæ* des anciens; elles sont au nombre de 16. *Basiluzzo*, *Panaria*, *Dattolo* et les trois *Pinarelli* ne sont que des écueils composés de laves trachytiques et de laves poreuses recouvertes de sulfate d'alumine (1). M. Hoffmann regarde ces îles comme pouvant être les débris d'un volcan qui fut le centre de tout le groupe des Lipari. *Basiluzzo* renferme trois maisons habitées. On prétend qu'autour de ces îlots le gaz hydrogène s'élève à la surface des eaux. Le sol d'*Alicudi* ou *Alicuda* est couvert de laves globuliformes. Spallanzani y a remarqué une masse de porphyre qui ne paraît point avoir subi l'action du feu (2). *Filicuri* ou *Felicudi*, l'ancienne *Phœnicusa*, est intéressante par les couches de laves et de tufa ou *pépérine* qui alternent, et par une vaste cavité que l'on appelle la *grotte du bœuf marin*, longue de 200 pieds, large de 120 et haute de 65. Le même savant y observa un bloc de roche granitique analogue à celle que l'on remarque près de *Melazo* en Sicile. Ce bloc, qui paraît avoir été transporté par les eaux, ne prouverait-il point qu'une éruption marine a contribué avec l'action des feux souterrains à séparer la Sicile de l'Italie? *Salina*, que Spallanzani croit être l'ancienne *Didyma*, a 4 lieues de circonférence; on y voit un cratère. Fertile en vins très-recherchés, elle doit son nom à l'abondance du sel que l'on retire d'un lac séparé de la mer par une petite digue de laves amoncelées par les flots. La chaleur du soleil fait les principaux frais de cette exploitation : l'eau, en s'évaporant des fosses que l'on y pratique après avoir mis le lac à sec, laisse une épaisse couche de sel.

Lipari, la plus grande de ces îles, a près de 6 lieues de tour; elle est couverte de laves feldspathiques, de verre vol-

(1) *Spallanzani* : Voyage en Sicile, t. III. — *F. Hoffmann* : Mémoire sur les terrains volcaniques de Naples, de la Sicile et des îles Lipari, lu à la Société géologique de France le 28 janvier 1833.

(2) Voy. en Sicile, t. III, p. 103.

canique ou d'obsidienne, et de pierres-ponces dont elle approvisionne toute l'Europe. La montagne de *Campo-Bianco*, d'où on les retire, est composée de conglomérats ponceux, renfermant, suivant Spallanzani et Dolomieu, des restes de végétaux, et formant des couches parallèles qui alternent avec les ponces (1). M. Hoffmann, qui l'a explorée récemment, n'a point trouvé à Lipari les algues marines que ses deux savans prédécesseurs avaient signalées dans les déjections volcaniques de cette île; il regarde même ce fait comme erroné. Mais il a remarqué que des alternances fort régulières de roches d'origine ignée constituent le mont Santo-Angelo, volcan éteint dont le cratère est encore bien conservé.

Vulcano, l'antique *Vulcania*, qui n'a pas 6 lieues de circonférence, offre deux cratères dont l'un paraît être épuisé, et dont l'autre, d'une vaste dimension, envoie dans les airs des tourbillons de fumée. On évalue sa profondeur à 1400 mètres, et son diamètre à 770: sa dernière éruption date de 1775. On peut descendre dans le cratère éteint; on y voit une grotte revêtue de stalactites de soufre. L'île renferme une autre grotte dont les murs sont recouverts de soufre, de sulfate d'alumine et de chlorhydrate d'ammoniaque, ainsi qu'un petit lac dont les eaux chaudes dégagent de l'acide carbonique.

Les produits volcaniques de *Panaria*, jadis *Hycesia*, n'ont rien de particulier : il y croît, comme à *Lipari*, du blé, des olives, des figues et d'excellens raisins.

Stromboli, l'antique *Strongyle*, la plus septentrionale de ces îles, n'est qu'un volcan escarpé, dont le cratère, ouvert sur l'un de ses flancs, est toujours en feu. Ses éruptions se renouvellent deux fois dans un quart d'heure. Elle a 2400 pieds de hauteur, et est composée d'agglomérats volcaniques et de bancs de lave. Cette lave contient de beaux cristaux de fer oligiste.

(1) *Dolomieu* : Voyage aux îles Lipari.

L'entrée du golfe de Naples est défendue par trois îles : à droite, celle de *Capri* ou de *Caprée;* à gauche, celles d'*Ischia* et de *Procida.* La première, large d'une lieue et longue d'une lieue et demie, n'offre aucune trace de volcanisation; un rocher calcaire qui s'élève à pic sépare l'île en deux parties; on y monte par un escalier de 500 marches, qui sert à faire communiquer ses habitans de l'une à l'autre. On dit que dans certaines saisons les cailles se rassemblent en si grand nombre sur les terres les plus fertiles de l'île, qu'on en prend pour plus de 100 ducats par jour. La dîme perçue par l'évêque sur cette chasse forme son principal revenu.

Ischia, l'antique *Ænaria*, compte 8 lieues de circonférence. Son sol est entièrement volcanique; la lave y a recouvert les derniers dépôts marins. Strabon dit (1) que ses anciens habitans tiraient de grands avantages de sa fertilité et de ses mines d'or; mais il est probable que le géographe grec a commis une erreur, car on ne trouve dans ses laves aucune trace de ce métal. Ses anciens volcans, le *Monte di Vico* et l'*Epomeo,* rivalisent de hauteur avec le *Vésuve.* L'éruption qui se manifesta en 1302 dura deux mois et fit déserter l'île, mais aujourd'hui elle est très-peuplée. On y récolte d'excellens vins, comme du temps des anciens; ses sources minérales et ses étuves attirent un grand nombre d'étrangers. *Procida*, jadis *Prochyta*, placée entre le continent et la précédente, n'a que 3 lieues de circonférence; c'est un des points du globe les plus peuplés : elle nourrit 14,000 habitans. Son sol volcanique, formé de plusieurs dépôts successifs de laves, abonde en orangers, en figuiers et en vignes.

A l'ouest d'Ischia s'étendent les îles *Ponces;* elles sont au nombre de cinq : *San Stefano*, *Vendotena* (*Pandataria*), *Zannone*, *Ponza* et *Palmarola.* Plusieurs îlots s'élèvent entre ces îles, dont la plus considérable est *Ponza*, la *Pontia* des

(1) Liv. V, chap. x.

anciens, longue de 2 lieues ½ et large d'une demi-lieue. Elle est formée, comme celles qui l'entourent, de roches trachytiques, restes d'antiques embrasemens qui ont coulé au milieu de dépôts volcaniques pulvérulens. L'un des points les plus élevés de l'île est la montagne *della Guardia;* sa base est formée d'un trachyte demi-vitreux sur lequel repose un trachyte commun gris, de 3 pieds d'épaisseur. Dans l'île de *Zannone*, la même roche repose sur des calcaires anciens.

Vers le nord, entre la Corse et la Toscane, on voit plusieurs autres îles; les plus méridionales sont: *Gianuti,* autrefois *Artemisia*, et selon d'autres *Dianium; Monte-Cristo*, l'ancienne *Oglosa*, habitées par quelques pêcheurs, et *Giglio,* connue des Romains sous le nom d'*Ægilium.* Celle-ci est hérissée de collines couvertes de bois; on y exploite des granites et des marbres estimés; son territoire produit beaucoup de vins. *Pianosa*, l'antique *Planasia*, île boisée, mais peu habitée, est peu éloignée de l'île d'Elbe. Au nord de celle-ci, à la hauteur du cap Corse, *Capraja*, petite île calcaire, est bien peuplée; et, vis-à-vis de Livourne, *Gorgona,* plus petite encore, est couverte de bois et sert de rendez-vous aux pêcheurs de sardines.

L'île d'*Elbe*, si renommée pour ses mines de fer, dont l'exploitation remonte à la plus haute antiquité, était appelée *Æthalia* par les Grecs et *Ilva* par les Romains; elle a 25 à 30 lieues de tour et 19 de superficie. Le granite, le schiste micacé et le calcaire marbre, sont les principales roches qui composent les montagnes qui la traversent de l'est à l'ouest. La plus haute de leurs cimes est la *Capanna.* Malgré quelques marais infects, le climat y est salubre. On n'y voit point de rivières; le ruisseau du *Rio* est son seul cours d'eau, mais les sources y sont abondantes et ne tarissent jamais. On y connaît quelques eaux minérales; on y fait de très-bons vins. Ses pâturages occupent peu d'étendue, mais ils sont excellens.

L'île de *Sardaigne*, dont la longueur du nord au sud est de 61 lieues, et la plus grande largeur de 35, forme une superficie de 1560 lieues carrées. Elle est traversée du sud au nord par une chaîne de montagnes qui projette à l'ouest deux rameaux, dont l'un se dirige vers le nord-est et l'autre vers le sud-ouest. Sa charpente, formée de granite qui contient des couches et des filons de *quarz*, de *syénite* et de *grunstein* ou de *diorite*, est recouverte de schiste micacé, surtout aux deux extrémités; elles constituent le mont *Genargentu*, que ses 1826 mètres de hauteur mettent au rang des points les plus élevés. Les mêmes roches se montrent à l'extrémité nord-est dans les monts *Della Nurra*. Les branches méridionales et septentrionales, composées de dépôts intermédiaires et de calcaire secondaire, sont souvent recouvertes de trachytes qui supportent des roches tertiaires sur lesquelles reposent des basaltes, ainsi qu'on le remarque dans les monts *Del Marghine*, au centre occidental de l'île. Ces masses volcaniques semblent avoir été démantelées, dégradées et sillonnées par des courans aqueux agissant dans la direction du nord au sud. Les eaux douces n'ont point été étrangères à ces grandes catastrophes, puisqu'il existe auprès de Cagliari un terrain formé de brèches osseuses contenant des débris de petits animaux rongeurs, des dents de ruminans et des coquilles terrestres. Près de *Giave* on voit un petit volcan moderne que caractérisent des pouzzolanes et des scories. Dans les montagnes de la Sardaigne l'existence de l'or est fort incertaine, mais on y connaît plusieurs mines de plomb et de fer. L'argent, le cuivre et le mercure y sont fort rares (1).

Les principales rivières sont, sur le versant occidental de la grande chaîne : l'*Ozieri* au nord; l'*Oristano* au centre, et le *Mannu* au sud; sur le versant opposé, nous ne

(1) Description de l'île de Sardaigne, par M. *de la Marmora*.—Mémoires du Muséum d'histoire naturelle.

citerons que le *Flumendosa*. L'*Oristano* a 22 lieues de cours; les plus considérables après celui-ci n'en ont pas plus de 15. La Sardaigne a de nombreux étangs dont les eaux sont plus ou moins salées, qualité qu'elles doivent au voisinage de la mer ou aux terrains de formation salifère qu'elles traversent.

Le climat de cette île est tempéré; elle est souvent exposée aux funestes effets d'un vent du sud-est, le *levante*, qui est le *sirocco* des Napolitains. Strabon (1), Tacite (2), Cicéron (3) et Cornelius Nepos (4) parlent de l'insalubrité de la Sardaigne (*Sardinia*). Les mêmes effets sont encore aujourd'hui produits par les mêmes causes; les miasmes qui s'exhalent des marais, surtout après les premières pluies, font naître des fièvres intermittentes fort dangereuses.

La cinquième partie du sol de la Sardaigne est couverte d'antiques forêts de chênes dont les principales espèces sont le chêne commun (*quercus robur*), l'yeuse (*quercus ilex*, et le chêne-liége (*quercus suber*). L'île offre trois zones végétales différentes : celle des montagnes, ou la plus élevée, est tout-à-fait analogue au climat de la Corse; celle des plaines et des côtes septentrionales ressemble à celui de la Provence et d'une partie de l'Italie; enfin celle des plaines et des côtes méridionales rappelle la nudité de l'Afrique. C'est plutôt au caractère du Sarde qu'à la qualité de son sol qu'il faut attribuer le peu d'avancement de l'agriculture en Sardaigne.

L'île ne renferme aucune bête féroce. Parmi les animaux sauvages, les plus importans par leur taille sont le cerf, le daim, la chèvre et le sanglier. Ils sont cependant plus petits que sur le continent. Le mouflon se distingue de celui de la Corse par la forme de ses cornes qui se rappro-

(1) Liv. V. — (2) Annales, liv. VII. — (3) Lib. II, ep. III, ad Fabium Gallum. — Ad Quintum fratrem. — (4) De Viris illustr., cap. LXV.

chent de celles du bélier. La Sardaigne nourrit aussi la plupart de nos petits quadrupèdes, comme le renard, le lapin, le lièvre, la belette, etc. Les animaux domestiques s'y distinguent par des caractères particuliers : le cheval est petit, sobre, vigoureux, et peut se rendre utile jusqu'à 20 ou 30 ans; l'âne est petit et couvert de longs poils; le bœuf, comme celui de Hongrie, est vif, agile, fougueux et muni de cornes d'une grandeur extraordinaire; la chèvre est le seul animal qui n'offre point cette dégradation de taille que l'on remarque chez les mammifères de la Sardaigne.

Le roi des oiseaux plane au-dessus des montagnes; le lâche et féroce vautour dévore dans la plaine les cadavres putréfiés; la fauvette, le merle et la grive habitent les champs et les guérets; la perdrix de roche se tient dans les broussailles et sur les sommets arides; les flamants arrivent d'Afrique vers le milieu d'août; deux mois plus tard les cygnes, les canards et les oies, sortis des régions septentrionales, les joignent, et sont suivis des hérons, des foulques et des cormorans. La marche tardive de la végétation, le dessèchement subit de la plupart des plantes, rendent les insectes plus rares en *Sardaigne* que dans les autres contrées méridionales de l'Europe. On y trouve cependant la tarentule, une espèce de scorpion peu dangereuse, les sauterelles, et une grande quantité de cousins. L'abeille fournit un miel excellent qui, dans quelques contrées, prend une amertume qui n'est point désagréable, et que l'on attribue aux fleurs de l'arbousier. L'île ne nourrit d'autres reptiles que plusieurs espèces de lézards et une très-petite couleuvre. La plupart de nos poissons peuplent ses eaux douces et marines; les seuls amphibies remarquables que l'on trouve sur ses rivages sont deux espèces de phoques.

La Sardaigne est environnée de petites îles, dont les plus

importantes sont : au sud-ouest, *San Antioco* et *San Pietro;* au nord-ouest, *Asinara;* au nord, la *Maddalena*, *Caprara* et *Tavolara.* San Antioco, l'*Enosis* des Romains, a 9 lieues de tour, des terres fertiles et des salines. San Pietro, divisée du nord au sud par une colline, est l'ancienne *Hieracum :* sa circonférence est de 8 à 9 lieues. Ses habitans pêchent le corail, exploitent des salines, et cultivent un sol fertile. Asinara, l'*Insula Herculis* des anciens, longue de 4 lieues et ½, large de 2, est montagneuse, couverte de pâturages, et cependant ne renferme que quelques cabanes de bergers et de pêcheurs. Tavolara, l'ancienne *Hermæa*, rocher calcaire habité par des chèvres sauvages, était fréquenté par les anciens, qui allaient pêcher sur ses côtes le mollusque dont ils tiraient la pourpre.

L'Italie n'a dans la mer ou le golfe Adriatique que de petites îles ou des îlots : les plus considérables forment près des côtes du royaume de Naples, au nord-ouest du Monte-Gargano, le groupe des *îles Tremiti*, les *Diomedæ insulæ* des anciens, et dans lesquelles Tibère envoya en exil Julie, nièce d'Auguste, qui y mourut après un séjour de 20 ans. Elles sont au nombre de cinq : *San Domenico*, la plus grande et la plus méridionale, a à peine 2 lieues de circonférence; elle renferme des collines, des bois et quelques champs en culture, mais elle manque de sources : il n'y a que de l'eau de citerne. Elle possède une saline qui fournit de beau sel blanc. *San Nicola*, la plus orientale, est un peu moins grande et aussi dépourvue d'eau. Il s'y forma le 15 mai 1816 un petit cratère qui vomit pendant 7 heures des pierres et une lave sulfureuse, et qui depuis eut de nouvelles éruptions. *Caprara*, la plus septentrionale, doit son nom à la grande quantité de câpriers qu'elle renferme; *Cretaccio* et *la Vecchia* ne sont que des écueils qui servent de retraite à un grand nombre d'oiseaux de mer. Ces îles produisent de l'huile excellente et des fruits exquis.

LIVRE CENT SEPTIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description de l'Italie. — Deuxième section. — Description du royaume Lombard-Vénitien.

Les plus anciens peuples connus qui habitèrent le versant des Alpes et la rive gauche du Pô, depuis le cours du Tessin jusque près des bords du Lisonzo, ou la *Gaule cispadane*, étaient les *Orobii* au nord, les *Insubres* et les *Cenomani* au-dessus des lacs de Côme et d'Iseo; les *Lævi* à l'ouest, près du confluent du Tessin et du Pô, et les *Euganei* à l'est.

Les *Orobii* étaient probablement originaires des Alpes; leur nom signifie *vivant dans les montagnes*. Cependant Pline, d'après Cornelius Alexandre, les fait descendre de quelques montagnards grecs (1) : mais le nom de leur capitale, *Bergomum*, prouve une origine germanique, ou plutôt *germano-celtique*. Les *Insubres* paraissent être venus également du nord; ils faisaient partie de la nation des *Ombri*, dont le nom, dans leur langue, avait la signification de *vaillant*. *Mediolanum*, leur capitale, est aujourd'hui *Milan*. Les *Cenomani* étaient une colonie d'un peuple celte qui habitait le territoire du Mans. Ils vinrent s'établir sur les pentes méridionales des Alpes, six siècles avant notre ère. Les *Lævi* passaient aussi pour être Gaulois. Les *Euganei*, long-temps possesseurs du territoire actuel du gouvernement de Venise, furent envahis par les *Veneti*, que l'on croit être une colonie des *Veneti*, qui habitaient les environs de *Vannes* dans l'Armorique, et qui étaient puissans par leur marine et leur commerce.

(1) *Plinius*, lib. III, cap. VII.

Tels sont les peuples que l'on distingua dans cette partie de l'Italie jusqu'à la chute de l'empire d'Occident, vers la fin du Ve siècle, que les *Heruli*, sous la conduite d'Odoacre, quittèrent les bords du Danube, vinrent s'établir sur les deux rives du Pô, et choisirent Ravenne pour la capitale de leurs possessions. Six ans après leur conquête, ces peuples furent soumis par les *Ostrogoths*, dont la puissance s'ébranla sous les glorieux efforts de Bélisaire, et s'écroula, en 553, sous ceux de l'eunuque Narsès.

L'Italie, rentrée sous la puissance des empereurs d'Orient, ne fut pas long-temps à l'abri des attaques étrangères. Les *Longobardi* ou Lombards, quittèrent les forêts de la Germanie, et vinrent fonder, en 567 (1), un puissant royaume dans la grande vallée du Pô, qui prit le nom de Lombardie. Mais alors les évêques de Rome préludaient à leur puissance, et voyaient avec crainte et jalousie l'agrandissement que prenaient ces peuples barbares, qui menaçaient de s'emparer de l'ancienne métropole du monde. Etienne II appela la France à son secours : Pepin enleva aux *Longobardi* l'exarchat de Ravenne, et en donna la souveraineté au pape. Charlemagne, favorisé par la victoire, détruisit leur royaume, et relégua dans une abbaye Didier, leur dernier roi.

La Lombardie, sans souverain, conserva ses lois : après la mort de Charlemagne, elle se divisa en plusieurs principautés soumises à l'empire d'Occident. Mais l'esprit d'indépendance gagna cette partie de l'Italie; les empereurs d'Allemagne accordèrent à quelques villes le droit de choisir leurs magistrats. La coutume qu'avaient conservée les citoyens, selon l'esprit du christianisme, d'élire leurs évêques, prépara le peuple à l'idée que tout pouvoir

(1) Tables chronologiques de *John Blair*.

émane de la nation ; les formes républicaines se perpétuèrent, et déterminèrent plus tard les villes les plus importantes à demander de plus précieux priviléges et des chartes. Au XII[e] siècle, toutes les cités lombardes, non seulement choisissaient leurs magistrats, mais délibéraient sur la paix et la guerre, et sur leurs intérêts locaux (1). Frédéric Barberousse fut le premier empereur qui, au mépris des chartes et des traités de ses prédécesseurs, essaya de rétablir en Italie le pouvoir absolu. Milan était la plus importante ville de la Lombardie. Assiégée par ce prince, et pressée par la famine, elle capitula, mais à des conditions que le vainqueur méprisa : quelques jours après sa reddition, Milan n'était plus qu'un monceau de ruines. Si l'empereur protégea les rivales de cette vaste cité, il détruisit jusqu'à l'ombre de toute liberté, et remplaça par des *podestats* de son choix les magistrats élus par les citoyens. Cependant la paix, qui succéda au fracas des armes, n'était que le silence de la crainte. La liberté avait été vaincue, mais elle n'avait pas perdu ses droits; une ligue secrète s'organisait dans l'ombre. Les villes formèrent une confédération dans le but de recouvrer leurs priviléges. Les succès de Barberousse l'avaient enhardi : soit qu'il voulût réduire les papes aux seuls droits spirituels, soit qu'il eût le dessein de réunir leurs possessions à l'Empire, il marcha contre Rome. Cette fois les foudres du Vatican furent favorables à l'indépendance des peuples. Les Romains, animés par le juste ressentiment de leur évêque, résistent avec courage, et le ciel semble seconder leurs efforts : la peste détruit l'armée impériale. L'empereur fait de nouvelles tentatives contre la Lombardie; mais frappé d'excommunication, il est devenu un objet de haine et de mépris; les villes confédérées lui livrent bataille; ses

(1) *Muratori*, Annal. d'Italie.

troupes sont taillées en pièces, et lui-même ne sauve ses jours qu'à l'aide d'un déguisement; enfin, abandonné de la fortune, il reconnaît l'indépendance des républiques lombardes.

L'un des plus grands fléaux des révolutions politiques est la division des opinions, qui transforme en ennemis irréconciliables les citoyens d'une même nation. Les premiers succès de Barberousse lui avaient attiré cette foule d'ambitieux toujours amis du pouvoir. Après la mort de ce prince, son successeur conserva les mêmes partisans, et comme dans la lutte qui venait de se terminer, les excommunications de Rome avaient puissamment soutenu la cause du peuple contre l'Empire, deux factions dominantes partagèrent la Lombardie : les partisans du pape prirent la dénomination de *Guelfes*, et ceux de l'empereur se firent appeler *Gibelins* (1). Les deux partis obtinrent des avantages réciproques, mais celui du pape l'emporta le plus souvent.

L'amour de l'indépendance, dont les villes lombardes donnèrent tant de preuves, développa la civilisation, les arts, le commerce et les richesses. On peut juger de leur puissance par le tableau que nous a laissé de Milan, au XIII[e] siècle, un écrivain contemporain (2). Elle comptait parmi ses 200,000 habitans 600 notaires, 200 médecins, 80 instituteurs et 50 copistes de manuscrits. Des rues pavées en dalles, des ponts de pierre, des maisons bien bâties, des palais, des monumens publics, lui donnaient un aspect tout différent de celui des villes du nord et de l'occident de l'Europe. Son territoire, qui comprenait

(1) Les *Guelfes* tiraient leur nom d'une famille illustre de la Bavière qui s'allia à la maison d'Este. Les *Gibelins* prenaient leur dénomination d'un village de Franconie où naquit Conrad-le-Salique, d'où descendait la maison de Souabe. Voyez L'EUROPE AU MOYEN AGE, par M. *Hallam*.

(2) Galvaneus Flamma.

Lodi, Pavie, Bergame et Côme, 150 villages et autant de châteaux, entretenait un corps de 8000 cavaliers ou gentilshommes, et pouvait mettre 240,000 hommes sous les armes. Mais les dissensions intestines firent naître l'ambition et la corruption, ennemies de l'amour de la patrie et de l'indépendance. Ces villes, si jalouses de défendre leurs prérogatives contre les empereurs, choisirent des magistrats dont le pouvoir devint héréditaire, et dégénéra bientôt en tyrannie.

Vers le XIVe siècle, la Lombardie centrale était l'héritage de la famille des Visconti; celle de la Scala gouvernait *Vérone;* celle de Carrare, *Padoue;* et celle de Gonzague, *Mantoue.* En 1395, l'empereur Venceslas érigea Milan et son territoire en duché, en faveur d'un Visconti; cette principauté échut par alliance à un fils naturel du célèbre Jacques Sforce, qui, de laboureur, parvint, par son courage et ses talens, à la dignité de connétable. A l'extinction de cette famille, Charles-Quint s'empara du Milanais, qui appartint à l'Espagne jusqu'en 1700, que le dernier duc étant mort, le duché échut en partage à la maison d'Autriche, sauf quelques portions qui furent cédées à la Savoie.

Les descendans des *Veneti*, pour échapper aux hordes d'Alaric, qui pénétra en Italie au commencement du Ve siècle, cherchèrent un refuge dans les petites îles de l'embouchure de la Brenta. Ils y fondèrent deux petites villes : *Rivoalto* et *Malamocco;* mais en 697, les magistrats de ces îles populeuses, convaincus de la nécessité de former un corps de nation, obtinrent de l'empereur Léonce l'autorisation d'élire un chef auquel ils donnèrent le titre de duc ou de *doge*. Pepin, roi d'Italie, accorda à cet état naissant des terres sur le littoral de chaque côté de l'Adige; *Rivoalto*, réunie aux îles voisines, devint une ville nouvelle qui prit le nom de *Venetiæ*, de

celui que portait le pays dont ces îles faisaient partie. Au IX[e] siècle cette république commerçante se faisait respecter par ses forces maritimes; au XII[e] elle équipait les flottes destinées aux croisades; en 1202, elle contribua puissamment à la prise de Constantinople; une partie de cette ville et de son territoire lui échut en partage, et son doge, qui prenait, par suite des conquêtes de la république, le titre de duc de Dalmatie, y ajouta celui de duc du quart et demi de l'empire romain (1). Candie, les îles Ioniennes, la plupart de celles de l'Archipel et d'autres stations importantes, des comptoirs à Acre et à Alexandrie, contribuaient à assurer sa puissance et la prospérité de son commerce.

Dans l'origine le gouvernement vénitien se composait de conseillers nommés par le peuple, qui partageaient avec le doge le pouvoir législatif. Ce magistrat jouit d'abord d'une puissance imposante; les bornes en furent rétrécies dans la crainte qu'elle ne dégénérât en une dignité héréditaire. Un conseil représentatif et nombreux, élu tous les ans par 12 électeurs choisis par le peuple, fut institué; mais par la suite les membres qui en faisaient partie s'arrogèrent le droit de nommer les 12 électeurs et d'approuver ou de rejeter leurs successeurs. Le résultat de cette confusion de pouvoirs amena nécessairement la fréquente élection des mêmes membres; enfin une dignité qui devait être la récompense des vertus civiques, devint le partage exclusif de certaines familles. Lorsque ces changemens contraires à la forme primitive du gouvernement furent consommés, on institua un sénat auquel on accorda le droit de paix et de guerre; mais il était renouvelé tous les ans, ainsi que les conseillers du doge, par le grand conseil. Le mécontentement, les révoltes même que fit

(1) *Hallam :* L'Europe au moyen âge, t. III.

naître au XIVe siècle un système qui anéantissait les bases fondamentales du gouvernement républicain, nécessitèrent la nomination du célèbre *Conseil des Dix* qui organisa l'espionnage, l'assassinat et tout l'attirail du règne de la terreur.

Telle était la situation du duché de Milan et de la république vénitienne, lorsqu'en 1797 la défaite du prince Charles changea leur position politique. Par le traité de Campo-Formio, qui fut la suite de cette victoire de Bonaparte, leurs territoires, réunis à celui de Modène et à quelques portions des États de l'Église, formèrent la *république cisalpine*, qui prit en 1802 le nom de *république italienne*, qu'elle conserva jusqu'en 1805, époque où elle devint le *royaume d'Italie*.

L'ancienne dénomination de *Lombardie* était depuis long-temps inusitée; mais, par les négociations du congrès de Vienne en 1815, l'Autriche, devenue maîtresse de Milan, de Mantoue, de Venise et de la Valteline, réunit leurs dépendances et en forma le royaume *lombard-vénitien*. Il est borné au nord par la Suisse et le Tyrol; à l'ouest et au sud par les possessions sardes, le duché de Parme, celui de Modène et les États de l'Église; et à l'est par le golfe Adriatique et le royaume d'Illyrie. Sa superficie est d'environ 2360 lieues carrées (1). Le lac Majeur et le Tessin à l'ouest, la plus grande partie du cours du Pô au sud, et la mer Adriatique à l'est, lui servent de limites naturelles.

Dans ce royaume l'hiver ne dure ordinairement que deux mois, mais il est quelquefois assez rigoureux pour que le thermomètre de Réaumur descende à 10 degrés, et pour que les lagunes de Venise soient prises par les glaces. En février la terre se couvre d'une nouvelle verdure, le

(1) M. *Thielen* lui donne 831,94 milles carrés allemands.

mois de mai voit revenir la chaleur; la récolte des céréales et de la plupart des fruits se fait en juin et en juillet, et les vendanges en octobre. Les pluies sont abondantes en automne, et en hiver lorsque le froid n'est pas rigoureux; elles sont plus abondantes dans la partie occidentale que dans l'orientale; dans la première il tombe annuellement 43 pouces d'eau et 33 dans la seconde. L'air est sain dans la plus grande partie du pays; cependant les rizières établies sur plusieurs points produisent des miasmes putrides: les environs de Mantoue et de Rovigo sont exposés à des exhalaisons malfaisantes, et les lagunes sont dangereuses pour tous les étrangers.

Cette vallée du Pô, qui du temps de Polybe était une contrée marécageuse, ombragée par d'antiques forêts peuplées de sangliers, peut à peine aujourd'hui fournir assez de bois pour ses habitans; mais les trésors de Cérès et de Pomone ont remplacé les paisibles retraites des hamadryades. De magnifiques prairies, arrosées par des ruisseaux qui descendent des Alpes, fournissent jusqu'à six récoltes dans la même année. La race des bêtes à cornes y est belle; elle est l'objet des soins des paysans, qui depuis long-temps se livrent à la fabrication d'excellens fromages.

Quelques traces de l'antiquité se sont conservées dans les campagnes du Milanais: ces chars pesans à roues basses et massives, traînés par plusieurs paires de bœufs dont les longues cornes sont ornées de boules de fer poli, et dont la queue est assujettie de côté par des rubans ou des guirlandes; ces paysannes dont les cheveux relevés en tresses sont attachés avec une flèche d'argent; ces bergers portant, au lieu de houlette, un bâton en forme de crosse, et dont l'épaule gauche est élégamment drapée d'un manteau; ces moutons dont le nez arqué, les oreilles pendantes et les pattes minces et élancées rappellent certains bas-reliefs antiques, annoncent l'Italie et ses riches souvenirs. Mais ces

caractères qui frappent au premier abord forment un contraste pénible avec la misère du paysan. Il faut nous habituer à des contrastes plus pénibles encore ; l'Italie est le pays du luxe et de la pauvreté.

L'abeille et le ver à soie reçoivent des soins assidus en Lombardie. Les églises consomment une énorme quantité de cire, et, de toutes les branches d'industrie, la fabrication des étoffes de soie est du petit nombre de celles qui n'y sont pas restées arriérées. Cependant les filatures de coton, les fabriques de draps et de toiles ont encore une assez grande activité : le produit moyen de ses exportations est d'environ 85,000,000 de francs. Les communications commerciales sont favorisées par de superbes routes, des rivières et des canaux.

Le royaume lombard-vénitien a été déclaré partie intégrante de la monarchie autrichienne. Ce pays, qui fut long-temps gouverné par les lois françaises, méritait quelques faveurs : le pouvoir absolu y est mitigé par les dispositions de la constitution de 1815. On y a établi un simulacre de représentation nationale, mais les membres qui la composent n'ont que la faculté de délibérer sur certaines questions que le gouvernement leur soumet. L'empereur est représenté par un vice-roi, et le royaume est partagé en deux grands gouvernemens : celui *de Milan* et celui *de Venise;* le premier divisé en neuf délégations, et le second en huit.

Milan, capitale du royaume et résidence du vice-roi, est situee dans une vaste plaine sur les bords de l'*Olona*. En y comprenant ses vieux remparts et ses nouvelles promenades, elle a 5000 toises de circonférence ; mais la partie habitée n'en a que 3000. Elle a onze portes, et sa plus grande longueur, qui est de 1500 toises, occupe l'espace compris entre la porte de l'ouest et celle du Tessin. On y compte 4800 habitations et plus de 150,000 habitans. Si

cette ville avait plus de rues alignées et larges, elle mériterait le titre de magnifique : on a dit avec raison que les maisons de mauvaise apparence y sont aussi rares que le sont ailleurs les palais. Les rues les plus spacieuses sont appelées *corsi*, parce qu'elles sont le rendez-vous des promeneurs, et qu'on les choisit pour y faire des courses de chevaux. Ses places publiques sont presque toutes irrégulières et sans ornemens : celle de la cathédrale est longue et étroite. Cet édifice, appelé le *Dôme*, est l'un des plus remarquables que l'on connaisse ; il fut commencé en 1386 par le duc Jean-Galéas Visconti. Il n'est point achevé, et probablement il ne le sera de long-temps : si les deux millions que Napoléon affecta à son achèvement n'ont pas contribué à l'avancer beaucoup, les 144,000 francs destinés annuellement par l'empereur d'Autriche à remplir ce but produiront-ils bientôt le résultat qu'on en attend ? Sa longueur est de 454 pieds, sa largeur de 270, et la voûte de 232 d'élévation ; la plus haute de ses tours est de 335 pieds. Il est peu d'édifices gothiques dont les ornemens soient plus multipliés : dans toutes les profondeurs, sur toutes les saillies, au-dessus de chaque tour, sur toutes les flèches, s'élèvent des statues en marbre blanc, dont le nombre est évalué à plus de 3000, mais dont la plupart sont tellement hors de la portée de la vue, que l'on regrette de ne pouvoir, comme les oiseaux qui y font leurs nids, se placer de manière à les voir en détail. Cinquante-deux piliers de marbre de 84 pieds de hauteur et de 24 de circonférence supportent ce vaste édifice, dont la construction a dû coûter des sommes immenses. Les quatre évangélistes et les quatre Pères de l'Église en bronze qui décorent les deux chaires sont des figures remarquables ; elles font honneur au talent du sculpteur François Brambilla ; les 17 bas-reliefs que l'on remarque à la partie supérieure du mur d'enceinte du chœur sont, suivant un littérateur plein de

goût (1), d'une finesse de ciseau rare. On doit au même artiste le grand et riche tabernacle en bronze doré du maître-autel. Au-dessus de celui-ci un brillant reliquaire se fait remarquer : il renferme un des clous de la vraie croix, relique vénérée que, le 3 mai de chaque année, anniversaire de la terrible peste de 1576, l'archevêque de Milan promène processionnellement dans la ville, à l'exemple de saint Charles Borromée. Une chapelle souterraine renferme le corps de ce saint dans un sarcophage en cristal, chargé de bas-reliefs et d'ornemens en vermeil. Il est revêtu de ses habits pontificaux enrichis de diamans; sa tête mitrée repose sur un coussin d'or. Plus loin, on voit le tombeau du cardinal Frédéric Borromée, cousin du saint archevêque, et qui aurait été sanctifié comme lui si sa famille avait voulu faire deux fois les frais énormes de la canonisation. Le mausolée d'Othon-le-Grand et de Jean Visconti, oncle et neveu, archevêques et seigneurs de Milan aux XIIIe et XIVe siècles, attirent aussi les regards; mais un autre plus magnifique est celui du cardinal Marin Caracciolo. La chapelle de Jean-Jacques Médicis, marquis de Marignan, est occupée par le riche mausolée érigé d'après les dessins de Michel-Ange par le pape Pie IV, son frère, à ce hardi capitaine. Le bassin de porphyre qui sert à baptiser passe pour avoir appartenu aux thermes de Maximien-Hercule à Milan; enfin, on admire un candélabre en bronze, ayant la forme d'un arbre et qui a fait donner à la chapelle qu'il décore le nom *dell' albero.*

La vieille église de *Saint-Ambroise* présente un assemblage curieux et même bizarre de tous les styles d'architecture chrétienne depuis le IVe siècle jusqu'au XVe. Sa façade offre un vaste parvis sur le modèle des *pronaos* des temples grecs. Dans l'intérieur on remarque une antique et vaste chaire en marbre vis-à-vis de la chaire moderne; une colonne surmon-

(1) M. *Valery :* Voyages historiques et littéraires en Italie, t. I, p. 105.

tée d'un serpent d'airain que l'on a prétendu être celui que Moïse éleva dans le désert, ou du moins être formé du même métal; un pilastre décoré du portrait de saint Ambroise fait d'après nature, ainsi que l'indique l'inscription, et dont le visage, par une bizarrerie singulière de l'artiste, est en marbre noir; plusieurs mosaïques représentant des scènes de la vie du Sauveur et de celle de saint Ambroise, et des inscriptions indiquant la sépulture de l'empereur Louis II, mort en 875; enfin, des fresques et des tableaux précieux. Dans les archives de la basilique, on conserve un missel magnifique, manuscrit vélin de la fin du XIV[e] siècle : son principal ornement est une riche miniature représentant le couronnement de Jean-Galéas Visconti comme premier duc de Milan.

Dans le grand nombre d'autres églises que renferme Milan, nous distinguerons celle de *Sainte-Marie de la Passion*, l'une des plus belles et peut-être la plus riche en tableaux. Celle de *Saint-Antoine* abbé, est remarquable par ses belles fresques; celle de *Saint-Sébastien*, fondée par saint Charles Borromée sur les dessins de Pellegrini, est un des monumens d'architecture les plus splendides de Milan; celle de *Saint-Alexandre in Zebedia* est riche de peintures et magnifique d'ornemens; celle de *Saint-Eustorge* est une des plus anciennes : à l'entrée en dehors, on remarque une chaire en pierre d'où, selon l'inscription, saint Pierre martyr réfutait les manichéens; celle de *Saint-Victor al Corpo* est belle et majestueuse; celle de *Santa-Maria del Carmine* est gothique et présente un portail d'une riche composition; celle de *Saint-Barthélemy* n'est pas sans magnificence; celle de *Saint-Marc* est superbe; enfin, celle de *Saint-Fidèle*, quoique inachevée, est un splendide monument de Pellegrini (1). C'est dans cet édifice que les empe-

(1) *Valery* : Voyages historiques et littéraires en Italie.

reurs d'Allemagne allaient jadis recevoir la couronne de fer. L'ancien couvent des dominicains, appelé *Sainte-Marie des Grâces*, est célèbre par le beau tableau de Léonard de Vinci représentant la Cène, et peint à l'huile sur les murs du réfectoire. Il a 30 pieds de long sur 15 de hauteur; le temps, la fumée et l'humidité l'ont tellement endommagé, qu'il est à craindre que bientôt il n'en reste plus de traces. On a peine à croire que l'autorité municipale de Milan ait, en 1797, changé ce réfectoire en un corps-de-garde et même en une prison, en y faisant loger les prisonniers de guerre à la garde des Français. Qu'on juge par-là s'il est étonnant que ce chef-d'œuvre, qui compte 300 ans d'antiquité et auquel on semblait prendre si peu d'intérêt, n'ait paru à des soldats, généralement peu connaisseurs, qu'une misérable peinture, sur laquelle on pouvait s'exercer à la cible. Une vieille femme qui habitait dans le voisinage, et qui fut témoin de cette sorte de profanation, racontait à un voyageur français (1) que Bonaparte, étant à Milan, vint voir ce beau tableau, et le trouvant en si mauvaises mains, leva les épaules, frappa du pied, fit évacuer le local, murer une des portes et placer la balustrade que l'on y voit encore.

Plusieurs auteurs ont épuisé les fécondes ressources de l'étymologie (2) pour découvrir celle de l'antique nom de *Mediolanum*, que portait cette ville. Ce n'est ni à deux guerriers toscans, ni à sa position entre deux fleuves, ni à une truie à moitié couverte de laine (*mediolana*) que Bellovèse, son fondateur, aurait vue à la place qu'elle occupe, qu'elle doit son nom, puisque plusieurs villes gauloises étaient appelées de même. Elle était magnifique à

(1) M. *Simond :* Voyage en Italie et en Sicile, tom. I.

(2) *Alciat :* Hist. Mediolani. — *Isidore :* Origines. — *Sidonius Apollinaris*, l. VII, c. XVII, etc.

l'époque de la splendeur de l'empire romain : plusieurs antiquités l'attestent. Les 16 colonnes antiques de l'église de *San-Lorenzo* sont les restes des bains de Maximien-Hercule, associé de Dioclétien à l'empire. Les ruines du palais de ce prince ont été découvertes près du cirque ou de *l'Arena.*

Les principaux palais de cette ville sont : le *palais archi-épiscopal*, orné de tableaux précieux et dont l'architecture est digne d'une destination plus noble encore; le *palais royal*, remarquable par la richesse des appartemens et par le beau théâtre de la Canobiana qui en dépend; le vaste *palais Marini*, occupé par le ministère des finances et l'administration des douanes; le *palais della Contabilita*, le plus parfait sous le rapport de l'art de tous ceux de Milan; le palais de justice et l'hôtel de la monnaie, peu digne de cette ville sous le rapport de l'architecture, mais curieux par sa belle collection de médailles et de monnaies d'Italie. Ces édifices ne sont cependant point à comparer à la magnifique caserne que fit bâtir le vice-roi Eugène, et que l'on regarde comme la plus belle du monde. Une douzaine de palais appartenant à des particuliers attestent, par la beauté de leur architecture et la richesse de leurs ornemens, l'opulence de quelques familles milanaises.

Des quatre ou cinq théâtres de Milan, les deux plus fréquentés sont l'*Opéra* et le spectacle de *Girolamo* ou *Fiando.* Le premier, appelé *Scala* parce qu'il occupe l'emplacement d'une ancienne église de ce nom, est vaste et décoré avec élégance. Ses six rangs de loges présentent un aspect imposant, mais les salons qui les accompagnent font, d'un rendez-vous de plaisir fait pour charmer l'oreille, l'œil et le cœur, un vaste salon de jeu et de causeries; établissement d'autant plus immoral, que l'imprudent ou le désœuvré y est attiré depuis midi jusqu'au soir par un

salon de lecture, et depuis le soir jusqu'au matin par la danse et la musique, et qu'une salle où la roulette est pour ainsi dire en permanence y offre ses dangereuses séductions. En 1830 la voûte de ce théâtre s'écroula subitement. Le second passe en Italie pour l'un des plus célèbres théâtres de marionnettes; la précision et la vivacité des mouvemens des acteurs, dont notre petit théâtre de Séraphin n'offre qu'une imparfaite copie, produisent une illusion complète. L'origine de ces petites figures en bois se perd dans les vagues souvenirs de l'antiquité la plus reculée. L'un de nos voyageurs les plus intrépides (1) a rapporté d'Egypte de petites poupées à ressorts qui ne le cèdent point à celles de Nuremberg; il paraît que les Egyptiens inhumaient ces jouets avec leurs enfans, usage qui existait à Rome, même après l'établissement du christianisme. Chez les anciens, une jeune fille offrait à Vénus, avant de se marier, la poupée qui avait servi à ses jeux (2). Les auteurs parlent de ces petites figures mobiles qui attiraient la foule sur les places publiques (3); mais, comme le fait observer Millin, c'est aux modernes seuls qu'appartient l'idée de remplacer sur des théâtres les acteurs par des marionnettes. C'est à Philippe Acciajuoli, chevalier de Malte, que ce genre de spectacle doit son perfectionnement. Sur le théâtre de *Girolamo*, on représente des tragédies, des opéras, des comédies et des ballets; la meilleure société de Milan s'y réunit, et depuis l'homme du peuple jusqu'au riche financier, chacun exprime par de francs éclats de rire le plaisir qu'il éprouve aux lazzis de *Girolamo*, personnage burlesque, qui est à la fois le *polichinelle* napolitain, l'*arlequin* de Venise et le *Gianduja* de Turin.

(1) *Cailliaud*, qui poussa ses excursions à Méroé et au fleuve Blanc.
(2) *Perse*, Satire II.
(3) Horace, liv. I, sat. II; liv. II, sat. VII. Aulu-Gelle, l. XIV, ch. I.

Un autre lieu de réunion très-fréquenté est le théâtre *Filodrammatico*, dont la salle élégante est aussi grande que celle de nos principaux théâtres, et sur lequel on n'admet que des amateurs.

L'immense esplanade qui entoure les restes de l'ancien château de Milan était un terrain humide et malsain, qui sous l'administration française fut transformé en une agréable promenade ombragée de plus de 10,000 pieds d'arbres, et qui reçut le nom de *Foro-Bonaparte*. L'extrémité de la route du Simplon est occupée par la *porte du Simplon*, bel arc de triomphe orné de magnifiques bas-reliefs en marbre blanc tiré de cette montagne. Il est aussi grand que celui de l'Étoile à Paris, et comme sur celui du Carrousel, la statue de la Paix y remplacera celle de Napoléon. Lorsque ce monument sera terminé, on pourra le citer comme un des plus beaux de Milan et de l'Italie. Plus loin est une vaste place d'armes, près de laquelle on voit le *Cirque*, ou l'*Arena*, monument du règne de Napoléon, et qui par sa grandeur rappelle ceux des Romains : les gradins peuvent contenir 30,000 spectateurs, et l'arène est destinée à des courses et à des jeux publics. Il est à regretter que cet édifice ne soit point terminé. Près de la porte Orientale, le Cours, bordé de riches palais, et la rangée d'arbres qui s'étend entre cette porte et la porte Romaine, sont fréquentés par les promeneurs à équipages; c'est là que les élégans Milanais vont étaler le luxe de leurs chevaux et montrer leur adresse à conduire de légers phaétons.

Nous ne nous arrêterons point à décrire les établissemens scientifiques de Milan, mais nous dirons quelques mots de la bibliothèque ambroisienne, fondée par le cardinal Frédéric Borromée. Elle compte 60,000 volumes imprimés et 10,000 manuscrits. Ce qu'il y a de remarquable relativement à son illustre fondateur, qui a donné tant de preuves de son amour pour les lettres, ce qu'il y a d'in-

commode pour les recherches que l'on veut y faire, c'est qu'il a interdit la formation d'un catalogue de ce riche trésor : il faudrait, dit-on, une dispense de Rome pour l'établir. La seule transgression que l'on a osé faire à cette défense est le simulacre d'un catalogue où les auteurs ne sont désignés que par leurs prénoms. Une autre singularité, c'est que les livres ne portent sur leur couverture aucun titre. Parmi les richesses de l'Ambroisienne, on distingue le fameux Virgile de Pétrarque, offrant la note passionnée sur Laure ; dix lettres de Lucrèce Borgia au cardinal Bembo, accompagnées d'une boucle des cheveux blonds de cette femme dépravée, digne fille du pape Alexandre VI; un manuscrit de Josèphe, traduit par Ruffin et écrit des deux côtés sur papyrus : il a douze siècles d'antiquité; les célèbres manuscrits palimpsestes des plaidoyers de Cicéron pour Scaurus, Tullius et Flaccus, que l'on a remis au jour en enlevant l'écriture des poèmes de Sedulien, prêtre du VIe siècle; enfin les lettres de Marc-Aurèle et de Fronton, retrouvées sous une histoire du concile de Chalcédoine. La bibliothèque ambroisienne possède un musée peu considérable, mais précieux : c'est là, dit M. Valery, que l'on voit le carton de l'école d'Athènes, première inspiration naïve et grande de cette immortelle composition; un portrait de Léonard de Vinci, au crayon rouge, dessiné par lui-même; plusieurs tableaux charmans de Bernardin Luini, tels que deux, entre autres, que l'on a vus au Musée impérial de Paris : saint Jean jouant avec un agneau, et la Vierge aux Rochers; enfin on y remarque aussi une belle fresque représentant le couronnement d'épines.

Le palais royal des sciences et des arts, autrefois dit de *Brera*, bâtiment magnifique, renferme un superbe observatoire, un jardin botanique riche en plantes exotiques; une bibliothèque publique, un cabinet de médailles et un musée. La bibliothèque a peu de manuscrits, mais elle

compte 100,000 volumes, et elle est riche en ouvrages modernes; le cabinet de médailles occupe un très-beau local, et le musée, bien qu'il ne renferme pas de chefs-d'œuvre des grands maîtres, est fort riche en modernes tableaux, et très-intéressant pour l'histoire de l'art. C'est dans ce musée que se fait annuellement l'exposition des peintures modernes. Les principaux établissemens d'instruction sont deux lycées et deux gymnases, l'Académie ou l'école des beaux-arts, l'école de mosaïque, celle des sourds-muets, le conservatoire de musique, l'école vétérinaire, l'institut militaire géographique, le cabinet d'histoire naturelle, et enfin parmi les sociétés savantes, l'institut royal et impérial.

Près de *Garignano*, à une demi-lieue de Milan, on remarque la petite maison de Pétrarque, dont il ne reste de l'époque de ce célèbre personnage que deux colonnes sur lesquelles on lit son chiffre, les fenêtres, le plancher et les voûtes de deux chambres donnant sur la campagne.

On admire au village de Garignano les fresques de l'ancienne Chartreuse, et au bourg de *Saronno*, l'église de Notre-Dame, dont les fresques sont des chefs-d'œuvre de Bernardin Luini. Au château de Castellazzo on remarque les restes du mausolée de Gaston de Foix, ouvrage du Bambaja; à la maison Simonetta, les voyageurs vont écouter un écho qui répète trente-six fois le bruit d'un coup de pistolet.

Nous ne décrirons point les nombreux hôpitaux de Milan, dont le plus remarquable est le grand hôpital qui renferme plus de 2000 lits, ni les établissemens fondés par la bienfaisance; mais nous devons dire que l'heureuse découverte de Jenner, auquel l'antiquité aurait élevé des temples, est plus répandue dans le royaume lombard-vénitien que dans le reste de l'Italie. A Milan, la petite-vérole fait peu de ravages, et c'est aux soins du gouvernement, au zèle éclairé des ministres de la parole divine, qu'est dû l'affaiblissement de

ce fléau : des vaccinateurs jurés ont constamment les yeux ouverts pour en arrêter les effets. Les institutions de bienfaisance n'accordent aucun secours aux enfans dont les parens ne présentent point de certificats de vaccination ; chaque trimestre, les curés de campagne lisent en chaire les noms des individus morts de la petite-vérole ; *ils rappellent à leurs paroissiens leurs devoirs envers Dieu et envers l'État, qui leur prescrivent de ne point négliger le bienfaisant préservatif* (1). Lorsqu'un individu est atteint de la variole, l'un des parens ou le médecin est tenu d'en faire la déclaration, sous peine d'une amende de 100 francs : l'autorité fait placer sur la maison une inscription en gros caractères, qui annonce qu'elle est en proie à la contagion. Aucun des membres de la famille qui aurait approché le malade ne peut communiquer avec qui que ce soit jusqu'à la guérison ou la mort de celui-ci, et le cadavre est transporté au cimetière sans les cérémonies d'usage.

Milan a toujours tenu un rang distingué dans les lettres et dans les arts : Virgile y fit ses études, et Valère-Maxime y prit naissance. Dans les temps modernes elle vit naître l'antiquaire Octavio Ferrari, le savant François-Bernardin Ferrari, oncle du précédent, le jurisconsulte André Alciat, le protestant Jean-Paul Alciati, le géomètre Bonaventure Cavalieri, la célèbre Marie-Gaetane Agnesi, qui occupa la chaire de mathématiques à Bologne, les papes Pie IV et Urbain III, et le célèbre jurisconsulte Beccaria.

Le commerce de cette ville est considérable, et ses fabriques sont en grand nombre : on y compte plusieurs manufactures de soieries, de velours, de tulles, de cotonnades, de porcelaine, de chocolat, etc.

Monza, à quelques lieues au nord de Milan, possède un beau palais ainsi qu'une cathédrale, vieille basilique fondée

(1) Voyage en Italie, fait en 1820 par le docteur *Valentin.*

par Théodelinde, reine des Lombards, et dont le trésor est l'un des plus riches du royaume; on y montre la célèbre couronne de fer dont on ignore l'origine et la date, et que Napoléon plaça sur sa tête en disant : *Dieu me la donne, gare à qui la touche*, d'après l'inscription qu'elle porte : *guai a chi la tocca.* La couronne d'or d'Agilulphe, duc de Turin, que Théodelinde avait choisi pour époux, était une autre curiosité du trésor de cette cathédrale : elle fut transportée à Paris en 1799, et placée au cabinet des médailles; mais en 1804 des voleurs s'en emparèrent et la firent fondre. On montre encore le reliquaire de Théodelinde, qui contient la couronne de cette reine, sa coupe de saphir, son éventail et son peigne; la prétendue robe de la Vierge, et le manuscrit sur papyrus contenant l'état des reliques envoyées par saint Grégoire à la belle Théodelinde. Les peintures à fresque et les tableaux qui ornent la basilique de Monza sont remarquables : la voûte est ornée de médaillons représentant les princes qui ceignirent la couronne de fer depuis Agilulphe jusqu'à Charles-Quint. On voit dans le cimetière le cadavre momifié d'Hector ou d'Astor Visconti, exhumé depuis environ trois siècles, et trouvé intact : il est debout dans une niche et recouvert de son armure. Le palais de Monza est d'une architecture noble et régulière : la chapelle passe pour un chef-d'œuvre; les jardins en sont vastes et magnifiques; le parc, traversé par le Lambro, a près de 3 lieues de circuit. Les restes du palais qu'habita l'empereur Barberousse servent aujourd'hui de magasins. Cette ville, dont la population est à peine de 6000 âmes, existait sous les noms de *Moditia*, *Modoœtia* et *Moguntia*, du temps des Romains. Sa position agréable sur les bords du *Lambro* la fit choisir par Théodoric, roi des Goths, pour l'une de ses résidences.

Sur la frontière méridionale du royaume, *Pavie* s'élève au bord du *Tessin*. Cette rivière lui fit donner le nom de

Ticinum; son origine, suivant Pline (1), est antérieure à celle de Milan. Sous les empereurs elle était considérable : Tacite (2) en fait mention. Sa situation est délicieuse. Les Lombards la choisirent pour capitale; mais on ignore d'où lui vient le nom de *Pavie*. Elle fut ravagée par le maréchal de Lautrec qui, par une conduite barbare, chercha à venger la célèbre défaite de François Ier. C'était jadis la ville aux *cent tours :* il n'en reste que deux; encore, celle dite de Boëce est-elle moderne. Elle est peuplée de 22,000 habitans. Ses rues sont larges, et sa grande place est entourée de portiques. Sa cathédrale a été restaurée de manière que l'ancien gothique se perd dans des constructions nouvelles; on y voit suspendu à la voûte un vieux mât ferré que l'on prétend être la lance de Roland. On y a déposé les restes de Boëce, de ce véritable grand homme, dit un auteur, de ce ministre, savant, orateur, philosophe, poète et martyr du bien public et de la vérité dans un siècle de barbarie (3). Mais on n'y voit point son tombeau, bien que Liutprand, roi des Lombards, lui en eût fait ériger un magnifique en 726, dans l'église de Saint-Augustin (4). De ses autres églises, la plus digne d'attirer l'attention par son architecture lombarde, est celle de Saint-Pierre *in ciel d'oro*, transformée depuis long-temps en un magasin à fourrages, et qui recèle, dit-on, sous des bottes de foin, le tombeau de Liutprand. L'église de Saint-Michel passe pour une des plus anciennes de Pavie : on la fait remonter au VIe siècle; mais un auteur récent a prouvé qu'elle avait été brûlée en 924 par les Hongrois, et que l'église actuelle ne date que du XIe siècle, opinion que justifie le style de son architecture (5). L'église *del*

(1) L. XVII, c. IV. — (2) Annal., liv. III, ch. V. Hist., liv. II, ch. XVII, XXVII, LXVIII et LXXXVIII. — (3) *Valery :* Voyages historiques et littéraires en Italie, t. I, p. 209. — (4) *Giusep. Robolini :* Notizie appartenente alla storia della sua patria, etc., t. I, p. 210, et II, 86. — (5) *San-Quintino :* Dell italiana architettura durante la dominazione longobarda.

Carmine est vaste et majestueuse; celle de *Santa-Maria Coronata*, dite de *Canepanova*, est d'une simple et noble architecture. On conserve à l'évêché le prétendu tombeau de saint Augustin, que l'on voyait autrefois dans l'église de Saint-Pierre : c'est un travail de deux artistes siennois du XIVe siècle.

Un pont soutenu par cent colonnes de granite, un théâtre et plusieurs autres édifices décorent cette ville. Son université célèbre remonte à l'époque de Charlemagne, et a reçu de Marie-Thérèse une organisation qui subsiste encore : on y compte environ 1400 étudians. La bibliothèque de Pavie n'a que 50,000 volumes et un petit nombre de manuscrits; elle possède aussi un musée d'histoire naturelle, un jardin botanique, ainsi que des cabinets de physique et d'anatomie. Le plus beau de ses trois colléges a été fondé par saint Charles Borromée : c'est un véritable palais.

Nous ne devons point passer sous silence l'ancienne chartreuse de Pavie, située entre cette ville et Milan; c'est une des merveilles de l'Italie; la façade de l'église est ornée de sculptures exquises des premiers maîtres du XVe siècle; le pavé de la nef, qui imite un tapis de Perse, et tous les autels sont en mosaïque de pierres fines de la plus grande beauté; on y remarque le magnifique mausolée de Jean-Galéas Visconti, fondateur de ce couvent, et qui est resté vide, parce que, terminé 100 ans après sa mort, on ne put jamais découvrir le lieu où son corps avait été déposé provisoirement. Les murs intérieurs et extérieurs de cette chartreuse sont couverts de fresques remarquables.

Une belle place entourée d'arcades; 8 faubourgs; 18,000 habitans; un vieux château transformé en une vaste caserne; une enceinte de murailles élevées; plusieurs églises; un grand hôpital renfermant quelques vieux

tombeaux; un théâtre et plusieurs beaux palais appartenant à des particuliers; des fabriques considérables de faïence et de soieries; un grand commerce de fromages que l'on vend sous le nom de *parmesan :* tel est en peu de mots ce qu'offre la ville de *Lodi*, sur les bords de l'Adda, célèbre par la bataille du 10 mai 1796.

Crema, l'antique *Forum Diuguntorum*, sur la rive droite du Serio, est le siége d'un évêché. L'industrie de cette ville de 8000 âmes consiste dans ses toiles et son fil, dont elle fait un grand commerce.

A 8 lieues au nord de Milan, sur l'une des extrémités méridionales du lac auquel elle donne son nom, *Côme*, la patrie de Pline le Jeune, est décorée du titre de ville royale, que ne justifient point ses rues étroites et tortueuses. Sa cathédrale, bâtie en marbre, est digne d'attention, c'est un vaste et beau monument de la renaissance; on y voit près des fonts baptismaux un reste d'inscription relative à Pline. L'*Ædes Joviæ*, l'ancienne demeure de Jean-Baptiste Giovio, offre sous le vestibule une riche collection d'inscriptions antiques; le lycée, fondé en 1824, a de la magnificence; le casino, établissement nouveau, est d'une tenue remarquable, surtout pour une ville de 8 à 9000 âmes; le théâtre est construit avec élégance.

Le lac de Côme dont les bords enchanteurs donnent tant d'agrément au séjour de cette ville, offre, comme le dit M. Valery, un reflet de la Suisse et de l'Italie; la Grèce même semble y apparaître dans quelques uns des lieux environnans; *Lenno*, *Nesso*, *Lecco*, *Colonia*, *Corenno*, y rappellent *Lemnos*, *Naxos*, *Leucade*, *Colonne* et *Corinthe.* La *Pliniana*, le lieu le plus remarquable du lac, ne fut point, comme on l'a dit, la demeure du naturaliste romain, mais tire son nom de la célèbre fontaine intermittente dont Pline le Jeune a donné la description. La pointe de *Bellagio* paraît être le lieu où Pline l'Ancien possédait

la villa qu'il appelait *Comœdia*, celle qu'il nommait *Tragœdia* a dû être à Lenno sur la rive opposée.

Il faut suivre les bords du lac ou le traverser dans sa longueur pour arriver au bas des pentes des Alpes dans la pittoresque vallée de l'*Adda*, que l'on nomme aussi *Valteline*. Cette vallée qui fit partie de la Suisse, puis de la France, avant d'être réunie sous la monarchie autrichienne au royaume lombard-vénitien, a pour chef-lieu le superbe bourg de *Sondrio*, dont la population active et industrieuse est de 3500 habitans. En redescendant vers le sud, après avoir traversé la chaîne méridionale de cette vallée, on voit, entre le *Brembo* et le *Serio*, petites rivières qui prennent naissance dans ces montagnes, la ville royale de *Bergame* ou *Bergamo*. Les Romains l'appelaient *Bergamum*. Elle fut dévastée par Attila, rétablie par les Lombards, et ville libre sous les successeurs de Charlemagne. A l'époque de la splendeur de Venise, elle dépendait de son territoire. On y voit de belles églises, entre autres celle de *Santa-Maria Maggiore*, dont la façade, ornée de colonnes, est soutenue par des lions en marbre rouge; le Dôme où l'on remarque plusieurs beaux tableaux; Saint-Alexandre *in colonna*, église du XVe siècle avec une riche et nouvelle coupole. Bergame possède aussi deux théâtres, des établissemens d'instruction et de bienfaisance, une bibliothèque de 45,000 volumes, dons volontaires faits par des particuliers. Sa foire annuelle, qui occupe 600 boutiques sur une vaste place, rappelle par son importance les foires que les papes au moyen âge encourageaient par des indulgences. Son commerce en soie et en fer est considérable, et ses habitans jouissent d'une réputation d'activité, d'industrie et de gaieté que ne leur contestent point les autres peuples de l'Italie.

Entourée de fossés, de murailles et de bastions, dominée par la citadelle de *Santa-Croce*, arrosée par le Pô et

par un canal qui communique de ce fleuve à l'Oglio, la ville antique de *Crémone* est située dans une plaine agréable. Fondée par les *Cenomani*, nation gauloise, elle doit à cette origine le nom gallique de *Crémon*. Fidèle au parti de Brutus, son territoire fut distribué aux soldats d'Auguste; Vespasien la fit saccager par les siens, et l'an 630 elle fut pillée par les Goths. L'empereur Barberousse lui fit éprouver un sort semblable; le maréchal de Villeroy y fut fait prisonnier par les Autrichiens en 1702, et en 1799 ces derniers remportèrent sous ses murs un avantage sur les Français. Cette ville jouit en Italie d'une grande réputation pour ses instrumens de musique et surtout ses violons. Elle occupe une superficie considérable : sa circonférence est de 2 lieues, et sa population de 26,500 habitans. Ses rues sont larges, droites et bien bâties; elle a de grands palais, mais tous construits dans le style gothique, et 45 églises, dont la plus importante, le Dôme ou la cathédrale, est surmontée d'une tour, l'une des plus élevées de l'Italie : elle a 372 pieds de hauteur. La forme allongée de Crémone l'a fait comparer à un navire dont cette tour serait le grand mât (1). La façade de cet édifice gothique offre des sculptures très-curieuses, représentant les signes du zodiaque et les travaux des champs. Au-dessus de la porte principale, les figures des prophètes, ouvrage de Jacques Porrata, portent la date de 1274. L'intérieur est décoré d'excellentes peintures des maîtres crémonais. Le nouveau marché, les portes Saint-Luc et Sainte-Marguerite sont d'une belle construction.

L'ancienne abbaye de Saint-Sigismond, à peu de distance de Crémone, mérite d'être visitée. *Pizzighettone*, à 4 ou 5 lieues au nord-ouest, est une vieille place forte peuplée de 4000 âmes ; ce fut la première prison de François Ier après sa défaite à Pavie.

A 10 lieues au nord de Crémone, *Brescia*, également

(1) Voyage dans le Milanais, par *Millin*, t. II.

entourée de remparts et de fossés, a des rues pour la plupart larges et belles, et 32,000 habitans. Son palais de justice se distingue à l'extérieur par un mélange d'architecture gothique et moderne, et à l'intérieur par des peintures à fresque et des tableaux précieux. Le palais municipal ou la *loggia* est magnifique; son grand théâtre, nouvellement construit, se fait remarquer par son beau péristyle, et sa vieille cathédrale par la hardiesse de sa voûte, ses tableaux, ses statues et ses riches autels. La bibliothèque publique, fondée par le cardinal Quirini, renferme 28,000 volumes; on y conserve un célèbre manuscrit des quatre évangélistes du VIe ou du VIIe siècle et de la plus belle conservation; mais un des monumens les plus précieux est une grande croix enrichie de camées antiques, qui fut donnée par Didier, dernier roi des Lombards, à sa fille Ansberg. L'établissement de charité appelé *Pio luogo della congrega apostolica* est très-bien tenu et remonte à près de trois siècles. Le *Campo-Santo*, commencé en 1815, est un grand et beau monument. Mais ce qui rend Brescia intéressante pour le voyageur instruit, c'est la découverte qui y fut faite en 1822 d'un temple antique attribué à Vespasien, et de plusieurs statues parmi lesquelles on en remarque une en bronze représentant la Victoire. Ce temple, dès qu'il sera restauré, sera transformé en un musée d'antiquités où l'on réunira toutes celles qui ont été trouvées à Brescia. Cette ville, dont le commerce est étendu, et qui vend à l'Angleterre la soie qu'elle récolte dans ses environs, est célèbre par ses armes à feu.

« L'aspect de *Mantoue* réveille des idées diverses, dit « Millin, l'imagination se rappelle que ce lieu a vu naître « Virgile : on aime à se souvenir de la gloire et des libé- « ralités des Gonzagues; et sa situation, au milieu d'un « vaste marais formé par les débordemens du *Mincio*, « donne d'abord l'idée d'une ville imprenable; mais ces

« eaux malfaisantes y portent souvent la fièvre et en dé-
« fendent mal l'approche ; car *Mantoue*, souvent assiégée, « a été prise plusieurs fois. » Cette ville est la plus forte place de l'Italie : on prétend qu'elle fut fondée par les Etrusques trois siècles avant Rome (1). A la fin du XVIIe siècle elle renfermait 50,000 habitans ; aujourd'hui elle en compte à peine 25,000. Ses rues sont larges et presque toutes tirées au cordeau ; ses places sont grandes et régulières ; ses fortifications sont bien entretenues. Elle s'enorgueillit avec raison d'être la patrie de Virgile, et l'on aime à voir le soin qu'elle prend de le rappeler : l'une de ses portes est surmontée de son buste, et l'une de ses places fut ornée d'un monument à la gloire de ce poète immortel, par le général français Miollis, qui eut l'heureuse idée d'assainir un marécage pour créer cette place. Sa cathédrale, refaite intérieurement d'après les dessins de Jules Romain, peut être mise au rang des plus beaux temples de l'Italie. L'église de Saint-André est un des plus purs ouvrages de la renaissance : les plus habiles peintres de Mantoue semblent avoir mis leur orgueil à la décorer de leurs plus beaux ouvrages. C'est dans l'église de Sant-Egidio que reposent les cendres du *Tasse*, le Virgile de la moderne Italie. Le château, les portes, les ponts de Mantoue, sont d'un aspect imposant, dit M. Valery. La porte du pont *dei Mulini* est un majestueux monument de Jules Romain. Cet habile artiste a construit aussi le marché au poisson, ainsi que les boucheries. Nous n'avons rien à dire du gymnase et de la bibliothèque, mais nous ferons observer que le musée est un des plus riches parmi ceux du second ordre que possède l'Italie. Le gouvernement autrichien a fait des dépenses utiles pour l'assainissement de *Mantoue*, en desséchant une partie de ses marais et en construisant

(1) *Rudolphe de Jenny*.

de nouvelles fortifications, qui ont déterminé l'écoulement des eaux stagnantes. Cette ville, qui possède des fabriques de soieries, de draps et des tanneries, ne fait de commerce que par l'entremise des juifs.

Hors de son enceinte on voit le palais royal du *Te*, ancienne résidence des ducs, et le plus mémorable ouvrage d'architecture de Jules Romain. On a dit et répété qu'il devait son nom à sa forme qui rappelait celle de la lettre T, mais sa forme même prouve au contraire que cette opinion est fausse. Il faut donc admettre celle d'un académicien français (1) qui prétend que ce nom est une abréviation du mot *Tajetto* ou *Tejetto* qui signifiait jadis passage donné à l'écoulement des eaux, parce que ce château fut construit sur un sol marécageux que l'on a desséché.

Toutes les villes que nous venons de décrire dépendent du gouvernement de Milan. Avant d'entrer dans celui de Venise, examinons les campagnes de la haute Italie sous le point de vue sanitaire. Nous avons déjà fait remarquer la misère qui règne dans quelques villages du Milanais; au pied de ces montagnes qui forment ses limites septentrionales, le villageois est souvent atteint d'une maladie appelée la *pellagre*, et, suivant les gens de l'art, inconnue il y a un siècle ; c'est une affection cutanée dont le caractère extérieur consiste en taches brunâtres ou noirâtres qui se développent sur toutes les parties du corps, excepté au visage. Ceux qui en sont atteints, dit le docteur Valentin (2), sont maigres, faibles, tristes, accablés par l'effet d'une funeste hypocondrie et par des douleurs qu'ils ressentent le long de la colonne vertébrale; elle développe chez quelques individus les symptômes alarmans de la démence ou du délire. Cette maladie, qui est souvent mor-

(1) M. *Quatremère de Quincy :* Histoire de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes.

(2) Voyage en Italie, par le docteur *Valentin.*

telle et qui porte au suicide ses malheureuses victimes, paraît au printemps, augmente pendant les chaleurs de l'été, et disparaît aux approches de l'hiver: on ignore encore à quelle cause elle est due; mais il y a tout lieu de croire qu'une nourriture malsaine la fait naître; elle est peu répandue dans le *département de Venise*, dont quelques parties sont funestes à l'homme par l'insalubrité de l'air.

Lorsqu'on s'approche des bords de l'Adige, on commence à reconnaître les effets de cette insalubrité; et s'il faut en croire des renseignemens peut-être exagérés, les environs de Peschiera, près du lac de *Garda*, sont tellement redoutables, surtout pour les étrangers, que les régimens français tiraient au sort pour aller former la garnison de cette ville. On prétend que le territoire de Vérone et celui de Rovigo participent de cette insalubrité.

A l'extrémité méridionale du lac de Garda s'élève la forteresse de *Peschiera*, la *Pescaria* des anciens, petite ville qui doit son nom aux importantes pêcheries du lac. Ses fortifications étaient presque tombées en ruines, lorsqu'elles furent mises sur un pied respectable par le général français Haxo; les Autrichiens les ont augmentées depuis. On voit encore sur les bords du lac les grottes de Catulle, et sur le roc de Sermione de vastes ruines que l'on regarde à tort peut-être comme les débris de l'habitation du poète latin. Les vieilles murailles flanquées de tours qui forment l'enceinte de *Vérone* sont dominées au nord par des collines couvertes de vignes et de maisons de campagne. L'Adige la divise en deux parties égales; sa circonférence est d'environ 4 lieues et sa population de 60,000 âmes. Les opinions sont divisées sur l'époque de son origine : on prétend qu'elle remonte au IVe ou au Ve siècle avant notre ère; qu'elle fut occupée par les Étrusques, ensuite par les Vénètes jusqu'à la fin du IIe siècle avant Jésus-

Christ; ce qu'il y a de certain, c'est que du temps de Strabon elle était importante. Les cinq portes qui la décorent, ses longues et larges rues dont quelques unes sont garnies de trottoirs, annoncent une grande ville. Le célèbre architecte San-Micheli fut le constructeur de la plupart des fortifications, des portes, des ponts et des palais de Vérone. Les superbes remparts bâtis par cet artiste ont été démolis en vertu d'un article du traité de Lunéville; mais le bastion *delle Boccore*, encore intact, donne une idée de leur solidité. Les principales églises de Vérone sont celle de Saint-Zénon et la cathédrale. La première, bâtie au IXe siècle, est remarquable par ses portes en bronze surchargées de figures grotesques; par son portail, où figurent les paladins Roland et Olivier et les trois reines, Bertrade, mère de Charlemagne, Hildegarde, sa femme, et Ermengarde, épouse de Didier; par le tombeau de son patron, couvert d'ornemens bizarres, et par un mausolée curieux, regardé à tort comme celui de Pepin, fils de Charlemagne. Dans la cathédrale, on remarque le tombeau du pape Léon III qui fut chassé de Rome parce que son élection, méconnue par le peuple, avait été faite par les cardinaux seuls; et l'Assomption du Titien qui fut un des ornemens du musée Napoléon. Les églises de Sainte-Anastasie, de Sainte-Hélène, de Sainte-Euphémie, de Saint-Bernardin, de Saint-George, de Saint-Étienne et de Saint-Sébastien, offrent aux amateurs des arts, chacune son genre de beauté; mais la plus ancienne est celle de Saint-Nazaire et Saint-Celse : on croit qu'elle remonte au VIe siècle. Les grottes qui l'avoisinent servirent de retraite aux premiers chrétiens.

Vérone est remplie de palais dont les plus remarquables sont ceux de *Canossa*, de *Gran-Guardia*, de *Guasta-Verza* et de *Pompei*. La Douane est un édifice tout-à-fait monumental. La place aux Herbes est décorée d'une statue re-

présentant la ville de Vérone, et d'une colonne qu'il suffisait autrefois de toucher pour être à l'abri des poursuites de ses créanciers. Le théâtre mérite d'être visité : sous son péristyle, ouvrage de Palladio, on voit la belle collection des inscriptions étrusques et des bas-reliefs grecs et romains, formés par le marquis de Maffei. La bibliothèque de la ville ne renferme que 10,000 volumes et n'a point de manuscrits, mais celle du Chapitre en possède plusieurs, entre autres les commentaires des *Institutes* de Gaïus, qui étaient cachés sous des épîtres et des méditations de saint Jérôme, et qui ont été publiés à Berlin par les soins de trois savans (1).

Nous ne citerons pas tous les établissemens scientifiques de Vérone : on conçoit qu'il est naturel que cette ville ne soit pas, sous le rapport des institutions utiles, en arrière des autres cités italiennes. A côté des richesses modernes qu'elle possède, subsistent encore de vénérables témoins de son antique splendeur, dont le plus remarquable est un amphithéâtre d'une belle conservation. A la vue de ces monumens on se rappelle que l'on est dans la patrie de Catulle, de Pline l'Ancien et de Cornelius Nepos; en admirant les tableaux qui décorent la plupart de ses églises, on ne peut oublier que la moderne *Vérone* a donné le jour à un peintre célèbre, à Paul Véronèse, dont cependant elle possède très-peu d'ouvrages.

A environ 5 lieues à l'est de Vérone on voit, près du village d'*Arcole*, sur le bord de l'Alpon, un obélisque mutilé qui fut érigé en mémoire de la victoire que remporta Bonaparte en 1796 sur les Autrichiens. Il est encore debout, mais il est dépouillé de ses inscriptions. « La couronne de fer, l'N impérial ont disparu, dit M. Valery, et leurs traces inspirent moins de regrets. C'est Buonaparte,

(1) MM. *Bekker*, *Goeschen* et *Holweg*.

c'est le général de l'armée d'Italie que l'on cherche à Arcole ; le capitaine est là bien au-dessus du prince, et la couronne de chêne des triomphateurs de Rome aurait mieux été à ce monument que la gothique couronne des rois lombards. »

Plus on est frappé de la fertilité du sol des environs de Padoue, de Vicence, de Trévise et de Bellune, plus on est étonné de la misère de ses habitans. La paresse et l'ignorance en sont les principales causes.

Padoue, ville de forme triangulaire, occupe une enceinte de plus de 3 lieues, et présente une population de 47,000 âmes. L'antiquité de son origine n'est pas douteuse ; ce qu'en dit Tite-Live (1), qui naquit dans ses murs, et les beaux vers de Virgile qui attribue sa fondation à Antenor (2), prouvent qu'elle existait douze siècles avant l'ère chrétienne ; elle portait le nom de *Patavium*, dont les Italiens modernes ont fait *Padova*, et, s'il faut en croire Strabon (3) qui vante son commerce et ses richesses, elle pouvait, long-temps avant lui, armer jusqu'à 120,000 hommes. On soupçonnera peut-être le géographe grec de quelque exagération, et son texte de quelque erreur ; mais les témoignages de plusieurs poètes romains (4) attestent du moins la prospérité de l'industrie de cette ville : ses étoffes étaient recherchées. Elle a plusieurs grandes places et de beaux édifices ; mais ses rues sont étroites, sales, mal pavées, et garnies d'arcades basses et sombres. Cependant, depuis la chute de Venise, elle s'embellit de jour en jour et s'enrichit des pertes que fait l'ancienne reine de l'Adriatique. Ici, comme dans toutes les villes d'Italie, il y a profusion de tableaux dans les églises, et les tableaux comme les églises sont toujours l'œuvre de quelque grand

(1) Liv. X, ch. II. — (2) Énéide, liv. I, vers 242. — (3) Liv. V, ch. II.
(4) *Martial*, Épigrammes, liv. XIV. — *Juvénal*, satire VIII.

talent; on compte un grand nombre de temples à Padoue; celui de Saint-Antoine, surnommé *il Santo*, prétend posséder le corps de son patron. C'est la plus ancienne et la plus belle église de cette ville. La chapelle du saint est une des plus riches du monde; le chœur et le maître-autel réunissent les chefs-d'œuvre des plus grands maîtres; la voûte de la sacristie est décorée d'une admirable fresque de Liberi qui représente l'apothéose de saint Antoine; l'intérieur renferme de beaux mausolées; le trésor, immense amas de reliques, a perdu une grande partie de ses richesses à l'époque de l'invasion française en 1797 : cependant on y montre encore la langue de saint Antoine, et le recueil manuscrit de ses sermons corrigés par lui-même. Le dôme ou la cathédrale, édifice achevé dans le siècle dernier, est d'une architecture médiocre; mais le palais épiscopal, voisin de cette église, est intéressant sous le rapport de l'art. L'église de Sainte-Justine avec ses huit coupoles à jour, dont la plus élevée est surmontée de la statue de la sainte, est, au rapport des connaisseurs, un superbe monument. Padoue est une ville lettrée; son université jouit d'une réputation méritée : elle remonte au commencement du XIIIe siècle; elle est fréquentée par un millier d'étudians. On conserve dans son cabinet de physique une vertèbre de Galilée. La bibliothèque renferme 70,000 volumes; le jardin botanique est le plus ancien de l'Europe : on y cultive 7 à 8000 espèces de plantes. Le séminaire ou le collége est célèbre par sa bibliothèque de 55,000 volumes et par son imprimerie. L'académie des sciences, lettres et arts de Padoue est une société savante qui jouit d'une grande estime. Sur la place de l'église Saint-Antoine, on remarque la statue en bronze du *condottiere* Guatamelata par Donatello, la première qui ait été fondue par les modernes. Padoue renferme plusieurs palais remarquables : l'ancien *Palazzo della Ragione*, autrefois salle

d'audience du palais de justice, aujourd'hui le temple de la loterie, sous plusieurs rapports ne le cède point à la Bourse de Paris ; le palais *del Capitanio* est d'une architecture majestueuse. Le *Prato della Valle*, la plus vaste des places et des promenades de la ville, est orné des statues de la plupart de ses grands hommes, depuis Antenor jusqu'à Canova, qui cependant n'était pas Padouan.

A quelques lieues au sud-ouest de Padoue, le village d'*Arqua* est célèbre par sa position pittoresque, par la maison de Pétrarque, dont on conserve avec soin les meubles et la distribution, et par le tombeau de cet illustre auteur.

Nous laissons au sud-est de Padoue *Legnago*, petite place forte qui appartient à la province de Vérone; *Montagnana*, ville de 8000 âmes, qui dépend de celle de Padoue et qui possède des filatures de soie, des fabriques de tissus de laine, et des tanneries; enfin *Este* qui renferme la même population, qui rivalise avec la précédente dans les mêmes objets d'industrie, et qui a été le berceau de la maison d'Este à laquelle appartient la branche cadette de Brunswick, qui règne sur la Grande-Bretagne.

L'ancienne *Vicentia*, aujourd'hui *Vicence*, peuplée de 30,000 âmes, est entourée d'une double muraille. Ses rues sont irrégulières, mais sous le rapport de la construction et de l'architecture de ses édifices, c'est une des villes les plus remarquables de la haute Italie. Sa cathédrale est d'un très-beau gothique. Ses murs renferment peu d'antiquités : quelques ruines d'un théâtre qu'on croit être du temps d'Auguste, les restes d'un palais impérial, une statue d'Iphigénie conservée chez les Dominicains, sont tout ce qui a échappé aux ravages du temps et aux dévastations des barbares. Elle est la patrie du célèbre architecte Palladio qui s'est plu à l'embellir. C'est à cet

artiste que Vicence doit la restauration du palais appelé la basilique, vieille construction gothique qui, par ses soins, est devenue dans le même style un chef-d'œuvre de goût. Le théâtre olympique du même architecte est un monument élégant et noble, construit sur le modèle des théâtres antiques. La bibliothèque de Vicence, appelée la Bertoliana du nom de son fondateur, le célèbre jurisconsulte Jean Bertolo, renferme 36,000 volumes et environ 200 manuscrits.

Les environs de Vicence présentent plusieurs curiosités : hors de ses murs le casino Capra est encore un chef-d'œuvre de Palladio ; *Cricoli* est une ville bâtie sur le plan du poète de Vicence Trissino; près du village de *Costozza*, on voit une caverne, espèce de labyrinthe d'une demi-lieue d'étendue.

Au nord de la province de Vicence, le bourg d'*Asiago*, bien bâti et orné de nombreuses fontaines, est le chef-lieu du district des *Sept-Communes* (*Sette Communi*), dont les habitans, véritables montagnards des Alpes, sont célèbres par les dissertations dont ils ont été le sujet, et dans lesquelles les uns ont voulu les faire descendre des Cimbres échappés au fer de Marius, les autres des restes d'une colonie allemande amenée par les Othons, et d'autres enfin comme des ouvriers en bois sortis du Tyrol (1). Quoi qu'il en soit, les habitans des Sept-Communes se distinguent des Italiens par un langage et des mœurs qui attestent qu'ils sont originaires du nord. Processifs comme les Normands, ils se rassemblent encore pour pleurer sur la tombe d'un parent ou d'un ami, et élisent leurs prêtres comme aux premiers temps du christianisme.

(1) C'est *Malte-Brun* (Annales des Voyages, tom. VIII) qui, d'après le baron de Hormays, a soutenu cette opinion. Il prétend que le nom tyrolien de *zemberlenk*, qui signifie *ouvrier en bois de sapin*, a pu donner naissance à leur prétendue origine *cimbre*.

Entrons dans la province de Trévise : nous y verrons d'abord *Possagno* ou *Passagno*, village qui a vu naître Canova et dont il s'est plu à assurer la prospérité future en y élevant un temple en marbre, dans le goût antique, dont le portique est celui du Parthénon, et qui, par ses dimensions colossales et la richesse de ses ornemens, peut être cité au nombre des plus beaux édifices de l'Italie. C'est dans cette magnifique église que ses cendres ont été déposées.

Non loin de ce village, *Bassano*, ville de 10,000 âmes, dans une situation délicieuse, au bord de la Brenta, a vu naître le Bassan, l'émule du Titien et du Corrège, et l'ingénieur Ferracino qui a orné sa ville d'un des plus beaux ponts de l'Italie.

Les rues de *Trévise* ne sont pas plus régulières que celles de Vicence; la plupart de ses places sont vastes et entourées d'arcades; l'hôtel de ville est un bel édifice, la cathédrale est richement ornée, et la population est de 15,000 âmes. Cette ville s'est fait un nom littéraire moins par sa bibliothèque que par son athénée qui publie de savans mémoires.

Malgré son titre de ville royale ou de chef-lieu, *Bellune*, qui ne renferme que 8000 habitans, mérite peu d'attention. *Udine*, autre ville royale et chef-lieu du Frioul, est située le long du canal de la *Roya ;* des murailles crénelées et des fortifications modernes forment son enceinte. Le plus beau de ses édifices est un grand corps-de-garde orné de sculptures et de statues. Près du château l'on entretient avec soin le *Giardino,* belle promenade plantée d'arbres et établie par les Français. Udine, peuplée de 18,000 âmes, a une académie d'agriculture et plusieurs établissemens littéraires. *Pordenone* est une petite ville intéressante par son commerce et son industrie : on y fabrique des toiles, des papiers et de la chaudronnerie. *Cividale* mérite d'être

citée depuis qu'elle a attiré l'attention des antiquaires par les nombreuses inscriptions, les médailles, les armes que l'on y trouve, et par les importantes constructions qu'elle possède et qui attestent le rang qu'occupait l'antique *Forum Julii* qu'elle remplace.

En approchant des côtes du golfe Adriatique, les lagunes s'étendent, et leurs eaux verdâtres et stagnantes répandent leur malfaisante influence sur les habitations dispersées qui les entourent. Bientôt les lagunes et l'Adriatique paraissent se confondre, et l'on aperçoit *Venise* sortant du sein de la mer, principal élément de sa richesse et de son antique puissance. Au milieu d'un vaste marais, plus de 80 îles qui, réunies par 270 ponts en pierre et 36 en bois, semblent n'en faire qu'une, forment le sol de Venise, de cette ville, l'une des plus anciennes et l'une des plus singulières de l'Europe. Sa circonférence est de près de trois lieues; un grand canal la divise en deux parties égales, et 146 autres canaux bordés de maisons forment ses rues, dans lesquelles le bruit monotone des rames remplace le fracas des voitures. Entre ces canaux les groupes de maisons qui s'élèvent sont divisés aussi par des rues, mais tellement étroites que ce ne sont que des ruelles ou plutôt des passages découverts à l'usage des piétons. On porte le nombre des rues à plus de 2108. Malgré sa position, Venise ne se ressent point de la maligne influence des lagunes; ici, le mouvement continuel des flots divise l'air et l'assainit. Le sol sablonneux de cette cité ne renferme point de sources; quelques citernes particulières et 160 citernes publiques fournissent de l'eau à ses 110,000 habitans. Les lagunes et les canaux de Venise font sa principale sûreté; les vaisseaux de guerre ne peuvent l'attaquer; aussi, avant l'expédition française qui eut lieu en 1797, nulle armée ennemie n'y était entrée.

L'église de Saint-Marc, l'un de ses principaux édifices, n'est cependant ni la plus belle ni la plus grande de Venise,

mais elle est la plus riche en ornemens, et l'on a dit avec raison qu'elle ne ressemble à aucune autre construction. Sa façade longue et écrasée présente cinq grandes arcades fermées par des portes de bronze; au-dessus et tout autour règne une tribune qui, sur la face principale, supporte les quatre fameux chevaux d'airain qu'on prétend avoir été fondus à Corinthe, d'où ils furent transportés à Athènes; qui servirent d'ornemens aux arcs de triomphe élevés à Néron et à Trajan à Rome; qui accompagnèrent Constantin à Byzance; qui furent transportés de Constantinople à Venise au XIIIe siècle, et qui, sous le règne impérial, ornèrent la place du Carrousel à Paris, d'où en 1815 ils retournèrent à celle qu'ils occupent. Leur enlèvement fut un jour de deuil pour le peuple parisien, qui sentait l'humiliation de la conquête; leur réinstallation fut une fête pour le peuple de Venise : on aurait dit qu'il recouvrait avec ces monumens de son ancienne gloire sa primitive indépendance; et cependant quelques jours après, lorsqu'on renversa la statue colossale de Napoléon, ce même peuple murmura.

L'église de Saint-Marc, monument où brillent l'élégance grecque et le luxe byzantin, remonte au commencement du Xe siècle. Un portique soutenu par 288 colonnes l'environne. Le faîte de l'édifice est hérissé de pyramides et de statues dont l'ensemble est bizarre et de mauvais goût; l'intérieur est sombre et surchargé de colonnes, de statues et de dorures; le grand autel est, dit-on, celui de Sainte-Sophie, rapporté de Constantinople avec les chevaux de Corinthe.

La place de Saint-Marc, la plus belle de Venise, peut être mise en parallèle avec les principales places publiques des capitales de l'Europe; sa longueur est de 200 pieds et sa largeur de 100; mais ce n'est point par ses dimensions qu'il faut la juger : vue de la mer, elle offre un coup d'œil magnifique. Près du quai, deux colonnes de granite, provenant, dit-on, du temple de Saint-Saba à Saint-Jean

d'Acre, mais qui sont égyptiennes, et dont l'une supporte la statue de saint Théodore, et l'autre le lion ailé de saint Marc, qui pendant plusieurs années fut à Paris l'ornement de l'esplanade des Invalides; à droite, le palais ducal, dont la lourde architecture a quelque chose du style mauresque; à gauche, le palais royal, édifice moderne orné d'arcades et de colonnes; l'église de Saint-Marc, la monnaie, la bibliothèque et plusieurs beaux bâtimens, ouvrages de l'architecte Lansorino, forment l'enceinte de cette belle place, qui est à la fois le point de réunion des oisifs et des étrangers, et le théâtre des fêtes publiques de Venise. Sous quelques unes de ces arcades se succèdent les boutiques les plus brillantes et les cafés les plus fréquentés de la ville. La partie la plus rapprochée du quai porte le nom de *Piazetta*, ou petite place; mais on n'a pas craint de heurter toutes les convenances en choisissant près des fenêtres du palais destiné au souverain, à peu de distance des lieux occupés par les bouffons et les marionnettes, l'emplacement réservé pour les exécutions judiciaires : c'est entre les deux colonnes qu'on place l'instrument du supplice.

L'ancienne résidence du doge; le palais ducal ou de Saint-Marc, où siégeaient jadis les redoutables inquisiteurs d'État, édifice qui fut plus d'une fois, comme le sérail de Constantinople, ensanglanté par les têtes que l'on y exposait à la balustrade extérieure, atteste que l'aristocratie armée des lois républicaines peut être aussi sanguinaire que la monarchie armée du cimeterre ottoman. Il faut plus d'un jour pour voir cet édifice : nous n'essaierons pas d'en décrire l'intérieur. Les statues colossales qui ornent l'escalier; les galeries que décorent les chefs-d'œuvre du Tintoret, du Titien, de Paul Véronèse, du Corrège et d'Alberti; la bibliothèque, composée de plus de 650,000 volumes et de 5000 manuscrits; plusieurs belles statues antiques, donnent à cet édifice un grand intérêt aux yeux des curieux.

Le groupe de porphyre, à l'angle près de la porte, représente Harmodius et Aristogiton. C'est dans la bibliothèque placée dans l'immense salle du palais de Saint-Marc, où s'assemblait le grand conseil, que l'on conserve la célèbre mappemonde de *Fra Mauro*, dessinée en 1460, et le précieux manuscrit des lois lombardes dit de Trévise. Dans une autre salle de ce palais on voit les grandes cartes de *Marco Polo*. On admire le beau portail de *Sainte-Marie de Nazareth;* la façade de l'église de *Saint-Jérémie*, qui ressemble plutôt à un palais qu'à un temple; le péristyle de celle de *Saint-Simon*, et la noble architecture de l'église de la confrérie de Saint-Roch. L'église de Saint-George majeur est une des merveilles de *Palladio*, et celle du Rédempteur en est le chef-d'œuvre. Dans celle de *Frari* où reposent, dit-on, les restes du Titien, s'élève une large pyramide qui renferme le cœur de Canova, monument érigé aux frais de l'univers : ainsi l'Angleterre a fourni le quart de la dépense; la France et l'Allemagne, le second quart; l'Amérique méridionale une faible partie, et l'Italie le reste des 102,000 fr. qu'il a coûtés. Dans le trésor de l'église de saint Marc on conserve un manuscrit qui tombe en poussière et que l'on dit être celui de l'évangile de Saint-Marc, bien qu'il soit en latin. Ce trésor est le plus riche reliquaire que l'on connaisse : on y voit exposés de nombreux morceaux de la vraie croix, le clou, l'éponge et le roseau, instrumens de la passion de Jésus-Christ; le couteau qui lui servit à la cène; l'humérus de saint Jean-Baptiste; d'innombrables reliques de saint Marc, et divers objets précieux, trophées du pillage de Constantinople (1).

Les théâtres portent presque tous ici le nom de quelque saint : l'un des plus grands est celui de *Saint-Luc;* celui de *Saint-Benoît* est consacré aux opéras; celui de *Saint-*

(1) *Valery :* Voyages historiques et littéraires en Italie, t. I, p. 338.

Ange, à divers genres de productions dramatiques; celui de *Fenice*, terminé en 1793, est le plus beau; il a coûté des sommes considérables; il peut contenir environ 3000 personnes. Parmi les nombreux palais dont Venise s'enorgueillit, il en est peu qui ne puissent passer ailleurs pour de belles maisons de particuliers. Les principaux sont le palais *Trévisan*, d'une élégante architecture, qui indique l'époque de la renaissance; les palais *Pisani* et *Giustiniani-Lolin*, qui renferment tous deux de bons tableaux et le premier une bibliothèque choisie; le palais *Grimani*, un des plus élégans de Venise; le palais *Manfrini*, célèbre par sa riche galerie de tableaux des diverses écoles et ses curiosités; enfin le palais *Vendramini-Calergi*, qui ne le cède à aucun des précédens pour le goût, la richesse et la magnificence.

Nous avons décrit la place Saint-Marc, mais Venise en renferme encore d'autres : ce sont celles de *San Giovanni-Paolo*, *Santa Margarita*, *Santa Maria-Formosa*, *San Paolo* et *San Stefano*. Le pont du *Rialto*, qui traverse le *canale Grande* et réunit les deux parties de la ville, est le plus beau, le plus commerçant, le plus solidement construit, en un mot l'un des principaux ponts de l'Europe.

L'arsenal de la marine avec ses chantiers occupe une enceinte de plus d'une lieue de tour; mais ce n'est plus cet établissement, qui, à l'époque du Dante, occupait 16,000 ouvriers et dans lequel au XVIIe siècle 3000 personnes étaient constamment employées : le silence et le repos ont remplacé son ancienne activité. Les deux grands lions de marbre blanc placés à son entrée du côté de la ville sont encore une conquête de Venise; ils ont été apportés d'Athènes. L'intérieur de cet édifice renferme plusieurs curiosités : c'est là que se trouvent un casque en cuir que l'on prétend être celui d'Attila et le massif harnais de son cheval; des étendards turcs, trophées de la bataille de Lépante, et l'armure donnée par Henri IV à la république, mais dont

l'épée a disparu en 1797, au moment de la chute de la république. Le port de Venise est aujourd'hui le plus considérable de la monarchie autrichienne, mais dans quelques siècles ses arrivages seront sans doute encombrés par les sables qui s'y amoncèlent. Son importance commerciale lui a été enlevée par Trieste; cependant il a repris un peu d'activité depuis 1828, époque à laquelle le gouvernement l'a déclaré port franc. On peut juger de l'importance de Venise par le nombre de ses établissemens et de ses édifices publics : 36 églises catholiques, 2 églises grecques, 1 arménienne, 1 temple luthérien, 7 synagogues, 1 hospice d'enfans trouvés, 2 lazarets et 23 hôpitaux, attestent son ancienne prospérité, et font encore mieux remarquer sa décadence.

Les artisans forment à Venise plusieurs corporations, et chacune d'elles entretient une école; elles sont au nombre de 16 à 18, la plupart réunies dans des bâtimens somptueux ornés de tableaux et de statues. Ces institutions pourraient faire croire que le peuple vénitien est plus instruit et plus éclairé qu'un autre : il n'en est rien; il aurait tout au plus l'honneur de n'être point aussi ignorant que d'autres peuples de l'Italie. On ne peut refuser aux gondoliers de Venise cet esprit naturel et cet esprit de corps qui en ont fait long-temps une population distincte et compacte au sein de la cité; mais ce ne sont plus ces agiles bateliers toujours gais et chantant, entonnant en chœur les versets du Tasse; dans leur simplicité grossière ils ont senti qu'il n'y avait plus de patrie, et leurs chants ont cessé! Ces hommes savent tous lire et écrire, on peut en dire autant de presque tous les ouvriers de la ville; il est vrai que c'est à peu près à ces seules connaissances que se borne aussi l'instruction des classes plus élevées.

Les bibliothèques publiques sont peu fréquentées, les cabinets de lecture ne se composent que de mauvais romans, et à l'exception de quelques esprits favorisés des

dons de la nature, on ne voit plus que des hommes ordinaires dans cette ville qui donna naissance aux Algarotti, aux Gaspar Gazzi, aux Goldoni, aux Paoli, aux Bembo et à tant d'autres hommes célèbres. Si les Vénitiens ont peu de littérature, la musique est, en revanche, leur délassement favori. Voici, suivant un auteur (1), comment les personnes aisées passent le temps à Venise, de leur propre aveu : « Ils se lèvent à onze heures ou midi, « font quelques visites ou se promènent par la ville jusqu'à « trois heures; ils dînent, dorment une heure quand il fait « chaud, s'habillent et vont au café jusqu'à neuf heures, « puis à l'opéra qui est un autre *casino*, puis encore au café « une heure ou deux, et ne se retirent en été qu'au point « du jour. Personne ne lit. Les nobles vivent obscurément « et pauvrement dans un coin de leur palais; beaucoup « d'entre eux dînent chez le restaurateur à 2 francs par « tête, et les plus économes à 16 sous, monnaie de France. »

Malgré la décadence dans laquelle le commerce de Venise est tombé, elle est encore l'un des plus importans entrepôts de l'Italie. Elle a des fabriques et des manufactures, une chambre et un tribunal de commerce, une bourse et une société d'assurance. Ses derniers doges célébraient encore dans l'île de *Malamocco* leur mariage avec la mer, qu'elle n'était déjà plus qu'une puissance maritime du dernier ordre.

Réduite à l'état de chef-lieu d'une province autrichienne, quelle main sera assez puissante pour arrêter la ruine de Venise? Ceux qui l'ont vue il y a quarante ans ne la reconnaissent plus, tant est différent le spectacle que présente cette capitale, qui, dès le VI[e] siècle, avait une marine; qui, lorsque l'Europe était plongée dans la barbarie, fêtait Pétrarque et encourageait les arts; qui, enfin, pendant 900

(1) M. *Simond :* Voyage en Italie, t. I, p. 67. — 1828.

ans, fut la métropole du commerce, et traita d'égale à égale avec les plus grandes puissances.

Près de cette ancienne *reine* de l'Adriatique, l'île de *Torcello* renferme une ville épiscopale qui fut jadis opulente. Sa cathédrale, monument du XIe siècle, est enrichie de mosaïques et de peintures. Les restes d'un palais qui fut la résidence d'un terrible conquérant, une place publique où l'on voit encore le trône en pierre sur lequel Attila, roi des Huns, rendait la justice, attirent les pas de l'étranger. Cette ville, qui pendant l'hiver a environ 9000 habitans, est presque déserte en été : c'est l'époque où l'air y devient très-malsain.

Les îles *Lidi*, au nombre de sept, ne sont que des bancs de sables formés par les alluvions des cours d'eau et de la mer elles produisent de belles fleurs et des fruits savoureux. L'une d'elles, appelée le *Lido*, est remarquable par le château de Saint-André, chef-d'œuvre d'architecture militaire de San Micheli, qui sur un sol marécageux est parvenu à construire un solide édifice que l'on pourrait prendre de loin pour un rocher taillé.

« La petite île de *Saint-Lazare* est habitée par les moi-
« nes arméniens, religieux affables, laborieux, qui publient
« en arménien de bonnes éditions des livres les plus utiles et
« les plus estimés, et se livrent à l'éducation de leurs jeu-
« nes compatriotes. Couvent, lycée, imprimerie, cette mai-
» son ramènerait l'ennemi le plus emporté des institutions
« monastiques. L'abbé est un prélat poli, dont les manières
« ont une sorte de dignité orientale qui n'est ni sans grâce
« ni sans douceur. La bibliothèque du couvent, d'environ
« 10,000 volumes et de 400 manuscrits orientaux, princi-
« palement arméniens, est comme tout le reste dans un or-
« dre parfait (1). »

(1) *M. Valery :* Voyages en Italie.

Murano, ville de 4000 âmes, dans l'île du même nom, renferme plusieurs belles églises, dont l'une des plus remarquables est celle de Saint-Donat ou le Dôme, monument d'architecture grecque-arabe du XII[e] siècle, orné d'élégantes mosaïques de la même époque et de plusieurs beaux tableaux. Dans celle de Saint-Michel, on voit le tombeau de Pierre Sarpi, célèbre sous le nom de Fra Paolo. L'île de Murano a conservé les manufactures de glaces qui firent jadis la réputation de l'industrie vénitienne, mais qui ont été bien surpassées en France et en Angleterre; cependant elle a toujours la même supériorité dans la fabrication des perles fausses que l'on vend sous le nom de perles de Venise.

L'île *Saint-Clément* renferme encore les restes d'un couvent de Camaldules; celle de *Pelestrina*, peuplée de 7000 âmes, possède une petite ville; c'est là qu'il faut admirer ces *marazzi*, magnifique digue formée d'énormes blocs de marbre, et qui, destinée à protéger Venise contre la fureur des flots, s'élève à 10 pieds au-dessus de la mer sur une longueur de 108 toises.

Au sud de Venise, *Chioggia*, près de l'embouchure de la Brenta, est une ville de 22,000 âmes, qui est bien bâtie et qui possède une belle cathédrale et un bon port que défendent des batteries.

En terminant la description du royaume Lombard-Vénitien, nous croyons utile de faire remarquer que cette partie de l'Italie, malgré le joug étranger qui pèse depuis si long-temps sur elle, n'a pas perdu cette disposition qui porte en général la nation italienne à profiter des progrès de la civilisation. Nous n'examinerons pas jusqu'à quel point le gouvernement autrichien, dans le but de conserver son autorité en Italie, a dû étendre sur ses possessions les rigueurs d'une politique ombrageuse; mais on doit lui rendre la justice de reconnaître qu'il a mis peu d'entraves à la

tendance générale au bien-être matériel, et que même il a favorisé d'une manière remarquable l'extension de l'instruction primaire. Nous prendrons nos exemples préférablement en Lombardie. Depuis l'année 1826 l'industrie et le commerce de ce pays connaissent les avantages qu'ils peuvent tirer de l'emploi de la vapeur : sur le lac Majeur, et sur ceux de Côme et de Guarda, on navigue rapidement aujourd'hui au moyen de bateaux à vapeur; de nouveaux canaux, de nouvelles routes ont encore facilité les moyens de communication. C'est en 1820 que des écoles élémentaires et de nouvelles méthodes ont été introduites dans le royaume Lombard-Vénitien; on s'est proposé deux objets : l'un d'offrir aux agriculteurs et aux artisans une instruction appropriée à leurs besoins, l'autre d'ouvrir à la classe moyenne une instruction au-dessous de celle que l'on acquiert dans les universités, tout en lui ouvrant la carrière des sciences et de leur application aux arts, au commerce et à l'administration. Le premier but a été atteint par l'organisation des *écoles mineures*, et le second par celle des *écoles majeures ;* enfin des *écoles du dimanche* ont été ouvertes pour l'instruction des enfans que la pauvreté ou leurs occupations empêchent de suivre les écoles mineures. Ce moyen d'instruction a tellement augmenté le nombre des écoliers, qu'en 1822 il était d'un sur 14 enfans, et qu'en 1830 il était d'un sur 3.

TABLEAUX STATISTIQUES

DU ROYAUME LOMBARD-VÉNITIEN,

Divisé en 2 gouvernemens et 17 délégations, comprenant 41 villes, 176 bourgs et 5481 villages et hameaux.

SUPERFICIE en milles carrés allem., 1255.	POPULATION en 1833, 4,457,000 habitans.	POPULATION PAR MILLE CARRÉ, 3551 habitans.

GOUVERNEMENT DE MILAN.

SUPERFICIE en milles carrés allem., 403.	POPULATION en 1833, 2,416,000 habitans.	POPULATION PAR MILLE CARRÉ, 5995 habitans.

NUMÉROS.	DÉLÉGATIONS.	VILLES.	POPULATION.
1.	SONDRIO	*Sondrio*	3,500
		Chiavenna	3,000
		Bormio	1,500
2.	COME	*Come*	8,500
		Lecco	2,000
		Varese	3,500
3.	MILAN	MILAN	150,000
		Monza	5,500
		Gallarate	4,000
4.	PAVIE	*Pavie*	22,000
		Abbiategrasso	4,500
		San Colombano	4,500
5.	LODI	*Lodi*	17,000
		Crema	8,500
		Codogno	8,000
6.	BERGAME	*Bergame*	30,500
		Clusone	4,000
		Treviglio	6,500
		Pisogne	3,000
7.	BRESCIA	*Brescia*	32,000
		Chiari	8,500
		Lonato	6,000
		Gardone	1,500
		Desenzano	4,000
		Salo	4,000
8.	CRÉMONE	*Crémone*	26,500
		Pizzighettone	4,000
9.	MANTOUE	*Mantoue*	24,500
		Revere	8,000
		Sabbionetta	6,500
		Rozzolo	5,000
		Peschiera	1,500
		Viadana	6,000

GOUVERNEMENT DE VENISE.

SUPERFICIE en milles carrés allem., 852.	POPULATION en 1833, 2,041,000 habitans.	POPULATION PAR MILLE CARRÉ, 2395 habitans.

NUMÉROS.	DÉLÉGATIONS.	VILLES.	POPULATION.
10.	VÉRONE	*Vérone*	60,000
		Villa-Franca	5,400
		Legnago	2,000
11.	ROVIGO	*Rovigo*	7,000
		Adria	10,000
		Lendinara	4,500
12.	PADOUE	*Padoue*	47,500
		Abano	3,000
		Este	8,000
		Monselice	5,000
		Montagnana	8,000
		Pieve di Sacco	3,000
13.	VICENCE	*Vicence*	30,000
		Bassano	10,500
		Cittadella	7,000
		Lonigo	6,000
		Schio	6,000
14.	BELLUNE	*Bellune*	8,000
		Feltre	5,000
15.	TRÉVISE	*Trévise*	15,000
		Castel-Franco	4,000
		Conegliano	4,500
		Serravalle	5,500
16.	VENISE	VENISE	110,000
		Burano	7,000
		Chioggia	22,000
		Mestre	5,500
		Murano	4,000
		Pelestrina	7,000
		Portogruaro	4,000
17.	UDINE	*Udine*	18,000
		Cividale	4,000
		Gemona	4,500
		Palma-Nova	2,000
		Pordenone	5,000
		Tolmezzo	2,000

Population par nation.

Italiens	4,378,000
Allemands	71,500
Juifs	6,200
Grecs	750
Arméniens	550
Total	4,457,000

TABLEAUX *des élèves des écoles élémentaires dans le gouvernement de Milan.*

ANNÉES.	ÉCOLES MAJEURES.			ÉCOLES MINEURES.			TOTAL des ÉLÈVES.
	Garçons.	Filles.	TOTAL.	Garçons.	Filles.	TOTAL.	
1822.	19	11	30	2,108	492	2,600	2,630
1825.	41	12	53	2,176	894	3,070	3,123
1829.	50	13	63	2,240	954	3,194	3,257

ANNÉES.	ÉCOLES GRATUITES DU DIMANCHE.		TOTAL.
	Garçons.	Filles.	
1822.	81,241	26,524	107,765
1825.	102,214	38,226	140,440
1829.	105,269	43,648	148,917

TABLEAU *de la nature du sol dans le gouvernement de Venise* (1).

Plaines...	Terres labourables		747,261	tornatures (2).
	Prairies		156,704	»
	Pâturages		52,296	»
	Champs de riz		17,831	»
	Bois		37,571	»
	Cultivables		51,274	»
	Marais		63,202	»
	Collines	186,831	777,995	»
	Montagnes	591,164		
	Landes désertes		486,993	»
	Total de la superficie		2,391,117	»

(1) D'après le signor *Quadri*.

(2) La mesure appelée *tornature* correspond à l'*are* français.

LIVRE CENT HUITIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description de l'Italie. — Troisième section. — Description des États de la monarchie sarde. — Principauté de Monaco.

Long-temps avant notre ère les bords méridionaux du lac Léman étaient habités par les *Nantuates;* ceux de la Dora étaient occupés par les *Salassi*, peuple celte sur lequel Strabon (1) donne quelques renseignemens : il dit que la plus grande partie de leur territoire est dans une profonde vallée; c'est celle d'Aoste. Il ajoute qu'ils possèdent des mines d'or; mais nous sommes portés à croire qu'ils exploitaient ce métal par le lavage dans des terrains d'alluvions; car, selon lui, la *Duria*, aujourd'hui la *Dora*, leur fournissait l'eau nécessaire pour cette opération; souvent ils la tarissaient, ce qui faisait naître des querelles sanglantes entre eux et leurs voisins, qu'ils privaient de cette rivière utile à leurs travaux agricoles. Ils eurent fréquemment avec les Romains des combats et des trèves : leurs défilés et leurs montagnes doublaient leurs forces. Ils eurent aussi la hardiesse de taxer à une drachme par tête les soldats de l'armée de Decius Brutus, qui fuyaient de Modène, et de faire payer à Messala le bois de chauffage et les arbres nécessaires à ses soldats campés dans leur voisinage. Ils pillèrent même une fois le trésor impérial; et sous prétexte de travailler aux ponts et aux chaussées, ils firent rouler sur des légions, d'énormes masses de pierres. La conduite de ce peuple irrita les Romains, Auguste le détruisit; 40,000 prisonniers furent vendus comme esclaves, 4000 furent incorporés dans la garde prétorienne, et 3000

(1) *Strabon*, l. IV, c. VI, § 5.

Romains envoyés par Auguste fondèrent la ville d'*Augusta* dans le lieu même où Varron, leur vainqueur, avait fait camper son armée. C'est cette ville qui a donné son nom à la vallée d'*Aouste* ou d'*Aoste*.

Les *Taurini* habitaient entre les Alpes, le Pô et la Dora. Ils étaient d'origine celtique, comme les précédens. Les *Statielli*, sur lesquels on a très-peu de détails, occupaient la rive droite du *Tanaro;* mais à l'ouest de ces peuples, et au pied des Alpes, était placé celui auquel les anciens donnent indistinctement les noms de *Vagienni*, de *Vageni* ou de *Bageni* (1). Au sud de ceux-ci, sur le versant méridional des Alpes, la petite nation des *Intemelii* s'étendait jusqu'à la mer. Enfin sur le versant méridional des Apennins, dans l'espace compris entre *Gênes* et la *Spezzia*, le petit peuple des *Apuani* portait le nom de la ville d'*Apua*, aujourd'hui *Pontremoli*. Le territoire de ces quatre derniers peuples constituait la province romaine de *Ligurie*. Les autres étaient compris dans la *Gaule viennoise* et dans la *Gaule cisalpine*.

C'est vers la fin du IVe siècle que le pays voisin du lac Léman prit le nom de *Savoie* (*Sapaudia*) (2). Ce pays, beaucoup plus considérable alors qu'aujourd'hui, comprenait celui de Vaud, dont une partie appartenait à la contrée appelée *Maxima Sequanorum* dans la Gaule belgique. Il fut successivement envahi par les Ostrogoths et les Bourguignons; ceux-ci l'incorporèrent au royaume qu'ils fondèrent vers l'an 408; mais en 532, ce royaume ayant été conquis par Childebert, roi des Francs, la Savoie appartint à la France jusqu'à l'époque du partage des États de Charlemagne, qu'elle échut à Lothaire, et fit partie du corps germanique. Un nouveau royaume de Bourgogne

(1) *Silius Italicus* en fait mention, l. VIII. — (2) Le plus ancien auteur qui emploie ce nom est Ammien-Marcellin, qui vécut jusqu'en 390. Quelques historiens prétendent que *Sapaudia* ou *Sabaudia* dérive de la langue celtique, et signifie *pays montagneux*.

s'étant constitué en 888, la Savoie y fut incorporée vers l'an 930. Rodolphe III, dit *le Fainéant*, qui mourut vers l'an 1031, donna son royaume à l'empereur Conrad-le-Salique, après avoir toutefois érigé la Savoie et la Maurienne en comté, en faveur d'un seigneur Berthold ou Berold qui avait rendu de grands services à l'État. Conrad confirma Humbert *aux blanches mains*, fils de Berthold, dans la possession de ce comté qui, en 1416, fut élevé au rang de duché, par l'empereur Sigismond, en faveur d'un Victor-Amédée qui en était souverain.

La maison de Savoie est considérée à juste titre comme l'une des plus anciennes de l'Europe; mais plus son origine est obscure, moins on doit être étonné de voir le soin que les généalogistes ont pris de la faire descendre de Wittikind. Ce chef saxon est en quelque sorte le *Japhet* des princes de l'Europe moderne : tous prétendent l'avoir pour aïeul. La maison de Savoie descendant seulement de Berthold, peut prouver une antiquité de plus de 800 ans : c'est une durée assez respectable. Le fondateur de la monarchie sarde est Victor-Amédée II. Dégoûté des affaires, il abdiqua en 1730 en faveur de Charles-Emmanuel son fils, qui, par son ingratitude, le conduisit au tombeau. Le règne de Charles-Emmanuel fut glorieux, mais ses successeurs perdirent, par suite de l'influence qu'eurent sur la politique européenne les conquêtes de la république française, toutes leurs provinces continentales, et le royaume de Sardaigne, réduit au territoire de cette île, ne reprit son ancien rang que par les traités de 1815, qui le remirent en possession de ses États.

Ce royaume comprend l'ancien *duché de Savoie*, moins une petite portion cédée au canton de Genève; la *principauté du Piémont*, les *duchés d'Aoste* et *de Monferrat*, la *seigneurie de Verceil*, les *marquisats de Saluces* et *d'Yvrée*, les *comtés de Nice* et *d'Asti*, et l'île de Sardaigne. A ces

anciennes possessions le congrès de Vienne a ajouté une petite partie du Milanais, le territoire de l'ancienne *république de Gênes* et l'île de *Capraja.*

Sa superficie totale est de 3650 lieues géographiques carrées, dont 2050 pour le continent et 1610 pour l'île de Sardaigne. La population du royaume était en 1826, d'après les recensemens officiels, d'environ 3,800,000 individus : elle paraît avoir augmenté de près d'un dixième depuis cette époque.

Une partie des Alpes qui appartiennent au groupe du mont Blanc, se trouve, ainsi que cette célèbre montagne, sur le territoire sarde. Les principales rivières qui arrosent les provinces continentales sont le *Rhône* qui borde à l'ouest la Savoie, l'*Isère* qui en traverse une partie, le *Var* qui arrose l'intendance de Nice, la *Magra* celle de Gênes; enfin, le *Pô*, qui, avec le *Tanaro*, la *Stura*, la *Dora* et quelques autres de ses affluens, arrosent les intendances de Turin, d'Alexandrie, de Novare, etc.

Les diverses parties des États sardes diffèrent par leurs idiomes. Le savoisien et le vaudois sont des dialectes de la langue romane qui est une des branches de la langue italique. Dans le comté de Nice on parle le provençal qui est un autre dialecte de la même langue. L'italien en usage dans les autres provinces sardes du continent, est loin d'être pur : le piémontais et le génois sont des dialectes remplis de mots français. Dans la Sardaigne on parle un italien mêlé de mots latins, castillans, grecs, français et même allemands (1). Ce sont autant de traces qui restent des différens peuples qui se sont établis dans l'île.

Les provinces continentales sont divisées en 21 évêchés et en 3 archevêchés; le catholicisme est la religion de l'État, les autres ne sont que tolérées : 22,000 Vaudois

(1) Voyez l'Atlas ethnographique du globe, par M. *A. Balbi.*

vivant dans les vallées des Alpes, et qui depuis douze siècles de date certaine professent un culte analogue au culte réformé, supportèrent en silence, jusque dans ces derniers temps, l'injuste privation de quelques uns de leurs droits de citoyens. Ils ne pouvaient acquérir aucune propriété hors de leurs vallées, ni parvenir aux grades militaires. Mais ces injustes inégalités ont cessé d'exister. Quelques Vaudois ont été nommés officiers par le roi actuel; leurs ministres reçoivent un traitement de 500 francs; et cette population intéressante autant qu'industrieuse, qui entretient 75 écoles, et qui, bien qu'elle fournisse principalement des agriculteurs et des bergers, a des fabriques de draps, 12 usines, et plusieurs fonderies de fer, jouit enfin de la protection qu'elle mérite à tant de titres. Les juifs, plus malheureux, sont privés de la faculté d'acquérir des propriétés foncières et se sont vus forcés de se défaire de celles qu'ils avaient acquises sous le gouvernement français. Relégués dans les villes, ils ne peuvent exercer leur industrie que dans un quartier particulier, et sont de plus assujettis à porter une marque qui les fasse reconnaître.

Les Codes français, célèbres par leur clarté, avaient été accueillis avec joie en Piémont et en Savoie; ces provinces pouvaient les conserver en cessant d'être françaises : ils ont été remplacés par les anciennes coutumes plus ou moins incertaines ou contradictoires qui régissaient autrefois ces pays. Les fils héritent à l'exclusion des filles. La tentative d'émigration est punie d'amende et de peines infamantes; la confiscation des biens réduit à la misère la famille du coupable de quelque crime ou de quelque délit; les juges nommés et révoqués à volonté fixent à leur gré les frais de procédure; les grâces mêmes que le prince accorde sont payées sous le titre d'*émolument royal.* On a si bien organisé dans ce royaume le système de centrali-

sation, que le gouvernement, dit un voyageur (1), revient suivant son bon plaisir sur la *chose jugée*, révoque des transactions librement consenties entre particuliers, annulle des testamens, change à son gré les compétences, et délègue à des commissaires la connaissance des causes des hommes puissans ou protégés. Dans les matières criminelles, l'accusé ni le défenseur ne sont présens à l'audition des témoins; l'instruction, les débats, le jugement, tout se fait en secret; et si, malgré ces moyens accablans pour l'accusé, son innocence est reconnue, il n'est rendu à la liberté que lorsqu'il a payé les frais d'une procédure onéreuse.

Les nobles jouissent de toutes les faveurs du gouvernement : eux seuls peuvent prétendre aux grades élevés de l'armée; ils sont exempts de toute corvée, dont les autres classes sont surchargées; ils ne sont pas justiciables des tribunaux ordinaires; un noble qui ne veut pas acquitter ses dettes obtient du roi l'autorisation de ne pas payer pendant 10 ou 20 ans les intérêts de ce qu'il doit.

Ces faits indiquent suffisamment la nature du gouvernement sarde : c'est le despotisme dans toute sa pureté. Mais il faut dire aussi que ce qui le rend supportable, c'est que les princes de la maison de Savoie se sont toujours distingués par la réunion de toutes les vertus privées. C'est à leurs lumières que les sciences et les arts doivent les encouragemens qu'ils ont reçus jusque dans ces derniers temps, et que l'instruction publique est arrivée au degré d'avancement qui la distingue; mais en favorisant tout ce qui tend à répandre les connaissances utiles dans les hautes classes de la population, on paraît avoir totalement oublié le peuple : il languit dans l'ignorance et la superstition; les écoles primaires sont peu nombreuses et peu fréquentées.

(1) M. *Simond :* Voyage en Italie, t. II, p. 376.

Nous commencerons notre excursion chorographique par le nord de la Savoie. La première ville que l'on traverse en venant de Genève est *Bonneville*, où l'on remarque, à l'extrémité du pont qui traverse l'Arve, une statue érigée en 1824, au roi Charles-Félix, en mémoire des digues qu'il fit élever pour arrêter les ravages de cette petite rivière torrentueuse. A une lieue au-delà du village de *Cluse*, on fait voir aux étrangers la caverne de Balme qui a 600 à 700 pas de longueur, et dont l'entrée est à 700 pieds au-dessus des eaux de l'Arve. Plus loin on remarque le Nant d'Arpenas, cascade qui, tombant de la hauteur de 7 à 800 pieds, se détache comme une longue écharpe blanche sur un fond de roches noires dont les couches sont d'un côté disposées en zigzag et de l'autre en un grand nombre de bandes arrondies et parallèles. De la petite ville de *Sallenches* que traverse un torrent fougueux, on ne peut se lasser d'admirer la vue majestueuse du mont Blanc. De l'autre côté de l'Arve, le village de *Saint-Martin* est situé au pied de l'aiguille calcaire de Warens, qui s'élève à 7200 pieds. Sur la rive gauche de l'Arve les *bains de Saint-Gervais*, au pied du mont Blanc, attirent chaque année une foule d'étrangers, par l'efficacité de leurs eaux thermales, par la magnifique cascade qu'on y remarque et par les sites pittoresques qui les environnent.

Sur le chemin qui par la rive gauche de l'Arve conduit à la vallée de Chamouni, où cette rivière prend sa source, on passe au bord du petit *lac de Chède* qui, entouré de vertes pelouses, présente une singulière particularité : c'est qu'au fond de ses eaux limpides et tranquilles qui laissent voir le tapis de verdure qui le couvre, on aperçoit çà et là des places du plus beau bleu, que les montagnards attribuent, les uns à des sources qui ne gèlent jamais, les autres à ses cavités profondes. Le village de *Servoz* qui, sous l'administration française, s'enrichissait par l'exploita-

tion des mines de plomb argentifère, offre aujourd'hui le tableau de la misère; les travaux y sont depuis long-temps abandonnés; les usines n'offrent plus que de tristes ruines. C'est un peu au-delà de ce village que commence la vallée de Chamouni, devenue le rendez-vous des *touristes* de toutes les nations, depuis qu'en 1741 deux Anglais, dont l'un était le célèbre voyageur Pococke, la signalèrent à la curiosité de leurs compatriotes. Mais on sait que plus d'un siècle avant cette époque le vertueux François de Sales y avait porté, à de malheureux habitans que les éboulemens de deux montagnes avaient réduits à la plus affreuse misère, les consolations de la religion et les secours que réclamait leur indigence.

Celui qui n'a point encore parcouru les Alpes ne peut voir sans une sorte d'admiration cette longue vallée profondément encaissée entre deux rangées de hautes montagnes : à gauche le mont Brevent, à droite les rameaux du mont Blanc, qui forment une suite d'obélisques élancés dans les airs comme les flèches d'un gigantesque édifice gothique; ici l'Arve qui serpente en roulant avec fracas ses eaux écumeuses sur son lit rempli des débris des montagnes; là ces trois amas énormes de glaces, appelés le *glacier des Buissons* ou *des Bossons*, le *glacier des Bois* et le *glacier de l'Argentière*, qui, commençant dans la région des neiges perpétuelles, descendent jusqu'au fond de la vallée, au milieu des prairies ou des champs en culture. C'est le glacier des Bois qui forme près du sommet du Montanvert, à 2500 pieds au-dessus de la vallée, ce que l'on nomme la *mer de glace*, longue de 2 lieues sur une largeur d'environ une demi-lieue; mais ce que ce glacier offre de plus remarquable c'est vers son extrémité, au milieu de la vallée, une caverne de 100 pieds de diamètre et de 60 pieds de hauteur, creusée naturellement dans la glace et du fond de laquelle se précipite l'Arveiron. On croit voir le pa-

lais de cristal qui sert d'asile à la nymphe des torrens.

A 14 lieues à l'ouest du village de *Chamouni*, la petite ville d'*Annecy*, agréablement située au bord d'un lac, est le siége d'un évêché. Le vieux château qui appartenait aux anciens comtes de Genève, le palais où réside l'évêque, la cathédrale où l'on conserve les reliques de saint François de Sales, l'église du couvent de la Visitation, bâtie par le roi Charles-Félix, et la salle de spectacle sont ses principaux édifices. Cette ville de 6000 âmes possède des filatures de coton, une importante verrerie et des usines. Le lac qui la baigne a trois lieues de longueur sur une de largeur; à quelque distance de sa rive orientale on voit le château de Menthon, qui, à en juger par une inscription placée sur la porte, a la prétention d'être antérieur à la naissance de Jésus-Christ; et plus loin le bourg de *Talloire* où naquit le chimiste Bertholet. Au nord du lac, le village d'*Annecy-le-Vieux* paraît être l'antique *Dinia :* on y a trouvé des inscriptions romaines.

Chambéry est encore plus agréable par sa position au milieu d'un bassin entouré de hautes montagnes, qu'intéressante par ses édifices; cependant elle n'est pas dépourvue de belles constructions. Quelques unes de ses rues sont larges et bien alignées; on doit surtout citer celle à arcades qu'a fait bâtir le général de Boignes, qui, né dans cette ville, amassa dans l'Inde une fortune considérable; c'est à sa générosité que Chambéry doit le bel hospice de Saint-Benoît. La cathédrale est un édifice du commencement du XVe siècle, où l'on voit des fresques de cette époque; le portail de l'église dite de la Sainte-Chapelle, est orné des statues de plusieurs princes de la maison de Savoie; la chapelle royale est remarquable par ses vitraux; le théâtre est d'une construction élégante et simple; la caserne peut loger, dit-on, plus d'un régiment; la place de Lans, la plus belle

de la ville, est décorée d'une fontaine d'assez mauvais goût; mais la promenade de Verney, plantée en quinconce, est jolie et agréable. Chambéry, qui n'a que 10 à 12,000 âmes, siége d'un archevêché, possède une société royale académique, une bibliothèque où l'on remarque quelques beaux manuscrits, entre autres une bible du IXe siècle, enfin un musée riche en médailles antiques et en bons tableaux. Les environs de cette ville sont aussi pittoresques que riches et bien cultivés; la campagne est parsemée de magnifiques mûriers qui indiquent que l'industrie des habitans tire un grand produit des vers à soie.

Aix, à 3 lieues au nord de Chambéry, au fond d'un entonnoir formé par de hautes montagnes, est célèbre par ses bains. On y remarque les restes des thermes romains, et ceux d'un temple que l'on croit avoir été érigé en l'honneur de Diane. Au sud-ouest, la route des *Échelles*, qui communique de la France dans la Savoie, est une des constructions les plus remarquables en ce genre : elle porte le nom de la vallée et du bourg des *Échelles* qu'elle traverse. Pour la tracer il a fallu scier, sur une largeur d'environ 3000 toises, des rochers d'une hauteur excessive. Elle a été commencée sous l'administration française et terminée par le gouvernement sarde. Le bourg des *Échelles*, aujourd'hui très-fréquenté, a pris le titre de ville.

En remontant le cours de l'Isère on arrive à *Conflans*, petite ville qui, malgré sa fonderie royale et son école des mines, a perdu de son importance depuis que la route de la Tarentaise, au lieu de la traverser, tourne le rocher sur lequel elle est bâtie. L'*Hôpital* au contraire, qui n'en est séparé que par un pont, a changé en vingt ans son rang de simple village en celui de bourg considérable. *Moutiers* possède, depuis 1822, une école des mines où l'on voit une riche bibliothèque et une belle collection minéralogique. Cette ville, aux environs de laquelle il existe des anti-

quités, est fort ancienne : elle a porté successivement les noms de *Darentasia*, de *Civitas Centronum*, et enfin celui de *Monasterium*.

La province de Maurienne comprend le bassin de la rivière d'*Arc*, affluent de l'Isère. La petite ville de *Saint-Jean-de-Maurienne*, qui en est la capitale, est triste et mal bâtie. Elle est le siége d'un évêché; sa cathédrale renferme les tombeaux de plusieurs comtes de Maurienne. C'est dans cette ville que Charles-le-Chauve mourut empoisonné. En suivant le cours de la rivière jusqu'au grand village de *Lans-le-bourg*, on remarque le fort de *Bramans* qui de ce côté défend l'entrée de l'Italie. Les deux côtes de la vallée sont bordées de montagnes, les unes arides et les autres couvertes de forêts, dont les sommités sont creusées de cavernes qui servent de retraite aux ours.

A peine a-t-on traversé l'*Arc*, qui descend des Alpes grecques, que l'on voit s'élever la superbe route tracée en zigzag sur le revers septentrional du mont Cenis, par laquelle on peut arriver à cheval ou en voiture au point le plus élevé du col, c'est-à-dire à plus de 6300 pieds. C'est de là qu'avant la construction de cette nouvelle route, se faisait le voyage en traîneau appelé la ramasse, et que l'on franchissait en quelques minutes, au milieu des neiges et des précipices, tout l'espace qui s'étend jusqu'à la *Novalèse*, village aujourd'hui ruiné.

« *Suse*, malgré la beauté de son nom oriental, comme « le dit M. Valery, n'a de curieux que son arc de triom- « phe de marbre, dédié à Auguste, remarquable par le « bas-relief de la frise, offrant un triple sacrifice, mo- « nument qui rappelle les arcs antiques de Rome, et qui « semble une noble entrée ou une sortie convenable de « l'Italie. » Cette ville de 2000 âmes est le siége d'un évêché. *Rivoli*, qui renferme 6000 habitans, est bien bâti et dominé par un château royal qui n'a jamais été achevé,

où naquit en 1562 Charles-Emmanuel I[er], et où fut enfermé Victor-Amédée II, qui, après avoir abdiqué en faveur de Charles-Emmanuel son fils, avait tenté de reprendre le pouvoir.

Turin ou *Torino* occupe l'extrémité des belles plaines qu'arrose le Pô. Cette ville est au confluent du fleuve et de la Dora ou Doire. Il ne faut point confondre cette petite rivière avec celle qui descend de la vallée d'Aoste. L'origine de cette capitale est fort ancienne; elle était la principale cité des *Taurini*, comme l'indique son nom d'*Augusta Taurinorum.* Elle est formée de deux villes : le *vieux Turin*, qui ressemble à toutes les cités anciennes et gothiques, et le *nouveau Turin*, qui a toute l'élégance des villes modernes. Ses rues bien larges, bien droites, et l'on peut dire aussi bien tristes, ne sont animées que les jours de fêtes ; les principales sont celle de la *Dora grossa* , celle du *Pô*, et la *rue Neuve*. Deux grandes places séparent l'ancienne et la nouvelle ville : l'une est celle de *San-Carlo*, et l'autre celle du *Castello*, ou du château. Turin peut passer pour la plus propre des cités italiennes; elle doit cet avantage à l'abondance des eaux qui, pendant l'été, coulent dans toutes les rues, les nettoient, les rafraîchissent, et, pendant l'hiver, les débarrassent de la neige. Pour cette opération, du château-d'eau de la porte Suse, ouvert pendant deux heures, sort un torrent qui entraîne la neige et toutes les immondices de la ville. Une rue longue d'une demi-lieue, formée de maisons bâties sur le même modèle, ornées de portiques qui garantissent de la pluie et du soleil, conduit à la place du château. La demeure royale en occupe le centre, et présente d'un côté une façade gothique, et de l'autre l'élégance de l'architecture grecque. Cet édifice, bizarre dans son ordonnance, est cependant imposant et digne de sa destination; on monte dans l'intérieur par un escalier magnifique. Les appartemens sont

ornés de tableaux; mais on n'y trouve rien des grands maîtres de l'école italienne. Les différens palais qui décorent cette ville sont en général des édifices d'assez mauvais goût, sans en excepter le vaste palais Carignan, bâti en briques. Celui des ducs de Savoie, réuni au palais du roi par une galerie, rappelle par sa façade certaines parties du Louvre. Celui qui est construit avec le plus de goût, est l'ancien palais du comte Birago de Borgaro, aujourd'hui l'hôtel de l'ambassade de France. Le palais de Madame, bâti en 1416 et situé aujourd'hui au centre de la ville, était alors sur les remparts. Il ne reste plus des anciennes fortifications que la citadelle. On compte à Turin 110 églises ou chapelles; la plus vantée est celle de Saint-Laurent : elle est entièrement revêtue de marbre et surmontée d'une belle coupole. L'une de ses chapelles est celle du roi. Pendant les guerres d'Italie, les Français enlevèrent les candélabres et les lampes d'argent qui décoraient cette église, mais ils respectèrent celle du Saint-Suaire, attenante à la cathédrale et au palais du roi, et où l'on conserve dans une châsse d'argent ornée de pierreries le linceul de Jésus-Christ, objet de la vénération du peuple. Cette relique est regardée comme authentique; cependant Rome, Gênes, et en France Besançon, en possèdent aussi, qui passent pour ne l'être pas moins. La cathédrale, dédiée à saint Jean, est d'une belle architecture; une inscription y indique la sépulture du savant historien Seissel. L'église de Sainte-Christine est décorée d'un majestueux portail; celle de Saint-Charles-Borromée est riche, mais d'une architecture médiocre; celle de la Trinité est une des plus belles de la ville; mais la plus remarquable sous tous les rapports est celle de Saint-Philippe de Neri.

Le grand théâtre de Turin est l'un des plus beaux de l'Italie; il suffit de dire qu'il a servi de modèle pour celui de Naples, et qu'il est le chef-d'œuvre du comte Alfieri. La

salle Carignan, récemment restaurée avec goût, est due au même artiste.

L'un des édifices qui doivent être mis en première ligne est le bâtiment de l'université : on y entre par une grande cour carrée entourée d'un rang d'arcades à double étage, dont les murs sont incrustés de bas-reliefs et d'inscriptions antiques. La fondation de cet établissement remonte à l'an 1405 ; on y compte environ 2000 étudians. Sa bibliothèque, formée principalement de l'ancienne collection des livres et manuscrits des ducs de Savoie, contient plus de 112,000 volumes et 2000 manuscrits ; parmi ceux-ci se trouvent plusieurs palimpsestes de Cicéron qui ont été publiés, et l'Imitation de Jésus-Christ dont la date n'est pas moins incertaine que son auteur. Le musée des antiques renferme plusieurs objets remarquables ; le médaillier, l'un des plus riches de l'Europe, prend son rang après ceux de Paris, de Londres et de Vienne.

Le *musée égyptien* est sans contredit, dans son genre, la plus belle collection qui existe. Il est triste de penser qu'après avoir été formé en Égypte par le consul de France Drovetti pour orner le Louvre, le gouvernement français n'a pu, par un singulier motif d'économie, en faire l'acquisition, et que la cour de Turin s'est trouvée assez riche pour pouvoir en doter sa capitale. Parmi les richesses de cette collection on distingue la statue colossale du roi Osymandias, celle de Toutmosis Ier et de Toutmosis II, d'Aménophis II, connu sous le nom de Memnon, et de Rhamsès IV ou du grand Sésostris, regardée comme la plus belle statue égyptienne que l'on connaisse. On y voit aussi une riche suite de stèles ou tableaux peints et sculptés sur pierre, dont les couleurs ont conservé toute leur fraîcheur ; de nombreux ustensiles destinés aux divers usages de la vie ; des instrumens d'agriculture et des armes ; une immense quantité de momies et de manuscrits : parmi ces

derniers se trouvent les fragmens d'un tableau chronologique de plus de cent rois antérieurs à la 18e dynastie.

Sans toutes ces richesses, Turin serait encore au premier rang parmi les villes savantes et littéraires de l'Italie. Outre son université dont l'enseignement est confié à des hommes du premier mérite, elle possède sous le titre d'académie militaire une école où l'on instruit les jeunes officiers, trois colléges et un institut des sourds-muets. Outre la bibliothèque et le musée dont nous venons de parler, elle renferme des collections d'histoire naturelle et de physique, un *édifice hydraulique*, établissement unique dans son genre, où l'on fait des cours d'hydraulique accompagnés d'expériences faites sur de grandes masses d'eau; des laboratoires de chimie, un jardin botanique regardé comme un des plus beaux de l'Italie; et un jardin expérimental destiné à des expériences d'agronomie, et accompagné d'une collection d'instrumens aratoires et d'une bibliothèque relative à la botanique et à l'agriculture. Parmi les sociétés scientifiques se trouvent l'académie royale des sciences, celle des beaux-arts, la société royale d'agriculture et l'académie philharmonique.

Les établissemens de bienfaisance se font remarquer par leur belle tenue; l'hôpital Saint-Louis est un modèle dans son genre.

Tels sont les monumens de la munificence du gouvernement sarde qui recommandent Turin à la curiosité de l'artiste, du savant et du philanthrope. Cette capitale a pris un tel accroissement depuis 1815, que sa population, qui ne s'élevait qu'à 73,000 âmes, dépasse aujourd'hui 116,000.

Hors de son enceinte, on voit au bord du Pô le grand château royal, appelé le Valentin, précédé de plusieurs allées plantées de grands arbres et qui forment l'une des plus belles promenades de la ville. Au pied d'une vaste

colline couverte de maisons de campagne, s'élève la magnifique église de la Mère de Dieu, qui semble être une copie du Panthéon de Paris. A l'extrémité de Turin, le pont sur la Doire est un de ceux qui méritent d'être cités en Europe pour leur hardiesse et leur légèreté. Le palais de *Stupinis*, rendez-vous de chasse du roi, peut être regardé comme l'un des plus splendides qu'il y ait en Europe. Sur le sommet de la montagne de la Superga, on aperçoit cette magnifique église que Victor-Amédée Ier fit élever en 1706, en commémoration de la levée du siége de Turin par les Français. Les caveaux de ce temple servent de sépulture aux rois.

Nous avons laissé au nord de la province de Turin quatre autres provinces qui ne doivent pas être passées sous silence : ce sont celles d'Ivrée, d'Aoste, de Bielle et de Novare. Leurs chef-lieux seuls méritent d'être nommés. *Ivrée* est une ville épiscopale de 8000 âmes ; son aspect est de loin assez agréable, mais son intérieur est fort laid. La Doire Baltée (*Dora Baltea*) y est traversée par un pont romain. Cette ville fut fondée sous le consulat de Marius ; c'est l'antique *Eporedia*. On y fait un assez grand commerce en fromages. *Aoste*, l'ancienne *Augusta Salassiorum*, est aussi le siége d'un évêché ; elle possède plusieurs restes de constructions romaines et un arc de triomphe érigé à Auguste.

Au-delà du mont Rose, l'admiration qui se portait un instant avant sur les beautés de la nature, se concentre sur un des plus beaux monumens de l'industrie et de la patience humaine : la route du *Simplon* surpasse tout ce que les Romains ont exécuté de plus beau en ce genre ; ce n'était point assez d'avoir fait sauter à l'aide de la poudre une portion de la chaîne des Alpes, il a fallu percer ces montagnes pour construire un chemin praticable à toutes les voitures. Napoléon avait franchi les Alpes comme An-

nibal et Bernard, oncle de Charlemagne : cette action glorieuse pouvait être imitée plus tard; mais c'est à lui que l'on doit un travail inimitable qui unit à jamais la Suisse et l'Italie, et qui mériterait d'être mieux entretenu.

Le lac Majeur forme la limite des possessions sardes; la route qui descend du Simplon la côtoie et va traverser l'ancienne et jolie ville de *Novare*, défendue par un vieux château et quelques fortifications. On y remarque une belle place d'armes, un théâtre nouvellement construit, une cathédrale ornée de quelques beaux tableaux, une belle église dédiée à saint Gaudence, et quelques restes d'antiquités romaines. Au nord de cette ville *Oleggio* est recommandable par ses bains. *Verceil*, en italien *Vercelli*, et en latin *Vercellæ*, passe pour avoir été fondée par Bellovèse six siècles avant notre ère. Elle est intéressante par ses monumens. Sa cathédrale ou le dôme est un magnifique édifice moderne, où l'on conserve les reliques de saint Eusèbe; l'église de Saint-André est une construction gothique; celle de Saint-Christophe est ornée de peintures, et celle de Sainte-Marie-Majeure d'une superbe mosaïque représentant l'histoire de Judith : on montre dans le trésor de la cathédrale un évangile manuscrit copié de la main de saint Eusèbe. C'est dans les plaines qui entourent cette ville que les Cimbres furent taillés en pièces par Marius.

Au sud de Turin et sur le bord de la *Stura*, *Coni* ou *Cuneo*, qui fut démantelée par les Français après la bataille de Marengo, ne mérite point, quoiqu'elle renferme 18,000 âmes et une société littéraire, que nous nous détournions pour l'examiner. Il en est de même de *Casale* sur le Pô, à l'est de Turin; sa population est à peu près égale à celle de la précédente, mais les beaux édifices y sont en plus grand nombre : ce sont principalement ses églises, son théâtre et son collége. Dirigeons plutôt nos pas sur Gênes.

La belle route qui conduit à cette ville traverse d'abord *Asti*, jadis *Hasta Pompeia*, célèbre pendant le moyen âge par ses cent tours, comme Thèbes l'était chez les anciens par ses cent portes. Ses vieilles murailles tombent en ruines, ses tours ne sont plus qu'au nombre de trente, et sa population éprouve une diminution sensible : sur une superficie à peu près égale à celle de Turin, on y compte à peine 22,000 âmes. On remarque dans cette ville l'hôtel où naquit Alfieri, et la cathédrale, bel édifice gothique. Son commerce, peu important, consiste en vins rouges et blancs, estimés les meilleurs du Piémont. Les lieux environnans sont remplis d'antiques souvenirs. A quelques lieues au sud-ouest, on voit *Alba*, jadis *Alba Pompeia*, ville épiscopale, qui rappelle le père du grand Pompée qui la restaura; et *Chierasco*, l'empereur Pertinax qui y reçut le jour. D'Asti, la route longe les sinuosités du Tanaro et conduit à *Alexandrie.*

De loin celle-ci ressemble à un village au milieu d'une plaine, et de près ce n'est qu'une ville triste, bâtie en briques, mais l'une des plus importantes places fortes de l'Italie par sa citadelle, autre ville d'un aspect superbe, qui fut construite par les Français, et dont l'entrée est interdite aux étrangers. On sait qu'Alexandrie doit son origine aux querelles des papes et des empereurs pendant le XII[e] siècle. Elle fut fondée en l'honneur d'*Alexandre III*, et long-temps elle eut le nom d'*Alexandrie de la Paille*, parce que ses maisons étaient couvertes de chaume. Alexandrie est importante aussi par sa population que l'on évalue à près de 35,000 âmes. Le palais royal, l'hôtel de ville, quelques unes de ses églises, le mont-de-piété, le bâtiment où se tient la foire, et son nouveau théâtre, méritent d'être vus. C'est le siége d'un évêché. Elle possède une bonne bibliothèque publique, et une société littéraire qui prend le singulier titre d'*académie des immobiles*. A la sortie de

cette ville, une route traverse le village de *Marengo*, devenu célèbre par la victoire que Bonaparte y remporta en 1800 sur les Autrichiens. La colonne érigée au lieu même où Desaix fut tué ne se voit plus. La route conduit ensuite à *Tortone* et à *Voghera*. La première, grande et jadis bien peuplée, n'a que 9000 habitans; la seconde, qui en renferme 11,000, possède une belle cathédrale dans le style grec.

A l'embranchement de la route de Tortone et de celle de Gênes le pays prend un aspect particulier : on entre dans les Apennins; le chemin se change en une gorge étroite, tantôt ombragée par des forêts, tantôt bordée par des prairies solitaires. Entre Alexandrie et Novi on remarque la belle abbaye de dominicains *del Bosco*, qui renferme quelques bons tableaux et le tombeau que le pape Pie V, fondateur de ce couvent, s'y était réservé et qui est resté vide. *Novi* est une ville de 7 à 8000 âmes dont les plus belles maisons sont habitées pendant l'automne par de riches Génois; il ne reste de son vieux château qu'une tour bien conservée et d'une grande élévation. C'est près de cette ville que l'armée austro-russe, sous les ordres de Souwaroff, gagna contre les Français une bataille dans laquelle périt le jeune général Joubert.

Nous laissons à l'ouest la route de Savone où se trouve *Acqui*, petite ville épiscopale, dont le nom indique qu'il y existait du temps des Romains un établissement d'eaux thermales : celui que l'on y voit aujourd'hui est très-fréquenté. On remarque à Acqui les restes d'un aqueduc antique.

A partir de Novi, deux routes conduisent à Gênes : l'une nouvelle par *Arquata*, *Ronco* et *Ponte-Decimo;* l'autre par la Bocchetta. Cette dernière offre des difficultés, mais est admirable par ses points de vue : c'est une suite continuelle de montées et de descentes, de gorges et de ravins;

on est dans le cœur des Apennins. Les habitations, d'abord rapprochées, deviennent plus rares et bientôt disparaissent; enfin on arrive au col de la *Bocchetta. Gênes* se présente au bas de ces montagnes, et la Méditerranée se perd à l'horizon. Ordinairement celle-ci se confond avec le brouillard qui obscurcit ce passage; mais par un temps clair sa surface, brillante comme le cristal, prend la teinte azurée du ciel. Il faut voir Gênes du côté de la mer pour en avoir une idée favorable : bâtie en demi-cercle sur une étendue de plus de 1800 toises, elle s'élève en amphithéâtre au pied d'une montagne aride et brûlée; deux môles imposans par leur masse défendent l'entrée du port, dominé par un fanal gigantesque. Dans un circuit de 4 lieues, la ville est entourée d'une double enceinte de fortifications, devenues célèbres par le siége qu'y soutint Masséna contre les Autrichiens en 1800, et par la courageuse résistance des habitans, qui souffrirent pendant 59 jours toutes les horreurs de la famine.. Elles sont entretenues avec soin. Les rues, pavées de dalles, sont étroites et tortueuses, à l'exception de trois : la rue *Balbi*, la rue *Nuova* et la rue *Novissima*, les seules dans lesquelles les voitures puissent circuler. Cette dernière est formée d'une réunion de palais magnifiques. Rien ne produit un plus singulier effet, surtout vues de loin, que les terrasses couvertes de jardins remplaçant la toiture des palais et des maisons. On ne se borne point à y cultiver des arbustes et des plantes grimpantes : elles sont construites de manière à pouvoir supporter une épaisse couche de terre, d'où s'élancent dans les airs des orangers de 25 pieds de hauteur. A l'exception de plusieurs riches habitations, telles que les palais *Philippe Durazzo*, *Carrega*, *Maximilien Spinola*, *André Doria*, *Balbi*, *Brignole*, *Lercari-Imperiale* et plusieurs autres, on ne peut citer que l'ancien palais ducal et quelques édifices religieux. Le premier de ces palais est réellement

monumental; le second est remarquable par la richesse de ses ornemens; le troisième se distingue par l'heureuse proportion des portiques de la cour et l'originalité de ses voûtes en arcs de cloître; celui d'André Doria porte sous l'entablement des croisées une longue inscription qui rappelle que cet intrépide marin fut amiral du pape, de Charles-Quint, de François I[er] et de Gênes; le palais Balbi se distingue par ses portiques et ses jardins; le palais Brignole par sa belle galerie de tableaux; le palais *Lercari-Imperiale* passe pour l'une des plus élégantes constructions de Galéas Alessi. Le palais ducal, ancienne résidence des doges, aujourd'hui occupé par le sénat de la ville, est le plus vaste de Gênes. Nous ne devons point passer sous silence le magnifique palais *Marcel Durazzo*, devenu celui du roi: c'est le seul dans lequel les voitures peuvent entrer.

L'église de Saint-Laurent est la plus vaste de Gênes et l'une des plus belles cathédrales de l'Italie; on y voit le fameux *Sacro Catino*, large cuvette hexagone en verre de couleur, qui fut regardée comme ayant été taillée dans une énorme émeraude, comme ayant été donnée à Salomon par la reine de Saba, et comme ayant servi aux noces de Cana. Conservé pendant long-temps à la bibliothèque royale de Paris, ce vase n'avait été apprécié que d'après sa valeur vénale; c'est un vénérable trophée de la conquête de Césarée par les Génois en 1101. L'église de l'*Annonziada* fait regretter que sa façade ne soit pas terminée : dans son intérieur l'œil est fatigué de la profusion des dorures; celle de *San-Cyro*, l'ancienne cathédrale, est ornée de fresques et l'une des plus riches en marbres de différentes couleurs. L'*Assomption de Carignan* est, en petit, Saint-Pierre de Rome : on y remarque un saint Sébastien et un Alexandre Sauli, chef-d'œuvre du Puget; enfin l'église de *Sainte-Marie de la Consolation* renferme quelques peintures et sculptures estimées.

Trois hôpitaux d'un beau style se font encore remarquer; l'un, par sa magnifique façade, par l'asile qu'y trouvent 2000 individus de tout âge, par les divers métiers qu'on y exerce, est un modèle dans ce genre : on le nomme l'*Albergo dei poveri*. L'hôpital des *Pammatone*, qui contient environ 700 malades, n'est pas seulement une des plus importantes fondations philanthropiques, c'est aussi l'un des plus beaux monumens de l'art : l'escalier magnifique, les portiques qui environnent la cour, sont en marbre blanc. Jamais, dit M. Valery, la douleur physique n'eut un plus magnifique séjour. Dans cet hôpital, comme dans le précédent, la bienfaisance a son aristocratie : un don de 25,000 fr. vaut à celui qui le fait une inscription, 50,000 fr. un buste, et 100,000 fr. une statue. L'*hôpital militaire*, dans une belle situation, sur un lieu élevé du faubourg Saint-Théodore, peut recevoir jusqu'à 1000 malades. Le conservatoire des *Fieschine* et celui des *Brignole* sont à la fois des couvens et des maisons de travail. L'Institut des sourds-muets est un des plus remarquables que l'on connaisse.

Aucun des théâtres de Gênes n'était digne d'être cité avant l'année 1828, que fut terminé celui de *Carlo-Felice* qui, après celui de Saint-Charles à Naples et celui de la Scala à Milan, est le plus vaste de l'Italie.

Le palais de l'*Université*, avec ses portiques, ses colonnes, ses escaliers de marbre d'une blancheur éclatante, a plutôt l'air, dit M. Valery, d'un palais de l'Orient que d'un collége. Les salles destinées aux cours sont décorées de tableaux de différens maîtres génois; le nombre des élèves ne s'élève qu'à 400. La bibliothèque renferme 45,000 volumes et plusieurs manuscrits chinois et arabes. La ville possède trois autres bibliothèques, au nombre desquelles celle dite *Berio*, présent d'un particulier, compte 15,000 volumes et 1500 manuscrits. Les autres établissemens

d'instruction sont l'école de marine, celle de navigation et l'académie des beaux-arts.

La *loggia de' Banchi* ou la bourse est un édifice remarquable surtout par la hardiesse de la voûte formée de simples mâts de navires. Dans le bâtiment de la douane, on admire les belles proportions de la grande salle de Saint-George, ornée des statues du fondateur de cette célèbre banque. Au-dessus de la porte principale de l'édifice, on voit suspendus quelques morceaux de la chaîne de fer qui fermait le port de Pise et que les Génois conquirent en 1290. A la porte du tribunal de commerce on a placé un monument antique assez curieux : c'est une table en bronze portant une sentence rendue l'an 637 de la fondation de Rome par deux jurisconsultes romains, relativement à la suprématie qu'exerçaient alors les Génois sur les pays limitrophes.

L'enceinte desséchée qui sert de bagne à 700 galériens est l'ancien arsenal où furent construites les fameuses galères de la république; le nouvel arsenal est situé dans l'ancien couvent du Saint-Esprit : on y conserve une proue antique, un canon de cuir et de bois pris sur les Vénitiens au siége de Chiozza en 1379, et l'une des 32 cuirasses portées en 1301 par de nobles croisées génoises.

Les seules promenades de Gênes sont les *murailles du fort*, les allées de l'*acqua verde*, celles de l'*acqua sola*, les *môles*, la promenade du quai, et le beau pont de *Carignano*, de 100 pieds de hauteur, qui, jeté par-dessus des maisons de six étages, réunit deux quartiers élevés de la ville.

La bourse, si fréquentée lorsque la noblesse génoise faisait le commerce de l'univers, est aujourd'hui bien déchue de son ancienne activité, malgré la franchise dont jouit le port de Gênes. Cette ville n'est cependant point tombée dans la même décadence que Venise; mais lorsqu'on pense que du temps des Carthaginois elle était assez

puissante par son commerce pour faire ombrage à ce peuple qui la brûla; que, rebâtie par les Romains, elle redevint florissante; que plus tard elle répara les pertes causées par les invasions des Huns, des Goths et des Hérules, par les conquêtes des Lombards et de Charlemagne; qu'au XIIe siècle elle fut la première ville commerçante qui fonda une banque, célèbre encore dans ces derniers temps sous le nom de banque de Saint-George, et qui fut rétablie en 1814; que, rivale de Venise au XIIe siècle, elle était maîtresse du faubourg de Péra à Constantinople; que devenue la capitale d'une république puissante, elle conserva plus long-temps que Venise la forme primitive de son gouvernement; que, bien qu'elle ait été plus d'une fois obligée de chercher contre ses divisions intestines un refuge dans la protection étrangère, l'amour de l'indépendance fut toujours la principale cause de ses succès; que ce fut par accommodement et non par force qu'elle céda la Corse aux ministres de Louis XV, qu'enfin elle était encore indépendante lorsqu'elle reçut du gouvernement républicain de France une constitution et le titre de *république ligurienne*, jusqu'à ce que l'Empire l'enveloppât dans ses filets, en donnant à son territoire le nom de département; on est presque disposé à regretter qu'à l'époque de la restauration de tant de trônes européens, Gênes n'ait pas été réintégrée dans son antique indépendance.

On est frappé à Gênes de l'extérieur d'aisance et de propreté du peuple, de l'obligeance et de la politesse de la classe supérieure, et des manières simples de la noblesse. On n'y voit point, comme à Turin, ces seigneurs poudrés et frisés comme nos marquis de théâtre, ni cette morgue, ni cette étiquette qui règnent dans les villes où les nobles sont riches et puissans : et c'est sans doute aux occupations commerciales qu'il faut en attribuer la cause. Les femmes mettent beaucoup de recherche et d'élégance dans leur

toilette; elles portent avec une grâce particulière, quand elles vont à pied, un ample voile blanc, appelé *mezzaro*, dont elles couvrent plutôt qu'elles ne cachent une partie de leur visage, les épaules et les bras. Cet ajustement, qui descend jusqu'aux pieds, ajoute à l'élégance d'un bas de soie bien tiré et d'une chaussure légère. Toutes les femmes de la haute classe ont leurs *sigisbés;* mais cette mode qui, hors de l'Italie, passerait pour scandaleuse, est regardée à Gênes comme tellement indifférente en elle-même, que l'on est tenté de croire qu'elle est aujourd'hui presque sans conséquence. L'amour des arts, la culture de l'esprit, une certaine liberté dans les idées, distinguent les Génois de la plupart des Italiens méridionaux. La nation, portée vers le commerce, excelle encore dans plusieurs genres d'industrie : Gênes a des manufactures de soieries, de velours et d'étoffes d'or; l'orfévrerie y est portée à un haut degré de perfection; ses parfumeries et ses fleurs artificielles sont recherchées. Parmi les productions de son sol, ses huiles sont plus estimées que ses vins.

Cette ville a conservé assez de causes de prospérité pour augmenter de population : il y a peu d'années on lui donnait 80,000 habitans, aujourd'hui elle en a plus de 100,000.

Ce qu'on nomme à Gênes le *Port franc* est une réunion de huit beaux édifices uniformes, enfermés dans une enceinte de murailles où l'on emmagasine, sans les imposer à aucun droit, toutes les marchandises qui arrivent de l'étranger. C'est un véritable entrepôt, il fait la richesse du commerce génois. Les seuls porte-faix qu'on y emploie sont connus sous le nom de *caravani;* ils sont tous Bergamasques et se recrutent dans les communes de Piazza et de Zugno, aux environs de Bergame. L'organisation de cette corporation remonte à l'an 1340; à cette époque, ils n'étaient que 12; depuis 1832 le nombre en est fixé à 200.

La partie orientale de la côte qui borde le golfe de Gênes est désignée depuis long-temps sous le nom de *rivière du Levant;* c'était une des divisions du territoire de l'ancienne république. La *Spezzia*, jolie ville de 7 à 8000 âmes, en est le principal port. Il est capable de contenir une importante armée navale. A 5 lieues de la Spezzia l'on voit *Sarzana*, ville à peu près de la même population, et le siége d'un évêché; elle est la patrie du sage et savant pape Nicolas V; sa cathédrale est un bel édifice, construit en marbre de Carrare. On voit dans ses environs les ruines de l'antique et célèbre *Luni*, capitale de la Lunigiane, qui passe pour avoir été détruite par Alaric, ainsi que les restes de deux tours, d'un amphithéâtre et d'une église. *Chiavari,* plus peuplée, bien bâtie et industrieuse, fabrique des toiles et des chaises qu'elle expédie jusqu'en Amérique. Cette ville possède une bibliothèque de 7000 volumes, des écoles publiques, une maison de travail pour les pauvres et une société d'encouragement. A 2 lieues de Gênes, on voit dans l'église de la petite ville de *Nervi* le tombeau du comte Corvetto qui fut ministre des finances en France sous le règne de Louis XVIII.

A l'ouest de Gênes, l'ancien territoire de la république portait le nom de *rivière du Ponent*. La petite ville de *Voltri* a de la réputation pour ses papiers et son vermicelle. Le village de *Cogoleto* prétend à tort disputer à Gênes l'honneur d'avoir vu naître Colomb. *Savone* tire un grand secours de ses fabriques de faïence, de porcelaine et de potasse; mais elle redeviendrait commerçante si son port, comblé depuis long-temps, était creusé de nouveau. On voit encore dans cette ville les restes du palais de Jules II. Sa cathédrale est un bel édifice. *Albenga*, vieille ville noire et insalubre, renferme quelques restes d'antiquités : le baptistère est un petit temple antique qui remonte, dit-on, à un empereur Proculus du dernier temps

de l'Empire; le *ponte-longo* est attribué à Adrien ou à Constance. La jolie *Oneille* ou *Oneglia* est la patrie d'André Doria. *San-Remo* est l'antique *Fanum Romuli;* et *Vintimille*, siége d'un évêché, est l'*Albium Intemelium* dont parlent Tacite et Cicéron. Plus loin, en suivant la côte, *Nice* est une ville de 30,000 âmes, chef-lieu de province et siége d'un évêché; son petit port reçoit des bâtimens de 300 tonneaux; à son entrée s'élève une statue en marbre du roi Charles-Albert. Cette ville jouit du plus beau climat de l'Europe : l'hiver y est sans frimas; aussi le pays est-il le rendez-vous, pendant la froide saison, d'un grand nombre d'étrangers et surtout d'Anglais, attirés par la douceur de sa température. On voit à *Cimier*, dans ses environs, les restes de l'antique *Cenemanium :* ce sont des bains, des temples et un amphithéâtre.

N'oublions point de mentionner, à 2 lieues à l'est de Nice, la petite ville de *Monaco*, peuplée de 1100 habitans. Bâtie sur un rocher qui brave la fureur des flots, et sur l'emplacement du temple d'*Hercule Monœcus*, dont parle Virgile (1), son territoire a le titre de principauté depuis le Xe siècle, et appartient à la maison de Grimaldi sous la protection du roi de Sardaigne.

L'île de *Sardaigne* a été appelée par les Grecs *Sardon* et *Ichnusa*, et par les Romains *Sardinia.* Le nom de Sardo lui vient, dit-on, de Sardus, prétendu fils d'Hercule, qui, parti de la Libye, s'y établit avec une nombreuse colonie. Le nom d'*Ichnusa* paraît lui avoir été donné du mot grec *Ichnos*, par la ressemblance grossière que les anciens trouvaient entre sa forme et celle de l'empreinte d'un pied d'homme. Il paraît que les premières sardoines y furent

(1) Énéide, liv. VI, v. 831.

trouvées; car le nom de *sardonyx*, que les Grecs donnaient à cette variété d'agate, vient en effet de *Sardon.* Suivant Dioscoride, il croissait dans cette île une plante de la famille des renonculacées, que les anciens nommaient pour cette raison *sardonia*, et qui donnait la mort à ceux qui en mangeaient la racine, en produisant aux nerfs de la face une contraction semblable au rire et que l'on appelle *rire sardonique.* Enfin le petit poisson du genre Clupé, appelé *sardine*, doit son nom à l'île de Sardaigne, parce que les anciens en pêchaient une grande quantité sur ses côtes, comme font encore les modernes.

La Sardaigne fut conquise d'abord par les Pélasges, puis par les Phéniciens, les Étrusques et les Carthaginois qui en restèrent possesseurs jusqu'à l'époque de leur première guerre avec les Romains, qui les en chassèrent, et dont elle devint un des greniers. Peu de temps après, elle ne fit avec la Corse qu'une seule province. Sous ces maîtres du monde, sa population était plus considérable qu'aujourd'hui : elle renfermait 42 villes, elle n'en compte plus que 10 qui méritent ce titre. Les Vandales, devenus possesseurs de l'Espagne et des côtes de l'Afrique, les Goths, les empereurs d'Orient et les Arabes furent successivement maîtres de la Sardaigne. Au XIe siècle, les Pisans et les Génois leur succédèrent; 200 ans plus tard, les papes, qui n'ont jamais négligé d'étendre leur domination temporelle, cherchèrent à la réunir aux domaines de l'Eglise; deux fois les Pisans se virent contraints de la leur céder, et Rome en investit la couronne d'Aragon; mais ce fut au XIVe siècle seulement que Jacques II, roi d'Aragon, parvint à s'en rendre maître. Elle resta soumise à l'Espagne jusqu'en 1708, que les Anglais s'en emparèrent au nom de l'empereur d'Allemagne, qui la céda au duc de Savoie en échange de la Sicile.

Depuis le moyen âge les Sardes étaient regardés comme des espèces de sauvages peu susceptibles de civilisation;

mais, à force de soins, la maison de Savoie améliora leur sort. Elle fit fleurir chez eux les arts et les sciences, et put dès lors reconnaître l'avantage que les gouvernemens retirent d'une marche légale et de la propagation des lumières. Peut-être même les malheurs de cette maison n'ont-ils pas peu contribué à ces améliorations : lorsque les conquêtes de la France eurent réduit la monarchie sarde à la seule possession de cette île, la présence du souverain dut y faire plus que les gouverneurs les mieux intentionnés. Il y a 40 ans, les revenus de la Sardaigne atteignaient à peine le quart de leur terme moyen actuel.

L'habitant doit à son long isolement les traits qui le distinguent des autres peuples de l'Italie, et pour le peindre en deux mots, le Sarde est d'une constitution robuste, d'un caractère gai, d'un courage qui va jusqu'à la témérité. Exalté dans ses passions, il aime avec constance, il hait avec fureur; doué d'une imagination vive, enthousiaste dans ses goûts, ami du merveilleux, il se livre avec ardeur à la poésie et aux beaux-arts.

La Sardaigne est divisée en 11 provinces ou diocèses, dont 6 forment l'intendance générale de Cagliari et 5 la vice-intendance générale de Sassari : cette sous-intendance reconnaît la suprématie de l'intendance générale.

Au fond d'un golfe, à l'extrémité méridionale de l'île, *Cagliari*, la capitale, occupe la pente d'une colline rapide que domine un château-fort, bâti par les Pisans. Sa population est de 28,000 habitans; c'est la résidence du vice-roi et des principales autorités. Ses maisons sont mal construites, et ses rues sont étroites et tortueuses. Outre sa cathédrale, elle a 38 églises, 21 couvens, un séminaire, une université, une société royale d'agriculture, un musée d'antiquités et d'histoire naturelle, une bibliothèque, un théâtre, un hôtel des monnaies et un hôpital; mais le palais du vice-roi est le seul édifice remarquable. Elle est le

siége d'un archevêché, de la cour suprême de justice de l'île et du parlement. Cette ville, qui fut fondée par les Carthaginois sous le nom de *Calaris*, fait un grand commerce. Les produits de son sol consistent en blé, en huile, en vin, en coton et en indigo.

La plus importante après celle-ci est *Sassari*, dans une belle vallée au nord-ouest de l'île, peuplée de 20,000 âmes; elle est le siége d'un archevêché, et la résidence du vice-intendant et du gouverneur de la division. Bâtie sur la pente d'une colline, les coteaux qui l'environnent sont couverts de citronniers, d'orangers, d'oliviers et de vignes; la vue délicieuse dont on jouit, et la salubrité du climat, en font un séjour agréable. Elle est entourée de murailles gothiques percées de cinq portes principales, et dominée par un vieux château flanqué de tours et défendu par des fossés. Ses maisons sont en général bien bâties; ses plus beaux édifices sont le palais du gouvernement, celui de l'archevêché, celui du duc d'Asinara, et la cathédrale dont on admire le portail. Outre celle-ci, il y a 4 églises paroissiales, 10 couvens d'hommes dont un de jésuites, et 3 de religieuses. Elle possède un séminaire, un collége de nobles, une école de mathématiques appliquées, et une université où 3 chaires sont consacrées à la théologie, 5 au droit, 3 à la médecine et 2 à la philosophie, et où l'on compte 2 à 300 étudians. Sa bibliothèque publique est assez belle : l'ancien palais de l'inquisition a été transformé en caserne. La population de cette ville est industrieuse; on y fait un grand commerce, principalement en huile d'olive et en tabac. Parmi les belles promenades qui entourent la ville on cite celle de Rosello, ornée d'une fontaine de ce nom que, pour son architecture et l'abondance des eaux, on compare aux plus belles de l'Italie.

Oristano ou *Oristagni*, près du golfe de ce nom, sur la côte occidentale, est le siége d'un archevêché. On y

fait le commerce du thon, poisson qui abonde dans ces parages; elle est peuplée de 10,000 habitans. On récolte dans ses environs l'excellent vin de Vernaccia. *Bosa*, petit port à l'embouchure du Terno, sur le même côté de l'île, a une belle rue, une ancienne cathédrale et plusieurs couvens; la ville, entourée de murailles qui tombent en ruines, est peuplée de 6000 habitans : on y pêche le corail, ainsi qu'à *Alghero*, autre siége d'évêché sur la même côte. Cette dernière ville est la plus commerçante en blé. Sa population est de 7000 âmes; son port ne peut recevoir que de petits bâtimens; mais à trois lieues à l'est, celui de *Porto-Conte*, vaste et bien défendu, peut donner asile à des flottes considérables. Celui de *Castel Sardo*, au nord de l'île, est défendu par des fortifications importantes. *Ozieri* est un village où réside l'évêque de Bisarcio, mais ce village est plus peuplé que certaines villes de la Sardaigne : il a environ 8000 habitans. *Tempio* est un bourg à peu près aussi peuplé, où réside l'évêque d'*Ampiuras*.

Dans l'intendance de Cagliari il existe un petit pays appelé *Barbagia* qui tire son nom d'une émigration de Berbères ou habitans de la Barbarie qui s'y réfugièrent à l'époque de l'invasion de leur patrie par les Vandales. Ce pays, couvert de montagnes et de forêts, se divise en quatre parties : la *Barbagia* proprement dite, le *Scalo* qui a pour chef-lieu un village de 1200 habitans; le *Belvi* et l'*Ollolaï*.

La Sardaigne, qui a été subjuguée par tant de peuples différens, doit nécessairement renfermer beaucoup de monumens qui rappellent leur domination. Ceux qui ont le plus exercé la sagacité des antiquaires sont surtout ceux que l'on nomme *Nuraghes* et qu'un savant, M. Petit-Radel, attribue aux Pélasges, et fait remonter à environ 15 siècles avant l'ère chrétienne : ce sont donc les plus anciens de tous ceux que renferme l'île. Ils offrent le même

caractère de construction que les monumens dits *cyclopéens* dont on trouve de nombreux exemples en Italie. On en a signalé plus de 600. Ce sont des espèces de tours, quelquefois hautes de 50 pieds et de 90 de circonférence, dont le sommet se termine en cône surbaissé; ils sont formés de blocs d'environ un mètre cube, réunis sans ciment; leur intérieur est divisé en trois étages, ayant chacun une chambre; une rampe en spirale, pratiquée dans l'intérieur, sert de communication entre les différens étages; mais ce qu'il y a de remarquable dans la construction de ces chambres, c'est qu'elles sont voûtées en ogive. Quelques uns de ces Nuraghes sont flanqués de tours au nombre de 3 à 7, dont la hauteur est d'environ 6 pieds, et qui ont une ouverture à la partie supérieure. On croit que ces monumens ont servi de sépultures. D'autres constructions antiques, que l'on trouve dans l'île, appartiennent principalement aux Romains : ce sont des restes d'aqueducs, de bains et d'autres édifices. Dans la direction de Cagliari à Sassari, on remarque les restes d'une voie romaine (1).

La Sardaigne est environnée de petites îles : les principales sont, au nord-ouest, l'île d'*Asinara*, et au sud-ouest celles de *Piana*, de *San-Pietro* et de *Sant-Antioco;* à l'est celles de *Serpentaria*, de *Chirra*, d'*Ogliastra* et de *Pedrami;* au nord-est, celles de *Spargi*, de la *Madeleine,* de *Saint-Étienne*, de *Caprera* et de *Tavolara.*

Cette dernière est un bloc énorme de roche calcaire qui a 18 milles de tour et qu'on peut rapporter à la formation secondaire; ses flancs sont coupés à pic et quelquefois même en talon renversé, ce qui la rend inaccessible de tous les côtés. Elle n'est habitée que par des chèvres sauvages. Les anciens allaient y pêcher le mollusque dont ils tiraient le pourpre.

(1) *D. Jos. Manno :* Storia di Sardegna. Turin, 1825.

Asinara, l'*Insula Herculis* des anciens, longue de 4 lieues et demie, large de 2, est montagneuse, fertile, couverte de pâturages, et cependant ne renferme que quelques cabanes de bergers et de pêcheurs.

San-Pietro, divisée du nord au sud par une chaîne de collines, est l'ancien *Hieracum;* sa circonférence est de 8 à 9 lieues. Ses habitans pêchent le corail et cultivent un sol fertile. Elle renferme des salines.

Sant-Antioco, qui comprend 9 lieues de tour, est l'*Enosis* des Romains. Elle a des salines et des terres fertiles.

Caprera récolte beaucoup de grains et abonde en pâturages. Les autres îles ne sont que des îlots sans importance.

Le royaume sarde se compose de provinces en général pauvres, si l'on en excepte le territoire de l'ancienne république de Gênes. Mais il est administré avec économie. Le peuple y serait même peu chargé de contributions, puisqu'il ne paie que 16 fr. 25 c. par tête, tandis qu'en France la contribution donne 19 fr. 26 c. par individu, s'il n'était rigoureusement soumis à l'ancienne coutume rétablie depuis la restauration de payer la dîme au clergé. Il est vrai que plusieurs taxes, telles que celle des portes et fenêtres, celle des patentes, le timbre, l'enregistrement, et l'impôt universitaire, ont été abolis et n'ont point été remplacés par d'autres. Le produit des impôts directs et indirects est évalué à environ 65 millions de francs, et la dette publique à 150 millions.

ROYAUME DE PIÉMONT ET DE SARDAIGNE,

Partagé en 8 divisions ou intendances, en 40 provinces pour le territoire continental, et en 11 diocèses pour l'île de Sardaigne; comprenant en tout 94 villes, 269 bourgs, et 3,356 villages et hameaux.

SAVOIE ET PIÉMONT.

SUPERFICIE en lieues géograph. carrées,	POPULATION en 1826,	POPULATION PAR LIEUE CARRÉE,
2,050.	3,434,000 h.	1,675 h.

Division de Savoie (1) (500,900 habitans).

PROVINCES.	POPULATION.	CHEFS-LIEUX.	POPULATION.
Savoie propre..........	129,000	Chambéry ††.........	12,000
Haute Savoie...........	37,700	L'Hôpital...............	1,500
Carouge.................	43,000	Saint-Julien	1,000
Chablais	48,800	Thonon.................	4,000
Faucigny...............	72,600	Bonneville..............	1,200
Genevois...............	76,000	Annecy †..............	6,000
Maurienne	51,200	Saint-Jean-de-Maur †.	2,500
Tarentaise	42,600	Moutiers	2,500

Division de Turin (716,400 habitans.).

Turin.	316,000	TURIN ††	117,000
Biella..................	91,700	Biella †	7,700
Ivrée...................	136,200	Ivrée †.................	8,300
Pignerol...............	107,000	Pignerol †.............	12,000
Suse....................	65,500	Suse †..................	3,000

Division de Coni (489,130 habitans.).

Coni	143,780	Coni †..................	18,000
Alba......................	99,380	Alba †..................	7,000
Mondovi.................	118,370	Mondovi †.............	17,000
Saluces	127,600	Saluces.................	12,000

Division d'Alexandrie (510,310 habitans.).

Alexandrie	90,530	Alexandrie †	35,000
Acqui	76,940	Acqui †................	6,500
Asti......................	107,670	Asti †..................	22,000
Casale	102,820	Casale †...............	17,000
Tortone.................	47,580	Tortone †.............	9,000
Voghera.................	84,770	Voghera................	11,000

(1) Les signes † et †† indiquent les évêchés et les archevêchés.

Division de Novare (440,020 habitans).

PROVINCES.	POPULATION.	CHEFS-LIEUX.	POPULATION.
Novare	115,780	Novare †	15,000
Lumelline	101,330	Vigevano †	15,000
Ossola	30,420	Domo d'Ossola	1,500
Pallanza	60,040	Pallanza	2,000
Val-Sesia	31,320	Varallo	5,300
Verceil	101,130	Verceil ††	17,000

Division d'Aoste (64,640 habitans).

Aoste	64,640	Aoste †	5,500

Division de Nice (173,230 habitans).

Nice	85,220	Nice †	30,000
Oneille	51,360	Oneille	5,000
San-Remo	36,650	Vintimille †	5,500

Division de Gênes (539,370 habitans).

Gênes	208,300	Gênes ††	100,000
Albenga	50,860	Albenga †	4,000
Bobbio	31,500	Bobbio †	3,500
Chiavari	91,380	Chiavari	8,000
Levante	64,450	Spezia	7,500
		Sarzane †	3,000
Novi	56,540	Novi	8,000
Savone	36,340	Savone †	18,000
Total	3,434,000		

Population de Turin à la fin de 1825 (1).

	HOMMES.	FEMMES.	TOTAL.
Individus de diverses conditions	39,514	43,094	82,608
Ouvriers	7,744	4,405	12,149
Ecclésiastiques	663	»	663
Domestiques	2,659	4,874	7,533
Juifs	777	776	1,553
Individus dans les congrégations	275	»	275
Id. dans les monastères	7	215	222
Id. dans les lieux de retraite	15	848	863
Id. dans les sém., collég. et dans l'académie militaire	995	»	995
Id. dans les hôpitaux	1,098	1,556	2,654
	53,747	55,768	109,515 (2)

(1) Renseignemens tirés de l'ouvrage intitulé : Annal. univers. di statistica, février 1826.

(2) La population de 1824 était de 107,388
Il y avait eu jusqu'à la fin de l'année suivante une augmentation de...... 2,127
109,515

Depuis la fin de 1825 jusqu'à celle de 1826, l'augmentation a été de plus du double de l'année précédente.

ÎLE DE SARDAIGNE.

SUPERFICIE en lieues géograph. carrées, 1,600 (1).	POPULATION en 1826, 490,087 h.	POPULATION PAR LIEUE CARRÉE, 306 h.

Population par diocèses (2).

DÉNOMINATION des diocèses.	VILLES.	VILLAGES OU BOURGS.	POPULATION.	NOMBRE des paroisses.	POPULATION des diocèses.
Cagliari...	Cagliari ††		28,000	79	109,888
		Quarto	5,320		
		Sanluri	3,301		
		Sinnai	2,643		
		Gergei	2,055		
Ogliastra..	....	Villaputzu	2,150	28	25,982
		Seni	1,814		
		Lanusei †	1,379		
Sassari.....	Sassari ††		20,000	32	77,467
		Sorso	3,285		
		Bonorva	4,253		
		Ittiri	4,000		
		Osilo	4,988		
		Ploaghe	3,000		
Iglesias....	Iglesias †		4,591	23	22,803
		Carloforte	2,486		
Gastelli et Nuoro..	....	Nuoro †	3,349	25	33,570
		Dorgali	3,049		
		Fonni	3,000		
		Oliena	2,500		
Alghero...	Alghero †		7,000	26	32,965
		Villanova	3,176		
		Bolotona	2,180		
Bosa........	Bosa †		6,000	20	23,017
		Santo Lussurgin...	4,022		
		Cuglieri	3,405		
Bisarcio...		Ozieri †	8,000	24	29,760
		Pattada	3,019		
		Budduso	2,100		
Ales........		Guspini	3,307	41	42,093
		Villacidro †	5,571		
		Gonnos Fanadigo.	3,125		
			A reporter.....	298	397,545

(1) Dans cette superficie nous comprenons celle des petites îles qui entourent la Sardaigne et qui en dépendent.

(2) Ces renseignemens sont tirés des détails fournis par M. *Cibrario*, chef de division au ministère de l'intérieur du royaume sarde.

DÉNOMINATION des diocèses.	VILLES.	VILLAGES OU BOURGS.	POPULATION.	NOMBRE des paroisses.	POPULATION des diocèses.
		D'autre part...		298	397,545
Oristano...	Oristano ✝✝		10,356	73	65,894
		Cabras	2,600		
		Tonnara	2,136		
		Isili	2,062		
Ampurias et Civita...	Castelsardo		1,964	21	26,648
		Tempio ✝	7,057		
		Nulvi	3,007		
		Sedini	1,343		
		La Maddalena	1,758		
			Totaux.....	293	490,087

Population des États sardes.

	Par nations.		Par cultes.
Piémontais	3,037,300	Catholiques	3,898,000
Savoyards	388,950	Vaudois	22,250
Sardes	494,000	Juifs	3,750
Juifs	3,750		
	3,924,000		3,924,000

Population de l'île de Sardaigne par classes (1).

Familles.	Individus.
1,600 familles nobles	6,200
16,500 familles de bergers	85,000
16,300 familles de citadins	65,200
66,161 familles d'ouvriers et de paysans	330,805 (2)
Ecclésiastiques	1,757
Moines	1,125
	490,087

Congrégations et couvens dans l'île de Sardaigne.

Occupations.	Ordres.	Congrégations et couvens.	Individus.
Livrés à l'éducation....	Jésuites	2	11
Id.	Pères des écoles pies...	6	74
Soignant les hôpitaux...	Saint-Jean-de-Dieu.....	5	28
Propriétaires	divers ordres	30	318
Mendians	*Id.*	47	695
		90	1,126

(1) Suivant de *La Marmora*, Voyage fait de 1819 à 1825.
(2) Nombre approximatif évalué par nous.

Tableau du bétail existant dans l'île de Sardaigne en 1824.

	En état de domesticité.	Vivant dans les montagnes.
Bœufs et vaches	91,800	28,500
Vaches et génisses	17,900	106,000
Cochons	30,000	156,000
Chevaux et jumens	29,300	17,800
Chèvres	»	286,500
Boucs	»	28,300
Brebis	»	669,600
Béliers	»	61,400
		1,523,100

Établissemens d'instruction dans les États sardes.

Villes.	Universités.	Nombre d'écoliers.	Bibliothèques.	Nombre de volumes.
Turin	1 (1)	2,000	De l'université	114,000
Gênes	1 (2)	420	De l'université	45,000
			De Berio	16,500
Cagliari	1 (3)	350	De l'université	50,000
Sassari	1 (4)	120	*Id.*	15,000
Diverses villes.	Gymnases	41		
	Séminaires	37		

BUDGET DES ÉTATS SARDES EN 1825 ET 1826.

Revenus de l'île de Sardaigne.

	fr.	c.
Cens et redevances	4,800	»
Revenus de la couronne	84,082	73
Contributions directes	916,647	08
Id. indirectes	1,723,901	56
Revenus éventuels	20,568	63
	2,750,000	»
Revenus des provinces continentales	62,250,000	»
Total	65,000,000	»
Dette publique	150,000,000	»

Armée de terre en 1832.

En Sardaigne.	Infanterie.	15,000	Sur le continent, infanterie et cavalerie	35,000
Id.	Cavalerie.	7,500		

Marine en 1836.

Armée en guerre.	Frégates	5	Bâtimens armés en flûte	10
	Corvettes	2	*Id.* en réparation	3
	Bricks	2	*Id.* condamnés (frégates)	3
	Bâtimens inférieurs	6		

PRINCIPAUTÉ DE MONACO.

Population.	Revenus.
6,500 habitans.	100,000 francs.

(1) Fondée en 1405. — (2) Fondée en 1803. — (3) Fondée en 1764. — (4) Fondée en 1765.

LIVRE CENT NEUVIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description de l'Italie. — Quatrième section. — Description des duchés de Parme, de Modène et de Lucques.

La partie de l'Italie que nous allons parcourir, et qui fera le sujet de ce livre et des deux livres suivans, est la plus divisée de toute cette contrée : six États indépendans y forment une sorte de confédération qui a pour lien le même langage, les mêmes mœurs et presque les mêmes intérêts. Elle comprenait, sous la domination romaine, la *Gaule cisalpine* méridionale, l'*Étrurie*, l'*Ombrie*, le *Picenum* et le *Latium*. Les *Anamani*, peuples dont l'origine est incertaine, et qui probablement étaient Celtes, habitaient presque tout le territoire du duché de Parme; ils avaient pour limites le *Pô* au nord, la Trebia à l'ouest, et la Parma à l'est. Au sud du Pô, les *Lingones*, et sur le versant septentrional des Apennins les *Boïi*, peuplade qui faisait partie du peuple dont nous avons parlé à l'article de la Bohême, étaient établis sur les terres de Modène, de Bologne et de Ferrare. En *Étrurie* les pentes occidentales des Apennins étaient occupées par les *Magelli* et par les *Ligures*, qui par leurs mœurs se rapprochaient des Gaulois. Sur les bords de l'Adriatique, d'autres Gaulois appelés *Senones* s'établirent quatre siècles avant notre ère dans les environs du territoire occupé par la république de Saint-Marin. Ces peuples se rendirent célèbres par leur coopération à l'expédition des Gaulois qui, après avoir traversé les Alpes, vinrent mettre le siége devant Rome, et qui n'en furent chassés que par l'arrivée de

Camille. Près d'eux, les *Picentes* habitaient les pentes des Apennins qui comprennent aujourd'hui les territoires d'Ancône, de Macerata et d'Ascoli : ces peuples étaient Sabins d'origine. Le pays qu'ils occupèrent dut le nom de *Picenum* à la grande quantité de poix minérale qu'on y recueillait. L'*Ombrie*, située sur le versant occidental des Apennins, entre le Tibre et la Nera qui s'y jette, était habitée par un peuple descendu des Gaulois. Les *Sabini*, leurs voisins, devaient leur nom, suivant Court de Gébelin, au mot celtique *Sab*, qui signifie *élevé;* ils habitaient en effet les pentes et les cimes des Apennins. Les anciens les peignent sous les couleurs les plus favorables : ils étaient francs, généreux et vaillans ; leurs femmes étaient modestes et sages, et les mariages assortis par la vertu, dit Mentelle, étaient chez eux un lien civil contracté au nom de l'État : fait d'autant plus remarquable dans l'antiquité, que les cérémonies religieuses étaient la base de tous les liens sociaux. L'histoire de l'origine de Rome prouve que ces peuples furent puissans : les *Hernici*, les *Lucani*, les *Samnites* et les *Brutii* n'en étaient que des colonies. Avant d'être asservis par les Romains, leur culte simple et métaphysique était exempt de la corruption qui caractérisait le polythéisme. Le territoire compris entre l'embouchure du Tibre et celle du Tolero, l'ancien *Liris*, portait le nom de *Latium*, pays qui s'étendait à l'est jusqu'au lac Lucrino. Ses habitans, les *Latini*, paraissent avoir été formés de la réunion des *Pélasges* venus de la *Thessalie*, et d'un peuple dont l'origine est tellement incertaine, qu'il se donnait le titre d'*Aborigène*.

Lorsque Charlemagne porta ses armes victorieuses en Italie, il s'empara de Parme et de Plaisance; mais il n'est pas plus prouvé qu'il en ait fait la donation au saint-siége, qu'il n'est prouvé que le nom de *Parme* tire son étymologie du bouclier rond appelé *Parma*, dont se servaient les *Anamani*. Toutefois, soit par adresse, soit par l'influence que

les lumières et la religion donnaient aux papes sur des princes ignorans et superstitieux, Rome fut long-temps en possession de ces deux villes. Plus tard elles se gouvernèrent en républiques; mais les divisions intestines et les querelles des Guelfes et des Gibelins les firent passer tour à tour au pouvoir des Corréges, des Scaligers, des Viscontis, des Sforces et des papes. Lorsque l'un des plus intrigans de ces princes de l'Église, Jules II, eut organisé en 1512 la grande ligue des rois contre la France, il se fit donner par l'empereur Maximilien les duchés de Parme et de Plaisance. En 1547, Paul III en disposa en faveur de son fils Louis Farnèse, qui fut assassiné deux ans plus tard, et dont les descendans en jouirent jusqu'à l'époque où Élisabeth Farnèse, héritière de cette famille, porta en dot ces deux duchés dans la maison de Bourbon, en épousant Philippe V, roi d'Espagne. Les infans don Carlos, don Philippe, et le fils de ce dernier, en furent successivement possesseurs; mais en 1805 les deux duchés furent réunis à l'empire français, et formèrent le département du Taro, dans le royaume d'Italie. Napoléon en détacha seulement l'ancien duché de Guastalla, qu'il donna à sa sœur Pauline, et réserva le titre de duc de Parme à l'archichancelier Cambacérès, et celui de duc de Plaisance à l'architrésorier Lebrun. En 1814, les anciens duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla furent donnés en toute souveraineté, par le congrès de Vienne, à l'archiduchesse Marie-Louise, pour passer après elle aux princes de Lucques de la maison de Bourbon-Anjou, ou à leurs successeurs. Dans cette nouvelle disposition, la maison d'Autriche n'oublia pas de s'arrondir en faisant céder au royaume lombard-vénitien Bozzolo et Sabionetta, situés sur la rive gauche du Pô.

Les *États de Parme* se composent du duché de ce nom, et de ceux de Plaisance et de Guastalla. Ils sont bornés au nord par le Pô, à l'est par le duché de Modène, au sud

par les pays de Varano et de Vinco, qui dépendent du même duché, et par ceux de Fivizzano et de Pontremoli, appartenant à la Toscane, et à l'ouest par les possessions sardes. Le duché de Guastalla est enclavé entre le royaume lombard-vénitien et le duché de Modène.

Parme, la capitale et la plus importante ville du duché, est située sur le bord de la *Parma*, torrent qui reste à sec tout l'été. Ses vieux murs et ses bastions forment un circuit de 4 milles; ses rues sont larges et belles, et ses places spacieuses; mais l'aspect général de cette ville est triste; ni les habitations ni les édifices ne se font remarquer par leur architecture. A l'exception de la cathédrale, bâtiment dans le style gothique, et d'un aspect imposant, les églises et les palais sont aussi simples dans leur construction, aussi modestes dans leurs ornemens qu'ils sont riches en tableaux précieux. On admire à la cathédrale la coupole peinte par le Corrège; dans la chapelle de Sainte-Agathe, un riche cénotaphe a été élevé à Pétrarque, qui était archidiacre et chanoine de cette église. Une simple pierre indique la sépulture d'Augustin Carrache. Un monument non moins remarquable que la cathédrale est un baptistère construit vers la fin du XIIe siècle, et dont les sculptures présentent un singulier mélange du sacré et du profane : Diane et Apollon y sont représentés non loin de saint Jean, des prophètes et des apôtres; et le savant M. de Hammer a voulu voir dans les divers emblèmes qui le décorent, les symboles du baptême tels qu'on le pratiquait dans les mystères de Mithra. L'*Annunziata* est une des grandes et belles églises de Parme : on y voit une Annonciation peinte à fresque par le Corrège. La *Steccata* est un beau monument de la renaissance; une chapelle souterraine y a été construite en 1823, afin d'y recevoir les tombeaux des anciens ducs de Parme placés précédemment dans l'église des Capucins. Le vieux palais ducal ou Farnèse, construit en

briques, ressemble plus à un couvent qu'à la demeure d'un prince; il renferme l'académie des beaux-arts, la bibliothèque et le plus vaste théâtre de l'Italie, chef-d'œuvre de Vignole, qui frappe d'étonnement par sa majestueuse construction et par les belles proportions de toutes ses parties : il peut contenir 4500 spectateurs, et sa coupe est si bien calculée, que de tous les points de la salle l'œil embrasse la scène, et que l'on peut entendre celui qui parle à voix basse sur le théâtre. On regrette qu'un si bel édifice ne soit point utilisé, et qu'il soit même devenu une espèce de ruine : on n'y joue plus depuis près d'un siècle, et dans une autre partie de la ville on a construit, depuis peu d'années, une salle moins grande, mais d'une belle dimension. Au massif palais Farnèse est adossé un bâtiment d'une grande simplicité : c'est la demeure de Marie-Louise. L'une des salles de ce palais renferme le riche berceau de son fils, la toilette et les meubles magnifiques qui furent donnés par la ville de Paris à l'épouse de Napoléon. Cette princesse, par de sages économies, a pu faire exécuter des travaux utiles. Jusqu'en 1822 la ville de Parme n'avait point de cimetière, on enterrait les morts dans les églises; celle de *San-Giovanni-Decollatto* était réservée aux seuls suppliciés. Des médecins éclairés avaient reconnu depuis long-temps combien cette coutume était funeste à la santé des habitans; un décret de Marie-Louise a fait cesser cet antique abus : un cimetière vaste et décent est établi hors des murs de la ville.

L'ancien palais ducal a été surnommé *palazzo di Giardino*; il attire les curieux par ses belles fresques d'Augustin Carrache, plutôt que par son jardin dessiné à la française. Le pont, construit dans ces derniers temps sur le Taro, est un des plus beaux que renferme l'Italie. L'université occupe un grand et majestueux édifice orné de belles fresques : on y compte environ 500 élèves. La bibliothèque publique renferme plus de 80,000 volumes et de 4000 manuscrits :

on y remarque le Coran qui fut pris à la levée du siége de Vienne dans la tente du visir Kara-Mustapha; le livre d'Heures de Henri II; le Psautier hébreu de Luther; un *Virgile* manuscrit du XII[e] siècle, et une collection de plus de 20,000 médailles antiques. Parme possède un jardin botanique, deux colléges, cinq établissemens de bienfaisance, ainsi qu'un hospice de la maternité, fondé en 1818 par l'archiduchesse, qui en a confié la surveillance à un professeur-directeur, et à cinq dames nommées par elle, qui visitent tous les jours l'établissement à tour de rôle (1).

Guastalla, chef-lieu d'un ancien duché, n'a rien qui mérite de nous y arrêter : c'est une petite ville fortifiée dont on porte la population à 6000 âmes. *Plaisance* est digne de quelque attention. Entourée comme Parme de remparts et de fossés, elle est mieux bâtie, les palais y sont plus nombreux; mais sa population est trop faible pour son étendue : on y compte 28,000 habitans. Depuis le pillage de cette cité par François Sforze, en 1448, elle n'a pu se relever. Le palais ducal ou Farnèse, construit en briques, de même que celui de Parme, annonce la puissance des Farnèse et le talent de Vignole qui en fit les dessins. Cet édifice, qu'on nomme aussi *la Cittadella*, est resté inachevé. On le laisse même se dégrader. Plusieurs autres constructions attirent les regards; mais, comme un autre Versailles, Plaisance n'a que des rues larges, droites et désertes, dont la principale ressemble plutôt à une grande route qu'à une rue. La place du palais est décorée de deux statues équestres en bronze, représentant deux princes de la maison de Farnèse : Alexandre et son fils Ranuccio. Le palais public, bâti vers la fin du XIII[e] siècle, est un majestueux édifice gothique. La cathédrale, reconstruite au commencement du XII[e], est un beau monument dans le même style. Ses peintures

(1) Voyage en Italie, par le docteur *Valentin*.

ont de la célébrité; on y remarque des ouvrages de Louis Carrache et du Corrège. La plupart des autres églises, telles que Saint-François-le-Grand, Saint-Antoine, Saint-Augustin, Saint-Sixte, Saint-Savin, sont plus ou moins remarquables. La bibliothèque publique renferme 30,000 volumes. Parmi ses manuscrits se trouvent un palimpseste du IXe siècle et le psautier de l'impératrice Engelberge, femme de Louis II, écrit de sa propre main en 847 ou 857. On croit que Plaisance dut à sa situation agréable et à la salubrité de l'air qu'on y respire le nom de *Placentia*. Deux siècles avant notre ère, elle était au nombre des cités les plus importantes de l'empire romain. Il n'y reste aucun vestige d'antiquité; elle fut ravagée pendant les guerres d'Othon et de Vitellius. Le siége qu'elle soutint en 545 contre Totila est mémorable : les habitans souffrirent une disette si horrible, qu'ils furent réduits à manger de la chair humaine. Cette ville a donné naissance à *Ferrante Pallavicini*, ecclésiastique célèbre au XVIIe siècle, autant par ses écrits que par sa fin tragique, à laquelle Rome ne fut point étrangère; à *Laurent Valla*, qui contribua, au XVe siècle, à faire renaître dans toute sa pureté la langue latine en Italie; et à *Grégoire X*, qui ordonna qu'à la mort d'un pape les cardinaux seraient renfermés dans un conclave, jusqu'à l'élection d'un nouveau pontife.

Près de Plaisance, les franciscains ont un couvent dont l'église appelée *Santa-Maria-di-Campagna*, est remarquable par sa belle coupole ornée de fresques.

Au-dessus de Plaisance, le bourg de *Campre-Moldo* est le *Campo-Morto* près duquel Annibal défit les Romains à la bataille de la Trebia; à 6 lieues de la ville, on a découvert, en 1760, les restes de la cité de *Vellia*, qui paraît avoir été détruite par un tremblement de terre, et qui est recouverte de plus de 20 pieds de roches et de terre. Le grand nombre d'ossemens, de médailles et d'objets pré-

cieux déterrés jusqu'à ce jour, prouvent que les habitans, comme ceux d'Herculanum, n'eurent pas le temps de fuir et furent engloutis avec leurs richesses. On sait que cette cité était le chef-lieu de plus de 30 villes ou bourgs, dont les noms, inscrits sur une table de bronze conservée à Parme, sont encore la plupart semblables à ceux d'un grand nombre de villages des environs.

Le commerce du duché est peu considérable : Parme ne possède que quelques fabriques de taffetas, de bonneteries et de liqueurs ; le riz et la soie sont les principaux produits du duché. On recueille annuellement près de *Salzo-Maggiore*, à 10 lieues au sud de la capitale, 30,000 quintaux de sel, qui ne forment à peu près que les deux tiers de sa consommation. On retire des sources salées qui servent à ces exploitations une grande quantité d'huile de pétrole, qui est utilisée dans le pays.

Le duché de *Modène*, situé entre le royaume lombard-vénitien, le duché de Parme, celui de Lucques et les États de l'Église, occupe une longueur de 32 lieues et une largeur moyenne de 10 à 14. Il se compose des anciens duchés de Modène, de Reggio, de Mirandola et de Massa-Carrara, des petites principautés de Carpi, de Correggio, et de Novellara, ainsi que de la seigneurie de Garfagnana. Sa superficie est d'environ 270 lieues carrées.

Le sol y est en général fertile et bien cultivé; le climat y est doux et sain; on y élève un grand nombre de vers à soie et d'abeilles; on y trouve du fer, du soufre, du pétrole, du plâtre, plusieurs sources minérales dont la plus fréquentée est celle d'Aquaria. On y exploite des marbres dont le plus célèbre est celui de Carrare. On pourrait sans doute utiliser le gaz hydrogène qui se dégage des salses ou pseudo-volcans qui se trouvent en grand nombre aux environs de Modène. Cet État, après avoir appartenu aux em-

pereurs, aux papes, aux Vénitiens, aux ducs de Milan, de Mantoue, de Ferrare, et à quelques petits princes particuliers, appartint dès le XIIIe siècle à la maison d'Este qui régnait à Ferrare. Il fut érigé en duché en 1453. En 1796, il fut réuni à la république cisalpine, et fit ensuite partie du royaume d'Italie; mais l'archiduc François d'Este, héritier par sa mère de cet ancien duché, en prit possession en 1814.

Modène, ville agréable et bien bâtie, dont les rues sont ornées d'arcades, n'a de remarquable que le vaste palais ducal isolé au milieu d'une grande place. Cet édifice est d'une grande magnificence et d'une étendue hors de proportion avec la petitesse de l'État du souverain qui l'habite. Il renferme une galerie de tableaux des principaux maîtres de l'école italienne; ainsi qu'une bibliothèque où l'on compte 90,000 volumes et 3000 manuscrits; parmi ces derniers on cite un évangile du VIIIe ou du IXe siècle, et un recueil de poésies provençales, du XIIIe siècle, de Ferrari, de Ferrare, troubadour du marquis d'Este. La cathédrale de Modène est un monument gothique, dans le style lombard, de la fin du XIe siècle : elle est remarquable sous plusieurs rapports et entre autres par sa tour, l'une des plus hautes de l'Italie, et où l'on conserve encore suspendu à sa chaîne le célèbre seau de sapin conquis sur les Bolonais, et chanté par Tassoni dans un poëme intitulé la *Secchia rapita.* La grande église de Saint-Augustin conserve les restes de deux célèbres érudits, l'honneur de Modène : Sigonio et Muratori. Le théâtre, construit sur l'emplacement d'un ancien palais, est d'une coupe incommode pour un grand nombre de spectateurs. Modène a donné naissance à *Gabriel Fallope*, l'un des anatomistes les plus célèbres du XVIe siècle; elle contribue, malgré la tyrannie d'un gouvernement ombrageux qui prohibe jusqu'aux œuvres du Dante, à l'avancement des connaissances

utiles par la *Société italienne des sciences*, qui propose souvent au concours des questions intéressantes. On porte à 28,000 âmes la population de cette petite capitale.

La ville de *Reggio*, jadis *Rhegium Lepidi*, qui fut ruinée par les Goths et rétablie par Charlemagne, passa sous la domination de la maison d'Este, après avoir été long-temps gouvernée par ses propres magistrats; elle était jadis la capitale d'un duché dont le titre fut rajeuni par Napoléon en faveur d'un de ses plus braves capitaines. Cette ville, dont les fortifications ne sont pas plus importantes que celles de Modène, et qui vit naître l'Arioste, est bien bâtie, d'un aspect agréable et gai, et renferme un grand nombre de couvens; on y fabrique des étoffes de soie. Sa population est estimée à 18 ou 20,000 âmes. Ses principaux édifices sont un palais ducal, la cathédrale, dédiée à la Vierge, et qui offre en petit le modèle de la basilique de Saint-Pierre de Rome. La ville possède aussi un théâtre, une bibliothèque publique et un musée d'histoire naturelle, formé en grande partie de celui que possédait Spallanzani. Dans ses environs on remarque l'hospice de Saint-Lazare, maison d'aliénés fort bien tenue.

Entre Modène et Reggio, la campagne est belle, fertile, et les coteaux voisins sont couverts de maisons de plaisance et de vignes qui se marient agréablement avec des arbres qui produisent des fruits délicieux. Au nord du duché, la petite ville de *Mirandola* ou de la *Mirandole* est célèbre par son dernier prince, qui fut même, avant l'âge de l'adolescence, un prodige d'érudition, et qui renonça à sa principauté pour se livrer aux sciences. Cette ville qui n'a que 8000 âmes est importante par ses fortifications, cependant assez mal entretenues, et par son industrie : on y file la soie, la laine et le lin.

Le duché de *Massa*, qui dans ces dernières années a passé par héritage au duché de Modène, n'a que 10 à 11

lieues de superficie. Ce petit coin de l'Italie est l'un des plus beaux pays que l'on puisse voir; il est difficile de trouver une vallée plus romantique que celle du *Fiume-Frigido*, torrent qui descend des montagnes et qu'alimente la fonte des neiges. Dans sa partie la plus élevée, cette vallée est étroite et ombragée par de beaux arbres qui concourent à y entretenir la fraîcheur; à son extrémité, elle s'élargit et devient magnifique. Alors que les chaleurs de l'été commencent à dessécher les plaines, on voit la neige et la verdure des pâturages former, par l'effet de la perspective, de longues bandes sur le flanc des montagnes.

Ce duché a fait partie de la principauté de Lucques et de Piombino, que gouverna sous l'Empire la princesse Élisa Bacciochi, sœur de Napoléon; et le titre de duc de Massa-Carrara fut donné au grand-juge Regnier. En 1814, la principauté fut restituée à l'archiduchesse Marie-Béatrix, pour retourner après elle à son fils, le duc de Modène. *Massa* est petite, mais belle, dans une plaine agréable entourée de montagnes, et à peu de distance de la Méditerranée. Il ne reste de son antique cathédrale que des ruines qui rappellent un abus de pouvoir d'Élisa Bacciochi, qui, tout en gouvernant de manière à se faire regretter aujourd'hui, eut quelquefois l'exigence des parvenus. Du fond de son palais, trop voisin de l'église, elle était attristée par le son des cloches, et l'odeur de l'encens la faisait tousser; il fallut raser l'édifice, malgré la consternation des habitans et les sages représentations des magistrats. La petite ville de *Carrare* ne doit son importance qu'à ses inépuisables carrières de marbre, exploitées depuis plus de 2000 ans; la plus grande partie des montagnes de ses environs ne sont composées que de marbre, sur une longueur de deux lieues et sur une hauteur d'environ 200 à 400 toises. C'est surtout au *Monte-Sacro* qu'on l'exploite. Le plus beau et le plus blanc est uni à celui qui n'est destiné que pour la

construction des édifices. Plus de 1200 ouvriers sont employés à l'exploitation de ces carrières. On en exporte annuellement environ 16,000 mètres cubes, qui forment le chargement de plus de 100 navires. Les droits de sortie de cette matière recherchée pour le ciseau du statuaire forment une partie importante des revenus du duché. La richesse presque inépuisable des carrières de Carrare, fait la prospérité de cette ville de 5000 âmes; la difficulté que présente le choix du marbre, et principalement celle du transport, engagent plusieurs sculpteurs à y séjourner, et font de cette petite cité un rendez-vous d'artistes. Elle possède d'ailleurs une académie et une école populaire de sculpture, où les enfans sont admis dès l'âge le plus tendre; aussi a-t-elle produit un grand nombre de sculpteurs, parmi lesquels on cite Danese Cattaneo, Ghirlanda et les deux Tacca.

Le duché de *Lucques*, placé entre celui de *Modène* et le grand-duché de *Toscane*, adopta le gouvernement républicain après la mort de la comtesse Mathilde en 1115; cependant ce petit État ne s'était point soustrait à l'obéissance des empereurs, et Louis de Bavière l'érigea de nouveau en duché vers l'an 1316. Son gouvernement changea plusieurs fois de forme; mais depuis le XVe siècle, il resta libre jusqu'en 1805, époque de sa réunion aux États de la princesse Élisa Bacciochi. En 1815, il fut donné comme indemnité à la famille du duc de Parme, pour être un jour annexé au grand-duché de Toscane.

Les Lucquois sont l'un des peuples les plus industrieux de l'Italie; c'est ce qu'attestent l'état de leur agriculture, leurs fabriques d'huile d'olive, et leurs manufactures de velours et de soieries. La probité est toujours la compagne du travail; les montagnards de ce duché jouissent d'une réputation de fidélité, qu'attestent plusieurs voyageurs.

La ville de *Lucques*, l'antique *Lucca*, peuplée de 22,000 âmes, est arrosée par le *Serchio.* Ses anciens remparts ou plutôt ses boulevards, garnis de beaux arbres, forment une magnifique promenade; ses maisons à toits pointus et ses rues irrégulières et tortueuses, mais bien pavées, offrent plutôt l'aspect d'une ville du Nord que d'une cité italienne. On est surpris de trouver au milieu de cette ville, si mal bâtie, quelques édifices réellement remarquables : tel est le palais ducal, l'un des plus vastes de l'Italie; l'intérieur est orné avec un luxe et un goût exquis : tout le mobilier, toutes les tentures, ont été fabriqués dans le duché et prouvent, comme le dit M. Valery, que le mouvement industriel imprimé par l'administration française a été continué et encouragé; la galerie de tableaux offre des chefs-d'œuvre des premiers maîtres : tels que Raphael, Léonard de Vinci, le Corrège, le Guide, le Dominiquin, Michel-Ange et les trois Carraches. Sa cathédrale, dédiée à saint Martin, est vaste et ancienne : elle date du XIe siècle, et sa façade de la fin du XIIe. On y remarque plusieurs beaux morceaux de sculpture. L'église de Saint-Jean et son beau baptistère paraissent être du temps des Lombards; celle de Saint-Alexandre offre toute la simplicité de l'architecture lombarde : son intérieur est orné de colonnes qui paraissent avoir appartenu à un temple antique; la façade de celle de Saint-Christophe est intéressante pour l'histoire de l'art, par le passage de la première à la seconde époque gothique; mais la plus caractéristique est celle de Saint-Frédian, ancienne basilique des Lombards.

Lucques possède de riches collections relatives à l'histoire, à l'instruction : les archives du chapitre renferment plus de 4000 diplômes sur parchemin, dont le plus ancien remonte à l'an 774; celles de l'archevêché en possèdent plus de 10,000, dont 2 du VIIe siècle et plus de 300 du

VIIIe. La bibliothèque ducale compte 25,000 volumes et de beaux manuscrits, dont un Évangéliaire grec du Xe siècle; la bibliothèque publique est belle et occupe un local spacieux. Le lycée, réorganisé en 1819, réunit les différentes branches de l'enseignement : on y compte 26 chaires différentes; le collége *Carlo-Lodovico* est un établissement à demi laïque et ecclésiastique. L'académie des sciences, des lettres et des arts, appelée jadis des *Oscuri*, et dont le duc est le président perpétuel, est connue par les mémoires qu'elle publie.

L'une des constructions les plus utiles que possède Lucques, est l'aqueduc dont les plans furent approuvés par l'administration française et terminés en 1829 : il se compose de 459 arcades.

Lucques renferme encore quelques monumens antiques, tels qu'un théâtre romain, d'une petite dimension, et un vaste amphithéâtre assez bien conservé.

Les ducs de Lucques possèdent à quelques lieues de la capitale un château de plaisance appelé *Marlia*, et situé dans une position délicieuse, au pied de l'embranchement des Apennins à peu de distance des bains de Lucques. Ceux-ci sont célèbres et très-fréquentés; leur température est de 45° du thermomètre de Réaumur : leurs eaux sont ordonnées contre les rhumatismes et les obstructions. Sur la côte de la Méditerranée, dans un territoire marécageux, se trouve la petite ville de *Viareggio*, peuplée de 2000 âmes, qui possède un port dont le mouvement commercial est très-animé.

« Il est difficile, dit M. Valery, de traverser le duché de Lucques sans être frappé de la variété, de l'agrément des sites, de la richesse des collines couvertes de vignes, d'oliviers, de châtaigniers, et sans admirer surtout l'intelligence laborieuse des Lucquois, gens madrés, subtils, bons culti vateurs, et qu'on pourrait surnommer les Normands de l'I-

talie. Cette étonnante prospérité agricole, cette population qui, d'après la superficie du sol, est peut-être la plus nombreuse de la terre, prouve l'avantage de la petite propriété, car presque tout le monde et les montagnards même y possèdent; chaque année, pendant les mois d'hiver que la culture des terres reste suspendue, la 150e partie de cette population émigre et va se livrer à de rudes et lucratifs travaux dans la Maremme del a Toscane ou dans les îles de Corse et de Sardaigne, d'où elle rapporte de nouveaux capitaux qui ajoutent à l'aisance des familles. Un certain perfectionnement social et philosophique semble depuis longtemps s'être répandu dans ce petit État : jamais il n'eut de jésuites. L'Encyclopédie y fut réimprimée en 28 volumes in-folio; les instituts philanthropiques, tels que maison de fous, dépôt de mendicité, malgré leur exiguité, y sont nombreux et bien entendus; et Lucques la première ville de l'Italie du sud, a introduit publiquement la vaccine. » Ajoutons, suivant un dicton populaire, que si la Toscane est le jardin de l'Italie, le duché de Lucques passe pour le jardin de la Toscane.

TABLEAUX STATISTIQUES.

DUCHÉ DE PARME

Divisé en 3 duchés répartis en 14 districts, comprenant 6 villes, 31 bourgs et 815 villages ou hameaux.

SUPERFICIE en lieues géograph.,	POPULATION en 1830,	POPULATION par lieue carrée,
288.	443,000.	1,538.

GRANDES DIVISIONS.	POPULATION.	VILLES.	POPULATION.
Duché de Parme.....	243,000	PARME................	30,000
		Borgo-San-Donino....	5,000
Duché de Plaisance..	181,000	*Plaisance*............	28,000
		Fiorenzuola........ ..	3,000
Duché de Guastalla..	19,000	*Guastalla*.............	6,000
		Nibbiano.............	2,300

REVENUS.	DETTE PUBLIQUE.	ARMÉE.
4,600,000 francs.	7,000,000 francs.	1,800 hommes.

DUCHÉ DE MODÈNE

Comprenant 10 villes, 63 bourgs et 437 villages et hameaux.

SUPERFICIE en lieues géograph.,	POPULATION en 1830,	POPULATION par lieue carrée,
272.	385,000.	1,415.

POPULATION DES VILLES.

MODÈNE....................	28,000	Reggio.....................	18,000
Mirandola.................	8,000	Castel nuovo di Garfagnana....................	3,000
Finale......................	6,000	Carpi........................	5,000
Sassuolo....................	3,000	Carrare......................	5,000
Massa......................	7,000		

REVENUS.	DETTE PUBLIQUE.	ARMÉE.
4,000,000 francs.	1,500,000 francs.	1,780 hommes.

DUCHÉ DE LUCQUES

Comprenant 2 villes, 20 bourgs et 270 villages et hameaux.

SUPERFICIE en lieues géograph.,	POPULATION en 1830,	POPULATION par lieue carrée,
54.	144,500.	2,675.

POPULATION DES VILLES.

LUCQUES	22,000	Viareggio	2,000

REVENUS.	DETTE PUBLIQUE.	ARMÉE.
1,500,000 francs.	800,000 francs.	1,100 hommes.

BUDGET.

RECETTES.	francs.	DÉPENSES.	francs.
Contributions directes	350,000	Force armée	500,000
Douanes et octrois	450,000	Justice	80,000
Enregistrem. et timbre	200,000	Finances	350,000
Tabacs	250,000	Intérieur	120,000
Sel	150,000	Liste civile	300,000
Postes, loter., poudres	100,000	Intérêts de la dette publ.	40,000
	1,500,000		1,390,000

LIVRE CENT DIXIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description de l'Italie. — Cinquième section. — Description du grand-duché de Toscane.

Le *grand-duché de Toscane* est la plus importante principauté de l'Italie. Il est borné par les duchés de Lucques et de Modène, les États de l'Église et la Méditerranée. Ce pays est renommé par la fécondité de son sol et par la beauté de ses sites; ses vins sont recherchés : le rouge rappelle celui de Bordeaux, le blanc est plus fin et plus délicat que celui de Sauterne; mais les vents et les inondations détruisent quelquefois les espérances du cultivateur, et le brûlant *sirocco* y exerce trop souvent sa funeste influence.

La région que l'on appelle *Maremme* ou *Maremma*, parce qu'elle est près de la mer, est digne d'attention par son humidité pestilentielle, autant que d'autres portions du duché le sont par leur richesse et leur beauté, dont Addison a fait une peinture charmante. La *Maremma* s'étend aux environs de Sienne, de Pise et de Livourne, sur une longueur de 43 lieues; sa superficie est de 1900 milles carrés d'Italie, et sa population est à peine de 40 habitans par mille; cependant c'était avant la domination romaine la partie la plus peuplée de l'Italie : c'est là que florissaient les villes étrusques de *Rosella*, *Saturnia*, *Populonia*, *Cossa* et *Ancedonia* dont il reste encore des murailles, des bains, des amphithéâtres et d'autres antiques vestiges (1). Les déprédations des Romains, les envahissemens successifs des barbares l'ont dé-

(1) Voyez le Mémoire de M. *Thaon*, sur les moyens propres à encourager la culture dans la *Maremma*. (Entologia, 1826; Florence.)

peuplée. Dépourvue d'habitans, elle s'est couverte de bois; les eaux qu'une population industrieuse retenait dans des canaux ont formé de nombreux marais, dont les exhalaisons produisent les maladies épidémiques qui désolent cette contrée. Avant que les *Tusci* ou *Rhasenæ* s'y fussent établis, elle était probablement dans le même état qu'aujourd'hui. Ces peuples ont vaincu les obstacles qu'offrait l'insalubrité du sol, et le pays est devenu florissant. Les Grecs, peut-être même les Égyptiens, y établirent des colonies; l'empereur Claude y avait des maisons de plaisance et des jardins délicieux; la vigne et les arbres fruitiers s'y propageaient sous l'influence d'un climat brûlant. Ses richesses agricoles ont disparu, et maintenant l'œil n'aperçoit plus que de misérables cabanes de pâtres dans ces lieux mêmes où une population nombreuse s'agitait et se livrait au travail. Les anciens ducs de Toscane firent de vains efforts pour repeupler ces terrains marécageux : Côme III avait fait venir du Péloponèse une colonie de *Maniottes :* en peu de temps elle fut détruite par les maladies; une colonie de Lorrains y fut appelée : elle eut bientôt le même sort. Ce n'était point seulement des bras qu'il fallait pour rendre ces terres à la culture; il fallait aussi le concours de quelques hommes instruits dans l'art d'arrêter les funestes effets des exhalaisons pestilentielles sur la santé des habitans; il fallait enfin que le gouvernement dépensât des sommes considérables pour dessécher le sol, et employât les conseils d'habiles agriculteurs sur le choix des plantes qui peuvent y prospérer, et qui, avec de la persévérance, doivent dédommager le cultivateur de ses peines et de ses travaux. Tous ces moyens ont été habilement employés.

La Maremme n'offre plus le spectacle affligeant d'une contrée pestilentielle; les travaux de desséchement commencés en 1828 par le gouvernement toscan ont été terminés en 1832. Ces vastes plaines sont devenues une con-

quête pour l'agriculture qui, en les rendant productives, achèvera de les assainir.

La Toscane ou l'antique Étrurie a été, dès l'époque la plus reculée, envahie successivement par un grand nombre de nations différentes. Les plus anciens envahisseurs de cette belle contrée sont les *Ombri*, peuple d'origine celtique, qui en fut chassé par les *Pelasgi* ou Pélasges; ceux-ci le furent à leur tour par des *Mœones* ou Méoniens qui, partis de la Lydie, y portèrent leurs arts et surtout leurs croyances religieuses, ce qui leur fit donner le nom de *Tusci* ou *Thusci* (1).

Au VIe siècle, la Toscane tomba au pouvoir des Goths, qui en furent les maîtres pendant 60 ans. Alboin, roi des Lombards, la leur enleva et l'érigea en duché et fief relevant de sa couronne. Charlemagne, après la conquête de la Lombardie, soumit ce duché à des comtes qui prirent ensuite le titre de marquis : ils étaient vassaux de l'Empire. Les villes de la Toscane étaient florissantes; elles étaient régies par des magistrats de leur choix. Rome, dans la vue d'affaiblir la puissance impériale, engagea ces cités à former une ligue semblable à celle des villes de la Lombardie : Innocent III parvint à ce but. Leur mot de ralliement était l'*honneur et l'agrandissement du siége apostolique;* elles restèrent long-temps fidèles à leurs engagemens (2). Pise, Sienne et Florence furent les plus importantes de ces républiques; leurs chefs portaient le titre de *gonfalonier*. Au XIVe siècle, elles avaient acquis, par le commerce, des richesses considérables; mais comme si les États usurpateurs devaient toujours finir par être asservis, la république de Florence s'empara de celle de Pise, et bientôt elle perdit elle-même sa liberté, en devenant le domaine de la

(1) De Θεὸς, Dieu, ou θυσία, sacrifice.

(2) Muratori dissertatio 48, t. IV, p. 320.

maison de *Médicis*, que d'heureuses spéculations avaient rendue l'une des plus riches de la ville. Alexandre de Médicis, avec l'appui de Charles-Quint, fut fait duc de Florence en 1531; son fils obtint du pape et de l'empereur le titre de grand-duc. Après l'extinction de cette famille en 1737, le grand-duché passa au duc de Lorraine, qui céda cette province à la France. Ce duc, parvenu au trône impérial, eut son fils pour successeur; mais la maison de Lorraine fut dépossédée de ce duché par Napoléon, qui en vertu du traité de Lunéville l'érigea en *royaume d'Étrurie*, en faveur du prince de Parme, auquel il passa. Par un sénatus-consulte du 24 mai 1808, les États de Toscane furent réunis à l'empire français, et divisés en trois départemens : ceux de l'Arno, de la Méditerranée et de l'Ombrone. Un décret du 2 mars 1809 érigea en grand-duché ces trois nouveaux départemens; quelques jours plus tard, le 6 mars, un autre décret conféra le titre de grande-duchesse de Toscane à la princesse Élisa, sœur de Napoléon. Enfin en 1814, l'ancien archiduc y rentra, et l'année suivante l'île d'Elbe fut réunie au grand-duché.

Les deux principaux cours d'eau de la Toscane sont l'*Ombrone* et l'*Arno*, qui se jettent dans la mer. L'Arno, alimenté par plusieurs petites rivières, peut être considéré comme un fleuve; il faisait autrefois un long circuit, mais son cours a été raccourci, retenu par des digues, et les terrains qu'il inondait ont été livrés à la culture. Le val d'Arno, dans les Apennins, où le fleuve prend sa source, était, au temps des républiques de Florence et de Pise, embelli par les maisons de campagne des riches négocians; aujourd'hui cette jolie vallée est peuplée par un grand nombre de manufacturiers : c'est là que l'on fabrique les toiles qui forment une partie du commerce de la Toscane, et surtout ces chapeaux de paille, si recherchés et si fins, qu'on a peine à croire qu'ils soient faits avec de la paille ordinaire.

L'Arno traverse *Pise* à un peu plus d'une lieue de son embouchure; cette ville est l'une des plus anciennes de l'Italie; elle est grande et bien bâtie; ses rues sont larges et garnies de trottoirs, mais presque toujours désertes, excepté pendant les quelques mois que le grand-duc vient y résider. Au XIII[e] siècle, époque de sa splendeur, lorsque rivale de Gênes elle formait une république puissante, sa population était de 120,000 âmes : aujourd'hui, bien qu'aussi étendue, elle n'en a pas la sixième partie. Son *dôme* ou sa cathédrale en marbre est dans le style gothique. C'est un monument du XI[e] siècle. On admire les trois portes en bronze de son portail, et les 74 colonnes qui soutiennent la nef, dont 62 sont en granite oriental. L'intérieur est un peu sombre; on y voit encore suspendue au milieu d'un grand nombre de tableaux et de sculptures remarquables, la lampe de métal qui, mise en mouvement par le choc d'une échelle que transportaient quelques ouvriers, donna à Galilée l'idée du pendule, dont l'invention est un de ses titres de gloire. Le *Baptistère* est une église destinée aux baptêmes; sa construction remonte à l'an 1152. La chaire est un chef-d'œuvre de sculpture. Sa voûte gothique est si sonore qu'il s'y produit plusieurs effets d'acoustique qu'on ne manque point de faire remarquer aux étrangers : pour peu que l'on frappe le pavé, il retentit presque aussi long-temps que le tintement d'une cloche ; si l'on parle haut, un écho répète plusieurs syllabes de suite; en parlant bas dans l'un des coins de l'église, on se fait entendre distinctement à l'extrémité opposée.

Le plus singulier édifice de Pise est le *Campanile Torto* ou la *Tour penchée :* sa base, ornée de colonnes, supporte six rangs d'arcades surmontés d'une tour d'un diamètre moins considérable que la base; sa hauteur est de 190 pieds, son inclinaison, depuis le pavé de la place sur laquelle elle s'élève, est de 15 pieds jusqu'au sommet. A la vue de ce

monument, il est difficile de décider si l'intention des architectes, comme on le croit communément dans le pays, a été de le construire avec cette étonnante inclinaison, ou si, comme le pensent quelques personnes de l'art, cet effet n'est que le résultat de l'affaissement du sol. Cependant l'opinion la plus probable est que le sol s'est affaissé lorsqu'elle était à moitié de sa hauteur et qu'ensuite elle fut continuée sur le même plan et dans la même inclinaison. Non loin de cet édifice, les *cicerone* vous montrent avec vénération le *Campo-Santo*, vaste cour rectangulaire environnée d'un portique et de 24 galeries dont les murs sont ornés de 41 fresques des XIVe et XVe siècles, et très-curieuses pour l'histoire de l'art : des maîtres fameux y ont travaillé. Plus de 600 tombeaux, la plupart en marbre de Paros, ornent cette religieuse enceinte, ce cimetière unique dans l'univers, et qui date de l'an 1278. Il renferme, dit-on, sur une superficie de 10,000 pieds carrés, une épaisseur de 9 pieds de terre apportée de Jérusalem à l'époque de la troisième croisade : on a calculé que ce transport a dû employer 50 navires de 300 tonneaux chacun. On prétend que cette terre a la propriété de consumer les corps très-promptement. Autrefois cet effet se produisait en 24 heures; aujourd'hui on avoue qu'il en faut plus du double, et peut-être qu'en y regardant de près, on reconnaîtrait qu'il y a erreur dans cette évaluation : de pareils miracles ont besoin d'être confirmés par des expériences positives.

En remontant l'Arno, la route de Pise à *Florence* rappelle, par le grand nombre de tours et de châteaux que l'on aperçoit, l'époque où le pays était en proie aux discordes civiles. Mais bientôt la capitale que les Italiens nomment *Firenze* se présente avec ses 4 ponts et ses 4 quartiers de 2 lieues de tour et de 1500 toises de longueur. Que d'objets d'arts dans cette ville, qui fut pour ainsi

dire leur berceau à l'époque de leur renaissance! L'architecture de la cathédrale, sous l'invocation de *Santa-Maria-del-Fiore*, faisait dire à Michel-Ange qu'il ne croyait pas qu'il fût possible d'en construire une plus belle; le *Campanile*, tour isolée qui s'élève auprès et qui lui sert de clocher, est si riche d'ornemens, qu'elle rappelle le mot de Charles-Quint qu'*on devrait la mettre dans un étui;* les trois portes en bronze de l'église du Baptistère, monument lombard élevé par la reine Théodelinde, sont travaillées avec tant de goût que Michel-Ange prétendait qu'elles étaient *dignes de fermer l'entrée du paradis*. Dans la cathédrale on voit un Gnomon, qui passe pour le plus grand qu'il y ait au monde.

L'église de *Santa-Croce*, dont la brique attend depuis long-temps le marbre destiné à la revêtir, renferme les dépouilles de plusieurs hommes illustres. Combien de pensées différentes s'emparent de l'âme à la vue des tombeaux de *Galilée*, de *Michel-Ange*, d'*Alfieri*, sculpté par Canova, de *Machiavel*, représenté balançant le poids d'une épée avec celui d'un rouleau de papier, et de l'illustre *Bruni l'Arétin*, que l'on confond quelquefois avec son cynique homonyme!

L'ancienne église de Saint-Laurent, qui fut reconstruite en 1425, offre dans ses 24 chapelles de beaux tableaux d'habiles peintres florentins; au milieu de la nef un large pavé en mosaïque ferme le tombeau de Côme-l'Ancien, qui fut surnommé *le père de la patrie*. La nouvelle sacristie de cette église est l'un des premiers ouvrages de Michel-Ange, et les tombeaux de Julien de Médicis et de Laurent, duc d'Urbin, sont deux de ses chefs-d'œuvre. Derrière le chœur la chapelle royale ou le tombeau des Médicis, commencée il y a trois siècles, et qui ne sera probablement jamais achevée, est l'un des monumens les plus remarquables de l'Italie: le jaspe, le lapis, le granite, le porphyre, l'albâtre et les

marbres les plus rares y sont rassemblés avec tant de profusion, que c'est moins un monument sépulcral qu'une magnifique mosaïque.

Parmi les édifices religieux de Florence nous citerons la belle église et le couvent de *San-Giovannino;* le couvent et l'église de Saint-Marc; l'église de l'Annonciade, surmontée d'une belle coupole ornée de peintures ; celle de Saint-Ambroise, l'une des plus anciennes de Florence; et celle de Sainte-Marie-Nouvelle, si intéressante par ses peintures et ses sculptures. Elle est desservie par des dominicains, dont les préparations pharmaceutiques ont de la réputation en Italie.

Parmi les palais appartenant à de riches particuliers, il en est plusieurs qui mériteraient d'être décrits, si ces détails ne devaient pas nous entraîner trop loin : tels sont le grand et massif palais *Riccardi*, dont la galerie sert aux séances annuelles de l'académie de la Crusca; l'élégant palais *Pandolfini*, le magnifique palais *Borghèse*, le simple et majestueux palais *Peruzzi*, plus connu aujourd'hui sous le nom de *Cellesi;* le vaste palais *Corsini*, et le palais *Strozzi*, regardé comme un chef-d'œuvre d'architecture florentine.

Le palais ducal appelé *Palazzo Pitti*, du nom du gentilhomme florentin qui le fit construire en 1460, porte un caractère de solidité qui lui promet encore des siècles de durée. Il se compose de trois étages élevés ; on y compte 900 appartemens ; l'intérieur est chargé de dorures et décoré de marbres les plus précieux ; il renferme une belle collection de tableaux, ainsi qu'un grand nombre de tables en mosaïques de Florence, qui diffèrent des autres mosaïques d'Italie par les larges plaques ou les morceaux en relief dont elles sont formées : quelques unes ont coûté à plusieurs artistes réunis 25 ans de travail. C'est dans l'une des salles de ce palais que l'on voit la voluptueuse Vénus de

Canova, qui passe pour avoir été moulée sur le corps même de la plus belle des sœurs de Napoléon. La galerie de tableaux est sans contredit l'une des premières de l'Europe. La bibliothèque de ce palais se compose de 70,000 volumes, de livres précieux et d'éditions rares, ainsi que de manuscrits italiens d'un grand intérêt, parmi lesquels on en distingue du Tasse, de Machiavel et de Galilée. On y remarque aussi une collection de cartes géographiques, la plus belle peut-être qui ait été formée. Derrière le palais *Pitti*, les jardins appelés *Boboli* sont admirés des Florentins, qui n'ont point encore perdu le goût des arbres et des charmilles que les ciseaux ont transformés en murailles de verdure. Les giroflées de ce jardin passent pour les plus belles de l'Europe. Au nord de cet édifice se trouve la fameuse galerie de Florence, à laquelle on communique par un corridor de 600 pas de longueur; c'est là que l'on peut juger de la magnificence des Médicis! c'est là qu'on peut contempler la célèbre Vénus qui porte leur nom, l'admirable groupe de Niobé, et d'autres statues antiques qui furent pendant long-temps les principales richesses du Louvre; c'est là que sont réunis quelques uns des chefs-d'œuvre des plus grands peintres de l'Italie, et de bons tableaux des écoles française et flamande; environ 15,000 médailles antiques et 4000 camées tant anciens que modernes; enfin une magnifique suite d'antiquités étrusques, grecques et romaines.

La bibliothèque *Laurentienne* est un établissement unique dans son genre : elle renferme environ 9000 manuscrits qui suivant un usage du XVIe siècle, époque à laquelle elle fut complètement organisée, sont posés sur des pupitres auxquels ils tiennent par une chaîne de fer. On y remarque un Virgile du IVe ou du Ve siècle : c'est le plus ancien que l'on connaisse. Une précieuse collection des premières éditions des classiques grecs et latins complète

les richesses de cette bibliothèque, qui ne possède pas d'autres livres. On y conserve dans un bocal, au milieu de la salle, un doigt de Galilée. La bibliothèque *Riccardi*, devenue propriété de la ville, est publique depuis 1811 : elle se compose de 23,000 volumes et de 3500 manuscrits. La bibliothèque *Marucelli*, voisine de la Laurentienne, est regardée comme une dépendance de celle-ci : elle a 45,000 volumes. Enfin la *Maglia Becchiana*, fondée par Maglia Becchi, que l'on vit après avoir été 40 ans orfèvre, devenir bibliothécaire du grand-duc Côme III, est la plus grande bibliothèque de Florence : elle renferme 150,000 volumes et 12,000 manuscrits.

A ces anciens dépôts littéraires, Florence joint plusieurs autres collections d'études, telles qu'un musée de physique et d'histoire naturelle enrichi de la belle suite d'objets anatomiques exécutés en cire sous la direction du célèbre Fontana; un jardin d'horticulture, qui appartient à l'*académie des Géorgophiles;* un observatoire, que possède la société des *Scuole-Pie*, et l'établissement de la taille des pierres dures, annexé à l'académie impériale et royale des beaux-arts. Outre la société que nous venons de nommer, il existe l'académie de la Crusca, l'athénée italien et la société Colombaria.

Les trois théâtres de Florence n'offrent rien de remarquable, du moins sous le rapport de la construction : cependant nous dirons que celui de la Pergola, est un des plus vastes de l'Italie.

Il faudrait entrer dans de plus longs détails pour donner une idée convenable des établissemens de bienfaisance que possède Florence; nous nous bornerons à citer les trois plus importans : l'hôpital de *Santa Maria nuova*, celui de *Bonifazio*, et celui de *San Giovanni di Dio*. Mais il existe, depuis le XIIIe siècle, une confrérie de la Miséricorde, dans laquelle se font recevoir les philanthropes zélés et même les plus grands seigneurs. On voit par cet exposé

rapide, que pour une ville qui n'a pas 80,000 âmes, Florence l'emporte sur des cités plus populeuses par ses richesses en objets d'arts et par ses établissemens utiles.

Dans ses environs on remarque un grand nombre de maisons de campagne, parmi lesquelles on doit citer le *Poggio-imperiale* et le *Pratolino*, où s'élève le fameux colosse dû au ciseau de Jean Bologne, et qui représente l'Apennin.

A Florence les places publiques sont belles, et l'on y compte plus de 150 statues; celle de *Sainte-Marie-Nouvelle* est ornée de deux obélisques autour desquels on fait tous les ans des courses de chars à la manière des anciens; mais la plus remarquable de ces places est celle du *Grand-Duc*, sur laquelle s'élèvent le *Palazzo vecchio*, monument aussi curieux que gigantesque, jadis habité par les Médicis, et la *Loggia dei Lanzi*, superbe portique où l'on voit de très-belles statues, entre autres le fameux groupe de l'enlèvement des Sabines, par Jean Bologna, le Persée en bronze de Benvenuto Cellini, la Judith de Donatello, et le lion de Flaminius Vocca, digne du ciseau grec. Devant le palais on admire trois statues colossales en marbre, ce sont: le groupe représentant Hercule assommant Cacus, par Bacchio Bandinelli, et un David, par Michel-Ange. On remarque aussi sur cette place une statue équestre en bronze de Côme de Médicis, et une fontaine de l'Ammanato, surmontée d'une statue gigantesque de Neptune; mais cette fontaine manque d'eau. On peut encore citer à Florence le pont *Santa-Trinita*, l'un des plus élégans et des plus légers qu'il y ait en Europe; le fameux groupe d'Hercule et du Centaure de Jean Bologna, qui orne une fontaine reléguée dans un carrefour à la descente du pont vieux; le *cours*, qui a près de deux milles de longueur, destiné aux courses de chevaux; enfin les quais beaucoup plus beaux que ceux de Paris.

Si de Florence on se dirige vers le nord en remontant les Apennins, on voit, sur les bords du *Bisenzio*, *Prato*, petite ville industrieuse dont le marché est l'un des plus fréquentés de la Toscane. Célèbre par sa procession du Vendredi-Saint, elle est remarquable par sa cathédrale gothique, son élégante église de la *Madone delle Càrceri*, le palais du tribunal, ancienne forteresse, et son collége confié aux soins des jésuites. *Pistoja*, peuplée de 10,500 âmes, se présente ensuite au pied de l'Apennin; il est peu de villes en Italie dont les rues soient aussi larges et aussi droites. Elle formait autrefois une république, aujourd'hui elle est connue par ses canons de fusil, son commerce de soie et de chapeaux de paille. Son antique cathédrale est riche en objets d'arts de la plus grande beauté, tels que tableaux, bas-reliefs, tombeaux, etc.; à la chapelle Saint-Jacques, on remarque un autel en argent du XIVe siècle. L'évêché est un palais somptueux; la magnifique église de Sainte-Marie-de-l'Humilité offre une des plus belles coupoles de l'Italie. A une lieue à l'est du canal qui unit l'*Arno* et la *Chiana*, *Arezzo*, ville antique dont le nom latin *Aretium* dérive, selon quelques auteurs, de celui d'*Aretia*, surnom de Vesta, et selon d'autres, du nom oriental *Aretz*, qui peint parfaitement sa situation et qui signifie *lieu agréable sur les eaux*, était célèbre chez les Étrusques par ses poteries, son vin et sa fontaine qui rendait des oracles. Son plus bel édifice est la *Loggia*, qui comprend la douane, le théâtre et un portique de 400 pieds de longueur. On cite encore sa majestueuse cathédrale, monument du XIIIe siècle, qui possède de belles archives, et la maison où naquit Pétrarque. Que d'hommes célèbres sont nés dans cette ville! C'est la patrie de *Mécène*, du martyr *saint Laurent*, de *Pétrarque*, de *Guy* ou *Guido* qui inventa ou retrouva les notes de musique, du pape *Jules II* et de *Concini*, maréchal d'Ancre. A 8 lieues au nord,

dans les Apennins, on voit le fameux couvent de l'ordre des Camaldules, fondé au commencement du XI[e] siècle.

Au sud-est d'Arezzo, *Cortona* est bâtie sur le penchant d'une montagne qui domine une belle plaine, bordée par les agréables rivages du lac de Pérouse ou de Trasimène. Elle est, dit-on, bâtie sur les ruines de *Corythum* dont parle Virgile (1) et qui n'existait plus de son temps. On y voit encore des murailles composées d'énormes pierres qui ne sont liées par aucun ciment, et qui furent élevées par les plus anciens peuples de l'Etrurie. L'enceinte paraît être la même que celle de la ville antique, on croit aussi que les portes modernes sont à la même place que les portes anciennes. Sa cathédrale date du X[e] ou XI[e] siècle. Quoique très-petite, Cortone possède depuis l'année 1726 une académie étrusque qui s'est rendue utile par ses travaux et par ses riches collections.

« Déchue de l'ancien rang qu'elle occupait comme ville « républicaine comptant 150,000 habitans, à celui d'une « petite ville de province qui n'en a pas plus de 15 à 20,000, « *Sienne*, décorée de la triste dignité de capitale du pays de « *Maremma*, ne présente pourtant aucun des symptômes « de la décadence, mais au contraire ceux d'une active « industrie. On y voit à peine un mendiant, les rues sont « bien pavées et fort propres, les boutiques en grand nom- « bre et bien fournies, les habitans proprement vêtus; les « femmes surtout y sont d'une beauté remarquable et d'une « tournure très-gracieuse, même à califourchon sur un « cheval ou un âne, manière ridicule de monter, com- « mune aux dames et aux campagnardes par toute l'Italie. « On voit la jarretière de ces amazones sur une jambe bien « faite, chaussée d'un bas très-blanc et d'un fin soulier. « La cathédrale, édifice qui n'appartient à aucun genre,

(1) Énéide, liv. III, v. 170.

« date du XIIIe siècle, époque à laquelle le style gothique, « dominant au-delà des Alpes, ne pénétrait qu'avec diffi- « culté en Italie. Ce morceau d'architecture offre en con- « séquence les piliers grêles du gothique, surmontés de « chapiteaux corinthiens avec des voûtes à plein cintre; « mais ce qu'il y a de plus bizarre dans cet édifice, c'est « l'aspect de ses rayures extérieures provenant de marbres « de deux couleurs en assises alternatives brunes et blan- « ches comme la peau du zèbre. En revanche, le pavé de « l'église, fait en 1460, est fort beau et du meilleur goût (1). » La pièce appelée la Bibliothèque, où se conservent d'anciens livres de chœur, est avec le pavé ce que la cathédrale offre de plus beau. Elle est ornée de 10 belles fresques exécutées par Pinturrichio, sur les dessins de Raphaël. Il n'y a à Sienne qu'une seule place, la *piazza del Campo;* 11 rues y aboutissent; elle est creusée en forme de bassin, ornée d'une belle fontaine et bordée de palais dans le goût gothique; c'était jadis le lieu des assemblées populaires : c'est aujourd'hui le cirque où se font les courses de chevaux, qui tous les ans au mois d'août attirent une foule d'étrangers. Les aqueducs souterrains qui fournissent de l'eau à la ville sont remarquables par leur étendue et leur construction : ils ont 5 milles de longueur et ont fait dire à Charles-Quint que Sienne était plus admirable dessous que dessus. La ville a pour patronne une sainte Catherine, aussi célèbre dans le pays que sainte Geneviève à Paris. Née au XIVe siècle et fille d'un simple teinturier, elle a joué un rôle important dans les affaires ecclésiastiques de l'Italie; elle fut choisie pour engager Grégoire XI à quitter Avignon, et à rétablir le trône pontifical à Rome. On dit qu'une confrérie, établie en 1464 dans la maison qu'occupait cette sainte, continue à doter tous les ans des filles de

(1) Voyage en Italie, par M. *Simond*, tom. II, p. 335.

pauvres artisans, et à faire, le jour de l'octave de sainte Catherine, une procession dans laquelle figurent les jeunes filles qui doivent pendant cette cérémonie faire le choix d'un mari. Les prétendans se tiennent sur leur passage, et chacun offre à celle qui lui plaît un mouchoir que celle-ci rend après l'avoir baisé si elle refuse, ou auquel elle fait un nœud si elle accepte la main de celui qui le lui présente. Sienne, cité étrusque, reçut d'Auguste, avec une colonie romaine, le nom de *colonia Senensis*. C'est la ville de la Toscane où l'on parle l'italien le plus pur, où la prononciation est la plus facile et la plus agréable. Elle possède la seule académie des sciences qu'il y ait en Toscane, une académie des beaux-arts, une école des nobles qui jouit d'une certaine réputation en Italie, et une université qui remonte à l'année 1203. Sa bibliothèque, riche de 50,000 volumes et de 5 à 6000 manuscrits, occupe l'ancienne grande salle de la célèbre académie des Imbéciles (*Intronati*). Son hôpital de Sainte-Marie *della Scala* est un des plus anciens que l'on connaisse : il remonte à l'an 832. Ses habitans sont gais, instruits et spirituels; elle a produit plusieurs personnages célèbres, parmi lesquels on compte 7 papes, et *Socin*, le chef de la secte des *Unitaires*, qui rejettent le mystère de la Trinité en considérant Jésus-Christ comme participant de la Divinité, mais inférieur à Dieu. Sienne, dont la population est de 18 à 20,000 âmes, en possédait plus de 100,000 lorsqu'elle était la capitale d'une république rivale de celle de Florence.

En allant de Sienne à Livourne on traverse d'abord la petite et industrieuse ville de *Colle*, siége d'un évêché, dont la cathédrale est un beau monument du XIIIe siècle; puis l'antique cité étrusque de *Volterra*, qui n'a pas changé de nom, mais dont la population, jadis de 100,000 âmes, est aujourd'hui réduite à 4000. C'était une des 12 principales cités de l'Étrurie. Les énormes murailles cyclo-

péennes, c'est-à-dire sans chaux ni ciment, qui l'entourent encore ; ses portes antiques, dont une appelée l'*Arco* rappelle le temple d'Hercule qui en était voisin ; le grandiose de sa cathédrale du XVIe siècle ; le palais *del Pubblico* qui date du XIIIe, et dans lequel on a établi la bibliothèque et le musée d'antiquités, riche en monumens précieux qui attestent l'éclat de la civilisation étrusque ; enfin les thermes qui paraissent avoir précédé ceux des Romains, donnent un grand intérêt à Volterra.

De cette ville presque déserte, on arrive à la populeuse *Livourne*, qui n'était qu'une bourgade en 1120, et dont la population aujourd'hui est de 75,000 âmes, en y comprenant celle de ses 3 faubourgs, qui est de plus de 30,000. Ses rues sont droites et bien bâties ; ses principaux édifices sont des magasins, l'arsenal, 3 lazarets, dont l'un est surtout important par son étendue et sa bonne tenue, et la synagogue qui est grande et magnifique. Le seul monument d'art qui soit digne d'attention est la statue en marbre du duc Ferdinand Ier représenté en vainqueur avec 4 esclaves en bronze à ses pieds. Le port, long de 300 toises et profond de 36 brasses, serait encombré par les atterrissemens ou les galets qu'y apporte la mer, sans les soins que l'on prend de les enlever au moyen de pontons destinés à cet usage. Le commerce de Livourne est considérable, un grand nombre de négocians juifs et grecs y sont établis ; ses savons sont estimés ; on y travaille avec art l'albâtre et le corail. Une maladie particulière à son sol est l'ophthalmie : on l'attribue à tort à la poussière sablonneuse enlevée par les vents et à l'humidité du quartier appelé *nouvelle Venise*, à cause de ses nombreux canaux ; elle paraît être due, au contraire, à la fraîcheur des nuits pendant la saison de l'été.

Piombino, autre port au sud de Livourne, est situé à peu de distance de l'ancienne ville étrusque de *Populonia*, qui fut détruite au IXe siècle par le patrice Nicée, et dont

on voit encore plusieurs de ses murailles sans ciment. A quelque distance de ces murailles, on aperçoit des ruines considérables que l'on croit être celles d'un vaste temple, ou les ruines de l'antique *Vetulonia.* Piombino est bâtie sur un rocher, elle donne son nom à un golfe voisin. L'air y est malsain, et sa population, que la paix et le commerce n'ont point augmentée, est d'environ 1800 habitans.

A 16 lieues au sud-est de Piombino, *Orbetello* ou *Orbitello*, sur le bord d'un lac de 2 lieues de longueur, et non loin de la mer, est une petite ville qui dans ces dernières années a acquis une sorte de célébrité chez les archéologues par les tombeaux étrusques qu'on y a découverts, et dans lesquels on a trouvé de précieuses antiquités.

De Piombino on découvre distinctement l'île d'*Elbe*, qui n'est qu'à 3 lieues du continent. Au XIII[e] siècle, elle était soumise aux Pisans; les Génois la leur enlevèrent. Elle fut tour à tour un objet d'envie pour les ducs de Milan et la couronne des Deux-Siciles, qui la céda à la France en 1801. Sa population est de 14,000 âmes. Elle est devenue à jamais célèbre dans l'histoire par le séjour qu'y fit Napoléon, à qui elle fut donnée en souveraineté par le traité de 1814, et qui, en la quittant le 25 février 1815 pour revenir en France, attira sur ce royaume une seconde invasion des armées étrangères, plus désastreuse encore que la première. La capitale de l'île est *Porto-Ferrajo*, ville fortifiée avec un port sur la côte septentrionale et peuplée de 3000 habitans. Sur la côte orientale *Porto-Longone*, petite ville de 1500 âmes, est défendue par une forteresse bâtie sur un rocher : son port est appelé *La Marina*, du nom d'un faubourg.

La Toscane doit aux lumières du duc Léopold la prospérité dont elle jouit encore. En 1772, il avait déjà fait cesser bien des abus : les couvens y étaient beaucoup moins nombreux que dans le reste de l'Italie : on n'y avait con-

servé que les ordres les moins inutiles; l'inquisition n'y existait que de nom; la peine de mort y était presque abolie : elle ne fut infligée qu'une fois sous son règne; les impôts furent régularisés; l'industrie et le commerce furent dégagés de toutes leurs entraves; enfin l'éducation fut encouragée chez la classe que l'on retient en Italie dans la plus abjecte ignorance. Ces réformes, qui font honneur au plus grand prince qu'ait eu la Toscane, avaient préparé les esprits à adopter sans répugnance les lois françaises; mais à la restauration, une partie de la vieille législation a été amalgamée à notre Code; d'anciennes communautés religieuses sont rentrées dans leurs biens; de nouveaux abus se sont introduits, et le peuple toscan, dont la douceur a passé en proverbe, ce peuple, peut-être plus facile à contenter qu'un autre, n'est point sans quelque sujet de plaintes. Cependant la Toscane est gouvernée avec sagesse, et surtout avec économie, puisqu'elle n'a plus de dette publique.

TABLEAUX STATISTIQUES.

GRAND-DUCHÉ DE TOSCANE

Comprenant 36 *villes*, 135 *bourgs*, *et* 6017 *villages et hameaux.*

SUPERFICIE en lieues géograph.,	POPULATION en 1830,	POPULATION par lieue carrée,
1,098.	1,282,000.	1,167.

DIVISIONS.	POPULATION.	VILLES.	POPULATION.
Compartimento di Firenze.........	599,550	FLORENCE............	78,000
		Colle..................	2,000
		Empoli..............	3,000
		Modigliana...........	2,500
		San-Miniato.........	2,000
		Pescia...............	4,000
		Pistoja...............	10,500
		Prato.................	11,000
		Scarperia............	5,000
		Volterra..............	4,000
Compartimento di Pisa.............	297,290	*Pise*.................	20,000
		Fivizzano............	2,500
		Livourne.............	75,000
		Piombino............	1,800
		Pietra santa..........	3,000
		Pontremoli...........	3,000
		Porto-Ferrajo........	3,000
		Porto-Longone.......	1,500
Compartimento di Sienna..........	128,700	*Sienne*...............	18,000
		Montalcino...........	6,500
Compartimento d'Arezzo.....	202,350	*Arezzo*...............	9,000
		Chiusi.................	3,000
		Cortona...............	3,500
		Monte-Pulciano......	2,000
Compartimento di Grossetto.......	54,110	*Grossetto*............	3,000
		Pitigliano............	2,000
		Orbitello............	3,000
		Giglio (île)...........	1,200

ÉTABLISSEMENS D'INSTRUCTION.

Universités........	Florence.	1 (1) comptant	300	étudians.
	Pise......	1 (2) »	660	»
	Sienne...	1 (3) »	280	»
Écoles primaires.	Florence.	4 écoles d'enseignement mutuel.		
		8 écoles communales.		

(1) Fondée en 1443. — (2) Fondée en 1339. — (3) Fondée en 1330.

ÉTABLISSEMENS DE BIENFAISANCE ET COUVENS.

Hôpitaux ordinaires		35	contenant	2,043 lits.
Hôpitaux	pour les enfans trouvés	12	»	800 enfans.
	pour les aliénés	2	»	»
Revenus	des hôpitaux			1,200,000 francs.
	des hospices			600,000
Couvens d'hommes		95	dont	50 de mendians.
Idem de femmes		67	»	»

REVENUS.	DETTE PUBLIQUE.	ARMÉE.
17,000,000 francs.	» (1)	3,000 hommes.

BUDGET.

RECETTES.	francs.	DÉPENSES.	francs.
Contributions directes	3,800,000	Ministère de la guerre	4,700,000
Douanes	6,500,000	*Idem* de la justice	2,700,000
Postes	400,000	Construct. publiques	2,300,000
Enregistrement	1,100,000	Cultes	700,000
Loterie	1,000,000	Secours aux hôpitaux et aux indigens	1,500,000
Sels	2,000,000	Liste civile	1,000,000
Tabacs (affermés)	700,000	Dépenses diverses	3,100,000?
Mines de fer, de soufre et d'alun	1,000,000	Réservé	1,000,000?
Biens de la couronne	500,000		
Total	17,000,000	Total	17,000,000

(1) Depuis 1829, la dette publique est éteinte.

LIVRE CENT ONZIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description de l'Italie. — Sixième section. — Description des États de l'Église.

L'INFLUENCE d'un gouvernement théocratique est si grande sur l'esprit d'un peuple, que malgré les traits de ressemblance que l'on remarque chez les différentes nations de l'Italie, nous croyons devoir présenter dans un cadre particulier un État qui, sous le point de vue politique, diffère de tous les autres États de l'Europe. En effet, une monarchie élective, une puissance qui a pour domaine la terre, où elle n'occupe qu'un point, et pour empire le ciel, d'où elle regarde les rois comme ses inférieurs, n'offre-t-elle point un tableau digne de quelque intérêt? Et si l'on considère que le trône de Rome passe pour le plus ancien trône de l'Europe; que la tiare papale est ornée d'une triple couronne; que celui qui occupe ce trône, qui ceint cet antique diadème, se fait appeler le successeur de saint Pierre; que par son grand âge autant que par son rang de prince de l'Église, il a droit aux hommages et à la vénération de ses sujets, et qu'il aspire à ceux du monde entier; on ne sait comment caractériser cette puissance. Est-ce comme successeur d'un apôtre qu'il revêt la pourpre, qu'il porte les insignes de la royauté, qu'il a des soldats, et que la justice rendue en son nom punit le crime par le sang du coupable? Les deux pouvoirs dont il est revêtu ne paraissent-ils point en contradiction l'un avec l'autre? ainsi la pompe royale devrait-elle être accompagnée de l'humble titre de *serviteur des serviteurs de Dieu?* et pour être au-dessus des rois comme vicaire de Jésus-Christ, est-il nécessaire d'être un

des plus faibles princes de la terre? Telles sont les réflexions qu'on est tenté de faire en considérant le pape comme réunissant à la fois la dignité de chef de l'Église et la puissance souveraine. Mais en remontant vers les premiers temps du christianisme, ce qui nous paraît contradictoire dans un siècle où tous les pouvoirs sont en quelque sorte définis, nous semble avoir été la conséquence de certains faits, le résultat de la force des choses.

La suprématie du siége apostolique de Rome sur les autres Églises remonte à une époque très-reculée : saint Irénée, évêque de Lyon au IIe siècle, et saint Cyprien, évêque de Carthage au siècle suivant, l'admirent comme un point incontestable, sans cependant en déduire toutes les conséquences qui en furent la suite. Jusqu'à l'invasion de l'Italie par Pepin, les papes n'eurent aucune puissance politique, aucune possession temporelle : la prétendue donation faite par Constantin à Silvestre Ier est reconnue fabuleuse par les plus habiles critiques et par les ultramontains eux-mêmes (1). Pepin, maire du palais de Childéric III, voulant appuyer son usurpation du trône de France sur le consentement de la nation et sur celui du chef de l'Église, consulta solennellement le pape Zacharie, qui répondit, comme les anciens oracles, que la couronne appartenait à celui qui exerçait la puissance royale. C'était détruire jusqu'aux scrupules du ministre; celui-ci relégua son maître dans un couvent, et se fit proclamer roi par les Français; et lorsqu'il eut chassé les Lombards de l'exarchat de Ravenne, il en fit don par reconnaissance au pape Étienne II. Cette donation fut confirmée et même augmentée du Pérugin et du duché de Spolette, par Charlemagne. Les évêques de Rome devenus princes temporels en eurent bientôt l'ambi-

(1) Voyez Histoire de l'Église et de l'Empire, par *J. Lesueur*, t. II. — Histoire de la délivrance de l'Église, par le *P. Morin*. — Dictionnaire de *Moreri*, au mot *Silvestre*.

tion. Cependant ce ne fut que lorsque leur puissance spirituelle fut parvenue à son comble qu'ils accrurent leurs États : au XIe siècle, l'empereur Henri III leur donna le duché de Bénévent ; au XIIe, Mathilde, comtesse de Toscane, fit don au saint-siége de ses biens composés du territoire de Bolsène, de Bagnarea, de Monte-Fiascone, de Viterbe, de Civita-Castellana, de Corneto, de Civita-Vecchia et de Bracciano, possessions connues sous le nom de *patrimoine de saint Pierre.* Rome n'était encore que la résidence des pontifes, elle appartenait à l'Empire ; des factions républicaines la déchirèrent : quelques hommes au-dessus de leur siècle essayèrent vainement d'y établir un gouvernement libre ; enfin ce ne fut que vers la fin du XIVe siècle qu'elle put être considérée avec la Sabine, province contiguë à son territoire, comme faisant partie des domaines du saint-siége. En 1532, Louis de Gonzague, général de Clément VII, réunit la marche d'Ancône aux États de l'Église ; en 1626, le duché d'Urbin, qui avait appartenu à la famille de Jules II, devint la possession des papes ; les dernières conquêtes qu'ils firent furent celles de l'Orviétan, du duché de Castro et du comté de Romiglione. Ces deux dernières principautés appartenaient au pape Paul III ; il les donna à son fils Farnèse, qui devint duc de Parme et de Plaisance ; mais l'un de ses descendans les ayant engagées au mont-de-piété de Rome contre une somme d'argent qu'il ne put rembourser, Innocent XI s'en empara.

La part que le pape, comme prince temporel de l'Église, prit aux coalitions de l'Europe contre la république française lui fut plus d'une fois funeste ; il est même probable que si Napoléon eût conservé le pouvoir, les papes se seraient retrouvés dans la position où ils étaient sous l'empire d'Orient. L'invasion des Français en Lombardie et dans les États de l'Église força Pie VI à entrer en accommodement le 19 juin 1796. Il fut stipulé qu'il cèderait à la France des

tableaux, des vases, des statues et 500 manuscrits au choix des commissaires de la république, et qu'il paierait une contribution de 21 millions de francs; qu'il livrerait passage aux troupes françaises; qu'il ouvrirait ses ports à nos vaisseaux, et qu'il les fermerait aux bâtimens des puissances en guerre avec nous. Ce traité fut bientôt rompu par le pape lui-même. Le 31 janvier de l'année suivante, les Français paraissant affaiblis, Pie VI reprit possession de Ferrare; une lettre interceptée par Bonaparte prouva que Sa Sainteté traitait avec l'empereur d'Allemagne; mais à l'approche du vainqueur, de nouvelles conditions furent proposées par le saint-siége. Le généralissime français fixa à 36,000,000 de francs la contribution exigée, et le traité fut de nouveau conclu. Cependant, à la fin de la même année, l'assassinat du général français Duphot à Rome fournit au Directoire l'occasion de renverser le gouvernement papal. Le général Berthier reçut l'ordre de marcher sur Rome, et le territoire du saint-siége fut érigé en république; mais cette république éphémère tomba d'elle-même, lorsque les Français évacuèrent l'Italie. En 1808, de nouvelles combinaisons politiques firent réunir les États romains du nord à la couronne d'Italie. Un sénatus-consulte du 17 février 1810 comprit ceux du sud dans les limites de l'empire français, et déclara que le pape aurait pour résidence Rome et Paris. Enfin les événemens de 1814 renversèrent cette organisation, et le pape Pie VII recouvra toutes les anciennes possessions de l'Église.

Les États romains, bordés à l'est par la mer Adriatique, au nord par le royaume lombard-vénitien, à l'ouest par les duchés de Modène et de Toscane, au sud-ouest par la Méditerranée et au sud par le royaume de Naples, s'étendent de 95 lieues dans un sens et de 25 dans l'autre; leur superficie est d'environ 2250 lieues carrées. Les anciennes dénominations de comtés, de duchés et autres, que nous avons rappelées plus haut, par lesquelles on dis-

tinguait les différentes provinces, ont été abolies : le pays est divisé maintenant en 14 parties qui portent les titres de délégations et de légations, à l'exception du territoire de Rome qui a celui de *comarca*.

L'exemple de l'administration française a provoqué d'heureuses réformes dans les lois, la justice et les finances ; mais il y a encore tant à faire sous ce rapport, qu'il est à craindre que les papes ne parviennent jamais à établir dans leurs États la pureté de mœurs, l'industrie et l'aisance dont les peuples soumis au saint-siége seraient peut-être susceptibles sous un autre régime. Pour juger les mœurs et le gouvernement des États romains, il n'est point nécessaire de les parcourir : la capitale peut en donner une juste idée.

A Rome, la vie habituelle est une espèce de long carême, tant on s'acquitte avec ponctualité des devoirs extérieurs de la religion. Cette grande cité, qui pourrait contenir facilement trois fois plus d'habitans qu'elle n'en renferme, est d'un aspect triste que rendent encore plus frappant ses places spacieuses, ses rues larges et sans mouvement, les ecclésiastiques et les religieux de tous les ordres qu'on y rencontre, et les ruines majestueuses que l'on y aperçoit à chaque pas. Il n'est point jusqu'aux marchés qui ne présentent le même calme. Mais ce silence se change tout à coup en une joie bruyante à l'époque du carnaval ; Rome n'est plus la même ville, tant elle acquiert d'activité : tous les rangs sont alors confondus, tous les temples deviennent déserts et les rues peuvent à peine contenir une population qui s'empresse de quitter ses habitations pour courir après la joie et le plaisir. On voit pendant ces jours de folie de jeunes abbés, de graves magistrats, des prélats même, se couvrir d'un costume et d'un masque, et courir les aventures qui ne manquent point de se présenter ; car chez les deux sexes chacun les

cherche, persuadé que quelques momens d'erreurs seront facilement expiés par les pénitences et les saintes privations du carême. Le Cours devient le rendez-vous d'une foule tumultueuse, les équipages s'y succèdent sur deux files, les balcons sont couverts de tentures, une pluie de dragées couvre les piétons et les équipages, aux acclamations d'un peuple de masques de toutes couleurs. A un signal donné, le milieu du Cours devient libre ; une foule de chevaux en liberté, mais aiguillonnés par des plaques garnies de pointes, et par une mèche allumée que l'on a la barbarie de leur introduire entre cuir et chair, s'élancent de la place du Peuple et parcourent l'espace, moins pour remporter le prix de la course que pour fuir les instrumens de douleur qui les pressent. Aux folies du carnaval, qui rappellent les lupercales de l'antique Rome, succèdent le soir du mardi-gras les *moccoletti*, petites bougies allumées dont chacun porte un faisceau, et avec lesquelles on se poursuit pour les faire éteindre ou les rallumer. Les équipages qui n'en seraient point pourvus seraient arrêtés et forcés par la foule à s'en munir. Cette coutume est un reste de la fête que l'on célébrait en l'honneur de Cérès cherchant sa fille Proserpine.

Dans un pays infesté de brigands avec lesquels le gouvernement transige au lieu de les soumettre, on doit croire que la police est aveugle ou sans vigilance; cependant il en est peu où elle soit mieux faite qu'à Rome: point de rixes, point de vols, point de ces petits brigandages si communs dans les villes populeuses, et qui, au sein de la foule, font disparaître les mouchoirs et les montres. Il y est bien quelquefois question de quelques coups de stylet, mais ils sont toujours provoqués par la jalousie et non par la cupidité. Les rues de Rome ne sont point souillées par ces êtres dégradés, tolérés partout comme une lèpre nécessaire, et dont la vue est un sujet de

tentations pour le vice et de scandale pour la vertu : les filles publiques en sont impitoyablement proscrites, ou du moins elles ne peuvent point y étaler leur honteuse effronterie; et l'on doit dire à la louange du gouvernement papal, que pour extirper autant qu'il est en son pouvoir la licence et la débauche, il a tout fait pour favoriser les unions légitimes. Les mariages secrets n'y éprouvent aucune entrave : une permission de se marier, dit un auteur, est délivrée par le vice-régent, avec autant de facilité qu'un passe-port, et avec cette permission, le curé de la paroisse donne immédiatement la bénédiction nuptiale. A Rome, celui qui abuse de la crédulité d'une jeune fille est condamné à l'épouser ou à passer 5 ans aux galères.

L'Eglise blâme l'usure, mais à Rome elle permet que des cardinaux se livrent en secret à des opérations mercantiles sur des objets de première nécessité. Les épiciers et les boulangers ne sont souvent que leurs prête-noms ou leurs agens. Ceux qui parmi ces derniers veulent exercer leur industrie pour leur compte sont exposés à plus d'une vexation. Ailleurs les agens du gouvernement taxent le prix du pain, afin que le peuple ne le paie pas trop cher; à Rome, on met à l'amende le boulanger qui le vend trop bon marché. Dans la plupart des contrées de l'Europe, on commence à sentir tout ce que le jeu de la loterie a d'immoral; à Rome, ce funeste impôt, levé sur l'ignorance et la misère du peuple, est sanctionné par les ministres de la religion : c'est en présence des différens chefs de congrégations et des cardinaux même que le tirage se fait avec solennité. L'enfant qui doit mettre la main dans la roue fatale ne le fait qu'après un grand signe de croix ; et cependant l'Église ne permet point les jeux de hasard.

A Paris, les gendarmes président de droit aux spectacles et aux fêtes; à Rome, on va plus loin : pendant les folies du carnaval, et devant la porte des spectacles, on voit le

bourreau se promener gravement près du *cavalletto*, instrument de supplice destiné à punir la joie turbulente de ceux qui dépassent les bornes prescrites pendant ces jours d'allégresse, ou les habitués du parterre qui s'avisent de troubler une représentation théâtrale. Ce *cavalletto* est formé de deux planches jointes en dos d'âne, et soutenu par 4 pieds de bois, dont les deux de devant sont plus bas que ceux de derrière. On couche sur ce *petit cheval* le patient, et on lui applique sur les reins un certain nombre de coups de nerfs de bœuf. Le même supplice attend le restaurateur qui se permet de servir pendant le carême des mets qui ne sont point réputés maigres. Pour les délits plus graves, la loi inflige la peine de l'estrapade, qui consiste à élever en l'air, au moyen d'une corde, le condamné, dont les mains sont liées derrière le dos, et à le faire retomber avec raideur sur ses pieds; cependant cette peine et celle du cavalletto commencent à être infligées rarement. L'assassin est puni de mort, mais c'est après l'avoir laissé plusieurs jours dans son cachot en proie aux inquiétudes d'un jugement qu'il ignore; c'est après l'avoir obligé à écouter les exhortations d'un prêtre, qui l'engage à se confesser et à communier. Son supplice a lieu trois jours après ces cérémonies : mais s'il refuse les consolations de la religion, on le met à la diète, il est obsédé par toutes les congrégations religieuses jusqu'à ce qu'il consente à se confesser, et s'il persiste dans son refus, son supplice ne s'exécute qu'après un ordre du pape. Si l'assassin a tué un prêtre, il est assommé, puis égorgé, coupé en quatre et une partie de son corps est exposée à chaque porte de la ville. Ce supplice eut encore lieu sous le pontificat de Léon XII. C'est à dater de l'avènement de ce pape que les plaidoyers dans les affaires ecclésiastiques et laïques ne se font plus en latin, mais dans la langue nationale. La torture est abolie depuis long-temps.

Le gouvernement des États romains se compose de cardinaux ayant chacun un département, et de laïcs auxquels on confie différens emplois dans la magistrature et le commandement militaire : tous sont soumis à l'autorité absolue du pape. Les principales fonctions remplies par des cardinaux sont celles de *camerlingue*, ou de ministre des finances, chargé de l'administration des revenus de l'État et de présider la chambre apostolique; celles de *secrétaire d'État*, dont les attributions analogues à celles du ministre des affaires étrangères consistent à correspondre avec les nonces et les légats ; celles de *dataire*, chargé de la nomination aux bénéfices, des dispenses et des annates; celles de *vicaire*, qui, outre les fonctions épiscopales qu'il exerce dans Rome, remplit celles de ministre de la police, et est chargé de tout ce qui regarde les mœurs, la conduite des filles publiques et les affaires relatives aux juifs; celles de *chancelier*, dont le titre indique suffisamment les fonctions; celles d'*auditeur*, qui a dans son département la justice, les affaires contentieuses et l'examen de ceux que l'on propose pour l'épiscopat; enfin celles de *secrétaire des brefs*, chargé de l'expédition de toutes les dispenses.

Différentes assemblées de cardinaux portent le nom de *consistoires* et de *congrégations :* dans les premiers on traite de la nomination des nonces, des légats et des évêques; dans les secondes, on examine les procès des assassins sans préméditation, qui réclament le droit d'asile ou d'impunité, après s'être réfugiés dans une église; les plaintes du peuple contre les gouverneurs; les qualités de ceux qui sollicitent la noblesse, et autres questions analogues. La congrégation des rites fixe les cérémonies de l'église, et confère, après un examen d'usage, l'honneur de la canonisation. La principale de ces congrégations est celle de l'*Inquisition* ou du *Saint-Office*, qu'assiste celle de l'*Index*, établie pour examiner les livres réputés dange-

reux. Une réunion de cardinaux forme encore le tribunal appelé la *Segnatura di giustizia;* ses fonctions consistent à prononcer sur les récusations et sur les appellations : c'est une sorte de cour de cassation. Enfin le dernier tribunal, composé de prélats et de cardinaux, est la *Segnatura di grazia*, qui prononce sur les recours en grâce adressés au pape, qui le préside. Le tribunal civil de la *Rota* est une cour qui juge en première instance les affaires civiles. Les affaires criminelles sont du ressort du gouverneur de Rome. Deux cours d'appel, sous le nom de *consulta*, sont établies, l'une dans la capitale et l'autre à Bologne. Le sénateur et ses quatre lieutenans forment un autre tribunal laïc, et les conservateurs sont des magistrats chargés de tout ce qui regarde les intérêts de la ville. Dans le chef-lieu de chaque district ils fixent les dépenses du budget.

Les Romains, et en général tous les sujets du pape, offrent le type de la superstition. Ils remplissent scrupuleusement les devoirs extérieurs de la religion; mais sur ce point tout est affaire de règle plutôt que de véritable dévotion. La confession est une pratique dont chacun s'acquitte plutôt par habitude que par humilité chrétienne, plutôt pour mettre sa conscience à l'abri que pour se corriger de ses défauts et de ses vices. Une belle donne rendez-vous à son amant dans une église; mais s'y trouvât-elle seule avec lui, elle ne le regardera point, elle ne lui parlera point qu'elle n'ait épuisé tous les grains de son chapelet. Le peuple reçoit à genoux les bénédictions du pape; mais ce n'est point à Rome que le chef de l'Église est regardé comme participant du pouvoir divin : ce qu'il gagne en autorité temporelle, il le perd en puissance spirituelle. Dès que l'octave de Pâques est révolu, les curés exigent de leurs paroissiens des certificats de communion, sous peine de faire figurer les noms de ceux qui n'en présentent

point sur le tableau des excommuniés; mais autant le gouvernement papal se montre rigoureux à l'égards de ses sujets sur les pratiques du culte, autant il professe la tolérance la plus illimitée à l'égard des étrangers; ainsi, à Rome, on n'intente point un procès à celui qui ne tapisse pas sa maison le jour de la Fête-Dieu, et celui qui n'a pas l'air de le faire par affectation, peut passer dans la rue sans se découvrir à la vue d'une croix ou du viatique. Enfin, quels que soient ses principes, tout homme peut mourir avec sécurité : son corps, transporté à l'Église, n'y occasionera aucun scandale; pourvu qu'il paie, il y sera reçu avec les honneurs que la religion réserve après leur mort à tous les chrétiens.

Il est inutile de parler des *sigisbés* ou des cavaliers servans; ils ont autant de crédit à Rome que dans quelques autres grandes villes d'Italie. Pendant le séjour des Français, le ridicule que ceux-ci avaient jeté sur ces galans leur avait beaucoup nui, mais les mœurs n'y avaient point gagné : les intrigues amoureuses avaient remplacé cette espèce de contrat que le mari passe ici avec le complaisant qu'il choisit à sa femme. Les étrangers qui ont observé Rome depuis peu s'accordent à dire que sur ce point les anciennes mœurs redeviennent à la mode [1] : c'est une conséquence naturelle dans un pays où l'éducation ne fait rien pour la régénération des mœurs.

Un gouvernement tout-à-fait pacifique comme celui de Rome pourrait se consoler de sa nullité politique par la protection et l'encouragement accordés aux lettres, aux sciences et aux arts; mais tout sommeille à Rome. Les sciences y sont moins cultivées que dans tout le reste de l'Italie; cependant cette ville, qui renferme tant de trésors pour l'archéologie, a produit des antiquaires dignes d'être comparés à ceux de l'Allemagne et de la France. Si ses académies littéraires jouissent d'une faible réputation et s'élèvent

à peine à la hauteur de nos plus obscures académies de province, c'est à la censure qu'est dû ce résultat. La littérature théâtrale, par exemple, ne peut être encouragée dans une ville où il n'est pas permis de représenter les tragédies d'Alfieri ; où les théâtres ne sont ouverts que pendant quelques jours qui précèdent et qui suivent le carnaval. L'école romaine de peinture ne compte plus un seul nom digne des beaux jours d'Italie, et sans les anciens chefs-d'œuvre dont la ville est remplie, l'Académie française des beaux-arts serait tout aussi bien établie ailleurs. Le seul art dans lequel Rome excelle est celui des mosaïques.

Dans les hautes classes de la société, l'ignorance et le désœuvrement sont aussi répandus ici qu'à Venise ; les jeunes gens qui lisent ne connaissent d'autre lecture que celle des œuvres badines de Voltaire ; les jeunes personnes et les femmes, pour se dédommager du temps qu'elles ont passé dans les couvens, ne s'occupent que de lectures aussi frivoles que dangereuses. Le peuple de la ville sait lire et écrire, mais ces connaissances sont très-rares dans les campagnes.

Dans ce tableau du gouvernement et des mœurs de la capitale des États de l'Église, nous croyons n'avoir rien omis d'important : nous n'y reviendrons plus. Choisissons maintenant parmi les curiosités antiques et modernes qu'elle renferme celles qui méritent le plus de nous occuper. *Rome* est située au milieu d'une vaste plaine, jadis fertile, aujourd'hui presque stérile, qui s'étend depuis la mer jusqu'aux Apennins. En entrant dans cette ville, on a d'abord de la peine à se croire dans l'orgueilleuse capitale de l'empire romain ; la Rome des papes recouvre en quelque sorte la ville des empereurs, dont quelques monumens restés debout malgré les ravages du temps, des barbares et des chrétiens, attestent çà et là son antique existence. Le sol moderne est tellement élevé au-dessus de l'ancien, que la roche tarpéienne n'a plus que 30 ou 40 pieds de

hauteur, et que le pavé d'une petite église bâtie au pied du mont Palatin est juste au niveau du faîte du temple antique élevé à la place où l'on prétendait que Rémus et Romulus avaient été allaités par une louve. Il a fallu creuser une vingtaine de pieds pour mettre à découvert la base de la colonne Trajane; il a fallu déterrer plus de la moitié du piédestal de l'arc de Constantin pour pouvoir juger dans son entier ce monument si peu dégradé, et qui, bien qu'il appartienne à l'époque de la décadence de l'art, n'en est pas moins d'un grand intérêt aux yeux de l'antiquaire. Le bel obélisque égyptien chargé d'hiéroglyphes et taillé par ordre de Rhamsès, treize siècles avant notre ère, était recouvert de 16 pieds de terre au milieu des ruines du grand cirque, lorsque Sixte-Quint le fit déterrer et en orna la place de Saint-Jean-de-Latran. L'arc de Septime Sévère était enterré jusqu'à la moitié de la hauteur de la porte principale. Presque tous ces édifices ont été dégagés par l'administration française, qui, en quelques années, a fait plus pour rendre à l'admiration des artistes les antiques constructions de Rome, que la plupart des papes.

L'un des plus beaux monumens de la grandeur romaine, le mieux conservé surtout, c'est le Panthéon, élevé par Agrippa en l'honneur de tous les dieux. Sa voûte, parfaitement ronde, est égale en hauteur à son diamètre, comme si l'on avait voulu imiter la rotondité que présente le ciel. L'intérieur de l'édifice a 137 pieds de diamètre; il est éclairé par une ouverture ronde, de 80 pieds de circonférence. Précédé d'un beau portique de 16 colonnes de granite, et couronné d'un fronton porté sur 8 colonnes, on a pu facilement le transformer en une église. Aujourd'hui, à la place des dieux de l'antiquité, on y voit les tombeaux de Raphaël et d'Annibal Carrache, et les bustes de Palladio, de Winkelmann et de Nicolas Poussin. On monte sur la *rotonde* (c'est le nom moderne de cet édifice) par des degrés, jus-

qu'au cercle de l'ouverture. Au temps de la puissance romaine, ce dôme était revêtu de bronze : Constance II est le premier qui en ait fait enlever une partie pour l'envoyer à Syracuse ; le reste a été employé dans la tribune et le fameux dais de l'église de Saint-Pierre, et à faire les canons qui défendent le château Saint-Ange. La place sur laquelle s'élève ce monument majestueux, encore si bien conservé malgré une antiquité de 18 siècles, est un marché arrosé par une fontaine abondante, surmontée d'un petit obélisque de granite égyptien. Derrière le Panthéon on remarque les ruines splendides des thermes d'Agrippa.

L'amphithéâtre de Flavien, que ses proportions gigantesques ont fait appeler *colosseum*, le *Colysée*, est moins bien conservé que le Panthéon, parce qu'il n'a point été possible de le transformer en église, et que plusieurs papes en ont démoli des parties pour en employer les pierres à la construction de leurs palais : on pourrait citer de beaux édifices, entre autres le palais Farnèse, qui ont été bâtis avec ces matériaux. Le cardinal Consalvi, plus éclairé, a fait construire un superbe arc-boutant pour soutenir un côté du grand mur extérieur qui menaçait ruine, et le pape Léon XII a fait réparer et même restaurer plusieurs arcades. Le peuple a quelque respect pour ce monument depuis que Pie VI a fait élever au milieu de l'arène une croix et 15 autels à la mémoire des martyrs que l'on croit avoir péri dans son enceinte. 12,000 juifs, emmenés captifs par Vespasien après la prise de Jérusalem, ont commencé cet édifice, qui coûta d'abord une somme égale à 50,000,000 de francs, et qui fut achevé par Titus. Sa circonférence extérieure est de 1000 pieds, l'intérieur en a 580 de longueur et 480 de largeur. On a prétendu qu'il pouvait contenir 87,000 spectateurs sur les gradins, mais ce nombre a paru exagéré à plusieurs voyageurs. Lorsque Titus ouvrit pour la première fois cet amphithéâtre, on y

vit paraître un nombre incroyable d'animaux de toutes espèces : des renards, des lions, des tigres, des éléphans, des cerfs et des gazelles; en un seul jour il en périt plus de 5,000 dans les combats. L'arène fut quelquefois transformée en une petite mer d'une vingtaine de pieds de profondeur, dont l'eau arrivait par 80 ouvertures, et sur laquelle on donnait au peuple romain le spectacle d'un combat naval.

On a l'habitude d'aller visiter le Vatican aux flambeaux et le Colysée au clair de lune. Rien ne produit un effet plus magique que la clarté de l'astre des nuits sur ce bel amphithéâtre : il semble que l'on va voir sortir de ses sombres vomitoires les ombres des malheureux gladiateurs qui venaient combattre à la vue d'un peuple habitué à de sanglans spectacles.

Le Vatican, qui tient à l'église de Saint-Pierre, est, dit-on, bâti sur l'emplacement du palais de Néron. C'est une réunion de plusieurs édifices qui occupent une superficie beaucoup plus considérable que les Tuileries et le Louvre réunis. Son intérieur renferme 20 cours avec leurs portiques, 8 grands escaliers et 200 petits, et 1200 appartemens, comprenant environ 11,000 salles. L'escalier qui conduit à la galerie des antiques a servi de modèle à celui du musée au Louvre, mais on s'accorde à donner la préférence à ce dernier. La chapelle du Vatican est cette fameuse chapelle Sixtine, si richement décorée, et dont l'un des plus beaux ornemens est le célèbre tableau du Jugement dernier, peint à fresque par Michel-Ange. La bibliothèque renferme 80,000 volumes et 24,000 manuscrits ; savoir, 16,000 en latin, 5000 en grec et 3000 en diverses langues orientales. On y voit un Virgile dont les miniatures sont de la fin du IVe siècle; un Térence de la fin du VIIIe; les poésies autographes de Pétrarque; un rouleau en parchemin de 32 pieds de longueur, couvert de peintures représentant l'his-

toire de Josué et ornant un manuscrit grec du VIIe ou du VIIIe siècle; un calendrier mexicain d'une prodigieuse longueur, et un Plutarque ayant appartenu à Christine de Suède, avec des notes de la main de Grotius. On sait que le Vatican a été enrichi des livres que possédait cette reine. Parmi les objets que l'on remarque dans le local réservé à la bibliothèque se trouvent une petite fresque du VIIIe siècle qui représente Charlemagne, et plus loin l'armure dont était revêtu le connétable de Bourbon lorsqu'il périt au sac de Rome. C'est au Vatican que l'on admire l'école d'Athènes et les autres fresques de Raphaël; c'est aussi ce palais qui renferme le plus beau, le plus riche des musées. Un petit bâtiment qui communique au Vatican par deux longues galeries domine Rome et ses environs jusqu'aux Apennins; la belle vue dont on y jouit lui a fait donner le nom de *belvéder :* c'est là que l'on a replacé, sous un jour beaucoup plus favorable qu'au Louvre, cette statue d'Apollon, chef-d'œuvre du ciseau antique, et dans d'autres salles le Laocoon, le Torse et l'Antinoüs. La galerie du Vatican, dit M. Valery, n'a pas cinquante tableaux, mais trois ou quatre chefs-d'œuvre la rendent la première du monde : parmi ceux-ci il suffit de citer la Transfiguration de Raphaël et la Communion de saint Jérôme par le Dominiquin. Les jardins du Vatican méritent d'être visités : on y voit une pomme de pin de grandeur colossale en bronze, qui surmontait, dit-on, le mausolée d'Adrien; le piédestal de la colonne d'Antonin-le-Pieux; et la *villa Pia*, élégante construction élevée par le pape Pie IV.

Le palais Quirinal était autrefois la résidence d'été du pape; il est maintenant réservé aux conclaves. La forme en est irrégulière, mais la beauté de son intérieur, ses magnifiques points de vue, et ses jardins, en font une demeure qui joint l'agrément à la magnificence. Sous le gouvernement impérial il avait été destiné au jeune prince qui reçut le titre

de roi de Rome. Ce palais porte le nom du mont *Quirinal*, sur le sommet duquel il est bâti. On lui donne aussi celui de *Monte-Cavallo*, parce que devant sa façade on voit deux beaux groupes en marbre représentant chacun un cheval de proportion colossale, conduit par un jeune homme qui semble le dompter, et dont la taille est de 17 pieds de hauteur. Ces deux groupes sont antiques, mais ils ne sont probablement point de Phidias et de Praxitèle, comme les noms que portent leurs piédestaux sembleraient l'indiquer. Entre ces deux groupes s'élève un obélisque égyptien de porphyre rouge. Une belle fontaine, dont les eaux retombent dans un bassin de granite oriental de 76 pieds de circonférence et taillé dans un seul bloc, occupe le centre de la place. Le jardin du *Quirinal* est un des plus beaux de l'Italie.

La moderne Rome a aussi son *Capitole*, mais ce n'est plus cette montagne où les maîtres du monde allaient rendre grâces à Jupiter-Tonnant, dont le temple dominait la ville, et près duquel s'élevait le *Tabularium*, édifice sacré renfermant les décrets du sénat, gravés sur des tables de bronze. Ce n'est qu'une petite colline dont les bâtimens sont la résidence des magistrats municipaux. On y monte par un escalier construit par Michel-Ange et bordé de deux balustrades au bas desquelles deux lions, formés de cette roche d'amphibole improprement appelée *basalte*, jettent de l'eau par la gueule. Le sommet de ses rampes est garni de deux groupes, dont l'un représente Castor et l'autre Pollux, tenant chacun un cheval par la bride. Ils ne sont pas à comparer à ceux qui décorent la place de *Monte-Cavallo*. On est choqué à la vue de ces deux hommes d'une si haute stature, retenant deux chevaux de si petite taille. Près de ces groupes on voit deux beaux trophées, dits les *trophées de Marius*; puis deux statues des fils de Constantin, et enfin deux petites colonnes. Les deux côtés de la

balustrade sont terminés par deux bornes milliaires : celle de gauche était la première sur la voie Appienne. L'escalier conduit à une place. En y arrivant, on voit le palais du sénateur en face ; à droite celui des conservateurs, et à gauche le musée de peinture. Ces bâtimens sont aussi l'ouvrage de Michel-Ange, qui fit mettre au milieu de la place la statue de Marc-Aurèle, la plus belle statue équestre antique, et la seule grande statue de bronze qui ait été trouvée à Rome. On arrive au palais du sénateur par un beau perron à deux rampes de Michel-Ange, au bas desquelles figurent les deux colosses couchés du *Nil* et du *Tibre*, et la statue mutilée de *Minerve* dite *Rome triomphante.* La grande salle sert aux séances du tribunal sénatorial ; à l'étage supérieur se réunit l'académie des nouveaux *Lyncei*, la plus ancienne des sociétés des sciences physiques et mathématiques : elle date du commencement du XVIIe siècle. Sous le portique du palais des conservateurs on remarque une statue antique de César, la seule qui passe pour authentique. Le musée du Capitole offre un grand nombre de tableaux d'auteurs célèbres, tels que le Titien, le Guerchin, le Guide, l'Albane, le Tintoret, le Dominiquin, le Poussin, Rubens, les deux Carrache et Paul Véronèse; mais la plupart de ces tableaux sont de second et même de troisième ordre.

Du haut de la tour du palais sénatorial, on voit, à l'opposé de l'escalier qui conduit au Capitole, le *Campo Vaccino.* Cette vaste place, couverte de ruines, est maintenant le marché aux vaches : c'était jadis le *Forum Romanum.* A l'endroit où l'on rassemble les bestiaux, le peuple romain venait prendre part aux affaires publiques; ici la voix éloquente de Cicéron révélait à ses compatriotes la conspiration de Catilina; plus loin, le gouffre de Curtius rappelait le dévouement patriotique d'un Romain généreux : ce gouffre n'est plus qu'une petite mare dans laquelle les canards vont barboter.

Non loin du *Monte-Citorio*, se voit sur la place Colonna la colonne Antonine, surmontée d'une statue de saint Paul. Sur la place du Monte-Citorio, s'élève un obélisque en syénite rouge, érigé à Héliopolis en l'honneur de Psammitichus Ier, et qui fut transporté à Rome par Auguste, pour servir de gnomon sur le Champ-de-Mars, où il fut déterré sous le pontificat de Benoît XIV. Le vaste palais du Monte-Citorio, bâti par le cavalier Bernin, est celui où se tire la loterie. La douane est un ancien temple orné de 11 majestueuses colonnes cannelées en marbre et que l'on regarde comme celui que le sénat et le peuple décernèrent à Antonin-le-Pieux. Plus loin, sur le bord du Tibre, le tombeau d'Adrien est devenu le château Saint-Ange; le pont qui y conduit et qui porte le même nom, est l'antique pont *Ælius*, bâti par Adrien; les deux statues qui se trouvent à l'entrée sont celles de saint Pierre et de saint Paul; les autres représentent des anges.

Mais laissons ces monumens travestis, ou par le mauvais goût ou par le zèle religieux, et dirigeons nos pas vers le chef-d'œuvre de Rome moderne, vers le plus magnifique temple de la chrétienté. Le principal défaut que l'on trouve à l'église de Saint-Pierre, est d'avoir plutôt la façade d'un palais que celle d'une église, et de manquer d'unité. Les dimensions gigantesques de ce bâtiment sont telles, que, vue de l'extérieur, sa magnifique coupole ne paraît point en faire partie : il semble que ce soit le dôme d'un autre édifice. La place de Saint-Pierre est tout-à-fait digne de cette basilique; elle est environnée de deux portiques demi-circulaires qui se terminent par une place carrée, prolongée jusqu'à la façade de l'église, de manière à former deux places dont la longueur totale est de près de 1000 pieds. Le portique est surmonté de 92 statues de saints, hautes de 9 à 10 pieds; le portail est si bien en proportion avec ce qui l'entoure, que l'œil n'est d'abord point

étonné du développement qu'il présente, ni de la grosseur des colonnes, qui ont cependant 8 pieds 3 pouces de diamètre. La façade est de 366 pieds; on entre par 5 portes sous un portique de 448 pieds de longueur, sur 39 de largeur; les deux extrémités de ce portique sont occupées par deux vestibules : dans l'un, on voit la statue équestre de Constantin, dû au ciseau de Bernin, et dont le cheval rappelle celui de Louis XIV, transformé en Curtius, que le même artiste fit pour le château de Versailles, et qui fut avec raison relégué à l'extrémité de la pièce d'eau des Suisses; dans l'autre, s'élève celle de Charlemagne, par Cornacchini. Ces deux empereurs, que Rome regarde comme ses bienfaiteurs, méritent une telle place sous le rapport historique, mais non sous le rapport de l'art. En entrant dans ce temple, dont la forme est celle d'une croix latine, on est d'abord plus frappé de la profusion des marbres et des mosaïques que de sa grandeur : il a cependant 660 pieds de longueur à l'extérieur, 575 dans œuvre, 428 de largeur et 144 de hauteur sous clef. Les ornemens en sont riches, éblouissans même, et distribués avec plus d'ostentation que de goût. On pourrait aussi reprocher à cet édifice une trop grande clarté : une lumière moins vive inviterait au recueillement, et ferait mieux remarquer l'effet magique que produit une Gloire ou vitrage de couleur aurore, entourée d'anges, et qui éclaire l'extrémité de l'église. Les principales chapelles sont ornées de mosaïques d'après les chefs-d'œuvre des grands maîtres. Au bout de la nef à droite, la statue colossale de saint Pierre n'est point faite avec le bronze de celle de Jupiter-Capitolin, comme on l'a si souvent répété; c'est un véritable saint Pierre, monument barbare du Ve siècle (1). Il est l'objet de la vénération générale; l'orteil de ce saint est usé de plus d'un pouce par

(1) *Valery :* Voyages historiques et littéraires en Italie, etc., t. IV, p. 6.

les baisers des fidèles. Ce qui peut donner une idée des dimensions de l'édifice, c'est le baldaquin en bronze qui surmonte le maître-autel : il paraît être dans des proportions ordinaires, et cependant il a 122 pieds de hauteur, c'est-à-dire qu'elle dépasse de 39 pieds celle de la colonnade du Louvre. Le bronze employé par Bernin à sa construction pèse 186,392 livres, et la dorure a coûté 210,000 francs. Il est placé au-dessous de la coupole, qui est sans contredit ce que cette église offre de plus étonnant : elle a 450 pieds d'élévation, et 130 de diamètre à l'intérieur; les 12 apôtres y sont représentés en mosaïques dans des médaillons séparés par des groupes d'anges qui portent les instrumens de la passion. Dans les deux parties les plus apparentes de cette église, on a eu soin de rappeler le souvenir du saint auquel elle est consacrée : ainsi l'on assure que la balustrade dorée qui s'étend devant le maître-autel recouvre le tombeau et le corps de saint Pierre, placés au-dessous, dans une église souterraine plus ancienne que la basilique. L'extrémité de l'église est occupée par un superbe monument composé d'une tribune soutenue par quatre figures colossales de saint Ambroise et de saint Augustin, de saint Athanase et de saint Chrysostome. Au milieu de cette tribune, faite avec le bronze antique du Panthéon, on voit un fauteuil en bois orné d'or et d'ivoire, que l'on appelle la chaire de saint Pierre, parce qu'on prétend que c'est celle dont il se servait. Parmi les magnifiques mausolées que renferme cette église, on place en première ligne celui de Paul III par Guillaume della Porta. Celui d'Urbain VIII fait honneur au ciseau du Bernin si souvent malheureux dans ses compositions ; celui de Christine de Suède est splendide, mais maniéré ; le monument Rezzonico est un des chefs-d'œuvre de Canova; enfin la chapelle Clémentine renferme le tombeau de Pie VII, ouvrage digne du talent de Thorwaldsen.

L'église souterraine de Saint-Pierre, à l'exception de quelques mosaïques et d'autres monumens anciens, ne répond pas à l'idée que l'on se fait des antiques catacombes chrétiennes. On y remarque les tombeaux de Charlotte, reine de Jérusalem et de Chypre, de l'empereur Othon II, et des papes Adrien IV, Boniface VIII, Nicolas V, Urbain VI et Paul II.

Pour juger complètement de l'étendue de Saint-Pierre, il faut monter sur son immense coupole, que termina Michel-Ange à l'âge de 87 ans. Il avait dit qu'il placerait à 150 pieds de hauteur la coupole du Panthéon, et cette entreprise hardie a été accomplie : le sommet de la croix est à 408 pieds du sol. La boule de bronze que couronne celle-ci peut contenir jusqu'à 16 personnes assises. De ce point on jouit du plus complet et du plus magnifique aspect de la ville et de la campagne de Rome. Une population d'ouvriers toujours occupés des réparations, habite le sommet du temple qui, suivant l'expression de M. Valery, semble une place publique en l'air. On dit qu'il y a certaines fêtes dans l'année où l'on brûle dans Saint-Pierre pour 60,000 francs de bougies dans un seul jour (1). Cette église fut commencée en 1503 et terminée en 1606; on estime qu'elle a coûté plus de 247 millions de notre monnaie.

Après cette magnifique basilique, comment s'arrêter à décrire les autres églises de Rome? la plupart cependant offrent un intérêt particulier par leur richesse ou leur antiquité. On s'accorde à regarder celle de *San Giovanni in Fonte* comme la plus ancienne, non seulement de Rome, mais de toute la chrétienté; on la désigne aussi sous le nom de *Baptistère de Constantin*, quoiqu'il soit faux que cet empereur y ait été baptisé : il est plus probable qu'il se

(1) Voyage en Italie, par M. *Simond*.

plut à l'enrichir. On y admire 8 colonnes magnifiques et d'une grosseur surprenante en porphyre. Nous pourrions citer plusieurs autres églises qui, bien qu'inférieures à celle de Saint-Pierre, surpassent encore la plupart de celles de l'Europe : telle est celle de *Saint-Jean-de-Latran*, dont les cloîtres ont servi de demeure à plusieurs papes, et où des conciles se sont tenus; on y montre le puits de la Samaritaine, la colonne du temple de Jérusalem qui s'est fendue en deux à la mort de Jésus-Christ, celle où le coq chanta quand saint Pierre renia son maître, et l'escalier saint apporté de Jérusalem et qu'on ne monte qu'à genoux. On doit encore citer *Sainte-Marie-Majeure*, dont l'intérieur est surtout remarquable par ses riches ornemens; l'église des Jésuites ou du *Gesù*, dont l'élégante façade est de Vignole et de son élève Jacques della Porta; celle de *Saint-Charles, à Catarini*, ornée de tableaux du Guide et du Dominiquin; celle de *Sainte-Marie-des-Anges*, bâtie, ainsi que le vaste cloître des chartreux, par Michel-Ange sur les ruines des thermes de Dioclétien; celle de *Saint-Paul hors des murs*, la plus révérée des églises de Rome pour son antiquité, que le feu détruisit en 1823, et que l'on rebâtit depuis plusieurs années : parmi les objets échappés à l'incendie, se trouvent quelques bas-reliefs antiques et une superbe mosaïque faite en 440 par saint Léon, représentant le Christ et les 24 vieillards de l'Apocalypse; la basilique de *Sainte-Croix-en-Jérusalem*, fondée par sainte Hélène sur les restes des jardins d'Héliogabale; l'église de *Saint-Theodore*, qui s'élève sur l'emplacement de l'ancien temple de Romulus, bâti à l'endroit où la tradition porte qu'il fut allaité par une louve; *Saint-Étienne-le-Rond*, que l'on regarde comme un temple consacré à Claude et converti en église vers le Ve ou le VIe siècle; enfin la basilique de *Saint-Sébastien*, célèbre par ses catacombes.

On nous pardonnera de ne point entrer dans plus de

détails au sujet des églises de la capitale du monde chrétien, lorsqu'on saura combien le choix que nous aurions à faire serait long et fastidieux, puisque leur nombre s'élève à plus de 360. Celui des palais est encore plus considérable. Leur architecture a plutôt le caractère de la solidité que de l'élégance; on en compte au-delà de 60 qui méritent d'être vus; il en est peu qui n'offrent à côté des livrées de l'orgueil les dehors de la gêne, et même de la misère. Le délabrement de la plupart des palais de Rome est une conséquence naturelle de la décadence du pouvoir des papes : au temps de leur splendeur, ces somptueuses demeures étaient habitées par des familles puissantes, telles que les Colonna, les d'Este, les Doria, etc., et leur intérieur, occupé par de nombreux domestiques, répondait à la beauté de l'extérieur; aujourd'hui les propriétaires, réduits à l'indigence, ne sont plus que les concierges des palais de leurs ancêtres. On va souvent admirer les chefs-d'œuvre de l'école italienne dans une vaste habitation dont les vitres sont cassées; et comme l'entrée en est publique, le dessous de la porte devient le réceptacle de toutes les ordures que chez nous les gens du peuple vont déposer au pied des murs, malgré les défenses qui y sont affichées en grosses lettres. « Le noble possesseur d'un palais romain occupe un recoin « de sa vaste étendue; il y vit simplement, familièrement, « avec sa *famiglia*, c'est-à-dire ses affidés, protégés et ser- « viteurs. Les grands appartemens ne sont point habités; il « n'y reçoit pas ses amis, mais il les laisse voir à tout le « monde; c'est le seul usage qu'il en fasse. Son palais est « un lieu public; l'admiration qu'il excite rejaillit sur lui; « voilà sa jouissance; mais comme le public qui admire n'est « pas un public accoutumé à la propreté, et qui s'effarouche « de quelques ordures sur un escalier, pourquoi le proprié- « taire s'en occuperait-il davantage? son escalier à lui est « un escalier dérobé; la grande porte, le grand escalier,

« tout cela c'est la rue. Il porte ses regards plus haut, et, « pour le dire en un mot, il y a un coin de *grandioso* caché « sous l'ordure d'un palais romain (1). »

Cependant on peut citer le palais *Ruspoli* dont l'escalier de 115 marches en marbre blanc passe pour le plus beau de Rome; le palais *Ghigi* dont la cour et le vestibule sont magnifiques, et dont l'intérieur renferme des tableaux précieux et une riche bibliothèque; le palais *Sciarra* dont la porte en marbre est digne de Vignole, et qui possède aussi une très-belle galerie; l'immense palais *Doria;* le palais *Colonna* dont la galerie est une des premières de Rome; le palais *Barberini*, remarquable par son architecture qui fait honneur au Bernin, et par ses sculptures et ses peintures; le palais *Corsini* dans lequel on conserve la chambre où mourut la reine Christine; le beau palais *Massimi* dont les maîtres prétendent descendre des Fabius de l'antique Rome; le palais *Farnèse*, que Vignole et Fontana ont contribué à embellir; enfin l'immense palais *Borghèse*, célèbre par ses portiques et sa riche galerie.

La plus belle des 15 portes de Rome est la plus septentrionale, appelée *porta del Popolo*, espèce d'arc de triomphe où l'on reconnaît le mauvais goût du Bernin, qui la termina pour l'entrée de la reine Christine. Ses principales rues sont la *strada di Ripetta*, qui conduit au Tibre; celle du *Babuino* qui mène à la place d'Espagne; la *strada Lungara*, la *strada Condotti*, et surtout la *strada del Corso*, qui, traversant presque toute la ville, sert aux courses de chevaux et est la promenade la plus fréquentée de Rome.

Parmi les 46 places que renferme cette belle cité, il en est 5 ou 6 qui méritent d'être mentionnées. Celle du *Peuple* est située près de la porte de ce nom; elle est ornée d'un

(1) *Simond :* Voyage en Italie.

superbe obélisque égyptien qui fut élevé à Héliopolis par le roi Rhamsès I[er] pour décorer le temple du Soleil, et qui fut transporté à Rome par Auguste. La place de *Saint-Jean-de-Latran* n'est remarquable que par la belle façade de cette église et par un des plus beaux obélisques connus qui fut érigé à Thèbes par Thoutmosis II. La place du *Panthéon* est aussi décorée d'un obélisque, mais d'une petite dimension. La place *Navone*, où se tient le principal marché, est embellie par une magnifique fontaine. La place d'*Espagne* est décorée par le palais de la cour d'Espagne, par le magnifique escalier qui conduit à l'église de la Trinité du Mont et par la fontaine *Barcaccia*.

Nous avons cité quelques unes des principales antiquités de Rome, mais il en est encore plusieurs que nous ne pouvons passer sous silence. La *cloaca maxima*, magnifique aqueduc souterrain si solidement construit par Tarquin, qu'il en reste plus de la moitié, est le plus beau monument qui ait jamais été fait pour servir d'égout à une grande ville ; sa voûte étonne par sa hauteur et sa longueur ; il remplit encore sa destination première. Le *Forum Trajanum*, le plus régulier et le plus splendide des *Forum* antiques, fut déblayé par l'administration française ; il présente l'aspect d'un cirque entouré d'une balustrade en fer. Au milieu s'élève la *colonne Trajane* dont les bas-reliefs en spirale comprennent plus de 2500 figures parfaitement sculptées dans le marbre. Ce monument, sur lequel Sixte-Quint fit placer une statue en bronze de saint Pierre, a servi à démontrer un fait archéologique très-curieux : pendant qu'on le restaurait en 1833, un architecte d'Altona, nommé Semper, profita de l'échafaudage qu'on avait élevé à l'entour, et y découvrit des traces de couleurs bleue ou verte. Ce fait, joint à plusieurs autres du même genre, ne permettent guère de douter que les anciens peignaient leurs monumens d'architecture, de manière à en faire ressortir

les ornemens. Il reste du *théâtre de Marcellus* le quart des arcades qui formaient son enceinte. Le *cirque de Caracalla*, seul monument de ce genre qui existe encore à Rome, s'élève majestueusement au milieu des champs et des vignes. Les thermes du même empereur, dans lesquels 3000 personnes pouvaient se baigner à la fois, occupent une superficie qui surpasse d'un tiers celle de l'hôtel des Invalides à Paris; ceux de Titus, d'où l'on jouit d'une superbe vue sur le Colysée; plusieurs arcs de triomphe, parmi lesquels nous citerons celui de *Gallien*, celui de *Titus*, celui de *Constantin*, celui de *Janus* et celui de *Septime Sévère;* les mausolées d'*Auguste* et de *Cecilia Metella* sont aussi des monumens très-remarquables sous le rapport de l'histoire de l'art chez les anciens.

Les catacombes, dites de Saint-Sébastien, portent tous les caractères d'une antique carrière de tufa volcanique ou de pouzzolane, dans laquelle sont disposées des niches latérales, les unes au-dessus des autres. Les galeries ont 15 à 20 pieds de largeur et de hauteur, sur environ 2 lieues de longueur. Elles forment des rues qui communiquent entre elles. Le luxe de la métropole pénétra même au fond de ces souterrains: on voit que plusieurs parties sont ornées de fresques remarquables.

Rome ne paraît pas renfermer moins de 150,000 âmes, bien que son étendue puisse comporter une population plus considérable. Une trentaine d'établissemens de bienfaisance, dont les principaux sont le vaste hôpital du Saint-Esprit, ouvert aux deux sexes, et l'hospice Saint-Michel où l'on enseigne les arts utiles aux enfans des familles pauvres, se font remarquer dans cette métropole. Les établissemens d'instruction sont aussi fort nombreux. On distingue surtout l'université connue sous le nom de *Sapienza*, le collége romain, celui de la *propagande;* on y compte 16 colléges, deux séminaires, un grand nombre

d'écoles élémentaires, un institut de sourds-muets, cinq écoles des beaux-arts pour les étrangers et les indigènes, un bel observatoire, de nombreuses bibliothèques et collections d'arts et de sciences, et huit sociétés savantes et littéraires.

On ne peut sortir de Rome sans qu'une foule d'objets ne vous retrace les souvenirs de l'antiquité. Près de la porte de Saint-Paul, la pyramide ou le tombeau de *Caïus Cestius*, annonce par sa masse, par les peintures et le stuc qui ornent son intérieur, l'opulence de ce Romain. On voit à peu de distance la grotte et la fontaine où Numa s'entretenait avec la nymphe *Egérie*. C'est à *Tusculum* que Cicéron, César et Crassus, fuyaient le bruit et les intrigues de Rome : *Frascati* s'élève auprès de ses ruines.

Un grand nombre de *villa*, ou maisons de campagne des environs de Rome, mériteraient d'être citées si le plan de ce *Précis* le permettait; nous nous bornerons à indiquer les plus remarquables. La *villa Borghèse* doit être mise au premier rang : on y admire ses jardins, son lac, son temple, son hippodrome et son musée riche en chefs-d'œuvre antiques. La *villa Albani* surpasse encore la précédente par les trésors de son musée. La *villa Aldobrandini*, superbe demeure, mais presque abandonnée, ne le cède point aux plus belles maisons de plaisance des environs de Rome : ses jardins en amphithéâtre, ses cascades, dont l'agréable murmure paraît être une imitation des orgues d'eau célèbres chez les anciens, ses vases, ses statues antiques, ses fresques du Dominiquin, en feraient un séjour délicieux s'il était moins négligé.

Les rues sales de *Tivoli* inspireraient à Horace plutôt une juste satire que des chants à sa louange : il n'y reconnaîtrait point ce *Tibur* qui fit ses délices ; le temple d'Hercule a été remplacé par la cathédrale de Saint-Laurent ; la villa de Mécène est devenue une manufacture de fer ; mais il retrouverait les restes des deux petits temples de la

Sibylle et de Vesta; il admirerait encore la situation de la ville et ses belles cascades toujours dignes des chants du poète; dans ces lieux qui furent habités par tant de personnages antiques célèbres, il ne remarquerait que la *villa d'Este*, le seul monument moderne qui puisse rivaliser avec les riches habitations qu'on y remarquait de son temps; il chercherait à *Velletri* l'ancienne *Velitræ*, bâtie par les Volsques, la maison de plaisance que possédait Auguste; il reconnaîtrait ces marais Pontins (*Pomptina palus*), aujourd'hui plus dangereux par leurs exhalaisons que de son temps; il reverrait les restes de cette voie Appienne qui les traversait et dont la construction, due à Appius Claudius, fut le premier bienfait qu'éprouva cette contrée. Auguste fit dessécher une partie de ces marais, Trajan y fit construire des ponts et des habitations, et l'on y vit s'élever des maisons de plaisance appartenant à de riches familles que la beauté du site attirait. Les causes qui contribuèrent à l'insalubrité de la *Maremme* eurent la même influence sur les marais Pontins: l'invasion des barbares les dépeupla; les eaux, sans écoulement, répandirent dans l'air leurs miasmes dangereux. Malheur à celui que la nuit surprendrait endormi sur leurs bords pendant les chaleurs de l'été! il ne se réveillerait plus. Plusieurs papes ont tenté de les dessécher; les derniers essais dus à l'administration française n'ont point été tout-à-fait infructueux, il faudrait plus de persévérance que le gouvernement papal n'en peut mettre dans ses entreprises, pour arriver à des résultats satisfaisans. Les chétifs habitans de ce pays ont le teint verdâtre et les jambes enflées; on peut dire sans exagération qu'ils sentent la fièvre: ils en sont atteints pendant plusieurs mois de l'année. Les animaux seuls ne paraissent point souffrir de l'insalubrité de l'air: les cerfs, les sangliers et les buffles y sont vigoureux et en très-grand nombre.

A l'exemple des voyageurs qui les traversent, hâtons-nous de quitter ces marais pernicieux. Le bourg ou la petite ville de *Cori*, l'antique *Cora*, possède encore ses murailles antiques et les restes de deux beaux temples, l'un élevé à Hercule, et l'autre à Castor et Pollux. Suivons les bords de la Méditerranée, traversons *Ostie*, ville fondée par *Ancus Martius*, IV[e] roi de Rome, célèbre sous l'Empire par son port à l'embouchure du Tibre, et qui ne possède plus aujourd'hui que des salines peu importantes; on s'y ressent encore du voisinage des marais pontins; aussi le cardinal qui en est évêque a-t-il soin de résider à Rome. Pendant l'été Ostie est presque déserte, et pendant l'hiver, lorsque le mauvais air a cessé, sa population est d'une centaine d'individus. Le palais épiscopal offre une inscription antique d'un beau caractère; sur la place un sarcophage sert de fontaine (1); la cathédrale, dédiée à *Santa-Aurea*, est un joli monument du XV[e] siècle; le petit fort qui défend la ville est une bonne construction de la même époque. A un quart de mille de la moderne Ostie s'étendent les ruines de l'antique cité, jadis si florissante. On y voit les restes d'un théâtre et ceux d'un magnifique temple de Jupiter.

Le seul port commerçant que possède le pape dans la Méditerranée est celui de *Civita-Vecchia;* la ville, peuplée de 7 à 8000 âmes, est bien bâtie, et l'air y est moins malsain qu'à Ostie; d'importantes fortifications la défendent. Elle possède un arsenal militaire, des chantiers de construction, et son port, qui jouit de la franchise, fait un commerce assez important.

Canino, *Corneto*, *Montalto*, *Piano de Voce*, et quelques autres villages ou bourgs des environs de Viterbe, sont intéressans pour l'archéologie par les importantes découvertes

(1) M. *Valery :* Voyages historiques et littéraires en Italie.

d'antiquités étrusques qu'on y a faites dans ces dernières années, grâce au zèle éclairé du prince Lucien Bonaparte (1). On y a reconnu 5 à 600 hypogées, 3 temples avec leurs sanctuaires, et des thermes; et l'on en a retiré un grand nombre de vases, d'armures en bronze ornées d'or, des bijoux du même métal, des figurines en terre cuite, etc.; enfin quelques uns de ces tombeaux sont décorés de peintures encore très-bien conservées, représentant des jeux et des cérémonies funèbres. Ces peintures, de l'avis des antiquaires, sont antérieures de plus de 400 ans aux beaux siècles de la Grèce, et remontent bien au-delà de la fondation de Rome.

En se dirigeant vers l'est, on voit la jolie ville de *Viterbe*, surnommée la ville aux belles fontaines et aux jolies filles. Le palais communal, commencé en 1264, renferme une collection d'antiquités étrusques et romaines; de beaux tableaux ornent la cathédrale; l'ancien palais épiscopal, monument du XIIIe siècle, rappelle le fameux conclave, qui dura 33 mois, pour l'élection du pape Martin IV; le couvent de Sainte-Rose conserve le corps intact et momifié de cette jeune fille dont il porte le nom, et qui au XIIIe siècle souleva le peuple contre la domination de l'empereur Frédéric II. *Orvietto*, au bord de la Paglia, est sur un rocher escarpé; on y voit un puits dans lequel les mulets descendent par un escalier éclairé par 100 petites fenêtres, et remontent par un autre. Cette jolie petite ville, célèbre par son excellent vin blanc, possède une cathédrale fondée en 1290, et qui est remarquable pour l'histoire de l'architecture : elle indique le passage en Italie du style gothique à celui de la renaissance. Les environs sont volcaniques et couverts de belles masses de prismes basaltiques.

En dirigeant sa course vers Foligno, on traverse *Spolette*,

(1) Catalogue d'antiquités étrusques choisies, trouvées dans les fouilles du prince de Canino. — Viterbe, 1829.

petite ville bâtie sur une hauteur, qui conserve quelques restes de murs cyclopéens : on y trouve les ruines d'un théâtre et de plusieurs temples antiques; ses vieilles tours et ses murailles sont peut-être l'ouvrage de Narsès, qui en chassa les Goths. Près de la ville, un bel aqueduc de 500 pieds de hauteur et d'architecture gothique est probablement celui de Théodoric. *Foligno*, naguère industrieuse et peuplée de 12,000 âmes, s'enrichissait par le produit de ses papiers, de ses bougies et de ses confitures; mais le tremblement de terre de janvier 1832 l'a ravagée et a détruit quelques uns de ses plus beaux édifices, à l'exception de sa majestueuse cathédrale. *Spello*, à une lieue de là, qui n'a pas été épargnée par les secousses volcaniques, est remplie d'antiquités, parmi lesquelles on remarque la porte de Vénus, beau monument romain. Cette petite ville possède un excellent collége.

Près du Tibre, *Pérouse* ou *Perugia* est une ancienne ville étrusque qu'on nommait *Perusia;* elle était célèbre long-temps avant Rome; Annibal en fit vainement le siége. Placée au sommet d'une montagne, l'eau y est amenée du mont *Pacciano*, par des tuyaux qui descendent dans la vallée et remontent à la hauteur de 400 pieds; c'est dans ses murs que naquit le Pérugin, peintre estimé, qui eut la gloire de former Raphaël. Elle a plusieurs académies : entre autres celle des beaux-arts et la société des amis des arts; son université, fondée en 1320, est l'une des plus distinguées de l'Italie. Le jardin botanique renferme plus de 2000 espèces de plantes; le cabinet de minéralogie est assez riche; mais le musée archéologique est surtout remarquable par les antiquités étrusques qu'il renferme. La galerie de l'académie des beaux-arts, dans le local de l'université, offre une suite de tableaux des différens maîtres de Pérouse, classés chronologiquement; enfin la bibliothèque, qui se compose d'environ 30,000 volumes,

renferme des manuscrits curieux. Pérouse a plusieurs églises remarquables, parmi lesquelles nous citerons surtout la cathédrale, dans le style gothique et d'une grande hardiesse. La bibliothèque du chapitre possède plusieurs manuscrits précieux, tels qu'un évangile du VIIIe siècle et un bréviaire du IXe. Le palais public est d'un beau gothique; la bourse est décorée de fresques du Pérugin; la place *del Papa* offre une belle statue en bronze de Jules III; celle de *Grimana* présente de beaux restes de l'enceinte étrusque de la ville; enfin la porte appelée l'Arc d'Auguste paraît être un monument d'une grande antiquité, dont l'inscription *Augusta Perusia* fut ajoutée plus tard par les Romains (1). Cette ville, dont la plupart des géographes continuent à porter la population à 30 ou 40,000 âmes, n'est plus, suivant le témoignage de M. Valery, qu'une belle cité assez déserte, qui n'a que 14,000 habitans. Du haut de la citadelle la vue est magnifique. On aperçoit à trois lieues de là, sur le revers d'une montagne, des aqueducs, des temples et des murailles crénelées : c'est *Assisi* ou *Assise*, patrie de saint François, dont les reliques attirent une foule de pèlerins. On remarque dans cette ville un ancien temple de Minerve devenu l'église de Sainte-Marie-de-la-Minerve, des aqueducs, des tombeaux et les restes d'un théâtre antique.

En suivant les contours de la chaîne Apennine, on arrive à *Bologne :* c'est la seconde ville des Etats de l'Eglise; c'est, après Rome, la plus riche en tableaux. Dans ses murs fut convenu, en 1515, le concordat en vertu duquel François Ier se réserva la nomination des grands bénéfices, en accordant au pape la première année de leur revenu. Cette ville renferme un nombre considérable d'églises, et deux vieilles tours fort remarquables : l'une, celle des

(1) M. *Valery :* Voyages historiques et littéraires en Italie.

Asinelli, juste au milieu de Bologne, est la plus haute de l'Italie; l'autre, la *Garisenda*, encore plus penchée que celle de Pise, semble menacer de destruction les maisons voisines. Son université, la plus ancienne de l'Italie; son jardin botanique, l'un des plus beaux de l'Europe méridionale, et qui fut fondé par les Français; son musée d'histoire naturelle, celui d'antiquités, où l'on remarque plusieurs objets précieux; la galerie de peinture et de sculpture, où l'on admire les chefs-d'œuvre de l'école bolonaise et ceux de plusieurs grands peintres, tels que la sainte Cécile de Raphaël, le martyre de sainte Agnès et la madone du Rosaire par le Dominiquin; sa bibliothèque, qui renferme 80,000 volumes et 4000 manuscrits; son observatoire, où l'on a tracé une belle méridienne; ses deux académies, celle des beaux-arts et celle des jurisconsultes (*filodicologi*), mettent cette ville au rang des plus célèbres et des plus lettrées de l'Italie. Parmi les belles églises de Bologne on peut citer celle de *Saint-Pétrone*, bâtie à la fin du XIVe siècle; la cathédrale; l'église de *Saint-Jacques-Majeur*, celle de *San-Salvatore*, celle du *Corpus-Domini* ou *della Santa*, celle de *Saint-Dominique*, celle de *Saint-Étienne*, formée de la réunion de sept chapelles, et celle de *Santa-Maria-della-Vita*, où l'on remarque les reliques d'un saint Buonaparte et un riche médaillon de Petitot, représentant Louis XIV. A ces somptueux édifices il faut ajouter, parmi les plus remarquables, l'ancien palais du podestat, le palais *del Pubblico*, et quelques palais de riches particuliers, tels que le palais *Magnani*, le palais *Bentivoglio*, et le palais *Ranuzzi*, maintenant *Bacciocchi*; les bâtimens des écoles et la salle de l'opéra. La population de cette ville est d'environ 72,000 âmes.

Ferrare, moins considérable que Bologne, est la plus septentrionale des États du pape; ses rues sont larges, droites, mais presque désertes; celle de Saint-Benoît a 1000

toises de longueur. L'édifice le plus curieux est le palais gothique des anciens ducs; l'extérieur seul y rappelle l'illustre maison d'Este, et les beaux vers de l'Arioste et du Tasse, car l'intérieur est entièrement moderne. Les cendres du premier de ces poètes reposent au Lycée, et dans l'hôpital Sainte-Anne on montre encore la place où le second, sous prétexte de folie, fut enfermé pendant sept ans par Alphonse, duc de Ferrare. Le palais *del Magistrato*, résidence du gonfalonier, offre, suivant l'expression de M. Valery, d'admirables peintures : c'est là que s'assemble l'académie *degli Intrepidi*, qui prit en 1803 le nom d'académie *Ariostea*, et en 1814 celui d'académie scientifique littéraire *degli Ariostei*. La cathédrale est d'un beau style gothique; l'église de Saint-François possède un écho qui répète seize fois les sons; on distingue le monastère et l'église de Saint-Benoît qui est au nombre des plus belles de Ferrare. La bibliothèque publique contient environ 80,000 volumes et 900 manuscrits, parmi lesquels se trouvent quelques chants de l'*Orlando furioso* de l'Arioste, la *Jérusalem* du Tasse, et le *Pastor fido* de Guarini. La maison de l'Arioste est aussi un des monumens de Ferrare. Le *Campo-Santo*, ancienne chartreuse, renferme plusieurs beaux mausolées; la grande place, qui fut décorée d'abord de la statue du pape Alexandre VII, puis de celle de Napoléon, dont elle porta le nom, qu'elle changea en 1814 contre celui de place de l'Arioste, semble attendre l'effigie de ce poète. Cette ville, dont la population s'élevait sous l'administration française à 23,700 âmes, est d'après les derniers recensemens de 31,612 habitans, dont un tiers se compose de juifs relégués dans un quartier séparé, qui est le plus beau de la ville.

Les atterrissemens ont comblé le port que l'empereur Auguste avait fait construire à *Ravenne;* cette ville est aujourd'hui à deux lieues de la mer. Selon Strabon, elle fut fondée par les Thessaliens. Jadis florissante, elle n'a plus

que 16,000 habitans. La cathédrale, refaite en 1749, renferme quelques parties qui datent du VIe siècle; dans la basilique de Saint-Vital, beau monument de l'architecture des Goths, qui servit de modèle à Charlemagne pour la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, on admire une vaste mosaïque représentant Justinien et l'impératrice Théodora avec leurs courtisans; elle renferme le mausolée de Galla Placidia, fille de Théodose et mère de Valentinien III, et le tombeau d'Honorius II. L'église de Saint-François a été bâtie vers le milieu du Ve siècle; celle de Saint-Onuphre renferme le tombeau du Dante, auquel un beau mausolée fut jadis érigé près du cloître des frères mineurs de Saint-François, où on le voit encore. Ravenne possède un musée d'antiquités et une bibliothèque de 40,000 volumes et de 700 manuscrits. Hors de ses murs antiques s'élève un beau monument surmonté d'une coupole : c'est le tombeau que se fit élever Théodoric, et qui est devenu l'église de Sainte-Marie-de-la-Rotonde.

Faenza passe pour avoir donné son nom aux poteries que l'on appelle faïences, et dont elle possède des fabriques; elle est la patrie adoptive du célèbre physicien Torricelli. *Forli* n'a de remarquable que sa cathédrale et ses rues larges tirées au cordeau. *Césène* a de jolis environs, mais point de monumens; cependant le Campo-Santo y est remarquable. La ville de *Rimini*, bâtie avec élégance sur le bord de la mer, était le lieu où se terminaient la voie Flaminienne et la voie Emilienne. On y voit plusieurs antiquités, entre autres un arc de triomphe d'une belle conservation érigé à Auguste, et le pont commencé par cet empereur et terminé par Tibère. L'église de *San-Francesco*, bâtie en 1450, est l'un des premiers édifices dans lequel l'architecture romaine remplaça le style gothique. La bibliothèque publique renferme 30,000 volumes. Aux environs de Rimini est le château de Saint-Léo, où fut enfermé et

où mourut Cagliostro. La petite ville d'*Urbin*, siége d'un archevêché, n'est célèbre que pour avoir donné naissance à Raphaël. Son université n'existe plus, mais elle a conservé un collége et une institution qui s'est donné le nom ridicule de *Academia assurditarum* ou *absurdescentium*. *Ancône*, vue du côté de la mer, offre un beau coup d'œil; elle est bâtie sur le penchant d'une montagne. Sur deux mamelons aux deux extrémités de la ville, s'élèvent, d'un côté, la citadelle, et de l'autre, la cathédrale, ancien temple de Vénus; le port a la forme d'un demi-cercle; le môle, qui s'avance dans la mer, a 68 pieds de hauteur et 2000 de longueur; les rues de la ville sont étroites et tortueuses. On y remarque un bel arc de triomphe élevé à Trajan, et un autre érigé en l'honneur de Benoît XIV, qui fit construire le môle et le lazaret. En 1831, la forteresse d'Ancône a été surprise par les Français, qui y conservent une garnison.

On ne peut voir Ancône sans être tenté d'aller visiter *Lorette*, bâtie sur une montagne qui domine la mer. L'histoire de la fondation de cette petite ville, devenue célèbre par la statue de la Vierge, jadis objet d'une si grande vénération qu'avant la réformation plus de 200,000 pèlerins venaient tous les ans déposer à ses pieds leurs prières et leurs offrandes, est digne de figurer dans les annales de la superstition. Suivant la tradition, les anges enlevèrent à Nazareth, en 1291, la maison de la sainte Vierge, et la déposèrent à *Tersato* en Dalmatie; trois ans après, les mêmes anges la transportèrent sur les côtes de l'Italie à 1000 pas de la mer, aux environs de Recanati. Huit mois après la maison, qui était solide, fit encore 1000 pas vers cette ville, et quelques mois plus tard elle vint se placer sur le terrain d'une dame de qualité appelée Lauretta, à l'endroit même où depuis la ville s'est élevée. Cette maison, exposée aux adorations du peuple, a 32 pieds de longueur,

13 de largeur et 18 de hauteur : on pense bien qu'elle n'a point de fondation et qu'elle repose sur le sol. Jadis c'était un simple bâtiment en briques; aujourd'hui brillante et somptueuse, elle est incrustée de marbres de Carrare, et le plancher est revêtu de marbre rouge et blanc. Dans la muraille, du côté de l'orient, on voit la cheminée : au-dessus on a placé une statue de la Vierge que l'on dit être en bois de cèdre. Tout auprès une armoire renferme les robes dont on habille cette image; l'un de ces vêtemens, qui est en camelot rouge, est, dit-on, la robe que portait la sainte Vierge. Un peu plus loin, une autre armoire contient les vases de terre dont se servait la sainte famille; enfin, vis-à-vis de la cheminée est la fenêtre par laquelle entra l'ange Gabriel. Cette maison, qu'on appelle la *Santa Casa*, est placée au milieu d'une église dont le trésor a été longtemps le plus riche du monde, et dont les autels sont encore chargés d'or et de pierreries. Du reste, l'église, qui fut construite par Sixte-Quint, annonce par son architecture la décadence du goût, malgré ses trois superbes portes en bronze, sa belle coupole et les mosaïques qui décorent ses diverses chapelles. La célèbre madone de Lorette, conquise par l'armée française, arriva à Paris en 1797, où elle fut conservée dans le cabinet des médailles de la bibliothèque alors nationale; Napoléon la rendit au pape en 1801; « mais le commissaire pontifical, par une étrange exception, ne voulut point qu'elle fût portée sur un procès-verbal, afin de ne point paraître déroger à la manière aérienne et mystique de voyager dont cette statue avait l'habitude (1). »

De Lorette aux frontières du royaume de Naples, on ne compte que 4 villes peu importantes : *Macerata*, sur une colline qui domine une plaine fertile en céréales, est le

(1) M. *Valery* : Voyages historiques et littéraires en Italie, t. III, p. 279

siége d'un évêché important par son université et ses établissemens littéraires. *Fermo*, dont le petit port est très-fréquenté, conserve les restes du palais de son tyran Oliverotto, « digne victime de son émule plus adroit, César Borgia. » *Sinigaglia*, l'antique *Senagallica*, qui indique par son nom son origine gauloise, fut bâtie par les *Senones*. Elle est aussi le siége d'un évêché ; mais malgré sa cathédrale dans le style corinthien, son hôtel des monnaies et son théâtre, elle n'est remarquable que par la foire qui s'y tient depuis le 20 juillet jusqu'au 10 août, et qui est l'une des plus importantes de l'Italie. *Camerino* a un beau palais archiépiscopal, une université et des fabriques de soieries; et *Ascoli*, l'ancien *Asculum*, est le siége d'un évêché.

Les papes possèdent encore deux petits territoires dans le royaume de Naples : celui de *Ponte-Corvo*, ville de 5000 habitans, sur le Garigliano, avec un évêché et un château; celui de *Bénévent*, chef-lieu d'un archevêché et d'un tribunal de première instance, avec quelques beaux édifices et une belle porte appelée *Porta aurea*, arc de triomphe en marbre élevé en l'honneur de Trajan. La première de ces villes est enclavée dans la Terre de Labour, et la seconde dans la Principauté Ultérieure.

Nous ne devons point oublier près de la frontière du royaume des Deux-Siciles, *Terracine*, petite ville épiscopale qui offre un séjour malsain qu'elle doit à son voisinage des marais Pontins, mais qui présente sur une vaste place quelques beaux édifices. On y voit aussi les restes d'un temple à Jupiter, et ceux d'un château de Théodoric.

La révolution de 1830, qui eut tant de retentissement et d'influence sur le sort des peuples en Europe, a failli changer complètement le gouvernement des États de l'Église : il a fallu le secours des baïonnettes étrangères pour maintenir la population dans l'obéissance. Cette commotion a eu toutefois un heureux résultat en décidant le gou-

vernement papal à introduire quelques améliorations dans l'organisation des communes et des provinces.

D'après l'édit du 5 juillet 1831, il y a près de chaque *délégué*, ou gouverneur de province, un conseil *gouvernatif* composé de quatre membres nommés par le souverain. Ce conseil a voix délibérative dans les matières de finances, et seulement voix consultative pour les autres affaires. Dans chaque délégation il y a un conseil provincial qui se réunit au chef-lieu sous la présidence du délégué. Ces conseils se composent d'autant de membres qu'il y a de fois 20 mille âmes dans la province. Leur session annuelle ne peut durer plus de 15 jours et le gouvernement peut les dissoudre. Ils examinent le compte des impôts de la province et en fixent le budget; et ils déterminent les travaux publics à exécuter. Ces conseillers sont nommés par le gouvernement sur une triple liste de candidats présentés par les conseillers communaux.

Ceux-ci sont au nombre de 48 dans les communes de 10,000 âmes et au-dessus. Ce nombre décroît progressivement jusqu'à 16 conseillers pour les communes au-dessous de 1000 habitans. Nommés pour la première fois par les délégués de chaque province, leurs successeurs sont élus tous les deux ans à la pluralité des suffrages par les membres du conseil sortant, sauf l'approbation du délégué. Ils sont choisis pour les deux tiers parmi les propriétaires, et pour l'autre tiers parmi les hommes de lettres, les professeurs et les négocians.

La magistrature de chaque commune se compose de 9 membres dans celles de plus de 10,000 âmes; mais le nombre en diminue jusqu'à 3 dans celles où il y a moins de 1000 habitans.

Les comptes des communes et les budgets sont publiés chaque année.

Les finances du gouvernement papal sont bien loin d'être dans une situation prospère; depuis long-temps il est obligé d'avoir recours aux emprunts; sa dette publique était en 1830 de 350 millions de francs, et depuis cette époque elle s'est considérablement augmentée : ce n'est point exagérer que de la porter à 370 millions. C'est plus de 10 fois le revenu annuel de l'État.

Nous terminerons ce livre par quelques mots sur la petite *république de Saint-Marin.*

Pendant le Ve siècle, un tailleur de pierres, Dalmate, que sa piété portait à prêcher le christianisme, bâtit un ermitage sur les côtes de l'Adriatique, au sommet du mont Titan : on l'appelait *Marino.* Son zèle religieux lui fit donner le titre de saint, et après sa mort il eut les honneurs de la canonisation. Une ville s'éleva l'an 600 sur l'emplacement qu'occupait la retraite de *san Marino*, dont elle prit le nom. Elle se forma en république, se fortifia et acquit deux ou trois petites forteresses dans ses environs. En 1739, les papes la subjuguèrent : c'était une bien faible conquête, mais l'empereur d'Allemagne lui rendit la liberté. Enclavée dans les États du saint-siége, elle est aujourd'hui sous sa protection. Cette petite république, qui avait adopté le protocole suivant, en écrivant à celle de Venise : *Alla nostra carissima sorella*, *la Serenissima republica di Venezia*, occupe un territoire de 3 lieues carrées; elle se compose de la ville de *Saint-Marin* renfermant 6000 habitans et de deux villages. Ses produits consistent en vins, principal aliment de son commerce. La souveraineté réside dans un conseil de 300 anciens, et le pouvoir exécutif dans un sénat composé de 20 patriciens, 20 bourgeois et 20 paysans, présidés par 2 gonfaloniers que l'on réélit tous les trois mois. Ces deux magistrats ont une garde de 30 hommes; mais si la liberté de la république est menacée, tout citoyen devient soldat.

TABLEAUX STATISTIQUES.

ÉTATS DE L'ÉGLISE,

Comprenant 90 *villes*, 206 *bourgs et* 3,387 *villages*.

SUPERFICIE EN LIEUES géographiques,	POPULATION en 1832,	POPULATION par lieue carrée,	POPULATION JUIVE,
2,250.	2,850,000 h.	1,266 h.	17,000.

NUMÉROS DES PROVINCES.	PROVINCES (1).	POPULATION.	VILLES.	POPULATION.
1.	Légation de Bologne.....	295,000	*Bologna*..............	71,000
			Cento..................	4.000
			Medicina...............	5,000
2.	Légation de Ferrare.....	250,000	*Ferrara*..............	24,000
			Comacchio..............	3,000
			Lugo...................	3,000
			Ponte-di-Lago Scuro.	5,000
3.	Légation de Ravenne....	150,000	*Ravenna*..............	24,000
			Cervia.................	4,000
			Faenza.................	14,000
			Imola..................	8,000
4.	Légation de Forli........	170,000	*Forli*..................	16,000
			Cesena.................	12,000
			Cesenatico.............	3,500
			Forlimpopoli..........	5,800
			Rimini.................	15,000
5.	Délégation d'Urbin, et de Pesaro..............	200,000	*Urbino*................	7,000
			Fano...................	15,000
			Fossombrone.........	3,500
			Gubbio.................	4,000
			Pesaro.................	12,000
			San-Leo...............	1,200
			Sinigaglia............	8,000
6.	Délégation de Macerata et de Camerino........	230,000	*Macerata*............	12,000
			Camerino.............	7,000
			Fabriano..............	7,000
			Loreto................	8,000
			Recanati..............	4,000

(1) On donne le nom de *délégation* à une province qui a pour gouverneur un cardinal, et celui-ci prend le titre de *légat*.

NUMÉROS DES PROVINCES.	PROVINCES.	POPULATION	VILLES.	POPULATION.
7.	Délégation de Fermo et d'Ascoli	160,000	*Fermo*	7,000
			Ascoli	12,000
			Montalto	1,500
			Porto-di-Fermo	7,000
			Ripatranzone	2,200
8.	Délégation de Spolette et de Rieti	180,000	*Spoleto*	7,000
			Narni	3,000
			Rieti	7,000
			Terni	5,000
9.	Délégation de Viterbe et de Civita-Vecchia	415,000	*Viterbo*	13,000
			Civita-Castellana	3,000
			Civita-Vecchia	7,000
			Corneto	2,000
			Nepi	1,800
			Orvieto	8,000
			Ronciglione	3,400
10.	Délégation d'Ancône	160,000	*Ancona*	30,000
			Iesi	5,000
			Osimo	6,700
11.	Délégation de Pérouse	190,000	*Perugia*	30,000
			Assisi	4,000
			Città-della-Pieve	2,400
			Città-di-Castello	6,000
			Foligno	9,000
			Nocera	2,000
12.	Délégation de Frosinone et de Ponte-Corvo	170,000	*Frosinone*	6,000
			Alatri	8,700
			Ponte-Corvo	6,000
			Sezze	6,000
			Terracina	4,000
			Veroli	8,000
13.	Délégation de Bénévent.	20,000	*Benevento*	14,000
			San-Leuci	3,000
14.	Comarea de Rome	260,000	*Roma*	159,000
			Albano	2,400
			Frascati	4,000
			Palestrina	3,500
			Subiaco	2,000
			Tivoli	6,000
			Velletri	10,000

REVENUS,	DETTE PUBLIQUE,	ARMÉE,
35,000,000 francs.	370,000,000 francs.	7,000 hommes.

Statistique *de la population de Rome, depuis* 1823 *jusqu'en* 1832 *inclusivement.*

	1823.	1824.	1825.	1826.	1827.	1828.	1830.	1832.
Familles	34,357	33,774	33,271	»	33,913	»	»	»
Cardinaux	19	19	19	»	19	»	19	»
Évêques	27	32	32	»	11	»	35	»
Prêtres	1,395	1,570	1,456	»	1,443	»	1,490	»
Religieux	1,565	1,613	1,662	»	1,807	»	1,984	»
Religieuses	1,370	1,318	1,502	»	1,350	»	2,390	»
Séminaristes	460	469	468	»	»	»	»	»
Pauvres dans les hôpitaux	1,438	1,290	2,002	»	1,058	»	»	»
Prisonniers	1,218	1,080	1,020	»	865	»	»	»
Hérétiques, Turcs et Infidèles sans les Juifs	234	195	217	»	230	»	»	»
Enfans en âge de communier	97,199	97,249	»	»	»	»	»	»
Enfans avant l'âge de communier	39,070	40,696	»	»	»	»	»	»
Mariages	1,269	1 369	1,158	»	1,177	1,011	»	»
Baptêmes	4,365	4,628	4,243	»	4,744	5,004	»	5,105
Morts	3,129	2,997	2,460	»	»	»	»	»
Mortes	2,351	2,252	1,986	»	»	»	»	»
Total des morts	5,480	5,249	4,446	»	5,029	4,140	»	4,609
Hommes vivans	72,355	72,273	73,397	75,085	73,234	76,200	»	»
Femmes vivantes	63,914	66,237	65,333	64,762	67,439	66,120	»	»
Population totale	136,269	138,510	138,730	139,847	140,673	142,320	144,542	148,459 (1)

(1) Dans la population de Rome on ne comprend pas les Juifs, qui ne sont jamais recensés, et dont le nombre dépassait 10,000 en 1832.

RÉPUBLIQUE DE SAINT-MARIN,

Comprenant 1 ville et 2 villages.

SUPERFICIE EN LIEUES géographiques,	POPULATION en 1826,	RAPPORT DE LA POPULATION à la lieue carrée,	REVENUS.	ARMÉE.
3.	7,000 h.	2,233 h.	70,000 fr.	60 hommes.

LIVRE CENT DOUZIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description de l'Italie. — Septième section. — Description du royaume des Deux-Siciles. — Première division. — Provinces continentales.

Seize siècles avant notre ère, des peuples sortis des montagnes de l'Illyrie établirent des colonies entre les Alpes et l'Adige. Bientôt, abandonnant un sol marécageux, funeste à l'homme et rebelle à la culture, ils suivirent le littoral du golfe Adriatique, et se retirèrent depuis l'embouchure du *Chienti* jusqu'à l'extrémité de la Calabre. Ces peuples étaient des *Liburnii*, nation dont les *Pædiculi*, les *Apuli* et les *Calabri* formaient les trois principales souches. Quelques unes de leurs peuplades portaient des noms qui ont excité les recherches des étymologistes. Court de Gébelin prétend que celui des *Marrucini*, établis sur la rive droite de la *Pescara*, dérive des mots *mar*, haut, et *ru*, ruisseau. Les *Peligni* habitaient dans les Apennins : le mot *pal* signifie en effet *lieu élevé*. La dénomination de *Frentani* dériverait du mot *ren*, couler, parce que leur pays était traversé par plusieurs rivières qui descendent à l'Adriatique ; mais ce nom ne viendrait-il pas aussi de l'une de ces rivières que l'on appelait le *Fronto*, aujourd'hui le *Fortore*, de même que, dans l'Amérique septentrionale, on a donné à quelques peuplades des noms de rivières et de montagnes ? On a prétendu aussi que celui de *Calabri* venait du mot oriental *calab*, résine, parce que les pins sont communs dans cette contrée. A l'ouest de ces peuples, le versant qui se dirige vers le golfe de Tarente s'appelait *Messapia* ou *Japygia*. Mazocchi a fait une remarque assez sin-

gulière : c'est que le mot oriental *massap* signifie *vent*, et que le mot hébreu *japah* veut dire *il a soufflé;* ainsi la racine de ces deux noms d'un même pays annonce une terre ravagée par les vents : ce que l'on remarque encore de nos jours. Dans les Apennins, aux environs du lac *Fucino*, qui occupe une partie d'un bassin élevé, habitait un peuple appelé *Marsi*, dont le nom vient, suivant Court de Gébelin, de *mar*, élévation, et *ci*, eau; il était limitrophe avec les *Peligni*. Les *Marsi*, les *Peligni*, les *Marrucini* et les *Frentani* étaient, dit Strabon, peu nombreux, mais pleins de courage : ils opposèrent une longue résistance au joug des Romains (1).

Au sud des *Marsi*, dans les montagnes et sur les flancs de l'Apennin, s'étendait le *Samnium*, pays des *Samnites;* le géographe grec donne pour ancêtres à ce peuple les *Sabini*. Court de Gébelin et Lamartinière voient dans le nom de *Sabini*, l'origine du mot *Samnites :* on les aura appelés *Sabinites*, puis *Sannites*, et enfin *Samnites*. La cause de leur séparation des Sabini n'est point sans quelque vraisemblance : Strabon nous en a conservé la tradition. Selon l'usage de l'antiquité la plus reculée, les *Sabini*, engagés dans une guerre sanglante contre les *Ombri* leurs voisins, consacrèrent aux dieux tout ce qui naîtrait chez eux dans l'année courante. La victoire ayant couronné leur entreprise, les animaux et les produits de l'agriculture furent offerts en sacrifice : la disette en fut le résultat. Quelqu'un fit alors remarquer que, pour accomplir rigoureusement le vœu, il aurait fallu l'étendre sur les enfans : ceux-ci furent donc voués au dieu Mars. Devenus adultes, ils durent s'expatrier : ils suivirent la chaîne des Apennins, et ce fut à une vingtaine de lieues de leur patrie qu'ils s'établirent. Ce peuple guerrier devint puissant et nom-

(1) Strabon, liv. V, ch. IX.

breux, puisqu'il pouvait mettre sous les armes 80,000 fantassins et 8000 cavaliers. Long-temps rival des Romains, il ne leur fut tout-à-fait soumis que lorsque le dictateur Sylla, après l'avoir vaincu, eut la barbarie de faire égorger au milieu du Champ-de-Mars les prisonniers qui s'étaient rendus à lui en se confiant à sa bonne foi. « On cite, ajoute « Strabon, une fort belle loi reçue chez les *Samnites*, et « bien faite pour exciter les hommes à la vertu. Parmi eux, « les pères n'ont point la faculté de choisir à leur gré les « maris de leurs filles; mais, tous les ans, on élit, au « nombre de 10, dans chacun des deux sexes, les jeunes « filles et les jeunes garçons en qui l'on reconnaît le plus « de vertu; puis, la jeune fille la plus estimée est accordée « au plus estimé des jeunes garçons, et ainsi des autres, « suivant le degré de mérite. Quelqu'un de ces maris, après « avoir remporté le prix, vient-il à changer de mœurs, à « se corrompre, on le note d'infamie, et on lui ôte l'épouse « qui lui avait été donnée (1). »

A l'est du *Samnium*, la *Campanie* (*Campania*) était célèbre par ses beaux sites et sa fertilité. Là se trouvait *Capoue*, délicieuse cité, dont les plaisirs furent aussi funestes aux troupes d'Annibal que les plaines de *Cannes* l'avaient été aux Romains. Plus loin, les coteaux de *Falerne* étaient chéris du dieu des vendanges. Les environs de *Baies* et de *Pouzzole*, renommés par leurs bains, étaient couverts de maisons de plaisance, où les Romains venaient étaler leur luxe et leur mollesse. « Au-dessus de ces lieux, dit Strabon, « domine le Vésuve, offrant sur toute sa surface, excepté « vers sa cime, un sol très-agréable. Cette cime, plane dans « sa plus grande partie, mais totalement stérile, semble, à « la vue, n'être qu'un monceau de cendres; et l'on y ren- « contre de longues cavités formées de pierres, toutes de

(1) Strabon, liv. V, ch. x, § 2, trad. de *Laporte-Dutheil*.

« couleur ferrugineuse, comme si elles avaient été cal-« cinées par le feu. De là nous pouvons inférer que ce « mont fut jadis un volcan, et renferma des fournaises de « feux qui se seront éteints lorsque l'aliment leur aura « manqué (1) » Il est assez singulier de voir cet auteur parler du Vésuve comme on parle des volcans éteints de l'Auvergne.

La fertilité de la *Campanie* y attira tour à tour différens peuples, qui s'en rendirent maîtres : après avoir été habitée par les *Opici* et les *Ausones*, elle fut conquise par les *Osci*, qui furent chassés par les *Cymæi*, peuplade grecque venue de l'Eolie douze siècles avant notre ère; ceux-ci, après y avoir fondé douze villes, dont la capitale était *Capoue*, se soumirent aux *Samnites*, qu'asservirent les Romains.

Au sud-ouest de la Campanie, la *Lucanie* (*Lucania*) se prolongeait depuis le golfe de *Salerne* jusqu'à celui de Tarente; les *Lucani*, qui l'habitaient, étaient une colonie de Samnites. Justin, d'après Trogue-Pompée, les peint dans les termes suivans : « Chez les *Lucani*, dès que les « jeunes gens ont atteint l'âge de la puberté, ils sont mis « hors des villes et envoyés dans les bois parmi les ber-« gers. Là, sans secours, sans vêtemens, sans lits, ils s'ac-« coutument de bonne heure à une vie dure et sans be-« soins. Ils n'ont de nourriture que leur chasse, de bois-« sons que l'eau des fontaines ou que le lait. C'est ainsi « qu'ils se familiarisent dès la jeunesse à ce que les travaux « guerriers ont de plus pénible et de plus fatigant. » A l'époque de leur établissement, les côtes de l'Italie occidentale étaient, comme la Sicile, peuplées de colonies grecques qui leur valurent la dénomination de *Grande-Grèce*. Les plus voisines de la *Lucanie* luttèrent contre ces nouveaux habi-

(1) Strabon, liv. V, ch. x, § 1.

tans : leur politique eut toujours pour but de s'opposer à leurs envahissemens sur les cantons maritimes. C'est probablement dans cette politique qu'il faut chercher la cause de la destruction de *Sybaris*, ville située à l'embouchure du Sybaris, aujourd'hui le Cosale. Son origine paraît être orientale, si l'on admet avec Mentelle que son nom vient d'un mot analogue à *sheber*, qui en hébreu signifie *abondance*. Il est assez remarquable que lorsque les Sybarites eurent rebâti leur ville à peu de distance de la première, son nom grec, qui fut d'abord *Thourion*, dont les Latins firent *Thurium*, et qui reçut ensuite des Romains celui de *Copia*, conserva toujours la même signification. *Thor* en chaldéen signifie *bœuf*, emblème de l'agriculture, et *Copia* présente aussi la même idée d'abondance. Le pays des Sybarites était tellement riche et peuplé, qu'on y comptait 25 villes et qu'il pouvait mettre 30,000 hommes sous les armes. Mais leurs richesses, leur luxe et leur mollesse furent les principales causes de leur perte : leur nom était devenu synonyme d'efféminés.

Le territoire de la *Calabre* était appelé *Bretium* ou *Brutium* par les anciens : selon Strabon, les *Bretii* ou *Brutii*, qui l'habitaient, étaient venus de la Lucanie; mais Court de Gébelin a prétendu que cette tradition était difficile à admettre, parce que le nom de *Bretium* paraît venir du mot celtique *Bret*, qui signifie *forêt*. Les Syriens désignent par *bruta* un arbre résineux : le nom de *Brutium* indique donc un pays couvert de pins. Nous avons vu que la racine du mot *Calabre* signifie *résine*. Nous ne rappelons ces étymologies que parce qu'elles s'accordent assez exactement avec la nature des productions ou du sol des diverses parties de l'Italie méridionale.

La *Sicile* fut d'abord habitée par les *Sicani*, peuple d'origine ibérienne ou basque, qui l'appela *Sicania*. Asservie par les *Siculi* ou *Sicili* nation dalmate, établie dans le

Latium, l'île reçut ensuite le nom de *Sicilia*. Ses princes, connus sous la dénomination de tyrans, se rendirent célèbres par leur despotisme et par leurs excursions sur les côtes de l'Italie. Après la mort de Denys, l'un d'eux, la Sicile fut tour à tour soumise par les Grecs, les Carthaginois, les *Mamertini*, qui faisaient partie des *Brutii*, et les Romains.

Après la chute de l'Empire, les 4 provinces qui composaient ce qu'on appelle aujourd'hui le royaume des Deux-Siciles furent dévastées par les Ostrogoths. Narsès les fit rentrer sous l'obéissance de Constantinople, en 553. Trente ans plus tard, Autharis, roi de la Lombardie, s'en empara, et fonda le duché de *Bénévent*, dont les princes possédèrent *Naples*, *Salerne*, *Capoue* et *Tarente*.

La Pouille et la Calabre étaient restées soumises aux empereurs grecs. Au XIe siècle, quelques gentilshommes normands, revenant d'un pèlerinage à la Terre-Sainte (à cette époque, ces pieuses excursions se faisaient à main armée), s'arrêtèrent à Salerne. Pendant le séjour qu'ils firent à la cour du prince lombard Guimar, les Sarrasins, maîtres de la Sicile, firent une descente dans le port et mirent à contribution le prince et les habitans. Les Normands, peu disposés à voir tranquillement ces infidèles se livrer au pillage, coururent aux armes, et quoique leur suite fût peu nombreuse, leur courage doublant leurs forces, il n'y eut qu'un petit nombre de Sarrasins qui purent échapper à leur fureur. Les habitans, pénétrés de reconnaissance, comblèrent de présens leurs libérateurs. De retour en Normandie, les succès de cette poignée de braves engagèrent leurs compatriotes à aller chercher fortune en Italie : une expédition s'organisa sous les ordres de Ranulphe. Ce chef, après avoir rendu plusieurs services aux princes grecs et lombards, en obtint la permission de fortifier *Aversa*, entre Naples et Capoue, et de s'y établir.

Les exploits des successeurs de Ranulphe furent encore surpassés par ceux des fils de Tancrède. Leur alliance était recherchée par les petits princes de la Grande-Grèce, mais la cupidité de ceux-ci amena bientôt une rupture. Manassès, général des troupes grecques, dirigea une expédition contre la Sicile : on ne pouvait vaincre sans les Français; les Français y signalèrent leur courage. Mais pendant qu'ils poursuivaient les Sarrasins dans leurs montagnes, les Grecs se partagèrent le butin enlevé sur l'ennemi. Les Normands leur députèrent Arduin, l'un de leurs chefs, pour leur reprocher leur injustice : celui-ci fut frappé de verges, promené dans le camp et renvoyé tout couvert de sang au milieu des siens. Les soldats, furieux, brûlaient d'assouvir leur vengeance sur les Grecs, lorsque Arduin, voulant qu'elle fût éclatante, conçut le projet hardi d'aller s'emparer de la *Pouille.* Ses compagnons le secondèrent si bien, que ce fut une conquête facile. Guillaume, surnommé *Bras-de-Fer*, fils aîné de Tancrède, et, après lui, Dreux et Onfroy ses frères, fondèrent plusieurs principautés; enfin Robert, que sa grande finesse fit surnommer *Guiscard*, quatrième des douze fils de Tancrède, étendit ses conquêtes. Maître de la *Pouille*, de la Calabre, des principautés de Salerne et de Bénévent, il se fit donner par le pape le titre de duc. Roger, son frère, conquit la Sicile avec une poignée de Normands, et prit celui de comte. Son fils Roger, héritier du fils de Robert Guiscard, força l'empereur Lothaire et le pape Innocent II à le reconnaître pour roi : ses possessions comprenaient à peu près tout ce qui forme aujourd'hui le royaume des Deux-Siciles (1).

C'est ainsi que s'établit la dynastie normande de Sicile; le

(1) Histoire des républiques italiennes, par M. *Sismondi.* — Histoire des princes de Normandie en Sicile, par *A. de La Salle.*

dernier de ces princes fut Guillaume III, fils de Tancrède, surnommé *le Bâtard*. Trop jeune pour régner, la régence fut confiée à Sibylle, sa mère. L'empereur Henri VI, allié à cette famille qui l'avait choisi pour protecteur, fit enfermer Sibylle, et condamna le fils à une captivité perpétuelle, après l'avoir privé de la vue et de la virilité. Possesseur de la couronne de Naples, son ambition pouvait être satisfaite, mais sa cruauté soupçonneuse avait besoin de sang et de forfaits. Il fit périr tous les partisans des princes normands, et fit exhumer le corps de Tancrède pour le laisser exposé aux oiseaux de proie. Sa cupidité le porta à d'autres attentats. Richard Cœur-de-Lion traversait ses États : il le fit jeter dans une prison afin de lui faire payer sa rançon. Il avait des sicaires à récompenser : il s'empara des biens de l'Église et les distribua à ses favoris. Cette usurpation attira sur lui les foudres du Vatican. Il composa avec le pape, et recommença ses cruautés en Italie avec tant de violence, que sa femme se mit à la tête des mécontens et le fit enfermer dans un château. Le repentir parut alors s'emparer de son cœur; il se réconcilia avec son épouse, et se préparait même à racheter ses forfaits par un pèlerinage à la Terre-Sainte, lorsqu'il mourut empoisonné, en 1197, emportant le surnom de *Cruel* qu'il n'avait que trop mérité. Ses descendans occupèrent le trône de Naples jusque vers l'an 1265, que le pape en donna l'investiture à celui qui chasserait Mainfroy, qui venait de l'usurper.

Charles d'Anjou, frère de saint Louis, s'offrit pour accomplir les intentions de Rome, quoique l'héritier direct, qu'on avait fait passer pour mort, existât. C'était une nouvelle usurpation : Charles ne crut pouvoir se soutenir qu'en gouvernant avec un sceptre de fer. Conradin, petit-fils de Henri VI, fit enfin valoir ses droits; mais il fut battu par Charles et décapité. Cet événement contribua à augmenter

la haine des Siciliens pour leur nouveau maître : la sévérité du gouvernement, des garnisons françaises dans toutes les places, leur rappelaient trop le droit de la conquête. Ils ne voyaient dans les Français que des rivaux dangereux auprès de leurs femmes. Un proscrit appelé Procida conçut le projet de délivrer son pays ; il était soutenu par le pape, l'empereur de Constantinople et le roi d'Aragon. A l'aide d'un déguisement, il parcourait l'île et entretenait des intelligences avec les mécontens. La cour d'Aragon, attendant le moment d'agir, faisait croiser une flotte sur les côtes d'Afrique, sous prétexte de surveiller les Maures, lorsque la veille de Pâques de l'année 1282, pendant une procession, une dame de Palerme fut insultée par un Français : ce fut le signal de la révolte, à laquelle on a donné le nom de *Vêpres siciliennes.* Elle n'aurait peut-être pas eu des résultats aussi importans sans la conspiration de Procida : le peuple, enhardi, massacra les Français. Les conjurés appelèrent le roi d'Aragon et sa flotte à leur secours, et le proclamèrent souverain. La conséquence de cet événement fut la séparation de Naples et de la Sicile. Naples continua à être gouvernée par des princes de la maison d'Anjou jusqu'en 1382. Au siècle suivant ces deux couronnes furent réunies. La possession de Naples et de la Sicile fut un long sujet de guerres pour la France, l'Espagne et l'Empire. La branche espagnole des Bourbons possédait ces deux couronnes, lorsqu'en 1805 le dernier roi fut obligé de se retirer en Sicile. Naples alors fut donnée à Joseph Bonaparte par Napoléon son frère, puis à Joachim Murat en 1808. En 1815, tout fut rétabli sur l'ancien pied.

En commençant notre excursion chorographique par les parties voisines des États de l'Église, nous citerons d'abord sur les pentes des Apennins, *San Germano*, bâti près des ruines de deux villes antiques, *Casinum* et *Aqui-*

num, dont on voit encore quelques restes, tels qu'un théâtre et un amphithéâtre. C'est la première ville de la Terre de Labour qui rappelle des souvenirs récens : le 16 mars 1815, Murat y fut défait par les Autrichiens. La ville est défendue par un fort ; elle est la résidence de l'abbé du *Mont-Cassin*.

Cette superbe abbaye occupe la cime d'une montagne volcanique escarpée ; on y entre par une longue et sombre grotte qui passe pour avoir été l'habitation de saint Benoît ; sa façade présente un développement de plus de 500 pieds. Son intérieur, richement orné, renferme une belle bibliothèque et une collection d'antiquités. L'un des plus anciens manuscrits est le commentaire d'Origène sur l'épître de saint Paul aux Romains, de l'an 569. L'église possède le corps de saint Benoît, son fondateur, et celui de sainte Scholastique, sa sœur jumelle, dont on voit dans le parvis les statues colossales, ainsi que celle de sainte Abbondanzia leur mère.

Jadis les bénédictins du Mont-Cassin étaient propriétaires et seigneurs de toutes les terres environnantes ; aujourd'hui ces terres appartiennent à la couronne, et les environs de l'abbaye sont infestés de brigands. Les cadavres suspendus de distance en distance aux branches des arbres annoncent le châtiment qu'on leur réserve, mais ne les effraient point. Cette partie des Apennins a une physionomie particulière : au mois de juin, le sommet des montagnes est couvert de longues bandes de neiges, auxquelles les rayons du soleil prêtent des reflets argentés, tandis que dans les vallées, des paysans, qui ne les habitent point parce qu'elles sont fiévreuses, récoltent les cerises et s'occupent des autres travaux champêtres. A l'époque de la moisson, une danse assez singulière est leur principal délassement : 8 moissonneurs forment un cercle, entrelacent leurs bras, et 8 jeunes filles s'élançant sur leurs épaules s'y main-

tiennent pendant qu'au son de la *zampogna* ou de la flûte champêtre, ces couples dansent, courent et font mille évolutions en passant tour à tour sous les bras des danseurs ; après quoi chaque jeune fille vient danser et chanter au milieu du rond, afin de mériter la gerbe de blé qui est la récompense de ses talens naturels. Enfin, à un signal donné, toutes les mains se désunissent et chaque moissonneur reçoit dans ses bras celle qu'il portait sur son dos. Ce qui contribue encore à donner à cette danse quelque chose de bizarre, c'est l'extérieur robuste des danseurs et la légèreté des danseuses ; c'est l'élégante bigarrure des vêtemens de celles-ci : deux pièces d'étoffe, l'une rouge et l'autre verte, leur ceignent la taille ; une longue épingle d'argent retient leurs longs cheveux noirs qui font si bien ressortir les couleurs de leurs joues et la blancheur de leurs dents.

Nous l'avons déjà fait observer dans cet ouvrage : plus la nature se montre prodigue de ses trésors, plus l'homme se laisse aller à l'insouciance et à la paresse. L'Italie, comparée à d'autres contrées, en offre partout la preuve. Cependant nous ne prétendons pas dire que cette disposition au *far niente* qui distingue l'Italien, soit due principalement à l'influence du climat. C'est à des causes morales plutôt que physiques qu'il faut avoir recours pour se rendre compte de ce qui a pu changer la masse d'un peuple qui n'a rien conservé de l'activité et de la puissance de ses ancêtres. L'aumône, si sagement érigée en précepte par l'Évangile, mais qui dans son application devrait être dirigée avec discernement par les législateurs et par les interprètes des lois divines, n'a pas peu contribué, dans les pays où l'industrie n'a point reçu du gouvernement l'impulsion nécessaire, à encourager la fainéantise, et à faire naître la dépravation, les vices et les crimes même auxquels elle peut conduire les dernières classes du peuple.

Qui n'a remarqué avec quelle arrogance le mendiant semble exiger souvent le prix de son importunité? Il croit avoir par sa misère des droits aux faveurs qu'il implore. Cette idée le conduit à une autre : c'est que la mendicité est un métier, une sorte d'industrie; la honte alors n'a plus accès dans son âme, et si l'aumône lui procure de quoi subsister, il la préfère au travail. Mais de l'idée de demander sans honte en suppliant, à celle de demander en menaçant, il n'y a qu'une nuance presque insensible pour l'homme sans morale et sans éducation. Ne nous étonnons donc point que dans les contrées où la mendicité est un métier, le vol sur les grandes routes soit une profession.

Fléaux de l'Italie, la mendicité et le brigandage ne sont guère moins répandus dans le royaume de Naples que dans les États de l'Église. Entre Terracine, sur la frontière des États romains, et Fondi, misérable ville napolitaine qu'habite un peuple de mendians, les brigands choisissent ordinairement leur quartier-général. Malgré les postes militaires établis sur la route de quart de lieue en quart de lieue, il est difficile de se soustraire à leurs attaques : leurs vedettes, placées sur les rochers qui dominent la route, avertissent le chef à l'approche du voyageur; en un clin d'œil ces hommes, habitués à franchir avec rapidité les monts les plus escarpés, interceptent la route presque à la vue des soldats chargés de les repousser, et dont la crainte semble paralyser les forces. Malheur au courageux voyageur qui voudrait opposer de la résistance : il serait massacré! Ne rien emporter qui puisse exciter leur cupidité, ne serait point un moyen de sécurité; l'inspection d'un passe-port ou d'autres papiers suffit pour indiquer la profession de celui qui les porte : il resterait en otage jusqu'à ce qu'il eût fait remettre, par un ami ou par un correspondant, la somme fixée pour sa rançon.

Plusieurs exemples attestent que si l'on dépasse les délais fixés pour la remise de la somme indiquée, ils se débarrassent de leurs prisonniers en les égorgeant. Ces hommes, qui vivent du plus affreux brigandage, et qui souvent ont leurs femmes, leurs enfans et leurs champs, obéissent aveuglément à celui que sa bravoure a fait choisir pour chef. Ils sont vêtus d'une manière assez uniforme : des brodequins ou une chaussure retenue par des cordons qui se croisent jusqu'au haut de la jambe; une large ceinture, attachée par des agrafes en argent; un pantalon et un gilet de drap bleu, ornés de boutons du même métal, une chemise ouverte à col rabattu; un chapeau à forme élevée et pointue, avec des rubans de diverses couleurs; un manteau court, mais ample et de couleur brune; un baudrier auquel pendent un sabre, un poignard, une cuiller et une fourchette, forment leur costume habituel. Tous portent un fusil, et suspendent à leur cou une image de la Vierge ou de l'Enfant Jésus. Leur patron favori est saint Antoine : il est assez singulier qu'ils aient choisi ce pacifique ermite. Depuis 1826 les mesures prises contre ces brigands ont été assez énergiques pour en diminuer sensiblement le nombre.

C'est sur la voie Appienne qu'est bâtie la principale rue de *Fondi*, ville ancienne où l'on conserve la maison qu'habita saint Thomas qui y enseignait la théologie. A la sortie de cette triste cité, l'air est parfumé de l'odeur des champs de fèves et des fleurs de l'oranger; on aperçoit cet arbre à chaque pas à côté des cyprès, des citronniers, de belles haies d'aloès, et l'on est tenté de se dire : tant de richesses sont-elles faites pour un peuple grossier, paresseux et sans mœurs?

A l'impression que produisent une si belle nature et la vue de la Méditerranée en arrivant à *Mola*, les souvenirs historiques viennent ajouter de nouveaux charmes. C'est près

de ce bourg que Cicéron avait sa maison de plaisance; c'est sur le chemin même que l'on parcourt que l'atteignirent les assassins apostés par Octave. Les restes d'un aqueduc, d'un théâtre et d'un amphithéâtre que l'on remarque entre Mola et les rives du Garigliano, sont ce qui reste de l'antique *Minturnes*. *Gaëta*, qui s'élève en amphithéâtre au bord de la mer, est cette ville de *Cajeta* dont le port fut réparé par Antonin-le-Pieux, dont les murailles ont été construites par Charles-Quint, et dans laquelle on voit le tombeau du connétable de Bourbon, dont le corps resta depuis l'année 1528 jusqu'en 1757 privé de sépulture, parce que ce prince avait été excommunié. *Capoue* n'a de commun avec la délicieuse *Capua* des anciens que le nom; elle est à une demi-lieue de celle-ci. Les Lombards la fondèrent en 856. Elle est encore aussi sale que du temps de ces barbares. La nouvelle Capoue est une petite place forte qui possède une école d'artillerie et du génie; sur l'emplacement de l'ancienne on trouve les restes d'un amphithéâtre. *Caserte*, qui doit aussi son origine aux Lombards, n'a de remarquable que le château bâti en 1752 par le roi d'Espagne Charles III.

Mais nous voici à *Naples*, cette *Néapolis* des Romains, cette *Parthénope* des Grecs, qui, dans leurs brillantes fictions, attribuaient sa fondation à la sirène Parthénope, sans doute pour exprimer la sûreté et l'importance de son port.

Naples est située au fond d'une baie qui a 50 milles de tour. La ville avec ses faubourgs en occupe 8 de circonférence. La largeur et la beauté de ses quais; le château de l'OEuf (*Castel dell' Uovo*), isolé sur le haut d'un rocher escarpé, celui de Saint-Elme, qui s'avance dans la mer; l'île de Caprée, qui sort de l'onde comme un rocher stérile; la couleur noirâtre du Vésuve qui menace la ville de ses feux destructeurs, et dont les flancs, couverts de la plus belle verdure, sont tachetés de points blancs qui sont

autant de maisons de campagne; les montagnes bleuâtres dont l'extrémité forme le promontoire de *Massa;* à leurs pieds, *Castel-a-Mare*, bâtie sur les ruines de *Stabiæ*, près de laquelle Pline l'Ancien trouva la mort en contemplant l'éruption qui détruisit Pompeia; au bord de la mer, *Sorrento*, patrie du Tasse, forment un point de vue dont la magnificence surpasse les plus belles descriptions. En voyant se dérouler ce riche panorama, on peut se dire avec le Napolitain : *Vedi Napoli e poi muori!* Voir Naples et mourir! Ces quais, animés par la foule qui se presse, annoncent une ville populeuse; mais c'est dans la rue de *Tolède* qu'on peut s'en faire une idée juste. Aucune rue dans Paris ne présente autant de confusion, ne retentit d'autant de fracas. « Quelle idée allez-vous vous faire d'une ville dont une rue, celle de *Tolède*, présente le dimanche l'image de ces parterres de théâtres de province où s'opère le flux et le reflux, tant on s'y presse, tant on se fatigue pour faire un pas. Voilà *Tolède*, et pourtant trois cents chars, aux essieux dorés, la traversent aussi prompts que l'éclair, et s'y croisent en tous sens, sans s'inquiéter s'ils trouveront un passage. Il semble voir le soc d'une charrue qui creuse un sillon, et jette doucement la glèbe de chaque côté, car personne ne bouge et jamais aucun accident n'arrive : le Napolitain pressent l'arrivée du char, détourne légèrement l'épaule et reprend ensuite sa première position. » C'est ainsi que s'exprimait un de nos amis à son retour de Naples. « La rue de Tolède, ajoutait-il, est, de toutes les rues du monde, celle où se passent les scènes les plus bizarres et les plus variées : c'est une foire perpétuelle. L'*Aquaiolo* y distribue sa boisson rafraîchissante et glacée; le lazzarone y vend ses figues; le bateleur y dresse ses tréteaux, et, mêlant dans ses parades le sacré et le profane, donne à ses auditeurs une idée des béatitudes du paradis, par le plaisir qu'ils éprou-

vent à manger du macaroni. Quelquefois, au milieu de la foule, un convoi s'avance processionnellement avec tout l'appareil d'un triomphe, car le coffre qui renferme la bière dépositaire du cadavre est éblouissant d'or et de sculpture, et repose sur une estrade revêtue d'un riche tapis de velours cramoisi. »

Le mouvement et l'activité qui caractérisent Naples ne sont nullement les indices de l'industrie et du travail. Les Napolitains se remuent et se tourmentent sans rien faire, comme ils se querellent et se menacent avec fureur sans jamais en venir aux mains. On comprend que nous ne parlons que du peuple : c'est toujours dans ses rangs qu'il faut observer le caractère national. Dans la dernière classe de Naples il règne un sentiment de haine très-prononcé contre ceux qui tiennent la balance de Thémis; serait-ce que l'on n'y est pas convaincu de l'impartialité des interprètes des lois? Rouez de coups de canne un filou qui vous met la main dans la poche, le peuple approuvera la correction; conduisez-le au corps-de-garde, il murmurera. Un crime est-il commis, on plaint la victime; l'assassin est-il arrêté, c'est lui qui excite la pitié. Qu'on ne confonde point dans ces traits caractéristiques la pitié pour l'homme qui ne peut manquer de subir son châtiment, avec cette sorte de haine jalouse que le peuple a souvent pour les classes aisées ou privilégiées. Il est peu de pays où l'on distribue plus fréquemment des coups de canne qu'à Naples. A Paris et à Londres un individu qui, dans un mouvement d'impatience, frapperait un cocher de fiacre courrait le risque de la riposte; à Naples le plus fier lazzarone reçoit la correction sans murmurer.

L'existence des lazzaroni s'est sensiblement améliorée; ceux du port surtout semblent avoir renoncé à leur ancienne paresse : ils sont actifs et fort occupés. « Depuis long temps ils ont abandonné la sauvage nudité qui leur

avait valu le nom de *Lazzari* (Lazares); ils portent une chemise, un caleçon de toile; et quand il fait froid, un gilet long à manches et à capuchon de grosse étoffe brune; ils ne campent plus perpétuellement comme jadis; ils sont locataires, paroissiens, et ils n'ont plus enfin tout ce pittoresque qu'avaient observé et peint spirituellement mesdames de Genlis et de Staël (1). » Cette portion du peuple, désœuvrée par goût et soumise par paresse, ne trouble point la tranquillité d'une ville où la police ne fait presque rien pour la sûreté publique. Ce n'est que dans quelques grandes occasions qu'on l'a vue manifester contre le gouvernement des intentions hostiles. Ces hommes, qui pour la valeur de trois sous de notre monnaie se procurent autant de macaroni qu'ils peuvent en manger, qui pour deux liards s'abreuvent d'eau glacée, ont facilement gagné de quoi satisfaire les besoins les plus impérieux.

La glace est de première nécessité à Naples, comme le pain l'est dans les régions tempérées : le gouvernement met tous ses soins à la tenir à bas prix. On a dit qu'un jour sans glace ferait soulever le peuple napolitain; cette expression est moins exagérée qu'on ne le pourrait croire.

La mendicité prend dans cette ville toutes les formes pour tromper les étrangers ou pour émouvoir les passans; mais le vol y est tellement fréquent, que, sans de grandes précautions, on est à chaque instant exposé à se voir enlever sa montre ou son mouchoir. N'en déplaise aux archéologues, on dirait que l'antique Parthénope a été fondée par une colonie de Spartiates.

A Naples, la révolution qui remplaça le souverain légitime par Joseph Bonaparte, puis par Joachim Murat, eut, comme toutes les catastrophes du même genre, l'inconvénient de déplacer quelques favoris du pouvoir, et d'im-

(1) M. *Valery* : Voyages histor. et littér. en Italie, tom. III, p. 291.

primer une nouvelle direction à la faveur; mais elle eut pour le pays l'avantage d'accorder de l'influence à quelques esprits supérieurs, ou du moins animés des meilleures intentions. L'usurpation a su donner de sages leçons à la légitimité. De belles routes ont été construites; le commerce et l'industrie ont été encouragés; l'ordre a régné dans les finances, et des lois uniformes ont remplacé des coutumes souvent contradictoires. Le peuple n'a point apprécié dans un parvenu, et surtout dans un étranger, tout le bien que son administration a tenté de faire, mais quelques institutions ont résisté aux commotions politiques, et l'ancien gouvernement, rétabli dans ses droits, a eu le bon esprit de conserver les établissemens d'éducation. Dans la classe du peuple la nouvelle génération sait lire et écrire. Il est vrai que ce degré d'instruction ne s'étend point hors des murs de la capitale. Les colléges ne sont fréquentés que par les enfans de la bourgeoisie; la noblesse confie les siens à des précepteurs, et les jeunes demoiselles à une école royale, fondée par la reine Caroline Murat, sur le plan de l'école d'Écouen.

Dans les classes au-dessus du commun, l'orgueil et la vanité sont le mobile de toutes les actions : les femmes ne vont point à pied, et celles qui n'ont pas d'équipage restent chez elles; les dames du bon ton se font accompagner à l'église par un valet à livrée, qui porte les heures et le coussin ; celles qui n'ont point de domestique en louent un, et l'on assure même que des maris complaisans ont quelquefois, par économie, endossé la livrée afin de faire passer leurs femmes pour des dames de qualité (1). Le luxe des riches se fait ici remarquer dans le nombre et la beauté des chevaux et dans l'élégance des équipages. Quant aux mœurs, les hautes classes ne paraissent point chercher à

(1) Voyage en Italie, par M. *Simond.*

sacrifier la réalité aux apparences : une femme parle avec autant d'indifférence de ses liaisons, de ses intrigues que de ses devoirs, et de ses amans que de son mari.

Des cinq faubourgs de Naples le plus beau est celui de *Chiaja*, qui s'étend à l'ouest et que décorent de superbes hôtels. Il est terminé par un long quai ou plutôt une promenade plantée d'orangers et de citronniers, ornée de fontaines et de gazons. C'est à coup sûr le plus beau point de réunion de la ville; c'est là que sont établis les glaciers les plus renommés, à la porte desquels s'arrêtent tous les soirs les équipages et les promeneurs. Les différens quartiers sont embellis par des fontaines. Un aqueduc conduit en abondance les eaux du pied du Vésuve à la ville.

Vers le centre de Naples, les rues, étroites et obscures, sont bordées de maisons fort élevées; la plupart sont construites en pierres et couvertes de terrasses. Partout le pavé est uni, mais noir : il est formé de dalles en laves du Vésuve. Cette ville renferme un grand nombre de beaux édifices. Le *Palais royal* est un des plus vastes, mais il est sans noblesse. La façade présente une étendue de 600 pieds, avec 22 croisées et 3 portes ornées de colonnes en granite; ce qui le rend surtout remarquable, c'est sa position réellement merveilleuse et la richesse des appartemens qui offrent divers chefs-d'œuvre des peintres les plus célèbres. Aux extrémités de cet édifice s'en élèvent deux autres : d'un côté c'est celui que le roi destine pour le logement des princes étrangers; de l'autre c'est le palais du prince de Salerne. Ces constructions font de la *place du Palais royal* l'une des plus belles de Naples. Au milieu s'élève la statue équestre de Charles III par Canova, qui devait être primitivement celle de Napoléon et qui fut un moment celle de Joachim (1).

(1) M. *Valery* : Voyages historiques et littéraires en Italie, Tom. II.

Le *Castel Nuovo,* bâti par Charles d'Anjou, est un grand et lourd édifice qui ressemble à la Bastille ; mais l'entrée offre le bel arc de triomphe d'Alphonse Ier d'Aragon, ouvrage du XVe siècle. « La *Villa Reale*, bordée par la mer, avec ses vases, ses fontaines, ses allées d'acacias, ses bosquets de myrtes et d'orangers, son temple circulaire de marbre blanc, sa vue admirable, est peut-être la plus délicieuse des promenades publiques. » Ce jardin n'est ouvert au peuple qu'une fois par an, le 8 septembre. A la place du célèbre *Taureau Farnèse*, on y voit depuis 1826 un bassin de 18 pieds de diamètre d'un seul bloc de granite oriental.

Le théâtre Saint-Charles, qui communique au palais du roi, est un des plus vastes qui existent : on ne doit vanter ni son architecture ni ses ornemens intérieurs, mais la salle offre un aspect véritablement enchanteur les jours de grandes représentations, lorsqu'elle est complètement illuminée. Le joli théâtre *del Fondo* est un diminutif de celui de Saint-Charles ; celui des Florentins est le plus ancien des théâtres de Naples : les deux premiers sont consacrés au chant et à la danse, celui-ci est destiné à la comédie et à la tragédie. Celui de *San-Carlino* ou de Polichinelle est surtout fréquenté par le peuple : on y joue deux fois par jour, le matin et le soir. Ce n'est point un théâtre de marionnettes, et les acteurs s'acquittent de leurs rôles avec beaucoup de zèle et d'intelligence.

La cathédrale porte les noms de *Vescovado* et de *San-Gennaro*, ou de saint Janvier, personnage en vénération parmi le peuple, et dont le sang, conservé dans deux petites fioles, excite la joie ou le désespoir de la populace, selon qu'il se liquéfie ou qu'il reste coagulé le 19 septembre, jour de la fête patronale. L'église, d'une architecture gothique, est bâtie sur les ruines et avec les restes d'un temple d'Apollon. On y remarque un vase antique servant de fonts baptismaux, le tombeau de Charles d'Anjou, et

celui du roi André, l'époux de la célèbre Jeanne, qui fut assassiné, comme le dit M. Valery, plutôt du consentement que par l'ordre de celle-ci. L'église de *Gesù-Novo* est l'une des plus belles de Naples. Celle du couvent de *Sainte-Claire* en est la plus élégante; elle ressemble, dit-on, à une salle de bal plutôt qu'à un temple; elle est destinée à recevoir les dépouilles des membres de la famille royale. Celle de *Saint-François de Paule*, malgré les défauts de son architecture, surpasse toutes les autres sous plusieurs rapports. Mais il faut avouer que des 200 églises de Naples il n'en est aucune dont le portail soit digne de l'Italie.

L'édifice appelé les *Studj* (*les Études*) est à la fois l'un des plus vastes de Naples et l'un des plus dignes d'être visités; c'est là que se trouvent la bibliothèque royale et le musée. Cette bibliothèque renferme 150,000 volumes et environ 3000 manuscrits. On se plaint, dit-on, que la communication des livres n'y est pas très-facile; cependant il est à remarquer qu'elle est privilégiée pour les aveugles, d'ailleurs assez communs à Naples où une lumière éblouissante « semble enivrer les yeux » : une salle est destinée aux personnes aveugles, auxquelles on fait la lecture moyennant une certaine rétribution. Le musée des Studj est au premier rang des collections de chefs-d'œuvre antiques. On y remarque la *Vénus callipyge*, l'*Hercule* colossal du sculpteur athénien Glycon, et le *Taureau Farnèse* qui ne lui est point inférieur. Le *Musée des petits bronzes* est le plus complet qui existe en meubles, instrumens et ustensiles. La collection des verreries s'élève à 1200 objets, et celle des vases en diverses matières à 2500. Les ustensiles de cuisine ont à peu près la forme des nôtres; mais un vase surtout attire l'attention par sa ressemblance parfaite avec une théière anglaise. Les alimens antiques, parmi lesquels se trouve un pâté, sont parfaitement conservés. On remarque aussi une masse de cendre solidifiée par l'eau, qui présente l'empreinte gracieuse

et parfaite de la partie antérieure d'un corps de femme sur lequel il s'est moulé. Ce musée, enrichi des précieux restes trouvés à Herculanum, possède plus de 2000 peintures antiques, ainsi qu'un nombre considérable de manuscrits sur papyrus dont près de 1400 ont été déroulés, mais dont une soixantaine seulement sont entiers. La collection des médailles et des mosaïques antiques est aussi très-précieuse. Enfin le palais des Studj renferme une galerie de tableaux de l'école napolitaine et des principaux peintres de l'Italie.

La bibliothèque royale n'est pas la seule qui soit publique à Naples. La plus ancienne est la *Bramacciana*, fondée par le cardinal François Bramaccio : elle renferme 150,000 volumes. Les autres sont la bibliothèque ministérielle, celle de l'Université et celle du marquis Taccone qui est devenue la propriété du gouvernement. On cite encore celle du couvent de Saint-Philippe de Neri, qui a paru à M. Valery au-dessous de son ancienne réputation. Le vieux palais *de' Tribunali* renferme les précieuses archives du royaume.

Les principales places publiques de Naples sont celle du *Castello*, celle de l'archevêché, celle du marché et celle du mont Calvaire. La ville est divisée en 12 quartiers, et sa population en 1834 était de 359,000 habitans; mais en y comprenant 26,000 étrangers, elle s'élevait, sans la garnison, à 385,000 âmes.

Naples, outre une université, possédait dans ces dernières années 4 ou 5 écoles secondaires, 55 écoles primaires et près de 1600 maîtres publics, deux écoles militaires, une académie nautique, une école vétérinaire, une école royale de musique, un observatoire, un jardin botanique et des collections d'histoire naturelle; plusieurs sociétés savantes et littéraires dont la principale est l'*académie bourbonique*, divisée en trois sections : celle des anti-

quités, des sciences et des beaux-arts, et plus de 60 établissemens de bienfaisance.

Naples n'avait point, avant le siècle dernier, un nombre d'institutions de bienfaisance proportionné à sa population. On y compte aujourd'hui 11 grands hôpitaux : 8 civils et 3 militaires. L'hôpital des incurables est le plus vaste et le mieux tenu. On y soigne près de mille malades, et il peut en contenir le double. Quatre cliniques, dépendant de l'université, y sont établies; l'une concerne la médecine, l'autre la chirurgie, une troisième est pour les accouchemens, et la quatrième pour les maladies des yeux.

L'industrie napolitaine consiste en fabriques d'étoffes, de rubans, de bas de soie, et principalement en macaronis et en diverses pâtes. Ses savons parfumés et ses cordes d'instrumens jouissent d'une grande réputation; enfin ses confiseurs excellent dans la fabrication de certaines friandises, et surtout de ces *diavolini* recherchés par les tempéramens froids.

Nous avons parlé des catacombes de Rome; celles de Naples leur sont bien supérieures par leur étendue : on dit qu'elles ont deux milles de longueur. Elles occupent les cavités d'une montagne nommée *Capo di Monte*, située au nord de la ville à l'entrée d'une gorge. En 1788, on construisit dans cette gorge une église et un hôpital destiné aux malfaiteurs repentans. Cette église, située sur une grande place, est le vestibule des Catacombes. D'autres églises sous l'invocation de *Santa Maria della Santa*, de *Santa Maria della Vita*, de *Santo Severo de Cinesi*, et même celle de *Poggio reale*, qui est à 2 lieues de Naples, avaient autrefois des communications souterraines avec ces catacombes, ce qui confirme l'opinion de leur grande étendue. Aujourd'hui on a muré toutes ces communications, soit pour mettre fin aux rendez-

vous scandaleux qui s'y donnaient, soit pour priver les malfaiteurs d'un refuge nocturne. Cependant la plus grande partie de ces catacombes a été conservée, et est ouverte pour satisfaire la curiosité des étrangers. Ce sont des galeries souterraines taillées dans une roche sablonneuse volcanique, qui fut exploitée à une époque très-reculée. Elles se croisent dans tous les sens et offrent des salles, des chapelles et des rotondes. Ces galeries, ces chambres, ces carrefours, ces culs-de-sac, ces piliers ou massifs, destinés à soutenir les terres, annoncent d'antiques carrières, mais qui ont subi des changemens dans leurs formes, pour le but pieux que les chrétiens se sont proposé en les consacrant à leur culte et à leurs sépultures. Vers l'entrée on aperçoit à droite la chapelle souterraine, qui, du temps de Constantin, servit de sépulcre à saint Janvier; on y voit l'autel et le siége épiscopal, l'un et l'autre taillés dans le tufa volcanique. De là on passe dans un haut et vaste vestibule, dont les issues latérales conduisent à des galeries et à des escaliers qui vont, les unes au premier, les autres au second étage, et d'autres dans des caveaux au-dessous des galeries. Partout on ne voit que des tombeaux ou des niches creusés dans la roche, et que des ossemens humains. Au second étage, on arrive à une vaste église, dont les arcades, les piliers, les autels, la chaire et les fonds baptismaux sont taillés dans la roche. Enfin les statues des apôtres, qui se trouvent dispersées çà et là, semblent témoigner de l'usage qu'on fit de ces antiques galeries.

Le meilleur cours d'antiquité que l'on puisse faire, c'est d'aller visiter *Pompeia* et *Herculanum*, cités qui furent détruites l'an 79 de notre ère, par les déjections du Vésuve. Ce qui distingue ces deux villes, c'est que la première a été engloutie sous une pluie de cendres, et que la seconde l'a été par des courans de laves. On croit généralement que

les cendres qui recouvrent Pompeia ne l'engloutirent point d'abord; que ses habitans n'y furent point ensevelis; qu'ils eurent le temps de sauver les objets précieux qu'ils possédaient, ou qu'ils revinrent après la catastrophe pour enlever leurs richesses. La plus basse des 8 ou 10 couches qui la recouvrent, et qui paraît avoir été remuée, le petit nombre de squelettes et le peu d'argent monnayé qu'on y a retrouvés, serviraient de preuves à cette assertion. On peut se promener dans les rues de Pompeia et pénétrer dans ses maisons; on suit encore la route garnie de larges trottoirs et bordée de tombeaux. La trace antique des chars sur la chaussée, pavée de larges dalles en laves, conduit à la porte de la ville. Ses murailles sont debout; quelques caractères gravés sur les pierres ont fait reconnaître qu'elles ont été bâties par les *Osques*, long-temps avant la fondation de Rome. Les casernes, parfaitement conservées, portent sur leurs murs des dessins incorrects, fruits du désœuvrement des soldats romains. Deux théâtres, un amphithéâtre et la plupart des maisons de cette ville sont maintenant à découvert. On y voit que l'usage des anciens était d'écrire au-dessus de la porte de la maison les noms des locataires. Il serait trop long de relater tous les monumens précieux qui existent à Pompeia; chaque jour voit en quelque sorte la découverte d'une antiquité nouvelle : en 1831, au coin de la rue Mercure, on a déblayé un palais qui paraît être celui du préteur; en 1835, on a trouvé dans une maison d'une modeste apparence de la même rue, quelques belles fresques, 29 médailles en or du temps des premiers empereurs, et 14 vases en argent d'une grande dimension et d'un travail admirable. Mais il est fâcheux pour l'archéologie que le gouvernement napolitain ne consacre à ces importantes fouilles qu'environ 25,000 fr. par an : avec de si faibles moyens, Pompeia ne pourra être complètement déblayée que vers le milieu

du XXe siècle. Cette ville a été découverte en 1759.

Herculanum fut enseveli sous des torrens de laves, au-dessus desquels est bâti *Portici*; l'existence de cette cité antique n'a été constatée que par une circonstance purement accidentelle: en creusant un puits en 1713, on arriva juste sur le théâtre, et bientôt les statues d'Hercule et de Cléopâtre furent trouvées. Cette ville n'a été explorée que pour en retirer les objets précieux qui donnent tant d'intérêt au musée du palais royal de Portici. Le Forum, le temple de Jupiter et d'autres édifices importans ont été comblés à mesure que les ouvriers avançaient dans leurs travaux, à cause de la difficulté d'enlever les matériaux à la profondeur de 70 pieds où ils sont enfouis. Le théâtre seul est resté ouvert, encore ne peut-on le voir qu'avec le secours de torches. Il est à regretter qu'on n'ait pu rendre cette ville à la lumière. Plus riche et plus importante que Pompeia, sa vue offrirait un plus grand intérêt.

Après avoir vu Naples du château de *Portici*, après l'avoir contemplée du haut du *Capo di Monte*, d'où l'on peut compter ses palais et ses églises, apprécier son imposante étendue, et voir se perdre à l'horizon la mer et les îles qui s'élèvent à l'entrée de son golfe, il faut l'admirer encore du jardin des *Camaldoli*, situé au sommet d'une colline volcanique de 1200 pieds de hauteur, où l'on voit un couvent dont les religieux savent si peu apprécier la magie d'un point de vue magnifique, qu'ils sont tout étonnés de la peine qu'on prend d'arriver jusqu'à leur demeure pour en jouir. Au nord, l'œil se perd dans les vastes plaines de la *Campanie*, bornées par les montagnes des Abruzzes. Ici, Naples s'étend entre Pouzzole et le Vésuve; et l'on voit le lac *Averne*, dont les eaux n'exhalent plus ces vapeurs empoisonnées dont parle Virgile, cette *solfatare*, connue jadis sous le nom de vallée de *Phlegra* ou de *Forum Vulcani*; le lac d'*Agnano*, d'où l'eau,

sans chaleur, soulevée par le gaz hydrogène, bouillonne à sa surface; le *Fusaro*, l'Achéron des poètes, que l'on peut traverser impunément depuis que Caron n'en est plus le batelier; enfin *Baïa* ou *Baies*, dont le sol est aujourd'hui aride et brûlé, et dont les sites enchanteurs étaient célèbres alors que César et Néron faisaient construire des palais près des temples de Diane, de Vénus et d'Hercule.

Descendons des *Camaldoli* et dirigeons-nous vers la colline que l'on appelle le mont *Pausilippe :* c'est un promontoire qui sépare la ville de *Naples* des champs *phlégréens.* La colline est percée d'outre en outre par une route souterraine, que l'on peut regarder comme le plus ancien ouvrage de ce genre. « Cette route, dit Strabon, traverse « dans l'espace de plusieurs stades la montagne située en- « tre *Neapolis* (Naples) et *Dicœarchia* (Pouzzole). Sa lar- « geur est telle que les voitures qui s'y rencontrent n'éprou- « vent aucun embarras, et le jour y pénètre en beaucoup « d'endroits par des ouvertures percées intérieurement « depuis la surface de la montagne dans une grande épais- « seur (1). » Cette description convient encore parfaitement à la grotte de *Pouzzole.* On lui donne 80 à 90 pieds de hauteur, 24 à 30 de largeur, et 2180 de longueur. Elle a été d'autant plus facile à creuser, que la montagne est entièrement composée de *tufa* volcanique ou de *pépérine.* Quoique pavée, elle est toujours remplie de poussière; le jour y pénètre aux deux extrémités et par deux trous percés vers le milieu. Les personnes riches la traversent en faisant porter des torches devant elles, mais les piétons se contentent de la faible lueur du jour et des lanternes. A deux époques de l'année, en octobre et en février, les derniers rayons du soleil s'y prolongent dans toute sa longueur. De cette route au cap *Misène*, la côte est parsemée

(1) Liv. V, ch. x, § 1.

de temples, d'amphithéâtres et d'autres restes antiques; à *Pouzzole*, petite ville qui, après avoir éprouvé les ravages des barbares depuis le V[e] jusqu'au VIII[e] siècle, fut renversée en 1538 par un tremblement de terre, la cathédrale est bâtie sur les débris d'un temple dédié à Auguste. Il reste encore de son amphithéâtre d'antiques ruines, et le reste du prétendu temple de *Sérapis*.

Sur le revers du mont Pausilippe, un monument composé d'une large base carrée, en pierres et en briques, sur laquelle s'élève une espèce de tour circulaire, attire les regards et commande le respect et le recueillement : c'est, dit-on, le tombeau de Virgile. L'intérieur du monument consiste en une chambre carrée et voûtée; le tombeau est couvert de terre où croissent mille arbrisseaux : il est ombragé par des chênes verts, mais on n'y voit plus le laurier planté par Pétrarque. On prétend que ses racines existent encore, et que, comme s'il était devenu immortel près des cendres du poète divin, il reverdit dès qu'il a été humecté par les eaux pluviales, mais que les voyageurs s'emparent de ses feuilles à mesure qu'elles poussent. Cette opinion, qui sent un peu trop le merveilleux, n'a pas empêché un poete français (1) de renouveler de nos jours le célèbre laurier de Pétrarque.

La petite province de Naples renferme tant de lieux célèbres qu'on a de la peine à la quitter; il faut cependant l'abandonner comme nous avons fait de la Terre de Labour, et voir dans la *Principauté Citérieure* l'antique *Salerne* que les Romains fortifièrent pour retenir dans l'obéissance les *Picentes* qui avaient embrassé le parti d'Annibal (2). Une partie de la ville s'étend sur le bord de la mer, et l'autre s'élève en amphithéâtre jusqu'au château qui la domine. Sa cathédrale, environnée d'un portique dont les

(1) M. *Casimir Delavigne*. — (2) *Strabon*, liv. V, ch. x, § 3.

colonnes antiques enlevées aux temples de *Pæstum* sont en porphyre, renferme le tombeau du pape Grégoire VII, et les reliques de saint Matthieu l'Évangéliste; ce monument est dû au roi Robert Guiscard. Le port, placé au fond d'un golfe, a été construit par le fameux conspirateur Jean de Procida, dont le nom rappelle les Vêpres siciliennes, et qui était médecin à Salerne. Ce port était le plus fréquenté de la côte, avant que celui de Naples eût acquis de l'importance. Salerne était surtout célèbre au XI[e] siècle par son école de philosophie et de médecine, dont plusieurs préceptes ont été long-temps considérés comme des oracles. Elle possède un lycée où l'on étudie les sciences exactes, une maison d'orphelins, un théâtre. Son palais de l'intendance, monument moderne, passe pour le plus beau palais de ce genre que possède le royaume de Naples.

C'est près de *Capace* ou *Capaccio*, petite ville épiscopale de 2000 âmes, que l'on voit les restes des trois temples de *Pæstum*, antérieurement *Possidonia*, aujourd'hui *Pesto*, qui furent construits par les Sybarites et détruits par les Sarrasins, et peut-être aussi par Robert Guiscard, lorsqu'il construisit le dôme de Salerne. Ces célèbres ruines se composent des murs de deux temples, l'un consacré à Neptune et l'autre à Cérès, d'une basilique qui doit avoir été un temple, et d'un amphithéâtre qui paraît être du temps des Romains. Des fouilles faites en 1830 ont fait découvrir une rue entière, une longue colonnade et un autre vaste temple. *Policastro*, l'antique *Buxentum*, qui prit au moyen âge le nom de *Palæocastrum*, est située à l'extrémité d'un golfe auquel elle donne son nom. Cette ville épiscopale, autrefois florissante, ne renferme plus que 500 habitans : on y remarque quelques inscriptions romaines.

La *Principauté Ultérieure* renferme une partie des Apennins; sa capitale est *Avellino*, que les Romains appelaient *Abellinum Hirpinorum*. Ses rues sont larges, mais irrégu-

lières; on vante ses promenades. C'est le siége d'un évêché et du tribunal civil et criminel de la province. Elle est importante par son collége royal, et surtout par son industrie et son commerce. La grosse noisette appelée aveline doit son nom à cette ville : elle est, avec les châtaignes, un des produits de son territoire. Dans ses environs, le *Val di Gargano* occupe l'emplacement des fourches caudines où les Romains passèrent sous le joug des Samnites. *Ariano*, plus considérable qu'Avellino, est situé à une plus grande hauteur dans les Apennins.

En suivant le faîte de ces montagnes, on arrive auprès d'*Aquila*, chef-lieu de la province de l'*Abruzze Ultérieure seconde;* il s'y fait un grand commerce de safran, et tous les ans il s'y tient 4 foires considérables. Cette ville, que plusieurs tremblemens de terres ont endommagée, n'a conservé de ses anciennes fortifications qu'un petit fort. Elle possède quelques antiquités découvertes dans ses environs sur l'emplacement d'*Amiternum*, patrie de l'historien Salluste.

Au nord-est, dans l'*Abruzze Ultérieure*, *Teramo*, au milieu d'une plaine élevée entre les Apennins et la mer Adriatique, a des manufactures de tissus de laine et de chapeaux, et fait le commerce de grains. C'est une place de guerre de quatrième classe, le siége d'un évêché et du tribunal civil et criminel de la province. Sa cathédrale est un monument remarquable. Dirigeons-nous vers le sud, nous arriverons sur les bords de la *Pescara*, rivière qui des Apennins descend vers l'Adriatique, où elle arrose près de son embouchure une petite ville à laquelle elle donne son nom, et qui est l'antique *Aternum.*

Sur la rive droite de la Pescara on voit *Chieti*, chef-lieu de l'*Abruzze Citérieure;* elle est agréablement située, bien bâtie et remplie de beaux édifices au nombre desquels il faut citer un vaste séminaire et la cathédrale. Elle possède

un collége royal et une société d'agriculture et des arts. Sa population est de 13,000 âmes. C'était la capitale des *Marrucini*, le *Téate* des Romains, et c'est de ce nom antique qu'un célèbre ordre religieux a pris celui de *Théatins*, fondé en 1524 par Caraffa, son archevêque, qui fut plus tard le pape Paul IV. *Lanciano*, ville épiscopale, fait un grand commerce de vin muscat.

Dans la *province de Molise*, *Campobasso*, le chef-lieu, est renommé pour sa coutellerie. *Isernia*, l'antique *Œsernia*, présente encore des traces du tremblement de terre de 1805, qui la détruisit en partie. *Marcone*, ville de 5000 âmes, fabrique des étoffes de laine.

La province de la *Capitanate*, limitrophe de la précédente, est formée de la plus grande partie de la Pouille, elle est divisée du sud-ouest au nord-est par une chaîne de montagnes calcaires qui se termine au mont *Gargano* (*Garganus Mons*), dont les pentes et les collines environnantes forment un vaste promontoire dans l'Adriatique. Leurs sommets sont couverts de forêts où l'on recueille, comme au temps des anciens, de la manne, de la térébenthine et de la poix. Au sud de cette chaîne, une grande plaine sablonneuse s'étend jusqu'à la mer. *Manfredonia* est le port le plus important de cette province, quoiqu'il ne puisse pas recevoir de grands bâtimens; la ville fut bâtie en 1256 par un fils naturel de l'empereur Frédéric II, Mainfroy, qui lui donna son nom. *Foggia*, le chef-lieu de la Capitanate, fut ruinée en 1732 par un tremblement de terre, mais elle a été rebâtie avec élégance et régularité. Elle renferme environ 22,000 âmes; la douane est son principal édifice. Le *Candelaro*, qui coule sous ces murs, favorise son commerce de céréales; depuis long-temps cette ville a l'habitude de conserver les grains dans des magasins voûtés et souterrains qui rappellent la construction des *silos*.

Près des limites de la Terre de Bari, non loin du cours de l'*Ofanto*, on traverse une plaine qui porte le nom de *Campo di Sangue :* c'est là que se donna la célèbre bataille de Cannes; et sur la droite de la rivière, le village de *Cannes* occupe l'emplacement de l'antique *Canna*. Un bourg, *Canosa*, l'ancien *Canusium*, fondé par Diomède, était une ville que détruisit le tremblement de terre de 1694. Le pape y avait un palais devant la porte duquel l'empereur Henri IV vint pieds nus, pendant trois jours, au milieu de l'hiver de l'année 1077, demander son pardon à Grégoire VII qui l'avait excommunié.

Nous sommes sur la *Terre de Bari*, province dépourvue de bois, mais abondante en sel, et dans laquelle une partie de l'ancienne Pouille est comprise. Au-delà de la chaîne apennine qui la traverse, la principale ville est *Altamura*, peuplée de 16,000 âmes et fière de sa riche cathédrale. Sur le côté oriental de la chaîne, à l'exception de *Bitonto*, ville connue par son vin délicieux appelé *zagarello*, les principales cités sont des ports de mer. L'une d'elles est *Trani*, jolie ville archiépiscopale, dont la cathédrale a l'une des plus hautes tours de l'Italie; ses maisons forment une enceinte autour du port qui contient à peine assez d'eau pour les bateaux ordinaires. On raconte que sous les murs de cette ville, en 1502, époque où l'amour-propre national était beaucoup plus chatouilleux que de nos jours, il se livra un combat entre 11 Français et autant d'Espagnols qui soutenaient la prééminence de leur nation. Six Espagnols restaient contre quatre Français; ceux-ci mirent pied à terre et se défendirent derrière leurs chevaux, jusqu'à ce que la nuit mit fin à un combat dont l'issue laissa la question indécise.

Barletta, sur la côte, est à 2 lieues au nord-ouest de Trani; elle a été fondée au IIe siècle par un des chefs normands qui conquirent la Pouille. Son port est commode,

défendu contre les flots par plusieurs môles, et contre une attaque étrangère par une vieille citadelle. Le chef-lieu de la province est *Bari*, trois fois détruit et trois fois rebâti. La ville, mal construite, ne justifie que par un beau théâtre nouvellement construit son rang de capitale, mais elle a un port qui, malgré sa petitesse, offre un asile sûr aux navires. Sa population est d'environ 20,000 âmes.

La *Terre d'Otrante*, qui fait suite à celle de Bari, forme ce que les anciens géographes appellent le talon de la botte de l'Italie. Près du cap *Cavallo*, *Brendusium*, aujourd'hui *Brendisi*, est le port dans lequel Jules César alla bloquer son antagoniste Pompée, qui se fraya un passage au milieu des assiégeans et se réfugia en Grèce. La ville a beaucoup souffert par les tremblemens de terre; mais le port, parfaitement placé au fond d'un golfe, a été détruit, au XVe siècle, par le système de défense qu'adopta le prince de Tarente qui voulait en fermer l'entrée à la flotte vénitienne. Il fit couler bas quelques vaisseaux dans le milieu du chenal; les sables arrêtés par cet obstacle se sont accumulés, et le port, transformé en un marais fétide, engendre tous les étés des vapeurs fiévreuses qui ont réduit la population au tiers de ce qu'elle était jadis : aujourd'hui elle n'est plus que de 6000 habitans. Entre Brendisi et Otrante, *Lecce*, l'antique *Aletium*, à 3 lieues de la mer, est la plus jolie, la plus considérable ville et le chef-lieu de la province. Ses habitans ont à Naples la réputation qu'avaient les Béotiens à Athènes. Avant d'arriver à *Otrante*, on traverse une vallée qui est le paradis terrestre de la contrée. La petite ville et le port, qui donnent leur nom à la province, occupent l'emplacement d'*Hydruntum*, qui reçut avec les lumières de la civilisation les premières leçons de philosophie que donna Pythagore. En doublant le cap de Leuca et en suivant la côte, le premier port que l'on trouve dans le golfe de Tarente est celui de *Gallipoli*, qui doit

son activité à la pêche du thon, et dont les principales branches d'industrie sont la fabrication des bas de coton et celle de la mousseline; on dit que ce qui fait aussi rechercher ses huiles pour les manufactures de draps, c'est la qualité qu'elles acquièrent en séjournant dans ses caves.

A l'extrémité septentrionale du golfe, *Tarente* n'est plus cette ville dont Strabon vante la grandeur et la beauté du port, elle n'occupe plus que l'espace sur lequel s'élevait la citadelle d'où les Romains résistèrent à Annibal. C'était principalement dans le golfe de Tarente que les anciens pêchaient le mollusque dont ils tiraient la pourpre. L'animal porte dans un réservoir placé au-dessous du col la liqueur dont on fabriquait cette couleur : chaque individu en renferme si peu, qu'il n'est point étonnant qu'elle ait toujours été d'un prix excessif. Tarente a donné son nom à la tarentule (*lycosa tarentula*), si connue par le récit populaire des effets de sa piqûre. On a cru long-temps que ceux qui étaient blessés par cet aranéide éprouvaient les symptômes les plus opposés : les uns riaient, les autres pleuraient, ceux-ci ne cessaient de chanter, ceux-là étaient mornes et silencieux, ceux-ci restaient assoupis, ceux-là dansaient sans relâche, tous avaient besoin des secours de la musique pour obtenir leur guérison. Ces récits ne sont que des contes. Le venin de la tarentule n'est point à la vérité sans danger, mais l'art du médecin en arrête facilement les effets. La tarentule est noire, avec le dessous de l'abdomen rouge traversé par une bande noire; sa longueur est d'environ un pouce. Le tissu qu'elle file ne lui sert qu'à envelopper ses œufs et à tapisser son habitation, toujours creusée dans la terre. Elle se place en embuscade à l'entrée de son terrier, et s'élance sur les insectes qu'elle aperçoit, et pour lesquels seulement sa piqûre est mortelle; elle fait souvent des excursions dans

les champs, quelquefois même dans les maisons, mais elle rapporte toujours sa proie au gîte. Ses œufs, dit un habile naturaliste (1), ressemblent à des graines de pavots blancs; lorsqu'ils sont éclos, elle déchire l'enveloppe qui les contient, et porte ses petits sur son dos jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour chercher leur nourriture. Chez cet insecte, les deux sexes vivent séparés; hors le temps de l'accouplement, ils se font une guerre à mort. On ne peut qu'avec peine lui faire quitter son habitation, et si, après en avoir été chassé, il parvient à y rentrer, il se fait tuer plutôt que d'en sortir.

Au pied des Apennins, *Potenza*, ville épiscopale, est la capitale de la *Basilicate;* cette ville et *Matera*, située à 12 lieues au sud-est, sont, malgré la faiblesse de leur population, les deux plus importantes de cette province, qui paraît avoir pris, au Xe siècle, son nom de Basile II, empereur d'Orient, auquel elle dut probablement quelques priviléges. Elle est aujourd'hui l'une des plus pauvres du royaume de Naples.

Le mont *Pollino* sépare la Basilicate des deux provinces de *Calabre*, pays peu peuplés et sans villes importantes. Baignées à l'est, à l'ouest et au sud par la mer, les Calabres sont traversées par une branche de l'Apennin; elles forment une contrée découpée par de larges golfes, rafraîchie par des brises maritimes, et humectée par des rosées abondantes, par des sources et des rivières qui ajoutent à la richesse d'un terrain noir et fertile. Dans la *Calabre Citérieure*, qui se termine au mont *Calistro* et au cours de la rivière du *Neto*, les plus considérables cités, telles que *Cassano* et *Rossano*, dont presque toute l'industrie est la fabrication et le commerce d'huile d'olive; *Bisignano*, où l'on élève beaucoup de vers à soie; *Castrovillari*, importante par ses plantations

(1) *Latreille*, de l'Académie des sciences.

de cotonniers et de mûriers et par son fameux fromage appelé *Caccio cavallo; Cariati*, dont les environs produisent la meilleure manne de la Calabre, ne renferment aucun édifice remarquable, et la plus peuplée compte à peine 9000 habitans. La capitale même, *Cosenza*, l'antique *Cosentia*, ville archiépiscopale, au confluent du Crati et du Bussento, n'a que des rues tortueuses, à l'exception de la plus grande, qui la traverse; cependant elle renferme plusieurs beaux établissemens, des hôpitaux, un collége et deux académies, une belle cathédrale et un magnifique palais de justice, édifices que l'on est étonné de voir dans une ville de 8 à 10,000 âmes. Le tremblement de terre qui se fit sentir la nuit du 12 au 13 octobre 1835, a renversé la petite ville de *Castiglione* dans le district de Cosenza. Sur un millier d'habitans, plus de 100 ont perdu la vie.

Les villes de la *Calabre Ultérieure seconde* sont plus considérables; quelques unes d'entre elles étaient célèbres dans l'antiquité : on voit sur la côte orientale les murs de la fameuse *Crotona*, dont les ruines entourent la moderne cité de *Cotrone*. Crotona, riche et populeuse, pouvait, dans ses murs et sur son territoire, recruter une armée de 100,000 combattans : Cotrone renferme à peine 6000 âmes. Sans parler du robuste Milon, on sait que les habitans de Crotona étaient renommés, les hommes par leur taille et par leur force, et les femmes par leur beauté : leurs descendans sont bien dégénérés. Ses jeux gymnastiques et ses écoles de philosophie fondées par Pythagore, la plaçaient à la tête de toutes les colonies grecques; *Cotrone* renferme 6 églises, 2 hôpitaux, 2 couvens et un séminaire, mais rien qui puisse fixer l'attention. *Catanzaro* est plus considérable : les femmes y sont célèbres par leur beauté.

Sur le revers occidental des Apennins, au fond du golfe de Sainte-Euphémie, on voit *Pizzo*, petit port où Joachim

Murat débarqua le 8 octobre 1815, lorsqu'il tenta de reconquérir un trône occupé par un prince qui ne l'avait point usurpé. Pris et maltraité par ceux qui l'avaient longtemps salué du titre de roi, condamné comme un vil criminel, enterré dans l'église même qu'il avait fait restaurer, sa mort peut être considérée non seulement comme une de ces catastrophes qui naissent des révolutions politiques, mais comme un trait caractéristique chez une nation qui prouva plus tard qu'elle n'était point digne des institutions qu'elle semblait désirer.

Dans la *Calabre Ultérieure première*, la misérable ville de *Gerace*, qui ne renferme pas 4000 habitans, est bâtie sur les ruines de la seconde ville de *Locres*, et à quelques lieues de celle de l'antique cité des *Locri. Bova*, plus petite encore, avait été détruite par le tremblement de terre de 1783; mais elle a été rebâtie depuis dans le meilleur goût, par les soins de Ferdinand IV.

Reggio, dont les environs sont renommés pour les figues et les ananas, est la capitale de la province. Ses habitans font un grand commerce d'essences de citron, d'oranges et de bergamotes. Ils lui donnent aussi le nom de *santa Agata della Galline*. Cette ville est assez bien bâtie, mais elle ne renferme rien de remarquable; c'est le siége d'un archevêché; elle possède une bibliothèque publique considérable, et passe pour une des places de commerce les plus riches du royaume. Son enceinte est formée de vieilles murailles flanquées de tours, autour desquelles s'étendent ses faubourgs. On porte sa population à 16 ou 17,000 âmes. Son nom de Reggio rappelle qu'elle occupe l'emplacement de *Rhegium*, dont Strabon parle comme d'une cité puissante qui fut détruite de fond en comble par Denys l'Ancien. Les tyrans de Syracuse étaient redoutés sur les côtes de l'Italie : les habitans de *Rhegium* formèrent une ligue contre celui-ci; mais lorsqu'un traité de

paix eut terminé leurs querelles, Denys fit annoncer aux magistrats de cette ville qu'il avait le désir de choisir une femme parmi les jeunes filles des familles distinguées de *Rhegium;* ceux-ci, ne voulant point d'alliance avec leur ennemi, répondirent qu'ils ne pouvaient lui offrir que la fille du bourreau (1). Furieux de cette réponse, Denys mit le siége devant *Rhegium;* et après des combats et des cruautés dont Diodore rapporte des détails qui font horreur, la vengeance de ce prince fut si complète, que, malgré les soins de Denys-le-Jeune, cette ville ne put jamais recouvrer sa splendeur. Celle qui s'éleva sur ses ruines tomba plus tard au pouvoir des Romains. Un tremblement de terre la détruisit et César la rebâtit, ce qui lui fit donner le nom de *Rhegium Julii.* En 1543, Barberousse la réduisit en cendres; depuis cette époque jusqu'en 1593, elle fut deux fois saccagée par les Turcs et les tremblemens de terre, mais ce fut celui de 1783 qui y causa le plus de désastres : le temps et Ferdinand IV les ont heureusement réparés.

Ce funeste événement, qui ravagea toute la Calabre, fut, par sa durée et par ses effets, si épouvantable, que nous ne pouvons nous dispenser d'en donner une courte description. Les premières secousses se firent sentir le 5 février à midi trois quarts, et se renouvelèrent à de courts intervalles pendant plusieurs mois. Elles ne furent précédées par aucun des symptômes ordinaires : en deux minutes toutes les plaines montueuses de la Calabre ultérieure furent ravagées. Ceux qui observèrent cette affreuse catastrophe disent que les oscillations furent si violentes et si diversifiées, que rien ne leur résista : ni les plus solides ouvrages de l'homme, ni les monumens de la nature. Les édifices furent renversés et leurs débris dispersés au

(1) *Strabon*, liv. VI, ch. XI.

loin; les matériaux de la petite ville de *Sciglio*, bâtie sur le promontoire de Scylla, écrasèrent 2700 personnes rassemblées sur la côte; des villages en ruines roulèrent du haut des montagnes; quelques unes de celles-ci s'ouvrirent; d'autres s'affaissèrent; la terre soulevée forma de nouvelles collines. Ici, des plaines se transformaient en lacs dont les eaux anéantissaient les récoltes; là, des rivières sortaient de leurs lits et changeaient la direction de leurs cours. En quelques endroits la terre agitée offrait à sa surface les mobiles ondulations des flots; ailleurs, de violentes commotions soulevaient des morceaux de terrains, les détachaient, et ils retombaient comme s'ils avaient été minés et dispersés par la poudre; sur certaines plages la mer sortie de son lit engloutit les malheureux qui cherchaient un refuge sur le rivage ou sur les vaisseaux. On vit un ami presser contre son sein le corps de son ami expirant, et attendre tranquillement la chute d'une muraille qui termina ses jours; on vit des amans se précipiter dans le gouffre qui venait d'engloutir l'objet de leur tendresse; on vit des mères rappelées à la vie par les soins de leurs parens et de leurs amis, aller chercher la mort au milieu des décombres chancelans sous lesquels leurs enfans étaient restés ensevelis. Dans les deux Calabres, plus de 300 villes ou villages furent renversés, et toutes les villes dont nous venons de parler furent cruellement ravagées; 40,000 individus périrent, et 20,000 furent victimes des maladies contagieuses que causèrent les exhalaisons des cadavres dispersés dans les eaux ou sous les décombres; et pour comble de malheur, le feu resté dans les maisons renversées, communiquant aux matières combustibles, se manifesta subitement, et la flamme acheva de détruire ce que le tremblement de terre avait épargné. Enfin ce qui échappa à ces deux fléaux devint la proie des brigands qui, au milieu de l'effroi géné-

ral, égorgeaient les habitans et pillaient tous les lieux où ils pouvaient pénétrer. L'inhumanité et l'intrépidité de ces hommes qui se dirigeaient de divers points du royaume sur la Calabre pour y assouvir leur cupidité, n'ont rien qui étonne lorsqu'on connaît les brigands napolitains; mais plusieurs traits de courage et de désintéressement ont, dans cette triste circonstance, honoré les Calabrois et le reste de la nation. Des populations éloignées du théâtre de ces infortunes rivalisèrent de zèle, de soins et de sacrifices pour contribuer au soulagement d'un peuple décimé; les douaniers de Naples et les lazzaroni employés au chargement des denrées que le gouvernement envoya en Calabre, refusèrent de recevoir le salaire de leurs peines.

Les tremblemens de terre ne sont pas les seuls maux auxquels les Calabres soient exposées : il en est de périodiques, comme le souffle du *sirocco*, qui, pendant les quatre mois qu'il règne, produit des maladies et flétrit la végétation; et les miasmes des eaux stagnantes qui, durant l'été, font déserter les plaines basses pour le séjour des montagnes.

La végétation des deux provinces de Calabre varie selon l'exposition des terrains. La vigne donnerait un vin excellent si les habitans la cultivaient avec plus de soin; la *réglisse hérissée* (*glycyrrhiza echinata*), qui sert aux mêmes usages que la *réglisse officinale*, y croît naturellement; le mûrier y nourrit un nombre immense de vers à soie; l'olivier, cultivé partout, est si fécond et l'huile si abondante, qu'on la conserve dans de vastes citernes; le frêne à manne (*fraxinus rotundifolia*), indigène de ces provinces, se multiplie sans culture dans tous les bois et sur le penchant des collines : c'est pendant les plus fortes chaleurs de l'été qu'il donne le sucre concret si utile en médecine; le palmier, le cotonnier, la canne à sucre y réus-

sissent parfaitement; les fruits de l'oranger et du citronnier rendent plus considérables les exportations, tandis que des céréales de toute espèce suffisent à la nourriture des habitans. Des mélèses et d'autres arbres résineux qui produisent une poix célèbre dès la plus haute antiquité sous le nom de *brétiane*, occupent encore sur la crête des Apennins l'emplacement de cette forêt de Sila à laquelle Strabon donne 700 stades ou 23 lieues de longueur (1). L'aloès aux feuilles épaisses et dentelées, aux racines grêles et rares, couronne les rochers arides; le laurier-rose ombrage les rivières et mêle ses fleurs d'une nuance tendre, son feuillage d'un vert mat, aux longues feuilles de l'*arrundinaria*, utile graminée dont on tresse des cordages, des nattes, des filets et des paniers. Des chevaux pleins d'ardeur, des mulets d'une belle race, d'immenses troupeaux de gros et de menu bétail, une grande quantité de porcs, des bois remplis de gibier et de buffles sauvages : voilà les avantages qu'offrent les deux Calabres. Les anciens disaient que la rosée de la nuit y faisait renaître l'herbe que les troupeaux avaient broutée pendant le jour : la métaphore n'est point aussi outrée qu'on serait disposé à le croire lorsqu'on ignore que la nature y fait plus que la main de l'homme. Ce qui ajoute encore aux richesses naturelles de la Calabre, ce sont ses côtes poissonneuses peuplées de thons qui rendent la pêche si lucrative, et d'espadons (*xiphias gladius*) qui servent de nourriture aux Calabrois. Ce poisson, dont le museau est armé d'une sorte de lame solide qui lui a valu le nom d'*épée de mer*, et dont il se défend contre ses ennemis, atteint quelquefois la longueur de 18 à 20 pieds et pèse jusqu'à 400 livres. L'agilité dont il est doué, l'arme dont il est pourvu, rendent sa chasse difficile et même dangereuse; souvent il

(1) *Strabon*, liv. VI, ch. II, § 2.

brise les filets des pêcheurs : aussi sont-ils obligés de le harponner comme la baleine. Sa chair, assez bonne, se conserve salée ; les morceaux les plus estimés sont ceux du ventre et de la queue et ceux qui environnent les nageoires. Les Calabrois ne négligent point les coraux qui tapissent les baies et que leur belle couleur fait rechercher pour la parure des dames ; ni la *pinna nobilis* ou la pinne marine, le plus grand de tous les mollusques bivalves, qui porte cette longue soie rougeâtre, si douce, si fine, avec laquelle on tisse à Reggio des étoffes d'une légèreté admirable.

Le Calabrois se plaît dans une oisiveté complète : son œil vif, son teint brun, le large manteau dont il s'enveloppe lui donnent beaucoup de ressemblance avec l'Espagnol. Soupçonneux et vindicatif, il ne marche jamais sans être armé. On voit rarement chez ce peuple des hommes d'une belle taille et des femmes d'un physique agréable. Celles-ci, mariées de bonne heure, ont bientôt perdu leur fraîcheur : elles sont d'ailleurs très-fécondes. Cependant la Calabre est peu peuplée, ce qu'il faut probablement attribuer à l'usage répandu chez les Calabrois de ne se marier que dans un petit rayon autour d'un village ou d'une ville : tous les paysans d'un village sont proches parens. Mais cette consanguinité perpétue dans les famille les maladies et affaiblit les générations, tandis que le croisement des races leur donnerait de la vigueur. La dot d'une paysanne consiste en une pièce de terre, en un quartier de vigne, et quelquefois même en un seul mûrier. L'existence des paysans est malheureuse : ils ont peu de biens ; leur condition est celle de fermiers ou de journaliers ; toutes les terres appartiennent à des seigneurs, à des ecclésiastiques et à quelques bourgeois qui les afferment à des termes très-courts. Il en résulte que l'agriculture, sans encouragemens, y reste dans un état d'enfance et d'imperfection, et qu'un sol fécond y nourrit une po-

pulation pauvre et maladive, éparse dans de misérables habitations, dans des villages, ou des villes mêmes d'un aspect repoussant.

Le peuple d'origine incertaine dont nous avons parlé en traitant de la Hongrie, où on lui donne le nom de *Zigueune,* se retrouve en Calabre, où il est connu sous celui de *Zingari.* Au milieu d'une population pauvre on le reconnaît encore à ses haillons, à sa misère et à sa malpropreté. Les hommes coupent leur barbe, mais ils laissent croître leurs cheveux sans jamais les peigner; les femmes sont d'une saleté non moins dégoûtante. Les hommes vivent de leur industrie, qui consiste à trafiquer sur les ânes et les chevaux qu'ils achètent ou qu'on les charge de vendre; à façonner la ferraille à divers usages; à jouer des gobelets et à faire des tours d'adresse sur les places publiques; mais le plus souvent à s'adonner au vol, dont ils s'acquittent avec beaucoup de dextérité. Les femmes parcourent le pays en disant la bonne aventure. Sans demeures fixes, habitant sous des tentes où ils s'entassent pêle-mêle, hommes, femmes, enfans et animaux, ils ne contractent jamais d'alliance avec les Calabrois et se marient toujours entre eux. On dit qu'il est difficile de se faire une idée de leur ignorance et de la dissolution de leurs mœurs. Leur idiome particulier indique par certains mots une origine orientale, mais ils parlent aussi l'italien; leur religion est un mélange de pratiques superstitieuses et de croyances chrétiennes : ils admettent la divinité de Jésus-Christ, mais n'ont aucune vénération pour la Vierge. Ils se conforment volontiers aux cérémonies catholiques pour les mariages, les enterremens, les baptêmes; mais lorsqu'ils ont quelques difficultés avec les ministres du culte, ils ne se font point scrupule de se passer de leur ministère, et alors ils y suppléent par des cérémonies qui rappellent celles du paganisme.

Les provinces continentales du royaume de Naples occupent dans leur plus grande longueur 110 lieues, dans leur largeur moyenne 20 à 30, et dans leur plus grande largeur 70.

Les deux côtes du détroit qui sépare Reggio de Messine sont le théâtre d'un phénomène analogue à celui du mirage dans les plaines de l'Afrique, et qui ne peut être attribué qu'à l'effet de la réfraction. Au cœur de l'été, quelques instans avant que le soleil sorte du sein des flots, si des rivages de Messine on jette un coup d'œil du côté de Reggio, on aperçoit dans les airs des forêts, des tours et des palais, dont l'ensemble représente Messine, ses montagnes et ses habitations. Sur la côte opposée, l'observateur qui regarde du côté de Messine voit aussi dans les nues l'image d'une cité semblable à Reggio. Cette illusion, encore mal expliquée, serait moins surprenante si le spectateur apercevait en l'air la ville qui borde l'horizon, au lieu de voir celle près de laquelle il est placé. Les peuples de la Calabre et de la Sicile, qui ont conservé des Grecs l'amour du merveilleux et des brillantes fictions, ont bâti sur cet effet physique la fable suivante : Une puissante fée (*la Fata Morgana*) étend son empire sur le détroit de Messine; elle fait apercevoir aux jeunes navigateurs ses palais aériens, afin que, trompés par l'illusion, ils aillent, en croyant s'approcher de Messine et de Reggio, échouer sur la côte où, nouvelle Circé, la fée s'apprête à les enlever.

LIVRE CENT TREIZIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description de l'Italie. — Huitième section. — Description du royaume de Naples. — Deuxième division. — Description de la Sicile.

Nous allons parcourir l'une des plus grandes îles de la Méditerranée, île qui forme une portion considérable des États napolitains, puisqu'elle constitue à peu près le tiers de la superficie et de la population du royaume des Deux-Siciles.

La Sicile a plus de 230 lieues de côtes et plusieurs ports importans, tels que ceux de Messine, Palerme, Syracuse et Catane. Elle est divisée en 7 intendances et en 23 districts. Chère aux arts dans les temps anciens, et si puissante que la population de la seule ville de Syracuse était presque égale à celle que renferme aujourd'hui l'île tout entière, elle fut, à l'époque de la plus grande puissance de Napoléon, le seul coin de l'Europe qui restât sous le gouvernement d'un prince de la maison de Bourbon. Elle avait conservé son ancienne organisation féodale et son parlement des *trois bras* (*tre bracci*), lorsque le commissaire britannique sir William Bentinck détermina le roi, en 1812, à fonder une constitution sur le modèle de celle de l'Angleterre. « Ce nouveau pacte politique avait en vue le « bien-être, il limitait les droits d'une classe privilégiée, dans « le but d'en étendre les devoirs; cette noble pensée aurait « dû la consoler, et unir au lieu de désunir!... L'époque des « cent-jours, le traité de Paris, le renversement de Joachim « par les armes autrichiennes, remirent le roi Ferdinand « sur le trône de Naples. L'égoïsme des barons siciliens,

« anciens feudataires, prévalut. Croyant voir revenir le « temps de l'ancien parlement des trois *bracci*, et avec lui « les droits de la féodalité, ils contribuèrent à faire ren- « verser le nouveau système, sans se douter qu'ils n'y ga- « gneraient rien : comme de fait, la constitution fut annulée « par un décret publié à Messine, sans que les priviléges « leur fussent rendus. Le 8 décembre 1816, le roi prit le « titre de Ferdinand Ier, roi des Deux-Siciles, et déclara la « Sicile province du royaume (1). Les Siciliens sont déjà « désabusés des illusions qui les ont trompés, mais le réveil « est tardif. Puissent-ils mettre à profit leurs erreurs passées « pour leur conduite future (2) ! »

Les Siciliens, après avoir eu, pendant que le trône de Naples était occupé par un Français, un roi qui relevait l'éclat de la noblesse, une cour nombreuse à Palerme, un commerce intérieur assez actif, se voient avec regret gouvernés par le lieutenant d'un vice-roi, et privés de leur numéraire qui, attiré à Naples, devient chaque jour plus rare dans leur île. Nulle industrie manufacturière ne contribue à faire rentrer l'argent que la cour en retire. Les objets de luxe, les tissus et d'autres produits sont d'origine anglaise et française ; et pour satisfaire des besoins factices, et cependant impérieux, elle ne peut fournir que des matières premières dont la production n'occupe qu'un petit nombre de bras : ce sont des soies écrues pour la valeur annuelle de 4,000,000 de francs ; des vins, parmi lesquels les plus estimés sont ceux de Syracuse et de Marsala, dont on exporte pour Boston seul plus de 2000 tonnes, et dont le produit total est d'environ 900,000 fr. ; pour 9,000,000 de céréales dont la quantité est cependant bien moins

(1) Par un décret du mois de juillet 1824, la Sicile est assujettie aux mêmes lois que les autres États napolitains.

(2) Voyez le Manuel du voyageur en Sicile, publié en français à Gotha, 1826, par le comte *Fedor de Karaczay*.

considérable que dans l'antiquité, qui appelait la Sardaigne et la Sicile les *greniers du peuple romain;* des citrons et des oranges pour 1,800,000 fr.; de l'huile d'olive pour 2,000,000; de la soude dont on fait de grands envois à Marseille; enfin du thon mariné dont le produit s'élève à plus de 250,000 fr. La Sicile livre encore au commerce du mercure, du soufre, de l'alun, du nitre et du sel gemme. Mais ces richesses ne font point l'éloge du gouvernement ni du peuple sicilien; elles font plutôt leur honte. Il n'existe pas en Europe une terre plus fertile, et cependant le quart de sa superficie est à peine défriché. Elle renferme dans son sein des trésors: ses mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre et de plomb sont complètement négligées. Parmi les roches qui composent ses montagnes, nous citerons des porphyres dont elle pourrait décorer ses édifices; de l'albâtre, des jaspes, des agates et même des émeraudes que l'industrie et les arts pourraient utiliser. A l'embouchure de la Giarretta, on trouve du succin plus transparent que celui de la Baltique, et souvent d'un beau rouge violet; près de Messine, il existe une importante mine de houille, et cet élément de richesse demeure stérile entre les mains des Siciliens. Enfin le gypse dont elle abonde, et qui, converti en plâtre, pourrait être si facilement employé dans les constructions, utilisé comme engrais, ou devenir une branche d'exportation, y reste inapprécié.

La culture, l'industrie et le travail, encouragés en Sicile, pourraient y nourrir, comme au temps des Romains, une population triple de sa population actuelle; mais que d'obstacles à vaincre pour la porter au degré de prospérité dont elle est susceptible! Il faudrait que la noblesse montrât l'exemple d'une si grande réforme, et ce qui est plus difficile peut-être, qu'elle en sentît tout le prix : la paresse et la fainéantise en souffriraient sans doute; le nombre

des moines diminuerait, et l'on pourrait juger si quelques fabriques, dans un pays qui n'en possède pas, ne remplaceraient point avec avantage quelques uns des couvens dont le nombre est hors de proportion avec la population; en effet, on compte dans l'île 28,000 moines et 18,000 religieuses; en tout 46,000 reclus sur 1,650,000 habitans; c'est-à-dire 1 reclus sur 35 habitans. Le clergé séculier ne désapprouverait peut-être point un pareil changement, car on le dit enclin à la tolérance : c'est presque comme si l'on disait qu'il est instruit et éclairé. Son influence est due peut-être plus à ses lumières qu'à ses richesses considérables : il est propriétaire du tiers des biens-fonds. La noblesse, plus riche encore, possède presque les deux autres tiers des terres. Elle se compose de 120 princes, de 80 ducs, de 140 marquis, de 30 comtes, de 360 barons et d'un nombre considérable de chevaliers. L'abolition de ses droits a diminué ses revenus; mais ne pourrait-elle pas, à l'exemple donné aujourd'hui par la noblesse russe, accroître ses richesses par l'industrie, fonder des fabriques, encourager l'agriculture? choses si faciles dans un pays où la nature a tout fait et semble dire à l'homme : Travaille, et je paierai tes soins au centuple.

La situation de la Sicile entre l'Europe et l'Afrique en ferait facilement l'île la plus commerçante de la Méditerranée; mais avant d'en venir là, il serait indispensable de remplacer par de bonnes routes, des sentiers incommodes : tant que le chemin qui conduit de Monréal à Alcamo sera la seule chaussée de l'île, les difficultés de communication s'opposeront aux progrès de l'agriculture. Les terres rapportent aux propriétaires moins de 4 pour cent; celui-ci fait les avances des semences au fermier qui, après les lui avoir rendues, paie son fermage en denrées d'après l'estimation faite dans chaque paroisse.

Tandis qu'un hiver éternel règne au sommet de l'Etna,

le reste de la Sicile jouit d'un printemps perpétuel. En avril le thermomètre de Réaumur marque à l'ombre, au milieu du jour, 17 degrés; mais lorsque le *sirocco* souffle, le même thermomètre indique 35 à 36 degrés. Les autres vents méridionaux, le *libecchio* qui vient du sud-ouest, et l'*austral* qui vient du midi, participent plus ou moins des qualités malfaisantes du *sirocco*. Les mois de novembre et de décembre sont doux; en janvier on cherche l'ombre avec plaisir; mais en mars les vents froids obligent souvent le Sicilien à se réchauffer près d'un brasier.

Les blés de la Sicile acquièrent une hauteur extraordinaire; leurs épis ne renferment pas moins de 60 grains; leur couleur dorée en dedans et en dehors est un des caractères qui les distinguent des nôtres. L'aloès s'y élève jusqu'à 30 pieds; le cactier-raquette (*cactus opuntia*), dont le fruit en forme de figue et d'une couleur purpurine est l'aliment de la classe indigente, borde tous les sentiers; le melon d'eau ou la pastèque, au jus rafraîchissant, y acquiert une saveur exquise; le dattier y voit arriver à maturité ses fruits, dont le suc mielleux est employé dans l'assaisonnement de certains mets, ou qui, séchés au soleil, se servent sur toutes les tables; le grenadier, apporté de Carthage en Italie par les Romains qui lui donnèrent le nom de *punica*, distille dans ses baies rougeâtres le suc acide et vineux dont la saveur plaît aux peuples méridionaux. La canne à sucre prospère sur la côte en regard de l'Afrique; on prétend avoir reconnu le cafier à l'état sauvage dans les bois de cette partie de l'île. Près des ruines de Syracuse, sur les bords de la fontaine de Cyane, depuis l'endroit où elle prend sa source jusqu'à celui où elle se jette dans l'Anape, croît le *papyrus*, qui rivalise de taille et de beauté avec celui du Nil : il y atteint 15 à 16 pieds de hauteur. C'est la seule localité de l'Europe où fut trouvé ce végétal jadis si précieux et si utile. Une si grande variété

de végétaux, qui n'exclut point ceux de nos climats, prouve tout le parti que pourrait tirer de son sol l'indolent Sicilien.

La ville la plus près des côtes de la Calabre est *Messine*, fondée, à ce que l'on croit, dix siècles avant notre ère. Elle porta d'abord le nom de *Zanclé*, que, suivant Thucydide, la forme cintrée de son port lui fit donner par les *Siculi*, d'un mot de leur langue qui signifie une *faux*. Trois ou quatre siècles après sa fondation, Anaxilas, chef de la colonie messénienne établie à *Reggio*, chassa les *Zanclæi* de leur ville, et s'y établit; elle reçut alors le nom de *Messana* ou de *Messène*. Plus tard, elle fut conquise par les *Mamertini*, peuple de la Campanie. Cette ville, qui fut entièrement détruite par le trop fameux tremblement de terre de 1783, a été rebâtie sur un plan régulier; mais, malgré la franchise de son port, elle n'a pu recouvrer sa première importance : avant le désastre, elle renfermait plus de 100,000 âmes; aujourd'hui elle en compte à peine 50,000. Elle s'élève en amphithéâtre au pied de ces montagnes qui étendent leurs rameaux sur toute la Sicile, et que nous regardons comme la suite des Apennins. Leurs cimes bleuâtres se confondent avec l'azur du ciel. Mille espèces de plantes toujours vertes s'étendent en longs festons sur leurs flancs déchirés par des ravins, et couronnent les palais de Messine. Sous les murs de la cité se pressent en bouillonnant les eaux du détroit où jadis Carybde et Scylla glaçaient d'effroi les navigateurs. Bâtie sur un terrain inégal, elle occupe une étendue de 3000 toises. Un promontoire de rochers et de sables qui s'avance en demi-cercle sur sa droite, forme une rade spacieuse et sûre; une vaste citadelle, plusieurs forts et des batteries à fleur d'eau défendent l'entrée de son port, qui passe pour le plus beau de tous ceux de la Méditerranée. Ses rues sont belles, régulières et pavées de larges dalles en lave; son quai se-

rait d'une grande beauté si les maisons qui le bordent n'offraient point l'aspect d'édifices rasés à la hauteur du premier étage, où l'on voit des colonnes et des pilastres tronqués, comme si l'on avait voulu diminuer leur hauteur dans la crainte des tremblemens de terre. Quatre à cinq places assez grandes, mais irrégulières, se font remarquer par la profusion plutôt que par le bon goût et le choix des ornemens; toutes sont décorées de fontaines en marbre et de statues en bronze d'une médiocre exécution. Le palais *Senatorio*, ou l'hôtel de ville, est d'une architecture simple et imposante, mais il n'est point achevé. Les églises sont riches comme toutes celles de l'Italie; les ornemens y sont prodigués sans choix. La cathédrale, bâtie par le comte Roger, est décorée de 26 colonnes antiques en granite égyptien, qui, à côté des ornemens gothiques du XIIe siècle, forment le plus bizarre assemblage. L'éducation est fort négligée à Messine : très-peu d'individus des classes inférieures savent lire, et la noblesse n'est pas fort instruite; les établissemens d'instruction se composent d'un collége royal et de six maisons d'éducation gratuite dont deux sont destinées aux gentilshommes; mais il y a un séminaire pour 400 élèves et 46 couvens de moines ou de religieuses. La bonne tenue de la banque municipale, du lazaret, du grand hôpital et des trois monts-de-piété, annoncent une administration vigilante.

A 12 lieues au sud-ouest de Messine, *Taormina* est placée sur une des cimes du mont Taurus au bord de la mer Ionienne. C'est une petite ville d'environ 3,000 âmes, remplie d'églises, de monastères et de confréries. La voie romaine que l'on gravit pour y arriver, et les vastes débris d'un théâtre antique, annoncent les ruines de *Tauromenium*, ville jadis considérable, que les Arabes et les tremblemens de terre ont détruite. L'édifice que l'on y admire a plus de 200 pieds de diamètre; ce théâtre, taillé dans le

roc, donne une idée exacte de ce qu'ils étaient chez les anciens : malgré la grandeur de ses dimensions, la scène n'y occupe qu'un espace de quelques pieds de profondeur à peu près égal à ce que nous appelons l'*avant-scène.* Les sculptures qui ornaient ce monument précieux ont servi à décorer les monastères de la ville : leur origine profane ne les a point mis à l'abri du pieux zèle des princes normands. On y remarque aussi les restes d'un aqueduc, d'une citerne et d'une naumachie. Le siége après lequel elle fut prise et détruite en 968 par les Arabes, est le plus long dont l'histoire fasse mention : il dura 80 ans.

La rivière de *Cantara*, qui conserve le nom d'Alcantara que lui donnèrent les Arabes, sépare la plaine que domine Taormina des dernières pentes de l'Etna.

Au pied de l'Etna, sur le bord de la mer, *Catane* ou *Catania*, l'ancienne *Catana*, fondée sept siècles avant notre ère, si souvent détruite par la lave et les tremblemens de terre, n'occupe point le quart de la superficie qu'elle couvrait avant que Hiéron, tyran de Syracuse, lui eût donné d'autres habitans avec le nom d'*Etna.* Elle est grande et bien bâtie. La beauté de ses constructions, qui lui donnent de la ressemblance avec Turin, n'est point une conséquence de sa prospérité, mais de ses malheurs : dans cette ville antique les bâtimens ne vieillissent point, ils cèdent aux efforts de la lave ou des secousses volcaniques. C'est aux tremblemens de terre de 1693 et de 1783 qu'elle doit sa magnificence : renversée presque de fond en comble, elle fut reconstruite sur un plan plus régulier. Les secousses de l'année 1819 ont malheureusement lézardé la plupart de ses édifices. L'un des plus beaux est la cathédrale : les murs de la sacristie sont couverts de peintures à fresque qui représentent les ravages de l'éruption de 1669, durant laquelle on vit un torrent de lave, large de plus d'une lieue,

franchir les murailles de la ville, hautes de 60 pieds, la traverser et former dans la mer un môle élevé qui ajoute à la sûreté de son port. Le peuple de Catane est cependant persuadé que cette ville doit sa conservation à sainte Agathe sa patronne, martyrisée dans ses murs sous le règne de Décius. Il est vrai qu'il attribue à ses propres péchés les malheurs que la protection de la sainte ne détourne point. Le couvent ou plutôt le palais des bénédictins contraste par la richesse de son architecture avec la simplicité qui convient si bien à la modestie d'un pieux édifice. Ce monastère est un véritable musée d'antiquités : il renferme toutes celles qui ont été découvertes dans les environs ; on y voit aussi de beaux tableaux, un cabinet d'histoire naturelle, une riche bibliothèque et des jardins construits à grands frais sur une coulée volcanique. L'hôtel de ville (*palazzo del Senato*) est aussi un des plus beaux édifices de Catane. Le musée Biscari, fondé par un riche seigneur qui employa sa fortune à faire des fouilles sur le sol de la ville, est précieux par le nombre et le choix des objets antiques qu'il renferme : c'est au zèle de cet ami des arts que l'on doit de pouvoir jouir de la vue du théâtre, des murailles, des bains, des temples et de l'amphithéâtre, que l'on trouva sous plusieurs couches de lave et de dépôts d'alluvions; c'est à ses soins que la ville doit plusieurs statues et un éléphant en basalte, portant sur son dos un obélisque égyptien.

Si les maisons religieuses de Catane sont richement dotées, ce n'est point aux dépens de son université. Celle-ci est dirigée par de savans professeurs et fréquentée par 500 étudians; aussi la classe aisée est-elle en général assez instruite. La ville possède un lycée, une bibliothèque publique, ainsi qu'un musée. L'académie Giojena s'occupe principalement d'histoire naturelle. C'est dans un couvent de Catane que sont modestement confinés les suc-

cesseurs de ces chevaliers de Malte, si long-temps la terreur du Croissant. Cette cité, chef-lieu d'intendance, est le siége d'un archevêché et des tribunaux. On y fabrique de la toile, de belles étoffes de soie, des croix et des chapelets en ambre que l'on recueille près de l'embouchure de la Giarretta, jadis le *Simèthe*, célébré par les poètes de l'antiquité. Sa population est d'environ 45,000 âmes.

Le territoire de Catane produit beaucoup de blé, de vin, de lin, d'olives et de soie. Ses environs offrent plusieurs petites villes, dont quelques unes méritent d'être mentionnées. Nous avons déjà cité Taormina; mais il y a aussi *Agosta*, importante par ses fortifications et par sa population que l'on porte à 10,000 âmes; et *Aci-Real*, petite ville bâtie sur un massif de laves basaltiques.

La route de Catane à Syracuse est loin d'être aussi agréable que celle de Messine à Catane; il faut se frayer un chemin au milieu des sables qui bordent la mer. Cependant le bonnet phrygien dont se coiffent encore les paysans réveille une foule de souvenirs; on marche sur un sol embelli par les brillantes fictions des Grecs! les bords du *Simèthe* sont encore couverts de ces fleurs odorantes que Proserpine était occupée à cueillir lorsque Pluton, le dieu de l'enfer et de l'Etna, vint l'enlever pour lui faire partager son trône. Au milieu des ruines de l'ancienne *Syracuse*, de cette ville aux cinq quartiers que les Grecs appelaient *Pentapolis*, on voit jaillir du creux d'un rocher la fontaine Aréthuse, qui rappelle cette nymphe fuyant les amoureuses poursuites de l'Alphée, et dont la métamorphose ne put la soustraire aux recherches de son amant, puisque les anciens prétendaient que ce fleuve parvint à réunir ses eaux aux siennes en passant sous la mer: idée poétique sans doute, mais contraire à la géographie physique, qui démontre l'impossibilité d'une telle communi-

cation souterraine (1). Cette fontaine, que Cicéron représente comme si poissonneuse et d'une incroyable grandeur, n'est plus reconnaissable : c'est un des lavoirs de la moderne Syracuse. Celle-ci, peuplée de 15,000 âmes, occupe à peine un faubourg de l'antique cité qui survécut peu de temps à la décadence d'Athènes. Elle est bâtie sur l'île qu'on appelait *Nasos;* sa circonférence, y compris le grand et le petit port, est à peine d'une lieue. L'enceinte de l'ancienne ville en avait près de huit; on peut juger de son immense population par l'étendue de ses catacombes. Elles sont situées sous la plaine où se trouve la vieille église de Saint-Jean, et taillées dans une pierre calcaire sablonneuse. Leurs longues galeries régulières, mais dirigées dans tous les sens, sont de distance en distance interrompues par de grandes salles circulaires revêtues de stuc et percées au sommet pour laisser entrer l'air et la clarté. Sur les côtés on a creusé des niches et des tombeaux pour y recevoir les corps. Dans quelques unes des niches on a trouvé jusqu'à vingt cercueils l'un devant l'autre, et plusieurs squelettes avaient encore dans la bouche la pièce de monnaie pour le salaire du nautonnier de l'Achéron. On peut encore suivre l'enceinte du mur extérieur que Denys fit construire autour de la ville, et reconnaître les restes d'un vaste théâtre et d'un amphithéâtre taillés dans le roc. Le premier de ces édifices est immense : il pouvait contenir 40,000 spectateurs. La fameuse prison appelée l'*Oreille de Denys* est une immense carrière de 58 pieds de hauteur, de forme irrégulière et contournée, qui par sa disposition est naturellement si sonore, qu'il n'est point étonnant que Denys y ait fait pratiquer au-dessus l'ouverture que l'on y voit, et par laquelle il entendait tout ce que les prisonniers se di-

(1) Strabon combat victorieusement tout ce que l'on disait de son temps sur la prétendue réunion de l'Alphée et de l'Aréthuse. Voyez liv. VI, ch. III, § 5.

saient en secret. Le déchirement d'un morceau de papier y produit autant de bruit que si l'on frappait avec un bâton sur une planche : qu'on juge de l'effet qui résulte de la détonation d'une arme à feu, expérience dont les guides ne manquent point de satisfaire les curieux.

La moderne Syracuse fut dévastée aussi par les tremblemens de terre : celui de 1693 dura quatre minutes ; il détruisit presque toutes les habitations et le quart des habitans. Malgré son peu d'importance, elle possède un théâtre, une bibliothèque, un collége royal, deux séminaires, 15 églises et un musée fort riche, dans lequel on admire une statue de la Vénus Callipyge, que l'on croit être celle qui fut décrite par Athénée et donnée aux Syracusains par Héliogabale. Elle fut découverte en 1810. La cathédrale est l'ancien temple de Minerve, transformé en église vers la fin du IIe siècle. L'édifice a été défiguré par différentes constructions de mauvais goût. Ce qu'elle renferme de plus curieux, c'est une madone de grandeur naturelle, en argent massif, que l'on revêt d'une robe resplendissante de diamans et d'autres pierreries à certaines époques solennelles, telles que le jour de la visite annuelle qu'on lui fait faire, en procession et en grande cérémonie, à une autre madone du voisinage.

Le mont Daura, qui s'élève à l'ouest de Syracuse, est l'un des points les plus élevés des trois chaînes qui traversent la Sicile. Sur le versant méridional de celles-ci, à une assez grande hauteur, *Caltagirone* est une cité industrieuse : les habitans s'y livrent au commerce, à l'agriculture et aux arts utiles. Il y a un grand nombre d'églises et de prêtres, de couvens et de religieux ; un collége royal et des hôpitaux ; il s'y tient plusieurs foires par an. On la dit peuplée de 19,600 habitans, mais nous croyons cette évaluation exagérée. Elle occupe l'emplacement d'*Hybla Minima*, que l'on appelait aussi *Heræa*, mentionnée dans

l'Itinéraire d'Antonin. Elle est traversée par une mauvaise route venant de Catane et conduisant à *Castro-Giovanni*, ville de 11,000 âmes, qui, par sa position sur une colline et par quelques restes d'antiquités, paraît être *Enna* dont parle Strabon, dans laquelle, 150 ans avant notre ère, des esclaves révoltés soutinrent un long siége contre les Romains. Ses environs étaient et sont encore très-fertiles en blé. Elle passait pour avoir été la capitale des États de Cérès : le temple de cette déesse était magnifique, et près de ses murs on montrait la grotte par laquelle Pluton rentra dans les enfers en enlevant Proserpine.

En retournant dans la direction de Syracuse nous verrons au sud-est de cette ville celle de *Noto*, l'antique *Nectum*, peuplée de 11,000 âmes, et assez bien bâtie; et plus loin *Modica*, jadis *Motyca*, avec 18,000 habitans sur la rive droite du Scieli dans une vallée étroite. On y remarque un couvent de franciscains dont l'intérieur est orné de beaux ouvrages en mosaïque. Aux environs de cette ville la vallée d'Ipsica est intéressante par ses innombrables grottes creusées dans le roc, et qui paraissent avoir servi d'habitations à l'un des plus anciens peuples de l'île; aussi donne-t-on à cette vallée le nom de *vallée des Troglodytes*.

De Castro-Giovanni, un chemin conduit d'abord à *Caltanisetta*, chef-lieu d'intendance, assez grand et assez bien bâti; puis à *Naro* dont les environs abondent en soufre, et enfin à Girgenti; mais en suivant le cours du Salso on arrive à *Alicata*, ville de 12,000 âmes, bâtie sur le bord de la mer, protégée par deux petits forts et renommée en Sicile par ses pâtes et ses macaronis. Son port est peu étendu, mais très-fréquenté. Les ruines que l'on aperçoit sur le mont *Serrato* dans ses environs sont, suivant l'opinion de quelques antiquaires, celles de *Gela*, patrie du poète Apollodore, du philosophe Timagoras et du tyran Gélon, et près de laquelle se trouvait le tombeau d'Es-

chyle. A l'est de cette ville on voit, sur le bord de la mer, *Terranova*, *Callipolis* chez les anciens, ville de 9000 âmes, qui renferme 8 couvens et plusieurs belles églises, et dont le petit port est défendu par un château-fort.

Girgenti, dont les maisons s'élèvent en gradins sur une des plus hautes montagnes de la côte, est sale, mal bâtie et peu industrieuse. Elle possède un hospice d'orphelins, un lycée où l'on voit une bibliothèque et un cabinet de médailles; mais elle renferme un séminaire, un palais épiscopal, 46 églises, 15 monastères et 17 confréries, et avec tout cela une population de 15,000 âmes. Sa cathédrale et le couvent de Saint-Nicolas sont ses principaux édifices. Elle s'élève sur la place même de la citadelle que Dédale bâtit à la demande du roi Cocalus pour défendre *Agrigente*. Les ruines de cette antique cité se voient à une demi-lieue au sud-est, à *Girgenti-Vecchio;* plusieurs couvens occupent son enceinte, composée de rochers naturels taillés en forme de murailles. Agrigente, que Strabon appelle *Acragas,* du nom d'un ruisseau qui la traversait et qui coule encore, fut fondée 600 ans avant notre ère, détruite 200 ans plus tard par Amilcar, rebâtie ensuite, et prise par les Romains. Sa population était de 200,000 âmes; elle était encore considérable lorsque les Arabes ou les Sarrasins la saccagèrent en 941. Ses habitans, qui ne surent jamais résister à leurs ennemis, passaient leur vie dans les plaisirs et la mollesse. Il a fallu la longue tyrannie de Phalaris, ses cruautés et l'affreux spectacle des malheureux qu'il faisait cuire dans un taureau d'airain, pour les porter à secouer son joug. Au temps de la splendeur de Carthage, ils furent menacés d'une attaque par cette puissance maritime: les magistrats arrêtèrent que l'on veillerait la nuit sur les remparts, et que, pour que ce service ne causât pas trop d'encombrement, chaque citoyen en faction n'aurait avec soi qu'une tente, une couverture de laine et deux

oreillers; cette discipline parut trop dure et excita un mécontentement général. Le philosophe Empédocle qui, né à Agrigente, trouva la mort dans le cratère de l'Etna, disait de ses compatriotes qu'ils se livraient à la bonne chère comme s'ils devaient mourir le lendemain, et qu'ils bâtissaient comme s'ils devaient toujours vivre. Rien n'était en effet plus somptueux que les édifices de cette ville. On y admire encore le temple de la Concorde dont il ne manque que la toiture et quelques portions de murailles; celui de Junon Lucine, et les restes de ceux de Jupiter Olympien, de Cérès et de Proserpine, d'Hercule, d'Apollon, de Diane, de Castor et Pollux, et d'Esculape. A 2 ou 3 lieues au nord de Girgenti la petite ville d'*Aragona* renferme un vieux château où l'on voit une belle collection de tableaux et d'antiquités. C'est dans son voisinage que se trouvent les salses ou volcan d'air de Macaluba.

Nous nous abstiendrons de décrire quelques villes de l'intérieur de la Sicile, telles que *Corleone* dont la population est agricole, *Salemi* qui possède d'anciennes fortifications, et *Nicolia*, près de laquelle se trouve une riche mine de sel. C'est sur ses côtes que l'on voit un peu de mouvement et d'industrie; c'est aussi là que l'esprit trouve dans les souvenirs historiques des sujets de méditations. Au-delà de la rivière du *Platani* et de la *Calatabellota*, rivière de 12 lieues de cours que les anciens honoraient du titre pompeux de fleuve du *Crimisus*, et près duquel Timoléon à la tête de 6000 Syracusains défit une armée de 70,000 Carthaginois, on traverse une plaine aride qui s'étend jusqu'au bord de la mer, où l'on voit s'élever dans une position agréable la ville de *Sciacca*, qui étonne d'autant plus par son aspect misérable, qu'elle est peuplée de 12,000 âmes, et que son petit port exporte beaucoup de grains à l'étranger. Elle n'offre plus de vestiges de la ville appelée *les Bains de Sélinonte* (*Thermæ Selinuntiæ*), célèbre par ses eaux minérales

chaudes, par la beauté de ses poteries improprement appelées étrusques, et pour avoir donné naissance au fameux Agathocle, qui, de simple potier, devint par ses talens roi de Syracuse.

Sur le territoire de *Castel-Vetrano*, sur la rive droite du *Belici*, ville de 14,000 âmes, où l'on travaille l'albâtre et le corail, d'énormes monceaux de ruines dont quelques unes ont appartenu à des temples et à des édifices si considérables que les gens du pays les appellent piliers de géans (*pilieri de giganti*), sont tout ce qui reste de l'antique *Sélinonte.* Souvent, dit un voyageur (1), la tempête déblaie les sables qui ont envahi les ports de Sélinonte, et laisse voir encore pour quelques instans des quais, des colonnes, des anneaux, tristes vestiges que la fureur des vagues cache ensuite de nouveau sous un gravier mobile.

Au-delà de ces ruines majestueuses, ornées de touffes d'aloès et peuplées de lézards et de serpens, la plaine déserte, mais fertile, s'étend jusqu'à *Mazzara*, ville de 8000 habitans, dont la cathédrale est remarquable par sa coupole et ses tombeaux. On franchit une colline et l'on arrive sur le bord de la mer à *Marsala*, dont les environs, plantés de vignes apportées de Madère, produisent un vin recherché. La beauté de son port lui fit donner par les Sarrasins le nom qu'elle porte et qui signifie *port de Dieu;* mais ce port a été comblé en 1532. Elle est bâtie sur les débris de *Lilybæum*, ville carthaginoise qui soutint un siége de plus de 5 ans contre les Romains, et dans laquelle, après la ruine de Carthage, ceux-ci entretenaient, au rapport de Tite-Live, une garnison de 10,000 hommes. Au nord de Marsala, *Trapani*, jolie ville au bord de la mer, occupe une presqu'île sur laquelle s'étendait jadis *Drepanum;* on y voit les restes d'un temple dédié à Vénus. Les femmes y

(1) M. le comte *Fedor de Karaczay*.

sont d'une beauté rare. De ses remparts on aperçoit à peu de distance de la côte les îles de *Favignano*, de *Levanzo* et de *Maretimo*, près desquelles le consul Claudius Pulcher, avant de livrer la bataille navale qu'il perdit contre les Carthaginois, fit jeter à la mer les poulets sacrés, en disant : « Qu'ils boivent, puisqu'ils ne veulent pas manger » ; mais ce fut ensuite dans les mêmes parages que Caïus Lutatius remporta sur Carthage la victoire qui mit la Sicile au pouvoir des Romains.

Entre Trapani et Alcamo le pays devient encore stérile, comme pour préparer l'œil à la contemplation d'un des plus beaux monumens de l'antiquité, seul reste de la ville de *Segeste* ou d'*Egeste*. Il est placé sur une hauteur qui s'élève au pied du mont *Eryx*, célèbre par le temple de Vénus *Erycine*, déjà désert et à moitié ruiné au temps de Strabon (1). Les voyageurs qui l'ont examiné tout récemment s'accordent sur sa beauté. « L'élégant profil de ce temple antique et son noble fronton se dessinent dans les vapeurs diaphanes de l'atmosphère ; en s'approchant graduellement, on se familiarise avec le grandiose de sa structure. Telle est la magie de ses proportions, tel est le prestige de ses formes, que de quelque côté qu'on l'envisage, à quelque distance qu'on le considère, il charme toujours les regards et enchante toujours l'imagination (2). » Il a bravé l'influence du temps : il n'y manque que le sanctuaire et la toiture. Ses colonnes, d'ordre ionique, ont 7 pieds de diamètre à la base, une élévation de 28 pieds qui, avec le fronton, forment une hauteur totale de 58 pieds. Sa longueur est de 30 toises et sa largeur de 12. Il y a 6 colonnes sur la façade et 14 sur chacun des côtés.

Les environs d'*Alcamo* sont fertiles et variés ; le nom de

(1) Liv. VI, ch. III, § 8. — (2) Voyez le Manuel du Voyageur en Sicile, par le comte *Fedor de Karaczay*, et le Voyage en Italie et en Sicile, par M. *Simond*.

cette ville indique son origine arabe: elle fut fondée en 828 par un prince sarrasin nommé Alkamah. Du bas de la montagne qu'elle couronne, l'architecture de ses tours et de ses murailles lui donne l'aspect d'une ville mauresque. Les femmes ont conservé une tournure orientale: elles ne sortent qu'enveloppées d'un large manteau noir, dont elles cachent une partie de leur visage. Alcamo renferme 13,000 habitans; ils ne connaissent rien de plus célèbre que leur madone, à laquelle ils attribuent une foule de miracles.

Monréal ou *Morreale*, ville de 8000 âmes, est située aussi sur une montagne. Les habitans sont cultivateurs et fabricans de macaroni. L'église et le couvent de bénédictins, qui ont, pour ainsi dire, servi de noyau à cette ville, par les habitations qui se sont successivement groupées autour, ont été fondés au XIIe siècle par le prince normand Guillaume II, surnommé le Bon. L'abbé de ce monastère a le titre et le rang d'archevêque; les moines du mont Cassin en forment le chapitre. La cathédrale, dont on admire la porte en bronze ornée de bas-reliefs, est l'un des plus beaux monumens de la Sicile. En 1811, elle fut endommagée par un incendie. Elle est ornée de colonnes de granite; ses murailles sont incrustées de mosaïques, et le pavé est formé de porphyre et de marbre de toutes couleurs. On y voit les mausolées de Guillaume-le-Bon, et de son père Guillaume Ier ou le Méchant. On y conserve les entrailles du roi saint Louis. Le couvent renferme le chef-d'œuvre de Pietro Novelli, le Raphaël de la Sicile.

De Monréal à *Palerme*, on descend par un beau chemin en zigzag, bordé de maisons de campagne, dans une vallée magnifique présentant avec des rochers arides entassés les uns sur les autres, et qui semblent sortir du sein de la mer, des bouquets d'aloès et de cactus. Des palmiers, des bambous, balancent dans les airs leurs cimes verdoyantes,

pendant que la brise qui se promène sur les champs de blés agite doucement leur surface ondulée; le brillant feuillage des orangers et des citronniers, les rameaux polis et mats de l'olivier, la large feuille de la vigne et le feuillage gracieux du laurier-rose forment un rideau de verdure de la plus agréable variété. La capitale de la Sicile, l'antique *Panormus*, que fondèrent les Phéniciens, est entourée de murs et disposée circulairement au fond d'un golfe; son port est petit, mais animé par un commerce considérable. La ville ne paraît point aussi grande qu'elle l'est réellement. Deux rues qui se coupent transversalement la divisent en 4 parties à peu près égales. Elles sont larges de 40 à 45 pieds, longues de 1200 à 1400 pas, et garnies de belles maisons et de boutiques. La plus belle s'appelle la rue del Cassaro, du mot arabe *cassar*, qui signifie *palais;* l'autre porte le nom de *Macqueda* ou de *Strada-Nuova.* L'endroit où ces deux rues se croisent forme une petite place octogone; un peu plus loin, on en voit une plus considérable appelée la place Prétorienne, au milieu de laquelle s'élève une fontaine d'une somptuosité qui fatigue l'œil, et d'une dimension qui ne permet point d'en saisir l'ensemble de l'extrémité de la place, qu'elle obstrue : elle est formée de plusieurs bassins placés au-dessus les uns des autres, séparés par des galeries, et surchargés de statues et d'animaux qui jettent de l'eau dans différens sens. La place de *Bologni* est ornée d'une statue en bronze de l'empereur Charles-Quint, roi de Sicile, chef-d'œuvre du Sicilien Volsi. La ville a plusieurs portes que l'on ferme la nuit : les deux plus belles sont la *porta Felice*, qui forme un arc de triomphe, et sous laquelle on passe en venant du port, et la *porta Nuova*, placée à l'extrémité de la rue del Cassaro, et contiguë au palais royal. Celui-ci, malgré son importance, ne donne point une haute idée du bon goût des Palermitains en fait d'architecture; c'est une énorme masse

dont les parties, construites à différentes époques, ne sont nullement en harmonie. Les deux bastions qui s'élèvent aux deux côtés, et qui sont garnis de pièces de canon destinées à contenir un peuple familiarisé avec la révolte, sont les deux argumens les plus forts contre la répugnance qu'éprouve le gouvernement à répandre les bienfaits de l'éducation. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cet édifice, c'est la chapelle bâtie par le roi Roger en 1129; toutefois elle n'est curieuse que par la profusion de ses arabesques et de ses mosaïques grossières, et par son architecture, où le style gothique est mêlé au style grec du moyen âge. La partie la plus élevée du palais est l'observatoire qui fut construit en 1791, et d'où le célèbre abbé Piazzi découvrit, en 1801, la planète qu'il nomma Cérès. Dans le grand hôpital on va voir une des plus anciennes peintures à fresque que l'on ait faites depuis le commencement de notre ère. Elle est du IVe siècle (1) et représente le triomphe de la mort : le sujet de cette peinture ne doit pas donner beaucoup de confiance aux malades. La *Vicaria*, ou le palais de justice, est à la fois le tribunal et la prison; on y entasse pêle-mêle des coupables et des innocens, des criminels et des prévenus, et souvent ils restent enfermés pendant 10 ou 15 ans sans que la justice s'occupe de constater leur innocence ou leur culpabilité. « Voici, dit M. Simond, un exemple de la manière dont les prisons se remplissent : je suis certain du fait. Deux hommes se querellaient dans la rue, armés de couteaux. Un passant, en cherchant à les séparer, fut poignardé; les meurtriers prirent la fuite; des *sbirri* survenant saisirent à l'aventure trois des spectateurs et les conduisirent en prison. Il s'est écoulé deux mois depuis cet événement; ils y sont encore : pas l'ombre de preuves contre eux; mais enfin ils étaient

(1) Manuel du voyageur en Sicile, par le comte F. de Karaczay.

là ; les preuves viendront peut-être, on ne se met pas en peine de les chercher : pourquoi le ferait-on? les prévenus sont bien heureux qu'on les oublie ; c'est merci que de les laisser vivre un peu plus long-temps avant que de les pendre ; et c'est ainsi qu'ils pourront passer en prison la moitié de ce qui leur reste de vie. » Une telle indifférence sur le sort des prisonniers ne peut-elle point favoriser les persécutions et les haines de l'homme puissant? Le nombre des détenus dans les prisons de la Vicaria était, en 1818, d'environ 1700. Sur une population neuf fois plus considérable que celle de la province de Palerme, les prisons du ressort de la cour royale de Paris n'en renfermaient pas à la même époque plus de 1300 à 1400.

La galerie de tableaux que l'on forme dans les bâtimens de l'université paraît devoir être un jour d'une grande utilité pour les élèves de l'académie des beaux-arts. Le musée des antiquités et le cabinet des médailles possèdent des objets d'un grand prix.

On voit dans les faubourgs de Palerme deux édifices d'architecture mauresque, qui rappellent la domination arabe : l'un est le palais Ziza, propriété particulière, et l'autre le palais Cuba, changé en caserne de cavalerie ; ils ont été construits par un émir qui leur donna les noms de ses deux filles. Outre les édifices que nous venons de citer, la ville renferme 27 églises principales, 67 couvens des deux sexes, 4 grands hôpitaux, un hospice pour les enfans trouvés, 8 maisons d'éducation, un séminaire, 3 bibliothèques publiques, 4 casernes, 2 théâtres et 2 monts-de-piété. Le dôme ou la cathédrale est l'un des plus beaux monumens gothiques de la Sicile. Sa fondation date de l'an 1166 ; on le compare aux plus beaux édifices de Cordoue et de Grenade ; l'intérieur, malgré sa richesse, ne répond pas à l'extérieur : le marbre, le granite, le porphyre, le jaspe, l'albâtre et le lapis y sont prodigués comme dans

la plupart des églises de l'Italie. Après la cathédrale, l'église de Jésus est aussi remarquable par son architecture et les substances précieuses qui la décorent que par les bas-reliefs et les tableaux.

Des catacombes taillées dans le roc au-dessous de l'église des Capucins ont la singulière propriété de convertir en momies les corps que l'on y dépose. Ils sont placés dans des espèces de niches, debout, tout habillés, les bras pendant le long du corps ou croisés sur la poitrine; les seuls cadavres de femmes sont dans des coffres couverts. Les personnes de la noblesse tiennent beaucoup à ce genre de sépulture, et paient très-cher le droit d'y être admises : ce qui est une source de richesses pour les capucins. Le jour des Morts, ces corps à moitié desséchés sont revêtus de leurs plus beaux habits; les parens, les amis, quelquefois même les amans, vont alors, moyennant quelque offrande qu'ils portent au couvent, visiter ceux qui leur étaient chers. Mais qui peut considérer sans un sentiment pénible, sous des ajustemens élégans, sous des habits somptueux, ces morts dont la peau retirée par le desséchement découvre les dents, fait faire à leurs figures une grimace repoussante, ou donne à leurs physionomies l'expression du sourire? Ne semble-t-il pas voir la mort regardant en pitié les plaisirs passagers et les vaines grandeurs de ce monde?

Palerme, glorieuse d'être la patrie de sainte Agathe qui cueillit la palme du martyre au IIIe siècle, eut, il y a 200 ans, l'honneur de fournir un nouveau personnage à la légende, un nouvel objet de vénération à la crédulité du peuple. Sainte Rosalie a été mise par quelque poète sicilien au-dessus de tous les saints du paradis, au-dessus de la Vierge même. Suivant ce qu'on en raconte, elle était nièce de Guillaume-le-Bon; à 15 ans, elle renonça au monde et vécut dans une complète solitude. Elle s'était

retirée dans les montagnes; elle y mourut ignorée. Pendant les ravages de la peste en 1624, un homme d'une vie austère annonça qu'il avait eu une vision, et que Dieu lui avait révélé que l'on trouverait les os de sainte Rosalie dans une caverne du mont Pelegrino, et que, portés en procession autour des murs de Palerme, leurs vertus sacrées délivreraient la ville du fléau qui la ravageait. Jamais on n'avait entendu parler de cette sainte; rien ne constatait qu'elle eût jamais vécu; il était un peu hardi de prétendre retrouver sa dépouille cinq siècles après l'époque prétendue de son existence. Les magistrats firent d'abord peu d'attention au récit d'un visionnaire; mais le peuple y eut beaucoup de confiance, et pour l'apaiser il fallut faire des recherches à la place indiquée. On trouva les ossemens annoncés; la peste se dissipa; et maintenant renfermés dans une châsse magnifique, au fond de la caverne où ils ont été déterrés, ils attirent les visites et les offrandes des pèlerins. Une église a été construite près de cette grotte vénérée. Tous les ans, au 15 juillet, la châsse, promenée en grande pompe dans les rues de Palerme, est le sujet d'une fête qui dure plusieurs jours, et qui, d'après l'opinion de ceux qui en ont été témoins, surpasse la magnificence de celles de la semaine sainte à Rome. Sur un char de 70 pieds de longueur, de 30 de largeur et de plus de 80 de hauteur, supportant un orchestre nombreux, garni d'orangers, de bouquets et de guirlandes, et traîné par 56 mules richement caparaçonnées, s'élève un dôme supporté par 6 colonnes d'ordre corinthien sous lequel est placée la statue gigantesque de sainte Rosalie, en argent massif. Le char, avec tout le cortége et la cavalerie qui l'accompagnent, rentre le soir, à la clarté des flambeaux et d'une illumination éblouissante. La fête se continue au milieu des feux d'artifice; à minuit, le *corso*, ou la promenade des plus riches équipages, marchant sur deux files, commence

dans la rue del Cassaro, et finit à deux heures du matin. Le second jour, les réjouissances recommencent par les courses de chevaux dans la grande rue : cette fois, ce n'est point comme à Rome; ils sont montés par d'élégans jockeys; mais c'est au milieu de la foule qu'ils tâchent de mériter le prix et qu'ils atteignent rapidement le but. Le soir, les illuminations éclairent encore le char et sa nombreuse escorte. Le troisième jour, mêmes amusemens, mêmes illuminations, qui se terminent par de brillans feux d'artifice. Le quatrième jour, trois courses de chevaux se succèdent; le soir, la cathédrale, éclairée par 20 ou 30,000 bougies, se remplit de curieux qui viennent y jouir du spectacle le plus éblouissant qu'il soit possible de voir, et qui surpasse tout ce que les fêtes précédentes avaient d'imposant et de varié; la soirée se termine encore par la promenade en voiture. Enfin, le cinquième jour, aux réjouissances succède une procession plus brillante et plus nombreuse que la précédente, dans laquelle on voit le char, escorté cette fois de tous les prêtres et religieux de la ville, et la châsse d'argent renfermant les reliques de sainte Rosalie. Le cortége, avant de rentrer, fait le tour de la place Prétorienne, dont la fontaine se change tout à coup en une fontaine de feu. Cette fête, qui attire dans la capitale presque un quart de la population de l'île, coûte à la municipalité environ 60,000 ducats. L'intérêt que prennent à ces fêtes les Palermitains de tous les rangs, de tous les âges, le luxe qui y préside, l'importance que chacun y attache, n'indiquent-ils pas qu'il coule encore dans les veines du peuple sicilien du sang de ces anciens Grecs, si avides de cérémonies et de fêtes religieuses?

La plus belle promenade de Palerme est celle de la *Marina*, sur le bord de la mer; elle se termine à la *Flora*, vaste jardin public planté avec goût et bien entretenu, qui s'étend jusqu'au jardin botanique, où l'on compte

4000 plantes exotiques, et qui renferme un bâtiment construit par un architecte français [1] et destiné aux cours d'histoire naturelle.

Le golfe de Palerme n'offre point un aussi beau coup d'œil que le golfe de Naples : les montagnes brûlées par un soleil ardent annoncent le voisinage de l'Afrique. Le mont Pelegrino, l'*Eveta* des Romains, est la plus haute de toutes celles qui se groupent en amphithéâtre autour de la ville. Sur leurs flancs les plus rapprochés se succèdent des jardins et des maisons de plaisance, au milieu desquels on remarque le beau parc royal de la *Favorita*, peuplé d'une innombrable quantité de lièvres et de faisans. La position que l'Itinéraire d'Antonin assigne à la petite ville d'*Hyccara*, dont parlent Thucydide et Plutarque, la fait reconnaître dans le village de *Carini*. C'est sur ce sol que naquit la célèbre courtisane Laïs.

A 7 lieues à l'est de Palerme, la misérable ville de *Termini*, célèbre en Sicile par son riche et beau couvent de bénédictins bâti par le pape saint Grégoire, ainsi que par son port, ses fortifications, son collége royal et son école de navigation, occupe, sur le bord de la mer, une partie de l'emplacement d'*Himera*, fondée 650 ans avant notre ère, par une colonie envoyée de Messine ou de Sanclé. Amilcar avait été défait sous ses murs par Gélon; Annibal vengea la défaite de son aïeul en faisant raser la ville après avoir fait égorger les habitans. En continuant à suivre le rivage, nous ne trouverions que des villes ou des villages sans importance; *Milazzo* ou *Melazzo* seul, bâti sur un cap à 8 lieues de Messine, a le rang de place forte, et 6 à 7000 âmes; c'est l'antique *Mylæ*, d'où l'on vit les Romains remporter la première victoire navale sur la flotte carthaginoise.

Notre tournée sur les côtes de la Sicile est terminée :

[1] M. *Dufourny*.

il nous reste à compléter le tableau politique des possessions napolitaines, par un coup d'œil sur les petites îles qui en dépendent. *Pantellaria*, au sud-est de la Sicile, renferme une ville de 3500 âmes, que l'on appelle *Oppidolo* ou *Pantellaria*. *Ustica*, au nord du golfe de Palerme, a la plus grande partie de sa population réunie dans le bourg ou la ville de *Sainte-Marie*, que domine une forteresse. *Felicuri* a 800 habitans, *Alicudi* ou *Alicuri*, un peu plus petite, n'en a que 250; *Salina*, dont nous avons déjà parlé, renferme une population de 4000 âmes; celle de Lipari est évaluée à 18,000 : la ville du même nom est fortifiée; l'île produit un excellent vin de malvoisie; *Panaria*, nourrit 200 habitans. *Stromboli* renfermait, il y a 25 ans, 200 habitans, aujourd'hui elle en compte environ 2000 réunis dans une seule ville. Les autres îles qui environnent la Sicile ne sont point habitées.

Le soleil de la Sicile répand son active influence jusque sur le moral des habitans; les têtes siciliennes sont volcanisées comme le sol, brûlantes comme le climat. Le Sicilien est vif, gai, spirituel, doué d'un génie actif, d'une imagination exaltée, de passions fougueuses et d'un ardent amour pour son pays; il est hospitalier, généreux, fidèle observateur de ses promesses. S'il commet un assassinat, ce n'est point par cupidité, mais par vengeance : il la considère comme un droit, et presque comme un devoir. Plus fier que sur le territoire napolitain, le bas peuple sicilien n'endurerait pas l'outrage d'un coup de canne : il s'en vengerait par un coup de couteau. Malgré son inertie physique, son activité morale offre tant de ressources, que l'éducation en ferait un peuple peut-être supérieur aux autres peuples européens. Les hommes influens n'ont point laissé établir en Sicile la méthode d'enseignement mutuel, ils regardent l'instruction comme un bien funeste et dangereux. Ils n'ont point encore compris qu'instruire le peu-

ple, ce n'est point l'initier aux sciences, mais aux vérités morales qui s'allient si facilement avec les vérités religieuses. L'instruction élémentaire, en répandant l'usage de l'écriture, inspire plus facilement l'amour de l'ordre et de l'économie, met le peuple à même de profiter de quelques lectures à sa portée, entretient en lui le sentiment de ses devoirs, et dispose l'agriculteur et l'artisan à s'instruire des meilleurs procédés employés dans leur état. Un changement si grand dans les mœurs populaires est-il donc si dangereux? les bastions qui défendent le palais contre les émeutes sont-ils donc des moyens de répression infaillibles et sans danger? un peuple instruit dans le respect des lois n'est-il pas plus facile à diriger et à maintenir dans une sage obéissance, que celui qui ne connaît que l'empire de la force et la soumission de la crainte?

Nous avons vu le Sicilien ardent spectateur des fêtes religieuses : ce peuple a besoin d'un culte qui parle à ses sens; il lui faut des fleurs, des parfums, une musique bruyante et des images. En embrassant le christianisme, il n'a fait que transporter dans la religion du Christ le polythéisme de ses ancêtres. Il a conservé de ceux-ci cet amour-propre national qui le porte à se regarder comme supérieur aux autres peuples, et qui entretient entre les principales villes de la Sicile cette jalousie de prééminence qui fait naître mille rivalités : Messine dispute à Palerme le rang de capitale, comme jadis Athènes et Lacédémone revendiquaient la suprématie politique.

Le peuple sicilien a presque la sobriété du Spartiate : chez lui, l'ivrognerie est regardée comme un vice honteux. Dans les mœurs champêtres on trouve encore quelques traces des usages grecs : les pâtres aiment à disputer le prix du chant, consistant en quelques objets à leur usage, que distribue celui qu'ils choisissent pour juge; les paysan-

nes ont conservé, de l'habillement grec, le long voile et la large ceinture.

Le principal but de réunion dans les villes est ce qu'on appelle en Italie les *conversazioni :* ce sont des assemblées chez des particuliers, ou dans des lieux ouverts à ceux qui, par une souscription, ont acquis le droit de s'y présenter; on y trouve des salons de jeux et d'autres réservés au seul plaisir de causer. Un usage qui paraîtrait fort singulier en France, c'est qu'une dame en couche ne manque point de tenir chez elle la *conversazione :* le lendemain même de sa délivrance, sa chambre devient le salon de réunion de tous ses amis. En Sicile, on ne connaît point les douleurs par lesquelles les femmes achètent le bonheur d'être mères : cet avantage et la fécondité dont elles jouissent sont de ces bienfaits que la nature répand dans les climats brûlans.

La Sicile a des savans et des écrivains distingués : la littérature est le sujet principal de toutes les conversations; la poésie est le langage adopté par l'amour et la galanterie: il n'est pas un soupirant qui n'exprime en vers son douloureux martyre. Les intrigues amoureuses sont le passe-temps de toutes les dames : celles-ci ne sortent jamais à pied, on ne les voit qu'aux spectacles, à la messe ou chez elles. Elles ont un goût prononcé pour la parure, et suivent les modes françaises avec beaucoup de recherche et d'élégance; elles savent avec art relever la beauté de leurs traits et la vivacité de leurs yeux. Elles sont généralement mieux que les hommes, ce qui est le contraire de ce qui se voit sur le territoire napolitain. Quelques villes sont en réputation pour la beauté du sexe : à Messine, les femmes sont plutôt agréables que belles; à Palerme, elles sont plutôt belles que jolies; à Syracuse, on admire la fraîcheur de leur teint; à Trapani, on retrouve la régularité des profils grecs.

Veut-on avoir la mesure des mœurs publiques de la Si-

cile : un dédale inextricable des lois, une nuée d'avocats et de gens de robe y entretiennent plus que partout ailleurs la manie des procès. La justice y est vénale et les magistrats n'en rougissent point ; les agens du gouvernement font la contrebande ; les moines dirigent l'éducation, gouvernent les familles, et ils n'ont point une conduite plus régulière qu'au XVIe siècle.

La corruption avait, jusque dans ces derniers temps, encouragé le brigandage en Sicile comme il l'est sur le territoire de Naples, et quelques parties de l'île passaient pour de véritables coupe-gorges ; le gouvernement est enfin parvenu à assurer la sécurité des voyageurs. Dans chaque district on nomme un *capitano* élu parmi les plus riches propriétaires ; on met à sa disposition 14 cavaliers bien montés, bien payés, et choisis pour plus de sûreté parmi les brigands les plus intrépides. Avec ce secours, le capitaine doit pourvoir à la tranquillité publique. Il répond personnellement des vols qui pourraient se commettre. Cette mesure a été couronnée de succès : 345 hommes protégent la libre circulation dans l'île.

Sous un gouvernement éclairé les Deux-Siciles présenteraient un spectacle bien différent de celui qu'elles offrent : il serait possible de détruire ce germe de paresse qui répand la misère chez le peuple et multiplie dans le royaume les couvens des deux sexes. Dans ces dernières années on portait le nombre de religieux à 11,600, celui des religieuses à 9300, et celui des ecclésiastiques à 26,300, pour une population qui en 1834 ne s'élevait qu'à 7,492,000 individus.

En Sicile et dans toute l'Italie, excepté à Turin, à Parme et à Florence, la manière de désigner les heures est pour les étrangers difficile à comprendre. On compte une heure jusqu'à vingt-quatre, depuis un soir jusqu'à l'autre, et la 24e, que l'on nomme *Ave Maria*, sonne 30 minutes après le coucher du soleil. A l'époque de l'équinoxe, ce qu'on

appelle midi dans le reste de l'Europe, est la 17e heure pour les Italiens; à 7 heures ½ ils disent qu'il est une heure. L'un des inconvéniens de cet usage, c'est que les horloges des églises se règlent à midi, et qu'il faut les avancer ou les retarder selon que les jours croissent ou décroissent. Un autre embarras pour les Italiens même, c'est que leurs montres, faites en pays étranger, ont des cadrans qui ne s'accordent point avec leur manière de compter, qu'ils soutiennent cependant être préférable à celle qui est généralement adoptée.

L'Italie, berceau d'anciennes colonies florissantes, centre de la puissance la plus formidable de l'antiquité, théâtre des plus puissantes républiques du moyen âge, est-elle destinée à languir sans prospérité, sans influence réelle et sans gloire, au milieu des changemens politiques auxquels l'Europe est encore exposée? Divisée en royaumes et en principautés de deuxième et de troisième ordre, elle ne possède aucun point central: chaque partie est conséquemment vulnérable. Depuis 14 siècles, elle est un objet d'envie pour les puissances situées au-delà des Alpes, et les événemens ont prouvé que ses différens Etats peuvent facilement devenir la proie d'un prince ambitieux. Quelques victoires ont suffi à Napoléon pour s'en rendre maître. S'il avait assuré son indépendance en lui donnant un chef, au lieu de la diviser en préfectures, gouvernées sous son influence par des princes de sa famille, elle lui eût été d'un grand secours pour maintenir son propre pouvoir. Il l'a bien senti, mais trop tard. Les peuples de l'Italie auraient, sous un sceptre indépendant, recouvré leur antique énergie et leur esprit national. Ce que la politique d'un homme n'a point essayé, le temps et l'intérêt même de l'Europe l'exécuteront peut-être un jour. L'influence des mœurs, de la religion et du langage, tend à réunir en une seule masse tous les peuples de l'Italie. Les intrigues de quelques princes, l'ambi-

tion de plusieurs grandes puissances, s'opposeront longtemps encore à l'accomplissement de cette fusion; mais si les agrandissemens successifs de la plus formidable couronne de l'Europe faisaient naître chez les gouvernemens occidentaux des craintes légitimes sur leur indépendance, ils sentiraient l'importance que doit avoir dans la balance européenne un État qui se composerait de tout le territoire italien; ils comprendraient combien ils pourraient trouver de ressources dans l'alliance d'une contrée qui offre sur une surface de 1500 lieues carrées une population de 20,000,000 d'individus, population qui, par le commerce et l'industrie, par l'influence d'une étonnante fertilité et d'un climat sans rival, parviendrait aisément à 25,000,000 d'habitans. La nation italienne, défendue au nord par les Alpes, au centre par les Apennins, et sur les autres points par la mer; pouvant ajouter à ces retranchemens naturels des places fortes et des arsenaux, mettre sur pied une armée imposante, agrandir ses ports, se créer une marine, profiter de ses îles pour acquérir une supériorité maritime, prendrait rang parmi les plus puissantes nations de l'Europe. L'un des trônes actuels de l'Italie est probablement appelé à dominer un jour toute cette contrée; mais si, poussée par des intérêts locaux ou par des causes imprévues, elle devait dans la suite devenir une république fédérative, Milan, Venise, Florence, Rome, Naples, Cagliari et Palerme, seraient les six principaux chefs-lieux de ces nouveaux États-Unis, et peut-être un jour offriraient-ils, à l'extrémité de notre continent, le tableau de la richesse et de la prospérité de la confédération américaine.

Il nous reste encore à décrire en Italie quelques îles qui appartiennent aux Anglais, et dont nous n'avons parlé que sous le point de vue physique : ce sont *Malte*, *Gozzo* et *Comino*.

Elles sont séparées de la Sicile par un bras de mer que

l'on nomme *Canal de Malte*. D'après les recensemens les plus récens, Malte renferme 90,000 âmes, Gozzo 24,000, et la petite île de Comino n'a qu'une forteresse, une garnison et quelques habitans. Les deux premières seules méritent donc quelques détails.

La Valette est la capitale de Malte; ses principaux monumens ont été construits sous l'influence de ses anciens chevaliers, et donnent une juste idée de leur puissance passée. Le palais du Grand-Maître offre de vastes salles ornées de colonnes en marbre et des portraits des chevaliers les plus célèbres et de tous les grands-maîtres. L'église de Saint-Jean renferme les tombeaux de ces nobles défenseurs de la croix, et est décorée des dépouilles des Mahométans. Dans cette ville, qui fut fondée en 1566 par le célèbre grand-maître dont elle porte le nom, on remarque encore 19 autres églises, 4 hôpitaux, de belles casernes, une riche bibliothèque publique, et un jardin botanique. Le port est partagé en deux, le grand et le petit, par une presqu'île sur laquelle est bâtie la principale partie de la ville. *Citta-Vecchia*, ville épiscopale plus ancienne que la précédente, est importante par ses fortifications; au-dessous de sa belle cathédrale se trouve une grotte qui passe pour avoir été habitée par l'apôtre saint Paul. Dans les environs de cette ville on remarque un grand nombre de catacombes taillées dans le roc.

Malte est par ses travaux de défense l'une des possessions les plus importantes des Anglais. Mais sa population est dans un tel état de misère et de décadence, qu'elle est obligée à de fréquentes émigrations. Les villages de l'intérieur sont bâtis en pierre de taille, et décorés de jolies maisons bourgeoises.

Gozzo, environnée d'écueils, ne renferme que le bourg de *Rabalto* et plusieurs villages.

Les habitans de ces îles ont conservé leurs anciens usages, et le droit d'élire leurs magistrats.

TABLEAUX STATISTIQUES

DU ROYAUME DES DEUX-SICILES,

Comprenant 644 *villes*, 399 *bourgs et* 2,156 *villages et hameaux.*

	SUPERFICIE EN LIEUES géographiques.	POPULATION en 1834.	RAPPORT de LA POPULATION à la lieue carrée.
Provinces continent.	4,100.	5,810,000.	1,414.
Sicile et les îles......	1,360.	1,682,000.	1,236.
	5,460.	7,492,000.	1,372.

Division du royaume de Naples en 15 *provinces.*

PROVINCES.	POPULATION.	CHEFS-LIEUX.	AUTRES VILLES.	POPULAT.
Napoli...........	743,000	Naples	....	364,000
			Afragola...	13,000
			Castelamare.........	15,000
			Ottajano............	15,000
			Portici..............	5,000
			Pouzzole.	8,000
			Somma.............	5,000
			Sorrento	5,000
			Torre dell' Annunciata..............	9,000
			Torre del Greco....	13,000
Terra di Lavoro..	668,000	Capoue......	....	8,000
			Acerra	6,000
			Arpino	8,000
			Aversa..............	16,000
			Caserta.............	5,000
			Fondi...............	5,000
			Gaëte...............	3,000
			Nola................	9,000
			Piedimonte	5,000
			Santa-Maria.........	9,000
Principato Citer..	480,000	Salerne......	....	11,000
			Amalfi	3,000
			Cava................	19,000
			Nocera..............	7,000
Principato Ulter..	365,000	Avellino.....	....	13,000
			Ariano..............	11,000
			Atripalda	4,000
A reporter...	2,256,000			

PROVINCES.	POPULATION.	CHEFS-LIEUX.	AUTRES VILLES.	POPULAT.
Report...	2,256,000			
Abruzzo 1° *Ult*....	185,000	Teramo	....	9,000
			Civita di penne.....	9,000
Abruzzo 2° *Ult*....	279,000	Aquila.......	....	8,000
			Avezzano...........	6,000
			Civita Ducale.......	2,000
			Solmona............	8,000
Abruzzo Citer.....	278,000	Chieti	....	13,000
			Lanciano............	9,000
			Vasto	8,000
Capitanata........	296,000	Foggia	....	21,000
			Bovino..............	4,000
			Lucera..............	8,000
			Manfredonia........	5,000
			Santo Severo........	16,000
Sannio ou *Molise*.	334,000	Campobasso.	....	8,000
			Agnone..............	7,000
			Morcone	5,000
			Sepino..............	3,000
			Trivento	3,500
Terra di Bari.....	418,000	Bari	....	19,000
			Altamura...........	16,000
			Barletta.............	18,000
			Giovenazzo.........	6,000
			Molfetta............	11,000
			Monopoli...........	17,000
			Trani	14,000
			Terlizzi	10,000
Terra di Otranto.	351,000	Tarente.....	....	14,000
			Brindisi............	6,000
			Gallipoli	8,000
			Lecce...............	14,000
			Otrante.............	2,400
Basilicata.........	456,000	Potenza......	....	9,000
			Lagonegro..........	5,000
			Matera..............	11,000
			Melfi................	8,000
Calabria Citer....	379,000	Cosenza......	....	8,000
			Cassano.............	6,000
			Castro Villari.......	5,000
			Paola...............	5,000
			Rossano.............	7,500
Calabria Ult. pr..	246,000	Reggio.	....	17,000
			Gerace..............	3,000
			Sciglio	4,500
Calabria Ult. sec.	332,000	Catanzaro....	....	11,000
			Cotrone	5,000
			Monteleone	7,000
			Nicastro	6,000
			Pizzo	5,000
			Santa Severina......	1,000
			Squillace............	3,000
			Tropea..............	4,000
Total...	5,810,000			

Division de l'île de Sicile en 7 intendances.

INTENDANCES.	POPULATION.	CHEFS-LIEUX.	POPULATION.
Palermo	438,000	Palerme	168,000
Trapani	146,000	Trapani	24,000
Girgenti	199,000	Girgenti	15,000
Caltanisetta	161,000	Caltanisetta	16,000
Siracusa	190,000	Syracuse	14,000
Catania	293,000	Catane	47,000
Messina	255,000	Messine	40,000
	1,682,000		

Population des îles voisines de la Sicile en 1826 (1).

Alicudi	260	Panaria	200
Baliluzzo	20	Pantellaria	5,000
Felicudi	820	Salina	4,200
Lampeduza	150	Stromboli	2,100
Lipari	18,200	Ustica	700

31,650

Tableau du mouvement de la population du royaume de Naples, en-deçà du Phare (2), *pendant l'année* 1824 (3).

PROVINCES.	MARIAGES.	NAISSANCES.	DÉCÈS.
Naples	5,588	29,258	20,722
Terre de Labour	4,432	23,168	18,570
Principauté Citérieure	2,860	16,917	9,776
Principauté Ultérieure	2,587	13,572	9,558
Abruzze Ultérieure 1re	1,507	10,038	6,012
Abruzze Ultérieure 2e	1,533	9,667	6,578
Abruzze Citérieure	2,177	10,908	8,836
Capitanate	2,289	13,554	9,457
Sannio ou Molise	2,630	14,187	12,636
Terre de Bari	3,144	18,936	11,320
Terre d'Otrante	2,824	15,763	10,414
Basilicate	3,816	20,978	13,166
Calabre Citérieure	2,513	15,717	9,750
Calabre Ultérieure 1re	1,936	9,381	6,353
Calabre Ultérieure 2e	2,969	12,966	10,284
	42,805	235,010	163,432

(1) Cette population est comprise dans celle des intendances.

(2) Cette dénomination napolitaine comprend toutes les provinces continentales.

(3) Giorn. del regno delle due Sicilie, juillet 1825.

Mouvement de la population du royaume de Naples, en-deçà du Phare.

ANNÉES.	NAISSANCES.	DÉCÈS.	POPULATION.
1830.	209,907	188,541	5,732,644
1831.	219,261	192,235	5,754,010

Mouvement de la population de Naples.

ANNÉES.	MARIAGES.	NAISSANCES.	DÉCÈS.	POPULATION FIXE.
1831.	2,397	14,835	13,734	357,403
1832.	2,306	13,552	13,062	358,504
1834.	2,551	14,237	17,107	358,356
1835.	»	»	»	355,386

Mouvement de la population de Palerme en 1824 (1).

Populat.	Dans les couvens.	Mariages.	Naissances.	Enfans naturels.	Décès à domic.	Décès dans les hôpit.	Décès par sexe.
164,793	m. 1,510	978	m. 3,361	597	3,964	1,067	m. 2,627
	f. 3,070		f. 3,197				f. 2,404

Total des naissances... 6,558 Total des décès... 5,031

Excéd. des naiss. sur les décès. 1,527

Mouvement de la population de Palerme pendant les dix années de 1816 *à* 1825 (2).

Population.	Mariages.	Naissances.	Enfans naturels.	Décès.
167,505	10,882	65,766	6,922	48,893

Excédant des naissances sur les décès..... 16,873

Longévité pendant les dix années de 1806 *à* 1815.

Sur 47,914 décès on comptait 79 décédés au-dessus de 97 ans;

Savoir :

De 97 ans à 101	49
De 102 à 105	22
De 106	3
De 107	2
De 109 à 110	3
	79

(1) Bolleltino univers. di scienze letter. arti e polit., 4 juillet 1825.

(2) Voyez Tavole sinottiche sulla populazione di Palermo, par M. *Calcagni*, médecin honoraire du grand hôpital de Palerme.

BUDGET DE LA SICILE EN 1823.

Revenus.	Dépenses.	Excédant des dépenses sur la recette.
41,328,270 francs.	52,349,310 francs.	11,021,040 francs.

BUDGET DU ROYAUME DES DEUX-SICILES EN 1833.

Revenus.	Francs.	*Dépenses.*	Francs.
Impôt foncier	31,620,000	Présidence du conseil des ministres	52,000
Impôt sur les moulins	5,330,000	Ministère des affaires étrangères	1,481,000
Péages	15,631,000	*Id.* de la justice	3,128,000
Impôt sur le fil	13,750,000	*Id.* du culte	198,000
Accises	8,747,000	*Id.* des finances	63,627,090
Taxe sur le tabac	3,570,000	*Id.* de l'intérieur	8,636,000
Enregistr. et timbre	4,547,000	*Id.* de la guerre	31,352,000
Loterie	5,525,000	*Id.* de la marine	6,617,000
Postes	1,292,000	Police	1,065,000
Revenus indéterminés	4,543,000	Liste civile	8,440,000
Retenue du 10e des traitemens	14,951,000		
Revenus tirés de la Sicile	13,107,000	Total des dépenses	124,597,000
Impôts divers	564,000	Excédant des dépenses sur les recettes	11,420,000
Total	123,177,000		113,177,600

La dette publique, dont le chiffre augmente tous les ans, s'élevait en 1826 à 500,000,000

ARMÉE DE TERRE EN TEMPS DE GUERRE.

		Hommes.	Hommes.
Garde royale.	Infanterie	6,475	8,363
	Cavalerie	1,888	
Ligne.	Infanterie	30,434	34,468
	Cavalerie et artillerie	4,034	
Gendarmerie à pied et à cheval			7,514
Vétérans, 3 bataillons			2,700
Total de l'armée de terre			53,045

MARINE.

	Canons.
2 Vaisseaux	158
5 Frégates	222
1 Corvette	12
6 Bricks	76
4 Paquebots	»
18 Navires	468

LIVRE CENT QUATORZIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description physique de la Péninsule hispanique. — Coup d'œil historique sur les anciens peuples de l'Espagne et du Portugal jusqu'à la fin de la domination musulmane.

Aucune contrée de l'Europe ne fut plus favorisée de la nature que la Péninsule hispanique. Des montagnes inaccessibles, favorables à la guerre de partisans, protégent son indépendance contre d'audacieuses tentatives; la variété de son climat permet aux productions des tropiques de s'unir, sur son fertile sol, à celles de la zone tempérée. Des plateaux élevés qui n'attendent que des soins pour se couvrir d'une utile végétation; des collines garnies de ceps vigoureux qui produisent des vins recherchés; des vallées dont la terre est fécondée par de limpides ruisseaux et par les rayons d'un astre bienfaisant; des fleuves qui, partant de divers points rapprochés, peuvent, à l'aide de quelques canaux, entretenir des communications faciles, sont les élémens d'une richesse agricole que d'autres pays lui envient, et qui, utilisés par l'industrie, produiraient des trésors plus précieux que la possession des plus vastes colonies. Une énorme étendue de côtes, des ports vastes, commodes et sûrs, ouverts à la navigation de deux mers, y pourraient concentrer le commerce des deux hémisphères. Quel génie malfaisant a pu paralyser ou corrompre tant de causes de prospérité, et réduire à une population qui est inférieure à celle de la France de plus de 14,000,000 d'individus, la population de la Péninsule, qui surpasse de plus de 2000 lieues carrées la France en superficie?

Cette vaste Péninsule est séparée de la France par une

partie des Pyrénées, et baignée dans la moitié de son circuit par l'Océan, et dans l'autre par la Méditerranée. Sa plus grande étendue de l'est à l'ouest est de 220 lieues, et de 190 du nord au sud. Sa superficie est de 28,900 lieues carrées, dont 5035 appartiennent au Portugal, 23,850 à l'Espagne, et 15 à la république d'Andorra.

Il est peu de pays dont la géographie physique soit plus difficile à étudier; long-temps on a cru que les chaînes de montagnes qui le divisent partaient d'un centre commun et se ramifiaient à peu près comme les nervures d'une feuille de pampre. C'est à un savant dont les connaissances sont aussi variées qu'étendues, que l'on doit les notions exactes que nous possédons sur les montagnes, les cours d'eau et les bassins de la Péninsule. Les Espagnols eux-mêmes ont été puiser des lumières dans ses descriptions de leur propre pays (1). Nous ne pouvons donc mieux faire que d'adopter sous ce rapport la division qu'en a donnée M. Bory de Saint-Vincent.

Il partage les montagnes de cette contrée en sept systèmes distincts que nous appellerons *groupes*.

Le groupe *Pyrénaïque*, qui comprend toute la chaîne

(1) Voyez le Guide du voyageur en Espagne, par M. *Bory de Saint-Vincent*, 1 vol. in-8°, 1823.

Voyez aussi *Diccionario de España y Portugal*, por el doctor don *Sebastian de Miñano*, 10 vol. in-4°, 1826. L'auteur de ce savant ouvrage a, dans son article *Espagne*, traduit littéralement, jusque dans ses détails, la division adoptée par M. *Bory de Saint-Vincent*, ainsi que son aperçu de la Péninsule sous les Romains et pendant le moyen âge. C'est sans doute sans intention que le géographe espagnol a omis d'annoncer à quelle source il avait puisé. Quand on est si riche de ses connaissances, il y a du mérite à emprunter aux autres.

Nous ne faisons cette observation que pour éviter que par la suite les Espagnols n'attribuent à un de leurs compatriotes la description fidèle qu'un Français a donnée de l'Espagne, et ne prétendent dépouiller un de nos savans, comme ils ont fait à l'égard de l'un de nos plus habiles romanciers.

des Pyrénées, se divise en cinq masses principales : 1° la *Méditerranéenne* ou orientale, dont le point culminant est le pic du Canigou : ses pentes donnent naissance au *Ter* et au *Llobrega*, qui se jettent dans la Méditerranée, et à la *Segre*, affluent de l'Èbre ; 2° l'*Aquitanique*, dont les glaciers fournissent les eaux de la Garonne et de l'Adour, tandis qu'ils ne donnent à l'Espagne que de petites rivières ; 3° la *Cantabrique* ou centrale, séparée de la suivante par les sources de l'Èbre ; 4° l'*Asturienne*, presque aussi haute que l'Aquitanique, et coupée à pic du côté du sud ; 5° la *Portugaise* ou occidentale, dont les ramifications s'étendent jusqu'à l'embouchure du Douro ou *Duero*.

La constitution géognostique de la chaîne Pyrénaïque est intéressante sous plusieurs rapports : un naturaliste (1) a reconnu que, bien qu'elle appartienne à la formation granitique, le granite y est moins ancien que dans plusieurs autres parties de l'Europe. Dans toute l'étendue de la chaîne s'élèvent des masses granitiques qui semblent encore porter les traces d'un antique soulèvement. Sur leurs flancs s'appuient des schistes micacés, et sur ceux-ci, les plus anciens dépôts à débris organiques ; des grès rouges surmontent ces derniers, et des calcaires analogues à ceux des Alpes et du Jura s'étendent jusqu'aux dernières pentes. On voit çà et là des marbres blancs ou calcaires lamellaires, placés au-dessus du granite, et sur le calcaire alpin reposent en quelques endroits des roches chargées d'amphibole.

Le groupe *Ibérique* est formé de différentes chaînes dont les pentes vont se joindre au nord-ouest à celles des Pyrénées, et vont se terminer au sud-est près des rives du Guadalaviar. Ces différentes chaînes unies entre elles portent les noms de *Sierra de Oca*, de *Sierra de Moncayo*, de *Sierra de Gudar*, et de *Sierra d'Espadan*.

(1) M. *de Charpentier* : Essai sur la constitution géognostique des Pyrénées.

La *Sierra de Molina*, qui se confond avec celle d'*Albaracin*, et les montagnes de *Cuenca*, s'y rattachent.

La chaîne que composent ces montagnes pourrait former une subdivision sous les noms de monts *Espériques*. Le calcaire ancien se montre partout, et les plaines basses sont couvertes de terrains d'alluvions qui renferment une si grande quantité d'ossemens fossiles, dont plusieurs appartiennent à des animaux perdus, que les habitans ont appelé les terrains qui les recèlent *las calaveras* (les squelettes). Depuis les sources du Guadalaviar jusqu'à son embouchure, les vallées sont traversées par des torrens furieux, environnées d'escarpemens perpendiculaires. Elles sont si profondes, que le soleil n'y pénètre que lorsque ses rayons y donnent d'aplomb. La *Sierra d'Espadan* ressemble à une longue muraille. Ses vallées sombres et silencieuses, d'où l'on aperçoit des pics menaçans couronnés par les nuages, ces monts dont la base est déchirée par des ravins tortueux arrosés par des milliers de ruisseaux, forment un inextricable et gigantesque labyrinthe. Un calcaire ancien, fécond en métaux divers, y domine; mais en descendant vers l'occident, le pays change d'aspect : les montagnes s'arrondissent, et leurs roches noires et poreuses indiquent une origine ignée.

Le groupe appelé *Carpetano-Vettonique*, parce que ses pentes étaient habitées par les *Carpetani* et les *Vettones*, se rattache vers l'est au système Ibérique, et vers l'ouest se termine par le mont *Junto*, qui domine le Tage, non loin de son embouchure. Sa principale chaîne est étroite; elle offre presque partout de vastes escarpemens; elle sépare la vieille Castille de la nouvelle, et la province de Salamanque de l'Estremadure. Pendant l'hiver, elle assemble les orages et les tempêtes qui vont fondre sur Madrid, et dans l'été elle augmente la chaleur de l'atmosphère en réfléchissant les vents brûlans qui, venus de

l'Afrique, traversent les plaines arides de la Manche. Quelques sommets sont assez élevés pour conserver la neige pendant certains étés. On peut diviser ce groupe en trois sous-groupes : l'*oriental* est formé de la *Somo-Sierra* et du *Guadarrama;* le *central*, composé de la *Sierra de Gredos*, est le plus élevé de toute la chaîne : on y voit un petit glacier au lieu nommé *Palacio del Moro Almanzor*, et des lacs d'où s'échappent plusieurs rivières qui vont grossir le Tormès, affluent du Duero; enfin l'*occidental* comprend la *Peña de Francia*, la *Sierra de Gata*, celle d'*Estrella,* et les dernières chaînes qui vont se terminer près de Lisbonne : cette partie est la plus boisée de toutes les montagnes de la Péninsule. La charpente de ces montagnes est formée d'un granite grisâtre à gros grains, qui, par la facilité avec laquelle il se décompose, qui, par les masses plus ou moins grosses d'un granite plus dur qu'il renferme, paraît être l'une des roches les moins anciennes de la formation granitique. Les environs de Madrid sont calcaires : la craie supérieure avec ses silex noirâtres y supporte des dépôts récens.

Le groupe *Lusitanique* est moins élevé que les trois précédens; aucune sommité n'y conserve la neige pendant les chaleurs de l'été. Il s'étend entre le Tage et la Guadiana, comprend les monts de *Tolède* à l'est, la *Sierra de Guadalupe* au centre, et la *Sierra de San-Mames* à l'ouest, qui projette au sud celle d'*Estremos*.

Le groupe *Marianique* est formé de la chaîne du mont *Marianus* des anciens; la plus grande partie de sa masse sépare le cours de la Guadiana de celui du Guadalquivir; ses sommets ne conservent la neige que pendant neuf mois, ils surpassent en hauteur ceux de la chaîne précédente : quelques uns atteignent 8 à 900 toises d'élévation. Son extrémité orientale est formée de deux branches, dont l'une porte le nom de *Sierra Alcaras*, et l'autre celui de

Sierra de Seguro. Le centre est célèbre sous le nom de *Sierra-Morena*, nom qui signifie montagnes noires, et qui offre une sorte d'analogie avec l'antique nom *Mons Marianus*. C'est là que des brigands ont établi leurs repaires; c'est de là qu'ils fondent sur le voyageur. La *Sierra Albaleyra*, qui se termine près de la Guadiana, forme son extrémité occidentale. Les collines qui entourent Alcaras sont composées de psammites ou de grès argileux. Les sommets situés près des sources du fleuve voient s'étendre à leur base une chaîne de volcans éteints parfaitement reconnaissables (1).

Le groupe *Cunéique* ne se compose que de la petite chaîne appelée dans l'antiquité *Mons Cuneus.* Il s'étend depuis l'embouchure de la Guadiana jusqu'au cap Saint-Vincent, et sépare le royaume d'Algarve de la province de l'Alemtejo, qui forme la partie méridionale du Portugal. On le divise en deux chaînes : l'*orientale*, ou la *Sierra Calderona*, et l'occidentale, ou la *Sierra de Monchique.* Ce groupe ne renferme point de hautes sommités; il diffère même de tous les autres par sa constitution physique : on ne voit partout que des roches arénacées, que d'anciennes coulées de laves, surtout vers la partie orientale, dont le nom, qui signifie *chaîne à chaudrons*, convient parfaitement à une réunion de mamelons volcaniques dont les cratères ont conservé leurs formes et les caractères qui retracent leur origine.

Le groupe *Bétique*, dont les pentes septentrionales formaient la province romaine de *Betica*, s'étend depuis le *Rio Almanzor* jusqu'aux dernières pentes qui se terminent vers l'embouchure du Guadalquivir. Le centre est occupé par la *Sierra Nevada* et par celle de *Loja.* Ce n'est pas le plus vaste groupe de la Péninsule, mais c'est sans contredit le plus

(1) Introduccion à la Historia natural y à la Geografia fisica de España, por *Bowles*, in-4°, 1782.

élevé. Quelques unes de ses cimes surpassent en hauteur celles des Pyrénées : elles sont couvertes de glaciers éternels. On y remarque les profils heurtés des monts d'*Ubrique*, d'*Algodonales* et del *Gastor*, entre lesquels domine le pic de *San Cristoval :* la neige n'y fond que dans les étés d'une chaleur extraordinaire; elle se conserve plus habituellement sur le point culminant de la *Sierra-nia de Ronda*, où l'on voit le petit ermitage appelé *Nuestra Señora de las Nieves* (Notre-Dame des Neiges). A mesure que l'on avance vers l'orient, en suivant la crête de ces monts, plusieurs groupes rivaux en hauteur se succèdent : ce sont ceux de la *Sierra Prieta*, de la *Sierra d'Alhama* et de la *Sierra Tejada*. Le plus pittoresque est celui du *Torqual*, dont les rochers, de formes et de dimensions variées, sont si confusément et si singulièrement entassés, que leurs longues avenues ressemblent à une ville en ruine, construite par les Titans; mais l'effet imposant de ces montagnes n'est point à comparer à celui que produisent les cimes de la *Sierra Nevada*, « immense dominatrice de l'horizon, revêtue de frimas resplendissans dont la permanence commence à 3050 et quelques mètres de hauteur au-dessus du niveau de la Méditerranée qui baigne ses racines méridionales. De ces cimes, ajoute M. Bory de Saint-Vincent, on aperçoit en même temps la Sierra Morena, distante de plus de 30 lieues vers le nord, et les côtes africaines qui sont au moins à 45 lieues du côté du sud. Le Mulahacen est le point le plus élevé de cette série de pics fièrement couronnés de glaces éternelles. Sa forme imposante est tronquée vers le ciel où il atteint à peu près à la même hauteur que le fameux pic de Ténériffe, c'est-à-dire à 3600 ou 3700 mètres au moins. »

Les vallées du groupe Bétique sont profondes et se croisent dans toutes les directions; des eaux limpides les sillonnent et les fertilisent.

Toute la chaîne appartient à la série des terrains primordiaux : la *Sierra Nevada* est schisteuse; sur le gneiss s'appuient des calcaires saccharoïdes et des marbres veinés des plus brillantes couleurs, ainsi que des brèches calcaires susceptibles d'être employées comme ornemens dans les constructions. Près du cap de Gate, on trouve de ces belles agates *onyx* que les lapidaires appellent *niccolo;* à l'autre extrémité de la chaîne, le rocher de Gibraltar s'élève à 450 mètres au-dessus de la Méditerranée. Il a depuis long-temps fixé l'attention des géologues. Le calcaire gris dont il est formé est divisé par des fentes perpendiculaires remplies de concrétions calcaires et ferrugineuses du plus beau rouge, pétries d'une immense quantité d'ossemens et de coquilles terrestres. Ces restes de mammifères, dont quelques uns ont appartenu à de petits rongeurs, et d'autres à des cerfs, qui tous diffèrent des espèces qui vivent en Europe, attestent l'un de ces cataclysmes partiels dont la violence a détruit et entraîné les animaux qui habitaient les plateaux de nos continens (1).

Nous ne quitterons point les hauteurs de la Péninsule sans parler de ces *parameras* ou plateaux intérieurs toujours fort élevés, souvent d'une étendue considérable, qui se prolongent entre plusieurs parties des divers systèmes de montagnes que nous venons de parcourir, ou vers leur faîte, de manière à tromper l'œil sur leur élévation. Les plus remarquables de ces plateaux solitaires et nus sont ceux d'Avila et de la province de Soria. Les Pyrénées, les montagnes de Molina, d'Albarracin et de Cuenca, celles de Tolède et de Gredos offrent de nombreux exemples de ces *parameras* qui, à part leur étendue, pourraient être comparés aux plateaux déserts de l'Asie.

(1) Voyez les Recherches sur les ossemens fossiles, par *G. Cuvier*, in-4°, 1821.

La Péninsule hispanique est encore imparfaitement connue sous le rapport géologique. La Catalogne offre un grand dépôt de grès vert, c'est-à-dire appartenant à la partie inférieure du terrain crétacé : le mont Serrat en est entièrement composé. Les environs d'Olot offrent plusieurs volcans éteints.

De grands bassins d'eau douce ont laissé leurs dépôts sur les plateaux granitiques et schisteux du centre de la Péninsule : tels que les environs de Madrid, de Burgos, de Tolède, de Valladolid, etc.

D'autres grands bassins, marins et lacustres, appartenant aux dépôts supercrétacés les plus supérieurs, se trouvent aux environs de Barcelone, de Tortose, d'Alicante, de Malaga et de Murcie.

Les montagnes de la Galice sont formées de granite, de gneiss et de schiste.

Dans l'Estremadure et l'Andalousie, ce sont des roches quarzeuses qui constituent le sommet des montagnes; leurs pentes sont formées de roches schisteuses recouvertes d'une prodigieuse quantité de blocs provenant de la destruction des sommets de la chaîne.

La vallée du Guadalquivir est creusée au milieu de terrains supercrétacés supérieur et moyen. L'Espagne méridionale renferme des calcaires blancs ou *lias*. Dans le royaume de Grenade, la Sierra de Filabres est formée de schistes cristallins, et les contre-forts de calcaire jurassique. Des dépôts de sel gemme se trouvent au-dessous de ces roches. L'Andalousie a aussi des sources et des lacs salés. La côte, aux environs de Tarifa, présente d'autres brèches osseuses que celles de Gibraltar.

En Portugal, Porto s'élève sur un sol ancien; Lisbonne est environnée de dépôts supercrétacés supérieurs, de craie et de coulées basaltiques. On retrouve les mêmes formations près du cap Saint-Vincent.

Considérée physiquement, la Péninsule peut se diviser en cinq grands bassins considérables, et en cinq moins importans. Ces bassins, désignés par les principaux cours d'eau qui les traversent, sont dans la première classe ceux de l'Èbre, du Duero, du Tage, de la Guadiana et du Guadalquivir. Dans la seconde classe on voit ceux du Guadalaviar, du Jucar, de la Segura, du Mondego et du Minho. Le moins considérable de ceux de la première classe est celui de l'Èbre; mais aussi c'est le plus important de ceux qui versent leurs eaux dans la Méditerranée; les autres, au nombre de trois, inclinés dans le même sens, appartiennent à la seconde classe; tandis que quatre grands bassins et deux de moindre importance portent à l'Océan les eaux de la Péninsule. Il semblerait, d'après cette disposition, qu'avant la formation du détroit de Gibraltar, qui permit aux eaux de la Méditerranée de s'unir à celles de l'Océan, toutes les pentes orientales et méridionales de la Péninsule devaient être sous les eaux, tandis que depuis long-temps les pentes qui se dirigent vers l'Océan étaient à nu.

Le bassin du *Tage* est le plus vaste de toute la Péninsule; son fleuve était célèbre dans l'antiquité : il n'a pas changé de nom, les Romains l'appelaient *Tagus*. Les poètes ont chanté ses bords heureux et ses rives fleuries; mais en parcourant ses détours sinueux, on voit peu de sites capables de justifier la réputation que Silius Italicus, d'autres écrivains et quelques romanciers lui ont faite. Ses bords arides sont presque partout coupés à pic; dans les trois quarts de son cours il a la rapidité d'un torrent, et la vase rougeâtre qu'il entraîne ne renferme plus les parcelles d'or qui lui avaient valu chez les anciens le surnom d'*Auratus*. Ce fleuve, qui prend sa source dans les monts d'Albaracin, et dont le cours est de 170 lieues, a pour affluens sur sa rive droite, le *Jarama*, qui se grossit des eaux du Tajuna; le *Guadarrama*, qui descend des montagnes du

même nom; l'*Alberche*, qui prend sa source entre les monts de Gredos et d'Avila; le *Tietar*, qui descend d'une des branches des monts de Gredos; l'*Alagon*, qui a sa source dans la Sierra de Francia, et le *Zezere*, qui prend naissance au pied de la Sierra d'Estrella. Sur sa rive gauche, le *Rio del Monte* et le *Salor*, qui descendent, l'un de la Sierra Guadalupe, et l'autre de celle de *Montanchès*, sont les principales rivières qui l'alimentent.

L'antique nom du fleuve *Anas* se conserve encore dans celui de la *Guadiana*, sorte de périphrase arabe qui signifie l'*eau de l'Ana*. Ce fleuve, dont le cours est d'environ 150 lieues, prend, sous le nom de Rio Gijuela, sa source dans les montagnes de *Cuenca*. Cependant, comme il est formé de plusieurs cours d'eau réunis, son origine paraît encore être incertaine. On croit qu'il sort des lagunes de Riduera, d'où s'échappe en effet un ruisseau qui disparaît après un cours de 10 lieues, pour reparaître ensuite près d'un endroit appelé *Ojos de Guadiana*. Ces *Ojos* ou ces *yeux* sont de gros jets d'eau qui sortent de terre en bouillonnant, et qui forment, par leur réunion, un canal auquel on donne dans le pays le nom de *Guadiana*. On connaît des rivières qui se perdent et reparaissent; mais si les lagunes de Riduera sont bien les sources du fleuve, il disparaît deux fois avant de parcourir son vaste bassin. Au-dessous du *Gijuela* son cours est encore de peu d'importance; ce n'est que lorsqu'il a reçu sur sa rive droite le *Bullague*, qui descend des monts de Tolède, et sur sa gauche le *Jabalon*, qu'il commence à en acquérir. Plus bas, la *Guadalema* et le *Zuja*, qui prennent leurs sources dans les montagnes qui appartiennent à la Sierra Morena; le *Matachel*, sorti de la Sierra Constantina; l'*Ardila* et la *Chanza*, descendus de la Sierra d'Aracena, complètent les principales rivières qui se jettent dans la Guadiana, et lui donnent assez de vitesse pour former

au-dessous de Martola une cascade appelée *Salto del lobo* (le saut du *loup*).

Le *Duero*, appelé *Durius* chez les anciens, et *Douro* par les Portugais, coule dans un bassin plus considérable en largeur que ceux du Tage et de la Guadiana; il prend sa source au pic d'*Urbion*, qu'il sépare de la *Sierra Oca* : son cours est d'environ 140 lieues. La largeur de son bassin donne à la plupart de ses affluens une grande importance. L'un des plus considérables sur sa rive droite est la *Pisuerga*, formée de la réunion de plusieurs rivières qui descendent de la *Sierra Oca* et des Pyrénées ; plus loin, l'*Esla*, qui prend naissance dans cette chaîne et qui reçoit elle-même plusieurs autres rivières; et la *Tamega*, qui s'y jette 15 lieues avant qu'il ne tombe dans l'Océan. Sur sa rive gauche, l'*Eresma*, qui vient des parameras d'Avila, la *Tormès*, qui sort des hautes cimes de Gredos, et le *Rio Coa*, qui descend de la Sierra de *Gata*, donnent au Duero l'importance dont il jouit. Le sol de ce bassin n'est point sans fertilité; mais dans quelques endroits c'est une terre trop lourde que la pluie transforme en une boue épaisse et tenace, et dans d'autres ce sont des sables mobiles sur lesquels on ne voit que des arbres résineux. A sa sortie des montagnes, le fleuve traverse de vastes et monotones parameras, de 7 ou 800 mètres d'élévation : la pauvreté de la végétation fait paraître plus triste leur immense étendue.

Les Arabes, en se rendant maîtres de la Péninsule, furent frappés de la grandeur du *Bœtis*, et lui imposèrent le nom de *Guad-al-Kebir*, qui signifie *le grand fleuve*, et que les Espagnols ont altéré en l'appelant *Guadalquivir*. Suivant l'opinion vulgaire, il prend sa source sur le versant occidental de la *Sierra Sagra ;* mais comme d'après les règles généralement admises en géographie, l'origine d'un fleuve se cherche dans la source du cours d'eau le plus

éloigné de son embouchure, le *Guadarmena*, qui descend de la Sierra Alcaras, porte un nom qui ne lui convient point, et devrait s'appeler Guadalquivir; ainsi ce fleuve prendrait naissance dans le bassin même de la Guadiana et traverserait le groupe Bétique. Deux autres rivières importantes sorties du même bassin viennent se réunir à lui sur sa rive droite : l'une est l'*Ajandula*, qui coule à travers la Sierra Morena; l'autre est le *Biar*, qui se fraie un chemin au milieu de la *Sierra Constantina.* Sur sa rive gauche, le *Génil*, l'ancien *Singilis*, est la plus considérable des rivières qu'il reçoit de la *Sierra Nevada.* Une partie du terrain que traverse le *Génil* est imprégné de sel à une grande profondeur, et se couvre pendant l'été d'efflorescences qui nuisent à la végétation. Après sa jonction avec ce cours d'eau, le fleuve traverse un pays plat dont on remarque la richesse jusqu'à peu de distance de Séville, où, depuis le *Tablado* jusqu'aux salines de *San Lucar*, s'étend sur une largeur d'une à deux lieues une bande de terrain qui, sous le nom de *Marisma*, rappelle l'insalubrité des *Maremmes* de l'Italie. Cette petite région inhabitée est arrosée par quelques ruisseaux d'eau salée qui descendent des pentes de Moron et de Montelliano, la transforment en une espèce de marais dont la vase ne nourrit que quelques plantes grêles et propres seulement à fournir de la soude, tandis que le fleuve, partagé en plusieurs bras, laisse au milieu de son cours les îles *Menor* et *Major*, dont les magnifiques prairies nourrissent une grande quantité de bêtes à cornes. En remontant son cours depuis son embouchure, le fleuve cesse d'être navigable au-delà de Cordoue.

C'est à *Font-Ibre*, en latin *Fons-Ibera*, dans la vallée de *Reynosa*, que l'*Ebre* prend sa source. Les anciens le connaissaient sous le nom d'*Iberus.* Dans la plus grande partie de son cours il est resserré par des montagnes dont la plupart forment des vallées transversales qui servent de route

à ses nombreux affluens. Sur sa rive gauche, l'*Agra* et l'*Arragon* se réunissent un peu avant de devenir ses tributaires; plus bas, le *Gallegos*, la *Cinca* et la *Sègre* s'y jettent au-dessous de Mequinenza : toutes ces rivières descendent des Pyrénées. Les monts *Oca*, la Sierra de *Moncayo* et la Peña *Goloca* lui fournissent des affluens importans : ce sont le *Xalon*, dont on a comparé le volume à celui de la *Marne*, et le *Guadalope*, qui avait été utilisé par les Arabes pour la canalisation du bassin de l'Ebre. Ce fleuve, dont les sinuosités forment une longueur d'environ 120 lieues, est, par son étendue et le volume de ses eaux, comparable à la Seine; il est moins sinueux, mais plus rapide. Des rochers descendus des montagnes entravent souvent sa navigation ; aussi le gouvernement espagnol a-t-il dépensé des sommes considérables pour la construction d'un canal qui règne parallèlement au fleuve, depuis Tudela jusqu'à Sastaga. Il n'eût pas été moins utile de faire communiquer l'Ebre avec le Duero par un canal commencé depuis long-temps. Le terrain qui sépare leur cours n'offrait point d'obstacles, mais l'argent a manqué. De Mequinenza à Lerida un autre canal côtoie la *Sègre*. La canalisation du bassin de l'Ebre a répandu l'abondance dans cette partie de l'Espagne ; cependant ces canaux n'ont point suffi. Les atterrissemens que le fleuve porte à la Méditerranée ont formé à son embouchure un delta considérable : il a fallu creuser aussi un canal pour que les navires pussent remonter jusqu'à la petite ville d'Amposta, au-dessous de Tortose.

Les autres bassins de la Péninsule, malgré leur peu d'importance, méritent cependant d'être décrits : au sud de celui de l'Ebre, s'étend celui du *Guadalaviar*, rivière ou plutôt petit fleuve qui prend sa source entre la *Sierra Molina* et la *Sierra d'Albaracin*, et qu'alimentent plusieurs rivières dont l'*Alhambra* est la plus considérable. Le

cours de ce petit fleuve est de plus de 50 lieues; le bassin qu'il arrose est circonscrit au nord par la Peña Goloca, et par d'autres branches de montagnes qui s'étendent jusque vers l'Ebre; à l'ouest, par la chaîne que prolongent les monts d'Albaracin. A ce bassin succède au sud celui du *Jucar*, autre petit fleuve alimenté par le *Gabriel* et le *Lambay*, et qui, dans sa conformation irrégulière, est environné de montagnes élevées et de collines. Le Jucar prend naissance sur les pentes occidentales des monts d'Albaracin, et compte plus de 80 lieues de longueur. Le bassin que traverse la *Segura* est plus large que les deux précédens; au nord et à l'est, il n'est formé que par des collines; au nord-ouest on voit le groupe appelé *Peñas de san Pedro;* à l'est s'étendent les chaînes appelées *Sierra Alcaras* et *Sierra Sagra*. La Segura, dont les détours forment une longueur de 55 lieues, reçoit les eaux du *Rio Mundo*, du *Quipar* et de la *Sangonera;* ses bords sont déserts et sauvages jusqu'à la moitié de son cours, où depuis la vallée de *Ricote* jusqu'à la Méditerranée ils offrent la plus riche végétation.

Des deux petits versans qui envoient leurs eaux à l'Océan, le plus considérable est celui du *Minho* : ce fleuve descend de la *Sierra de Mondonedo;* il n'a pas plus de 60 lieues de cours, mais sa largeur est considérable. Il coule dans la direction du nord au sud jusqu'à sa réunion avec le *Sil;* puis il suit celle de l'ouest, dominé d'un côté par la Sierra de *Penagache* et celle d'*Estrica*, et de l'autre par la chaîne de *Barcia*. Les hautes montagnes de ce bassin sont, indépendamment de celles qui appartiennent aux Pyrénées, la *Sierra de Segondina*, qui donne naissance au *Bibey*, affluent du *Sil*. Au sud du Duero coule dans la direction de l'est à l'ouest, au milieu d'un bassin formé par la *Sierra de Alcoba* et par celle d'*Estrella*, le *Mondego*, petit fleuve de 50 lieues de cours, alimenté par

la petite rivière de l'*Alva*, par la *Seire* et enfin par la *Soire*.

La division de la Péninsule en bassins ne peut point satisfaire le géographe qui cherche dans la description d'une contrée d'autres limites que celles que l'œil peut saisir, d'autres divisions physiques que le cours des fleuves. Un savant (1) que nous estimons, et dont les lumières ont toujours éclairci les questions qu'il a voulu approfondir, a partagé la Péninsule en quatre grands versans : le *Cantabrique*, formé des pentes septentrionales des Pyrénées, depuis les sources de l'Adour jusqu'au cap Ortegal ; le *Lusitanique*, composé des pentes méridionales des Pyrénées et de celles d'où descendent le Duero, le Tage et la Guadiana : versant qui comprend un vaste demi-cercle dont les deux extrémités sont les bouches de ce fleuve et le cap Ortegal ; le versant *Ibérique*, formé des pentes méridionales de la Sierra Morena, et de toutes les montagnes qui se rattachant à cette chaîne vont se terminer au cap de Gate : dans cette enceinte se trouve comprise la Sierra Nevada, et l'on y voit circuler le Guadalquivir et ses affluens ; enfin le versant *Bétique*, comprenant les pentes orientales de toutes les montagnes qui, depuis le cap de Gate jusqu'aux Pyrénées, forment la *Sierra de Algamilla*, la *Sierra de Segura*, la *Sierra de Albaracin*, la *Sierra de Molina*, la *Sierra de Moncayo* et celle de *Oca*. Depuis leur embranchement avec celles-ci, toutes les pentes méridionales des Pyrénées en font partie. Cette division, qui paraît propre à expliquer la route que les mers durent prendre en abandonnant le terrain de la Péninsule, ne nous paraît pas répondre rigoureusement aux questions relatives aux phénomènes que présente la végétation de cette contrée ; nous croyons donc devoir en adopter une qui, partageant cette belle portion de l'Europe

(1) M. *Bory de Saint-Vincent*.

en six régions, nous semble propre à classer d'une manière plus exacte les principaux faits relatifs à la température.

La région *centrale* ou *celtibérique* doit comprendre les deux plateaux de la vieille et de la nouvelle Castille, c'est-à-dire la *Sierra de Gata*, celle de *Gredos*, celle d'*Avila*, et les montagnes de *Somo Sierra*, au nord du Tage ; au sud de ce fleuve, la Sierra de *Mamès* et les monts de *Tolède*, jusqu'aux défilés de la *Sierra Molina*, ainsi que toutes les pentes occidentales de la *Sierra Morena* et de la *Sierra de Albaracin*, jusqu'à celle de *Martes*. Ce vaste noyau de la Péninsule, quoique renfermant des sommets isolés et des forêts, comprend des plaines immenses, nues et monotones : c'est une réunion de plateaux qui offre beaucoup d'analogie avec le plateau central de l'Asie-Mineure. On n'y voit point de pommiers, l'olivier commence à s'y montrer vers le sud, et la vigne y réussit presque partout. C'est dans cette région que croît le chêne à glands doux, dont le fruit, connu sous le nom de *bellotte*, a la saveur de l'amande douce, et fait concevoir la possibilité que les premiers peuples en aient fait leur nourriture.

La région *méridionale* ou *Bétique* s'étend, de l'est à l'ouest, depuis le cap *Pâlos* jusqu'au cap *Saint-Vincent*, et du nord au sud, depuis les pentes méridionales de la Sierra Morena, en y comprenant les montagnes d'Algarve, jusqu'à l'Océan et la Méditerranée. Le climat y est plus ardent qu'en Sicile. Les parties que borde la mer forment une zone que l'on peut appeler africaine, caractérisée par le bananier, le palmier nain et le cactus (1). Les lieux pierreux sont couverts de câpriers, dont les nombreuses et longues tiges, dont la large fleur aux étamines pourprées,

(1) Voyez la Géographie botanique de M. *Schow* ; Copenhague, 1822.

couvrent de leurs touffes gracieuses les terrains incultes et les rochers. Une seconde zone toujours verdoyante s'élève au-dessus de la précédente; elle se compose des végétaux de l'Italie et de la Sicile : des cistes, des thyms, des myrtes, des orangers et des citronniers, le laurier-rose et l'agnus-castus, le tamaris et le nérion, y recherchent les bords des torrens. A cette zone succède celle des cultures européennes caractérisées par la vigne; les forêts de pins forment une autre zone au-dessus de laquelle s'élèvent celle qui donne naissance aux plantes alpines, et enfin la zone des neiges éternelles.

La région *orientale* ou *Ibérique* occupe, du nord au sud, l'espace compris entre le cap Pâlos et le cap Creux, et de l'est à l'ouest, comprend le bassin de l'Ebre et les terrains qui s'étendent entre les cimes de la Sierra de Molina, de la Sierra d'Albaracin, de la Sierra Martes, les montagnes de Palomera, celles de Orihuela et la Méditerranée. Cette magnifique portion de la Péninsule, que l'on peut comparer aux rivages de l'Ionie et de la Doride, possède toutes les plantes de la Sicile, de l'Archipel et du Levant. L'olivier y prospère dans toute son étendue; le caroubier y croît près du lentisque; le myrte, le laurier, le figuier, le grenadier et le mûrier y étendent leurs feuillages variés; la vigne y donne un vin fortement coloré et capiteux; mais elle offre, comme les précédentes, plusieurs zones qui présentent diverses nuances de végétation, depuis les basses vallées jusqu'aux sommets des Pyrénées.

La région du *Tage inférieur*, ou *Lusitanique*, s'étend, du sud au nord, depuis le cap Saint-Vincent jusqu'au cap de la Roca. Sa largeur est déterminée par la branche méridionale de la Sierra d'Estremos, à laquelle succède, en remontant vers le nord, la Sierra de Mamès. Cette région est abritée contre les vents froids par les montagnes qui s'étendent au nord du Tage. Ses parties basses sont cou-

vertes de landes sablonneuses. On y distingue la zone des orangers et des oliviers. C'est vers les côtes, et surtout dans la partie méridionale, que la végétation a offert à M. Bory de Saint-Vincent des caractères qui la rapprochent de celle des îles Atlantiques. Depuis les monts de *Cintra* et de la Semas de *Ourem,* jusqu'au cap Saint-Vincent, dit-il, on rencontre un grand nombre de plantes que les botanistes avaient jusqu'ici supposées propres aux Açores, à Madère et même aux Canaries. Les végétaux américains s'y plaisent et se multiplient avec facilité; quelques uns pourraient même être comptés au nombre des plantes indigènes, au point qu'ils finissent souvent par envahir aux dépens de ces dernières des terrains d'une grande étendue, où ils prospèrent comme dans leur propre patrie.

La région du *Duero*, ou *Gallecique*, qui, du sud au nord, occupe l'espace compris entre le cap de Roca et le cap Finistère, offre un aspect différent de celui des précédentes : on y voit la région des châtaigniers et des chênes, ainsi que celle des vignes; l'olivier et l'oranger ne s'y montrent que dans les parties les plus basses, au sud du Duero.

La région *septentrionale* ou *Cantabrique*, qui comprend l'espace situé depuis les sources de l'Adour jusqu'au cap Finistère, est coupée par des vallées qui se dirigent tantôt de l'est à l'ouest, et tantôt du sud au nord. Les plaines y sont peu étendues, encore n'en remarque-t-on que près des côtes. Le caractère constant et uniforme de cette région est l'absence du ciste et du laurier-rose, la difficulté d'y élever l'oranger et l'olivier, et d'y cultiver avec succès la vigne. De belles forêts, d'abondans pâturages et de brillans tapis de fleurs, couvrent les monts et les vallées de cette riche région. Un sol gras et fertile, la constante humidité de l'air, contribuent à entretenir cette agréable verdure; le pommier qui y croît partout, le cidre qui remplace un

vin sans chaleur, pourraient faire appeler cette contrée la Normandie de la Péninsule.

Si, comme tout porte à le croire, l'Afrique et l'Espagne ont été réunies, les îles Baléares ont dû faire partie de la Péninsule; elles paraissent être un prolongement de la chaîne qui a formé le cap Saint-Martin : leur direction générale est du sud-ouest au nord-est; elles se composent de quatre îles principales : *Ivice* et *Fromentera*, *Majorque* et *Minorque;* plusieurs îlots avoisinent leurs côtes. Autour d'*Ivice*, on voit *Conejera-Grande* (la grande île aux lapins), *Esparto*, *Bebra*, *Espalmador*, *Espardell* et *Tagam*. Près des côtes de Majorque s'élèvent *Dragonera* (l'île aux dragons), *Conejera* (l'île aux lapins), et *Cabrera* (l'île aux chèvres). L'île d'*Ayre* est à peu de distance des côtes méridionales de *Minorque*. Nous nous dispensons de nommer d'autres rochers de nulle importance.

L'île de *Fromentera* compte 5 lieues dans sa plus grande longueur, et 4 dans sa plus grande largeur; on croit qu'elle doit son nom moderne à la quantité considérable de céréales qu'elle produit relativement à sa superficie; c'était la petite *Pityusa* (*Pityusa minor*) des anciens. *Ivice* ou *Iviza*, au nord de la précédente, a 22 lieues de tour; les Romains lui donnaient le nom d'*Ebusus*. Leur antique nom de *Pityuses* annonce que ces îles étaient couvertes de forêts.

Majorque ou *Mallorca* est l'île *Balearis major* des anciens; elle a 50 lieues de tour, et Strabon dit que les lapins que les premiers habitans y transportèrent s'y multiplièrent tellement, que l'on fut obligé d'implorer le secours des Romains pour les détruire (1).

L'île *Minorque* ou *Menorca* est l'ancienne *Balearis minor*, située à l'est de la précédente; elle a 38 lieues de circuit.

Le sol de ces îles est montueux, leur constitution géo-

(1) Lib. III, cap. II, § 2.

gnostique est partout la même; les roches calcaires y dominent : ce qui paraît confirmer leur antique réunion sous-marine avec le cap Saint-Martin. Depuis le séjour qu'un naturaliste français (1) y fit en 1825, on connaît aujourd'hui d'une manière positive les hauteurs de leurs montagnes, leurs roches et leurs végétaux. L'île Majorque est la plus intéressante sous ces divers rapports; ses deux principales montagnes sont le *Puig de Torcella* et le *Puig Major* (2). Les deux groupes de montagnes qui la divisent sont formés de calcaires appartenant au terrain jurassique, c'est-à-dire de cette roche appelée *lias* par les Anglais, et de calcaires oolithiques. On y trouve aussi des dolomies, des porphyres, et quelques roches qui semblent avoir une origine ignée. Des sources minérales et divers échantillons de minerai de cuivre, indiquent dans cette île des richesses dont on ne tire point parti. Majorque, comme les autres Baléares, offre des sommets arides et de vertes vallées; le caroubier et l'olivier s'y montrent dans toute leur vigueur : le premier occupe le niveau le plus bas, et jusqu'à la hauteur de 500 mètres; le second, ainsi que le buis, s'élèvent sur les montagnes. Ils se réunissent au pin d'Alep pour garnir leurs pentes; mais ce dernier forme des forêts qui règnent jusqu'à 200 mètres plus haut. Il se mêle souvent au chêne vert qui croît encore à 100 mètres au-dessus. Les cimes les plus élevées ne se couvrent que d'une espèce de *seslère* (*sesleria sœrelna*). Sur les coteaux maritimes le palmier nain protége de son large feuillage de jolies espèces de cyclames, des ononides à fleurs blanches ou purpurines, et quelques élégantes anthyllides. On voit souvent sur les montagnes les paysans

(1) M. *Cambessède*, membre des sociétés d'histoire naturelle et philomatique de Paris. — (2) M. *Cambessède* a mesuré ces deux montagnes à l'aide du baromètre; voici la hauteur qu'il leur donne : Puig de Torcella, 1463,6 mètres; Puig Major, 1115,4.

mettre le feu aux forêts de pins et de chênes pour favoriser la végétation d'une plante qu'ils appellent *carregt* (*donax-tenax*). Cette plante, qui vit en société, se répand sur tout le terrain vacant, et produit, l'année suivante, une nourriture abondante aux mulets des campagnards. En vain les pins et les chênes poussent-ils quelques rejetons qui partout ailleurs serviraient à remplacer la forêt détruite, les *carregts* conservent l'emplacement qu'ils ont usurpé, et ce n'est qu'après de longues années qu'ils cèdent aux efforts de leurs gigantesques rivaux. Sur les coteaux pierreux qui avoisinent les montagnes de Majorque, le myrte, le pistachier lentisque, le câprier épineux, le ciste et le romarin indiquent aux botanistes la région méditerranéenne. Le cactier-raquette entoure les jardins; sur les bords de la mer, le tamaris et la salicorne ligneuse croissent au milieu des marais salés; enfin la vigne s'élève en amphithéâtre sur les flancs de plusieurs collines, et le cotonnier se plaît dans les terrains bas et humides (1). L'analogie qui existe sous le rapport physique entre Majorque et les autres îles Baléares, nous dispense de poursuivre sur leur sol nos observations relatives à l'histoire naturelle.

Le nom de *Baléares* (*Balearides*) fut donné par les Grecs aux habitans de ces îles parce qu'ils étaient d'une grande habileté à se servir de la fronde (2). Suivant Pline, on les appelait aussi *Gymnasii*, parce qu'ils étaient nus lorsqu'ils marchaient au combat (3); leurs armes consistaient en un petit bouclier, un javelot et trois frondes différentes, selon la distance où ils voulaient atteindre. Pour habituer de bonne heure leurs enfans à un coup d'œil sûr, on ne leur donnait que la nourriture qu'ils avaient abattue

(1) Enumeratio plantarum quæ reperiuntur in insulis Balearius. *Cambessède*, in-4°, Paris, 1827. —(2) Du mot grec βάλλω (lancer).

(3) *Plin.*, Hist. nat., lib. III, cap. v.

de loin avec la pierre lancée par leur fronde. Il faut croire que les Grecs et les Romains n'avaient point de relations d'amitié avec ces peuples, puisqu'ils leur donnaient le surnom de *nus;* car il paraît certain que, dans la vie privée, ils portaient des robes long-temps avant les habitans de l'Italie. Diodore rapporte un singulier usage établi parmi eux : la cérémonie du mariage, dit-il, se termine par un festin; mais le nouveau marié ne peut habiter avec sa femme qu'après qu'elle a accordé ses faveurs à chacun des convives. Les Romains subjuguèrent les îles Baléares, moins pour faire cesser les pirateries de leurs habitans que pour enlever aux Carthaginois des stations importantes pour le commerce de la Méditerranée; ils fondèrent dans l'île de Majorque *Palma* et *Pollensa*, dont nous parlerons plus tard : ces îles firent partie de la province *Tarraconaise.*

On a fait beaucoup de conjectures sur l'origine des noms de *Hispania* et *Hesperia*, que les anciens donnèrent à la Péninsule; les plus probables sont, que celui d'*Hispania* vient du mot phénicien *span*, qui signifie *caché*, parce que ce pays était pour les Phéniciens une contrée éloignée et peu connue. On a dit aussi qu'ils l'appelèrent *Spania*, à cause de la quantité de lapins qu'ils y trouvèrent (1). Les Grecs la nommèrent *Hesperia*, parce que, pour eux, elle était située au couchant (2). Le nom de *Iberia*, qu'elle portait aussi, paraît venir de celui de ses premiers habitans. M. Bory de Saint-Vincent croit qu'ils étaient une colonie venue de l'île ou du continent de l'Atlantide. Cette assertion est sujette à bien des contro-

(1) La double signification du mot *Span* (caché, lapin) prête à ces diverses interprétations. Les Romains adoptèrent la dernière, comme le prouve une médaille d'Adrien, sur laquelle l'Espagne est représentée sous la figure d'une femme ayant à ses côtés un lapin. Voyez *Florez*, Medallas de España, tom. Ier, pag. 109.

(2) En grec ἑσπέρα (soir, occident).

verses; mais elle est au moins aussi raisonnable que la supposition admise par plusieurs auteurs espagnols, que ces premiers peuples descendaient de ce fils de Noé appelé Tubaï, qui débarqua en Espagne vingt-deux siècles avant notre ère.

Les *Iberi* étaient, suivant Hérodote, divisés en six tribus : les *Cynètes*, les *Glètes*, les *Tartesses* ou *Turdetani*, les *Eleusinii*, les *Martinii* et les *Celeiani*. Strabon dit (1), en parlant des Turdetani, que la civilisation était fort avancée chez eux, qu'ils s'appliquaient aux belles-lettres, qu'ils possédaient des poèmes et des livres d'histoire très-anciens, et des lois qu'ils prétendaient être écrites en vers depuis 6000 ans.

Diodore de Sicile parle du passage des *Celtes* en *Hispanie*. Les *Iberi* leur firent long-temps la guerre; mais, après une longue résistance de leur part, les deux peuples convinrent qu'ils posséderaient le pays en commun, qu'ils resteraient à jamais unis, et qu'ils ne porteraient plus qu'un nom; telle est, suivant cet ancien historien, l'origine des *Celtiberi*. Ces peuples guerriers étaient aussi redoutables à pied qu'à cheval; dès que leur cavalerie avait rompu les rangs ennemis, elle mettait pied à terre, se mêlait à l'infanterie et faisait des prodiges de valeur. Leur costume consistait en un *sagum* ou manteau de laine grossière; ils portaient un bouclier rond, des cuissards en crin, des espèces de bottes faites de poil, un casque en fer orné d'un panache rouge, et leurs épées, larges et à deux tranchans, étaient d'une si bonne trempe, qu'aucune armure ne leur résistait. Malgré la propreté dont ils se piquaient dans leur nourriture et dans leurs vêtemens, ils avaient la singulière coutume de se laver tous les jours les dents et le corps avec de l'urine, usage qu'ils croyaient favorable à la

(1) Lib. V, cap. II.

santé. Leur boisson habituelle était une sorte d'hydromel; le vin leur était apporté par des marchands étrangers. Chez eux, les terres étaient également réparties; les récoltes se partageaient entre tous les citoyens; la loi punissait de mort quiconque en avait détourné une partie. Diodore ajoute qu'ils retiraient un gain considérable de la vente de leurs mulets. Ils poussaient le devoir de l'hospitalité jusqu'à se disputer le bonheur de loger les étrangers, persuadés que leur présence appelait la protection des dieux sur la famille qui les accueillait. Ils sacrifiaient aux divinités des victimes humaines, et leurs prêtres prétendaient lire l'avenir dans leurs entrailles palpitantes (1). A chaque pleine lune, suivant Strabon, ils célébraient par des danses la fête d'un dieu sans nom. Ce qui semblerait prouver que leur culte était un déisme dégénéré.

Le peuple phénicien fut le premier qui établit des colonies sur les côtes de l'Espagne; une des plus anciennes est celle de *Tartessus;* plus tard ils fondèrent *Gades*, aujourd'hui *Cadiz,* dans l'île de *Gades.* Ils y faisaient un trafic d'autant plus avantageux qu'il était ignoré des autres nations; mais par la suite les *Rhodiens*, les *Samiens*, les *Phocéens* et d'autres Grecs vinrent sur différens points de la côte établir des comptoirs. Carthage avait été fondée par les Phéniciens; mais, oubliant leurs liens de parenté, les Carthaginois s'emparèrent des stations phéniciennes et demeurèrent les maîtres de tout le littoral de l'Espagne. La domination de ces républicains ne fut pas aussi supportable que celle de leurs prédécesseurs : ils s'attirèrent par leurs rapines et leurs cruautés la haine des Celtibères, et ne purent jamais pénétrer dans l'intérieur de la Péninsule que les armes à la main.

La ruine de Carthage livra ce pays à de nouveaux en-

(1) Diodor., lib. V, cap. XXXI.

vahisseurs; il fut considéré comme province romaine deux siècles avant notre ère : ceux qu'il avait eus pour alliés devinrent ses maîtres, et bientôt ils y introduisirent leurs lois, leurs usages, et jusqu'à leur idiome. Rome acheta cher cette conquête : le nord, aujourd'hui la vieille Castille, l'Aragon et la Catalogne, fut constamment en révolte contre le vainqueur: les autres parties de la Péninsule résistèrent aussi; toute la population des montagnes combattait avec ardeur : il semble que de tout temps l'Espagnol ait sucé avec le lait l'amour de l'indépendance. La Péninsule ne fut soumise que sous le règne d'Auguste; elle fut divisée en trois grandes provinces : la *Lusitanique*, la *Bétique* et la *Tarraconaise.*

La *Lusitanique* comprenait la région occidentale; elle était séparée de la Tarraconaise, au nord par le *Duero*, jusqu'à son confluent avec le *Tormès; Libora*, sur le Tage, et *Augustobriga*, étaient les deux points les plus orientaux de ses limites. Le cours de la Guadiana la circonscrivait depuis les monts de Tolède jusqu'à la Méditerranée. Elle comprenait donc la plus grande partie du Portugal et toute l'Estremadure. *Emerita-Augusta*, aujourd'hui *Merida*, était sa capitale.

La province *Bétique* était séparée de la Lusitanique par la Guadiana, et de la Tarraconaise par une ligne qui, depuis les environs de *Ciudad-Real*, s'étendait jusqu'au Rio-Almanzor; c'était la partie la plus méridionale de la Péninsule; sa capitale était *Corduba.*

La province *Tarraconaise* comprenait tout le reste de l'Espagne : la *Gallœcia*, au nord-ouest, aujourd'huila *Gallice ;* la *Carthaginoise,* aujourd'hui le royaume de Murcie, et les îles Baléare en faisaient partie.

La Tarraconaise portait encore le nom d'*Espagne Citérieure*, et les deux autres provinces celui d'*Espagne Ultérieure.*

La *Lusitanique* renfermait les *Cynètes* on *Cinesii*, premiers habitans de l'Algarve; les *Celtici* ou *Celtes-Gletas*, entre la Guadiana et le Tage; autour des monts de Gredos, les *Vettones*, qui passaient tour à tour d'un repos absolu aux chances aventureuses des combats; au sein de l'Estremadure, les *Lusitani*, qui, célèbres par leurs rapines, ne se nourrissaient que de farine et de glands doux, ne buvaient que de la bière, se servaient de bateaux faits en cuir, de petits boucliers en cordes de boyau tressées, et, légers à la course, marchaient au combat en dansant (1).

La *Bétique* était habitée par les *Bastuli*, appelés aussi *Pœni*, riverains de la Méditerranée; les *Turduli*, riverains de l'Océan, près de l'embouchure du Bœtis; les *Bœturi*, occupant les monts Mariani; enfin les *Turdetani*, qui habitaient les pentes méridionales de la *Sierra d'Aracena*. Plus éclairés qu'aucun des peuples de la Bétique, ils possédaient quelque industrie long-temps avant leurs voisins. Lorsque les Phéniciens arrivèrent sur la côte des *Turdetani*, l'argent y était si commun, que les ustensiles les plus ordinaires étaient faits de ce métal. Ils firent alors ce que les Espagnols ont fait depuis en Amérique : ils échangèrent des objets de quincaillerie et de peu de valeur contre des meubles en argent, et même, s'il faut en croire les auteurs anciens, non seulement ils emplirent leurs vaisseaux de ce métal, mais ils en forgèrent des ancres pour remplacer celles qu'ils abandonnèrent.

La *Tarraconaise* comprenait, dans la subdivision appelée *Gallæcia*, les *Artabri*, qui tiraient leur nom du cap *Artabrum*, aujourd'hui *Finistère;* les *Bracari*, dont le chef-lieu était *Bracara*, aujourd'hui *Braga;* les *Lucences*, dont *Lugo* indique encore la capitale. Ces peuples et quelques autres composaient la nation des *Callaïci* ou des *Gallæci*,

(1) Strabo, lib. III, cap. III.

que les anciens disaient être sans religion. Les *Asturi*, aujourd'hui *Asturiens*, habitaient à l'orient des montagnes de la *Gallæcia*, sur les bords de l'*Asturis;* leur capitale était *Asturica-Augusta*. A l'orient de ceux-ci s'étendaient les *Vacceï*, les plus policés des *Celtiberi;* les féroces *Cantabri*, qui, pour combattre, avaient coutume de monter deux sur un même cheval, occupaient les parties riveraines de la vieille Castille. Sur les mêmes pentes des Pyrénées, les *Carites* ou *Caristi* habitaient une portion de la Biscaye. Sur le versant méridional, les *Turmodiges* et les *Murbogii* occupaient la province de Burgos; leurs voisins à l'est étaient les *Autrigones* de l'Alava, les *Berones* de la Rioja, et les *Varduli* du Guipuscoa. Au nord de l'Ebre se trouvaient les *Vascones* ou *Navarrois*, ancêtres de nos Gascons; les *Jaccetani*, répandus sur les pentes pyrénaïques de l'Aragon; les courageux *Ilergetes*, des environs de Lérida, et les *Vescitani*, entre les *Vascones* et les *Ilergetes*.

A l'orient de ces peuplades, les *Cerretani*, les *Indigetes*, les *Castellani*, les *Ausetani*, les *Saletani* et les *Cosetani*, au sud des précédens, occupaient toute la Catalogne. Au midi de l'Ebre, les *Arevaci*, qui devaient leur nom à la rivière d'Areva, occupaient les environs d'Arevalo et la province de Ségovie; les *Pelendones*, les hauts plateaux de Soria et de Moncayo. L'espace compris entre les monts Albarracin et le fleuve était habité par les *Edetani*, l'un des peuples les plus puissans de la contrée. Les *Ilercavones*, nation non moins considérable, occupaient un grand espace entre le haut Jucar et le bas Ebre. Entre l'Ebre et le Guadalaviar, les *Suessetani* s'étendaient sur le rivage de la Méditerranée; les *Carpetani* étaient fixés depuis la Guadiana jusqu'à Somo-Sierra, espace qui comprend aujourd'hui l'archevêché de Tolède. Au sud, on voyait les *Oretani*, entre la Guadiana et les monts Maria-

niques; la petite peuplade des *Olcades* était cantonnée dans les environs du confluent du Cabriel et du Jucar. La subdivision de la Tarraconaise, appelée la *Carthaginoise*, était occupée par deux peuples : les *Bastetani*, qui faisaient souvent des incursions dans la Bétique, mais qui occupaient le centre du royaume de Murcie, et les *Contestani*, qui habitaient, vers les bords de la Méditerranée, les deux rives de la Segura, depuis le cap Palos jusqu'au Jucar.

En temps de paix, dit Diodore de Sicile, les *Iberi* et les *Lusitani* s'exercent à une danse vive et légère qui exige une grande souplesse dans le jarret. Aurait-il voulu désigner le *fandango*, danse dont on ne connaît point l'origine? Chez les *Celtiberi*, il se tenait tous les ans une assemblée de vieillards dans laquelle les femmes apportaient leur travail de l'année, et celle qui était reconnue pour la meilleure ouvrière recevait une récompense. Un auteur ancien (1), qui parle de cet usage, ajoute que pour entretenir chez les hommes le goût de se tenir le corps léger et dispos, on les mesurait tous les ans avec une ceinture dont l'ampleur était déterminée, et que c'était une sorte de déshonneur que d'avoir le ventre trop gros. Chez ces peuples, on fixait une époque pour les mariages. Les filles choisissaient parmi les jeunes guerriers; mais le meilleur moyen d'obtenir la préférence, c'était de présenter à sa belle la main coupée de l'ennemi qu'on avait tué.

Strabon nous fournit des détails sur l'habillement des anciens Espagnols : les *Lusitani* s'enveloppaient de manteaux noirs, parce que la plupart de leurs moutons étaient de cette couleur; leurs femmes avaient des vêtemens bro-

(1) *Nicolas de Damas*, dans ses Fragmens recueillis par *Constantin Porphyrogénète*.

dés. Les femmes celtibères portaient des colliers de fer surmontés de branches recourbées, qui s'élevaient au-dessus de la tête en s'abaissant vers le front; c'est sur ces branches qu'elles plaçaient l'ornement auquel elles tenaient le plus, le voile dont elles s'ombrageaient le visage. D'autres portaient une espèce de turban qui s'élargissait en s'élevant un peu ; quelques unes tortillaient leurs cheveux autour d'une petite baguette haute d'un pied au-dessus de leur tête, et qui servait à attacher un voile noir. Enfin, il y en avait qui se dépilaient le devant de la tête de manière à le rendre plus luisant que le front (1).

Ces peuples s'étaient confondus sous l'oppression romaine, lorsqu'au commencement du Ve siècle les Suèves, les Vandales et les Visigoths se précipitèrent tour à tour dans la Péninsule, et formèrent, par leur mélange avec les deux races celtique et ibérique, les autres races que le physiologiste remarque encore sur le sol de l'Espagne. Les premiers, sous la conduite d'Ermeric, descendirent le Duero, et choisirent *Braga* pour la capitale de leur royaume; Genseric conduisit ses Vandales au centre de la Péninsule, et prit Tolède pour résidence; mais quinze ans s'étaient à peine écoulés depuis l'établissement de cette horde barbare, que Théodoric, vaincu par Clovis, abandonna Toulouse, pénétra en Espagne, et, s'emparant de Tolède, força les Vandales à passer en Afrique. Pendant cette émigration, l'ancienne province romaine de Bétique, que les Vandales occupèrent un instant, reçut de ceux-ci le nom de *Vandalousie*, aujourd'hui encore *Andalousie;* mais les Visigoths ne tardèrent point à étendre leur domination, et depuis l'Ebre jusqu'au détroit de Gibraltar, tout leur fut bientôt soumis. Ces antiques Celtibères, qui avaient résisté

(1) Strabon, liv. III, ch. II et III.

si long-temps aux Romains, mais chez lesquels ceux-ci avaient étouffé tout sentiment d'indépendance et de liberté, reçurent sans résistance leurs nouveaux maîtres; ils formèrent la race abjecte des prolétaires. Le pouvoir et les priviléges, ou, si l'on veut, la noblesse, furent réservés à la race gothique, et le titre de *hijo-del-godo*, ou fils de Goth, dont les Espagnols ont fait *hidalgo*, devint le signe distinctif d'un homme libre et puissant au milieu d'un peuple d'esclaves. Chacun des chefs conquérans appartenant aux hordes venues du Nord forma au sein de la Péninsule un Etat à peu près indépendant. Ces barons ou hommes libres reconnaissaient un chef. Le Portugal et l'Espagne étaient ainsi divisés: c'était le régime féodal, avec des rois et des vassaux. Mais chez les Visigoths la couronne n'était point héréditaire, ou du moins la succession régulière des rois était souvent interrompue par les crimes et les usurpations. L'autorité souveraine y était limitée par les conseils composés des grands vassaux; et quelques-uns de ceux-ci devinrent si puissans, que l'un d'eux, le comte Julien, pour se venger du roi Rodric qui avait outragé sa fille, eut assez de pouvoir pour livrer l'Espagne aux mahométans.

Après être restée trois siècles soumise aux Visigoths, l'Espagne tomba, en 712, sous le joug des Arabes. Une seule bataille, celle de Xérès, livrée sur la rive gauche du *Guadalète*, suffit pour leur en assurer la conquête. L'établissement et la longue domination des Maures dans la Péninsule est un de ces événemens qui prouvent la supériorité d'un peuple instruit et policé sur une population divisée par les factions et abrutie par le régime féodal. Ils choisirent Cordoue pour capitale de leur empire; et tandis qu'aveuglés par les succès, ils s'adonnaient aux sciences, cultivaient les lettres et les beaux-arts, embellissaient de leurs élégantes mosquées Cordoue, Grenade et d'autres villes; tandis

que, gouvernant les vaincus avec douceur, avec justice, et respectant partout le principe d'une sage tolérance, ils croyaient affermir leur empire, un peuple pauvre, mais intrépide, relégué dans les montagnes des Asturies, préparait en silence la délivrance de la patrie. *Pélage* ou *Pelayo*, simple pâtre, d'autres disent prince ou roi, parce qu'il se montra digne de l'être, fonda au sein de ces montagnes le royaume d'Oviedo, qui s'étendit par les conquêtes jusqu'au Duero et même jusqu'à la chaîne de Guadarrama, et se subdivisa en deux : celui de Léon et celui des Asturies. Cet exemple encouragea les chrétiens. Tandis que l'intérêt de leur conservation les obligeait à concentrer leurs forces, les lieutenans des califes, divisés par l'ambition, affaiblis par des rivalités intestines, prenant les titres pompeux de roi de Cordoue, de Séville, de Valence et de Grenade, se défendaient séparément et ne pouvaient opposer qu'une faible digue au torrent. Depuis l'an 1085, les Maures se voient enlever successivement toutes leurs provinces; et enfin le 2 janvier 1496, Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille font leur entrée dans Grenade, dernier rempart des musulmans.

Le royaume de Grenade perdit avec ses anciens maîtres sa richesse et sa splendeur: c'était la plus belle conquête des Espagnols; le fanatisme n'en fit qu'une province misérable et désolée. La population mahométane était la plus éclairée, la plus industrieuse et la plus riche; on la soumit au plus honteux esclavage. On oublia qu'au temps de leur puissance les Maures avaient respecté les lois et la religion des vaincus : l'inquisition, en prêchant l'amour et l'union de tous, alluma ses bûchers. La capitulation conclue avec le dernier roi de Grenade portait que nul ne serait inquiété pour ses croyances religieuses : la violation des traités signés avec des infidèles fut regardée par le saint-office comme un acte de piété. Les vaincus, poussés

par le désespoir, n'eurent d'autres ressources que la révolte. Hors d'état de résister, un grand nombre reçurent le baptême, et les plus riches obtinrent la permission de passer en Afrique, après avoir payé une contribution personnelle. Cette mesure fit verser des sommes considérables dans le trésor royal, mais fit perdre à l'Espagne de grands capitaux, qui n'y rentrèrent plus. Loin d'être satisfaite de son triomphe, l'inquisition prétendit que la conversion des Maures n'était pas sincère : de nouvelles persécutions les forcèrent à tenter plutôt de mourir par le fer que sur des bûchers. Réfugiés dans les montagnes, ils appelèrent à leur secours leurs frères de l'Afrique ; mais avant que ceux-ci pussent leur envoyer des renforts, un nouveau souverain maure fut proclamé, vaincu et décapité. Le gouvernement espagnol, enhardi par la faiblesse des révoltés, ne se contenta point de leur nouvelle soumission ; un arrêt de Philippe III les chassa tous du royaume.

Leur expulsion fut un coup d'État dont les suites ont été long-temps funestes aux arts, à l'agriculture et au commerce de l'Espagne. Il n'est pas sans intérêt pour la géographie de voir le tableau que fait du royaume de Grenade un écrivain espagnol du XVIe siècle. Peu de temps après la conquête de Ferdinand, cette riche province renfermait 70 villes fortifiées ; Grenade comptait 200,000 habitans (1) ; les impôts et les produits des mines de cette partie de la Péninsule étaient énormes en comparaison de ce qu'ils sont aujourd'hui : le seul droit sur le commerce de soieries formait un revenu de 181,500 ducats d'or (2). C'est une circonstance assez humiliante pour l'honneur

(1) *Zurita :* Annales de l'Aragon.

(2) Voyage pittoresque et historique de l'Espagne, par *Al. de Laborde*, in-fol., tom. II.

espagnol, ajoute un auteur anglais (1), que ce pays n'offre rien de plus intéressant au voyageur que les monumens qu'une race odieuse de conquérans a laissés derrière elle.

(1) *Henri Hallam*, dans son Histoire de l'Europe au moyen âge, t. I.

LIVRE CENT QUINZIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description de la Péninsule hispanique. — Royaume de Portugal et d'Algarve.

Si l'on s'étonnait de nous voir commencer la description politique de la Péninsule par un royaume aussi peu important que le Portugal, il nous suffirait de rappeler que ce n'est point une innovation en géographie (1), et que sous le rapport historique il mériterait la priorité, puisque le royaume de Portugal était délivré des Sarrasins et possédait ses limites actuelles long-temps avant que l'Espagne eût affranchi son sol du joug mahométan. N'est-ce point au commencement du XIIe siècle qu'Alphonse Henriquez, fils de ce Henri de Bourgogne qui, pour avoir secouru de son épée le roi de Castille contre les Maures, avait été fait comte de *Portocale*, reçut de ses soldats le titre de roi, après avoir tué cinq princes musulmans, dont les têtes figurent encore sur les armoiries du Portugal (2)? N'est-ce point vers le milieu du siècle suivant qu'Alphonse III

(1) Dans son Précis de la Péninsule, intitulé : Guide du voyageur en Espagne, M. *Bory de Saint-Vincent* a procédé de même.

(2) Ce nom de *Portugal* viendrait, suivant quelques auteurs, de *Porto-Gallo* (port français), ville dans laquelle s'établirent Henri de Bourgogne et ses compagnons, et qui porte aujourd'hui le nom d'Oporto ou de Porto. Selon d'autres, il existait à l'embouchure du Duero un bourg nommé *Cale*, aujourd'hui *Gaya*; dans la suite on bâtit vis-à-vis de Cale un port qui reçut le nom de *Portucale* (port de Cale), et qui devint la ville de Porto, dont Gaya ou Cale est le faubourg. C'est de ce nom de *Portucale* que celui de *Portucalia* fut donné d'abord aux provinces actuelles de Minho et de Tras-os-Montès, et dans la suite à tout le royaume. Le plus ancien titre où le nom de Portugal ait été employé est de l'an 1069. On le conserve soigneusement dans le monastère d'Aroun. Voyez *Gaëtano de Lima*, Géographie historique, tom. I, pag. 86.

conquit l'Algarve sur les Sarrasins? Libre sur un territoire que son courage avait délivré de la domination étrangère, ne vit-on point dans ces temps héroïques la nation portugaise sortir des ténèbres de la barbarie, se livrer aux sciences, à la navigation, au commerce, à l'agriculture, et se préparer par des routes inconnues à ces mémorables découvertes qui étendirent le cercle des relations de l'Europe avec l'Afrique et l'Asie, et plus tard avec un vaste continent dont le génie de Colomb avait deviné l'existence? Quel peuple occupe un rang plus glorieux dans les fastes du moyen âge que celui qui, pendant plus de deux siècles, conquit une multitude d'îles, dicta des lois sur les bords du Gange, fonda dans l'Inde des villes et des comptoirs, couvrit de ses vaisseaux toutes les mers, et partagea avec la nation espagnole d'immenses contrées dont un pape assignait les limites? Si à l'extinction de la dynastie d'Avis le Portugal est envahi par Philippe II, les pertes qu'il fait de plusieurs de ses colonies pendant 60 ans qu'il reste au pouvoir de l'Espagne n'exaspèrent-elles point l'orgueil portugais, et ne déterminent-elles point la conjuration de 1640, qui, en délivrant le pays, mit la couronne sur la tête du duc de Bragance, chef de la dynastie régnante? Enfin la faible population de ce royaume n'a-t-elle point, dans plusieurs circonstances, prouvé qu'elle est animée de cet esprit public qui double les forces d'une nation? n'a-t-elle point résisté avec courage aux redoutables armées de Napoléon? En rappelant sa gloire passée, nous entrevoyons l'époque où, secondée par un gouvernement sage et par les calculs d'une politique nouvelle, elle occupera dans la balance de l'Europe une place plus importante.

Le royaume de Portugal s'étend, du nord au sud, entre le 42e et le 37e degré de latitude; et de l'est à l'ouest, entre le 9e et le 11e de longitude. Au nord, il a pour limites

politiques la province espagnole de Galice et une partie de celle de Zamora ; à l'est, celles de Salamanque et d'Estremadure, et le royaume de Séville.

Ses limites naturelles sont, au nord, une partie du cours du Minho, et des montagnes de Penagache et de Segondera ; à l'est, une partie du Duero, le cours du Turon, celui du Herjas, une partie du Tage, le Sever, une portion de la Guadiana, de la Chandza et la basse Guadiana, depuis sa réunion avec cette rivière jusqu'à son embouchure ; l'Océan forme les confins méridionaux et occidentaux de ce royaume. Sa plus grande longueur, du nord au sud, est de 125 lieues géographiques, et sa plus grande largeur, de l'est à l'ouest, est d'environ 50. Sa superficie est de 5035 lieues carrées (1), et sa population de 3,534,000 individus.

L'espace peu étendu que comprend le Portugal, du nord au sud, devrait faire supposer partout une température assez uniforme ; mais l'inégalité du sol, la direction des vallées, la proximité plus ou moins grande de l'Océan, modifient considérablement son climat. Un intervalle de quelques lieues suffit pour passer de la température de l'Allemagne à la température élevée de Lisbonne. Depuis le littoral jusqu'aux plus hautes cimes, la chaleur, d'abord très-forte, diminue par degrés ; cependant plusieurs causes locales modifient les règles connues d'augmentation ou de diminution. Ainsi, dans la province de *Tras-os-Montes*, où le sol est assez élevé, on éprouve pendant l'été des chaleurs excessives, surtout aux environs de Lamego ; mais on a remarqué que les collines d'ardoises qui environnent

(1) Les géographes ne sont pas d'accord sur sa superficie : on peut en juger par les évaluations suivantes :

Selon *Bory de Saint-Vincent*....................	3,437 ½	lieues.
Cheling, 1642,37 milles carrés allemands, ou	4566	*id.*
Franzini, 28,350 milles de 60 au degré... ou	4922	*id.*

M. Ad. Balbi lui donne 29,150 milles de 60 au degré, c'est-à-dire 5061 lieues géographiques carrées.

le territoire de cette ville s'abaissent vers le sud, tandis que le Marao s'élève en offrant une barrière au souffle des vents du nord. L'éloignement de la mer, qui permet difficilement à la brise qu'elle produit de parvenir jusque sur ce territoire; le calorique rayonnant qui se développe dans cette étroite vallée, celui qui s'exhale des collines d'ardoises brûlées par le soleil, sont les causes qui contribuent à déterminer le climat qui y règne, et qui en font une des régions les plus chaudes du Portugal dans la belle saison (1).

Les parties basses de ce royaume jouissent d'un double printemps et d'un hiver très-court. Le premier commence en février; les autres mois sont tantôt froids et pluvieux, d'autres fois chauds et secs. La moisson se fait en juin; dès la fin de juillet les chaleurs dessèchent les plaines, l'herbe jaunit, les arbres languissent, et les plantes potagères ne doivent leur conservation qu'aux soins actifs des jardiniers. Cependant les soirées et les nuits sont rafraîchies par la brise de mer. Tandis que le littoral est exposé à une chaleur qui dépasse souvent celle de la zone torride, les régions plus élevées ressentent la plus douce température (2). Vers la fin de septembre ou le commencement d'octobre, les régions basses se parent d'une seconde végétation; aux fleurs de l'automne succèdent tout à coup des fleurs printanières; les prairies se garnissent d'une herbe jeune et fraîche; les arbres semblent reprendre un nouveau feuillage; et les orangers, qui refleurissent, donnent au mois d'octobre tous les charmes du plus beau printemps. L'hiver commence en novembre et règne jusqu'au mois de février: c'est la saison des grandes pluies et des violens ouragans; c'est alors que les torrens se fraient un chemin

(1) Essai statistique sur le royaume de Portugal et d'Algarve, par *Ad. Balbi*, t. I. — (2) La différence de température entre le littoral et la région élevée est de 10 degrés du thermomètre de Fahrenheit, et de 4 ½ de celui de Réaumur.

jusqu'aux rivières dont les débordemens interceptent les communications; mais le froid n'est jamais rigoureux, il gèle même rarement la nuit. Cependant au-delà du Duero, dans les montagnes de la province de Tras-os-Montès, et sur les sommets de la Serra d'Estrella, de la Serra de Mamès et de celle d'Estremos (1), le froid est assez vif. La neige s'y amoncèle, mais rarement les cours d'eau sont gelés. Suivant le témoignage de plusieurs Portugais dignes de foi, le sommet du *Gaviarra*, dans la province de Minho, quelques cavités du Marao et des cimes de l'Estrella, recèlent de la neige pendant les plus fortes chaleurs de l'été. Hors de ces montagnes, les parties les plus froides ne la conservent qu'un mois, et dans le royaume d'Algarve elle est tout-à-fait inconnue. Dans la province d'Entre-Douro-et-Minho, et dans celle de Tras-os-Montès, le vent du nord règne pendant l'hiver; dans celles de Beira, d'Estremadure et d'Alem-Tejo, c'est le vent du sud-ouest qui domine pendant cette saison; et les grands froids sont produits par le vent d'est que refroidissent les sommets neigeux de la Castille. Dans les autres saisons, et particulièrement pendant l'été, le nord-ouest souffle le matin, et le sud-ouest l'après-midi.

D'après un observateur instruit (2), à Lisbonne et dans le bassin de l'embouchure du Tage, l'hiver dure pendant les mois de décembre, janvier, février et mars; le printemps, pendant les mois d'avril et de mai; l'été, depuis le 1er juin jusqu'à la fin de septembre; et l'automne comprend octobre et novembre. Le bassin du *Mondego*, aux environs de Coïmbre, est plus tempéré que celui de Lisbonne, mais il est plus humide et moins salubre; celui de Porto et de Peñafiel, non moins humide, est plus nébuleux et plus

(1) Les Espagnols disent *Sierra*, et les Portugais *Serra*.
(2) Le colonel Franzini.

froid en hiver, mais très-chaud en été. Dans l'Algarve, au contraire, l'hiver offre une douce température; les prairies sont toujours émaillées de fleurs; pendant les mois de juillet, août et septembre, la pluie est peu abondante, et lorsque le mois d'octobre est pluvieux, il n'est pas rare de voir fleurir de nouveau les arbres fruitiers en novembre. Les mois les plus humides sont ceux de décembre et de janvier. L'abondance des pluies en avril est un signe de la richesse des moissons. Un fait assez intéressant dans l'histoire des phénomènes atmosphériques, c'est que pendant le mois de mai le vent tourne ordinairement avec le soleil, c'est-à-dire qu'il souffle de l'est au lever de cet astre, du sud à midi, du nord-ouest le soir, et du nord pendant la nuit. De là le nom de *vento-rodeiro* que lui donnent les Algarviens.

Malgré les montagnes qui couvrent le Portugal, ce pays est rarement exposé aux désastres causés par la grêle et les orages : le tonnerre n'y gronde que pendant l'automne et l'hiver.

Les détails que nous venons de donner sur la température nous engagent à dire un mot sur la salubrité du climat. Le Portugal jouit, à cet égard, d'une grande réputation en Angleterre. Plusieurs exemples de longévité suffisent peut-être pour attester que cette opinion n'est point un préjugé; quelques localités jouissent même d'une certaine prédilection sous ce rapport. On cite parmi les lieux salubres, Braga, Ponte-de-Lima et presque toute la province de *Minho;* Mirandella, Villa-Pouca, Montalègre et plusieurs autres villes du *Tras-os-Montes*. Au centre, toute la vallée supérieure du Mondego, depuis Guarda jusqu'à Ponte-di-Marcella; dans l'*Estremadure*, Ourem, Loures et Lisbonne; dans l'*Alem-Tejo*, Béja, Evora, Ourique; et dans l'*Algarve*, Monchique, au nord, et sur le littoral, Faro et Tavira. Cependant quelques lieux, et principalement ceux

qui sont humides et marécageux, ont une influence dangereuse sur la santé : tels sont dans cette province, à l'est de Faro, Quarteira, Lagos et les salines de Silvès et de San-Marcos d'Asserra; dans l'Alem-Tejo, Silveiras et Monte-Moro-Novo; dans l'Estremadure, Almeïrim, et presque toute la rive méridionale du Tage, depuis le Rio Almanzor jusque auprès de Lisbonne; dans la province de Beira, les pentes méridionales de l'Estrella, et les bords du Mondego, depuis Coïmbre jusqu'à Figuerra; enfin, dans le Tras-os-Montès, Pezzo-de-Regoa, Chaves, Bragance et Miranda.

Quelques maladies affectent particulièrement certaines localités : à Lisbonne, l'apoplexie, la paralysie, les affections de foie et de poitrine exercent leurs ravages, et les variations de température font naître diverses espèces de fièvres, et d'autres maladies causées par la suppression de la transpiration; les provinces septentrionales voient se développer les rhumatismes et les pleurésies; sur le littoral, les marais salans produisent les obstructions et les hydropisies; dans le Beira, une sorte de lèpre attaque la classe populeuse; dans l'Alem-Tejo, la fièvre intermittente, l'hydropisie et le charbon sont les maladies dominantes; dans l'Algarve, enfin, la population est exposée à des fièvres gastriques, et souvent à une inflammation particulière connue sous le nom de *mal de Bariga*, que les médecins attribuent à la grande quantité de figues à moitié mûres dont les gens du peuple font presque leur unique nourriture pendant trois ou quatre mois de l'année (1).

L'un des fléaux auxquels la partie méridionale du Portugal est exposée, c'est la fréquence des tremblemens de terre : il n'y a point d'année qu'on n'en ressente, et depuis 800 ans, quinze secousses ont ravagé Lisbonne. On a ob-

(1) Essai statistique du Portugal par M. *Ad. Balbi.*

servé qu'ils se manifestent ordinairement entre le mois d'octobre et le mois d'avril, et surtout après les premières pluies qui succèdent à une grande sécheresse et à une chaleur étouffante : ces circonstances sont fort curieuses, et prouvent une relation invisible entre les phénomènes atmosphériques et ceux qui se passent au sein de la terre. On n'a encore que des données bien vagues sur les volcans et les secousses qu'ils produisent, mais il n'est pas permis de douter que les galeries souterraines dans lesquelles les phénomènes volcaniques se développent, ne se prolongent à une grande distance, puisque le fameux tremblement de terre qui bouleversa Lisbonne en 1755, se fit ressentir presque instantanément en Afrique, en Irlande et en Amérique.

Si l'on en jugeait par le peu d'avantages que le pays en retire, on aurait une fausse idée des ressources territoriales du Portugal ; les renseignemens publiés par M. Balbi ont heureusement fourni les moyens d'en apprécier l'importance. Il est peu de contrées en Europe qui possèdent une plus grande quantité de sources minérales : on en compte 10 dans la province de Minho, 6 dans le Tras-os-Montès, 17 dans le Beira, 12 dans l'Estremadure, 9 dans l'Alem-Tejo, et 2 dans l'Algarve. Ces eaux sont gazeuses, salines, sulfureuses, ferrugineuses ou simplement chaudes ; toutes sont d'une température plus ou moins élevée. Ce pays, où les Carthaginois allaient chercher leurs métaux, qui possède des mines d'or, d'argent, de fer, de plomb, d'étain, et d'autres minéraux moins utiles, est cependant tributaire de l'étranger pour ces mêmes richesses, qui, exploitées avec intelligence, pourraient devenir une branche importante d'exportation. Ses mines de houille sont généralement négligées ; les marais salans sont seuls exploités avec avantage ; le nombre des ouvriers employés à recueillir le sel était, il y a 30 ans, de plus de 5400 ; la quantité qu'ils

en retiraient s'élevait alors annuellement à 384,000 muids. L'exportation de cette matière a subi, depuis cette époque, une diminution sensible : elle est aujourd'hui de 140,000 muids, dont le produit annuel est évalué en monnaie de France à 3,200,000 fr.

L'agriculture est loin d'être aussi avancée en Portugal que dans la plupart des pays agricoles de l'Europe ; ce royaume ne produit point de quoi satisfaire à sa consommation. Il importe annuellement 150,000 muids de céréales, dont la valeur représente plus de 36,000,000 de francs, et dont un sixième seulement vient de ses colonies. M. Balbi a cependant calculé que le royaume fournit, année commune, de quoi nourrir sa population. Il faut donc attribuer ces importations aux besoins de la consommation de Lisbonne, qui, faute de routes, ne peut recevoir de l'intérieur les approvisionnemens nécessaires. Cette cause n'est pas sans influence sur l'agriculture. La franchise du port de Lisbonne ne fait qu'aggraver le mal en y attirant les blés de l'étranger ; d'autres causes nuisent encore au développement de l'industrie agricole : les principales sont, les impôts considérables qui frappent les terres et les paysans ; la grande quantité de terres privilégiées appartenant à la couronne, à la noblesse, au clergé et aux communes ; le manque de bras causé par le service de la milice, qui pèse principalement sur l'habitant des campagnes ; l'habitude qu'ont les nobles de ne point vivre dans leurs terres, et de les affermer à longs termes à des fermiers qui les sous-louent aux laboureurs ; enfin le défaut de communications causé par le mauvais état des grandes routes. Le gouvernement a cherché, il est vrai, à mettre fin à tous ces abus, mais les divisions intestines et la pénurie dans les finances n'ont pas peu contribué à empêcher l'exécution de la plupart des améliorations projetées.

Le mauvais état de l'agriculture a nécessairement de l'in-

fluence sur la quantité et la qualité du bétail que nourrit le Portugal; cette influence réagit ensuite sur la culture elle-même. Le nombre de jours où l'on s'abstient de manger de la viande, et qui forme près du tiers de l'année, force à recevoir annuellement de l'étranger 280,000 quintaux de morue valant 10,000,000 de francs. La mauvaise qualité des pâturages que l'agriculteur ne cherche point à améliorer; le peu de parti que le paysan tire du lait de ses vaches, et qui est tel qu'il ne sait point en faire du fromage et du beurre, tandis que la Hollande et l'Angleterre approvisionnent le Portugal de ces denrées : que faut-il de plus pour expliquer la dépendance de ce pays à l'égard de l'étranger? L'huile qu'il retire de ses oliviers négligés est loin d'être une véritable richesse pour son sol, tant elle est mal fabriquée. En déduisant, année commune, la valeur des importations de celle des exportations, on voit qu'il reste à la charge du pays une valeur de 60,000 francs sur ce seul produit; tandis qu'il paraîtrait naturel que le Portugal en approvisionnât non seulement ses colonies, mais plusieurs pays étrangers.

Les provinces de Minho, de Tras-os-Montès et de Beira sont riches en produits, mais principalement en céréales. Dans le Minho et le Beira, on cultive particulièrement le maïs, et dans le Tras-os-Montès le seigle. La plus grande partie de l'Estremadure et de l'Algarve est inculte; cependant le maïs réussit dans la première. Les principaux produits de la seconde consistent en froment, en figues et en amandes. Dans les autres parties du royaume, on recueille des poires et des pommes excellentes; on cite celles de Colares et de Portalègre, comme les figues d'Almada. L'Estremadure s'enrichit par ses oranges et ses citrons, renommés dans tout l'univers, et l'Alem-Tejo produit beaucoup d'olives. Le châtaignier abonde dans tout le Portugal.

Les vins de ce royaume sont fort estimés; on connaît celui du haut Douro, vendu sous le nom de vin de Porto, si recherché par les Anglais; le muscat de Carcavelos et de Setubal, et les vins blancs de l'Algarve, principalement ceux de Farô et de Sines. Parmi les vins rouges, on doit citer, dans la province de Lisbonne, ceux de Torres-Vedras, plus légers que ceux de Porto; dans le Tras-os-Montès, ceux de Galafura et de Covelinhos, ainsi que ceux de Rancâo, Barca et Romaneiras.

Des produits de son sol, le Portugal exporte annuellement pour 500,000 fr. d'amandes et de figues sèches, pour 2,000,000 d'oranges et 47,000 pipes de vin, produisant une valeur de 44,000,000 de francs.

On est étonné que dans un pays soumis à une température aussi favorable, l'éducation des vers à soie et des abeilles soit pour ainsi dire dans l'enfance; le Portugal pourrait en tirer un grand avantage. Les autres produits du règne animal sont tout aussi négligés. Ses brebis devraient être une source de richesses: leurs troupeaux sont nombreux, surtout dans la province de Beira, d'où ils émigrent l'hiver pour celle de l'Alem-Tejo : leur laine, moins fine que celle des brebis espagnoles, est cependant recherchée par les étrangers; l'exportation des laines ne dépasse pas une valeur annuelle de 400,000 fr. Les chevaux sont inférieurs à ceux de la Castille et de l'Andalousie : ils sont petits, mais légers et bien faits. L'éducation et la culture pourraient facilement améliorer leur race et augmenter leur nombre, trop peu considérable. Plus nombreux, les mulets, grands, forts et dociles, pourraient ajouter à la richesse du pays.

La faune portugaise se compose d'un petit nombre d'animaux. Les loups peuplent les forêts et les montagnes; le chat sauvage habite les contrées désertes; la chèvre, également sauvage, n'est plus en aussi grand nombre qu'autre-

fois, cependant on la rencontre encore dans la Serra de Gerès; le cerf, le daim et le sanglier se montrent quelquefois dans les bois; les lièvres y sont rares, et les lapins moins nombreux qu'en Espagne. Suivant un témoignage que nous ne récuserons pas, on trouve dans les bruyères des insectes du nord de l'Afrique, sur le revers de l'Estrella des papillons du midi de la France, et dans les montagnes de Tras-os-Montès des scarabées du nord (1). Toutes ces montagnes recèlent des vipères et d'autres reptiles venimeux. Dans les champs et jusque dans les maisons, on rencontre souvent le *gecko de Mauritanie*, saurien de la famille des lézards, objet d'horreur et de dégoût pour les Portugais, qui lui supposent des qualités malfaisantes, et qui n'apprécient pas les services qu'il rend, en détruisant mille insectes nuisibles.

Les fleuves et les côtes du Portugal abondent en poissons de toute espèce; on y pêche des aloses et des anguilles d'eau douce et de mer, une immense quantité de sardines, des soles, des carrelets, des trigles, la murène tachetée (*murœna ophis*), le scombre bonite (*scomber pelamis*) et le xiphias espadon. Cette abondance de poissons, qui devrait être une des principales richesses du Portugal, fait regretter que le gouvernement ait laissé tomber d'importantes pêcheries. Loin de pouvoir, comme il y a trois siècles, aller rivaliser avec les pêcheurs hollandais sur le banc de Terre-Neuve, les pêcheurs portugais ont à peine les moyens d'explorer avec avantage les côtes de leur propre pays; et cependant, malgré les frais considérables qu'exige leur profession, malgré les droits excessifs dont leurs produits sont surchargés, malgré l'état de délaissement dans lequel ils se trouvent, leur nombre s'élevait encore, il y a quelques années, à plus de 18,000; mais dégoû-

(1) Essai statistique de M. *Ad. Balbi.*

tés de leur état, on dit que chaque année ils fournissent à la marine anglaise d'excellens et d'intrépides matelots.

Des écrivains superficiels, ou portés à adopter trop facilement certains préjugés, ont représenté la nation portugaise comme abrutie par l'ignorance et le fanatisme. Quelques mots sur la religion, les mœurs et la littérature de ce peuple serviront à rectifier les erreurs qu'on s'est plu à répéter. Dans ces derniers temps, la tolérance a fait des progrès en Portugal comme dans la plupart des Etats soumis à la civilisation européenne. Le catholicisme est la croyance de toute la nation, mais les autres religions sont tolérées. Les principes publiés par les cortès en 1821 ont amené cet heureux résultat en faisant abolir le tribunal de l'inquisition, qui depuis long-temps n'avait plus d'appui dans l'opinion publique. Le nombre des ecclésiastiques a été considérablement exagéré par les géographes du siècle dernier, et des écrivains du premier mérite ont accrédité les erreurs en les répétant (1). Des renseignemens précis, publiés depuis long-temps et confirmés par des détails récens, fixent le nombre des religieux des deux sexes et des membres du clergé séculier à 29,000 (2). Le haut clergé se compose de 13 évêques et de 3 archevêques, dont celui de Braga porte le titre de patriarche-primat, dignité qui fut

(1) L'article *Portugal* du Dictionnaire d'économie politique de l'Encyclopédie méthodique porte l'état ecclésiastique de ce royaume à 300,000 individus.

Bourgoing, dans son Nouveau Voyage en Espagne (Paris, 1797, 3 vol. in-8°); *Dumouriez*, dans son État présent du Portugal (1 vol. in-4, 1797), les évaluent à 200,000.

M. *de Laborde*, en 1808, élève ce nombre à 280,000.

M. *Bory de Saint-Vincent*, dans le Guide du voyageur en Espagne (1823), le porte à plus de 200,000.

(2) Ce nombre, calculé par M. *Ad. Balbi* dans sa Statistique du Portugal, n'est point au-dessous de la vérité; nous croyons même qu'il tend plutôt à diminuer qu'à rester stationnaire. Il est assez singulier qu'on l'ait tant exagéré quand on pouvait, par le nombre de couvens, évaluer celui

créée en 1716. Le gouvernement constitutionnel de dona Maria, fille de don Pedro, a aboli les couvens; leurs biens ont été déclarés propriétés de l'Etat, et tous les religieux en sont devenus les pensionnaires.

S'il faut en croire quelques observateurs, les mœurs du clergé ne seraient point irréprochables (1); elles présenteraient même l'image de la plus honteuse corruption. Cependant il paraît que depuis une vingtaine d'années les mœurs nationales se sont améliorées, et que le Portugais a même perdu quelque chose de son caractère original par ses fréquens rapports avec les étrangers. Ce n'est plus ce peuple superstitieux, outrageant sans crainte les saintes lois de la morale, et portant au pied des autels un cœur fermé au repentir. Ses soldats ne ressemblent plus à ceux qui, pendant la guerre de la Succession, ne consentirent à marcher que lorsque le roi don Pedro leur eut donné pour général saint Antoine, patron de Lisbonne. Le Portugais est encore superstitieux, mais il ne fut jamais fanatique. Docile à la voix de ses prêtres, il supporta l'inquisition, mais jamais il n'approuva les excès de cette horrible et révoltante institution. Ce qui caractérise encore cette nation, c'est une douceur qui ne se dément point, même pendant les commotions politiques; c'est une politesse qui se fait

des moines et des religieuses. En 1790 on comptait, suivant la Géographie de *Stein*, 418 couvens d'hommes et 108 de femmes, en tout 526. On sait que le terme moyen des religieux par couvens est à peu près de 16 : un calcul simple porte donc ce nombre, à cette époque, à 8416 individus. En 1830 on ne comptait plus que 363 cloîtres : il n'y avait donc que 5808 religieux et religieuses. En évaluant à 100 le nombre de ceux employés dans les hôpitaux, on aurait un total de 5908. Le Portugal renferme environ 4054 paroisses; en supposant 5 prêtres par paroisse, on aura 20,270, et avec le clergé régulier 26,178. Ainsi donc, c'est dépasser le nombre probable que d'en admettre 29,000.

(1) Travels in Portugal, par *J. Murphy* (Londres, 1798). — *Link*, Bemerkungen auf einer Reise durch Frankreich, Spanien und vorzüglich Portugal (1800).

remarquer depuis les rangs les plus élevés jusqu'à la plus basse classe du peuple; c'est envers les étrangers une prévenance qui le distingue de l'Espagnol et le rapproche du peuple français, dont il a presque la vivacité. On lui reproche de l'indolence et de la présomption : les paysans de l'Estremadure et de l'Alem-Tejo sont en effet indolens et paresseux. Tous les Portugais se plaisent à vanter leur nation, mais c'est une conséquence du rôle important qu'ils ont joué sur le théâtre du monde, et du peu de lumières qu'on a laissé pénétrer dans leur pays. On répète depuis Link (1) que les Portugais sont dissimulés, vindicatifs et perfides. Il y a plus que de l'exagération dans cette assertion, ou ils sont bien changés. D'ailleurs, en se montrant sévère sur leurs défauts, il faut rendre justice à leurs qualités; ils sont en général fort attachés à leur patrie, amis généreux et fidèles à remplir leurs promesses. M. Balbi, qui a observé ce peuple d'un œil impartial, dit que l'habitant de la province de Minho est plein de feu, d'esprit et d'industrie; que celui du Tras-os-Montès rachète des dehors grossiers par des mœurs pures et simples, par sa bravoure et son activité; que celui de la province de Beira est le plus laborieux; que celui de l'Estremadure est le plus policé, et que l'Algarvien surpasse tous les autres par sa vivacité.

Dans le Voyage de du Châtelet (2), le portrait physique des Portugais, copié par les géographes modernes, est loin d'être flatté. Nous en donnerons une idée plus exacte en disant qu'il est faux qu'ils soient basanés et qu'ils aient le nez retroussé et les lèvres épaisses : ils ont le teint des peuples méridionaux; ils sont d'une taille peu élevée, mais généralement bien prise : rien n'est plus rare parmi eux que

(1) Tom. I, p. 273. — (2) L'ouvrage intitulé Voyage du duc du Châtelet en Portugal, publié avec des notes de *Bourgoing*, en 1798 (2 vol. in-8°), est de M. *Cormartin*, l'un des chefs royalistes de la Vendée.

des individus estropiés ou contrefaits. La province de Minho, le Tras-os-Montès et les montagnes d'Estrella renferment les hommes les plus beaux et les plus robustes du royaume : leur peau est assez blanche, et leurs cheveux sont blonds ou châtains. Dans les autres provinces, le noir est la couleur dominante de la chevelure. La belle carnation des Portugaises, leurs grands yeux noirs, leurs dents blanches et bien rangées, leurs longs cheveux d'ébène, leur aimable vivacité, les mettraient au rang des Européennes les plus séduisantes, si à la grâce des Françaises elles joignaient la petitesse du pied espagnol.

La vivacité, la brillante imagination qui distinguent le Portugais, le rendent en quelque sorte affamé de dissipations : la musique, la danse, le spectacle, les processions et les combats de taureaux, en un mot, tout ce qui peut retracer les plaisirs des sens, a sur lui un empire irrésistible. Sa musique, vive et légère, n'est point sans attraits pour l'étranger ; les chants populaires, accompagnés du son de la guitare, seraient agréables et gracieux si les paroles n'en étaient point parfois trop licencieuses. La danse nationale appelée la *Foffa* est tellement lascive, qu'on ne peut s'empêcher de déplorer la corruption du peuple, en la voyant exécuter non seulement dans la campagne, mais au sein des villes et même sur les théâtres.

La langue portugaise, formée de l'idiome des anciens *Turdetani* et du latin, ne fut d'abord, comme toutes les langues italiques, qu'un jargon barbare qui se mêla de mots arabes sous la domination des Maures, et même de mots français, lorsque le comte Henri de Bourgogne et ses compagnons d'armes se fixèrent en Portugal. Au XIIIe et au XIVe siècle, elle acquit plus de régularité, et dans le XVIe, elle atteignit cette douceur suave et cette mâle énergie si justement admirées dans les vers de Camoens. Depuis cette époque, elle n'a fait que dégénérer. L'usurpation du trône

de Portugal par Philippe II fut le signal de sa décadence : le despotisme, en arrêtant l'essor du génie, en réprimant l'élan des pensées généreuses ; la bassesse, en substituant le langage de la flatterie à celui de la vérité, abrutissent les peuples et corrompent leur langage. Le portugais n'a point les sons gutturaux de l'espagnol : il est riche et sonore, mais la fréquence des *hiatus* et des terminaisons nasales, la propension qu'il a au néologisme, la facilité avec laquelle il s'empare des mots des autres langues, nuisent à son harmonie et feraient croire à sa pauvreté, si plusieurs écrivains modernes n'avaient prouvé tout le parti qu'on peut tirer de cette langue (1).

Ce serait une grande erreur de croire que, parce que la littérature portugaise est peu connue en Europe, elle ne mérite point de l'être : le Portugal a produit jusqu'à l'époque actuelle des savans et des écrivains d'un grand mérite. Depuis Camoens, quelques uns de ses poètes ont su se faire une réputation parmi leurs compatriotes ; s'ils ne se sont point élevés jusqu'au sublime dans le genre héroïque ; si ceux qui se sont consacrés à la muse dramatique n'ont pu tirer le théâtre portugais de son obscurité, la poésie didactique, et surtout la poésie lyrique, ont fait surgir de la foule des versificateurs des noms honorablement connus. Enfin, disons-le franchement, les derniers événemens politiques, en donnant plus d'énergie à la pensée, ont fait sortir des rangs de la bourgeoisie des législateurs et des savans qui ont prouvé que si la masse de la nation n'est point encore digne de jouir des institutions fondées par la sagesse de don Pedro, les lumières répandues dans les classes supérieures auront un jour une heureuse influence sur les destinées de ce pays. La poésie, l'éloquence, les sciences physiques et naturelles y sont cultivées, et nous

(1) Voyez l'Atlas ethnographique du globe, par M. *Ad. Balbi.*

croyons, d'après des renseignemens précis, pouvoir estimer à plus de 100 le nombre d'ouvrages relatifs aux différentes branches des connaissances humaines, qui sortent annuellement de ses imprimeries (1). Ce nombre est certainement plus considérable que ne pourrait le faire supposer l'état intellectuel du peuple portugais. Il y eut même un moment où la liberté de la presse et l'intérêt des questions politiques avaient élevé à plus de 30 les journaux publiés en Portugal.

Les beaux-arts y sont dans un état encore moins satisfaisant, faute d'encouragemens donnés par les riches et le gouvernement. La musique est, pour ainsi dire, le seul dans lequel plusieurs Portugais se soient rendus célèbres. Si de la littérature et des beaux-arts nous passons à l'éducation des masses, nous dirons qu'il est inutile d'accumuler les raisonnemens pour prouver un fait que l'on n'est que trop porté à croire d'après une foule d'indices; c'est que l'instruction publique élémentaire est très-négligée en Portugal, et qu'à l'exception de l'Espagne, qui lui est fort inférieure sous ce rapport, il est peu de pays où le nombre relatif d'écoliers soit moins considérable (2). Cependant les établissemens d'instruction destinés aux enfans des classes riches ou privilégiées peuvent supporter la comparaison avec ceux des autres États de l'Europe; l'enseignement des sciences est confié à des professeurs habiles, et de bons ouvrages nationaux en facilitent l'étude.

Depuis les changemens arrivés en 1821 dans la forme de son gouvernement, le Portugal a plus d'une fois attiré l'attention de l'Europe. La constitution qui confia le pouvoir législatif au roi et aux cortès, fera long-temps époque dans les annales de ce pays; cependant une véritable repré-

(1) Essai statistique du Portugal.

(2) Voyez les Tableaux statistiques ci-après.

sentation nationale n'était point une innovation pour les Portugais, puisque l'établissement des cortès remonte à la fondation du royaume de Léon et de Castille, au VIIIe siècle, et se retrouve dans les premiers temps de la monarchie portugaise. Dès l'origine de ces assemblées, qui se formèrent autour du trône électif des princes germains ou gothiques, et qui se composèrent des grands propriétaires ou barons auxquels le droit de conquête donnait celui de constituer à eux seuls le corps de la nation, on les vit investies de la prérogative de contrôler le pouvoir des rois et de le retenir dans de justes limites par le refus des subsides. A cette noblesse militaire se joignit dans la suite le clergé, d'autant plus puissant que la bannière de la croix était, pendant la lutte contre les Maures, le drapeau de l'indépendance. L'envahissement des Suèves et des Visigoths n'avait point détruit dans la Péninsule hispanique les fonctions de ces agens institués par les Romains dans les villes notables, et qui subsistent encore sous le nom de *procuradores*. Ils formèrent la troisième classe des membres dont se composaient les *cortès* espagnoles et portugaises. Ces assemblées délibéraient sur les lois et votaient les impôts. Elles restreignaient même, plus que nos assemblées modernes, les prérogatives de la couronne, puisque dans les cortès de Coïmbre, en 1387, sous le règne de Jean Ier, les députés des villes s'opposant à la guerre avec la Castille, le roi répondit que la paix ou la guerre serait toujours faite selon l'avis de ses peuples. Enfin elles étaient investies d'un pouvoir que l'on regarderait aujourd'hui comme révolutionnaire, puisque dans l'espace de 525 ans les cortès portugaises ont élu cinq rois : Alphonse Ier, comte de Portugal ; Alphonse III, après la déposition de son frère Sanche II par le pape ; Jean Ier après l'extinction de la branche légitime de la dynastie bourguignonne ; Jean IV, chef de la dynastie de Bragance, après l'expulsion des Espagnols ; et

Pierre II, en 1667, après la destitution d'Alphonse VI, tombé dans une sorte de délire. Si la petite propriété eût pu être représentée dans les cortès, cette antique constitution aurait eu peu de chose à envier à celle de l'Angleterre ou de la Suède; mais il aurait fallu que le souverain n'eût jamais pu, sous aucun prétexte, se dispenser de les assembler régulièrement, tandis que depuis 1697 elles cessèrent d'être convoquées.

Les successeurs d'Alphonse VI furent Pierre II, qui, en 1668, fit reconnaître l'indépendance du Portugal par l'Espagne; Jean V, qui monta sur le trône en 1706; Joseph, qui régna depuis 1750 jusqu'en 1777, et qui laissa la couronne à sa fille Marie, qu'il avait mariée à Pierre son frère cadet. Sous le règne de cette princesse le Portugal entre dans la première coalition contre la république française en 1793. Attaquée en 1799 par une maladie qui l'empêchait de vaquer aux affaires, son fils, le prince du Brésil, est nommé régent du royaume, titre qu'il garde jusqu'en 1816, époque de la mort de la reine. En 1799, le Portugal s'était uni aux différentes puissances coalisées contre la France; la guerre dura jusqu'à l'époque du traité d'Amiens en 1802. Cependant la rupture qui eut lieu en 1807 amena de nouveaux événemens. Une armée hispano-française envahit le territoire portugais le 29 novembre. La famille royale se réfugie au Brésil, et le général Junot est nommé gouverneur général du Portugal. En 1808, une insurrection fomentée par l'Angleterre éclate; les Anglais débarquent au mois de juillet, et le 30 août les Français évacuent Lisbonne. En 1809, une armée française sous les ordres du maréchal Soult entre en Portugal, mais ne peut s'y maintenir; l'année suivante, le maréchal Masséna fait une nouvelle invasion et s'établit dans le pays jusqu'en 1814, que l'armée anglo-portugaise l'oblige à évacuer.

Pendant cette longue série d'invasions et de guerres, les

Portugais s'étaient éclairés sur leurs droits et leurs intérêts: les Français avaient été repoussés, mais les Anglais n'avaient vendu leurs secours qu'en ruinant l'industrie, le commerce et la marine du Portugal. Ce fut dans ces conjonctures que le 24 août 1820 une révolution éclata à Oporto, dans le but de donner au royaume une constitution. Un gouvernement provisoire est installé le 15 septembre à Lisbonne; un congrès national est convoqué; une nouvelle constitution rédigée par de nouvelles cortès, composées de députés nommés par des électeurs élus eux-mêmes par tous les citoyens jouissant de leurs droits civils, établit en Portugal une véritable représentation nationale, beaucoup plus puissante que dans les autres gouvernemens représentatifs de l'Europe, puisque l'initiative des lois appartenait à l'assemblée législative. Le prince du Brésil, roi sous le nom de Jean VI, depuis la mort de sa mère, arrive à Lisbonne le 3 juillet, accepte et jure la constitution, dont les heureux effets se firent bientôt sentir. Mais le clergé, les moines, la noblesse et la magistrature, soutenus par la reine qui avait refusé de prêter serment à la constitution, en complotaient sourdement la ruine. Cette princesse, aidée par son fils don Miguel, parvint à fomenter des troubles sérieux, à ébranler la fidélité de l'armée, et bientôt une insurrection générale éclata au mois de mai 1823. Afin de prévenir les horreurs de la guerre civile, les cortès se séparèrent après avoir protesté solennellement contre la violence qu'elles subissaient.

Le Brésil s'était, en 1822, déclaré indépendant du Portugal, et avait proclamé empereur don Pedro, fils de Jean VI. Ce dernier mourut en 1826, laissant à sa fille Isabelle-Marie la régence du royaume, en attendant que l'héritier légitime ait donné ses ordres à cet égard. Don Pedro ne fit usage de ses droits d'hérédité que pour rétablir en Portugal le gouvernement représentatif, mais sur des

bases plus monarchiques, et qui parurent satisfaire la partie éclairée de la nation plus que ne l'avait fait la constitution des cortès. Après avoir ainsi fixé selon ses vœux la position politique des Portugais, il abdiqua le 2 mai 1826 en faveur de sa fille dona Maria da Gloria. Mais cette princesse, encore enfant, ne put jouir de la possession de son royaume, que son oncle don Miguel usurpa en 1827. Une junte établie à Terceira, l'une des Açores, représenta le gouvernement légitime, tandis que l'usurpateur jouissait en despote de la souveraineté de fait. Cependant don Pedro, qui avait abdiqué la couronne du Brésil en faveur de son fils, entreprit en 1831 de placer sa fille sur le trône : à l'aide d'une armée de volontaires levée en Angleterre et en France, il accomplit cet acte de dévouement à sa patrie, et lorsqu'il eut consolidé la nouvelle constitution, la mort vint l'enlever comme si sa tâche était complètement terminée.

Après cet aperçu de l'état politique et moral du Portugal, que nous avons cherché à rendre précis en puisant aux meilleures sources, notre tâche ne consiste plus qu'à décrire les principales villes, et celles qui, moins importantes, offrent quelque intérêt au voyageur ou à l'historien : nous réservant de rassembler, dans les tableaux qui termineront ce livre, les renseignemens statistiques propres à faire apprécier la force réelle de ce royaume.

Il est difficile de se faire une idée du magnifique spectacle qu'offre le port de *Lisbonne* (*Lisboa*), que tous les marins s'accordent à regarder comme un des plus beaux mouillages du monde. Il est défendu par le fort *Bugio*, situé sur une île à l'embouchure du Tage, et par celui de *San-Juliaó*, placé sur sa rive droite. La ville s'élève en amphithéâtre sur cette même rive. Elle occupe un espace d'environ trois lieues de longueur sur une largeur de plus d'une lieue. Le Tage, malgré la vaste baie qu'il remplit,

n'offre aux navires qu'un passage étroit et dangereux; la barre que forment ses eaux, qui luttent contre les flots de l'Océan, oblige le navigateur prudent à ne tenter d'entrer dans le port que lorsqu'il est guidé par un pilote côtier. La vue de cette vaste capitale ferait croire qu'elle renferme une immense population, si l'on ne savait, par des renseignemens exacts, qu'elle ne s'élève pas à plus de 260,000 âmes. Elle est divisée en deux villes : l'ancienne, qui, échappée au terrible désastre de 1755, n'est qu'une réunion de rues tortueuses, étroites et sales; et la nouvelle, qui, formée de rues larges, presque toutes bien alignées et garnies de trottoirs, s'augmente de jour en jour. La plupart des maisons, composées de trois à cinq étages, présentent des façades régulières et s'adossent à des jardins. On compte dans les deux quartiers 351 rues droites et 215 rues de traverse, 60 places, dont 12 seulement méritent ce nom. Les deux plus importantes sont la place du Commerce (*praça do Commercio*), dite aussi place du Palais (*Terreiro de Paço*), bornée d'un côté par le Tage, et ornée de beaux édifices, qui comprennent la bourse, la douane, la maison des Indes, l'intendance de la marine, la bibliothèque royale, et d'autres bâtimens dont quelques uns ne sont point encore achevés : au centre s'élève la statue équestre en bronze de Joseph Ier; la place du *Rocio*, moins grande que la précédente, et que borde le vaste palais de l'Inquisition, qui renferme aujourd'hui les bureaux des différens ministères : plus bas sont les prisons du Saint-Office. Les seuls édifices que l'on puisse citer à Lisbonne sont le palais royal, construit dans le faubourg d'Ajuda, et qui, lorsqu'il sera terminé, sera l'un des plus vastes de l'Europe; deux autres palais du roi : celui de *Bemposta*, dans lequel il donne audience, et celui de *Necessidades*, destiné à loger les princes étrangers; l'arsenal de la marine, où l'on voit une salle d'une grandeur extraordinaire; le collége des no-

bles, remarquable par son beau manége; le palais de *Calhariz*, édifice réservé à l'académie des sciences et à celle de fortification; le théâtre de *San Carlos*, qui, par ses dimensions, peut être comparé aux théâtres de second ordre de l'Italie; la cathédrale, connue sous le nom de *Basilica de Santa Maria*, vieil édifice restauré dans le goût moderne depuis le célèbre tremblement de terre; l'église du couvent de Jésus, bâtiment remarquable par la hardiesse de son dôme, et le plus magnifique qui ait été construit à Lisbonne depuis cette affreuse catastrophe; enfin l'église des Martyrs, élevée sur l'emplacement où Alphonse I[er] défit les Maures; édifice antique que les révolutions physiques ont épargné, comme pour rappeler aux Portugais l'énergie avec laquelle ils conquirent leur indépendance.

Lisbonne renferme plusieurs établissemens dont les noms seuls suffisent pour attester leur utilité; nous placerons au premier rang l'observatoire de la marine, dont plusieurs travaux ont servi à l'avancement de la physique céleste; l'académie royale de marine, qui a fourni plusieurs marins distingués; l'école royale de construction et d'architecture navales; l'académie royale de fortification, d'artillerie et de dessin; l'école royale de chirurgie et celle de sculpture. Nous citerons encore l'école de commerce, le collége royal militaire, celui des nobles, les écoles royales du monastère de *Saint-Vincent de Fora*, où l'on enseigne les langues anciennes et le français, la physique, la géométrie et la philosophie; l'école royale de dessin et d'architecture civile, dont les cours durent 5 années; l'institut de musique (*seminario musical*), où l'on enseigne le chant, la musique instrumentale et la composition; le collége royal de Saint-Patrice, créé en 1590 pour l'instruction des prêtres missionnaires irlandais; le collége royal des catéchumènes, fondé en 1579 pour instruire dans la religion les

infidèles convertis; le collége de Saint-Antoine et de Saint-Pierre, destiné aux orphelins et aux enfans vagabonds; les écoles royales de la congrégation de l'Oratoire, où l'on enseigne principalement le latin; enfin les écoles de grammaire, de rhétorique et de philosophie, établies à l'hospice royal de Notre-Dame de Necessidades. A ces différens colléges se joignent encore plusieurs établissemens particuliers.

L'académie royale des sciences de Lisbonne est le premier corps savant du royaume; cette ville a depuis peu une société d'encouragement pour l'industrie nationale; elle possède des bibliothèques, un musée d'histoire naturelle, un jardin botanique, et d'autres collections scientifiques, mais qui ne peuvent soutenir aucune comparaison avec ceux des principales capitales de l'Europe.

Il y a 20 ou 30 ans, on n'était point en sûreté dans les rues de Lisbonne : les meurtres s'y commettaient en plein jour; l'assassin trouvait l'impunité dans le sanctuaire des temples; les soldats arrêtaient la nuit les passans en leur demandant l'aumône, et s'emparaient de force de ce qu'ils leur refusaient. Il n'y avait ni garde ni police pour arrêter ces désordres. Aujourd'hui, qu'on emploie tous les moyens propres à assurer la tranquillité publique, les vols et les homicides sont devenus très-rares.

La grandeur imposante de quelques uns des édifices de Lisbonne n'est rien en comparaison de l'aqueduc de Bemfica (*agoas livres*), qui porte à cette capitale la plus grande partie des eaux qu'elle consomme. C'est l'un des plus magnifiques ouvrages de l'Europe moderne. Il peut supporter la comparaison avec ce que les anciens ont fait de plus beau dans ce genre. Sa longueur totale est de 56,380 pieds: la plus grande de ses arches a 206 pieds de hauteur et 100 d'ouverture. Les environs de la ville offrent de beaux sites et quelques lieux intéressans par les souvenirs. *Oeiras*,

maison de plaisance donnée par le roi Joseph au marquis de Pombal, fut, en 1775, habitée par le monarque pendant qu'il prenait les eaux d'Estoril, et le ministre profita du séjour de ce prince pour transformer une simple foire de village en une exposition des produits de l'industrie portugaise : idée ingénieuse qu'on n'a fait que modifier depuis dans d'autres pays, et particulièrement en France, où elle a excité une émulation salutaire. *Cintra* est célèbre par la capitulation en vertu de laquelle l'armée française, épuisée, évacua le Portugal en 1808. *Mafra*, sur le revers occidental de la chaîne à laquelle appartient le Monte Junto, est remarquable par le couvent, le palais et l'église qu'y fit bâtir Jean V, afin d'accomplir le vœu qu'il avait fait pour la naissance d'un fils. Ces trois constructions, dues au talent d'un architecte étranger, et embellies par des peintres et des sculpteurs de différentes nations, forment le plus magnifique édifice du royaume. *Loires*, à 3 lieues de Lisbonne, est connue par ses plantations d'orangers qui fournissent les plus belles oranges du Portugal. *Campo-Grande*, peuplé de 1300 habitans, est le rendez-vous de la noblesse portugaise : c'est dans sa longue plaine, entourée d'arbres et de jardins, que la cour et la ville vont étaler le luxe de leurs chevaux et de leurs équipages. Les différens lieux que nous venons de citer ne sont point des villes privilégiées (*citades*), mais des bourgs ou petites villes sans municipalité (*villas*).

Le reste de l'*Estremadure* renferme peu de villes importantes; il faut cependant citer *Leiria*, petite ville épiscopale, où l'on voit encore le palais ruiné du roi Denis, auquel les Portugais décernèrent le titre de *grand;* le bourg de *Batalha*, dont le superbe couvent, bâti par Jean Ier, est l'un des plus beaux morceaux d'architecture normano-gothique, et qui renferme le mausolée de son fondateur, et les chapelles mal entretenues destinées à la sépulture des

rois. *Santarem*, ville de 8000 âmes, bâtie sur une haute montagne, et défendue par une vieille forteresse, fut pendant long-temps la résidence des souverains; enfin *Sétubal*, sans avoir le rang de cité, peut passer pour une ville importante. Ses nombreuses salines, ses vins et ses oranges alimentent son commerce. Quelques savans ont pensé qu'une langue de terre appelée encore Troja, qui s'étend à peu de distance de l'embouchure du Sado, et sur laquelle on a trouvé plusieurs restes d'antiquités, annonçait l'emplacement d'une colonie phénicienne.

Dans la *province de Beira*, *Coïmbre* ou *Coimbra*, sur les flancs d'une colline qui domine le Mondego, est aussi triste à habiter qu'elle est agréablement située; cependant l'importance de cette ville sous les Romains, les Alains et les Maures, et plus encore sa population, la beauté de quelques uns de ses édifices, le nombre de ses établissemens publics, la réputation attachée à son université et à son observatoire, l'avantage dont elle jouit comme siége de la direction générale de l'instruction publique du royaume, lui ont depuis long-temps mérité le rang de chef-lieu qu'elle occupe. La petite ville épiscopale d'*Aveiro*, à l'embouchure de la Vouga, recouvre l'importance maritime et la salubrité qu'elle semblait avoir à jamais perdues.

Dans les montagnes où le Mondego prend sa source, l'antique cité de *Viseu*, résidence d'un évêque, s'enrichit par son commerce de bijouterie, d'orfévrerie et de draperies. A l'extrémité septentrionale de la province, *Lamego*, dans une campagne fertile, entre le mont Penude et le cours du Douro, est célèbre par la réunion des cortès de 1144, qui fondèrent une constitution par laquelle l'autorité royale était retenue dans de justes limites, et qu'Alphonse Ier jura de maintenir au nom de ses successeurs.

Plus petite que les précédentes, la province d'*Entre-Douro et Minho* a pour chef-lieu *Braga*, bâtie sur une hauteur entre le Cavado et la Deste. Les plus beaux édifices sont le palais de l'archevêque, le séminaire et la cathédrale, antique église, dont une des chapelles est consacrée au rite *mosarabique.* Cette ville renferme encore plusieurs restes imposans de la domination romaine, tels qu'un aqueduc, un temple et un amphithéâtre. *Porto*, la seconde ville du royaume par sa population, que l'on porte à 70,000 âmes, occupe une position magnifique à l'embouchure du Douro, sur deux collines nommées *la Sé* et *la Victoria.* Elle est divisée en ville basse et ville haute, partagée en 5 quartiers, dont 2 sont entourés d'une muraille de 30 pieds de hauteur, et les 3 autres ouverts. Douze places principales, de belles églises, plusieurs établissemens d'instruction et de bienfaisance, une école de marine et de commerce, une de chirurgie et d'anatomie, le palais de la cour d'appel, l'hôtel de ville, l'évêché, l'hôpital royal, la cathédrale, l'église des Clerigos, de vastes magasins destinés pour ses excellens vins, sont dignes de l'importance de cette cité commerçante. L'industrieuse *Guimaraens* ou *Guimaraes*, que l'on pourrait surnommer la jolie, fut anciennement la capitale du royaume.

Miranda, petite cité épiscopale, que l'on surnomme Miranda de Douro pour la distinguer d'une autre Miranda dans la province de Beira, est la capitale de la province de *Tras-os-Montès;* elle renferme environ 5000 habitans; *Moncorvo* ou *Torre de Moncorvo*, l'antique *Forum Narbasorum*, est mal bâtie, et moitié moins peuplée. *Bragance* ou *Bragança*, l'ancien *Brigantinum*, s'élève au milieu d'une fertile plaine; c'est dans ses murs que don Pedro le Justicier épousa secrètement l'infortunée Inès de Castro. *Chaves*, sur un plateau près de la Tamega, qui coule encore sous le pont de 18 arches bâti par Trajan, était célè-

bre chez les Romains par ses eaux minérales, qu'ils appelaient *Aquæ-Flaviæ Turodorum*.

La *province d'Alem-Tejo*, c'est-à-dire *au sud du Tage*, non moins montagneuse que celle de Beira, mais plus étendue, trois fois moins peuplée, et la moins riche du royaume, ne renferme que des villes de peu d'importance. *Evora*, sa capitale, siége d'un archevêché, porte le titre pompeux de seconde ville du Portugal, quoiqu'elle n'ait pas plus de 10,000 âmes. Elle doit ce titre à la faveur qu'elle eut de servir de résidence à plusieurs rois. Elle est située sur un plateau de la chaîne qui forme la prolongation de la Serra d'Estremoz; son ancien nom d'*Ebora* annonçait l'abondance, comme celui de *Cerealis* que lui donne Pline. La flatterie de ses municipaux lui valut l'honneur de porter le surnom de *Liberalitas Julia;* on y voit encore des restes de cette libéralité des empereurs qui employaient une partie de l'or des peuples asservis à la construction de quelques monumens. Le bel aqueduc attribué à Quintus Sertorius s'y fait remarquer par sa belle conservation. Vers son extrémité, un petit monument circulaire rappelle par son élégance celui qu'à Athènes on connaissait sous le nom de *lanterne de Démosthène*. Un autre monument, où les sacrifices aux dieux ont été remplacés par des sacrifices aux hommes, est le temple de Diane, qui sert aujourd'hui de boucherie. On a rassemblé dans un musée les objets d'antiquité découverts à Beja. *Estremoz* est connue par ses poteries et ses vases de terre, dont la porosité favorise l'évaporation de l'eau en abaissant sa température. Sur une colline escarpée, à 2 lieues de la rive droite de la Guadiana, s'élève la vieille ville épiscopale d'*Elvas*, la plus forte place de guerre du Portugal : on y voit une vaste cathédrale, un aqueduc et un théâtre. *Beja*, fondée par les Romains sous le nom de *Pax Julia*, renferme encore quelques monumens antiques. *Serpa* est im-

portante par son commerce de contrebande, *Portalègre* par sa grande manufacture de draps, et *Villaviçosa* par son château royal et son port immense.

Dans la petite *province d'Algarve*, à laquelle les souverains du Portugal ont conservé le titre de royaume, on ne compte que 4 villes dignes d'être nommées. *Faro*, la capitale, assez bien bâtie, avec un port à l'embouchure du *Valformoso*, fait de grandes exportations en oranges et en autres fruits; *Tavira*, sur la côte, à 8 lieues à l'est, est une jolie cité presque entièrement peuplée de pêcheurs; à 10 lieues à l'ouest de Faro, *Villa Nova de Portimao* possède un petit port très-fréquenté; *Lagos*, située au milieu d'un terrain fertile et dont le port fut, dit-on, creusé par les Carthaginois, serait celui de *Lacobriga; Sagres*, petite place fortifiée, doit son nom au *Sacrum promontorium*, aujourd'hui le cap Saint-Vincent; enfin, sur le revers de la Serra de Monchique, on trouve la jolie petite ville de *Monchique*, que sa situation romantique et ses sources chaudes ont mise à la mode parmi ceux qui vont chercher aux eaux la distraction autant que la santé.

« Une navigation occidentale de 220 lieues nous conduit à l'archipel des îles *Açores*, qui, ainsi que nous l'avons dit précédemment, appartient évidemment à l'Europe, et qui a tiré son nom de la grande quantité de milans (*falco milvus*, en portugais *azor*) dont elles se trouvaient peuplées lors de la découverte. On les appelle aussi *Terceiras*, d'après la plus grande d'entre elles, ou *Flamandes*, *Flamengas*, d'après les navigateurs flamands qui s'y rendirent presqu'en même temps que les Portugais, et qui les peuplèrent en partie. Les Anglais les ont désignées quelquefois sous le nom de *Western Islands*, *îles occidentales* (1).

« Elles gisent du sud-ouest au nord-est, en formant trois

(1) Elles furent découvertes au milieu du XVe siècle par un marchand flamand.

groupes. Celui du sud, le plus proche de la route que suivent les vaisseaux venant d'Europe, se compose des îles *Sainte-Marie* et *Saint-Michel*. Le groupe du milieu comprend *Terceire*, *Saint-George*, *Gracieuse*, *Fayal* et *Pico* ou l'île du Pic; au nord, se trouvent *Flores* et *Corvo*. L'air y est sain, le climat agréable et plus doux que dans les pays de l'Europe situés sous la même latitude. La chaleur de l'été est tempérée par des brises de mer, et l'hiver se marque seulement par des temps couverts, des pluies et des vents qui prennent quelquefois la force d'un ouragan. Jamais le froid n'y est assez sensible pour forcer les habitans à chauffer leurs appartemens. La neige et la glace ne paraissent que rarement sur les sommets des plus hautes montagnes. Les tremblemens de terre sont le seul fléau de ces îles fortunées, dont la nature volcanique est attestée par la forme des montagnes, par des cratères, des déchiremens dans leurs flancs, de nombreuses cavernes, par des laves, pierres ponces et cendres qu'on y foule partout, et surtout par neuf volcans actifs, répartis dans cinq de ces îles. Les côtes sont généralement hautes, escarpées; le sol est peu profond, mais très-fertile, et bien arrosé par des ruisseaux frais et limpides. On y récolte et l'on en exporte du lin, du froment, de l'orge, du maïs, du millet, des légumes, des olives, des oranges, des citrons, et une quantité de bon vin, qui passe fréquemment pour du Madère. Jadis on en évaluait le produit à 34,100 pipes (1); il a dû augmenter par les demandes des Anglais. Le pastel y formait autrefois une importante branche de commerce; on y cultivait aussi la canne à sucre. Parmi une grande variété d'arbres, on remarque le bananier, mais surtout le citronnier-cédrat, qui forme le plus bel ornement des forêts. Les coteaux brillent d'une verdure perpétuelle. Il y a de très-gros bœufs,

(1) *Brue*, dans *Labat*, Afrique occidentale, t. V, p. 285.

beaucoup de cochons et de moutons, de bons mulets et des ânes.

« La mer offre une étonnante richesse de poissons délicats, des tortues de la petite espèce, et plusieurs testacés, parmi lesquels on distingue deux sortes d'excellentes huîtres, appelées dans le pays *lapas* et *cracas*. La pêche du cachalot, aujourd'hui négligée, y était autrefois très-lucrative.

« L'excellent climat des îles Açores en favorise tellement la population, qu'elles ont pu fournir des colons au Brésil et même à la province d'Alem-Tejo, dans le Portugal. D'après un recensement publié en 1789, le nombre des habitans s'élevait à 150,174 (1); en 1826 on le portait à 220,000. Saint-Michel, Fayal et Gracieuse sont les mieux peuplées. Les habitans sont tous blancs, à l'exception d'un petit nombre de nègres employés comme domestiques. La noblesse, qui est nombreuse, possède une grande partie du terrain. Les habitans laborieux, sobres et de bonne constitution, manquent de moyens d'instruction. Dans les bonnes années, les Açores peuvent expédier pour le Brésil, le Portugal, l'Angleterre et d'autres pays du nord, une cinquantaine de vaisseaux chargés de grains, fruits, miel, légumes, farines, viandes salées, lard, orseille, grosses toiles, eau-de-vie, vin, vinaigre, etc.; mais le manque absolu d'un port spacieux, sûr et profond, empêchera toujours le commerce de ces îles d'acquérir une haute splendeur. »

Saint-Michel ou *San-Miguel*, la plus proche du Portugal, a 17 lieues de longueur et 2 à 6 de largeur. Sa population, en 1820, était de 82,000 âmes.

« De hautes montagnes bordent la côte à l'est et à l'ouest; vers le milieu, les hauteurs abaissées prennent des formes

(1) *Vincent Tofino*, Derrotero di las costas de Espanna.

coniques : toutes portent des traces d'éruptions volcaniques, dont la dernière eut lieu en 1652. Aujourd'hui les cratères qu'on voit encore sur la plupart des montagnes, principalement à l'ouest, sont transformés en lacs. Les naturalistes admirent entre autres, dans la partie de l'est, un vallon profond et très-romantique, appelé *Furnas* (1), qui paraît être un volcan écroulé. Il a la forme ovale, et un peu plus d'un mille géographique de circonférence. Des montagnes hautes, escarpées et couvertes de cèdres en marquent le pourtour. Une partie de ce vallon offre l'aspect d'un paradis terrestre, tandis que l'autre, plus enfoncée, est remplie presqu'entièrement de pierres ponces réduites en poudre. L'enfoncement est occupé par un lac assez considérable d'eau douce, et par plusieurs sources d'eaux minérales et sulfureuses, tant chaudes que froides : elles donnent naissance à la *Ribeira-Quente*, petite rivière dont les eaux fumantes se fraient un passage à travers les fentes des rochers, et débouchent au sud-est à la mer, où, à une distance considérable de la côte, on voit en quelques endroits l'eau bouillonner avec violence.

« L'île, en général bien arrosée et très-fertile, est médiocrement cultivée. On ne tire pas non plus tout le parti convenable des productions minéralogiques, telles que soufre, sel ammoniac, marne, fer oxidé rouge, sulfure et sulfate de fer et pierres ponces. Les Hollandais exportaient jadis de la terre à foulon (2), et au XVI[e] siècle il y avait dans le val de Furnas une fabrique d'alun qui en fournit 4833 quintaux dans un espace de dix ans. La végétation brille du plus bel éclat, et de nombreux bosquets diversifient les paysages; les champs produisent, sans grands frais, d'excellent froment, du maïs, un peu d'orge, des fèves et

(1) *Mason*, dans les Trans. Philos., t. LXVIII, p. 1. *Cordeyro*, Historia das islas sujetas o Portugal, p. 156.

(2) *Mem. econ. da Socied. de Lisboa*, t. I, 187 sq. 299 sq.

du riz en quantité. Dans les jardins, on cultive des oranges d'excellente qualité, et bien d'autres fruits. Les vignes, établies principalement sur la lave décomposée, donnent annuellement 5000 pipes de vin. Les pâturages sont bons et abondans. Le val de Furnas fournit du miel délicieux; la côte, des éponges qu'on néglige; et la mer surtout, des sardines qui nourrissent le bas peuple.

« Les habitans fabriquent de grosses toiles qu'on envoie au Brésil.

« *Punta-Delgada*, la capitale de l'île, peuplée de 16,000 habitans, fait un commerce considérable des productions du pays, tant avec l'Europe qu'avec l'Amérique. Elle n'a cependant qu'une mauvaise rade, défendue par le fort de Saint-Braz. *Ribeira-Grande*, ville de 6000 âmes, a de nombreux métiers pour toiles (1). *Villa-Franca* en compte 3000.

« Un phénomène du plus grand intérêt doit encore nous retenir quelques momens dans ces parages; il faut considérer une de ces îles volcaniques, qui tantôt élèvent au-dessus des flots leurs sinistres sommets, et tantôt s'enfoncent de nouveau dans les abîmes. La mer des Açores renferme probablement plus d'une montagne volcanique semblable à celles qui, dans les îles, s'élèvent au-dessus de la surface des eaux.

« Sans nous arrêter à une tradition portugaise très-obscure, d'après laquelle l'île entière de Corvo serait sortie de la mer par une éruption volcanique, nous rappellerons que, dans le grand tremblement de terre de 1757, qui bouleversa l'île Saint-George et fit périr 1500 personnes ou un septième de la population, on vit, selon plusieurs témoignages authentiques, mais peu circonstanciés, 18 îlots sortir de la mer à 300 toises du rivage (2).

(1) *Cordeyro*, p. 144. — (2) Mercure de Madrid, décembre, 1757.

« Mais le seul volcan sous-marin parfaitement observé est celui qui se trouve auprès de l'île Saint-Michel. C'est pendant un violent tremblement de terre, en 1638, qu'on vit ici des flammes et des bouffées de fumée sortir de la mer agitée : ce vaste incendie s'étendait sur un espace de plusieurs arpens, selon le rapport des pêcheurs; bientôt on vit des matières terreuses et des blocs de roche lancés en l'air, retomber dans la mer, où ils surnageaient : d'autres rochers noirâtres semblaient sortir de l'eau : quelques uns s'élevaient jusqu'à 60 brasses de hauteur; peu à peu toutes ces masses se réunirent en s'étendant sur un espace de 3 lieues de long sur une demi-lieue de large. Ces éruptions durèrent trois semaines; alors, dit-on, tous les rochers élevés au-dessus des flots disparurent sans laisser de traces (1). Les pêcheurs témoins de cette catastrophe prirent des fragmens de rochers sortis de la mer; ils se brisaient en éclats, et ne laissaient qu'un gravier noirâtre : c'étaient donc des scories et du tufa volcanique. Le cratère du volcan avait servi d'abri à une quantité innombrable de poissons; c'était le rendez-vous ordinaire des pêcheurs de l'île; et lors de l'éruption, la mer rejeta une telle quantité de poissons morts, que l'air en fut infecté.

« Ici nous devons faire observer une circonstance de peu d'importance en elle-même, mais qui, par ses conséquences, peut devenir du plus grand intérêt pour l'histoire naturelle et la géographie physique. Les autorités que nous venons de citer s'accordent à fixer l'époque de cette éruption mémorable à l'an 1638. Néanmoins Buffon affirme que cet événement eut lieu en 1628; il s'appuie de l'autorité de Mandelslo, fameux voyageur; mais en cherchant dans l'édition originale allemande de la relation de Mandelslo,

(1) *Cordeyro*, p. 140. *Kircher*, Mund. Subterr., t. I, lib. II, cap. 12, p. 82. *Gassendus*, de Vitâ Epicuri, t. II, p. 1050.

publiée en 1658 par Oléarius, on ne trouve absolument rien sur cette éruption : il en est de même pour la traduction hollandaise. Ce n'est que dans la traduction française, par Wiquefort (Paris, 1678), et dans celle donnée en anglais dans la collection de Harris (Londres, 1705), qu'on trouve le passage cité et transcrit par Buffon; il était naturel de rejeter une opinion aussi faiblement appuyée (1) ; mais si, cependant, par un hasard qui n'est pas sans exemple, cette opinion se trouvait confirmée par quelque nouveau témoignage; si Gassendi et Kircher s'étaient trompés en mettant 1638 pour 1628, les trois éruptions connues de ce volcan, savoir, celle dont nous parlons et celles de 1720 et de 1811, se trouveraient éloignées les unes des autres de 91 à 92 ans; ce qui permettrait de considérer ce volcan comme sujet à une *période régulière.* Un résultat aussi curieux mériterait qu'on fît de nouvelles recherches sur la véritable date de l'éruption du XVIIe siècle.

« Quoi qu'il en soit de cette circonstance chronologique, la date de l'éruption de 1720 est bien constatée. Ce fut au mois de novembre de cette année qu'après un violent tremblement de terre, on vit s'élever entre les îles Saint-Michel et Terceira une île semblable à une montagne conique, et qui lançait des feux, des cendres et des pierres ponces : un torrent de laves enflammées descendit de ses flancs escarpés; elle s'agrandit au point d'avoir une lieue marine de circonférence, et d'être visible à la distance de 8 à 10 lieues. Mais bientôt elle s'affaissa ; et au mois de novembre 1723 elle avait entièrement disparu : la sonde rapporta 80 brasses à la place même où elle s'était montrée. On a beaucoup de rapports détaillés, unanimes et authentiques sur l'apparition de cette île (2), on en a même dessiné la

(1) *Raspe*, Insul. hist. nat., cap. II, § 26, 27. — (2) *Atkins :* Voyage (Londres, 1735), p. 28. *De Montagnac*, Mém. de l'Acad. des Sciences de Paris, 1722, p. 12. *Codronchi*, Comment. Bonon., I, 205.

vue sur les lieux [1]; de sorte qu'il est difficile d'élever des doutes sur la réalité du fait. C'est cependant ce qu'a tenté de faire un savant hydrographe espagnol : il soutient que toute cette prétendue île n'était qu'un amas de scories et de pierres ponces lancées la même année par le pic des Açores, le pic de Camarinhas (dans l'île Saint-Michel), et d'autres volcans de cet archipel, et que les courans maritimes avaient entraînées et réunies [2]. Mais la hauteur de l'île et la vue qu'on en a tracée réfutent suffisamment ces idées. Seulement il resterait encore à examiner si cette île a existé dans le même endroit que celle de 1628 ou de 1638 : il y a des rapports qui la placent bien plus avant dans la mer.

« La même incertitude s'étend à l'île volcanique qui, au mois de juillet 1811, s'est élevée dans ces parages. Les rapports des navigateurs, témoins oculaires, peignent l'effroi que leur inspirèrent cette révolution physique, la mer bouillante, une colonne de feu, de fumée et de cendres, s'élançant dans les airs, les bouleversemens d'une partie de l'île Saint-Michel, les poissons morts et les flots couverts de pierres ponces. Mais l'île volcanique se montra *au sud-est* de la grande île; ce qui semble ne pas convenir avec la position de l'île volcanique de 1720. Un capitaine anglais, présent à la naissance de cette île, lui donne trois milles de circonférence; il lui imposa le nom de *Sabrina*, et en prit possession comme d'une *découverte anglaise;* mais bientôt la mer engloutit cette nouvelle possession britannique.

Sainte-Marie, la plus au sud-ouest de toutes, et l'une des plus petites, n'a que 9 lieues de circonférence et ne renferme que 6000 habitans. Le sol, très-haut élevé dans

(1) Philosoph. Transact., 1722, vol. XXXII, p. 100.
(2) *Vincent Tofino*, Derrotero, p. 219.

l'est, descend un peu vers le couchant. On y extrait du marbre et une terre argileuse qui donne la plus fine poterie. Elle possède encore une espèce d'oiseaux marins de Guinée, appelée *garajaô*. On en exporte du froment, du vin, des bestiaux, de la chaux et de la poterie. *Porto* et *Villa-de-Santa-Maria* sont les principaux lieux habités : ce dernier en est le chef-lieu. Au nord-est de cette île, à la distance de 5 milles, se trouvent les *Formigas*, groupe d'îlots et de rochers inhabités qui pourraient bien appartenir au sommet d'un volcan sous-marin.

« *Terceira*, ou Terceire, au centre du groupe, a des côtes généralement hautes et en partie inaccessibles. Sa circonférence est d'environ 20 lieues. Elle est très-sujette à des tremblemens de terre. Il s'y est même formé, en 1761, un volcan fort redoutable (1). Du reste, la terre végétale y est plus profonde que dans les autres Açores, et d'une extrême fertilité; aussi l'on y voit quelques forêts de cèdres, de châtaigniers, de mûriers, et des vergers de beaux citronniers, orangers et pommiers. Le vin du pays est médiocre ; mais les champs, bien cultivés, fournissent à une exportation considérable de froment. L'entretien des bestiaux, favorisé par de superbes pâturages, y est plus étendu que dans les autres Açores : aussi les fromages et les jambons de Terceire sont-ils renommés. La mer est riche en sardines, dorades, ombres, perches, barbeaux, et autres poissons plus rares; la pêche est facilitée par les bas-fonds voisins de la côte.

« La population s'élève à 45,000 âmes. Laborieux et sobres, les habitans de Terceira conservent encore une ancienne réputation de bravoure, qu'ils ont méritée en maintenant jusqu'à la dernière extrémité l'indépendance du nom portugais contre l'usurpation espagnole, et en se-

(1) *Hebbe* : Relation de l'île Fayal, etc. Stockholm, 1804.

couant ce joug odieux aussitôt que l'élévation de la maison de Bragance leur fut connue (1). »

Fidèles à leurs principes, ce sont eux aussi qui, dans ces dernières années, ont soutenu les droits de la reine dona Maria.

« *Angra*, la capitale, renferme plus d'un tiers de la population. Elle est le siége des autorités ecclésiastiques, civiles et militaires de tout l'archipel. Les habitans exportent dans leurs propres vaisseaux des grains, du lin, des toiles et du vin. Angra est aussi la relâche ordinaire des vaisseaux portugais qui se rendent au Brésil et aux Indes. » Rendez-vous des Portugais dévoués à leur patrie et à dona Maria, cette ville fut, depuis le 15 mars 1830 jusqu'à la fin de 1833, le siége de la régence qui gouvernait les Açores au nom de la reine. Ses fortifications furent mises à cette époque sur un pied très-respectable.

« L'île de *Saint-George* ou *Saô-Jorge*, entre les îles Gracieuse et Pico, est haute, sans être montueuse. Elle a 9 lieues de longueur sur 2 de largeur. Dans le sud, il y a des vignobles dont le produit est préféré aux autres vins des Açores (2), et d'excellens pâturages. Outre les avantages dont jouissent les autres Açores, l'île possède encore abondamment du bois, même de construction, et la meilleure eau. La population excède 11,000 âmes. Le meilleur ancrage est à *Villa de Velas*.

« *Graciosa*, ou *Gracieuse*, l'une des plus petites, est située au nord-ouest de Terceira. L'aspect enchanteur des trois montagnes qu'elle présente, vue du sud-ouest, la prodigieuse fertilité de son sol, et la salubrité toute particulière de son climat, lui ont valu le beau nom qu'elle porte. On en tire des grains, des légumes, des herbes potagères, des

(1) *Cordeyro :* Historia insulana, p. 358-405. *De Sousa :* Hist. de la Casa-Réal, etc., t. VII, p. 177. — (2) *Hebbe*, ouvrage cité ci-dessus.

fruits, du vin, de l'eau-de-vie, du beurre et du fromage; mais l'île manque de bois à brûler. La population s'élève à 8000 âmes. Le chef-lieu est *Santa-Cruz.*

« *Fayal*, la plus occidentale du groupe central, a un peu plus de 4 lieues de long sur 3 à 4 de largeur. Des rochers hauts et escarpés bordent presque partout la côte. Le sol, onduleux et couvert d'une riche verdure, s'élève vers le milieu de l'île, où des montagnes rangées en cercle entourent une vallée profonde, large d'une lieue. On l'appelle *la Caldeira*, ou la Chaudière, et l'on croit, avec quelque probabilité, qu'elle doit son origine à l'affaissement d'un volcan. Un tiers de son étendue est occupé par un lac, dans lequel se réunissent les causes de plusieurs sources d'eau vive. Les plus beaux prés et de charmans bosquets qui parent les bords de ce lac et se prolongent sur la douce pente des coteaux, varient le site et forment un séjour enchanté. » Le volcan de Fayal eut une violente éruption en 1672.

« Le climat de l'île est, en général, délicieux et très-salubre; le sol est si fertile qu'on y fait souvent double moisson de froment et de maïs. Dans les jardins et les vergers, la pomme de terre croît à côté des citronniers et des orangers; mais il y a peu de vignobles, et leur produit est de médiocre qualité. Les vins, connus dans le commerce sous le nom de *Fayal*, y sont apportés de Pico (1). Des touffes de frênes, de hêtres élancés (2) et de châtaigniers couronnent les hauteurs; mais les broussailles de myrtes et d'autres arbustes toujours verts prédominent généralement.

« Les habitans se font remarquer par la bonté et la douceur de leur caractère, par la simplicité de leurs mœurs, et par leur probité dans les transactions.

« *Villa da Horta*, le chef-lieu de l'île, appelé quelque-

(1) *Hebbe :* Relation de l'île de Fayal (en suédois).

(2) Les hêtres, en portugais *fayas*, ont donné à l'île son nom.

fois, par erreur, également Fayal, et peuplé de 4000 âmes, n'est qu'un bourg bâti en amphithéâtre, sur une baie spacieuse qui offre un assez bon mouillage. Autour de la baie, les forêts de citronniers et d'orangers s'étendent à perte de vue le long des coteaux. C'est l'entrepôt de toutes les productions des îles de Fayal et de Pico, et le centre d'un grand commerce. Il y a des consuls français, anglais, espagnols et américains.

« *Pico*, très-rapprochée de Fayal, est la plus grande des Açores après Saint-Michel; elle a environ 9 lieues de longueur sur 3 de largeur; mais elle n'a que 25,000 habitans. La partie occidentale ne présente qu'un amas de montagnes, surmonté par le *Pico*, ancien volcan qui a donné son nom à l'île, et qui s'élève près de la côte à une hauteur de 1250 toises (1) : avec un temps clair, on le découvre à 34 lieues marines en mer. Au haut du sommet, presque toujours enveloppé de nuages ou couvert de neige, on trouve un cratère qui jette continuellement de la fumée (2). Plus bas, on rencontre de grandes cavernes, dont les voûtes distillent une quantité d'eau. La verdure commence à paraître; petit à petit des forêts succèdent aux broussailles, et des pâturages d'herbes aromatiques invitent les troupeaux. Enfin, les coteaux inférieurs, où les habitans ont recouvert les pierres et la lave avec de la terre, en partie achetée à Fayal et péniblement transportée sur ces hauteurs, nous montrent ce que peuvent le travail et la persévérance humaine luttant avec la nature. D'excellens vignobles, abrités par des murs contre des vents de mer, y occupent une vaste étendue.

« La partie orientale de l'île est basse, unie et fertile. On

(1) *Tofino :* Derrotero, p. 225. *Zach :* Éph. géog., t. II, p. 395. D'autres observations supposent une élévation de 1431 toises. *A. de Humboldt :* Voyage histor., t. I, 93. — (2) *Herbert*, dans la Collection de Harris, t. I, p. 469. *Cordeyro* et *Hebbe*.

y récolte néanmoins à peine une quantité de grains suffisante pour la moitié des habitans, et les pauvres tirent leur principale subsistance des yams qui y abondent. D'ailleurs, tous les fruits du midi de l'Europe y viennent en abondance et d'excellente qualité. Le vin, cependant, forme la plus grande richesse de l'île; elle en produit, selon les années, 15 à 30,000 pipes. Il y en a deux sortes principales. Le malvoisie (*vino passado*) égale le vin de Madère, mais on n'en récolte qu'une petite quantité; l'autre, le *vino seco*, varie beaucoup en bonté. Les vendanges, qui se font au commencement de septembre, sont des jours de fêtes joyeuses et continuelles qui attirent un tiers de la population de Fayal. Les vins de Pico passent principalement au Brésil, aux États-Unis, en Angleterre; le reste s'expédie en Hollande, dans le Nord et à Angola. Les forêts, en grande partie composées de cèdres, offrent aussi beaucoup d'ifs, dont le bois, recherché pour l'ébénisterie, était autrefois un monopole de la couronne. Les habitans de Pico sont renommés pour la beauté de leurs formes, la vivacité de leur esprit, leur amour du travail et de la propreté. Presque tous descendent, comme ceux de Fayal, des colons flamands amenés par Jobst de Hurter, beau-père du célèbre géographe Martin Behaim (1).

« L'île de *Flores*, longue de 6 lieues et large de 3, située au nord-ouest de Fayal, est escarpée à la côte, montueuse dans l'intérieur, recouverte d'une mince couche de terre, bien arrosée par des ruisseaux limpides qui forment plusieurs belles cascades. Exempte de tremblemens de terre, elle est en revanche exposée à des vents violens, qui souvent détruisent l'espérance du cultivateur. Des forêts de gros cèdres ornent les montagnes; les plaines produisent

(1) M. *de Murr* : Histoire diplomatique de Martin Behaim, p. 23-27. *Idem*, Journal pour l'histoire des arts, t. VI, p. 8, 18 et 28. En allem.

du froment, du seigle, des yams et des *yuncas*, racines tubéreuses, dont la farine, mêlée à celle de seigle, donne du bon pain; les roches de la côte sont couvertes d'orseille, qu'on ne cueille qu'avec danger. On ne cultive point la vigne, et le maïs ne réussit pas. L'entretien des moutons et des poules obtient des soins particuliers. On y compte 14,000 habitans, occupés en partie à la fabrication de lainages. *Lagens* en est le chef-lieu.

« *Corvo*, la plus petite des Açores et la plus au nord, est quelquefois comprise avec l'île précédente sous le nom commun de *Os Corvos*. Plus froide encore que celle de Flores, elle abonde en excellent froment, en légumes, en yams, en lin, en bestiaux et bois de cèdre. La population ne se monte qu'à 7 ou 800 individus, qui vivent dans une sorte de communauté de biens. C'est ainsi qu'ils partagent entre eux le lait de leurs troupeaux, le bois qu'il leur a été permis de couper, et la laine de leurs moutons, dont ils font de grosses étoffes. Il y a quelques mouillages à la côte, et, aux extrémités nord et sud de l'île, deux montagnes, dont l'une renferme, dans un enfoncement du sommet, un lac d'eau douce. On a prétendu, sans preuve et même sans aucune vraisemblance, que l'île devait son origine à un volcan sous-marin.

« Nous ne terminerons pas cette description des îles Açores, description puisée dans des sources vierges et authentiques, sans faire remarquer à nos lecteurs que nous avons déjà traité, dans une autre partie de ce *Précis* (1), plusieurs questions relatives à la découverte de ces îles; nous avons adopté l'opinion qu'elles avaient été visitées au moins un siècle avant que les Portugais ne crurent en faire la découverte. Non seulement les descriptions des géographes arabes indiquent évidemment d'autres îles que les

(1) Vol. I, p. 521-529-594 et suiv.

Canaries (1), mais les Açores paraissent même sur les cartes manuscrites du XIVe siècle. Le nom d'une d'elles, *Bentufla*, nous avait paru arabe, et nous a fait regarder les Maures d'Espagne comme les premiers auteurs de la découverte. La carte de Benincosa, de 1476, semble toutefois prouver que le mot *Bentufla* n'est qu'une corruption arabe du mot espagnol ou italien *Ventura;* ce qui rendrait aux peuples européens l'honneur de la première découverte (2). Aucun autre trait de lumière nouvelle n'est venu nous éclairer sur ces questions ténébreuses. »

Les établissemens portugais dans les trois autres parties du monde comprennent en Afrique les îles de *Madère* et de *Porto-Santo*, l'archipel du cap Vert, composé des îles *Sant-Iago*, *Fogo*, *Brava*, *San-Nicolao*, *Santo-Antao*, *Boavista*, *Maio*, *San-Vicente*, *Sal* et *Santa-Luzia*, ainsi que la colonie de *Sénégambie*, renfermant les places de *Cacheu*, de *Bissao*, et les postes de *Geba*, *Farim* et *Zinghichor;* le royaume d'Angola et de Congo, formé d'*Angola* et de plusieurs autres postes; la petite province composée de l'île *Saint-Thomas* et de celle du *Prince;* la province de *Mozambique*, comprenant plusieurs établissemens importans; en Asie, la vice-royauté de l'Inde, qui a pour capitale *Goa*, avec les provinces de *Salsete* et de *Bardes;* sur la côte de Malabar, les gouvernemens de *Damaio* et de *Diu*, et le comptoir de *Macao*, en Chine; enfin dans l'*Océanie*, le port de *Dillé* dans l'île de *Timor*, et les îles *Sabrao* et *Solor*.

Ces faibles restes de l'ancienne puissance du Portugal, et l'empire naissant du Brésil, dont l'indépendance fut plutôt un bien qu'un mal pour la métropole, fournissent encore un aliment à son commerce. Les expéditions qu'il

(1) Artman, Africa Edeisi, p. 314 et suiv. — (2) Lettre de M. *Auguste de Staël-Holstein*, à l'auteur du Précis, destinée à être insérée dans les *Nouvelles Annales des Voyages*.

y fait s'élèvent annuellement à une valeur de plus de 87,000,000 de francs; les marchandises qu'il en retire surpassent celle de 82,000,000. Avec les pays étrangers ses importations peuvent être estimées à 93,000,000, et ses exportations à 70,000,000 de francs. L'aperçu que nous avons donné du peu d'importance des ressources commerciales qu'il tire de son agriculture doivent faire croire que dans les sommes ci-dessus les objets manufacturés tiennent une place assez considérable. Il ne faut point établir de comparaison entre ses manufactures et celles des contrées les plus industrieuses de l'Europe; mais si, malgré les priviléges dont jouit l'Angleterre dans ce royaume, il a pu, dans plusieurs branches de fabrication, supporter une concurrence par trop désavantageuse, il faut en conclure que son industrie n'est point aussi arriérée qu'on l'a cru, et qu'une politique mieux entendue pourrait, avec de sages encouragemens, la porter au degré d'activité dont elle est susceptible. Au surplus, on pourra apprécier les diverses sources de prospérité du Portugal par les aperçus que nous allons offrir dans les tableaux statistiques.

TABLEAUX STATISTIQUES
DU PORTUGAL,

DRESSÉS EN PARTIE D'APRÈS DES RENSEIGNEMENS FOURNIS PAR M. A. BALBI.

POPULATION DES PRINCIPALES *CITADES* ET *VILLAS*.

PROVINCE D'ESTREMADURE,
Divisée en 11 comarcas ou districts.

(*N. B.* Les chefs-lieux de comarca sont en italique.)

LISBONNE, capitale	260,000	*Chao de Couce*, v.	2,000
O Torres-Vedras, b.	3,400	*Santarem*, v.	8,000
Castanheira, b.	700	Torres-Novas, b.	4,200
Villa-Franca, b.	4,600	*Setubal*, v.	15,800
Alemquer, v.	2,600	Cezimbra, v.	4,200
Chamusca, v.	3,000	Almada, v.	4,200
Cintra, v.	3,700	Aldea-Gallega, v.	4,000
Leiria, c.	2,000	Mafra, c.	3,000
Pombal, v.	4,800	Bellas, b.	3,400
Alcobaça, v.	1,300	Alhandra, b.	2,000
Thomar, v.	4,000	Caldas, b.	1,500
Sardoal, b.	3,300	Batalha, b.	1,600
Abrantes, v.	5,000	Peniche, v.	2,500
Ourem, v.	3,100	Salvaterra de Magos	2,000

PROVINCE DE BEIRA,
Divisée en 11 comarcas.

COÏMBRE, chef-lieu	15,200	*Viseu*, c.	9,200
Miranda de Corvo, v.	3,900	*Lamego*, c.	8,900
Figueira ou Fig. da Foz, v.	6,400	Arouca, b.	5,500
Louzaa, v.	3,100	S. Martinho dos Mouros, v.	4,800
Penella, b.	3,500	Paiva, b.	6,600
Arganil, b.	2,000	*Pinhel*, c.	1,700
Aveiro, c.	4,100	*Trancoso*, v.	1,200
Mira, v.	6,000	*Guarda*, c.	2,400
Ilhavo, v.	4,200	Covilhan, v.	6,400
Souza, b.	3,700	*Linhares*, b.	800
Feira, v.	1,600	*Castello-Branco*	5,700
Ovar, v.	10,400		

PROVINCE DU MINHO, OU D'ENTRE DOURO ET MINHO,
Divisée en 7 comarcas.

BRAGA, chef-lieu	14,400	*Guimaraes*, v.	6,100
Prado, b.	6,500	*Viana*, v.	8,000
Porto, c.	70,000	*Barcellos*, v.	3,900
San-Joao da Foz	3,300	Villa do Conde, v.	3,100
Pavoa de Varzim, v.	5,700	Eixo, b.	3,100
Pedrozo	3,500	*Valença*, v.	1,600
Penafiel de Sousa ou de Arrifana, c.	2,300		

PROVINCE DE TRAS-OS-MONTÈS,
Divisée en 3 comarcas.

MIRANDA de Douro, chef-lieu	5,000	*Villa-Real*, v.	4,000
Moncorvo, v.	1,600	BRAGANÇA, c.	3,700
		Chaves, v.	5,200

PROVINCE D'ALEM-TEJO,
Divisée en 8 comarcas.

EVORA, chef-lieu	10,000	*Elvas*, c.	10,000
Estremoz, v.	5,300	Campo-Maior, v.	4,500
Beja, c.	5,400	*Portalegre*, c.	6,100
Moura, v.	3,800	Castello de Vide, v.	5,700
Serpa, v.	4,600	*Crato*, b.	3,000
Ourique, v.	2,400	Sertao, v.	3,300
Villa-Viçosa, v.	3,500	*Aviz*, v.	1,400
Borba, b.	3,400	Marvao	1,000

ROYAUME D'ALGARVE,
Divisé en 3 comarcas.

FARO, chef-lieu	8,400	*Lagos*, c.	6,800
Lagoa ou Alagoa, b.	1,000	Villa-Nova de Portimao.	3,200
Tavira, c.	8,600	Monchique, b.	3,000
Loulé, v.	8,200	Villa-Real	2,000

TABLEAU *des nouvelles divisions adoptées par les cortès.*

PROVINCES.	COMARCAS.	PROVINCES.	COMARCAS.
ALTO MINHO (Haut-Minho).	Viana. Braga.	ALTA ESTRAMADURA (Haute Estremadure).	Leira. Thomar.
BAIXO MINHO (Bas-Minho).	Guimaraes. Penafiel. Porto.	BAIXA ESTRAMADURA (Basse-Estremadure).	Alemquer. Lisboa. Angra. Ponta Delgada. Horta.
TRAS OS MONTÈS..	Bragança. Villa-Real.	ALTO ALEM-TEJO (Haut-Alem-Tejo)	Portalègre. Evora.
ALTA BEIRA (Haute-Beira).	Lamego. Viseu.	BAIXO ALEM-TEJO (Bas-Alem-Tejo).	Setubal. Beja.
BEIRA ORIENTAL (Beira-Orient.).	Guarda. Castello-Branco.	ALGARVE.	Faro.
BEIRA MARITIMA (Beira-Marit.).	Aveiro. Coimbra.	MADEIRA (Ile de Madère).	Funchal.

TABLEAU *de la division ecclésiastique du royaume.*

	Paroisses.
Patriarcat (fondé en 1716)	333
Archevêché de Lisbonne, fondé en 1394 et aboli en 1741 pour être réuni au patriarcat	
Évêché de Lamego, fondé dans le VI[e] siècle	238
A reporter	571

	Paroisses.
Report....	571
Évêché de Guarda, fondé sous Sanche Ier..................	205
——— Leira, fondé en 1545..................	50
——— Portalègre, fondé en 1550..................	41
——— Castello-Branco, fondé sous Joseph Ier..........	81
Archevêché de Braga..................	1,292
Évêché de Porto, fondé dans le VIe siècle..................	339
——— Coimbra, fondé dans le VIe siècle..................	278
——— Viseu, fondé dans le VIe siècle..................	200
——— Aveiro, fondé sous Joseph Ier..................	72
——— Pinhel, fondé sous Joseph Ier..................	147
——— Miranda, fondé en 1545, et Bragança..............	334
Archevêché d'Evora, fondé en 1540..................	144
Évêché d'Algarve, fondé sous Sanche Ier..................	70
——— d'Elvás, fondé en 1570..................	44
——— de Beja, fondé sous Joseph Ier..................	118
Exempt de Crato, résidant à Crato..................	42
Exempt de Grijo, résidant à Grijo dans la comarca de Porto..	7
Exempt de Thomar, résidant à Thomar..................	20
Exempt de San-Joào-de-Tarouca, résidant à Burgo, dans la comarca de Lamego..................	4
Exempt de Santa-Crux-de-Coimbra, résidant à Coimbra......	2
Exempt de Santa-Crux-do-Douro, résidant à Santa-Crux-do-Douro, dans la comarca de Porto, près de Penafiel.........	1
Exempt de San-Christovao-de-Lafoes, résidant à San-Christovao, dans la comarca de Viseu..................	
Exempt de Salzedas, résidant à Salzedas, dans la comarca de Lamego..................	5
Exempt de San-Pedro-das-Aguias, résidant à Granda de San-Pedro-das-Aguias, dans la comarca de Trancoso............	8
Exempt de Villa-Viçosa..................	4
Total.....	4,079

Évaluation de la population du Portugal par province, comparée à la superficie en 1828.

PROVINCES.	SUPERFICIE. en LIEUES.	POPULATION.	HABITANS par LIEUE CARRÉE.
Minho..................	384	891,000	2,320
Tras-os-Montès..........	543	313,000	576
Beira..................	1,152	1,034,000	897
Estremadure............	1,326	819,000	617
Alem-Tejo..............	1,374	363,000	264
Algarve................	256	114,000	445
	5,035	3,534,000	701 (1)

(1) Si tout le Portugal était peuplé comme la province de Minho, il renfermerait 11,681,200 habitans.

Couvens d'hommes en 1826.

	Couvens.	Religieux.	Revenus en francs.
Ordres milit., moines, chanoines rég. et séc.	29	1,160	2,102,370
Ordres mendians..........................	167	2,350	103,870
Mendians dotés..........................	155	2,070	1,523,000
Missionnaires..........................	9	180	69,630
	360	5,760	3,798,870

Revenus en nature.

				Litres.		
Froment...........	92,600	alqueires,	ou	1234635,80	estimés	291,690
Idem de 2e récolte.	43,800	*id*	ou	583985,40		137,970
Orge..............	23,900	*id.*	ou	318658,70		27,150
Légumes...........	1,100	*id.*	ou	14666,30		4,720
Vin................	30,000	almudes,	ou	495000		192,300
Huile..............	16,000	*id.*	ou	99000		77,300
				Total des revenus.....		4,530,000

Couvens de femmes.

Couvens de différens ordres..................	126		
Couv. de comm. et recolhimentos (hosp.).	12		
Religieuses professes........................		2,725	3,093
Commandadeiras (ou sœurs) retirées.....		162	
Novices..		55	
Sœurs converses (leigas)..................		151	
Dames séculières (senhoras seculares)....		164	2,810
Elèves (educandas)...........................		739	
Domestiques (creadas).......................		1,907	
Total.....	138		5,903
Revenus en monnaie de France.....			2,268,750

Revenus en nature.

				Litres.		
Fromens.........	49,500	alqueires,	ou	649983,50	estimés	156,250
Orge.............	33,000	*id.*	ou	43998,90		37,500
Vin..............	3,900	almudes,	ou	64350		25,000
Huile............	6,300	*id.*	ou	103950		81,250
Diverses autres denrées.......						62,500
				Total des revenus.....		2,631,250

Tableau de la population mâle du Portugal, classée par conditions et emplois, en 1826.

Clergé séculier..................................	30,000	47,500
Id. régulier..................................	17,500	
Employés dans l'administration..................	10,250	20,600
Magistrats, avocats, procureurs, huissiers, etc...	9,500	
Employés dans les hôpitaux......................	850	
A reporter.....		68,100

Report.....		68,100
Professeurs de sciences	350	12,050
Maîtres des premières lettres	1,850	
Étudians au-dessous de seize ans	3,100	
Médecins, chirurgiens et pharmaciens	5,750	
Artistes	1,000	
Propriétaires et rentiers		75,000
Négocians et marchands	8,500	30,300
Muletiers, charretiers et autres conducteurs	3,100	
Matelots et pêcheurs	18,700	
Laboureurs propriétaires	120,000	601,500
Id. fermiers	169,000	
Id. journaliers	268,750	
Pâtres et autres domestiques de ferme	43,750	
Maîtres et ouvr. employant les matières végétales	57,850	164,200
Id. *id.* les matières animales	80,600	
Id. *id.* les matières minérales	18,000	
Id. *id.* diverses matières	7,750	
Domestiques et laquais		58,750
Individus non classés		56,200
Prisonniers et condamnés aux travaux		1,850
Armée de terre et de mer		35,000
Total.....		1,142,950

Marine portugaise, en 1821.

Vaisseaux de ligne.	Frégates.	Corvettes.	Bricks.	Charruas ou bâtimens de transport.
4.	11.	7.	6.	4.

Valeurs des produits sortis des fabriques du Portugal, et expédiés au Brésil et dans ses colonies en 1819.

	VALEUR EN REIS.	VALEUR EN FRANCS.
Étoffes de coton	456,269,660	2,851,685,37
Id. de laine	40,615,660	253,847,88
Id. de soie	250,443,415	1,565,271,35
Id. d'or et d'argent	72,218,860	451,367,86
Toileries	9,813,680	61,335,50
Objets divers	413,401,141	2,583,757,14
Total.....	1,242,762,416	7,767,265,10

Nombre des étudians et des élèves des divers établissemens d'instruction, en 1820.

Université et collége royal des arts de Coïmbre	1,604
Toutes les écoles qui dépendent de la direct. gén. des études.	29,684
Académie de marine et de commerce de Porto	315
École de commerce de Lisbonne	151
Académie de marine	300
A reporter.....	32,054

Report.....	32,054
Observatoire de marine	60
École royale de construction ou d'architecture navale	15
Académie royale de fortification, d'artillerie et de dessin	100
Collége royal militaire	200
École royale de chirurgie	360?
Écoles royales du monastère de Saint-Vincent-de-Fora	342
Écoles royales de la congrégation de l'Oratoire	200?
Écoles de grammaire, rhétorique et philosophie	155
École royale de langue arabe	2
Collége royal de Saint-Antoine et de Saint-Pierre	50
École royale de dessin et d'architecture civile	20
École royale de sculpture	6
Institut de musique	15
École gratuite pour les sourds-muets	21?
Écol. milit. d'enseig. mut. dans lesquelles on reçoit des paysans.	4,000?
Total.....	37,600 (1)

Bibliothèques.

	NOMS DES BIBLIOTHÈQUES.	VILLES QUI LES POSSÈDENT.	NOMBRE DE VOLUMES.
PUBLIQUES.	Royale	Lisbonne	85,000
	Couvent de Jésus	*Id*	32,000
	San-Francisco	*Id*	20,000
	Saint-Vincent-de-Fora	*Id*	20,000
	Hospice royal Notre-Dame	*Id*	26,000
	Académie royale des Sciences	*Id*	12,000
	Couvent de Bélem	Adjuda	16,000
	Université	Coimbra	42,000
	De l'Évêché	Porto	32,000
	De l'Archevêché	Evora	20,000
PARTICULIÈRES.	Marquis de Penalva	Lisbonne	17,000
	Baron de Sombral	*Id*	13,000
	D. Francisco de Melloman	*Id*	15,000
	Monastère de San-Bernardo	Alcobaca	25,000
	Des Arrobidos	Mafrà	20,000
	Santa-Crux	Coimbra	36,000
	Collége de Santa-Ritta	*Id*	15,000
	De l'Évêché	Beja	10,000
	De l'Évêché	Faro	6,000
	De l'Évêché	Bragança	8,000
	Couvent de Tibaens	Tibaens	30,000
	Congrégation de San-Joào	Villao des Fr	10,000

ARMÉE DE TERRE.

Pied de paix.	Pied de guerre.
23,000 hommes.	50,000 hommes, y compris 27,000 hommes de milices.

(1) Dans ce nombre les séminaires ne sont pas compris, ni les pensions particulières.

ARCHIPEL DES AÇORES.

Population en 1830, 222,000 âmes, savoir :

Terceire	47,000	Graciosa	8,000	Flores	14,500
Saint-Michel	85,000	Fayal	23,000	Corvo	800
Saint-George	11,500	Pico	26,000	Sainte-Marie	6,200

COLONIES PORTUGAISES.

		Population.
Asie	Vice-royauté de l'Inde, avec le gouvernement de *Macao*, ayant pour capitale *Goa*. — Province de Salsete et de Bardes. — Pays des nouvelles conquêtes, ayant pour capitale *Damao* ou *Diu*, sur la côte de Malabar	500,000
Océanie.	Une portion de l'île de *Timor* et celles de *Solor* et de *Sabrao*	45,000
Afrique.	Le gouvernement de *Madère*, formé des îles *Madère*, de *Porto-Santo* et de quelques îlots voisins.	100,000
	Le gouvernement du *Cap Vert*, comprenant les îles *Sant-Iago*, *Fogo*, *Brava*, *San-Nicolao*, *Santo-Antao*, *Boavista*, *Maio*, *San-Vincente*, *Sal* et *Santa-Luzia*, ainsi que les colonies de Sénégambie, renfermant les places de *Cacheu* et de *Bissao*	70,000
	Le gouvernement d'*Angola* et *Congo*, qui comprend *Angola* et plusieurs petits établissemens, ainsi que les îles de *San-Thomé* et de *Principe*, dans le golfe de Guinée	375,000
	Le gouvernement de *Mozambique* comprenant la ville de ce nom, le bourg de *Mesuril*, le Pretiose, le *Lorenzo-Marquez*, la petite ville de *Tette*, celle de *Quilimané* et quelques autres postes sur la côte de Mozambique	290,000
	Total	1,380,000
	Population du Portugal	3,500,000
	Population des îles Açores	220,000
	Total général	5,100,000

EFFECTIF DES ARMÉES PORTUGAISES EN 1833.

Armée de Dona Maria.

		hom.	
Troupes régulières.	Infanterie	7,800	9,200
	Cavalerie	800	
	Artillerie	600	
Troupes irrégulières.	Milices	3,200	6,200
	Volontaires	3,000	
	Total		15,400

Armée de Don Miguel.

		hom.	
Troupes régulières.	Infanterie	9,760	12,900
	Cavalerie	2,140	
	Artillerie	1,000	
Troupes irrégulières.	Milices	4,000	7,200
	Volontaires	3,200	
	Total		20,100

MARINE EN 1821.

1	Vaisseau de ligne	de 74	canons.
3	Frégates	de 44	»
4	*id.*	de 36	»
6	Corvettes	de 24	»
6	Bricks	de 22	»

FINANCES.

Revenus.	Dette publique.
54,000,000 de francs.	160,000,000 de francs.

LIVRE CENT SEIZIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description de la Péninsule hispanique. — Description du royaume d'Espagne.

Dès que Pélage, arborant l'étendard de la croix, eut franchi les montagnes des Asturies, dans le généreux dessein de reconquérir sur les Maures quelques portions de l'Espagne asservie, l'exemple de son dévouement patriotique, imité par d'autres chefs chrétiens, fit ériger en différens petits royaumes les terres rendues à la religion du Christ et à l'indépendance. Réunies sur les têtes de Ferdinand et d'Isabelle, ces diverses couronnes conservèrent leurs dénominations, leurs limites géographiques, et quelques priviléges qui rappellent les époques glorieuses de leur origine, et qui expliquent l'ancienne division de l'Espagne en quatorze provinces principales qui ont conservé leurs titres de royaumes et de principautés, et dont presque toutes se subdivisent en petites provinces.

Nous avons évalué la superficie de l'Espagne; nous avons indiqué les limites fixées entre ce royaume et le Portugal; donnons un aperçu de sa population, de ses mœurs, de son gouvernement, de son commerce, de tout ce qui constitue sa force et sa faiblesse.

L'ouvrage le plus récent que l'on ait publié sur l'Espagne (1) porte sa population en 1826, avec celle des îles Baléares, à 13,902,234 individus, en y comprenant l'état ecclésiastique, l'armée de terre et de mer, les mendians et les vagabonds, la population des hôpitaux et des prisons.

(1) Diccionario geografico-estadistico de España y Portugal, par M. *le D. don Sebastian de Miñano*.

Cependant, sur toutes les questions de ce genre, il est peu de pays qui possèdent moins d'élémens propres à établir une évaluation positive que l'Espagne. On sait que dans toute la Péninsule les registres de l'état civil ne sont tenus que par les curés.

Dans le total ci-dessus, l'état ecclésiastique, malgré la destruction d'un grand nombre de couvens pendant l'occupation française depuis 1808 jusqu'en 1814, s'élève encore à près de 150,000 individus.

Le culte catholique, le seul reconnu en Espagne, a pour chef l'archevêque de Tolède qui prend le titre de primat des Espagnes, 8 archevêques et 51 évêques. En outre, on compte 61 cathédrales et 114 collégiales, dont les chanoines et les abbés jouissent d'une autorité et d'une prépondérance presque épiscopales.

Il faut parcourir le royaume pour se faire une opinion exacte sur les caractères physiques et moraux de l'Espagnol. Chaque province offre des nuances beaucoup plus tranchées que dans les autres royaumes de l'Europe, parce que le défaut d'industrie, la difficulté des communications, les barrières naturelles qui séparent les peuples, sont autant d'obstacles à ces relations multipliées qui finissent par répandre sur la population d'un État une teinte uniforme. Il suffit de traverser l'Espagne en différens sens pour remarquer la taille légère et la beauté du Biscaïen, la haute stature du Galicien et du Catalan, la vigueur du Castillan, le teint basané de l'habitant de l'Estremadure, les formes sveltes de l'Andalous et la pâleur du Murcien. Les femmes sont en général bien prises dans leur taille, et se font presque toutes remarquer par leur grâce et leur souplesse; leur teint brun est relevé par des cheveux du plus beau noir, et leur physionomie expressive et animée contribue beaucoup à la réputation qu'elles ont d'être jolies. Les différences que l'on observe dans le physique des peuples

des diverses provinces existent également pour le caractère moral : Le Biscaien est fier, irascible, emporté (1); le Galicien est triste, sérieux, peu sociable, mais laborieux et plein de courage; le Catalan est violent, indocile, infatigable; l'Aragonais est attaché à ses antiques coutumes et enthousiaste de son pays; le Castillan est grave, sévère, orgueilleux et insouciant; l'habitant de l'Estremadure est pétri d'indolence et de vanité; l'Andalous se distingue par son arrogance : on l'a appelé le Gascon de l'Espagne; le Murcien, lent et lourd, est le peuple le plus ignorant et le plus soupçonneux de la Péninsule; le Valencien, au contraire, est inconstant, léger, gai, affable et industrieux. Considéré en masse, on peut dire du peuple espagnol ce qu'en disent les Espagnols eux-mêmes (2), que le fonds de son caractère est une grande circonspection, le noble orgueil de l'honneur et de la probité, une constante résolution dans ses entreprises et une sorte d'aversion pour les nouveautés dont l'utilité ne lui est pas démontrée.

Doué d'un esprit pénétrant, il aurait depuis leur renaissance excellé dans la culture des sciences, si l'Inquisition n'eût comprimé l'impulsion dont il se sentait animé pour la philosophie naturelle. Sa brillante imagination chercha des compensations dans la culture des lettres : les plus anciens romans appartiennent à la littérature espagnole et composèrent long-temps, avec les chants nationaux qui célébraient les glorieux exploits du Cid, sa principale richesse. Expressive et harmonieuse, malgré les sons gutturaux de l'arabe dont elle a conservé plusieurs mots, la langue espagnole, proprement dite, se divise en cinq dialectes dont le plus ancien est celui du royaume de Léon et des Asturies, et dont le plus pur et le plus usité depuis

(1) *Laborde :* Itinéraire de l'Espagne, tom. V.
(2) Voyez *Antillon* et *Miñano*.

Charles-Quint, est celui de Tolède. C'est cette langue qu'ont immortalisée les écrits de l'inimitable Cervantes, du poète Quevedo, tout à la fois léger et sublime; du romancier Guevara, à qui Lesage emprunta son Diable boiteux; du fécond Lopez de Véga, dont on a 1800 pièces de théâtre avec une foule de poésies fugitives; et du célèbre Calderon, dont les comédies ont fourni mille sujets à nos auteurs dramatiques. A côté de ces noms illustres viendraient se grouper, si notre sujet le comportait, d'autres noms brillans de célébrité, et cependant l'Espagne, accusant l'auteur de Gil Blas d'un infâme plagiat, revendiquerait un chef-d'œuvre qu'elle a été réduite à traduire dans sa langue!

Ce royaume, arriéré des autres États de l'Europe de plus d'un demi-siècle dans toutes les sciences, ne peut citer, hors du domaine de la littérature, que des jurisconsultes habiles, des médecins instruits, des botanistes distingués, quelques bons mathématiciens et des théologiens inutilement profonds. Les arts du dessin ont été jadis cultivés avec succès en Espagne : la gravure y compte des noms presque aussi célèbres que ceux dont se vantent les Pays-Bas et l'Italie; la peinture, qu'honorent encore quelques artistes distingués, s'enorgueillit de son ancienne école, où l'on vit *Murillo* s'élever presque à la hauteur de Van-Dyck; *Coello*, viser à la manière large de Paul Véronèse; *Coreno*, par sa grâce, mériter d'être appelé le Titien espagnol; et *Moralès*, dont le pinceau ne s'exerça que sur des sujets de piété, recevoir le surnom de divin. Parmi les architectes, *Herrera*, *Arnal* et *Jean-Baptiste de Toledo*, tiennent le premier rang, comme *Mena*, *Alvarès* et *Toledo* parmi les statuaires.

Jusqu'à l'avènement de Charles-Quint au trône d'Espagne, ce pays était soumis à une monarchie limitée par les cortès, assemblées provinciales dont nous avons esquissé

l'origine (1), et qui ne représentaient que les classes privilégiées. Les princes de la maison d'Autriche et ceux de la maison de Bourbon détruisirent graduellement les priviléges de ces assemblées. Leur pouvoir et leur influence étaient devenus tout-à-fait nuls, lorsqu'en 1808, Napoléon força le roi Charles IV et Ferdinand VII, son fils, qui venait de lui succéder, à renoncer eux et leur famille à la couronne, et proclama son frère Joseph roi d'Espagne et des Indes. La courageuse et longue résistance du peuple espagnol contre un pouvoir étranger inspira une nouvelle énergie à ceux qui composèrent les juntes provinciales chargées de diriger l'insurrection : la plus célèbre de ces assemblées, refoulée à Cadiz, organisa un conseil de régence auquel elle céda ses pouvoirs, et bientôt les cortès extraordinaires, convoquées, rédigèrent une constitution, reconnue et approuvée en 1812, malgré ses défauts et ses imperfections, par les puissances coalisées contre la France. Pour prix des efforts héroïques des Espagnols à conserver l'indépendance nationale, cette constitution devait être maintenue et jurée par Ferdinand. Il pouvait la modifier : il l'abolit; elle avait supprimé l'Inquisition : il rétablit ce tribunal odieux; les membres des cortès étaient inviolables : ils furent exilés.

Le mécontentement remplaça l'enthousiasme qu'avait excité le retour du souverain; les insurrections se multiplièrent, et le 1er janvier 1820 l'armée, réunie dans l'île de Léon, proclama la constitution des cortès. Ferdinand se vit obligé de l'accepter : il aurait voulu la modifier, mais l'empressement qu'il avait mis à l'abolir excitait la méfiance; l'assemblée se refusa à toute révision. Ce fut alors que l'on vit les partisans du pouvoir absolu remuer le peuple et fomenter des troubles auxquels des ecclésiastiques et des

(1) Voyez le livre précédent, pag. 538.

lement en Galice. Dans les provinces méridionales, dans celles qui s'étendent sur le littoral de la Méditerranée, l'huile et la soude forment les principaux produits, qu'il faut ajouter aux genêts, au sumac, et surtout aux plantes potagères renommées pour leur saveur; dans quelques unes de ces provinces les champs se couvrent de safran, le riz forme de vastes nappes ondoyantes, et l'arbuste qui porte le coton prospère comme sur son sol natal. Au milieu de ces richesses végétales, le bombyx trouve dans la feuille du mûrier une nourriture succulente qui contribue à la beauté de la soie qu'il sécrète. C'est dans la Catalogne et le royaume de Valence que le riz est le plus abondant. Cette dernière province et l'Andalousie sont les plus belles de toute l'Espagne : des arbres de toute espèce y produisent des fruits délicieux ; la canne à sucre y croît à côté du cotonnier; de nombreux oliviers fournissent une huile qui par sa qualité est devenue une branche importante de commerce; des végétaux propres à la teinture, le miel exquis que distille l'abeille, ajoutent encore aux richesses qu'elles retirent d'un sol et d'un climat favorisés de la nature. Le miel de la province de Cuenca était, du temps des Romains, célèbre par sa blancheur et par son goût agréable qui le fait appeler *miel de romarin.* L'anis, le maïs, le sel et le *stipe* dont on fabrique les tissus de sparterie, forment la richesse du royaume de Murcie; la barille, plante dont on tire la soude, est l'un des produits particuliers à celui de Valence, qui, par la richesse de sa culture, est appelé le jardin de l'Espagne. L'Aragon, moins bien partagé, possède sur les bords de l'Ebre des terrains fertiles en grains, en safran, en chanvre, en oliviers et en fruits; les forêts y sont bien entretenues; mais loin des rives du fleuve on ne trouve plus qu'un sol aride et presque inculte. De beaux vallons peu riches en céréales, et couverts d'excellens pâturages, caractérisent la Navarre; les pro-

vinces vascongades, et particulièrement la Biscaye, se font remarquer par leur fertilité et l'industrie de leurs habitans; en Galice, le maïs, la châtaigne et la pomme de terre, qui de cette province, où elle fut d'abord importée, se répandit dans toute l'Europe, forment la principale nourriture du paysan; le lin et le chanvre alimentent son industrie. Dans les Asturies, les forêts qui fournissent des bois de construction, les pâturages où l'on engraisse d'excellens bestiaux, constituent la richesse territoriale. La Vieille-Castille présente des landes sablonneuses, une végétation appauvrie et presque desséchée; la Nouvelle-Castille, moins triste et plus chaude, offre moins d'aridité.

Les blés que l'Espagne récoltait du temps de Pline passaient pour les meilleurs que l'on connût; il est certain qu'ils n'ont pas dégénéré.

Presque toutes les terres de l'Espagne sont favorables à la vigne : l'excédant de la récolte du vin sur la consommation forme une branche considérable d'exportation, dont l'importance serait beaucoup plus grande si, pour la culture des vignobles et pour la fabrication du vin, on employait les méthodes que l'agriculture et la chimie ont fait perfectionner depuis plus de 20 ans (1). Nous citerons parmi les vins les plus estimés ceux de *Peralta*, en Navarre; de *Ribadavia* et de *Betanzos*, en Galice; ceux de *Manzanarès* et de *Val-de-Peñas*, dans la Manche; ceux de *Xérès*, de *San-Lucar* et de *Rota*, dans le royaume de Séville; ceux de *Cabra*, de *Lucena*, et de presque tout le pays qu'on nomme la *Campine*, dans le royaume de Cordoue; ceux de *Malaga*, dans le royaume de Grenade; ceux des environs de *Carthagène*, dans le royaume de Murcie; enfin ceux d'*Alicante*, dans le royaume de Valence.

(1) Voyez le Dictionnaire géographique et statistique de M. *Miñano*, article *Espagne*.

moines n'eurent pas honte de se livrer avec une ardeur qui dégradait leur caractère. Le gouvernement français comprit que l'Espagnol n'était point assez avancé pour jouir des avantages d'une représentation nationale. Il pensa qu'il était de son devoir de rétablir l'ancien ordre de choses, et le duc d'Angoulême, à la tête d'une armée qui ne rencontra nulle part ces bandes intrépides qui s'étaient montrées si redoutables quinze ans auparavant, lorsqu'elles combattaient pour une cause qu'elles comprenaient, mit fin, en entrant dans Cadiz, à l'assemblée des cortès et à la captivité du roi. Le vainqueur, avec une générosité toute française, rendit la mémorable ordonnance d'Andujar, qui, par de sages mesures, garantissait la paix, le repos et la protection à ceux qu'il était venu combattre : c'était le seul prix qu'il mettait au sang et à l'or que la France avait répandus sur le sol de l'Espagne : ses loyales intentions restèrent inexécutées. Naguère encore la couronne jouissait en Espagne d'une autorité sans bornes; le roi était assisté par différens conseils, dont le plus important était le conseil d'État créé en 1825. C'est en vertu de cette omnipotence que Ferdinand VII, en mourant, a aboli la loi salique qui exclut les femmes du trône d'Espagne comme du trône de France, et qu'il a désigné pour son héritière sa fille Isabelle, à l'exclusion de son frère don Carlos.

La justice est rendue dans tout le royaume par des cours suprêmes qui s'assemblent dans le chef-lieu de chaque province : celles de Valladolid et de Grenade ont le titre de *chancelleries;* celle de Navarre se nomme *conseil*, et les autres sont appelées *tribunaux* (*audiencias*). Elles sont présidées par le capitaine général de chaque province. Pour inspirer au peuple l'idée que toute souveraineté ne réside que dans la personne du roi, Ferdinand avait enlevé aux communes la nomination des maires et des autres officiers municipaux, seul privilége qu'elles eussent conservé jus-

qu'en 1823, de tous ceux dont elles jouissaient depuis l'origine des *cortès*. Mais depuis la mort de ce prince, l'Espagne marche dans la voie constitutionnelle; et tout porte à croire que les cortès de 1836 donneront à ce pays les institutions que réclame le progrès des lumières et qui doivent contribuer à assurer sa prospérité.

Les étrangers qui attribuent l'état arriéré de l'agriculture en Espagne à la paresse de l'habitant, n'ont point suivi les rudes travaux du paysan, tantôt au milieu des montagnes presque inaccessibles des Asturies, de la Galice et de la Catalogne, ou dans les détours arides du Guipuscoa, de la Biscaye et de la Navarre; tantôt dans les marais de Valence ou dans les plaines brûlantes de l'Andalousie et de l'Estremadure. Les hommes qui supportent tant de fatigues pour un modique salaire méritent-ils l'épithète de nonchalans ou de paresseux? D'ailleurs il est à considérer que depuis 1803 il y a eu progrès remarquable dans la production agricole de l'Espagne: aucun pays de l'Europe ne présente des résultats comparables. En 1803, la récolte des céréales était inférieure de plus d'un cinquième à la quantité nécessaire pour la nourriture des habitans, bien que la frugalité et l'abstinence espagnoles sont passées en proverbe. Aujourd'hui, malgré l'augmentation que la population a éprouvée, les récoltes ont presque doublé : on l'estime à 61,658,000 hectolitres. Dans presque toutes les provinces on cultive le blé, le seigle, l'orge, le maïs et le chanvre. Le royaume de Léon, l'Estremadure et les deux Castilles, l'Aragon, l'Andalousie et le royaume de Murcie, produisent principalement le froment, comme la Biscaye, la Navarre et la Catalogne le seigle. L'avoine, presque dédaignée, est en général remplacée par l'orge pour la nourriture des bestiaux: les royaumes de Grenade et de Séville sont ceux qui en fournissent le plus. Le lin, peu cultivé, se récolte principa-

qui les tirent principalement de France. Le centre de la Galice, couvert de pâturages, nourrit une grande quantité de bœufs ; ceux des Asturies sont excellens : les vaches de ce pays sont une véritable richesse : leur lait est employé à faire des fromages et d'excellent beurre, dont toute l'Espagne pourrait être approvisionnée, si l'habitant savait le saler et le conserver. D'innombrables troupes de bœufs, dont la beauté était en réputation chez les anciens, paissent encore dans les gras pâturages de l'Andalousie. Dans les montagnes de cette province, comme celles d'Aracena et de Constantina, on élève beaucoup de porcs; il en est de même dans celle de Salamanque; dans le royaume de Léon, leur chair doit son goût délicat aux glands doux qui leur servent de nourriture ; enfin les jambons de la Galice sont renommés dans toute l'Espagne. Les mulets et les chevaux ont un peu perdu de la réputation dont ils jouissaient autrefois : cependant on peut toujours citer les Asturies pour leurs petits chevaux vifs et légers, l'Andalousie pour ses superbes coursiers qui ont conservé toute la vigueur des races arabes, et ces deux provinces pour les robustes mulets qui doivent leurs qualités à celles de l'âne, qui n'a point en Espagne subi la même dégénération qu'en France.

Nous ne nous étendrons pas sur ce qui concerne la faune espagnole : presque tous les animaux de la France méridionale se trouvent en Espagne. Les montagnes et les plaines abondent en gibier ; on trouve des cerfs, des daims et des sangliers dans les montagnes de la Galice et dans les forêts des Asturies, qui recèlent de plus une grande quantité d'ours; l'Andalousie fournit au chasseur des lièvres, des lapins, des perdrix rouges et des outardes; les loups habitent presque toutes les contrées boisées et montagneuses ; le chamois et le lynx, les Pyrénées et les montagnes de Cuenca; dans le royaume de Murcie, on rencontre le mouflon, et dans les provinces plus méridionales

la genette, le porc-épic, le scorpion, le truxale (*truxalis nasutus*) et le caméléon. Un savant naturaliste [1], frappé de la ressemblance de la zoologie du midi de l'Espagne avec celle du nord de l'Afrique, a vu dans ce fait une preuve de l'antique réunion des deux continens que sépare le détroit de Gibraltar. Des essaims de sauterelles désolent quelquefois l'Estremadure et l'Andalousie. Le paysan, qui pourrait facilement les détruire lorsqu'elles sont peu nombreuses et qu'elles se contentent de l'herbe des champs, ne fait attention à ces insectes sortis des plaines de l'Arabie que lorsqu'il ne peut plus en arrêter les ravages [2].

Les rivières de l'Espagne sont très-poissonneuses, ainsi que ses côtes: la pêche est la principale ressource de la Galice; on y prépare la sardine de manière à en faire un objet d'exportation dont l'Espagne, la France et surtout le Levant, font une grande consommation. Le thon rend encore très-lucrative la pêche de cette province. Les pêcheries des côtes méridionales et orientales doivent aussi leur importance à ce poisson et aux anchois.

Les progrès que l'agriculture a faits en Espagne depuis 1803 ont développé son industrie, son commerce, et amélioré ses finances. A l'époque que nous prenons pour point de départ, le revenu net de l'Espagne était d'environ 860 millions de francs; en 1834, on l'évaluait à près de 1219 millions. Sur cette somme il entre par les impôts, dans les caisses de l'État, 162 millions; mais les dépenses s'élèvent à près de 178 millions: il y a donc un déficit annuel d'environ 16 millions. Ce résultat est à la vérité loin d'être satisfaisant; mais il faut considérer qu'en 1822 le dé-

(1) M. *Bory de Saint-Vincent :* Guide du voyageur en Espagne.

(2) *Bowles* dit que depuis 1754 jusqu'en 1757, ces provinces furent en proie à ce fléau destructeur. Voyez Introduction à l'histoire naturelle et à la géographie physique de l'Espagne (Traduction de *Flavigny*; Paris, 1776).

Malgré la réputation dont quelques uns de ces vins jouissent chez les gourmets, la quantité qu'on en exporte n'est point en proportion avec celle de l'eau-de-vie qui sort des ports espagnols.

Les richesses considérables que, depuis les temps les plus reculés, l'Espagne retire de la vente de ses laines, ont diminué d'une manière qui paraîtrait incroyable, si l'on ne calculait combien doit avoir été funeste pour ce pays la guerre qu'il eut à soutenir contre les Français, sous le gouvernement impérial. Nous pourrions encore à cette cause en ajouter d'autres plus ou moins influentes, s'il était dans notre plan d'examiner cette question. Aujourd'hui que les moutons espagnols importés en France et dans plusieurs contrées industrieuses y perpétuent leur race, il est difficile que l'Espagne ressaisisse la prééminence commerciale qu'elle obtenait de leurs produits; mais une administration sage et prévoyante peut arrêter l'effet des exportations frauduleuses de ces animaux et surtout encourager la fabrication des tissus de laine, qui, à mérite égal, devraient, en Espagne, rivaliser, pour la modicité du prix, avec les tissus étrangers, en même temps qu'elle s'attacherait à engager les propriétaires de troupeaux à perfectionner le lavage des laines, et que, par des règlemens combinés avec prudence, elle tâcherait de concilier les intérêts de l'agriculture avec les priviléges de la *Mesta* (1).

Les troupeaux de mérinos se divisent en deux classes : les *sédentaires*, qui comprennent 8,000,000 de têtes, et les *voyageurs*, un nombre un peu plus considérable (2), y compris ceux qui appartiennent aux ecclésiastiques et ceux qui appartiennent aux laïques. Les moutons voyagent par bandes de 1000 à 1200, sous la conduite de deux ber-

(1) Société de grands propriétaires de troupeaux voyageurs, qui tous les ans se réunit sous la présidence d'un conseil d'Etat.

(2) Voyez les Tableaux statistiques.

gers; quittent au mois d'octobre les montagnes de la Vieille-Castille, et vont en quelque sorte ravager les plaines de l'Estremadure et de l'Andalousie, jusqu'au mois de mai qu'ils retournent dans les montagnes. Ces bergers, au nombre de 16,000 et presque aussi bruts que leurs mérinos, exercent un véritable despotisme sur les terres qu'ils parcourent (1). Pendant leur marche, qui est d'autant plus lente qu'ils trouvent plus de nourriture, les ordonnances de la Mesta leur accordent une largeur de 240 pieds; arrivés à leur destination, on les distribue dans des pâturages qui leur sont réservés, et dont la location est payée aux propriétaires suivant le taux fixé arbitrairement par la Mesta elle-même. On attribue avec quelque raison la dépopulation de certaines provinces et la décadence de l'agriculture à ces migrations; et en effet, la Biscaye, les Asturies, la Galice et la province de Burgos, qui ne sont point exposées à ce fléau, sont mieux cultivées et plus peuplées que celles qui supportent cette charge annuelle.

C'est lorsque les bergers sont revenus dans leurs cantonnemens d'été que l'on fait la tonte, opération d'autant plus importante, qu'elle s'exécute en grand sous de vastes hangars disposés pour recevoir à la fois jusqu'à 40,000 ou 60,000 mérinos. On peut juger la quantité de bras qu'elle emploie, puisque l'on compte 125 ouvriers par 1000 moutons. Les uns sont occupés à tondre la laine, et d'autres à la diviser en quatre espèces suivant leur degré de finesse. L'époque de cette opération est aussi joyeuse que celle des vendanges dans les riches vignobles.

Les bêtes à cornes sont peu nombreuses, surtout dans la Catalogne, l'Aragon, la Navarre et la Biscaye, provinces

(1) M. *Al. de Laborde* évalue à 40,000 les bergers sédentaires et voyageurs. (Itinéraire d'Espagne.)

et fertiles vallons, croisé en différens sens par de belles routes, avantage dont jouissent peu de provinces espagnoles, et exposé à un climat froid, variable et sain. Ses habitans sont laborieux, mais pauvres. Ce petit royaume, dont le pape Jules II dépouilla l'aïeul de Henri IV, fut, en 1518, réuni à la couronne d'Aragon et de Castille. A peine a-t-il franchi les Pyrénées, que le voyageur qui vient de France aperçoit la petite plaine de Roncevaux, dont le couvent renferme encore plusieurs objets qui rappellent le valeureux Roland et l'archevêque Turpin. Bientôt il découvre sur la montagne de Saint-Christophe, qui s'élève au bord de l'Arga, *Pampelune* (*Pamplona*), que l'on prétend avoir été bâtie par Pompée, qui lui donna le nom de *Pompéiopolis.* C'est la capitale de la province et le siége d'un évêché. L'aspect imposant que présentent ses murailles, ses bastions et son château-fort, se dément dès qu'on entre dans son enceinte : on n'est plus alors frappé que de la tristesse de ses rues larges et droites, et de ses maisons élevées et bâties en pierre. Son industrie consiste en manufactures de faïence et de draps grossiers. *Tudela*, au confluent du Queila et de l'Ebre, est une jolie résidence épiscopale qui possède un collége où l'on enseigne la médecine, la chirurgie et la pharmacie; des fabriques de draps, de poterie et de savon, et qui fait un important commerce de bestiaux.

Les trois provinces qui doivent leur nom de *Vascongades* à leur antique population basque (1), forment un trian-

(1) Les savantes recherches de M. *Guillaume de Humboldt* ont prouvé que parmi les idiomes qui se sont conservés en Europe, le basque est celui qui porte encore tous les caractères d'une langue primitive. Le nom du peuple qui le parle paraît venir du mot basque *vaso*, qui signifie *montagne*, et qui, pris adjectivement, s'augmenta de la finale *co*, de manière que ce peuple s'est appelé dans l'origine *Vasoco*, et par contraction *Vasco*, comme on dit *montagnard*. De là les Romains nommèrent les Basques *Vascones*, et leur pays *Vasconia*, dont l'étymologie se conserve dans le mot espagnol *Vascongades*.

gle dont le côté septentrional est baigné par les eaux du golfe de Gascogne, et les deux autres côtés bornés par la Navarre et la Vieille-Castille. Doués de cette infatigable activité et de cet amour de l'indépendance qui caractérisent les peuples montagnards, ces industrieux Basques ont trouvé dans un sol peu favorisé de la nature le palladium de leur liberté. Soumis volontairement à la domination espagnole en vertu d'anciens traités, les rois d'Espagne sont plutôt leurs protecteurs que leurs souverains. Chacune des trois provinces a son gouvernement à part, ses assemblées générales où l'on discute les intérêts de tous et où l'on examine les ordres du roi, qui ne peuvent recevoir leur exécution qu'après qu'ils ont été soumis à cette formalité. Elles se taxent elles-mêmes pour subvenir aux dépenses de l'administration locale, et les contributions qu'elles paient à la couronne ne sont considérées que comme un don gratuit, qu'on leur demande rarement, et qui ne serait point accordé s'il n'était modique.

La *province de Guipuscoa* est séparée de la France par la Bidassoa. *Fontarrabie* ou *Fuenterrabia*, dont le nom latin est *Fons rapidus*, est une place forte à l'embouchure de cette petite rivière qui se jette dans le golfe de Biscaye; *Tolosa*, l'ancienne *Iturissa*, jolie petite ville, est arrosée par l'Orio; *Saint-Sébastien* en est la capitale. Défendue par quelques fortifications, située sur une presqu'île baignée par les eaux du golfe, avec un petit port à l'embouchure de l'Urumea, c'est une ville peu importante, mais bien bâtie, commerçante, industrieuse, qui possède des tanneries, des forges et des fabriques d'armes blanches. Entre Fontarrabie et Saint-Sébastien s'enfonce dans des montagnes une vaste baie close en apparence de tous côtés : c'est le *Port du Passage*, l'un des plus sûrs et des plus beaux de l'Europe. La ville, appelée en espagnol *Los Pasages*, est bâtie sur le terrain resserré situé entre les montagnes et la baie :

ficit annuel était trois fois plus considérable. Un mauvais système de douanes offre en Espagne un aliment continuel à la contrebande, dont on peut évaluer le produit au tiers environ du commerce légal. Il est à présumer que le régime constitutionnel apportera de nombreuses améliorations dans la répartition de l'impôt et dans les encouragemens à donner au commerce et à l'industrie.

L'Espagne manque de voies de communication : elle est arrosée par un grand nombre de rivières et de fleuves; mais il y en a peu qui soient navigables ou dont la navigation soit sûre. De là vient qu'on y a senti depuis long-temps la nécessité des canaux. La plus importante de ces constructions est le *canal Impérial*, ainsi nommé parce qu'il a été commencé par Charles-Quint : il a 26 à 27 lieues de longueur depuis Tudela en Navarre jusqu'à l'Ebre, environ 10 lieues au-dessous de Saragosse. Il traverse sur une longueur de 1600 mètres la montagne de Torrera par une tranchée à ciel ouvert de 40 pieds de profondeur. Le *canal de Castille* unit le port de Santander avec le Duero. Le *canal d'Olmedo* ou de *Ségovie* va depuis les environs de cette ville jusqu'au Duero. Le *canal de Huescar*, dans l'intendance de Grenade, n'est point terminé : il doit joindre Carthagène au Guadalquivir. Le *canal des Alfaques* ou de *San Carlo* a été ouvert pour donner un port à Tortosa. Les *canaux de la Guadarrama* et du *Manzanarès* ou de *Madrid* sont moins importans et ne sont pas terminés. Celui de *Seu d'Urgel* en Catalogne, et celui de *Séville à Cordoue*, ne sont encore qu'en projets.

Quant aux routes, les principales sont celles de Madrid à Saragosse, à Valence, à Cadiz, et à toutes les demeures royales de la Vieille-Castille; la route de Valence à Barcelone, celles de la Navarre et des provinces basques, celle de Saragosse à Valence, enfin celles des Asturies en Castille, et celles de la province de Rioja. Mais plusieurs de

ces routes ne sont pas terminées ou sont mal entretenues, et d'ailleurs il n'existe que de mauvais chemins entre les villes de peu d'importance.

L'Espagne est peut-être de tous les pays de l'Europe le moins susceptible d'être peint à grands traits avec ces couleurs générales qui mettent tant de différences entre l'Italie, la France et l'Angleterre. Plusieurs nuances plus ou moins tranchées distinguent ses provinces; les contrastes les plus frappans les séparent, et quelquefois même les isolent. Savoir apprécier ces nuances et ces contrastes, afin de mieux juger l'état moral du peuple espagnol, a été jusqu'à présent l'écueil que n'ont point su complètement éviter ceux qui ont voulu donner une idée de la civilisation de ce peuple et le comparer aux autres peuples de l'Europe. C'est donc en examinant chacune des divisions de l'Espagne que nous parviendrons à en esquisser un tableau d'autant plus fidèle que nous repousserons d'inexactes généralités.

Le royaume est divisé, sous le rapport militaire, en 13 principales parties ou capitaineries générales, qui ont chacune leurs autorités, leurs administrations séparées, et dont plusieurs se subdivisent en petites provinces. Sous le rapport administratif, le royaume est divisé aussi en 33 gouvernemens (1). On n'a point à se plaindre en Espagne des inconvéniens de la centralisation, qui, portée en France au plus haut degré, est un mal dont tous les esprits éclairés sont convaincus. Nous allons parcourir le royaume en procédant du nord au centre et au midi.

Le royaume de Navarre est séparé de la France par une partie des Pyrénées. Borné à l'est par l'Aragon, au sud par la Vieille-Castille, et à l'ouest par les provinces vascongades, son territoire est montagneux, mais parsemé de riches

(1) Voyez dans les Tableaux statistiques, les diverses divisions du royaume.

de saint Jacques-le-Majeur, découvert à l'époque où l'on construisit l'édifice. Le trésor de cette cathédrale, si longtemps alimenté par la piété crédule, et dont la valeur avait toujours été exagérée, ne fut bien apprécié qu'après le partage que le chapitre en fit en 1809 avec le maréchal Ney, pour la solde de son corps d'armée, ce qui ne produisit que 100,000 écus (1). La statue de saint Jacques, que l'on disait d'or, n'était que dorée; ses yeux en diamans n'étaient que des pierres fausses. La principale magnificence de cette église est dans la bizarrerie de sa sculpture et dans la beauté de ses vitraux. L'université de cette ville est aujourd'hui l'une des plus fréquentées de l'Espagne. Le commerce des images et des chapelets n'est pas sans importance à Santiago, mais sa véritable industrie consiste en fabriques de toile et de bas de soie. Sa population est de 28 à 30,000 âmes.

A l'extrémité méridionale de la province, *Orensé*, célèbre par ses fabriques de chocolat, s'élève au bord du Minho, que l'on y traverse sur un beau pont de dix arches tellement élevé, qu'un vaisseau de guerre avec sa mâture pourrait passer dessous. Sa cathédrale gothique est construite avec autant de régularité que d'élégance. Les environs de cette ville, jadis plus importante, sont agréables : on y fréquente encore les trois sources minérales chaudes qui lui firent donner par les anciens le nom d'*Aquæ calidæ Cilinorum*. *Lugo*, fondé par les Romains 76 ans avant notre ère, reçut, en l'honneur d'Auguste, le nom de *Lucus Augusti*. Des sources thermales et un bois sacré déterminèrent l'emplacement de cette ville qu'arrose le Tamboga. Elle renferme plusieurs ruines intéressantes : l'hôtel de ville, dont la façade est majestueuse, est de construction antique. Les murailles circulaires qui entourent Lugo pourraient contenir dix fois plus d'habitans qu'elle n'en

(1) *Bory de Saint-Vincent* : Guide du voyageur en Espagne.

renferme : elles ont près de trois quarts de lieue de tour; sa population est de 10 à 12,000 âmes. *Mondonedo*, située à la base de la Sierra d'Infestia, dont les pentes s'abaissent jusqu'à l'Océan, est l'ancienne *Britonia*, résidence d'un évêque; elle fut long-temps célèbre par ses foires de bestiaux, aujourd'hui peu fréquentées.

Parmi les ports de la Galice, nous ne citerons que les plus importans : le *Ferrol*, chef-lieu de l'un des trois départemens maritimes de l'Espagne, siége d'une école et d'une académie de marine, est remarquable par son arsenal maritime et l'étendue de son port, que forme un golfe dont l'entrée étroite est défendue par de formidables batteries. Sans l'importance de son mouillage, cette ville serait encore recommandable par son industrie. *Betanzos*, au sud du Ferrol, est l'ancien *Brigantium*, qui joint au mouvement commercial de son port le trafic de ses vins légers. La *Corogne* (*Coruna*), le *Coronium* des Gallæci, est divisée en deux villes : l'ancienne, entourée de fortifications à l'extrémité d'une petite presqu'île, à 5 lieues de Betanzos, et la nouvelle, qui n'est fortifiée que du côté de la terre, et que l'on nomme la *Pescaderia*, parce qu'il s'y tient un marché au poisson. La baie de la Corogne a une lieue de large; son port, en forme de croissant, est vaste et commode, défendu par le fort Saint-Antoine, et l'un des plus fréquentés de la Galice. La ville, peuplée de 14,000 âmes, s'enrichit par le commerce, la pêche des sardines, ses fabriques de toile, qui occupent 113 métiers, sa chapellerie, ses corderies, et sa manufacture de cigares dans laquelle plus de 500 femmes sont employées. Il est probable que le nom de *Coronium* ou de *Coruna* vient de celui de *Columna*, que les anciens donnaient à une tour qui servait de phare, et qui par son élévation ressemblait à une colonne. Cette tour existe encore. On a dit qu'elle fut construite par les Phéniciens, qui la consacrèrent à Hercule, et que les Ro-

elle n'a que 1200 à 1500 habitans. *Vergara* possède une école patriotique où l'on enseigne les sciences physiques et naturelles, et où l'on élève aux frais des Etats les jeunes gens de la noblesse du pays. *Oñate* est remarquable par son université et par les forges de ses environs. Toute la côte est peuplée de pêcheurs et de marins, et les campagnes de cultivateurs laborieux et paisibles.

Rien de plus riant que les coteaux de la *Biscaye*, rien de plus riche que la culture de ses vallées. *Bilbao*, sa capitale, peuplée de 15,000 âmes, est l'entrepôt de toutes les laines que l'Espagne exporte, et de toutes les marchandises expédiées des différens pays de l'Europe pour le nord du royaume. Son port offre un mouvement continuel; la ville est située à deux lieues de la mer, sur la rive droite de la petite rivière d'Ansa, assez profonde pour recevoir de gros navires marchands, et abondante en petits poissons très-délicats appelés *angulas*.

Pour aller de la Biscaye dans la *province d'Alava*, on traverse le grand défilé et la montagne de Salinas. Après avoir dépassé le bourg de ce nom, on voit les monts s'abaisser insensiblement jusqu'à la fertile plaine de *Vitoria*, parsemée de hameaux et de villages. Cette capitale, dont le nom latin (*Victoria*) rappelle la défaite des *Cantabri* sous le règne d'Auguste, fut réédifiée par Sanche-le-Grand, qui remporta sous ses murs une victoire sur les Sarrasins. La vieille ville est mal bâtie, mais la nouvelle, construite avec assez d'élégance, renferme quelques beaux édifices, et une grande place destinée aux courses de taureaux. A certaines époques de l'année, on célèbre à Vitoria la fête des garçons, celle des jeunes filles et celle des époux, cérémonies qui prouvent la pureté des mœurs et garantissent leur conservation.

La *principauté des Asturies*, bornée au nord par l'Océan, à l'est par la Biscaye, au sud par la crête des Pyrénées astu-

riennes, et à l'ouest par la Galice, est un pays coupé par une multitude de jolies vallées étroites et sinueuses, arrosées par des torrens et des rivières poissonneuses. Le peuple de cette province se vante d'être resté pur de tout mélange avec des étrangers; il est patient, brave et laborieux. *Oviedo*, sa capitale, l'ancien *Ovetum*, est située au centre du pays, sur une colline au milieu d'une plaine légèrement ondulée, entre la Nora et le Nalon. Son plus bel édifice est la cathédrale, monument gothique dont la fondation remonte à près de onze siècles, et dont les antiques reliques sont en vénération dans la contrée. *Cangas de Onis*, sur la *Cella*, est une jolie petite ville près de laquelle est l'abbaye de Notre-Dame-de-Cavadonga, que l'on dit occuper l'emplacement même où Pélage arbora l'étendard de l'indépendance. Ce prince établit pendant long-temps sa résidence à *Gijon*, ville bâtie avec régularité au pied d'une montagne dont l'extrémité forme le cap Peñas; son port était autrefois très-fréquenté. *Aviles*, situé au fond d'un golfe de l'autre côté du cap, alimente son port par le commerce de charbon de terre et d'ustensiles en cuivre fabriqués dans les environs.

Le *royaume de Galice*, limitrophe des Asturies et de celui de Léon, est borné au nord et à l'ouest par l'Océan, et au sud par le Portugal. Il est divisé par des vallées considérables que forment différentes chaînes élevées qui appartiennent au système pyrénaïque. Cette province compte plus de quarante ports et quelques villes importantes. *Santiago*, ou Saint-Jacques-de-Compostelle, qui est peut-être l'antique *Gallæcia*, est considérée comme la capitale de la Galice. Composée de rues tortueuses et mal pavées, elle est célèbre par sa vaste cathédrale gothique, dont la fondation remonte à plus de dix siècles, et dont la double construction forme une église souterraine consacrée à saint Jacques-le-Mineur, et une église supérieure où l'on révère le corps

mains la réparèrent et la dédièrent à Mars, ainsi que semble l'indiquer une inscription latine; mais un savant espagnol (1) la regarde comme l'ouvrage de Trajan.

L'importante province espagnole qui conserve l'ancien titre de *royaume de Léon*, confine dans toute sa partie occidentale au Portugal et à la Galice, est bornée au sud par l'Estremadure, à l'est par la Vieille-Castille, et au nord est séparée des Asturies par la chaîne de montagnes qui sert de limites à cette principauté. Le Duero la traverse de l'orient à l'occident. Elle doit son nom à la ville de *Léon*, sa capitale, fondée par l'empereur Galba dans l'emplacement qu'occupait la légion romaine appelée *legio septima gemina*. On remarque dans cette antique cité la cathédrale, commencée vers la fin du XIIe siècle et terminée pendant le XIVe. L'élégance et la légèreté de sa construction la font regarder comme la plus belle église de l'Espagne. Les rues sont sales, irrégulières et remplies d'édifices gothiques; mais la grande place, qui forme un carré parfait, est citée pour la régularité de ses bâtimens. *Astorga*, l'ancienne *Asturica Augusta*, renferme encore des inscriptions et des antiquités romaines. Ses épaisses murailles, flanquées de tours, ont été augmentées de quelques travaux par les Français. La petite ville de *Ponferrada*, que l'on croit avoir porté sous les Romains le nom de *Pons Ferratus*, et dont le vieux château ruiné appartenait aux Templiers, occupe, au confluent du Sil et du Boeza, le centre d'un fertile et vaste bassin formé de montagnes escarpées. *Zamora*, détruite par les Maures au XIe siècle, rebâtie par Ferdinand II et Alphonse VIII, s'élève sur la rive droite et escarpée du Duero; elle renferme 10,000 habitans. Ce qu'elle offre de plus remarquable est un beau pont sur le fleuve et une école militaire. *Toro*, malgré son peu d'étendue, ren-

(1) L'académicien don *José Cornide*. Voyez la dissertation qu'il a publiée sur ce monument.

ferme 18 paroisses et un hôtel des invalides. Ce fut dans ses murs que s'assemblèrent les cortès de 1505, qui rédigèrent les lois sages et libérales connues sous le nom de lois de Toro. On y remarque le vieux palais appelé l'*Alcazar*. C'est à *Tordesillas*, l'antique *Turris Syllæ*, que l'on voit le vieux château dans lequel mourut, en 1555, Jeanne-la-Folle, mère de Charles-Quint. *Carrion de los Condes* est célèbre dans les chroniques espagnoles par les souvenirs du Cid et d'une mémorable bataille gagnée contre les Maures; on y célèbre encore tous les ans une fête en l'honneur de l'abolition d'un tribut annuel de cent jeunes vierges qu'elle payait à l'un de leurs princes avant cette victoire. Cette petite ville renferme sept paroisses. Elle est industrieuse: on y compte 8 tanneries, 5 fabriques d'huile de lin, 23 métiers de toiles et 5 moulins à farine. *Palencia* n'offre point un aspect désagréable, malgré ses maisons gothiques. Sa grande place, dont deux côtés sont garnis de galeries couvertes, est assez spacieuse; la cathédrale, rebâtie par le roi don Sanche, est une des plus belles et des plus grandes de l'Espagne.

Valladolid, malgré son école des beaux-arts et son université, son château royal, berceau de Philippe II et de plusieurs autres rois, sa cathédrale et ses quinze paroisses, sa grande place, à laquelle aboutissent des rues larges, droites, ornées de portiques dont les colonnes sont en granite; son pont de huit arches et de 3170 pieds de longueur, offre l'aspect d'une ville déchue. Sa population, jadis de 100,000 âmes, est à peine du quart aujourd'hui. C'est dans cette ville que l'inquisition conserva si long-temps son caractère de férocité. Elle possède 8 colléges, une université, et une école des beaux-arts. C'est l'antique *Pintia* dont parle Ptolémée, située au confluent de l'Esqueva et de la Pisuerga. On y fabrique des rubans, de la faïence, de l'ébénisterie, de la parfumerie et des liqueurs.

Salamanque, jadis *Salamantica*, est célèbre par son université, fondée en 1239, par ses 25 églises, et surtout par sa cathédrale, beau monument du XVIe siècle; enfin par une foule d'édifices de toutes les époques et de tous les styles, qui la firent surnommer la *petite Rome,* et qui pourraient fournir des renseignemens précieux sur l'histoire de l'architecture espagnole. L'université est établie dans un bâtiment assez vaste pour recevoir 12,000 étudians qui la fréquentaient jadis. Aujourd'hui elle n'en a plus que 2000. La grande place (*Plaza mayor*) forme un carré régulier entouré d'un portique de 90 arcades et de maisons construites sur le même plan, couronnées d'une balustrade en pierres. Sur le Tormes, on voit un pont de 27 arches dont la moitié est de construction romaine, et l'autre du temps de Philippe IV. Cette ville a beaucoup de tanneries. *Ciudad-Rodrigo*, qui possède à peu près la même industrie que la précédente, était au XIIe siècle une forteresse importante. Elle supporta plusieurs siéges qui la rendirent célèbre pendant la guerre de 1808 à 1813. On y trouve des inscriptions et d'autres antiquités qui attestent que c'est la *Lancia Transcudana* des Romains, ainsi appelée de sa position sur la rive droite de l'Agueda, que les anciens nommaient la *Cuda*.

Divisée en 5 provinces, la *Vieille-Castille*, berceau de la monarchie espagnole, est bornée au nord par le golfe de Gascogne, à l'ouest par les Asturies et le royaume de Léon, au sud par la Nouvelle-Castille, à l'est par l'Aragon, et au nord-est par la Navarre et les provinces vascongades. Le Duero la traverse de l'orient à l'occident. On croit que le nom de Castille lui vient du grand nombre de châteaux (*castillos*) qui la défendaient jadis des attaques des Maures, ou qui étaient la résidence des petits princes chrétiens que l'ambition armait les uns contre les autres. Nous citerons, parmi ses principales villes, *Santander*, que nous croyons

être la *Menosca* des *Varduli*, mais qui, selon d'autres, est le *Portus Blandium*, avec un port, que son commerce de vins et le cabotage rendent très-actif; c'est la ville la plus considérable du nord de cette Castille: on lui accorde 19,000 habitans. *Burgos*, le *Bravum* de Ptolémée, vieille capitale, est remplie de couvens et d'églises. La cathédrale, remarquable par la délicatesse de son architecture gothique et par l'élégance de ses nombreuses petites flèches, qui de toutes les parties de l'édifice s'élèvent les unes au-dessus des autres; les restes de la maison du Cid, l'arc de Fernand Gonzale, le palais épiscopal et l'arc de Sainte-Marie, porte triomphale par laquelle on entre dans la ville en traversant le Rio Arlanzo, sont ses principales curiosités. Hors de ses murs, on voit sur une colline un vieux château d'où le général français Le Berton repoussa les attaques de l'armée de lord Wellington, et ce qui est d'un autre intérêt, le tombeau du Cid, et les ruines du palais d'Alphonse-le-Sage, roi législateur et astronome, auteur des *Tables alphonsines*. *Soria*, jolie ville qui occupe en partie l'emplacement de l'antique *Numance*, sur le bord du Duero, est importante par son commerce de laines.

Ségovie, sur une petite colline au pied de laquelle coule l'Eresma, mérite que nous nous arrêtions dans ses murs. Elle n'a pas changé de nom : c'est l'antique *Segovia*, cité celtibère, embellie par Trajan. A la vue de cette porte arabe, aujourd'hui murée, de cet Alcazar, vieux château flanqué de tourelles et construit par les rois maures sur l'escarpement d'un immense rocher, comment ne pas se rappeler la prospérité et l'industrie de cette ville sous leur domination? Mais avançons du côté de cet aqueduc à double rang d'arcades, qui depuis 17 siècles ne cesse de transporter de l'eau à la ville, et ne craignons pas de dire que pour que Trajan ait fait construire un monument aussi gigantesque, aussi solide, aussi dispendieux, qui se

compose de 109 arches, dont la plus grande hauteur est de 90 pieds depuis le sol jusqu'au conduit, et qui occupent un espace de 2530 pieds de longueur, il fallait que Ségovie, sous les Romains, fût beaucoup plus importante que de nos jours. Elle n'a que 15,000 habitans. On trouve dans la ville d'autres restes antiques qui annoncent que des temples somptueux ont cédé aux efforts du temps et surtout à ceux plus destructeurs encore de l'ignorance et de la barbarie. La cathédrale est le plus bel édifice moderne de cette cité. Son style, demi-gothique, annonce l'époque de la renaissance de l'art : elle fut en effet construite pendant le XVIe siècle. L'intérieur de l'Alcazar est digne d'intérêt : c'est un mélange de constructions de différentes époques; l'escalier principal est du meilleur goût; on y voit plusieurs appartemens magnifiques, ornés de sculptures en bois et de dorures; la salle la plus spacieuse renferme une collection de statues également en bois, représentant les rois d'Oviedo, de Léon et de Castille, depuis Fabila Ier, qui régnait au VIIIe siècle, jusqu'à la reine Jeanne-la-Folle; le Cid et son fameux cheval *Babicio* y sont aussi représentés; on y conserve même la selle de cet animal, qui plus d'une fois contribua aux succès de son maître. C'est dans cette antique demeure royale que Charles III a placé l'école royale d'artillerie pour les cadets. Ségovie, autrefois célèbre par ses draps, compte encore 4 moulins à foulons, 3 lavoirs de laines et un grand nombre de métiers à tisser le lin et le chanvre.

A deux lieues de la ville on voit *Saint-Ildefonse*, qui n'était qu'une métairie appartenant à une confrérie de moines, lorsque Philippe V en fit l'acquisition. Transformée bientôt en une maison de plaisance délicieuse, elle servit de résidence d'été à ce monarque et à ses successeurs. Les habitations qui se sont élevées auprès forment une petite ville de 4000 habitans. Dans ce palais, d'une

architecture simple, furent réunis les trésors de la galerie que possédait Christine de Suède à Rome; dans ces jardins, où, comme à Versailles, l'art a vaincu la nature, on a rassemblé à grands frais les eaux qui descendent des montagnes environnantes, et mille canaux alimentent ces lacs, ces cascades et ces gerbes jaillissantes qui surpassent les arbres en hauteur et qui l'emportent sur tout ce qu'on a fait en ce genre. Enfin dans ce domaine royal, dont la superficie totale est de 501,274 mètres carrés, Philippe V, imitant la prodigalité de son aïeul, dépensa 45 millions de piastres, somme énorme dont le trésor ne put jamais réparer la perte.

La province la plus méridionale de la Vieille-Castille est celle d'*Avila*, dont le chef-lieu tire son nom de l'arabe. Cette vieille et triste cité, entourée d'épaisses murailles bien conservées, possède une belle cathédrale et un collége. C'est la patrie de sainte Thérèse et de l'historien Gilles Gonzalez d'Avila.

En quittant la Vieille-Castille pour entrer dans l'ancien *royaume d'Aragon*, que bornent au nord la France, à l'est la Catalogne et le royaume de Valence, et au sud la Vieille-Castille, on traverse *Tarazona*, l'une de ses 13 corrégidoreries. Cette antique cité, que l'on croit être *Augustobriga*, située au bas de la Sierra de Moncayo, se divise en haute et basse. C'est la patrie du peintre F. Ximenès. Les fidèles vont y vénérer, dans le couvent des pères de la Merci, les corps de saint Boniface et de saint Eusèbe. On voit ensuite *Borja*, qui fait commerce des pierres à fusil que l'on trouve dans ses environs; au bord du Xalon, *Calatayud*, bâtie sur les ruines de *Bilbilis*, patrie du poète Martial; *Doroca*, qui paraît être l'antique *Agiria*, cité des Celtibères, près de laquelle une vaste caverne creusée au bas de la chaîne de Moncayo reçoit les eaux des torrens qui en descendent pendant les temps de pluie, et garantit la ville de

leurs ravages; *Albaracin*, dont le nom est évidemment arabe, ville que traverse le Guadalaviar, dans une magnifique vallée formée par les montagnes d'Idubeda et la Sierra d'Albaracin; *Teruel*, à peu de distance du confluent du Guadalaviar et du Rio Alambra, ville ancienne, sans édifices remarquables, mais industrieuse; *Alcañiz*, cité arabe, dont le nom signifie *trésorerie*, dominée par une vieille forteresse près du Guadalope, et ornée d'une superbe place sur laquelle donne la façade de son église; *Barbastro*, ancienne ville entourée de murailles, sur les bords de la petite rivière du Vero, qui la divise en deux parties réunies par des ponts de pierre; la petite ville de *Benavarre*, près de laquelle coule la source de la Mandragore, dont les eaux, à des époques indéterminées, sortent tout à coup du sein de la terre avec un bruit épouvantable, et vont dans les vallées voisines détruire l'espoir du laboureur; *Jaca*, place forte, située au pied des Pyrénées, à 6 lieues des frontières de la France, dans une petite plaine fertile à laquelle viennent aboutir plusieurs jolies vallées; *Sos*, où l'on voit encore le vieux château dans lequel naquit Ferdinand-le-Catholique; *Huesca*, l'antique *Osca*, dont l'évêché fut institué au VIe siècle, ville située dans une position délicieuse au milieu d'une plaine terminée au nord par la Sierra Guara. Ses rues sont assez bien bâties : la plus belle, celle *del Coso*, qui la traverse dans sa longueur, est ornée de maisons uniformes et de quelques édifices remarquables : la cathédrale, la chambre consistoriale, l'université fondée en 1354, le palais du comte de Huaza, et les couvens de Saint-François et de Santo-Domingo sont ceux qui méritent le plus d'attention.

Saragosse, l'antique *Salduba*, érigée par Auguste en colonie militaire, sous le nom de *Cæsarea Augusta*, appelée par les Espagnols *Zaragoza*, capitale de l'*Aragon* dont elle occupe presque le point central au bord de l'Ebre,

près de la jonction de ce fleuve et de la Huerva, est à jamais célèbre dans les fastes de l'Espagne par la résistance qu'elle fit en 1808 aux Français qui la prirent d'assaut, et qui maîtres de ses murs, furent encore obligés de faire le siége de ses maisons. Ce qu'elle offre de plus curieux est son pont de 7 arches, dont une a 180 pieds d'ouverture (1); la longue et large *rue Sainte*, et l'église de *Notre-Dame del Pilar*, plus belle que la cathédrale et plus célèbre par ses miracles. Saragosse, peuplée de 45,000 âmes, possède une université, plusieurs colléges, une bibliothèque publique, une académie des beaux-arts et une société économique. Les environs de la ville sont d'une uniformité monotone, mais d'une grande variété de culture. On y voit un édifice du moyen âge dont l'architecture offre un heureux mélange de style italien et de style mauresque : c'est le couvent des hiéronymites de Sainte-Engracie.

La *Catalogne*, limitrophe de la France, de l'Aragon et du royaume de Valence, est baignée à l'orient par la Méditerranée. La nature d'un sol montueux, une grande étendue de côtes, paraissent avoir eu quelque influence sur le caractère de ses habitans, sur leur industrie, leur patriotisme et leur penchant à l'indépendance. Dès le Xe siècle, cette province, affranchie du joug des Maures, quitta son nom de *Marca Hispanica* pour celui de *Gotholaunia*, originaire de celui qu'elle a conservé. Ses comtes, d'abord vassaux de la France, se rendirent indépendans, et les Catalans, entraînés par leur esprit belliqueux, portèrent leurs armes et leur commerce dans toutes les contrées alors connues. Enfin la maison de Catalogne, devenue puissante par ses alliances, a fini par réunir sur une seule tête toutes les couronnes de l'Espagne. L'activité qui fait persévérer le Catalan dans les travaux les plus rudes; la

(1) Voyage pittoresque de M. *Al. de Laborde* en Espagne.

noble fierté qui lui fait préférer une vie remplie de privations à l'humiliation d'être domestique dans sa patrie; son langage, dialecte provençal inintelligible pour un Espagnol, font différer la Catalogne de toutes les provinces du royaume. L'agriculture y a pris un plus grand essor, les arbres n'y sont point proscrits comme dans celle que nous venons de parcourir, et les environs des villes vont nous montrer ces bocages rians que l'on regrette de ne point apercevoir autour de celles de l'Aragon.

Vers l'extrémité orientale des Pyrénées, *Junquera* est le dernier bourg espagnol qui s'élève au pied de ces montagnes. Sous la domination romaine, c'était la ville de *Juncaria*, ainsi nommée de la quantité de sparte (*stipa tenuissima*) qui croît dans ses environs et dont on fait ces tapis qui imitent le gazon. L'industrie des habitans de ce bourg tire un grand avantage de la fabrication des bouchons de liége. *Figuières* (*Figueras*), dont la citadelle passe pour l'une des plus fortes de l'Europe, est bâtie régulièrement, et située dans une campagne délicieuse, à l'extrémité d'une colline qui sépare le cours de la Muga de celui du Marol, et à l'embranchement des chemins qui conduisent de Junquera à *Roses*, ville forte sur la côte, avec un port et une rade vaste, mais peu sûre, et à *Gérone*, que le poète Prudence, écrivain du IVe siècle, appelle dans ses vers la petite et riche cité de *Gerunda*. Cette dernière ville, située au pied d'une montagne dominée par le petit fort de Montjouy, seul reste de ses fortifications détruites en 1808 par les Français, n'a de remarquable que sa cathédrale dont la façade est majestueuse, et que ses bains arabes dans l'enceinte du couvent des Capucines. Elle possède des filatures de coton et des fabriques de savon.

En suivant les vallées des Pyrénées du côté de l'occident, on arrive sur les bords de la Sègre, où s'élève *Urgel*, appelée aussi par les Espagnols *Seo de Urgel*, siége épis-

copal, célèbre dans la révolution d'Espagne de 1822 pour avoir été le point de réunion de la junte apostolique. Plus bas, sur la même rivière, on voit *Balaguer*, avec son château-fort : c'est la ville de *Bergusia*, où, selon Tite-Live, Rome, deux siècles avant notre ère, envoya des députés chargés de détacher ses habitans de leur alliance avec Carthage. La Sègre arrose aussi *Lerida*, que Lucain appelle *Ilerda*, baignée, dit-il, par les eaux paisibles du *Sicoris*, et que Tite-Live (1) désigne par son nom grec *Athanagia* qui signifie *immortelle*. Sa situation sur une colline au milieu d'une riche campagne, au bord d'une rivière ombragée par des plantations de peupliers, en rend l'aspect pittoresque et délicieux; elle conserve encore quelques restes de sa splendeur antique, entre autres la porte de *los Botes*, de construction romaine. *Cervera*, la plus importante des quatre villes de ce nom, est petite et entourée de murailles, avec 6 portes et un vieux château; elle est située sur la route de Lerida à Barcelone; le plus beau de ses édifices est le bâtiment de l'université, fondée en 1717. *Igualada*, l'antique *Aquæ Latæ*, sur la même route, au bord du Rio Noya, est bien bâtie, riche, industrieuse et peuplée de 8000 âmes.

A 5 lieues au nord-est de cette ville, s'élève le mont Serrat, dont les pics qui s'élancent dans les airs lui ont valu son nom qui signifie *mont dentelé*, et dont la masse schisteuse et calcaire offre plusieurs cavernes curieuses par l'albâtre jaunâtre qui s'y dépose en élégantes stalactites. Sa masse occupe 8 lieues de circonférence, et sa cime est presque toujours cachée par les nuages. Depuis sa base jusqu'à son sommet on compte quatorze ermitages; mais vers la moitié de sa hauteur on voit un magnifique couvent de bénédictins : c'est là qu'Ignace de Loyola préluda aux

(1) Lib. XXI, cap. LXI.

grandes destinées auxquelles il se croyait appelé en consacrant son épée à la Vierge. Après avoir quitté les dernières pentes du mont Serrat, on remonte le Cardenet qui se jette dans le Llobrégat; on voit à l'embranchement du canal qui communique de l'une à l'autre de ces rivières, *Manresa*, connue par ses fabriques de soieries et de poudre à canon. Sur la rive gauche du Cardenet, une superbe église se déploie majestueusement : elle fut bâtie par les jésuites au-dessus d'une grotte que le fondateur de leur ordre avait choisie pour retraite lorsqu'il composa ses Exercices spirituels.

A quelques lieues au nord de Manresa, en remontant le Cardenet, la petite ville de *Cardona*, que l'on croit être l'ancienne *Udura*, n'offre rien de curieux que l'exploitation de sel gemme au-dessus de laquelle elle est bâtie. Il est difficile de se représenter le spectacle magnifique de ces vastes carrières taillées à ciel ouvert dans un dépôt salin de 100 mètres d'élévation, qui, éclairé par les rayons solaires, réfléchit les brillantes couleurs de l'arc-en-ciel. Les bancs de sel limpide ont tout l'éclat du cristal de roche, tandis que d'autres parties colorées en bleu, en rouge, ou mélangées d'argile grisâtre, donnent aux flancs abruptes, aux déchirures, aux pointes et aux crêtes saillantes de cette masse imposante et unique en Europe, l'aspect d'une montagne de pierres précieuses qui surpasse en éclat tout ce que, dans leur description, l'imagination des Orientaux se plaît à nous raconter sur les demeures célestes des fées et des génies. On a long-temps ignoré la place qu'occupe dans les formations géologiques le sel de Cardona; mais on sait aujourd'hui que l'énorme saillie qu'il forme au milieu d'un cirque de 3000 mètres de longueur sur 1000 de largeur, renferme des dépôts de gypse ou de pierre à plâtre et d'argile, disposés en couches verticales qui, sur quelques points, séparant les couches salines, constituent avec les

grès, les roches quarzeuses et calcaires de la montagne environnante, un ensemble qui appartient aux *terrains* de *sédiment moyen* (1).

La route de Cardona à *Solsona* est tracée au milieu de rochers affreux; à la sortie d'un bois, on découvre cette jolie ville, la *Setelsis* dont parle Ptolémée, située à l'extrémité d'un groupe de montagnes, et arrosée par le Rio-Negro. Elle est environnée de murailles flanquées de tours. Ses environs sont bien cultivés, et ses habitans se livrent à la fabrication de divers objets de coutellerie et de quincaillerie. Il faut traverser une chaîne de montagnes qui dépend du système pyrénaïque, et qui sépare le cours du Llobrégat de celui du Ter, pour aller de Solsona à *Vich*, ancienne ville construite sur les ruines d'*Ausa*, qui, 185 ans avant notre ère, résista aux attaques des Romains. Ses rues sont spacieuses, mais toutes ne sont point pavées, et quelques unes sont fatigantes par leur rapidité. Sa place, entourée d'arcades, est le rendez-vous des promeneurs. Les mines de cuivre et de charbon de terre que recèlent les montagnes qui l'entourent; ses champs fertiles et bien cultivés; ses fabriques de toiles, ses filatures de coton, entretiennent l'activité dans ses murs.

Si nous parcourons le littoral de la Catalogne, nous remarquerons d'abord *Mataro*, que Pline désigne sous le nom d'*Illuro*. C'est le chef-lieu d'un département maritime; le cabotage et le commerce rendent son port très-fréquenté; ses fabriques de blondes et ses distilleries jouissent de quelque réputation. La vieille ville, placée sur une hauteur, conserve encore ses murailles, ses portes et quelques restes d'antiquités. Ses rues étroites sont moins tortueuses que celles de la plupart des anciennes cités espa-

(1) Voyez le Mémoire sur la mine de sel gemme de Cardona, par M. *Cordier*. (Journal de physique, tom. LXXXII.)

gnoles. La nouvelle ville, qui n'était jadis qu'un faubourg, est beaucoup plus considérable, mieux bâtie et bien percée : ses maisons, construites avec simplicité, sont pour la plupart ornées de peintures à fresque.

En quittant Mataro, soit qu'on suive la route qui conduit à *Barcelone*, soit qu'on arrive par mer à cette capitale, la beauté de sa position, la régularité de quelques uns de ses édifices, et le mouvement que le commerce imprime à sa population, annoncent une des villes les plus importantes de l'Espagne. Elle a, dit-on, 120,000 habitans. On y compte 7 hôpitaux, 4 bibliothèques publiques, un séminaire, 8 colléges, une école de sourds-muets, une de peinture, une de bonnes lettres, un collége de pharmacie, une école de chirurgie, une académie de médecine pratique, et une société des sciences et des arts. Les édifices qui renferment ces établissemens sont dignes de cette grande et belle cité; cependant il faut mettre en première ligne les établissemens publics et religieux : le palais de l'audience ou de la députation, dans lequel sont déposées les célèbres archives du royaume d'Aragon, dont les titres remontent au VIIIe siècle; l'hôtel de ville, remarquable par l'élégance de son architecture; le palais du capitaine général de la douane, dont la façade est ornée de deux rangs de colonnes; la *lonja* ou la bourse, construite avec une belle simplicité; la salle de spectacle, l'une des plus jolies de l'Espagne; le couvent de Sainte-Claire, seul reste du palais des comtes de Barcelone et des rois d'Aragon; le couvent de la Merci, dont le cloître est vaste et d'une parfaite exécution; l'église de Saint-Michel, ancien temple de Neptune, où l'on voit un pavé antique en mosaïque; la cathédrale, d'une construction gothique, hardie et majestueuse, et qui, dans une chapelle souterraine, renferme un mausolée d'albâtre où l'on conserve les reliques de sainte Eulalie, patronne de la ville; enfin l'église de Sainte-Marie-

de-la-Mer, la plus belle après la cathédrale. Les agrandissemens successifs de Barcelone se reconnaissent facilement : les anciennes rues sont étroites et tortueuses ; mais dans les nouvelles, les maisons, bien alignées, élevées de quatre à cinq étages et ornées de balcons, sont presque toutes d'une élégante simplicité. De nombreuses antiquités rappellent la domination romaine dans cette ancienne cité qui porta d'abord le nom de *Barcino*, et dont on attribue la fondation au carthaginois Hamilcar, aïeul d'Annibal. Le fort *Monjuich* ou Montjouy, qui protége la ville au sud comme la citadelle la défend au nord, occupe l'emplacement d'un temple dédié à Jupiter. Près du môle qui s'avance dans la mer, *Barcelonette*, petite cité moderne, n'est qu'un faubourg de Barcelone. Le port s'encombre tous les jours de cailloux et de limon, malgré le soin que l'on prend de le nettoyer. Depuis long-temps les gros navires ne peuvent plus y entrer. Le commerce de cette capitale n'en souffre point encore ; son industrie, dont les produits sont des draps, des velours, des soieries, des dentelles et d'excellentes armes blanches, lui promet de longues années de prospérité. Les désastres de l'affreuse épidémie qui décima sa population en 1821 sont presque oubliés.

Ne quittons point cette intéressante cité sans rappeler les points de vue magnifiques qu'offrent les montagnes de ses environs, parmi lesquels les rochers de Saint-Michel, bizarrement découpés, et déchirés par des torrens tombant en cascades écumeuses, offrent un spectacle digne d'arrêter les regards de l'artiste qui cherche des sujets d'étude dans les beautés de la nature.

De la capitale de la Catalogne à la ville de Tarragone, l'antiquaire peut contempler de beaux débris de la puissance romaine : ici, près de *Villafranca*, les restes d'un aqueduc unissent encore deux montagnes escarpées ; près de *Villa-Nova*, les ruines d'une forteresse antique, de

nombreuses sépultures creusées dans les rochers et présentant comme autant d'empreintes de corps humains, indiquent l'emplacement de *Carthago Vetus*, cité par Ptolémée ; au-delà du bourg de *Vendrell*, s'élève un arc triomphal ; plus loin, près de celui de *Torre-dem-Barra*, un tombeau majestueux renferme, suivant une tradition populaire, les cendres des Scipions. Du lieu où ce monument s'élève, on voit *Tarragone* s'avancer dans la mer, et l'on croit reconnaître l'antique *Tarraco* qui donna son nom à la plus grande province de l'Hispanie. La ville est bâtie sur une montagne de 760 pieds au-dessus du niveau de la mer ; des murs flanqués de bastions la défendent, de beaux restes antiques la rendent intéressante aux yeux de l'archéologue, et quelques édifices modernes y fixent l'attention des connaisseurs. On y remarque un amphithéâtre, un cirque et un palais. Son aqueduc romain, réparé et entretenu, joint encore au prestige des souvenirs historiques l'utilité d'une construction faite dans le but de fournir une eau saine et limpide à toute la population ; sa cathédrale, dont l'architecture est empreinte du goût mauresque, est le plus important de ses monumens. Tarragone, qui éprouva tant de désastres par suite de sa résistance aux armées françaises, s'est relevée plus industrieuse et plus belle. Cependant sa population ne s'élève pas à plus de 12,000 âmes. Son port, commencé en 1800, offre une entrée facile et un abri sûr aux vaisseaux ; le commerce des laines, la pêche, le cabotage et des relations lointaines sont les gages de sa prospérité. Tarragone est la patrie de Paul Orose, disciple de saint Augustin.

Reuss, fondé en 1151 par le clergé de Tarragone, n'était encore qu'un bourg vers la fin du siècle dernier. Ses constructions la placent au rang des jolies villes ; son industrie et ses 25,000 habitans la rangent parmi les villes importantes. Elle possède une verrerie, 150 tanneries, 120 ma-

chines à carder le coton, 84 filatures, 6 blanchisseries, 6 fabriques de chapeaux, 15 de savon, et 20 de toutes sortes de teintures.

Vers l'extrémité méridionale de la province, *Tortose*, l'antique *Dertosa*, jadis l'une des plus importantes villes de la Tarraconaise, est située entre deux chaînes de montagnes au bord de l'Ebre. On y voit encore plusieurs restes d'antiquités romaines et arabes. Enlevée aux Maures en 1149, ceux-ci rassemblèrent des forces considérables pour la reprendre; épuisée par une longue résistance, elle allait succomber faute de bras pour la défendre, lorsque les femmes prirent les armes et repoussèrent les musulmans. Jusque dans ces derniers temps, une cérémonie dans laquelle les femmes avaient le pas sur les hommes consacra le souvenir de ce glorieux événement. Aujourd'hui Tortose compte parmi les places fortes de l'Espagne, et son port lui donne le titre de chef-lieu de département maritime. Ses plus beaux édifices sont la cathédrale et le palais épiscopal.

Le *royaume de Valence* forme une province bornée par la précédente, l'Aragon, la Nouvelle-Castille et le royaume de Murcie. Ses côtes offrent plus d'étendue que celles de la Catalogne. Son territoire est riche en mines, en marbres estimés et en produits agricoles.

L'habitant, vif, industrieux, doué d'une imagination ardente et d'une gaieté inaltérable, réunit, dit Fischer (1), les caractères opposés que l'on remarque chez les peuples du nord et chez ceux du midi : il joint la force physique du Norvégien à l'irritabilité fougueuse du Provençal. Il aime les cérémonies religieuses, les fêtes, les plaisirs et tous les exercices du corps. Il faut voir avec quelle ardeur il danse au son du tambourin et de la *dulzayna*, instrument arabe

(1) Gemählde von Valencia, herausgegeben von *Ch. Aug. Fischer*.

conservé dans cette seule province, et qui, confié au souffle d'une robuste poitrine, produit l'effet de la clarinette. L'idiome qu'il parle, dérivé du provençal, est doux, sonore et agréable, surtout dans la bouche d'une Valencienne. La *Fiera*, l'une des plus anciennes chansons populaires que chante le laboureur au son de la guitare, peint l'amour et ses douleurs par ses modulations harmonieuses et par les accords continus de l'accompagnement. Chez le Valencien, le goût de la parure est répandu dans toutes les classes: le costume ordinaire des paysans est tout-à-fait dans le style antique : ils se coiffent d'un bonnet dont la pointe sur le front rappelle le bonnet phrygien; leur chemise, retenue par une ceinture, descend sur leurs membres nus en forme de tunique, ou de larges caleçons ouverts la retiennent sur leurs reins; des sandales attachées avec des cordons forment leur chaussure; enfin une ample pièce de drap qui retombe sur leurs épaules, complète leur vêtement. Dans les jours de fêtes, ils s'habillent de velours, un grand chapeau garni de nœuds de rubans ombrage leur front, et des ganses d'or et de soie ornent leurs cothurnes et leur manteau. Les paysannes, douées d'une légèreté et d'une grâce particulières, portent constamment un voile et de riches chaussures aux jours de fêtes, sans quitter le corset en usage chez leurs ancêtres.

La première ville que l'on remarque dans la province de Valence, en y entrant par la route venant de Tortose, est *Peñiscola*, sur un rocher de 240 pieds de hauteur, baigné par la mer et joint au continent par un isthme de sable large de 30 pieds dans sa partie la plus étroite, et que les eaux couvraient pendant les grandes tempêtes avant que les habitans eussent construit une chaussée. Cette place fortifiée a, par sa position, la réputation d'être imprenable : cependant le maréchal Suchet y entra au mois de novembre 1811. On cite parmi ses curiosités les restes de l'église

des Templiers, asile de l'antipape *Pierre de Luna*, élu sous le nom de Benoît XIII, qui y mourut en 1423, et la grotte appelée, en mémoire de ce personnage célèbre, *Bufador del papa Luna*, dans laquelle les vagues s'engouffrent et d'où elles jaillissent en pluie abondante jusqu'à une assez grande distance. Plus loin, sur la côte, *Castellon*, surnommé *de la Plana*, pour le distinguer de deux autres villes de ce nom, dont l'une appartient à la même province et l'autre à la Catalogne, est une jolie cité située à une lieue de la mer, et à peu de distance du Rio Mijares, que l'on traverse sur un beau pont de 13 arches. C'est la patrie du célèbre peintre Francisco Ribalta; son port est important par ses exportations à l'étranger. *Ségorbe*, dans l'intérieur des terres, passe, selon les antiquaires, pour être la *Segobriga* de Pline, quoique les dauphins représentés sur ses médailles annoncent que cette ville des *Suessetani* était peu éloignée de la mer (1). Ses rues sont larges et arrosées par 13 fontaines publiques.

Valence, qui donne son nom à la province, est l'une des plus belles et des plus importantes cités de l'Espagne. Sa population est de 65,000 âmes. Elle a conservé chez les Espagnols son nom latin de *Valentia;* mais les antiquités qu'elle renferme ne consistent qu'en inscriptions et en statues mutilées. Le Guadalaviar, qui la traverse, y est d'une faible largeur, quoique près de son embouchure, parce qu'une grande partie de ses eaux est absorbée par les irrigations pratiquées au milieu des fertiles campagnes qu'il arrose. Cinq ponts d'une belle construction et qui remontent au XVe siècle, entretiennent les communications de la ville avec les faubourgs. La cathédrale, ancienne mosquée qui fut tout-à-fait changée en 1262, est principale-

(1) Consultez *d'Anville* et l'ouvrage du *P. Florez*, intitulé : Medallas de España.

ment remarquable par son maître-autel en argent et les beaux tableaux qui ornent ses chapelles; les bains arabes, rendus à leur ancienne destination, montrent encore, malgré les constructions modernes qui les défigurent, la forme affectée à ces établissemens mauresques; la douane est un édifice élégant et spacieux qui orne la place San-Domingo; la *lonja* ou la bourse, située sur la place du marché, est un vaste bâtiment gothique couronné par un rang de créneaux, qui renferme une salle longue de 120 pieds, large de 80 et de 60 d'élévation, dont les voûtes reposent sur 24 colonnes. L'élégance des habitations particulières annonce l'aisance des Valenciens et leur goût éclairé pour les arts. Leur ville est la première de l'Espagne où furent établis les *serenos*, espèce de gardes de police qui parcourent les rues pendant la nuit pour veiller à la sûreté publique et avertir des incendies. Depuis le siècle dernier, cette utile institution est en usage dans toutes les grandes cités espagnoles. Enfin elle fut aussi la première qui participa aux bienfaits de l'instruction et de l'imprimerie : dès l'an 1474 elle se distingua dans cet art, et même actuellement sa supériorité est reconnue par les autres villes du royaume. C'est probablement à l'antiquité de ses presses qu'elle doit le rang qu'elle occupe parmi les villes qui ont produit le plus d'hommes distingués dans les arts et la littérature, et qui possèdent le plus d'établissemens d'instruction. On y compte 7 colléges, une université littéraire, deux bibliothèques publiques, un jardin botanique, un grand nombre d'écoles primaires pour les garçons et pour les filles, une école militaire de cavalerie, une académie royale des arts libéraux, et une société d'économie et d'agriculture.

Soit que l'on sorte de Valence par la porte de Serranos, dont l'architecture semi-gothique et les deux tours octogones et massives s'accordent parfaitement avec les murailles crénelées qui entourent la ville; soit que l'on passe sous

la porte triomphale appelée *Puerta del Real*, pour traverser la magnifique promenade de l'*Alameda*, on est étonné de la beauté des campagnes, de la richesse de la culture, et de la vigueur de la végétation dans toute l'étendue que l'œil peut parcourir.

Depuis Valence jusqu'à Alicante, on doit citer *Gandia*, petite ville maritime, située dans le pays le plus fertile et le plus délicieux de la province, et *Denia*, port aujourd'hui peu important, mais célèbre chez les anciens, sous le nom de *Dianium* (1), par son temple consacré à Diane, dont on voit encore quelques restes. *Alicante*, qui porte un nom arabe, bâtie près de l'emplacement qu'occupait *Lucentum*, s'étend sur une belle plage au pied de plusieurs montagnes, dont la plus rapprochée, dominée par un château, menace d'engloutir un jour la ville sous ses débris. Son port est sûr, et sa baie, large et profonde, peut servir de mouillage à de nombreuses escadres. Vers les confins du royaume de Murcie, *Orihuella*, l'ancienne *Orcelis*, dont on attribue la fondation aux Carthaginois, est bâtie dans une plaine fertile surnommée le jardin de l'Espagne, au bord de la Segura et à la base d'une haute montagne calcaire. On y voit 2 colléges et 3 bibliothèques. A 12 lieues au nord-est, *Xicona* est renommée par son nougat appelé *turron*, dont elle fait un grand commerce. Enfin *San-Felipe*, jadis *Xativa*, détruite pour avoir résisté aux armes de Philippe V, et relevée par ce prince sous le nom qu'elle porte aujourd'hui, est bien bâtie, et située au pied d'une montagne sur laquelle on remarque un vieux château construit par les Romains, et reconstruit par les Goths et les Maures. Près de la ville nouvelle florissait, dans l'antiquité, *Sætabis*, renommée par ses tissus de lin : San-Felipe fabrique aussi des toiles et livre des soies au commerce.

(1) Strabon, lib. III, c. IV, § 6.

Sous la dénomination de *Nouvelle-Castille*, grande division bornée par le royaume de Valence, l'Aragon, la Vieille-Castille, l'Estremadure, l'Andalousie et le royaume de Murcie, on comprend les provinces de *Cuenca*, de *Guadalaxara*, de *Madrid*, de *Tolède* et de la *Manche*.

La *province de Cuenca* renferme peu de villes dignes d'attirer l'attention : *San-Clemente*, au sud, est l'une des plus considérables; elle possède un collége où l'on enseigne le latin. *Huète*, au nord, est jolie, mais petite, et porte le nom du cours d'eau qui l'arrose. *Cuenca*, au centre, est l'ancienne *Valeria*, près du confluent du Huecar et du Jucar, et sur une montagne dont les flancs escarpés forment d'affreux précipices au-dessus de ces rivières. Elle renferme 14 églises, 2 hôpitaux et 3 colléges; mais jadis elle était beaucoup plus peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui : on y compte 7000 habitans. C'est la patrie de l'architecte Jean de Henera et du célèbre jésuite Louis de Molina, l'un des plus habiles casuistes de sa compagnie.

Dans la *province de Guadalaxara*, *Siguenza* n'offre rien de remarquable que sa cathédrale gothique, longue de 313 pieds, large et haute de 112. C'est la cité celtibère de *Seguntia*. Quoique chef-lieu, *Guadalaxara* ou *Guadalajara*, est une vieille ville arabe, entourée de murailles et mal bâtie, sur la rive orientale du Rio Henarès. Elle possède encore quelques unes des fabriques de drap qui faisaient autrefois sa richesse; la plus considérable est celle qui appartient au roi; mais elle a beaucoup perdu de sa célébrité.

La capitale du royaume donne une grande importance à la *province de Madrid*; cette ville passe pour être bâtie près de l'emplacement de *Mantua*, cité des *Carpetani*. Sous la domination des Goths, ce n'était qu'un village appartenant aux archevêques de Tolède. Elle ne commença à compter parmi les villes royales que vers la fin du

XIVe siècle, et ne reçut le titre de capitale que par une ordonnance de Philippe II. C'est la plus élevée de toutes les métropoles de l'Europe; elle est à 1800 pieds au-dessus du niveau de la mer, ce qui donne une raison de la basse température qu'on y éprouve. Son climat offre quelque ressemblance avec celui du nord : dans l'été, la chaleur y est étouffante, le thermomètre centigrade y marque souvent plus de 40 degrés; dans l'hiver, le froid y est vif et piquant, le mercure y descend quelquefois à 8 ou 10 degrés au-dessous du point de congélation (1). Les habitations offrent peu de moyens de se garantir de l'âpreté et de l'humidité des vents du nord : elles se composent presque toutes d'appartemens élevés, mal clos, rarement chauffés par des poêles et des cheminées. Le nom de *Madrid* est d'origine arabe : il signifie *maison du bon air;* et cependant la variabilité du climat y produit la phthisie, les fièvres putrides et une sorte de colique dangereuse que les médecins du pays savent seuls traiter avec succès (2). Elle renferme encore quelques vieilles maisons construites en bois et décorées, suivant l'ancien usage, de peintures représentant des combats de taureaux et des personnages dans le costume du XVIe siècle; mais les quartiers modernes offrent des habitations en brique, en pierre ou en granite; des hôtels, à la vérité, sans luxe d'architecture, et des rues larges qui ne le cèdent point à celles des plus belles capitales de l'Europe. La plus remarquable par son étendue et ses édifices est celle d'Alcala : dix carrosses peuvent y passer de front. De ses 42 places il ne faut citer que celle du *palais royal*, embellie par ce vaste édifice, dont l'architecture imposante offre des lignes d'un bel effet; celle du *Soleil*, espèce de carrefour où viennent aboutir les cinq plus

(1) C'est-à-dire 32 degrés au-dessus de 0 du thermomètre de Réaumur, et 7 à 8 au-dessous. — (2) Voyez *Fischer*, Reise nach Hispanien.

belles rues de Madrid, et rendez-vous des oisifs et des gens d'affaires; enfin la *grande place* (Plaza Major), au centre de la ville, jadis célèbre par les courses de taureaux et les fêtes publiques, auxquelles le roi venait assister sur le balcon d'un petit palais qui sert aujourd'hui de local à l'académie royale d'histoire. La place que le peuple fréquente avec le plus de plaisir est celle de la *Cevada*, où se font les exécutions criminelles; la plus intéressante pour un véritable Espagnol est celle qui sert d'arène pour les combats de taureaux.

Quiconque n'a point assisté à ces spectacles où le sang de l'homme se mêle à celui d'un animal furieux, ne peut s'en faire une idée exacte. On peut encore moins se représenter l'ardeur avec laquelle le peuple, les riches, les hommes et les femmes du rang le plus élevé se pressent dans l'enceinte préparée pour ces luttes dangereuses : l'ouvrier, insensible aux besoins de sa famille, quitte ses travaux et va porter au mont-de-piété ses meubles ou ses meilleurs vêtemens, afin de se procurer de quoi payer sa place à la *corrida* (la course). Près de l'amphithéâtre, un chirurgien et un ecclésiastique attendent avec indifférence le moment où le *toreador*, blessé à mort, réclamera les secours de l'art ou les consolations de la religion. A peine les premiers rayons du soleil ont-ils éclairé l'horizon, que le peuple se présente en foule à l'entrée du cirque, pour y voir *gratis* le taureau qu'on lâche dans l'arène, où, harcelé par une multitude qui a passé la nuit à boire dans les cabarets pour s'emparer des places au lever de l'aurore, il blesse fréquemment les agresseurs pris de vin qui viennent le braver; lorsqu'enfin le *matador* (le tueur) termine la représentation par la mort de l'animal. Mais le spectacle payé se prépare, et déjà les premières places sont occupées par l'élite de la société, et les derniers gradins par la classe populeuse qui a le moyen d'acheter son plaisir. A Madrid, la

loge du roi est placée vis-à-vis de la porte par laquelle le taureau doit s'élancer dans la carrière, et les autorités municipales occupent une autre loge en face. Avant de commencer la *corrida*, un officier de la ville vient saluer le prince ou la place qui lui est réservée, et va prendre les ordres du maître des cérémonies. Celui-ci donne le signal en lui jetant les clefs des cases qui renferment les animaux : la foule attentive, impatiente, attend le moment désiré. Les *picadores* (piqueurs), vêtus d'un gilet de drap d'or, d'une veste de soie ornée de paillettes et de rubans de toutes couleurs, d'un pantalon de peau de chamois doublé de tôle depuis la cheville jusqu'à la hanche, coiffés d'un grand chapeau blanc, armés d'une lance mince et légère garnie d'une petite pointe triangulaire, et montés sur des coursiers auxquels on a bandé les yeux, défilent en peloton au bruit des fanfares, vont saluer les deux principales loges et se ranger vis-à-vis des cases. Les *chulos*, ou harceleurs, en costume de Figaro, portant une longue écharpe d'une couleur éclatante, marchant par quadrille et passant entre les interstices que laissent entre eux les poteaux de la balustrade qui sépare l'arène des spectateurs, sont bientôt remplacés par les *matadores*, tenant l'épée d'une main, et de l'autre la *muleta*, espèce de petit drapeau qui leur sert de bouclier. Après avoir été présentés par un officier municipal au prince et au maître des cérémonies, ils se retirent comme ils sont entrés, au bruit d'une musique militaire.

Mais bientôt les fanfares donnent le signal du combat; les picadores, la lance en arrêt, attendent le taureau; la case s'ouvre, et l'animal s'élance en bondissant dans l'enceinte, qu'il parcourt en cherchant vainement une issue. L'aspect de 12 à 15,000 spectateurs agitant leurs mouchoirs et leurs chapeaux, les cris de joie qui saluent son entrée, le troublent et l'effraient : il frappe la terre, il s'agite, et de sa queue il bat ses flancs poudreux. Il lui faut un en-

nemi ; il s'élance sur l'un des picadores rangés en bataille. Celui-ci le reçoit avec sa lance, qu'il doit appuyer de toute sa force sur l'omoplate de l'animal ; mais comme la pointe de fer dont elle est armée ne produit qu'une forte piqûre, le taureau surpris, irrité, recule et s'élance successivement sur chacun des champions qui l'attendent. Pour peu que ceux-ci manquent d'adresse ou que leurs lances se rompent, ils tombent désarçonnés, et leurs chevaux, percés de coups de cornes, vont rouler à quelques pas plus loin. Le cavalier, malgré les plaques métalliques dont ses membres sont recouverts, serait lui-même déchiré si les chulos ne détournaient l'attention du taureau en l'entourant et en lui lançant, de la distance d'une quinzaine de pieds, avec une adresse et une agilité surprenantes, les pièces de soies qu'ils tiennent roulées dans la main. Lorsque l'animal a éventré un nombre plus ou moins considérable de chevaux qui ferait craindre d'en manquer pour le reste de la journée, les picadores se retirent et laissent la place à l'un des chulos, chargé de la périlleuse mission d'enfoncer sur le garrot de la victime la *banderilla*, petit bâton de 2 pieds de long, armé d'un dard recourbé en forme d'hameçon, orné d'un petit drapeau et garni de pétards qu'un morceau d'amadou embrasé allume au moment où il pénètre dans la chair. L'agile *banderillo* doit placer la banderilla en se présentant en face de l'animal et en passant les bras entre ses deux cornes ; mais s'il manque son coup, il est infailliblement blessé ou même lancé en l'air par son furieux adversaire, aux cris de *viva* mille fois répétés par la foule. Tourmenté par le fer et par le feu, le taureau rugit, bondit, tourne, recule, et se prépare à combattre avec une fureur désespérée, quand les trompettes sonnent sa dernière heure. Assisté d'un quadrille de chulos, le matador, l'épée haute et la muleta déployée, se présente gravement à l'animal ; le drapeau qu'il agite attire l'attention

de ce dernier. Les deux adversaires se considèrent un instant, l'un pour assouvir sa fureur, l'autre pour éviter adroitement d'y succomber. Les spectateurs sont attentifs: enfin le taureau s'élance, et, croyant frapper son ennemi, n'atteint que le taffetas léger, et passe sous le bras gauche du matador, qui de l'autre lui plonge son épée dans le garrot, et, séparant deux vertèbres, tranche d'un seul coup les jours de la victime. En ce moment le vainqueur est salué par les applaudissemens de l'assemblée entière, et s'il a l'adresse de ne point abandonner l'épée dans la plaie et de la retirer en saluant le public, il est à l'instant couvert des bouquets des dames, des piastres et des pièces d'or des seigneurs; enfin de dragées et d'autres sucreries. Mais si l'animal, atteint à une autre place que celle que prescrivent les règles de l'art, va mourir en se traînant loin de son adversaire, les huées et les injures sont la seule récompense des dangers qu'a courus celui-ci. Enfin, si le taureau triomphe du matador, il est salué du titre de *bravo* jusqu'à ce qu'il succombe sous les coups d'un autre matador. Et comme ces fêtes sanglantes, qui ont traversé l'antiquité la plus reculée et les siècles de la chevalerie, ont conservé une teinte de la galanterie barbare du moyen âge, le vainqueur n'oublie pas d'offrir avec une grâce toute chevaleresque, à l'une des plus nobles dames de l'assemblée ou à celle de ses pensées, le nœud de rubans qui, placé sur le dos de la victime, indique la couleur de sa race. Dans ces représentations, qui, toutes solennelles qu'elles sont, ne donnent point à l'étranger une haute idée de la civilisation espagnole, le public n'est complètement satisfait que lorsque 9 ou 12 taureaux et une vingtaine de chevaux ont succombé, et comme le dit un savant qu'un long séjour en Espagne rendit souvent témoin de ces combats, il n'y manque rien si quelque matador y a perdu la vie. Heureusement que ces accidens, qui glacent d'horreur

le spectateur qui n'est pas familiarisé avec de telles scènes, et pour qui la mort d'un homme en public n'est pas le plus intéressant spectacle, ne sont point aussi fréquens qu'on pourrait le craindre.

Madrid, qui fut bombardée en 1808 par Napoléon, pour forcer le peuple à reconnaître le titre de roi des Espagnes et des Indes, dont il venait de décorer son frère, doit quelques embellissemens aux soins de ce dernier : ce fut lui qui fit dégager les alentours du nouveau palais, ce qui rendit cet édifice digne d'être rangé au nombre des plus belles demeures royales de l'Europe. L'intérieur est décoré de tableaux précieux. On remarque dans le salon des Royaumes douze glaces coulées à Saint-Ildefonse, qui passent pour les plus grandes qui existent. En sortant du palais par la façade principale, on voit l'arsenal royal dont l'extrémité orientale se termine par une arcade. Cet établissement est riche en anciennes armures; on y montre celle de la reine Isabelle; mais les traducteurs de Reichard (1), qui continuent à compter au nombre des objets précieux de cette collection l'épée de François Ier, oublient que ce fut le seul trophée que le chef du gouvernement impérial voulut conserver de ses victoires sur les Espagnols, et que cette épée a passé entre les mains d'un de ses frères. La bibliothèque royale, riche en manuscrits précieux, en médailles et en objets d'antiquité, renferme 150,000 volumes. Dans la grande rue d'Alcala se trouvent le cabinet royal d'histoire naturelle et l'académie royale de San-Fernando, fondée par Philippe V. Un auteur espagnol (2) s'est plu à accréditer un mensonge populaire, en publiant que les Français avaient dépouillé le premier de ces établissemens de tout ce qu'il renfermait de plus précieux, pour enrichir

(1) Voyez le Guide du voyageur en Europe, par M. *Reichard*, conseiller du duc de Saxe-Gotha; onzième édition. — *Langlois*, 1827.

(2) *D. Mariano de la Cabrerizo.*

le muséum de Paris; mais ce dernier, qui ne s'est point augmenté des fabuleuses dépouilles dont parle cet auteur, et qui n'avait à envier au cabinet de Madrid que son beau squelette de Mastodonte, lui est autant supérieur par le choix des morceaux qu'il renferme et l'ordre dans lequel ils sont classés, qu'il l'est aux collections départementales de la France. Quelque nombreux que soient les établissemens littéraires et d'instruction de la métropole de l'Espagne, ils méritent peu les honneurs d'une mention détaillée. Les institutions de bienfaisance nous semblent plus dignes d'intérêt : elles sont vastes, riches et bien tenues; la plus importante est l'hôpital général, dans lequel une foule de malheureux trouvent des secours de toute espèce, des soins assidus, des soulagemens à tous les maux. Les églises sont moins remarquables par leur architecture que par le nombre et le choix des tableaux. Les plus remarquables sont celles de *Saint-Isidore*, de *Sainte-Isabelle*, de *Saint-Martin*, de *Saint-Pascal*, et surtout celle du *couvent des Salesiennes*, qui passe pour la plus vaste.

Madrid n'a pas plus de 2 lieues et demie de circonférence. Lorsqu'on a parcouru le jardin du *Retiro*, la promenade de *las Delicias*, et surtout celle du *Prado*, magnifique plantation, dont l'avenue principale est le rendez-vous des promeneurs en équipage, et les autres le délassement de la bourgeoisie, le point central des intrigues amoureuses; si l'on veut admirer deux monumens dignes d'une capitale, il faut sortir par la rue d'Alcala et voir la porte de ce nom, majestueux arc de triomphe qui, comme les portes d'Atocha et de Ségovie, aboutit à de charmantes promenades extérieures, et par la porte de Tolède, passer sur le magnifique pont de Tolède, qui traverse le Manzanarès. Dans l'été, cette rivière n'est qu'un ruisseau que l'on pourrait traverser à gué, ce qui semble justifier le mot de ce plaisant qui conseillait de vendre le

pont pour avoir de l'eau; mais dans l'arrière-saison l'abondance des pluies, au printemps la fonte subite des neiges accumulées sur les montagnes, donnent à son cours une telle largeur et une telle impétuosité, que le pont du Manzanarès n'est ni trop long ni trop solide.

La métropole espagnole est à la fois industrieuse et commerçante : on y fabrique des tissus de laine de toutes couleurs, des tapis, des étoffes de soie, des toiles peintes et des mousselines; le gouvernement y entretient à grands frais une manufacture de porcelaine. Il s'y tient une foire considérable depuis le 21 septembre jusqu'au 4 octobre.

Elle est bâtie au milieu d'une plaine sablonneuse et stérile entourée de montagnes; cependant quelques uns de ses environs méritent d'être cités. En remontant le cours du Manzanarès, le *Pardo*, sur sa rive gauche, est cette charmante maison de plaisance dans laquelle Philippe IV trouva la duchesse d'Albuquerque, sa maîtresse, dans les bras du duc de Medina de la Torès. Les rois sont, comme les simples particuliers, exposés à de semblables rencontres; mais Philippe IV n'était pas homme à retenir son courroux. On montre encore le bosquet où, sans un de ses pages, il aurait poignardé les deux amans.

Après la capitale, les petites villes de la province offrent peu d'intérêt; cependant, aux bords du Henarès, *Alcala*, située sur la rive opposée à celle qu'occupait l'antique *Complutum*, ruinée au Xe siècle, est célèbre par son université, la plus importante après celle de Salamanque, et par les grands hommes qui naquirent dans ses murs: l'historien Antonio Solis, le naturaliste Bustamente de la Camara, et l'immortel Cervantes.

Dans une situation opposée à celle de cette ville, c'est-à-dire à 8 lieues au nord-ouest de Madrid, se trouve *Escurial de Abajo,* bourg ecclésiastique dont les terres appartiennent aux hiéronymites, pour lesquels le supersti-

tieux Philippe II fit bâtir l'immense édifice de l'Escurial, à la fois monastère et résidence royale. Le nom espagnol *Escorial* signifie *mine épuisée.* Il est probable qu'il y avait eu jadis quelque exploitation minérale en ce lieu, ou que ce surnom fut donné à cette gigantesque construction, par allusion à l'énorme quantité de granite qui y fut employée, et dont l'exploitation a formé non point une carrière, mais un vallon qui, par son étendue, semble être l'ouvrage de la nature (1). Le bâtiment forme un carré de 740 pieds de longueur sur 580 de largeur; sa hauteur, jusqu'à la corniche seulement, est de 60 pieds. Au moment de perdre la bataille de Saint-Quentin, en 1557, Philippe, tout tremblant, ne sachant à quel saint se vouer, promit, si la fortune changeait de face, d'élever le plus magnifique couvent du monde en l'honneur du bienheureux dont le nom figurait ce jour-là dans le calendrier. Il se trouva que c'était saint Laurent. Vainqueur avec le secours des Anglais, il s'empressa d'exécuter sa promesse : il choisit l'emplacement d'un village qui portait le nom de *San-Lorenzo* (Saint-Laurent) ; et l'instrument de mort de ce martyr, un gril, décida de la forme de l'édifice, figura parmi les ornemens d'architecture, et jusque sur les habits sacerdotaux. Cette idée bizarre a fait élever aux angles du bâtiment 4 tours hautes de 260 pieds, qui représentent les pieds du gril; l'appartement destiné au roi en est le manche, et les 11 cours carrées qui divisent l'intérieur sont les espaces compris entre les barreaux du gril. Cette merveille de l'Espagne, pour laquelle son fondateur dépensa plus de 60 millions de notre monnaie, est le séjour le plus

(1) Nous prenons ici la signification propre du mot *Escorial;* mais M. *Miñano* pense que cette dénomination vient du latin *esculetum* (forêt de chênes), parce que ces arbres ombrageaient jadis la solitude de San-Lorenzo. Voyez *Diccionario geografico estadistico de España y Portugal*, au mot *Escorial*.

majestueusement triste que l'on puisse voir. Les tableaux qui décorent les appartemens; la chapelle ou le panthéon, qui sert de sépulture à la famille royale; les reliques et les jardins, ne nous arrêteront pas; la bibliothèque seule offre plus d'intérêt : elle contient près de 30,000 volumes et plus de 4000 manuscrits, latins, grecs, hébreux et arabes.

La province de Madrid est une de celles de la Nouvelle-Castille où l'on reconnaît le plus facilement l'orgueilleuse paresse des Castillans. Les habitans semblent dédaigner toute espèce d'industrie : le peu de fabriques, et plus encore la médiocrité de leurs produits, en fournissent la preuve. Les environs de la capitale ne ressemblent point à ceux des autres grandes cités de l'Europe : ce n'est point ce mouvement, cette activité qui règnent autour de Paris et de Londres. A peine sorti de Madrid, on se voit tout à coup dans un pays nouveau : quelques instans suffisent pour se transporter, du sein de l'opulence et du luxe, dans des campagnes où règnent la misère et la malpropreté. On peut encore dire du paysan de la Castille ce qu'en disait autrefois un voyageur allemand (1), car vingt ans de révolutions n'ont point changé les mœurs ni le caractère du peuple. Les instrumens dont il se sert, ses travaux, ses vêtemens, sa nourriture, portent l'empreinte de l'ignorance et de la pauvreté. Une sorte de prédilection aveugle pour ce qui est ancien s'oppose à toute idée de perfectionnement dans ce qui tient à l'agriculture et aux arts mécaniques; et, pour mettre le comble au dégoût que l'on éprouve à la vue de cette population misérable, la cherté du linge obligeant l'homme du peuple à n'en changer que tous les mois, il en résulte une malpropreté repoussante, qui produit des maladies cutanées et la multi-

(1) *Fischer*, Reise nach Hispanien.

plication excessive de cette vermine dont on se débarrasse mutuellement en public dans les villages et dans les quartiers populeux des grandes villes : la populace de Madrid n'est pas plus délicate sous ce rapport.

La chaleur du climat a fait adopter de temps immémorial, dans toutes les parties de l'Espagne, l'usage de la *sieste*. A Madrid, depuis une heure après midi jusqu'à trois, les marchands ferment leurs boutiques, les ouvriers quittent leur ouvrage, les rues sont désertes : tout le monde dort. Le soir, au contraire, chacun s'empresse de jouir de la fraîcheur : c'est alors que la population oisive se porte dans les promenades, que les *cortejos* ou les galans accompagnent leurs belles, et s'acquittent de ces soins assidus et minutieux dont les Espagnoles sont plus exigeantes que les autres Européennes. En Espagne, les femmes ont l'art de subjuguer les hommes et de les retenir dans des chaînes qui ne se rompent ordinairement que de vétusté. La constance dans les engagemens finit presque par compenser la honte de l'immoralité. C'est peut-être même à la multiplicité de ces liens, aux devoirs nombreux qu'ils imposent à celui qui s'y soumet, plus qu'aux soins que prend la police de proscrire les lieux de débauche, que Madrid doit l'avantage d'être délivré du scandaleux fléau de la prostitution.

Dans la *province de Tolède* nous nous écarterons peu des bords du Tage : sa rive droite seule répandra quelque intérêt sur notre excursion. Au-dessous du confluent de ce fleuve et de l'Alberche, *Talavera de la Reyna*, petite ville aux vieilles murailles flanquées de tours, aux rues tortueuses et mal bâties, que plusieurs traces d'antiquités font présumer être l'ancienne *Libora*, s'enorgueillit d'avoir donné le jour au jésuite Mariana, connu comme historien, et au savant auteur agronomique Alonso de Herrera. Elle acquit de la célébrité par la sanglante bataille qui se livra sous ses murs, les 27 et 28 juillet 1809, entre les

Français et l'armée anglo-portugaise, sous les ordres de sir Arthur Wellesley, auquel, dit un témoin oculaire (1), une simple, mais savante manœuvre du maréchal Soult suffit pour faire prendre précipitamment la fuite au moment où ses généraux lui décernaient le titre de vainqueur de Talavera. On remarque dans cette ville un pont de 35 arches, long de 1200 pieds, construit en 1400, une grande et belle église collégiale, et hors de ses murs une autre église dédiée à Notre-Dame-du-Prado, dont l'image, regardée comme miraculeuse, attire un grand nombre de dévots.

L'abus des recherches étymologiques a fait dire à l'historien espagnol Sylva que *Tolède* avait été fondée 540 ans avant notre ère, par une colonie juive qui l'avait appelée *Toledath*, c'est-à-dire *mère des peuples* (2). Les Romains lui donnaient le nom de *Toletum*. Le Tage, qui roule à ses pieds au milieu de rochers arides et nus, le beau pont mauresque jeté sur le fleuve, l'élégante porte construite par les Arabes, la position de la ville sur une masse granitique, en donnent une idée que ne justifie point son intérieur, où l'on ne voit de remarquable que la cathédrale, ancienne mosquée, et l'Alcazar, bâti par les Maures, réparé par Alphonse X, embelli par Charles-Quint et par le cardinal Lorenzana, qui s'élèvent majestueusement au milieu de ses vieilles constructions et de ses rues sales et tortueuses. A 7 lieues au-dessus de Tolède, la résidence royale d'*Aranjuez* étale la magnificence et la vaste étendue de ses jardins délicieux, l'élégante architecture de son château que baigne le Tage, en formant au pied de sa terrasse une cascade de toute la largeur de son cours. Une petite ville, bâtie avec une régularité rigoureuse d'après

(1) Le colonel *Bory de Saint-Vincent*. — (2) Voyez aussi le Dictionnaire de *Miñano*, qui lui rapporte la même origine.

les plans de la cour, s'est élevée autour de ce séjour enchanteur.

La partie méridionale de la Nouvelle-Castille forme la *province de la Manche*, qui renferme trois cités : *Alcaraz*, *Almugro*, et Ciudad-Real, la capitale. La première, sur une hauteur au bord du Guadarmena, conserve les restes d'un aqueduc romain; la seconde, située sur le terrain le plus fertile de la province, indique par son nom une origine arabe. Il s'y tient tous les ans une foire considérable le jour de la Saint-Barthélemi. *Ciudad-Real*, célèbre par le tribunal de la *Santa-Hermandad* que Ferdinand III y fonda en 1249, était jadis importante par sa population et le nombre de ses manufactures. Elle renferme trois hôpitaux et une belle église sous l'invocation de la *Vierge del Prado*, patronne de la ville.

Nous quitterons le sol fertile et mal cultivé de la Manche, ses vastes plaines dépourvues d'arbres, ses pâturages couverts de troupeaux, et ses terrains marécageux, pour parcourir *l'Estremadure*, à laquelle elle confine dans sa partie occidentale. Le nom de cette province est d'origine latine (*Extrema ora*). Il rappelle qu'elle formait la limite des conquêtes d'Alphonse X au XIIIe siècle. Son extrémité occidentale est encore celle de l'Espagne et du Portugal. Le Tage et la Guadiana, coulant parallèlement de l'est à l'ouest, la divisent en trois parties, et les montagnes de Mamès et de Montanchès en deux portions égales. C'était, du temps de la puissance de Rome, la contrée la plus riche de l'Hispanie ; aujourd'hui elle en est la plus pauvre et la moins peuplée.

L'habitant de l'Estremadure est peut-être de tous les Espagnols le plus taciturne et le plus sérieux; cette disposition morale tient à sa constitution physique autant qu'à celle du pays qu'il habite, où des montagnes escarpées, des cours d'eau rapides et le défaut de chemins s'opposent aux

communications. L'isolement dans lequel il végète lui ôte toute idée de songer à son bien-être ou d'améliorer sa situation. De là vient l'indolence dont on l'accuse, et dont il faut plutôt accuser le gouvernement espagnol. Mais si l'espoir d'un meilleur avenir ou tout autre aiguillon l'excite, il se montre actif, entreprenant, infatigable : aussi nul autre peuple ne le surpasse en persévérance dans les entreprises industrielles ou commerciales, ni en bravoure dans les combats. C'est dans l'Estremadure que l'Espagne recrute ses meilleurs cavaliers.

Si nous commençons notre excursion dans cette province par le nord, *Plasencia*, sur le bord du Gertes, s'offrira de loin avec tous les accessoires d'une jolie ville. Ses vieilles murailles assez bien conservées, ses six grandes portes, ses cinq hôpitaux, ses sept places publiques, ses huit églises, son palais épiscopal, et surtout son aqueduc composé de 80 arcades, justifient son rang de chef-lieu de district; ses inscriptions romaines et ses autres antiquités prouvent son ancienneté, mais laissent dans l'incertitude si elle portait le nom d'*Ambracia* ou celui de *Deobriga*. Entourée de remparts où l'on reconnaît l'architecture des Romains, *Coria* est sans aucun doute le *Caurium* dont parle Ptolémée, quoiqu'un auteur espagnol prétende que son nom est d'origine arabe (1). Sa situation sur une colline, l'église et le vieux donjon qui dépassent toutes les autres constructions, lui donnent un aspect imposant.

Alcantara, autre chef-lieu de district, reçut des Arabes le nom qu'elle porte et qui signifie *le pont*, parce que, lorsqu'ils s'en emparèrent, ils furent frappés de la beauté du pont de construction romaine sur lequel on traverse le Tage pour y arriver. Ce magnifique monument, qui remonte au règne de Trajan, est un des mieux conservés de

(1) M. *Miñano*, dans son Diccionario geografico estadistico.

tous ceux qui ont résisté aux ravages du temps et aux commotions politiques. Il est entièrement en granite. Sa hauteur au-dessus du lit du fleuve est de 211 pieds 10 pouces, sa largeur de 27 pieds 6 pouces, et sa longueur de 670 pieds. De ses 6 arches, les deux du milieu ont 110 pieds d'ouverture. Un arc de triomphe portant une inscription en l'honneur de Trajan, s'élève à la moitié de sa longueur. Un petit oratoire construit par l'architecte romain pour y faire déposer ses cendres, s'élève près de la ville et forme une espèce de tête de pont qui n'a dû sa conservation qu'aux pierres énormes dont il est bâti ; mais aujourd'hui, changé en petite chapelle consacrée à saint Julien, cet édifice est l'objet de la vénération des paysans. Cette ville fut célèbre dès le commencement du XIII[e] siècle, lorsqu'elle devint le chef-lieu de l'ordre militaire de Calatrava, qui prit alors le titre d'ordre d'Alcantara. On voit encore sur le point le plus élevé de la ville l'édifice qu'occupaient les chevaliers. A la vue de cette cité, qui, à l'exception de ses antiquités, n'offre rien de remarquable, on se demande quelle devait être son importance sous les Romains, pour que ses habitans aient pu y faire construire le pont qu'on y admire, et vraisemblablement d'autres monumens considérables. On a quelques doutes sur le nom qu'elle portait; mais il est probable que c'est la *Norba Cæsarea* que Pline appelle *Norbensis colonia*.

Une chaîne de montagnes, qui des bords du Tage va se rattacher à la Sierra de Montanchès, porte sur ses flancs ou à sa base plusieurs petites villes dont la plus importante est *Cacérès*, chef-lieu de district, l'antique *Castra Cæcilia*. Une statue élevée au génie d'Auguste orne encore la place du marché. Plus loin, sur un plateau, *Trujilo*, chef-lieu d'un autre district, est la cité romaine de *Turria Julia*, et la patrie du fameux Pizarre. Au milieu d'une contrée qui offre tant de souvenirs historiques, on

ne peut voir sans un sentiment d'étonnement cette ville de *Merida*, aujourd'hui petite capitale d'un district, et jadis la plus florissante des colonies romaines. Comme on ignore l'époque de son origine, les Espagnols attribuent sa fondation à Tubal, et prétendent qu'elle s'appela d'abord *Morat*, nom qui, de leur aveu, serait cependant d'origine grecque, et qui, selon l'étymologie que l'on est libre d'adopter, signifierait *mûrier* ou *tribu;* mais ce que l'on ne peut révoquer en doute, c'est qu'elle reçut d'Auguste le nom d'*Emerita Augusta*, lorsqu'il la donna à ses soldats en récompense de leur bravoure. Elle n'a que 6000 habitans. A l'époque de sa splendeur, elle avait 6 lieues de tour, et l'on ne peut douter de son antique prospérité, à la vue des restes majestueux qu'elle possède encore, et qui seuls peuvent attirer l'étranger dans ses murs. Elle s'élève sur la pente d'une colline au bord de la Guadiana, que l'on traverse sur un pont attribué à Trajan et qui étonne par sa solidité et sa belle conservation, comme celui d'Alcantara, mais qui en diffère par son développement : il se compose de 60 arches qui s'étendent sur une longueur de 2600 pieds, sur une largeur de 26. Un autre pont romain, aussi bien conservé, porte le nom de *Puente d'Albaregas*. Hors de la ville, un théâtre, une naumachie, un cirque, les restes de 3 aqueducs, 4 routes romaines; dans l'intérieur, un bel arc de triomphe et les ruines de plusieurs temples, des fûts de colonnes, des chapiteaux, des inscriptions et d'autres débris employés dans la construction des maisons, la mettraient, aux yeux d'un antiquaire, au-dessus de la plupart des villes de l'Italie les plus riches en monumens romains.

En descendant la Guadiana vers l'extrémité de la province, *Badajoz*, sa capitale, dont le nom arabe *Beledaix* signifie *pays salubre*, est l'antique *Pax Augusta*. Bien différente de Merida, elle ne renferme plus aucun monument

de sa splendeur passée. Mais son pont moderne le dispute en beauté avec les ponts antiques d'*Emerita Augusta;* il a 28 arches qui forment une longueur de 1874 pieds et une largeur de 23. Il fut construit sous Philippe II. La cathédrale est ornée de beaux tableaux de Mateo Cerezo et de Moralès, qui naquit dans ses murs. *Olivenza*, qui fut cédé en 1801 à l'Espagne, est un bourg fortifié que des cartes récentes placent encore par erreur en Portugal. *Zafra*, jolie petite ville, est placée de la manière la plus pittoresque au fond du vallon de Télarès. Enfin *Llerena*, chef-lieu de district, à 10 lieues au sud-est de Badajoz, paraît être l'ancienne *Regiana*. Elle est située dans une plaine entourée de murailles, plantée d'oliviers et dominée par les montagnes de San-Miguel et de San-Bernardo, prolongemens de la Sierra Morena. A peu de distance de la ville sont les célèbres pâturages de Saint-Martin, dans lesquels paissent de nombreux troupeaux de brebis et quelques milliers de têtes de gros bétail qui font la richesse de ce district.

Avant de parcourir le beau pays d'*Andalousie*, borné par le royaume d'Algarve, l'Estremadure, la Nouvelle-Castille, le royaume de Murcie et la Méditerranée, franchissons cette Sierra Morena, jadis le repaire des plus intrépides brigands, et l'effroi des voyageurs, avant qu'un ingénieur français eût tracé la magnifique route de Madrid à Cadiz. Payons un tribut d'éloges au génie d'un sage et d'un philanthrope, et demandons-nous, en traversant ces plateaux et ces vallées qui renferment les *nouvelles populations,* par quelle fatalité l'homme de bien n'obtient si souvent, pour prix des conceptions les plus dignes des éloges et de la reconnaissance de ses semblables, que la disgrâce et la persécution. Les montagnes de la Sierra Morena, habitées et cultivées au temps des Maures, s'étaient, depuis l'expulsion de ceux-ci, couvertes de forêts remplies

de bêtes féroces et de voleurs. On conçut sous le règne de Charles III le projet de défricher et de peupler les parties les plus riches en terrains fertiles; don Pablo Olavide, l'un des hommes d'État à qui l'on devait cette heureuse idée, fut chargé de son exécution : il s'en acquitta avec tant de zèle et d'intelligence, que bientôt le succès dépassa les espérances : 58 villages ou bourgs s'élevèrent sur les hauteurs qui dominent la Manche et l'Andalousie, et formèrent, sous le nom de *Nuevas Poblaciones*, une province dont le chef-lieu fut appelé la *Carolina*, et qui renferma bientôt 3000 habitans. Mais le vertueux Olavide eut le malheur de s'attirer la haine d'un capucin; il fut dénoncé à l'Inquisition pour avoir tenu quelques propos indiscrets, et, après avoir langui dans les prisons du saint-office, il fut condamné à être renfermé pendant huit ans dans un monastère, déclaré incapable d'occuper aucune charge, et privé de tous ses biens. Echappé à la surveillance de ses gardiens, il se réfugia en France; mais ce ne fut qu'après y avoir passé l'époque sanglante de la terreur qu'il obtint l'autorisation de revoir sa patrie (1). La disgrâce d'Olavide et le peu de fixité dans les projets de la cour de Madrid n'ont pas peu contribué à laisser dans un état languissant ces colonies dont tout faisait entrevoir la prospérité future.

Le caractère de l'Andalous conserve encore des traces du mélange de l'Espagnol et de l'Arabe; à la vivacité naturelle aux peuples des climats méridionaux de l'Europe, il joint l'imagination des Orientaux et quelquefois leur insouciance ; sobre et patient, l'homme du peuple vit plongé dans la plus profonde misère sans perdre son courage et sa gaieté. Mais la nécessité le rend actif, industrieux, intrigant même, et habile à trouver des ressources. La jactance

(1) Voyez Tableau de l'Espagne moderne, par *J.-F. Bourgoing.*

qu'on lui reproche, dit M. Miñano [1], et sa prononciation arabe, justifient jusqu'à un certain point les épithètes que lui donnent les naturels et les étrangers.

Le *royaume de Jaen*, l'une des plus petites des 7 provinces de l'Andalousie, est divisé en 5 districts, dont nous allons examiner les chefs-lieux. Entre le Guadalquivir et le Guadelimar, *Ubeda*, jolie ville d'origine arabe, est située au pied d'une colline fameuse par les montagnes et les gorges qui l'environnent; elle a des manufactures de tissus de laine, et fait le commerce de ses chevaux estimés. *Baeza*, l'antique *Beatia*, sur un plateau élevé, passe pour avoir des eaux aussi pures que l'air qu'on y respire. L'évêché et l'église de Sainte-Marie de l'Alcazar ne sont pas les seuls édifices que l'on remarque parmi ceux qui ornent ses places, ses rues larges et droites, auxquelles il ne manque qu'une population plus nombreuse. Sur la rive droite du Guadalquivir, que l'on traverse sur un beau pont de 15 arches, *Andujar*, assez régulièrement bâtie, est importante par son industrie, bien qu'elle n'ait que 10,000 habitans. On y compte 3 fabriques de faïence peinte, 30 de terre blanche, et 5 de savon; elle expédie annuellement 400 voitures de diverses poteries, et principalement de ces *alcarrazas* dont on se sert pour rafraîchir l'eau. *Jaen*, la capitale, est, selon quelques auteurs, le *Flavium aurgitanum* des anciens, selon d'autres *Mentessa*, l'*Oningi* de Pline et l'*Oringi* de Tite-Live. Sa magnifique cathédrale, bâtie en forme de croix latine sur l'emplacement d'une antique mosquée, 12 paroisses, 14 couvens et plusieurs hôpitaux, lui donnent de loin l'apparence d'une ville considérable, et cependant sa population est à peine de 20,000 âmes. *Martos*, que l'on croit être *Tucci colo-*

(1) Diccionario geografico estadistico de España y Portugal : article *Andelucia*.

nia, est dominée par un énorme rocher, d'où le roi Ferdinand IV fit précipiter les deux frères Carvajal, sur le simple soupçon qu'ils avaient tué un chevalier de la maison de *Benavides*. Les deux frères protestèrent en vain de leur innocence ; mais au moment où ils roulaient de roche en roche, on les entendit fixer le jour où ils citaient Ferdinand au tribunal de Dieu, et le jour indiqué Ferdinand mourut à Jaen.

Dans le *royaume de Cordoue*, *Lucena*, ville assez considérable, et chef-lieu de district, est connue par ses vignobles ; *Montilla*, également chef-lieu de district, est plus industrieuse, quoique moins peuplée : 4 fabriques de faïence, 45 métiers de toile de ménage, 50 moulins à huile, et un grand nombre de petits établissemens, enrichissent ses laborieux habitans.

Sur la gauche de la route d'Andujar à Cordoue, *Bujalance*, que l'on croit être la cité romaine de *Calpurnium*, est située dans une plaine vaste et fertile, et renferme plusieurs manufactures de draps et d'autres tissus de laine.

Quelques lieues avant d'arriver à *Cordoue* par la route que nous venons d'indiquer, on traverse, près de la *Venta de Alcoléa*, le Guadalquivir sur un des plus beaux ponts de l'Europe. En entrant dans cette ville célèbre, que les Romains appelaient *Corduba*, dont les Espagnols ont fait *Cordova*, son ensemble n'offre rien d'imposant : c'est un amas de maisons construites sans goût et sans élégance, formant des rues étroites, tortueuses et malpropres, dans une enceinte immense occupée en grande partie par des jardins, et composée de vieilles murailles flanquées de grosses tours de construction romaine et arabe. Un seul monument attire les regards, et ce monument est l'unique reste de la puissance des Maures : c'est la magnifique mosquée construite par Abdérame en 770, et qui fut le principal temple de l'islamisme après celui de la Mekke. Au-

jourd'hui les images sacrées du catholicisme s'y élèvent de toutes parts au milieu des versets du Coran. L'édifice est un carré de 440 pieds de largeur sur 620 de longueur, y compris une étendue de 210 pieds occupée par un jardin entouré de murs et d'arcades. L'intérieur présente une forêt de colonnes disposées en quinconces : on en compte 850 de différentes espèces de roches, telles que le marbre, le granite et le porphyre. Ces colonnes, dépourvues de base ou placées sur une base trop peu élevée, sont ornées de chapiteaux élégans et supportent un double rang d'arcades. Après avoir vu cette mosquée (*Mezquita*), c'est ainsi que l'appellent encore les Espagnols, il faut sortir de la ville en traversant le Guadalquivir sur un pont de 16 arches, ouvrage des Romains et des Maures. Aux environs, on voit les ruines d'un édifice que le peuple appelle la maison de Sénèque; nous ne savons si cette tradition est fondée, mais ce qu'il y a de certain, c'est que Cordoue est la patrie des deux Sénèque, de Lucain, d'Avicenne, d'Averroès et de Gonzalve Fernandez, plus connu sous le nom de Gonzalve de Cordoue. Cette ville, qui avait au temps des Maures 300,000 habitans, qui au XVII[e] siècle ne comptait que 60,000 âmes, n'en renferme plus qu'environ 46,000. Cependant M. Miñano lui en accorde 57,000. Commerçante et industrieuse sous les Romains et les Maures, elle n'a conservé de ces derniers que l'art de travailler les peaux en façon de maroquin; on n'y compte qu'un petit nombre de manufactures de rubans, de galons et de chapeaux.

La *province de Séville* est à elle seule aussi importante que les deux provinces que nous venons de parcourir. *Ecija*, l'une des plus considérables villes, est la *Stigis* des Romains; elle est placée entre deux collines élevées au bord du *Génil*, qu'on traverse sur un beau pont en pierre; sa situation dans une sorte d'entonnoir y produit presqu'en tout temps des chaleurs si violentes, que les Espa-

gnols l'appellent *la sarten de Andalucia*, c'est-à-dire la poêle à frire de l'Andalousie. *Carmona*, ville riche et bien bâtie, est mentionnée sous ce nom dans les auteurs anciens, et l'on y voit encore deux portes de construction romaine. Ses établissemens d'industrie consistent en 9 fabriques de drap, 3 de savon, 3 de toiles, 8 de faïence commune et 9 de maroquin.

Séville, que son origine phénicienne place au rang des plus anciennes villes de l'Espagne; que l'histoire de l'antiquité et du moyen âge range parmi les plus célèbres; l'une des plus importantes par son étendue, des plus magnifiques par ses édifices, et des plus opulentes par son industrie, va nous occuper quelques instans. Elle dut le nom phénicien d'*Hispalis* à la richesse et à la fertilité du bassin qu'elle occupe. En vain Jules César lui donna-t-il le nom de *Julia Romula;* les Arabes, en la désignant sous celui de *Sevilla*, n'ont fait que lui en donner un analogue à sa situation, et conséquemment à celui qu'elle reçut dans l'origine. La position de Séville est réellement admirable; son horizon est borné par des montagnes dont les plus rapprochées dépendent de la Sierra Nia de Ronda, et terminent vers l'occident la longue chaîne à laquelle appartient la Sierra Nevada. Elle s'étend au milieu d'une plaine couverte de plantations d'oliviers, de fermes, de jolis villages, de riches couvens; et le Guadalquivir, auquel elle doit sa richesse, serpente au pied de ses murailles. Celles-ci, garnies de 166 tours, forment une circonférence de deux lieues, et si l'on y comprend les faubourgs, cette étendue se trouve plus que doublée. Quelle que soit l'exagération des écrivains espagnols, qui, en donnant à Séville une population trop considérable à l'époque où saint Ferdinand la conquit sur les Maures, n'eurent en vue que de relever la gloire de cette conquête, il est certain que depuis cette époque sa population a considérablement diminué; il paraît même

que depuis plus d'un siècle cette diminution continue. Au commencement du XVIII[e], elle renfermait 130,000 habitans, et ses manufactures de draps et de soieries occupaient 16,000 ouvriers. A la fin du même siècle, sa population était à peine de 100,000 âmes, et ses fabriques employaient un millier d'ouvriers; aujourd'hui leur nombre est encore moindre, et sa population sédentaire dépasse à peine 91,000 âmes.

Les Espagnols, habitués à vanter les beautés de leur pays, expriment leur admiration pour Séville par le dicton populaire :

Que non a visto Sevilla,
Non a visto maravilla.

Mais les merveilles qu'elle renferme ne changent rien à l'ensemble triste et sale qu'elle offre : ses rues sont tellement étroites que l'on ne peut y circuler en voiture; la plupart montrent de chaque côté les traces des essieux, et l'on peut, dans quelques unes, toucher à la fois les maisons opposées. On compte dans la ville et les faubourgs 564 rues, 12,055 maisons, 62 places et 32 églises. Parmi ses 15 portes, il en est quelques unes dont l'architecture est assez belle, mais celle qui conduit à la Triana, le plus important de ses faubourgs, est un arc de triomphe orné de colonnes doriques (1). C'est par ses édifices qu'il faut juger Séville : l'archevêché est un vaste et superbe bâtiment; l'alcazar, ou l'ancien palais des rois maures, achevé par Pierre-le-Cruel et ses successeurs, mérite, par l'élégante bizarrerie de sa construction, par les marbres, les stucs, les ornemens qui y sont prodigués, et par ses jardins, l'attention du voyageur. On peut encore citer l'hôtel de ville, la fonderie de canons, le collége de Saint-Elme, la manufacture

(1) Au-dessus de celle de la *Carne* on lit le distique suivant :

Condidit Alcides, renovavit alius urbem;
Restituit Christo Fernandus tertius heros.

de tabacs, et la *lonja* ou la bourse, bâtiment carré d'ordre toscan, où l'on conserve les archives relatives à l'histoire des découvertes faites par les navigateurs espagnols. Mais le plus imposant de tous, et l'un des plus considérables de l'Espagne, c'est l'église cathédrale, bâtie au commencement du XV[e] siècle. Elle a 420 pieds de long, 263 de large, et sa tour 258 d'élévation : son intérieur se divise en neuf nefs, où les tableaux, les statues et les tombeaux attirent tour à tour les regards. Parmi ces derniers, on ne peut s'empêcher de remarquer celui de saint Ferdinand, le saint Louis de l'Espagne, celui d'Alphonse-le-Sage ou l'Astronome, et celui de Christophe Colomb, avec cette inscription frappante par sa brièveté :

A Castilla y Aragon
Otro mundo dió Colomb (1).

La partie la plus curieuse de cette cathédrale est la célèbre tour de la *Giralda*, ouvrage de l'architecte arabe Geber, qui lui donna d'abord 250 pieds d'élévation; mais en 1568 on l'exhaussa de 100 pieds. De cette tour carrée, la vue s'étend à plus de 15 lieues; on n'y monte point par un escalier, mais par une rampe si douce, que depuis longtemps on répète qu'un cheval pourrait la gravir au trot; mais nous doutons qu'on en ait jamais fait l'essai. La coupole qui la termine est surmontée d'une figure en bronze doré, représentant la Foi et faisant l'office de girouette (2); elle pèse 34 quintaux, et cependant elle tourne au moindre vent.

Séville possède une université, l'une des plus fréquentées de l'Espagne, 9 colléges, une école de pharmacie, 2 de mathé-

(1) A la Castille, à l'Aragon, Colomb donna un autre monde.

(2) Descripcion astistera de la catedral de Sevilla, por don *Juan Agustino Cean Bermudez.*

matiques, une d'agriculture, une autre des beaux-arts, une école de navigation qui jouit d'une grande réputation, et une de *tauromachie*, la seule qui existe dans toute la péninsule. Elle a aussi 3 sociétés savantes.

L'amphithéâtre d'*Italica* est l'une des antiquités les plus remarquables des environs de Séville; la cité dont il fut le principal ornement n'est plus qu'un misérable village nommé *Santi Ponce;* on sait cependant qu'elle fut le siége d'un évêque, et qu'elle a vu naître trois empereurs : Trajan, Adrien et Théodose.

Nous allons parcourir rapidement les autres villes de cette province. *Utrera*, qui paraît être l'ancienne *Orippo*, est une petite ville assez bien bâtie, dont les vieilles murailles sont détruites, et dont le territoire est fertile en oliviers, en vignes et en pâturages, où l'on élève d'excellens chevaux. *Moguer*, avec son tribunal ecclésiastique, son hôpital, ses deux couvens, ses deux écoles latines, son château ruiné et son port sur le Tinto, est une petite ville qui exporte le vin et les autres produits de la province, et qui renferme 60 distilleries d'eau-de-vie. *Huelva*, chef-lieu de district, au confluent de l'Odiel et du Tinto, est l'ancienne *Onuba;* elle possède un port qui rivalise avec celui de Moguer. Enfin, *Ayamonte*, ville fortifiée, à l'embouchure de la Guadiana, sur la limite de l'Andalousie et du Portugal, s'enrichit par le commerce et par la pêche des sardines.

En s'embarquant à Ayamonte pour faire voile vers le port le plus proche de tous ceux de la *province de Cadiz*, subdivision récente de celle de Séville, on débarque à *San-Lucar de Barrameda*, port assez fréquenté, situé à l'embouchure de la Guadiana; son ancien nom de Lucifer annonce l'emplacement d'une ville où le dieu de la lumière avait des autels. On y compte un grand nombre de tanneries; on y fabrique diverses sortes de liqueurs, et des ton-

neaux pour les vins estimés que produit son territoire, et qui forment sa principale branche de commerce. Sa population est d'environ 18,000 âmes. Ses environs sont d'une grande fertilité, tandis que sur l'autre rive du fleuve l'œil est attristé par de vastes plaines sablonneuses aussi arides que les déserts de l'Afrique.

Sur la côte on voit *Rota*, célèbre par ses vins; mais en remontant dans les terres, *Xérès de la Frontière* ou *Jerez de la Frontera*, l'antique *Asta Regia*, au pied d'une colline, dans une position délicieuse, est plus importante encore par sa population et par ses vins chauds et délicats: le produit de ses vignes s'élève annuellement à 72,000 hectolitres, et les caves qui les recèlent sont, par leur étendue et la solidité de leur construction, au nombre des curiosités que renferme la ville. Celle-ci est traversée par une muraille antique percée d'arcades et d'ouvertures qui la sépare en deux quartiers. En dedans de cette muraille les rues sont étroites et les maisons mal construites; tandis qu'en dehors les rues larges et régulières se composent d'habitations simples, mais élégantes. Le château royal, flanqué de grosses tours, paraît être d'une construction fort ancienne. Dans les environs, on admire l'église et le couvent d'une célèbre et riche chartreuse.

A 4 lieues de Xérès, sur les bords escarpés du Guadalète, *Arcos de la Frontera*, petite ville aux rues longues et péniblement raides, que l'on croit être *Arcobriga*, dépend du même district que la précédente.

Traversons le Guadalète, et visitons cette importante ville de *Cadiz*, dont les habitans passent pour les plus civilisés de l'Espagne, et qui, deux fois en quinze ans, arbora si imprudemment l'étendard de la liberté. On ignore l'origine de cette cité, dont le nom antique *Gaddir*, qui signifie *lieu entouré*, a été changé en celui de *Gadès* par les Grecs et les Romains. Strabon en attribue la fondation aux Phé-

niciens (1); il la compare aux villes les plus puissantes de l'Italie, et dit, en parlant de ses habitans, que ce sont eux qui arment les plus grands et les plus nombreux vaisseaux destinés au commerce de la Méditerranée et de l'Océan, quoiqu'ils n'habitent qu'une petite île et qu'ils possèdent peu de terrain sur le continent. L'avantage de sa position place encore Cadiz au rang des villes les plus commerçantes de l'Europe. Depuis Strabon, cette partie de la côte d'Espagne a éprouvé bien des changemens : il est probable que l'espèce de jetée qui unit Cadiz à l'île de Léon n'existait point à cette époque, et que Gadès était dans une île qui est devenue depuis une presqu'île. Ce qui confirmerait ce fait, c'est que Pline dit positivement que la ville est dans une île voisine de celle de Junon, qui ne peut être que celle de Léon.

Cadiz est une place forte du premier rang, et le chef-lieu d'un des trois départemens maritimes de l'Espagne. Environnée de tous côtés par des remparts et des bastions, la nature autant que l'art a contribué à sa sûreté. Au nord et à l'ouest, des bancs de sable et des écueils en défendent l'approche, et sur ces derniers s'élèvent encore les deux forts de Sainte-Catherine et de Saint-Sébastien; enfin, pour compléter sa sécurité, la *Cortadura*, coupure faite dans la largeur de la langue de terre par laquelle elle tient à l'île de Léon, peut intercepter facilement toute communication avec celle-ci. Le blocus qu'elle éprouva de la part des Français, depuis 1809 jusqu'en 1812, n'eut d'autre résultat que de prouver aux habitans qui faisaient venir à grands frais de l'eau du port Sainte-Marie, que celle qu'ils conservent dans des citernes est propre à tous les usages, car la ville ne possède pas de fontaines. Les maisons sont bien bâties et blanchies avec soin; leurs toits saillans ont l'inconvé-

(1) Liv. III, ch. v, § 4.

nient de rendre les rues étroites et sombres, mais ils ont l'avantage d'offrir un abri contre les rayons du soleil. Belle dans son ensemble, cette ville n'a rien de remarquable dans ses détails; la cathédrale est petite et mesquine; l'hôtel de ville, malgré l'irrégularité de son architecture, ne laisse pas que d'offrir un aspect agréable; mais il est fâcheux d'être obligé d'avouer que la prison est un édifice de meilleur goût; la belle tenue que l'on remarque dans son intérieur est le plus bel éloge que l'on puisse faire de cet utile établissement, et lorsque l'on considère que la maison des enfans trouvés, que 5 hôpitaux dont l'un renferme plus de 800 pauvres, ne laissent rien à désirer sous le rapport de leur entretien, on peut dire que la manière dont la bienfaisance est exercée à Cadiz justifie ce qu'on a dit sur les lumières de ses habitans. S'il fallait confirmer cette assertion par un coup d'œil sur les établissemens d'instruction, il suffirait de dire que le séminaire, le collége des jésuites, ses écoles de beaux-arts, de marine, de mathématiques, de chirurgie et de médecine, jouissent en Espagne d'une réputation méritée.

L'île de Léon n'est séparée du continent que par un bras de mer de 600 pieds de large, que les Espagnols appellent le Rio Santi-Petri, et que l'on traverse au moyen d'un pont qui nous conduira sur la route de *Medina Sidonia*, petite ville située sur la cime d'un rocher en pain de sucre, renommée par ses eaux salutaires, par les terres qu'elle recueille sur son territoire, et qui sont tellement estimées pour la fabrication des briques et de la poterie propre à résister au feu, qu'elle en approvisionne une grande partie de l'Andalousie. Son nom est d'origine arabe, mais la multitude d'inscriptions romaines que l'on y trouve donnent lieu de croire que c'est l'antique *Asindo*. En descendant vers la côte, on voit à 5 lieues au-delà du lac de la *Janda*, à l'extrémité la plus méridionale de l'Espagne, la ville et le

port de *Tarifa*, que les Romains appelaient *Mellaria*, cité qui, du temps de Strabon, était renommée par ses salines. Ses fortifications sont importantes, et l'on a vainement projeté de la réunir à la petite île qui porte son nom, et dont elle n'est séparée que par un canal de quelques centaines de pieds de largeur.

En suivant la route qui doit nous conduire dans la province de Grenade, la plus importante de l'Andalousie, nous passons à deux lieues de Gibraltar, rocher formidable qui appartient aux Anglais depuis l'époque de la guerre de la Succession, et qui est devenu entre leurs mains une forteresse imprenable. La ville de *Gibraltar* renferme environ 16,000 âmes.

L'ancien *royaume de Grenade*, cette riche contrée dans laquelle les villes rivalisent d'industrie; cette province où l'on peut s'élever depuis les plaines basses et brûlantes qui bordent la Méditerranée jusqu'aux froides régions qui ont valu le nom de *Nevada* à la principale chaîne qui la divise dans sa longueur; ce pays entrecoupé de vallées délicieuses et le mieux arrosé de la Péninsule, est tellement favorisé de la nature, que ce fut le dernier que les Maures persécutés se décidèrent à abandonner. Ne nous laissons point charmer trop facilement à la vue de ces campagnes où des ruisseaux limpides et des prairies émaillées de fleurs tempèrent l'excessive chaleur du climat; jetons un coup d'œil rapide sur ce que ses cités peuvent offrir de plus intéressant à la curiosité du géographe voyageur. La première ville importante et bien bâtie que nous trouvons sur la route de Madrid est *Ronda*, partagée en deux par un affreux précipice qui divise dans toute sa hauteur la montagne calcaire sur laquelle elle est construite. Au fond de cette déchirure de 5 à 600 pieds de profondeur, coule un torrent dont le nom arabe *Guadalvin* signifie *ruisseau creux*, et qui, sous celui de *Guadiaro*, va se jeter dans

la mer entre Estepona et Gibraltar. Dans la ville on traverse cette énorme cassure par le moyen de deux beaux ponts, dont le plus large et le plus récent, nommé le Pont-Neuf, est tellement élevé au-dessus du torrent, qu'à peine si l'on peut en entendre le bruit. On descend par un escalier de 400 marches jusqu'à la cascade nommée El-Tajo. Ronda, comme l'indique son nom, est la cité d'*Arunda* dont Pline et Ptolémée font mention. A 2 lieues au nord-ouest de la ville, existent les ruines de l'antique *Acinipo*, que l'on nomme aujourd'hui *Ronda la Vieille* (*Ronda la Vieja*). On y voit encore un théâtre, et l'on y découvre, en fouillant le sol, des inscriptions, des médailles et des débris de statues.

Estepona, jolie ville maritime, est située au pied de la Sierra Merveja (montagne vermeille), où l'on trouve des mines de plombagine dont on fait d'excellens crayons. *Marbella*, chef-lieu d'un district riche en minéraux[1], serait une ville plus importante, si, dans cette petite province, les chemins étaient mieux entretenus; sa population est de 4 à 5000 âmes. Elle a des fabriques en différens genres, et des pêcheries abondantes donnent quelque activité à son port. Quelques unes de ses rues sont tirées au cordeau; on y voit plusieurs fontaines et une belle promenade d'où la vue s'étend sur la Méditerranée. Suivant une tradition, le point de vue dont on y jouit fut tellement admiré par Ferdinand et Isabelle, que la reine, frappée de la beauté de cette mer, s'écria : *Que mar tan bella!* ce qui, disent les chroniqueurs, fut l'origine du nom de *Marbella.* Quoi qu'il en soit, elle est d'une époque fort ancienne; on croit qu'elle portait le nom de *Barbesola;* mais nous pensons qu'elle est plutôt sur l'emplacement de *Cilniana*, mentionnée dans l'Itinéraire d'Antonin.

Sous un ciel magnifique qui n'est obscurci que par les pluies de l'arrière-saison; au fond d'un golfe bordé par

des montagnes dont la base est couverte d'oliviers, d'orangers et de vignes célèbres; entourée par des champs couverts de cotonniers et de cannes à sucre, *Malaga* jouit des richesses que lui procurent un heureux climat et un port avantageusement situé. Ses habitans passent pour être polis et spirituels, et les femmes y jouissent d'une réputation de beauté que leur disputeraient vainement celles de plusieurs autres villes de l'*Andalousie*. Malaga est environnée d'une double muraille, défendue par des bastions et par un château que les Maures ont construit sur la pointe d'un rocher qui la domine. Son port est abrité par deux belles jetées dont la plus avancée dans la mer porte un fanal à feux mobiles nouvellement construit, qui sert à guider pendant la nuit le navigateur incertain. Près du port, la promenade de l'Alameda, entourée de beaux édifices, est ornée de statues et d'une fontaine dont les eaux jaillissantes ajoutent à l'agrément de ce lieu fréquenté. La ville est approvisionnée d'eau par un bel aqueduc qu'un de ses plus riches citoyens appelé Molina fit élever à ses frais. La plupart des anciennes maisons, d'architecture mauresque, ont été remplacées par des constructions modernes : le palais épiscopal est un vaste édifice construit dans le meilleur goût, et la cathédrale est un monument magnifique dont la tour a 267 pieds d'élévation. La ville actuelle occupe à peu près l'emplacement de la cité commerçante de *Malaca*, dont Strabon attribue la fondation aux Phéniciens. On porte sa population à près de 55,000 âmes.

Les riches vignobles de Malaga produisent annuellement au-delà de 160,000 hectolitres de vin. Les propriétaires vignerons divisent les raisins en trente espèces différentes; mais on les classe aussi suivant les époques de leur maturité : les *hâtifs* se récoltent vers le mois de juin; ils produisent un vin épais et mielleux qui compte un grand nombre d'amateurs; ils fournissent les meilleurs

raisins secs qui forment une des principales branches du commerce de Malaga. On les coupe alors vers le milieu de la tige, on les expose pendant 15 jours au soleil pour les sécher et les cuire; puis on les encaisse. Les raisins de *saison* se cueillent au commencement de septembre, et donnent ces vins chauds et secs si généralement estimés. Enfin les raisins *tardifs* sont ceux dont on fait les meilleurs vins de Malaga; il en est un surtout, appelé vin de *guindas*, fort recherché, qui doit son nom à une espèce de bigarreautier dont on y laisse infuser les bourgeons. Les produits du sol de Malaga sont exportés par les différentes nations qui les consomment : ce n'est point exagérer que de dire que, sur la quantité de navires qui entrent dans ce port, il n'y en a pas un septième qui soient espagnols.

Un chemin qui côtoie la mer conduit de Malaga à *Velez-Malaga*, petite ville industrieuse et commerçante dont les vignobles égalent presque ceux de la précédente, et qui occupe l'emplacement de l'antique *Menoba*.

Nous terminerons notre excursion dans cette province par la ville d'*Antequera*, l'*Antecaria* des anciens, située entre les montagnes qui portent son nom et le cours du Guadiaro. Cette ville, importante par sa population évaluée à plus de 20,000 âmes, ne l'est nullement par ses édifices; mais on remarque dans ses environs la montagne des Amans (*Pèña de los Enamorados*), célèbre par un trait d'héroïsme et de sentiment dont l'Espagne du moyen âge et l'Espagne moderne offrent plus d'un exemple. Un chevalier chrétien, prisonnier d'un prince maure, était devenu amoureux de la fille de ce dernier : résolus d'aller dans un État chrétien faire bénir leur union au pied des autels, déjà ils étaient sur la frontière, lorsque les deux amans furent atteints par le prince et ses soldats; ils cherchaient une retraite dans les anfractuosités de la montagne; mais

au moment où le père irrité ordonnait qu'on s'emparât des fugitifs : « Je suis chrétienne, s'écria la jeune fille, mon époux m'accompagne, et si vous approchez, nous périrons tous deux! » A ces mots, qui n'arrêtèrent point la colère de l'Arabe, les deux infortunés, serrés dans les bras l'un de l'autre, se précipitèrent du haut du rocher. Une croix indique encore la place de cet événement.

La province de *Grenade* est divisée en deux parties à peu près égales, l'une septentrionale et l'autre méridionale. Dans cette dernière, les villes de quelque importance sont de petits ports ou des cités à peu de distance de la mer. *Almuñecar*, dont le port est abrité des vents d'est et d'ouest, est au pied d'une colline où l'on voit encore les restes d'une citadelle dans laquelle les rois maures déposaient leurs trésors et faisaient enfermer les princes de leur famille dont ils craignaient les tentatives d'usurpation. *Motril*, le *Firmium Julium* des Romains, dont les environs sont fertiles en cannes à sucre, et dont le rum, suivant les Espagnols, ne le cède point à celui de la Jamaïque, est au bord de la Méditerranée. *Almeria*, cité qui fut toujours riche et industrieuse, est l'antique *Murgis*, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et dont le port, que les anciens appelaient *Magnus Portus*, est encore assez bon et passablement fréquenté.

Au pied d'une chaîne qui porte son nom, *Loja*, sur la rive gauche du Genil, possède une abondante saline; *Alhama*, dont le nom arabe signifie *eaux thermales*, est de toute l'Europe la ville la plus élevée au-dessus du niveau de la mer : elle est à 100 pieds plus haut que Madrid. Ses maisons dans le style mauresque, les vieilles murailles qui l'entourent, l'aridité de ses environs lui donnent un aspect difficile à décrire. Pendant près de six mois elle est dominée par la neige, et le reste de l'année elle est brûlée par le soleil. Les bains qu'elle possède à un quart de lieue de

son enceinte sont célèbres et très-fréquentés. L'eau en est lourde, sulfureuse, limpide et légèrement colorée. L'endroit où l'on voit naître la source est aride, sauvage et entouré de rochers décharnés. Dans l'établissement où l'eau est réunie, elle offre une singulière particularité : lorsqu'elle est éclairée par les rayons du soleil, elle semble couverte d'une couche de graisse dont les cheveux des baigneurs sont bientôt enduits; dans les temps froids, l'eau se couvre de vapeurs, et les canaux dans lesquels elle coule paraissent être tapissés d'un savon blanchâtre. Les montagnes d'Alhama sont coupées par la route qui conduit à Velez-Malaga; on y remarque un passage curieux appelé la Puerta de Zaflaraya : c'est en effet une espèce de porte taillée par la nature au milieu de rochers élevés, d'où le voyageur ravi aperçoit tout à coup une immense étendue de pays; son œil plane sur les pentes méridionales des montagnes du groupe bétique, sur les côtes du royaume de Grenade, sur la Méditerranée et sur les rivages africains.

Déjà nous approchons de cette importante cité qui fut le tombeau de la puissance mauresque en Espagne. Voici sur la rive gauche du Genil, au milieu d'une campagne délicieuse, cette intéressante ville de *Santa-Fé*, si maltraitée en 1807 par un tremblement de terre, et si singulièrement fondée par l'héroïne castillane, épouse de Ferdinand-le-Catholique. Pendant le siége de Grenade, la reine avait fait vœu de ne changer de chemise que lorsque cette capitale aurait ouvert ses portes. Afin d'intimider les ennemis, son camp fut transformé en une ville qu'elle entoura de murailles, et cette ville est Santa-Fé. Les Maures combattaient avec outrance, et le siége fut si long, que le vêtement que la reine avait juré de conserver prit sur son corps une teinte jaunâtre qui fut l'origine de la couleur isabelle; c'est aussi dans l'enceinte de cette ville que Ferdinand et Isabelle approuvèrent et protégèrent la première

expédition de Christophe Colomb allant à la découverte d'un nouveau monde.

De belles promenades, tracées sur les bords enchanteurs du Genil, annoncent l'approche d'une ville importante. *Grenade*, en espagnol *Granada*, traversée par le Daro, est entourée par de rians bocages rafraîchis par des ruisseaux limpides, et parfumée par les délicieuses odeurs que répandent les jardins et les bosquets disséminés sur les coteaux voisins. Tandis que le printemps règne à ses pieds, la Sierra Morena, qui paraît être à un quart de lieue de ses murs, élance dans les cieux ses sommets blanchis par d'éternels hivers. En entrant dans Grenade, on ne peut s'empêcher de comparer son état actuel avec ce qu'elle était sous les Maures qui la fondèrent, et l'on est tenté de se dire : Voilà donc cette ville qui, lorsque le croissant brillait sur ses mosquées, comptait 400,000 habitans, était défendue par plus de 1000 tours dont il ne reste que des ruines, et occupait trois lieues de circonférence! Aujourd'hui sa population est encore de 80,000 âmes. Elle possède de beaux édifices; elle a 2 grandes places et 16 petites, un grand nombre de fontaines publiques, 7 colléges, 11 hôpitaux, un beau théâtre bâti par les Français, et 63 églises, dont les principales sont celles de San-Geronimo, de Santa-Cruz, de San-Juan de Dios, et la cathédrale, temple imposant, qui renferme le tombeau de Ferdinand et d'Isabelle, ainsi que celui de Philippe Ier et de la reine Jeanne; mais ces édifices perdent un peu de leur intérêt près de ceux qu'elle doit au génie et au luxe des Arabes. En vain Charles-Quint, dans tout l'éclat de sa puissance, fit-il élever au milieu de l'Alhambra, palais et forteresse des rois maures, une habitation qui devait surpasser en magnificence tout ce que ceux-ci avaient construit de plus somptueux : à la vue de ce beau monument de la renaissance de l'art, on regrette moins de ne pas le voir achevé que l'on ne

regrette le sacrifice qu'il fallut faire de plusieurs portions de l'Alhambra pour lui réserver un emplacement convenable. Malgré la grandeur de cet édifice orné de portiques et décoré des plus précieux marbres, la richesse du palais arabe, ses galeries formées de colonnades légères, ses salles chargées d'ornemens encore si frais, l'élégance de la cour des bains, les arcades qui entourent celle des lions, à laquelle on ne reproche que sa mesquine étendue, annoncent assez combien il dut être supérieur aux modernes constructions de Grenade.

Cette ville est la patrie du célèbre poète Hurtado de Mendoza et du jésuite Suarez, que Pascal n'a point épargné dans ses Provinciales. A peu de distance de ses murs, on voit l'emplacement de la cité romaine d'*Eliberis*, où des fouilles ont fait retrouver les antiquités les plus précieuses.

Guadix, dans une vallée au bord du Rio Guadix, est un chef-lieu de district dont nous dirons peu de chose, si ce n'est que ses vieilles murailles ont vu la longue résistance que firent les Maures après la conquête de leur capitale. Cette petite ville s'élève probablement non loin de l'emplacement qu'occupait la cité bétique d'*Acci;* son nom l'attesterait à défaut d'autres preuves : en ajoutant à celui-ci le mot *Gua*, qui signifie *eau courante*, les Arabes ont fait *Guadiacci*, qui est devenu Guadix. *Baza,* qui s'enrichit par ses récoltes de lin et de chanvre, est dans une riche vallée au pied d'une chaîne qui porte son nom ; c'était la ville de *Basti*, capitale des *Bastitani.* Enfin, dans le même district que la précédente, *Huescar*, sur les bords du Barbato, fabrique des tissus de laine de diverses couleurs : près de ses murs, un village qui porte le nom d'*Huescarla Vieja*, est tout ce qui reste d'*Osca*, fondée par les Carthaginois.

Il nous reste encore à parcourir une province continentale : c'est celle de *Murcie*, qui portait jadis le titre de

royaume, et qui confine à l'Andalousie, à la Nouvelle-Castille et à la province de Valence. Son étendue ne dépasse guère celle du bassin de la Segura. Elle est divisée en 9 districts.

Lorca, l'un de ses plus importans chefs-lieux, dont on porte la population à 40,000 âmes (1) est l'antique *Eliocroca;* elle est sur le penchant septentrional de la Sierra del Caño. Cette situation a contribué à rendre plus terrible l'événement qu'elle éprouva en 1802. Un bassin dans lequel se réunissent les eaux des torrens voisins, et qui sert à l'arrosement des champs, se rompit tout à coup, inonda toute la partie basse de la ville, et fit périr plus de 600 personnes et un grand nombre d'animaux. On estima à plus de 50,000,000 de réaux les pertes que cette inondation causa dans les campagnes voisines. *Murcie*, ville riche et bien peuplée, est située dans une plaine et baignée par la Segura, dont les eaux sont retenues par un superbe quai; sa cathédrale est aussi riche d'ornemens à l'intérieur qu'à l'extérieur : c'est son plus bel édifice; cependant on doit encore citer l'hôtel de ville et le bâtiment où l'on apprête la soie, principale richesse de ce canton. Des inscriptions et d'autres antiquités romaines ont prouvé que Murcie portait jadis le nom de *Vergilia.*

La ville qui donne le plus d'importance à la province par son commerce et par son port, destiné à contenir 40 vaisseaux de ligne et un grand nombre de navires marchands, est *Carthagène*, fondée par le Carthaginois Asdrubal. Des montagnes importantes séparent son territoire de celui de Murcie, et les richesses minérales qu'elle renfermait ont été long-temps pour les Romains ce que le Mexique fut depuis pour les Espagnols. Ils exploitaient l'argent et plusieurs métaux utiles : à 3 lieues de la ville,

(1) *Miñano :* Diccionario geografico esta distico de España y Portugal.

une vaste caverne, qui porte le nom de Saint-Jean, n'est autre chose qu'une de ces anciennes mines abandonnées. Dans les montagnes voisines il existe des eaux thermales et des exploitations d'alun. Carthagène est l'une des plus belles villes de l'Espagne; elle est défendue par plusieurs forts situés sur la côte, et par celui d'Atalaya sur une des hauteurs qui la dominent. Son arsenal est immense, ses ateliers, ses chantiers, son bassin rectangulaire, occupent la moitié occidentale de la ville. Le plus remarquable de ses édifices est la cathédrale, formée de trois nefs, et renfermant plusieurs autels richement sculptés. Chef-lieu d'un département maritime, la profondeur et la beauté de son port ne sont point le seul avantage qu'elle offre à la marine espagnole et étrangère. Elle possède des écoles de marine, de navigation, de mathématiques, un observatoire et un jardin botanique. Sa population est évaluée à environ 40,000 âmes.

Une légère embarcation conduit facilement de Carthagène et plus promptement du port de *Denia* à *Ivice* ou *Ibiza*, l'une des *Baléares; Iviza*, sa capitale, est bâtie sur le penchant d'une colline escarpée qui s'élève au fond d'un golfe, et dont le sommet est couronné par l'évêché, la cathédrale et le château du gouverneur. La ville est entourée de murs qui la défendent, non des attaques qu'elle pourrait avoir à craindre des pirates, mais des naturels de l'île : car ils sont tellement chargés d'impôts, que souvent, dans l'impossibilité de les payer, ils ont recours à la révolte. Les environs d'Ivice sont marécageux, mais fertiles en coton; le reste de l'île abonde en goudron que l'on retire du pin d'Alep (*pinus Alepensis*), et qui constitue avec les produits de ses riches salines les deux principales branches de son commerce.

Ivice renferme aussi quelques groupes d'habitations auxquelles on donne le nom de villages. Les mœurs de ses

habitans ont la rudesse de celles des peuples abrutis par la misère et l'ignorance. Ils n'ont qu'un seul genre de modulation pour chanter leurs amours, et que le son monotone du flageolet et du tambourin accompagnés de la castagnette, pour animer leurs danses bizarres et sans grâces. Le costume des paysans consiste en une veste courte et un pantalon étroit qui descend à mi-jambes; leur coiffure est un bonnet de laine rouge, et leur chaussure consiste en *spardilles*, ou semelles de jonc terminées en pointes recourbées comme des sabots, et attachées avec des cordes du même végétal. Celui des paysannes est plus élégant: un vaste chapeau rond un peu penché sur l'oreille recouvre une guimpe qui leur enveloppe le menton et descend jusqu'à la ceinture. Cette guimpe, ouverte par-derrière, laisse flotter une longue tresse de cheveux noirs; trois colliers de différentes grandeurs, dont deux supportent une croix, s'étagent sur leur poitrine; un tablier étroit, richement brodé, tranche sur la couleur noire de leur jupon, et la spardille recourbée est, comme chez les hommes, leur principale chaussure.

Nous avons rapporté, au sujet des anciens peuples de l'Espagne, la singulière manière dont se faisaient les mariages dans les îles Baléares au temps de Diodore; la coutume actuelle, qui paraît avoir son origine dans l'antiquité, est moins immorale, mais non moins bizarre. Lorsqu'un villageois a obtenu la main d'une jeune fille, il est regardé par les parens comme faisant partie de la famille; mais la cérémonie du mariage ne se fait qu'au bout de deux ans au plus; jusque-là les jeunes gens du voisinage viennent visiter la fiancée en présence de son père. Le premier qui se présente le soir, dit un voyageur français (1), jouit du droit de passer la nuit à causer avec elle. Il essaie par tous

(1) M. *J. Cambassède :* Excursions dans les îles Baléares.

les moyens possibles de rompre le mariage projeté; il énumère les défauts du prétendu, et la fille est obligée de l'écouter jusqu'au bout sans se plaindre. Le jour venu, il se retire; mais il revient quelquefois dès la nuit suivante recommencer ses séductions : s'il arrive le premier, il est de nouveau reçu par le père, qui, ainsi que l'amant, souffrent ses vexations, qu'ils ont eux-mêmes fait supporter aux autres.

Fromentera, ou, comme disent les Espagnols, *Formentera*, est si peu éloignée de la précédente, qu'il serait facile et même utile de les réunir; sa population est répartie dans plusieurs villages. On s'est plu à représenter cette île comme infestée de serpens, de loups et de renards; mais les seuls animaux que renferment ses bois et ses prairies sont des chèvres et des moutons devenus sauvages, et ses rivages sont garnis de ces grands oiseaux échassiers connus sous le nom de flamans.

A peu de distance de Majorque, *Cabrera* est un rocher habité par quelques pâtres et de nombreux troupeaux de chèvres. Elle est couverte d'arbres, et renferme 3 sources d'une eau saine et limpide; mais ce qui la rend affreuse aux yeux des amis de l'humanité, c'est le souvenir des souffrances qu'y éprouvèrent les prisonniers français qu'on y reléguait vers la fin de la guerre de 1808 à 1814. On leur fournissait si peu de vivres, qu'en peu de temps ils périrent. Leurs ossemens répandus sur le sol attestent encore la cruauté de ceux aux soins desquels ils étaient confiés (1).

L'île de *Majorque* renferme 16 villes de 3 à 6000 âmes; mais *Palma*, sa capitale, qui en compte plus de 34,000, est seule digne d'être décrite. Elle est entourée de murailles de 7 à 8 pieds d'épaisseur, avec 13 bastions de 50 pas de largeur; elle est dominée par un château bâti sur le

(1) Voyez l'ouvrage de M. *J. Cambassède*.

coteau de Belver. De la promenade on jouit d'une vue délicieuse sur les champs et les jardins d'alentour. Ses maisons sont bâties en pierre; mais l'excessive largeur des balcons rend les rues fort étroites. Le seul édifice qui rappelle son ancienne splendeur est la *Lonja*, qui s'élève auprès du port. La cathédrale renferme le tombeau de don Jayme II, roi de Majorque, et fils de celui qui la conquit en 1229 sur les Maures. Cette ville, qui fut pendant longtemps le principal entrepôt de commerce entre l'Europe et l'Orient, n'a plus qu'une industrie bornée aux besoins des habitans de l'île. L'art de l'orfèvrerie est presque uniquement réservé à la population juive, objet des mépris des autres habitans, quoique depuis le XV[e] siècle elle ait embrassé la religion chrétienne.

Les *Pagès*, ou habitans des campagnes de Majorque, ont un costume tout différent de celui des Ivizains; leurs sandales, leurs jambes nues, leurs larges culottes plissées, qui descendent jusqu'aux genoux, leur veste ronde et sans collet, leur donneraient beaucoup de ressemblance avec les paysans grecs, si leurs visages n'étaient pas ombragés par un large chapeau. Les femmes, chaussées de même, n'ont de particulier qu'une guimpe qui diffère de celle des paysannes d'Ivice en ce qu'elle est ouverte par-devant, qu'elle flotte sur les épaules, et que, couvrant aussi le haut de la tête, elle laisse voir sur le front deux mèches de cheveux partagées en bandeau; un chapeau d'homme recouvre aussi cette coiffure du XIII[e] siècle. Les riches habitans ont les mêmes vêtemens et les mêmes mœurs qu'en Espagne; le peuple y est peut-être plus superstitieux que sur le continent, mais il est plus hospitalier; et, comme il n'y a point d'auberges dans l'intérieur de l'île, une simple recommandation suffit pour vous faire ouvrir la porte d'un paysan, qui s'empresse de vous offrir tout ce qu'il possède, avec la plus franche cordialité.

À *Minorque*, on retrouve les mêmes costumes et les mêmes mœurs que dans l'île que nous quittons, avec cette différence toutefois, que les Minorquains passent pour être moins superstitieux que les autres Espagnols. L'île renferme 5 villes : *Jamna*, aujourd'hui *Ciudadela*, dont l'origine est probablement carthaginoise, est la plus considérable ville après Mahon, sa capitale. La principale église n'est pas sans beauté. De grandes rues tirées au cordeau, des maisons propres et régulières, font de *Mahon* une résidence charmante; la cathédrale et l'hôtel du gouverneur sont peu dignes de l'aisance qui semble régner dans cette ville, qui, pendant la guerre de Napoléon contre l'Espagne, dut la richesse dont elle jouit encore à la hardiesse de ses corsaires et à la sûreté de son port, l'un des plus beaux de la Méditerranée. Le célèbre André Doria disait proverbialement que dans cette mer il ne connaissait que 4 ports : *Juin*, *Juillet*, *Août* et *Port-Mahon* (1). Il a une lieue de long sur 5 à 600 toises de largeur; il doit sa principale sûreté à deux coteaux escarpés qui forment ses côtés. Son entrée a 150 toises de large, et les marins peuvent naviguer dans ses environs sans craindre les écueils.

Ici se termine notre excursion chorographique en Espagne; mais notre tâche n'est point encore remplie : nous devons ajouter quelques mots à ce que nous avons dit de l'industrie et du commerce de cette belle contrée. Nous avons vu qu'elle est riche en soude, en savon, en sel, en fer et en autres métaux; qu'elle produit de l'huile, des fruits secs et des vins, la laine la plus estimée que l'on connaisse, et la soie la plus belle après celle de l'Italie. Le vin est la plus lucrative de ses productions, et le serait davantage, si les droits de sortie en étaient plus sagement calculés. On

(1) Junio, Julio, Agosto y puerte Mahon
Los mejores puertos del Mediterraneo son.

en exporte cependant chaque année 20 à 25,000 tonneaux, qui donnent lieu à un bénéfice net de plus de 15,000,000 de francs. La soie que l'on récolte dans les provinces d'Aragon, de Valence, de Grenade et de Murcie, ne le céderai point à celle de l'Italie, si l'exportation en était favorisée et si l'on encourageait la culture du mûrier. Les mines, malgré leur abondance, n'offrent pas tout l'avantage que l'on devrait en attendre. Au commencement de ce siècle, elles produisaient en mercure, en cuivre, en fer, en plomb, en zinc et en antimoine, une valeur d'environ 8 millions de francs. Depuis cette époque, de nouvelles mines de fer ont été ouvertes : déjà celles du Guipuscoa seules livrent au commerce pour plus de 800,000 fr. de ce métal. Dans les Asturies on a découvert des houillères qui donnent plus de 900,000 quintaux de combustible. Les montagnes des Alpuxarras et celles de Gador, depuis 1822 jusqu'en 1833, ont fourni du plomb au commerce pour plus de 100 millions de fr. Enfin aujourd'hui, si l'Espagne se livrait aux spéculations industrielles, elle pourrait fournir à l'Europe, et en quantité considérable, non seulement les substances que nous venons d'indiquer, mais encore de l'or, de l'argent et de la plombagine. On a peine à croire qu'avec une aussi grande étendue de côtes que celle qu'elle possède, l'Espagne soit tributaire de l'étranger pour tout le poisson sec ou salé qu'elle consomme. Un auteur espagnol a calculé qu'elle en importe annuellement pour plus de 12,000,000 de francs. Ainsi donc, dans son seul commerce de consommation intérieure, elle perd, d'un côté, la plupart des avantages qu'elle retire de la fécondité de son sol.

On ne doit attribuer qu'à l'insouciance des Espagnols le peu d'importance de leur commerce extérieur. Il est peu de nations qui soient mieux placées pour former une bonne marine marchande; et cependant il n'en est point dont le pavillon se rencontre moins fréquemment sur les

mers. Ses marins entretiennent des relations avec quelques ports de la Méditerranée, rarement avec ceux de la Baltique, et ne traversent l'océan Atlantique que pour leurs rapports avec ce qui lui reste de ses colonies jadis si considérables.

Les droits dont les produits de l'agriculture et de l'industrie sont chargés; la diversité des poids, des mesures et des monnaies; le mauvais état des routes, l'insuffisance des canaux, dont les plus utiles sont restés interrompus, doivent être considérés comme les principales causes de la décadence commerciale de l'Espagne. Tous ces maux ne sont cependant point sans remèdes : elle renferme dans son sein les élémens de sa prospérité. Un jour le gouvernement, éclairé sur les intérêts du pays, prenant une marche opposée à celle qu'il a suivie, sentira le besoin de sages réformes et d'encouragemens utiles, et nous osons prédire que lorsqu'elle ne sacrifiera pas les avantages réels de son territoire aux avantages hypothétiques que lui offrent ses possessions d'outre-mer, l'Espagne deviendra l'une des plus florissantes et des plus riches contrées de l'Europe.

Sur les confins de la France et de l'Espagne, un petit pays neutre, protégé par ces deux grands États, doit nous arrêter quelques instans encore dans la Péninsule. Oubliée dans les traités de géographie (1), la république d'*Andorre* est cependant deux fois plus considérable que celle de Saint-Marin en Italie, dont tous les géographes font mention. Elle occupe une vallée des Pyrénées qui porte le nom de sa capitale, *Andorre* ou *Andorra*. Elle est bornée à l'est, au sud et à l'ouest, par les corrégidoreries de Puycerda et de Talarn en Catalogne, et au nord par le département de l'Ariége. Son territoire, de sept lieues de long

(1) Elle tient sa place dans l'excellent tableau de la Balance politique du globe en 1828, par M. *Ad. Balbi*.

sur six de large, renferme 34 villages ou hameaux, et se divise en 6 communautés, qui sont : *Andorre la vieille*, sa capitale, *Canillo*, *Encamp*, *la Massane*, *Ordino* et *Saint-Julien.* Elle a des eaux thermales près du hameau de *Caldes*, et 4 forges dans l'étendue de son territoire. Cette vallée, arrosée par plusieurs cours d'eau, dont les trois plus importans sont la *Balira*, l'*Ordino* et l'*Os*, est dominée par des montagnes inaccessibles, et riche en produits des trois règnes de la nature. On y exploite de beaux marbres, des mines de fer abondantes, et les bois de ses importantes forêts de sapins se transportent par la Balira et la Segre jusqu'à Tortose, et de là à la Méditerranée. Ses forêts et ses montagnes sont peuplées de gibier et de divers animaux, particulièrement de coqs de bruyère, de chèvres sauvages, de sangliers, d'ours et de loups. Ses terres sont fertiles et produisent d'excellent tabac.

Louis-le-Débonnaire céda la souveraineté de la vallée d'Andorre aux évêques d'Urgel; ceux-ci, au XIIIe siècle, la possédèrent par indivis avec les princes de la maison de Foix, jusqu'à l'avènement de Henri IV au trône, époque à laquelle le comté de Foix fut réuni à la France. Depuis ce temps, nos rois conservèrent leurs droits sur cette vallée; mais en 1790 ces droits furent abolis comme féodaux, et la petite république d'Andorre se trouva affranchie de toute redevance envers la France, qui la laisse libre en lui conservant sa protection.

Son gouvernement se compose de deux viguiers ou syndics, élus par un conseil général de 24 membres nommés à vie par les 6 communautés. Les Andorrans parlent le dialecte catalan, et sont sous la direction spirituelle de l'évêque d'Urgel. Heureux dans leurs montagnes, les querelles ambitieuses des rois ne troublent point leurs paisibles travaux.

TABLEAUX STATISTIQUES.

DIVISION *de l'Espagne en Capitaineries générales, avec l'indication des provinces, de leur population et de celle des principales villes de chacune d'elles, d'après les renseignemens les plus récens* (1).

SUPERFICIE TOTALE en lieues,	POPULATION en 1834,	POPULATION par lieue carrée,
23,850.	14,660,000.	614.

A. CAPITAINERIE GÉNÉRALE DE NAVARRE.

PROVINCES.	POPULATION en 1826.	VILLES.	POPULATION.
NAVARRE	275,000	PAMPELUNE	15,000
		Tudela	8,000
		Estella	6,000
		Tafalla	5,000

B. CAPITAINERIE GÉNÉRALE DE GUIPUSCOA.

PROVINCES.	POPULATION en 1826.	VILLES.	POPULATION.
GUIPUSCOA	130,000	*Saint-Sébastien*	9,000
		Fontarabie	2,000
		Tolosa	5,000
		Vergara ou Bergara	4,000

(1) En 1822, un décret des cortès divisa l'Espagne en 51 provinces. D'après ce travail, la Navarre portait le nom de province de *Pampelune;*

Les Biscayes comprenaient trois provinces : *Vittoria*, *Saint-Sébastien* et *Bilbao;*

Les Asturies, celle d'*Oviedo;*

La Galice, celles de la *Corogne*, de *Lugo*, de *Vigo* et d'*Orense;*

Le royaume de Léon, celles de *Villafranca*, de *Léon*, de *Zamora*, de *Salamanque* et de *Palencia;*

La Vieille-Castille, celles de *Santander*, de *Burgos*, de *Logroño*, de *Soria*, de *Valladolid*, de *Ségovie* et d'*Avila;*

L'Aragon, celles d'*Huesca*, de *Téruel*, de *Calatayud* et de *Saragosse;*

La Catalogne, celles de *Gérone*, de *Barcelone*, de *Tarragone* et de *Lerida;*

L'Estremadure, celles de *Caceres* et de *Badajos;*

La Nouvelle-Castille, celles de *Madrid*, de *Guadalaxara*, de *Cuenca* et de *Tolède;*

La Manche, celle de *Ciudad-Real;*

Le royaume de Valence, celles d'*Alicante*, de *San-Felipe*, de *Valence* et de *Castellon de la Plana;*

L'Andalousie, celles d'*Huelva*, de *Séville*, de *Cadiz*, de *Jaen*, de *Cordoue*, de *Grenade*, de *Malaga* et d'*Almeria;*

Le royaume de Murcie, celles de *Murcie* et de *Chinchilla;*

Les îles Baléares, celle de *Palma.*

Cette organisation fut abolie lorsque le roi eut recouvré l'autorité absolue.

PROVINCES.	POPULATION en 1826.	VILLES.	POPULATION.
BISCAYE	135,000	*Bilbao*	15,000
		Orduña	3,000
ALAVA	87,000	*Vittoria*	7,000

C. CAPITAINERIE GÉNÉRALE DES ASTURIES.

ASTURIES	430,000	OVIEDO	10,000
		Aviles	6,000
		Gijon	6,000

D. CAPITAINERIE GÉNÉRALE DE GALICE.

SANTIAGO	550,000	*Santiago*	28,000
		Pontevedra	4,000
		Padron	4,000
		Muros	4,000
BETANZOS	170,000	*Betanzos*	5,000
		Ferrol	13,000
COROGNE	74,000	COROGNE	18,000
LUGO	330,000	*Lugo*	7,000
ORENSE	390,000	*Orense*	4,000
TUY	202,000	*Tuy*	2,000
		Ribadavia	3,000
MONDOÑEDO	124,000	*Mondoñedo*	6,000
		Ribadeo	3,000

E. CAPITAINERIE GÉNÉRALE D'ARAGON.

ARAGON	790,000	SARAGOSSE	55,000
		Alcañitz	6,000
		Barbastro	7,000
		Borja	3,000
		Fraga	5,000
		Huesca	9,000
		Calatayud	6,000
		Daroca	6,000
		Teruel	7,000
		Taragona	10,000

F. CAPITAINERIE GÉNÉRALE DE CATALOGNE.

CATALOGNE	1,156,000	BARCELONE	120,000
		Cervera	5,000
		Figuières	7,000
		Girone	6,000
		Lerida	12,000
		Manresa	13,000
		Mataro	13,000
		Tarragone	11,000
		Tortose	16,000
		Villafranca de Peñades	4,000
		Vich	12,000

G. CAPITAINERIE GÉNÉRALE DE LA VIEILLE-CASTILLE.

PROVINCES.	POPULATION en 1826.	VILLES.	POPULATION.
AVILA	110,000	*Avila*	4,000
		Arevalo	2,000
BURGOS	375,000	BURGOS	12,000
		Aranda de Duero	4,000
SÉGOVIE	143,000	*Ségovie*	12,000
		Saint-Ildefonse	4,000
SORIA	268,000	*Soria*	5,000
		Calahorra	6,006
		Agreda	3,000
SANTANDER	187,000	*Santander*	18,000
LÉON	295,000	*Léon*	5,000
		Astorga	4,000
PALENCIA	210,000	*Palencia*	10,000
		Carrion de los Condos.	3,000
TORO, ZAMORA	155,000	*Toro*	9,000
		Zamora	7,000
SALAMANQUE	242,000	*Salamanque*	14,000
		Ciudad-Rodrigo	4,000
VALLADOLID	198,000	*Valladolid*	32,000
		Medina del Campo	3,000
		Medina de Rioseco	4,000
		Tordesillas	3,000

H. CAPITAINERIE GÉNÉRALE D'ESTREMADURE.

PROVINCES.	POPULATION en 1826.	VILLES.	POPULATION.
ESTREMADURE	672,000	BADAJOS	12,000
		Albuquerque	6,000
		Alcantara	3,000
		Caceres	10,000
		Ceclavin	5,000
		Llerena	6,000
		Merida	5,000
		Olivenza	10,000
		Plasencia	6,000
		Truxillo	4,000
		Xérès de los Cavalleros.	9,000
		Zafra	10,000

I. CAPITAINERIE GÉNÉRALE DE LA NOUVELLE-CASTILLE.

PROVINCES.	POPULATION en 1826.	VILLES.	POPULATION.
MADRID	357,000	MADRID	201,000
		Alcala de Henarès	4,000
GUADALAXARA	220,000	*Guadalaxara*	7,000
		Brihuega	4,000
		Siguenza	5,000
TOLÈDE	355,000	*Tolède*	15,000
		Aranjuez	4,000
		Consuegra	6,000
		Guardia	4,000
		Ocaña	5,000

PROVINCES.	POPULATION en 1826.	VILLES.	POPULATION.
CUENCA	345,000	*Cuenca*	7,000
		Requena	10,000
MANCHE	385,000	*Ciudad-Real*	10,000
		Alcaraz	10,000
		Manzanares	9,000

J. CAPITAINERIE GÉNÉRALE DE VALENCE ET DE MURCIE.

VALENCE	1,074,000	VALENCE	66,000
		Alcala de Chisbert	6,000
		Alcira	8,000
		Alcoy	18,000
		Alicante	23,000
		Benicarlo	5,000
		Castellon de la Plana	15,000
		Carcagente	5,000
		Consentayna	7,000
		Callera	7,000
		Denia	3,000
		Elda	4,000
		Elche	4,000
		Gandia	6,000
		Orihuela	25,000
		Oliva	5,000
		Segorbe	6,000
		San-Felipe	15,000
		Vinaroz	10,000
		Villa-Real	8,000
		Xixona	5,000
MURCIE	470,000	*Murcie*	35,000
		Albacete	9,000
		Almansa	7,000
		Callaspara	3,000
		Carthagène	29,000
		Cehegin	10,000
		Chinchilla	10,000
		Jumilla	8,000
		Lorca	40,000
		Totana	8,000
		Villena	10,000
		Yecla	12,000

K. CAPITAINERIE GÉNÉRALE DE L'ANDALOUSIE.

NOUVELLES POPULATIONS.	13,000	*La Carolina*	3,000
JAEN	275,000	*Jaen*	18,000
		Andujar	10,000
		Alcala Real	14,000
		Alcaudeta	6,000
		Baeza	10,000
		Baylen	4,000
		Martos	10,000
		Ubeda	15,000

PROVINCES.	POPULATION en 1826.	VILLES	POPULATION.
CORDOUE	380,000	*Cordoue*	46,000
		Baena	14,000
		Bujalance	14,000
		Lucena	19,000
		Montilla	13,000
		Priego	16,000
SÉVILLE	680,000	*Séville*	91,000
		Aracena	5,000
		Ayamonte	6,000
		Carmona	18,000
		Constantina	6,000
		Ecija	34,000
		Estepa	10,000
		Fregenal	5,000
		Huelva	8,000
		Marchena	13,000
		Osuna	16,000
		Utrera	11,000
CADIZ	250,000	CADIZ	53,000
		Algésiras	13,000
		Arcos de la Frontera	10,000
		Medina Sidonia	9,000
		Port Sainte-Marie	17,000
		Rota	8,000
		San-Fernando (île de Léon)	3,000
		San-Lucar de Barrameda	16,000
		Tarifa	13,000
		Xerès de la Frontera	31,000

L. CAPITAINERIE GÉNÉRALE DE GRENADE ET DE MALAGA.

GRENADE / MALAGA	1,145,000	GRENADE	80,000
		Adra	9,000
		Alhama	6,000
		Almuñecar	5,000
		Almeria	19,000
		Baza	10,000
		Guadix	9,000
		Loja	14,000
		Motril	10,000
		Torviscon	2,000
		Malaga	52,000
		Antequera	20,000
		Estepona	9,000
		Marbella	4,000
		Ronda	18,000
		Velez-Malaga	14,000

M. CAPITAINERIE GÉNÉRALE DE MAJORQUE.

PROVINCES.	POPULATION en 1826.	ILES.	POPULATION.
ÎLES BALÉARES	255,000	Majorque	185,000
		Minorque	46 000
		Ivice	22,000
		Formentera	2,000
Total de la pop. en 1826.	13,902,000		
Augment. de la popul. en 1832	758,000		
Total de la pop. en 1832.	14,660,000		

TABLEAU DES COLONIES ESPAGNOLES.

AFRIQUE.

Présidias ou places de la côte	4,000
Iles Canaries	196,000

AMÉRIQUE.

Iles Antilles	Cuba, Porto-Rico	760,000

OCÉANIE.

Archipel des îles Mariannes; *Id.* *ib.* Philippines; *Id.* *ib.* de Luçon	2,180,000?
Total des colonies	3,140,000
Total de l'Espagne	14,660,000
Total général de la monarchie espagnole	17,800,000

Nombre d'hospices et d'autres établissemens en 1826.

Hôpitaux	2,231
Hospices	106
Maisons d'enfans trouvés	67
Maisons de réclusion	32
Prisons	5,898
Colléges	383
Maisons d'éducation pour les deux sexes	168

Tableau de l'état ecclésiastique en 1826.

Archevêques et évêques	61
Chanoines	2,363
Ecclésiastiques prébendés	1,869
Curés de paroisses	16,481
Vicaires	4,929
Bénéficiers ordonnés majeurs	17,411
Id. ordonnés mineurs	9,088
Postulans (*demandantes*)	3,467
Ermites et pèlerins	1,300
Dans les couvens, hommes	61,327
Id. femmes	31,400
Total	149,696

Tableau du bétail et des ruches existant dans les provinces des couronnes de Castille et de Léon, d'après les documens publiés par M. Miñano en 1826.

	APPARTENANT AUX LAÏQUES.	APPARTENANT AU CLERGÉ.	TOTAL.
Bêtes à cornes	2,729,551	215,334	2,944,885
Chevaux	361,523	38,972	400,495
Mulets	206,967	16,679	223,646
Bêtes à laine	16,792,788	1,894,371	18,687,159
Chèvres	4,828,068	359,600	5,187,668
Anes	618,342	23,446	641,788
Porcs	2,551,152	177,131	2,728,283
Ruches	1,467,773	229,820	1,697,593

Tableau des revenus de l'Espagne en 1826.

Douanes en francs.	22,540,000
Tabacs	15,000,000
Salines	9,860,000
Timbre	3,310,000
Loteries	2,150,000
Population de Grenade. (Impôt.)	210,000
Lanzas (contribution que paient les grands du royaume en remplacement des lances ou cavaliers que jadis ils fournissaient au roi)	460,000
Cruzada (ancien impôt prélevé pour les croisades)	4,730,000
Escusado (subside accordé par le pape sur les biens du clergé)	5,160,000
Noveno (9e partie des dîmes accordées par le pape)	5,830,000
Tertias (les $^2/_9$ de toutes les dîmes)	3,000,000
Diezmo (impôt sur les filets et sur la rivière de Séville).	10,000
Moitié des annates de faveur au clergé séculier	225,000
Casa aposento (ancien droit pour les logemens du roi).	175,000
Penas de camara (amendes payées après trois appels au conseil suprême)	300,000
Mesadas, etc. (*gages* et annates ecclésiastiques)	370,000
Postes, poudres et salpêtres, et autres produits	31,670,000
Total	105,000,000
Montant de la dette	4,000,000,000

Tableau de la production agricole, industrielle et commerciale.

Produit brut de l'agriculture, en francs	1,847,160,000
— net *id.*	681,690,000
— brut industriel	403,150,000
— brut agricole et industriel réunis	2,250,310,000
— net du commerce et de l'industrie	351,840,000
— de la propriété bâtie	175,592,000
Revenu net de l'industrie et de la propriété en Espagne	1,209,122,000

Budget de l'Espagne en 1833.

RECETTES.

Imposit. sur la consom. et recettes provinciales en francs.	35,100,000
Dîmes	10,800,000
Douanes et tabacs	24,300,000
Impôt sur le sel	16,200,000
Timbre	5,400,000
Impôt sur les maisons	16,200,000
Taxes diverses	32,400,000
— Attrib. à l'amortissement	21,600,000
Total des recettes	162,000,000

DÉPENSES.

Liste civile Département des affaires étrangères.	16,740,000
id. de l'intérieur	2,160,000
id. de la justice	4,860,000
id. des finances	21,600,000
id. de la guerre	64,800,000
id. de la marine	11,340,000
Fonds d'amortissement Intérêts de la dette étrangère	56,160,000
Total des dépenses	177,660,000

ARMÉE DE TERRE.

	hommes.	chevaux.
Garde royale	5,604	921
Infanterie de ligne	39,652	»
Cavalerie	7,859	6,144
Artillerie	5,458	939
Sapeurs	736	»
	59,309 (1)	
Milice provinciale	33,809	
Total général	93,118	8,004

ARMÉE DE MER.

Vaisseaux de ligne.	Frégates.	Bâtimens inférieurs.	Soldats et matelots.
10.	16.	30.	14,000.

(1) Les cadres sont ceux d'une armée de 120,000 hommes.

LIVRE CENT DIX-SEPTIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description physique générale de la Péninsule orientale, comprenant la Turquie d'Europe et la Grèce.

« Nous allons contempler ces contrées d'où l'immortelle clarté des sciences, des lettres et des beaux-arts s'est répandue sur notre Europe. La Grèce est la patrie commune du genre humain, puisqu'elle est la patrie des vertus, des talens et du génie. Mais quel changement funeste attriste aujourd'hui ces pays jadis si charmans, cette fertile péninsule qu'arrose au nord le Danube, que baigne à l'est le Pont-Euxin, que la mer Égée et la Méditerranée embrassent au sud, et que borne à l'occident l'Adriatique? Le mont Hœmus se couronne encore de forêts verdoyantes; le Danube arrose encore son riche bassin; les plaines de la Thrace, de la Macédoine et de la Thessalie offrent encore au cultivateur de faciles moissons, tandis que les côtes, les péninsules et les îles présentent mille ports et mille golfes où les flots apprivoisés baignent le pied des collines chargées de vignes et d'oliviers. Mais l'anarchie et l'ignorance ont rempli de déserts ces contrées où jadis une ville pressait l'autre. Pour attester l'existence de l'ancienne Grèce, il ne reste que les ruines et les montagnes.

« Des régions de la haute Macédoine, comme d'un point central, partent quatre ou cinq chaînes de montagnes; l'une court au nord et atteint les rivages du Danube aux environs d'Orsova, où, par des rochers qui resserrent le lit du fleuve, elle se joint à une branche des montagnes de Transylvanie; elle lie ainsi le système des Karpathes à celui des monts Hœmus; la seconde et la plus considérable se dirige

droit vers l'est, sépare la Bulgarie de la Romanie ou Thrace, borde la mer Noire de ses rochers escarpés (1), et envoie une branche de collines vers Constantinople et vers les Dardanelles; cette chaîne est l'*Hœmus* proprement dit, l'*Emineh-Dagh* ou le *Balkan* des Turcs; une troisième chaîne se détache du plateau de la haute Macédoine en même temps que l'Hœmus, mais se dirige au sud-est; c'est le *Rhodope* des anciens, le *Despoto-Dagh* des Turcs : une plaine très-élevée en lie les bases avec celles de l'Hœmus, et c'est sur ce plateau que coule l'Hébrus; une quatrième chaîne, peu connue, se dirige vers l'ouest; ce sont les monts de la Bosnie et de la Dalmatie, l'*Albius* ou *Albanus* des anciens; enfin une cinquième branche s'étendant au sud-ouest et au midi, donne naissance à toutes les montagnes de la Thessalie, de l'Épire, de la Grèce propre, et de l'Archipel. Nous employons le terme de *chaînes* pour aider l'intelligence des lecteurs qui s'y sont accoutumés, mais nous pensons que toute la péninsule au sud du Danube est un massif couronné de quelques chaînons, mais plus encore sillonné par des vallons et descendant par terrasses.

« Il est impossible de décrire avec certitude la plupart de ces montagnes. Les indications des anciens ont beaucoup de vague; ils semblent comparer le mont Hœmus aux Alpes, mais ils comprenaient sous ce nom toutes les montagnes qui séparent les affluens du Danube et de l'Adriatique des eaux qui coulent dans l'Archipel. Dans ce sens Ptolémée trace l'Hœmus du sud-ouest au nord-est. D'après les voyageurs modernes, l'Hœmus propre ou le Balkan présente des rocs escarpés, des défilés compliqués, mais pas plus d'élévation que les Apennins. Comme la neige fond, même sur les sommets, l'élévation ne saurait surpasser 7 à 8000 pieds. Au célèbre défilé de la porte de Trajan,

(1) *Strabon*, liv. VII, p. 221.

entre Sophia et Philippopoli, on monte doucement du côté du nord-ouest, mais la descente au sud-est offre des escarpemens rapides.

« Le Rhodope présente au voyageur des montées longues et difficiles, mais les forêts couvrent sa cime, et parmi elles le pèlerin fatigué peut se reposer sur des prairies fleuries (1).

« C'est au nord de la Macédoine, dans l'ancienne Dardanie, qu'on pourrait espérer de trouver des montagnes semblables aux Alpes. Le *Scomius*, aujourd'hui le *Dupindcha*, le *Scardus*, que les modernes nomment tantôt *Char-Dagh*, tantôt *monte Argentaro*, forment une chaîne dans laquelle un seul voyageur assure avoir aperçu deux sommets, le *Wysoka* et la *Rulla*, couverts de neiges éternelles (2). Mais un autre voyageur dit que le nom d'*Argentaro* vient de l'éclat que jettent de très-loin les flancs de ces montagnes composées de gypse (3). Au surplus, un voyageur plus récent (4) donne 9600 pieds d'élévation au plus haut sommet du *Scardus*. Nous inclinons à croire que la haute Macédoine est un plateau élevé de 2 à 3000 pieds, comme la Transylvanie, couronné d'un côté par les montagnes qu'on vient de nommer, et qui se termine au sud-ouest par le *mont Bora*. Le fertile bassin de Salonique est ceint de terrasses qui dépendent plus ou moins du plateau de la haute Macédoine. Le *mont Athos*, masse isolée et imposante, s'élève à 6360 pieds.

« Le *Pindus*, aujourd'hui le *Metzovo*, est comme le noyau des montagnes de la péninsule grecque proprement dite. Ses rochers, ses forêts, ses fontaines poétiques, ont été récemment l'objet d'observations intéressantes : on sait que son élévation est de 8400 pieds. La neige, généralement parlant, tombe au mois d'octobre sur toutes les cimes;

(1) *Paul Lucas*, deuxième Voyage, c. XXVI, XXVII.
(2) *Driesch*, Ambassade à Constantinople, p. 104 (en allemand).
(3) *Brown*, Voyage, c. XV. — (4) M. *Félix Beaujour*.

celles de *Dokimi* et de *Peristera* la conservent presque toute l'année (1). On pourrait leur croire 8 à 9000 pieds d'élévation. De toutes parts, des vallées arrondies en bassin et de croupes de montagnes couvertes d'arbres, s'appuient au Pinde. L'Épire est montagneuse jusqu'aux rivages de la mer. La Thessalie est un seul bassin entouré en cercle par des montagnes, sur les terrasses desquelles jadis soixante-quinze villes étaient assises comme sur les bancs d'un amphithéâtre (2).

« L'Olympe, aujourd'hui *Lacha*, n'a que 5760 pieds d'élévation, selon Xénagoras, ou 6120, selon Bernouilli, et 6000, selon M. Félix Beaujour. Les escarpemens très-rapides donnent pourtant à ces montagnes l'aspect le plus imposant et le plus pittoresque. Le défilé de Platamona, au nord du mont Olympe, est couronné de rochers taillés à pic à la hauteur de 3000 pieds. Le célèbre défilé des Thermopyles est moins effrayant; mais celui qu'on passe dans l'ancienne Mégaride, entre les rochers Scyroniens et le golfe Salonique, offre de sublimes horreurs. Des rochers noirs et escarpés se penchent au-dessus de la mer; les flots mugissans ont pénétré sous leurs bases; c'est sur un terrain aussi dangereux que le voyageur trouve un sentier étroit où il est obligé de marcher comme suspendu entre le ciel et la mer (3). »

Le mont *Parnasse*, aujourd'hui nommé *Liakoura*, élance à 2240 mètres ses sommets arides et escarpés; il a été mesuré par les membres de la commission scientifique de Morée (4).

(1) *Pouqueville*, deuxième Voyage, II, 178, 233; III, 46, etc., etc.

(2) *Plin.*, lib. IV, cap. VII.

(3) Ce défilé est d'une lieue trois quarts. *Spon*, Voyage, t. II, p. 171. *Chandler*, c. XLIV, p. 198. *Wheler*, a Journey, I. p. 436. *Plin.*, l. II, c. XLVII. *Pausan.*, l. I, c. XLIV. *De Chateaubriand*, etc.

(4) MM. *Puillon de Boblaye*, *Peytrier* et *Servier*.

« Le centre du Péloponèse est un plateau élevé couronné de plusieurs petites chaînes de montagnes, dont le *Chelmos*, jadis Cyllène, est le point culminant central (1), et dont la plus méridionale forme le *cap Matapan*, l'ancien *Ténare*, qui est la pointe méridionale du continent de l'Europe.

« Les côtes de l'Albanie, qui vers le golfe du Drin sont d'une pente assez douce, se relèvent soudain près l'entrée de la mer Adriatique. Des rochers sont jetés en désordre sur d'autres rochers; leurs cimes portent des nuages sombres, leurs flancs sont sillonnés par de fréquens éclairs, une mer toujours courroucée baigne leurs pieds de ses flots tumultueux, et couvre leurs rivages des débris de vaisseaux. Ce sont les monts *Acro-Cérauniens*, si mal famés dans l'antiquité, et qui s'appellent aujourd'hui *Monte-de-Chimera*.

« Les îles Ioniennes présentent également aux flots de la Méditerranée des bords très-escarpés. Le rocher calcaire de Leucade, qui s'élance du sein d'une mer profonde et toujours agitée, menace encore les navigateurs, comme au siècle d'Énée et d'Ulysse.

« On peut avec raison regarder l'île de Crète, ou de Candie, comme une prolongation des hautes terres qui forment le dos de la Grèce et du Péloponèse. De même les Cyclades présentent les fragmens épars des deux petites chaînes, dont l'une vient de l'Attique et l'autre de l'Eubée. C'est ainsi qu'à mesure qu'on s'éloigne du mont Hœmus, les traits de grandeur et de régularité disparaissent; les hachures et les déchiremens se multiplient. Le midi de la Grèce montre des traces évidentes de ces affaissemens et de ces bouleversemens qui ont façonné la surface du globe.

« Il semble pourtant que l'Archipel renferme quelques

(1) *Pouqueville*, IV, 335, 349.

sommets très-élevés; un habile médecin grec affirme que les montagnes de l'île d'Andros conservent de la neige toute l'année (1). Si cette assertion se confirmait sans modification, nous devrions y chercher un des points les plus élevés de la Grèce entière.

« Avant d'entrer dans d'autres détails sur le sol de la Grèce, il faut jeter un coup d'œil sur les eaux qui l'environnent, l'entrecoupent ou l'arrosent.

« Le Pont-Euxin, la mer Noire des modernes, se trouve probablement aujourd'hui dans le même état où il se trouvait lors de l'aurore de la tradition historique. Peu profond dans sa partie occidentale, il renferme dans son bras oriental des abîmes où l'on n'a pas trouvé de fond (2). Les eaux de cette mer sont, en quelques endroits, presque aussi douces que celles des fleuves qui s'y déchargent (3). Une plus forte évaporation, naturelle aux eaux des rivières, fait naître ces glaces dont le Pont-Euxin est si souvent couvert (4). La douceur des eaux donne aussi au froid plus de prise, de sorte que cette grande mer est souvent couverte de glaces à une très-grande distance du rivage (5). Au printemps, les poissons arrivent par troupes des extrémités de la Méditerranée, pour déposer leur frai dans les eaux douces et limoneuses de cette mer, où les tyrans du peuple aquatique, les poissons voraces, ne pénètrent point; à l'approche de l'hiver, ces troupes de poissons retournent à la Méditerranée (6).

« Le Pont-Euxin n'est donc qu'un vaste lac; il en porte tous les caractères. Ce lac s'écoule comme ceux de l'Amé-

(1) *Zallony*, Voyage à Tine, p. 34. — (2) *Arist.*, Meteor., l. I, c. XIII.
(3) *Arrian.*, Periplus. ap. Geog. minores Hudsonii, t. I, p. 8. *Isidorus*, ex Sallustio, l. XIII, c. XVI. *Senec.*, in Medea, act. II. — (4) *Ammian. Marcellin.*, l. XXII. Mém. de l'acad. des Inscrip., t. XXXII, p. 639. *Chardin*, Voyages, t. I, p. 92. — (5) *Herod.*, ap. Macrob., l. VII, c. XII. *Tournefort*, t. II, p. 130. — (6) *Arist.*, Hist. Anim., l. VI, c. XVII; l. VII, c. XIX. *Plin.*, IX, c. XV. *Tac.*, Annal., XII, c. LXIII. *Ælian*, l. IX, c. LIX.

rique septentrionale par une sorte de rivière, qui forme d'abord l'étroit canal de Constantinople, ou *le Bosphore de Thrace;* il se présente ensuite un petit lac, appelé la *Propontide*, ou *la Mer de Marmara* (1). Ce lac, en se dirigeant au sud-ouest, prend de nouveau la forme d'une large rivière, sous le nom d'*Hellespont*, ou *détroit des Dardanelles.* Ces canaux ressemblent à mille autres débouchés de lacs. La grande masse d'eau qui ne s'écoule que par une ouverture si étroite est une circonstance très-indifférente. Elle a cependant fait naître bien des hypothèses.

« Suivant M. Olivier, le Bosphore, ou le canal de Constantinople, présente, jusqu'au village de Buyuk-déré, une chaîne de collines schisteuses bien garnie d'arbres, interrompue seulement par des vallons très-fertiles (2). Mais lorsqu'en s'avançant vers la mer Noire on a passé ce village, l'une et l'autre rives offrent alors à M. Olivier des indices évidens de volcanisation : « Partout des roches plus ou « moins altérées ou décomposées; partout l'entassement et « la confusion : des jaspes, des cornalines, des agates et « des calcédoines en filons parmi des porphyres plus ou « moins altérés. Une brèche peu solide, presque décompo- « sée, est formée par des fragmens de trapp agglutiné par « du spath calcaire. On voit enfin, dans une étendue de plus « d'une demi-lieue, une roche dure de trapp d'un bleu ver- « dâtre, également colorée par du cuivre. » C'est ici que M. Olivier et M. de Choiseul-Gouffier placent un volcan qui a dû ouvrir une issue à la mer Noire. »

Le même fait a été signalé en termes plus ou moins scientifiques par différens voyageurs. Le général Andréossy remarqua sur la roche calcaire des colonnes basaltiques; M. Fontanier a reconnu la coulée qui a fourni cette lave :

(1) Probablement une ancienne dénomination grecque de μαρμαίρω, je resplendis dans le calme. *Marmora ponti.* Virg.

(2) *Olivier :* Voyage, etc., t. I, p. 62.

elle se dirige d'Europe en Asie. M. Virlet voit un système particulier de fractures dans la fente qui a donné naissance au détroit des Dardanelles, qui a relevé les calcaires d'eau douce d'Iliodroma et la plupart des îles du petit archipel du Diable. Mais la rupture des Dardanelles ne se rapporte évidemment à aucune des traditions que nous ont laissées les anciens, puisque par la nature des coquilles que renferme le calcaire recouvert par le basalte, cet événement se rapporte à l'âge de l'avant-dernier dépôt géologique.

« La *mer Egée*, nommée aujourd'hui par corruption l'*Archipel* (1), se présente comme la continuation de la grande vallée aquatique dont le Bosphore est une gorge. Les rivages calcaires qui en bordent la majeure partie sont presque partout coupés à pic; et leurs couches placées, comme par un renversement, dans une position verticale, semblent indiquer, ici comme en mille autres endroits, des enfoncemens et des affaissemens. Les golfes de Salonique, d'Athènes, et d'autres, entrecoupent les continens voisins. Ces apparences d'un déchirement général du sol avaient déjà exalté l'imagination des géologues grecs; mais d'après l'histoire, les rivages de ces mers, connus depuis 3000 ans, n'ont subi que de très-petits changemens. Tantôt ce sont les décombres des édifices, des ponts et des quais (2), qui, en comblant le détroit sur lequel Cyzique était bâtie, ont fait de l'île Cyziquène une presqu'île; tantôt ce sont des dépôts littoraux dans de petites anses étroites et peu profondes, qu'aucun courant ne déblaie, comme au défilé des Thermopyles.

« La Méditerranée, cette mer si puissante en comparaison de l'Archipel, n'a rien changé sur les côtes méridionales. Les rochers des Strophades restent debout, et le port de Pylos ne

(1) C'est probablement une dénomination populaire ancienne : Ἀργεῖον πέλαγος, la mer grecque, ou Ἄργιον πέλαγος, la mer blanche. D'autres l'expliquent par Ἀρχὶ πέλαγος, mer principale, mer royale.

(2) *Strabon*, lib. XII, p. 396.

s'est ni comblé ni rétréci. L'isthme de Leucade, tout étroit qu'il était, n'a été coupé qu'à force de travail d'hommes (1). Si quelques îlots, parmi les Echinades, ont été joints à la terre ferme, c'est par les alluvions de la rivière Aspro-Potamos.

« Le bassin du Danube renferme plus d'un tiers de la Turquie d'Europe. La *Drina* de Bosnie et la *Morava* de Servie s'écoulent dans le Danube avant que celui-ci ait franchi les cataractes près Tachtali et Demir-Kapi. Le mont Hæmus donne encore au Danube inférieur une dizaine d'autres rivières; mais les seules qui soient considérables descendent des montagnes karpathiennes, telles que l'*Aluta* de la Valachie et le *Pruth*, avec le *Sereth*, en Moldavie.

« Le bassin de l'Adriatique reçoit le double *Drino* d'Albanie, dont le bras méridional, ou le Drin noir, reçoit les eaux du lac d'Ochrida. La rivière de *Boïana* n'est remarquable que pour servir de débouché au grand et pittoresque lac de Scutari. Le Pinde envoie aussi à l'Adriatique l'*Aous*, aujourd'hui le *Voyoussa*.

« Le *Maritza*, l'ancien *Hebrus*, règne dans le bassin qui occupe la majeure partie de la Romélie; cette plaine élevée n'a qu'une seule ouverture par laquelle l'Hebrus s'échappe pour aller s'écouler dans l'Archipel à travers un lac marécageux qui paraît lui avoir valu son nom moderne. A l'exception du *Strymon*, les rivières de la Macédoine semblent de toutes parts s'être donné rendez-vous au golfe de Salonique; parmi elles on remarque l'*Axius*, le *Vardar* des modernes. Ce concours de rivières forme une espèce de delta qui s'accroît au-dessus du golfe.

« La péninsule méridionale, ou la Grèce propre, ne donne naissance qu'à de petites rivières; mais leur réputation classique les rend intéressantes.

« Le *Pénée* et la vallée de Tempé appellent nos regards. Le bassin de la Thessalie est ceint de hautes montagnes,

(1) *Strabon*, lib. I, p. 41.

excepté au sud-est. Pourquoi le Pénée ne débouche-t-il pas du côté où les montagnes s'abaissent? Sans doute quelque obstacle local le force de se diriger vers les hautes montagnes de l'Olympe, et il trouve ici son débouché à travers une profonde et étroite vallée célèbre sous le nom de *Tempé*. Cette vallée s'étend de sud-ouest à nord-est (1); sa longueur est de 40 stades ou une lieue et demie (2); sa largeur, quoiqu'en général de 2 stades et demi, diminue cependant en un détroit jusqu'à 100 pieds (3). C'est ici que sous l'ombre de peupliers et de platanes, entre des rochers tapissés de lierre, entre des collines revêtues d'un épais gazon, le Pénée présente partout un canal tranquille, et que dans certains endroits il embrasse de petites îles dont il éternise la verdure. Tout à coup les rivages se rétrécissent; des rochers tumultueusement jetés l'un sur l'autre semblent de toutes parts menacer ruine. Le fleuve précipite à grand bruit ses flots pressés à travers le défilé; dès qu'il l'a passé, ses eaux reprennent leur cours tranquille, et se mêlent bientôt aux flots de la mer.

« C'était une tradition très-répandue dans l'antiquité, que le Pénée autrefois, n'ayant point d'issue, formait un grand lac qui couvrait une partie de la Thessalie, surtout la plaine Pélasgique au midi de Larisse. Un tremblement de terre ouvrit la vallée de Tempé; le lac s'écoula dans la mer, et laissa paraître le sol actuel de la Thessalie (4). Les habitans de cette contrée avaient institué une fête en mémoire d'un événement qui avait changé la face de leur patrie (5). D'un autre côté, Théophraste, en observant que le climat de la

(1) *Pocoke*, t. III, p. 152. — (2) *Plin.*, ibid., l. I, 44, c. VI.

(3) *Plin.*, ibid. *Ælian.*, Var. hist., l. III, c. I. Voyage d'Anacharsis, III, c. XXXV, p. 377, 3e édit. — (4) *Hérodote*, l. VII, c. CXXIX, *Strabon*, l. IX, p. 296. *Senec.*, Quæst. natur., l. VI. — (5) *Athen.*, l. XIV, p. 639. *Ælian.*, Var. hist., l. III, c. I. *Meursii*, Græc. fer. in voce *Peloria*.

Thessalie s'était refroidi, en attribue la cause à l'écoulement artificiel qu'on avait ménagé aux eaux stagnantes qui couvraient les plaines de cette contrée (1). Cette opinion pourrait être appuyée par la tradition de quelques poètes qui revendiquent en faveur d'Hercule la gloire d'avoir ouvert une issue au Pénée. Enfin, le fameux déluge de Deucalion qui, selon quelques auteurs, embrassa tout l'univers, n'était, selon d'autres témoignages, qu'une inondation particulière de la Thessalie, qui dura pendant trois mois, et qui fut causée par un engorgement des eaux du Pénée; soit qu'un tremblement de terre, en renversant quelques montagnes, leur eût barré l'issue, soit que des pluies excessives eussent produit une crue subite et extraordinaire (2).

« Le mérite de ces diverses traditions, intéressantes pour la géographie physique, ne saurait être décidé que par des recherches faites sur les lieux mêmes.

« Le petit bassin qui occupe la majeure partie de la Béotie offre matière à d'autres questions. Les rivières, ou pour mieux dire les ruisseaux, se réunissent dans le lac marécageux nommé anciennement *Copaïs*. Ceint de montagnes, ce lac n'a aucune issue apparente. Il couvrirait peut-être toute la Béotie, si la nature, secondée par l'industrie des hommes, n'avait pratiqué des routes secrètes pour l'écoulement des eaux (3). Du côté le plus voisin de la mer, le lac se termine en trois baies qui s'avancent jusqu'au pied du mont Ptoüs, placé entre la mer et le lac. Du fond de chacune de ces baies partent quantité de canaux qui traversent la montagne dans toute sa longueur; les uns ont 30 stades (plus d'une lieue) en longueur; les autres encore plus (4).

(1) *Théophr.*, de Causis plant., l. V, c. XX. — (2) Voyez *Fréret*, Mémoire sur les déluges d'Ogygès et de Deucalion, academ. des Inscript., t. XXIII, p. 129. — (3) *Strabon*, l. IX, p. 280. — (4) *Wheler*, a Journey through Grece, p. 466. Il vit une vingtaine de ces canaux, et on lui dit qu'il y en avait environ cinquante.

Pour les creuser ou les nettoyer, on avait ouvert de distance en distance, sur la montagne, des puits profonds. Ces travaux immenses, sur l'origine desquels l'histoire et la tradition gardent le silence, doivent remonter à la plus haute antiquité. C'était, selon Strabon, une opinion reçue « que l'étendue du lac avait autrefois formé un terrain fertile, et dont la culture avait fait l'ancienne richesse de la ville d'Orchomenus (1). »

« Strabon nous donne même une peinture générale de tout ce terrain :

« Toute cette partie de la Béotie, située au milieu des « terres, et enclavée de montagnes, est exposée aux divers « inconvéniens; comme ce terrain dans le fond est rempli « de crevasses et de cavernes, il y arrive souvent d'affreux « tremblemens de terre qui bouchent ici les issues souter» raines, tandis que là ils en ouvrent de nouvelles.... Tan« tôt des canaux cachés entraînent les eaux courantes sous « la terre, tantôt des éboulemens superficiels les forcent à « se répandre en marais et lacs....... Voilà pourquoi l'on « trouve quelquefois ici des villes placées près d'un lac, qui « autrefois n'en avaient point dans leur voisinage; quelque« fois aussi des villes, menacées d'être englouties par la « crue des eaux, ont été abandonnées, et les habitans en « ont bâti de nouvelles sous les mêmes noms. »

« Ces petites révolutions locales ont pu fournir matière à la tradition d'un déluge arrivé sous Ogygès, roi de Béotie.

« Le plateau central du Péloponèse nous présente plusieurs phénomènes semblables. Les hautes vallées sont souvent sans issues. Les rivières, telles que l'Alphée, l'Érasinus, le Stymphale, et autres, ne trouvant point de débouchés, se précipitent dans des gouffres, coulent par des

(1) *Strabon*, l. IX, p. 286.

routes souterraines, et après de longs efforts reparaissent au grand jour (1).

« L'action plus violente des feux souterrains n'a également, depuis 3000 ans, produit que des catastrophes locales et nullement comparables aux immenses ravages que la géologie hypothétique leur attribue. Toute la Laconie était sujette à des tremblemens de terre; et une fois, entre autres, l'orgueilleuse Lacédémone fut réduite à implorer le secours odieux de sa rivale Athènes pour relever ses murailles renversées (2). *Hélicé* était une ville florissante, située à 12 stades, ou 1134 toises, des bords du golfe de Corinthe. Une seule nuit la vit périr avec tous ses habitans; des secousses réitérées en renversèrent les maisons; la mer s'élança hors de son lit et en couvrit les ruines. Le terrain s'affaissa tellement, que les sommets seuls des édifices se font voir au-dessus de l'eau (3). »

Les environs de Trézène nous offrent des effets qui ont toutes les apparences des phénomènes volcaniques. Strabon (4) nous apprend que près de Methana, un terrain de 7 stades de circonférence s'éleva du sein de la mer; une vapeur ignée le souleva; il exhalait une odeur insupportable de soufre; pendant la nuit, on le voit brûler. On ne peut voir dans cet événement qu'un terrain tourbeux, entré en combustion et glissé dans la mer.

« L'île de Mélas, aujourd'hui Milo, est tout entière composée d'un terrain caverneux et spongieux; l'alun de plumes aux filets argentés est suspendu aux voûtes des cavernes; des morceaux de soufre pur remplissent les fentes des rochers; des sources minérales et chaudes jaillissent par-

(1) *Pausan.*, l. VII, c. XXIV. p. 587. *Diod. Sic.*, l. XV, p. 364, edit. Wessel. *Plin.*, l. II, c. 92. — (2) *Pausan.*, l. VIII, c. VII, XIV, XXII, XXIII. — (3) *Strabon*, l. VIII, p. 253. *Thucyd.*, l. I, c. CI. *Plut.*, in Cim., p. 489. — (4) *Bougainville*, Mém. de l'Académie des Inscript., t. XXIX, p. 40.

tout; une odeur sulfureuse s'exhale de tous les marais. Telle Pline a peint cette île (1), telle les voyageurs modernes l'ont retrouvée. L'île de l'Argentière n'est qu'un amas de matières volcaniques (2). Tout concourt à faire regarder ce petit groupe d'îles comme le sommet d'un volcan.

« Le groupe d'îles dont Santorin, autrefois nommée Théra, est la principale, jouit encore d'une plus grande célébrité dans l'histoire des volcans. Pline, qui fait naître la grande île par une éruption volcanique, est victorieusement réfuté par Hérodote et le P. Hardouin. Le volcan sous-marin qui semble avoir pour cratère tout le port ou le bassin qui se trouve entre Santorin et les petites îles, a néanmoins donné des preuves éclatantes de sa puissance. Soit en bouleversant les parois et les bords de son cratère, soit en rejetant des matières légères qui se sont accumulées autour de sa bouche, il a produit plusieurs îlots, il a souvent ébranlé la grande île; il y a rejeté des amas de scories, de cendres et de pierre ponce; il en a englouti quelques portions (3). Néanmoins une grande partie de l'île, consistant en une énorme couche de beau marbre, n'a jamais subi la moindre action du feu souterrain (4).

« Ces catastrophes, qui n'ont abouti qu'à relever ou renverser quelques rochers, sur les noms même desquels on n'est point d'accord, ont cependant présenté un spectacle aussi imposant qu'aucune de nos éruptions modernes. Sénèque nous a conservé sur un de ces volcans des détails qu'il avait puisés dans les ouvrages du savant géographe Posidonius (5). « La mer écumait; il en sortait de la fumée; « enfin les flammes s'ouvrirent une issue.... Elles ne jaillis- « saient que de temps en temps, à l'instar des éclairs.....

(1) *Hérod.*, l. IV, c. CXLV. *Hardouin*, in notis ad Plin., l. II, c. XXIV.
(2) Mémoires de Trévoux, 1715, mois de septembre. — (3) *Idem*, *ib.*
(4) *Tournefort*, Voyages, t. I, p. 321. — (5) *Senec.*, Quæst. natur., II, c. XXVI, comp.

« Des pierres retombèrent à l'entour; les unes étaient des « roches à l'état entier, que le feu souterrain chassait de- « vant lui avant de les avoir altérées; les autres étaient « consumées et rendues légères comme la pierre ponce. A « la fin, on vit paraître le sommet d'une montagne; elle « reçut de nouveaux surcroîts en hauteur, et, en s'agrandis- « sant, forma une île. La mer dans cet endroit est pro- « fonde de 200 pas. »

« Les éruptions de 1707 et de 1712 ont été observées depuis avec une exactitude froide et minutieuse. « La nou- « velle île de 1707 baissait et diminuait souvent par un « endroit, tandis qu'elle se haussait et s'étendait par un « autre.... Plusieurs rochers, après s'être montrés et ren- « trés dans l'eau à plusieurs reprises, reparurent à la fin et « demeurèrent stables (1). » Ce récit fait évidemment voir que ces petites îles ne sont que les sommets des bords d'un cratère sous-marin.

« L'action des volcans, réduite à sa juste valeur, n'égale pas les effets des affaissemens qui ont dû produire les célèbres cavernes de la Grèce. Le labyrinthe de Gortyne, en Crète, est, selon Tournefort (2), un antre vaste, qui, par mille détours semblables à des rues souterraines, s'étend sous une colline située au pied du mont Ida, du côté du midi. Parmi une infinité de routes qui ne mènent qu'à des recoins ou des culs-de-sac, il se trouve une allée principale, longue d'environ 1200 pas, qui conduit à une grande et belle salle qui est au fond du labyrinthe. Elle est haute de 7 à 8 pieds, lambrissée d'une couche de rochers horizontale et toute plate, comme le sont la plupart des lits de pierre de ces montagnes. Le pavé est uni. Les murailles sont taillées à plomb ou construites de pierres qui embar-

(1) Mém. des miss. de la comp. de Jésus dans le Levant, t. I, p. 133.

(2) *Tournefort*, Voyage du Levant, t. I, p. 65, etc. *Belon*, Observ., l. I, c. VI. *Savary*, Lettres sur la Grèce, p. 219.

rassaient le chemin, et qu'on a entassées les unes sur les autres. Il y a de côté et d'autre beaucoup de conduits latéraux. Environ, au milieu de cette allée, il y a un endroit où il faut marcher à quatre pates pendant l'espace de plus de 100 pas. Cette caverne, aujourd'hui habitée par des chauve-souris, est très-sèche, et l'on n'y trouve ni égout ni eau filtrante.

« Ce labyrinthe n'est pas une carrière, comme Belon l'a cru. La pierre n'en est ni dure ni belle. Cette vaste caverne doit sans doute sa formation à la nature; les hommes ont pu l'agrandir, afin d'y trouver un asile en temps de guerre. Diodore dit expressément que les Crétois habitaient originairement des antres et des cavernes (1).

« Une des plus grandes et des plus singulières cavernes que l'on connaisse est celle d'Antiparos, dont Tournefort nous a donné une ample description. Une caverne rustique invite vos pas; mais bientôt des précipices horribles se présentent; on s'y glisse au moyen d'un câble, on s'y coule sur le dos le long des rochers, on franchit sur des échelles les sombres crevasses; enfin on arrive dans la grotte. On compte 300 brasses de profondeur depuis la surface de la terre; la grotte paraît avoir 40 brasses de hauteur sur 50 de largeur; elle est remplie des plus belles stalagmites du monde. Tournefort, qui ne rêvait que botanique, crut y voir un jardin de cristal, et prétendit y avoir acquis la preuve complète de la végétation des pierres.

« La petite île de Polycandro renferme une grotte très-remarquable. Toutes les concrétions qu'on y voit sont d'une nature ferrugineuse, de couleur rougeâtre, sous la forme de longues barbes et brosses, fort cassantes, raides et pointues. Les côtés, le toit, le fond sont tapissés de ces aiguilles, les unes noires, les autres de couleur d'or.

(1) *Diod. Sic.*, l. V, p. 335, edit. Wesseling.

« L'antre de Trophonius, long-temps théâtre des supercheries religieuses, existe encore dans la Béotie (1). Au nord de Delphes, on trouve l'antre de Corycius : quoique très-profond, la lumière du jour l'éclaire presqu'en entier. Il est si vaste, que tous les habitans de Delphes s'y réfugièrent lors de l'invasion de Xerxès (2). Tous les environs du mont Parnasse étaient remplis de cavernes que le peuple tenait en grande vénération. On a cru que le célèbre antre de l'oracle au-dessus duquel la pythonisse s'asseyait sur le trépied sacré, était un soupirail d'où il sortait des mofettes, dont l'effet naturel était de provoquer ces convulsions et ces extases qui en tout temps ont accompagné l'exercice du don de prophétie.

« Les grandes chaînes de l'Hæmus, du Scardus, du Pinde renferment peut-être de plus imposantes curiosités naturelles ; mais la barbarie des habitans empêche les voyageurs modernes de les rechercher. Dans la Macédoine, les torrens mettent à découvert des ossemens qui, dit-on, ressemblent à ceux du corps humain, mais qui sont beaucoup plus grands. Ce sont des os fossiles de quelques grands animaux, restes d'un monde antédiluvien. »

La géologie de la Grèce a offert aux membres de la commission scientifique de Morée une foule de faits intéressans pour la science : nous en donnerons les principaux résultats lorsque nous décrirons le royaume de Grèce (3).

« Nous avons vu que le sol de la Grèce est d'une élévation extrêmement inégale ; il en résulte, comme Hippocrate l'a dit, « que souvent l'espace d'un seul stade y sépare

(1) *Gordon*, Geography, édit. de 1733, p. 179. *Pausan.*, l. IX, p. 791, édit. de Kuhn., 1696. — (2) *Hérod.*, l. VIII, c. XXXVI. *Pausan*, l. X, c. XXXII. *Eschyl.*, in Eumen., V, 23.

(3) Voyez les travaux de MM. *T. Virlet* et *Puillon de Boblaye*, dans le tome II, partie 2e de l'Expédition scientifique de Morée, section des sciences physiques ; 1833.

« l'empire de l'hiver de celui de l'été. » On étouffe de chaleur au pied du mont Olympe, du côté du midi ; on gèle de froid sur le sommet (1). Les hauteurs moyennes de Pélion et d'Ossa jouissent d'une constitution printanière (2). Le terrain de la Grèce se relève en général vers le mont Hæmus. Ainsi la haute Macédoine et l'intérieur de la Thrace sont encore des contrées froides, comme du temps où les anciens y plaçaient la demeure de Borée. Ces centres montagneux de la Grèce étaient jadis les demeures chéries du courage et de l'indépendance ; ils sont encore aujourd'hui les endroits les moins accessibles au despotisme ; ils présentent sous ce rapport un fait important pour l'histoire et la population. En Thrace, les *Sarres*, habitans des montagnes, conservèrent plus long-temps leur indépendance (3) : dans ces mêmes montagnes, ainsi qu'en Macédoine, on trouve aujourd'hui des hordes de Turcomans qui vivent presqu'à leur fantaisie (4). Les Illyriens résistèrent aux rois de Macédoine et aux légions romaines. Les Arnaouths ou Albanais, errans sur ces mêmes montagnes, n'obéissent aux Turcs qu'autant que ceux-ci les paient. La peuplade albanaise chrétienne de Souli, pendant une guerre de dix ans, a étonné le monde par ses actions héroïques. Les Grecs mêmes, si amollis à Constantinople, à Salonique, conservent dans les montagnes quelque chose de plus mâle dans leur air et dans leur caractère. Sans parler de l'équivoque bande des Maïnotes, tant de fois cités, voyez la bourgade grecque d'Ambelakia placée sur le penchant du mont Ossa, au-dessus de Tempé ; ses habitans, aussi braves qu'industrieux, avaient souvent repoussé les troupes ottomanes, et aucun Turc n'osait se montrer dans leurs heureuses montagnes. Les Sphachiotes, qui habitent les monts Blancs dans

(1) *Sonnini*, Voyage, t. II, p. 294. — (2) *Félix Beaujour*, Tableau, etc., t. I, p. 251. — (3) *Hérod.*, l. VII, c. 111.
(4) *Félix Beaujour*, t. I, p. 325.

l'île de Crète, n'avaient été que récemment subjugués par leurs discordes plutôt que par les armes des Turcs. C'était de ses montagnes que la Grèce pouvait espérer de voir descendre des peuples libérateurs, si sa noble impatience eût pu attendre encore pendant une génération pour lever la bannière de l'indépendance. A présent ces mêmes montagnes nourrissent encore la férocité mercenaire des Albanais, le fanatique musulman de la Bosnie, et le Servien brave chez lui, mais indifférent pour les autres. Quoi qu'il en soit, un pays coupé de montagnes, hérissé de défilés, troué par des golfes et bordé d'îles, renferme dans son sol même les élémens de la liberté.

« La Grèce, située entre deux grandes mers, n'éprouve jamais de sécheresses générales; mais comme elle tient par deux côtés à la grande masse du continent, toujours plus froide vers le centre, et comme elle est voisine de deux chaînes de montagnes, l'Hæmus et le Taurus, elle éprouve des froids plus vifs que l'Italie et l'Espagne.

« Les anciens nous font parfaitement connaître la nature des vents dominans en Grèce et leur influence sur les saisons. Le vent du nord était, selon Aristote, de tous les vents connus en Grèce, le plus fort, le plus fréquent, le plus sec et le plus serein; il amenait naturellement de la grêle et quelquefois des orages. Dans l'Hellespont, comme sur les côtes de la Cyrénaïque, il est pluvieux (1) : il n'arrivait dans ces deux endroits qu'en traversant les mers à deux pas de l'Hellespont. Le vent du nord, en passant par le mont Ida, reprend son caractère froid et violent; il était censé chasser les épidémies que les vents du midi et de nord-ouest faisaient naître à Mitylène (2). Le vent de nord-est souffle ordinairement vers l'équinoxe du prin-

(1) *Arist.*, Meteor., l. II, c. VI, probl XXVI, 41 et 47.
(2) *Vitruv.*, l. I, c. VI.

temps. Il est humide, pousse lentement devant lui les nuages, et amène la pluie dans les îles de l'Archipel et dans l'Attique. Ce vent est chargé des brouillards du Pont-Euxin. Mais dans la Valachie et la Moldavie, où il arrive par-dessus des terres froides, il amène des gelées. Le vent d'est se montre dans des brises matinales salubres et tempérées. Le vent de sud-est souffle vers le solstice d'hiver; chaud et sec dans le commencement, il devient ensuite humide et finit par amener des pluies. Lucrèce attribue à un vent de sud-est la peste qui, sous Cécrops, ravagea l'Attique; c'est le sirocco des modernes (1). Le vent de sud souffle en Grèce vers la fin de l'automne, après le solstice d'hiver et au commencement du printemps. Tantôt on lui attribue une influence salutaire sur la végétation, et tantôt on l'accuse de faire naître des épidémies; il est certain qu'il amène des pluies longues et fortes (2). Empedocle avait observé que les flammes vomies par l'Etna étaient plus claires lorsque le vent soufflait du nord, et qu'elles tombaient lorsque de sombres nuages annonçaient l'arrivée du vent du sud (3). Cette humidité excessive, qui est le caractère général des vents méridionaux pour la Grèce et l'Italie, ne leur vient que de leur passage par-dessus la mer Méditerranée, dont ils enlèvent les fortes évaporations : ces mêmes vents sont froids et secs dans les parties d'Afrique où ils viennent du mont Atlas et autres chaînes de montagnes intérieures (4). Le vent du sud-ouest est humide, nuageux; mais à peine a-t-il formé les nuages, qu'il les dissipe.

« Le nom de zéphyr rappelle encore à notre imagination toutes ces images riantes qu'il éveillait dans celle des

(1) *Lucret.*, de Rerum naturâ, VI, v, 1136. — (2) *Arist.*, Probl. XXVI, 12, 16, et *Virg.* — (3) *Strabon*, Géogr., l. VI, p. 190.

(4) *Arist.*, Probl., l. XXVI, 16, 51. *Hérod.*, l. IV. *Aulugelle*, l. VI, c. 11. *Lucan.*, Phars., IX, 447-497.

Grecs. Aristote l'appelle le plus doux des vents, et Homère lui donne l'empire sur les îles bienheureuses, où Rhadamante règne sur les élus du ciel, et où l'on n'éprouve pas les rigueurs de l'hiver. Comment ce même poète a-t-il pu mettre le Zéphyre en compagnie avec Borée, et le traiter de malsain et de violent (1)? Les témoignages des anciens et des modernes prouvent que le zéphyr, près l'entrée de l'Hellespont (où était la scène de l'Iliade), déploie souvent une violence funeste aux navigateurs. Le père de la médecine nous dépeint le zéphyr comme un vent très-malsain pour l'île de Thasos (2). En général, ce vent est très-pluvieux pour les côtes de la Grèce. Vitruve nous apprend que le vent du nord-ouest, collatéral du zéphyr, et compris sous la même dénomination (dans la rose des quatre vents), était malsain sur les côtes de Lesbos opposées à la Troade (3); il y amasse les brouillards de l'Archipel.

« Ce vent de nord-ouest change souvent de caractère en Grèce : froid et sec à Chalcis, ville de l'Eubée où il souffle peu avant ou après le solstice d'hiver, il brûle les arbres beaucoup plus que ne pourraient le faire la sécheresse et la chaleur le plus long-temps continuelles (4). Ce vent vient pour l'Eubée du mont Olympe et en portait le nom. Le même vent, en passant la mer Égée, change de nature; car, selon Théophraste, dans l'île de Rhodes et à Cnide, il couvre le ciel de nuages.

« Parmi les vents périodiques de la Grèce, on remarque avant tout les *vents étésiens*. Selon Aristote et Lucrèce (5), c'étaient des vents frais et agréables qui soufflaient après le solstice d'été et le lever de la canicule; ils venaient du nord vers l'ouest pour les habitans des climats occidentaux,

(1) *Iliad.*, IX, 5. *Odyss.*, V, 295. *Ibid.*, XII, 289. — (2) *Hippocr.*, Epid. I, sect. I, n. 12, etc. — (3) *Vitruv.*, l. VI, c. VI. — (4) *Théophr.*, Hist. plant., l. IV, c. XVII; et de Causis plant., l. V, c. VI. — (5) *Arist.*, Meteor., l. II, c. V et VI. *Lucret.*, V, 741. *Polyb.*, l. IV. *Diod. Sic.*, l. I.

et du nord vers l'est pour ceux qui habitaient dans des expositions orientales. Aristote dit qu'ils soufflaient pendant la nuit et cessaient pendant le jour, ce qui les ferait classer parmi les brises de terre. C'est dans ce sens que Posidonius affirme que les étésiens soufflent dans l'espace de la Méditerranée compris entre l'Espagne et la Sardaigne (1). Pline leur donne également cette marche, tant pour l'Espagne que pour l'Asie; et Aulugelle met tout le monde d'accord, en assurant que les vents étésiens soufflent tantôt d'une aire tantôt de l'autre (2).

« Les *ornithies*, ou vents d'oiseaux, ainsi appelés parce qu'ils amenaient les oiseaux, sont précisément le contraire des vents étésiens. Ce sont des brises de mer qui se lèvent au printemps, environ 70 jours après le solstice d'hiver; elles sont faibles, inconstantes et de moindre durée que les vents étésiens. La manière dont Pline a parlé des vents ornithies prouve que l'on comprenait sous ce nom toutes les brises venant de la Méditerranée. La direction variant d'après celle des côtes, pouvait s'étendre de l'aire de l'ouest jusques et compris celle du sud-est.

« Les relations des voyageurs modernes s'accordent très-bien avec tout ce que nous venons de dire sur les vents anniversaires de la Grèce. Nous en citerons quelques exemples. « Durant l'été, dit Gallant (3), il règne aux environs « de Smyrne un vent d'ouest qui commence vers les dix « heures du matin, et continue en s'augmentant jusqu'à « quatre heures du soir. » Voilà une brise de mer qui ressemble assez aux ornithies-zéphyrs de Pline. « Dans cette « même saison les tramontanes ou vents du nord règnent « dans tout l'Archipel. » Voilà les vents étésiens généraux.

(1) *Posidonius*, cité par Strabon, l. III, p. 99. — (2) *Plin.*, l. II. *A. Gellius*, Noct. att., l. II, c. XXII. — (3) Hist. de l'Acad. des Sciences de Paris, 1688, t. II, p. 38.

Ces mêmes vents portèrent Tournefort, en neuf jours, de Marseille à la Canée (1).

« La Grèce nous présente ainsi l'échelle de tous les pays habitables de l'Europe. Le Danube et l'Hebrus voient l'hiver arrêter leurs ondes glacées; les Russes, en passant le mont Hæmus (le Balkan), furent obligés de recourir à leurs fourrures pour se garantir du froid (2). Au contraire, le printemps règne presque sans interruption sur les côtes de l'Attique. « Le rossignol, dit Sophocle, y fait retentir ses « doux accens dans des vallées verdoyantes, où l'on n'é« prouve jamais les rigueurs de l'hiver. Les vents n'y font « point sentir leur haleine bruyante, et les rayons ardens « du soleil y sont interceptés par des arbres chargés de « fruits, dont l'épais feuillage est entrelacé de pampres et « de lierre. Bacchus et ses joyeuses prêtresses y fixent à ja« mais leur séjour. Le narcisse y étale en tout temps, à « côté du safran doré, son calice odorant. Ces fleurs ont « servi de couronnes aux immortelles. Le chœur des Muses « vient souvent se mêler au brillant cortége de Vénus, sur « les bords enchantés du Céphise qui, divisé en mille ca« naux, serpente à travers les gras pâturages et les campa« gnes qu'il féconde. »

« A l'exception de l'île de Milo, infestée des vapeurs sulfureuses (3), l'archipel grec offre le plus heureux climat de toute l'Europe. La température y est plus égale que dans le continent. Les blés mûrissent de meilleure heure dans l'île de Salamine que dans l'Attique (4). L'île de Crète, quoique sous le 35[e] parallèle, n'éprouve de grandes chaleurs que par les vents du sud : lorsque ces vents ne sont pas assez forts pour franchir les montagnes qui garantissent l'île, la température y est délicieuse; depuis le mois de

(1) *Tournefort*, Voyage au Levant, t. I, lettre 1. — (2) Travel of the Russian ambassy, p. 117, 237, etc. — (3) *Sonnini*, Voyage, I, 233.
(4) *Théophraste*, Hist. plant., VIII, c. VIII.

mars jusqu'à celui de novembre, Savary n'y vit le thermomètre varier que depuis 20 à 27 degrés au-dessus de zéro; on ne voit jamais de la neige et des gelées dans la plaine; au mois de février la terre se pare de fleurs et de moissons précoces (1). Si cependant on voulait tracer un tableau général de la végétation, il faudrait avant tout distinguer les provinces septentrionales comprises dans le bassin du Danube, de celles qui se trouvent au sud du mont Hæmus. Dans les provinces méridionales on voit les terrasses des montagnes se couronner de forêts variées, où se succèdent tour à tour le sapin commun, le sapin à feuille d'if, le pin larissio, le cèdre, l'yeuse, le chêne à cochenille, le chêne commun, le superbe platane d'Orient, l'érable, le caroubier, le sycomore, le noyer, le châtaignier et le hêtre. Mais nous n'avons aucune observation exacte sur les divers niveaux auxquels chaque espèce d'arbre commence à croître: il est probable que les zones de végétation ont quelques rapports avec ceux de l'Italie et de la Sicile (2); mais les arbres du nord y descendent plus au midi que dans les Apennins. Les forêts du mont Hæmus présentent moins de mélange. Au nord, ce sont les chênes, les ormeaux, les tilleuls qui dominent; ni le platane, ni le caroubier, ni le sycomore n'ont passé la barrière du mont Hæmus, à moins que l'art et les soins des hommes ne les y aient forcés. Sur le Danube, les pommiers, les poiriers, les cerisiers, les abricotiers, les pruniers couvrent les collines; la Valachie en possède des forêts entières. Ces mêmes arbres fruitiers dépassent la chaîne de l'Hæmus et couvrent en beaucoup d'endroits les hautes collines de la Thrace, de la Macédoine et de l'Épire. Jusqu'au 40e parallèle, les oliviers et les orangers restent sur les bords de la mer, ayant encore à craindre la proximité des montagnes et des neiges; mais

(1) *Savary*, Lettre XXXI. — (2) Voyez la descrip. spéciale de ces pays.

au sud du 40e parallèle, le climat change tout-à-fait. Les pommiers et les poiriers disparaissent. Le principal arbre fruitier est l'olivier, dont les bois entiers, entremêlés de lauriers et de myrtes à larges feuilles, ornent les côtes de la Crète et de l'Attique. Là s'élèvent aussi l'oranger, le figuier, le pistachier-lentisque, l'arbre à mastic (*pistachia terebinthus*), le mûrier noir et le grenadier. Plusieurs de ces fruits paraissent indigènes dans la Grèce, et entre autres l'olivier, que Tournefort trouva spontané sur le mont Ida (1).

« Les buissons et les arbustes y prennent un autre caractère, les labiées frutescentes y dominent; mais ce que l'œil distingue avec le plus de plaisir, c'est le laurier-rose et le câprier en buisson; l'un dessinant les cours des ruisseaux, l'autre se groupant avec les rochers; on voit aussi partout le laurier-cerise, deux espèces d'*arbutus*, savoir, l'*unedo* et l'*andrachne*. Le sol de la Grèce étant en grande partie calcaire, les végétaux propres à cette sorte de terrain y abondent. C'est ainsi que les montagnes de la Crète se couvrent de *stachys cretica*, herbe aux blessures, d'acanthe à feuilles de chardon, de chicorée épineuse, d'*origanum dictamnus*, dictame de Crète, d'*astragale tragacanthe*, d'où se tire la gomme adragant, de sauges à pommes, etc. Le *cistus creticus*, qui croît spontané et cultivé dans les îles de l'Archipel, fournit le véritable laudanum oriental. Les résines aromatiques ou autres abondent aussi dans l'Archipel. Nulle part les lentisques et les térébinthes ne sont aussi beaux et aussi communs que dans l'ancienne Délos. On désigne comme indigènes de l'Archipel et des environs de Constantinople le coton herbacé, l'œillet arbrisseau, le *lichen parellus*, avec lequel on prépare le beau rouge végétal appelé *archil*, et une foule d'autres plantes

(1) Voyage dans le Levant, t. I, p. 19.

qui ne peuvent pas figurer dans un aperçu géographique. Mais observons que la vigne donne des produits différens sur les bords du Danube et sur les rivages de l'Archipel; les raisins de la Grèce contiennent plus de principes sucrés, et fournissent des vins de liqueur; ceux de la Valachie produisent un suc plus aqueux et plus acide; tandis que les vignobles de la Servie et de l'Hertzegovine, abrités contre les excès de chaleur et de froid, donnent des grappes remplies d'un jus généreux et propre à faire des vins également forts et agréables. Avec un peu plus de culture, la Turquie d'Europe réunirait tout ce que les vignobles du monde entier produisent de plus vanté.

« Les végétaux du midi et du nord se mêlent sur les rivages du Bosphore. M. Olivier (1) dit que le chêne à grappe (*quercus racemosa* de Lamarck) et le châtaignier y abondent, ainsi que les cyprès, les tilleuls, les marronniers, les arbousiers, les myrtes, les genêts. Quel voyageur n'a pas visité le fameux platane du village de Buyuk-déré! Les terrains bas sablonneux sont couverts de *convolvulus persica*. Le *dyospiros lotus* entre dans la nourriture des Turcs. Les côtes de Gallipoli, en Europe, sont ornées de *clematis cirrhosa* et de la jolie *daphne cretica*, et du *spartium parviflorum*, arbrisseau qui s'élève à 5 pieds. Mais les transitions entre les végétations au nord et au sud de la Turquie d'Europe doivent être observées dans l'intérieur de la Thrace et de la Macédoine, où les botanistes n'ont presque pas pénétré. Il est aussi très-difficile de déterminer quels végétaux la culture a ajoutés à ceux qu'avait donnés la nature; les noms qu'on trouve chez les anciens sont d'une signification si douteuse! M. Olivier s'étonne que la plupart des médailles de Nio portent un palmier à leur revers, et

(1) *Olivier*, t. I, p. 66.

que cependant il ne s'en trouve plus dans l'île aujourd'hui : cet arbre est même assez rare dans l'Archipel; et ceux que l'on trouve à Scio, en Crète, et à Naxos ne donnent pas de fruit (1). Mais le signe du palmier sur les monnaies vient des Phéniciens ou de la mythologie, et n'a pas plus de liaison avec la *flore* de l'archipel que le lion sur les monnaies danoises avec la *faune* du Jutland.

« Il serait difficile de caractériser d'une manière générale le règne animal dans la Turquie d'Europe. Les chevaux thessaliens étaient estimés à cause de leur beauté et de leur force. Les Turcs ont amené dans le pays la race tatare, et, par le croisement de ces deux, l'une et l'autre ont gagné. La Moldavie produit aussi beaucoup de chevaux; les plus estimés viennent des montagnes; ils sont de petite taille, et ressemblent beaucoup, pour la force et la vitesse, aux chevaux russes. Ceux que l'on élève dans les plaines sont plus grands. On en rencontre de sauvages sur toutes les frontières, dont une partie se tue à la chasse pour servir d'alimens. Les ânes et les mulets sont aussi beaux ici qu'en Italie. Les bestiaux sont forts, surtout en Grèce et en Valachie. On compte plus de 30,000 bêtes à cornes qui sortent de la Valachie pour la Bosnie, d'où elles passent à Constantinople. Les pâturages et les prairies y sont si bons et si renommés, que les voisins mêmes y conduisent tous les ans plusieurs milliers de chevaux et de nombreux troupeaux de moutons pour y engraisser.

« Les moutons abondent en Macédoine, en Thessalie et en Livadie, ainsi que dans la Valachie. Les chèvres sont de la plus grande utilité pour les habitans des montagnes. Les gros aigles qui abondent dans les environs de Babadagi donnaient autrefois aux Turcs les meilleures plumes pour leurs flèches; elles se vendent fort cher. Les forêts et les

(1) *Théophr.*, Hist. plant., III, c. v.

montagnes sont remplies de chevreuils, de daims, de sangliers; et les bêtes carnassières que l'on y trouve sont les renards, les ours, les loups-cerviers; il y a encore une espèce particulière de loups de plaine, de moindre grandeur que ceux que l'on rencontre dans les montagnes. Ces loups habitent surtout le rivage du Danube, et se retirent dans les roseaux des lacs et des marais qui y communiquent. Les perdrix, les outardes, sont d'un goût délicieux et en grand nombre, surtout dans les plaines qui avoisinent le Danube. La Grèce et les îles sont moins abondamment fournies de gibier, mais les poissons les en dédommagent amplement.

« Les lions ont jadis vécu en Grèce. Ils se tenaient, du temps d'Aristote, entre les fleuves Achéloüs en Acarnanie, et celui de Nessus en Thrace; ils occupaient ainsi une partie de la Grèce qui certainement n'est pas la plus chaude. Les hommes les auront d'abord resserrés et à la fin exterminés (1). Peut-être était-ce une variété particulière à la Grèce et à l'Asie-Mineure.

« Une production merveilleuse de la Valachie, c'est une cire verte, ouvrage d'une espèce d'abeilles plus petites que les abeilles ordinaires. Elle se recueille sur certains arbustes, où ces industrieux insectes viennent la déposer : on en fait des bougies qui étant allumées exhalent un parfum des plus agréables.

« Les modernes n'ont presque rien pu apprendre sur les productions minérales de la Turquie. Les Ottomans se soucient peu de ce genre de richesse. Les rivières de la Valachie roulent des paillettes d'or qui sont recueillies par les Zigueunes ou Bohémiens errans. Cette province possède également du sel fossile. Mais le règne minéral de la Valachie et de la Moldavie dépend entièrement de celui des

(1) *Hérod.*, l. VII, c. CXXVI. *Arist.*, Hist. anim., l. VI, c. XXXI.

monts Karpathes. Parlons du système des montagnes dardaniennes ou grecques. Le mont Hæmus, le mont Scardus, et toute la chaîne des montagnes albanaises et bosniaques, abondent en mines de fer; c'est tout-à-fait la répétition des montagnes de la Styrie ou de l'ancien *Noricum.* Probablement la composition géognostique est aussi la même; quelques roches micacées, talqueuses et granitiques sont vaguement indiquées par les voyageurs. On a exploité jadis des métaux précieux dans diverses parties de cette chaîne; mais il semble qu'on ne les tirait que d'un minerai de cuivre aurifère et argentifère. Les relations modernes en offrent peu d'indices.

« Dans le mont Pangéus, en Macédoine, il y avait partout des mines d'or et d'argent qui s'étendaient jusqu'en Péonie, c'est-à-dire au-delà du fleuve Axius. Même en Péonie, les cultivateurs, en labourant la terre, découvraient des paillettes d'or (1). Les mines d'argent de Laurium, qui, selon Xénophon, ne devaient jamais s'appauvrir, et qui cependant étaient déjà épuisées du temps de Strabon (2), se trouvaient à l'extrémité de la péninsule attique, près les bords de la mer. Un semblable emplacement d'une mine très-riche est assez singulier.

« C'est des carrières du mont Marpèse, dans l'île de Paros, que l'antiquité tirait ces fameux marbres dont les blocs énormes brillaient dans les monumens de leurs villes, dont l'Égypte même orna la façade de son labyrinthe (3). Ce marbre était très-recherché par les anciens sculpteurs, qui l'employaient de préférence à tout autre. Cependant

(1) *Hérod.*, l. V, c. XVI, etc.; l. VII, c. CXIII. *Thucyd.*, l. II *Strab*, l. VII, Epist. *Ovid.*, Fast., l. III, v. 739. Le voyageur *La Condamine*, en 1781, vit de l'argent et des émeraudes qu'on avait tirés d'une mine près la Cavase. Abr. des Mém de l'Acad. des Sciences, t. VII. p. 45. *Félix Beaujour* n'en parle pas. — (2) *Xen.*, Rat. Redit., p. 924, 27e édit. Paris, 1625. *Strab.*, l. IX, p. 275. — (3) *Plin.*, l. XXXVI, c. V et XIII. Steph. de Urbibus, in Marpes. *Strab.*, l. XI, p. 335.

sa qualité ne répond pas toujours à sa renommée, s'il faut en croire les voyageurs modernes; les lames cristallines dont est formé son tissu égarent l'œil par des reflets trompeurs, et volent en éclats sous le ciseau (1) : ce défaut est racheté par d'autres qualités excellentes, surtout par son éclat et son extrême blancheur. Le marbre coralitique, d'un grain semblable à de l'ivoire, n'est connu que par des bustes antiques; le marbre pentélique tire son nom d'une montagne près d'Athènes. On reconnaît ce beau marbre statuaire à certaines veines verdâtres qui en séparent les masses. Le mont Hymète, à peu de distance du mont Penteli, donnait un marbre statuaire d'un blanc cendré.

« La terre sigillée de Lemnos était autrefois en usage dans la médecine. C'est une argile ochreuse, ou un bol coloré par un peu de fer. La cimolite, ou terre cimolée, est aussi une argile d'un blanc grisâtre, qui passe au rougeâtre par l'exposition à l'air. Hawkins l'a retrouvée dans l'île Argentière, autrefois Cimolo, d'où les anciens la tiraient pour l'employer à blanchir les étoffes, propriété qu'elle possède à un degré éminent (2). Nous ne parlerons pas de la célèbre argile à potier de l'île de Samos et d'autres terres communes.

« Il y avait des mines de cuivre mêlé de fer dans l'île d'Eubée. Celles d'or et d'argent à Siphnos, aujourd'hui Siphanto, furent couvertes ou englouties par la mer (3). Cette île est riche en plomb la mine est grisâtre et lisse, elle donne un plomb qui approche de l'étain (4). L'île de Thasos renfermait, outre ses belles carrières de marbre,

(1) *Tournefort*, Voyage, t. I, p. 202. *Haüy*, Traité de minéralogie, t. II, p. 163 et 164. — (2) *Haüy*, t. IV, p. 446. M. *Olivier* prétend que c'est une roche porphyritique tombée en décomposition, t. I, p. 323. Cfr. *Plin.*, Hist. nat., l. XXXV, c. XVII. *Hill.*, sur Théophraste, p. 204, Paris, 1754. — (3) *Pausan.*, l. X, c. II. *Steph.* de Urbibus, in Siphno.
(4) *Pococke*, Voyage, l. III, c. XXIII.

une fameuse mine d'or (1). On sait qu'un promontoire de Naxos s'appelle cap Smeriglio, parce qu'on y trouve le meilleur émeri. Les carrières du mont Ocha fournissaient de l'asbeste assez long et assez flexible pour qu'on pût en fabriquer des toiles incombustibles (2).

« Les sources de bitume doivent être en assez grand nombre. Une des plus célèbres se trouve dans l'île de Zante, l'ancienne Zacynthe. Cette île offre un sol qui abonde en plâtre. Le terrain semble être creux et résonne sous les pieds du voyageur effrayé. Deux bassins de 15 à 20 pieds de diamètre retiennent des eaux limpides et froides, du sein desquelles il s'élève un bitume liquide qui, en bouillonnant, nage sur la surface. Spallanzani y plongea un thermomètre de Réaumur qui était à 24 degrés, et qui descendit aussitôt à 17. Hérodote a vu cette source il y a 2300 ans. »

(1) *Hérod.*, l. II, c. x et xliv; l. I et XXXIII, c. xxx et xxxv. *Pausan.*, l. V, c. xxv. La carrière est encore exploitée.

(2) *Strab.*, X, p. 304.

LIVRE CENT DIX-HUITIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description spéciale de la Turquie d'Europe. — Coup d'œil historique. — Gouvernement, mœurs des Turcs. — Première division. — Description des provinces immédiates de l'Empire.

« Les ténèbres qui enveloppent l'histoire des nations turques nous dérobent aussi l'origine de la tribu qui s'est rendue célèbre sous le nom d'*Othmans*, qu'on prononce en arabe *Oschman*. Nous avons déjà vu que des Turcs, gouvernés par des princes de la race de *Seldjoukide*, possédaient dans les Xe, XIe et XIIe siècles, un État puissant qui, sous le nom de *sultanat de Koniéh* ou de *Roum*, embrassait l'Asie-Mineure, avec l'Arménie et la Géorgie. Les Mongols détruisirent ce sultanat vers l'an 1308, et aussitôt on vit paraître à sa place la puissance ottomane. Le savant de Guignes a cru prouver que ces Ottomans (1) étaient une tribu koumanienne, chassée du Khorassan par ces mêmes Mongols, et qui était venue s'établir dans les monts Taurus sous la protection des sultans de Roum, vers l'an 1231. Quoi qu'il en soit, un des chefs de cette tribu, nommé Othman, se rendit indépendant vers l'an 1300; et ses successeurs, échangeant le titre d'*émir* contre celui de *sultan*, surent, dans le cours d'un siècle, étendre leur puissance des bords de l'Euphrate aux rives du Danube. Déjà la Thrace, la Servie, la Macédoine, la Thessalie, leur obéissaient; déjà Constantinople était enveloppée par leurs conquêtes, lorsque Tamerlan, en 1402, ayant défait le sultan Bajazeth Ier, l'Empire ottoman sembla s'écrouler. Constantinople respire; mais Ma-

(1) Histoire des Huns, etc., t. IV, p. 350.

homet Ier, aidé du visir Ibrahim Khan, rétablit les affaires des Turcs. Le grand Amurat II lutte contre Jean Hunyade et Scanderbeg, ennemis dignes de lui; il punit la perfidie des chrétiens par la défaite de leur grande armée à Varna. Mahomet II se rend maître de Constantinople en 1453; de Trébizonde jusqu'en Bosnie, rien ne résiste à ses armes; il soumet la Crimée; ses flottes attaquent même l'Italie. Sélim Ier, en 1517, renverse le sultanat des Mamelouks, et subjugue la Syrie avec l'Égypte. Rhodes est enlevée à ses valeureux chevaliers. La Hongrie, déchirée par des guerres civiles, ouvre, en 1529, à Soliman II le chemin de Vienne : mais cette cité impériale devient la borne fatale des progrès du croissant. Cependant Sélim II enleva aux Vénitiens l'île de Chypre; et la défaite navale des flottes turques près Lépante, en 1571, n'eut aucune conséquence importante. Mais une suite de sultans faibles et des révolutions de sérail semèrent dès lors dans l'Empire le germe de l'anarchie. Sous Mahomet IV, l'énergie de la nation semble se réveiller; l'île de Candie est conquise; Vienne est assiégée une seconde fois en 1683; la conquête de Bagdad semble marquer la supériorité des Turcs sur les Persans; cependant il n'y avait plus à Constantinople ni des Soliman ni des Amurat. Un siècle se passe en guerres fréquentes et peu décisives : Azof, du côté du nord, acquise en 1642, est successivement perdue et reconquise. La Morée, perdue en 1699, rentre peu après sous la domination turque. L'Autriche qui, en 1699 et 1718, avait obtenu de grandes cessions en Servie et en Valachie, perd ces avantages dans le honteux traité de 1739, qui força les Russes mêmes à rendre les conquêtes qu'ils avaient faites sous la conduite de Munnich. Néanmoins cette guerre même apprit aux Russes et à l'Europe le secret de la faiblesse ottomane. Bientôt la Russie ose seule lutter contre les Turcs; elle les écrase par terre et par mer. Ro-

manzoff franchit le Danube, la flotte d'Orloff fait le tour de l'Europe; dans la baie de Tchesmé, les flammes dévorent la marine turque. Le traité de 1774 rend la Crimée et le Kouban indépendans, y livre aux Russes les places militaires les plus importantes, et ouvre à leur pavillon la mer Noire et le canal des Dardanelles. La Porte Ottomane essaya d'éluder ces dures conditions : il n'en résulta que l'occupation de la Crimée par les Russes, en 1783, et cinq ans après, une guerre ouverte avec la Russie et l'Autriche. Grâce à l'inexpérience de Joseph II et du prince Potemkine, grâce aux audacieux efforts de Gustave III, à l'intervention de la Prusse et de l'Angleterre, cette guerre, qui semblait annoncer l'expulsion des Turcs de l'Europe, se termina par la perte d'Otchakoff. Mais la Russie depuis sut profiter habilement des circonstances de la révolution française pour entraîner les Turcs dans une alliance plus funeste qu'aucune guerre. Un divan faible ou corrompu sacrifia, à l'espoir de la reprise de l'Égypte, l'indépendance de l'Empire entier. Les escadres russes passèrent sous les murs sacrés du sérail : les armées russes s'établirent dans les îles de la Grèce ; c'est le nom de la Russie qu'invoquent et les rebelles de la Servie, et les mécontens de la Valachie; de toutes parts la puissance russe cerne et presse la Turquie.

« Un gouvernement européen, maître de ces vastes contrées, en ferait un des plus beaux empires; il tirerait surtout de grands avantages commerciaux de cette situation qui place les provinces ottomanes au centre des trois anciennes parties du monde, et qui, par la Méditerranée, l'Euphrate et le golfe Persique, leur ouvre les deux Océans du globe. Les Turcs ne veulent pas de dénombremens ni de levées topographiques; ils ignorent également si leur empire est aussi dépeuplé que plusieurs Européens le représentent, ou si nous nous exagérons, sous ce rapport, leur faiblesse. »

D'après les idées des musulmans et de tous les Orientaux, c'est presque un sacrilége, puisque c'est contrôler les œuvres de la Providence, que de chercher à connaître le nombre précis des habitans de leur pays. Le sultan actuel, Mahmoud, qui a secoué tant de préjugés répandus chez ses sujets, a bien essayé le premier de faire faire des recensemens; mais ces documens, qu'il est difficile de croire exacts, sont restés secrets. Les écrivains qui ont estimé le nombre des habitans de la Turquie d'Europe à 22 millions, et ceux qui l'ont rabaissé à 8 millions (1), donnent également des raisons plausibles de leurs calculs. Cependant il paraît certain que ce dernier nombre est encore exagéré.

« Une esquisse de l'état moral et politique des Ottomans présentera moins d'incertitude et plus d'intérêt. On s'accorde à nous représenter les Turcs comme des hommes grands, bien faits, robustes, d'une physionomie rude, mais souvent noble, ayant le teint légèrement basané, et les cheveux souvent plus bruns que noirs (2). La gravité naturelle de leur maintien est augmentée par l'ampleur des habits, par la coiffure imposante des turbans et par la grandeur des moustaches; ce dernier ornement leur est sacré comme à toutes les nations asiatiques (3). Rien dans leur extérieur ne rappelle cette origine mongole que leurs auteurs nationaux leur attribuent; ils semblent ne différer des autres peuples de l'intérieur de l'Asie que par des changemens avantageux qu'on peut attribuer au mélange du sang européen. D'ailleurs la langue des Turcs, d'après l'opinion unanime des savans, offre, dans ses élémens fondamentaux, la plus grande ressemblance avec le tatare. Mais

(1) *Bruns*, Magasin géograph., I, cah. 1, 68-74. Comp. *Ludecke*, Relation authentique de l'Empire ottoman. *Eton*, Vue de l'Empire ottoman. *Tott*, Mémoires, etc.

(2) *Busbecq*, *Ludecke*, lady *Montague*, etc.

(3) *Tott*, Mémoires, I, 191.

les écrivains turcs ont introduit dans le beau style une foule de mots et de tours tirés de la riche langue arabe, ou de l'idiome élégant des Persans modernes; ce qui a fait donner à leur langue le surnom de *Mulemma* ou Cavale-Pie (1). Comme les Turcs sont, de tous les peuples venus de l'Asie centrale, les plus récemment entrés en Europe, et comme d'ailleurs leur gloire et leur puissance ancienne leur ont inspiré beaucoup d'orgueil national, ils conservent encore, et surtout dans les provinces asiatiques, la même croyance religieuse, les mêmes mœurs et les mêmes usages qui les distinguaient il y a trois siècles : constance louable, si elle était éclairée et guidée par une saine politique!

« Une nourriture frugale, et surtout composée de végétaux; l'abstinence, du moins assez générale, du vin; l'habitude des exercices mâles, tels que l'équitation et le maniement des armes, mais non pas la danse; une hospitalité grave et cérémonieuse, beaucoup de silence, beaucoup de dévotion extérieure, des habitations simples et tranquilles, des jardins romanesques et solitaires : tels sont les pricipaux traits qui donnent à la vie des Turcs, et l'on peut ajouter des Orientaux en général, un caractère original et singulier.

« L'indolent Turc ne connaît point l'agitation de nos sociétés; il se repose mollement sur les coussins de son sofa, fume son tabac de Syrie, s'échauffe avec du café de Moka, regarde les danses exécutées par des esclaves; quelques grains d'opium le transportent dans le troisième ciel, au milieu des beautés immortelles. Mais, dans cette vie terrestre, la polygamie est loin d'offrir à tous les musulmans cette moisson de voluptés licencieuses dont ce seul mot excite l'idée chez nos jeunes gens. Les femmes turques étant en possession du droit de dépenser beaucoup et de

(1) *Adelung*, Mithridates, I, 459 et suiv. *Jenisch*, de fatis linguarum oriental. *Meninski*, Dictionar. Turcicum, etc.

ne rien faire, les hommes peu fortunés se gardent bien de se charger de l'entretien de plus d'une épouse. Quelquefois les personnes aisées du sexe, ou leurs parens, exigent dans le contrat de mariage une renonciation formelle au droit qu'ont les sectateurs de Mahomet d'épouser quatre femmes. La polygamie n'est donc qu'une sorte de luxe chez les riches et les grands. Des esclaves géorgiennes, circassiennes, mais surtout lesghiennes, peuplent leurs *harems*, ou ces appartemens isolés et sacrés à l'enceinte desquels la jalousie orientale a restreint l'empire de la beauté. Hors ces harems, que nous nommons improprement *serails* (1), les musulmanes, soit épouses, soit concubines, ne paraissent que couvertes de triples voiles et d'habits qui dérobent, même aux yeux les plus pénétrans, et les traits et la taille de ces momies ambulantes. Ce n'est que dans des bains soigneusement fermés, ou au fond de leurs harems, que les femmes se réunissent entre elles et se donnent des fêtes; c'est là qu'elles se régalent de sorbets, de confitures, de café, et même, dit-on, de tabac; c'est là qu'elles étalent leurs robes, leurs dentelles, leurs bijoux, et qu'elles goûtent le plaisir de critiquer leurs maris ou leurs voisines. Elles y font venir des danseuses, qui leur procurent les spectacles les plus lascifs; mais aucune femme honnête ne danse elle-même en Turquie. Les mosquées n'offrent point d'occasions de liberté aux dames turques; Mahomet les a dispensées d'aller aux prières publiques. Malgré tant d'entraves, les belles musulmanes, à ce qu'on prétend, savent se venger en secret d'un époux indifférent ou infidèle; grâce à la médiation discrète des marchandes de modes, la plupart juives ou arméniennes, l'amour franchit quelquefois les triples murs qui entourent le harem d'un redoutable pacha. On a prétendu, peut-être à tort, que

(1) Sérail ou seraï, est un mot persan qui signifie *palais*.

des bouquets de fleurs, arrangés d'une manière mystérieuse et emblématique, servent en guise de billets doux, que les belles turques n'entendraient guère, puisque, pour la plupart, elles ne savent pas lire (1).

« Plusieurs traits semblent indiquer chez les Turcs un fonds de douceur naturelle. Cet esprit de charité, qui empêche les Indiens d'ôter la vie aux animaux, semble également guider les maîtres du Bosphore. Dans les villes turques, les chiens et les chats vivent dans une abondance qu'envieraient nos mendians; des troupes de pigeons se croisent dans l'air, et viennent demander aux barques chargées de grains un tribut qu'on ne leur refuse guère; des oiseaux aquatiques peuplent les bords du canal de Constantinople; leurs nids sont respectés par les enfans mêmes, qui, dans d'autres contrées, les poursuivent avec une ardeur si cruelle. Les Turcs étendent cette bienveillance sur les arbres; un préjugé utile et aimable défend à un propriétaire cupide de priver la ville ou les campagnes d'un ombrage salutaire et agréable. Les riches se font gloire d'embellir les promenades publiques, soit par des fontaines, soit par des lieux de repos : deux objets rendus indispensables par la fréquence des ablutions et des prières que la religion mahométane ordonne. Les *khans* ou *karvanserais* sont des auberges publiques où l'on loge gratis les voyageurs et les artisans. Enfin, chez des propriétaires turcs, dans les campagnes des environs de la capitale et à Candie, plus d'un voyageur a observé des mœurs pures, du bonheur domestique, et une hospitalité vraiment patriarcale (2).

« Mais l'extrême orgueil des Turcs, rendu plus choquant

(1) Lady *Montague*, lettres. Comp. *Hammer*, dans les *Fundgruben des Orients*, N. I., ou dans les *Annales des Voyages*.

(2) *Savary*, Lettres sur la Grèce. *Schulze*, dans la Collection de *Paulus*, VII. *Chandler*, Voyage en Asie-Mineure, *passim*.

par la rudesse de leurs manières, a tellement blessé la plupart des voyageurs, qu'ils n'ont prétendu voir dans ce peuple entier qu'une horde féroce, ignare, grossière et incapable de recevoir aucune sorte de civilisation. L'Europe a oublié la gloire, la puissance et la politique des Amurat et des Soliman; à nos honteuses craintes, à une stupeur mêlée d'admiration, a succédé un mépris extrême et injuste. On ne se rappelle jamais assez que les nations ne sont que ce que leurs lois et leurs institutions leur permettent d'être.

« Ce n'est pas le despotisme, dans le sens européen et moderne de ce mot, qui fait le malheur et la faiblesse de la Turquie. Le sultan, qui prend aussi le titre de *padi-schah*, qu'on a traduit par *grand-seigneur*, ne jouit pas légalement d'une autorité illimitée: il n'ose s'écarter d'aucune des règles prescrites par le Coran, loi divine qui oblige tous les *moslim*, ou musulmans, tous les vrais croyans. Il nomme et révoque à son gré les grands fonctionnaires civils et militaires; il est maître de leur fortune et de leur vie: mais l'exercice de ce droit redoutable rencontre de grands obstacles; tel pacha bat les armées qu'on envoie pour le chasser de son gouvernement; tel autre renvoie à Constantinople la tête du *capidgi* venu pour chercher la sienne. Cependant ces restrictions du pouvoir des sultans, quelque réelles qu'elles soient, ne font pas, quoi qu'on en ait dit (1), de la Turquie une monarchie limitée dans le sens européen. On peut, avec plus de raison, voir dans la constitution de cet empire une tyrannie militaire tombée en dissolution et dégénérée en anarchie. Les règles du Coran sont très-vagues; l'opposition du peuple et des pachas ne présente qu'une triste série d'insurrections dévastatrices. Deux principes peuvent caractériser l'état politique. Le premier

(1) *Porter*, Observations on the religion, law, etc., of the Turks, 2e édit. Londres, 1771, principalement dans le chapitre VI, p. 75-78.

est celui qui permet à tout homme revêtu d'un pouvoir de le déléguer tout entier à un autre; ainsi, le sultan est le lieutenant du prophète; chaque pacha représente le sultan; chaque soldat porteur d'un ordre représente le pacha (1). Ce principe qui, en multipliant à l'infini le nombre des oppresseurs, fait peser l'oppression sur toutes les classes, tient à l'origine militaire de l'Empire turc. Cette nation victorieuse administre encore ses vastes conquêtes comme une ville prise d'assaut; c'est moins une nation qu'une armée campée au milieu des nations vaincues. De là un deuxième principe fondamental: toutes les personnes et les choses conquises par les Ottomans sont la propriété du sultan. D'abord, les personnes le sont; que peuvent être des chrétiens, des juifs, des Arméniens, et d'autres *chiens*, sinon les esclaves du vainqueur? Il leur a permis de vivre; mais ils doivent acheter cette permission en payant un tribut, dont la quittance porte ces mots: *Rachat du coupement de la tête.* Ce même principe, appliqué aux terres, empêche même les Turcs d'avoir aucun droit de propriété inamovible; ils ne sont que les usufruitiers de leurs possessions; et quand ils meurent sans laisser d'enfant mâle, le sultan est leur héritier; s'il y a des fils, il ne peut réclamer qu'un dixième de la succession; mais ce sont des employés du fisc qui évaluent arbitrairement ce dixième (2). Les fonctionnaires de l'Etat ne jouissent pas même de ce droit incomplet; tout ce qu'ils possèdent est censé appartenir au sultan, dès qu'ils n'existent plus. Cette instabilité des propriétés est cause que personne n'ose entreprendre des constructions dispendieuses et solides (3); les Turcs aiment mieux ramasser des bijoux et des richesses faciles à emporter ou à cacher. Le seul moyen de mettre ses propriétés à l'abri d'une confisca-

(1) *Volney*, Voyage en Syrie, etc., II, chap. du gouvernement des Turcs. — (2) *Ludecke*, Relation de la Turquie, I, § 63, 1re édit. — (3) Lady *Montague*, Letters, vol. II, lett. 32.

tion, de l'aveu même d'un apologiste des Turcs, c'est d'en faire un *vakf*, c'est-à-dire un legs pieux à une mosquée; le propriétaire, en payant un léger droit à la mosquée, devient alors un fermier inamovible (1); mais les gens de loi chargés de veiller sur ces legs sont presque les seuls qui profitent d'une institution aussi singulière. Ajoutez aux deux principes déjà exposés, la vénalité la plus scandaleuse. Les places de pacha, de cadi, tous les emplois se donnent au plus offrant; il est naturel que pendant la durée, ordinairement courte, de leurs fonctions, ces individus s'empressent à se dédommager aux frais de leurs administrés. L'obscurité des lois accroît l'anarchie: il manque à ce vaste Empire un code plus précis et plus conforme aux circonstances que celui de Soliman II, où l'on trouve la substance des codes de Justinien et de Théodose, renforcés de la morale du Coran; il y manque des institutions propres à contenir la puissance arbitraire des gens en place, et à garantir l'exécution des lois contre l'influence des personnes.

« La faiblesse de la plupart des princes nés dans le sérail les a engagés à se décharger des soins du gouvernement sur un premier ministre, qu'on appelle en Turquie *vésir-azem*, ou grand-visir. Ce grand personnage est, dans toute l'étendue du mot, le lieutenant du sultan; il garde le sceau impérial, il commande les armées en personne, il dispose des finances, il nomme à tous les emplois administratifs et militaires; mais plus le grand-visir est puissant, plus sa responsabilité est terrible: tous les malheurs de l'Etat lui sont attribués, disettes, incendies, défaites, révoltes, épidémies. Le glaive, toujours suspendu sur sa tête, le frappe également, soit qu'il déplaise au peuple, soit qu'il indispose le sultan. Entouré de piéges, en butte à tous les traits, il est extrêmement rare qu'un visir vieillisse au poste périlleux qu'il occupe.

(1) *Porter*, p. 79-80.

« Le *divan,* ou conseil d'Etat, se compose des principaux ministres. Le *reiss-effendi* est le plus grand chancelier de l'Empire, et le chef de la corporation des *kodja*, ou gens de plume, corporation qui a su s'acquérir une grande influence politique, et qui renferme aujourd'hui les hommes les plus instruits de la nation.

« L'*ouléma,* ou le corps des docteurs en théologie et en jurisprudence, est chargé de veiller au maintien des lois fondamentales de l'Empire. Ces lois se réduisent au Coran et aux commentaires que d'anciens docteurs ont composés sur ce livre saint des mahométans. Les membres de ce corps portent le titre d'*oulémas* ou *savans*, et souvent prennent celui d'*effendi;* ils réunissent le pouvoir judiciaire au pouvoir religieux; ils sont à la fois les interprètes de la religion et les juges de toutes les affaires civiles et criminelles; on ne peut légalement les faire mourir sans le consentement de leur chef (1).

« Le *moufti* ou *cheikal-islam* est le chef suprême de l'ouléma et le vicaire du sultan, comme calife ou successeur de Mahomet, et chef de l'Eglise. Le sultan n'émet aucune loi, ne fait aucune déclaration de guerre, n'établit aucun impôt, sans avoir obtenu un *fetfa* ou décision du moufti. Cette place éminente serait une sorte de contre-poids à l'autorité presque illimitée du souverain, elle pourrait même souvent la paralyser, si les sultans ne s'étaient arrogé la faculté de déposer le moufti, de l'exiler, et même de le faire mourir après l'avoir déposé. Le moufti présente tous les ans au sultan les candidats pour les hautes magistratures judiciaires: ils sont pris dans le corps des oulémas. L'influence du moufti et des oulémas serait encore très-grande, s'ils avaient su se maintenir dans une réputation de probité; mais la vénalité de tous les emplois a introduit dans tous

(1) *Mouradja d'Ohsson*, Tableau de l'Empire ottoman.

les états et dans toutes les classes des habitans de cet Empire une avidité pour le gain et une corruption telle, que la moindre grâce, le moindre service ne s'obtiennent que par des présens. On achète la sentence du juge et la déposition des témoins, comme on achète un emploi, comme on achète la faveur d'un homme en place. Dans aucun pays de la terre les faux témoins ne sont si communs et si déhontés qu'en Turquie: état de choses d'autant plus terrible que tous les juges, le *molla*, le *cadi* et le simple *naïb*, prononcent sans appel. La jurisprudence turque est celle d'une tribu de guerriers nomades; après quelques sermens prêtés pour et contre par les deux parties adverses, le cadi prononce une sentence sans appel, appuyée par quelque verset du *livre très-saint*, le Coran, dont le nom signifie *lecture*. Infliger la bastonnade aux gens du peuple; faire payer au riche grec ou européen une amende, ou, comme on dit dans le Levant, une *avanie;* condamner un voleur à être pendu, voilà le savoir ordinaire d'un juge turc. Point d'instruction, point d'avocats; la justice est rendue ou l'injustice est consommée en peu d'heures. C'est ainsi qu'on a dû procéder dans le camp d'Othman; aussi les deux grands juges, celui de *Roumili* ou d'Europe, et celui d'*Anadhouli* ou d'Asie, portent-ils le nom de *juges de l'armée*, en turc, *kadi-laskar*, d'où les voyageurs ont fait *cadi-lesquiers* (1).

« L'Empire ottoman offre pourtant une sorte de représentation populaire. Les principaux délégués du peuple s'appellent *ayams*, d'un mot arabe qui signifie *œil*. Leur emploi est de veiller à la sûreté et à la fortune des particuliers, au bon ordre et à la défense de la ville, de s'opposer aux entreprises injustes des pachas, aux avanies des gens de guerre, et de concourir à la juste répartition de l'impôt.

(1) *Tournefort*, Voyage du Levant, II, lettre 14. *Volney*, Voyage en Syrie, II, *l. c.*

Ce sont ordinairement les hommes réputés les plus vertueux qui, d'après le choix du peuple, se chargent gratuitement de cette honorable fonction. Les ayams appellent à leur divan ou conseil les notables de la ville et les hommes de loi pour discuter les objets d'un intérêt commun, pour rédiger avec eux les réclamations à faire au pacha, pour établir de concert les motifs de plainte qu'ils peuvent juger nécessaires de présenter contre lui à la Porte. Presque tous les musulmans, depuis le négociant jusqu'au dernier ouvrier, appartiennent à une corporation quelconque, dont les chefs sont chargés de veiller aux droits de la communauté et des individus. Si le dernier artisan est cité devant un *mékémé* ou tribunal de justice, les chefs de la corporation à laquelle il appartient s'y présentent pour le défendre. On voit quelquefois la corporation entière intervenir en faveur d'un innocent; mais la plupart du temps elle n'obtient justice qu'en payant une forte somme d'argent.

« L'administration des provinces est modelée sur le système qui gouverne tout l'Empire. Les *pachas*, distingués par le nombre de *queues* ou de drapeaux, réunissent le pouvoir militaire au pouvoir administratif; et, par un abus encore plus préjudiciable aux intérêts du peuple, la plupart d'entre eux réunissent en même temps la ferme générale des impôts. Ce seraient tout-à-fait de petits sultans, si on n'avait pas laissé aux cadis tout le pouvoir judiciaire. Le mot *pacha* ou *bacha* est d'origine turque et signifie *chef*. Le pacha à trois queues a, comme le sultan qu'il représente, le droit terrible de punir de mort tous les agens qu'il emploie, et même tous les individus qui menaceraient la sûreté publique (1). Quelques pachas à trois queues ont le titre de *beylerbey*, c'est-à-dire *bey des beys*. Le pacha entretient un état militaire plus ou moins nombreux, suivant la position et les revenus du pachalik, et marche à

(1) *Ludecke*, § 60.

la tête de toute la force armée, lorsqu'il en est requis par le souverain, ou lorsque la frontière est menacée : les *beys* ou sous-gouverneurs sont sous ses ordres. Cette accumulation de pouvoirs livre souvent les provinces à la tyrannie. Dans la capitale, tout concourt à retenir les oppresseurs, la présence du souverain, une plus grande masse de lumières, une population immense, le partage du crédit, de la faveur, du pouvoir. Le grand-visir surveille les ministres, et en est surveillé à son tour; le sultan même a ordinairement sa police secrète; enfin, le peuple, qui se révolte contre ses tyrans en mettant le feu à la ville, trouve presque toujours un appui dans la jalousie, l'ambition ou la probité de quelque homme puissant; mais les provinces n'ont pas les mêmes ressources contre leurs pachas. Quand, à la longue, les plaintes et les insurrections ont prouvé l'oppression insupportable sous laquelle gémit une province, le gouvernement envoie un *capidgi* avec un ordre secret, ou un autre pacha avec une armée; on s'empare du pacha coupable, sa tête sanglante figure au-dessus de la porte du sérail, ses trésors vont grossir le fisc; et voilà les peuples vengés! C'est l'Empire romain avec ses proconsuls, ses préteurs, dont un *centurion* allait porter la tête au pied du trône, quand ils avaient assez long-temps pillé la Gaule, la Syrie ou l'Afrique.

« Un des plus grands maux de l'Empire ottoman est la diversité des religions. Les Turcs, avec tous ceux qui suivent la loi de Mahomet, ne forment pas un quart de la population en Europe. Les quatre cinquièmes, peut-être les deux tiers, se composent de nations chrétiennes. Outre les Grecs proprement dits, les peuples d'origine esclavone, tels que les Serviens, les Valaques, les Monténégrins, suivent le rit *grec oriental.* Cette Eglise grecque, traitée de schismatique par les catholiques romains, persécute elle-même avec acharnement le parti peu considérable des

Grecs-unis, c'est-à-dire de ceux qui reconnaissent l'autorité du pape. Les Arméniens forment une Eglise nombreuse, et d'autant plus puissante, qu'elle est environnée d'une réputation d'austérité et de probité. D'autres sociétés religieuses, telles que les jacobites, nommés *coptes* en Égypte, les nestoriens, les maronites, tirent quelque force de l'union qui règne dans le sein de chacune d'elles. Les Druses bravent de front le mahométisme. Les juifs fourmillent ici plus que dans aucun pays d'Europe. Toutes ces associations, à l'exception des Maronites et des Druses, étaient naguère privées de l'exercice libre de leur culte, soumises à des marques d'ignominie, livrées sans défense à l'injustice. » Mais dans ces dernières années, le sultan Mahmoud a publié un édit par lequel tous ses sujets, quelle que soit leur religion, sont déclarés égaux devant la loi.

L'*islamisme*, ainsi appelé du mot arabe *islam*, qui signifie *soumission à Dieu*, a pour fondateur, ainsi que tout le monde le sait, Mahomet : d'où lui vient aussi le nom de *mahométisme*. Cette religion prit naissance vers l'an 611 de notre ère.

« Les principaux préceptes sont la *purification*, la *prière*, « le *jeûne* du mois de Ramazan, mois pendant lequel on « doit s'abstenir durant le jour de tout aliment, et qui est « suivi de la fête du *Beyram*, pendant laquelle il est permis « aux fidèles de se dédommager des abstinences précédentes; l'*aumône légale* qui, se distinguant des charités re- « commandées pour chaque moment, consiste à donner « tous les ans aux pauvres le 40e de ses biens mobiliers; « enfin le pèlerinage de la Mekke que tout musulman, li- « bre et en bonne santé, est obligé de faire au moins une « fois en sa vie (1). »

(1) Ces renseignemens et les suivans sont tirés d'un exposé de la religion mahométane, que nous a confié en manuscrit M. *Reinaud*, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. J. H.

La prière a lieu cinq fois par jour; le vendredi est férié par les mahométans comme le dimanche par les chrétiens. Le mahométisme a conservé des anciens Arabes la pratique de la circoncision; il interdit le vin et toute boisson enivrante; mais il permet d'épouser quatre femmes à la fois, et autorise le mahométan à faire de ses esclaves femelles autant de concubines. Au reste, l'islamisme ôte à l'homme presque toute liberté, en lui persuadant que tout ce qui lui arrive, le bien comme le mal, est déterminé d'avance d'une manière invariable; c'est la doctrine du fatalisme.

L'islamisme a de tout temps été divisé en un grand nombre de sectes qui ont donné lieu à des guerres terribles. « La division commença immédiatement après Mahomet. « Le prophète, en mourant, ne laissait qu'une fille, mariée « à son cousin Ali, et il négligea de faire reconnaître celui-« ci pour son successeur. Ses compagnons ayant successi-« vement élevé au pouvoir Abou-Bekr, Omar et Osman, il « y eut, dès cette époque, des musulmans qui crièrent à « l'injustice, et qui refusèrent de reconnaître d'autre sou-« verain légitime qu'Ali. Plus tard, lorsque celui-ci eut été « nommé calife, plusieurs musulmans du parti contraire « se soulevèrent contre lui, et la guerre civile ensanglanta « les contrées soumises à la nouvelle religion. Telle est l'o-« rigine des deux principales sectes qui partagent encore « les musulmans, et qu'on nomme *sonnites* et *schyytes.* »

Les premiers admettent la succession des califes, telle qu'elle eut en effet lieu, regardant comme également saints tous les compagnons du prophète qui furent fidèles à sa loi; ils reconnaissent comme légales les explications théologiques et les décisions de ces divers personnages : de là leur nom dérivé du mot arabe *sonna* (tradition). Les *schyytes* ont été ainsi nommés d'un autre mot arabe qui signifie *sectaires*, par suite de leur amour exclusif pour Ali.

Les sonnites se subdivisent en quatre rites nommés *han-*

balites, *schaféites*, *malekites* et *hanéfites*, du nom de leurs fondateurs, Hanbal, Schaféi, Malek et Abou-Hanifa. Quant aux schyytes, leurs sectes sont aussi fort nombreuses. Les uns reconnaissent comme souverains légitimes les descendans d'Ali, jusqu'au dernier de tous qui, ayant disparu à l'âge de 12 ans, passa pour s'être caché dans quelque lieu inconnu, pour reparaître un jour sur la terre et y faire triompher la bonne cause. Ces personnages, au nombre de 12, furent nommés les *imans*, c'est-à-dire les chefs par excellence; et le dernier, dont le retour est attendu, est surnommé le *mahdi* ou le *dirigé*. D'autres sectaires considèrent Ali comme un être divin : tels sont les *nossairis* et les *motoualis*. D'autres *schyytes* admettent les six premiers imans, mais prétendent qu'au lieu du septième appelé *Moussa*, il aurait fallu proclamer un de ses frères nommé *Ismaël* : de là la secte des *ismaéliens*.

Enfin il existe encore deux sectes très-différentes des sonnites et des schyytes : ce sont les *yézidis* qui, tout en conservant un mélange de croyances chrétiennes et musulmanes, paraissent être formés des débris des sectes de mages, de manichéens et de sabéens; ce sont enfin les *wahabys* ou *wahabites*, qui admettent l'islamisme réduit à sa plus grande simplicité, reconnaissent un dieu unique, mais qui ont Mahomet en horreur (1).

« La funeste influence de l'islamisme s'étend même sur la constitution physique des musulmans, puisque la défense de boire du vin a mis en vogue chez les uns l'abus secret des liqueurs spiritueuses, et chez les autres l'usage funeste de l'opium. Le précepte des ablutions fréquentes engage les riches à construire beaucoup de fontaines publiques. Les cimetières turcs plaisent à l'homme religieux; les fleurs soigneusement entretenues sur les tombeaux, les

(1) Voyez pour l'historique de cette secte, t. VIII, p. 288.

cyprès qui les ombragent, les familles qui viennent y célébrer la mémoire des défunts, tout ce mélange de deuil, de dévotion et d'agrémens champêtres surprend et étonne agréablement le voyageur sensible (1).

« Les *dervis* sont des moines qui se livrent à des actes religieux tout-à-fait bizarres, consistant principalement en des danses convulsives.

« Les *imans* ou desservans des églises turques, appelées *mesged* ou mosquées, ne partagent en aucune manière le crédit et la puissance dont jouit le corps des oulémas.

« De ce que nous venons de dire sur la religion mahométane, il est facile de conclure que la civilisation littéraire et savante des Turcs est encore dans son enfance. Ils ont cependant senti la nécessité d'une instruction publique. Aux mosquées impériales de Constantinople, de Brouse, d'Andrinople, sont attachés des *médresséhs* ou colléges, auxquels on envoie, de toutes les parties de l'Empire, des jeunes gens pour s'instruire dans la loi du prophète, dans la jurisprudence religieuse, civile et criminelle, et pour connaître toutes les opinions bizarres, toutes les extravagantes subtilités des commentateurs du Coran. On leur fait subir divers examens; et lorsqu'on les juge assez instruits, on leur donne le grade de *mudéris* ou de professeurs. Ces colléges ont été fondés par différens sultans. Le premier le fut à Nicée, l'an 1330, par Orkhan; mais celui de la mosquée de Soliman, à Constantinople, est le plus estimé. Ils jouissent d'un revenu considérable, et fournissent à l'entretien de 2 ou 3 mille écoliers. Ces élèves occupent dans la suite toutes les places administratives et judiciaires. Mais en Turquie, comme ailleurs, les lumières, concentrées parmi un petit nombre d'individus, ne servent

(1) *De Chateaubriand*, Itinéraire, I, 36. *Castellan*, Lettres sur la Grèce, partie II, lettre 20e.

le plus souvent qu'à rendre la tyrannie plus ingénieuse. Aucune voie large et libre n'est ouverte en Turquie à la communication des idées. Les musulmans doivent à la vérité aux *kodjas*, ou gens de plume, un très-grand nombre d'ouvrages très-estimés parmi eux, relatifs aux langues arabe et persane, à la philosophie, à la morale, à l'histoire mahométane, à la géographie de leurs provinces; mais si dans ces ouvrages, écrits la plupart d'un style boursouflé, il se trouve quelques lumières, elles ne se répandent pas parmi la masse de la nation. La crainte de priver de leur état ce grand nombre de copistes, et la puissante opposition de presque tous les gens de plume, ont empêché les établissemens d'imprimerie de se multiplier en Turquie d'une manière solide. Ce pays nous montre ce que serait devenue la civilisation moderne de l'Europe sans le secours de ce noble art.

« L'absence des lumières savantes influe toujours sur l'état des arts utiles. Quoique les Turcs, surtout ceux d'Asie, ne soient pas dépourvus de goût pour l'agriculture, ce premier des arts languit dans toute l'étendue de l'Empire ottoman; on cultive mal des champs qu'on peut redouter de voir moissonner par un pacha ou par des brigands. L'industrie manufacturière se conserve dans quelques villes, parmi lesquelles, outre la capitale, on distingue Salonique, Andrinople et Roustchouck. Les principaux produits des fabriques sont des tapis, des maroquins, quelques soieries, du fil, des armes blanches. Le commerce s'alimente principalement par l'exportation des matières brutes, telles que laines, soies, cotons, cuirs, tabacs, quelques métaux, surtout du cuivre; les vins, les huiles, les figues, dattes, amandes, raisins de Corinthe et autres fruits, fournissent également de grands articles de commerce. Enfin nous tirons encore de ces contrées, de la garance, de la noix de galle, de l'alun, et diverses terres particulières, entre autres

celle appelée terre sigillée, et la substance argileuse et magnésienne nommée écume de mer.

« Les musulmans s'occupent peu de commerce; mais il y a parmi eux des agriculteurs instruits, et ils montrent une grande habileté comme fabricans de draps, comme armuriers et comme tanneurs; leurs ouvrages en acier et en cuivre, ainsi que leurs teintures, surpassent ou égalent tout ce que l'industrie européenne offre de plus parfait en ces genres (1). Ils ont aussi des tailleurs et des cordonniers plus intelligens que les nôtres. Les Grecs, étant en si grand nombre, se mêlent nécessairement de tous les arts, de tous les métiers; c'est parmi eux qu'on trouve les meilleurs marins de l'Empire ottoman. Les Arméniens sont ceux qui, dans l'Empire, font le plus grand commerce. Patiens, économes, infatigables, ils voyagent dans l'intérieur de l'Asie et dans l'Inde; ils ont des magasins et des correspondans partout. La plupart exercent des arts mécaniques; ils sont en même temps banquiers, fournisseurs, et hommes d'affaires des pachas et autres grands personnages. Les juifs se présentent ici sous des couleurs bien plus défavorables qu'en Europe; tout commerce pour eux est bon, s'il donne un bénéfice. Les riches font l'usure, et les douaniers turcs se servent des juifs pauvres pour évaluer les marchandises et en percevoir les droits.

« On ne saurait jamais évaluer, d'après les principes adoptés dans les Etats européens, les revenus d'un Etat où toutes les branches du pouvoir se ramifient d'une manière si singulière. Combien de sommes levées par les pachas, et dont jamais rien ne parvient dans les mains du *tefterdar-effendi!* Ce ministre des finances surveille le grand trésor de l'Empire, où sont versés les bénéfices résultans de la vente des grands emplois, ceux qui reviennent du renouvel-

(1) *Sestini*, Voyage dans la Turquie d'Asie, lettre 25.

lement annuel des *barats* ou firmans qu'obtiennent les *zaïms*, les *timariots*, et autres personnes investies des fiefs; le montant du *karatch* ou imposition personnelle sur les juifs et les chrétiens, le produit des domaines affermés et celui des douanes. Le *khasné-vekil*, eunuque noir, est chargé de l'administration générale du trésor impérial de l'intérieur, dans lequel sont versés les produits des confiscations et des hérédités qui servent à l'entretien du sérail. Enfin, le trésor personnel du sultan est administré par le *khasnadar-aga*, un des pages de confiance. Ce trésor, grossi par les épargnes de la plupart des sultans, s'alimente par les bénéfices de la monnaie.

« Quelques auteurs ont avancé que les revenus de l'Empire turc sont évalués à environ 160,000,000 de francs, et que les dépenses habituelles n'excèdent pas 120,000,000. D'autres ont porté ses revenus à 360,000,000, et ont évalué ses dépenses en proportion. Enfin, selon d'autres estimations, les revenus seraient de 72,500,000 de francs, et les dépenses de 69,000,000. On ne saurait ni approuver ni contredire ces sortes d'estimations. »

La Turquie doit au sultan Mahmoud des réformes qui auront peut-être quelque heureuse influence sur la civilisation de ce pays. Il avait un obstacle à vaincre : c'était la résistance des janissaires à toutes les innovations qu'il projetait dans les mœurs des Turcs. Le 15 juin 1826, un massacre général, imité de celui des Mamelouks en Egypte, a délivré le sultan des embarras que lui causait cette milice turbulente. Ce fut l'ère d'une existence nouvelle : tous les dehors de la civilisation européenne se firent bientôt remarquer au milieu du sérail; des bals où les femmes se montraient dans tout l'éclat de leur parure, des soupers où pétillait le vin de Champagne, parurent être le prélude à des réformes importantes autant qu'inespérées. En 1834, le système de levées en masse, qui ne fournissait que des

troupes irrégulières, a été remplacé par une milice recrutée, équipée et disciplinée à l'européenne. Le turban a cessé d'être la coiffure du musulman ; une calotte de drap ornée d'un long gland de soie l'a remplacé; une courte redingote bleue, des pantalons, des bottes à éperons, forment aujourd'hui tout le costume d'un défenseur de l'Empire ottoman. Le sultan lui-même se montre souvent vêtu à l'européenne. Il est vrai que ces changemens dans le costume n'ont pas rendu l'armée turque plus habile dans la tactique et dans les manœuvres militaires, et que les vieux musulmans voient avec peine détruire les caractères extérieurs de leur nationalité; mais il faut considérer que les prédécesseurs de Mahmoud, après bien des tentatives infructueuses, avaient renoncé à opérer des réformes beaucoup moins hardies.

« La marine turque, créée par Mahomet II, et devenue formidable sous Sélim Ier, tomba dans un état de langueur sous les premiers règnes du XVIIIe siècle. On l'avait rétablie, lorsqu'en 1770 les Russes la détruisirent presque entièrement. D'après les plans de Sélim III, elle fut mise depuis sur le pied anglais; elle consistait, il y a peu d'années, dans une trentaine de bons vaisseaux de ligne, avec un grand nombre de frégates et d'autres petits bâtimens, surtout des galères à rames, des chebecs, et autres constructions en usage dans la Méditerranée. » Mais en 1827 elle reçut à Navarin un terrible échec par la destruction de la flotte turco-égyptienne. Depuis cette époque, le sultan s'occupe de relever sa marine.

La Turquie ne connaissait pas de divisions civiles : elles étaient toutes militaires et le résultat de la conquête. L'une des principales réformes qu'a résolues Mahmoud a été de séparer l'autorité civile de l'autorité militaire : il est vrai que cette organisation nouvelle est loin d'être accomplie, attendu que la population la repousse presque partout.

Aussi les divisions administratives ont-elles fréquemment varié depuis quelques années. L'administration des provinces ou des *eyalets* est depuis long-temps conférée à ferme à des *pachas* ou à des *moussellims*, suivant leur importance militaire : il arrive souvent que tel gouverneur, au moment de sa nomination, obtient quelquefois qu'on réunisse deux ou trois gouvernemens en un seul; dès lors une ordonnance qui opère ce changement bouleverse tout à coup la division administrative précédemment adoptée. De plus, les événemens d'une guerre ou d'une insurrection déterminent souvent le gouvernement à réunir dans une seule main l'administration confiée antérieurement à quatre ou cinq fonctionnaires du même grade. Ces changemens font disparaître tout ce qui avait été précédemment établi. Le fonctionnaire au profit duquel il a lieu change à son gré les centres administratifs et la hiérarchie des fonctions. Dans diverses localités, l'agalik devient mousselimat, et le mousselimat devient agalik.

Dans les tableaux qui termineront la description de la Turquie, nous adopterons d'abord deux grandes divisions : celle des provinces immédiates, et celle des provinces médiates. Dans la première se trouvent les quatre eyalets de *Roum-ili*, de *Bosnie*, de *Silistrie* et des *Djezayrs* ou des îles, qui se subdivisent en *livas* ou arrondissemens. Dans la seconde, les trois principautés de *Servie*, de *Valachie* et de *Moldavie* formeront le sujet du livre suivant.

« En parcourant les provinces de l'Empire ottoman en Europe, nous ne suivrons pas les divisions administratives des Turcs, trop peu connues et trop peu naturelles pour se prêter à notre manière de décrire. Les dénominations de *Moldavie*, *Valachie*, *Servie*, *Bosnie*, désignent des nations et en même temps des divisions politiques et naturelles ou à peu près. La *Bulgarie* n'a pas de sens politique, mais c'est un nom ethnographique et marquant une division

naturelle. L'ancienne *Thrace* propre répond à la *Romanie* propre des cartes, mais l'une et l'autre n'ont aujourd'hui aucun sens politique ni ethnographique ; nous l'emploierons pourtant comme désignant une sous-région physique. Même motif à l'égard de la *Macédoine*. Le nom d'*Albanie* réunit un sens physique à un sens ethnographique.

« La capitale de l'Empire, la célèbre ville de Constantin, devient nécessairement notre point de départ. L'histoire de la géographie nous l'a déjà montrée comme bourgade thracienne sous le nom de *Lygos*, comme colonie grecque sous celui de *Byzance*, et comme nouvelle capitale de l'Empire romain, sous la superbe dénomination de *Nea Roma*, nouvelle Rome, à laquelle l'usage ou la flatterie substitua celle de *Konstantinou-Polis*, qui lui est restée dans les temps modernes; seulement, comme les paysans des environs, en s'y rendant, disaient en grec dorien vulgaire : Nous allons *es tan bolin* (1), dans la ville, la soldatesque turque en fit le nom d'*Estamboul*, qu'elle continue à donner à la capitale, tandis que les Turcs lettrés la nomment souvent *Konstantinié*. Dans les annales russes elle s'appelle *Zaregorod* ou la ville royale, et les Bulgares ainsi que les Valaques la nomment encore *Zaregrad*. Les Islandais et les peuples scandinaves la connaissaient, dès le Xe siècle, sous le nom de *Myklagard*, la grande cité. Elle porte encore le titre honorifique, moitié turc, moitié grec, d'*Islam-bol* ou ville de la foi. *Constantinople* occupe un promontoire triangulaire, partagé en sept collines, que baignent au sud les flots de la mer de Marmara, et que limite au nord un petit golfe nommé anciennement *la Corne-d'Or*, formant le port où douze cents vaisseaux trouvent un mouillage sûr. Les murs d'enceinte de Constantinople occupent encore l'em-

(1) Voyez *Scot* et *Maittaire*. Les Byzantins parlaient dorien.

placement de ceux que le consul Cyrus-Constantin fit bâtir par ordre de Théodose II, et la circonférence est aussi à peu près la même, car Chalcondylas la donne de 111 stades, Gillius de 13 milles italiens, et les meilleurs plans modernes de 9800 toises (1). L'ancienne Byzance avait une circonférence de 40 stades, et s'étendait du côté de la terre jusqu'au *Besestan* ou grand marché; l'enceinte de Constantin-le-Grand n'atteignit pas, sur tous les points du moins, la circonférence actuelle. La ville a maintenant 28 portes, dont 14 du côté du port, 7 du côté de terre, et autant sur la Propontide (2).

« Il est difficile d'exprimer les diverses sensations qu'éprouve le voyageur à la première vue de cette grande ville: sa position élevée, le mélange d'arbres, de maisons, de minarets qu'elle présente, l'entrée majestueuse du Bosphore, couverte de *caïques*, le magnifique port, environné des faubourgs de Galata, de Péra, de Saint-Dimitri; la grande ville de Scutari, qui s'élève vis-à-vis; les collines verdoyantes qui se succèdent en arrière; la Propontide avec ses îles riantes; plus loin, le mont Olympe couvert de neige; partout les champs variés et fertiles de l'Asie et de l'Europe; tout cet ensemble présente dans le même instant une foule de tableaux ravissans. On ne peut se lasser d'admirer la beauté naturelle de ses environs, et de réfléchir en même temps sur l'heureuse position de cette grande ville, dont l'approvisionnement est si prompt, dont la défense est si facile, dont le port est si sûr, si commode et si vaste, ville destinée par la nature à régner sur deux mers et sur deux parties du monde. Mais aussitôt qu'on est dans son en-

(1) *Pet. Gill.*, Topograph. Constant., l. IV. *Hammer,* Constantinopolis und der Bosphores. Vienne, 1821.

(2) Ducange donne à Constantinople 33 portes, mais il confond plusieurs détails, et fait de doubles emplois. M. Lechevalier oublie au contraire plusieurs portes nouvelles. *Hammer,* I, p. 100.

ceinte, on passe rapidement de la première impression d'étonnement et d'admiration à une seconde, de surprise et de mécontentement. Cette grande ville est mal bâtie : ce n'est qu'un amas de baraques turques; les rues étroites, mal pavées, sont bordées de maisons irrégulières, mesquines, construites en terre et en bois. Les incendies sont fréquens, et la peste y éclate presque tous les ans. On sait qu'en 1831, le 2 septembre, 18,000 maisons furent la proie des flammes. Les sensations morales ne sont pas moins affligeantes. Vous êtes révolté de l'air fier, de la démarche grave des musulmans, opposés à l'air humble, timide et bas des Juifs, des Arméniens, et même des Grecs; ce contraste est si frappant, que l'étranger devine, au maintien de l'homme, s'il est musulman ou *raja*, sans connaître encore la manière de le distinguer par sa coiffure et sa chaussure. Le quartier dit le *Fanar* est habité par « le triste reste des familles byzantines qui, en tremblant sous le sabre musulman, se donnent des titres de princes, marchandent les souverainetés temporaires de Valachie et de Moldavie, s'enrichissent par tous les moyens, rampent devant tous les pouvoirs, et représentent fidèlement le Bas-Empire (1). »

« Le *sérail*, ou le palais du grand-seigneur, a été trop vanté; cependant l'aspect en est romantique du côté des jardins qui donnent sur le Bosphore. C'est un mélange désordonné de pavillons, de prisons, de casernes et de jardins; cité à part, cité de la volupté asiatique et de l'esclavage africain, cité dont l'honneur, la raison et la pitié n'ont jamais habité l'enceinte (2).

« Un respectable monument d'antiquité, l'église dédiée dans le VIe siècle à la sagesse divine par l'empereur Justinien, nommée vulgairement *Sainte-Sophie*, a été heureuse-

(1) *Zallony*, les Fanariotes (Paris, 1824).

(2) *Melling*, Vues de Constantinople. *Chateaubriand*, Itinéraire.

ment épargné; mais il n'a dû sa conservation qu'à sa transformation en mosquée. Quoique l'architecture soit d'un style bien inférieur à celui qui caractérise la grande période classique, cependant l'effet en est imposant. L'*Hippodrome* ancien est aujourd'hui une promenade publique. On y voit encore un obélisque égyptien de 60 pieds de hauteur. C'est une faible citadelle que ce fameux château des *Sept-Tours*, l'ancien *Cyclobion*, où l'on renfermait naguère les ambassadeurs des puissances en guerre avec la Porte. Les mosquées, parmi lesquelles on distingue celle du sultan Achmet, celle qu'on nomme la *Solimani*, ou de *sultan Soleyman*, et celle de la sultane *Validé*, figurent admirablement dans un paysage ou dans une illumination (1); mais dès que l'œil du goût les examine, ces édifices, sans majesté et sans grâce, manifestent encore un certain caractère de nudité et de fragilité qui rappelle la vie pastorale.

« *Dalloway* compte à Constantinople 88,185 maisons, et 400,000 habitans; *Éton* rabat le nombre des habitans à 230,000; *Kinsbergen* le fait monter à 600,000, en y comprenant ceux de Galata et de Péra; et M. le général Andréossy, d'après la consommation en pain, l'estime à 597,700. Aucune de ces estimations n'a des fondemens bien solides. On y trouve, dit-on, 300 bains publics, 344 mosquées, 518 *médresseh* ou écoles supérieures, plus de 1200 écoles primaires, et 35 *kouttoub-khans* ou bibliothèques publiques. »

Le nombre des volumes de chacune d'elles varie depuis 1000 jusqu'à 2500. Quant à celle du sérail, on n'en connaît ni le nombre ni les trésors, parmi lesquels se trouvent, à ce que l'on croit, des manuscrits précieux.

Il existe depuis un peu plus d'un siècle, à Constantinople, une imprimerie arabe, persane et turque, qui,

(1) *Castellan*, Lettres sur la Grèce, pl. 14.

malgré d'assez longues interruptions, a publié environ 100 ouvrages. Cet établissement, ainsi que la fondation d'une gazette politique intitulée le *Moniteur ottoman*, paraissant une fois par semaine, en français et en turc, et dont la rédaction principale est confiée à un littérateur français, M. Blaque (1), doivent avoir tôt ou tard quelque influence sur l'état moral et littéraire du pays.

Dès le XVI[e] siècle, il s'établit à Constantinople et à Thessalonique une imprimerie hébraïque à l'usage des Juifs; dans le siècle suivant, les Grecs et les Arméniens imitèrent cet exemple; mais le gouvernement restait indifférent à ce mouvement intellectuel; il se bornait seulement à veiller à ce qu'il ne sortît de ces presses aucun écrit contre la religion musulmane. « Enfin, vers l'an 1725, « quelques personnes puissantes eurent l'idée de doter la « nation d'un établissement qui avait produit dans l'Europe « chrétienne de si grands résultats. Le fils de Méhémet-« Effendi, qui avait accompagné son père en France lors « de l'ambassade de ce dernier auprès du régent, et qui « avait été témoin des miracles enfantés par la civilisation, « s'associa avec un renégat hongrois, appelé Ibrahim, « homme à la fois instruit dans les sciences d'Europe et « doué d'une infatigable activité. On grava des poinçons, « on fondit des caractères; des ouvriers compositeurs fu-« rent promptement formés, et un ouvrage en deux vo-« lumes in-folio fut livré au public en 1728 (2). » Toutefois il ne sort de cette imprimerie aucun exemplaire du Coran. Le gouvernement n'a pas voulu ruiner l'industrie

(1) Nous devons à l'obligeance de M. *Blaque* quelques uns des renseignemens qui nous ont servi pour les additions que nous avons faites à la description de la Turquie. J. H.

(2) Consultez un mémoire de M. *Reinaud*, membre de l'Institut, *sur les ouvrages arabes, persans, turcs et français, imprimés à Constantinople.*

d'une foule d'individus occupés à livrer au public des copies du livre religieux.

Le sultan Mahmoud a, dans ces dernières années, fondé une école militaire, une école de mathématiques, une de navigation et une de médecine.

Constantinople possède encore quelques monumens antiques : outre l'Hippodrome, dont nous avons parlé, on peut citer les aqueducs tels que celui de Valens et celui de Justinien, qui fournissent de l'eau aux habitans de cette grande cité. Nous ne devons pas oublier, parmi ses grandes constructions, l'arsenal militaire et les casernes principales; quelques unes sont comparables aux plus belles qui existent dans les autres capitales de l'Europe.

« En traversant le superbe port de Constantinople, long de 3000 toises, sur 3 à 500 de large, on arrive aux vastes faubourgs de *Péra* et de *Galata*. Dans le premier de ces faubourgs, situé sur une hauteur, sont les palais des ambassadeurs étrangers et les maisons des Francs, qui n'ont pas la permission de demeurer à Constantinople. Les magasins de marchands sont à Galata, qui est plus près du port et de la douane. Ce faubourg est environné de murailles flanquées de tours et de fossés. La diversité des nations qui demeurent à Péra et à Galata est telle, qu'on serait tenté de regarder ces faubourgs comme la tour de Babel. On y parle turc, grec, hébreu, arménien, arabe, persan, russe, valaque, allemand, français, italien et hongrois. L'art de l'intrigue et de l'espionnage s'y exerce dans la perfection par les Grecs dégénérés.

« Les rives du Bosphore sont comme semées de bourgs et de villages à moitié cachés sous de magnifiques platanes. Le palais d'été du sultan, nommé *Bechick-Tach*, occupe une partie du rivage. Plus en arrière s'élève *Belgrade*, endroit habité par les plus riches familles chrétiennes de Péra et de Galata; un bois d'arbres fruitiers, plusieurs

fontaines limpides, des gazons toujours verts, un air pur et frais; tel est ce charmant asile d'où les chaleurs, les incendies et la peste sont bannis. Tous les environs seraient de même, sous une meilleure administration. En sortant de Constantinople par le quartier des Grecs et par celui des Juifs, on arrive au faubourg d'*Ayoub*, où déjà le port, en se resserrant, commence à prendre l'aspect d'une belle rivière; bientôt la promenade des *Eaux-Douces* étale tous ses charmes champêtres; c'est le coin de l'idylle de ce vaste ensemble. »

Sur le bord du canal *Roumily-Hissar* est le plus fort de tous les châteaux qui défendent le Bosphore; le bourg de *Thérapia* ou *Tarapia*, à 3 lieues de la capitale, est remarquable par sa position; situé au fond d'une baie circulaire, ses maisons s'élèvent les unes au-dessus des autres, comme les bancs d'un amphithéâtre. « Des jardins qui s'étendent de la manière la plus pittoresque sur des collines naturelles, couronnés chacun par un peuplier ou un pin, et formant un rempart vert autour de l'habitation, complètent ce village champêtre, où il n'y a ni rues, ni places, ni promenades publiques. Les maisons sont basses et en bois, et leur rouge sombre indique de suite à l'étranger qui vient de passer devant le blanc sérail du sultan et le palais éblouissant de *Fondoukly*, les demeures des castes méprisées, arménienne et grecque. » Un peu plus haut, vers la mer Noire, est *Bouïoukderé* ou la grande plaine : c'est un petit village ou plutôt une longue rangée de maisons où la diplomatie européenne vient déposer son étiquette; chaque habitation est réservée à un ambassadeur et représente une nation.

« Nous sommes obligés d'être moins prodigues de détails sur les autres villes de la Thrace ou de la Romélie. Au milieu de bosquets de cyprès et de jardins de roses, *Adrianople* ou *Andrinople*, que les Turcs nomment *Edri-*

néh, la seconde résidence du sultan, élève ses nombreux minarets; cette ville de 100,000 habitans occupe une position centrale sur l'*Hebrus*, à l'endroit où ce fleuve, ayant déjà réuni plusieurs de ses rivières tributaires, se tourne brusquement au sud et descend du plateau central. « La « *Maritza*, c'est son nom moderne, coule sur un terrain « sablonneux; l'*Arda*, venant de l'ouest, sur un sol rocail- « leux, et le *Tundja* sur des terres meubles; fortement en- « caissées, ces rivières débordent pourtant dans l'hiver. » Ces indices d'un géographe turc (1) ne font que rendre plus visibles les ténèbres qui enveloppent la géographie moderne de la Thrace, pays riche en vignobles, en blés et en bois; pays dont les montagnes, selon les anciens, sont les plus belles du monde (2), mais où nous ne connaissons que 5 ou 6 grandes routes. »

Andrinople est environnée de murailles percées de 11 portes. Elle a une citadelle composée de 4 grosses tours rondes, et de 12 autres moins fortes. L'arsenal est au milieu de cette citadelle. Les différens quartiers de la ville communiquent entre eux par 13 ponts jetés sur le Tundja et l'Arda. Les Russes en prirent possession au mois d'août 1829. Ses édifices les plus remarquables sont la mosquée de Sélim, regardée comme le plus magnifique temple de l'islamisme; celle de Bajazet II, et celle de Mourad II; le bazar d'Ali-Pacha, et l'*Eski-Seraï*, l'ancien palais des sultans.

« En suivant la route qui conduit au nord-ouest vers Sophia, on arrive à *Filibé* ou *Philippopolis*, ville de 30,000 âmes (selon Palma), florissante par ses fabriques de laine; et *Tatar-Bazardgik*, ville de 10,000 âmes, toutes les deux situées dans une large vallée, où les nombreuses branches

(1) *Hadgi Khalfa*, Romélie, trad. de M. *Hammer*.

(2) *Lucian.*, Drap. « *Rigore fertilis* » dit *Pline*, XVII, 4.

de l'*Hebrus* arrosent des rivières et des vergers d'une étonnante fécondité. A l'endroit où le mont Rhodope et le mont *Hæmus* se joignent, le défilé nommé *Succi* par Ammien Marcellin, et *Soulou-Derbend* par les Turcs, sépare la Thrace de la Bulgarie; la descente vers les plaines de Filibé est rapide; le niveau change moins du côté de Sophia; on y voit des restes d'une porte attribuée à Trajan (1). Un autre défilé, le *Kis-Derbend*, conduit au sud-ouest par *Samakow*, où sont de riches mines de fer dans la haute Macédoine. C'est ici la grande position militaire centrale qui domine la Turquie d'Europe. Tout le long des pieds des montagnes, on indique des bains thermaux d'une température très-élevée.

« En allant d'Adrianople au nord, plusieurs routes traversent le mont *Hæmus* ou le Balkan, qui présente ici autant de coteaux verdoyans que de rochers, et ne semble pas très-élevé. Les voyageurs modernes, en se rendant de Constantinople à Schoumla, n'ont pas vu des neiges, mais bien des défilés bordés de rochers semblables à des murs. Mais les importans défilés de *Demir-Kapou*, la porte de fer, et celui qui va de *Kaisanlik* à Lofdcha, en Bulgarie, passent entre des montagnes plus élevées. C'est ici que s'étend entre les branches du Balkan une contrée peu connue des voyageurs modernes, la *Zagora*, peuplée de Bulgares depuis le IXe siècle, contrée que traversait une route romaine parallèle à l'*Hæmus*. Quel intéressant objet pour un voyageur! Ce doit être dans ces vallées qu'habitent probablement encore les restes des *Paulianistes*, peuplade bulgare catholique (2). Entre les villes au nord d'Adrianople, *Tchirmen*, avec un château et une belle mosquée,

(1) *Amm. Marcell.*, XXI, x. *Driesch.*, Voyage à Constantinople, p. 108 (*Manuett.*). Un défilé plus au nord se nomme *Capouli-Darbend*; c'est un embranchement de *Soulou-Derbend*.

(2) *Delisle*, Atlas.

et *Eski-Sagra* avec 20,000 habitans, méritent d'être distinguées. *Selemnia* ou *Islimdji*, non moins importante, cachée sous les superbes arbres de ses jardins, voit ses champs se couvrir de ciguë. » Il s'y tient une des foires les plus considérables de l'Empire : on y fabrique des armes à feu estimées des Turcs, et de l'essence de rose.

« En nous dirigeant au nord-ouest, le Balkan en s'abaissant nous présente une chaîne de hauteurs probablement calcaires qui, sous le nom de *Strandja*, sépare le plateau intérieur de la Thrace des rivages de la mer Noire. Sur le penchant des montagnes tourné vers l'intérieur, on voit *Kirkilissa*, ville considérable où il demeure entre autres une nombreuse colonie de Juifs qui parlent un jargon allemand, et fournissent Constantinople de beurre et de fromage (1).

« Dans la petite branche que le Strandja envoie vers Constantinople, on voit de la petite ville d'*Indjighiz*, selon le géographe turc, de nombreuses habitations taillées dans le roc vif, formant des étages et de longues suites, en un mot une ville des Troglodytes, comme nous en avons cité en Sicile; objet bien mémorable, et que les voyageurs passent sans y faire attention (2).

« Les flancs orientaux du Strandja dominent la côte inhospitalière du Pont-Euxin, où *Midiah*, l'ancienne *Salmydessus*, conserve des monumens souterrains très-curieux (3), mais où le navigateur ne trouve aucun asile avant d'atteindre le superbe golfe de *Bourgas*, bordé de petits ports, et qui répond à une belle vallée remontant fort loin entre le Balkan et le Strandja.

« Cette dernière chaîne jette encore quelques faibles

(1) *Sturmer* (baron *de*), Esquisses, p. 203.

(2) *Hadgi-Khalfa*, Roumélie, p. 17.

(3) M. *Roux*, Nouv. Ann. des Voyages.

branches vers la Chersonèse de Thrace, et s'unit à un groupe élevé nommé *Tekiri-Dag* et anciennement *Ganos*. C'est ce pays élevé qui, forçant l'*Hebrus* à changer sa direction primitive vers la Propontide ou la mer de Marmara, lui envoie plusieurs rivières, entre autres l'*Erginé*, qui, de même que le *Teara*, admiré par Darius, conserve son antique nom thracien.

« Les rivages qui obéissent au capitan-pacha nous présentent *Selivri* ou *Selimbria*, peuplée de 6000 âmes, et *Rodosto*, qui en a, dit-on, 40,000, villes grecques agréables et florissantes sur la Propontide; *Gallipoli*, avec 30,000 habitans, sur le détroit faiblement gardé par les châteaux-forts des *Dardanelles*, après le golfe de *Saros* qui, moyennant un canal à travers l'isthme, donnerait une entrée plus commode dans la Propontide; la petite ville d'*Enos*, près l'embouchure de l'*Hebrus;* et plus haut, dans la riante vallée de ce fleuve, *Demotika*, séjour de l'héroïque fugitif de Poltava, et siége d'un archevêché grec; à l'ouest de l'*Hebrus*, les âpres défilés formés par l'ancien mont *Ismarus*, branche avancée du mont Rhodope, et nommée *Gurtchine* par un voyageur moderne (1); *Jenidjé*, dans les marais qui bordent l'embouchure du *Nestus*, aujourd'hui *Karasou;* les ruines d'Abdère et le fameux défilé de *Kavala*, anciennement nommé *Stena Sapæorum*, fermé d'une muraille par Brutus et Cassius, lors de la bataille où périt la liberté romaine.

« Nous terminerons notre voyage de Thrace avec ces lieux mémorables où les riches mines d'or du mont *Pangæus* occupaient l'avidité des Thasiens et des Macédoniens. Tout le vaste carré entre Kavala, Philippopoli, Adrianople et Enos, tout le cours du Nestus, du Suémus et d'Harpessus, toutes les vallées poétiques du mont Rhodope,

(1) *Paul Lucas*, Voyage, t. I, p. 25, 47.

forment une *terra incognita*, séjour des tribus bulgares, albanaises, et peut-être thraciennes.

« Les nations sauvages des bords de l'Ohio avaient choisi une vaste plaine pour leur servir de champ de bataille; ils en avaient extirpé les arbres; toute culture y était interdite; le sang devait seul arroser ce territoire de la mort : mais les siècles ont changé, et avec eux les destins; une race nouvelle a chassé les féroces guerriers de l'Ohio, et là même où s'étendait tristement le *champ des combats*, mille villages rians peuplent le fertile Kentucky. Les terres qui bordent le Danube, ce roi des fleuves européens, vers son embouchure dans la mer Noire, ont éprouvé depuis bien des siècles le sort du Kentucky; les plaines fleuries et les collines boisées de la Moldavie, de la Valachie et de la Bulgarie, sont depuis un temps immémorial le grand chemin et le champ de bataille de tous les barbares qui, des steppes de l'Asie, sont venus déborder sur l'Europe. Là, les Sarmates au visage aplati, au corps trapu, et qui ne sont pas les ancêtres des Slavons, voltigeaient sur leurs chevaux légers devant les pesantes légions romaines; les Huns, plus difformes que les Sarmates, y poursuivaient le reste des Goths; vingt autres peuples, les Abares, les Koumans, les Patzinakites, y établirent une domination éphémère; les seuls Bulgares purent s'y fixer, mais en devenant esclaves; enfin les Turcs-Osmanlis y déploient leurs drapeaux victorieux; ils en ont chassé l'aigle blanche de Pologne; mais l'aigle noire de la Russie les y menace à leur tour depuis un demi-siècle.

« Foulées sous les pieds de tant de maîtres, les nations valaque, moldave, bulgare, prolongent toujours une existence humble et précaire.

« Les Bulgares, ou Voulgares, étaient une ancienne nation turque qui vivait dans le IVe siècle sur le Volga, aux environs de Kazan, où l'on voit encore les ruines

de leur ancienne capitale. Ils vinrent s'établir dans les pays entre le Don et le Bog, auxquels ils donnèrent le nom de seconde Bulgarie. En 539, ils passèrent le Danube et s'emparèrent des rivages de la mer Noire jusqu'à l'Hæmus. En 678, ils subjuguèrent sept tribus slavones, et formèrent le royaume de la *Bulgarie-Noire*, dont *Presthlaba* ou *Pereïaslavl* fut la capitale. Les Slaves soumis à eux étaient de la *Severie* sur les rivières Sem et Desna. Plus nombreux que leurs maîtres, ils rendirent dominante leur langue, qui probablement tenait à celle des Antes ou des Russes, comme le nom de la capitale le démontre (1). Les Bulgares pénétrèrent en Thrace, en Macédoine, en Thessalie; un de leurs essaims s'établit dans le duché de Bénévent, et une bande fugitive de Bulgares périt en partie dans la Carinthie sous le fer des Bavarois. Leurs guerres avec l'Empire grec eurent le caractère le plus atroce; ils réduisaient des provinces entières à n'être que des déserts, qu'on appelait *forêts de Bulgares;* et de leur côté les Grecs firent dans un seul jour brûler les yeux à 15,000 prisonniers bulgares.

« Vers l'an 1010, le royaume ou empire des Bulgares s'étendait sur la Macédoine, l'Albanie, la Servie, lorsque l'empereur Basile II détruisit enfin cette agrégation de peuplades dont les restes sont disséminés à travers la Turquie. En 1185, les Valaques, ou proprement les Kutzo-Valaques au sud du Danube, et les Bulgares, restés dans la Bulgarie-Noire, en se soulevant de concert, fondèrent le *royaume valaquo-bulgare*, tantôt vassal, tantôt allié des Byzantins, et qui fut conquis par les Ottomans dans la dernière moitié du XIVe siècle (2).

« Adoucis par la vie agricole, les Bulgares d'aujourd'hui

(1) C'est Pereïaslavl dans le gouvernement de Poltava, qui probablement a donné son nom à la ville bulgare.

(2) *Thunmann*, Peuples orientaux de l'Europe, I, p. 37 et suiv.

montrent un caractère laborieux, pacifique et hospitalier. La plupart suivent le rit grec sous un patriarche particulier. Leur dialecte slavon ne diffère que peu du servien. Ceux qui ont adopté le mahométisme y mêlent plusieurs mots tatares (1).

La Bulgarie est un des pays les plus favorisés par la nature; ayant sa principale pente au nord, elle éprouve les mêmes froids que la Servie, mais la température générale est assez douce pour admettre la culture du blé, du vin, des fruits, du tabac, de la soie. Les bords du Danube du côté bulgare sont moins marécageux qu'en Valachie. Les bestiaux à cornes et à laine trouvent de gras pâturages sur les flancs des montagnes; les chevaux abondent, et les hordes tatares répandues en Bulgarie en mangent la chair. Les pins, les chênes et les hêtres varient l'aspect des forêts immenses de l'intérieur. Les grands aigles, aux environs de Babadagh, fournissent des plumes aux archers tatares de toute la Turquie. Les montagnes renferment un grand nombre de sources chaudes; celles du mont Suha sont sulfureuses et colorées en rouge. Sur la frontière de la Servie, non loin des sources de la Nissava, une fontaine tiède s'élève en colonne de l'épaisseur d'un bras, tandis qu'au pied de la même colline on voit jaillir une autre source cristalline et glaciale; toutes les deux sont minérales.

« *Sophia*, en bulgare *Triaditza*, est censée la ville principale. Située sur la route de Belgrade à Constantinople, et communiquant avec Serrès et Salonique, elle fait un commerce actif; la rivière Isker serpente dans la plaine, et un de ses bras arrose les nombreux jardins et vergers au milieu desquels les maisons cachent leurs toits de bardeaux. On lui donne au hasard 50,000 habitans. *Tirnava*

(1) Comparez *Boscovich*, Voyage, Lausanne, 1772, p. 59. *Reimers*, Voyage, I, p. 145.

ou *Ternova*, appelée aussi *Terranova* et *Tournovo*, résidence des derniers rois bulgares, et à présent d'un métropolitain qui s'intitule primat et patriarche de Bulgarie, se présente agréablement sur une colline au milieu des jardins sur les bords de la Iantra. On porte sa population à 12,000 âmes. Au sud-est de cette ville s'élève la *Svetivhora*, c'est-à-dire la montagne sainte, dont les forêts, rendues inviolables par des traditions antiques, prêtent aux troupeaux et aux fontaines la fraîcheur d'un ombrage perpétuel (1). »

On remarque encore dans le pays montagneux *Schoumna*, ou *Choumla*, ville turque toute militaire, où l'on voit le superbe tombeau du célèbre Hassan-Pacha, dont la bravoure dans les guerres avec Catherine II sauva l'Empire chancelant (2). Elle passe pour avoir 30,000 habitans. Nous trouvons le long du Danube, en commençant à l'ouest, *Vidin*, une des forteresses les plus importantes de la Turquie; *Nicopoli*, ville fortifiée et commerçante; *Routschouk* (3), autre ville fortifiée, qui possède des manufactures de laine, coton, mousseline, maroquin, avec un grand commerce, quelque navigation et 30,000 habitans; *Silistria* ou *Silistrie*, avec des forts et quelques fabriques.

« La contrée qui depuis Silistria et Schoumna s'étend entre le Danube et la mer Noire, s'appelle la *Dobrudscha*. C'est un pays de collines, coupé par le lac Ramsin et quelques autres, peu boisé, mais couvert de gazons frais, où paissent de petits chevaux très-recherchés à cause de leur trot sûr et uniforme. *Babadagh*, ancien rendez-vous des armées ottomanes contre la Russie; *Bazardjik*, importante par sa position sur la mer Noire et par son commerce; *Varna*, avec un bon port sur la même mer; *Isatchi*, avec

(1) *Hadgi-Khalfa*, p. 42. — (2) *Hammer*, Notes sur Hadgi-Khalfa, p. 37. — (3) On écrit, d'après l'orthographe latino-slavone, *Rusczuk*. Le *c* équivaut toujours à *tz*.

un passage sur le Danube, sont les lieux les plus dignes de remarque. C'est à la bataille de Varna, en 1444, que le grand Amurat décida la supériorité des armées ottomanes et la conquête de la Turquie d'Europe. M. de Hammer a en vain cherché une ville quelconque nommée *Tomisvar*, et qu'on indique sur les anciennes cartes comme répondant à Tomi, illustrée par l'exil d'Ovide. Ce lieu n'est plus aujourd'hui qu'un village. Les Tatares-Dobroudje, divisés en deux hordes (les *Orak* et les *Orumbet*), exercent fidèlement les devoirs d'hospitalité prescrits par le Coran. Quand un voyageur entre dans un de leurs villages, les pères de famille se disputent l'honneur de le recevoir; on l'entretient gratuitement pendant trois jours. Ces Tatares ont abondamment des œufs, du lait et du miel.

« La *Macédoine*, ceinte de montagnes au nord-est, au nord, à l'ouest et au sud-ouest, projette au sud-est, entre les golfes de *Salonique* et de *Contessa* ou d'*Orphano*, une péninsule terminée par trois promontoires dont l'*Athos* est le principal. Ce bassin naturel est encore rempli de montagnes qui le divisent en plusieurs terrasses séparées par de nombreux défilés, où, d'après les indigènes, plus d'une belle cascade, plus d'un temple inconnu, attendent le voyageur heureux qui les découvrira.

« La chaîne à l'est du Strymon ou Kara-Sou n'a point de nom général moderne; selon Mannert, ce serait l'*Orbelus* des anciens, du moins dans sa partie la plus élevée, où une relation moderne place les monts *Arapnitza* (1). La haute chaîne au nord prend quelquefois le nom d'*Argentaro*, qui, selon Brown, doit lui venir de l'éclat de ses rochers formés de mica blanc, et nullement de ses mines d'argent; mais le nom d'Argentaro est vague et s'applique au hasard sur les cartes du XVIIe siècle. C'est peut-être le *Dysoros*, qui avait des mines d'argent et faisait partie de

(1) Mines d'Orient, t. V, p. 440.

l'*Orbelus.* Au nord-ouest, le Scardus paraît conserver son nom ancien sous la forme albano-turque de *Tchar-dagh.* C'est la chaîne occidentale entre la Macédoine et l'Albanie, qu'il est difficile de désigner sous un nom général, soit ancien, soit moderne. Probablement il existe ici moins une chaîne qu'un haut pays couronné de petits chaînons. Le *Scodrus*, le *Bernus* des anciens, les monts *Candaviens*, en seraient des groupes distincts. Le nom de *Bernus* paraît rappeler les *Brenner* du Tyrol, et c'est sans doute l'origine de celui des *Pyrénées*, donné si hardiment par un auteur byzantin à toute la chaîne (1). Le *Bora* de Tite-Live et de M. de Pouqueville nous semble une branche intérieure, une pente de terrasse entre la moyenne Macédoine et les plateaux les plus élevés (2). En continuant vers le sud, tous ces pays montagneux se joignent à l'ancien Pindus ou mont *Mezzovo*, entre l'Épire et la Macédoine. L'Olympe, branche détachée vers l'est, reçoit de quelques modernes le nom de *Lacha*, et par d'autres celui d'*Olimbos.* Dans l'intérieur les monts *Vermion* (Bermius), et *Verghitission* (Bercetesius) ou *Xérolivado*, c'est-à-dire pré désert, descendent de l'ouest vers la plaine centrale; le *Kerkina* des anciens, et peut-être leur *Bertiscus*, courent au contraire du nord-est au sud. Mais qui peut déterminer exactement toutes ces localités? Si nous pouvions au moins reconnaître exactement les fleuves! Mais le *Strymon*, sortant de ses 7 lacs dans le mont *Scomius*, recevant de l'ouest la considérable rivière de *Pontus*, aujourd'hui Kara-sou, est un objet de disputes (3). Ce fleuve, après avoir formé le lac *Kadaka*, anciennement *Prasias*, se jette

(1) *Georg. Acrop.*, c. LXXXI. — (2) *De Pouqueville*, Voyage, t. I, p. 315, t. II, p. 365, 407, 413. — (3) Carte de M. *Riedl.* Il est possible que le nom de *Strymon*, *Struma*, *Strumien*, qui est un nom générique de rivière en slavon et gothique, soit indigène et ait été donné à plus d'une rivière, comme celui de Kara-sou l'est aujourd'hui.

dans le golfe de Contessa. L'*Axius*, peut-être, en ancien macédonien, « le fleuve des coupeurs de bois », avait déjà sous le Bas-Empire reçu le nom de *Bardarius* ou *Vardar*, qui pourrait bien être générique et indigène dans un autre idiome, par exemple dans celui des anciens Dardaniens; il vient du Scardus, et reçoit entre autres l'Érigon ou le *Vistritza*. L'ancien *Haliacmon*, à présent Indjé-Karasou, qui n'a pas plus de 50 lieues de cours, confond presque aujourd'hui son petit delta avec celui de l'Axius. Beaucoup de rivières de l'intérieur de la Macédoine nous sont inconnues, comme elles l'étaient aux anciens.

« Parmi les mines de cette province, celles de *Karatova* paraissent encore exploitées; elles donnent du cuivre argentifère. Dans les montagnes de *Dupindcha*, où la neige reste presque toute l'année, il y a des mines de fer; mais celles de *Vrana* ou d'*Uivarina* sont encore plus riches et de meilleure qualité. Le mont *Egri-Sou* (eaux sauvages), l'ancien *Orbelus*, donne de l'argent. Le lac *Iaidjiler* produit une grande quantité de sel; mais c'est l'agriculture qui fournit les productions les plus importantes. Le sol de la Macédoine surpasse en bonté les plus riches plaines de la Sicile. La côte d'Athos, ou l'ancienne Chalcidique, est surtout d'une fertilité étonnante. Les terres à peine effleurées par le soc de la charrue donnent, dans les plaines de Panomi et de Cassandrie, un produit plus riche que les meilleures terres de la Beauce; le froment même y a trop de sève, et il mourrait par une surabondance de vie, si l'on ne prenait la précaution de le *tondre* ou de le faire brouter par des moutons (1).

« La culture du tabac et du coton, plus profitable que celle du blé, envahit tous les jours de nouveaux terrains. C'est le canton de Sérès qui produit la plus grande quan-

(1) *Félix Beaujour*, Tableaux, etc., t. I.

tité de coton. Cette seule culture vaut à la Macédoine environ 7 *millions* de piastres. On cultive dans le même pays les deux variétés de tabac connues sous le nom de *nicotiana latifolia* et de *nicotiana rustica.* Cette culture emploie un huitième des terres en labour, et fait vivre une population de 20,000 familles. On peut évaluer à près de 100,000 balles la récolte annuelle des tabacs. Cette culture donne annuellement un revenu de 4 *millions* de piastres. La Macédoine produit plusieurs vins excellens, semblables à ceux de la Bourgogne. Dans l'intérieur, où le climat n'est pas changé par des déboisemens aussi considérables que ceux de la contrée maritime, le blé et diverses espèces de légumes sont cultivés avec succès. Il paraît toutefois qu'il y a des vallons renfermés, où la chaleur est insupportable et où les rivières se dessèchent.

« Le centre de la Macédoine nous présente la grande ville de *Salonique*, peuplée de 70,000 âmes, assise au fond de son golfe comme sur un amphithéâtre, et animée par un commerce très-florissant. Elle conserve encore de précieux monumens de son ancienne splendeur; entre autres un hippodrome et différens arcs de triomphe, dont l'un fut élevé à l'empereur Antonin, et qui est encore presque entier; de très-belles églises, changées en mosquées, surtout celle de Saint-Démétrius. La rade n'est pas à couvert de tous les vents, mais le port, créé par Constantin-le-Grand, offre asile à 300 vaisseaux. Des aqueducs conduisent les eaux du mont Kortiach dans la ville. « Le grand « nombre de Juifs, dit naïvement Hadgi-Khalfa, est une « *tache* pour cette ville, mais *le profit commercial* fait « fermer les yeux aux Vrais-Croyans. » Les Juifs, ajoute-t-il, entretiennent de grandes fabriques de tapis, et ils ont une école où il y a 200 instituteurs. Il part d'ici des caravanes qui portent à Semlin, à Vienne, et même à Leipsick, les cotons, les tabacs, les tapis et les maroquins.

« Les petits endroits de la *péninsule chalcidique* nous intéressent moins que le célèbre *mont Athos*, nommé en grec *Hagion Oros*, la montagne sainte, et par corruption *Ayonouri*. Cette montagne, qui s'élève en forme d'une pyramide isolée, portait sur ses flancs, avant la dernière lutte des Grecs contre les Turcs, plusieurs bourgades, 22 couvens, outre 500 chapelles, cellules et grottes qui servaient d'habitation au moins à 4000 moines; ceux qu'on appelait ermites vivaient dans des grottes, et n'étaient pas plus de 20. Les autres moines étaient de simples anachorètes, parmi lesquels on trouvait des individus de toutes les nations. Ces moines, entre leurs offices religieux, cultivaient des oliviers et des vignes, ou exerçaient l'état de charpentiers, maçons, tailleurs de pierres, fabricans de draps. C'est la philosophie qui a préparé à la piété cette demeure solitaire et romantique. Philostrate nous apprend, dans la Vie d'Apollonius, qu'un grand nombre de philosophes grecs avaient coutume de se retirer sur cette montagne pour y mieux contempler les cieux et la nature. Les couvens du mont Athos possédaient beaucoup de fermes dans la péninsule chalcidique, et levaient par leurs frères quêteurs un tribut sur la piété. Ils faisaient un commerce lucratif au bourg de *Karkis*, chef-lieu de la montagne, et au port fortifié d'*Alavara* situé sur le côté oriental de celle-ci.

« Dans le bassin du Strymon et du Pontus, nous apercevons la ville de *Sérès*, qui fleurit par ses fabriques en coton et son commerce, mais où l'air malsain pendant l'été oblige une partie de ses 30,000 habitans de passer cette saison sur les montagnes voisines; *Drama*, qui fabrique des toiles pour les tentes et dont les environs offrent les ruines de *Thassus* qui fut depuis Philippi; *Ostroumdja* ou *Stroumnitza*, avec des sources chaudes; et *Koustendil* ou *Gioustendil*, également avec des bains chauds et sulfureux. Que de monumens à découvrir dans ces endroits solitaires! Au

couvent de Saint-Jean-de-Prodrome, au nord de Sérès, les moines, qui conservent les restes du patriarche Gennadius, jetèrent, il y a environ 30 années, 500 manuscrits grecs, peut-être anciens, dans les flots de la rivière. A Drama, il doit exister une tête colossale qui sert d'appui à un édifice moderne (1).

« Le bassin du haut Vardar contient la ville d'*Ouskoup*, l'ancienne *Scopia*, c'est-à-dire « le lieu où l'on voit au « loin »; c'était, du temps du Bas-Empire, une des clefs de la Macédoine. Hadgi-Khalfa dit « que dans un ancien écrit « grec elle est nommée, à cause de sa beauté, *la jeune « fiancée de la Grèce.* » Où le géographe turc a-t-il trouvé cette jolie image, qui est certainement d'origine classique? Il dit encore que la grande horloge de la ville se fait entendre distinctement à deux lieues à la ronde. En descendant l'Axius, on laisse à gauche la vallée latérale venant du nord, où se trouve *Istib*, qu'on regarde comme l'ancienne *Stobi*, et bientôt on voit descendre à droite, venant de l'ouest, la rivière de *Koukia-Karasou*, ou l'Érigon, dans le bassin de laquelle *Bitolia*, ou *Monastir*, est la ville dominante. Cette place de 15,000 habitans était naguère encore le siége d'un grand-prevôt, nommé le *Rouméli-Valessi*, qui exerçait une sorte de police sur toute la Romélie. Toute cette contrée, boisée et verdoyante, nourrit des bestiaux à cornes, et abonde en blés.

« Grâces à M. de Pouqueville, nous distinguons aujourd'hui parfaitement le bassin de l'Érigon (l'*Osaphagus* de Tite-Live) de celui d'*Eordæus*, ou la *Vistritza*, si déplorablement confondus par le savant et laborieux Mannert, qui, voulant dissiper les ténèbres de d'Anville, en a créé de nouvelles; tant la géographie ancienne sans cartes modernes est peu de chose! C'est en descendant la vallée de l'Eor-

(1) N. MS. d'un indigène.

dæus, remplie de lacs, qu'on arrive à l'admirable site de l'ancienne *Édesse*, première capitale des Macédoniens et asile funèbre des restes de leurs monarques, aujourd'hui ville épiscopale connue sous le nom slavon de *Vodina*. La rivière, divisée en 4 branches, forme, parmi les édifices mêmes et à l'ombre de beaux platanes, plusieurs cascades pittoresques dont les nappes argentines sont aperçues à de grandes distances, même, nous dit-on, à Salonique. Au-dessus de ce site, semblable à une décoration de théâtre, une autre grande cascade orne la vallée de *Vladovo* (1). En descendant toujours, on atteint à *Jenidjé-carasou*, non loin des ruines peu reconnaissables de *Pella*, la résidence des rois de Macédoine. D'ici jusqu'à Stromza s'étend le fief de la famille *Ghavrini*, la seule en Turquie, après les Othmans, qui possède des priviléges héréditaires authentiquement reconnus.

« Le cours demi-circulaire de l'Haliacmon nous présente dans la partie montagneuse *Kastoria*, peuplée de 7000 âmes; sur son beau lac, dont les eaux deviennent marécageuses en été, vers le coude méridional, *Servia*, avec 2000 habitans, sur une route commerciale qui traverse l'Olympe ; et dans la partie basse *Kara-Veria*, l'ancienne *Berœa*, ville industrieuse dans la proximité de laquelle on trouve un superbe marbre rouge; *Niausta*, grand bourg récemment détruit, ornait de ses jolis édifices un petit bassin où mille sources jaillissent en cascades; les indigènes l'appellent *Pompéiopolis* (2); ses vins sont excellens.

« Parmi les peuplades de la Macédoine, nous devons distinguer les *Yeurouks* ou les *Koniarides*, descendans des Turcomans de Koniéh, transplantés ici pour contenir la population tributaire et disséminés en *mahalets* ou villages, où ils jouissent de grands priviléges. Ces habitans des mon-

(1) N. MS. d'un indigène. — (2) *Idem, ibid.*

tagnes de la Macédoine fabriquent des draps grossiers, qui servent à l'habillement des pauvres ou à l'emballage. Beaucoup de tribus bulgares et albanaises mènent une vie pastorale dans les cantons montueux. Vers les sources du *Vardar*, les *Lacs-Oulacs* paraissent encore répondre à la peinture que Strabon fait des Dardaniens « qui aimaient « la musique, mais demeuraient dans des trous recouverts « de fumier. » Un mélange de Serviens et de Valaques a formé, près de Kastoria, la peuplade des *Kastarèses.*

« Entrons dans la grande vallée du Pénée qui, ceinte des montagnes célèbres de l'Olympe, du Pinde, de l'OEta et du Pélion, forme l'amphithéâtre pittoresque de la *Thessalie.* Le vin, l'huile, le coton, la soie, la laine, abondent dans cette contrée; mais la race des chevaux n'a plus rien de particulièrement distingué. *Larisse* ou *Ienidjé-vardar*, l'antique *Pella*, s'élève sur les bords du Pénée, dans une contrée riante qui produit des oranges, des citrons, des limons, des grenades, des raisins extrêmement doux, d'excellentes figues, des melons admirables, des amandes, des olives et du coton. Mais les Turcs qui l'habitent sont très-sauvages. Une population de 25,000 à 30,000 âmes, de florissantes fabriques de maroquins et de tabac, de fameuses teintureries en rouge, et un commerce étendu, font de Larisse une place importante. Cette ville est le siége d'un évêché; ses rues sont sales, étroites et irrégulières; son pont de 10 arches est la seule construction remarquable que l'on doive y mentionner. Les Grecs industrieux du bourg *Ambelakia*, dans la vallée de Tempé, ont long-temps échappé à l'oppression, de même que le bourg de *Zagora*, avec son canton dans l'ancienne Magnésie. Ce canton produit les meilleures soies qui sont employées à la fabrication de chemises de soie d'une grande élégance. Les cotons sont l'objet de l'industrie des habitans de *Tournavos,* petite ville à 3 lieues au nord-ouest de Larisse. On y fabrique ces étoffes

légères, tissues de coton et de soie, et connues dans le commerce européen sous le nom de *bourres de la Grèce*. Les fabriques de Thessalie ont une supériorité décidée pour cette belle couleur appelée le *rouge du Levant*; elle est due en partie aux qualités supérieures de l'*aly-zari*, espèce de garance qu'on recueille surtout en Anatolie et en Béotie.

Près *Tricala* ou *Tirhala*, ville considérable, les défilés du canton d'Agrafa, susceptibles d'une longue défense, conduisent dans l'Épire. Les *Météora*, ou les hauts lieux, sont une série de monastères situés sur des pics escarpés et isolés, où l'on ne monte que dans des corbeilles suspendues à des cordes; la hauteur dont ces pics forment les sommités joint une chaîne de montagnes nommée *Maina*, comme l'ancien Taygète. *Pharsala*, appelée par les Turcs *Sataldjé*, ville grecque, garde le souvenir de cette grande journée qui vengea le monde opprimé en tournant l'une contre l'autre les aigles romaines.

Volo, sur l'imposant golfe de ce nom, n'a rien de l'importance de l'ancienne *Démétriade*, station navale qui, avec Chalcis et Corinthe, était censée dominer la Grèce; la rade est moins sûre que vaste. Mais *Trikeri*, à l'entrée même du golfe, a un port excellent et fréquenté (1).

« L'ancien Sperchius a conquis le beau nom de *Hellada*, qui était dans la haute antiquité celui de la vallée qu'il arrose, et où l'on remarque *Patratchick* et *Zeitoun*.

« Dans la pensée des Solimans et des Amurats, l'Empire ottoman devait border toute la mer Adriatique, mais cette limite naturelle n'a jamais été complètement atteinte. La valeureuse résistance des *Albanais*, des *Serviens* et des *Bosniaques*, retarda les progrès de la domination ottomane, et ces trois nations ne sont pas même aujourd'hui soumises sans restrictions; elles ont des libertés au sein du despo-

(1) *Bartholdi*, Voyage, p. 19, en all.

tisme même. Venise, maîtresse de l'Adriatique, prit sous sa protection les villes maritimes et les îles. Raguse et Montenegro se conservèrent comme cantons indépendans. Partout ces régions présentèrent un mélange de souverainetés, résultat d'une lutte obstinée. Aujourd'hui l'Angleterre et l'Autriche opposent ici au croissant une barrière qui, malgré le blâme attaché à la cession de Parga, nous paraît plutôt devoir se rétrécir que s'élargir. Examinez seulement sur une carte cette frontière autrichienne qui, en partant d'Orsova, remonte le long du Danube et de la Save, serpente à travers les montagnes de la Croatie, et enveloppe en beaucoup de courbures et avec deux interruptions, la Dalmatie, Raguse et Cattaro, en formant un développement de 230 lieues, tandis qu'une frontière tirée de Cattaro sur Orsova, à travers la Servie, n'aurait que 90 lieues de long. Mais laissons les monarchies s'observer ou se battre, et suivons les traces majestueuses de l'éternelle nature.

« L'ensemble des montagnes occidentales de la Turquie est très-mal connu. Les chaînes qui séparent l'Albanie et l'Épire de la Macédoine et de la Thessalie nous ont occupé au commencement de ce livre. Nous n'avons pu décider sur tous les points s'il y avait une chaîne continue ou une suite de plateaux élevés, couronnés de distance en distance par des groupes de montagnes. Le manque de mesures rend toute décision hasardée. Ces montagnes envoient de nombreuses branches à l'ouest, et quelques unes, telles que le *Tomoros* ou *Tomourki*, baigné par la Voïoussa, et les monts *Khimara* ou *Acrocérauniens*, qui projettent leurs rochers menaçans sur la mer, conservent, suivant M. Félix Beaujour, le premier une hauteur de 6000 pieds, et les autres celle de 4800 pieds. Toute l'Épire, ou la basse Albanie, est un massif de montagnes la plupart calcaires, sillonné par des vallées profondes, et ne renfermant que très-peu de plaines. Mais au nord de l'Aous ou Voïoussa

les voyageurs nous abandonnent. Imiterons-nous le prudent silence des géographes? Oserons-nous avec quelques données isolées et incidentelles des historiens, et avec quelques indications tirées de l'idiome albanais et du slavon, essayer de deviner en quelque sorte les grands traits de la géographie physique? Au moins notre audace pourra exciter l'ambition d'un voyageur. »

Nous nous bornerons à quelques généralités sur la constitution géognostique de la Bosnie et de l'Albanie. Toutes les pentes occidentales de la grande chaîne, depuis les sources de la Save jusqu'à la péninsule de Morée, est en grande partie granitique; mais les contre-forts sont calcaires. Les monts Acrocérauniens renferment du plomb argentifère. On exploite près du bourg de Krechévo en Bosnie des mines de fer et de mercure.

« La moyenne et la haute Albanies présentent bien sur nos cartes quelques plaines étendues, et la chaîne de Scardus ou Scodrus, sous le nom de *Glioubotin*, et plus loin de *Nissava-Gora*, sur une élévation de 9600 pieds, paraît faire un grand demi-cercle pour enfermer de loin les bassins spacieux du double Drino et de la Moracca. Mais nous prouverons que le terrain, mal figuré sur les cartes, est aussi montueux vers les bords de la mer que dans l'intérieur. César nous peint les rivages autour de *Dyrrachium* ou Durazzo, comme escarpés et rocailleux; il trouve le cours de l'*Apsus* profondément encaissé (1). Le poète de Pompée nous apprend que le *Gemnus* est un torrent impétueux (2). En rapprochant de ces indications quelques détails de l'historien de Scanderbeg sur la nature rocailleuse du terrain chez les Mirdites, en faisant attention aux descriptions des défilés de la *Candavie* (3), région qui fait suite au pays des

(1) *César*, B. Civ. III, 30, 42. — (2) *Lucan.*, Phars., V, 465.
(3) *Idem*, VI, 331. *Senec.*, Ep. 31.

Mirdites, nous croyons qu'on peut considérer l'Albanie comme formée de deux terrasses, l'une s'élevant par des falaises très-fortes du sein de la mer, l'autre commençant à 4 ou 5 lieues de la mer et continuant jusqu'aux hautes montagnes entre lesquelles s'étendent les lacs d'Ochrida et de Malik. Les rivages de *Dolcigno* et d'*Antivari*, hérissés de rochers, indiquent que la plaine de Scutari a déjà quelque élévation, et au nord du lac de ce nom, les noms de Podgoritza et de Gouri marquent un second degré d'élévation. Les inaccessibles hauteurs de Montenegro, et les précipices pittoresques qui cernent en zigzag le golfe de Cattaro, annoncent que l'intérieur de la Dalmatie méridionale est formé de plateaux élevés, où passait, il est vrai, du temps des Romains, une voie aujourd'hui inconnue, mais où le nom *Birziminium* (1) désigne un lieu voisin des précipices. Dans la Dalmatie autrichienne, les montagnes mieux connues se plongent dans la mer avec des falaises calcaires découpées en îles allongées, échantillons de ses nombreux chaînons, probablement de la même nature, qui forment le haut pays entre la Bosnie et la Dalmatie turque. Ce haut pays où sont les *monts Albaniens* de Ptolémée ou *Albiens* de Strabon, aujourd'hui le *Vitoraga*, le *Radussa*, le *Planitza* et le *Ranick*, offre le phénomène d'un très-grand plateau sans écoulement, jusqu'ici négligé par les géographes, et sur lequel nous arrêterons nos regards.

« Ce mémorable plateau commence sous le mont Vitoroga par le marais de Czermi-Lug, à l'ouest de Glamocz, et s'étend par Livno et Jmoski jusqu'au mont Czerlievisca, au nord de Vergoraz, sur une longueur de 70 milles d'Italie; la largeur varie de 10 à 20 milles. Cet espace considérable, divisé par quelques chaînons de montagnes, renferme sept à huit lacs ou marais, parmi lesquels le *Koutcho-Blaton* et

(1) Ce nom ancien est albanais, *B'rezimenuem*.

le *Proloza*, et huit à neuf petites rivières sans aucun écoulement. A côté de ces petits bassins marécageux, il y en a qui ne présentent aucune eau courante; les pluies rares s'absorbent dans la terre. Cette configuration singulière du haut pays, entre la Bosnie et la Dalmatie, semble se reproduire vers les sources de la Drinna dans les *Plaines Blanches* (Bielopolie), et plus certainement dans la grande et célèbre *plaine de Kosovo*, vers les sources de l'Ibar et non loin de celles du Vardar; il est vrai que ces plaines ont des issues, mais elles s'accordent avec le caractère. Même une terrasse presque maritime, la plaine de *Popovo*, présente une rivière de 50 milles de cours qui tombe dans un gouffre. Le caractère général de ces montagnes est donc sans contredit le même que celui de la Carniole, c'est un plateau calcaire, caverneux et en terrasses.

« De l'autre côté, en Bosnie et en Servie, le terrain reste long-temps montagneux, mais il ne paraît plus exclusivement calcaire; des terrains schisteux ou granitiques se montrent, et le cours même des rivières indique une autre forme des vallées, qui toutes ont une issue vers la grande vallée du Danube. Serait-il permis de conclure que le nom slavon de *nissava-gora* ou monts abaissés (1), entre la Moracca et la Drinna, indique un niveau fort inférieur à celui du Scardus? La plupart des monts de Bosnie ont des noms tirés des arbres qui les ombragent. Mais le mélange des noms slavons du moyen âge et des noms illyriens ou albanais plus anciens rend ces recherches aussi pénibles qu'ingrates. Le *mont Balle* est bien, comme son nom albanais le dit, la tête d'un petit réseau de montagnes en Dalmatie; mais d'autres points plus importans restent dans l'incertitude.

« Le groupe du *grand Stolatz* offre-t-il des colonnes

(1) Il répond à celui de *Gesenkergebirge*, en Moravie.

basaltiques, ou seulement une figure semblable à un trône? Les monts *Czemerno*, situés dans le *cœur* de la Servie (1), et qui figurent sur la carte de Rield comme une chaîne très-élevée, répondent-ils à ces imposans indices? Au moins l'attention que nous y appelons pourra conduire à des observations plus précises.

« Le partage des eaux détermine ici en général le partage des climats; les pays du bassin de l'Adriatique, c'est-à-dire l'Albanie et la Dalmatie, participent aux chaleurs de l'Italie, mais avec des sécheresses et avec des invasions soudaines du vent du nord; les pays du bassin du Danube, la Bosnie et la Servie, participent au climat de l'Autriche et de la Transylvanie, non seulement comme étant exposés aux vents septentrionaux, mais encore parce qu'ils conservent, en s'abaissant lentement vers la Save et le Danube, une élévation considérable. La température froide, humide, tour à tour nébuleuse et venteuse, qui règne dans le haut pays pendant quatre mois de l'année, est indiquée par les monts Nébuleux (Uranie), au sud du Trawnik, et par les monts de Gelée-Blanche, à l'est de la Bosnie; mais nous n'avons trouvé aucun nom qui rappelle la neige. La végétation se divise sans doute aussi en deux régions, et la flore albano-dalmate doit avoir des rapports avec celle d'Italie, tandis que la flore bosno-servienne en a certainement avec celles de l'Autriche, de la Hongrie et de la Transylvanie; mais les détails ne sont encore connus qu'à l'égard de quelques cantons. La vigne qui prospère sur les rives du Danube et de la Save, l'olivier qui, des rivages de l'Adriatique, s'élève sur les premières collines de la Dalmatie et de l'Albanie, voilà les deux traits qui marquent les deux régions basses; entre ces deux lisières, le haut pays réunit des champs fertiles, d'excellens pâturages, de superbes

(1) *Zemera*, cœur en albanais.

forêts, et de riches mines d'or et de fer. C'est ce que disait Strabon, en invitant les Romains à civiliser et à mettre en culture des contrées aussi intéressantes (1). C'est encore tout ce que nous pouvons dire de mieux pour peindre l'ensemble des pays illyriques.

« La *basse Albanie* ou l'ancienne Épire doit être considérée comme une contrée à part, qui se prolonge au sud du 40e parallèle; elle est néanmoins considérablement plus froide que la Grèce. Le printemps n'est tout-à-fait établi que vers le milieu de mars; les chaleurs de l'été deviennent excessives en juillet et août; les rivières desséchées et les herbes brûlées attristent la vue du voyageur haletant; la vendange commence au milieu de septembre, et le déluge de pluies qui règne en décembre est remplacé en janvier par quelques jours de neige et de gelée (2). Le chêne de presque toutes les espèces est encore d'une qualité, d'un aspect supérieur (3); le platane, le cyprès, le frêne mannifère se mêlent aux lauriers et aux lentisques dans les régions maritimes; mais les forêts du Pinde se composent de cèdres, de pins, de mélèses, de sapins, de châtaigniers (4). Beaucoup de montagnes y repoussent l'œil par leur aridité; mais partout où l'eau ne manque pas, les toits de verdure créés par la vigne sauvage, les masses épaisses du sureau, et dans le printemps les tapis fleuris que forment la violette, le narcisse et l'hyacinthe, assimilent l'aspect de l'Épire à celui des parties les plus tempérées et les plus boisées de l'Italie. Le coton et la soie enrichissent l'Épire; mais, faute de soins intelligens, les olives ne donnent qu'un produit médiocre. Parmi les arbres à fruits, les pêchers de l'Amphilochie, les noisetiers de l'Arta et les cognassiers

(1) *Strab.*, VII, p. 219, ed. Casaub. — (2) *Pouqueville*, II, p. 263-265.
(3) *Théoph.*, Hist. plant., II, 3. — (4) *Pouqueville*, II, p. 186, p. 274. IV, p. 412.

du Musaché, se distinguent malgré l'absence de culture.

« Les bœufs si vantés, dont le roi Pyrrhus avait perfectionné la race (1), ont dégénéré; leur taille rabougrie et leur chair coriace rendent témoignage de ce que peut la barbarie. Mais les chevaux vifs, intelligens, pleins d'ardeur, peuvent bien, malgré leur petite taille, mériter l'éloge de Virgile comme excellens à la course. Le chien-berger de la Molossie conserve sa force, sa bravoure intelligente, sa fidélité vigilante. L'ours brun vit en ermite assez innocent dans les forêts du Pinde; mais le loup et le chacal hurlent après leur proie dans tous les déserts et parmi toutes les ruines. Les lacs et les marais attirent d'immenses essaims d'oiseaux aquatiques. Le golfe Ambracique ou d'Arta abonde en coquillages et en mollusques.

« *Ianina* (2) ou *Janina*, capitale de l'Épire, ville industrieuse, commerçante, peuplée de 40,000 habitans, anime le bassin de l'ancienne *Hellopie* et les bords du lac, jadis nommé *Acherusia*, et dont les eaux s'écoulent par des gouffres souterrains. Le poète Byron a chanté l'aspect pittoresque de cette vallée du haut du monastère de Zitza, et M. de Pouqueville en a dépeint la fertilité; mais nous ne voyons rien de nécessairement volcanique dans la « *couleur rouge* » de l'argile, ni dans « l'*odeur sulfureuse* » de la tourbe; il y aurait à ce compte des feux souterrains dans tous nos marécages. Les montagnes sont, comme toutes celles de l'Épire, calcaires, caverneuses, et probablement entreposées entre des crêtes granitiques qui sortent d'une base commune. L'*Achéron*, aujourd'hui le *Glikis*, usurpe depuis l'antiquité l'honneur d'être le débouché souterrain du lac Acherusia; c'est le *Velchi*, affluent du *Kalamas*, l'ancien *Thyamis*, qui, sortant subitement de dessous une

(1) *Plin*, VII, 44. *Arist.*, Hist. anim., III, 16.
(2) L'ancienne *Euroca*.

montagne, entraîne les eaux du lac Labdistas qui communique avec le lac de Janina (1).

« Dans les montagnes au nord-est de Janina, les neiges du *Pindus*, qui tombent dès le mois de septembre, nourrissent les sources de trois fleuves, l'*Aspro-Potamos*, l'ancien Achéloüs, l'*Arta*, l'ancien Arachtos ou Arethon, et la *Voïoussa*, l'ancien Aous; ces contrées, habitées jadis par les *Athamanes* et les *Perhæbi*, le sont aujourd'hui par des Valaques, peut-être moins nouveaux dans ces montagnes qu'on ne le pense communément, quoique le nom de *megalo-vlachie* ne soit appliqué au pays que par les Byzantins. *Mezzovo* et *Calarites* sont leurs principales bourgades. Industrieux et marchands au dehors, ils observent chez eux des lois somptuaires, et trouvent le vrai bonheur dans une vie frugale et laborieuse. »

« En descendant l'*Arta*, nous trouvons, à l'endroit où il devient navigable pour des barques, la ville du même nom, que les Turcs appellent *Narda*, et qui fleurit par son commerce en blé, en coton et en étoffes de laine. Comment a-t-on pu hésiter à y reconnaître l'ancienne *Ambracia*? Comment a-t-on pu transporter ce site aux bords du petit fleuve nommé Charadrus et Rhogus (2)? La

(1) Carte des environs de Janina, par *Barbié du Bocage*.

(2) *Ambracia* était à 80 stades du golfe (*Scylax*), à 180 stades d'Argos Amphilochium (*Polyb.*); ces deux mesures se rencontrent à la seule position de l'Arta. Elle avait, à l'*est*, des collines sur lesquelles était la citadelle; à l'*ouest*, des plaines ouvertes et le fleuve Aracthus ou Aréthon (*Tit. Liv.*). Ces dernières circonstances sont l'*inverse* de ce qu'offre la position sur le Rogous, choisie par M. de Pouqueville. Quant à l'Inachus, le système de d'Anville en fait une *bifurcation* de l'Achéloüs, ce qui est complètement réfuté par les cartes récentes de Palma et de M. de Pouqueville, et d'ailleurs absurde. M. Reichard copie pourtant cette bifurcation. Le système de Paulmier de Grentesmenil est de faire d'*Inachus* et d'*Arachtus* ou *Arethos*, un seul fleuve coulant du haut du Pinde. (*Græcs. Ant.*, p. 320, 321, 148.) Mannert regarde Inachus comme un petit torrent voisin d'Argos Amphilochium, mais qui aura été confondu soit avec l'Arachtus, soit avec l'Achéloüs dans leurs parties supérieures. Grentes-

ville d'Arta domine une plaine fertile. Son port, *Salagora*, est sur le grand golfe d'Arta qui, avec tous ses contours dentelés, peut bien avoir une circonférence de 30 à 40 lieues. Des pêcheries abondantes, des promontoires parés de forêts, des ports favorables au navigateur, placent ce beau bassin à côté de celui de Corinthe. *Prevesa*, située vis-à-vis de l'ancien *Actium*, en domine l'entrée étroite, où passent des vaisseaux tirant 12 pieds et demi.

« Si nous suivons le cours de l'Achéron, nous traverserons l'âpre et rocailleux canton de *Souli*, qui résista si long-temps aux armes d'Ali-Pacha. Après la mort de ce tyran, les Souliotes ont repeuplé leurs villages détruits, et repris leur liberté un peu barbare. A l'occident de Souli, la ville de *Paramithia* donne son nom à une autre tribu de pasteurs dont une partie se fait redouter par ses brigandages. On l'estime à 15,000 individus, moitié musulmans, moitié du rit grec. *Parga*, sur un rocher avec un port, a été en 1819 abandonnée par ses inflexibles habitans, qui ont emporté les os de leurs ancêtres plutôt que de devenir sujets des musulmans. L'Angleterre était forcée de laisser exécuter un traité solennel, mais l'ignorance ou la légèreté des diplomates qui l'avaient conclu fait honte à l'Europe.

« Dans la vallée de Kalamas, des bourgades florissantes

ménil et Mannert auraient pu encore citer l'auteur *de Fluminibus*, qui donne à l'Inachus le nom bien remarquable de *Haliacmon*. Il suffit de lire toutes ces discussions pour sentir combien est insoutenable le système de M. de Pouqueville, qui transporte le nom d'*Aracthus* (Arta) à la rivière Rogous, et celui d'Inachus à l'Arachtus. Puisque nous sommes entrés dans tous ces détails, nous dirons que *Ratoüs*, dans le texte de Strabon, pourrait bien être *Ragoüs*, le Γ et le T étant aisément confondus. Ce serait le fleuve *Rhogus* de *Niger*, cité par Grentesménil, le *Louro* actuel, le *Charadrus* ancien. Les noms grecs χαράδρα, lit d'un torrent, χαράδρουσθαι, se répandre comme un torrent en formant des marais, ῥωγὴ, précipice, rupture des rochers, rappellent toutes les localités du fleuve Louro ou Rogous.

renferment la peuplade grecque des *Philates*, qui cultivent leurs jardins, leurs oliviers, leurs blés, en payant un tribut pour rester isolés des Arnautes ou Albanais. *Butrinto*, ancienne forteresse vénitienne, et *Delvino*, siége d'un sandjak, sont dans un pays aride, calcaire, qui se termine par les monts Acrocérauniens, où *Chimara* (qu'on prononce *Kimara*) est le chef-lieu des sauvages *Chimariotes*, vivant de piraterie sur mer, de brigandage sur terre, et la plupart du temps du pain de la misère. Le vaste port d'*Aulona*, ville célèbre par sa fabrique, s'étend derrière ces montagnes.

« Remontons de nouveau au Pindus, et suivons la grande vallée du *Voïoussa*. Le nom actuel de ce fleuve est albanais, et signifie *eau permanente;* mais, d'après le géographe turc Hadgi Khalfa, il s'appelle aussi *Vedis*, nom extrêmement remarquable, car c'est celui sous lequel les poëmes orphiques désignent l'*eau*, et il ressemble beaucoup aux noms du même élément en albanais, en slavon, et en quelques idiomes gothiques. C'est aux Illyriens, ancêtres ou parens des Albanais, qu'appartiennent ces deux noms, tandis qu'*Aous*, *Avas*, *Aias*, sont des dénominations de l'ancien idiome grec, où *aa* signifiait *eau*. Dans le bassin supérieur de cette belle rivière, nous remarquerons la ville de *Konitza*, peut-être *Antigonia*, dans sa vallée verdoyante, mais fiévreuse, au milieu des hautes montagnes (1); *Premithi*, l'ancienne *Brebeta*, et enfin *Kleïssoura*, dans un défilé important, mais distinct de celui qui était près les sources mêmes de l'Aous. Sorti des gorges de Kleïssoura, le fleuve reçoit les tributs de la rivière à laquelle *Argyrokastron* (l'ancienne *Argyas*) donne son nom; un peu plus bas, dans une vallée sombre, la ville de *Tepelen*, peuplée de 2000 âmes, a gagné une sinistre célé-

(1) *De Pouqueville*, I, 171.

brité comme patrie d'Ali-Pacha qui fut si long-temps le maître redouté, l'administrateur sévère, et l'inflexible bourreau de la turbulente Albanie.

« C'est au confluent de la rivière Suchista avec l'Aous, que M. de Pouqueville a retrouvé le *Nymphæum* ou la grande carrière de poix minérale où les anciens nous peignent des flammes sortant de la terre, au milieu de sources et de prairies verdoyantes, phénomènes qui paraissent avoir perdu de leur intensité (1).

« Le *Musaché* paraît être le nom indigène de la *moyenne Albanie*, arrosée par l'*Ergent* ou le *Bération*, l'ancien *Apsus* et l'*Artanes* (2), et où domine, parmi ses oliviers et ses vignes, la ville importante de *Berat*, connue dans le moyen âge sous les noms bulgaro-slavons de *Beligrad* et *Balagorod*, ou Ville-Blanche (3). C'est le siége d'un archevêché grec. De nombreux troupeaux couvrent une terre fertile, mais négligée; les Zigueunes ou Bohémiens se groupent autour de leurs feux au milieu des forêts abandonnées. L'inhospitalité est domiciliée à *Elbassan*, ou *Ilbassan*, sur le Scombi, ou l'ancien *Genusus*, et à *Durazzo*, jadis *Dyrrachium*, ville maritime qui recèle des pirates.

« La rivière du *Mati*, anciennement *Mathis*, parcourt une contrée montagneuse habitée par les *Mirdites*, peuplade

(1) *De Pouqueville*, I, 272. — (2) *Artanes* est le même nom que *Charsanes* chez Anne Comnène; d'où l'on a fait *Arzanes* et *Argenta*. C'est le même nom que l'*Artanes* en Bithynie, l'*Arda* et l'*Arzus* en Thrace, l'*Arzanias* en Arménie, coïncidence très-remarquable. Tite-Live écrit *Artatus*.

(3) Τὰ Βελάγριτα, chez les Byzantins. Paulmier de Grentesménil (p. 219 et suiv.) observe avec raison que ce nom est très-probablement une imitation du nom grec *Pulcheriopolis*; mais quel était le nom indigène illyrien? Il serait possible que ce fût la *Parthenia* de Polybe, le *Parthinorum oppidum* de César; et comme *barthe* ou *ibarthe* signifie en albanais *blanc*, je croirais volontiers que c'est aussi l'*Albanopolis* des *Albani* de Ptolémée, qu'on a voulu rayer du texte de ce géographe. *Croya* semble répondre mieux à la position d'Albanopolis, mais cela tient à la fausse direction des côtes dans Ptolémée.

albanaise catholique qui conserve une sorte d'indépendance, et qui se distingue avantageusement des autres Albanais par une plus grande loyauté et par quelques idées de morale ; tant un clergé vertueux a de pouvoir même au sein de la barbarie! Les Mirdites ont le droit de s'administrer, de s'imposer eux-mêmes, et de ne fournir aux armées ottomanes qu'un contingent déterminé. Le culte catholique est publiquement exercé dans leur pays, dont la population chrétienne doit monter à 2 ou 250,000 habitans (1). Ils ont deux *prink*, ou chefs, un spirituel, qui est l'abbé mitré d'*Orocher*, l'autre temporel, qui est un seigneur de la famille des *Lechi*. Les Mirdites, plus exactement *Mird'es*, sont placés par Dion Cassius, sous le nom de *Merdi*, dans le mont Scardus. Ils se divisent en *Latchi*, *Soumagni* et *Grichi*. C'est de leur sein que sortit le fameux Castriota, si long-temps la terreur des Ottomans sous le nom de *Scander-Beg;* la ville de *Croya* ou *Crouia* (c'est-à-dire la source, la métropole), que les Turcs nomment *Ak-Seraï*, vit naître ce héros de sa nation, et les murs d'*Alessio* gardent ses cendres. Les Albanais chrétiens chantent encore ses hauts faits d'armes, et lui donnent le singulier surnom de *Dragon d'Albanie* (2).

« Derrière ces diverses contrées s'étend la grande vallée du Drin-Noir, l'ancien *Drinus*, dont le bassin le plus élevé, formant le centre commun de l'Albanie et de la Macédoine, est occupé par le magnifique *lac d'Ochrida*, long de 6 lieues et large de 3. C'est au bord de ce lac, appelé *Lychnidus lacus* par les anciens, que s'élève une ville assez importante, appelée *Ochrida*, dans un pays riche en fruits, en pâturages, en abeilles, avec des mines d'argent et de soufre. Cette ville est le sujet de bien des doutes parmi les géographes et les voyageurs ; y avait-il, outre l'Ochrida actuelle,

(1) *De Pouqueville*, II, p. 548. — (2) *Culscedra Arbenit.* (Ibarthe.)

une autre Ochrida, située sur une colline abondante en sources vives? Cette ancienne Ochrida, capitale de la monarchie des Bulgares, répondait-elle à la ville grecque de *Lychnidus*, détruite par un tremblement de terre, et dont, selon quelques uns, les ruines se trouvent un peu plus au sud-est du lac? *Lychnidus* était-il le même lieu que *Justiniana Prima*, ou ce nom appartenait-il à *Tauresium?* A ces doutes nous en ajoutons un nouveau. La vallée de Gheortcha, ombragée de si beaux arbres, où coule la Devol, joint-elle le bassin du Scombi, l'ancien *Genusus* ou *Genesio*, comme le veut M. de Pouqueville, ou bien la Devol se rejette-t-elle par la rivière de Bogradessi dans le lac d'Ochrida? Anne Comnène dit expressément « que le *Drymon* vient, par un cours « tranquille, du canton de *Deabolis*, traverse le lac *Lychnidus*, et se grossit de grands torrens (1).» Les reconnaissances importantes que nous devons à M. de Pouqueville et à un de ses amis n'excluent pas la possibilité des faits indiqués par la princesse byzantine. Le Drin-Noir descend d'Ochrida par les cantons du *haut* et *bas Dibre*, pays sauvage, mais riche en bestiaux et en fruits, pays nourricier de soldats féroces qui se distinguaient dans la milice algérienne, et qu'on a vus monter sur le trône des deys. En courant toujours au nord, le Drin-Noir rencontre près Stana le Drin-Blanc, qui vient, dans la direction diamétralement opposée, des régions presque inconnues où la ville de *Perserendi*, ou *Prisrendi*, patrie de Justinien, et la véritable *Justiniana Prima*, selon les indigènes (2), reste cachée encore et inaccessible parmi des tribus slaves et albanaises, aussi sauvages, ou du moins aussi inhospitalières que les ours et les aigles de leurs montagnes. Les deux rivières unies

(1) Le mot ΣΤΡΟΥΔΛ, dans le texte de la Byzantine, doit être corrigé; c'est ΣΤΡΟΥΓΑ, torrent, rivière rapide, en slavon.

(2) *Ibarthe*, Emenatee gutetevet (en albanais).

descendent ensuite une belle et riche vallée où l'on cherche la ville de *Dukagin*, située, selon un auteur du pays, parmi des montagnes très-âpres. Vers l'embouchure, les 32 villages du canton de *Za-Drina*, peuplés d'Albanais féroces, conservent encore leur indépendance.

« La vallée du Drin appartient à la *haute Albanie*, pays où nos voyageurs ne pénètrent guère. *Scutari* ou *Scodra*, que les Turcs, par un caprice, ont nommé *Iskenderiah* ou *Alexandrie*, tient un rang éminent parmi les villes de l'Empire, dont elle est le boulevard à l'occident. Située entre le Boyana et le Drinassa, à l'endroit où le premier, en sortant du lac du même nom, reçoit le second, elle est défendue par deux ou trois châteaux-forts et par des remparts étendus. Les fabriques d'armes et d'étoffes de laine, la construction des navires, la pêche dans le lac, enrichissent ses 16 ou 20,000 habitans, parmi lesquels il y a beaucoup de Grecs, les uns catholiques, les autres du rit oriental. Les vaisseaux ne remontent le Boyana que jusqu'à Polna, mais *Dulcigno*, en turc *Olgun*, et *Antivari* en turc *Bar*, ont de bons ports sur l'Adriatique; le premier est l'asile de pirates redoutés. Cette partie du littoral est appelée *Kraïna*, ou « la terre » par ses habitans, la plupart slavons; cependant Antivari paraît être une colonie italienne du moyen âge (1).

Les *Guégues*, ou les Albanais rouges, occupent tout l'intérieur, soit en montant aux sources des deux Drins, soit en s'élevant vers celles de la Moracca, nom du Boyana avant d'entrer au lac de Scutari ou de Zenta. Mais que de ténèbres environnent ici l'ethnographie! M. de Pouqueville (2) distingue les *Zogs* (c'est-à-dire « les petits oiseaux »), qui ont donné leur nom à un lac du pays; les *Murdes* et les *Chiscands*, voisins du lac Zenta; en remontant à l'est sur

(1) *De Guill. Tyr.*, Bell. sac., II, c. XVII. — (2) *De Pouqueville*, II, 512.

les terres de Zadrina, les *Bardi* (probablement descendans des *Vardiæi* (1)); les *Koutchioti*, ou oiseleurs; les *Liaiporosches*, ou mangeurs de lièvres; les *Mousselims*, « tribu de Mossul ? »; les *Boukmirs*, ou mangeurs de bon pain; les *Dardes*, restes des Dardaniens; les *Drivastes*, qui sont un amas de brigands de Rascie, et les *Grouemirs*, ou gens à belles femmes. A l'orient et au nord de Zadrina, entre le *Boyana* et le *Zem*, qui tombe dans le lac Scutari, sont situés les *Pontalis*, les *Chôti*, divisés en peuplades de *Mogouls*, de *Castrati*, de *Bagous*, de *Siwans* ou *Soans*; et plus à l'ouest, les *Pascoli*, que les Turcs appellent *Kolbans*, ou pasteurs. Dans l'intervalle entre la Moracca et la *Târa*, rivières qui, réunies à la *Limi*, forment, dit-on, le cours du Zem, habitent les *Scodrans?*, les *Pannani*, qui confinent avec les *Colasciniens*, montagnards féroces, dont les bandes désolent souvent l'Herzegovine et la Bosnie. Il semblerait que les Colasciniens, ou Kolasciens, s'étendent des montagnes d'Ibali jusqu'aux sources du Drin-Blanc; c'est probablement un nom générique. Enfin, la chaîne de séparation entre les rivières qui coulent dans le lac de Zenta et les affluens occidentaux du Drin, est peuplée par les *Clementi*, tribu catholique dont l'évêque réside à *Saba* ou *Sarda*. La position de ces lieux est à peu près inconnue, et combien d'autres dont le nom même est ignoré! Une carte publiée par la Propagande, en 1692, montre la haute Albanie bien plus remplie de villages qu'aucune carte moderne. Le cours même de la Moracca et du Zem est si peu connu, qu'on ne saurait dire lequel est le fleuve principal. On ignore l'étendue du pays d'*Arnaoutlik*, qui confine avec la Rascie, la Macédoine et la Bosnie, et où errent des tribus serviennes et albanaises presque sauvages.

« Arrêtons un instant nos regards fatigués de ces détails

(1) Comp. *Ortelius*, au mot *Varalii*.

topographiques sur le caractère général de la nation albanaise, cette nation dont l'épée mercenaire est encore l'appui de l'Empire ottoman, mais qui pourrait en devenir la terreur. Les Albanais doivent incontestablement une grande partie de leur caractère belliqueux et féroce à la nature âpre de leur pays. Tout homme né en Albanie, observe M. de Pouqueville, a un caractère, un tempérament, une physionomie qui le distinguent et des Grecs et des Turcs. Leur constitution physique annonce beaucoup de vigueur. La taille commune chez eux est de 5 pieds 4 pouces. Ils ont les muscles très-forts, avec des joues colorées et l'œil vif. C'étaient les soldats de Pyrrhus et de Scander-Beg; c'étaient des Albanais que le fameux Ali-Pacha de Janina avait composé son armée. « Ces soldats, dit un voyageur, enveloppés d'une « toile grossière, semblaient ne pas s'apercevoir de la ri- « gueur de l'hiver. Occupés tant que durait le jour à lutter « dans le camp, à chanter et à danser, leur sobriété leur fai- « sait trouver suffisante une légère ration de pain de fro- « ment ou de maïs, d'olives noires, ou de sardines salées. « Bien différens des Turcs, qui font leur bonheur à vivre « dans l'indolence, les Albanais étaient toujours en action. « Leur joie éclatait à l'approche d'un combat. » Mais le *palikari* ne se bat ni pour la gloire ni pour la patrie; l'aspect seul de l'or le fait sortir de ses âpres montagnes. Les chefs de tribus, vénérés comme les *lairds* écossais l'étaient de leurs *clans*, sont autant de capitaines mercenaires qui se font suivre par leurs paysans.

« Les femmes qui donnent le jour à ces hommes extraordinaires partagent en grande partie la vigueur de leur organisation. Le tissu serré de leur peau recouvre des muscles fermes et élastiques; leur frugalité les affranchit de presque toutes les maladies. Devenues nubiles plus tard que les femmes de la Grèce méridionale, elles conservent plus long-temps leur fraîcheur, et continuent à être mères

jusqu'à un âge aussi avancé que dans les contrées septentrionales de l'Europe.

« Quoique les Albanais professent pour la plupart extérieurement le mahométisme, ils n'en observent pas très-rigoureusement les préceptes. Rarement chaque homme a plus d'une femme, et la coutume contraire n'est pour les grands qu'un devoir d'étiquette. Ils ne cultivent point les sciences, cependant ils sont très-habiles à conduire les eaux, et, quoique dépourvus d'instrumens de mathématiques, ils savent mesurer la hauteur des montagnes et la distance des lieux avec autant de précision que les géomètres. Le génie d'un Mehemet-Ali et d'un Ali-Tepelenli montre ce que peut cette nation même sous le joug de l'ignorance et au sein des mœurs barbares; mais la fidélité héroïque de Mustapha-Bairactar envers l'empereur Sélim prouve encore que le caractère albanais serait susceptible de grandes vertus.

« Les Albanais sont probablement une tribu des anciens Illyriens, qui, sortie des contrées intérieures et montueuses, s'est fait connaître à mesure que les calamités de l'Empire romain forçaient les peuples montagnards et pasteurs à se fier à eux-mêmes pour la défense de leurs chaumières. Sans doute, dans une région comme celle de la Turquie d'Europe, où tant de nations se sont heurtées et fondues ensemble, on ne doit pas s'attendre à trouver une tribu primitive, sans mélange depuis vingt siècles; aussi définirons-nous notre thèse dans les termes plus précis que voici :

« Il est prouvé par la langue des Albanais qu'ils habitent en Europe depuis aussi long-temps que les Grecs et les Celtes, auxquels ils paraissent tenir par plusieurs liens. Il est probable que des tribus illyriennes, parlant une langue affiliée à celle des tribus primitives des *Pelasghi* (Pélasges), des *Dardani*, des *Graiki*, des *Makedones*, habitaient avant

les temps historiques les montagnes de l'Albanie, sous des chefs héréditaires; qu'elles étaient encore voisines de quelques tribus de la famille qui depuis a été nommée slave. Les Illyriens envoyèrent des essaims de colons en Italie; mais lors de la grande invasion des Celtes en Grèce et en Asie, une partie des Illyriens, parmi lesquels étaient les *Albani*, furent subjugués par des castes guerrières, tant celtes que germaniques, à peu près comme il arriva vers le même temps en Galatie. Plus tard, les Romains et les Italiens, conquérans de l'Illyrie, ont dû se mêler aux habitans des villes; mais les tribus de pasteurs, distinguées dès lors sous le nom celtique d'Albani, ont conservé le fond de leur ancienne langue, en y admettant peut-être une nouvelle addition des formes et des mots tirés de la langue italique vulgaire, qui était la *romana rustica*, et de l'idiome militaire des légions; cette addition, jointe à ce que l'éolien, le pélasgue, et peut-être l'illyrien, avaient d'anciens rapports avec l'italique, rapprochèrent l'albanais du daco-latin ou valaque moderne, idiome né du mélange de la langue inconnue des Daces avec l'idiome romain, rustique et militaire. L'un et l'autre éprouvèrent de nouveaux changemens, lorsque, dans le VIe siècle, plusieurs essaims de Slaves karpathiens, conduits en grande partie par des princes de la race des Goths, vinrent repeupler le nord de l'Illyrie. »

« C'est ainsi que nous définissons, limitons et combinons un grand système historique entrevu par Leibnitz (1) et Paulmier de Grentesménil (2), esquissé par *Masci* (3) et *Thunmann* (4), exagéré, faussé et embrouillé par *Dolci* et *Sestrencewitz* (5), système qui, lié un jour aux recherches

(1) *Leibnitz*, Collect., VI, p. 2, p. 138; *Ann. des Voyages*, III, 157.
(2) *P. de Grentesménil*, Græcia antiqua, p. 213 et suiv.
(3) *Masci*, Essai sur les Albanais. Voyez *Annal. des Voyages*, III, 145.
(4) *Thunmann*, Untersuchungen uber die œstliche wœlker.
(5) *Dolci*, de præstantiâ Linguæ Illyricæ. *Sestrencewitz*, Recherches sur les Slaves, etc.

des orientalistes, doit jeter une clarté nouvelle sur l'histoire et la géographie primitive de la Grèce, de l'Italie et de l'Asie-Mineure. Mais établissons d'abord le monument vivant sur lequel tout se fonde, je veux dire la langue albanaise. C'est une digression nécessaire et importante.

« Nous commencerons par faire observer que la parenté, ou du moins la connexité des langues *japhétiques*, depuis les bords du Gange jusqu'aux rives de l'Islande, étant un fait connu, étudié, approfondi en quelques points, le mélange des mots dans l'albanais cesse d'être un phénomène purement local et spécial, comme il parut du temps de Leibnitz, et doit s'expliquer en partie par la ressemblance générale des *familles* de langues composant le *règne indogothique.* Tel mot albanais peut être latin, sanskrit, et germanique, sans pour cela avoir été introduit de dehors en Albanie. Par exemple, *gneri*, homme, en albanais, *aner* en grec, *nar* en persan, sanskrit et zend ; *nero,* homme fort, *nerienne,* force virile, en sabin, vieux dialecte italique, sont des mots affiliés, à ce qu'il paraît, sans qu'on puisse précisément dire que l'un vient de l'autre. Autre exemple remarquable : *ziarm*, feu, en albanais, répond à *tjerm* en arménien, à *thermos* en grec-ionien, à *tharmos* en grec-éolien, à *garm* en persan, à *warm* en allemand ; cet enchaînement prouve seulement la liaison générale de toutes ces langues. De même, *reg*, roi, en albanais, se lie à *rex,* en latin, *rix*, en celte, *regin*, en islandais, *radja*, en sanskrit, et à une foule d'autres synonymes dans toutes les langues de ce même règne, sans qu'on puisse donner à aucun d'eux la priorité. Même observation à l'égard de la grammaire de cette langue : si elle a des rapports très-marqués avec les grammaires grecque et latine, c'est une preuve de parenté, de connexité, mais non pas de *filiation*, puisqu'il a dû y avoir des systèmes de grammaire complètement formés en Phrygie, en Thrace et en Illyrie, en même temps ou même

plus anciennement qu'en Grèce. Être historique ou être symbolique, Cadmus appartient aussi bien à l'Illyrie qu'à la Béotie.

« Quelques mots sanskrits d'une nature tout-à-fait géographique frapperont sans doute ceux qui étudieront l'albanais. *Maïl*, montagne en général, d'où *maina*, en Thessalie et en Péloponèse; *gour*, rocher, petite montagne, sont des noms très-usités en Albanie; *Candahar* et *Candavia* sont le même nom dans le même sens; mais on n'en tirera aucune conclusion spéciale quand on saura que les noms dominans de la géographie grecque, l'*Hæmus*, le *Pindus* (*Bindhia* ou *Vindia* dans l'Inde), le *Parnasse* (*Paranischa*), les cinq ou six *Kynthos* (1), paraissent également trouver dans le sanskrit l'étymologie que le grec leur refuse. Ce sont des liaisons générales entre les langues japhétiques, dont le haut pays d'Arménie pourrait bien être le centre commun.

« Passant au caractère spécial de cette langue, nous pouvons affirmer, 1° que plus d'un tiers des racines albanaises ne sont que des racines grecques, réduites à leur état primitif, monosyllabique et barbare; que cette portion grecque de la langue albanaise paraît se rattacher spécialement au dialecte, ou, si l'on veut, à la langue *æolique*, qui, selon nous, ne différait pas radicalement de la langue plus ancienne, plus rude, et probablement plus monosyllabique des *Pelasghi* (Pélasges) (2), et qui dominait dans l'ancien macédonien, épirote, thessalien, béotien; enfin, que le fond de l'albanais est un ancien idiome semi-grec, tel qu'on en parlait dans les siècles anté-homériques; 2° qu'un autre tiers des racines albanaises paraît appartenir au latin, au

(1) *Kynthos* dans l'île de Délos, *Zakynthos*, l'île, *Arakynthos* en Attique, *Anakynthos* en Acarnanie, *Berekynthos* en Crète, *idem* en Phrygie; de *Kuntha*, colline sacrée.

(2) Voyez *Paulmier de Grentesménil*, Græcia antiqua, p. 54, 55.

sabin ou samnite, au celte italique, au germanique et au slavon, et, généralement parlant, aux langues européennes du centre et de l'occident, sans qu'il y ait aucune raison connue jusqu'ici pour décider si *tous* ces rapports sont originaires et appartenant à l'époque antique, ou lorsque la plupart des familles européennes habitaient les hautes terres de la péninsule du mont Hæmus et du mont Pindus, ou si quelques uns sont des traces de mélanges successifs, provenant entre autres des colonies militaires romaines; 3° qu'à l'égard du tiers restant, jusqu'ici non expliqué, les analogies de noms géographiques semblent indiquer les langues anciennes de Thrace et de l'Asie-Mineure comme la souche la plus probable. Il résulte de ces trois assertions, dont nous avons réuni les preuves en grand nombre, que la langue albanaise est un chaînon distinct, ancien et important de la grande chaîne des langues pélasgo-helléniques, du règne indo-gothique.

« L'*æolisme* se manifeste dans les racines albanaises, lorsqu'on essaie de leur appliquer le digamme ou la métathèse de la lettre *R*, ou les autres changemens de lettres usités parmi les Æoliens. Par exemple, *tragein*, manger, en grec, devient, par la forme æolienne de l'infinitif, *tragen*, et par la métathèse de l'*r*, *targen;* de là l'albanais *darkem,* manger. *Oun* et *oune*, je, en albanais, est le corrélatif d'*iôn* ou *iônga* en béotien, et d'*egon* en æolien. *Bale*, tête, en albanais, répond à *bala* en macédonien, *phala* en béotien, étant tous les deux des æolismes au lieu de *kephala*. La Slavonie s'appelle en albanais *Schienia*, le pays des étrangers, de *skenos*, forme æolique de *xenos,* et peut-être l'æolique *skiphos*, épée, est la vraie souche du nom de *Skipatar* que se donnent les Albanais sans y ajouter un sens. Le digamme paraît dans bien des mots, par exemple : *vraam*, tuer, maltraiter, de *raiein; vel*, huile, de *elaion; verbuem*, priver, de *orbare* (lat.); *verra,* le beau temps, de *ear, êr*. De même *Voïoussa*,

nom du fleuve de l'ancien *Aoüs* ou *Aioüs*. C'est aussi par le caractère æolien que l'albanais se lie au macédonien. *Loos*, l'août des Macédoniens, est le *loonar* des Albanais; deux mois albanais ont le nom de *brit*, avec addition de premier et de second, ce qui rappelle le *beritios* et *hyperberitios* du calendrier macédonien, quoique dans un autre ordre; les noms *daisios* et *panemos* ont un sens convenable en albanais. Le *krios* des campagnards macédoniens répond au *kirsouer* des Albanais, en observant que *ouer* est un nom qui signifie *saison* (1). Mais comment nous enfoncer dans une question aussi ardue avant qu'il existe un seul vocabulaire albanais tant soit peu complet, et avant qu'on ait recueilli tous les noms indigènes des mois?

« Le caractère pélasgique se manifeste par un fait aussi neuf qu'important. Les noms de plusieurs divinités grecques, selon Hérodote, dérivent de la langue pélasgique; or, nous trouvons dans l'albanais *deet*, la mer, d'où *Téthys; dée*, la terre, d'où *Deo* et *Demeter*, nom de Cérès; *héré*, l'air, le vent, d'où *Here* ou Junon; *dieli*, le soleil, d'où *Delios*, surnom d'Apollon, dieu du soleil; *vranie*, nuage, d'où *Uranos*, le ciel. C'est, il est vrai, plus et moins que l'assertion d'Hérodote, puisqu'il ne nomme que Junon parmi ces divinités, mais c'est au moins un indice que des mots de la plus haute antiquité se sont conservés dans l'albanais. D'ailleurs, on sait qu'Hérodote n'avait, de son propre aveu, aucune idée certaine de la langue des Pélasges, et qu'après les avoir présentés comme une race différente des Grecs, il en fait pourtant descendre les Athéniens, les Arcadiens, les Thessaliens : il est permis de croire qu'il a sacrifié la mythologie des Pélasges à celle de l'Egypte et de la Libye. Les Pélasges sont reconnus par toute l'antiquité comme la première race qui domina sur la Grèce, et qui fut la souche

(1) Comparez Usserius, de Maced. et anno solari.

des peuples qui se prétendirent *autochtones* ou indigènes. Le Pindus était leur plus ancien séjour connu ; Dodone la Pélasgique est le centre du culte primitif de la Grèce. Un idiome ancien, rude, monosyllabique, quoique semi-grec, devait paraître inintelligible à un Ionien comme Hérodote. Le nom même de *Pélasges*, comme ceux de *Pella*, de *Pellène*, de *Pélion*, des *Peligni*, de vingt autres lieux ou peuples, s'explique naturellement du mot *pela*, rocher, pierre en macédonien (1) et en thessalien (2), mot auquel répond en albanais *pul* ou *pil*, forêt. Ces fameux Pélasges ou plutôt *Pelasghi*, qu'on a fait venir des sources du Nil et des sommets du Caucase, et de la tour de Babel, n'étaient que les vieux ancêtres des Grecs, les gens de la vieille roche, les constructeurs en pierre; et leur culte tout européen était celui d'un Dieu suprême et des forces élémentaires de la nature.

« Les noms consacrés par la géographie, et spécialement par la géographie physique, figurent au premier rang parmi les documens de l'histoire primitive, de l'histoire antérieure à la chronologie. Long-temps avant que les hommes ne se fussent avisés de compter les années et de classer les événemens dans un ordre chronologique, ils avaient désigné sous des dénominations locales et prises de leur idiome tous les objets divers qui les environnaient, les montagnes qui bornaient leur horizon, les rivières qui étanchaient leur soif, le village qui les avait vus naître, la nature et la tribu à laquelle ils appartenaient. Si cette nomenclature géographique se fût conservée pure et complète, elle offrirait une mappemonde bien plus véridique que toutes nos histoires universelles.

« L'*hellénisme* général de la langue albanaise, pour être reconnu, exige souvent des comparaisons avec des mots

(1) *Sturtz*, de Linguâ macedonicâ. — (2) *Tzetzes*, Chiliad., II, c. XVII.

grecs peu usités, ou pris dans un sens détourné ou tirés de dialectes peu connus; par exemple: *groua*, femme, répond à *Graia*, nom propre des Grecs au féminin; *kourm*, le corps, à *kormos*, trône, tige; *khunde*, nez, à *chondros*, cartilage; *dora*, main, à *doron*, paume de la main; *ziza*, mamelle, à *tithos; groust*, poignet, à *gronthos; cambe*, pied, à *kampe*, flexion; *flacha*, flamme, à *phlox; krupa*, sel, à *kruos*, cristal; *ngrane*, se nourrir, à *graien; stepei*, maison, à *stephos*, toit, couverture; *kouitou*, je me rappelle, à *kôtheoo*, je pense; *brecheir*, la grêle, à *brechein*, mouiller, et à *eir*, tempête, foudre; *ïourte*, prudent, à *iotes*, prudence (Homère); *iri*, jeune, à *ear* ou *er*, printemps; *ve*, œuf, à *oveon*, en dialecte crétois; *pota*, oie, à *potanos*, volatile, en dorien; *chata*, pauvreté, à *chatein*, manquer, être privé; *skepetim*, foudre, à *skepto*, je tombe avec impétuosité; *phare*, division, tribu, à *pharos*, qui est le *pars* des latins; *prink*, père, chef, à *prin*, avant (*primus*); *frike*, peur, à *phrix*, frissonnement; *bastakes*, propriétaires fonciers, en Béotie, à *bastine*, domaine rural, en albanais. Nous ne citons que les exemples curieux ou très-difficiles à apprécier; les similitudes plus évidentes se présentent en foule à quiconque voudra étudier les vocabulaires imprimés ou manuscrits. Bien des mots albanais et grecs ne diffèrent que par les formes grammaticales, par exemple: *piim* et *piein*, boire; *pounouem* et *ponein*, travailler; *zieiim* et *zeein*, bouillir, s'échauffer; *luem*, oindre, *laam*, laver, et *louein*, laver, humecter; *pituem*, interroger, et *pythesthai; prim* et *proïenai*, aller en avant; les prépositions *nde*, dedans (*endo*); *paa*, sans, d'*apo; me*, avec, de *meta;* les adverbes *mo*, non, de *me*, et autres.

« Quelquefois un mot albanais, quoique n'ayant pas son terme correspondant en grec, n'en est pas moins une composition d'élémens helléniques; par exemple: *Panomi*, anarchie, est formé de la préposition albanaise *pa*, qui n'est

autre chose que l'*apo* grec, et de *nomos*, la loi. Le mot albanais représente donc un mot grec perdu où inusité, *aponomia*. Le verbe albanais *hippune*, monter, sauter, indique probablement la vraie étymologie grecque de *hippos*. Les noms de montagnes et de peuples de la Grèce primitive paraissent en grande partie albanais.

« Les rapports de l'albanais avec le latin sont bien difficiles à apprécier, étant de plusieurs époques. Il y en a qui tiennent à l'antique connexion de l'æolique et du *pelasge* avec le latin primitif. D'autres traits de ressemblance proviennent du mélange de celte, tant avec l'albanais qu'avec les idiomes anciens italiques; enfin, les colonies militaires romaines ont dû répandre la langue *romana rustica* dans l'Illyrie et l'Epire. Sans doute de nouvelles études de l'histoire des Tyrrhéniens, et de celle des autres peuples italiques, pourra fournir des lumières plus précises; mais déjà il paraît que la langue albanaise est intimement liée avec les idiomes de l'ancienne Italie. Voici quelques exemples des rapports reconnus : *kiel*, le ciel; *lioume*, fleuve (*flumen*); *mik*, ami; *sok*, camarade; *lake*, lac, lieu bas; *flochete*, cheveux, de *floccus; lufta*, guerre, de *lucta* (lutte); *pische*, poisson; *aar*, or (*aureum*); *peeme* et *poma*, fruits; *remb*, *ramus; larii*, laurier; *setrat*, le lit; *ghioutet*, cité (*ciudad*); *fakie*, la face; *fruituem*, porter du fruit; *martuem*, marier (*maritare*); *turbuem*, troubler, faire enrager; *pulchuem*, plaire (*placere*); *desciruem*, désirer; *kiaam*, se plaindre (*chiamar*); *vape*, chaud, de *vapidus; boukre*, beau, de *pulcher; larg*, absent (au large); *spess*, épais, de *spissus; cundra*, contre; *nde*, en, dans (*endo*); *per*, par; mais il suffit de faire observer que les latinismes ou italianismes dans l'albanais ont beaucoup de rapports avec ceux de la langue valaque ou daco-romaine. On sentira combien le caractère latin est intimement et anciennement empreint dans l'albanais par cette seule observation : le terme du comparatif

en albanais est *mi*, racine liée à *melior*, à *mieux*, à *mehr*; et le terme du superlatif est *ssum* (prononcez *schoume*), qui n'est autre chose que *summe*.

« Les *celticismes* et les *germanismes* de l'albanais ne sont pas de peu d'importance; ce ne sont pas des emprunts purement accidentels; les mots albanais de ces deux classes tiennent à des familles entières de mots; par exemple, *larth*, en albanais, lard, en français, *lardum*, en latin, *lar* (gras), en celte, *larix*, *laeriche*, *laerke*, arbre résineux, en latin, allemand, danois, forment une chaîne à travers les langues du Nord et de l'Ouest, tandis que *bret*, roi, d'où *breteri*, royauté, royaume; *brii*, corne; *bar*, herbe; *bres*, ceinture; *droe*, peur (*dread*, en anglais); *bastarth*, bâtard; *brittune*, rayonner; *bleem*, faire emplette; *speit*, rapide (*speed*, en anglais), sont évidemment des mots celto-gaulois, et que *miel*, farine; *buk*, pain; *hethe*, fièvre; *gostie*, festin; *chierr*, char; *cand*, angle; *gind*, genre, famille (*kind*, en anglais); *tim*, fumée (*dimma*, vapeur, en suédois); *sciu*, pluie; *nata*, nuit; *dera*, porte; *iil*, étoile, dans le dialecte d'Epire (*ild*, feu, en danois); *bir*, fils (*bœrn*, enfans, en danois); *oulk*, loup; *siou*, yeux; *vé*, serment, et autres, sont presque littéralement germaniques ou gothiques. Ces faits peuvent difficilement s'expliquer par des migrations des peuples; ils deviennent clairs lorsqu'on reconnaît que l'ancienne population du mont Hæmus comprenait des tribus celtes, slaves, germaniques, à côté des tribus pélasges, helléniques, asiatiques.

» Ceci nous conduit à la troisième division de la langue albanaise, celle qui consiste en *racines inconnues* ou du moins *inexpliquées*. Au premier coup d'œil, en contemplant cette masse de mots, en apparence étrangers à toute langue européenne connue, nous avons été tenté d'admettre une origine asiatique directe et spéciale de la langue albanaise, et d'abandonner toute la question aux orienta-

listes; mais, voyant tous les jours quelque mot albanais céder à nos recherches, et, malgré son apparence baroque, se laisser ramener à l'hellénisme ou à d'autres idiomes européens, nous nous sommes dit qu'une langue aussi évidemment indigène doit avoir eu des élémens communs avec la langue thrace, l'illyrienne, la phrygienne, la lydienne, et que peut-être la partie inconnue de ses racines est un reste précieux de l'une ou de l'autre de ces langues ou bien de toutes. L'albanais, dans cette hypothèse, serait une source presque aussi précieuse d'indications historiques que le serait la langue d'Orphée ou celle de Deucalion. C'est là qu'on trouverait le sens de beaucoup de noms de lieux et de peuples. En effet, si avec nos ressources actuelles (1), déterrant péniblement quelques mots dans des fragmens des vocabulaires, nous avons pu trouver que le mont *Scardus* tire son origine de ses pics dentelés, *card* et *scarra* signifiant une scie (*sierra*); que le *Scomius* est le très-haut mont (*scume mal*); que les défilés de *Succi* dans le *Hæmus* sont formés par des monticules (*sukhe*); que l'*Oeagrius* (Hébrus) est « l'*eau des forêts sauvages* »; que le *Pontus* est « la rivière formant des étangs »; le *Dryn*, « le fleuve des bois »; le *Védi* (Aous), « l'eau », et le *Voïoussa*, « l'eau toujours arrosante »; que le mont *Bora* doit son nom aux neiges (*bora* ou *bdore*), et le *Bernus* peut-être à *perrune*, torrent; que la *Candavia* est « le pays inégal et aux chemins anguleux » (*candoign*); et, sans entrer dans plus de détail, si nous pouvons montrer que toute la géographie physique de la contrée comprise entre l'Achéloüs au sud, le mont *Balle* au nord-ouest, et le Scomius au nord, est dominée par des noms albano-illyriens, pourquoi ne pas reconnaître

(1) Dictionn. Epirot. de *Bianchi* (*Ibarthe*), faussement nommé Biondi par le major Leake. Vocabulaire dans *Leake, Researches in Greece*. Vocabulaire de *Thunmann* et de M. *de Pouqueville*. Glossaire MS. de la Bibliothèque du Roi. Fragmens MS. d'une grammaire de *Vellara*.

dans cette langue un monument géographique des plus importans?

« L'ethnographie n'en tire pas moins d'indications intéressantes. La première application qu'on nous demandera, sera sans doute une explication des noms divers de la nation albanaise. Nous allons aborder ce problème.

« Les Albanais s'appellent eux-mêmes *Arvenesce* (sing.), selon Ibarthe, et *Skipitar* (sing.), selon Thunmann. Ce dernier nom n'est, dit-on, qu'un dérivé de *skip*, nom qui désigne leur langue; de là *Skipitar*, celui qui parle *skip*, et *Skiperi*, pays où l'on parle *skip*. Mais que signifie *skip?* Si l'on pense que la nation albanaise a paru d'abord sur l'horizon géographique comme un peuple pasteur et montagnard, ensuite sur l'horizon historique comme un peuple militaire, on sera tenté de croire que le nom de *skipitar* veut dire l'homme armé, l'homme qui a affaire avec l'épée, le *skiphos* (1). Le nom d'Albanais, quoique oublié, n'en est pas moins authentique. Le mont *Albanus* de Ptolémée est le mont *Albia* ou *Albion* de Strabon. Ce nom repousse l'audace critique ou plutôt anti-critique de ceux qui voudraient effacer d'un trait destructeur les *Albani* et les *Albanopolis* dans la suite du texte de Ptolémée. Effacez donc aussi toutes les *Alba* et tous les *Albanus* dans l'Italie, la Gaule et l'Espagne. Comme *albhain* en gallique, et *alb* en germanique signifient *pâturage de montagne*, il est probable que le nom *Albani* est une dénomination indigène et très-ancienne. On regarde *Arbenesce*, dont les historiens byzantins ont fait *Arvanitae*, comme une corruption d'*Albanitae;* mais cela n'est pas complètement prouvé. Les Turcs en ont fait *Arnaout*. Peut-être ce nom vient-il des Slavons-Illyriens, chez qui *arvanié* signifie *guerre, combat;*

(1) *Tar, itar* et *atar*, sont des terminaisons qui dénotent une occupation, un métier, comme *arius* et *tor* en latin.

il ne serait qu'une traduction de Skipitar ou Schypetar.

« Les noms des tribus illyriennes nous paraissent également venir de la langue albanaise. Les *Parthini* ou *Parthyeni* de l'Illyrie ne sont que les peuples *blancs* (*i barthe*), et nullement des Parthes. Les *Dassaretes* sont les tribus *isolées*, et les *Dalmates* ou *Delmates* les jeunes gens; en général, les noms des peuplades et des villes présentent un sens en albanais. Le port *Eled* ou *Elet*, chez Scylax, n'est que le port *Elæa* des autres écrivains, avec la terminaison du génitif albanais. Si tant de dénominations géographiques s'expliquent naturellement par la langue parlée encore dans l'ancienne Illyrie, pourquoi irions-nous chercher l'origine de cette langue dans le Caucase? Cherchons d'abord à mettre ces importantes indications en rapport avec celles que les restes de la langue macédonienne nous fournissent; et pour savoir ce que c'était que les *Mædi*, les *Lydi*, les *Pelasghi*, les *Phryghes* ou *Vrighes*, et d'autres peuples européens au nord de la Grèce, portons avant tout nos recherches sur la topographie des pays connus par les Grecs; peut-être obtiendrons-nous des résultats plus grands et plus sûrs qu'en ayant recours à des pays au-delà de l'Euphrate.

« Le tiers inconnu de la langue albanaise nous paraît devoir être l'ancien *illyrien*. Aussi doit-on se garder de pousser nos indications trop au-delà des limites de l'Illyrie. Nous avons vérifié que plusieurs noms dominans dans la Thrace ne se trouvent pas en Illyrie ni en Macédoine, entre autres, *bria*, ville; *para*, lieu élevé. Les terminàisons en *issos* et *itza*, ainsi que celles en *dava* ou *ava*, appartiennent spécialement aux Thraces-Gètes. Nous croyons que l'illyrien était une branche distincte du thrace, si même il ne formait pas une famille à part. Le nom slavon et germanique du *Strymon* (en polonais *Strzumien*, en scandinave *Strœm*, *Strœmmen*, *Straum*, etc.) figure comme un monument isolé de

quelques établissemens effacés par les temps. C'est peut-être un monument des langues et des peuples sur lesquels nous reviendrons. Les *Dardani* illyriens, qui, selon une ancienne et respectable tradition, sont les parens des peuplades dispersées en Troade, en Épire et en Italie (1), seraient-ils les frères des Albanais? Ils se retrouvent auprès d'*Ilion*, qui signifie en albanais *un lieu élevé*. La Macédoine renfermait une petite ville, *Ilion*, et une montagne portait ce nom dans la Laconie. Ce sont des indices qu'une critique téméraire peut seule dédaigner. Mais il faut sans doute de nouvelles méditations pour décider si les *Ombriques* et les *Siculi* de l'ancienne Illyrie, et les *Toskes* de la moderne Albanie, ont des rapports avec les populations primitives de l'Italie.

« Comme nous avons dû présenter dans la langue albanaise un monument ethnographique et géographique, on nous permettra encore une digression sur la nature grammaticale de cet idiome (2).

« La langue albanaise a des rapports avec le latin, le grec, le slavon, mais elle est bien moins riche en formes que les deux dernières, et ses formes sont moins régulièrement dérivées l'une de l'autre. Elle n'a ni les mots composés du grec, ni les constructions hardies du latin; elle emploie beaucoup de mots auxiliaires; par exemple, pour dire *fainéans*, elle dit: *Te paa pune* (littéralement en grec: *Toi apo ponou*), ceux sans occupation. Elle a bien deux formes de substantifs dérivés; l'une répond à l'*arius* ou au *tor* des Latins, l'autre à l'*erei* ou *erie* des Germains; par exem-

(1) Homère, Virgile, Pline, Lycophron. Je n'ignore pas que le savant M. Niebuhr a combattu la migration d'Énée comme une fable; mais la migration des *Dardani* peut être un fait historique indépendant des fables qu'on y a rattachées. — (2) *Osservazione grammaticale*, par *F.-M. Lecce*. Rom., 1716. *Leake*, Recherches sur la Grèce. *Vater*, Tables comparatives, etc., 1822. *Vellara*, Fragmens. *MS.*

ple, de *lufta* vient *luftetar*, lutteur, guerrier; de *bret*, roi, vient *breteri*, royauté; mais la plupart des substantifs dérivés ne sont que les infinitifs précédés de l'article du neutre; par exemple : *Me pym*, boire; *te pym*, boisson; comme si on disait en français *le boire.* Elle est pauvre en termes intellectuels; mais nous avons des raisons pour croire que les termes physiques sont bien plus abondans et plus variés que les livres imprimés ne le feraient supposer. Le substantif albanais a une forme absolue qui paraît dans le vocatif, et une forme déterminée par un article *terminal* qui paraît dans le nominatif; par exemple : *groue*, femme, *groueia*, la femme; *gour*, pierre, *gouri*, la pierre; *barck*, ventre, *barkou*, le ventre. Cependant l'adjectif a des articles *prépositifs ;* par exemple : *I mir*, le bon, *e mire*, la bonne, *te mire*, le bon, au neutre. La déclinaison des pronoms est très-complète, très-régulière, et présente quelques analogies avec le latin dans les première et deuxième personnes. Les verbes ont dix conjugaisons, selon Lecce, mais on peut les ramener à *huit*, distinguées par les infinitifs, savoir quatre en *am*, *em*, *im*, *oum*, précisément comme les quatre présens en arménien, *deux* en *ane* et *oune,* et deux en *le* et en *re.* Le plus grand nombre des présens se terminent en *agn*, *egn*, *ign* et *ogn*, et la plupart des prétérits en *ava*, *eva*, *iva*, *ova.* Mais cette remarquable régularité ne se suit pas de manière à correspondre dans le même verbe. On dirait que le verbe albanais a subi deux formations différentes et successives, l'une fondée sur les quatre voyelles *a*, *e*, *i*, *o*, l'autre née d'un certain nombre d'innovations et d'additions. C'est ici, on le sent, le grand point critique de cette langue; c'est l'énigme à deviner pour celui qui voudra séparer dans l'albanais les formes pélasgo-éoliennes des formes illyriennes. L'infinitif est toujours précédé de l'article *me* lorsque le sens est actif, *meou,* lorsqu'il est passif ou réciproque. L'imparfait, le prétérit, le futur conditionnel,

l'impératif, l'infinitif et le participe se forment par inflexion; les autres temps sont des formations mécaniques au moyen des verbes auxiliaires *avoir* et *être*. Le passif se forme par le verbe *être* et par l'infinitif actif, qui, en perdant son article *me*, devient un supin.

« La grammaire albanaise offre, ce nous semble, à côté d'une grande originalité, les preuves de la simplicité de la nation pour laquelle ses législateurs inconnus l'ont créée. Tels devaient être les systèmes grammaticaux d'Orphée, de Linus, de Cadmus.

« Dans les livres albanais, imprimés par la *Propaganda*, on se sert de l'alphabet italien moderne, en y ajoutant quatre lettres particulières; les Albanais eux-mêmes emploient l'alphabet grec moderne, également avec des lettres particulières; mais il existe encore un alphabet ecclésiastique *albanais* de trente lettres, offrant de grandes ressemblances avec les caractères phéniciens, hébreux, arméniens, palmyréniens; quelques unes avec l'écriture hiéroglyphique hiératique; peu avec les caractères bulgares et mésogothiques. Il lui manque ce que notre curiosité y chercherait de préférence, le caractère pélasge, étrusque ou runique; ce n'est pas une écriture *hastiforme;* c'est le roseau des manuscrits grecs qui en est le trait dominant; aussi, c'est, nous le croyons, dans sa forme actuelle, l'ouvrage des prêtres chrétiens, soit au IIe siècle, lors de l'introduction du christianisme, soit au IXe, lorsque l'Église chrétienne d'Albanie se rattacha définitivement au siége de Rome; mais cet alphabet renferme des élémens d'alphabets infiniment plus anciens, usités en Illyrie, en Macédoine et en Épire.

« Les Albanais possèdent dans leur langue des chants nationaux qu'il serait extrêmement intéressant de connaître, même quand il serait vrai qu'ils ne remontent qu'au temps de *Scander-beg;* mais ce qui aurait une importance inappré-

ciable pour l'histoire des peuples et des langues, ce serait l'examen des inscriptions qui paraissent exister dans la haute Albanie.

« C'est en pénétrant parmi les Mirdites, parmi les Lac-Oulacs, où en faisant un long séjour à Scutari, qu'on pourrait recueillir quelques traits sur les restes des mœurs et coutumes barbares, légués par les Illyriens à leurs descendans albanais. La division par *cetta's* ou par *phara's* n'est n'est pas encore suffisamment éclaircie; elle a pris chez les Albanais chrétiens qui émigrent dans le royaume de Naples un caractère féodal, mais dans le pays même elle paraît offrir plutôt les formes d'une démocratie rurale. Dans toutes les montagnes de la haute et moyenne Albanie, les *cetta's* se font la guerre pour venger un assassinat, un rapt, un adultère; le sang peut seul laver ces offenses, mais le vol des bestiaux se paie au prix d'argent. Les conseils rustiques des *cetta's* délibèrent les armes d'une main et la coupe de l'autre. Pour mieux se faire reconnaître, quelques tribus schypetares se font des marques ou même des inscriptions sur la peau avec de la poudre à canon, reste du tatouage des anciens Illyriens (1). Parmi d'autres horribles superstitions, les chants nationaux mentionnent le sacrifice d'une jeune femme, épouse et mère, que les trois frères fondateurs de la moderne Scutari firent enterrer toute vivante dans les fondemens du château; c'était à cette condition que les fées assuraient à la cité une abondance éternelle. La victime demanda pour dernière grâce à son époux, l'un des frères, la permission d'allaiter encore son enfant à travers un trou des murailles; son lait coula miraculeusement jusqu'à ce qu'on pût sevrer l'enfant, et alors il jaillit au pied du mur une source salutaire qui ne

(1) *Not. MS.* On nous garantit ce fait, sans pouvoir le préciser sous le rapport local.

tarit jamais. Le Schypetar voit encore les *Mires*, ou les bonnes déesses, errer au clair de lune dans l'épaisseur des forêts (1); et l'habitant de l'intérieur de la haute Albanie croit, comme le Servien, à des fées ou prophétesses nommées *Vyles* (2). Les sorcières sont très-connues et très-redoutées sous leur ancien nom latin (et peut-être thessalien), de *striga*. Chrétiens ou musulmans, les Albanais conservent l'usage de faire accompagner le cortége funèbre des morts par des femmes dont les hurlemens font retentir les airs. Les chasseurs et les pasteurs ont de nombreuses traditions sur les bêtes féroces; ce sont des âmes bannies de l'éternel repos, mais on peut par des enchantemens ou par des anathèmes leur faire abandonner les corps qu'elles habitent.

« Les pêcheurs au nord du lac de Scodra prennent un poisson nommé *scoranza* de la manière suivante. Il y arrive à certaines époques des essaims d'une espèce particulière de corneilles, regardées comme sacrées. Les habitans posent alors de grandes nasses dans les rivières et les lacs; le prêtre grec, ou l'imam, arrive pour donner sa bénédiction, et pendant cette cérémonie les corneilles restent tranquilles sur les bords de l'eau et sur les arbres. On jette dans les flots les grains bénits qui, flottant dans l'eau, attirent une innombrable quantité de poissons à la surface; à l'instant les corneilles s'élancent sur eux avec des cris perçans, et les

(1) On a dit que ce sont les Μοῖραι ou les Parques des anciens Grecs; le nom se prononce de même, mais l'idée mythologique est différente. Les *Mires*, que vénèrent les Grecs d'Athènes et de la Hellade, peuvent être les Μοῖραι, sans que celles de l'Illyrie le soient. *Mir*, avec l'article *i mir*, *e mire*, *te mire*, dit en albanais, *bonus*, *a*, *um*; c'est l'ancien grec ἱμείρος ou ἵμερος, désirable.

(2) Ce mot est important. *Si-bylla*, en le prononçant avec les Grecs, *si-vylla*, s'y rattache parfaitement; *si* est la syllabe *sio*, en éolien pour *theo*; une sibylle est donc une *vyle* divine. Dans le pays de Galles, *wyll* ou *gwyll* signifie un spectre, une sorcière. *Vala*, génitif *vælu*, en islandais, est une ombre qui prophétise.

poissons effrayés se réfugient par milliers dans les nasses. On abandonne régulièrement aux prêtres et aux corneilles une partie de la pêche; aussi reviennent-ils les uns et les autres exactement au rendez-vous.

« Nous avons dû faire connaître en détail les Schypetars; reprenons notre marche ordinaire.

« Le canton de *Montenegro*, en slavon *Czerna-Gora*, en turc *Kara-dagh*, et en albanais *Mal-Isis*, nourrit, sur une surface évaluée à 150 lieues, une population robuste, belliqueuse et turbulente, de 59,000 individus; mais on y comprend 5 villages serviens-grecs avec 14,000 habitans, et encore 5 villages albanais-catholiques avec 7,000 habitans, situés loin au-delà des limites de Montenegro, et qui n'en sont que les alliés. D'après la meilleure estimation, le Montenegro n'a, sur 96 lieues carrées, que 38,000 habitans, divisés en quatre *naja's* (1), sous le gouvernement indépendant d'un conseil composé de capitaines ou *sardars* de chaque *naja*, ainsi que des *knèz*, ou chefs de chaque village, et des vieillards les plus considérés. Le conseil, réuni au bourg de *Cettina*, élit un *vladika*, ou chef suprême, dont l'autorité limitée rencontre encore un pouvoir rival dans l'évêque du pays, qui réside habituellement sur le territoire ci-devant vénitien, aujourd'hui autrichien, dans le couvent fortifié de *Stagnovich* (2). Tout est guerrier ici, depuis l'évêque jusqu'au berger. Le fusil accompagne partout le Monténégrin. Les 10 à 12,000 guerriers de ce canton ont souvent battû le satrape musulman de Scutari, et l'ambitieux Mahmoud-Pacha tomba sous leurs coups. Les Monténégrins, vindicatifs, sanguinaires, jaloux de leurs femmes, ignorent les agrémens de la civilisation; mais ils connais-

(1) *Ivellio*, Monténégrin, dans les *Annales des Voyages*. t. II, p. 381. *Adrien Dupré*, sur le Montenegro, *ibid.*, t. XV, p. 119.

(2) Notice sur le Montenegro, dans les *Annales des Voyages*, t. IV, p. 220. Comp. *Viala*, Voyage dans le Montenegro.

sent le patriotisme, la fraternité d'armes, et les droits de l'hospitalité. Ils croient à des communications avec un monde d'esprits, et s'entretiennent avec les ombres de leurs aïeux, censées planer parmi les nuages. Slavons d'origine et parlant un dialecte servien, les Monténégrins se sont unis à l'Église servienne et russe, au grand regret du patriarche de Constantinople. Leurs montagnes escarpées, mais riches en pâturages aromatiques, nourrissent d'excellens moutons et d'autres bestiaux, objets d'exportation; les vallées produisent du vin, mais peu de blé. Les petits territoires alliés, au nord du lac de Scutari, possèdent un sol plus gras, avec des montagnes boisées, des rivières poissonneuses. Ils vivent plus réunis que les Monténégrins propres, qui aiment à demeurer isolés chacun dans son domaine. Ce petit pays libre forme avec la Servie un élément de dissolution pour la puissance ottomane dans l'occident.

« La *Dalmatie*, dont nous avons tracé précédemment la géographie physique générale (1), est partagée entre l'Empire ottoman qui possède l'intérieur, et l'Autriche qui occupe le littoral. La partie ottomane a porté successivement les noms de *royaume de Rama*, et de *duché de Saint-Saba*, d'où sont venues, dans les traductions bosniaque et turque, les dénominations de *hertzegovina* (le duché), et *hersek* (le duc); nous y reviendrons. Cette partie est inaccessible aux voyageurs dans ses extrémités nord-est, où la rivière de Moracca arrose sa vallée solitaire.

On connaît mieux le bassin calcaire et fertile de *Trébigne*, ou de *Tribunia*, ville fortifiée, de 9,000 âmes, la plupart anciens Serbes, passés au mahométisme, et si fanatiques, qu'ils obligent l'évêque catholique de la ville à demeurer à Raguse. Le canton de *Popovo*, fertile en vin, en blé et en huile, est, comme celui de *Trébigne*, sans issue

(1) Ci-dessus, p. 747.

pour les eaux : la rivière de Trebinitza, après avoir reçu celle de Klioutch, se jette dans la rivière de Popovo, ou plutôt elle prend ce nom et semble se diriger vers la Narenta ; mais arrêtée par les montagnes, elle se perd dans un petit lac ou gouffre souterrain. Le cours de cette rivière s'oppose diamétralement à l'opinion des Ragusains qui regardent le fleuve d'Ombla (1) comme l'issue souterraine du lac de Popovo. D'ailleurs le gouffre absorbe si peu la totalité des eaux, que les campagnes de Popovo en restent couvertes le plus souvent dans l'arrière-saison (2). En remontant les bords de la Narenta, où les marais répandent un air pestilentiel, nous trouvons la ville florissante, mais peu fortifiée, de *Mostar*, qui compte 10,000 habitans, et qui fabrique des lames à la façon de Damas ; elle tire son nom du pont de pierre d'une seule voûte de 50 aunes d'ouverture sur lequel on passe la Narenta, et qui fut construit par un menuisier de la ville, après que les architectes turcs en avaient désespéré (3). Les environs s'ornent d'oliviers, de vergers et surtout de bons vignobles. Dans le haut pays, sur le plateau sans écoulement que nous avons décrit précédemment, *Livno* ou *Hliuno*, ville entourée de remparts et de fossés, appuyée de trois châteaux-forts, garde la principale entrée de la Bosnie. Rien n'égale la défiance et la brutalité des garnisons turco-bosniaques sur cette frontière. Tous les chemins, outre leurs difficultés naturelles, sont hérissés de tours retranchées, qu'on nomme *kulla's* (4). Partout des abattis d'arbres, des restes de routes dépavées, des coups de carabine en guise de salut ; c'est ainsi qu'on arrive en Bosnie.

(1) Ce fleuve, rival du Timave, est décoré par M. de Pouqueville du nom d'*Arion*. Mais *Arion*, dans Scylax, paraît être une faute du copiste pour *Drion*. Voyez *Mannert*. — (2) *Busching*, t. II, p. 734. — (3) *Hadgi-Khalfa*, Roumili, p. 176. *Most* veut dire pont en slavon, mais il n'est pas question de *vieux pont*, quoi qu'en dise un voyageur Il aurait fallu dire *stari-mostar*. — (4) Carte de *Riedl*.

« La *Bosnie* est arrosée par un grand nombre de rivières qui, en coulant vers la Save, la divisent en autant de vallées étroites; lorsque ces vallées s'élargissent, des collines peu élevées en occupent une partie. Ces terres, malgré l'apathie des habitans et leur peu de soin à profiter des engrais, sont d'une grande fertilité, principalement le lóng de la Drina, de la Verbagna, et de la Korovitza. Le sol de là Bosnie propre, de la Croatie et de la Rachie, est presque partout d'une qualité supérieure. C'est toujours dans les vallées, comme sur les revers des montagnes, une épaisse couche de terre végétale. Sur les sommets des montagnes, on trouve une terre aussi fertile, quoique plus légère (1). Ces remarques d'un voyageur français sont cependant modifiées par un observateur allemand qui, dans ses courses multipliées, a jugé que la majeure partie du sol de la Bosnie serait mieux employée à l'éducation des bestiaux qu'à la culture des blés (2). Les sommets rocailleux des montagnes sont parfumés de thym, de romarin, et d'autres herbes aromatiques et vigoureuses. Les bords de la Save sont couverts de marais très-étendus. Dans la partie septentrionale, les cerisiers, les pruniers, les poiriers, les pommiers, lès noyers, les cognassiers, les noisetiers, ornent des vergers plantés sans symétrie : les contrées méridionales possèdent encore des pêchers, des abricotiers, des figuiers, des amandiers. Quoique les arbres ne soient jamais taillés ni greffés, ils donnent cependant des fruits d'une bonne qualité. Les pommes et les poires, en particulier, y sont d'une grosseur et d'une délicatesse remarquables. On ne fait du vin que le long de la Drina; dans la partie montagneuse, le défaut de chaleur empêche quelquefois le raisin de mûrir. Les chrétiens et les Turcs du pays suppléent au manque de vin,

(1) *Chaumette-Desfossés*, la Bosnie, p. 10.

(2) Notices topographiques sur la Bosnie, dans les *Nouvelles Éphémérides géographiques* de Weymar, t. II, p. 38.

par le *slivovitza*, ou l'eau-de-vie de prunes : aussi tout le terrain aux environs des villages est-il garni de pruniers. On tire des poires un jus doux et épais comme du miel, nommées *pekmes*.

« Dans les jardins potagers on cultive, entre autres, les melons, les concombres, les citrouilles, nourriture commune du peuple, les betteraves rouges et blanches, les fèves, les haricots, les pois, l'aubergine. On y voit d'énormes navets et quantité d'ognons. Les Bosniaques font aussi une grande consommation de choux : ils s'en nourrissent presque uniquement pendant l'hiver, et ils en préparent une sorte de *choucroute* en les faisant fermenter dans des tonneaux. Les principales productions en grains sont le blé, le maïs et l'orge. On en récolte beaucoup au-delà de la consommation du pays, et le surplus, estimé à une valeur de 4 millions de francs, se vend en Dalmatie et dans les États autrichiens (1). La Bosnie produit peu d'avoine; mais les habitans cultivent beaucoup de millet, qui entre dans la composition de leur pain, et dont ils font un cas particulier. Ils prétendent que ce grain se conserve plus longtemps qu'aucun autre, et ils en font le principal approvisionnement de leurs forteresses. Dans une grande famine qui eut lieu en 1791, le visir ayant ordonné aux différens commandans des places fortes de distribuer au peuple les approvisionnemens des forteresses, on trouva dans celle de Banialouka un magasin où, depuis 42 ans, s'était conservée une immense quantité de millet, et l'on reconnut avec surprise que ces grains n'avaient rien perdu de leur bonté pendant ce long intervalle.

« Quoique la Bosnie soit proportionnellement plus peuplée que les autres provinces de la Turquie d'Europe, le nombre de ses habitans pourrait être trois ou quatre fois

(1) *Desfossés*, p. 128.

plus considérable. Aussi n'y a-t-il de cultivé que le fond des meilleures vallées et le pied des coteaux; le reste du terrain est occupé par de magnifiques forêts. Le chêne, l'orme, le frêne, le hêtre, le peuplier, le charme, l'érable, le bouleau, le tremble garnissent les parties les moins élevées des montagnes : le sapin, l'if, le mélèse en couronnent les cimes. Une grande marine y trouverait de quoi se fournir en mâts et en planches; Napoléon y avait porté ses regards pénétrans, et il faisait faire dans les fabriques de Bosnie les pelles et les autres instrumens de fer qui devaient servir à ouvrir une grande route pour pousser les légions françaises en avant dans l'Illyrie, et pour faire descendre les chênes de Bosnie aux ports de l'Adriatique.

« Les superbes prairies et pâturages de la Bosnie nourrissent une race de bœufs et de chevaux qui, sans avoir l'extérieur imposant de ceux de la Hongrie, en approchent par toutes les qualités essentielles. Les moutons ont en partie les cornes tournées en spirale; ils sont mieux soignés que les chevaux, et les Bosniaques cherchent même à en améliorer la race, qui paraît être celle de la Hongrie. La laine est un grand article d'exportation. Les poulets, et dans quelques districts les cochons, abondent. Les brochets, les carpes, les lottes, les truites, peuplent les lacs et les rivières; ils sont tous excellens, ainsi que les canards sauvages et les sarcelles, qui fréquentent leurs bords.

« On trouve quelquefois des castors dans les îles de la Save et de la Bosnie. De belles écrevisses se pêchent dans toutes les rivières. Il y a peu de reptiles dans ce gouvernement, on n'y voit guère que la couleuvre. Parmi les insectes, l'abeille seule mérite d'être citée : les habitans en ont de nombreuses ruches.

« Les mines dont ce pays abonde deviendraient, sous une autre domination, une source intarissable de richesses.

C'était probablement à *Slatnitza*, à un mille et demi allemand de Traunick, sur le chemin de Scopie, que les Romains exploitaient ces fameuses mines d'or attribuées à la Dalmatie (1). On voit les excavations dont les habitans, par superstition, n'osent approcher. La tradition, confirmée par une foule d'indices, désigne comme renfermant des mines d'or plusieurs montagnes situées à peu de distance de Zvornick et de Varech. La Bosna, le Verbatch, la Drina, la Latchva, roulent en abondance des particules d'or natif, que les Turcs n'aiment pas à voir recueillir, de crainte, disent-ils, d'exciter l'avidité des chrétiens. Quant aux mines d'argent, on en connaît un grand nombre qui étaient exploitées sous les rois catholiques avant l'arrivée des Turcs, et que ces derniers ont abandonnées depuis, suivant leur usage, qui n'est pas tout-à-fait déraisonnable. Les principales se trouvaient dans le voisinage de *Rama* (autrement *Prézos*), de *Foïnitca*, et de plusieurs villes et villages nommés pour cette raison *Sreberno*, *Srebernik*, et *Srebernitca*. On trouve près du couvent de Kressevo du minerai contenant du mercure. Mais ce qui a toujours contribué à la richesse de la Bosnie, ce qui dans ce moment même est devenu sa principale branche d'industrie, ce sont de nombreuses mines de fer. Les plus considérables sont près de Foïnitca et de Kressevo. Elles occupent plus de 2000 ouvriers, dont le tiers est composé de catholiques, le reste de Bohémiens. Les mines de fer fournissent encore beaucoup d'arsenic et d'orpiment. Il existe une mine de plomb auprès d'*Olovo*, entre *Kladaïn* et *Varech*.

« Quoique le sel soit un des objets d'importation en Bosnie, cependant la nature n'en a pas entièrement privé ce pays. Les puits de Touzla en sont la preuve. Dans le fond

(1) *Ilatnitza*, dans les *Nouvelles Éphémérides géographiques*, doit être une faute d'impression, répétée par tous les géographes allemands.

de la vallée occupée par Touzla-Vélika (la grande saline), on voit 70 ou 80 puits, dont le diamètre ordinaire est de 6 pieds; l'eau s'y trouve communément à la profondeur de 4 à 5 pieds. Cette eau, évaporée dans de grandes chaudières, donne pour sédiment un sel blanc de la meilleure qualité; mais sa rareté et son prix, très-élevé en comparaison du sel ordinaire, le laissent seulement à la portée des gens aisés. La vallée dominée par la petite Touzla, à deux heures de la grande Touzla, contient également 40 à 50 puits d'eau salée que l'on fait valoir de la même manière. Non loin de Tartchïn, il y a aussi des mines de sel gemme, mais elles ne sont pas exploitées. Ce trait de ressemblance avec les monts Karpathes est très-remarquable (1).

« Le climat est très-varié, à raison de la différence de niveau, tandis que les fertiles plaines situées le long de la Drina jouissent d'un hiver assez doux, la Croatie et la partie montagneuse de la Bosnie éprouvent des froids rigoureux : la terre y est pendant six mois couverte de plusieurs pieds de neige, et le thermomètre de Réaumur s'y maintient souvent entre 12 et 18 degrés de glace (2). Les chaleurs, jamais excessives, sont plus fortes dans le nord de la province. Les forêts qui couvrent les montagnes y font amonceler les nuages, et depuis la mi-juin jusqu'au 15 août il y a presque toujours de forts orages, suivis de pluies abondantes qui fertilisent le terrain. Dans les parties montagneuses, le printemps paraît vers la fin d'avril, et se prolonge jusqu'au milieu de juin; les fortes chaleurs se déclarent ensuite, et ne finissent qu'au 15 d'août; mais depuis les derniers jours de juillet, les nuits deviennent fraîches et abondantes en rosée; enfin un froid assez vif se fait sentir vers le 10 septembre : la neige commence à la fin de ce

(1) *Desfossés*, Bosnie, p. 4, 5, 140.
(2) *Idem*, *ibid.*, p. 15. *De Pouqueville*, II, 465, 472.

mois, et n'est entièrement fondue que vers le milieu de mai. La Bosnie est en général un pays très-sain; l'air y est pur; excepté les bords de la Save, on y trouve peu d'endroits marécageux, et les eaux qui l'arrosent, ayant un cours plus libre que celles de la Dalmatie, sont d'une bonté remarquable.

« Les montagnes donnent naissance à des sources sans nombre, et de quelque côté qu'on y voyage, on ne fait pas une demi-lieue sans voir couler un ruisseau ou jaillir une source : dans les montagnes on en voit à chaque cent pas. Ce bienfait de la nature y devient même gênant, car les routes en sont gâtées, même au milieu de l'été, les Turcs ne s'occupant point de donner à ces eaux une direction convenable. La *Drina*, limite orientale du pays; la *Bosna*, qui, en le traversant par le milieu, lui donne son nom; la *Verbas*, qui arrose les parties orientales, ont le lit assez profond dans une grande partie de leur cours pour porter des bateaux de 1000 quintaux de charge. L'*Ounna*, qui fait en partie la limite entre la Croatie autrichienne et la Croatie turco-bosniaque, présente des obstacles à la navigation; son lit, quoique profond de 6 à 7 pieds, est semé de bas-fonds. Ces rivières se jettent toutes les quatre dans la Save.

« La Bosnie est comme hérissée de villes fortifiées, et on y compte en outre 24 forteresses proprement dites, et 19 châteaux-forts, tous restes du moyen âge (1). Mettons-nous en voyage pour en visiter quelques uns. Nous prendrons notre point de départ à *Serajèvo*, ou *Bosna-Serai*, la capitale du pays, dont les habitans, formés en municipalité presque indépendante, ne souffrent la présence du *beylerbey* et *visir* de la province que pendant une visite de trois jours. Un amas de jardins, de minarets, de bastions, de tours, le tout dominé par des montagnes boisées et bai-

(1) *Stæver*, Archives d'ethnographie, I, p. 120.

gnées par la *Miliaska* ou *Migliazza* qui s'unit à la Bosna : tel est l'aspect de cette grande ville, peuplée de 60,000 à 70,000 habitans, dont un tiers suivent le rit grec. Les forts de la ville haute, ou le *grad*, sont flanqués chacun de quatre tours, mais de petites dimensions; si cependant les murs ont *deux toises* d'épaisseur, ils ne seraient pas facilement entamés; or, peut-on sur ce fait militaire rejeter le témoignage de M. Pertuisier? Les fabriques d'armes et d'orfévrerie, ainsi que les caravanes du commerce pour Constantinople, placent Bosna-Seraï très-haut parmi les villes industrielles de la Turquie.

« En allant à l'ouest, nous trouvons sur la *Laschwa*, affluent de la Bosna, la ville de *Trawnick* ou *Traunik*, dont la citadelle, selon M. Desfossés, insignifiante, et, selon M. Pertuisier, susceptible d'une longue défense, est la résidence actuelle du visir-pacha de la province, auquel la Porte donne le vain titre de visir de Hongrie, et qui a près de lui deux pachas *in partibus infidelium*, l'un de Knin, l'autre de Clissa, en Dalmatie. Ses revenus personnels s'élèvent, à force d'exactions, à plus de 2 millions de francs; sa cour conserve tous les dignitaires de l'ancienne cour royale de Bosnie (1). Le gardien de l'occident de l'Empire est ordinairement changé tous les trois ans, et souvent destitué, sur la demande des Bosniaques. Les villes de *Vrandouk* et de *Maglaï*, sur la Bosna, ont des citadelles très-fortes.

« Descendons maintenant le bassin du Verbas. *Jaicza* (2), ancienne résidence des rois catholiques de Bosnie, a perdu son importance, quoiqu'elle ait encore une bonne citadelle et une fabrique de nitre. Sa population n'est que de 2 à 3000 âmes. Plus bas, au confluent de la Bania, nous voyons *Banialouka*, grande ville de commerce; elle renferme, y

(1) Comparez *Desfossés*, p. 90.

(2) Jaicza veut dire *cité de l'œuf*, ou *ovale*.

compris la citadelle, 4200 maisons; la garnison est de 6000 hommes; la place est entourée de trois fortes redoutes. Il se trouve dans cette ville 1800 familles chrétiennes, et une population de 15,000 âmes; il y a dans les environs des eaux thermales et beaucoup de mines, de gorges et d'usines.

« Sur l'Ounna, les petites forteresses de *Bihacz*, de *Novi*, de *Dubicza*, arrêtèrent encore, en 1789, les Autrichiens. Cette dernière ville renferme 6000 habitans. Sur la Save nous remarquerons *Gradiska la turque*, aussi nommée *Bebir*, place fortifiée en 1774 par des ingénieurs français.

« Examinons maintenant le bassin de la Drina : en le remontant, *Zwornick*, ou *Isvoknik* dont la population de 14,000 habitans est tombée à 6000, est composée d'une ville basse, ancien faubourg, et d'une ville haute ou *grad* dont il ne reste que l'enceinte déserte avec ses vieilles tours; pourtant les Serviens n'ont pu la prendre. Plus haut *Vichegrad*, avec son pont retranché, a également arrêté les invasions des Serviens.

« La Bosnie est un pays très-difficile à conquérir, à moins d'une grande opération militaire par laquelle on le séparerait subitement de la masse de la Turquie, en portant une forte armée de la Save sur Bosna-Seraï, comme le fit en 1697 le prince Eugène, mais en occupant au même instant l'Hertzegovine, où on ne connaît pas les localités. D'après le mémoire d'un observateur militaire autrichien (1), les routes sont généralement mauvaises, et il y en a peu sur lesquelles on puisse transporter du canon et des voitures. Les Turcs, en cas d'attaque, ramasseraient dans leurs places fortes tous les vivres qui se trouvent dans le pays; enfin le visir peut facilement lever 80,000 combattans, sur lesquels, toutes les garnisons étant fournies, il

(1) *Posselt*, Annales politiques.

reste 50,000 hommes disponibles pour tenir la campagne. L'armée bosnienne est composée de *seimens*, de *serdenjeztis*, de *spahis* et de *nephers*. Les seimens sont des fantassins armés à la légère, équipés et entretenus aux frais du gouvernement. Les serdenjeztis sont un ramas de gens levés à la hâte, et qui s'entretiennent eux-mêmes au moyen des brigandages qu'ils commettent. Les spahis sont, comme dans toute la Turquie, des cavaliers possédant chacun un fief. Les nephers sont une cavalerie légère mal disciplinée, et qui ne sert qu'à dévaster le pays où elle passe. Mais la nature du terrain, rempli de défilés, de cavernes, de bois épais, semé de *koulla's* ou tours fortifiées et de vieux châteaux; la bravoure personnelle des Bosniaques, dès qu'ils combattent chez eux; la nécessité pour la puissance attaquante de protéger une immense frontière contre les invasions des troupes légères bosniaques; tout fait de la conquête de ce boulevard de l'Empire ottoman une entreprise des plus difficiles.

« C'est un tout autre danger qui menace ici le croissant. La nation bosniaque, quoique en majorité attachée au culte musulman, diffère entièrement des Turcs-Osmanli's sous le rapport des mœurs, des idées, des intérêts; c'est une nation restée féodale dans son intérieur, et devenue, par la force des circonstances, alliée-vassale de l'Empire ottoman. Les trente-six capitaines héréditaires, et dans les villes les *ayan's*, ou élus du peuple, exercent ici un pouvoir fondé sur l'habitude et l'opinion, pouvoir qui fait plus que balancer celui du visir, des pachas et des *ridjal's*, ou administrateurs nommés par la Porte. La Bosnie est plus indépendante de Constantinople que la Hongrie ne l'est de Vienne; ses plaintes sont des arrêts de destitution pour les pachas, et même la fidélité des Bosniaques, lors de l'insurrection de la Servie, leur a valu de plus l'avantage de faire appliquer les revenus de la province à sa défense militaire.

« La langue bosniaque, dialecte du servien, domine et place les Turcs dans la situation d'étrangers. L'usage de n'épouser qu'une seule femme, le droit qu'exercent les jeunes gens des deux sexes de choisir le compagnon de leur vie, la liberté qu'ont les demoiselles de se montrer sans voile, le respect pour la mère et l'épouse, voilà ce qui conserve ici une sorte d'esprit de famille ignoré des Orientaux. Les Turcs regardent les Bosniaques comme des demi-infidèles, qu'il faut surveiller et ménager. Les vices efféminés, la corruption, la vénalité, ont fait peu de progrès parmi les musulmans de la Bosnie, descendans de guerriers et de chevaliers d'une race septentrionale. Cruels envers le sujet, impitoyables envers l'ennemi, du moins ils ne s'avilissent jamais; ce qui les retient dans la barbarie, c'est leur isolement intellectuel de l'Europe; ils s'érigeraient bientôt en royaume indépendant, si un rayon de nos connaissances pénétrait parmi eux, et surtout s'ils avaient une idée de la religion évangélique.

« Mais qui peut leur reprocher de rester musulmans, ayant sous les yeux des cultes chrétiens dégénérés? Les Bosniaques du rit grec, demeurant le long de la Drina et de la Save, ceux du rit catholique, disséminés le long du Verbas, de Jaicza à Banialouka, et sur la frontière de l'Hertzegovine, conservent les superstitions, l'ignorance, le despotisme ecclésiastique du moyen âge. Esclaves de leur clergé, ils n'excitent que la pitié de leurs compatriotes musulmans, descendant en partie des Bosniaques qui avaient adopté l'opinion déclarée hérétique des *Paterniens*. La position des villages du rit catholique et du rit grec marque encore la fatale séparation de l'ancien royaume de Bosnie entre les deux Églises d'Orient et d'Occident, dont l'une était soutenue par la lance des Croates et l'autre par l'épée des Serviens. Le cimeterre musulman pouvait seul les séparer, mais non pas les mettre d'accord, car en-

core à présent les deux clergés se lancent des anathèmes. Quelques familles dans la Bosnie occidentale conservent en secret un reste d'attachement aux traditions catholiques.

« Nous avons décrit les parties connues de la Bosnie; celles au-delà de la Drina ne le sont pas encore, quoique les itinéraires de quelques Français y aient tracé des sillons lumineux. C'est là que doit avoir été la province de *Podrinna*, et le sandjak d'*Obrach*, districts ignorés des cartographes postérieurs à Coronelli; c'est là que les sources de la Drina, du Drin-Blanc, et celles mêmes du Zem doivent se trouver rapprochées dans les monts *Chemerno* (différens de ceux du même nom en Servie); c'est là qu'on a vu une ville de *Fotschia*, de 10,000 âmes, appartenant à l'Hertzegovine selon Hadgi-Khalfah, au sandjak d'Obrach selon Busching, et située sur le Drin-Blanc, sur la Moracca, sur le Zem, selon les divers rapports; c'est là enfin que l'église du couvent de *Miloseva* renferme la tombe vénérée de saint Saba, premier évêque de Servie, qui a donné à toute l'Hertzegovine le nom de *duché* de Saint-Saba.

« En suivant à travers ces contrées mal connues et très-froides l'itinéraire de M. Hugues Pouqueville, de Bosnie en Macédoine, on arrive à *Novi-Bazar* (ou en turc *Ieni-Bazar*), ville populeuse, dont le territoire forme la *Rascie*, dépendance administrative de la Bosnie, dont elle diffère beaucoup par le climat et les productions; car quoiqu'elle semble devoir avoir le sol très-élevé au-dessus de celui de la mer, elle donne des vins pleins de feu, et le buffle y remplace le bœuf. Les chaînes de montagnes seraient-elles interrompues par un abaissement considérable? ou la latitude plus méridionale produit-elle ces changemens? Les habitans sont Serviens d'origine et en grande partie grecs de culte. Près de Novi-Bazar, sont des eaux thermales très-vantées, caractère commun à la chaîne de l'*Hæmus* et du *Scardus*. »

LIVRE CENT DIX-NEUVIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description de la Turquie d'Europe. — Deuxième division. — Provinces médiates. — Description de la Servie, de la Valachie et de la Moldavie. — Description de l'île de Candie.

« Ce que nous savons de la *Servie* doit la faire comparer à la Bosnie sous la plupart des rapports physiques; il paraît seulement que les montagnes vers le midi laissent place à quelques plaines et vallées plus ouvertes et plus tempérées. Celles du milieu de la province, le *Czemerno*, le *Chelliana* et le *Kopauneg*, forment un groupe considérable et en apparence très-élevé. Au nord de ce groupe, qui paraît terminer le plateau de la haute Servie ou de l'ancienne Dardanie, deux grandes vallées se rencontrent près de *Krouchovatz*, venant l'une droit de l'est depuis *Nissa*, l'autre droit de l'ouest depuis *Ouzitza;* cette remarquable contrée peut être considérée comme la moyenne Servie. Dans l'une des vallées coule la *Morava orientale*, dont la partie supérieure, venant des pieds du mont Scomius, circule sur le haut plateau du sud, pays peu connu; dans l'autre, on voit rouler la *Morava occidentale*, qui, moins importante par elle-même, reçoit sa principale masse d'eau de l'*Ibar*, rivière venant également du haut plateau, et notamment de la plaine de Cossova. Les deux Morava unies, en tournant droit au nord, traversent la chaîne de Kaplan, au pied de laquelle s'étend la basse Servie, anciennement nommée le *banat de Mazovie.*

« Une branche de montagnes qui hérisse tout le pays au nord-ouest du Timok tire son nom des *Haïdukes*, ou brigands, qui en occupent peut-être encore les arides sommets

et les cavernes multipliées; ce chaînon resserre le lit du Danube. Les mines d'argent, près *Nova-Berda*, celles de fer, près *Saphina*, sont les plus connues; mais les Romains ont dû y exploiter des mines d'or. On indique aussi des salines.

« Les vastes forêts abondent surtout en pins et en chênes; elles fourmillent d'ours, de lynx, de loups; les lièvres, qui pendant l'hiver se couvrent comme en Bosnie d'un poil long et doux, fournissent une excellente fourrure. On chasse des chamois, appelés *gaiza*, sur les hautes montagnes. Les vignobles, qui descendent des plantations établies et soignées par ordre de l'empereur Probus, donnent un vin très-supérieur en feu et en générosité à celui de la Valachie (1). Le froment, le maïs, le millet, viennent en abondance, malgré la culture négligée. On exporte du tabac, du lin et du chanvre. Les fruits du midi manquent, mais les bois de pommiers et de cerisiers couvrent des districts entiers.

« Les habitans, race vigoureuse et même belle, parlent un des dialectes slaves les plus doux et les plus purs; leurs chants nationaux, remplis de grâce, de naïveté, et souvent de la plus belle poésie, célèbrent leurs anciennes guerres contre les musulmans, les miracles de saint Saba, de saint André, les aventures du prince Marc, mais renferment aussi beaucoup de traditions bosniaques, dalmates et albanaises (2). Fille de l'Église orientale et grecque, celle de Servie s'est pourtant donné un chef particulier qui, selon les uns, est un patriarche résidant à *Pechiœ*, ou *Ipeick*, dans la haute Albanie (3), mais selon les meilleures autorités, l'archevêque de Semendria. »

(1) *Kamensky*, Putetchestwie w' Moldawii i Serbii. Moskwa, 1810. *Eutrop*. Brev., IX, 11. — (2) *Narodne srpske Piesme*, recueillis par *W. Stephanowitch Karadgitch*. Lipitski, 1824, 3 vol. — (3) *Dupré*, Annales des Voyages, XV, 93. (Peut-être ce patriarche n'a-t-il d'autorité que sur les Rasciens ou Raitizens.)

« Plus civilisés, plus industrieux que leurs frères de Bosnie, les Serviens ou Serbes (1) n'ont guère moins de bravoure. En 1806, ils conquirent, sous la conduite de Czerni-George, de grandes libertés stipulées par un traité dont la Russie se porta garante en 1812, lorsque, pour résister à l'invasion de Napoléon, elle signa avec la Porte le traité de Boukharest. Rentrés sous la domination turque, ils parvinrent en 1825, par la prudence et le courage du prince Milosch, à se soustraire en quelque sorte à la domination ottomane. Ce prince a été reconnu souverain de la Servie; il y a fondé en 1830 une représentation nationale à laquelle il a présenté un code de lois qui a pour base le code français. Aucun Turc ne peut s'y établir; quelques forteresses seules ont garnison ottomane. C'est en un mot une nation tributaire, mais autonome, et qui, de même que les Bosniaques et les Albanais, pourra facilement se détacher de l'Empire affaibli.

« Les Serviens, simples plutôt que barbares, recherchent déjà l'instruction; ils écrivent dans leur belle langue; et, comme elle est presque identique avec le russe, ils envoient leurs enfans étudier aux universités de la Russie. Les femmes, douées de beaucoup de charmes, de sensibilité et d'exaltation, commencent à apprendre les arts agréables de l'Europe. Le sénat servien administre la justice, la police et le culte d'après les lois nationales renouvelées. Le pays paie un tribut fixé, et fournit, en cas de guerre, un corps particulier de 12,000 hommes.

« Le nom de *Belgrade* (2) est célèbre dans les annales de la guerre; prise et reprise par les Autrichiens et les Ottomans, elle est restée entre les mains des braves Serviens qui s'en étaient rendus maîtres pendant leur insurrection; la forteresse proprement dite domine du haut d'un ro-

(1) Ils écrivent leur nom par les trois consonnes *s r p*; adjectif, *s r p s k e*

(2) *Biyogrod*, en servien; *Nandos-feyer-var*, en hongrois.

cher la *ville d'eau*, entourée de murailles, et qui s'étend le long du Danube, la *ville de Raitzes*, ou le quartier des Serviens, située à l'ouest sur la Save, et encore quelques faubourgs; tout cet ensemble embrasse 30,000 habitans, parmi lesquels il y a aussi des Arméniens et des Juifs, attirés par un commerce très-actif : c'est l'entrepôt principal entre l'Allemagne et la Hongrie d'un côté, Constantinople et Salonique de l'autre. Elle est aussi le siége d'un évêché grec. »

Semendria, que les indigènes nomment vulgairement *Smedreno*, mais plus correctement *Sent-Andriya* (Saint-André), est la capitale de la nation servienne, la résidence du prince, du sénat servien et d'un archevêque qui prend le titre de primat de la Servie. Située au confluent de la Jenova et du Danube et défendue par des fortifications, elle compte maintenant 10 à 12,000 habitans.

« *Schabacz* et *Hassan-Palanka*, avec des eaux thermales, sont des forteresses moins importantes que celle d'*Orsova*, dans une île du Danube vers l'extrémité nord-est de la Servie. Au-dessus d'Orsova, le Danube, resserré entre des rochers, roule ses eaux en tourbillons écumeux à travers le défilé de *Demir-Kapi;* au-dessous, les restes de piliers debout dans la rivière marquent près de *Kladova* l'emplacement du fameux *pont de Trajan* (1). L'histoire accuse Hadrien de l'avoir détruit par jalousie envers son grand prédécesseur; mais peut-être ce pont ne fut-il jamais achevé tel qu'il figure sur la colonne Trajane. Sur le mont *Haloga* (selon d'autres, *Havalla*), à deux milles allemands au sud de Belgrade, un voyageur a trouvé des ruines mémorables, qu'il regarde comme celles d'une ville gothique, opinion que le nom semble appuyer, mais qui appelle de nouvelles recherches. En montant sur la terrasse de la moyenne

(1) Voyez *Mannert*, Expédit. de Trajan, Annal. des Voyages, XXI.

Servie, *Krouchovatz*, que les Turcs nomment *Aladja-Hissar*, avec un château où plusieurs souverains de la Servie ont résidé, marque la position la plus centrale du pays, et sur le même alignement nous voyons à l'ouest *Ouzitza* ou *Ousidja*, ville commerçante de 6000 habitans, dont les vergers immenses produisent les meilleurs cerisiers, et dont « le site ressemble infiniment à celui de la Mekke (1) ; » à l'est, la forteresse turque de *Nissa*, patrie de Constantin-le-Grand, qui l'avait embellie et enrichie, mais qui, dans ses cabanes d'argile extrêmement basses et couvertes de bardeaux, ne présente aucune trace de grandeur. C'est la construction générale en Servie. Les villes situées sur le cours supérieur de la Morava orientale et de ses affluens sont presque inconnues. *Orkoup*, ou *Précop*, l'ancienne *Precopia*, fait quelque commerce. *Krattovo*, où plusieurs princes serviens ont leurs tombeaux, n'est qu'un bourg situé sur la rive droite de la Toplitza. *Nova-Berda*, non loin de mines importantes, est dans une contrée où les voyageurs ne pénètrent guère. *Novi-Bazar*, ville fortifiée, est peuplée de 8000 âmes et chef-lieu de l'ancien pays de *Rascie*. *Pristina*, que l'on a voulu nommer *Giustendil*, possède quelques titres pour se dire patrie de l'empereur Justinien. Elle renferme environ 12,000 habitans. On voit, à une lieue de son enceinte palissadée, la fameuse *plaine des Merles*, nommée *Cossovo-Polie* en slavon, *Rigomèzo* en hongrois, et où, en 1389, le sultan Amurat Ier, après une bataille sanglante contre l'armée unie des Serviens, des Bosniaques et des Bulgares, fut tué par un seigneur bosniaque. Ses troupes victorieuses y élevèrent un monument funéraire sur la cendre de ce grand guerrier, où brûlaient jadis des lampes perpétuellement entretenues sous une garde de derviches. Les soldats tuèrent le Bosniaque, mais lui éle-

(1) *Hadgi-Khalfa*, p. 155.

vèrent un simple tombeau encore respecté. Un demi-siècle après, en 1448, Amurat II y défit totalement une armée de Hongrois, et ce n'est peut-être pas la dernière fois que ces plaines ensanglantées verront décider le sort des empires.

« Comment les peuples slaves ont-ils pu, à travers tant de guerres, couvrir l'Illyrie de leurs nombreux essaims? N'en étaient-ils pas les indigènes? Les Serviens et les Bosniaques, en arrivant ici au VIe siècle, n'y trouvèrent-ils pas d'anciennes nations de leur propre race avec lesquelles ils se seront mêlés? Le savant Dolce n'a pas craint de soutenir que l'Illyrie était la patrie, la métropole de toutes ces nations slavonnes, qui remplissent aujourd'hui toute la Pologne et l'immense Russie. Cette hypothèse exagérée a été rejetée par Adelung avec un ton beaucoup trop tranchant (1). Nous avons fait connaître dans les Albanais les véritables descendans des Illyriens; mais nous devons à présent reconnaître que tout à côté des nations illyriennes et thraciennes, il a dû demeurer, dès les premiers temps historiques quelques peuples dont les noms trahissent une sorte de parenté avec les Slaves, et que nous désignerons sous le terme de *Proto-Slaves.*

« Les Hénètes, qu'on regarde comme homonymes avec les Vénètes, doivent rester dans le jour équivoque où ils se montrent lors du crépuscule de l'histoire; quelques noms slavons trouvés dans la Paphlagonie, mais d'un âge incertain, ne prouvent rien. La Thrace européenne nous fournit des indications plus nombreuses et plus claires. Ce pays était certainement le séjour d'une grande race différente de langage d'avec les Phrygiens, les Hellènes et les Illyriens, mais pourtant apparentée avec ces trois races. Les Thraces étaient-ils Mèdes, parce que leur pays a porté

(1) Mithridates, t. II, p. 633.

le nom de Zend ou Mède d'*Aria?* étaient-ils Celtes, parce que *bria* signifiait chez eux une ville ou un pont? étaient-ils Germains, parce que le haut pays chez eux s'appelait *Perga?* questions qui se paralysent et s'annulent l'une l'autre! Les Thraces, comme toute nation très-ancienne, montrent diverses analogies avec divers autres peuples primitifs; c'est à ce fait que la saine critique et la philosophie historique doivent s'arrêter : ce qui est au-delà n'est que rêves. Mais parmi les peuplades qui habitaient dans la Thrace, sans peut-être appartenir au peuple thrace, les *Trausi* sur la rivière *Travus* (1), leurs voisins les *Cicones* (2), les *Krobizi* dans le Hæmus (3), les *Bessi* dans l'Orbelus, et plus tard dans la Bessarabie (4), les *Dolonces* dans les vallées de Rhodope (5), et toutes celles dont les noms commencent par *byz* ou *bis* (6), nous présentent un tel ensemble d'indications du slavonisme, qu'il serait déraisonnable de ne pas y faire une grande attention. Ajoutons que le Strymon a toujours porté un nom slavon (7), et que des noms slavons figurent dans la géographie classique de la Grèce même (8). Nous n'essaierons pas de ramener les mots triballiens dans Aristophane à un idiome slavon, et nous laisserons de côté, pour le moment, la question si les Daces ou Gètes étaient Slavons, mais nous remonterons jusqu'au lac de Zirknitz, pour trouver un indice positif d'un slavonisme ancien. Ce lac s'appelait *Lugeus* dès l'époque où il est connu; c'est le *Lug* et le *Luka* des idiomes slavons; et près de ses bords nous trouvons les *Carni* avec un nom slavon

(1) De *trava*, herbages, gazon. De là Travnik, en Bosnie; Trave, dans la Wagrie, etc. — (2) *Cichouchny*, les tranquilles, en opposition aux Besses. — (3) *Krowiczy*, les vachers. — (4) *Bies*, diable, méchant. *Biezen*, courir. Les *Biessi* dans la Sarmatie, dans les monts *Biecziad*. — (5) *Dolina*, vallée. — (6) *Wys* et *wyza*, hauteur. Les Grecs prononçaient *b* comme *w*. La ville de Wizia, au nord de Constantinople, est la Bizia des anciens.

(7) *Strzumien* ou *strumien*, pol. *struma* en bulgare. — (8) *Volustana*, en Thessalie; le lac *Nizeros*, en Acarnanie, etc., etc.

romanisé, qui a traversé les siècles, de même que ceux des rivières la Save, la Drave, la Kulpa, et la Piave, des monts *Ocra* et *Karouankes*, de plusieurs villes (1). Les *Panonii* étaient, comme le dit leur nom (2), les seigneurs, la race dominante de la Croatie et de l'Esclavonie; ils s'enivraient d'une bière qui portait un nom slavon (3); et une de leurs tribus, les *Mazœi*, représente le nom de la Mazovie sur la Vistule et de celle sur le Danube. Tant de noms slavons, au nord du golfe de Venise, donnent encore du poids à l'opinion qui considère les *Veneti* comme une tribu slavonne, circonstance qui expliquerait leurs anciennes relations commerciales avec les *Venedi* et les *Æstii*, vendeurs de l'ambre jaune; auraient-ils traversé le continent avec tant de facilité, s'ils n'y avaient trouvé une série de peuples du même sang et du même langage?

« Ce n'est pas que nous prétendions présenter les Proto-Slaves disséminés en Thrace, en Illyrie et en Pannonie, comme identiques en langues, en mœurs, en constitution physique avec les Venedi, les Lygii, les Vindili, les Karpi, et autres nations slavonnes septentrionales; ils ont pu en différer, comme les Pélasghi différaient des Hellènes, les Étrusques des Latins, les Romains de Romulus de ceux d'Auguste, les Goths d'Odin des Iotes ante-odiniens. Ils ont pu végéter parmi les puissantes nations thraces, succomber sous les essaims plus remuans des Celtes, se mêler aux Illyriens-Romains; mais l'existence des Proto-Slaves, soit vers la Save et la Drave, soit vers le Strymon et l'Hebrus, n'en est pas moins un anneau nécessaire de la chaîne des faits historiques.

(1) *Kraina*, le pays, nom indigène de la Carniole. *Tergeste* et *Tarvisium*, de *targ*, *terg*, *targowisko*, *tarwis*, marché, foire, ville.

(2) *Pan*, seigneur; *panowy*, ce qui est au seigneur, etc.

(3) *Sabayam* de *Zapiiam*. V. *Hiéron*. Comment. in Isaï., c. XIX. *Amm. Marcell.*, XXVI, 8.

« C'est probablement chez eux qu'on doit chercher les Hyperboréens fidèles au culte pélasge et hellénique ; c'est par eux que des divinités grecques, entre autres *Opora*, ont pénétré dans l'Olympe des Wendes à Rhétra ; c'est chez eux qu'on adorait *Iacchus* ou Bacchus, sous le nom de *Iako-Bog* (1) ; c'est leur dieu du royaume des morts que les anciens Italiens ont connu sous le nom de *Vragus* (2). Les rapports de langues, de mœurs, d'institutions et de mythologies entre les peuples italiques et helléniques d'un côté, et slavons et illyriens de l'autre, jetteront un jour des clartés inattendues sur l'histoire primitive de l'Europe. C'est la géographie comparée qui les aura fait naître. Mais il reste beaucoup de questions obscures à discuter, et notre conscience historique s'arrête où nos recherches s'interrompent.

« Lors des irruptions des Goths conquérans et des Huns dévastateurs, l'Empire romain appela des *Slavïnes*, ou *Slaves*, à repeupler l'Illyrie déserte. L'histoire byzantine se remplit bientôt de leurs noms et de leurs exploits. Les *Serbi*, ou *Serbli*, accoururent d'un pays nommé la grande Servie ou la Servie-Blanche, car les termes sont équivoques (3), pays qu'on cherche dans la Galitzie ou Galicie ; ils se divisaient eux-mêmes en blancs et rouges. Établis d'abord en Macédoine, où la ville de Servitza garde encore leur mémoire, ils se fixèrent difinitivement sur les bords de la Morava et de la Drina. Cependant il en resta dans la Macédoine, et leur État florissant, riche et belliqueux, brava le pouvoir de Byzance. Un de leurs essaims pénétra jusque dans le Péloponèse, et s'y confondit avec les habitans anciens. Les

(1) Comp. *Dolci*, de Linguæ illyricæ vetustate et amplitud., p. 19.

(2) *Festus*, p. 143. « Orcum quem dicimus, ait Verrius, ab antiquis dictum *Vragum*. » *Vrag*, démon, en slavon-illyrien ; *wrog*, id. en pol. ; *vraam*, je tue, en albanais. — (3) *Beli*, prononcé *veli* par les Byzantins, peut également représenter *bieli*, blanc, ou *weli* grand.

Serviens rouges ne se bornèrent pas à occuper toute la Servie actuelle, dont une partie prit le nom de Rascie, mais ils fondèrent encore en Dalmatie la *zupanie*, ou seigneurie de *Zacholmie*, c'est-à-dire « l'ultramontaine, » ainsi que les petits États de *Terbun* ou *Trébigne*, de Narenta, dont les habitans, restés long-temps païens et pirates, sont nommés *Arentans* et *Paganes*, et de *Dioclea*, ville ornée par Dioclétien qui en était natif, de temples et de palais aujourd'hui enfoncés dans les eaux fangeuses du lac *Lignester*. Les Serviens blancs occupèrent la Bosnie jusqu'aux bords du Verbas. Presque toujours divisés en petites principautés et républiques, ces peuples subirent à diverses époques le joug des rois de Bulgarie et de ceux de Hongrie. La Bosnie d'une *zupanie* servienne devint un *banat* hongrois, et les monarques de Hongrie formèrent du nord de la Servie le *banat de Mazovie*. Pendant que les Serviens se répandaient dans l'intérieur de l'Illyrie, un essaim de Slaves-Polonais, sorti de la grande Chrobatie, située dans les monts Karpathes, se mit à la tête de l'ancienne population de la Pannonie, et, devenue promptement puissante par le mélange avec les habitans, s'empara de toutes les contrées à l'ouest de la rivière Verbas et de la partie occidentale de la Dalmatie. Différens de dialecte et d'origine d'avec les Serviens (considérés comme tribu), les Croates, ou *Horwathes*, reçurent bientôt les rits de l'Église latine, tandis que les Serviens adoptèrent ceux de l'Église grecque. Les Croates, liés avec l'Occident, conservèrent tout ce qu'il y a de chevaleresque et tout ce qu'il y a de féroce dans les lois et les mœurs féodales; les Serviens, à côté de beaucoup de bravoure, montrèrent sur les bords de l'Haliacmon, comme sur ceux du Danube, cet esprit industriel et commercial qui signale leur parenté avec les Russes. Les uns et les autres aimaient avec passion la musique, le chant, la coupe joyeuse, et par-dessus tout la paresse. Les uns et les autres

avaient des superstitions semblables, et ne les quittèrent pas toutes en acceptant le baptême. C'étaient des frères qui, nés dans des climats divers, se reconnaissaient dans la demeure d'anciens parens long-temps oubliés de l'un et de l'autre.

« Ainsi deux invasions distinctes, l'une des Slaves occidentaux, l'autre des Slaves orientaux, toutes deux facilitées par l'existence préalable d'une population proto-slave, ont formé la population actuelle des Slaves-Illyriens, ou, si l'on aime mieux un terme géographique, des Slaves-Sud-Danubiens; population qui, sur le territoire autrichien, hongrois et ottoman, forme une masse imposante de près de 4 millions d'hommes robustes, prolifiques, braves, intelligens, propres à tous les arts de la paix et de la guerre. Reviendra-t-il le jour où Stephan Duscian, se proclamant *empereur des Romains et des Serviens*, marchait sur Constantinople à la tête de 80,000 guerriers?

« Nous allons passer le Danube pour examiner la *Valachie*, qu'on devrait nommer Valaquie. La langue, ce monument fondamental de toute histoire ancienne vraie, la langue semble prouver que les *Gètes* et les *Daces*, premiers habitans connus fixés dans ces régions, étaient une nation très-semblable aux peuples slavons qui, sous le nom des *Carpi*, des *Lygii*, des *Venedi*, habitaient depuis des temps immémoriaux les monts Karpathes et les plaines de la Vistule. Les noms de la géographie ancienne de la Dacie ont presque tous la terminaison polonaise d'*ava*, et peuvent en grande partie s'expliquer par les étymologies slavonnes. Il est, d'un autre côté, reconnu que la langue moderne des Valaques présente un mélange du slavon et du latin : il résulte de ces deux faits, selon l'opinion commune, la conséquence positive que les Valaques sont les descendans des anciens *Gètes* ou *Daces*, mêlés avec les nombreuses colo-

nies romaines que l'empereur Trajan établit dans cette nouvelle province. Les autres peuples qui ont régné sur la Valachie et la Moldavie n'y ont pu laisser que peu de traces de leurs idiomes. Voilà le fait historique en grand; mais il reste beaucoup de recherches à faire sur l'identité ou la différence des Gètes et des Daces, sur leur disparition totale ou partielle, sur l'âge de différentes nomenclatures géographiques, sur les détails grammaticaux et lexicologiques des dialectes valaques, et sur la position locale des diverses branches de la nation valaque. Nous la retrouvons dans le Pinde, dans le Scardus, peut-être en Dalmatie, dans le Rhodope et l'Hæmus, aussi bien que dans la Transylvanie et le nord-ouest de la Hongrie. Cette extension fait naître la question si les seules colonies militaires romaines ont influé sur la formation de la langue daco-latine. Pourquoi la langue primitive des Trikalles et des Dardani, celle des Thraces même, n'auraient-elles pas eu, comme l'albanais, quelques traits communs avec les anciennes langues italiques, et spécialement avec la *romana rustica*, cet idiome populaire des maîtres du monde, qui est aujourd'hui démontré être la souche de tant de langues modernes? On ne conçoit, ce nous semble, que dans cette seule supposition comment un idiome romanique a pu se former en Mésie et en Dacie, et se maintenir, se propager, se rendre presque dominant chez toutes les tribus de pasteurs dans les montagnes centrales de la Turquie. Notre hypothèse explique aussi les traits de ressemblance qui existent entre le valaque et l'albanais. Une comparaison de tous les idiomes valaques ou semi-valaques, avec toutes les variétés de l'albanais, peut seule éclaircir à fond cette question. D'autres difficultés naissent de la distinction que Strabon établit entre les Gètes et les Daces, de la disparition totale de ces derniers, « qui se retirent au-delà des Karpathes », après leur guerre contre Trajan, enfin, de la nature étrange des

noms anciens de plantes en daco-gétique [1], qu'on ne retrouve plus dans le langage moderne, pas plus que les noms d'hommes et de divinités gétiques. Peut-être ces difficultés s'expliqueraient-elles par la supposition que les *Gètes* n'étaient qu'une nation temporairement dominante sur cette partie de l'Europe, dont la puissance passa aux *Daki* ou plutôt *Davi*, qui eux-mêmes ne composaient pas toute la population du pays. Ces dominations d'une caste ou d'une tribu sur un ensemble de peuplades quelquefois très-différentes est un des faits les plus communs, quoique souvent méconnus dans l'histoire ancienne. Mais qui étaient les Gètes? Des Thraciens, répond Hérodote qui a pu les connaître comme témoin oculaire. Mais le nom des Thraciens embrassait une partie de l'Asie. Si les langues araméennes offraient une explication du nom de la divinité *Gebeleisis* (le puissant des hauts lieux), et du même nom des Gètes (les gardiens des troupeaux); si les cinq prières et les sept chantres sacrés, dans le culte des Daces, rappellent l'orient et le culte des astres; si le sanctuaire *Dakia*, en Cappadoce, était un temple de *Dagon*, ou Jupiter-agriculteur, nous aurions de quoi présenter une hypothèse aussi probable que celle d'après laquelle les *Daï*, Persans ou Scythes, arrivent de la mer Caspienne pour fonder un Daghistan en Europe [2], ou bien celle qui nous amène un peuple de Gètes du fond de la Chine [3]. Quoi qu'il en soit, on peut déjà affirmer que la langue valaque actuelle s'est formée à la manière du français, de l'italien, de l'espagnol; et que par son harmonie, sa grâce et sa richesse, elle ne déshonore pas ses autres sœurs, filles, comme elle, du la-

[1] *Apul.*, De Virt. Herb. *Dioscorides*, p. 444-461, édit. de 1598.

[2] *Strahlenberg* (Nord und Ost-Europa, p. 328) est l'auteur de cette hypothèse.

[3] *De Guignes*, Hist. des Huns, t. I, part. I, p. 58, 184; part. II, p. 41, 326, 502; part. III, p. 321, 323, etc., etc.

tin (1). Le peuple né d'un mélange aussi mémorable s'appelle lui-même *Roumoune* ou Romain, et il en a le droit légal, puisque l'édit de Caracalla, de l'an 212, donna à tous les sujets de l'Empire le titre de citoyens romains; cependant il n'est connu de ses voisins, Turcs, Bulgares et Albanais, que sous le nom de *Vlach* (prononcez *velach*), nom qu'on s'est donné la peine inutile d'expliquer d'après des langues asiatiques. Le mot polonais *vloch*, qu'on prononce à peu près *volaugh*, signifie tout simplement un Italien, un Romain. Dans le lithuanien, que nous avons reconnu pour être un des plus anciens dialectes wendo-slavons, ce même nom s'écrit *walakas*, au masculin, et l'Italie se nomme *Walaku-ziame*. Rappelons-nous ici que *val* en albanais est le pays inférieur, et que les Allemands appellent les Italiens *Walsches*, et nous resterons convaincus que le nom de Valaque est synonyme avec celui de *Romouni*, que cette population mixte se donne elle-même.

« Répandue en Bulgarie, en Grèce, en Hongrie et en Transylvanie, cette nation peut former un total de 2 à 3 millions. Sujets du royaume de Bulgarie et de celui de Hongrie, ils formèrent, peu après la mort de Ladislas, en 1290, un État indépendant, dont le premier prince s'appela *Rodolphe-le-Noir*. Vers 1350, une de leurs colonies occupa la Moldavie, sous la conduite d'un prince nommé *Dragosch*. Mais malgré l'appui que prêtaient la Hongrie et la Pologne à ces petits Etats, leur existence n'acquit jamais de solidité, et la malheureuse bataille de *Mohacz*, en 1526, les obligea à se soumettre définitivement à la puissance ot-

(1) *Thunmann*, peuples orientaux de l'Europe. (Il s'occupe spécialement du *kutzo-valaque*, dialecte de Thrace et de Macédoine, mêlé d'albanais.) *Constantin Roscha*, Recherches sur les diverses tribus des Romuniens, dits Valaques, au sud du Danube; Pest, 1808. Grammaire daco-romaine, par *Sinkay*; Pest, 1805. *Vater*, dans sa Collection linguistique, Leipzick, 1816, donne un poème italien traduit mot à mot en valaque, en n'employant que des racines latines pures.

tomane. Les Turcs leur laissèrent leur organisation intérieure; mais ils obligèrent les *despotes* ou *hospodars* (c'étaient les titres grecs et slavons des princes) à se reconnaître vassaux de la Porte, à payer un tribut annuel, ainsi qu'un droit d'investiture, à fournir des troupes auxiliaires, et à recevoir garnison turque dans plusieurs places fortes. Mais la position géographique de la Dacie, entre l'Empire ottoman d'un côté, la Hongrie, la Pologne et la Russie de l'autre, attira sur ses infortunés enfans un fléau particulier, auquel bien d'autres provinces de la Turquie échappèrent. A chaque commencement de campagne du côté du nord, la Valachie et la Moldavie sont le rendez-vous des armées ottomanes: sont-elles battues, les légions chrétiennes envahissent ces provinces; il faut fournir des vivres à ce double essaim de sauterelles. Ce n'est pas tout encore : les *boyards*, ou seigneurs valaques ou moldaves, prennent parti, les uns pour les maîtres qu'ils redoutent, les autres pour les ennemis qu'ils aiment. La paix est-elle conclue, les résultats ordinaires de ces mouvemens intérieurs sont l'exil, les confiscations, les massacres. Telle est, en peu de mots, la lugubre histoire de ces contrées depuis deux siècles. Il restait un faible espoir aux Valaques et aux Moldaves tant que subsista la race de leurs princes indigènes; un pouvoir national héréditaire, quelque faible, quelque précaire qu'il fût, offrait une consolation, et pouvait faire naître un moyen de salut; mais depuis longtemps la Porte leur a envoyé tous les sept ans, et quelquefois plus souvent, un Grec choisi dans cette classe des *drogmans* dont M. de Choiseul-Gouffier nous a tracé le caractère. Un pouvoir arbitraire changeant tous les ans! Ce pouvoir confié à un étranger qui amenait avec lui un cortége d'autres étrangers! Ces étrangers choisis dans la classe des courtisans les plus rusés et les plus soumis! Que dis-je, choisis? Non pas, mais pris au hasard parmi ceux qui of-

fraient la somme la plus forte; car les trônes de la Valachie et de la Moldavie se vendaient publiquement à Constantinople comme tout autre *pachalik;* et au fond, les hospodars avec leur *couca*, ou bonnet ducal, avec leur cour modelée en petit sur celle des empereurs byzantins, et surtout avec leur étendard à trois queues, ne sont qu'une espèce de pachas grecs, auxquels il manque la puissance militaire d'un pacha turc. »

Cette situation vraiment déplorable de la Valachie a changé depuis le traité conclu en 1829 entre la Porte ottomane et la Russie. Les deux puissances nomment de concert un hospodar dont la dignité est à vie; la principauté jouit de sa nationalité et de son indépendance; aucune de ses forteresses ne doit recevoir de garnison turque; elle est seulement tenue de payer à la Porte un tribu de 165,000 piastres. Le prince est assisté d'un conseil composé des principaux boyards, et qui, pour les affaires judiciaires, se constitue en cour souveraine.

« Un code de lois, compilé d'après celui de Justinien, avec égard aux coutumes du pays, régit la Valachie et la Moldavie; mais par une absurde imitation des proconsuls romains et des pachas musulmans, le prince a le droit de juger en dernière instance tous les procès, en ne consultant que sa conscience; et ces oracles judiciaires ont force de loi pour ses successeurs.

« La sûreté publique est confiée à une sorte de gendarmerie indigène, forte de 1200 hommes, et commandée par le *grand-spathar:* c'est un titre du ci-devant *saint empire byzantin;* mais les soldats du grand-spathar ne sont ni assez nombreux ni assez belliqueux pour garantir la tranquillité publique. On a récemment joint à ces troupes un corps d'Arnautes.

« Les paysans valaques et moldaves doivent être une race remplie de patience; sans cela, comment existerait-elle en-

core au milieu de tant de maux? On les peint comme des hommes doux et religieux; ils ne se livrent pas à l'ivrognerie ni aux crimes; mais, étant bien certains que les fruits de leur travail ne leur restent pas, ils travaillent le moins qu'ils peuvent : le lait de leurs vaches, la chair de leurs porcs, un peu de maïs, un peu de mauvaise bière, une casaque de laine, voilà tous leurs besoins; s'ils les ont satisfaits, peu leur importe qu'un voyageur européen se moque de leurs cabanes en branches d'arbres, ou de ces espèces de grands paniers où ils gardent leur blé pour ne pas se donner la peine de bâtir des granges; l'*ispraunik* y mettrait un impôt. Les paysans valaques pensent qu'il vaut mieux danser au son de la cornemuse sur les bords d'un lac paisible couronné d'ormes, de frênes et de tilleuls. Leur pays est un si beau désert, qu'ils croiraient le gâter par la culture.

« Les paysans ne sont plus pourtant légalement les serfs des *boyards;* le prince Constantin Mavrocordato abattit la servitude en 1735; et, pour indemniser les *boyards,* il assigna à chacun d'eux un nombre de paysans tributaires, nommés *socotelniki,* et qui doivent payer à leur maître 20 piastres par an, ou faire des corvées pour cette somme. Il y a une classe de paysans tout-à-fait libres de leurs personnes, ce sont les *poluiniki,* ou nouveaux colons venus de la Bulgarie, de la Servie, et même des provinces autrichiennes.

« Les terres des *boyards* et celles du clergé ne paient aucune contribution légale. Le clergé possède le tiers du pays, et le métropolitain a 400,000 piastres de revenu. Les siéges épiscopaux et les abbayes sont un objet de vente presque publique pour le compte de l'hospodar, qui même rançonne de temps à autre les monastères les plus riches. Le clergé de la Valachie et de la Moldavie conserve des pratiques superstitieuses qui donnent une mauvaise idée de ses lu-

mières. Un voyageur récent assure, entre autres exemples, qu'on exhume encore les restes des morts au bout de sept ans, et que si le cadavre n'est pas alors dans un état complet de dissolution, le clergé voit dans le mort un damné, je crois même un vampire. La famille fait alors faire des prières expiatoires qui rapportent beaucoup d'argent au *popas*. Mais comment concilier ce trait avec l'éloge général que nous avons entendu faire de l'archevêque *Ignatius*, chef du clergé valaque et fondateur de beaucoup d'écoles? Il n'existe pas de véritable bourgeoisie dans ce pays. Les arts mécaniques sont à peu près inconnus, ou exercés par les troupes vagabondes de Bohémiens. Le haut commerce de Boukharest est dans les mains des Arméniens. Les enfans d'Israël, quoique habituellement roués de coups de bâton par les paysans, persévèrent avec le louable zèle qu'on leur connaît à faire fleurir le commerce de détail.

« Ainsi, point de germe de civilisation dans ces provinces, point de centre d'où les lumières peuvent se répandre; c'est une barbarie particulière qui, s'étant alliée intimement à la corruption et à la mollesse, ne laisse aucun espoir que dans les révolutions politiques extraordinaires, dans le choc tôt ou tard inévitable des grands empires limitrophes.

« La nature semble pourtant attendre à bras ouverts l'industrie humaine; elle a prodigué à peu de régions autant de bienfaits. Le plus beau fleuve de l'Europe baigne la frontière méridionale de ces provinces; il ouvre un débouché à la fertile Hongrie, à toute la monarchie autrichienne; il présente une communication entre l'Europe et l'Asie par la mer Noire; c'est en vain : à peine une barque solitaire glisse-t-elle sur ses flots majestueux; on craint les rochers, les bas-fonds, les garnisons turques et la peste. D'autres belles rivières descendent du sommet des monts Karpathes pour se jeter dans le Danube; elles ne

servent qu'à fournir du poisson dans le carême: abandonnées à elles-mêmes, elles menacent les bords que, mieux réglées, elles pourraient fertiliser. L'Aluta (1), la Ialovitza, l'Ardschis, ne sont naviguées que par des bateaux plats. D'immenses marais empestent la partie basse de la Valachie, où leurs exhalaisons font régner presque continuellement des fièvres bilieuses. Les forêts les plus superbes, où fourmillent les plus beaux chênes à côté de hêtres, de pins, de sapins, couvrent non seulement les montagnes, mais encore plusieurs grandes îles du Danube. Au lieu de servir à la construction des flottes, elles ne fournissent que du bois pour paver les rues et même les chemins; car la paresse et l'ignorance ne savent pas remuer les blocs de granite et de marbre que présente la chaîne des Karpathes. Le sommet du mont *Boutchez* s'élève à plus de 6000 pieds d'élévation, et toutes les richesses minérales de la Transylvanie paraissent commencer à la haute Valachie. Il y a eu des mines de cuivre exploitées à Baya di Rama, ainsi que des mines de fer dans le district de Gorsy, entre autres près *Zigarescht*, où une couche de roches présente le phénomène d'une fermentation ignée presque continuelle (2).

« L'Aluta, et d'autres rivières, roulent des paillettes d'or, recueillies par les Bohémiens ou *Zigueunes*, et qui indiquent l'existence de mines aussi riches que celles de la Transylvanie, mais personne ne pense à les rechercher. On n'exploite que les carrières de sel, parmi lesquelles celle d'*Okna Teleaga* donne 150,000 quintaux par an. Le climat, malgré deux mois d'hiver et deux mois de chaleurs excessives, offre à la santé et à l'agriculture une température plus douce qu'aucun pays limitrophe. Les pâturages, remplis de plantes aromatiques, nourrissent jusqu'aux

(1) *Olt* ou *Alt*, en allemand; *Oltul*, en valaque.
(2) *Sulzer*, Transalpin. Dazien, I, p. 356.

troupeaux des provinces voisines, et peuvent même en nourrir un plus grand nombre. La laine des moutons a déjà naturellement une grande valeur. On compte 2 millions et demi de moutons, de trois variétés : la *zigay*, à la laine courte et fine; la *zarkam*, à la laine longue et dure, la *tatare*, qui tient le milieu entre les deux autres. On exporte des chevaux et des bœufs. Les champs de maïs, de froment et d'orge; les forêts de pommiers, de pruniers, de cerisiers; les melons et les choux, excellens quoique énormes, attestent la qualité productive du sol. Les vins pétillent souvent d'un feu généreux et pourraient, moyennant quelques soins, égaler ceux des fameux vignobles de la Hongrie. Mille autres avantages sont offerts par la nature bienfaisante, mais ils sont de peu de ressource pour un peuple sans activité et sans lumières.

« Le consul général anglais, M. Wilkinson (1), qui porte la population à 1 million dans la Valachie, et à 600,000 dans la Moldavie (ce qui est plus qu'on n'en admettait jusqu'à présent), pense pourtant que ce n'est que la moitié de ce que ces deux principautés pourraient nourrir, si elles jouissaient seulement de 10 ou 15 années de paix sous une administration tolérable; car les indigènes se marient de bonne heure et ont beaucoup d'enfans; c'est la misère qui fait périr la population au berceau. Ils pourraient produire deux fois plus de froment, et élever deux fois plus de bestiaux, sans faire aucun effort qui soit au-dessus de leur degré d'intelligence et d'activité, pourvu seulement que l'état du pays eût de la fixité. Un sixième du sol est en culture dans la Valachie; il produit 10 millions de boisseaux de froment. Voici les diverses sources du revenu public en Valachie. Les paysans tributaires sont distribués

(1) Tableau de la Valachie et de la Moldavie, par M. *Wilkinson*, traduit avec des additions importantes par M. *de la Roquette*.

en *loods* ou classes de 5 à 10, selon leur plus ou moins d'aisance : chaque *lood* paie annuellement une capitation de 600 piastres turques : il y avait en 1817, selon le registre du *grand-vestiaire*, 18,000 loods payant 10,800,000 piastres, ou 360,000 livres sterling (13 millions et demi de France). On lève également une capitation sur près de 100,000 marchands, juifs, arméniens, tchiganes et d'autres étrangers. Les droits régaliens produisent par an 2,730,000 piastres ; savoir : 600,000 pour le sel, 380,000 pour les douanes, 420,000 pour les postes, et 1,380,000 pour le *vinarit*, l'*oyarit*, et le *dysonarit*, c'est-à-dire le droit sur le vin, les moutons et les porcs. Ces sommes paraîtraient-elles croyables, si M. Wilkinson ne nous assurait pas qu'il les a vu payer d'avance pendant six ans par une compagnie de fermiers-généraux? Dans un pays si bien exploité par les financiers, il reste peu à faire pour le commerce. Les draps d'Allemagne, les mousselines d'Angleterre, les batistes de France, dominent dans les importations. On exporte, entre autres, 500,000 peaux de lièvres, 600,000 *okas* de graine de *rhamnus infectorius*, servant à teindre en jaune, et 40,000 *kintal*, poids de 44 okas, de laine de très-bonne qualité.

« Nous renvoyons le détail des subdivisions administratives aux tableaux, mais on doit remarquer la division du pays en *Valachie propre*, à l'est de l'Aluta, et *petite Valachie* ou *banat de Krayowa*, à l'occident de cette rivière. Cette dernière portion a été soumise quelque temps à l'Autriche.

« Les villes sont bientôt décrites, car au fond il n'y en a qu'une seule, celle où l'hospodar tient sa cour, et où les boyars s'assemblent autour de son trône. Changez la résidence, la ville tombe en ruines. C'est ce qui est arrivé à *Ardsisch* ou *Ardjich*, bourg auquel il reste le vain nom de *Kurte*, la cour, et une superbe église avec des colonnes

de marbre; à *Busco*, que son évêché et ses foires soutiennent au rang d'une petite ville; enfin à *Tergowischti* ou *Tergovist*, dont les grandes maisons, les palais et les remparts tombent en ruines, et qui de 30,000 habitans est réduite à 5000, malgré sa position salubre et délicieuse.

« Aujourd'hui c'est *Boukharest*, plus exactement *Boukhorest*, qui brille. C'est un immense village de 60,000 à 80,000 habitans, où quelques châteaux, plusieurs beaux et grands couvens, les tours nombreuses de 60 églises grecques, se perdent parmi des jardins fleuris, des bosquets odorans, des promenades délicieuses; le tout situé dans cette capitale charmante à voir de loin. Les boyards se promènent en carrosses magnifiques, ou jouent au pharaon, font la cour au prince, assistent aux exercices chevaleresques de la garde arnaude, et vont à la comédie allemande. Il y a quelques seigneurs qui forment des bibliothèques très-jolies; enfin ils imitent les seigneurs russes, de loin, dans les dehors de la civilisation. Les Grecs venus de Constantinople s'habillent avec élégance, font la révérence en courtisans, et exploitent les finances du pays, qu'on appelle *le Pérou des Fanariotes;* quelques médecins grecs ont rapporté des universités allemandes le goût des études savantes, et le gymnase grec prend des accroissemens. On parle dans la haute société le turc et le grec moderne, un peu d'italien et de français. Les dames, qu'il est du bon ton de délaisser, jouissent d'une grande liberté, et ont des manières charmantes avec les étrangers; c'est le prince de Ligne qui l'affirme. Les dames valaques imitent les modes de Constantinople, se couvrent la tête de cachemires et de diamans, comme les sultanes, et passent leur temps à causer ensemble, assises sur leurs talons, comme les dames turques.

« Les mariages se font ici sans aucun égard pour les convenances personnelles. On offre les demoiselles, comme

par licitation, à celui qui veut se contenter de la dot la moins considérable; c'est encore dans l'ordre commun des choses : mais ce qui ne l'est pas, c'est la scandaleuse facilité avec laquelle, selon M. Wilkinson, on obtient des divorces, ou, pour parler plus exactement, des nullités de mariage dans le seul intérêt pécuniaire des familles. La discipline de l'Église grecque de Valachie paraît sur ce point singulièrement relâchée. Mais dans toute cette peinture, nous ne pouvons garantir que l'impartialité de notre choix entre les diverses relations.

« Quelques endroits méritent encore d'être nommés. En partant de Boukharest pour la Moldavie, nous arrivons par Busco à *Fokschany*, ville de 6000 habitans, avec beaucoup d'églises et de beaux vignobles. Directement au nord, nous trouvons dans un pays montagneux mais très-peuplé, *Ployesti*, gros bourg, avec la grande foire de laine; *Philipechti*, avec quelques châteaux de boyards, et *Kimpina*, dépôt des marchandises qui viennent de Cronstadt en Transylvanie. Non loin de ce bourg, le bitume sourdit en abondance de la terre. Au nord-ouest, *Kimpolung*, bourgade de 4000 âmes, très-étendue en longueur, conserve ses immunités, même après avoir perdu ses fabriques et son commerce. Un voyage à l'ouest nous conduit à *Slatina* sur l'Aluta. C'est une petite ville renfermant 6 églises et un couvent.

« Les plaines sur le Danube, ravagées par tant de guerres, n'offrent guère d'autre ville valaque remarquable que *Slobodzic* sur la Jalomnitza; car *Oraschul de Flots* (1), si florissante jadis, n'a pu se relever. L'air des marais du Danube nuit moins à ce pays que l'aspect triste et menaçant du croissant sur les remparts de *Giurgevo* et de *Braïlow*, for-

(1) C'est-à-dire *le bourg* de Flots. Les cartographes en font *Orash* ou *Orakh*, qui ne signifie rien.

teresses turques, d'où sortaient autrefois des troupes de janissaires et de spahis pour piller les champs et enlever les troupeaux. En vertu des derniers traités, les fortifications de ces deux villes doivent être rasées.

« Dans la Valachie occidentale, qui est placée sous le canon turc de Widin, nous devons remarquer *Krayova* ou *Crajova*, régulièrement bâtie et peuplée de 8000 habitans, en partie négocians et artisans; *Izlas*, qui, par sa situation près du confluent de l'Aluta et du Danube, semble destinée à devenir très-commerçante; *Balta Wierda*, village où les Tatares autrefois s'assemblaient pour partager le butin après une campagne contre l'Autriche; *Kimpul Severinulici*, village avec une vieille tour qu'on regarde comme un reste du pont jeté sur le Danube par l'empereur Sévère.

« Les défilés entre la Valachie et la Transylvanie ont une grande importance politique et militaire; chemins commerciaux pour la monarchie autrichienne, ils en sont aussi des points de défense militaire. Les principaux sont celui de Botza, celui de la Tour-Rouge, d'où commence le *chemin carolinien*, ouvrage immense, mais aujourd'hui négligé, de M. de Stainville, Français au service de l'Autriche; celui de Torzburg et celui de *Vulcan*. Que ce dernier nom n'égare pas les géologues par de vaines illusions! Le nom de *Wolkan*, commun à plusieurs princes serviens, valaques et bulgares, équivaut à celui de *centaure*.

« La *Moldavie*, aujourd'hui bornée par le *Pruth*, grande rivière tributaire du Danube, est la province la plus septentrionale de l'Empire ottoman, et s'avance entre les possessions russes et autrichiennes, c'est-à-dire entre la Bessarabie, la Galicie et la Transylvanie, comme un promontoire entre deux mers prêtes à l'engloutir. C'est le penchant oriental des Karpathes; mais l'intérieur ne forme en général qu'une grande plaine sillonnée par le Pruth ou Prouth,

et le Sereth, dont les berges présentent l'aspect de collines, de sorte qu'en partant de Jassy, on y fait 28 lieues avant d'apercevoir les montagnes Karpathiennes.

« Les hivers sont souvent très-rudes en Moldavie. En 1788, le thermomètre de Réaumur était à 21° au-dessous de la glace. Les étés y sont très-chauds; le raisin est mûr à la fin de juillet, et la vendange se fait à la fin de septembre. La Moldavie est sujette à des tremblemens fréquens, mais jamais violens (1). Elle possède des mines de toutes espèces, mais on les néglige pour ne pas s'exposer aux effets de l'avidité des Turcs; on en a exploité autrefois auprès de *Baya* (2), sur la Moldava. Le sel abonde; les salines d'Okna en produisent 1 million et demi de quintaux. On admire non loin de là, près Grosechti, un rocher considérable formé d'une masse de sel cristallin (3). On trouve des sources sulfureuses auprès de Grossescht, et sur le chemin de Baken et Roman auprès du Sereth. La rivière de Bristitza roule du sable d'or, et le canton de Nyamtz contient une source minérale ferrugineuse. On cultive en Moldavie plus de froment et d'orge que de seigle; on ne donne que de l'orge aux chevaux. On sème aussi beaucoup de millet, que les Mursaks tatares rôtissent pour s'en servir ensuite dans une boisson nommée *talk*, et destinée à remplacer le café. Autrefois on ne cultivait presque en Moldavie que le blé sarrasin; mais en 1710, le prince Nicolas Mavrocordato y introduisit la culture du maïs (*popschoi*, en langue moldave). De l'un et de l'autre de ces grains, on fait, comme en Valachie et en Servie, une espèce de bouillie appelée *mamaliga*, qui forme la principale nourriture des gens de campagne. Abondant, mais mauvais, et consommé par le bas peuple, le meilleur

(1) *Wolff*, Mémoires sur la Moldavie, en allem. — (2) *Baya*, en moldave, *banya*, en hongrois, signifie *mine*. — (3) *Sulzer*, Transalpin. Dazien, t. I, p. 146.

croît dans les environs de Husch et du village de Paschkan, sur le Sereth.

« La culture des légumes et des arbres fruitiers n'y est pas très-avancée; c'est le *solanum melongena* (1), et le *hibiscus esculentus* (2), dont on fait le plus de cas. Les melons y abondent. Le vin peut être regardé comme une des principales productions naturelles de ce pays; on en exporte une grande quantité en Pologne et en Russie, particulièrement pour Nijni-Novgorod. L'impôt mis sur la récolte de cette production rapporte annuellement, l'un portant l'autre, la somme de 380 bourses ou 190,000 piastres; or, comme on paie 4 parales par seau (eymer), il en résulterait que, dans les années d'une fertilité moyenne, on récolte 1,900,000 seaux de vin; mais cette évaluation est loin d'être exacte, car on pense bien que les boyards, qui se chargent de ces impôts, se gardent bien de se faire du tort par les comptes exacts de la quantité des productions. Il faut savoir d'ailleurs que le clergé possède au moins la dixième partie des vignes, et que cette partie est entièrement exempte des impositions, ainsi que le vin de plusieurs particuliers. Tout cela fait qu'on peut estimer, selon M. Wolff, la quantité de vin que produit la Moldavie, dans les années d'une moyenne fertilité, au moins à 4,200,000 seaux. Le meilleur vin est celui d'Odokescht, après lequel vient celui de Kotnar, qui ressemble beaucoup au vin de Champagne. Les environs de Husch, Nikorescht, Jassy, etc., produisent aussi de bons vins; on fait du vermouth avec un raisin rouge-noir et des eaux-de-vie; mais les habitans ne savent ni cultiver les vignes avec soin ni bien traiter les vins. Voici leur expédient pour améliorer les vins : ils en exposent des tonneaux entiers à une forte gelée, et perçant la croûte de glace avec un fer chaud, ils en

(1) *Pot luschaelye*, en moldave. — (2) *Balmie*, en moldave.

laissent sortir le vin débarrassé de ses parties aqueuses.

« La Moldavie ne manque point de bonnes prairies ni de vastes forêts, surtout de chênes et de frênes, dont les fruits servent de nourriture à une grande quantité de porcs. Les Moldaves mettent beaucoup de soin à l'éducation des chevaux. Il y a plusieurs boyards qui ont des haras de 4 à 500 jumens. On recherche les chevaux moldaves en Autriche et en Prusse pour le service de la cavalerie légère; mais c'était au-delà du Pruth, dans la partie cédée aux Russes, qu'on trouvait la race de chevaux la plus vigoureuse. La Moldavie nourrit encore des bêtes à cornes supérieures à celles de la Valachie, et tous les ans elle en exporte une quantité considérable en Silésie et en Bohême. Il y a entre autres beaucoup de chèvres et de brebis. M. Wolff évalue le nombre de ces dernières à 3,248,000. Ce qu'il y a de fâcheux pour les propriétaires, c'est d'être contraints par la loi de vendre annuellement aux Turcs une partie de leurs brebis au prix fixé par le prince, qui, pour se rendre agréable aux Turcs, le met aussi bas que possible.

« Les forêts recèlent non seulement une quantité énorme de cerfs, de sangliers, de chamois et de lièvres, mais aussi d'ours, de loups, de renards et de martres, dont les peaux forment une branche de commerce. Dans les maisons aisées, on nourrit des pintades et des paons, ainsi que des faucons, dont on présente tous les ans 24 à la cour du grand-seigneur. Les Moldaves ont aussi une grande quantité d'abeilles qui leur coûtent peu de soin. Un tronc d'arbre de 3 pieds de long, dont on a creusé l'intérieur et bouché la partie supérieure, sert de ruche; vers la fin d'octobre, on tue les essaims gras ou maigres par la vapeur des charbons. Pour conserver les ruches pendant l'hiver on les dépose dans une cave, où on les couvre de paille, de foin ou de fumier. La dîme de ruches rapportait au prince,

avant le partage, une somme de 60,000 piastres. La Moldavie est souvent infestée de sauterelles qui, pendant une année entière, s'arrêtent sur les campagnes et ravagent surtout les champs de maïs.

« La partie à l'orient du Pruth, cédée aux Russes, ne renfermait presque pas de villes moldaves; c'étaient les trois forteresses turques de Choczim, de Bender et d'Ismaïl, que la Russie désirait. Dans les limites actuelles de la Moldavie, nous remarquerons, dans le haut pays, *Botuschani*, ville très-commerçante de 4000 habitans; *Piatra*, qui a aussi des foires marchandes; et *Nyamtz* ou *Nemza*, avec un monastère de 500 *kalogeri's*, qui ont toujours sauvé une image miraculeuse de la Vierge en argent massif. Cette ville, jadis fortifiée, située sur une colline près de la rive gauche du Nemz, affluent de la Moldava, ne tire pas son nom de *niemetz*, un Allemand, mais de *Niam*, le dieu slavon de la mort, qu'on adorait également à Niamtsch, ou Nimtsch en Silésie. Près de *Roman*, sur le Sereth, on voit les ruines d'une ville slavonne, nommée *Semendrova* ou Saint-André, comme l'ancienne capitale de la Servie. »

Cette ville de Roman est, ainsi que l'indique son nom, une ancienne cité des Romains : on y remarque encore des restes de murailles romaines. C'est le siége d'un évêché grec. A peu de distance du Pruth, *Husch*, autre petite ville épiscopale, renommée pour son tabac, réputé le meilleur de la Moldavie, mérite d'être mentionnée, parce que c'est dans ses murs que Pierre-le-Grand avec l'armée russe fut sauvé d'une ruine totale par le génie de Catherine, et par la lâcheté d'un visir justement insulté par Charles XII; c'est là que fut signé en 1711 le traité de paix entre la Porte et la Russie.

« La description que fait M. Wolff d'une bourgade moldave ne donne pas une grande envie d'y séjourner. Des baraques faites de bois recouvert de boue, des jar-

dins mal cultivés, des rues couvertes de fange, quelques boutiques malpropres, des fours dans lesquels on ne cuit le pain qu'à moitié, enfin, une vaste hôtellerie où les insectes fourmillent, et où l'on n'a pour toute nourriture que du mauvais vin et de cette bouillie appelée *mamaliga :* tels sont les objets qui frappent le voyageur à l'entrée d'une bourgade moldave. Les habitations mêmes des *isprauniks*, ou receveurs, annoncent la plus grande misère, par leurs toits ouverts à tous les vents, leurs fenêtres de papier, de mauvaises portes qui ne ferment pas, et étant entourées de mares et de tas de fumier. Qu'on juge, d'après cela, de l'état des maisons habitées par les contribuables!

« La capitale a cependant le droit de nous arrêter un instant. C'est une ville de 30 à 40,000 âmes. Située dans une plaine riante et fertile, au pied d'une colline qui s'élève en pente douce, la ville d'*Iassy* ou *Jassy*, en turc *Jasch*, offre dans son intérieur un séjour malsain, à cause des miasmes qu'exhalent les égouts qui traversent toutes les rues, et de la rivière de *Bakloui,* qui est plutôt une longue série d'étangs marécageux. Malgré la beauté des environs, les habitans n'ont aucune maison de plaisance, à moins qu'on ne veuille regarder comme telles deux petites maisons appartenant au voïvode, situées au pied du vignoble de Kopo. Les 5000 maisons d'Iassy sont bâties sans la moindre régularité; il y en a à peine 200 en maçonnerie, et 50 qui aient plus que le rez-de-chaussée. L'ancienne Cour des Princes, que l'on dit avoir été construite par les Romains sous Trajan, était autrefois l'édifice le plus vaste et le plus remarquable de la ville; mais consumé par le feu en 1783, il n'a point été rétabli depuis. Le luxe des habitans d'Iassy se manifeste plutôt dans leurs vêtemens que dans leurs repas. La femme d'un boyard riche, lorsqu'elle est bien parée, porte pour plus de 20 à 30,000 piastres en bijoux et en perles, sans compter les pelleteries dont elle

se couvre. Les équipages des riches sont on ne peut pas plus misérables. On voit rarement des vins fins de l'étranger sur leur table; mais depuis que leurs relations avec la Russie sont augmentées, on fait beaucoup usage du punch. Tout le pays, et surtout la capitale, fourmille de mendians de toute espèce : ceux du bon genre font leurs tournées en carrosse. »

Dorohoé ou *Dorogoïé*, petite et sale ville, est regardée comme la capitale de la haute Moldavie ou *pays haut*, (Zara de Suss). Il s'y tient une foire chaque année.

« *Galacz*, ville de 7000 habitans fixés, est le principal centre du commerce de la Moldavie et de la Valachie, et la cité la mieux bâtie de la principauté. Le port, qui peut recevoir des bâtimens de 300 tonneaux, est toujours rempli de pavillons russes, autrichiens et ottomans. Ce serait l'Alexandrie du Danube, si ces trois grands empires pouvaient établir entre eux une paix stable, ou s'ils avaient la politique de créer sur le bas Danube un royaume intermédiaire. Les Valaques exportent à la vérité une grande partie de leurs productions, soit en Transylvanie à travers les montagnes, soit au port de Varna; mais les importations pour l'une et l'autre principautés se font par Galacz. Les Juifs circoncis et ces autres Juifs qui s'appellent Grecs, y apportent des draps de laine, des soieries, des pelleteries; mais le véritable enfant d'Israël se réserve les bijouteries. Le Russe, très-juif aussi sous une apparence un peu sauvage, y vend ses cuirs et ses tabacs. Le grave musulman y apporte du beau maroquin, des épiceries, des aromates, parmi lesquels M. Wolff en distingue un du plus grand prix : « C'est ce qu'ils appellent *odogatch*, espèce de résine qui vient d'un arbre qui paraît être l'*agallochum verum*. Un quart d'once coûte un ducat de Hollande; les riches s'en parfument la barbe, et lorsqu'ils reçoivent des personnes de distinction, ils en mettent un petit morceau dans la pipe. »

Depuis le traité d'Andrinople, la principauté de Moldavie jouit, comme les deux autres que nous venons de décrire, d'un gouvernement national et indépendant, du libre exercice du culte et de la liberté du commerce. L'hospodar auquel le gouvernement est confié, est désigné par la Porte et par la Russie; sa dignité n'est plus septennale, mais à vie. Il est assisté d'un divan présidé par l'archevêque. Ses revenus personnels s'élèvent à 1 million de piastres. En vertu du même traité, l'esclavage a été aboli dans la principauté; l'armée est fixée à 12,000 hommes, et aucun Turc n'a le droit d'habiter le pays.

« Le prince exerce un pouvoir despotique sur les boyards, qui s'appellent en grec *archontes*, et en moldave *kokons*, seigneurs. La manière de rendre la justice est aussi imparfaite que toute la forme de l'administration. Dans le cas où les coutumes et usages ne suffisent pas, le divan a recours à un livre composé par un certain *Armenopolus*, et contenant un extrait du code romain. Cet ouvrage fut fait du temps d'Alexandre-le-Bon, qui régna depuis 1401 jusqu'en 1433; avant cette époque la Moldavie n'avait pas de lois écrites. Les jugemens du divan sont presque toujours arbitraires, parce qu'ils expliquent d'une manière fausse le peu de lois qui existent; de là vient une foule de procès très-compliqués, que les préfets savent néanmoins juger, selon l'assertion de M. Wolff, avec beaucoup de promptitude et de sagacité, à moins qu'ils ne soient gagnés d'avance.

« Les impôts se montent, pour la totalité de la Moldavie, à la somme de 2,430,000 piastres. On voit par-là que Sulzer et Carra se sont trompés en évaluant ces revenus à la somme de 250,000 piastres. Il faut que le prince prélève de cet argent 325 bourses, ou 162,500 lès (piastres turques), comme tribut dû à la Porte. La solde des fonctionnaires publics se monte à peu près à 230,000 piastres par an.

« Le prince Démétrius Kantemir a déjà décrié « l'orgueil, l'avarice, l'ignorance » de ses sujets et compatriotes. Valait-il mieux lui-même? Le consul Wolff ne présente pas les Moldaves sous un point de vue plus favorable. Quoique exempts de vices grossiers, et malgré leur politesse hospitalière envers les étrangers, les gens de la classe supérieure se montrent hautains et durs envers leurs sujets, fins et rusés partout où il s'agit de leur avantage, très-méfians et vindicatifs, et plus jaloux que les Turcs eux-mêmes. Le comte Karaczay apprécie les qualités naturelles du peuple moldave; des hommes robustes et bien faits, pleins d'intelligence, aptes à tous les métiers, suppléant par leur adresse à l'absence de manufactures, mais abrutis par l'ivrognerie et par un penchant tout-à-fait déréglé pour l'autre sexe; par-dessus tous ces vices, une paresse, une insouciance, un esprit de routine incroyable; des femmes belles et fortes, très-gaies et très-aimables dans l'adolescence, portant dans l'état de mariage les marques prématurées d'une vie laborieuse, sans joie et sans espoir, des mères de famille toujours courbées vers la terre comme esclaves; voilà la peinture que ce voyageur hongrois trace des Moldaves. Ce n'est qu'une branche des Valaques.

« Outre les *Moldoveny* propres, le pays renferme un assez grand nombre de familles valaques venues de la Transylvanie et de la Hongrie. Le Moldave, qui se croit au-dessus d'eux, les appelle *Oungaraines* (*Oungarény*); mais les différences de mœurs et de dialectes sont peu sensibles.

« Nous allons terminer notre voyage dans la Turquie européenne; il ne nous reste à décrire qu'un seul peuple, et ce n'est pas celui des Turcs-Osmanli's, dominateurs superbes de toutes ces intéressantes provinces; nous avons peint cette nation si grande et si dégénérée, son gouverne-

ment, ses ressources, sa puissance et ses mœurs. Nous allons descendre au dernier degré de l'échelle de la civilisation. Quel est ce misérable à figure humaine qui étale au milieu des ordures sales son corps plus sale encore? Il semble fier et heureux; un tas de fumier lui sert de trône, et un vieux chêne lui sert de dais. Quelle odeur infecte annonce de loin le festin dont il se régale? c'est un bœuf tombé de la maladie, et dont il vient d'arracher aux vautours les restes dégoûtans. Autour de lui des femmes, des enfans, couchés dans la boue, rassasient leur faim dévorante, et font circuler l'outre remplie d'eau-de-vie. Le feu de l'ivresse et le feu de la lubricité pétillent dans tous ces yeux noirs, roulans dans un visage ovale, régulier, de couleur tannée, à l'ombre de longs cheveux d'ébène. L'éclatante blancheur de leurs dents et le vif incarnat de leurs lèvres semblent comme un emprunt fait à d'autres visages. Dans tout ce bizarre mélange perce un caractère sombre et féroce, un abrutissement extrême. Cependant, au milieu des haillons affreux qui couvrent à moitié leur nudité, une vieille jaquette galonnée, un fragment de bonnet en dentelle, un mouchoir déchiré, signalent du goût pour la parure. Tout à coup les jeunes filles s'élancent avec agilité, tournent sur un pied, exécutent les sauts et les pirouettes les plus difficiles, et se placent dans mille attitudes lubriques et obscènes, en mêlant les œillades de la volupté aux grimaces de la mendicité la plus abjecte. Le voyageur, en détournant les yeux, leur jette l'aumône.

Mais d'autres fois la famille nomade des *Zigueunes* s'occupe à forger des ustensiles grossiers en fer, à réparer de vieux chaudrons, à faire des assiettes et des cuillers d'étain ou de bois. Dans la Valachie et la Moldavie, une classe des *Zinganis* (c'est ainsi qu'on les nomme ici) est employée au métier d'orpailleurs, et mène une vie régulière. Ceux du Banat et de la Hongrie, habiles marchands de chevaux,

commencent à se soumettre aux règlemens de Joseph II, qui leur ordonne de cultiver la terre. Mais en général les travaux réguliers leur sont en horreur. Les femmes trompent la crédulité des paysans allemands et polonais, en guérissant les bestiaux par de prétendues opérations de sorcellerie, et en disant la bonne aventure d'après l'inspection des linéamens du creux de la main. En Turquie, les femmes des *Tchingènes* ont le privilége de la prostitution générale impunie. Beaucoup d'individus de l'un et de l'autre sexe, surtout en Hongrie, poussent très-loin la musique instrumentale, principalement sur le violon : ménétriers favoris du peuple de campagne, ils ont quelquefois figuré dans les chapelles des grands seigneurs. En Espagne, où la guitare retentit au milieu de leurs troupes mendiantes, la paresse des habitans leur abandonne l'entretien des petits cabarets. Ils s'emparent volontiers de toute occupation méprisée. En Hongrie, en Valachie, beaucoup d'entre eux font le métier d'écorcheurs et même de bourreaux. Le fond de cette nation est un ramas de voleurs et de mendians.

« Le nombre de ces sauvages d'Europe ne saurait être évalué à moins de 300,000, dont 150,000 en Turquie, 70,000 en Valachie et en Moldavie, 40,000 en Hongrie et en Transylvanie, le reste en Russie, en Prusse, en Pologne, en Allemagne, en Jutland, en Espagne, et autres pays. La Perse, l'Égypte en sont infestées; ils ont passé dans l'Amérique espagnole.

« Au milieu de tant d'abjection, cette race ne laisse pas que d'être un objet intéressant pour ceux qui parmi les savans recherchent l'origine et la classification des peuples (1). Leurs diverses dénominations semblent indiquer les ori-

(1) Toutes les indications et recherches antérieures à l'an 1787 sont réunies dans l'*Histoire des Zigueunes*, par *Grellmann*. Le vocabulaire est de *Buttner*. On peut y ajouter la *Notice sur les Zigueunes de Prusse*, dans le *Berliner-Monathschrift*, 1793, février et avril, par M. *Krause* et

gines les plus opposées; ils s'appellent eux-mêmes *Romi*, *Manusch* et *Gadzo*, c'est-à-dire hommes; mais ces noms déjà paraissent appartenir à des langues tout-à-fait différentes, le premier étant copte, le deuxième sanskrit, et le troisième celte; mais, d'après un observateur récent et soigneux, le nom seul de *sinte*, au pluriel, est la dénomination nationale reconnue par ceux de la Lithuanie prussienne. La seconde dénomination en importance est celle de *Zigani* en polonais, *Zigonas* en lithuanien, *Zingani* en valaque, *Zingari* en italien et hongrois, *Zigueunes* en allemand, *Tchinganes* chez les Turcs, et *Atchingans* chez quelques auteurs du moyen âge. Nous pensons que c'est, en attendant mieux, le nom qui les désigne le plus convenablement. On doit remarquer en troisième ligne le nom de *Pharaouni*, ou peuple de Pharaon, que dans le moyen âge une horde de ces vagabonds se donna, et d'où viennent ceux de *Gypsy's*, ou Égyptiens, chez les Anglais, et de *Gitanos* chez les Espagnols. C'est leur invasion en Allemagne et en France à travers la Bohême qui leur a valu le nom de *Bohémiens*. Les Persans les nomment *Sisech Hindou*, Indiens noirs.

« Les traditions historiques de cette peuplade se réduisent au vague souvenir d'un ancien état plus heureux, sous des rois de leur propre race, dans un pays que, selon l'assertion très-peu authentique d'un auteur du XVe siècle, les premiers Zigueunes appelaient la Petite-Égypte. On prétend aussi qu'à leur première apparition ils étaient conduits dans leurs migrations par des princes, des ducs, et même par un roi. Mais tout ce qu'il y a d'historique dans leurs

M. *Zippel;* Vocabulaires comparatifs, par *Adelung*, *Mithridates*, I, 244. Extraits de la grammaire manuscrite de M. Krause, par M. *Vater*, dans *Mithridates*, supplémens, p. 86. *Richardson*, Mémoire sur les Bazigurs, dans *Asiat. Researches*, vol. VII, p. 451. Nous n'avons pu voir l'ouvrage de *Pechon de Ruby*, Paris, 1622.

traditions, c'est qu'ils ont erré pendant plusieurs siècles. Aucune trace de culte ni de croyance religieuse n'a jusqu'ici été constatée chez ces nomades, qui se soumettent indifféremment au rite dominant du pays où ils séjournent.

« Il ne reste donc qu'un seul monument à consulter, c'est la langue; mais la langue d'une horde de vagabonds et de mendians ne serait-elle pas un jargon tout-à-fait corrompu? ne pourrait-elle pas être un *argot de voleurs*, comme le *rothwelsch* des brigands allemands, ou comme l'idiome factice des *Kataphiani*, ou médecins ambulans en Turquie? Non; admirons l'intelligence humaine au sein de l'abrutissement même. Cette peuplade sans patrie, sans asile, sans lois et sans culte, conserve toujours une langue régulière, pourvue de formes grammaticales, et dont les principales racines, au nombre de 2 à 300, sont reconnues pour être identiques avec autant de mots sanskrits, multani's, bengali's et hindoustani's (1). La langue zigueune est une branche de cette famille des langues hindoues dont le sanskrit est, non pas la mère, comme s'exprime le vulgaire des savans, mais le type, le modèle le plus régulier et le plus connu. La langue des Veda's, des Pourana's, des orgueilleux Brahmanes et du profond Bouddah, retentit en Europe sous la tente de nomades que la société repousse! Ce fait, démontré par le savant Buttner, est désormais hors

(1) Par exemple : *kam*, soleil; *sohon*, lune; *bhu*, terre; *ag*, feu, *pani*, eau; *sonknai*, or; *rup*, argent; *iakh*, œil; *kan*, oreille; *lolo*, rouge; *kalo*, noir; *kamela*, l'amour; *schiva*, la vie; *rateh*, la nuit; *schero*, la tête; etc., etc. On voit que ce ne sont pas uniquement des racines communes aux langues de l'Inde, et à celles de l'Europe, comme *iakh*, *ak*, *aug*, *oculus*, ou comme *dewa*, *deus*, ou comme *dives*, *devog*, *dies*; ce sont des ressemblances bien plus intimes, plus directes. Le zigueune n'est pas, comme le latin, le grec, le slavon, le gothique, en parenté éloignée avec le sanskrit et les idiomes hindous; le zigueune est lui-même un idiome hindou.

de doute. Mais il ne faut pas s'étonner si la langue des Zigueunes, soit par suite des migrations, soit par origine commune, présente des rapports avec beaucoup d'autres langues. Ceux qu'elle offre avec le persan se conçoivent facilement (1). On a démontré qu'elle renferme une quarantaine de mots slavons, la plupart relatifs à des objets physiques (2), et nous venons de nous convaincre qu'elle contient presqu'autant de mots finnois, permiaks, vogouls et hongrois (3). Ces observations ne deviendront importantes que lorsque nous aurons le moyen de classer exactement les diverses hordes de Zigueunes, et de distinguer les nuances qui certainement doivent les séparer. Le verbe auxiliaire se rattache entièrement aux langues indo-pélasgiques, mais la grammaire zigueune nous a paru offrir quelques rapports remarquables avec le persan pour les pronoms, et avec le turc pour les déclinaisons des noms substantifs (4).

« Quel résultat tirerons-nous de tous ces faits ? Le savant Grellmann et son ami Buttner, à qui nous devons tant de renseignemens, n'ont pas hésité à regarder les Zigueunes comme une des basses castes indiennes, chassée par quelque grande révolution de sa patrie et devenue nomade. Le caractère incontestablement hindou de leur langue, leurs qualités physiques, et le nom de *Sinte* qu'ils se donnent, sont les trois argumens solides sur lesquels on fonde cette

(1) Par exemple : *kir*, fais ; *me kirava*, je fais ; *me kerdum*, je faisais ; rappellent le même verbe en persan et en gothique.

(2) *Adelung* et *Vater*, dans *Mithridates*, II, 247 ; IV, 85.

(3) Par exemple : mer, *sero*, zig. *saris*, perm. *sarz*, wog. : montagne, *hedjo*, zig. *hegy*, hong. : colline, *dombo*, zig. *domb*, hong. : cœur, *sie*, zig. *syo*, finn. *sziv*, hong. : avoine, *dschov*, zig. *zab*, hong. : ville, *forius*, zig. *varos*, hong. : brouillard, *koeddo*, zig. *kœd*, hong. : genou, *tchanga*, zig. *tchantchi*, wog. : vieux, *puro*, zig. *pyras*, perm. ostiake, etc., etc. — (4) Par exemple : *Sinte*, les Zigueunes ; ablatif, *Sintenden*, comme *erlerden* en turc.

hypothèse, généralement admise. On a cherché à déterminer l'époque de leur sortie et le lieu précis de leur demeure ancienne; les dévastations de l'Inde sous Tamerlan, vers l'an 1400, paraissent fournir un motif plausible de leur fuite; on considère aussi comme certain que leur patrie doit être cherchée dans l'Inde occidentale, non loin des bords de l'Indus ou du Sind; mais Pallas trouve que leur dialecte indique comme leur ancien pays le Moultan d'où sont originaires les marchands hindous vivant à Astrakhan (1); Fra-Bartolomeo croit au contraire qu'ils viennent du Goudjerate, spécialement des environs de Tatta, où demeure une peuplade de pirates appelés *Tchinganes* (2). Enfin, D. Richardson s'est flatté de les avoir retrouvés dans la caste des *Bazigurs*, espèce de ménétriers et de danseurs vagabonds (3). Si l'on voulait les chercher parmi les petites castes des Hindous, aucune, selon nous, ne leur ressemblerait plus que la subdivision des *Soudras*, nommée « *Correwa's*, gens errans, qui n'ont aucune demeure fixe, qui « logent sous des tentes, et dont le principal métier est de « tresser des corbeilles ou de faire des couvercles de chau- « drons, tandis que leurs femmes gagnent beaucoup d'ar- « gent à dire la bonne aventure (4). » Voilà précisément nos Bohémiens et nos Bohémiennes, dira-t-on; pourquoi chercher plus long-temps?

« Si l'on se bornait à la thèse générale, il n'y aurait pas de fortes objections à faire; mais c'est en entrant dans les détails que nous rencontrons une difficulté après l'autre. Les Zigueunes étaient-ils des Paria's? Tamerlan aura-t-il fait peser sur eux une persécution particulière? Eux-mêmes ils n'auraient pas hésité à professer l'islamisme, comme ils

(1) *Pallas*, Neue nordische beitræge, III, p. 96. — (2) *Paulin de S. Bartolomeo*, Voyage, II, p. 197, trad. franç. — (3) *Asiat. Researches*, VII, p. 451. — (4) *Valentyn*, Oud-and Nieuw-Ostindien, V, A, p. 88. (Kust Choromandel; B, Derde book, Tweede hoofdstuck.)

font en Turquie. Étaient-ce les Tchinganes? Mais ces pirates belliqueux se seraient sauvés dans leurs vaisseaux; et si même on voulait les faire arriver, en fuyant par mer, dans l'Égypte, supposition ingénieuse, nous demanderions comment des pirates sont devenus une race de mendians et de poltrons? Les Zigueunes étaient-ils une subdivision quelconque des Soudras, ou bien des Banians, venus de Moultan? Comment se trouvent-ils alors sans aucune idée religieuse? Si on répond que les Correwas et d'autres basses castes se rapprochent, en ignorance comme en misère, des Paria's, nous demanderons pourquoi des gens aussi peu dignes d'attention auraient été chassés d'un pays où tous leurs pareils restent encore?

« Une difficulté plus générale, c'est de concevoir pourquoi, venus de l'Hindoustan vers l'an 1400, les Zigueunes se montrent en 1450, par essaims nombreux et concentrés, en Valaquie, Hongrie et Pologne, sans qu'on puisse indiquer aucun rassemblement considérable de leurs hordes, en Perse, en Tatarie, dans le Caucase?

« M. Hasse, savant rempli d'idées originales, a développé une hypothèse différente sur l'origine des Zigueunes (1). Il démontre que depuis 3000 ans il a existé en Europe des tribus errantes, portant le nom de *Sigynes* ou *Zigueunes*, en même temps que celui de *Sinties* ou *Sinti*; il voit dans nos Zigueunes ou Sintes les descendans immédiats de ces peuplades anciennes. D'un autre côté, M. Lelewel, géographe polonais, a démontré que, dès l'aurore de l'histoire, il a demeuré sur le Bosphore Cimmérien, et même en Europe, notamment en Thrace, des nations hindoues (2). Nous allons combiner ce qui nous a paru bon

(1) *Die Zigeuner im Herodot.*, par *J.-G. Hasse*, Kœnigsberg, 1803. Nous avons énoncé la même idée sans connaître ce Mémoire. Mais l'auteur primitif de cette hypothèse est, je crois, *Behr*, Zusætze zur allg. Welthistor, III, § 54. — (2) *Lelewel*, badania starozytnoci geographii, etc. (Recherches sur la géographie ancienne, etc.) Wilna, 1817.

dans l'un et l'autre systèmes, avec nos propres aperçus.

« Un peuple qui porte le même non que les Zigueunes est mentionné par l'histoire la plus ancienne de l'Europe. « Les *Sigynes*, semblables aux Mèdes par l'habillement, « demeurent au nord de l'Ister, dans un pays qui paraît « désert; du moins ce sont les seuls habitans sur lesquels « j'ai pu avoir quelques renseignemens. Ils ont de très-pe- « tits chevaux à long poil, qui ne sauraient porter des hom- « mes, mais qui traînent un char avec la plus grande rapi- « dité. Leurs frontières vont jusqu'à celles des Hénètes de « l'Adriatique. On dit qu'ils sont les descendans des Mè- « des; ce que je ne conçois pas; mais tout est possible avec « le laps du temps. Les Liguriens entendent, par le mot « *sigyne*, un marchand ambulant; les Cypriens nomment « ainsi un genre de javelots (1). » Tel est le témoignage du père de l'histoire profane. Strabon applique les mêmes traits, mais avec quelques circonstances nouvelles, aux *Sigynnii*, peuplade à mœurs persanes, dans les montagnes de l'Hyrcanie, au sud de la Caspienne (2). Les *Sigynnæ* d'Apollonius de Rhodes (3) habitaient près de l'embouchure du Danube, et ceux du faux Orphée demeuraient dans le royaume du Pont (4). Ces trois positions, quoique éloignées les unes des autres, indiquent une de ces migrations anciennes dont la géographie seule conserve des traces. Le trait physique qui caractérise les chevaux des Sigynnes est un indice important; les chevaux sauvages de la plaine Scythique, et quelques uns de ceux de Bachkirs, ont du poil plus ou moins long (5). Mais nous ne déciderons pas si les *Zingi* caucasiens de Pline, et les *Singæ* indiens du même auteur, font partie de la chaîne des peuplades Zigueunes

(1) *Hérod.*, p. 183, texte d'Étienne. Comp. *Sturtz* de Linguâ maced., p. 46, sur les *sigynes*, javelots. — (2) *Strab.*, XI, p. 520, édit. de 1620.

(3) Argonaut., IV, 220. — (4) *Orph.*, Arg. V, 754.

(5) *Georgi*, Russisches Reich, III, sixième sect., p. 1659.

ou Zinganes, ni si la ville de *Zigana* en Cappadoce est une trace des migrations de ces nomades.

« La seconde souche de ces tribus vagabondes se trouve dans les *Sindi*, ou *Sinti*, voisins du Bosphore Cimmérien et habitans de la *Sindica*, dont le nom, dans les manuscrits, est écrit *Indica* (1). Comme les mots *Sind, Hind* et *Ind*, sont presque synonymes et constamment confondus par les Orientaux, nous ne discuterons pas ces variantes. Hesychius concilie les opinions des anciens, en disant : « Les *Sindi*, peuple *indien.* » Les traditions sur l'industrie commerciale de ce peuple, sur leur extrême lâcheté, s'étant laissé vaincre par les Scythes, leurs anciens maîtres, à coups de fouets; sur la prostitution de leurs femmes, dont le nom même devient infâme; tout coïncide très-bien avec l'opinion qui en fait descendre les Zigueunes, ou Sinties de nos jours (2). Le trait le plus singulier, c'est la figure des parties sexuelles, le *lingam*, qui, d'après Étienne de Byzance, semblerait y avoir été portée publiquement comme dans l'Hindoustan. Cette peuplade paraît s'être répandue jusqu'en Macédoine, où nous trouvons une région *sintique*, et jusqu'à Lemnos, où les *Sinties* étaient les ouvriers de Vulcain; trait qui rappelle le métier favori des Sintes-Zigueunes.

« Mais les *Sinties* et les *Sigynnii* ne sont pas les seules nations asiatiques que nous trouvons dispersées en Europe, ou sur les confins de cette partie du monde; les Scythes de la tribu royale ou dominante étaient Mèdes d'origine, et les noms géographiques de l'ancienne Scythie s'expliquent par la langue zend : nous reviendrons sur ce fait. En abandonnant l'origine tatare des Gètes, soutenue

(1) *Hérod.*, IV, 28, ed. Wessel., p. 293, not. 7; IV, 86, not. Valck., p. 321, not. 19. M. *Lelewel* a mis sur ses cartes *India polnocznia*, Inde du Nord.

(2) V. *Dureau de Lamalle*, Notes sur *Valerius Flaccus*. III, p. 102.

par d'Anville, nous ferons observer que le bas Danube a porté anciennement le nom de *Matoüs*, qui semble rappeler le héros indien *Madhou*, antagoniste de Krichna, ou le mot *madhur*, eau douce. Une ville d'*Aigypsos*, et dans Scylax *Aigyptos*, fondée, selon Ovide, par un Caspien (1), à l'entrée du Delta du Danube, nous paraît aussi un monument ethnographique très-remarquable. Mais l'existence ancienne des *Indi* dans l'Asie-Mineure, entre les Cariens et les Ciliciens, est attestée par l'histoire des Machabées, et parfaitement démontrée dans un mémoire spécial (2).

« D'après tous ces indices réunis, nous croyons que l'on peut soutenir, sans être taxé de témérité, que des tribus de race hindoue se sont trouvées errantes ou établies en Europe, ou sur ses confins, dès les premiers siècles historiques. Comment s'y trouvaient-elles? étaient-ce des émigrations de l'Inde antérieures à l'histoire? étaient-ce les ennemis exilés de Krichna, ce qui expliquerait d'une manière inattendue la singulière prétention des Zigueunes d'avoir jadis abandonné le Christ? étaient-ce une branche des *Hindouwan Berber*, que le Chah-Namé place dans les régions hyperboréennes? étaient-ce des colonies transportées des rives de l'Indus par les despotes de la Perse? C'est aux historiens, aux orientalistes, à discuter ces possibilités. La géographie des peuples a fait son devoir; elle trouve en Europe même des tribus qui paraissent être la souche des Zigueunes ou Sintes; elle se tient à ce fait remarquable, et n'est pas embarrassée pour expliquer comment ces petites hordes ont pu rester long-temps inaperçues au milieu de tant d'autres nomades et sauvages, englobées dans l'Empire romain d'Orient. Ne se seraient-ils pas nommés *Roma*, comme sujets des Romains? n'ont-ils pas pu errer dans les

(1) *Ovid.*, Pont. I, Eleg. 9; IV, Eleg. 7.

(2) I. Machab., VIII, v. 8. *Cludius*, sur les Indiens de l'Asie-Mineure, dans *Repertor. f. biblische Litteratur.*, XI.

marais de la basse Valachie? La *Petite-Égypte*, où ils disent avoir formé un État, ne serait-ce pas les environs de la ville d'Ægypsos? Les Zigueunes, les Sintes, les Gypsiens, les Tchinganes, ne peuvent-ils pas être des tribus distinctes par leur dialecte, leur origine spéciale, leurs migrations locales? C'est surtout de ce point que nous engageons les savans à partir pour des recherches ultérieures. »

« A l'entrée de l'Archipel, la grande et belle île de *Candie*, l'ancienne Crète, attire notre attention. Elle pourrait fixer, ce nous semble, les limites douteuses entre l'Archipel et la Méditerranée. Dans la partie occidentale de l'île s'élèvent d'abord les *Montagnes Blanches*, qui, selon Strabon, s'étendent dans la longueur de 300 stades ou environ 11 lieues, et qui ne le cèdent point en élévation aux sommets du Péloponèse (1). On a prétendu que le nom de ces montagnes venait de leurs neiges éternelles; mais ce n'est que dans les vallées exposées au nord que la neige ne fond jamais (2). Le mont *Ida*, aujourd'hui *Psiloriti*, occupe le centre de l'île dans la circonférence de près de 25 lieues (3). C'est un groupe de montagnes entassées l'une sur l'autre presqu'en forme pyramidale. Ainsi les premières assises vous offrent un climat tempéré, des forêts superbes, des pâturages et des coteaux émaillés de fleurs (4), tandis que les vents mugissent autour des cimes arides, où en plusieurs endroits la neige se conserve toute l'année (5). La distribution des végétaux y est remarquable : la partie qui regarde Candie possède des forêts où l'érable et le chêne vert dominent;

(1) *Strab.*, l. X, p. 327. *Sieber*, Voyage, t. I, p. 191. — (2) *Tournefort*, t. I, p. 28, édit. 1717, in-4°. *Théoph.*, Hist. plant., l. III, c. II; l. IV, c. I. *Plin.*, l. XVI, c. XXXIII. *Savary*, Lettres sur la Grèce, l. XXXVI, p. 322. — (3) Ou 600 stades. *Strab.*, l. X, p. 325. — (4) *Sieber*, Voyage, II, p. 61. *Meursius*, Creta, l. II, c. III. *Bolon*, Observ., l. I, c. XVI.

(5) *Diod. Sic.*, l. V, p. 338, ed. Wessel., 1746. *Tournefort*, Voyage, t. I, p. 53. *Savary*, Lettres sur la Grèce, p. 242.

les flancs qui se prolongent vers le midi sont plantés d'arbousiers, d'andracné, de cistes et d'alaternes. Les cèdres, les pins et les cyprès en ornent le front à l'orient. Du côté de l'occident, la montagne taillée à pic ne présente que des rochers entassés, qu'il est impossible d'escalader. A l'est de l'île est une troisième chaîne de montagnes moins intéressante ou moins connue. La plupart de ces montagnes sont calcaires et même crétacées. Cependant la montagne de *Malava*, près le golfe de Suda, est schisteuse et granitique dès sa base.

« La chaleur du climat de Crète est tempérée durant l'été, comme dans toutes les îles de l'Archipel, par le vent nommé *enbat*, qui souffle du nord au sud depuis huit à neuf heures du matin jusqu'au soir. Les rivières de cette île ne sont que des torrens grossis. La côte du nord est plus sinueuse que celle du sud, qui n'offre presque aucun port ou rade où l'on puisse mouiller en sûreté. Les vallées et les plaines sont extrêmement fertiles, et, quoique une partie de l'île ne soit pas cultivée, elle produit des vins fort estimés, des fruits exquis, et des cannes à sucre; il s'y fait de très-beau sel, et on en tire des grains, des huiles, de la soie, de la laine et du miel délicieux; il s'y trouve aussi toutes sortes d'animaux privés et point de féroces; de la volaille, du gibier, entres autre le mouflon.

« Selon M. Olivier, la ville et le port de *Candie*, *Kirid* en turc, contiennent environ 10 ou 12,000 Turcs et 2 ou 3000 Grecs. C'est la résidence de l'archevêque de *Gortyne*. Les fortifications construites par les Vénitiens y ont été bien entretenues, mais les maisons qu'ils avaient construites sont tombées en ruines (1). *Rhetymo*, bâtie sur les ruines de l'ancienne *Rithymne*, ne contient guère que 5 à 6000 habitans, moitié Grecs, moitié Turcs. *Canée* ou *la Canéa*, la

(1) *Olivier*, Voyages, t. I, p. 338.

Cydonia des anciens Grecs, est entourée d'une forte muraille et d'un fossé large, et habitée par environ 4000 Turcs, 2 ou 3000 Grecs et quelques Juifs. Ces trois villes sont les capitales des trois pachaliks qui divisent l'île. Les Turcs, dans cette île, sont très-beaux et mènent une vie patriarcale. Les *Abdiotes*, qui sont un reste des anciens Sarrasins, occupent environ une vingtaine de villages au sud du mont Ida, et forment une population d'environ 4000 personnes qui vivent dans une sorte d'indépendance. Il en est de même des *Sphakhiotes*, qu'on dit être les descendans des Crétois. Ils choisissent eux-mêmes leurs chefs, et occupent les hautes montagnes qui s'étendent de l'est à l'ouest depuis la province Félino jusqu'à la province Amari. Ils sont censés compris dans le pachalik de Candie. Du petit port de *Sphakhia*, qui est leur chef-lieu, ils font un petit commerce, et exercent souvent la piraterie; pasteurs, agriculteurs, artisans, ce sont les plus industrieux et les plus valeureux habitans de l'île. »

Candie est depuis plusieurs années occupée par les troupes du pacha d'Égypte, entre les mains duquel elle a été remise pour le dédommager des frais de la guerre que ce pacha a soutenue dans la Morée comme vassal de la Porte.

Plusieurs îles de l'Archipel font encore partie de la Turquie. Sur les côtes de la Thrace, c'est *Thasso* ou *Thasos* qui exploite ses belles carrières et ses fameux vignobles; c'est surtout *Lemno* ou Stalimène, l'antique *Lemnos*, peuplée de 8000 âmes, et pourvue d'un très-bon port. Elle renferme un volcan éteint, qui, selon quelques savans, a détruit un promontoire de l'île, ou même un îlot adjoint (1). *Samodraki* ou *Semendrek* est le nom moderne de Samothrace, si célèbre par ses mystères, aujourd'hui couverte, comme *Imbro*, de bois, de chèvres, d'abeilles et de villages modestes.

(1) *Buttmann*, Mém. sur le volcan de Lemnos. Ann. des Voyages, VI, 60. *Dureau de Lamalle*, Mém. sur l'île de Chryse, *ibid.*, IX, p. 51.

TABLEAUX STATISTIQUES.

TABLEAU *des divisions de la Turquie d'Europe, d'après* HADGI-KHALFA *et* HISAR-FENN, *comparés à* RICAUT *et* MARSIGLI.

A. PROVINCES IMMÉDIATES.

I. EIALET DE ROUM-ILI. (Pays des Romains.) (1)

SANDJAKS (2).	DIVISIONS CORRESPONDANTES.	NOMS DES VILLES.
(1) ISTAMBOUL et ÉDERNÉH, capitales (3)......	Thrace ou Romanie...	Istamboul (Constantinople). Edernéh (Andrinople).
1. VISA.............	*Idem*, partie est....	Visa.
2. KIRKILISSA.......	*Idem*, *id*..........	Kirkilissa. Borgas.
3. SILISTRIA.........	Bulgarie, Dobroudcha, etc...............	Silistrie. Braïlow. Choumla.
4. NICOPOLI..........	Bulgarie centrale....	Nicopoli. Routschouk. Giurgevo.
5. VIDIN............	Bulgarie occidentale..	Vidin...............
6. SOFIA.............	Sud de Bulgarie et Thrace occidentale.	Sophia. Filibe (Philippopolis). Eski-Sagra. Nischa (Nissa).
7. TCHIRMEN.........	Thrace, partie nord..	Tchirmen. Ieni-Sagra.
8. KOSTENDIL........	Macédoine, nord-est.	Giustendil. Ostromdscha. Vrana.
9. OUSKOUP.........	*Idem*, nord-ouest...	Ouskoup.
10. SALONIK..........	*Idem*, centre (4)....	Salonique. Karaferia. Vodina. Sirus (Sérès).

(1) Le visir, pacha et beylerbey de Romélie, qui a le titre de *Roumily-Valicy*, lieutenant du sultan en Romélie, a sa cour ordinaire à Sophia. Il a récemment pris *Monastir*, ou *Bitolia*, pour son quartier-général contre les Grecs, comme *Schoumla* contre les puissances du Nord. Il peut établir sa résidence où il veut.

(2) *Sandjak*, ou *sangiak*, veut dire *drapeau*. Le titre de *pacha* est indépendant des fonctions spéciales; de là l'incertitude des limites des pachaliks, qui varient selon les circonstances et la puissance militaire de chacun d'eux.

(3) Administrations particulières, sans autre sangiak ou drapeau que celui du sultan.

(4) Les districts de Monastir ou Bitolia, de Kesrié (Castoria), Servidche, Ostrova et quelques autres, enclavés dans le sangiak de Salonik et d'Ochri, dépendent du sandjak du capitan-pacha. L'existence d'un sandjak particulier du Roumily-Valicy dans ces contrées ne peut se concilier avec les géographies turques.

SANDJAKS.	DIVISIONS CORRESPONDANTES.	NOMS DES VILLES.
11. TIRHALA..........	Thessalie............	Trikala.[1] Ienischer (Larissa).
12. JANINA...........	Épire................	Janina. Narda (Arta).
13. DELONIA..........	*Idem*...............	Delonia (Delvino).
14. AULONA (1)........	*Idem*, avec l'Albanie moyenne.........	Aulona. Tebelen. Berat (Arnaouth-Belgrad).
15. OCHRIDA..........	Macédoine intérieure..	Ochrida. Mat. Alescho (2).
16. ILBESSAN.........	Albanie moyenne.....	Elbessan. Duradsch.
17. ISKENDERIE.......	Haute-Albanie........	Iskenderie (Scutari, Scodra). Olgun (Dulcigno). Bar (Antivari).
18. DUKAGÏN.........	*Idem*...............	Dukagïn. Ipak (Pekia) (3).
19. PERSERÏN.........	*Idem*...............	Perserïn (Prisrendi).
20. VELDSCHTERÏN.....	Haute-Servie, ouest...	Veldschterin. Pristina. Nova-Berda.
21. ALADSCHA-HISSAR...	*Idem*, est..........	Aladscha-Hissar. Orkub (Precop).
22. SEMENDRA.........	Basse-Servie.........	Belgrade. Semendra. Ouzitza.
	II. EIALET BOSNA. (Pays de Bosnie.)	
23. BANYALOUKA.......	Croatie turque........	Banyalouka. Bosna-Seraï.
24. TRAVNIK.........	Bosnie centrale.......	Travnik.
25. SREBERNIK........	Bosnie occidentale....	Srebernik.
26. ISVORNIK.........	Bosnie nord-est.......	Isvornik (Zwornik).
27. IENIBAZAR........	Rascie...............	Ienibazar (Novi-Bazar).
28. HERSEK..........	Dalmatie turque......	Mostar. Trebigne (4).

(1) Mouchtar, fils d'Ali-Pacha, quoique simple bey du *Musaché*, district dont Berat est le chef-lieu, obtint le titre de beylerbey, et domina sur tout le sangiak. Ibrahim, son beau-père, était prisonnier entre les mains d'Ali; il avait le titre de pacha à deux queues. Mais ces usurpations temporaires ne doivent pas nous faire changer les données des géographes turcs.

(2) Le district des Mirdites dépend ainsi légalement d'*Ochrida*, et non pas d'Ilbessan ou Elbassan. Mais tant que vivait Ali-Pacha, cette peuplade lui fournissait des troupes.

(3) Les limites de ces sangiaks, surtout au nord, sont inconnues.

(4) Il règne une extrême incertitude sur les limites des sangiaks de Bosnie. Hadgi-Khalfa ajoute aux six sangiaks réels les deux de *Klis* et *Kirka*, comprenant la Dalmatie autrichienne. Les sangiaks sont des pachas *in partibus infidelium*; le beylerbey de Bosnie a lui-même le titre de beylerbey de *Bude* en Hongrie.

SANDJAKS.	DIVISIONS CORRESPONDANTES.	NOMS DES VILLES.
	III. EIALET MORAH. (Pays de Morée.) (1)	
29. TRIPOLITZA........	Péloponèse, centre, nord et est........	Tripolitza. Anaboli (Napoli de Romanie). Badradgik (Patras).
30. MISTRA...........	La Laconie avec la Messénie.............	Misitra. Korun. Mengesche (Monembasie).
	IV. EIALET DJEZAYR. (Pays des îles et des côtes.)	
31. GALIBOLI.........	Thrace méridionale...	Galiboli (Gallipoli). Rodostchik (Rodostus).
32. EGRIBOS..........	Eubée avec la Béotie, la Phocide, etc........	Egribos ou Négrepont. Isdin (Zeitoun). Istifa (Thèbes). (1) Atina (2).
33. AINABACHT........	Hellade occidentale...	Ainabachti (Lépante) Missolonghi.
34. *Midillii.*	Mitylène, etc........	Midillii (Castro).
a IL MIDILLII......	Lesbos ou Mitylène....	
b Groupe MUSKONISI.............	Hecalonesi...........	
c TASCHOS.........	Thasos..............	Même nom.
d SAMADREK.......	Samothrace..........	*Idem.*
e IMRUS..........	Imbros..............	*Idem.*
f LIMYE..........	Lemnos.............	Lemno. Cochino.
g SKOPELO........	Skopelos............	Même nom.
h SCHKIRI.........	Scyrus..............	*Idem.*
35. *Andra*...........	Les Cyclades du nord..	
a ANDRA..........	Andros.............	Arna.
b ISTENDIL........	Tine................	S. Nicolo.
c MYCONI.........	Mycone.............	Même nom.
d ILEGI...........	Délos..............	
e SYRA...........	Même nom..........	Asprana.
f THERMIA........	Même nom..........	Même nom.
g MORTED.........	Ceos ou Zia..........	Zia.
h DIAMLIDSI.......	Hydrea.............	Hydra.
36. *Nakscha*.........	Les Cyclades du sud...	
a NAKSCHA........	Naxos..............	Nakscha.
b BARA...........	Paros..............	Parichia.
c AMORGO.........	Amorgos...........	Amorgo.
d ISTAMPOLIE......	Astypolæa..........	P. Saint-André.
e NANFI..........	Namphi.............	

(1) *Voyez*, ci-après, les divisions selon M. de Pouqueville.

(2) Athènes était un fief particulier attaché à la place du chef des eunuques, mais sous la protection militaire du sangiak d'Egribos.

SANDJAKS.	DIVISIONS CORRESPONDANTES.	NOMS DES VILLES.
f DGIRMENLIK.....	Santorini............	Megalo-Chorio. Pyrgos.
g NIO............	Nios..............	Nio.
h SIKINO..........	Siegnus..............	
i POLIKANDRO.....	Polycandros..........	
k MILO............	Melos...............	Milo.
l KIMOLI.........	Cimolis...............	Argentiera (chez les Francs).
m SIPHNO.........	Siphnus...............	
n SERF...........	Seriphus..............	

V. EIALET KIRID OU KANDIA. (Pays de Crète.)

37. KANDIA...........	Le centre et l'est......	Kandia. Setia. Sphakia.
38. RETIMO...........	L'ouest..............	Retimo.
39. KANEA............	*Idem*...............	Canéa. Suda. Kissamo.

B. PROVINCES MÉDIATES.

I. LA VALACHIE.	SUBDIVISIONS EN ZINUTZ.	VILLES (en valaque).
a. *Grande Valachie.*		
	Ilfowul..............	Boukharescht.
	Ialomitza............	Slobosja.
1. ZARA DE SCHOSS... (Terre d'en-bas.)	Slam-Rimnik.........	Fokschani.
	Busco...............	Busco.
	Sekuriani............	Valeni.
	Braowa..............	Ployest.
	Dumbowitza..........	Tirgovist.
	Vlascha.............	
2. ZARA DE SUSS..... (Terre d'en-haut.)	Telcorman...........	Ruschy de Wede.
	Mustchiel............	Kimpolung.
	Ardschis............	Kurte de Ardschisch.
	Oltul...............	Slatina.
b. *Petite Valachie.*		
	Dolschi ou Schiul de Schoss (1)..........	Krayova.
	Romunazi............	Islas.
	Wultscha............	Rimnik.
	Gorzy ou Schiul de Suss (1)............	
	Mchedinz............	

(1) Les deux noms de *Dolschi* et de *Gorzy* sont évidemment slavons; ils viennent de *dol*, vallée, et *gora*, montagne. *Suss*, en valaque, est le *sursum* du latin; mais *schoss* (en-bas) est une racine commune au valaque, au slavon (*schod*), au gothique, peut-être au latin.

II. MOLDAVIE.	SUBDIVISIONS EN ZINUTZ.	VILLES (en valaque).
1. ZARA DE SCHOSS...	Iassy	Même nom.
	Karligaturi	Tirgul-Pormos.
	Roman	Même nom.
	Waslui	*Idem.*
	Falschi	*Idem.*
	Kohuslui	Galatch.
	Tekutsch	Même nom.
	Putna	
	Tutow	
2. ZARA DE SUSS.....	Dorohoe	Même nom.
	Botoschani	*Idem.*
	Harlew	*Idem.*
	Niamts	*Idem.*
	Bakæu	*Idem.*

TABLEAU *des divisions des royaumes chrétiens de Bosnie et de Servie.*

ROYAUME DE SERVIE, DANS LE ONZIÈME SIÈCLE.

1. SERVIE propre (le long du Danube). En 1271, duché de MAZOVIE.
2. ROMANIE, ou Servie orientale.
3. RASCIE.
4. DIOCLÉE.
5. TERBUNIE.
6. ZACHLUMIE.

(4, 5, 6) .... Comté de *Cheim*, ou de *Zachlumie*, au treizième siècle. Duché de *Saint-Saba*, au quinzième siècle. *Hertzegovina*, ou *Hersek* des Turcs.

7. DALMATIE (une fraction).

ROYAUME DE BOSNIE, TREIZIÈME SIÈCLE.

A. BOSNIE PROPRE.

1.	Province de CZERNIK	Sandjak de Banyalouka.
2.	——— MODRITZA	(Sandjak de Banyalouka.)
3.	——— USSORA	(Sandjak de Banyalouka.)
4.	——— KRAKOWO	(Sandjak de Banyalouka.)
5.	——— Haut SALA	Sandjak de Bosna-Seraï (Trawnik), et de Srebernik.
6.	——— Bas SALA	(Sandjak de Bosna-Seraï (Trawnik), et de Srebernik.)
7.	——— VAROSCH	(Sandjak de Bosna-Seraï (Trawnik), et de Srebernik.)
8.	——— POSAVINA	Sandjak de Zwornick.
9.	——— SUITAVA	Au sud-est de Bosna-Seraï. (*Voy.* plus haut.)
10.	——— PODRINA	(Au sud-est de Bosna-Seraï.)

B. HAUTE-BOSNIE, nommée ROYAUME DE RAMA, en 1103.

1. Seigneurie de CHULM (la ZACHLUMIE propre; *voyez* plus haut).
2. ——— BANNO?
3. ——— CLINOVO (capitainerie de HLIUNO ou LIVNO, Hertzegovine.
4. ——— CETTINA (en Dalmatie autrichienne).
5. ——— GLIUBUSKI (capitainerie de LAUBOUCHKA, en Hertzegovine).

6. Seigneurie de Nevesik (capitainerie de Nevesign, *idem*).
7. ———————— Narentva (Mostar).
8. ———————— Verbosanie?.
9. ———————— Gliubina?.
10. ———————— Rudina?.
11. ———————— Trebigna (Terbunie, *voyez* plus haut; capitainerie de même nom).

TABLEAU *de la population de la Turquie d'Europe, d'après* M. Hassel (1823).

A. POPULATIONS PAR PROVINCES.

Roum-Ili	4,776 mill. carr.	5,543,000 habit.	1,160 par mille car.
Bosna	1,062	560,000 (1)	527
Morah	402	790,000 (2)	1,963
Djezaïr (Part. europ.)	1,079	907,000	840
Kirid	188	270,000	1,436
Valachie et Moldavie	2,100	1,400,000	666
	9,607	9,470,000	6,592

B. POPULATION PAR NATIONS.

α] Primitifs.		
Hellènes	3,090,000	6,365,000
Slaves	1,440,000 (3)	
Arnautes	460,000 (4)	
Valaques	1,375,000	
β] Étrangers.		
Osmanli's ou *Turcs*	2,350,000	3,111,000
Tatares	275,000	
Abadiotes	4,000	
Arméniens	85,000	
Juifs	312,000	
Zigueunes (*Bohémiens*) (5)	80,000	
Francs	5,000	

C. POPULATION PAR RELIGIONS.

Musulmans			2,889,000
Chrétiens grecs			5,880,000
Catholiques	310,000	Cultes non grecs	707,000
Arméniens	85,000		
Juifs	312,000		

(1) Nous pensons, avec Liechtenstein, qu'il s'y trouve plus de 900,000 habitans, dont les deux tiers Slavons d'origine.

(2) Depuis l'insurrection, la Morée est devenue le refuge des Grecs de la Macédoine et de l'Asie; mais l'estimation est pourtant bien forte.

(3) Considérant les Bosniaques et les Serviens comme estimés trop bas de moitié par M. Hassel et ses guides, nous portons la population slave (y compris les Valaques ou Bulgaro-Slavo-Valaques du Pindus) à 2 millions au moins.

(4) Les Arnautes ou Albanais doivent, selon nous, être estimés à 700,000 au moins.

(5) L'estimation est trop basse d'un tiers au moins; les Zigueunes sont extrêmement nombreux dans les monts Hæmus et Scardus.

D. DISTRIBUTION DES OSMANLI'S ET DES HELLÈNES

	Hellènes.	Osmanli's.
Roum	1,640,000	1,806,000
Bosna		157,000
Morah	710,000	50,000
Djezaïr (Europe)	600,000	200,000
Kirid	141,600	124,000
Valachie et *Moldavie*		5,000

TABLEAU *des armées ottomanes, d'après* M. DE HAMMER.

INFANTERIE, 100,000 hommes, savoir :

Ienidcheri, en deux cents *orda's*	80,000
Dgebedgis (armuriers)	6,000
Topdschi's (artilleurs)	10,000
Top-arabadschi (train)	3,000
Koumbaradschi (bombardiers)	600
Lagoumdschi (mineurs)	400

Nisami-dgedid, troupe régulière nouvelle, 24 mille hommes, supprimés.

CAVALERIE RÉGULIÈRE, 24,000 hommes, savoir :

Sipahi's, cavalerie proprement dite	11,000
Silihdars, gendarmes	11,000
Ouloufedschiani, mercenaires	1,000
Gouroubai, étrangers	1,000

Cavalerie irrégulière féodale, 100,000 hommes.

Troupes sur pied en temps de paix, 79,500 hommes (1).

(M. *de Hammer*, Etat de l'Empire turc, t. II, p. 273.)

TABLEAUX STATISTIQUES DE LA TURQUIE EN 1834.

A. PROVINCES IMMÉDIATES.

SUPERFICIE en lieues géograph. carrées,	POPULATION APPROXIMATIVE en 1834,	POPULATION PAR LIEUE CARRÉE,
13,000.	6,000,000 h.	461 h.

GOUVERNEMENS.	CHEFS-LIEUX D'EIALETS.	CHEFS-LIEUX DE LIVAS.	
EIALET DE ROUM-LI.	*Sophia*, et quelquefois *Monastir*.		Il Bassan.
		Janina,	Perzerïn.
		Salonique,	Ducakïn.
		Tricala,	Uskup.
		Scutari,	Delvine.
		Ochrida,	Velitchterïn.
		Avlone,	Cavala.
		Giustandil,	Aladja-Hissar.

(1) Il faut ajouter aux troupes directement entretenues par la Porte celles que chaque pacha et plusieurs provinces entretiennent.

La Servie doit fournir 12,000 hommes. La Bosnie a ses troupes provinciales.

GOUVERNEMENS.	CHEFS-LIEUX D'EIALETS.	CHEFS-LIEUX.
EIALET DE BOSNIE..	*Bona-Seraï*, quelquefois *Travnik*.	Vidin. — Kiliss - Bosna. — Zvornik. — Ada-i-Kebir. — Trebigne.
EIALET DE SILISTRIE.	*Silistrie*........	Nicopoli.—Tchermen. — Kirkilissa. — Vizé.
EIALET DES DJEZAYRS, OU DES ÎLES...........	*Gallipoli*.......	Iznikmid. — Château des Dardanelles. — Ouloukhor. — Mezestéré. — Smyrne. — Bigha — Metelin. — Rhodes. — Lefkeusschè. — Chio. — Samos.

B. PROVINCES MÉDIATES.

I. PRINCIPAUTÉ DE SERVIE.

SUPERFICIE en lieues géograph. carrées,	POPULATION APPROXIMATIVE en 1834,	POPULATION PAR LIEUE CARRÉE,
1,500.	400,000 h.	260 h.

Revenus en francs, 4,000,000.

II. PRINCIPAUTÉ DE VALACHIE.

3,400.	1,000,000 hab.	294 h.

Revenus en francs, 12,000,000.

III. PRINCIPAUTÉ DE MOLDAVIE.

2,100.	500,000 hab.	238 h.

Revenus en francs, 6,000,000.

FORCES MILITAIRES DE LA TURQUIE.

		homm.	
TROUPES RÉGULIÈRES.....	*Infanterie.*		
	4 régimens de la garde...........	10,000	46,000
	20 régimens de ligne..............	24,000	
	Bataillons répartis dans les provinces.	12,000	
	Cavalerie.		
	3 régimens de la garde..........	1,500	2,500
	2 régimens de ligne...............	1,000	
	Artillerie.		
	Batteries de la garde...............	300	1,500
	Idem de la ligne...................	1,200	
	Total des troupes régulières.....		50,000
TROUPES IRRÉGULIÈRES...	Infanterie et artillerie............	120,000	170,000
	Cavalerie.........................	50,000	
	Total de l'armée turque.....		220,000

Marine.

18 vaisseaux. — 24 frégates. — 90 bâtimens inférieurs.

Revenus en francs.	Dette publique en francs.
250,000,000.	200,000,000.

LIVRE CENT VINGTIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description du royaume de Grèce et de la république des îles Ioniennes.

Après trois siècles d'ignorance et d'esclavage, la patrie du génie, la terre de la liberté, impatiente du joug humiliant sous lequel elle gémissait, et qu'elle avait déjà tenté de secouer, souleva de nouveau ses chaînes, et, à défaut d'autres armes, s'en servit contre ses oppresseurs. Le musulman méprisa le désespoir d'un peuple de *raïas* ou d'esclaves infidèles; la flamme et le fer dévastèrent la Grèce; l'Europe, insensible au généreux élan d'une nation chrétienne, vit avec indifférence préparer le martyre auquel celle-ci paraissait être inévitablement réservée; mais ce que les froids calculs de la politique n'osaient tenter, le sentiment religieux, la compassion qu'inspire le malheur, l'essayèrent et l'accomplirent. Le cri de liberté qui retentit dans toutes les âmes généreuses fut le signal d'une croisade nouvelle; les peuples chrétiens envoyèrent des secours pécuniaires à leurs frères opprimés; des guerriers habitués à verser leur sang pour l'indépendance de leur pays, se firent une patrie de la Grèce et volèrent à sa défense, tandis que des hommes guidés par une utile philanthropie organisèrent sur le sol classique des lettres, des beaux-arts et de la philosophie, les moyens propres à y répandre et à y perpétuer les lumières; contribuant ainsi à rendre à l'Orient les bienfaits de la civilisation que l'Occident en a jadis reçus.

Cependant au milieu des traits de courage et d'héroïsme dignes des temps anciens; au milieu des actes de cruauté auxquels se livraient les Grecs à l'imitation de leurs enne-

mis; au milieu des dissensions qui régnaient parmi leurs chefs, ils organisèrent un gouvernement régulier. Après avoir fatigué les Turcs par une résistance opiniâtre où la valeur suppléait le nombre, ils allaient peut-être succomber : une armée d'Arabes et d'Égyptiens, aussi fanatiques, mais plus aguerris que les Turcs, incendiait les villes, et se proposait d'emmener en esclavage tout ce qui échapperait au fer et à la flamme, lorsque, fatiguées de ces longs carnages, la Russie, l'Angleterre et la France conclurent un traité ayant pour but d'obliger la Porte Ottomane à cesser une guerre d'extermination. Mais que pouvaient les négociations sur un gouvernement habitué à ne reconnaître que le droit de la force? Il fallut la célèbre journée de Navarin, où la marine des trois puissances détruisit la flotte turque, pour lui prouver que le temps d'éluder les traités était passé; il fallut la présence des troupes françaises pour forcer l'armée égyptienne à évacuer la Morée.

D'après les limites fixées par les trois puissances protectrices de la Grèce, cet État est circonscrit du sud-ouest au nord-est par une ligne qui suit le cours de l'Aspro-Potamos, depuis son embouchure jusqu'aux lacs d'Angelo-Castro et de Vrachori, qu'elle traverse près de leurs rives septentrionales, jusqu'au mont Artolina, à 8 lieues de Lépante, d'où elle suit la crête du mont Axos, la vallée de Calouri et la cime du mont Oeta jusqu'au golfe de Zeitouni, près de l'embouchure de l'Hellada ou du *Sperchius*. La Grèce ainsi limitée occupe du nord au sud, depuis les bords de l'Hellada jusqu'au cap Matapan, une longueur d'environ 60 lieues, et de l'est à l'ouest, depuis le cap de Marathon jusqu'à celui de Tanese, en traversant l'isthme de Corinthe, une largeur de 56 lieues.

Les îles accordées à la Grèce dans l'Archipel sont Négrepont, et celles qui s'élèvent à l'est, telles que Skiatos Sco-

pelo, Chelidromia, Sarakino, Pelagnissi, Joura-Nisi et Skyro, ainsi que toutes les Cyclades.

Le nouvel État de la Grèce se compose de trois parties distinctes : au nord, l'antique *Hellade*, aujourd'hui *Livadie;* au sud le *Péloponèse* des anciens, la *Morée* des modernes; enfin à l'est de celle-ci les îles de l'Archipel.

« En franchissant les Thermopyles pour entrer dans la Grèce proprement dite, le ciel devient plus ardent, les eaux abondent moins, mais le sol serait encore riche s'il était cultivé. L'huile est la production la plus importante des provinces méridionales. Celle de l'Attique passe pour la plus fine. Les Athéniens connaissent la taille des oliviers, mais ils ne la prodiguent pas. L'olivier de l'Attique est alterne, comme la taille qu'on lui fait subir; mais il n'alterne pas de même dans tous les cantons de la Morée. Une brume épaisse qui s'élève de l'Archipel nuit quelquefois aux oliviers; en retombant sous la forme de rosée, elle pénètre partout et infecte jusqu'aux racines et jusqu'à la sève; les feuilles jaunissent, les fleurs tombent, et celles qui nouent donnent une olive avortée (1).

« L'Attique exporte pour 300,000 piastres et la Morée pour 400,000. Corinthe peut toujours vanter ses petits raisins, et l'Arcadie ses fromages. Les plantes aromatiques dont le sol de l'Attique est couvert, donnent au miel de ses abeilles les bonnes qualités qui l'ont rendu célèbre. Plus doux et doué d'un parfum plus exquis que tous les autres miels connus, il est en même temps de la plus belle transparence, quoique d'une couleur rousse.

La Grèce peut devenir l'émule de l'Espagne pour la beauté de ses laines; ses pâturages sont très-favorables pour les brebis. Les terrains les plus incultes produisent en abondance le thym, le serpolet, la marjolaine, et toutes les plantes aroma-

(1) *Théophraste*, Hist. plant., t. VI, c. 11.

tiques. Ici, comme en Espagne, on fait voyager les troupeaux. Les bergers albanais mènent leurs bestiaux paître en Grèce pendant l'été. Sous le règne des empereurs byzantins, le mélange des brebis africaines et asiatiques avait embelli les races grecques; elles ont dégénéré depuis qu'on ne suit plus la méthode des croisemens. Le mouton de Livadie et d'Arcadie est le plus beau; celui de l'Attique a le plus perdu. »

Le sol de la Grèce continentale est en général très-montagneux; mais aucune de ses montagnes n'atteint la région des neiges éternelles : le Taygète est la plus élevée (1). La plupart de ces montagnes sont couvertes de forêts ou de pâturages; mais les forêts diminuent chaque jour par l'habitude qu'ont les bergers d'y mettre le feu pour faire place aux herbages, et offrir une pâture à leurs troupeaux : il est à espérer que le gouvernement grec, plus éclairé que le gouvernement turc, mettra des entraves à une coutume qui, depuis qu'elle s'est introduite, a déjà répandu la stérilité sur plusieurs cantons autrefois ombragés et fertiles. Au milieu de ces montagnes, s'étendent de vertes et fraîches vallées arrosées par des rivières ou des ruisseaux.

Les nombreuses montagnes de la Grèce se divisent en plusieurs chaînes : celle qui borde au nord le golfe de Lépante, dominée par le Lakoura ou le *Parnasse*, et le Zagora ou l'*Hélicon*, chantés par les poètes, dépend de la chaîne du Pinde. Les monts Helléniques disparaissent dans l'isthme de Corinthe, et ceux de la Morée, dont le principal som-

(1) Voici, d'après les travaux de MM. les officiers d'état-major Puillon de Boblaye, Peytrier et Servier, les hauteurs des principales montagnes de la Grèce :

	mètres.
Le Saint-Elias du Taygète	2408
Le mont Ziria, l'ancien Cyllène	2374
Le Khelmos, à l'extrémité septentrionale du Magne	2355
Le Liakoura, l'ancien Parnasse	2240
L'Olonos, au sud de la Kaminitza	2223
Le Saint-Elias de Levidi, au nord-ouest de Tripolitza	1980

met est le Pentadaktylon ou le *Taygète*, forment des groupes différens. Celui du Taygète, qui court à l'occident et se termine au cap Matapan, autrefois le célèbre *Ténare*, est indépendant des monts Malevo ou Dzakona, l'ancien *Olympe* du Péloponèse, chaîne parallèle et orientale qui finit au cap Maléa ou Saint-Ange.

Malgré la grande élévation qu'atteignent quelques uns de leurs sommets, les montagnes de la Grèce ne donnent naissance à aucun cours d'eau considérable. L'Aspro-Potamos, qui forme une de ses limites, est le plus important : il n'a pas plus de 45 lieues d'étendue. Dans la Morée, les deux principaux sont le Rouphia ou l'*Alphée* et l'Iri ou l'*Eurotas*, qui ne parcourent pas un espace de plus de 20 à 25 lieues. Ce dernier a été confondu sur toutes les cartes avec le Vasili-Potamos, que le colonel Bory de Saint-Vincent a reconnu pour une rivière plus considérable que l'Eurotas, quant au volume de ses eaux, mais qui n'a qu'une lieue et demie de cours, et qui, coulant parallèlement à ce dernier, n'en est éloignée que d'une lieue.

Des roches granitiques et schisteuses constituent les principales chaînes de la Grèce. Au Taygète elles supportent ce beau porphyre vert antique dont le gisement a été reconnu par la commission scientifique française, et que M. Puillon de Boblaye a nommé *prasophyre* (1). Ce porphyre et différentes roches de la formation houillère sont recouverts par une énorme masse de calcaire compacte, très-dur, que l'on observe dans la plus grande partie de la Morée, et qui renferme des marbres blancs. Ces marbres forment les cimes du Taygète; des schistes remplis de filons de fer oligiste, et quelques bancs porphyriques renfermant le vert antique, constituent sa base. Des calcaires qui se rapportent à la craie par leur position géognostique,

(1) Voyez l'Expédition scientifique de Morée, t. II, deuxième partie.

plutôt que par leur texture, occupent la partie occidentale de la Grèce. Le terrain supercrétacé inférieur constitue les montagnes qui bordent au sud le golfe de Patras. Les dépôts de sédiment supérieurs se montrent dans toute l'étendue de l'isthme de Corinthe, sur les côtes du golfe d'Athènes, dans les plaines de la fertile Élide, et dans les profondes vallées de l'Alphée, de l'Eurotas et du Pamisus. La petite presqu'île de Méthana est formée de dépôts volcaniques. Au mont Trélovouno, l'ancien *Hymète*, on pourrait encore exploiter le marbre blanc grisâtre, célèbre du temps de Xénophon. La plupart des îles telles que Milo, Cimolo, Santorin, Égine, etc., sont en grande partie formées de la roche ignée appelée trachyte. L'île de Paros possède ces marbres auxquels le ciseau des Phidias et des Praxitèle donnait le mouvement et la vie. Un jour, le génie des arts, se relevant au sein de la Grèce moderne, utilisera ces beaux marbres blancs ou ornés des plus vives couleurs, ces cipolins, ce pentélique exploité par les anciens au mont Pentelès, et toutes ces roches que le goût et le luxe disposaient avec tant d'art dans leurs somptueux édifices.

Le sol du royaume de Grèce recèle des mines de fer, de plomb, de zinc, de cuivre, de mercure et de cobalt; mais, à l'exception des deux premiers métaux, ces substances paraissent être peu abondantes. On y trouve aussi de l'alun, du salpêtre, de la magnésite, et des argiles dont plusieurs sont estimées.

Nous commencerons notre course près de l'embouchure de l'Hellada, par les Thermopyles, cet étroit défilé, ce célèbre rempart de l'indépendance des Grecs anciens et modernes. Sur le versant méridional de la chaîne du mont Oeta, le ciel devient plus ardent; les chaleurs de l'été, qui dessèchent les rivières, sont souvent insupportables; l'hiver est la saison des pluies et des orages; mais l'automne et le

printemps rivalisent par les dons qu'ils répandent jusqu'aux extrémités de la Morée. Près des rives du Topolias ou *Copaïs*, grand lac alimenté par le Mavro-Potamos ou le *Céphise* et d'autres rivières, et remarquable par le gouffre appelé *Katavotron*, qui sert d'écoulement à ses eaux, la garance est une des plantes qui réussissent le mieux. Les terrains qui s'inclinent vers le golfe de Lépante et celui d'Égine sont favorables à la culture de l'orge, et produisent des oliviers qui fournissent la meilleure huile de la Grèce; mais quelquefois ces arbres souffrent des brumes épaisses qui s'élèvent de l'Archipel. La Corinthie et l'Arcadie se couvrent de pâturages et de champs d'orge; la première de ces deux petites contrées peut toujours vanter ses raisins sans pépins; la seconde, ses troupeaux; Athènes, son huile et ses olives; Argos, ses cotons estimés. Le mont Hymète est toujours habité par ces précieux essaims qui distillent un miel d'un parfum exquis et d'une transparence admirable.

Le climat de la Grèce, de tout temps si vanté, offre, comme dans le midi de l'Europe, la variété de nos saisons, mais avec des nuances différentes. L'approche du printemps s'annonce dès le mois de janvier, par la floraison des amandiers; en février il tombe beaucoup de pluie, quelquefois de la neige, mais le soleil a beaucoup de force, et la chaleur commence à se faire sentir; c'est en mars que le printemps est dans toute sa beauté, et que les prairies se parent de mille fleurs, qui durent ou se succèdent jusqu'à la fin d'avril. Le mois de mai voit paraître l'été : c'est alors que les vergers sont dans toute leur beauté; en juin, on s'occupe de la récolte des céréales; en juillet les épis sont mis sous les pieds des chevaux et des buffles pour en faire sortir le grain : vers cette époque commence une longue sécheresse qui tarit les sources et les ruisseaux, et qui dessèche toutes les plantes; ce mois est le plus chaud de toute l'année. Vers la

moitié de septembre commencent les vendanges. C'est en octobre que tombent les premières pluies, mais avec quelques interruptions; les derniers beaux jours de l'année sont en novembre; en décembre les pluies deviennent presque continuelles, les rivières et les ruisseaux débordent, et les travaux des champs cessent complètement. Cet état dure quatre à six semaines, pendant lesquelles les orages se succèdent continuellement : c'est le fort de l'hiver. La neige tombe aussi quelquefois en abondance, mais elle ne persiste que sur le sommet des monts; le froid est rarement rigoureux.

Les chaleurs de l'été sont quelquefois assez fortes pour faire monter le thermomètre centigrade à 34 et même à 40 degrés.

Malgré la douceur et la beauté du climat, la Grèce n'est pas une contrée généralement saine. Il faut en excepter l'Attique dont la salubrité est attestée par la longévité des habitans, et dont les marais situés dans les champs de Marathon ont été récemment défrichés par les soins du gouvernement. Plusieurs cantons attendent le même bienfait. C'est à l'influence des terrains humides que certaines provinces doivent leur insalubrité : la Béotie, les environs de Corinthe et les plaines voisines de la mer en fournissent la preuve.

Du haut du Parnasse, antique séjour d'Apollon et des Muses, nous pouvons contempler la fertile Livadie et les côtes septentrionales de la Morée. Au fond d'une baie, à l'entrée du golfe de Lépante, qui prend d'abord le nom de Patras, jetons un regard sur les tristes remparts de *Missolonghi*, que le courage de ses habitans rendit si funestes à l'armée turco-égyptienne qui s'en empara en 1826, après un siége de près d'une année qui lui coûta une perte de 13,000 hommes. Plus près, *Lépante*, l'antique *Naupactus*, occupe sur le bord du golfe le penchant d'une colline. C'est le siége d'un archevêché. Elle est petite, mais fortifiée. A

la base septentrionale de l'Hélicon, près de l'antre de Trophonius, célèbre par l'oracle qui s'y rendait, l'industrieuse ville de *Livadie* donne son nom à la contrée. Ses environs se ressentent des exhalaisons malsaines du lac Copaïs. Cette cité, naguère importante par son commerce, n'a point encore réparé les ravages causés par la dernière guerre.

Quittons ce pays si riche en souvenirs antiques, où des voyageurs modernes ont cru retrouver les eaux de *Léthé* et celles de *Mnémosyne*, et traversons la Béotie et l'Attique.

Thèbes ou *Thiva* ne se compose que de quelques centaines de maisons et de chaumières; les ruines de la ville antique qui ne consistent plus qu'en rares inscriptions, garnissent les flancs d'une petite colline.

Athènes, dont les derniers désastres ont achevé de ruiner les précieux monumens, a changé complètement depuis la régénération de la Grèce. L'Acropolis frappe toujours les regards; mais sur le rocher qui domine l'ancienne et la nouvelle ville, il ne reste que des débris de ce célèbre Parthénon, noble temple consacré à Minerve, belle conception de Périclès, chef-d'œuvre de Phidias, que le barbare amour de lord Elgin pour les arts a plus endommagé que l'aveugle ignorance des Turcs. Sur le roc que dominent les restes de l'Acropolis, Cécrops et Thésée réunirent les premiers habitans de l'Attique; ces vieilles murailles furent relevées par Thémistocle après la victoire qu'il remporta à Salamine.

C'est aujourd'hui qu'Athènes n'est plus reconnaissable : non loin de l'Acropolis et du Parthénon s'est élevée une ville toute moderne, dont les principales rues sont décorées d'édifices qui portent l'empreinte de la civilisation européenne. Déjà des voitures *omnibus* y circulent. L'une de ces rues, celle qui porte le nom de Mac-Adam, conduit au *Pirée*, port qui perdra probablement son nom moderne de *Porto-Leone*, et qui acquerra une nouvelle im-

portance par sa communication avec Athènes au moyen d'un chemin de fer que l'on construit et qui permettra de parcourir en un quart d'heure les 2 lieues qui séparent ces deux villes.

Les monumens antiques de cette célèbre cité ont beaucoup souffert dans la dernière lutte des Grecs contre leurs oppresseurs : cependant, outre les deux édifices que nous venons de nommer, on voit encore le temple de Thésée, dont on admire l'étonnante solidité, le monument de Lysicrate, plus connu sous le nom de Lanterne de Démosthène; les restes du temple de Jupiter Olympien, de celui de la Victoire, de l'Odéon, du théâtre de Bacchus, du Prytanée, de l'Aréopage, et de plusieurs autres constructions qu'il serait trop long de nommer. Athènes est aujourd'hui une ville de 40,000 âmes. Dans ses environs on a consacré, le 3 mai 1835, au pied du mont Phalère, un monument à la mémoire du général Karaïskaki, l'un des héros morts dans la campagne de 1827.

A l'extrémité de l'isthme qui forme le fond des deux golfes de Lépante et d'Égine, *Corinthe*, ruinée pendant l'insurrection, renferme environ 15,000 habitans. Peu de villes offrent une position aussi belle et aussi favorable au commerce; sa vaste et forte citadelle s'élève majestueusement et commande toujours l'entrée du Péloponèse ou de la *Morée*, c'est-à-dire le *pays maritime*, nom qui fut donné à la Péninsule grecque par les peuples slaves qui y pénétrèrent au temps de l'empire de Byzance. Plusieurs portions de murailles de la vieille forteresse de Corinthe sont de construction cyclopéenne.

Le village de *Colonna* est tout ce qui reste de l'ancienne ville de *Némée*. Sur la côte orientale de l'isthme de Corinthe, *Mégare* peuplée de 12,000 âmes, avant qu'elle ait été détruite par les Grecs eux-mêmes pendant la dernière guerre, n'en compte pas plus de 2000 aujourd'hui.

Si nous suivons la côte de l'Achaïe vers l'ouest, nous verrons d'abord la petite ville de *Vostitza*, l'antique *Ægium*, avec un port assez commerçant; puis *Patras* qui fut entièrement détruite dans la dernière guerre, et qui, grâce à l'influence des Français, rebâtie sur un nouveau plan, est déjà une jolie ville de 7000 habitans. Sa position avantageuse pour le commerce doit en faire un jour une place importante.

Sur le bord d'un golfe auquel elle donne son nom, l'ancienne *Nauplia* aujourd'hui *Nauplie* ou *Napoli de Romanie*, peuplée de 10,000 âmes, est la capitale de la Grèce et possède maintenant un port assez important, quoiqu'il n'offre aux gros vaisseaux qu'un mouillage éloigné de plus d'une lieue de ses remparts. Le fort d'*Ischkalé* et celui de *Palamède*, dont la construction date de la plus haute antiquité, forment sa principale défense. Ce dernier, qui fut reconstruit par les Vénitiens, a reçu le surnom de *Gibraltar de la Grèce*. Il couronne le rocher de Palamède, et l'on y monte par 500 marches sous un chemin couvert taillé dans le roc. On a dans ces dernières années bâti dans cette ville une belle caserne, un palais pour le chef du gouvernement, plusieurs habitations élégantes, et fondé une école militaire. A huit lieues à l'est, *Damala*, près d'une baie qui dépend du golfe d'Égine ou d'Athènes, est un village voisin des ruines de l'antique *Trézène*.

Au fond du golfe de Nauplie, on voit *Argo* ou *Argos*, qui n'a conservé de son antique splendeur qu'un théâtre et une forteresse construite sur un pic tellement escarpé que, dans le système actuel de défense, il ne peut être utilisé. Avant l'insurrection, elle formait un énorme village de 6000 âmes : aujourd'hui elle n'a plus que 2000 habitans. Ses jardins sont remarquables par leur fertilité. A quelques lieues au nord-est d'Argos, le petit village de *Karvathy* est intéressant par les ruines de l'antique Mycènes que l'on voit dans son voisinage, et qui offrent encore des constructions

antérieures au siége de Troie. Près de l'emplacement de cette ville qui fut détruite 5 à 6 siècles avant notre ère, il existe un monument remarquable qui porte le nom de tombeau d'Agamemnon : c'est une vaste grotte dont l'entrée est ornée d'une imposante architrave. A 22 lieues au sud d'Argos, *Monembasie* ou *Napoli de Malvoisie*, qui fait le commerce de vins, est défendue par une forteresse qui domine sa grande rade : cette ville est bâtie sur une petite île appelée par les anciens *Minoa* qui est unie au continent par un pont de 12 arches.

Armyros, le seul mouillage un peu tenable sur la côte du *Magne* ou *Maina*, pays qui occupe l'étroite presqu'île comprise entre le golfe de Coron (*Sinus Messeniacus*), et celui de Kolokythia (*Sinus Laconicus*), est célèbre par la courageuse résistance des Maïnotes, qui arrêtèrent en 1827 toutes les forces d'Ibrahim-Pacha. Sa prospérité croissante était attestée, au commencement de 1830, par un grand nombre d'habitations élégantes et plus commodes que celles du reste de la Morée. Au fond du golfe de Laconie, *Marathonisi* est l'antique *Gythium*, le port des flottes spartiates. Les Turcs n'y pénétrèrent jamais ; et sous le gouvernement despotique et paternel de l'illustre famille des Dzanettaki, ce bourg est devenu florissant. Il possède un port commode. Son sol montueux, mais entrecoupé de belles plaines, produit tout ce qui est nécessaire à la vie : on y cultive en grand le coton et le chêne velani, dont la cupule ou l'enveloppe du gland, connue sous le nom de *velanède*, remplace la noix de galle dans le commerce.

Après avoir doublé le cap Matapan qui forme l'extrémité du Magne, on aperçoit *Coron*, qui donne son nom à un golfe vaste et profond, et dont le port n'offre aux navires qu'un incommode abri contre les vents du sud. Sur la côte occidentale de la Morée, *Modon* a vu les Grecs incendier en 1825 une flotte turque retirée dans sa rade, comme

Navarin, le seul port militaire de la Morée, vit brûler, le 19 octobre 1827, par les puissances alliées, les vaisseaux turco-égyptiens. Cette place, qui est l'antique *Coryphasium* ou *Pylos*, venait d'acquérir une nouvelle importance par la construction d'une forteresse imposante, lorsque ce monument de la protection de la France fut détruit par la foudre dans la nuit du 18 au 19 novembre 1829. La poudrière sauta et fit périr une partie de la garnison française. *Calamata*, au fond du golfe de Messénie ou de Coron, dominée par les ruines d'un vieux château vénitien, est située au pied de coteaux fleuris, et entourée de champs couverts d'oliviers. Bourg d'environ 3000 âmes, il fut totalement détruit pendant les longs désastres de l'insurrection; mais vers la fin de 1829, sa position favorable y avait déjà rappelé plus de 1500 habitans. *Nysi*, à deux lieues à l'ouest sur le Pamisus, au centre d'une plaine magnifique mais malsaine, avait été anéantie : la fertilité de son sol en a fait le séjour de plus de 800 familles. *Arcadia*, l'antique *Cyparissa*, située sur le bord d'un golfe, est le chef-lieu d'un *nome* ou d'une préfecture. Ruinée par la guerre, ses 1200 feux ont été réduits à 500.

Dans l'intérieur du Péloponèse, *Mistra* ou *Misitra*, à deux lieues de l'Eurotas ou du *Vasili-Potamos*, et à une heure de marche de l'antique Sparte, est aujourd'hui le chef-lieu du département de Laconie. Non loin de son enceinte, s'élève le mont Pentadaktylon ou l'ancien Taygète. Détruite pendant la dernière guerre, sa population se trouva réduite de 20,000 à 1500 âmes; aujourd'hui elle a plus de 3000 habitans. *Caritène*, presque au centre de la Péninsule, mérite d'être citée comme le lieu où commença la révolution de Morée. Colocotroni en avait fait une forteresse redoutable; mais brûlée trois fois par Ibrahim-Pacha, elle n'a plus que 7 à 800 habitans. *Tripolitza* occupe un des plateaux les plus élevés de la Morée : les restes de

ses édifices modernes s'élèvent comme des ruines antiques au milieu des cabanes que sa population décimée par la guerre a récemment construites. Elle avait plus de 15,000 habitans lorsqu'elle était la résidence du pacha de Morée. On voit dans ses environs les ruines de *Tégée.* Le village de *Miraca* est situé près des restes de l'antique Olympie. Celui de *Pœlœopoli,* non loin de Tripolitza, possède quelques restes de Mantinée, célèbre par la victoire d'Épaminondas. *Mavromathi* occupe la place de Messène que fonda ce héros. Enfin le *Méga-Spiléon,* couvent taillé en partie dans un rocher, le sombre lac de *Stymphale*, et bien d'autres objets mémorables, que le plan de ce *Précis* ne nous permet pas de citer, remplissent l'intérieur de cette superbe péninsule, dont les produits en blé, en orge, en raisin de Corinthe, en figues, en vin, en huile, en coton, en soie, et vingt autres articles, étaient évalués 15 millions de piastres (1) avant la dernière guerre.

Ne quittons point la Grèce continentale sans dire un mot de ses habitans, dont les vertus ont été trop vantées par d'aveugles enthousiastes, et les vices exagérés par d'injustes détracteurs. Un peuple abruti par l'ignorance et l'esclavage ne se régénère pas en quelques années.

« Les Grecs ont malheureusement conservé de leurs pères la vanité, l'inconstance, et peut-être aussi la mauvaise foi : mais la nature ne leur refuse pas les dons de l'esprit; ils naissent encore orateurs et poètes; le défaut seul d'instruction étouffe leurs talens. Le sarcasme et la raillerie sont encore, comme chez les anciens Grecs, les principaux ornemens du discours. Au milieu des objets les plus sérieux, un geste, une parole, une frivolité, suffisent pour leur faire oublier les affaires les plus importantes. Les *Moraïtes* paraissent moins frivoles que les citadins de la Romélie,

(1) *De Pouquèville*, t. V, 23, 48, etc.

et plus faits pour devenir un peuple libre sous une bonne discipline. Les Athéniens ont conservé quelques traces de leur ancienne politesse. L'idiome y est plus doux que partout ailleurs : il y a quelque chose de plus animé dans les sons, de plus précis dans l'expression. Les Athéniennes d'aujourd'hui ne le cèdent en rien à celles d'autrefois : la forme ovale de leur figure, la ligne droite et régulière qui en dessine le profil, la pureté du contour, les yeux à fleur de tête, grands, noirs et vifs, le front petit, les lèvres vermeilles et l'inférieure un peu renflée, les sourcis fins et bien arqués, la gorge ronde, la taille légère, les mains petites ainsi que les pieds; enfin un ensemble qui plaît, intéresse et enchante, soit qu'elles se meuvent languissamment dans la mélancolique *danse d'Ariadne*, soit que la volupté les entraîne dans les tourbillons de la *Romeïka*. Leur costume a conservé quelques traces de l'antique. La tunique blanche et transparente qui caresse leur taille, à partir de leur gorge jusqu'en bas, le manteau de drap d'or ou de soie qui couvre leurs bras et tombe avec grâce sur leurs épaules, un mouchoir fin dont elles entourent leur tête négligemment, et sur lequel s'entrelacent en petites tresses leurs beaux cheveux noirs, tout cela fait un effet charmant et admirable. Mais une ceinture grossière et mal placée, mais des culottes d'étoffes rouges, mais un lourd manteau turc, désenchantent notre imagination et nous rappellent l'empire de la barbarie.

« Les Grecs conservent, avec leur foi, leur Église et leur clergé. Mais leur Église est opprimée à Constantinople, et les dignités qui en dépendent sont ouvertement vendues par les Turcs. Les ecclésiastiques séculiers occupent les places de lecteur, de chantre, de diacre, de prêtre et d'archiprêtre; ils ne dépassent jamais ce dernier grade. C'est parmi les moines que s'élisent les évêques, les métropolitains, les archevêques et les patriarches. Les prêtres et autres desservans

peuvent se marier, mais seulement avant leur ordination, une seule fois, et à une vierge. Le clergé grec a fourni pendant la dernière guerre des martyrs à la cause de la religion et de la liberté; puisse-t-il se mettre à la tête de la partie de la nation qui désire des connaissances !

« Les Grecs font cinq carêmes tous les ans, pendant lesquels ils ne peuvent prendre d'autre nourriture que des poissons secs ou salés, assaisonnés seulement avec de l'huile d'olive; c'est ainsi qu'ils observent tous les vendredis de l'année, et avec tant de rigueur, qu'ils pardonnent plus volontiers à celui qui vole ou qui assassine, qu'à celui qui enfreint le carême ou le vendredi. Une faible partie des Grecs s'est laissé entraîner à une sorte de réunion avec l'Église romaine; en conséquence, ils reconnaissent le pape pour chef spirituel, en retenant néanmoins le mariage des prêtres et les rites de l'Église d'Orient : cette dissidence, soigneusement entretenue par la vanité des rois catholiques, a révolté l'esprit national de la Grèce, presque sans fruit pour l'Église romaine.

« Une tribu des paysans de Laconie, réfugiés dans les monts Taygètes, a toujours conservé sous le joug des Turcs une ombre de la liberté si chère à leurs ancêtres. Les *Maïnotes*, accoutumés dès l'enfance à manier les armes, étaient toujours prêts à s'aller mesurer avec les Turcs, dont le nom seul les met en fureur : leur courage, qui dégénère souvent en témérité, prend encore de la force d'une connaissance parfaite des positions avantageuses de leurs défilés. Souvent des dissensions ensanglantent leurs chaumières : implacables dans leurs haines et dans leurs vengeances, ils n'abjurent les unes et les autres qu'à la voix des vieillards les plus respectables du canton. Les avis de ces vieillards sont des oracles. C'est devant eux que l'on règle dans des *synodes* les dépenses communes, et que l'on détermine les mesures de sûreté et de conservation pour le pays. Ces me-

sures, concertées dans les réunions des capitaines, sont adressées à un chef qui les met à exécution. Ce chef ou bey, simulacre de puissance, recevait autrefois une investiture du gouvernement turc, lorsque les Maïnotes lui avaient déféré le commandement. Ce peuple, qui a bravé si long-temps les forces ottomanes, est peu nombreux. On n'estime la population du pays qu'à 60,000 âmes, dans lesquelles on ne compte que 15,000 hommes faits. Les productions de ce petit pays et les principaux objets de son commerce, sont l'huile, la vallonée, le seigle, le miel, la cire, la noix de galle, le coton, le kermès, les cuirs bruts et les laines. L'agriculture a fait depuis quelque temps de très-grands progrès. Les cantons du nord se fertilisent insensiblement; les ports du Magne, capables de recevoir les plus gros vaisseaux, sont destinés à acquérir un jour un haut degré de splendeur. »

Sobres, courageux et amis de la liberté, comme les Spartiates dont ils descendent (1), ils ont puissamment contribué à la conquête de l'indépendance de la Grèce. Les Turcs n'ont jamais pénétré dans leurs montagnes.

« Les *Cacovouniotes*, pirates sanguinaires, qui demeurent vers le cap Matapan, ne doivent pas être confondus avec les *Maïnotes*. Ennemis du genre humain, ils ne respirent que le pillage et le meurtre. On en dit autant des *Baniotes* qui demeurent dans l'intérieur.

« Nous allons nous lancer sur cette mer semée d'îles, où mille canaux resplendissans réfléchissent l'image des rochers blanchâtres, des coteaux verdoyans, des noirs écueils, et des vignobles qui s'élèvent en terrasses. C'est encore le riant coup d'œil chanté par Virgile; mais Horace

(1) La commission scientifique de Morée a reconnu que les Maïnotes sont les descendans des Spartiates. Nous devons au président de cette commission plusieurs des renseignemens que nous donnons sur la Grèce.
J. H.

aujourd'hui avertirait son vaisseau de craindre plutôt les pirates que les vents ou les écueils. »

Ces îles étaient divisées par les anciens en Cyclades et en Sporades. La plus septentrionale des premières est Andros, la plus méridionale Santorin, la plus occidentale Milo, et la plus orientale Naxia. Quant aux Sporades, les principales sont Egine, Paros, Psara, Skyro et Skopelo.

Les Cyclades, comme l'indique leur nom, se groupent en cercle autour de Paros. La plus considérable est *Naxia*, l'antique *Naxos*, parsemée de montagnes dont la base, granitique et schisteuse, supporte de beaux marbres blancs, et qui donnent naissance à des sources nombreuses rafraîchissant un sol fertile (1). Un bon port faciliterait l'exportation de ses produits. Elle renferme environ 10,000 habitans, et *Naxia*, sa seule ville, en compte 4000. « Les produits de l'île sont les vins, le blé, l'orge, l'huile, les oranges, citrons, pêches et figues, le fromage, qu'elle exporte à Constantinople, le coton, le miel et la cire. La récolte des vins fut si abondante une année, qu'on fut obligé d'en verser dans la citerne des Capucines (2). »

En voguant au sud-est de Naxos, *Amorgo*, dépourvue de bois, nous montre ses vignobles, et son monastère, auquel on ne parvient qu'au moyen d'échelles; *Stampalia* déploie ses riches vergers. Le cèdre, le genevrier et le pistachier lentisque couvrent les rochers de ces deux îles, qui manquent de ports. *Namphi* ou *Anaphi* abonde en ognons et en perdrix. On y voit encore les restes d'un temple d'Apollon.

Plus à l'ouest, nous retrouvons *Santorin*, dont le volcan nous a déjà occupé. Loin d'être un amas de pierres ponces, l'ancienne *Théra* est une île fertile en orge, en vin

(1) *Tournefort*, t. I, p. 213. *Olivier*, t. I, p. 313.
(2) *Villoison*, MS. Voyez Annales des Voyages, II, p. 152.

fort spiritueux, qui a la couleur de celui du Rhin; en coton que l'on ne replante pas tous les ans comme dans les autres îles : il y croît aussi quelque peu de froment. Les habitans, au nombre de 10,000, sont tous Grecs.

Une excursion au nord nous mène à *Paros*, célèbre par ses marbres; elle a 2000 habitans, un sol aride que la rosée fertilise, mais le meilleur port de l'Archipel. Le marbre sert maintenant à faire des mortiers et des salières. C'est parmi les antiques ruines que renferme cette île qu'ont été découvertes les célèbres inscriptions dites *marbres d'Arundel* que l'on conserve aujourd'hui à Oxford, en Angleterre. *Nio*, l'antique *Ios*, possède des ports commodes et des pilotes habiles. On croit que c'est sur son sol qu'Homère expira. *Skino* donne le meilleur froment de l'Archipel. Son ancien nom de *Sicinos* lui vient de ses excellentes figues qu'on y cultive encore.

Nous avons parlé des grottes trop vantées d'*Antiparos*, de *Polycandro*, dont les rochers ont un aspect effrayant, ainsi que des volcans de *Milo*, dont un est encore en activité, et qui entourent la base calcaire du mont Saint-Elie. Cette île malsaine abonde en froment, coton, melons et coloquintes; elle a un excellent port, qui offre à son entrée des rochers basaltiques. Les galeries souterraines de Milo paraissent être, suivant un voyageur, les restes d'un ancien labyrinthe (1). Cependant d'autres les regardent comme des catacombes. Cette île est d'ailleurs remplie d'antiquités : on y voit des murailles cyclopéennes, un amphithéâtre qui ne fut jamais achevé, et les restes d'un temple. C'est sur son sol que l'on découvrit la Vénus dite de Milo que l'on voit à Paris dans les galeries du Louvre. Milo, dont les bains chauds étaient autrefois fréquentés, renferme 7 à 8000 habitans; la ville du même nom, située

(1) *D'Urville*, Nouvelles Annales des Voyages, t. XXVII, p. 145.

dans sa partie orientale, en a près de 5000. *Kimoli*, ou l'antique *Cymolos*, qui doit le nom de *l'Argentière* à ses mines d'argent, ne produit guère qu'une argile particulière appelée *cimolithe.*

En tournant vers l'Attique, nous laisserons à la droite la salubre *Siphno* ou *Siphanto*, qui, riche de ses fruits, néglige ses mines, mais qui fabrique des chapeaux de paille; *Seripho*, où la tête de Méduse, disait-on, avait pétrifié tout, jusqu'aux habitans, et qui ne dément pas la mythologie (1), puisqu'elle est hérissée de rochers, et que les minerais de fer s'y montrent à la surface du sol. Elle est célèbre aussi dans la fable pour avoir été la prison de Danaé. *Thermia*, l'ancienne *Cythnos*, ne manque ni de sources chaudes, ni de figues, ni d'orge; elle renferme 6000 habitans, 3 villages et 1 bourg où réside un évêque grec. Enfin, *Zéa*, que les anciens nommaient *Cea* ou *Ceos*, diminuée par des tremblemens de terre, a encore un port excellent. Elle a 34 églises, 5 couvens et 5000 habitans. Son chef-lieu, du même nom, est bâti sur d'énormes murailles, et compte 3000 âmes. Cette île, qui déjà avait fourni à l'histoire la *chronique de Paros*, a encore offert à un voyageur danois une ample récolte de monumens intéressans (2). »

C'est sur les côtes mêmes de la Grèce que nous trouvons *Colouri*, que l'histoire appellera éternellement *Salamine.* Cette *Enghia* ou Egine, aujourd'hui peuplée de pigeons, et qui jadis faisait ombrage aux Athéniens, est garnie de rochers inaccessibles, dépourvue de bois et de ruisseaux; mais elle a 3 ou 4000 habitans, une petite ville du même nom, avec un bon port, un grand nombre d'antiquités, et plusieurs établissemens philanthropiques

(1) *Tacit.*, Annales, IV, c. XXI. *Tournefort*, I, p. 179.
(2) *Brondsted*, Voyage en Grèce, 1re livr.

et littéraires qui y furent fondés pendant la dernière guerre, lorsque le gouvernement grec y était établi.

Hydra, l'*Aristera* des anciens, et le *Tchamlidjah* des Turcs, est la demeure d'une peuplade industrieuse, commerçante et libre, qui a souvent fait trembler Constantinople, et qui a combattu au premier rang contre la tyrannie musulmane. Elle compte environ 30,000 habitans, la plupart réunis dans la ville du même nom, l'une des plus jolies de la Grèce. On trouve dans cette cité des rues propres et pavées, de beaux quais, des églises bien bâties, une belle bourse, un collége, des écoles de commerce et de navigation. *Spetzia*, l'antique *Tiparenus*, est voisine d'Hydra, dont elle n'est qu'un diminutif. La ville qu'elle renferme est petite et compte environ 3000 âmes.

Si nous partons de Naxos pour aller au nord, nous découvrons *Myconi*, jadis *Myconos*, peuplée de 4000 navigateurs ou pirates. L'humide et froide *Syra* ne laisse pas d'être fertile en blé, en orge, en figues et en coton. Pendant l'insurrection des Grecs, la stricte neutralité qu'elle observa, porta sa population de 5000 âmes à 40,000. *Hermopolis* ou la *Nouvelle-Syra*, sa principale ville, renferme encore, suivant des renseignemens récens, 30,000 habitans. Entre ces îles, *Délos* élance son stérile sommet, couronné du mont Cynthus, qui n'est qu'un bloc de granite. Cette île rassemblait jadis la Grèce aux fêtes brillantes d'Apollon; elle n'est aujourd'hui habitée que par des lapins et quelques bergers. On y voit encore quelques débris de son temple de Diane et d'Apollon, et du portique de Philippe le Macédonien. *Tine*, l'antique *Tenos*, une des îles les plus agréables, produit de la soie, des figues, des oranges, du vin, mais pas assez de blé pour ses habitans, dont on a prétendu estimer le nombre à 29,000, tandis qu'on n'en donne que 12,000 à l'île d'*Andros*, singulièrement fertile en soie et en fruits, et dont les

montagnes riches en sources sont couvertes d'arbousiers.

« Le détroit nommé *Bocca Silota*, où périt la flotte des Grecs en retournant de Troie, sépare les Cyclades de la grande île de *Negroponte* ou d'*Egripo*. C'est l'ancienne Eubée. Elle abonde encore en bétail, blé, vin et fruits; l'olivier y réussit, et ses forêts, riches en bois de construction, embrassent encore de charmantes et solitaires vallées, comme du temps de Dion Chrysostome (1). Nous avons parlé des mouvemens irréguliers de l'*Euripe*, détroit qui sépare l'île du continent voisin; un pont les a rejoints. C'est à ce même endroit qu'est située la ville de *Negroponte* ou d'*Egripo*, place forte, une des clefs de la Grèce, et peuplée de 16,000 habitans.

« Dans la partie septentrionale de l'Archipel, les îles sont plus éparses. C'est *Scyros* ou *Skyra*, riche en marbre; *Scopélo*, qui donne des vins estimés; *Skiatho*, avec une vaste et bonne rade (2), et une petite ville du même nom, située sur un rocher où l'on ne peut arriver que par un pont de bois, position que les habitans ont choisie pour se mettre à l'abri des pirates. *Sarakina*, l'ancienne Peparethos, où les moines d'Athos font encore exploiter cet excellent vin que vantait l'antiquité (3). »

Dès le mois de décembre 1821, un congrès national s'assembla à Argos et rédigea une constitution pour la Morée, une partie de l'Épire et les îles qui venaient de secouer le joug des Turcs. D'après cet acte le gouvernement grec se composait d'un conseil exécutif de 5 membres et d'un sénat. En 1827, un nouvelle constitution, promulguée à Trézène, déclara la souveraineté du peuple, l'égalité de tous les Grecs devant la loi et la liberté des cultes. Le gouvernement se composa d'un président élu pour 7 ans, et d'un

(1) *Dio Chrysost.*, In orat. Eub. — (2) Annales des Voyages, X, p. 219.
(3) *Villoison*, Annales des Voyages, II, 157.

sénat dont les membres étaient choisis pour 3 ans par le peuple. Malgré le caractère démocratique de ces deux constitutions, la France, l'Angleterre et la Russie arrêtèrent, en 1830, que la Grèce formerait une monarchie héréditaire, et le choix du nouveau roi tomba sur un prince catholique, le prince Frédéric-Othon de Bavière, qui fut placé sous la direction d'une régence, jusqu'au 1er juin 1834, époque à laquelle il atteignit sa 20e année, âge fixé pour sa majorité. L'ordre de succession au trône fut déterminé par les représentans des trois grandes puissances, le 30 avril 1833 (1).

D'après une ordonnance du 7 avril de la même année, le royaume de Grèce est divisé en 10 *nomes* ou départemens, lesquels sont subdivisés en *éparchies* ou districts, et ceux-ci en *demen* ou communes. Chacune de ces divisions est administrée par un conseil que préside un magistrat appelé *nomarque* pour les nomes, *éparque* pour les éparchies, et *démogéronte* pour les demen. La justice est rendue par des justices de paix, des tribunaux d'éparchies et des

(1) « La succession à la couronne et la dignité royale en Grèce, dans « la branche du prince Othon de Bavière, roi de la Grèce, comme dans « les branches de ses frères puînés les princes Luispold et Adalbert de « Bavière, lesquelles ont été éventuellement substituées à la branche dudit « Othon de Bavière, par l'art. 8 de la convention de Londres, du 17 mai « 1832, aura lieu de *mâle en mâle*, par ordre de primogéniture.

« Les femmes ne sont habiles à succéder à la couronne grecque que dans « le cas d'extinction totale des héritiers légitimes mâles dans toutes les « trois branches de la maison de Bavière ci-dessus désignées; et il est « entendu que, dans ce cas, la couronne et la dignité royale, en Grèce, « passeront à la princesse et aux descendans légitimes de la princesse « qui, dans l'ordre de sa succession, se trouvera être la plus rapprochée « du dernier roi de la Grèce.

« Si la couronne grecque vient à passer sur la tête d'une femme, les « descendans légitimes mâles de celle-ci obtiendront, à leur tour, la « préférence sur les femmes, et monteront sur le trône de la Grèce par « ordre de primogéniture. Dans aucun cas la couronne grecque ne pourra « être réunie sur la même tête avec la couronne d'un pays étranger. »

cours d'appel. Une cour suprême siége à Nauplie. Trois cours criminelles résident à Thèbes pour la Hellade et l'île de Salamine, à Missolonghi pour l'Achaïe et l'Élide, et à Nauplie pour le reste du royaume.

La population du nouvel État grec, bien qu'imparfaitement connue, se compose de plus de 600,000 à 700,000 individus; mais son sol peut en nourrir environ 3,000,000. Le revenu ne s'élevait, en 1836, qu'à la valeur de 11,000,000 de francs, et les dépenses excèdent cette somme de près de 3,000,000 : aussi l'État a-t-il eu déjà recours à la voie des emprunts. L'armée de terre se compose de 10,000 hommes de troupes régulières, et la marine de 131 voiles.

« Nous avons parcouru l'Archipel; quelques autres îles se rattachent encore au continent de la Grèce; ce sont celles qu'on a réunies dans un État particulier protégé par l'Angleterre, sous le nom de *République des îles Ioniennes.* Dût la statistique allemande nous foudroyer de ses censures pédantesques, nous décrirons ici, comme à la place la plus naturelle, cette partie de la Grèce, depuis long-temps soustraite au joug ottoman par les Vénitiens, et passée ensuite par les mains des Français et des Russes.

« Placées à l'ouest de la Grèce, sous l'influence des zéphyrs doux et pluvieux, ces îles jouissent d'un long printemps et d'étés modérés. Les vents y amènent des changemens subits. Le sol est généralement rocailleux et aride; mais où il se trouve un peu de terre, les oliviers, les citronniers, les orangers, les figuiers y étalent, sans interruption, leurs fruits, leurs fleurs et leur feuillage. On fait dans plusieurs endroits la vendange quatre fois l'année, et on cueille des roses et des giroflées en abondance au cœur de l'hiver.

« *Corfou* est la principale et la plus importante de ces îles : elle est traversée par une chaîne de montagnes qui

s'étend du nord au midi, et dont le sommet nommé *San-Stéphano,* ne dépasse guère 1400 pieds. Elle a environ 70 milles de long sur 30 milles de large, et renferme au-delà de 70,000 habitans. Nulle part l'olivier ne devient plus beau, mais l'huile est âcre. Cette île fut long-temps considérée comme le boulevard de l'Italie contre les musulmans. Sa capitale, *Corfou*, présente encore un système formidable de fortifications, dû presque en totalité aux Français : c'est le seul point important de ces îles. » Cette ville a 16,000 habitans; elle se compose de trois parties distinctes : la ville, la citadelle et les faubourgs. Ses principaux édifices sont le palais du gouverneur, et les églises de Saint-Spiridion et de Marie Spiliotissa. Elle possède plusieurs établissemens utiles, tels qu'une université, un collége, une bibliothèque publique et une société d'agriculture. L'île de Corfou n'est séparée de l'Épire que par un canal de 2 milles, dont une partie forme un port sûr et commode. Toute la campagne de Corfou est habitée par des Grecs; il y a des familles italiennes dans la ville.

« La petite île de *Paxo*, dépourvue d'eau de source, n'ayant ni blé ni pâturages, mais fertile en huile et vin, contient 6 à 7000 habitans grecs.

« L'île de *Sainte-Maure*, appelée aussi du nom ancien de *Leucade*, a 30 milles de long, 16 milles de large, et 22,000 habitans grecs. Cette île produit du sel en abondance. On prétend qu'elle a été liée au continent par un isthme que les Corinthiens coupèrent. Elle n'y communique plus aujourd'hui que par un banc de sable et des ponts de bois. Sa capitale, *Amaxichi,* contient, dit-on, environ 6000 âmes. On y remarque un aqueduc de 370 arches, construit à la façon des Romains, qui traverse la mer et s'appuie d'un côté sur la forteresse de *Santa-Maura*, bâtie sur le banc de sable qui attache l'île au continent, et de l'autre sur la

ville d'Amaxichi; mais le tremblement de terre du 19 janvier 1825 l'a détruit. »

On a découvert dans cette île les débris de son célèbre temple d'Apollon, et l'on y remarque encore le rocher de Leucade, aujourd'hui Ducato, d'où les amans malheureux s'élançaient dans la mer.

« *Céphalonie*, quoique, politiquement parlant, moins importante que Corfou, est d'une étendue plus considérable. Sa circonférence est d'environ 170 milles. Le nombre de ses habitans est évalué de 60 à 70,000. C'est une peuplade bien courageuse, bien intelligente, mais vindicative et peu scrupuleuse sur les moyens de gagner; elle a produit plus d'un Ulysse.

« Il y a un port excellent qui s'étend entre les deux petites villes *Argostoli* et *Lixouri*, qui contient quelquefois jusqu'à 150 voiles marchandes. Céphalonie a un sol très-montueux, mais fertile en raisins, huile et vins. Le sommet du mont *Ainos* s'élève à 4000 pieds. Argostoli est la résidence d'un évêque grec; elle a 5000 habitans et un collége.

« Près de là est l'île de *Theaki*, qu'on présume être l'ancienne Ithaque; elle est nommée aussi petite Céphalonie : elle a 50 milles de tour, une petite ville appelée *Vathi*, quelques villages, et 7 à 8000 habitans. » Dans le voisinage de Vathi, remarquable par le beau port de *Squinosa*, on découvre au pied d'une montagne et sous le château d'Ulysse près de 200 tombeaux, d'où l'on a retiré un grand nombre de figurines antiques et de bijoux en or.

« *Zante*, la plus grande de ces îles, après Corfou et Céphalonie, et qui n'est éloignée que de 12 milles de cette dernière, a environ 24 milles de long sur 19 de large, et renferme presque 40,000 Grecs, qui, plus que dans les autres, ont conservé les mœurs et costumes antiques de leurs célèbres ancêtres; mais que n'a-t-on pas dit de leur jalousie,

de leurs vengeances perfides, de leur corruption profonde! *Zante*, la capitale, est la plus grande ville de toutes les îles Ioniennes; elle a 20,000 habitans, dont un douzième de Juifs. Une cathédrale, l'évêché, la douane, la bourse et un théâtre, sont ses principaux édifices. L'île, sujette aux tremblemens de terre, produit beaucoup de raisins de Corinthe, de l'huile, du coton et du vin; c'est la *fior di Livante*, disaient les Vénitiens.

« *Cerigo*, l'ancienne Cythère, au sud de la Morée, séparée de toutes les îles précédentes, appartenait aussi aux Vénitiens, et fait partie de la nouvelle république. On y recueille du raisin de Corinthe, du vin et de l'huile. C'est une île pierreuse, d'un aspect romantique, et derrière son enceinte de rochers, elle renferme des vallées bien arrosées, des champs fertiles en blé, de gras pâturages, et une population rustique, heureuse, toute grecque, de 9 à 10,000 individus. La flore de l'île offre des plantes rares et se rattache à celle de Candie. »

Le chef-lieu de Cerigo est *Capsali*, petite ville épiscopale près de laquelle on voit d'anciens tombeaux et les ruines du temple de Vénus, qui donna tant de célébrité à l'antique cité de Cythère.

« La république des îles Ioniennes avec 200,000 habitans, un revenu public de 2 millions de francs, et une milice nationale de 4 à 5000 hommes, ne pourrait maintenir son indépendance; mais l'Angleterre y entretient environ 2400 hommes de troupes, et quelques frégates y viennent souvent montrer le pavillon britannique.

« On assure que le gouvernement anglais dépense jusqu'à 50,000 livres sterling à l'entretien des fortifications, et à la partie de la solde des troupes qui n'est pas à la charge des insulaires. A ce prix il tient les clefs de la mer Adriatique et surveille l'Archipel. Les Ioniens, partagés en noblesse, en bourgeoisie et en cultivateurs, se gouvernent par

des institutions où prédomine l'aristocratie. La religion grecque est maintenant celle de l'État, mais le clergé se ressent de l'ignorance où les Vénitiens le retenaient. Les généreux soins de lord Guildford ont créé à Corfou une bonne université grecque. »

TABLEAU *des divisions de la Morée, résumé d'après* M. POUQUEVILLE (1).

ANCIENNES DIVISIONS.	CANTONS MODERNES.	NOMBRE de VILLAGES.	VALEUR des PRODUITS AGRICOLES en 1814.
			Piastres.
Corinthie, Sicyonie, Epidaurie, etc.	*Corinthe*	111	2,725,000
Argolide occidentale.	*Argos*	23	1,519,000
Argolide orient., Trézinie, Hermionide.	*Nauplie*	33	1,230,000
Cynurie	*Saint-Pierre*	20	985,000
Laconie centrale	*Misitra*	118	2,998,000
Laconie, côte orient.	*Monembasi*	54	237,000
Laconie, sud-ouest (2).	*Pays de Magna*	104	1,450,000
Messénie	*Calamata*	10	1,732,500 (Calamata et Imlakia)
Id.	*Imlakia*	37	
Id.	*Androussa*	87	1,988,500
Id.	*Coron*	76	412,000
Id	*Modon*	54	393,000
Id.	*Navarin*	36	302,300
Triphylie, etc.	*Arcadia*	106	1,767,000
Elide	*Gastouni* (3)	114	5,793,500
Achaïe occidentale	*Patras*	94	1,689,500
Id. orientale	*Vostitza*	25	1,486,000 (Vostitza et Calavryta)
Arcadie nord	*Calavryta*	95	
Id. est	*Tripolitza*	77	2,027,000
Id. ouest et centre	*Caritène*	130	2,692,900
Id. sud-ouest	*Leondari*	18	773,600
		1,102	32,201,800 (4)

TABLEAUX STATISTIQUES DU ROYAUME DE GRÈCE.

SUPERFICIE en lieues géographiq.	POPULATION en 1836 (5),	POPULATION PAR LIEUE CARRÉE,
2,470.	688,626 habitans.	279 habitans.

(1) Tome III, p. 491-494; tome V, p. 23-28, 176.

(2) M. Pouqueville compare le pays de Magne à l'*Eleuthero-Laconie*, mais cette division comprenait toutes les villes des anciens *Periœci* (*circum-habitantes*), qui, lors de la guerre des Romains contre Sparte, se mirent du parti des premiers, ce qui leur valut l'avantage d'être déclarées indépendantes de Sparte. Ces villes, au nombre de vingt-quatre, lorsque Auguste les déclara libres (ou peut-être leur rendit la liberté), étaient situées tout autour des côtes maritimes de la Laconie, et non pas uniquement sur le mont Taygetus.

(3) *Lâla*, village habité par un essaim de brigands albanais, a été subjugué par les Grecs. Nous le comptons parmi les villages de Gastouni.

(4) Les redevances et contributions de la Morée s'élevaient à 12,808,045 piastres, dont 4 millions pour le visir et pour un pacha à deux queues, commandant à Nauplie.

La population n'était que de 248,000, selon M. Pouqueville; mais cette estimation était beaucoup trop faible.

(5) D'après les communications faites à la société de Statistique universelle, par M. Roujoux, secrétaire de l'ambassade grecque à Paris.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES ET POPULATION.

NOMES.	POPULATION.	CHEFS-LIEUX DE NOMES.	POPULATION.	CHEFS-LIEUX D'ÉPARCHIES.
ARGOLIDE. . . .	89,340	*Nauplie*. . . .	10.000	Nauplie. Hermionis. Trézène. Hydra. Argos. Corinthe.
ACHAÏE et ÉLIDE.	86.879	Patras.	7,000	Kinaïta. Aigialea. Patras. Elea.
MESSÉNIE.	61,055	Arcadia. . . .	500	Olympie. Triphilie. Méthone. Messéni. Kalamaï.
LACONIE.	60,530	Mistra	3,000	Lacédémone. Epidaure-Limère. Gythion. Oetylos.
ARCADIE.	80,871	Tripolitza. . .	800	Mégalopolis. Gortyne. Mantinée. Kynourie.
ATTIQUE et BEOTIE. . . .	74,552	Athènes. . . .	40,000	Attika. Egine. Mégare. Thèbes. Livadie.
LOCRIDE et PHOCIDE. . .	43,740	Salone.	800	Locride. Phtiotis. Doris. Parnasis.
ACARNANIE et ÉTOLIE.	45,000	Vrakhori. . .	2,000	Naupactos ou Lépante. Missolonghi. Agrinion. Kallidromi. Acarnanie.
EUBÉE OU NEGREPONT.	41,525	Khalcis. . . .	6,000	Khalcis, Karystie (dans l'île de Negrepont). Scopélos (dans les Sporades).

NOMES.	POPULATION.	CHEFS-LIEUX DE NOMES.	POPULATION.	CHEFS-LIEUX D'ÉPARCHIES.
CYCLADES.....	105,134	Hermopolis ou la Nouvelle-Syros..	30,000	Syros. Andros. Tinos. Naxos. Thira ou Santorin. Milos ou Milo. Kythnos ou Thermia.
	688,626			

Tableaux des recettes et des dépenses de la Grèce pendant les quatre dernières années, estimées en francs.

ANNÉES.	RECETTES.	DÉPENSES.	DÉFICIT.
1833.	6,967,872.	12,131,330.	5,163,458.
1834.	8,415,205.	18,916,333.	10,501,128.
1835.	10,068,939.	14,979,652.	4,910,713.
1836.	11,429,380.	14,047,740.	2,618,360.
Totaux...	36,881,396.	60,075,055.	23,193,659.

Le montant de la dette publique pour les trois emprunts contractés le 21 février 1824, le 7 février 1825 et en 1833, est de 133,500,000 fr.

ARMÉE.

INFANTERIE..	10 bataillons d'infanterie légère, à 4 compag. de 50 hommes	2,000
	8 bataillons à 6 compagnies de 120 hommes, plus, l'état-major	5,860
	1 compagnie d'artillerie	100
	1 *Id.* de pionniers	86
	1 *Id.* d'ouvriers	132
CAVALERIE...	6 escadrons de lanciers de 111 chevaux	666
	1 compagnie du train	126
	Total...	8,970
	Gardes-du-corps du roi	300
	Gendarmerie pour l'ordre et la sûreté publique.	1,130
	Total général...	10,400

MARINE.

1 corvette.
3 bricks.
2 gabares.
25 bâtimens inférieurs.

RÉPUBLIQUE DES ILES IONIENNES.

Population générale.	Revenus.	Dépenses.
200,000 hab.	3,000,000 fr.	2,500,000 fr.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE SEPTIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME SEPTIÈME.